BERKELEY, CALIFORNIA

REVUE CHRÉTIENNE

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS ET Cᵉ
rue des Grès, 11. — 1863.

REVUE CHRÉTIENNE

RECUEIL MENSUEL

Dixième Année.

PARIS
BUREAU DE LA REVUE
A LA LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET COMPAGNIE
RUE DE RIVOLI, 174

1863

REVUE CHRÉTIENNE

RECUEIL MENSUEL

Neuvième Année.

PARIS

BUREAU DE LA REVUE

A LA LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET COMPAGNIE

1863.

X26
R2f3
v.10

REVUE CHRÉTIENNE

HISTOIRE

LE CHANCELIER DE L'HOSPITAL.

(PREMIER ARTICLE.)

C'est toujours pour l'âme une saine étude que celle de la vie d'un grand homme, et surtout d'un homme de bien. Dans le domaine de l'histoire, si souvent fécond en enseignements, l'esprit et le cœur se retrempent au contact de toute individualité vraiment noble et forte, qui, ne relevant que de Dieu et des inspirations de la conscience, porte haut, dans des temps de perturbation sociale, le sentiment de l'honnête et du juste. Aussi, de quelle émotion respectueuse et sympathique ne se sent-on pas saisi, lorsque, du sombre fond qu'offre aux regards attristés le tableau des dissensions civiles, politiques et religieuses de la France, au seizième siècle, se détache, comme entourée d'une auréole de paix et de sérénité, l'une de ces belles physionomies qui respirent l'amour du bien et une mâle fermeté!

Cette émotion est celle qu'on éprouve à l'aspect de la grande personnalité historique du chancelier de l'Hospital.

Pour arriver à connaître réellement cet homme vénérable, il faut, de toute nécessité, l'étudier dans ses œuvres proprement dites[1], et dans la teneur même des mémorables édits et ordonnances dont il fut, la plupart du temps, le promoteur et le rédac-

[1] Elles ont été publiées par Dufey de l'Yonne, en 5 vol. in-8°. Paris, 1824-1825. — Elles se composent : 1° des harangues, 2° des mémoires adressés au roi et à la reine mère, 3° des mémoires d'État, 4° du *Traité de la réformation de la justice*, 5° de diverses lettres, 6° des poésies latines, 7° du testament du chancelier. — Un *Essai de traduction de quelques épîtres et autres poésies latines de Michel de l'Hospital*, par l'abbé Coupé, parut à Paris en 1778, 2 vol. in-8°. — Une traduction complète et de beaucoup préférable, des mêmes poésies, est due à M. Baudy de Nalèche. Paris, 1857, un vol in-12.

IMPÉRIAL

17694

teur[1]. C'est là qu'il pense, qu'il parle, qu'il agit, et que se dessinent à grands traits ses aspirations, ses principes, son caractère.

Dédaignant de remonter à une telle source, de laquelle seule eût pu cependant jaillir la vérité, presque tous les écrivains qui ont parlé du chancelier de l'Hospital n'ont fourni sur lui, dans leurs notices, biographies, discours ou éloges, que des données incomplètes, ne se sont livrés qu'à des appréciations superficielles, si ce n'est même parfois erronées, et ne l'ont nullement fait connaître tel qu'il fut dans l'ensemble de sa vie publique et privée.

Cette austère et belle vie restait donc encore à écrire : un honorable magistrat, ami éclairé des études historiques, M. Taillandier, conseiller à la cour de cassation, s'est dignement acquitté, dans une publication récente[2], du soin de retracer sous ses principaux aspects la carrière de l'illustre chancelier. Le livre de M. Taillandier, si recommandable à divers titres, et notamment par la production de plusieurs documents jusqu'à ce jour inédits, constitue un sérieux hommage rendu à la mémoire de l'Hospital, en même temps qu'un accroissement de cet indélébile patrimoine de l'histoire, dont la meilleure partie se compose, dans ses affinités avec l'ordre moral, des principes formulés et des actes accomplis par tout grand citoyen.

Tel fut Michel de l'Hospital. Investi d'éminentes fonctions, alors que sévissait dans son effroyable intensité l'une des plus terribles crises sociales qui aient agité la France, il joua un rôle considérable dans les affaires de l'Etat, et aborda résolument, quelque ardues qu'elles fussent, les vastes, les brûlantes questions du moment, et de toutes la plus solennelle, celle de la pacification des esprits et de la conciliation des droits dans la sphère de la liberté religieuse[3].

[1] Les textes de ces édits et ordonnances sur les matières civiles, commerciales, administratives, politiques et religieuses, se trouvent disséminés dans la grande collection de Fontanon (Paris, 1611, 4 vol. in-f°) et sont en partie compris dans celle de Néron et Girard (Paris, 1720, 2 vol. in-f°). Quant à ceux de ces textes qui concernent les matières religieuses, ils sont insérés, pour la plupart, dans le recueil connu sous le nom de *Mémoires de Condé* (la Haye, 1743, 6 vol. in-4°).

[2] *Nouvelles recherches historiques sur la vie et les ouvrages du chancelier de l'Hospital.* Paris, 1 vol. in-8. 1861. Chez Firmin Didot frères et fils.

[3] Déjà, avant M. Taillandier, deux écrivains recommandables avaient parfaitement caractérisé les généreux efforts faits par Michel de l'Hospital en faveur de la liberté religieuse. — Le premier, M. Hello, appartenait, de même que M. Taillandier, à la cour de cassation. On a de lui un éloquent morceau sur le chancelier, inséré dans un ouvrage qui parut en 1840 (Paris, 1 vol. in-8°) sous le titre de *Philosophie de l'histoire de France.* — Le second de ces écrivains est M. Dargaud, auteur d'une consciencieuse *Histoire de la Liberté religieuse en France et de ses fondateurs* (Paris, 1859, 4 vol. in-12). M. Dargaud parle fréquemment du chancelier dans des pages animées par une largeur de vues et une chaleureuse sympathie, sous l'influence desquelles on est tout naturellement conduit à ne pas moins honorer le judicieux appréciateur qui les a écrites que la mémoire de l'homme de bien qui les a inspirées.

Il était impossible de retracer les principaux actes de la vie publique de Michel de l'Hospital sans les caractériser et les apprécier, ne fût-ce que transitoirement. Les opinions qu'émet à cet égard M. Taillandier sont empreintes d'un rare esprit de modération et d'équité. S'il se rencontre çà et là quelques points sur lesquels nous ne les partagions pas, nous nous empressons du moins de reconnaître que, se maintenant toujours à un point de vue élevé, il parle, dans sa sincérité respectable, le grave et sobre langage d'un véritable ami des libertés publiques. Aussi, doit-on adhérer sans réserve à ces simples paroles par lesquelles il termine l'avant-propos de son livre : « Quant au fond des choses, j'ai cherché à être impartial; je n'ai pris parti ni pour l'une, ni pour l'autre des factions qui déchiraient alors la France; j'ai plaint les victimes sans dissimuler leurs fautes. »

En jetant un rapide coup d'œil sur les diverses phases de la vie de Michel de l'Hospital, nous nous bornerons à esquisser quelques-uns des traits généraux par lesquels chacune d'elles se caractérise, et à signaler certains détails qui s'y rattachent. Les limites dans lesquelles nous devons naturellement nous circonscrire ici ne nous permettront pas d'aller au delà de quelques indications et de quelques citations. Puissent du moins les unes et les autres éveiller chez les lecteurs de la *Revue chrétienne* le désir d'étudier dans les œuvres du chancelier, ainsi que dans les documents que fournit l'histoire, la vie de Michel de l'Hospital, et les porter à s'élever, de l'étude de la carrière si noblement fournie par ce sage qui devança son siècle, à celle des grands principes dont il se constitua l'interprète et le défenseur.

I.

Jean de l'Hospital, père de Michel, était premier médecin de Charles de Bourbon, connétable de France, qui fit de lui son ami et son conseiller.

Quand le connétable quitta la France et se réfugia auprès de Charles-Quint, il fut suivi par Jean de l'Hospital, qui, sans s'être associé à sa faute, fut cependant condamné par le parlement à être décapité.

Jean de l'Hospital avait trois fils et une fille. Michel, l'aîné des fils, après avoir été élevé jusqu'à l'âge de douze ans dans la maison paternelle, fut envoyé à Toulouse pour y faire ses études. Il était âgé d'environ dix-huit ans lorsque son père accompagna le connétable dans sa fuite du royaume. Arrêté à Toulouse et mis en prison comme impliqué dans les poursuites dirigées contre les transfuges, le jeune étudiant, dont on reconnut

l'innocence, profita de la liberté qui lui fut rendue pour tenter de rejoindre son père au delà des Alpes.

Jean de l'Hospital était alors avec le connétable à Milan, dont François Ier faisait le siége. Ignorant la mise en liberté de Michel, il restait sous le coup des angoisses que lui avait causées la nouvelle de son incarcération.

Sans appui, sans ressources, ne prenant conseil que de son cœur et de son courage, Michel, résolu à affronter tous les dangers, partit précipitamment de Toulouse, franchit la frontière, réussit, au péril de sa vie, à traverser les lignes de l'armée française qui cernait Milan de toutes parts, pénétra dans la ville, et éprouva enfin l'inexprimable joie de se jeter dans les bras de son père. Quoi de plus naturel pour un tel fils que de sentir que sa place, à quelque prix que ce fût, était près de ce père qui le chérissait, et à l'affection duquel il était heureux de répondre par sa respectueuse déférence, sa tendresse et son dévouement!

Un bon fils demeure tel toute sa vie. On aime à entendre Michel de l'Hospital, fidèle, dans l'âge mûr, aux inspirations de la piété filiale qui avaient animé sa jeunesse, rendre hommage aux vertus de son père, dans les termes que voici [1] :

« A mes yeux, mon père (car je veux passer sous silence les autres vertus dont il était doué) était constant dans ses affections, ferme dans ses volontés, prêt à exposer sa vie pour défendre ce qu'il avait résolu de protéger. Il a élevé son fils dans les mêmes sentiments; il les lui a conservés pendant sa jeunesse et jusques à aujourd'hui. Pauvre, il méprisa les richesses et préféra toujours l'honorable à l'utile... Crois bien que ma piété filiale n'exagère rien et que mes paroles sont aussi consciencieuses que possible. Nul n'a été de meilleure foi que mon père dans ses paroles ou ses actions; nul n'a montré plus de dévouement et d'abnégation... Mon père a toujours aimé sa patrie; il m'aima aussi et beaucoup trop, beaucoup plus que lui-même... Par qui voulait-il voir cueillir les fruits de ses longs travaux, de ses chagrins poignants? Pourquoi aurait-il vaincu les tempêtes de la mer, escaladé des montagnes au milieu de tant de périls! Crois-moi, les pères ne braveraient pas tant de maux, n'achèteraient pas par des dangers certains d'incertains avantages, mais ils préféreraient la médiocrité de leur position et le pain noir qu'ils peuvent manger en paix, si une tendresse naturelle n'exaltait leur cœur et ne les portait à s'oublier eux-mêmes pour ne songer qu'à leurs enfants! »

Ce fut précisément parce qu'il s'oubliait lui-même pour ne songer qu'à son fils, que Jean de l'Hospital, « voyant que le siége de Milan sembloit prendre trop long traict, et ne voulant pas que Michel perdît son temps » dans cette ville, se résigna à une séparation et « donna charge à quelques voituriers de l'em-

[1] Epître XIX à *Pierre Castellan*, en 1544. Traduction de M. B. de Nalèche.

mener, avecque lesquelz estant sorty de Milan en habit de muletier, il passa, non sans danger de sa vie, la rivière l'Adda [1], » arriva à Martinengo, et de là à Padoue.

Entré à l'université de cette ville, Michel y resta six ans. Là, à de fortes études de droit il allia celles de la littérature générale, de l'histoire, et la composition de poésies latines. S'il faut en croire l'un de ses biographes, il s'adonna même, pendant quelque temps, à la sculpture et à la peinture.

Son enfance avait été celle d'un espiègle écolier ; mais sa jeunesse fut essentiellement laborieuse. Il se plaisait à insister sur ce contraste lorsque, s'adressant à l'un de ses amis [2], il lui disait :

« Tu m'as connu au temps où je m'évertuais à tromper la surveillance de mes professeurs; j'étais alors étourdi comme un jeune cheval qui s'élance de sa prison et galope librement dans les champs. Mon éducation s'est achevée, soit chez moi, soit en prison, soit dans les écoles, et le travail a absorbé tout mon temps. Maintenant me voici plus riche et plus expérimenté qu'autrefois; les années ont passé sur ma tête, et je diffère autant de l'écolier que tu as connu que l'âge mûr peut différer de l'enfance. »

A sa sortie de l'université de Padoue, Michel se rendit près de son père à Bologne, l'accompagna à Rome, et ne tarda pas à obtenir, dans cette dernière ville, une place d'auditeur de Rote [3]. Il n'en désirait pas moins rentrer dans sa patrie : le cardinal de Gramont, ambassadeur de France à la cour pontificale le sut, favorisa son désir, le fit venir en France, et, à titre de protecteur, lui promit « de l'advancer, *au pays*, à de plus grands estats. » Arrivé à Paris, Michel, loin d'être « advancé, demeura, comme il l'a dit lui-même [4], en arrière par la mort du cardinal. » Il entra alors au barreau et suivit le palais pendant trois ans. Ses goûts le portaient de préférence vers les fonctions de la magistrature; mais comment y être admis, sous un régime de vénalité des offices, alors qu'il se trouvait sans appui, et sans fortune pour acquérir une charge?

Paris avait alors pour gouverneur Pierre Le Filleul, archevêque d'Aix, qui, connaissant Jean de l'Hospital, s'intéressa à son fils. Parmi les auxiliaires du gouverneur de la capitale se trouvait le lieutenant criminel Morin, à la disposition duquel on avait mis,

[1] Voy. le testament de l'Hospital.
[2] Epître XVI à *André Tiraqueau;* trad. cit.
[3] Voir, sur la constitution et les attributions de la Rote, l'ouvrage de Domenico Bernino, intitulé *il Tribunate della S. Rota romana.* In-f°. *Roma,* 1717.
[4] Voy. le testament de l'Hospital.

pour le récompenser de *ses services* contre les protestants[1], une charge de conseiller au parlement destinée à servir de dot à sa fille. Le Filleul proposa à Morin de prendre Michel de l'Hospital pour gendre : Morin goûtait assez la proposition, mais il n'osait pas l'accepter et donner sa fille au fils d'un ami de Charles de Bourbon, sans l'assentiment préalable du chancelier Du Bourg ; il adressa donc à ce haut fonctionnaire la lettre que voici[2] et qui est peu connue :

« Monseigneur, je ne saurois condignement vous rendre grâces telles dont je suis tenu et obligé, que vostre bon plaisir a esté me faire faire un si grand bien dont j'ai eu le bref par Bochetel, et, Monseigneur, je vous remercie très-humblement; Monseigneur, j'ai prié maistre Vital de supplier très humblement vous et Madame, que s'il vous vient agréer pour quelque qui vous plaira, et la fille et les biens sont à vous, Monseigneur. Et où ne vous plairoit me faire commandement, il vous plaira entendre qu'entre aultres, Monseigneur l'archevêque d'Aix me auroit parlé dudit maistre Michel de l'Hospital, que ne avois congneu sinon par réputation, comme de avoir oy parler de son bon savoir qui estoit tel pour me plus persuader, sans avoir esgard aux facultés; mais, Monseigneur, sitôt que j'ai sceu qu'il est fils de l'Hospital, médecin de Bourbon, la grande crainte que je doibs avoir et ay de faillir, vu que je aymerois mieulx la mort de moi et de ma fille que de encourir icy la moindre suspition, et me faire perdre tout bon vouloir qu'il plaist au roi et à vous me porter, cela me fait arrester, car je désire personnage qui vous soit agréable, très fidèle et très bon serviteur à jamais, etc., etc. »

Il paraît que le chancelier Du Bourg ne s'opposa point à ce que le lieutenant criminel acceptât pour gendre Michel de l'Hospital, puisque celui-ci épousa en 1537 Marie Morin.

Jusqu'à présent on est, en général, resté loin de croire qu'un mariage contracté sous de tels auspices ait exercé une salutaire influence sur le cours des idées et sur la carrière publique de Michel de l'Hospital, en le fortifiant dans son adhésion aux principes de liberté religieuse et dans ses efforts réitérés pour faire prévaloir, en France, ces grands, ces imprescriptibles principes. L'attention, en effet, s'est à peu près exclusivement arrêtée sur l'homme dont il était devenu le gendre, et qui certes ne s'était toujours montré que trop hostile à toute notion de tolérance en

[1] Sur la nature *des services* dont il s'agit, voir Théodore de Bèze, *Hist. ecclés. des Eglises réformées*, édition de 1580, vol. I, pag. 16, 68, 69, et le *Journal d'un bourgeois de Paris sous le règne de François Ier*. Paris, 1854. 1 vol. in-8°, p. 397, 442, 444, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452. — On lit dans les *Commentaires de l'estat de la religion et république soubs les rois Henry et François seconds et Charles neuvième*, par le président de La Place, publiés en 1565, que « Jean Morin, lieutenant criminel de la prévôté de Paris, après avoir faict mourir tant de fideles, fut finalement frappé de loups aux jambes, dont ayant perdu l'usage, mourut aliéné de son sens, apres par plusieurs jours avoir renié et blasphémé Dieu. »

[2] Biblioth. impér., départ. des man., fonds Dupuy. — M. Taillandier rapporte cette lettre, pag. 10 et 11.

dehors d'une religion officielle. A ne considérer que le côté extérieur des circonstances, il semblait qu'entrer dans la famille du farouche persécuteur des protestants, c'était assumer sur soi une sorte de solidarité avec ses aberrations d'idées, avec la servile cruauté de ses actes et s'exposer à subir la pression de déplorables exemples, de funestes instigations. Mais pour qui prend soin d'y regarder de près, les apparences défavorables ne tardent pas à se dissiper lorsqu'on apprend à connaître la femme d'élite à laquelle l'Hospital avait uni son sort.

Au point de vue moral, la fille était loin de ressembler au père. La douce et sympathique piété de l'une contrastait avec l'étroit bigotisme et l'esprit inexorablement persécuteur de l'autre. Marie Morin, à l'ouïe des tortures et des supplices subis par les nombreux protestants dont son père était en possession de pourvoir les bûchers et les échafauds, avait senti s'éveiller en elle, en même temps qu'une profonde compassion pour les victimes, un vif désir de se rendre compte de la nature et de l'objet de leurs convictions religieuses. Le moment vint où, partageant, au fond de son cœur, ces convictions, elle aspira secrètement à pouvoir les suivre en toute liberté. Ignorant ce que lui réservait l'avenir, mais humblement soumise à la volonté de Dieu, elle priait et attendait. Ce fut un jour béni que celui où son union avec un homme au cœur généreux, en l'affranchissant de la compression morale qu'elle avait jusque-là subie sous le toit paternel, lui permit de donner désormais un plein essor aux manifestations de sa foi et d'aborder avec une confiante énergie la sphère élevée d'une existence de devoir et de dévouement.

Près d'elle l'Hospital goûta les pures joies du bonheur domestique et rencontra cette intime, cette inappréciable auxiliarité que prêtent à un époux engagé dans les agitations de la vie publique l'affection, la sollicitude et les prières d'une compagne chrétienne. Marie Morin fut constamment digne de ce titre. Selon la touchante expression de l'Ecriture[1], « le cœur de son mari s'assurait en elle; » et, au moment où ce noble cœur allait cesser de battre, la fidèle compagne de Michel de l'Hospital recueillit des lèvres défaillantes de celui auquel elle avait consacré sa vie, non-seulement un témoignage de confiance absolue[2], mais encore et surtout l'expression d'un suprême hommage rendu aux sentiments qui l'avaient toujours animée : son mari la qualifia de « *très chère épouse et de* FEMME D'UNE SINGULIÈRE PIÉTÉ. »

[1] Proverbes XXX, 2.

[2] Voir le testament de Michel de l'Hospital. Il fut dicté par lui, le 12 mars 1573, la veille de sa mort.

Mais n'anticipons pas sur le terme de la glorieuse carrière fournie par Michel de l'Hospital.

Quelque intérêt qu'il y eût à le suivre dans le détail des événements qui se rattachent à la première partie de ses austères labeurs, bornons-nous à le laisser résumer lui-même, en quelques mots [1], la phase de sa vie qui s'étend du jour de son mariage (1537) à celui de sa promotion au poste de chancelier (1560) :

« Ayant, dit-il, exercé environ neuf ans l'estat de conseiller au parlement, je fus envoyé pour ambassadeur à Bouloigne par le roy Henry, auquel lieu le concile universel de tous les évesques avoit esté estably et publié pour réformer la religion ; auquel lieu ayant faict séjour de seize mois entiers, je trouvay, au lieu d'estre récompensé de l'estat que j'espérois, de grandes picques et altercations entre les princes et grands seigneurs qui estoient près de la personne du roy, car, comme on dict vulgairement, la vertu rencontre beaucoup d'embusches et empeschemens à sa naissance. Cependant Marguerite, sœur du roy Henry et princesse très vertueuse, me receut, n'estant pas seulement contente de m'avoir sauvé du danger, mais me donna un estat de souveraine authorité en sa maison, et de grands moyens envers le prince ; par sa bonté et faveur, bientost après, je fus ordonné chef et surintendant des finances du roy en sa chambre des comptes, et esleu du privé conseil après la mort du roy Henry ; et depuis fus choisy pour conduire Madame Marguerite, sœur du roy, ma maistresse très illustre, qui estoit griefvement malade. En ces entrefaictes arriva un courrier en grande diligence de la part du roy François, qui m'appela pour estre chancelier, qui est le premier et seul estat des gens de robe, vacquant par la mort de très noble personnage François Olivier. »

Le président de La Place dit [2] en parlant du prédécesseur et du successeur :

« Au lieu du chancelier Olivier fut mis Michel de l'Hospital... homme de grand sçavoir, tant en la profession de droict, qu'aux lettres humaines, et digne d'estre mis en un tel lieu, au temps mesme tel que nous verrons cy-après plein de mutations, changemens et tumultes autant ou plus qu'il fut y a cinq cens ans. Oncques homme de sa sorte ne fut plus exposé à envie, ne qui plus constamment l'ait vaincue. Et autant que son prédécesseur *en gastant a esté supporté*, autant cestuy-ci *en réparant a esté contredict.* »

Qui avait appelé Michel de l'Hospital au poste éminent de chancelier de France, c'est-à-dire, selon l'organisation gouvernementale de l'époque, aux fonctions de premier ministre et de membre prépondérant dans le conseil privé? De Thou [3] nous l'apprend en ces termes :

[1] Voir le testament de Michel de l'Hospital.

[2] Commentaires cités, pag. 57, 58.—Voir sur de Laplace, ami de l'Hospital et, comme lui, dévoué à la cause de la liberté religieuse, une intéressante notice de M. C. Bartholmess, insérée dans le *Bulletin de la Société de l'histoire du Protestantisme français* (1re année, pag. 511 à 521).

[3] *Histoire universelle*, édition de Bâle, 1742, t. II, p. 776.

« La duchesse de Montpensier, favorite de la reine mère, princesse d'un esprit élevé, ne voyait qu'avec peine que la puissance des Lorrains croissait de jour en jour; et, communiquant ses chagrins à Catherine de Médicis, qui commençait à redouter la violence de ces princes, elle persuada à cette reine ambitieuse que, si elle voulait gouverner, elle devait choisir un homme ferme et courageux qui s'opposât à leurs desseins. Heureusement Michel de l'Hospital était fort bien dans l'esprit du cardinal de Lorraine, à qui il avait toujours jusque-là fait sa cour, et le roi n'ignorait pas son mérite et les beaux vers qu'il avait composés pour former l'esprit et le cœur des enfants de France. La reine mère ayant demandé pour lui cette dignité au roi et l'ayant obtenue, les princes de Guise y consentirent. Catherine fit dire secrètement au nouveau chancelier qu'il ne devait qu'à elle sa dignité et non aux Guises, et qu'elle comptait qu'il serait plus attaché au roi son fils et à elle qu'à des princes dont tout le monde commençait à détester l'ambition. Elle n'eut pas lieu de se repentir de son choix, etc. »

En acceptant les sceaux, Michel de l'Hospital mesura d'un coup d'œil les dangers de la situation générale et l'étendue des nouveaux devoirs qui lui étaient imposés. Il s'agissait de faire respecter la France au dehors, et de la régénérer au dedans. De là, la double nécessité, d'une part, quant aux affaires extérieures, de lutter contre les entreprises de l'Espagne et de Rome, en se ménageant d'ailleurs des points d'appui chez diverses puissances de l'Europe; d'autre part, quant aux affaires intérieures, de combattre les agressions des ambitieux qui ne tentaient de démembrer le pouvoir souverain que pour mieux l'usurper, de refréner les dilapidations financières, d'apporter de salutaires réformes dans les différentes branches de la législation, ainsi que dans l'administration de la justice, et enfin, en dominant les factions qui déchiraient le royaume, d'amortir leurs tendances, leurs excès, de réconcilier les Français entre eux, et de jeter les bases de la liberté religieuse.

Nous n'exposerons pas ici les efforts incessants auxquels se livra le nouveau chancelier pour accomplir chacune des parties de la tâche immense qu'il s'était assignée. Limitant notre exposé à celle de ces parties qui a le plus d'affinités avec les sujets habituellement traités dans la *Revue chrétienne*, nous nous contenterons de retracer la ligne de conduite que l'Hospital suivit et le langage qu'il tint, chaque fois qu'il réussit à faire naître ou à saisir l'occasion d'agir ou de parler en faveur de la plus importante des libertés publiques, de la liberté pour tout homme de se former une conviction religieuse et de la professer au sein de la société.

II.

On est aujourd'hui parfaitement fixé sur l'origine et l'essence de cette sainte liberté. Des hauteurs du point de vue théorique

se dégage avec une lucidité complète ce principe tutélaire, savoir : que l'Etat, sans aptitude et sans mission pour discerner le vrai du faux en matière de croyances, doit ouvrir un libre accès dans la cité à toutes les religions, et, neutre au milieu d'elles, les laisser agir et se développer, tant qu'elles respectent l'ordre social et qu'elles vivent, les unes à l'égard des autres, dans une juxtaposition paisible et un support mutuel.

Si c'est là ce dont on est convaincu de nos jours, comme on le fut originairement, à l'école d'un saint Pierre, d'un saint Jean, d'un saint Paul, d'un Justin, d'un Irénée, d'un Tertullien, c'est là aussi ce que malheureusement on avait en général perdu de vue, du quatrième au seizième siècle, à dater du moment où l'Eglise, abdiquant son indépendance et son autonomie, s'était laissé enserrer dans les liens d'une union funeste avec l'Etat. Transformée en institution officielle, elle s'était, de dépression en dépression, abaissée au point d'organiser, de concert avec son allié, un odieux système de persécutions contre les hérétiques. Le moyen âge, en projetant sur l'Europe ses ombres et ses superstitions, avait brutalement travaillé à l'asservissement des consciences par ses coutumes, par ses lois, par sa hiérarchie, par ses conciles, et par les abus inhérents à la prépondérance alternative soit de l'Etat sur l'Eglise, soit de l'Eglise sur l'Etat. Avec le treizième siècle s'était ouverte une ère néfaste, l'ère d'un régime d'extermination décrété au concile de Latran, l'ère des croisades contre les hérétiques et des exécutions en masse, l'ère de l'inquisition, c'est-à-dire, des plus abominables excès qu'aient jamais enfantés l'hypocrisie et le fanatisme. Le quatorzième et le quinzième siècles avaient reflété, dans l'histoire de l'intolérance, les sinistres lueurs du treizième ; et la France, subissant le sort commun des nations de l'Europe, n'avait atteint le seuil du seizième siècle, qu'en courbant le front sous une législation dégradante, qui punissait de mort l'hérésie, qualifiée crime de lèse-majesté divine et humaine. Quand vint la solennelle époque de la Réforme, on paraissait, dans notre malheureuse patrie, avoir, au point de vue du droit public, répudié sans retour les libérales traditions des chrétiens éminents de la Gaule, d'un saint Hilaire de Poitiers, et d'un saint Martin, dont les puissantes voix avaient si glorieusement retenti jadis en faveur de la liberté de conscience et de culte. En effet, les esprits, même les meilleurs parmi les réformés, étaient, à bien peu d'exceptions près, tellement étrangers à toutes notions, non-seulement de liberté religieuse, mais même de simple tolérance civile, qu'ils considéraient le prince comme chargé du soin de maintenir dans ses Etats l'unité spirituelle, et comme investi, à ce titre,

du droit de sévir avec la dernière rigueur contre les sectateurs de toute fausse religion. Délégués légaux du prince en pareille matière, les magistrats étaient transformés en autant de théologiens, armés d'un redoutable pouvoir de répression, devant lesquels s'agitaient, au sujet des accusations d'hérésie, les questions de dogme et de foi. Malheur à qui déviait de la doctrine officielle! un arrêt irrémissible condamnait *les gens mal sentans en la foy* à expier leur déviation dans les tortures et les plus atroces supplices. Ce fut ainsi que, pendant trente ans au moins, les parlements et diverses juridictions subalternes appliquèrent, en France, une législation meurtrière, ravivée par les édits de François Ier et de Henri II, sans que les victimes de l'intolérance, uniquement préoccupées du soin de démontrer, la Bible en main, qu'elles n'étaient point entachées d'hérésie, pensassent à transporter sur le terrain du droit un débat qui, dans l'arène législative et judiciaire, s'agitait à tort sur le terrain de la théologie, et à formuler la revendication d'un principe fondamental, d'un principe de sage liberté, à l'existence duquel insultaient les lois, les juges et les bourreaux!

Tel était le douloureux état de choses en présence duquel se trouva Michel de l'Hospital lorsqu'il arriva au pouvoir en 1560.

Il ne se méprit pas sur le caractère des hommes qu'il allait rencontrer comme adversaires, en entrant dans les conseils de la monarchie.

« J'arrivay, dit-il [1], à la court fort troublée et esmeue d'un grand bruict de guerre, incontinent après le tumulte d'Amboise, qui ne fut pas tant de soy dangereux, que pour le remeuement des partiaux qui bientost après s'ensuyvit. *Alors j'eus affaire à des personnages non moins audacieux que puissans, voire qui aimoient mieulx ordonner les choses par violence que par conseil et raison,* dont pourroit donner bon tesmoignage la royne mère du roy, laquelle fut lors réduite en tel estat, qu'elle fut presque débouttée de toute l'administration du royaulme; à raison de quoy se complaignant souvent à moy, je ne luy pouvois aultre chose proposer devant les yeux que l'authorité de Sa Majesté, de laquelle si elle se vouloit *dextrement* servyr, elle pourroit aisément rabattre et affoiblir l'ambition et cupidité de ses adversaires. »

Le mot *dextrement*, appliqué à l'exercice de l'autorité souveraine, traduit fidèlement ici la pensée de Michel de l'Hospital. Ami des principes, il ne l'était pas moins des ménagements; et s'il tenait à faire prévaloir les uns, ce n'était qu'en recourant d'abord aux autres. Se dégager d'une complication, aplanir un obstacle, se contenter çà et là de demi-mesures, et même parfois acheter un résultat favorable au prix de certaines

[1] Voy. le testament de l'Hospital.

concessions : telle fut, spécialement en ce qui concerne la cause de la liberté religieuse, la méthode de dextérité que suivit le nouveau chancelier, alors qu'au début de ses graves fonctions il provoqua par ses conseils la mise en jeu de la prérogative royale. Ce ne fut que graduellement qu'il s'éleva jusqu'à l'invocation des vrais principes, et qu'il tenta d'en réaliser l'application dans le domaine des faits.

Assurément il y avait loin de là à engager, de prime abord, la lutte sur le terrain du droit, à attaquer de front le mal dans sa racine, à saper par sa base une législation sanguinaire, et à s'avancer résolûment, au nom de l'éternelle justice, à la rencontre des ennemis de la liberté religieuse, au risque d'être écrasé par eux ; mais cette seconde méthode, qu'il y eût eu tant de gloire à suivre dans sa virile austérité, présentait aux yeux de l'Hospital, toujours prêt d'ailleurs à payer de sa personne et même de sa vie s'il le fallait, des dangers qui eussent compromis la cause qu'il voulait servir. De là la voie de prudence et de ménagements extérieurs qu'il se décida à adopter, et sur l'emploi de laquelle il s'expliquait en ces termes [1] :

« Il fault, de vray, s'accommoder aux mœurs du temps auquel nous vivons, et ne gaigneroit-on rien de se bander contre les loyx et la rigueur de la nécessité. Il fault quelquesfois reculer et prendre advantaige pour mieulx saulter; et, pourveu que l'on le sache faire à propos, c'est grand secret; mais aussy ne fault pas oultre passer les mesures et les bornes de raison..... il fault donc, quand tel cas arrive, caller ung peu la voile; et surtout, quelque bourrasque qui vienne, ne fault jamais abandonner le gouvernail des affaires publiques, mais plustost imiter le bon pilote, etc. »

L'un des judicieux contemporains de l'Hospital disait, en appréciant la ligne de conduite que celui-ci avait adoptée [2] :

« On ne sauroit assez suffisamment descrire la prudence dont il usoit. Car, pour certain, encore que s'il eust prins un court chemin pour s'opposer virilement au mal, il seroit plus à louer, et Dieu peut-estre eust bény sa constance, si est-ce, qu'autant qu'on en peut juger, luy seul, par ses modérés déportemens, a esté l'instrument duquel Dieu s'est servy pour retenir plusieurs flots impétueux où fussent submergés tous les François. Et néantmoins les apparences extérieures paroissoyent au contraire! Bref, quand on luy remonstroit quelque playe prochaine, il avoit tousjours ce mot à la bouche : Patience, patience, tout ira bien. »

Ceci posé, voyons Michel de l'Hospital à l'œuvre.

Il inaugura son ministère en s'attaquant à l'inquisition, non pas pour s'opposer à son introduction en France, car il n'est que

[1] *Œuvres de l'Hôpital*, t. V, pag. 14, 15. Traité de la réformation de la justice.
[2] Regnier de la Planche, *Histoire de l'estat de France, tant de la république que de la religion, sous le règne de François II.* Edition de 1836, p. 305.

trop vrai, quoiqu'on ait généralement cru le contraire, qu'elle y avait déjà pris pied, mais pour paralyser instantanément son action et l'expulser du royaume, où depuis plus de vingt ans l'initiative papale l'avait installée.

En effet, Paul III, d'une allure plus que dégagée en matière de relations internationales, avait un jour, sans préliminaires, « *informé* François Ier qu'il avait ordonné et député inquisiteur général de la foy en France Mathurin Ory, religieux de l'ordre des prédicateurs, docteur en théologie. » Loin de repousser, ainsi qu'il l'eût dû, comme portant atteinte à sa dignité de souverain, une *information* qui avait tous les caractères d'une injonction audacieuse, François Ier avait au contraire, par lettres patentes données à Fontainebleau, le 23 juin 1540 [1], « non-seulement permis, mais très expressément enjoint à Mathurin Ory iceluy estat d'inquisiteur général exercer tout ainsi qu'il luy estoit commis et mandé par la provision du saint-père. » De son côté, Henri II, par lettres patentes du 22 juin 1550 [2], confirmant et amplifiant les pouvoirs de « *son cher et bien-aimé frère Mathurin Ory*, luy avoit enjoint soy transporter en tels lieux du royaume qu'il verroit estre à faire pour révoquer les errans par bonne et saincte remonstrance et recevoir les pénitens à grâce et miséricorde, et poursuivre les obstinés et pertinax, les corriger et punir, donner et prononcer telles sentences et jugemens que de droict et raison. » Sept ans s'étaient écoulés durant lesquels Ory avait officié de son mieux : mais qu'était-ce que sa simple personnalité en regard des énormes proportions qu'avait prises l'hérésie? Aussi s'était-il agi de substituer désormais à l'action restreinte d'un seul inquisiteur général l'action collective d'un corps d'inquisiteurs généraux et particuliers fortement constitué. En conséquence, Henri II avait obtenu du pape Paul IV [3] un bref du 26 avril 1557, rendu exécutoire par lettres patentes du 27 juillet suivant [4], qui nommait grands inquisiteurs trois cardinaux français, avec pouvoir de déléguer, dans toute l'étendue de la France, divers inquisiteurs secondaires. Le cardinal de Lorraine, promoteur de cette extension donnée à une œuvre désastreuse, s'était fait comprendre au nombre des trois grands inquisiteurs; et, de 1557 à 1560, il n'avait que trop bien justifié, par une série d'actes cruels, son titre d'agent supérieur du saint-office. Déçu dans l'espoir d'obtenir le concours du

[1] Fontanon, t. IV, p. 226.
[2] *Ibid.*
[3] Les attributions des inquisiteurs, telles que les comprenait la cour de Rome à cette époque, se résument notamment dans l'ouvrage intitulé *Lucerna Inquisitorum hæreticæ pravitatis* R. P. F. Bernardi Comensis, *ordinis prædicatorum. Romæ*, 1584. 1 vol. in-4°.
[4] Fontanon, t. IV, pag. 227, 228, 229. — Th. de Bèze, *Hist. ecclés.*, t. I, p. 114.

cardinal de Châtillon, qu'il avait tenté de compromettre en faisant, sans son aveu, figurer son nom dans le bref du 26 avril 1557, et trouvant que l'institution créée par ce bref ne fonctionnait pas de manière à satisfaire aux exigences du temps, il aspirait, d'accord avec Philippe II, à doter la France d'une inquisition semblable en tous points à celle dont l'Espagne goûtait les bienfaits, lorsqu'il se vit tout à coup traversé dans ses projets par une mesure décisive, prise en mai 1560. L'édit de Romorantin vint lui prouver en effet que, selon l'expression originale d'un écrivain du seizième siècle [1], certains esprits ne se souciaient nullement « de voir la France desguisée à l'espagnole. »

Cet édit [2], en attribuant aux prélats du royaume, à l'exclusion des parlements et des tribunaux, la connaissance du fait d'hérésie, abrogeait virtuellement la juridiction des inquisiteurs. Son efficacité se résumait dans ce déplacement saillant de compétence, dans l'obligation de résidence imposée aux prélats, ainsi que dans les sévères pénalités édictées contre les auteurs de dénonciations calomnieuses; et encore n'était-ce là qu'une efficacité singulièrement relative [3], puisque l'hérésie n'en demeurait pas moins punie comme un crime. L'Hospital le sentait: aussi lorsque, peu de jours après la vérification solennelle des lettres de provision qui l'avaient nommé chancelier [4], il vint, le 5 juillet 1560, au parlement de Paris pour faire enregistrer l'édit de Romorantin, s'exprima-t-il de manière à laisser entrevoir qu'il voulait mieux et plus. On lit dans la harangue qu'il prononça à cette occasion [5]:

« Le temps des roys François premier et Henry second portoit que l'on fist des exécutions : en ont usé. Aussi a le roy qui est à présent; mais voyant que pour cela le mal ne guérissoit, et congnoissant par l'effect que ce n'estoit le vray remède, en veult chercher d'aultres. — Considérant que ce trouble de religion n'est seullement en son royaume, mais chez ses voisins, en la Germanie, Angleterre, Escosse et aultres pays, où il a fallu, pour y obvier, prendre les armes et venir à la main, chose très dangereuse, ainsi qu'on voyt par l'yssue, a recouru aux remèdes des anciens. Les malladies de l'esperit ne se guarissent comme celles du corps. Quand un homme ayant mauvaise opinion faict amende honorable et prononce les motz d'ic elle, il ne change pour cela son cœur. L'opinion se mue par oraisons à Dieu, parole et raison persuadée. S'il est obstiné en ses erreur,

[1] *Histoire des choses mémorables avenues en France depuis l'an 1547 jusques au commencement de l'an 1597.* Dernière édition, 1599, p. 98.

[2] Fontanon, t. IV, p. 229.

[3] Il est intéressant de recueillir, sur la question de la résidence des prélats, les aveux échappés au cardinal de Lorraine dans sa correspondance avec l'ambassadeur de France en Espagne. (Voy. *Négociations, lettres et pièces diverses relatives au règne de François II, tirées du portefeuille de S. de l'Aubespine, évêque de Limoges. Paris*, 1841. Un vol. in-4°, p. 535).

[4] Ces lettres étaient du 2 juillet 1560. Voy. Tessereau, *Histoire de la Grande-Chancellerie*. In-f°, t. I, p. 133.

[5] Voy. *Œuvres de l'Hôpital*, t. I, p. 321-325.

licence et liberté, on lui doibt fermer l'église, et après le rendre au bras séculier. Désire que les gens d'église qui crient *haro*, combien qu'il y ait plus de *haro* à crier sur eulx [1], suyvissent ce chemin; ilz proufficteroient plus qu'ilz ne font et n'ont faict jusques icy. »

Ces derniers mots, en renfermant une critique sévère des actes d'une classe d'hommes que l'édit de Romorantin venait d'ériger en juges exclusifs des cas d'hérésie, témoignaient hautement du peu de fond que faisait le chancelier sur l'efficacité de cet édit. L'intention de substituer au régime de contrainte et de répression provisoirement maintenu un régime de tolérance, si ce n'est même de liberté, ressortait de l'ensemble de la harangue, et principalement de la nécessité signalée de recourir aux remèdes des anciens, pour la guérison des maladies de l'esprit. En tout cas, ainsi qu'on l'a ingénieusement remarqué [2], l'orateur « semblait faire entendre qu'il aurait voulu que le pouvoir pénal de l'Eglise n'allât pas au delà des peines spirituelles, de l'excommunication, et qu'au lieu de *livrer* l'hérétique au bras séculier, elle le lui *rendît*, ce qui eût été bien différent. »

Non-seulement l'inquisition venait d'être légalement expulsée du sol de la France, mais, de plus, cette première harangue prononcée en plein parlement par le chancelier était en elle-même un fait considérable; elle se produisait comme l'encourageant présage d'un meilleur avenir.

Ce premier pas une fois fait, l'Hospital affermit sa marche dans la voie des réformations salutaires et du progrès des idées.

Avisant au plus pressé, il enjoignit à tous les magistrats qui relevaient directement de lui de s'opposer aux persécutions et de veiller au rétablissement de l'ordre.

A peine un mois s'était-il écoulé depuis sa visite au parlement, qu'il assista, en août 1560, à la célèbre assemblée de Fontainebleau, préparée en partie par ses conseils. S'il se borna à y poser en termes généraux les questions à résoudre, ce fut pour laisser le soin de les discuter et de les approfondir à des hommes tels que l'illustre Coligny, Montluc et Marillac,

[1] L'Hospital s'exprimait ailleurs (voy. ses *Poésies latines*, trad. cit. p. 300, disc. II) avec une bien autre énergie : « La France, disait-il, s'appelle la nation Très-Chrétienne, et nous parlons comme si nous reconnaissions Dieu pour notre Maître : mots vides de sens, que l'Eglise exploite pour gagner de l'argent et enrichir ses prélats. Personne, ô Jésus, ne t'appellerait, personne ne te suivrait dans ta nudité et ton indigence. Nous méprisons ton corps épuisé de soif et de faim, et nul ne songe à te donner à boire ou à manger. Nous nous vantons pourtant bien haut d'être prêts à combattre, à exposer nos vies pour soutenir ta cause, mais nous n'épargnons rien des luxueuses dépenses qui pourraient rendre la nation entière au culte de ton nom, etc., etc. »

[2] Voy. la *Réformation en France pendant sa première période*, par M. Henri Lutteroth (Paris, 1859, p. 202), ouvrage non moins recommandable par la justesse et l'impartialité des appréciations qu'il renferme, que par la diversité des faits et des documents qu'il reproduit.

dont il s'était assuré le concours. A ce moment, il fut sobre de paroles parce qu'il savait surtout quelle autorité prépondérante devait s'attacher à celles que le pieux amiral se proposait de faire entendre, au nom des protestants de Normandie dont il allait présenter les requêtes [1] tendant à la cessation des persécutions et à la consécration du droit de réunion pour l'exercice public des actes du culte [2].

On ne saurait assez admirer l'attitude que prit Coligny dans l'assemblée de Fontainebleau. Il s'y posa avec une sainte hardiesse, non sur le sol mouvant des expédients et de l'empirisme, mais sur l'inébranlable terrain du droit, en défenseur du principe de la liberté religieuse. La fermeté de son langage commanda le respect, et l'ascendant qu'il exerça sur l'assemblée fut immense. « Le roi, de lui-même, dit qu'il avait bon témoignage de ses services et aussi bonne réputation de lui que d'hommes de son royaume, et qu'il prenait en bonne part ce qu'il en avait fait [3]. » L'examen des requêtes, loin d'être repoussé, fut simplement ajourné après la tenue du concile national dont la convocation venait d'être décidée, ainsi que celle des états généraux.

Les peines corporelles contre *les dévoyés de la foi* restèrent provisoirement suspendues, sous réserve de poursuites contre les auteurs de complots et de séditions [4].

Frémissant de colère, à la vue des résolutions prises par l'assemblée de Fontainebleau, les Guises n'avaient reculé devant aucuns moyens pour en paralyser les effets; ils avaient réussi à faire transférer les états généraux à Orléans, où, grâces à une série de machinations auxquelles l'assassinat même devait se mêler, ils espéraient se délivrer à jamais des princes, leurs adversaires, annihiler la royauté, dominer la situation générale et anéantir le protestantisme dans des flots de sang; mais la mort subite de François II, en les faisant inopinément décheoir de la puissance qu'ils avaient usurpée, vint anéantir leurs odieux projets et changer la face des choses.

Le 15 décembre 1560, à l'ouverture de la session des états généraux, l'Hospital prononça une harangue [5] qui se résumait, quant aux affaires religieuses, en ces deux points principaux : 1° retour à l'unité de croyance et de culte, au moyen d'un con-

[1] Voy. l'analyse de ces Requêtes dans le Recueil de pièces originales et authentiques concernant la tenue des états généraux. Paris, 1789, t. I, p. 68, 69. — De la Place, *Comment.*, p. 82, 83. — De Thou, t. II, p. 797.

[2] On trouve d'intéressants détails sur la situation des nombreux *réformés* de la Normandie, en 1560, dans l'Histoire du parlement de cette province, par M. Floquet, t. II, *passim*, et dans l'*Histoire de Dieppe*, par M. Vitet, t. I, p. 95 à 116.

[3] Recueil de pièces sur les états généraux, t. I, p. 69.

[4] De Thou, t. II, p. 803.

[5] *Œuvres de l'Hospital*, t. I, p. 394 à 402.

cile, attendu que des religions diverses ne peuvent pas coexister, en France, sans y causer de graves perturbations ; 2° d'ici là, trêve aux voies de persécutions et support mutuel.

Voici quelques-unes des paroles de l'Hospital sur le second point :

« Considérons que la dissolution de nostre Eglise a esté cause de la naissance des hérésies, et la réformation pourra estre cause de les esteindre. Nous avons cy-devant fait comme les maulvais capitaines qui vont assaillir le fort de leurs ennemys avecques toutes leurs forces, laissant dépourveuz et desnuez leurs logis. Il nous faut doresnavant garnir de vertus et bonnes mœurs, et puis les assaillir avec les armes de charité, prières, persuasions, parolles de Dieu, qui sont propres à tel combat. La bonne vie, comme dict le proverbe, persuade plus que l'oraison ; le cousteau vault peu contre l'esprit, si ce n'est à perdre l'âme ensemble avec le corps..... Regardez comment et avec quelles armes vos prédécesseurs anciens pères ont vaincu les hérétiques de leur temps ! Nous devons par tous moyens, essayer de retirer ceulx qui sont en erreur, et ne faire comme celuy qui, voyant l'homme ou beste chargée dedans le fossé, au lieu de la retirer, luy donne du pied ; nous la devons ayder sans attendre qu'on nous demande secours. Qui fait aultrement est sans charité : c'est plus haïr les hommes que les vices. Prions Dieu incessamment pour eulx, et faisons tout ce que possible nous sera, tant qu'il y ait espérance de les réduyre et convertir ; la douceur proffictera plus que la rigueur. Ostons ces mots diaboliques, noms de parts, factions et séditions, luthériens, huguenots, papistes : ne changeons le nom de chrestien ! »

Quel langage pénétrant ! quelle verve, quelle originalité dans l'expression, parfois familière, de hautes pensées et de généreux sentiments ! On pressent de suite qu'il était impossible que l'homme d'Etat qui s'exprimait de la sorte dans la seconde partie de sa harangue demeurât longtemps attaché à la thèse restrictive qu'il avait développée dans la première partie. En effet, l'Hospital sympathisait, au fond de l'âme, avec Coligny, dont il respectait les convictions religieuses et partageait les vues en matière de droit public : et dès lors, si la glorieuse initiative de l'amiral avait énergiquement mis en relief, à Fontainebleau, le grand principe de la liberté religieuse, dans l'une de ses plus saisissantes applications ; si l'examen des demandes consignées dans les requêtes des protestants de Normandie était réservé, d'accord avec le chancelier lui-même, qui en appréciait la légitimité, il résultait nécessairement de là que bientôt arriverait le moment où celui-ci s'engagerait ostensiblement dans la même voie que Coligny, tenterait de s'y maintenir, si ce n'est parallèlement à lui, du moins à distance, et deviendrait pour l'amiral, dans la poursuite de l'œuvre salutaire qu'il avait, au péril de sa vie, continuée à Orléans, l'un de ces hommes desquels Calvin disait dans une lettre adressée à l'amiral, « il serait à désirer qu'il y eût beau-

coup de *compagnons* pour vous aider[1]. » L'Hospital ne tarda pas à se ranger au nombre de ces *compagnons* si vivement désirés.

Ici les faits et les dates ont une haute signification.

La session des états généraux avait été suspendue, le 31 janvier 1561, pour être reprise, quelques mois plus tard, et une commission composée de divers députés demeurait chargée, pendant la suspension, de préparer le travail.

Dès le 22 février 1561, intervinrent des lettres patentes, confirmatives de lettres closes du 28 janvier précédent [2], qui ordonnèrent de surseoir aux poursuites et jugements pour fait de religion et de mettre en liberté les détenus, pourvu qu'ils s'engageassent à vivre catholiquement; faute de quoi, ils devraient sortir du royaume dans un délai qui leur serait assigné.

Au moment même où se formait, en France, contre les protestants le triumvirat, qui avait pour chef, en Espagne, Philippe II, l'Hospital fit rendre, le 19 avril 1561 [3] un édit qui, après avoir prohibé les injures et provocations réciproques, les bris d'images et de croix, la dévastation des édifices religieux, etc., ajoutait :

« Défendons à tous nos dicts subjects, violer ou enfraindre la seureté et honnesteté, liberté dont ung chascung doibt jouir, et se retirer en sa maison et domicile, ou celles de ses voisins et amys, sans qu'il soyt loysible à aulcungs de nos dits subjects, en petite ou grande compaignie, entrer ès dictes maisons, pour les rechercher ne troubler, soubs prétexte des édictz précédants prohibitifz d'assemblées illicites, ou aultres occasions... Voulons aussi que toutes personnes détenues pour le faict de ladite religion, auparavant l'ordonnance par nous faicte à nostre advénement à ceste nostre couronne, pour leur délivrance, soyent mises à leur pure et plaine liberté, suyvant l'ordonnance; et là où aulcungs se seroient absentez de leurs biens et maisons, et retirez hors nostre royaulme, pour le faict de ladicte religion, tant seulement, depuis l'advénement à la couronne du feu roy François, nostre très chier seigneur et frère dernier décédé : voulons et entendons aussi qu'ilz puissent retourner doresnavant et demeurer en toute asseurance de corps et de biens, sans aulcune contradiction; pourveu toutes foys qu'ilz vivent cy-après catholiquement et sans scandale; et s'ilz ont intention faire aultrement, leur permettons faire leur proffict de leurs dicts biens, et leur retirer hors cestuy nostre royaulme. »

L'Hospital envoya directement cet édit aux gouverneurs et aux tribunaux des provinces, au lieu de l'adresser au parlement qui, dans sa servile complaisance pour une faction tyrannique, eût refusé de l'enregistrer. Mais en assumant par là sur lui-même

[1] *Recueil des lettres françaises de Calvin*, par M. J. Bonnet, t. II, p. 371, 372.
[2] *Recueil des anciennes lois françaises*, t. XIV, p. 99.
[3] *Mémoires de Condé*, t. II, p. 334, 335.

une responsabilité redoutable, le courageux chancelier sauva, pour le moment du moins, la France des horreurs d'une guerre civile imminente. Grâce à son énergie, l'édit du 19 avril 1561, qui était un premier pas fait dans les voies de la tolérance civile, reçut à peu près partout son exécution, en dépit des remontrances du parlement et de la violente opposition des Guises : les prisonniers recouvrèrent la liberté, et les exilés furent, à leur retour, réintégrés dans leur premier état [1].

Tout en veillant à la franche exécution de l'édit du 19 avril 1561, l'Hospital avisait au moyen de faire statuer enfin sur les requêtes des protestants de Normandie qui avaient été suivies de plusieurs autres requêtes du même genre adressées de divers points de la France au gouvernement. La question d'admission ou de rejet de ces requêtes fut, ainsi que la question générale du sort des protestants français, soumise à une assemblée dans laquelle siégeaient les princes, les grands officiers de la couronne, les membres du conseil privé et ceux du parlement. Avant l'ouverture des délibérations, l'Hospital prononça une harangue. Sans aller encore jusqu'à proclamer en faveur des protestants le droit de réunion pour l'exercice du culte, il justifia du moins comme inoffensives leurs réunions de prières, au point de vue d'un régime de tolérance commandé par les besoins de l'époque. Voici ses propres paroles :

« Diront aulcungs que le roy, la royne et ceulx qui gouvernent excusent ceulx qui faillent et se trouvent ès assemblées et conventicules défendus; estant prins les mettent hors de prisons. Le vray office d'un roy et des gouverneurs est de regarder le temps, aigrir ou adoulcir les loyx. Le roy, au commencement, a usé de doulceur et miséricorde enverz tous, fors les principaulx, que l'édit a exemptez : se sont depuis aulcungs paulvres gens assemblez seulement pour prier Dieu, sans faire aultre mal. Le roy leur a donné grâce. N'y a roy ni judge équitable qui puisse trouver cela maulvais; car ce n'est permission de faire lesdictes assemblées, et n'a ceste grâce faict que le mal est si grand [2]. »

La discussion au sein de l'assemblée fut des plus vives; Coligny revendiqua énergiquement en faveur des protestants le droit de libre exercice de leur culte; le duc de Guise se rangea en termes violents du côté des persécuteurs [3], et à la majorité de trois voix prévalut un avis que le gouvernement formula dans un édit de juillet 1561 dont la disposition principale [4] « défendoit, sur peine de confiscation de corps et de biens, tous

[1] De Thou, t. III, p. 53.
[2] *Œuvres de l'Hospital*, t. I, p. 419 et suiv.
[3] Voy. *Œuvres d'Étienne Pasquier*, 2 vol. in-f°. Amsterdam, 1723, t. II, liv. IV, lettre 10. — De Thou, t. III, p. 54, 55.
[4] Fontanon, t. IV, p. 264, 265.

conventicules et assemblées publiques, avec armes ou sans armes, ensemble les privées où se feroient presches et administrations de sacrements, en autre forme que selon l'usage reçeu et observé en l'Eglise catholique. »

Cet échec ne découragea ni Coligny, ni l'Hospital ; ils se retournèrent aussitôt vers une commission des états généraux, composée de membres appartenant à la noblesse et au tiers état, qui venait de se réunir le 1er août 1561, à Pontoise, et qui s'occupait de la rédaction des cahiers. Cette commission, s'inspirant des généreux conseils de l'amiral et du chancelier, demanda nettement que tous les édits contraires à la liberté religieuse, y compris celui de juillet, fussent révoqués, et que, dans chaque ville, on cédât aux protestants une église vacante, ou un lieu propre à l'érection d'un temple.

A peine la commission des états généraux avait-elle commencé à siéger, le 1er août, que, dès le 4 du même mois, Catherine de Médicis adressa au pape une lettre dont la rédaction est indistinctement attribuée à l'Hospital et à l'évêque de Valence. Elle y demandait [1] la réformation de diverses parties du culte catholique ; elle annonçait que les individus qui s'étaient séparés de l'Eglise romaine étaient tellement nombreux, qu'on ne pouvait plus les contenir par la rigueur des lois, ni par la force des armes ; et que des catholiques fort zélés croyaient qu'on devait, au lieu de les retrancher de la communion de l'Eglise, les tolérer complétement.

Pour toute réponse à cette lettre, le pape envoya à Paris, à titre de légat, le cardinal de Ferrare, avec mission expresse de lutter à outrance contre les résolutions arrêtées au sein des états et contre les mesures prises ou à prendre par le gouvernement français, relativement aux affaires religieuses. L'Hospital s'opposa avec vigueur à la réception du légat.

Les députés de la noblesse et du tiers état ayant terminé la rédaction des cahiers, furent convoqués pour le 26 août, à Saint-Germain, où se réunirent à eux les députés du clergé, qui jusque-là avaient siégé séparément à Poissy. L'Hospital ouvrit l'assemblée par une allocution dans laquelle, sans discuter la question à la fois politique et religieuse qui débordait de toutes parts, il s'attacha du moins à poser, pour la première fois, *le principe de la séparation de l'Eglise et de l'Etat*, en des termes qui révélaient clairement l'abandon de sa précédente thèse sur l'impossibilité d'une coexistence quelconque de deux religions différentes chez une même nation :

[1] De Thou, t. III, p. 60 et suiv.

« Je ne veux, disait-il [1], mettre en dispute *les controverses de la religion*, en appartenant le jugement aux gens d'Église, mais seulement *ce qui appartient à la police*, pour contenir le peuple en repos et tranquillité... Le roy veult que luy donniez adviz s'il permettra les assemblées ou non. — Le roy ne veult point que vous entriez en dispute quelle opinion est la meilleure ; car il n'est pas icy question DE CONSTITUENDA RELIGIONE, SED DE CONSTITUENDA REPUBLICA ; et plusieurs peuvent estre CIVES, QUI NON ERUNT CHRISTIANI : mesme l'excommunié ne laisse pas d'estre citoyen. — Et peut-on vivre en repoz avec ceulx qui sont de diverses opinions, comme nous veoyons en une famille, où ceulx qui sont des catholiques ne laissent pas de vivre en paix, aimer ceulx de la religion nouvelle. »

L'orateur du tiers état demanda, qu'en attendant la décision d'un concile, on accordât aux protestants le droit de s'assembler pour l'exercice de leur culte, sous la surveillance des magistrats ; l'orateur de la noblesse s'exprima dans le même sens ; quant à l'orateur du clergé, il supplia le roi de fuir les conseils de ceux qui avaient osé lui proposer de porter la main sur le sanctuaire. Il est manifeste, d'après cela, que si l'on eût voté par ordre, une solution favorable aux protestants fût intervenue, à la majorité de deux des trois ordres contre un ; mais, comme on vota par tête, et que le clergé avait pour lui une majorité considérable, attendu que la totalité de ses députés siégeait, tandis que la noblesse et le tiers état n'étaient représentés que par un petit nombre de délégués, il arriva que les partisans du *statu quo* triomphèrent ; en d'autres termes, la délibération des articles relatifs à la réforme du clergé, à l'exercice du culte protestant et à diverses autres matières fut indéfiniment ajournée, et l'assemblée de la commission des états généraux fut close sans fixation d'époque pour la reprise ultérieure de ses travaux.

Ennemi des temporisations malencontreuses, l'Hospital, s'emparant avec une nouvelle ardeur de la question des réunions de culte, la porta résolûment devant l'assemblée des prélats, au moment où, à quelques jours de là, allait s'ouvrir le colloque de Poissy. Plus il connaissait l'animosité du clergé contre les protestants, plus il s'efforça de l'amener, en ce qui concernait ceux-ci, à des voies de justice et de douceur. Il lui rappela, dans une vive et pressante allocution [2] « que la conscience est de telle nature qu'elle ne peut estre forcée, mais doit estre enseignée, et n'estre point domptée ny violée, mais persuadée par vrayes et suffisantes raisons ; et que mesme la foy seule estre contraincte, elle n'est plus la foy. » Après avoir signalé le respect professé par les protestants pour la Parole de Dieu, le sérieux de leur piété et leur inébranlable constance au milieu des supplices, il pré-

[1] *Œuvres de l'Hospital*, p. 441 et suiv.
[2] *Ibid.*, t. I, p. 469 et suiv.

senta sous son aspect le plus saisissant la question de leurs assemblées religieuses en disant :

« Quant à ces assemblées, il ne les fault point séparer de leur religion ; car ilz croyent que la Parole de Dieu les oblige estroictement de s'assembler pour oyr la prédication de l'Evangile et participer aux sacrementz, et tiennent cela pour un article de foy ; tellement que pour leur deffendre, ilz ne s'en abstiendront pourtant, tout ainsy qu'on ne les a jamais peu faire despartir de leur religion, et est vraysemblable qu'ilz endureront plus tost cent mille maulx, que d'estre privez de leurs assemblées, lesquelles on a veu par expérience, nonobstant les édicts des feuz roys Henry et François, n'avoir cessé. Joinct aussi qu'il ne se trouvera pas que les assemblées soyent séditieuses, mais au contraire. Et est appareu qu'en ycelles on prie Dieu pour le roy, pour les judges de son royaulme et pour tous les hommes, et est une chose fort contraire au prince de rendre son peuple sans forme de religion et exercice d'ycelle. »

Ainsi, sérieux et légitimité des assemblées religieuses tenues par les protestants pour l'exercice de leur culte : voilà la conclusion à laquelle arrivait le chancelier de l'Hospital. Que, fidèle à ses antécédents, le clergé la repoussât : elle n'en subsisterait pas moins dans dans toute sa force, aux yeux du droit et de la raison, et finirait par prévaloir. Le judicieux chancelier le pressentait ; de là son redoublement d'activité pour obtenir une solution décisive.

Le colloque de Poissy venait d'avoir lieu. S'il n'avait pu amener entre les deux religions une conciliation que la nature des choses rendait d'avance impossible, il avait offert cependant cet avantage, de faire ressortir, dans une certaine mesure, la reconnaissance officielle de l'existence et des besoins légaux du protestantisme par l'Etat. La situation générale des affaires publiques à l'issue du colloque devait amener ou la consécration formelle de la liberté du culte pour les protestants, ou la négation de cette liberté ; on avait ainsi à choisir entre la paix ou la guerre civile.

Des deux termes de cette alternative le premier fut sagement et patriotiquement adopté par une assemblée qui se tint, au début du mois de janvier 1562, sous la présidence du roi, à Saint-Germain, et qui se composa des membres du conseil privé auxquels s'adjoignirent des présidents et conseillers des divers parlements, sur lesquels s'était porté de préférence le choix de l'Hospital, parce qu'il était fondé à croire qu'ils partageraient ses vues. Des délibérations solennelles de cette assemblée, dans laquelle le chancelier fit entendre de nobles paroles, sortit le célèbre édit de pacification du 17 janvier 1562[1], le premier qui

[1] Fontanon, t. IV, p. 267, 268, 269.

ait admis en faveur des protestants diverses applications importantes du principe de la liberté religieuse, et spécialement, la légalité de leurs réunions pour l'exercice public du culte.

On le voit : en dix-huit mois seulement depuis son entrée en fonctions (de juillet 1560 à janvier 1562), Michel de l'Hospital, marchant avec une infatigable persévérance dans la voie si noblement ouverte par Coligny, et, fort de l'appui de ce grand homme, avait réussi, en dépit de nombreux obstacles, à faire franchir à la législation l'immense intervalle qui séparait le dernier édit de celui de Romorantin.

Quoi qu'il advînt désormais, quelque terribles que pussent être les luttes que soulèverait, de la part des ennemis de la liberté religieuse, l'existence de l'édit de pacification du 17 janvier, le seul fait de la promulgation de cet édit devait demeurer à jamais empreint du caractère de l'une des plus belles victoires qu'eût remportées l'esprit de lumière et de paix sur l'esprit de ténèbres et de discorde!

Respecté de génération en génération par les sectateurs du juste et de l'honnête, un tel fait, à trois siècles de distance, se produit, aujourd'hui encore, dans toute sa grandeur; et pourquoi? Parce que, quels que soient les orages qui trop souvent aient assombri les vastes horizons de son histoire, la France n'en est pas moins demeurée, par excellence, la terre des grands hommes, des grandes choses, et de leurs fervents admirateurs. Nulle part, en effet, on ne porte plus haut qu'elle le culte des nobles souvenirs ; nulle part on ne sent mieux qu'elle ne le sent, que les conquêtes de l'ordre moral sont les plus belles et les plus stables de toutes, et qu'il n'existe de prescription ni contre le droit, ni contre la vérité. Dès lors, quoi de plus naturel, quoi de plus légitime, pour les véritables amis des libertés publiques, dans notre patrie, que de rattacher, de nos jours, à la date du 17 janvier 1562, le souvenir d'une inébranlable énergie aboutissant à un acte solennel de justice, et que d'honorer d'une respectueuse gratitude, comme indissolublement unis à cet acte mémorable, les noms du sage et courageux l'Hospital, de l'héroïque et admirable Coligny!

JULES DELABORDE.

(*Suite.*)

LITTÉRATURE

—

MILTON, SA VIE ET SES ECRITS[1].

LES OPINIONS RELIGIEUSES DE MILTON

En l'année 1823, M. Lemon, archiviste des papiers d'Etat de la couronne, en Angleterre, faisant des recherches historiques, trouva, dans une liasse de documents, un manuscrit portant le titre suivant : *Johannis Miltoni Angli de Doctrina christiana, ex sacris duntaxat libris petita, Disquisitionum libri duo posthumi.* Le manuscrit était enveloppé dans plusieurs feuilles de papier imprimé, et accompagné de divers documents relatifs aux conspirations catholiques de ce temps. Les lettres d'Etat de Milton, c'est-à-dire ses dépêches rédigées en latin pour le conseil d'Etat de la république, se trouvaient également renfermées dans ce paquet, qui portait comme suscription : A M. Skinner, marchand.

Il suffisait d'un coup d'œil rapide jeté sur ce manuscrit pour y reconnaître l'œuvre de Milton. Personne n'essaya de le contester; mais comment ce traité de théologie était-il venu s'enfouir dans les archives de l'Etat, où il sommeillait depuis près de deux cents ans? On savait bien que Milton avait laissé un ouvrage théologique qui avait été mentionné plusieurs fois par ses divers biographes sous le titre de *Idea theologiæ*. Là se bornaient les informations. Diverses conjectures habilement suivies par M. Lemon le mirent enfin sur la trace de la vérité. On sut bientôt que ce manuscrit avait été confié, avec les lettres d'Etat, à Daniel Skinner, neveu sans doute de Cyriac Skinner, l'ami de Milton, qui se rendait en Hollande et devait le remettre à Elzévir pour l'impression. Elzévir recula devant l'entreprise et n'imprima point le manuscrit. Quelque temps après, il courut à Londres des exemplaires

[1] Voir la *Revue chrétienne* des 15 janvier, 15 novembre 1861 et 15 mars 1862.

des *Lettres d'Etat*, imprimées par un libraire anglais sur des copies sans doute dérobées à Elzévir. Cette publication attira l'attention du gouvernement, qui fit des recherches pour se saisir d'autres papiers de Milton, s'il en existait. Le secrétaire d'Etat chargé de cette perquisition, Sir Joseph Williamson, parvint sans doute à effrayer Daniel Skinner, qui était rentré en possession du manuscrit du *Traité théologique*. Celui-ci finit par le lui livrer, et c'est des mains de Sir Joseph Williamson qu'il est certainement passé dans les archives de l'Etat.

Si les passages souvent cités du *Paradis perdu* laissaient encore planer quelques doutes sur les doctrines hétérodoxes de Milton, le traité *De Doctrina christiana* soulève tous les voiles. La pensée de Milton s'y produit sans hésitation et sans ambages. Il avait l'esprit trop hardi et le cœur trop haut pour dissimuler ses véritables sentiments et trembler devant les haines théologiques, plus redoutables encore que les haines politiques amassées sur sa tête. Assez libre d'esprit pour ne point s'emprisonner dans la pure doctrine puritaine, qui avait été celle de sa jeunesse, Milton était cependant trop de son temps pour avoir pu apporter dans les questions religieuses cette hardiesse de critique que n'a point connue le dix-septième siècle. Nous le retrouverons donc ici tout entier, avec les qualités et les défauts de son génie, tempérés toutefois par une certaine onction qu'il devait sans doute à son âge et à ses malheurs. Une foi ardente à côté d'une indépendance sans limite, une sincérité parfaite à côté d'une logique captieuse, une soumission aveugle au texte de l'Ecriture à côté d'une interprétation qui devient téméraire à force d'être littérale, en un mot presque toutes les aptitudes d'un théologien et quelques-unes de celles d'un philosophe, voilà ce que nous révèle une fois de plus le traité de *Doctrina christiana*. Novateur dans le sens théologique du mot, Milton ne l'est pas dans la critique sacrée. Il a su de la science biblique tout ce qu'en savait le dix-septième siècle, et rien de plus. Il connaît tous les textes, leurs variantes, les interpolations probables qu'avaient fait découvrir la comparaison de quelques manuscrits; mais il ne faut pas lui demander une opinion sur la question fondamentale du christianisme, celle de l'inspiration des Ecritures. Contester un iota des textes sacrés serait à ses yeux vouloir obscurcir la clarté du soleil. Pour les interpréter, l'assistance de l'Esprit-Saint est nécessaire; mais elle n'est pas refusée au chrétien qui la demande humblement. La science connue en Angleterre sous le nom « d'évidences du christianisme » est également inconnue à Milton. Pour lui, l'Ecriture existe, elle est règle de foi pour tout ce qui dépend de la rai-

son humaine. Il en a tiré une politique, une morale, une religion. Il en tirera également une philosophie, et si cette philosophie rencontre des idées singulières, des idées repoussées non-seulement par le christianisme, mais par la philosophie spiritualiste la plus élémentaire, c'est de l'interprétation littérale de l'Ecriture que Milton les aura déduites. Ainsi, lorsque après avoir exposé les preuves de l'existence de Dieu, il en arrive à interroger l'Ecriture sur la nature, sur la forme de Dieu, il y trouve purement et simplement l'anthropomorphisme le plus complet : « Il vaut mieux, dit-il, contempler la Divinité et nous en faire une idée conforme, non pas aux opinions des hommes qui ne se lassent pas de forger mille subtiles imaginations sur sa nature, mais à celles de l'Ecriture : c'est-à-dire de considérer Dieu tel qu'il s'est offert lui-même à notre contemplation. Gardons-nous donc de dire ou de concevoir quelque chose sur Dieu qui ne soit pas d'accord avec l'opinion qu'il a voulu nous donner de son caractère. Ne demandons pas de meilleure autorité que Dieu lui-même pour déterminer ce qui est digne ou indigne de lui. » Après avoir cité les passages de l'Ecriture dans lesquels Dieu s'attribue lui-même la forme humaine, il conclut ainsi : « Pour parler sommairement, Dieu est ou n'est pas tel qu'il se représente lui-même. S'il est réellement tel, pourquoi aurions-nous de lui une opinion différente? S'il ne l'est pas, au nom de quelle autorité disons-nous ce que Dieu n'a pas dit? Si enfin c'est sa volonté que nous pensions ainsi de lui, pourquoi notre imagination va-t-elle s'égarer dans d'autres conceptions? Pourquoi hésiterions-nous à avoir sur Dieu l'idée qu'il n'a pas hésité à déclarer lui-même? En parlant ainsi, nous ne disons pas que Dieu a la forme humaine dans toutes ses parties et dans tous ses membres, mais que, autant que nous en pouvons savoir, il a la forme qu'il s'attribue lui-même dans les Ecritures. »

On voit assez, par cet exemple, jusqu'où peut aller chez Milton l'abus de l'interprétation littérale de l'Ecriture. Rien ne l'arrêtera dans cette voie; mais par la même raison, jamais la pure logique ne le conduit jusqu'aux conséquences extrêmes de ses principes. Il s'arrête juste au point où s'arrête à ses yeux le texte sacré. Faire de Milton une sorte de panthéiste en s'appuyant sur ce passage, ce serait se tromper aussi grossièrement que de l'accuser de matérialisme, à cause de ses opinions particulières sur la création et sur la nature de l'homme. Suivant lui, la création est l'œuvre de la volonté de Dieu, accomplie par l'intermédiaire de la Parole (le Fils) et de l'Esprit. Milton ne croit pas que la matière ait été tirée du néant, et trouve

l'opinion qui le soutient également contraire à l'Ecriture et à la raison. La matière a préexisté à la création, soit indépendamment de Dieu, soit qu'elle soit sortie de lui à un moment quelconque de la durée. Milton ne croit pas pour cela qu'elle puisse avoir existé d'elle-même de toute éternité. D'où vient-elle donc? De Dieu, comme toute chose : « C'est une substance, dit-il ; elle ne peut donc dériver que de la source de toute substance, c'est-à-dire de Dieu. Il s'ensuit que toute création étant une substance, aucune substance ne peut être annihilée. Or, l'homme a été créé de cette manière : il est dit, en conséquence, qu'il devint « une âme vivante, » ce qui signifie, à moins que nous n'empruntions aux païens nos idées sur la nature de l'âme, que l'homme est un être vivant, intrinsèquement et proprement un et individuel, non composé et séparable; il n'est donc pas, suivant l'opinion commune, composé et formé de deux natures distinctes et différentes, d'un corps et d'une âme; mais l'homme tout entier est âme, et l'âme tout entière est homme, c'est-à-dire un corps ou substance individuelle, animé, sensible et raisonnable. Le souffle de vie n'était donc ni une partie de l'essence divine, ni l'âme elle-même, mais quelque chose comme une inspiration de la vertu divine, façonnée pour l'exercice de la vie et la raison, et infusée dans un corps organique : car c'est l'homme lui-même, l'homme tout entier qui, après la création est appelé, en termes exprès, « une âme vivante. » Avec une semblable opinion sur la nature de l'âme, on sent bien que Milton ne peut pas croire à la création journalière des âmes par un acte immédiat de Dieu; il incline donc vers l'opinion soutenue par Tertullien, Augustin, et presque toute l'Eglise d'Occident au quatrième siècle, c'est-à-dire la propagation naturelle des âmes du père aux enfants. Jésus-Christ seul a pu, selon lui, être excepté de cette loi, parce que sa génération a été surnaturelle.

Si nous voyons l'esprit de Milton chanceler devant les grands problèmes de la philosophie religieuse, quand il s'appuie sur une interprétation erronée de l'Ecriture, nous le voyons aussi rencontrer d'heureux hasards sur cette route dangereuse. Il ne trouve point dans l'Ecriture la doctrine absolue de la prédestination, et s'il échoue, à la suite de tant d'autres, dans la conciliation de la prescience de Dieu avec le libre arbitre de l'homme, il ne tombe du moins dans aucune des opinions extrêmes auxquelles s'est heurtée la théologie du dix-septième siècle. Toute la discussion qu'il établit à ce sujet dans le traité *De Doctrina christiana* n'est qu'un commentaire du célèbre passage du *Paradis perdu:*

« Il tombera, lui et sa race infidèle. A qui sera la faute? A qui,

si ce n'est à lui seul? L'ingrat, il avait de moi tout ce qu'il pouvait avoir; je l'avais fait juste et droit, capable de se soutenir, quoique libre de tomber. Je créai tels tous les pouvoirs éthérés et tous les esprits, ceux qui se soutinrent et ceux qui tombèrent. C'est donc en pleine liberté que les uns se sont soutenus, et que les autres sont tombés. N'étant pas libres, quelle preuve sincère auraient-ils pu donner d'une vraie obéissance, de leur constante foi ou de leur amour? Lorsqu'ils n'auraient fait que ce qu'ils auraient été contraints de faire, et non ce qu'ils auraient voulu, quelle louange en auraient-ils pu recevoir? quel plaisir aurais-je trouvé dans une obéissance ainsi rendue, quand la volonté et la raison (la raison est aussi un choix), inutiles et vaines, toutes deux dépouillées de liberté, toutes deux passives, eussent servi la nécessité et non pas moi? Ainsi créés, comme ils devaient l'être, ils ne peuvent donc accuser avec justice leur Créateur ou leur nature, ou leur destinée, comme si la prédestination, dominant leur volonté, en disposait par un décret absolu, ou par une prescience suprême. Eux-mêmes ont décrété leur propre révolte, et non moi : si je l'ai prévue, ma prescience n'a eu aucune influence sur leur faute, qui, si elle n'avait pas été prévue, n'en aurait pas moins été certaine. Ainsi, sans la moindre impulsion, sans l'ombre de fatalité, ou d'immuable prévision de moi, ils pèchent, auteurs de tout eux-mêmes, en ce qu'ils jugent et choisissent; car je les ai créés libres ainsi, et libres ils doivent demeurer, jusqu'à ce qu'ils s'enchaînent eux-mêmes. Autrement, il me faudrait changer leur nature, révoquer des décrets irrévocables, éternels, par lesquels fut ordonnée leur liberté : eux seuls ont ordonné leur chute. »

On voit que Milton pose la question plutôt qu'il ne la résout. Il dit bien qu'il faut que l'homme soit libre, pour que le péché lui soit imputé; mais il ne concilie point cette liberté avec la prescience de Dieu. Là où Leibnitz a échoué après tant d'autres, il n'était pas probable que Milton pût réussir. Mais nous voyons ici un exemple de la manière dont les théologiens les plus attachés à la doctrine de l'inspiration plénière font fléchir les vérités de la Bible devant leurs opinions particulières. Milton reconnaît bien que dans de nombreux passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, Dieu déclare que c'est lui-même qui précipite le pécheur dans le péché, qui endurcit son cœur, qui aveugle son entendement; « mais, dit-il, en raison de l'infinie sainteté de Dieu, on ne peut le considérer en aucune façon comme l'auteur du péché. » Pourquoi Milton ne s'est-il pas souvenu plus souvent qu'il avait su au besoin concilier le respect des Ecritures avec la voix de la conscience et de la raison?

On a longtemps essayé de jeter un voile sur la véritable pensée de Milton, relativement au caractère et à la nature du Christ; mais on trouve dans le traité *De Doctrina christiana* la plus ample confirmation de tout ce qu'avaient pu faire conjecturer de nombreux passages du *Paradis perdu*. Milton est, avec Newton et Locke, partisan décidé des doctrines unitairiennes. Il ne nous appartient, on le comprend, en aucune façon, de décider jusqu'à quel point des opinions hétérodoxes sur le dogme de la Trinité suffisent à rejeter *à priori*, du vaste sein de l'Eglise chrétienne, des hommes sincères et convaincus. Au premier abord, il peut sembler étrange qu'après avoir fait de la liberté d'interprétation la pierre angulaire du christianisme réformé, on oppose une fin de non-recevoir absolue à toute discussion sur des textes qui, quelque évidents qu'ils nous apparaissent, ne sont pas cependant au-dessus de toute controverse, puisqu'il a fallu tant de conciles pour en fixer le sens véritable. Il est même assez probable que, sans les discus-cussions approfondies de ces conciles, il se serait produit dans les Eglises chétiennes de nombreuses et éclatantes dissidences sur le dogme de la Trinité. Ce mot de Trinité n'étant point écrit textuellement dans l'Evangile, il ne suffit ni de le prononcer pour posséder la pure doctrine des Ecritures, ni de l'écarter pour se trouver *ipso facto* hors du sein de l'Eglise chrétienne. Je sais que la vérité peut se passer de l'appui des grands noms de ce monde, et que, pour reposer sur le témoignage de Milton, de Newton, de Locke, de Clarke, de Priestley et de Channing, une erreur théologique ne devient pas une vérité; mais quand je vois des hommes qui prononcent avec respect et adoration le nom du Fils de Dieu, qui croient à la rédemption du monde par Jésus-Christ, au salut en son nom et par ses mérites, je ne puis me résigner à les ranger sous un autre drapeau que sous celui de l'Evangile. En fait, plus d'un unitairien ne rejette la doctrine orthodoxe de la Trinité que pour établir plus solidement une autre doctrine non moins orthodoxe, celle de l'unité de Dieu. Le dogme de la Trinité tient incontestablement une place essentielle dans l'enchaînement de la doctrine chrétienne; mais ce qui a pu égarer de grands et nobles esprits, c'est que, par une singulière inconséquence, un grand nombre de chrétiens l'affirment en théorie et l'abandonnent dans la pratique. Depuis qu'il a été décrété par le concile de Nicée, il est resté trop souvent comme embaumé dans un sanctuaire écarté de la foule, et les lévites même hésitent à soulever le voile qui cache le Dieu unique en trois personnes. Le dogme de la Trinité n'a reçu ni dans les évangiles, ni dans les Eglises chrétiennes le riche développement qui rend pour ainsi dire palpable la doctrine de la Rédemption. Il serait, je crois, difficile de

soutenir que dans l'adoration du Dieu des chrétiens, la prière fervente maintienne toujours très vivante la distinction des trois personnes divines. L'âme qui prie embrasse dans sa prière Dieu le Père, le Sauveur et le Saint-Esprit, et si la liturgie catholique maintient pour chacune des trois personnes des prières spéciales, l'âme du croyant contemple toujours le Sauveur, Dieu et homme tout ensemble, et s'élève avec lui jusqu'au ciel, sans quitter la terre. L'Eglise catholique a fait plus ; elle a voulu abaisser encore les derniers degrés de l'échelle de Jacob, et demande à l'intercession de Marie ce qu'elle craint de ne pouvoir obtenir directement du Fils de Dieu.

Dans cette sphère surnaturelle, où l'homme pris de vertige s'égare si aisément, il ne suffit donc point d'une simple affirmation ou d'une simple négation dogmatique pour soutenir ou renverser l'édifice du christianisme. Là où tout est mystère, l'erreur peut, par une heureuse inconséquence, ne pas porter tous ses fruits. Mais ce qui prouve combien tout se tient dans l'enchaînement du dogme chrétien, c'est qu'après avoir écarté la Trinité, l'unitarianisme voit toute sa doctrine comme suspendue dans l'espace, sans attache et sans appui. L'unitarianisme, en effet, dit bien ce que n'est pas à ses yeux, ou plutôt ce que ne peut pas être Jésus-Christ ; mais quand on lui demande ce que c'est que le Fils de Dieu, il balbutie et s'enveloppe de nuages. Ce n'était guère la peine de soulever le voile qui couvre le mystère de la Trinité, pour épaissir celui qui cache le Fils de Dieu fait homme. C'est depuis que l'unitarianisme a un culte et des églises, qu'il semble plus incertain encore de la nature du Sauveur des hommes. Vous pouvez lire tous les sermons, tous les traités de Channing, sans découvrir sa véritable pensée. L'esprit de Christ y respire, la personne de Christ n'y est pas. Est-il une créature surnaturelle, le premier-né de toute créature ; est-il un prophète envoyé de Dieu, est-il un apôtre inspiré ? Vous ne trouverez point une réponse positive à ces questions, qui ne sont rien moins que la base et le sommet du christianisme. C'est ainsi que l'unitarianisme roule si aisément sur la pente de la doctrine socinienne, suivant laquelle le Christ n'est qu'un homme, quoique le plus grand des hommes. Si le Fils n'est pas, selon vous, la seconde personne de la Trinité, dites-nous ce qu'il est ; car vos nuages enveloppent en même temps le péché originel et la rédemption, c'est-à-dire tout le christianisme. Si ce nom de Fils de Dieu est un titre honorifique qui n'implique aucune reconnaissance du caractère divin du Sauveur, qu'on le dise, et qu'on cesse de couvrir par les ambiguïtés du langage une doctrine qui n'a plus du christianisme que le nom.

Telle n'est point, à coup sûr, la doctrine de Milton. Toute sa

thèse se limite à établir un seul fait : c'est que le Christ, tel qu'il apparaît dans les Ecritures, tel qu'il se représente lui-même, n'est pas la seconde personne de la sainte Trinité. Fidèle à sa ferme croyance en l'inspiration plénière des Ecritures, c'est sur ce terrain qu'il s'établit tout d'abord. Il cherche et réunit tous les passages du Nouveau Testament, qui proclament l'unité de Dieu. Il passe ensuite à ceux sur lesquels on a essayé de faire reposer la doctrine de la Trinité. Suivant lui, ils se réduisent à deux, Jean X, 30 : « Moi et mon père, nous ne sommes qu'un, » et 1 Jean V, 7 : « Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, la Parole et le Saint-Esprit, et ces trois-là sont un. » Il élève des doutes sur l'authenticité de ce dernier passage, attendu qu'il manque dans plusieurs manuscrits et dans toutes les traductions antérieures à la Vulgate; mais, fût-il authentique, il n'a point, suivant Milton, le sens que lui donnent les théologiens trinitaires. En vain prétendrait-on que Jésus-Christ est souvent appelé dans le Nouveau Testament Dieu et même Jéhovah; car dans une foule de passages, l'expression usitée pour désigner Dieu, et même le pluriel hébreu Elohim, comportent le sens le plus étendu : l'Ecriture s'applique fréquemment aux anges et même aux hommes. Milton rejette naturellement la doctrine de la double nature de Jésus-Christ et ne lui trouve aucun fondement dans l'Ecriture. « Ceux, dit-il, qui soutiennent cette opinion se servent de la double nature de Jésus-Christ comme d'un subterfuge commode pour échapper aux arguments qui les pressent. Ce que l'Ecriture dit du Fils en général, ils l'appliquent, suivant leur convenance, dans un sens restreint et partiel, tantôt au Fils de Dieu, tantôt au Fils de l'homme, tantôt au Médiateur dans sa divine mission, tantôt au Médiateur dans sa mission humaine, et bientôt après à Jésus-Christ dans l'union de ses deux natures. » L'Ecriture ne donne aucun prétexte à de pareils subterfuges. C'est en vain qu'on allègue le passage de l'épître aux Philippiens II, 6 : « Qui, étant en forme de Dieu. » Si ce passage prouve la divinité de Jésus-Christ, pourquoi le verset suivant : « a pris la forme d'un serviteur, » ne prouverait-il pas qu'il a été réellement aussi un serviteur? Nulle part l'Ecriture ne désigne l'existence réelle par ce terme de « forme. » Selon Milton, « être en forme de Dieu, » veut dire, être à l'image de Dieu, expression qui est fréquemment appliquée au Sauveur et même à l'homme.

L'analyse de tous les textes que Milton apporte en témoignage de son opinion nous entraînerait trop loin. Mais Milton ne serait pas un controversiste, s'il n'employait pas contre ses adversaires des arguments qu'il s'indignerait de voir tourner contre lui. Les

théologiens sont presque toujours antirationalistes quand ils se défendent, et rationalistes quand ils attaquent. Nous avons vu Milton invoquer exclusivement l'autorité des Ecritures; nous le retrouvons ici en plein raisonnement humain; et, s'irritant de voir défendre la Trinité par des arguments qui semblent violer les principes de la raison : « Comment, s'écrie-t-il, la raison peut-elle établir, comme elle y serait obligée en pareil cas, une doctrine contraire à la raison? Il est hors de doute que le produit de la raison doit être d'accord avec la raison, et non une notion aussi absurde qu'elle est éloignée de toute compréhension humaine. » Voilà des paroles que Hume ne désavouerait pas, et nous n'avons pas besoin d'aller bien loin pour voir encore Milton réunissant contre les trinitairiens toutes les subtilités d'une métaphysique sous laquelle tout autre dogme chrétien succomberait aussi bien que celui de la Trinité. « Celui qui a été conçu de toute éternité ne peut avoir été engendré par le Père; car ce qui a été fait de toute éternité ne peut pas avoir été l'objet d'un acte particulier : celui que le Père a engendré de toute éternité, le Père l'engendre encore : celui qu'il engendre encore n'est pas engendré déjà et n'est pas encore un fils; car une action qui n'a pas de commencement ne peut pas avoir de terme. Il paraît en outre également impossible que le Fils ait pu être engendré ou soit né de toute éternité. S'il est le Fils, il doit avoir été originairement dans le Père et être procédé de lui, ou il doit avoir toujours été, comme il est maintenant, séparé du Père, existant par lui-même et indépendant. S'il était originairement dans le Père et qu'il existe maintenant séparément, il a subi à un moment quelconque un changement, et dès lors il est sujet au changement. S'il a toujours existé séparément et indépendamment du Père, comment peut-il venir du Père, comment peut-il avoir été engendré, comment peut-il être le Fils, comment peut-il être séparé en existence, s'il ne l'est également en essence, puisque (laissant de côté toute subtilité métaphysique) une essence substantielle et une existence sont la même chose? » On voit si Milton a lui-même laissé de côté toute subtilité métaphysique. Pendant qu'il parlait ainsi, Bayle, caché dans une ville de Hollande, aurait pu le regarder de son fin sourire et prendre à son compte des arguments dont il aurait été aisé de se servir contre toute doctrine surnaturelle.

Suivant Milton, l'Ecriture et la raison sont d'accord contre le dogme de la Trinité. Jésus-Christ ne s'est d'ailleurs jamais accordé lui-même aucun des attributs divins. Il ne se donne ni le nom de Dieu, ni la suprême domination sur le ciel et sur la terre, ni la suprême bonté, ni la suprême gloire, ni les honneurs divins.

Jésus-Christ n'est donc pas la seconde personne de la sainte Trinité. Si Milton eût été arien, pour avoir moins à croire que le commun des chrétiens, il pouvait s'en tenir là; car il suffit assez généralement, en théologie, de prouver qu'un adversaire a tort; il n'est pas absolument nécessaire de prouver qu'on a soi-même raison. Mais, pour Milton, la rédemption opérée par Jésus-Christ est une rédemption réelle et effective, un sacrifice divin qui s'est accompli sur la croix. Celui qui est mort pour les péchés des hommes n'est pas le Dieu unique et tout-puissant; mais il est encore plus près de Dieu que de la plus élevée de ses créatures : « Il est certain, dit Milton, quoi que certains modernes aient pu alléguer contre cette assertion, que le Fils existait au commencement sous le nom de *Logos* ou de Parole, et fut le premier-né de toute création, celui par lequel toute chose a été faite ensuite sur le ciel et sur la terre. » Ici Milton s'éloigne d'Arius et encore plus des sociniens, et semble se rapprocher des doctrines de l'école d'Alexandrie, sur la hiérarchie des créations divines. Il dit ailleurs : « Il est appelé le Fils de Dieu, simplement parce qu'il n'a pas eu d'autre père que Dieu; c'est pour cela qu'il dit lui-même que Dieu est son père (Jean V, 18)... On doit comprendre par là que Dieu a donné à son Fils, autant qu'il lui a paru bon, de la divine nature, et même de la divine substance elle-même, pourvu qu'on ne confonde pas la substance avec l'essence divine tout entière, ce qui alors voudrait dire que le Père a donné au Fils ce qu'il retenait numériquement pour lui-même. Ce serait une contradiction de termes et non pas un mode de génération. Voilà tout ce qui est révélé concernant la génération du Fils de Dieu. Quiconque veut être plus sage que cela s'aveugle dans la poursuite de la sagesse, embarrassé dans l'aspect trompeur d'une vaine philosophie, ou plutôt du sophisme, et plongé dans les ténèbres. Cette opinion n'est d'accord ni avec l'Ecriture ni avec la raison. Il faut donc adopter l'autre ultimatum, c'est-à-dire que si Dieu est un Dieu unique, et si ce Dieu unique est le Père, et si néanmoins le Fils est appelé aussi Dieu, le Fils doit avoir reçu le nom et la nature de la divinité de Dieu le Père. »

Si l'on veut voir, dans son reflet immédiat, la véritable pensée de Milton sur le caractère du Christ, ce n'est pas dans la sécheresse théologique d'un traité qu'il faut l'aller chercher. Le Christ sauveur et réparateur, tel que Milton l'a compris, vit et respire dans le *Paradis perdu*, avec son divin caractère de mansuétude et de pureté. L'homme n'a pas encore péché, et déjà ce Fils, dans son ineffable compassion, prévoit sa chute, et s'offre en victime expiatoire. « Me voici, dit-il au Père, vie pour vie,

je me présente. Que ta colère retombe sur moi; prends-moi au lieu de l'homme. Afin de le sauver, je quitterai ton sein; j'abandonnerai librement la gloire dont je jouis auprès de toi; pour lui je mourrai satisfait. Que la mort exerce sur moi sa fureur! » « Ses paroles cessèrent; mais, dans son aspect miséricordieux, le silence parle encore. » Quand le Fils vient prononcer la sentence terrible du jugement de Dieu, quelle divine compassion resplendit autour de lui! Il descend dans le jardin d'Eden « comme un vent doux du soir, » et sa parole murmure aux oreilles des coupables comme une brise harmonieuse: « Voyant ces deux criminels debout et nus, au milieu d'un air qui allait souffrir de grandes altérations, il en eut compassion ; il ne dédaigna pas de prendre dès ce moment la forme de serviteur, qu'il prit plus tard lorsqu'il lava les pieds de ses disciples. Avec l'attention d'un père de famille, il couvrit leur nudité de peaux de bêtes... Il eut aussi pitié de leur nudité la plus ignominieuse; il couvrit leur nudité intérieure de sa robe de justice, l'étendant entre eux et les regards de son Père, vers lequel il retourna aussitôt. » Toute la roideur du génie de Milton se fond et s'attendrit dans la peinture des bienfaits de la rédemption. L'histoire des hommes commence à peine, et déjà la lumière divine de l'Evangile adoucit le châtiment de la chute. Le Fils annonce, dans le *Paradis perdu*, une ère de restauration, dans laquelle le temps sera détruit, et toutes choses renouvelées. Il fait retourner au sein de Dieu le monde sauvé définitivement par la charité du Fils. Jamais la poésie n'a plus approché de la parole divine; c'est qu'ici le poëte et le chrétien sont inséparables: la Bible et la poésie, c'est Milton tout entier.

Telle est, en résumé, la doctrine de Milton sur la Trinité. On voit que si elle est peu conforme au symbole de Nicée, elle ne l'est pas davantage aux théories humanitaires sur la nature de Jésus-Christ. Ses opinions sur la seconde personne de la Trinité commandent naturellement celles qui ont rapport à la troisième, au Saint-Esprit. Suivant lui, l'Ecriture ne nous a rien révélé de sa nature, du mode de son existence et de son origine. Les termes d'incarnation, de procession employés par les théologiens ne s'appliquent pas à sa nature et à sa mission; ils indiquent simplement qu'il vient du Père. Milton essaye de prouver, par les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, que ni les prophètes, ni le Christ, ni les apôtres n'ont cru à la personnalité du Saint-Esprit, encore moins à sa divinité et à son unité avec le Père et le Fils. Le passage de saint Matthieu XXVIII, 19 : « Allez donc, et instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, » mentionne bien trois personnes, mais il ne suppose pas la divinité, l'unité ou l'égalité de ces trois per-

sonnes. Ce passage veut dire que notre salut éternel est dû au Père, notre rédemption au Fils, notre sanctification au Saint-Esprit. « Quoique l'Ecriture ne nous enseigne nulle part en termes exprès ce que c'est que le Saint-Esprit, on peut inférer des passages cités que le Saint-Esprit, en tant que ministre de Dieu, et par conséquent créature, a été créé ou produit de la substance de Dieu, non par une nécessité naturelle, mais par sa libre volonté, sans doute avant que les fondations du monde fussent jetées, mais bien après le Fils, et bien au-dessous de lui. »

Il est singulier qu'après s'être aventuré dans une sphère si dangereuse, Milton rentre si aisément dans le plein du christianisme, quand il arrive à traiter de la chute et de la rédemption. Nous retrouverons bien en lui, chemin faisant, quelques opinions bizarres sur des points secondaires; mais la racine de ces opinions plonge tout entière dans la pure doctrine de l'Evangile. Suivant lui, le premier péché de nos parents a été commis d'abord par suite de l'instigation du démon, puis par suite de la faillibilité humaine. La désobéissance de l'homme contenait par le fait une transgression de toute la loi, puisqu'elle contenait tous les vices et toutes les mauvaises actions. Toute la race humaine future a dû partager ce péché, puisqu'elle en a partagé la punition; et c'est là, en effet, une tradition commune à toutes les nations et à toutes les religions. La mort est la principale des peines qui ont suivi la transgression : mort spirituelle ou perte de la grâce divine et de l'innocence, mort corporelle, mort éternelle enfin par la punition des damnés. Cette éternité de peines, Milton, devançant son époque, ne l'applique qu'à ceux qui ne croiront pas, et il entend par là, ceux à qui l'Evangile est annoncé et qui ne l'ont pas reçu. Tout mourrait donc dans l'homme sans la restauration opérée par le Christ. Cette restauration comprend la rédemption et la rénovation. La rédemption a été accomplie par Jésus-Christ au prix de son propre sang et par un acte volontaire. En traitant de l'incarnation, Milton rejette à la fois la doctrine de l'union hypostatique et celle de la distinction complète des deux natures. Suivant lui, les deux substances, divine et humaine, se sont pénétrées réciproquement, au point que la mort s'est étendue à la nature divine elle-même. La satisfaction opérée par Jésus-Christ a consisté à remplir la loi d'une manière parfaite, en aimant son prochain au point de donner sa vie pour lui, et en payant le prix exigé pour la rédemption de toute l'humanité. Ici Milton entre profondément dans le cœur de la doctrine chrétienne. Ce n'est pas, suivant lui, une rédemption abstraite dont la contemplation nous rachète du péché; ce n'est pas non plus un exemple divin qui suffit à régénérer l'âme :

c'est la transformation de la nature humaine par le sacrifice de Jésus-Christ. La satisfaction a été payée pour la race humaine tout entière, et non pas seulement pour les élus. C'est par elle que s'accomplit la régénération de l'homme qui produit la repentance et la foi. Nous avons vu Milton s'élevant, par la hauteur naturelle de son génie, au-dessus des querelles théologiques sur la grâce qui ont couvert son siècle de meurtres et de proscriptions ; nous le retrouvons ici, conciliant dans une large tolérance les opinions diverses des communions chrétiennes sur la justification. Selon lui, Jésus-Christ a entendu, par l'inutilité des œuvres, non pas celle des actes accomplis en conformité avec la volonté de Dieu et l'amour du prochain, mais celle des œuvres de la loi écrite, de la loi mosaïque. Il n'accepte pas davantage les théories extrêmes de l'Eglise à laquelle il appartenait, sur la persévérance finale; il croit qu'elle n'est que conditionnelle et que les élus peuvent retomber à jamais dans le péché.

Nous ne poursuivrons pas, dans le détail des questions théologiques, cet exposé des opinions religieuses de Milton. Ici comme ailleurs nous l'avons vu, aux prises avec les grandes questions qui intéressent l'âme humaine, épuiser toutes les ressources de la raison et de l'éloquence pour rester presque toujours à côté de la vérité. Mais là aussi, ce génie excessif et violent nous désarme par l'ardeur et la sincérité de ses convictions. Milton était profondément religieux. Je ne sache pas d'effort religieux plus grand que ce colloque immense avec Dieu et avec les choses invisibles, qui s'appelle le *Paradis perdu*. Le paradis terrestre lui-même et le bonheur de nos premiers parents y sont inondés d'un rayon divin. Je pourrais citer encore la magnifique prière qui conclut le *Traité de la Réformation de l'Angleterre*, et qui semble la péroraison même de la vie de Milton. Mais comment d'ailleurs refuser la sincérité du sentiment religieux à l'homme qui écrit au début d'un chant de son poème : « Ainsi avec les années reviennent les saisons; mais le jour ne revient pas pour moi, non plus que la douce approche du matin et du soir, la vue de la fleur du printemps, de la rose de l'été, des troupeaux et des traits divins de l'homme. Des nuages et des ténèbres éternelles m'environnent. Les charmants sentiers des hommes me sont fermés : le livre de la science est pour moi comme une page blanche, où les œuvres de la nature ont été comme effacées et rayées. L'entrée de la sagesse m'est fermée.

« Brille donc davantage dans l'intérieur de mon âme, ô céleste lumière! que toutes les facultés de mon esprit soient pénétrées de tes rayons; mets des yeux à mon âme, écarte et disperse tous les brouillards, afin que je puisse voir et dire les choses invisibles à l'œil des mortels. »

Celui qui chantait ainsi n'était pas loin d'entrer dans le séjour où il n'y a plus de ténèbres. Il approchait de sa fin. La pauvreté avait visité son humble logis. Il avait vendu ses livres et s'était retiré dans une petite chambre, au haut de sa maison. « Un ancien pasteur de Dorsetshire, le docteur Wrigst, trouva Milton dans une petite pièce tendue d'une étoffe verte fanée, assis dans un fauteuil à bras, et proprement vêtu de noir; pâle, mais non cadavéreux; ses mains et ses pieds étaient pris par la goutte..... Il s'habillait quelquefois aussi d'un vêtement gris très simple, et s'asseyait à la porte de sa maison, près de Bunhillfields, les jours de soleil et de chaleur, pour y jouir de la fraîcheur du jour : il recevait là ou dans sa chambre la visite d'hommes de talent ou de qualité. » Dans les dernières années de sa vie, il donna au public, outre le *Paradis reconquis* et le *Samson*, sa *Logique*, un *Traité de la vraie religion, de l'hérésie, du schisme et de la tolérance.* L'année même de sa mort parurent ses Lettres latines à ses amis, et ses *Essais oratoires* de Cambridge. Au mois de juillet de l'année 1674, il sentit sa fin approcher : il fit venir son frère et déclara en sa présence qu'il laissait son bien à sa femme. Il s'éteignit doucement le 8 novembre. On l'enterra, à côté de son père, dans l'église de Saint-Giles, Cripplegate. Quelques années plus tard, on avait peine à distinguer sur une simple pierre le nom du plus grand poëte épique des temps modernes. Ce nom même retomba pour quelques années dans l'obscurité.

Sa postérité, par une destinée commune à presque tous les grands hommes, s'éteignit bientôt après lui. Sa fille aînée, Anne, avait épousé un entrepreneur de bâtiments, et mourut en accouchant de son premier enfant, qui ne vécut pas. La seconde, Marie, mourut sans avoir été mariée, on ne sait en quelle année. La dernière, et celle qui l'aima le plus, Deborah, épousa à Dublin un mercier, nommé Clarke. Elle eut sept fils et trois filles. Deux seulement de ses enfants ont laissé quelques traces, un fils nommé Caleb, qui mourut employé de la Compagnie des Indes, une fille qui épousa Thomas Foster, tisserand de Spitalfields. Elle eut sept enfants, qui tous moururent en bas âge. On sut un jour que la petite-fille de Milton était dans une gêne voisine de la misère. Le docteur Birch, aidé de Johnson, parvint à faire représenter à son bénéfice, le 5 avril 1750, le *Comus*, auquel Johnson fit un prologue. La représentation ne rapporta que 130 livres st. En 1754, année de la mort de Madame Foster, au moment où la renommée de Milton commençait à briller de tout son éclat, la descendance directe du poëte s'éteignait dans l'obscurité. La Providence ne veut pas sans doute laisser longtemps aux enfants de ce monde des noms trop lourds à porter. EDMOND DE GUERLE.

PHILOSOPHIE

—

SAINT-MARTIN ET LE MYSTICISME EN FRANCE

VERS 1800[1].

SAINT-MARTIN, LE PHILOSOPHE INCONNU, *sa vie et ses écrits, son maître Martinez et leurs groupes, d'après des documents inédits*, par M. MATTER, conseiller honoraire de l'Université de France, etc., etc. 1 vol. in-8° de XII-460 pages. Paris, chez Didier, 1862.

IV.

Le rôle que joua au dix-septième siècle le fameux théosophe Bœhme est suffisamment connu. Nous n'avons point à exposer ici les principes du cordonnier-visionnaire, à caractériser la méthode si humble et si audacieuse à la fois au moyen de laquelle le grand illuminé osait aborder les plus hautes questions de la cosmologie métaphysique, de la théologie spéculative, s'enveloppant le plus souvent d'une impénétrable obscurité, mais faisant aussi parfois jaillir sur les problèmes qu'il posait les éclairs d'un génie non indigne de figurer à côté de celui de Malebranche ou de Spinoza. Il suffit à notre dessein, de constater que ses ouvrages furent de ceux que Saint-Martin ne se lassait point d'étudier. Il essaya même de traduire quelques-uns des écrits du célèbre visionnaire allemand qu'il appelle « la plus grande lumière qui ait paru sur la terre, après Celui qui est la lumière même, » et à qui il se déclare indigne « de dénouer les cordons de ses souliers. »

Nous nous arrêterons plus longtemps à faire connaître l'homme qui, le premier, initia Saint-Martin au mysticisme, à savoir Martinez et le groupe de ses principaux disciples. Les étudier, c'est non-seulement entrer dans une région toute particulière de l'esprit humain, dans cette singulière sphère mystique où se

[1] Voir la *Revue chrétienne* du 15 décembre 1862.

rencontraient, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, en plein voltairianisme, tant d'esprits distingués appartenant aux rangs les plus divers de la société de Lyon, de Paris, de Bordeaux ; ce sera encore étudier Saint-Martin lui-même, car s'il refusa constamment de passer pour le continuateur du mystagogue portugais, s'il demeure vrai qu'il s'éloigna de plus en plus des mystérieuses *opérations théurgiques* de l'école de Bordeaux, il resta néanmoins, jusqu'au terme de sa carrière, le respectueux disciple du juif converti, dom Martinez de Pasqualis, de mystique mémoire.

Quelle était donc la doctrine de cet homme qui ne cherchait, nous assure-t-on, ni l'argent ni la renommée, qui ne tenait qu'à former école et à initier ses dignes adeptes aux grands mystères dont il se disait le possesseur, faisant briller à leurs yeux crédules des lumières d'en haut, des visions célestes, des apparitions graduées, leur promettant enfin la plus haute inspiration ? Il ne semble pas que les contours en aient jamais été nettement arrêtés dans l'esprit de Martinez même. Martinez se complaisait au milieu des ténèbres. Sa vie se passa dans le mystère. Toute sa politique, nous dit-on, consistait à ne pas *s'user sur place*, à disparaître et à reparaître au moment opportun. Mystérieuses aussi furent ses doctrines, plus mystérieuses encore ses cérémonies, ses *opérations* dont il ne communiqua le secret qu'à un petit nombre d'élus. Martinez prétend s'appuyer sur la Bible ; il la prend pour point de départ de ses élucubrations, mais il l'explique, l'amplifie à sa manière. Ivre de lui-même, il se donne pour inspiré ; il croit obtenir, du monde supérieur, des communications, des lumières, des forces extraordinaires, grâce à des pratiques secrètes et à des moyens magiques [1]. Il prétend être aussi raisonnable que chrétien ; il n'est ni l'un ni l'autre. Il s'attache à quelques fragments de la doctrine chrétienne, mais pour les cacher sous des formes ambiguës. Rien de plus juste, par exemple que le point de départ de son traité sur la *Réintégration des êtres* [2], à savoir la chute, une chute arrivée dans les cieux comme sur la terre, la nécessité d'un relèvement, d'une réintégration universelle. Mais que de détails de pure imagination ! que de rêveries dans cet écrit ! Comment admettre que, dans cette œuvre de relèvement, l'assistance des *majeurs*, c'est-à-dire des esprits supérieurs, serait assurée aux esprits terrestres (*mineurs*), si ces derniers savaient intéresser leurs supérieurs à leur sort et en conquérir la bienveillance au moyen de savantes pra-

[1] V. *Saint-Martin, le philosophe inconnu, sa vie et ses écrits*, etc., par M. Matter, p. 14 et suiv.
[2] *Saint-Martin*, etc., p. 19 et suiv.

tiques! Et encore, qu'est-ce que l'on entend au juste par *vertus*, par *agents*, par *opérations?* Cela est demeuré le secret de quelques privilégiés, initiés à la tradition ésotérique de l'école. Nous nous en consolerons aisément. Saint-Martin lui-même finit bien par préférer la *voie intérieure* à la *voix extérieure* d'agents travaillant sur l'organisme; il s'impatienta et jeta au maître ces paroles de censure : « Faut-il donc tant de choses pour prier Dieu ? »

Tous les disciples de Martinez ne furent point aussi réservés que Saint-Martin. Que de choses curieuses à noter, en étudiant leur vie! Pauvre esprit humain, de quels égarements n'est-il pas capable! Voyez et écoutez le comte d'Hauterive, la marquise de la Croix, le bon Cazotte, l'abbé Fournié.

La marquise de la Croix entretient avec les esprits des rapports à tel point involontaires, qu'on la voit interrompre la conversation pour ces audiences hors ligne.

Le comte d'Hauterive arrive, ou croit arriver à l'intuition de la *cause active intelligente*, c'est-à-dire de Jésus-Christ. On allait jusqu'à lui attribuer le privilége de se dépouiller de son corps « au point de le laisser là pendant ses ascensions mystiques. » On ajoutait même que cette séparation avait l'inconvénient de livrer le corps à des influences dangereuses[1].

Cazotte, *crédule* et *bon homme* selon les uns, selon d'autres homme très digne et très excellent qui n'eut que le tort de se croire devin et prophète, Cazotte ne fut point le plus extravagant des disciples de Martinez. Les hardies allures de son prosélytisme de salon ne laissèrent pas, il est vrai, que d'avoir quelque chose de choquant. Mais il est juste que la critique tienne compte de la sévérité morale qui présida à la plupart de ses compositions littéraires. Elle n'oubliera pas non plus que c'est lui qui osa intenter au père Lavalette ce célèbre procès qui devint celui d'un ordre fameux. Elle se souviendra surtout des touchants détails qui marquèrent sa fin; on nous saura gré de les reproduire presque dans les termes mêmes de M. Matter. Les excès et les fautes de la révolution de 89 avaient provoqué ses craintes les plus vives; il ne les cacha point, et les communiqua au contraire à tout venant, avec cette même expansion qu'il apportait dans son prosélytisme religieux. Il les consigna particulièrement dans sa correspondance avec un secrétaire de la liste civile, Ponteau. Ses lettres, saisies au 10 août, le firent arracher de Pierry et conduire, ainsi que sa fille, qui était son secrétaire, à la prison de l'Abbaye. En vain cette fille héroïque, âgée de

[1] *Saint-Martin*, etc., p. 60 et suiv.

vingt ans, lui sauva la vie au 2 septembre, en l'entourant de ses bras et en criant aux massacreurs ces mots sublimes : « Vous n'arriverez au cœur de mon père, qu'après avoir percé le mien. » En vain ce cri de l'âme, joint à la vue du vénérable vieillard, fit reporter le père et la fille chez eux en triomphe. Réclamé par le tribunal institué pour juger les crimes du 10 août, Cazotte, séparé de sa fille, fut condamné à la mort, après un interrogatoire qu'il soutint pendant trente-six heures, et malgré les éloges que l'accusateur public et le juge se plurent à donner à ses soixante-douze années de vertu, le proclamant bon fils, bon époux et bon père. « Cela ne suffit pas, dit le président, il faut encore être bon citoyen. » Avec un peu de justice, on lui aurait laissé le temps de le devenir. On ne voulut pas le soumettre à cette épreuve, et Cazotte mourut le 25 septembre 1792.

Reste à caractériser l'élève le plus remarquable de Martinez (du moins après Saint-Martin), prêtre moins lettré qu'enthousiaste, brûlant de concilier son martinézisme (le mot est reçu) avec les convictions d'un fervent catholique, l'abbé Fournié.

Dans un volume devenu très rare[1], cité et extrait par M. Matter, Fournié prête de longs discours à Adam, à Lucifer. Il y mêle, nous dit son biographe, des calculs ou des combinaisons de nombres apocalyptiques et des oracles qu'il ne pouvait tenir que de son maître, ou de son imagination, ou d'illuminations supérieures, mais sur lesquels il ne sent pas un seul instant le besoin de s'expliquer, pas plus que ne le ferait Martinez en pareille circonstance. Des aspirations toutes morales et spirituelles y disputent la palme aux plus bizarres rêveries du panthéisme. Il y raconte la manière dont il fut saisi, recruté et initié. Rien de plus piquant ni de plus naïf. Le prêtre tonsuré déclare qu'il n'a jamais fait d'études, qu'il n'a lu d'autres livres que les saintes Ecritures, l'*Imitation*, le Petit Paroissien et deux ou trois volumes de « l'humble servante de Dieu, » Madame Guyon. Tout à coup il se prend à désirer vivement que la vie future soit une réalité, ainsi que tout ce qu'on lui a dit concernant Dieu, Jésus-Christ et les apôtres, que cette réalité lui soit démontrée. Tourmenté, obsédé par ces désirs, il rencontre un jour un homme, un « révélateur » qui lui dit familièrement : « Vous devriez venir nous voir, nous sommes de braves gens. Vous ouvrirez un livre, vous regarderez au premier feuillet, au centre et à la fin, lisant seulement quelques mots, et vous saurez tout ce qu'il contient. Vous voyez marcher toutes sortes de gens dans la rue ;

[1] Ce volume est intitulé : *Ce que nous avons été, ce que nous sommes et ce que nous deviendrons.* 1801.

eh bien, ces gens-là ne savent pas pourquoi ils marchent, mais vous, vous le saurez. » Quelle promesse! Est-elle d'un sorcier, se dit l'abbé, est-elle du diable en personne? Ni l'un ni l'autre. Elle était de M. de Pasqualis dont, à partir de ce jour, Fournié fut le disciple. Une fois à sa suite, il fit de rapides, de merveilleux progrès. Non-seulement il s'entendait exhorter à se porter sans cesse vers Dieu, à croître de vertus en vertus, à travailler pour le bien général, à lire les Ecritures (jusque-là, rien de mieux) : mais encore, renonçant, en les lisant, à jamais chercher à les entendre par lui-même, il lui arrivait parfois de recevoir d'en haut quelques lumières qui disparaissaient avec une rapidité prodigieuse. Puis, il eut des visions, mais des visions si petites, qu'à peine elles méritaient ce nom. Ce n'étaient que des *éclairs*. Le tour des apparitions ne se fit pas attendre. Donnons la parole à l'abbé illuminé. C'est nous qui soulignerons.

« Je vécus ainsi plus de cinq ans dans de fatigantes incertitudes, mêlées de grandes agitations, toujours désirant que Dieu fût, et d'échapper moi-même au néant, mais toujours enfoncé dans un abîme ténébreux, et ne me voyant entouré que de l'opposé de la réalité de l'existence de Dieu et conséquemment de l'autre vie, de sorte que j'étais tourmenté à l'extrême...

« Enfin, un jour que j'étais prosterné dans ma chambre, criant à Dieu de me secourir, vers les dix heures du soir, j'entendis tout à coup la voix de M. de Pasquallys, mon directeur, *qui était corporellement mort depuis plus de deux ans*, et qui parlait distinctement en dehors de ma chambre, dont la porte était fermée, ainsi que les fenêtres et les volets. Je regarde du côté d'où venait la voix, c'est-à-dire du côté d'un grand jardin attenant à la maison, et aussitôt je vois de mes yeux M. de Pasquallys qui se met à me parler, et avec lui mon père et ma mère, qui étaient aussi tous les deux corporellement morts. Dieu sait quelle terrible nuit je passai! Je fus, entre autres choses, légèrement *frappé sur mon âme par une main* qui la frappa au travers de mon corps, me laissant une impression de douleur que le langage humain ne peut exprimer, et qui me parut moins tenir au temps qu'à l'éternité. O mon Dieu! si c'est votre volonté, faites que je ne sois jamais plus frappé de la sorte! Car ce coup a été si terrible que, quoique vingt-cinq ans se soient écoulés depuis, je donnerais de bon cœur tout l'univers, tous ses plaisirs et toute sa gloire, avec l'assurance d'en jouir pendant une vie de mille milliards d'années, pour éviter d'être ainsi frappé de nouveau seulement une seule fois.

« Je vis donc dans ma chambre M. de Pasquallys, mon directeur, avec mon père et ma mère, me parlant, et moi parlant à

eux comme les hommes se parlent entre eux à l'ordinaire. Il y avait, de plus, une de mes sœurs, qui était aussi corporellement morte depuis vingt ans, et enfin *un autre être qui n'est pas du genre des hommes.*

« Peu de jours après, *je vis passer distinctement* devant moi et près de moi *notre divin maître Jésus-Christ*, crucifié sur l'arbre de la croix. Puis, au bout de quelques jours, ce divin Maître m'apparut de nouveau et vint à moi dans l'état où il était lorsqu'il sortit tout vivant du tombeau où l'on avait enseveli son corps mort.

« Enfin, après un autre intervalle de peu de jours, notre divin maître Jésus-Christ m'apparut pour la troisième fois, tout glorieux et triomphant du monde, de Satan et de ses pompes, marchant devant moi avec la *bienheureuse vierge Marie*, sa mère, et suivi de différentes personnes.

« Voilà ce que j'ai *vu de mes yeux corporels*, il y a plus de vingt-cinq ans, et voilà ce que je publie maintenant comme étant véritable et certain. Ce fut immédiatement après que j'eus été favorisé de ces visions ou apparitions de notre divin maître Jésus-Christ dans ses trois différents états, que Dieu m'accorda la grâce d'écrire, avec une vitesse extraordinaire, le traité dont on vient de lire la première partie..... »

Quel être privilégié que Fournié ! voir des trépassés ! voir dès ici-bas Jésus-Christ ! Il est peu de mortels qui puissent se vanter de telles faveurs. Et ce n'est pas tout encore : il a non-seulement obtenu quelques visions particulières, il a joui d'un commerce intime avec des esprits, d'une communauté de pensées continuée avec eux pendant des années entières. Qui est-ce qui lui refuserait le droit de se ranger parmi les hommes les plus extraordinaires dont Dieu gratifie parfois l'humanité, à savoir les mystiques, parmi ces hommes où brillent au premier rang Bœhme, Madame Guyon et Swedenborg, dont les écrits, s'il faut en croire Fournié, ne sont tant décriés que parce qu'on ne les lit pas « chrétiennement? » Heureuse humanité si, répudiant son déplorable scepticisme, elle osait croire enfin que cette phalange d'illuminés a ses libres entrées dans le monde des esprits, qu'ils les voient, qu'ils conversent familièrement avec eux, que des hommes corporellement morts, soit mauvais, soit bons, les favorisent de leurs révélations! Notre abbé ne doute pas que, du jour où les hommes sauraient renoncer à leur tenace incrédulité concernant les apparitions, s'ouvrirait pour l'humanité une ère de renouvellement spirituel... Le « brave ecclésiastique ! » il serait bien difficile vraiment de démontrer qu'il se trompe.

Nous en avons dit assez pour faire connaître l'école au sein de

laquelle se fit l'éducation mystique de Saint-Martin, les différentes influences sous l'empire desquelles se développa son âme impressionnable, féminine, poétique, religieuse. Ces influences, Saint-Martin ne les subit point sans réagir contre elles; il se forma *son* système. Ce système, essayons d'en dégager les lignes essentielles des ténèbres dont Saint-Martin lui-même les a enveloppées comme à dessein.

V.

Le mysticisme a eu, de tout temps, d'ardents apologistes; des adversaires acharnés ont essayé, d'autre part, de mettre à néant ses audacieuses prétentions.

Nous ne sommes point de ceux qui le rejettent absolument. Nous voudrions que l'on évitât de mutiler l'âme humaine. La vérité religieuse appartient au domaine du sentiment non moins qu'à celui de la conscience, de la volonté, de la raison. Nous souscrivons aux paroles qu'écrivait, il y a peu de temps, à ce sujet, M. Ath. Coquerel fils : « Quant au mysticisme, nous sommes bien éloigné de le flétrir; nous croyons qu'il résulte *nécessairement* (c'est nous qui soulignons) *du besoin de l'infini* qui est inhérent à la nature humaine. » L'imagination et le sentiment, naturellement mystique chez la plupart des hommes, il est impossible de les anéantir, et ce serait appauvrir déplorablement la nature humaine. Nous sommes convaincu, pour notre part, que certaines vérités essentiellement chrétiennes ne se perçoivent que par le sentiment. Nous plaindrions beaucoup celui qui n'eût point éprouvé les ineffables douceurs de la *vie* mystique, au sens de saint Jean, ou pour qui la *vie cachée avec Christ en Dieu* (Col. III, 3) ne fût jamais devenue une exquise réalité, cette *vie* qui est comme l'âme de la plus belle page de saint Paul. Supprimer, dans la théologie de l'un des deux grands apôtres que nous venons de nommer, l'élément mystique, serait en faire disparaître précisément ce qui en fait le charme divin.

Mais si l'imagination, le sentiment surtout ont, en religion, droit à une place des plus légitimes, faut-il leur permettre d'empiéter sur le domaine de facultés tout aussi légitimes, de se substituer, avec une téméraire audace, à certaines forces de l'âme qui ont précisément pour mission de les surveiller et d'en contrôler l'exercice? Nous ne le pensons pas. Et telle, cependant, a été, bien qu'a des degrés très divers, la prétention des mystiques de tous les temps, de tous les lieux, de toutes les Eglises. Au fond, et en faisant bien large la part des divergences qui les

séparent, il nous semble permis d'affirmer que ces mêmes tendances se retrouvent chez Tauler et Gerson, chez saint Bernard et Savonarole, Jean Wessel et Jean de Wesel, Schwinckfeld et Weigel, Bœhme et Eckartshausen, Madame Guyon et Madame de Krudner.

Esprits malades, les mystiques ne peuvent ou ne veulent point se soumettre aux conditions de l'existence terrestre telles que Dieu les a faites. Ils étouffent au dedans des étroites barrières où se trouve renfermé notre désir de connaître. Brûlant d'une impatience, légitime et noble chez quelques-uns, mais chez d'autres simplement fiévreuse et désordonnée, ils ne se contentent pas de recourir, pour se rapprocher de Dieu, aux lumières naturelles de la raison et de la conscience, ou bien aux lumières surnaturelles émanant de celui qui seul a osé dire : « Je suis la lumière du monde. » Ils finissent par prendre pour des révélations leurs rêveries les plus excentriques. Lâchant follement les rênes à d'orgueilleux désirs que stimule sans relâche une imagination déréglée, ils vont se perdre dans les nues où la présomption les soutient à grand'peine, tandis que le vertige les égare de plus en plus, un terrible vertige qui fait taire la raison, étouffe la conscience et laisse parfois la volonté charnelle errer à son gré dans les fanges du vice. Plus d'équilibre dans leur esprit; de furieuses imaginations, des extases insensées y empêchent le jeu régulier des facultés naturelles. Tout en eux est trouble, désordre porté quelquefois jusqu'au délire. Ils prétendent voir Dieu face à face déjà dans cette vie, le saisir dans sa nature même et, pour me servir de l'excellente expression de M. Nicolas, brisant le cercle dans lequel les conditions de notre existence actuelle nous enferment, ils se flattent de participer, dès maintenant, directement, pleinement à la vie divine, de se transformer, de s'absorber dans l'être divin. Au lieu de se soumettre à Dieu, aux lois que le Créateur lui-même a imposées à l'esprit humain, ils entendent au contraire se soumettre Dieu, renversant ainsi les relations naturelles entre créatures et Créateur. Tel un pauvre moucheron, non content de recevoir de la flamme une chaleur bienfaisante, s'y précipite et s'y anéantit.

(*Suite.*) ADOLPHE SCHÆFFER.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

L'Epoque des Macchabées, par *J.-Aug. Bost.* 1 vol. in-12. Paris, 1862. Veuve Berger-Levrault et fils.

C'est un dessein bien mystérieux de la sagesse divine que la Bible, après avoir jeté des flots de clarté sur les origines du monde et sur les annales du peuple hébreu, depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la fin de la captivité de Babylone, se taise sur les cinq derniers siècles qui séparent Esdras de Jésus-Christ. Les documents historiques manquent absolument, et, chose plus grave, l'Esprit de Dieu fait aussi défaut. Les prophètes comme les historiens se taisent; l'histoire a été racontée d'avance, et comme escomptée par la prophétie, qui fait silence à son tour, en attendant les temps qui se préparent, et le Messie qu'elle a annoncé avec eux.

De toute cette longue et sanglante lacune, nous ne connaissons guère que le dernier siècle, c'est-à-dire les Juifs sous la domination romaine. Et cependant, que de curieux problèmes ne sont-ils pas soulevés par ce long séjour des Hébreux à Babylone? Une foule de preuves ne nous attestent-elles pas l'influence qu'ils y ont exercée en répandant partout l'idée du *Dieu un*, inconnue avant eux en Asie? Par quel étrange paradoxe ce peuple méprisé, captif, mis hors la loi des nations, donne-t-il successivement à tous les rois chaldéens, mèdes, persans, des satrapes comme Daniel, des ministres comme Mardochée, des échansons comme Néhémie, des reines enfin comme Esther, qui tient dans ses mains un instant le sort des Hébreux dans tout ce vaste empire?

Et Alexandre, ce farouche conquérant qui unit en lui tous les contrastes, ce représentant armé de l'esprit grec, avec toutes ses témérités et tous ses prestiges, traînant après lui la longue robe des monarques persans, et s'enivrant à la coupe des délices de l'Asie, comment son cœur a-t-il été retourné? Comme celui de Cyrus, par une action directe de Dieu, car on ne peut pas expliquer autrement d'aussi soudaines métamorphoses! S'il épargne Jérusalem qu'il venait détruire, c'est qu'un songe lui en a apporté l'ordre d'en haut. Mais sous les tristes successeurs d'Alexandre, et surtout sous ce fou furieux qu'on appelle Antiochus Epiphanes, la lumière se fait de nouveau sur les destinées du peuple hébreu,

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le Bulletin se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis et C^e^, rue de Rivoli, 174.

et c'est encore par des souffrances qu'il rentre dans l'histoire! Etrange et malheureux peuple qui, appartenant à la fois au monde ancien et au monde moderne, remplit de ses fautes et de ses malheurs toute la série des temps historiques! Vivace nationalité que rien n'a pu ni lasser ni détruire, dont les tronçons mutilés s'agitent sans pouvoir se rejoindre, et qui, poursuivie comme Caïn, par la vengeance divine, promène sur tous les coins du monde son châtiment!

Cette obscure et douloureuse histoire des Juifs à Babylone et sous les Séleucides a toujours fait jusqu'ici le désespoir des historiens qui ont glissé sur elle en s'autorisant du silence de la Bible. Il faut donc savoir gré au courageux écrivain, M. Augustin Bost, qui vient de l'aborder de front, et qui a essayé, non sans succès, de combler cette lacune. L'*Epoque des Macchabées* n'est pourtant pas dénuée de sources historiques. Le livre apocryphe de l'Ancien Testament qui porte le même nom, nul au point de vue de l'inspiration, a une valeur réelle au point de vue de l'histoire. Il suffit d'ouvrir le *premier livre des Macchabées* et de voir de quel ton et dans quel langage vraiment digne de la Bible il y est parlé d'Alexandre : « ... Et il s'avança jusqu'aux bornes de la terre, il prit les dépouilles d'une multitude de nations, et la terre se tut en sa présence. Il assembla la vertu de ses armées et il se complut dans leur force, et son cœur s'enfla... Puis il se mit au lit, et il connut qu'il lui fallait mourir ! » Mais à côté de ce premier livre, qu'on croit avoir été écrit par Jean Hyrcan, fils de Simon Macchabée, le second pâlit déjà, et les deux autres sont absolument sans valeur. Pourquoi l'Eglise catholique, au concile de Trente, a-t-elle voulu inscrire les Macchabées dans le canon de l'Ancien Testament, en dépit des Juifs qui les ont toujours repoussés, et de l'auteur lui-même de ces livres, qui déclare n'être pas inspiré, puisqu'il reconnaît qu'il n'y a plus de prophètes en Israël? On le sait, c'est pour un verset fort problématique qui semble justifier la doctrine du purgatoire, absente de la Bible comme de l'Evangile ; et les autres livres apocryphes, qu'il a plu au concile de canoniser, n'ont pas même cette excuse.

Si l'œuvre nouvelle de M. Aug. Bost n'avait d'autre mérite que de combler une lacune, ce serait un mérite un peu négatif ; mais on peut louer aussi, d'une manière plus positive, la clarté et la sage ordonnance qui règnent d'un bout à l'autre de ce court volume. Le style, qui pèche parfois par un laisser aller trop familier, est, en revanche, toujours vif et rapide. Les travaux de l'Allemagne moderne, et notamment ceux d'Ewald, de Bunsen, de Hengstenberg, etc., sont connus sans doute de l'auteur, puisqu'il en cite au moins les titres ; mais nous en avons vainement cherché la trace dans son livre. C'est un manuel court et substantiel de l'histoire des Juifs depuis la captivité jusqu'à la dispersion totale. C'est un livre utile, exact, consciencieux, dont nous ne voulons ni exagérer ni diminuer la valeur. Il suffit, non pas pour faire connaître à fond cette obscure et difficile époque, mais pour tracer dans ces steppes de

l'histoire des jalons qui nous guident et des points de repère qui empêchent le voyageur de s'égarer.

Quant au style, une courte citation en fera juger mieux que toutes nos paroles. Voici comment se termine le livre : « Elle est donc ruinée, détruite, brûlée, la ville sainte de David, qui a entendu les oracles d'Esaïe et les tendres appels du Sauveur qui aurait aimé l'épargner. Les prophéties sont accomplies, le temple renversé; il n'y reste plus pierre sur pierre, et les Gentils foulent aux pieds ses débris. Rome est devenue pour un temps la maîtresse des nations. Elle peut élever des arcs de triomphe à Titus et à Vespasien et se tresser des couronnes; mais l'ennemi qu'elle a vaincu ne meurt pas; la foi résiste à toutes les oppressions; Jérusalem, en apparence détruite, a gardé toute sa vitalité. Les légions romaines ont planté sur ses ruines leur étendard victorieux, l'emblème de la force brutale.

« Près de là, seul et déshonoré, gît un autre drapeau, taché de sang et de boue, mutilé, lacéré, c'est le drapeau de l'âme et de la conscience humaine. Quelque chose, au milieu de ses plis maculés, semble encore parler d'espérance et de relèvement. Toutes les grandes cités du vieux monde ont disparu pour toujours, et leur lieu ne les reconnaît plus. Mais là, sur le mont de Sion, la ville en ruines semble protester encore. Elle n'a pas voulu du joug d'un roi débonnaire, elle portera tous les jougs : elle sera romaine, mahométane, elle finira par être turque un jour, la risée des nations; mais elle aura toujours le droit de se relever! Elle pourra dire: Je suis tombée, mais je n'ai pas capitulé; l'avenir est à moi... J'espère et j'attendrai ! »

Rosseeuw Saint-Hilaire.

L'Orphelin, nouvelle villageoise, par *Urbain Olivier*.

En lisant les ouvrages de M. Olivier, on se rappelle involontairement l'appréciation singulièrement expressive que M. Sainte-Beuve a faite de ceux de Topfer. Ces petits livres, aussi écrits à la campagne par un vrai campagnard, homme de goût et d'esprit, ont une saveur de pain bis qui sent la noix, saveur toute particulière et pleine de charme pour ceux qui ont connu la vie champêtre, non celle de convention, mais la vraie, rustique et villageoise. Si vous l'avez habitée, cette campagne que M. Olivier décrit si bien, si lointains que soient vos souvenirs, et fussiez-vous devenu le plus encroûté des citadins, impossible que vous ne vous sentiez pas monter au cœur des bouffées d'air libre tout chargé des fraîches et fortifiantes émanations des terres labourées et des meules de foin qui sèchent au soleil. Souvent les détails les plus simples et en apparence les plus dénués de poésie vous arrêtent et vous font rêver. C'est un des mérites de l'auteur de créer une impression poétique avec des moyens qui sem-

blent prosaïques. Mais il en a de plus sérieux. Il revêt de cette forme aimable et simple des enseignements d'une haute valeur, des idées saines et élevées sur les devoirs de l'homme envers Dieu et envers son prochain. Il serait bien à désirer que dans chaque pays se trouvassent des écrivains qui eussent au même degré l'amour et la connaissance de leur peuple en même temps que celle des vérités qui leur sont nécessaires, et ce talent modeste, qui cherche à être utile et non à éblouir; que de bien pourraient faire de semblables petits livres écrits pour la France, comme ceux-ci sont écrits pour un peuple plus instruit et plus heureux sous le rapport matériel.

Nous sommes bien en arrière avec M. Olivier. Les *Récits de chasse*, l'*Hiver*, les *Jours de soleil*, etc., ont tous les mêmes qualités que nous avons cherché à relever dans son dernier ouvrage, et le premier, comme les *Matinées d'automne*, est peut-être remarquable entre tous par de charmantes description de nature. Là, l'auteur, au lieu de se restreindre comme dans les autres, à quelques traits sobres et précis, se laisse aller à son amour pour cette nature qu'il connaît si bien; il la décrit comme l'artiste peint un visage aimé, et le lecteur charmé a revu la montagne, les bois et les sentiers perdus le long des pentes. Qui ne le remercierait pour ces moments de vrai rafraîchissement?

POÉSIE

—

APPEL A TOUS

Ils sont là, près de nous, muets, peuple sans nombre :
Hier, travailleurs joyeux, aujourd'hui, d'un œil sombre,
Ils regardent la mort s'avancer à pas lents...
Croisant leurs bras oisifs sur leurs cœurs défaillants.

Martyrs inconscients d'une cause sacrée,
Ils lutteraient longtemps d'une lutte ignorée...
Mais leurs petits enfants, pour supporter la faim,
N'ont pas leur fier courage et leur âme d'airain.

Si dans leur cœur montait une sourde colère,
Qui de nous le premier leur jetterait la pierre?
Savons-nous si, debout près du morne foyer,
Ils n'ont pas accusé Dieu de les oublier?...

La foi peut leur manquer dans leur lente agonie,
A ces fils du travail que le travail renie.
Il peut leur arriver de songer aux heureux...
S'ils ne haïssent pas, courbons-nous devant eux !

Mais non ! rien de pareil. Jamais l'envie amère
N'a dégradé leur âme et souillé leur misère.
Il est noble, il est grand, ce peuple d'ignorants ;
Sous ces pauvres haillons battent des cœurs vaillants.

Ils ont tendu vers nous leurs mains, leurs mains durcies,
Mains fières, que jamais l'aumône n'a flétries,
Et croyant sur la terre à la fraternité,
De leur Dieu dans le ciel ils n'ont jamais douté.

Nous détournerons-nous de ces mains suppliantes?
Verserons-nous à flots dans ces âmes croyantes
La colère impuissante, et le doute et le fiel?
A ces enfants de Dieu voilerons-nous le ciel?

Sachons-le, ce qu'il faut à ce peuple qui souffre,
Ce n'est pas un peu d'or qu'on jette dans le gouffre,
Et ce n'est pas non plus notre froide pitié...
Non, c'est que de son mal nous prenions la moitié.

C'est que nous, les heureux, descendions dans leurs voies,
Que pour eux oubliant nos égoïstes joies,
Nous meurtrissions nos pieds sur leur rude chemin,
Et prenions notre part de leur froid, de leur faim.

C'est la loi de l'amour, c'est la loi qu'au Calvaire,
Divin Crucifié, tu léguas à la terre,
A l'heure où te penchant sur notre humanité,
Tu nous fis de ta croix une fraternité.

Tu n'auras pas en vain souffert ton agonie!
Non, ce n'est pas en vain qu'en lui donnant ta vie,
Tu laissas pour trésor au monde racheté
Un mot nouveau pour lui, le mot de charité!

O Maître, nous voulons que ton œuvre s'achève;
Nous voulons que partout circule cette sève
De l'amour généreux que le tien fit jaillir.
Oui, nous voulons aimer et nous voulons souffrir!

Vous qui portez le poids des misères humaines,
Vous que la liberté, qui brise d'autres chaînes,
En passant a foulés et meurtris sous ses pas,
Victimes et blessés de ses nobles combats,

Nous voulons partager votre sainte souffrance!
Nos cœurs ont tressailli d'une grande espérance,
Le présent douloureux enfante l'avenir,
Dans la lutte nos mains à vos mains vont s'unir.

O France, tu n'as pas abdiqué ta noblesse!
Ouvre ton large cœur à tes fils en détresse,
Fière de les nourrir du pain de ton amour,
Ces enfants du travail, ces mendiants d'un jour.

REVUE DU MOIS.

—

Paris, 14 janvier.

Exposé de principes. — Les grandes questions pendantes en 1863.

L'autorisation ministérielle qui permet à la *Revue chrétienne* de traiter des matières d'économie politique et sociale nous fait un devoir de nous expliquer clairement sur l'esprit qui inspirera notre œuvre dans cette ère nouvelle ouverte devant nous. Nous avons quelque espoir que nos amis de dix années savent d'avance que nous ne serons jamais un journal de parti et que la politique courante ne saurait rentrer dans notre cadre. Il appartient à d'autres qu'à nous de soulever et de soutenir les ardentes discussions qu'amènent les incidents de chaque jour. Certes, nous ne méconnaissons pas l'importance de ces débats, sans lesquels il n'y a pas de vie publique dans un pays; nous leur voudrions même plus de latitude, moins de chances funestes, et notre sympathie est acquise à ces vaillants lutteurs toujours sur la brèche pour combattre à chaque occasion en faveur de leurs opinions, toutes les fois du moins qu'ils ont gardé ce qui seul fait la dignité d'un écrivain, à savoir l'indépendance. Un écrivain qui n'est pas indépendant, quel que soit le parti dont il reçoive sa consigne, ne mérite plus ce nom ; c'est un scribe ou un sbire, selon que sa prose est plate ou mordante. Je le répète, le rôle du journalisme directement politique est digne de toute considération quand il est bien rempli. Seulement ce rôle n'est pas le nôtre. La *Revue chrétienne* ne cessera pas d'être consacrée aux grands intérêts religieux en vue desquels elle a été fondée. Après tout, ces grands intérêts religieux sont les premiers intérêts du pays à tous les points de vue, et la liberté, j'entends cette liberté réelle qui n'est pas une déclamation dans un discours ou une devise sonore et creuse au frontispice de ces constructions tout ensemble symétriques et fragiles que les Français aiment tant à élever sous le nom de constitutions, mais qui est la condition sérieuse du développement moral de l'homme, n'aura de base solide que quand elle s'appuiera sur de fortes croyances. On sait quelles sont les nôtres; nous sommes attachés par ce qu'il y a de plus intime dans notre pensée et notre cœur au christianisme, à ce qui en fait l'essence et aussi la folie aux yeux de la raison superficielle, qui n'a pas su reconnaître ses limites; nous y voyons

une révélation, une rédemption, c'est-à-dire une intervention souveraine et surnaturelle de l'amour divin pour relever une race déchue, aspirant du fond de sa misère au relèvement qui n'est pas seulement paix et pardon, mais sainteté et vie divine. La croix de l'Homme-Dieu s'élève à nos yeux aussi haut, au centre de notre brillante société moderne avec toutes ses conquêtes et ses lumières, qu'elle le faisait il y a dix-huit siècles au milieu du monde antique sur son déclin. Et cette croix n'est pas pour nous la croix dorée et ciselée que Constantin planta au dôme du palais impérial; non, c'est bien encore le poteau d'infamie qui excite le mépris ou la colère des sages, « folie aux Grecs, scandale aux Juifs. » Nous avouons hautement que ce christianisme-là, qui fut celui du passé, nous semble également celui de l'avenir, et que malgré la raillerie ou l'ironique pitié, ou l'admiration esthétique plus ironique encore qu'il inspire en haut lieu scientifique et littéraire, il nous paraît plus jeune, plus vivant que tout ce qu'on lui oppose, à la condition qu'il nous apparaisse dégagé des liens pesants des traditions humaines. C'est dire que nous acceptons le christianisme sous la forme dans laquelle nos pères l'ont reconquis et que nous sommes fiers et heureux d'être les héritiers de la sainte cause de la Réforme, mais d'une réforme qui se continue au lieu de s'arrêter à moitié chemin et qui est un principe à appliquer bien plus qu'un fait à conserver, car le principe du grand mouvement du seizième siècle débordait de beaucoup le fait qui l'a immédiatement et imparfaitement réalisé. La tradition selon la lettre tuerait la tradition selon l'esprit. Il ne s'agit donc pas pour nous de ressusciter les formules ou les institutions de nos pères, mais bien de dégager des unes et des autres l'esprit immortel qu'elles renfermaient et qui devait leur survivre. Un mot résume cet esprit : c'est celui qui était déjà inscrit sur la bannière qu'ils portèrent dans leurs luttes redoutables, c'est le mot de foi. La foi telle qu'ils la comprenaient les prosternait devant Dieu et les relevait devant les autorités purement humaines; la soumission directe au roi de l'univers était un affranchissement vis-à-vis de toutes les tyrannies subalternes. C'est ainsi que dans ce haut domaine ils avaient trouvé la liberté vraie qui se concilie avec l'obéissance et qui, en nous unissant par là même au principe divin de toute vie, nous soustrait à notre impuissance, autre nom de notre servitude. Je sais par combien d'inconséquences ils ont limité et retardé la pleine réalisation de ce glorieux principe. Voilà pourquoi nous prétendons, avec tous les vrais représentants de la Réformation, continuer au dix-neuvième siècle l'œuvre du seizième, ce qui implique que nous conserverons le double élément de la foi : son élément positif qui consiste dans la franche acceptation de l'Evangile éternel, et son élément négatif, qui écarte tout intermédiaire entre nous et l'autorité divine et brise ainsi le frein de la tradition. Notre premier devoir est donc de combattre de toutes nos forces ce prétendu libéralisme qui prolonge une insupportable équivoque en mettant sous le couvert et le pavillon de l'Eglise la négation

même de l'Eglise, laquelle, dans la conception naturaliste de la religion n'est plus qu'un vain simulacre. D'un autre côté, au nom même de la foi qui est un principe d'affranchissement parce qu'elle est un principe d'obéissance raisonnable et directe envers Dieu, nous nous associerons cordialement à cette grande œuvre de rénovation qui, au travers de bien des difficultés et des périls, se poursuit dans toutes les Eglises et qui, dans sa ligne normale et vraiment chrétienne, tend à rapprocher toujours davantage la conscience humaine de l'Evangile en mettant en lumière leur accord profond et essentiel. De quelque nom qu'on la désigne, c'est la tendance qui a pour elle l'avenir, oui, lors même qu'elle accepte cette appellation d'individualisme qui ne rend qu'imparfaitement ce qu'elle croit et ce qu'elle veut, car si elle réclame le respect de l'individualité, si elle pousse celle-ci à se manifester, ce n'est pas pour aboutir à l'adoration ou à l'isolement du moi, c'est au contraire pour arriver, par la foi personnelle, d'une part, à la réalité de la vie religieuse, qui n'est qu'amour et soumission envers Dieu, et de l'autre, à la vraie société morale, qui ne saurait ressembler à l'agrégation tout extérieure d'un polypier, mais qui doit avoir pour lien et pour ciment les libres affinités des convictions communes. Sous ce drapeau, nous avons combattu et combattrons encore jusqu'à la fin, fiers surtout de le porter quand il est insulté ou travesti. Nous espérons le servir avec la passion qui échauffe le cœur pour des convictions plus chères que la vie, mais non avec celle qui le rétrécit ou l'aigrit. Nous avons le bonheur de savoir que nous n'enfermons le royaume de Dieu dans aucun de nos cadres particuliers; aussi partout où retentit une parole de foi, d'amour, de liberté, elle a un écho en nous. Nous croyons qu'un grand avenir religieux se prépare et couve en quelque sorte sous des formes inégalement, mais toujours et partout défectueuses et incomplètes; chaque grande fraction de la chrétienté apportera son tribut à cette Eglise de l'avenir que nous attendons avec une ferme espérance; elle ne sera pas le triste résidu de toutes les négations et de tous les doutes, mais la conciliation de nos aspirations dans une intelligence plus profonde et plus vivante de l'Evangile sous le régime si prochain de la liberté complète de la société religieuse. Aucune des vérités conquises par aucune Eglise ne sera sacrifiée; le trésor commun ne se formera pas de l'appauvrissement, mais de l'enrichissement de tous. Le catholicisme lui aussi apportera son contingent dès qu'il aura abattu son infranchissable barrière. Plus d'un symptôme dénote en lui un travail latent qui n'est pas un des signes les moins dignes d'intérêt de ce temps. N'oublions pas non plus qu'il est des attaques qui rapprochent, des assauts qui unissent pour une heure toutes les mains dans la place assiégée. On ne perd plus le souvenir de ces heures-là, et l'unité essentielle qui, malgré des différences dont il ne sert de rien de dissimuler la gravité, subsiste parmi les adorateurs du Crucifié, se dégage lumineuse pour ne plus s'éclipser tout à fait.

C'est dans cet esprit que la *Revue chrétienne* suivra toujours le mouvement des idées contemporaines. M. Sainte-Beuve a reproché à notre chronique cette préoccupation essentiellement religieuse. Ce soin de recueillir partout les indices de la situation morale du monde lui a paru étrange et ridicule. Nous pensons encore comme ce Pascal dont il faisait jadis un si beau portrait, du même pinceau dont il trace aujourd'hui de galants pastels, que le plus minime événement dans l'ordre supérieur de la vie morale a mille fois plus d'importance que tout ce qui se produit avec fracas dans l'ordre de l'intelligence et dans celui de la force matérielle. D'ailleurs, l'ordre supérieur a une action directe sur les ordres inférieurs. Tandis que l'intelligence, même la plus subtile et la plus pénétrante, ne suffit pas à régler, à contenir la force et à la soumettre au droit, mais que trop souvent elle joue le rôle méprisable de la justifier et de la flatter, pour l'exploiter, la vie religieuse et morale, quand elle est saine et vigoureuse, conduit sûrement à la liberté. Dès qu'on a vu dans l'homme une créature immortelle enfantée par la parole et rachetée par le sacrifice d'un Dieu, dès qu'on est convaincu qu'il est appelé à entrer en relation directe et personnelle avec son Créateur, l'oppression n'est pas seulement injuste, elle paraît impie, et l'homme est couvert de la majesté de son Dieu contre tout ce qui porterait atteinte à la liberté de sa pensée, de sa conscience, de sa parole. Donnez-nous un peuple vraiment animé de l'esprit du christianisme, et on ne parviendra jamais à supprimer ses droits parce que la souveraineté de Dieu sur l'âme humaine est intéressée à leur maintien. Avant les droits de l'homme, écrivez dans sa conscience les droits de Dieu, et vous aurez garanti les premiers à toujours, car ils ne dépendront plus de passions mobiles et capricieuses, mais ils seront enracinés dans la dernière profondeur de l'être moral. De là la sainteté, le caractère religieux de la liberté, et la nécessité de la défendre pour ceux-là mêmes dont le christianisme demeure toujours la première préoccupation. De là aussi la secrète intelligence que l'on a toujours remarquée entre le matérialisme et la tyrannie. Un peuple sans Dieu est fait pour la servitude abjecte. C'est quand l'esprit public flottait du scepticisme élégant de la nouvelle Académie à l'épicuréisme, qu'il s'est plié sous le joug le plus avilissant qui ait encore pesé sur le monde. La liberté s'était réfugiée chez quelques insensés qui mouraient pour une pensée, parce qu'ils croyaient en Dieu et dans la vérité, et qu'ils avaient l'éternité pour asile, alors qu'il n'y avait plus un coin de terre libre sous les cieux.

On le voit, quand nous défendrons la cause de la liberté dans le monde, nous le ferons pour des raisons plus hautes que celles qui sont empruntées à l'ordre purement politique. Nous le ferons au nom de notre foi religieuse, au nom des premiers intérêts du christianisme, inséparables, selon nous, de ceux de l'humanité. Nous sommes en présence d'un double malentendu qu'il importe de dissiper au plus tôt. D'un côté, nous

trouvons sur le continent européen,—car ailleurs le même préjugé n'existe pas,— une fraction trop nombreuse d'hommes religieux qui font tout ce qu'ils peuvent pour démontrer l'incompatibilité du christianisme et de la liberté. Les uns lui sont positivement hostiles; ils ont à leur tête à Rome quelques cardinaux maudissant régulièrement dans les encycliques qu'ils inspirent les conquêtes élémentaires de la société moderne, à Berlin quelques hobereaux et quelques docteurs, et à Paris une poignée de journalistes auxquels personne ne fait plus attention depuis qu'ils n'ont plus parmi eux le coryphée de l'injure. Ce parti n'est plus dangereux, parce qu'il est hautement répudié, soit dans le protestantisme, soit dans le catholicisme, avec plus ou moins de ménagements. C'est ainsi que le *Correspondant* tourne très habilement les encycliques, et n'en opine pas moins en faveur de la société moderne. L'autre parti ne va pas jusqu'à l'hostilité, mais il recommande l'indifférence comme un signe de piété. Et cependant cette indifférence aux grands intérêts humains est au fond, selon l'expression de M. de Rémusat, « l'indifférence à la justice; ce qui est un commencement d'impiété. » C'est à tort qu'on invoque l'exemple des apôtres. Quiconque aura déposé dans le sol autant de germes de justice et de liberté qu'ils l'ont fait, aura suffisamment payé sa dette à la société. Il ne faut pas non plus prétendre que ce qui est terrestre et temporel ne mérite pas d'occuper notre attention, et écraser ainsi, sous le poids des siècles éternels, toute cause humaine; ce serait se faire l'idée la plus fausse de l'éternité. Tout ce qui se rapporte au bien et à la justice est éternel par un côté. D'ailleurs, il ne s'agit nullement de tout confondre et de vouloir, par exemple, transformer la chaire en tribune et l'Eglise en parlement. Non; il est une sphère proprement et uniquement religieuse qu'il faut préserver avec soin de toute préoccupation d'un ordre inférieur; seulement, nous affirmons que le chrétien n'a pas le droit de vivre uniquement dans cette sphère, qu'il appartient aussi à la société générale, et qu'il y doit défendre la justice et la liberté, sous peine de manquer à ses devoirs, et de repousser loin de ses croyances les âmes jeunes et généreuses qu'une dévotion étroite et au fond égoïste éloignerait sûrement de l'Evangile. Ce point est très sérieux et nous tient fortement à cœur. « Il y a, ce me semble, disait avec une haute raison M. de Tocqueville dans des paroles qu'on ne saurait trop méditer, deux parties distinctes de la morale aussi importantes l'une que l'autre aux yeux de Dieu, mais que de nos jours ses ministres enseignent avec une ardeur très inégale; l'une se rapporte à la vie privée : ce sont les devoirs relatifs des hommes comme père, fils, comme femme ou mari; l'autre regarde la vie publique : ce sont les devoirs de tout citoyen vis-à-vis de son pays et de la société humaine, dont il fait spécialement partie. Me trompé-je en croyant que le clergé de notre temps est très préoccupé de la première partie de la morale et très peu de la seconde? Je crois qu'en ceci, comme en tout ce qui

concerne les actions humaines, il y a, en dehors des règles spéciales applicables individuellement à chaque cas, des principes généraux à inculquer, des sentiments à faire naître, une certaine direction à donner aux idées et aux volontés. Je ne demande point sans doute que l'on fasse aux hommes sur lesquels on exerce de l'influence un devoir d'être favorables à la république ou à la monarchie; mais j'avoue que je voudrais qu'on leur dît plus souvent qu'en même temps qu'ils sont chrétiens ils appartiennent à l'une de ces grandes associations humaines que Dieu a établies sans doute pour rendre plus sensibles les liens qui doivent attacher les individus les uns aux autres, associations qui se nomment des peuples, et dont le territoire s'appelle la patrie. Je désirerais qu'on fît pénétrer plus avant dans les âmes, qu'à l'égard de cet être collectif il n'est jamais permis de tomber dans l'indifférence, bien moins encore de faire de cette indifférence une sorte de molle vertu qui énerve quelques-uns de nos plus nobles instincts. »

L'autre malentendu que nous avons à combattre et qui procède en grande partie du premier, c'est celui qui consiste à aimer, à défendre la liberté en éprouvant, sinon de la haine, au moins de l'indifférence pour la pensée religieuse. Ils sont nombreux aujourd'hui les hommes qui, trompés par l'apparence, s'imaginent que pour fonder la liberté il faut en finir avec le christianisme. Quelques-uns même vont jusqu'à s'attaquer aux fondements du spiritualisme qui leur paraît le rempart extérieur des puissances oppressives du passé, et on voit ainsi des libéraux sincères porter à la destruction de la liberté morale la même conviction passionnée qu'ils mettraient à fonder la liberté politique, comme si la seconde pouvait avoir aucun prix, quand la première est perdue. N'avons-nous donc pas payé assez cher cette funeste inconséquence? N'est-ce pas elle qui a fait le dix-huitième siècle et sa stérile générosité? Quelle autre cause a fait avorter à tant d'égards le grand mouvement de 1789? Nous ne nous lasserons pas de travailler à dissiper ce malentendu, en montrant après Vinet « que le spiritualisme est libéral et le libéralisme spiritualiste, tandis que le matérialisme penche de tout son poids vers la tyrannie, » et nous ajouterons avec lui : « Depuis les premiers jours du monde, le combat est engagé entre la servitude et la liberté. Soixante siècles écoulés ne sont qu'une grande journée pendant laquelle les adversaires n'ont pris que quelques moments de repos. La victoire est assurée à la liberté depuis que le grand chef de l'humanité s'est placé à la tête de ce bataillon sacré [1]. » Quant à ce dilettantisme sceptique qui a pu paraître un moment allié au libéralisme, parce qu'il sortait de ses rangs, il nous rappelle ce musicien auquel un orateur populaire de Rome avait demandé le secours de son art pour contenir en quelque sorte la fougue de sa parole. Bientôt il comprit qu'il ne faisait qu'énerver son discours, il se retira et il ne resta

[1] Astié, *Esprit de Vinet*, t. I, p. 189.

plus sur le forum qu'un esclave joueur de flûte propre à amuser un maître. Nous ne parlons ici que des représentants de l'école critique qui ont professé le scepticisme absolu en religion, en morale et en politique. Plus d'un libéral sincère est fourvoyé parmi eux; nous savons faire les différences que la justice exige, mais la tendance n'en est pas moins mortelle, et elle n'aura pas d'adversaires plus décidés que nous. Nous verrons, au contraire, des alliés chez tous ceux qui croient à Dieu, à l'âme, à la responsabilité, à la morale enfin sans laquelle le libéralisme est sans base et sans but. Qu'on lise dans le numéro de janvier de la *Revue des Deux-Mondes* les belles pages dans lesquelles M. de Rémusat donne de si sérieux conseils aux écrivains avec autant d'élévation que de modération; on reconnaîtra, au travers du langage le plus mesuré, empreint d'une vive admiration pour le talent de ceux qu'il combat, la même pensée qui nous anime aujourd'hui; l'éminent écrivain proteste, au nom d'un spiritualisme aussi ferme que son amour de la liberté, contre l'école historique qui ne veut être qu'historique; il caractérise admirablement cette funeste philosophie du devenir qui exclut les haines vigoureuses, ce positivisme dégradant, qui est le dernier mot de tant de phrases fleuries. La protestation est encore très douce dans la forme, mais la guerre n'en est pas moins déclarée. Cette guerre doit être énergiquement poursuivie par tous ceux qui ne se consolent pas par la théorie fataliste des races de tout ce qui manque à la nôtre pour avoir le tempérament et les mâles habitudes de la liberté, et qui ne pensent pas que notre grande cité aura rempli son rôle dans le monde en devenant un vaste et brillant caravansérail européen où quiconque voudra échapper au côté sérieux de la vie privée et de la vie politique, trouvera les plus étourdissantes distractions et les plaisirs les mieux combinés. Qu'on lise les ironiques félicitations que nous adresse à cet égard le *Times*, et l'on comprendra à quel point la question morale est engagée. Nous avons mieux à faire qu'à amuser l'Europe par nos théâtres et les mots heureux de nos agréables sceptiques, mais pour cela il faut moins nous amuser nous-mêmes, prendre la vie et la vérité au sérieux et donner poliment congé à nos Carnéades, ou plutôt nous efforcer de les ramener eux-mêmes au travail fécond d'un esprit qui ne tourne plus dans le vide.

Nous ne pouvons songer aujourd'hui à donner une *Revue du mois* proprement dite. Nous nous contenterons de rappeler les grandes questions inscrites à notre ordre du jour, et auxquelles nous reviendrons fréquemment. L'état religieux des divers pays offre un intérêt croissant; partout l'ébranlement, partout la crise, partout la lutte. Nous avons dit déjà au nom de quels principes nous suivrons cette grande élaboration, mêlée de beaucoup d'erreurs, mais que rien n'arrêtera. Une crise ecclésiastique, telle que le monde n'en a pas encore connu, complique la crise religieuse; mais elle ne la complique que pour un temps, car quand elle aura

obtenu l'issue normale que tout annonce, surtout dans la disposition des esprits, quand l'Eglise sera décidément séparée de l'Etat, — pour mieux pénétrer de son influence la société entière, — quand aura lui ce grand jour de la sincérité des croyances et de la liberté des consciences, on verra combien une question, qui ne semblait toucher qu'à la constitution extérieure de la société religieuse, réagira sur les questions les plus fondamentales. Le monde moderne a besoin avant tout de vérité dans les situations; il est pressé d'en finir avec les fictions officielles, surtout en religion et en philosophie. Rien ne vaudra, pour le christianisme, la secousse violente imprimée à la conscience par la chute des vains étais sur lesquels s'appuient tant d'édifices religieux vermoulus. On reconnaîtra promptement tout ce que gagnera la liberté générale à devenir nécessaire aux diverses Eglises pour subsister et se développer. Plus d'une voix canonique qui l'a maudite tant qu'elle pouvait invoquer le privilége, la réclamera et la défendra avec chaleur du jour où toutes les croyances seront sous le régime du droit commun. Le mouvement d'esprit qui se prononce dans ce sens est l'un des signes du temps qui nous donnent le plus d'espoir. Quand cette *Revue* fut fondée, il y a dix ans, la revendication de la pleine séparation du temporel et du spirituel avait encore quelque chose d'étrange, bien que Vinet eût été l'apôtre de cette grande cause, et qu'un journal aussi distingué que le *Semeur* eût été constamment sur la brèche pour la défendre. Aujourd'hui, les premiers organes de la publicité en France ont franchement adopté ce principe, si longtemps mal compris ou contesté. L'admiration classique du concordat est renvoyée parmi les plus vieux préjugés, et on en a fini avec la plaisanterie des autels relevés par le premier consul. Qu'on laisse les événements suivre leur cours, les tentatives de réaction et de replâtrage se poursuivre, et ce qui est encore douteux pour quelques esprits deviendra un axiome de la nouvelle science politique. Que l'Eglise anglicane, si entamée déjà par la tolérance pour toutes les dissidences, fasse encore quelques procès de doctrine devant la cour du banc de la reine; que l'Allemagne protestante essaye sérieusement, comme on l'y pousse, d'une démocratie ecclésiastique qu'aucune condition religieuse ne distingue de la masse du peuple; que l'Eglise catholique, en France, tente de nouveau la dangereuse expérience d'une protection gouvernementale pour passer bientôt à de stériles conflits, et que l'Eglise protestante réclame sérieusement son indépendance spirituelle sous le régime du concordat, et l'on verra résulter de toutes ces tentatives la plus magnifique démonstration *ab absurdo* en faveur de la séparation complète de l'Eglise et de l'Etat; et pourtant nous n'avons encore rien dit de ce qui couronne à nos yeux cette démonstration, le maintien du pouvoir temporel de la papauté. C'est Rome qui se charge de nous envoyer les plus vives lumières, c'est elle qui a l'honneur d'avoir posé la question pour le monde entier, et l'expérience qui s'y poursuit a sans doute pour première destination d'achever l'éducation de

nos esprits. Rien n'y saurait mieux contribuer que des discours semblables à celui du pape aux officiers français le jour de la nouvelle année. Est-il possible de plus complétement ignorer le principe fondamental de notre société française depuis 1789? Il est certain que l'État est devenu laïque du jour où il n'a plus eu de religion officielle; peu importe la proportion numérique des adhérents de telle ou telle forme religieuse; car le droit n'a rien à voir avec le nombre, il est égal pour tous. La liberté de conscience implique l'égalité complète des cultes. Que si l'on prétend que l'un d'entre eux, par son importance, doit être dominant, nous répondons avec Mirabeau : « Dominant! Je n'entends pas ce mot, et j'ai besoin qu'on me le définisse. Est-ce un culte oppresseur que l'on veut dire? Est-ce le culte du prince? Mais le prince n'a pas le droit de dominer les consciences. Est-ce le culte du plus grand nombre? Mais le culte est une opinion. Or les opinions ne se forment pas par le résultat des suffrages. Rien ne doit dominer sur la justice; il n'y a de dominant que le droit de chacun. » Ou les principes de 1789 sont un vain leurre, ou ils ont trouvé leur vraie formule dans ces admirables paroles. Le pape leur a donné le démenti le plus formel quand il a prétendu, l'autre jour, que « le plus beau titre de gloire de l'armée française, — et par conséquent du gouvernement français, — est de défendre le vicaire de Jésus-Christ et de le protéger dans sa puissance. » « Vous êtes ici, a-t-il ajouté, pour soutenir les droits de l'Église et pour garantir la ville éternelle, la ville sainte..., pour écarter les ennemis du saint-siége et de la religion. » Il résulterait de ces paroles que la France a une politique catholique, qu'elle est à Rome au nom d'un dogme, et non au nom de ses intérêts bien ou mal compris. Or c'est ce qui ne saurait être, sans renverser la base même du droit public moderne; il y aurait là une atteinte flagrante à la conscience. Suis-je moins de mon pays parce que j'appartiens à une minorité religieuse qui a pris au sérieux l'égalité des cultes? Je sais qu'un journal nouveau, *la Nation* (numéro du 5 janvier), disait l'autre jour insolemment : « Les minorités ne comptent pas. La France entière est catholique. » Mais ce qui ne compte pas, c'est l'opinion religieuse d'une feuille dont le directeur politique a défendu, je ne dis pas seulement l'esclavage, mais la traite dans des paroles non rétractées. Le discours du saint-père a une bien autre portée, et il aboutit au même résultat. Non, les minorités religieuses ne comptent pas en France, si elle a vraiment une politique catholique, et si ses soldats sont les missionnaires ou les défenseurs de la papauté ou de l'Église. Si c'est simplement de la politique humaine que l'on fait à Rome, le citoyen non catholique peut la blâmer, la regretter, tout en comprenant l'hésitation en matière si grave; mais il n'a aucun scrupule à servir comme tous les autres citoyens cette politique, soit par l'impôt pécuniaire, soit par l'impôt plus lourd de la conscription; mais si son gouvernement prétendait défendre à Rome une doctrine religieuse qu'il repousse, il serait lésé dans son droit le plus sacré, on violenterait sa conscience, et

avec le droit d'une minorité le droit lui-même serait supprimé. Libre au pape de se comparer à Dieu luttant contre Jacob, puis de donner immédiatement une preuve assez étrange de cette représentation parfaite de la divinité en déclarant qu'il ne saurait bénir ses ennemis au nom de celui qui a dit : *Bénissez vos ennemis.* Libre au pape d'appliquer partout où il est le maître ses idées bien connues sur le caractère pestilentiel de la liberté de conscience, et d'opérer dans ces limites les fameuses réformes si souvent annoncées; mais qu'il s'épargne le soin de caractériser la politique française. Nous ne doutons pas que les représentants officiels de celle-ci auront soin, dans les débats qui vont s'ouvrir, d'écarter ces dangereuses équivoques. C'est assez pour la France d'occuper Rome; elle n'a nul besoin qu'en retour la Rome pontificale intervienne chez elle pour interpréter sa constitution. Nous reviendrons prochainement à la question romaine, surtout pour montrer son contre-coup dans les esprits au sein même du catholicisme. On sait quel mouvement d'émancipation s'est produit dans le clergé italien. On ne sait pas assez qu'en France le même mouvement se manifeste parmi des hommes sincèrement croyants, qui ne peuvent admettre que l'on serve les intérêts de l'Eglise en établissant en fait et en droit son incompatibilité avec la liberté. L'éloquente et instructive brochure que vient de faire paraître M. Eugène Rendu sur la *Souveraineté pontificale en Italie,* ramènera prochainement notre attention sur ce grave sujet.

On connaît notre opinion sur la crise américaine; nous n'avons rien à ajouter à ce que nous en avons déjà dit, sinon que notre foi dans le triomphe de la justice subsiste malgré les rudes épreuves auxquelles elle est soumise. Si nous n'étions rassurés que par le succès immédiat, à quoi bon la foi? Nous suivrons de près tout ce qui se rattache à cette cause chrétienne entre toutes de l'abolition de l'esclavage, et nous serons sévères pour ces sophismes odieux qui voudraient égarer l'Europe et tenir la balance égale entre ceux qui ne se sont soulevés que pour maintenir et étendre l'esclavage, et ceux qui, au travers de bien des difficultés et de quelques inconséquences, s'épuisent pour élever une digue qui sera surtout formée de leurs propres corps contre cette abominable institution. Quand, la lutte finie, on évaluera les sacrifices qui auront été faits à une idée, à une grande idée, on rougira devant l'héroïsme de ces prétendus adorateurs du dieu-dollar, qui auront montré comment une nation chrétienne et libre se lave, dans son propre sang, d'une tache infamante. Ce qu'on admirera le plus, c'est que cet héroïsme ait subsisté dans la fortune contraire. Nous, hommes de peu de foi, nous doutons de l'avenir dès que la nouvelle d'un échec nous parvient; tandis que la confiance subsiste jusque dans le quartier général de l'armée du Nord en retraite, et dans le ferme cœur du président Lincoln, accablé et pressé des plus terribles difficultés intérieures et extérieures. Si un spectacle est grand dans le monde, c'est celui-là.

Nous savons ce que cette crise coûte à l'Europe; la rançon de l'esclavage est chèrement payée par ces classes ouvrières dont le développement moral, intellectuel et matériel doit exciter notre plus cordial intérêt et provoquer notre plus fraternel concours. Nous voudrions donner une plus large place dans cette *Revue* à cet ordre de préoccupations qui sont au nombre des plus urgentes et des plus élevées de notre époque. Qu'on ne s'y trompe pas, la question sociale subsiste tout entière; elle est dans les faits comme dans les idées. Autant nous repoussons ce démocratisme matérialiste qui ne songe qu'au bien-être et sacrifie la liberté à une égalité trompeuse et sans prix, tant qu'elle ne s'associe pas à l'amour du droit, démocratisme qui est un des graves périls du moment, autant nous applaudissons à tout effort sérieux qui est tenté pour relever, éclairer, moraliser les classes populaires. Aucune loterie ne serait plus hasardeuse que le gouvernement de tous si les lumières et la moralisation n'étaient pas aussi universelles que les suffrages. Mais au-dessus de l'intérêt bien entendu, il y a le principe essentiel du christianisme, l'amour qui s'abaisse pour relever ce qui est en bas et pour répandre largement ses bienfaits, la grande pensée de charité et de solidarité sans laquelle l'Evangile n'est qu'une vaine formule. Que d'applications nous avons à lui donner dans notre société contemporaine! Si le christianisme n'accomplit pas aujourd'hui quelque chose de grand dans ce sens, il est infidèle à sa mission. Ailleurs, il s'est mis vaillamment à l'œuvre. Nous voudrions pousser en France les esprits dans cette direction. Tout ce qui se rapporte à cet ordre de questions sera accueilli avec empressement par nous. Mais à l'heure qu'il est, il ne s'agit pas seulement de travailler à l'amélioration du sort des classes laborieuses, il s'agit avant tout d'opérer une grande œuvre de délivrance. Nul de nos lecteurs n'ignore à quelles souffrances sont réduits certains districts manufacturiers dans notre patrie par suite de la crise américaine. Le chômage a sévi d'abord dans toute son intensité en Angleterre. Il semble que les plus mauvais jours soient passés pour le Lancashire. C'est que l'élan de la charité publique a été admirable chez nos voisins, et qu'en face d'un mal effrayant, l'effort a été réellement prodigieux. Qu'on lise, pour s'en convaincre, l'éloquent discours prononcé l'autre jour à Chester par M. Gladstone. Nous voudrions le traduire tout entier, surtout la dernière partie où l'illustre orateur, cherchant à donner une idée de la vraie civilisation, déclare qu'elle ne consiste pas dans toutes les gloires de l'industrie ou dans l'extension de la richesse et de la puissance matérielle, mais dans l'élévation morale de l'homme, à quelque classe qu'il appartienne, dans la libre disposition de son énergie personnelle, dans la poursuite d'un but noble et cher et dans une soumission pleine de gratitude envers le Dieu qui l'a comblé de ses dons. Ces paroles dans la bouche d'un chancelier de l'échiquier ont une bien grande portée. Rien de plus émouvant que la conclusion de ce discours dans laquelle, faisant allusion au texte de saint Luc qui

rapporte qu'il n'y avait point de place pour l'enfant divin dans l'hôtellerie de Bethléhem, M. Gladstone exprime la crainte qu'il n'y ait pas non plus de place au milieu de nos splendeurs, dans nos villes de marbre, dans notre luxe insolent, dans le tourbillon effréné de la vie moderne, pour le divin Sauveur du monde. Il est des gens qui trouveront ce langage ridicule de la part d'un ministre des finances. Pour nous, il nous paraît d'autant plus touchant qu'il est moins officiel et plus spontané. Dans la première partie de son discours, M. Gladstone rend hommage à la patience, à l'héroïque résignation des populations sur lesquelles a surtout pesé la crise. Ce témoignage a été confirmé avec éclat dans un meeting tenu, il y a peu de jours, à Manchester ; une adresse de félicitation au président Lincoln y a été votée par un nombre considérable de ces ouvriers que la guerre d'Amérique a condamnés à l'indigence, spectacle sublime qui n'est égalé que par celui de ces meetings de New-York votant, malgré les charges écrasantes du moment, des sommes de plus de 200,000 francs en faveur des ouvriers anglais. De tels faits consolent de bien des hontes. Reconnaissons d'ailleurs que le tribut volontaire de la charité anglaise a dépassé toutes les prévisions. Il comprend, d'après M. Gladstone, aussi bien la pite de la veuve que les billets de banque du riche. C'est vraiment un mouvement national et, quelque terribles qu'aient été les souffrances, il aura pour résultat une union plus étroite des diverses classes.

C'est un mouvement pareil que nous appelons de tous nos vœux en France ; nous nous joignons aux journaux qui, comme la *Revue des Deux-Mondes*, le *Temps* et les *Débats*, s'efforcent de le provoquer. Jusqu'ici le pays n'a pas sérieusement répondu à ces éloquents appels. Nous savons trop quels obstacles ils rencontrent dans cette molle habitude de se reposer sur l'Etat, dans cette attente béate de la manne administrative pour nourrir ceux qui ont faim, dans l'amortissement du ressort de l'individualité au sein de notre race. Et puis, nous n'avons pas non plus ces grands meetings où une parole ardente éveille de promptes et généreuses sympathies dans les foules. Peu importe ! Il faut triompher de ces obstacles. On peut tout refuser à la France, excepté un cœur généreux. Une fois la fibre atteinte, on verra ce qu'elle peut faire. Pour notre part, nous supplions les hommes religieux d'entrer dans le mouvement, d'en prendre la tête, et de montrer que nul intérêt n'est plus sacré à leurs yeux que celui de la pauvreté, et quelle pauvreté ! la plus honorable, la plus imméritée, la plus digne d'un fraternel secours ! Il faut qu'un courant de charité expansive se propage d'Eglise en Eglise, sinon nous serons indignes de nous réclamer du nom de Celui qui, étant riche, s'est fait pauvre pour nous sauver. L'annonce d'un subside de l'Etat ne doit pas ralentir ce mouvement, car ce serait une honte sans compensation s'il était prouvé que l'initiative individuelle est décidément frappée de mort en France. Qu'y aurait-il à espérer alors d'un tel pays ! Nous voyons

quant à nous, dans l'assistance promise par l'Etat un nouveau motif de pousser aux libres offrandes des citoyens. D'ailleurs, les subsides proposés seront toujours insuffisants.

Qu'il nous soit permis, en finissant, de remercier l'un des représentants les plus éminents de la presse contemporaine de la bienvenue qu'il nous adresse sur le seuil de l'ère nouvelle dans laquelle nous entrons. Nous ne saurions mieux terminer cette *Revue du mois*, qu'en citant les mots bienveillants inscrits dans le *Journal des Débats* du 10 décembre par M. Prévost-Paradol : « La *Revue chrétienne* vient d'obtenir l'autorisation de traiter les matières d'économie politique et sociale. La liberté générale ne peut que gagner à ce que toute opinion honorable ait son organe dans la presse militante. Le protestantisme croyant et libéral peut désormais prendre part aux importantes discussions que soulève l'état du monde, spécialement son état religieux. La *Revue chrétienne*, qui a pris ces deux mots pour devise : *Evangile et Liberté*, méritera de plus en plus l'attention bienveillante de nos lecteurs. Le talent consciencieux de ses rédacteurs a déjà assuré à ce recueil une place distinguée dans l'estime du public éclairé, qui ne peut manquer de le suivre avec sympathie dans sa nouvelle carrière. » Espérons que la *Revue chrétienne* méritera toujours mieux de tels encouragements.

EDMOND DE PRESSENSÉ.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant.*

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis et Cᵉ, rue des Grès, 11. — 1863.

REVUE CHRÉTIENNE

PHILOSOPHIE

SAINT-MARTIN ET LE MYSTICISME EN FRANCE VERS 1800[1].

SAINT-MARTIN, LE PHILOSOPHE INCONNU, *sa vie et ses écrits, son maître Martinez et leurs groupes, d'après des documents inédits*, par M. MATTER, conseiller honoraire de l'Université de France, etc., etc. 1 vol. in-8° de XII-460 pages. Paris, chez Didier, 1862.

Pour le mystique conséquent, les recherches scientifiques, le rude labeur des investigations savantes n'ont plus de raison d'être. A quoi bon gravir péniblement un ardu sentier, puisque l'on peut, d'un coup d'aile, arriver au sommet? La conscience, elle aussi, peut se reléguer au rang des inutilités : les inspirations supérieures, surnaturelles ne sont-elles point là pour en annuler le sérieux ministère? Les prophètes même et les apôtres devant lesquels s'incline pieusement le chrétien, le mystique finira par s'en passer. Eh quoi, prophète inspiré lui-même, favorisé d'intuitions extraordinaires, de voix célestes, n'aurait-il point tort de prêter l'oreille, penché sur des feuilles écrites il y a deux ou trois mille ans, aux lointains échos d'accents prophétiques dont les premières vibrations se perdent dans la nuit des temps?

Voilà le mysticisme de mauvais aloi, soit purement spéculatif, soit théurgique et pratique. En voilà les dernières conséquences. De l'aveu des plus grands théologiens[2], la vraie religion n'est pas, ne saurait être sans un élément mystique, sans ces élans vifs et impétueux du sentiment vers l'infini qui nous enveloppe de toutes parts; mais aussi le mysticisme tel que nous venons de

[1] Voir la *Revue chrétienne* des 15 décembre 1862 et 15 janvier 1863.
[2] V. entre autres Nitzsch, *System der christlichen Lehre*, p. 30 et suiv.

le décrire est l'ennemi le plus redoutable de toute religion sérieuse, comme de toute science vraiment digne de ce nom, de ces sages méthodes par lesquelles on arrive, lentement il est vrai, mais sûrement, de progrès en progrès, à voir de plus près la divine vérité. Chose étonnante! le mystique ne voit pas ce qui se peut voir; mais il prétend voir clair dans des domaines dont Dieu a interdit l'accès à de simples mortels. Il dédaigne la sagesse vraie et naturelle, qui se venge de ses dédains en l'abandonnant à de folles rêveries. Il s'imagine enfin être doué de vertus surnaturelles, et n'arrive qu'à travestir indignement les forces miraculeuses qui ont joué un si grand rôle dans le christianisme primitif.

Ajoutons, pour tout dire, que les mystiques dissimulent volontiers leurs creuses théories sous des mots sonores, *verba sonantia*, dont le bruit étourdissant remplit les bonnes âmes d'une respectueuse terreur. Ils ont la coutume presque invariable de décorer de noms extraordinaires les choses les plus connues. M. de Maistre en a fait la remarque : *un homme*, pour eux, est un *mineur*, et sa naissance s'appelle *émancipation*. Le péché originel s'appelle le *crime primitif*; les actes de la puissance divine ou de ses agents dans l'univers s'appellent des *bénédictions*, et les peines infligées aux coupables, des *pâtiments*. « Souvent, ajoute-t-il spirituellement, souvent je les ai tenus moi-même en *pâtiment* lorsqu'il m'arrivait de leur soutenir que tout ce qu'ils disaient de vrai n'était que le catéchisme couvert de mots étranges. » « Ces hommes, dit-il encore, m'ont souvent édifié, souvent ils m'ont amusé... » Liste amusante, en effet, celle que l'on dresserait aisément en rassemblant, rien que dans le volume de M. Matter, les expressions mystiques qui y abondent, surtout si l'on se donnait la peine de les traduire en termes ordinaires, en arrachant aux idées souvent vulgaires qui s'y cachent le masque dont on s'est plu à les affubler! Nous renvoyons au volume du savant historien de Saint-Martin ceux de nos lecteurs qui seraient désireux de savoir ce que c'est que la *couronne*, le *sensible intérieur*, les *intelligences*, le *type du symbolisme universel*, les *genres actifs*, les *premiers mobiles*, les *cohen*, le *monde astral*, la *cause active et intelligente*, les *opérations extérieures*, etc., etc., etc. Oh! les mots! les grands mots! quel rôle ils jouent sur notre pauvre planète!

VI

Saint-Martin connut à peu près toutes les exagérations du mysticisme. Il s'y livra et les repoussa tour à tour. Il y mêla (nous

l'établirons plus bas) les tendances les plus généreuses, mais il en partagea presque tous les égarements théoriques et spirituels, sinon pratiques et moraux. C'est ce que nous exposerons le plus succinctement possible; nous tâcherons d'être clair, malgré les obscurités de style et de pensée dont il ne sut, pas plus que ses maîtres vénérés, se préserver entièrement. Il suffira d'ailleurs de quelques mots pour donner à nos lecteurs une idée générale de la doctrine qui semble être demeurée la même, sauf de légères oscillations, dans tous les écrits qu'il a légués à la postérité.

Qu'est-ce que l'âme humaine? Elle est primitivement, répond Saint-Martin, une pensée de Dieu. Mais l'homme n'est plus ce qu'il fut dans sa primitive jeunesse. Il est le vieil homme, et il faut qu'il devienne un homme nouveau, l'homme primitif; il faut qu'il devienne ce qu'a voulu la pensée créatrice. Pour rentrer dans sa vraie nature, qu'il apprenne à « penser par son vrai principe [1]. » Dans cette pensée est son renouvellement, et dans ce renouvellement, sa puissance, sa gloire.

Elle donnera à ses sens obscurcis, emprisonnés, l'ouverture qui leur manque. Elle donnera à son être l'éclosion, que dis-je, l'explosion qu'elle réclame. Elle le rendra semblable à Dieu, tout-puissant, maître de l'univers, car au fond, bien au fond, l'homme c'est la pensée divine.

On voit dès les premiers pas que, si Saint-Martin n'est pas absolument en dehors du domaine biblique ni du terrain rationnel, il fait volontiers des excursions en dehors de ces domaines-là. Il dépasse de beaucoup la pensée chrétienne surtout. M. Matter le premier en a fait la remarque : le point de départ des vues de Saint-Martin est à la fois biblique et rationnel, seulement la portée de tous les éléments qui en fournissent le fond est *forcée*.

Mais oublions ce que ces premiers linéaments de sa doctrine peuvent avoir de forcé, d'exagéré. Comment Saint-Martin pense-t-il arriver à cette ressemblance avec Dieu tant désirable? Quelle est, selon lui, la voie mystérieuse qui mène à la « sphère supérieure? »

Il ne se prononce pas franchement pour les secrètes *opérations* théurgiques si prônées par l'école de Martinez. Sans les condamner toutes, il se sent pour elles une sincère répugnance; et sans se séparer de ceux qui s'y livrent, il recommande sans cesse à ses disciples et à ses amis de s'en défier. Il les presse (c'est son biographe qui le dit) d'aller plus haut dans la région pure du Verbe. Tout ce qui se passe dans l'ordre sensible ou physique l'émeut péniblement et choque sa raison. Spiritualiste en tout,

[1] V. surtout son traité *le Nouvel homme*. (M. *Matter*, p. 175 et suiv.)

il n'est matérialiste à aucun point de vue. Il ne veut pas même du matérialisme « pour son laquais. » Entre son commerce avec le monde spirituel et celui qui se faisait jour ou se pratiquait avec enthousiasme ailleurs, il y avait un abîme. Le commerce avec les âmes des trépassés retenus dans les régions « astrales » n'est pas l'objet de ses craintes seulement, il est celui de ses dédains. Cela toutefois soit dit avec réserve, car, nous l'avons fait remarquer, la pensée de Saint-Martin hésite parfois, incertaine sur le parti à prendre ; il affirme et nie, avance et recule tour à tour.

Que d'égarements ne partage-t-il point avec son école !

Il lui arrive de se placer hardiment au rang des prophètes et des apôtres.

Il admet l'assistance de puissances et de vertus... de quelle espèce ? je ne sais ; il ne les définit point.

Sa foi ne se borne point à des influences invisibles, occultes : il croit à des communications sensibles et très diverses...

Il répète souvent que « c'est spirituellement, et non pas physiquement, qu'il faut jouir des ravissements de la présence de Dieu ; » mais il ne nie pas précisément que l'on puisse avoir de Dieu une *communication physique*.

Il dit très nettement dans sa correspondance que, s'il voulait parler sur l'union mystique avec Sagesse la divine, il n'aurait qu'à consulter son expérience personnelle, qu'elle le mettrait à même de confirmer, en fait de mariage, ce que son ami Liebisdorf lui a mandé sur celui de Gichtel. Or la légende raconte l'union de l'enthousiaste *général Gichtel*, du successeur de Bœhme, avec *Sophie céleste* : c'est au jour de Noël, en 1673, que sa divine fiancée lui fit sa première visite ; elle dépeint le ravissement du bienheureux mystique qui vit et entendit, dans *le troisième principe*, cette vierge d'une beauté éblouissante. Elle l'accepta pour son époux, et consomma avec lui ses noces spirituelles, dans des délices ineffables. Il renonça, pour lui obéir, à toutes les femmes terrestres, riches et belles, qui le pressaient de les épouser. Après sa mort, c'est elle qui présida au choix de ses *Lettres posthumes*... Que n'a-t-elle révisé, cette « épouse chérie du soleil sacré, » les œuvres et les lettres de Saint-Martin, pour en éclairer tant d'obscurs passages !

Quelque grande et « pudique » que soit sa réserve, il se classe parmi les enfants de prédilection de Dieu auxquels il accorde des faveurs extraordinaires, des lumières, des oracles prophétiques. Il ne s'attribue pas précisément une extase ou un ravissement qui l'eût transporté hors du monde sensible et l'eût mis en face de Dieu, pas plus qu'il ne se vante d'avoir joui de l'apparition d'un esprit quelconque habitant le monde supérieur. Mais entre sa

discrétion et la négation de ces faits, il y a, pour lui, un espace infini. Il écrit à son plus impétueux adepte : « J'ai eu *du physique* aussi, c'est-à-dire, d'après le langage de l'école, des manifestations ou des visions. Il prêche à ses amis la modération, mais il se garde de nier les faits de l'ordre extatique. Comme tous les mystiques, il aime le secret, les associations intimes, l'expression symbolique, le langage qui voile la pensée plutôt qu'il ne la dévoile; il court après l'extraordinaire, le miraculeux; en parle avec enthousiasme quand il croit l'avoir aperçu de loin, et ne s'assure, qu'au moment de le saisir, que c'est une ombre qui passe devant lui.

Il y a plus encore. Au-dessus des illuminations extraordinaires, des visions, des intuitions, Saint-Martin admettait la possibilité d'une transformation de notre être telle que, dans le vrai et sincère mystique, la nature humaine devienne *autre*, douée non-seulement de facultés plus parfaites que celles de l'ordinaire des mortels, mais de facultés plus nombreuses et d'une autre nature. Il ne s'agit là plus seulement d'un effet naturel qui donnerait au jeu de toutes nos facultés une merveilleuse régularité, une facilité extraordinaire, mais bien d'une transformation réelle de l'organisme, d'une participation à la puissance divine. Il se dit né lui-même avec peu d'*astral*, c'est-à-dire avec peu de ces éléments organiques de la sphère sidérale que gouvernent les puissances inférieures; mais ce n'est là qu'un privilége de naissance : il lui est arrivé en outre de devenir la résidence permanente du Verbe qui l'a divinement transformé.

Il affirme enfin que l'initié, celui qui est rentré dans ses rapports primitifs avec son principe, grâce à son rétablissement par le Fils de Dieu et à l'identification de sa volonté avec la volonté divine, *participe à la puissance de Dieu* et *fait œuvre avec Dieu;* il soutient qu'en lui tout est *divinement transformé*[1].

... Vous vous étonnez, vous enviez cet état qui n'est rien moins qu'une anticipation de la condition des bienheureux; mais gardez-vous de prendre à la lettre ce qu'il ne faut entendre que... spirituellement! A y regarder de près, ce n'est que de choses naturelles qu'il s'agit.

Il faut en effet y regarder de près, avec les mystiques. Le plus souvent, que reste-t-il après mûr examen de leurs belles théories? Des promesses fallacieuses, de vains jeux de l'esprit, un puéril enfantillage, des bulles de savon qui éclatent et disparaissent au moindre contact.

C'est le cas pour Saint-Martin. Il vante, par exemple, la vertu

[1] *Saint-Martin*, etc., p. 384 et suiv.

de tel nombre mystérieux. Il trouve une puissance merveilleuse, *énorme*, à certains noms, au *grand nom* surtout, au nom de Jéhovah, prononcé d'une certaine manière. Il admet le pouvoir de faire des cures merveilleuses ; il croit si bien aux miracles, qu'il reproche avec vivacité aux ministres de la religion leur impuissance à l'endroit du merveilleux. Ailleurs encore il soutient que la science divine lui a donné « non pas seulement ce que donne l'étude mystique des nombres, c'est-à-dire *l'étiquette du sac*, mais *la substance même de toutes les opérations divines, de tous les testaments de l'Esprit de Dieu, de l'histoire de l'homme dans tous ses degrés primitifs, actuels et futurs.* » Quelles ambitieuses promesses ! quelle vaste science ! quelles révélations on va nous faire ! Oh ! parlez, oracle divin ! Etanchez cette soif de connaître, cette soif brûlante qui nous dévore... mais rien. L'oracle se tait. Le mystique « se drape dans son pallium de théosophe avec toute la dignité d'un stoïcien. » Il ne révèle rien, et, sans doute, pour des raisons qu'il est inutile de dire.

L'avouerai-je ? Ces folles prétentions à un savoir miraculeux, ces hardies affirmations en l'air, cet état de constantes hallucinations, cette revendication de forces surnaturelles au détriment d'un emploi judicieux des facultés réelles dont Dieu a fait nos guides ici-bas, cette obscurité dont on s'entoure comme à dessein, ce mépris hautain pour les lumières rationnelles, tout cet échafaudage en un mot d'ombres mensongères que l'on fait danser aux yeux de ceux qui n'ont guère que la simplicité d'esprit, m'impatiente et m'irrite. Plus j'étudie le mysticisme, moins je me sens d'estime pour lui. Fruit de l'orgueil et de l'ignorance chez les uns, il résulte chez d'autres (et ce sont les plus respectables) de la rupture de l'équilibre des facultés spirituelles et constitue, de toutes manières, un état maladif de l'âme que l'on ne saurait contempler longtemps, sans éprouver une profonde pitié. Heureux les mystiques tels que Saint-Martin chez qui, du moins, il est aisé de constater les besoins d'une âme vraiment élevée ! Et c'est là une justice à lui rendre. Il s'est trompé de route, il est vrai, mais c'est du moins un but élevé, celui où tendaient ses plus fortes aspirations, le spiritualisme.

VII.

Saint-Martin croit, de toutes les forces de son âme, au monde spirituel, à la sainte loi du devoir. Il a en horreur les doctrines matérialistes de son temps. Défendre la spiritualité mystique non-seulement contre le matérialisme de certains théosophes,

mais encore contre le matérialisme sous toutes les formes possibles, telle est la tâche qu'il s'est imposée. Sur ce terrain-là, il sait qu'il rencontrera peu d'auxiliaires, qu'il sera, selon sa propre et pittoresque expression, le « Robinson de la spiritualité ; » que lui importe ? il luttera, avec un courage qui mérite tous nos éloges, contre le monde qu'il abhorre, contre la tendance de l'esprit humain à préférer aux choses de l'esprit les aspirations les plus égoïstes, les intérêts et les jouissances les plus vulgaires. C'est la sainteté (une sainteté un peu mystique, il est vrai) qui est le but constant de ses efforts. Il aime la science ou du moins la croit digne de tous nos respects, mais il place la moralité au-dessus du savoir. Le rapport primitif entre Dieu et l'homme s'est altéré : tel est, nous l'avons dit, le point de départ de sa doctrine ; et telle est selon lui cette altération, que nous prenons volontiers le monde matériel pour le seul réel. Toutefois, le monde spirituel ne nous est point fermé : afin que la primitive harmonie se rétablisse entre Dieu et l'homme, il ne s'agit, pour nous, que d'entrer dans les voies de la régénération qui nous sont ouvertes par la manifestation de la vie divine, dans la personne de Celui qui, Fils de Dieu, est devenu le type suprême de l'humanité. « Rentrer, par la renaissance spirituelle, en possession de sa grandeur primitive : voilà l'idéalité morale à laquelle chacun doit aspirer. » Et chacun peut y atteindre, selon Saint-Martin ; en dépit de sa chute, la grandeur qui reste à l'homme est attestée par le fait qu'*il a encore un esprit*. Aussi n'aura-t-il qu'à rentrer dans son rapport normal avec son principe, pour s'élever haut, très haut : pour voir Dieu spirituellement et pour revoir la nature entière en son vrai jour[1]...

Certes, ce sont là de bonnes et nobles pensées.

Saint-Martin y revient souvent. Il en tire de nombreuses conséquences. Il répète souvent que la science n'est pas un but, qu'elle n'est qu'un moyen ; le but essentiel, proposé à tous, consiste à s'élever, au-dessus des choses terrestres, jusque dans la sphère de l'esprit. Il craint bien de n'être qu'un *demi-élu*, il veut être un *saint*, et cela sans passer pour *sot*. « Les gens du monde, dit-il, croient qu'on ne peut pas être un saint sans être un sot. Ils ne savent pas, au contraire, que la seule et vraie manière de n'être pas un sot, c'est d'être un saint. » Encore une fois : nous doutons que la sainteté idéale de Saint-Martin fût sans tache ; mais c'est quelque chose déjà, c'est beaucoup que de le voir faire de la sainteté son idéal.

Aussi sommes-nous bien de l'avis de M. Matter, faisant remar-

[1] *Saint-Martin*, etc., p. 407 et suiv.

quer que l'importance de la vie de Saint-Martin, ce n'est pas dans ses théories qu'il faut la chercher, malgré le haut prix qu'il y attache : elle réside tout entière dans cette pensée, qui est comme l'âme de ses écrits, à savoir que c'est le perfectionnement moral qui importe. Il faut s'élever au-dessus de l'*astral*, voir dans le mysticisme, avant tout, une sainte pratique, l'instrument d'un sérieux amendement : c'est là l'une des assertions favorites de Saint-Martin ; il faut lui en savoir gré.

Non pas cependant que Saint-Martin ait été précisément un moraliste, ayant composé quelque savant traité d'éthique ; mais rien de plus aisé que de faire, en parcourant ses écrits, une ample moisson de pensées morales qui peut-être n'ont pas toujours le mérite d'être neuves, mais auxquelles on ne saurait du moins contester celui d'être à la fois justes pour ce qui est du fond et revêtues d'une forme piquante et originale. C'est au domaine moral qu'appartiennent les meilleures pages de Saint-Martin, celles qui seules braveront l'outrage des temps. Voici, par exemple, une réflexion morale qu'il ne faudrait point laisser tomber dans l'oubli : « Conduis-toi bien ; cela t'instruira plus dans la sagesse et dans la morale que tous les livres qui en traitent, car la sagesse et la morale sont des choses actives. » Saint-Martin se souvient qu'il a cinquante-cinq ans révolus ; ce souvenir lui inspire de salutaires réflexions, de sérieuses résolutions : « J'ai goûté à cette période cinquante-cinquième de ma vie une profonde et vaste impression sur ce nouveau pas que je faisais dans la carrière ; il m'a semblé que j'entrais dans une nouvelle et sublime région qui me séparait comme tout à fait de ce qui occupe, amuse et abuse sur la terre un si grand nombre de mes semblables. » Son *Esprit des choses*, à vrai dire, n'est pas un livre ; il en convient lui-même. « Ce n'est pas un livre ; ce sont des articles cousus ensemble. » Et en effet, à peine avez-vous dépassé les premières pages que le fil vous échappe ; point de méthode, adieu la logique, des réflexions détachées sur l'organisation des êtres, sur l'athéisme, sur la danse, sur les propriétés du café... ; et néanmoins au milieu même de ce désordre se trouvent éparses des pensées dignes d'être connues, celles-ci entre autres : « L'homme veut donner une raison à tout ce qu'il fait et en trouver une à tout ce qu'il voit. Il lui faut une clarté totale que rien ne puisse voiler... Ce désir seul prouve que l'homme a en lui des aperçus de la vérité et qu'il la pressent, quelque embarrassé qu'il soit pour en rendre compte. » Pascal ne dirait guère mieux.

VIII.

Une dernière question se présente à notre examen. Quel jugement porter sur la vie de Saint-Martin, sur son caractère? La pratique, en lui, a-t-elle répondu à la théorie? Jusqu'à quel degré le Philosophe inconnu a-t-il fait lui-même usage des belles théories sur le perfectionnement moral qu'il vante et recommande si fort à autrui? Avons-nous en lui l'une de ces hautes personnalités qui tiennent de l'ange plus que de l'homme, l'une de ces belles individualités auxquelles il est permis de vouer une admiration sans mélange?

M. Matter semble être de cet avis. Il nous parle presque avec enthousiasme de cette vie « belle sous mille rapports, marquée de tant de luttes généreuses et des plus nobles immolations. » Peut-être, en parlant ainsi, le savant historien a-t-il sacrifié quelque peu à une axagération facile à expliquer. Il est si difficile de ne point idéaliser les beaux caractères dont on a pris l'engagement de tracer les contours! Et, au demeurant, on ne saurait se refuser à classer Saint-Martin parmi les hommes remarquables. Tout bien pesé, et après avoir relu l'ouvrage de M. Matter, nous inclinons à dire que si la vie du théosophe d'Amboise n'a point été exempte de taches, si son caractère n'est pas digne de figurer en première ligne à côté de ceux qui ont le plus approché de la perfection, il y a néanmoins des côtés lumineux et chauds auxquels nous ne saurions nous arrêter, sans ressentir, pour Saint-Martin, et de l'estime et de l'affection.

Les ombres d'abord. Ou plutôt une seule; car à quoi bon reparler de la crédulité de Saint-Martin? ou élever des doutes à l'endroit de la science philosophique du Philosophe inconnu? Aussi bien c'est son caractère seul, son caractère moral qui, en ce moment, est l'objet de nos études. C'est la vanité de Saint-Martin que nous voudrions montrer au doigt.

Il faut voir, dans le livre que nous annonçons, comme il se vante d'être l'ami du duc de Bouillon! le directeur spirituel de telle grande dame! Comme il se plaît à raconter que l'une d'elles, Madame la maréchale de Noailles, dans son impatiente ardeur à vouloir comprendre l'un de ses livres, va le chercher un jour, le livre sous le bras, au Luxembourg où il dînait! Quelle bonne opinion ne faut-il point avoir de soi, pour faire, avec tant d'ingénuité, l'aveu suivant : « Les personnes à qui je n'ai pas convenu ont été communément celles qui ne m'ont pas connu par elles-mêmes, mais par les opinions et les doctrines des

autres ou par leurs propres passions et par leurs propres préjugés; celles qui m'ont laissé me montrer ce que je suis ne m'ont pas repoussé, et au contraire, elles m'ont aidé à me montrer encore davantage! » Quel plaisir, peu philosophique, il prend à raconter les détails d'une entrevue qu'il eut, au château d'Etupes, près Montbéliard, avec la duchesse de Wurtemberg qui le « faisait comte toutes les fois qu'elle lui parlait! » A l'Ecole normale, il engage une lutte avec l'un des plus habiles écrivains et des plus brillants orateurs de son temps, avec Garat. Je veux bien que la bonne cause ait été du côté de Saint-Martin, et qu'il l'ait défendue avec talent; mais avec quelle vanité il parle du rôle qu'il a joué! Il trouve jusque dans sa petite taille et dans la haute position de son antagoniste, un parallèle biblique tout fait dont il ne manque pas de s'emparer : « J'ai jeté une pierre au front d'un des Goliaths de notre Ecole normale en pleine assemblée et les rieurs n'ont pas été pour lui, tout professeur qu'il est[1]! » Il ne craint pas de se mettre complaisamment en parallèle avec Descartes : « Descartes a rendu un service essentiel aux sciences naturelles, en appliquant l'algèbre à la géométrie matérielle. Je ne sais si j'aurai rendu un aussi grand service à la pensée en appliquant l'homme, comme je l'ai fait dans tous mes écrits, à cette espèce de géométrie vive et divine, qui embrasse tout, et dont je regarde l'homme-esprit comme étant la véritable algèbre et l'universel instrument analytique. Ce serait pour moi une satisfaction que je n'oserais pas espérer, quand même je me permettrais de la désirer. Mais un semblable rapprochement avec ce célèbre géomètre dans l'emploi de nos facultés, serait *une conformité de plus à joindre à celles que nous avons déjà*, lui et moi, dans un ordre moins important, et parmi lesquelles je n'en citerai qu'une seule, qui est d'avoir reçu le jour l'un et l'autre dans la belle contrée connue sous le nom de jardin de la France. »

Ne sommes-nous pas fondé à soutenir que ce n'est point par un excès d'humilité que péchait Saint-Martin? Non, certes; bien qu'il se vante quelque part du contraire, en lui aussi il y avait de l'*astral*. Et néanmoins, chose curieuse, dans d'autres circonstances le mystique d'Amboise se montre d'une humilité bien réelle et toute sincère. Il faut bien en croire son consciencieux biographe quand, à propos des rapports que Saint-Martin entretint, à Strasbourg, avec la famille Salzmann, il nous vante sa « séduisante humilité. » Passant volontiers d'un extrême à un autre, notre théosophe a osé écrire, dans un moment d'enivre-

[1] *Saint-Martin*, etc., p. 243.

ment mystique ces incroyables paroles : « Salomon a dit avoir tout vu *sous le soleil*. Je pourrais citer quelqu'un qui ne mentirait point quand il dirait avoir vu quelque chose de plus, c'est-à-dire ce qu'il y a *au-dessus du soleil*... » Mais il ajoute fort heureusement que « ce quelqu'un-là est loin de s'en glorifier. » Il convient que l'unique sentiment qui lui convienne « c'est de se prosterner de honte et de reconnaissance pour la main miséricordieuse qui le comble de ses grâces et de ses miséricordes, malgré ses ingratitudes et ses lâchetés. »

Voilà qui est franc. Saint Martin, disons-le à son honneur, aimait la franchise. Il en usait... toutes les fois que la passion mystique n'y mettait obstacle. Prompt à dire la vérité aux autres, il ne se ménage pas lui-même. N'est-ce pas une confession qui a dû lui coûter, celle-ci : « J'ai été très chaste dans mon enfance... Si ceux qui devaient veiller sur moi m'eussent conduit comme j'aurais désiré de l'être et comme ils l'auraient dû, cette vertu ne m'aurait jamais abandonné, et Dieu sait quels fruits il en fût résulté pour l'œuvre auquel j'étais appelé! Mes faiblesses en ce genre m'ont été préjudiciables, au point que j'en gémis souvent et que j'en gémirais encore davantage, si je ne sentais qu'avec du courage et de la constance nous pouvons obtenir que Dieu répare tout en nous[1]!... » A part un grain de vanité, ces lignes honorent celui qui les a tracées.

Oser s'accuser, c'est un courage que n'a pas tout le monde. Il en faut aussi parfois pour accuser autrui, et ce courage aussi Saint-Martin l'a connu. Seulement il n'a pas toujours bien pris son temps. Ce n'est pas au moment où le clergé catholique venait de traverser les plus cruelles épreuves, qu'il fallait dire « que la Providence saura bien faire naître une religion du cœur de l'homme, qui ne sera plus susceptible d'être infectée par le trafic du prêtre et par l'haleine de l'imposture, comme celle que nous venons de voir s'éclipser avec les ministres qui l'avaient déshonorée[2]... »

Voilà Saint-Martin. Il dit (ou croit dire) des vérités à Rome, à Berlin, à Paris, aux savants d'Allemagne, à ceux de France. Il lui arrive parfois de mal choisir son moment, de lancer ses objurgations à qui ne les mérite pas; mais il n'a pas peur du moins de se prononcer : précieuse qualité, trop rare de nos jours, au fond de laquelle se découvre cet amour passionné du vrai que possédait à un si haut degré le philosophe d'Amboise. La révolution française le frappe dans sa fortune, dans sa liberté; elle lui fait

[1] *Portr.*, p. 346 (Matter, p. 127).
[2] Dans sa *Lettre à un ami sur la Révolution française*.

monter la garde au Temple où végète un jeune prince dont il avait été question de lui confier l'éducation : elle n'en est pas moins, à ses yeux « un grand mouvement, ayant un grand but et un grand mobile ; » il y voit « la main de la Providence. » Il applaudit à toutes les belles idées, sait admirer toutes les grandes renommées. Le calme de l'âme au milieu des préoccupations les plus graves, un dévouement sans bornes à la cause qu'il estime la meilleure, la résignation à l'heure de la pauvreté, les élans d'un cœur généreux, la plus pure amitié, le plus rare désintéressement, ce sont là des qualités qui nous inspirent pour Saint-Martin plus que de l'estime ; elles nous le font aimer.

Et comment refuser son admiration sympathique à un homme tellement dévoué à son idéal philosophique, qu'il n'interrompt même pas ses recherches mystiques, pendant que la France troublée suit, avec anxiété, les péripéties émouvantes de sa régénération sociale? Ce n'est pas que Saint-Martin demeure indifférent aux secousses terribles qui ébranlent le sol de sa patrie ; les malheurs qui viennent l'accabler font saigner son cœur ; mais ils ne sauraient empêcher son esprit de poursuivre, d'un vol hardi, l'éternelle vérité qui plane au-dessus de toutes les révolutions terrestres. C'est pour la servir qu'il va, à cinquante ans révolus, s'asseoir sur les bancs de l'Ecole normale. « Tous les districts de la république (c'est en ces termes qu'il raconte lui-même sa détermination) ont ordre d'envoyer à l'Ecole normale à Paris, des citoyens de confiance, pour s'y mettre au fait de l'instruction, qu'on veut rendre générale ; et quand ils seront instruits, ils reviendront dans leurs districts pour former des instituteurs. L'on m'a fait l'honneur de me choisir pour cette mission... Le principal motif de mon acceptation est de penser qu'avec l'aide de Dieu je puis espérer, par ma présence et mes prières, d'arrêter une partie des obstacles que l'ennemi de tout bien ne manquera pas de semer dans cette grande carrière (de l'enseignement) qui va s'ouvrir, et d'où peut dépendre le bonheur de tant de générations. Je vous avoue que cette idée est consolante pour moi. Et quand je ne détournerais qu'une seule goutte du poison que cet ennemi cherchera à jeter sur la racine même de cet arbre qui doit couvrir de son ombre tout mon pays, je me croirais coupable de reculer. » Ces lignes ne témoignent-elles pas de sentiments exquis? La pauvreté même, nous le répétons, n'a point le pouvoir d'interrompre ses recherches ; il en prend son parti avec un courage digne de tout éloge. Il dédaigne ce qu'adore le monde, les richesses, les jouissances qu'elles procurent. La fortune vient-elle de nouveau lui sourire? Il en partage les dons avec ceux qui souffrent, se refusant (chose plus rare qu'on ne

pense) ses distractions favorites pour soulager les infortunés. C'est le vénérable de Gérando qui l'affirme de toute son autorité. Il raconte que le Philosophe inconnu, qui aimait le spectacle, se mettait quelquefois en route pour en jouir, et prenait toujours, dans les quinze dernières années de sa vie, pour se procurer un plaisir plus vif et plus délicat encore, le chemin de la demeure d'une famille dans le besoin, pour lui offrir la petite somme qu'il aurait dépensée à la porte du théâtre.

Mais c'est surtout l'amitié qu'il eut pour le baron de Liebisdorf qui nous inspire pour Saint-Martin des sentiments de profonde sympathie. Singulières relations que celles qui existèrent entre l'ancien lieutenant du régiment de Foix et le membre du conseil souverain de Berne ! Ils n'arrivèrent point à jamais se rencontrer ; mais une correspondance des plus actives en fit les amis les plus dévoués. Et quel fut le sujet de leur correspondance ? Le roman du jour, la poésie en fait quelquefois les frais ; mais c'est surtout de mysticisme qu'elle est tout imprégnée. Il y est question d'*intelligences*, de saintes fiançailles avec la Sophie céleste, de l'art de faire parler les nombres, de Bœhme et de Gichtel. Les deux soldats discutent pour savoir si le Verbe est engendré éternellement sur un fond qui, quoique substance, est un *néant infini ;* si la Sophie céleste peut être aspirée jusque dans l'air de l'atmosphère émané de la terre végétale[1]..., et voici que, en s'élevant ensemble à ces vertigineuses hauteurs, les deux philosophes sentent leurs cœurs se rapprocher. Ils se jurent une mutuelle affection, et, ce qui plus est, ils demeurent fidèles à leurs serments. Quelle généreuse délicatesse dans leurs rapports ! Quel échange de charmantes attentions ! En 1797, Saint-Martin fait savoir au baron que l'on prépare, à Paris, un nouveau décret de bannissement contre la caste des nobles. Si le décret est rendu, il n'aura pas un morceau de pain dans son exil. Et c'est ce moment qu'il choisit pour renvoyer les dix louis que le mystique bernois lui avait adressés, à un autre moment difficile, avec une délicatesse aussi tendre qu'ingénieuse ! Et quand plus tard le vieux baron se trouve lui-même dans une position voisine de la gêne, Saint-Martin, pauvre encore lui-même, devinant les embarras de son ami, veut prendre sa revanche et, comme il se trouve lui-même « réduit à la petite semaine, » il supplie le baron d'accepter deux ou trois pièces d'argenterie qui lui restent... De pareils traits ne valent-ils pas bien des élucubrations mystiques ? — Mais l'amitié parfaite n'est point de ce monde, hélas ! Liebisdorf se trouve blessé d'une expression de Saint-

[1] *Saint-Martin*, etc., p. 215.

Martin. En vain celui-ci s'accuse pour désarmer un vieillard qui se plaît à s'exciter; en vain il demande qu'on lui pardonne des offenses imaginaires, écrit à son vieil ami une lettre sublime de bons sentiments et de vraie tendresse : le baron meurt en 1799, avant que la réconciliation ait pu s'achever. Ce fut une rude épreuve pour Saint-Martin. Elle hâta sans doute sa propre fin ; il était de ces natures d'élite qui vivraient le double de leur vie, si Dieu leur avait donné, en échange de la vivacité et de la profondeur du sentiment, un peu plus de cette vulgarité de l'âme dont tant de gens se trouvent à merveille. Il est des gens à qui l'on pourrait hardiment promettre l'immortalité (sur terre, bien entendu), si l'on ne mourait que pour avoir beaucoup pensé ou beaucoup aimé... Tel ne fut point Saint-Martin.

En nous mettant à même d'esquisser, comme nous venons de le faire, la poétique figure du *Philosophe inconnu*, M. Matter a ajouté aux nombreux services que lui doit la littérature philosophique et morale. En parcourant le gros ouvrage dans lequel nous venons de puiser, on s'assurera sans peine qu'il a dû coûter à son auteur de longues et nombreuses recherches. Mêlant habilement les analyses littéraires au tissu biographique, il a mis à la portée d'un grand nombre de lecteurs un sujet qui, traité d'une autre façon, eût couru risque d'en rebuter plusieurs. Il a d'ailleurs répandu dans son livre les paroles heureuses, des mots spirituels. Il excelle à trouver d'ingénieuses comparaisons. En voici une : « Les pages de Saint-Martin sont toutes parsemées de ces sortes de points lumineux qui font l'effet d'autant de perles jetées sur un fond un peu sombre et trop souvent obscur. » Il a su enfin, sans abandonner l'unité de son sujet, en bannir la monotonie en ne pas reculant devant de faciles et naturelles digressions. Aussi nous plaisons-nous à rappeler ces paroles que consacrait récemment au volume du savant professeur le premier de nos recueils périodiques, la *Revue des Deux-Mondes* : « Nous recommandons ce livre comme offrant d'abondantes et curieuses indications sur le mouvement de l'esprit humain dans la dernière moitié du dix-huitième siècle. »

Pour ce qui est de Saint-Martin, ce n'est pas sans quelque regret que nous lui faisons nos adieux.

Je n'aime ni son style : il est, tour à tour, incorrect, obscur, négligé, affecté, et l'on sait quelle torture pour le lecteur qu'un style qui manque de naturel; ni son mysticisme, soit que j'en considère la méthode d'investigation, soit que je tâche d'en peser les résultats, soit que j'essaye de dissiper les ténèbres dont il s'enveloppe trop volontiers. « S'il est pour moi une chose évi-

dente, c'est que Saint-Martin ne voyait pas beaucoup plus clair en lui-même que nous n'y voyons après ses confidences... » Cet aveu, c'est M. Matter qui le fait en quelque endroit de son livre. Il nous console d'avoir fait de stériles efforts pour pénétrer jusqu'au fond de la pensée de l'aimable mystique.

Mais ce qui me plaît en lui, c'est le souffle généreux qui anime presque toutes ses pages, c'est la sincérité de ses aspirations au spiritualisme ; c'est surtout son caractère que dépare sans doute une suffisance quelque peu vaniteuse, mais où brillent, d'un doux et pur éclat, encadrés dans de poétiques contours, quelques-uns de ces traits que l'humanité vraie ne cessera point d'avoir en haute estime, la charité, le désintéressement, la passion du vrai et du bien, un ardent désir d'atteindre à la perfection morale. Chateaubriand vante la noblesse et l'indépendance de son caractère, tandis qu'un critique allemand, Heinroth[1], quelque sévère qu'il soit pour le mysticisme, ne peut s'empêcher d'appeler Saint-Martin un homme de beaucoup d'esprit et d'un sentiment délicat. Pour notre part, nous souscrirons volontiers à ces jugements ; nous ajouterons qu'à nos yeux il fut certainement du nombre de ceux qui ont faim et soif de justice. Ils sont heureux, car ils seront rassasiés.

Adolphe Schæffer.

[1] Heinroth, *Geschichte u. Kritick des Mysticismus*. Leipz., 1830, p. 509 et suiv.

QUESTIONS ACTUELLES

—

DE L'ÉTAT ACTUEL DE LA CRISE AMÉRICAINE.

Si l'on ne regardait qu'à la surface des événements, on pourrait croire que la question qui se débat en Amérique est engagée dans une impasse dont on ne voit pas comment elle pourra sortir. On n'y peut signaler d'autres progrès que celui de la ruine et de la dépopulation. Le Nord continue à emprunter 9,500,000 francs par jour, et l'on a calculé qu'en juillet 1864, les intérêts de sa dette seront d'un milliard. La position du Sud est pire encore, parce que le chiffre de son armée est plus disproportionné à ses ressources. A ne voir que les intérêts engagés dans la lutte, il est inexplicable qu'elle ait pu durer aussi longtemps. La persistance anglo-saxonne elle-même n'y suffirait pas, car si l'Américain est énergique, personne ne calcule mieux que lui. N'est-ce pas lui qui a établi la théorie du « tout-puissant dollar? » A ce point de vue tout extérieur, on peut dire aussi que c'est le Sud qui joue la plus belle partie. L'on a peine à refuser sa sympathie au faible attaqué par le fort. Ici nous assistons au spectacle d'un peuple qui, bien que trois fois moins nombreux que son adversaire, privé depuis deux ans de toute communication avec le reste de l'humanité, bloqué, envahi par tous les points, défend cependant ses foyers avec un indomptable courage, et supplée à son infériorité par des prodiges d'héroïsme.

Mais ce grand débat change complétement de face dès qu'on admet qu'il y a dans le monde autre chose que des passions et des intérêts. Nous apercevons alors au-dessous des horreurs inséparables de la guerre, la lutte grandiose de deux civilisations, celle qui procède du christianisme, et celle qui est empruntée au paganisme antique. Cette confédération, qui revendique son indépendance avec tant d'éclat, nous rappelle ces brillantes républiques du monde ancien qui élevaient pour le fo-

rum et pour les combats une race intelligente et forte, tandis que tout grossier labeur était l'affaire des esclaves. Mais depuis que le christianisme a créé des sociétés nouvelles, la conscience du genre humain a le droit d'être plus sévère. Ces mots de liberté, de nationalité, de patrie, dans la bouche des possesseurs d'esclaves, ne sont qu'une affreuse ironie quand la cause à laquelle on s'immole c'est le refus de rendre tous ces biens à trois millions d'êtres humains qu'on en avait injustement dépouillés. Pour soutenir, comme le fait le *Times*, que les Etats du Sud sont les véritables champions de la liberté, il faut une puissance de sophisme digne de ce géant des journaux. Heureusement que dans aucune langue le mot de liberté ne signifiera jamais la faculté d'asservir nos semblables.

Dès que nous pénétrons au fond des choses et que, sous la guerre qu'on se fait à coups de canon, nous cherchons le mouvement des idées, nous assistons à une autre campagne bien plus active que la première. Dans ce domaine, les défenseurs de la civilisation véritable remportent victoire sur victoire. Les succès de l'oligarchie du Sud ne sont qu'apparents. A mesure qu'ils gagnent des batailles, ils voient s'affaiblir l'institution au profit de laquelle ils ont accompli ces prodigieux sacrifices. Le corps social qu'ils viennent de former est encore vigoureux, mais l'âme s'en échappe. La guerre qu'ils ont entreprise porte au plus haut degré l'empreinte de cette Providence qui dirige si souvent l'effort des hommes vers un but contraire à celui qu'ils se proposaient. Il devait en être ainsi. L'action de Dieu est toujours plus visible au milieu de peuples qui professent d'être religieux, et surtout lorsqu'il s'agit d'une mesure de justice et de charité, qu'ils ont librement repoussée. L'illusion la plus profonde a présidé à la séparation du Sud. Ses chefs croyaient sauver l'esclavage, et ils ont fait tout ce qu'il fallait pour l'anéantir. Le jour où ils votèrent cette constitution, qui défend de toucher jamais à ce « fondement indiscutable » de leur nouvelle société, ils se crurent débarrassés pour toujours de l'affreux fantôme de l'abolitionisme, et voici que l'abolition elle-même les enveloppe de toutes parts. Mais cette action providentielle n'a pas été moins frappante dans la marche qu'a suivie le Nord. Il n'avait jamais regardé comme possible une émancipation prochaine. Il avait toujours reculé d'effroi devant la menace souvent articulée d'une séparation. Il avait dû borner ses désirs au domaine du possible. Opposer un point d'arrêt aux empiétements de l'esclavage, c'était tout ce qu'on osait tenter. Le parti républicain réprouvait sincèrement cette institution, mais ses devoirs constitutionnels l'obligeaient à la tolérer. Il n'avait pas le courage d'envisager en face ce qu'elle

avait de criminel. Ce qui lui apparaît maintenant comme une coupable complicité, n'était alors pour lui qu'un acte de patriotisme accompli à contre-cœur. Et encore ce parti n'était point homogène. La Nouvelle-Angleterre et les Etats du Nord-Ouest, relégués à l'extrémité de l'Union, avaient échappé à cette solidarité d'intérêts qui fausse le regard. Les Etats libres du centre, au contraire, unis par des liens étroits aux Etats à esclaves de la même zone, n'avaient donné à M. Lincoln qu'une majorité peu significative au point de vue des principes, et l'on sait qu'une partie de la Pensylvanie ne lui avait été acquise que par une question de tarif. Les deux cinquièmes des électeurs du Nord avaient voté pour des candidats démocratiques. Heureusement que la petite phalange des abolitionistes modérés était entrée dans le parti républicain. Elle lui apportait sa forte vie morale et la puissance d'un principe immuable, absolu, qui ne permet ni transaction ni compromis.

Tel était l'état du Nord à la veille du 6 novembre 1860. Si la majorité républicaine eût pressenti l'effroyable désastre qui devait résulter de sa victoire, il n'est pas douteux qu'elle n'eût reculé. Mais ici encore, l'illusion fut complète. Personne ne croyait que la séparation fût possible. C'est avec une parfaite sécurité qu'on déposa dans l'urne ce nom qui devait briser l'Union américaine. Six mois après, lors de l'attaque du fort Sumter, si l'on eût pu prévoir que ce premier coup de canon commençait une guerre de plusieurs années, qui mettrait en ligne un million et demi de soldats, il est bien probable qu'on eût laissé se consommer la séparation. Elle aurait entraîné tous les Etats intermédiaires et constitué une puissante république, qui aurait couvert les trois quarts du territoire de l'Union. Mêmes illusions. On se persuadait que dès sa première défaite, le Sud crierait merci. La guerre commença. Toutes les sympathies des amis de la liberté accompagnaient les armées du Nord, dans leur effort pour rétablir l'Union par une prompte victoire. Il n'est pas douteux que deux ou trois batailles gagnées en Virginie, n'eussent pulvérisé la confédération naissante. C'était un échafaudage bâti à la hâte et qui ne résiste pas au choc. La majorité unioniste n'avait pas encore été amalgamée avec la minorité séparatiste par l'intérêt d'une défense commune. Le Sud se serait soumis. Que serait-il arrivé? Sans doute qu'on aurait vu la fière aristocratie des planteurs, humiliée par un président opposé à l'esclavage, M. Lincoln aurait profité de son passage au pouvoir pour amoindrir une institution teinte du sang répandu dans une guerre fratricide. Il y avait là de quoi réjouir les amis de l'émancipation, toujours battus depuis trente ans, et qui se consolaient dans l'espérance que le

siècle prochain et la quatrième génération verraient luire de meilleurs jours. Mais leurs vœux et les nôtres devaient être dépassés. En effet, le Nord, trop heureux d'avoir conjuré le péril, aurait voulu consolider par des concessions nouvelles, l'œuvre accomplie par les armes. On aurait vu se reformer cette majorité esclavagiste du sénat, sur laquelle les démocrates avaient compté pour paralyser les intentions du président. Avec une reconstitution à cette époque, les républicains n'eussent pas même réussi à faire adopter le principe qui leur avait servi de programme : plus d'esclavage dans les territoires.

Les échecs matériels étaient donc la condition des victoires morales. En donnant à la séparation le temps de se consolider, ils laissaient les républicains en possession d'une majorité incontestée dans les deux chambres du congrès. Ceux-ci tirèrent bon parti de leur forte position. Les *bills* dirigés contre l'esclavage se succédèrent rapidement. Il fut aboli dans la capitale, ce qui doit amener tôt ou tard son extinction dans le Maryland. Les généraux, sortis presque tous de cette école militaire de Westpoint, l'un des plus ardents foyers de l'esclavagisme, reçurent la défense formelle de restituer les nègres fugitifs. Le bill de confiscation ordonna d'émanciper les esclaves des propriétaires insurgés. On décida par une loi que les immenses territoires des Etats-Unis demeureraient libres à tout jamais. Le bill d'émancipation offrait une indemnité aux Etats qui voudraient racheter leurs esclaves, et le président leur fit comprendre que s'ils ne profitaient pas de l'occasion ils auraient plus tard à s'en repentir. La reconnaissance du droit de visite supprima le grand obstacle qui rendait inefficaces les croisières européennes, et le supplice de Gordon assimilait enfin la traite à l'assassinat. Le préjugé de la couleur recevait le coup de mort par la reconnaissance d'Haïti et de Libéria, et maintenant les nègres qui représentent ces deux républiques sont reçus à l'égal des autres ambassadeurs dans les salons du président. Les esclaves fugitifs recueillis par les armées sous le nom bizarre de *contrebandes* reçoivent de l'Etat un salaire convenable, des contre-maîtres bienveillants qui dirigent leur travail, et des instituteurs qui s'efforcent d'élever le niveau de leur intelligence. Port-Royal, cette nouvelle Libéria conquise sur la Caroline du Sud, est devenu le centre de ces efforts régénérateurs. Le général Hunter, qui est à la tête de ce département militaire, est un philanthrope chrétien qui ne néglige aucun moyen de réhabiliter ces malheureux enfants de Cham. Là, dans cet Etat qui a inauguré la séparation, à quelques lieues de ce Charleston qui est la capitale de l'esclavagisme, quinze mille esclaves émancipés cultivent le coton plus

activement et aussi docilement que lorsqu'ils étaient encore sous le fouet de l'inspecteur. Le général Hunter a formé des régiments noirs qui se battent courageusement. On leur demanda lors de la première décharge s'ils avaient peur. « Non, répondirent-ils, nous avons confiance dans le Seigneur. » Il se trouve maintenant que les efforts sincères ou intéressés des planteurs pour amener leurs esclaves au christianisme, ont servi à rendre possible leur émancipation immédiate. La piété si répandue au milieu d'eux leur communique les deux qualités que réclament ces circonstances nouvelles, le courage et la soumission. Ils sont patients, laborieux, confiants en Dieu, reconnaissants envers leurs libérateurs; leur conduite exemplaire réfute victorieusement l'idée si répandue, que l'esclavage est la seule forme sous laquelle le nègre consente à travailler. Chacun se disait qu'il leur faudrait un long apprentissage de la liberté. Ceux d'entre eux qui l'ont obtenue sans transition ont prouvé qu'il n'était pas nécessaire de la leur faire attendre.

Mais la grande victoire morale qui a changé la face de la lutte américaine, c'est la proclamation émancipatrice de M. Lincoln. Elle avait été annoncée en septembre, mais elle ne devait entrer en vigueur qu'au jour de l'an. Pendant ces trois mois d'intervalle, il n'est pas d'effort qui n'ait été tenté pour détourner le président de « cette folie abolitioniste. » Les États intermédiaires restés dans l'Union ont exercé sur lui cette pression à laquelle il avait toujours cédé jusqu'ici. M. Lincoln est un homme scrupuleux, timoré, bienveillant et qui ne voudrait déplaire à personne. Il a dans son cabinet des ministres fort habiles, comme M. Seward, qui a toujours recommandé une extrême prudence. S'il s'est départi cette fois de sa politique antérieure, il faut qu'il ait pu constater que le moment était venu de déployer le drapeau de l'abolitionisme. Sa proclamation porte cette empreinte d'honnêteté et de conviction qui caractérisent tous ses actes. On y sent l'homme de cœur qui fait son devoir sans se dissimuler les fureurs qu'il va déchaîner. Son point d'appui est pris plus haut que la région des colères humaines, et l'on ne saurait lire sans émotion les mots qui terminent cette pièce mémorable : « Et sur cet acte que je crois sincèrement être un acte de justice, conforme à la constitution et commandé par la nécessité militaire, j'invoque le jugement réfléchi de l'humanité, et la gracieuse faveur du Dieu tout-puissant. » En recommandant aux esclaves affranchis de s'abstenir de toute violence, sauf le cas de défense légitime, il leur indique à la fois et leurs nouveaux droits et les devoirs qui en résultent. Cette proclamation tranche le principe de l'enrôlement des noirs dans les ar-

mées, et elle ne fait plus mention de ce projet de colonisation étrangère, vaine concession qu'on avait voulu faire au parti démocratique. En effet, du moment que les nègres libres continuent à cultiver le coton dans la Caroline du Sud, pourquoi priver ces régions brûlantes des seuls travailleurs qui puissent en supporter le climat ?

Qu'on mette maintenant en regard de cette proclamation la réponse que lui a faite M. Jefferson Davis. Tandis que le président des Etats libres recommande la douceur et la modération, son rival esclavagiste le menace de causer l'extermination de trois millions de noirs. Ou ses paroles n'ont pas de sens, ou elles indiquent le dessein bien arrêté de massacrer les nègres qui voudront jouir de la liberté. Et déjà l'on apprend que des cruautés inouïes ont été exercées sur des esclaves qui ont tenté de s'enfuir. L'un d'eux, pour avoir refusé de dénoncer l'un de ses compagnons, a reçu trois cents coups de lanière ; un autre a péri sous le fouet. M. Davis ajoute que les nègres qui seront pris combattant dans les rangs fédéraux seront remis à leurs Etats respectifs pour y être jugés d'après les lois. Quelles sont ces lois? C'est la vengeance de planteurs exaspérés qui ne reconnaissent aucune forme de procédure vis-à-vis de leurs esclaves, sauf l'essai de leur arracher des aveux par les tourments. C'est la loi du lynch qui leur permet de déterminer eux-mêmes la peine qu'ils veulent appliquer, et ils ont introduit depuis quelques années l'usage de brûler des nègres à petit feu. Ils l'ont fait pour le seul crime d'être porteurs d'écrits abolitionistes, que sera-ce pour celui d'avoir tiré sur son maître sous les ordres des envahisseurs ?

La proclamation d'affranchissement a trouvé un écho dans toute l'élite du peuple américain. Il est vrai qu'elle atteignait des Etats insurgés qui ne faisaient que se rire des paroles de M. Lincoln. On s'écriait dans le Sud qu'elle ne valait pas le prix du papier sur lequel elle était écrite, et M. Davis déclarait « que l'horreur que lui inspirait cet acte n'était tempérée que par son profond mépris pour cette expression d'une rage impuissante. » Mais, comme le disait un écrivain de New-York, « pour un navigateur longtemps battu par les flots en pleine mer, le faible rayon que lui envoie le phare, c'est déjà le port. » Le 1^er^ janvier, la voix du chef de cette grande nation venait de libérer les captifs. C'était comme le son joyeux de ces trompettes qui sonnaient le jubilé parmi les Juifs. Ce fait apparaissait comme si providentiel, qu'on ne pouvait douter que Dieu ne protégeât cette œuvre de sa justice et de sa bonté. Toute foi véritable anticipe sur l'avenir. Elle passe par-dessus les obstacles pour ne tenir compte que

du triomphe final. Aussi d'immenses assemblées se formèrent-elles le 1er janvier pour lire cet acte d'affranchissement. Après l'avoir écouté debout avec une religieuse émotion, ces multitudes l'acclamèrent par des transports d'enthousiasme. Les salles où l'on se réunissait étaient décorées par des emblèmes en rapport avec la circonstance, et à l'entrée de l'une d'elles on lisait ce passage si bien choisi : « Ce que vous aurez fait au plus petit d'entre mes frères, vous me l'avez fait à moi-même. » C'est surtout à Washington que les nègres ont accueilli ce beau jour avec un véritable délire de joie. Ils chantaient l'hymne de délivrance d'une voix si haute qu'on pouvait les entendre à la distance de plusieurs milles. Les hommes de couleur des Etats libres n'ont pas voulu se borner à un jour de fête, ils continuent à tenir des meetings où l'on entend retentir sans cesse ce cri « Bon Dieu, bénis Massa Lincoln ! »

Depuis la proclamation, la ligne de conduite des deux grands partis du Nord s'est sensiblement modifiée. Les républicains avaient été divisés dès le commencement des hostilités. La fraction extrême du parti n'avait point approuvé le choix de Mac-Clellan, excellent patriote, mais démocrate prononcé. Elle avait cherché à l'affaiblir, puis elle avait obtenu sa destitution. En contrariant le gouvernement, elle avait été l'une des causes principales de ces vacillations qui le discréditaient. M. Lincoln s'est enfin décidé à s'appuyer sur cette minorité énergique qui marche à la tête de la nation, et dont les fortes convictions sont justifiées par les événements. Il lui fallait un immense courage pour brûler ses vaisseaux, quand il savait qu'il allait pousser aux extrémités du désespoir les innombrables intérêts associés à l'esclavage. Mais il a très bien vu qu'en plaçant désormais la question non plus sur le terrain de l'ancienne Union, mais sur celui de l'affranchissement des noirs, il forcerait l'Europe éclairée à lui accorder ses sympathies, il relèverait le moral de son parti, et il lui inspirerait cet enthousiasme supérieur qui s'attache aux grandes causes humanitaires. Il ne s'est point trompé. Les républicains ont retrouvé la cohésion qu'ils avaient perdue. Leur ardeur belliqueuse s'est ranimée, car désormais chaque pouce de terrain repris sur M. Jefferson Davis est acquis à la liberté. Le centre du parti a rejoint son avant-garde. Il y a un an, on désavouait ces proclamations abolitionistes lancées comme des ballons d'essai par Frémont et par Hunter et l'on décourageait toute tentative d'enrôler, ne fût-ce qu'une compagnie de noirs. Qu'on juge du chemin qui a été parcouru. La proposition d'armer 150,000 nègres a été prise en considération, par 83 voix contre 53. Les publicistes européens qui paraissent douter de la sincérité du gouvernemunt fé-

déral, devraient lire les lamentations des journaux démocratiques. « Hélas! s'écrient-ils, où en sommes-nous! Qu'ils sont loin ces temps où le seul nom des abolitionistes nous faisait frissonner d'horreur, et voilà les hommes qui sont maintenant à notre tête! »

Les fruits de cette nouvelle politique commencent à se montrer sur tous les points. On avait objecté à l'acte de M. Lincoln, qu'il affranchissait 3,100,000 nègres, sur lesquels il n'exerçait aucun pouvoir, tandis qu'il refusait la liberté à 830,000 esclaves soumis à son autorité. On oubliait la loi d'émancipation, dont la proclamation était le corollaire. Voici la véritable situation. Pour les Etats dont l'indépendance est protégée par la constitution, rachat des esclaves avec indemnité; pour ceux qui se sont mis hors la loi, abolition pure et simple. Les Etats intermédiaires comprennent qu'au point où en sont les choses, ils doivent se hâter d'accepter les offres généreuses du congrès. Dans le Missouri, le parti de l'émancipation a remporté la victoire aux dernières élections. Le congrès vient de voter une loi qui prête à cet Etat 50 millions pour racheter ses esclaves, à la condition que cette mesure soit effectuée avant le 1er janvier 1864. Un bill du même genre est proposé pour le Maryland. N'est-il pas beau de voir un pays qui se ruine voter des sommes énormes pour faciliter le redressement d'une iniquité sociale. On ne saurait attacher trop d'importance à l'émancipation du Missouri. Ce grand Etat avait été considéré par les meneurs du Sud comme la clef de tout leur système. Pour le soumettre à l'esclavage, ils avaient voté ce fameux compromis, qu'ils ont résilié plus tard, quand ils ont voulu poursuivre leurs conquêtes. C'était le Missouri qui avait jeté sur le Kansas des bandes de forcenés pour lui imposer, par la terreur, une constitution esclavagiste. Par un étrange revirement, c'est le premier des Etats limitrophes qui se décide en faveur de la liberté. L'Arkansas reconquis en grande partie, ne pourra tarder à suivre cet exemple. La Virginie occidentale vient d'être admise dans l'Union, après avoir accepté le principe de l'émancipation. Dans la Virginie orientale, on ne compte presque plus un seul esclave au nord du Rappahanock. La question est posée carrément dans le Kentucky. Ce bel et florissant Etat n'est plus qu'un vaste camp, et partout où sont les armées fédérales, l'esclavage se fond. On calcule qu'elles ont affranchi déjà 200,000 noirs depuis le commencement de la guerre.

Il était naturel que l'esclavage, auquel une grande partie des populations du Nord tenait par d'innombrables intérêts, rassemblât ses dernières forces et tentât un suprême effort. Les institutions mauvaises ont la vie dure, l'histoire de tous les peuples l'a

prouvé. Le parti démocratique, annulé par la séparation, a su profiter habilement de toutes les fautes de l'administration. Un pouvoir vaincu sur les champs de bataille, est bien faible aussi devant le scrutin. On présenta comme un martyr Mac-Clellan, l'idole de l'armée, le vainqueur d'Antietam, le sauveur de l'Union. On promit d'imprimer à la guerre une impulsion plus vigoureuse. On reprocha au gouvernement les arrestations politiques, et quoique dans le Sud on pendît les unionistes, une partie du Nord ne pouvait voir sans indignation qu'on ôtât la liberté de nuire à des fauteurs de l'ennemi. Enfin, l'on profita du moment où l'absence de 800,000 volontaires déplaçait les majorités électorales. A l'aide de ces moyens et de ces circonstances, les démocrates viennent de remporter la victoire dans les grands Etats de l'Union. Ils s'étaient faits belliqueux pour obtenir les suffrages des masses. Depuis leur triomphe, ils démasquent leurs batteries. Il leur faut à tout prix arrêter la marche rapide de l'abolition, il leur faut la paix avec le Sud. C'est sur ces entrefaites que la dépêche de M. Drouyn de l'Huys est partie pour Washington. Malgré la modération de sa forme, et quoique calculée pour ménager les susceptibilités du gouvernement fédéral, elle sert à merveille les projets de l'opposition démocratique. Celle-ci ne manquera pas d'exploiter la bienveillante proposition de la France, de cette vieille amie toujours attentive aux vrais intérêts de l'Amérique. Les démocrates, armés de cette dépêche, pourront embarrasser M. Lincoln, mais ils n'arrêteront pas la marche des événements. Depuis la proclamation, les conditions de la paix ont changé. L'Union sans esclavage, voilà désormais le programme du parti qui gouverne le Nord. Il en réalisera tout ce qui sera possible, et dans tous les cas, il ne consentira jamais à reconnaître l'indépendance du Sud avant que les Etats intermédiaires et les bords du Mississipi n'aient été définitivement acquis à la liberté.

Du reste, on se tromperait étrangement si l'on pensait que le Nord est épuisé. Dans cette sanglante expiation, qui frappe à la fois les auteurs du crime et ses anciens complices, les parts ne sont pas égales. Les Etats libres n'ont pas vu couler sur leur sol une seule goutte de sang. Les récoltes y ont été d'une abondance prodigieuse, le commerce de leurs grandes villes est encore florissant. A mesure que des millions s'engloutissent, des millions se reforment. La population de Chicago a augmenté à peu près de 30,000 âmes depuis le commencement de la guerre. Les importations et exportations du seul port de New-York présentent une augmentation totale de 335 millions de francs sur l'année 1861. L'émigration, d'abord atteinte par la crise, commence à se relever. Dans l'Etat de New-York, sur moins de

quatre millions d'âmes, 829,000 enfants ont suivi les écoles l'année dernière; le nombre des élèves, celui des instituteurs, leurs traitements, les heures de leçons, tout a augmenté dans une proportion sensible. Les colléges, académies et universités ont compté 37,000 étudiants, ce qui est à peu près le centième de la population totale. Les établissements charitables et philanthropiques n'ont subi aucune diminution dans le chiffre de leurs ressources. Que l'on compare cette prospérité à l'épuisement, à la misère et aux souffrances de tout genre que les chefs de l'insurrection ont attirés sur le Sud, et l'on verra que le Dieu protecteur des opprimés a mieux tenu ses promesses que ne l'a fait ce « roi-coton, » à la toute-puissance duquel les planteurs avaient confié leurs destinées.

La nouvelle phase dans laquelle est entrée la guerre d'Amérique devait nécessairement réagir sur les sentiments de l'Europe. L'état de l'opinion, dans la patrie de Wilberforce, était un mystère inexplicable pour les amis de la liberté. On comprend le sentiment douloureux de Madame Stowe, obligée de renvoyer aux femmes d'Angleterre ce même appel qu'elles avaient adressé autrefois à leurs sœurs d'Amérique. Elle leur rappelle ces 600,000 signatures par lesquelles s'était exprimée leur horreur pour l'esclavage. J'ai vu ces vingt-six énormes volumes in-folio magnifiquement reliés qui décorent le salon de Madame Stowe, et je n'ai pu contempler sans tristesse ce monument d'un temps qui n'est plus. Mais dans un pays libre, les égarements de l'opinion publique ne sont jamais que passagers. Si le *Times* est un Goliath avec lequel aucun journal ne saurait combattre à armes égales, on peut lui opposer le meeting. C'est dans ces assemblées enthousiastes qu'on sent battre le cœur de la nation. Ce sont elles qui redressent les abus, même ceux de la presse. Dès qu'une agitation poursuivie sur ce terrain a modifié l'opinion, le puissant chef de file des journaux fait volte-face avec une dextérité consommée. Nous devons donc signaler avec bonheur la formation de la Société d'émancipation. Elle a pour but de s'opposer à cette réaction esclavagiste qui devenait chaque jour plus audacieuse. Il était temps de résister. Depuis la proclamation de M. Lincoln, les amis du Sud ne pouvaient plus prétendre que l'esclavage fût étranger à la querelle. Ils avaient dû changer de front et prendre la défense de ces intéressants possesseurs d'esclaves, menacés dans leurs institutions et dans leur propriété, par une mesure incendiaire. Le *Times* n'eut qu'à reprendre les arguments par lesquels il s'était opposé autrefois à l'œuvre de Wilberforce, et il démontra, par des passages de la Bible, que l'esclavage est d'institution divine. Pour qu'un

journal, qui est le baromètre fidèle de l'opinion, osât révéler à ce point ses véritables tendances, il fallait que le mal eût fait déjà des progrès alarmants. Le danger était sérieux. Comme le disait le duc d'Argile, « toute tentative d'établir l'esclavage sur l'Ecriture sainte fait plus de mal au christianisme que si l'évêque Colenso publiait chaque semaine un nouveau livre contre le Pentateuque. » D'ailleurs, si l'Angleterre a émancipé les noirs, elle rencontre dans ses colonies un parti puissant qui voudrait qu'on asservît les natifs au profit des blancs. Tout obscurcissement des notions de justice et d'humanité dans un empire qui compte en dehors de l'Europe 200 millions de sujets, peut avoir des conséquences incalculables pour le progrès de la civilisation et la propagation de l'Evangile.

La Société d'émancipation s'est mise à l'œuvre avec ardeur; elle fournit des communications sur la crise américaine à 360 journaux ; son comité compte 200 membres, et entre autres des députés au parlement, des maires de grandes cités, des pasteurs éminents. Elle vient d'organiser de grands meetings, tenus à la même heure dans la capitale et dans d'autres grandes villes. A Londres, l'immense salle d'Exeter Hall où s'entassaient 5,000 personnes étant insuffisante, il a fallu tenir un meeting dans une autre portion de ce vaste bâtiment, et un troisième également nombreux dans la rue adjacente. L'enthousiasme était prodigieux et les discours des orateurs, parmi lesquels nous devons citer MM. Noël et Newman Hall, exerceront une influence profonde sur l'opinion de l'Angleterre. Ce dernier a résumé son discours dans quelques aphorismes bien propres à ranimer dans le cœur des Anglais les émotions trop effacées, de la glorieuse époque de l'affranchissement. « Nous voulons rappeler, dit-il, quelques principes fort simples, que les amis du Sud, oublient volontiers, mais qui devraient être regardés comme des axiomes par toute assemblée de citoyens anglais. Voici ces principes : C'est que Dieu a fait d'un même sang toutes les nations pour habiter sur toute la surface de la terre, — qu'il n'y a pas de droit plus sacré que celui qu'un homme a sur lui-même, et qu'il n'y a pas d'attentat comparable à celui de dérober un homme à lui-même, — que c'est une abomination de voler un homme et de le vendre, — que c'est une abomination d'élever un homme pour le vendre, — que c'est une abomination d'échanger ses propres enfants contre de l'or, — que c'est une abomination d'exposer des hommes et des femmes sur la table des ventes, de palper leurs muscles et de les adjuger au plus offrant comme un vil bétail, — que c'est une abomination de fouetter des femmes en public, qu'elles soient des comtesses hongroises ou de pauvres Afri-

caines, — que c'est une abomination d'emprisonner, et en cas de récidive, de pendre un homme pour avoir enseigné à son semblable la lecture de la Bible, — que c'est un hideux blasphème de citer la Parole du Dieu d'amour pour la défense de pareilles horreurs, — qu'une confédération d'hommes combattant pour les maintenir doit être assimilée à une entreprise de piraterie et non pas considérée comme engagée dans une guerre légitime, — que la conscience et le cœur de la libre Angleterre ne reconnaîtront jamais un empire avouant que sa pierre angulaire est le droit de perpétuer et d'étendre ces abominations, — et enfin comme la reconnaissance d'un empire implique la réception de son ambassadeur, que le dévouement de la Grande Bretagne pour sa souveraine bien-aimée, s'indigne à la seule pensée qu'une pareille insulte puisse lui être faite, et que cette main si pure qui tient un sceptre béni et révéré, sur une nation libre, pût jamais être souillée par le baiser des représentants de cette conspiration entreprise contre la civilisation, contre l'humanité et contre Dieu. » Les résolutions les plus énergiques conçues dans ce sens, ont été votées à l'unanimité moins *une* voix.

C'est un consolant spectacle que ce réveil de l'opinion en Angleterre. Déjà les classes laborieuses lui avaient donné un admirable exemple. Quoiqu'elles sussent bien que la rupture du blocus américain leur apporterait ce coton dont l'absence les expose à mourir de faim, elles ont résisté aux efforts adroits et persistants par lesquels on voulait faire dériver leurs sympathies du côté des possesseurs d'esclaves. Maintenant ce sont des hommes de vaste influence et d'une position élevée, qui ne craignent pas d'affronter le ridicule versé sur eux à pleines mains, pour se faire les défenseurs d'une cause sainte, mais encore méconnue. Oui, c'est un beau spectacle, et je ne saurais mieux terminer cet article qu'en citant les premiers mots du discours de M. Newman Hall : « On trouve du bonheur à exprimer des sentiments acclamés par un peuple entier, mais il est une jouissance plus pure, c'est celle d'élever la voix en faveur d'une grande cause, avant que sa justice soit généralement reconnue. C'est un honneur de rendre hommage à la vérité quand elle règne entourée d'universels applaudissements ; mais il y a plus d'honneur encore à lui frayer le chemin vers ce trône dont la possession lui est disputée. »

G. Fisch.

VARIÉTES.

—

FRAGMENT D'UNE LEÇON DE M. ROSSEEUW SAINT-HILAIRE

FAITE A LA SORBONNE LE 3 FÉVRIER 1863.

Le cours de M. Rosseeuw Saint-Hilaire roule cette année sur l'histoire des Juifs depuis l'exil de Babylone. Après avoir raconté la reconstruction du temple par Zorobabel, et vu se reformer avec la tribu de Juda le noyau d'un peuple nouveau sur les ruines de la ville sainte, tandis qu'Israël reste dispersé dans l'exil, le professeur s'est arrêté un instant, à ce moment solennel de l'histoire du peuple hébreu. Il a regardé autour de lui pour chercher dans les annales des autres peuples des analogies avec cette étrange et mystérieuse histoire.

Les destinées de la Pologne, a dit M. Rosseeuw Saint-Hilaire, offrent plus d'un rapport avec celles du peuple de Dieu : comme lui, elle se survit à elle-même, et sa nationalité vivace défie tous les efforts qu'on fait pour la déraciner. Comme lui, et plus encore que lui, elle a été mutilée, déchirée en lambeaux; mais elle n'est pas éparse sur la face du globe, et ses tronçons saignants s'agitent de plus près pour se rejoindre. Y parviendront-ils un jour? Je ne sais. Je n'accuse ici personne, au moins dans cette génération; j'accuse seulement les crimes des pères qui se transmettent à leurs enfants, par cette hérédité vengeresse à laquelle on ne peut échapper. Le pacte d'iniquité qui a morcelé la Pologne a été conçu avec une habileté trop profonde. Les trois grandes puissances du Nord, devenues solidaires d'une même spoliation, à la face de l'Europe qui l'a lâchement tolérée, ne peuvent plus défaire ce qu'elles ont fait, ni reconstruire ce qu'elles ont détruit. Une seule le voudrait que les autres ne la laisseraient pas faire!

Est-ce à dire pour cela que la Pologne doive désespérer de renaître un jour? Non, car les peuples ne meurent pas, et elle n'a jamais cessé de vivre, comme Israël en exil, de cette vie morale et religieuse qui tôt ou tard doit y réveiller la vie politique. Qu'elle ne se décourage donc pas :

qu'elle soit fidèle à elle-même, et à ses vieilles traditions nationales. Tant qu'elle se souviendra de son glorieux passé, elle peut encore se fier à l'avenir, et l'attendre en priant, au pied de ces autels que le vainqueur n'a pas osé détruire. Son temple est debout, sa foi vit encore dans les cœurs, et c'est là le gage le plus sûr d'une nationalité qui ne peut pas périr.

Une autre analogie me frappe; mais celle-ci, ce n'est pas dans les faits qu'elle existe, c'est dans les idées. Comme l'Israël de la dispersion, la France de nos jours est scindée en deux. D'un côté, je vois une masse indifférente ou sceptique, fascinée par les séductions de cette vie, comme les Hébreux par celles de Babylone. Cette masse n'a que deux religions, son intérêt d'abord, et ensuite son plaisir. Par moments, je l'avouerai, je m'effraye de voir autour de moi ce débordement d'appétits sensuels; je regarde passer ce vaste courant de matérialisme où se laisse entraîner la société moderne. Je me demande où elle va et à quoi elle croit encore; et sous ce vague semblant de religiosité dont s'enveloppe parfois son scepticisme, je ne vois que le culte de « l'Abîme notre père, » culte trompeur dont le grand prêtre s'incline devant l'autel avant de le démolir!

Parfois aussi, c'est un sensualisme plus naïf et plus franc, étourderie calculée de quelques *enfants terribles* qui s'amusent à dire tout haut ce que tout le monde pense tout bas. Ainsi, j'ouvre le plus grave de tous nos journaux quotidiens, le *Journal des Débats* (23 janvier), et j'y lis ces lignes, qu'on s'étonnera peut-être d'y rencontrer; elles sont extraites d'un article de M. Taine, sur la poésie anglaise, et incidemment, sur l'art italien au seizième siècle : « Les noms sont chrétiens dans ces tableaux, nous dit l'auteur, mais il n'y a de chrétien que les noms. Ce Jésus n'est qu'un Jupiter crucifié. Ces Vierges, que Raphaël dessine nues avant de leur mettre une robe, ne sont que de belles filles, toutes terrestres, parentes de sa *Fornarina*. Ce que le spectateur sent dans une madone de Raphaël, c'est le tronc puissant, la superbe pousse qui annoncent la race et la santé; ce n'est pas l'expression morale, comme aujourd'hui, que les artistes peignent, la profondeur d'une âme tourmentée et raffinée par trois siècles de culture; non, c'est au corps qu'ils s'attachent; le point important pour eux, c'est de bien faire un homme et une femme nus. »

Certes, M. Taine est un homme d'esprit, un brillant écrivain qui a fait ses preuves dans plus d'un genre; mais il nous permettra de le lui dire, il y a ici un double blasphème : envers la foi d'abord, et ce n'est pas sur celui-là que je veux insister, bien que ce soit chose grave, pour le dire en passant, que d'insulter ainsi aux croyances d'un grand pays; blasphème aussi contre l'art, car il faut que le sens du divin, que le sens même de l'idéal ait manqué à l'auteur de ces lignes, pour attenter ainsi à la céleste pudeur des Vierges de Raphaël, et déshabiller du regard ces chastes créations d'une pensée non moins chaste qu'elles. Leur vue seule, j'en appelle à ceux qui les comprennent, apaise la tempête des sens au lieu de la pro-

voquer. Je n'ai qu'à contempler ce pur idéal de la femme, vierge et mère tout ensemble, et l'énigme est résolue : le peintre m'a presque fait comprendre un des plus touchants mystères de notre foi.

Ne retrouvez-vous pas aussi, Messieurs, l'Israël de l'exil dans ce *servum pecus*, plongé dans son tourbillon de jouissances ou d'intérêts sensuels, avec quelques meneurs plus hardis qui marchent en avant, et s'imaginent conduire le troupeau quand ils sont poussés par lui. Oui, ce sont bien là les masses qui font le bruit et le succès; ce n'est pas l'élite qui pense et qui domine, l'élite qui ne fait pas les nations, mais qui les entraîne à sa suite! Allez donc où votre fantaisie et vos sens vous mènent, adorateurs du néant et poëtes de la matière! mais souvenez-vous de ces paroles immortelles de Tocqueville : « Celui qui ne croit pas, doit servir! » Allez, c'est en suivant ces voies que les peuples périssent, et la France périrait bientôt si elle n'avait que vous pour la faire vivre!

Mais comme cette élite du peuple hébreu, qui se cramponne avec Juda aux ruines de la sainte cité, en France aussi, Dieu soit loué! à côté de cette masse indifférente ou sceptique, il reste encore un noyau de fidèles partagés entre le culte d'une foi positive et celui de ces nobles croyances qui seules valent la peine de vivre, Dieu, le devoir, l'immortalité de l'âme! Ils sont bien peu nombreux, sans doute; mais les suffrages ici ne se comptent pas, ils se pèsent! Et par un privilége dont je me sens heureux et fier, c'est à cette petite phalange, plus forte que nombreuse, qu'a été remis depuis un demi-siècle, en France, le sceptre du haut enseignement. Oui, je me souviens, non sans orgueil, que, dans cette chaire où j'ai depuis vingt-cinq ans l'honneur de m'asseoir, le plus grave et le plus vénéré de nos maîtres, Royer-Collard, et après lui M. Cousin, avec sa parole éloquente, sont venus relever le drapeau du spiritualisme abattu. C'est à leur école que j'ai puisé, moi et bien d'autres avec moi, ces fortes et saines croyances qui, plus tard, ne m'ont pas suffi, mais qui m'ont préparé, je puis le dire, pour des croyances encore plus hautes. Je croyais alors le matérialisme détrôné pour jamais; erreur naïve dont je m'accuse! Il y a de mauvais instincts qui ne peuvent pas plus mourir dans le cœur de l'homme que les doctrines qui les caressent. Seulement celles-ci changent de nom avec les siècles et avec la mode; ce qui, dans ma jeunesse, s'appelait *sensualisme* s'appelle aujourd'hui *panthéisme;* mais si l'autel est changé, c'est toujours le même dieu qu'on y adore, et ce dieu, sous un nom ou sous l'autre, c'est toujours le *moi!*

Mais que m'importe le culte de la foule, aussi longtemps qu'en jetant les yeux à mes côtés je verrai mes collègues, mes amis, mes frères en spiritualisme lutter avec moi, quoique sous un autre drapeau, contre l'incrédulité qui nous déborde? Ai-je besoin de vous les nommer tous? C'est d'abord, dans une chaire voisine, M. Laboulaye que je cite le premier, parce que c'est le plus avancé, celui qui, sans perdre pour cela une des sympathies de son vaste auditoire, tend la main de plus près aux

partisans d'une foi positive; ce sont MM. A. Garnier, E. Saisset, J. Simon, Barthélemy Saint-Hilaire, Franck, Janet, etc., tous ces fermes esprits qui, dans un siècle de doute, n'ont jamais vacillé, jamais cessé de croire et d'enseigner Dieu, le devoir et l'immortalité de l'âme, ce *minimum* des croyances de l'humanité au-dessous duquel il n'y a plus rien que l'abîme. Ce sont là nos alliés nécessaires, à nous qui croyons, comme les Hébreux en exil, au relèvement des autels, non pas dans les Eglises seulement, mais dans les cœurs, et à la reconstitution de notre nationalité religieuse. Chacun sous notre bannière, sans la renier et sans la confondre, nous sentons le besoin de travailler ensemble à cette grande restauration, et de redresser, comme Juda, notre temple abattu. Pour nous, chrétiens, ce sera le temple de Jéhovah et de sa foi révélée; pour nos alliés, et nous en comptons beaucoup dans les rangs de la philosophie, depuis Platon jusqu'à nos jours, ce sera le sanctuaire de la pensée, où des mains fidèles se chargent d'entretenir ce feu sacré qui ne doit pas s'éteindre, ces nobles et austères croyances qui sont, hélas! le culte des minorités; mais dans l'antiquité comme de nos jours, ne sont-ce pas toujours les minorités qui ont gouverné le monde? Ah! passons-nous de main en main, comme aux fêtes de la Grèce, ce flambeau sacré dont il faut raviver la flamme! Luttons courageusement pour empêcher toutes ces saintes traditions, la foi, le devoir, le dévouement, le sacrifice, de disparaître du monde et de se laisser prescrire! Protestons sans nous lasser, soutenus dans notre enseignement par une autre phalange, peu nombreuse aussi, j'en conviens, d'écrivains d'élite, restés fidèles au culte de tout ce qui est noble et vrai. Protestons, comme le faisait hier M. de Rémusat dans son bel article de la *Revue des Deux-Mondes* (1er janvier 1863), quand il rappelait avec tant de dignité la hauteur de leur mission aux écrivains qui parfois l'oublient; rappelons à la France qu'elle aussi elle a reçu de Dieu une mission, et que ses livres se répandent sur le monde aussi bien que ses armées; qu'elle n'est pas coupable seulement du mal qu'elle fait, mais du bien qu'elle ne fait pas, et qu'elle aurait pu faire. Protestons sans nous lasser : la France, emportée par son courant de sensualisme et d'incrédulité, pourra pour un temps ne pas nous écouter; Israël non plus n'écoutait pas ses prophètes; l'Angleterre, pendant vingt ans, n'écouta pas Wilberforce! Et cependant il a tenu bon, et cette minorité tenace, qui croyait à la liberté, à la dignité humaine, a fini un beau jour par se changer en majorité, et la lèpre de l'esclavage a disparu de la face de l'Angleterre, comme elle disparaîtra bientôt de celle des Etats-Unis. Protestons, comme Wilberforce, fût-ce sans espoir, et si les masses ne nous écoutent pas, nous aurons pour nous les cœurs et les esprits d'élite. Dans notre pèlerinage vers cet Israël perdu, sous le drapeau de Descartes ou sous celui de Pascal, nous finirons, j'ose vous le prédire ici, par retrouver les vertus de nos pères quand nous aurons retrouvé leurs croyances.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

ÉTUDES CONTEMPORAINES

—

LE RÉVEIL RELIGIEUX

AU SEIN DU PROTESTANTISME FRANÇAIS

SON PRINCIPE, SES DIVERS PROBLÈMES, SA POSITION ACTUELLE \

GENÈVE RELIGIEUSE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, par le baron H. DE GOLTZ, chapelain de l'ambassade de Prusse à Rome, traduit de l'allemand sous les yeux de l'auteur, par C. MALAN, ancien pasteur à Hanau et à Gênes. — VIE DE H. PYT, par GUERS. — MÉMOIRES DE A. BOST, *pour servir à l'histoire du Réveil.*

I.

Le fait rappelé par le titre que nous venons d'écrire a le privilége ou l'inconvénient de ne laisser indifférente aucune personne s'intéressant, de près ou de loin, aux questions religieuses. Chez la plupart domine une ardente sympathie, qui les pousse à rendre grâce pour les nombreux bienfaits dont ils sont redevables au réveil datant du premier quart de notre siècle. Afin de pouvoir apprécier le grand changement qui s'est accompli depuis, il faudrait avoir vécu avant 1815. Aussi quand on rencontre un de ces hommes, déjà fort rares, qui ont eu cet avantage, peut-on apprendre bien des choses. A-t-il été lui-même franchement atteint par l'esprit nouveau qui a soufflé dans le domaine religieux? Alors il abonde en détails curieux, en descriptions saisissantes, destinées à vous faire toucher du doigt le grand contraste entre la veille et le lendemain. Les journaux religieux, s'il y en avait, étaient pâles et insignifiants; il n'était question ni de littérature religieuse, ni de sociétés de traités, ni d'évangélisation, ni de mission; la Bible de famille continuait bien à occuper une place plus ou moins honorable dans quelques maisons pieuses; mais, en général, elle était peu lue; les futurs ministres de l'Evangile trouvaient même le moyen de terminer leurs études sans s'en occuper. Les habitudes religieuses, quand elles n'avaient pas disparu, avaient dégénéré en un insignifiant formalisme : le sommeil et la mort régnaient partout.

Consultez-vous, au contraire, un homme qui n'a suivi le mouvement de 1815 que de très loin et avec plus de défiance que de sympathie? Il vous tiendra un langage fort différent. Les descriptions enthousiastes de son contemporain le font quelque peu sourire. « Pouvez-vous donc admettre, vous demande-t-il, que la piété eût décidément disparu de la terre dans les quinze premières années du siècle? Dieu aurait-il ainsi oublié de se garder pour lui, dans nos Eglises de langue française comme ailleurs, les sept mille qui n'avaient pas fléchi les genoux devant Baal? Croyez-vous donc que quelques Anglais au cœur médiocrement brûlant et à l'esprit fort étroit, aient eu tout à coup le privilége de ramener le saint Esprit de Dieu dans l'Eglise et de faire, en quelque sorte, mieux que renouveler le miracle de la Pentecôte? Non, non, remettez-vous-en au témoignage de quelqu'un qui a suivi tout de fort près : c'est là de la poésie, pour employer le terme le plus favorable, mais non de l'histoire; quelques jeunes gens, plus enthousiastes que judicieux, — je puis bien en parler ainsi, puisque la plupart furent mes condisciples, — ont cédé à un entraînement qui a produit une étrange illusion d'optique, dont ils n'ont plus pu revenir. Que diriez-vous du langage de l'homme superficiel qui vous soutiendrait qu'en hiver tout est mort dans la nature parce que les arbres sont dépouillés de leurs feuilles, les bosquets désertés par les oiseaux et les champs recouverts d'une épaisse couche de neige? En vérité, les enthousiastes du réveil se rendent coupables d'une semblable inadvertance; croyez-moi, tout n'était pas plus mort alors que tout ce qui a le bruit de vie n'est vivant aujourd'hui; nous marchions lentement, il est vrai, mais enfin sûrement. Voyez, au contraire, à quoi il a abouti ce fameux mouvement du Réveil, dont on a tant parlé? L'heure fatale, la trentième année, — la durée d'une génération d'hommes, — avait à peine sonné qu'on voyait sortir des rangs mêmes de ses plus enthousiastes représentants une tendance qui, en peu de temps, devait rejeter les éléments de toute religion. On a beaucoup médit et de notre orthodoxie morte, et de notre déisme du commencement du siècle; valaient-ils donc moins que ce panthéisme et ce naturalisme qu'on voit aujourd'hui surgir de toutes parts? Sans contredit, nous avions des progrès à faire; mais nous étions sur le bon chemin pour les réaliser : nous respections tous la Bible, dont personne ne songeait à mettre en doute l'autorité. J'ose penser que, malgré ses misères, notre position était moins critique que la vôtre. Et ce changement, à qui doit-il être imputé? A ce bruyant réveil tant vanté! A force de vouloir nous mettre au régime du méthodisme anglais, on a fini par évoquer le vieil esprit gaulois, sceptique et railleur; échappant à la camisole de force du calvinisme, importé d'Ecosse, le génie français fait l'école buissonnière quand il ne va pas se jeter aux pieds de Montaigne et de Rabelais. C'est à vous de voir, Messieurs les jeunes théologiens de la troisième phase du Réveil, si, par vos tirades sentimentales et votre dogmatique aux contours indécis,

vous réussirez à conjurer le démon que vos aînés ont déchaîné. L'ultradogmatisme a évoqué le scepticisme; comme je ne suis pas un esprit étroit, je vous souhaite le meilleur succès, mais tout en me demandant si votre position est donc beaucoup plus belle que celle d'avant 1815, dont on a tant médit. Encore un coup, nous marchions; on a voulu voler, et vous voyez où vous en êtes; comme toujours l'aventure d'Icare a mal tourné. »

Telles sont les deux appréciations diamétralement opposées, dont le Réveil est l'objet. Si nous les avons rappelées, c'est uniquement pour obtenir un point de départ, et nullement dans le but d'évoquer le procès engagé depuis un demi-siècle, et que l'histoire seule pourra juger en dernière instance. Du reste, à quoi bon intervenir? Le réveil, lui aussi, est au bénéfice de la théorie des faits accomplis. Quand on ne l'a pas accepté, il a fini par s'imposer; ceux-là mêmes qui le regrettent le plus ont subi son influence beaucoup plus qu'ils ne se l'avouent. Je ne citerai qu'une anecdote à l'appui. Nous nous sommes laissé dire que, vers 1815, dans une ville très fière d'avoir conservé la religion de ses pères, un homme de lettres assez connu, ayant demandé sur son lit de mort les consolations d'un pasteur, celui-ci ne trouva rien de plus édifiant à lui recommander que les comédies de Molière. Ledit pasteur jouit encore aujourd'hui d'une verte vieillesse; il est loin de s'être réconcilié avec le réveil; cependant nous sommes assuré que, consulté de nouveau, il ne donnerait pas le même conseil à un moribond. Sans doute, l'expérience de la vie pourrait être pour quelque chose dans le changement, mais le mouvement religieux aurait aussi sa part d'influence à réclamer. Ce qui le prouve, c'est que, grâce à l'esprit nouveau qu'il a répandu, on ne trouverait plus aujourd'hui de pasteur, si jeune fût-il, qui osât tenir un pareil langage. Ils ont donc beau s'en défendre, les ennemis systématiques du mouvement, devenus fort rares, ont, dans une certaine mesure, subi son influence.

D'un autre côté, où sont-ils ces hommes tout d'une pièce, prêts à faire de tout point l'apologie de l'ère religieuse qui date de 1815? En tout cas, ce n'est pas dans les rangs des personnes à cheveux blancs qu'il faudrait aller les chercher. Pour peu qu'ils aient été acteurs dans le réveil, ils savent à quoi s'en tenir; ils ne cessent pas, il est vrai, de rendre grâces à Dieu pour tout le bien qui a été fait; ils confessent aussi plus d'un faux pas résultant de l'inexpérience, de la précipitation et d'autres causes. Ah! si on pouvait revivre! que de choses qu'on ne ferait plus ou qu'on ferait autrement! Nous avons une telle confiance dans la maturité chrétienne des hommes du réveil, que nous ne craignons pas d'être démenti en disant que les apologistes systématiques et absolus de tout ce qui s'est fait dans cette première moitié du siècle seraient encore plus rares que les détracteurs.

Les deux partis extrêmes tendent donc à disparaître complétement de

la scène, s'ils ne l'ont déjà fait. Quant à l'immense majorité du public religieux, elle se réjouit du mouvement dont elle recueille les fruits; elle moissonne sans se demander ni qui a semé, ni si le champ n'a pas reçu de l'ivraie en même temps que du bon grain. Pour ce qui est des hommes qui cherchent à se rendre compte des choses, ils sont fort peu nombreux. Ils font leurs réserves ou ils témoignent des sympathies, suivant qu'ils sont plus ou moins entrés dans le courant et qu'ils en ont senti la portée. Le fleuve, en s'écoulant, a laissé, pendant ces cinquante ans, bien des gens échoués sur le rivage! Celui-ci voulait tout simplement étancher sa soif; mais quand il s'est senti soulevé et perdant terre, il s'est ravisé et fixé au rivage pour toujours; cet autre a eu plus de courage; mais dès qu'il a entrevu de loin les pics escarpés des pays dans lesquels il fallait s'engager, il a eu hâte de poser ses tentes dans des climats plus doux; d'autres, ce sont les hommes pratiques et avisés, quand ils ont vu que le réveil réclamait des sacrifices, dérangeait des habitudes prises, se sont tout simplement mis à remonter le courant. Ah! que n'ont-ils su à temps, disent-ils, ce qu'il portait dans son sein! comme ils l'auraient sagement endigué et contenu, au risque de tarir sa source! De nuance en nuance, nous arrivons jusqu'à ceux qui, après avoir appartenu au Réveil, n'ont pas été à la hauteur de ses exigences et se consolent flegmatiquement de le voir aujourd'hui compromis, en rassurant leur conscience par cette maxime, qu'ils ont apprise de ses ennemis systématiques: Tout mouvement de ce genre ne dure que trente ans!

Toutefois la prudence humaine, l'esprit de dénigrement et de critique n'ont pas seuls voix au chapitre. D'abord, à notre sens, c'est un fort bon signe en faveur du réveil d'avoir provoqué tant de partis divers qui font leurs réserves. Cela prouve évidemment qu'il est bien un mouvement *sérieux* et *profond*, allant jusqu'au fond des choses et mettant à nu les pensées secrètes des cœurs: comme le christianisme, il a l'avantage de ne laisser indifférent aucun de ceux qui entrent en contact avec lui. Aussi s'il a rencontré des hommes utilitaires disposés à ne l'accepter que sous bénéfice d'inventaire, il a gagné plus d'un esprit qui, sans se faire la moindre illusion sur ses travers et ses faiblesses, a sondé le mouvement jusqu'au fond, l'a trouvé en somme légitime et salutaire, et est bien décidé à ne reculer à aucun prix devant les conséquences renfermées dans les prémisses. Voilà pourquoi le réveil, qui n'est plus jeune, compte aujourd'hui dans ses rangs des partisans aussi zélés, aussi enthousiastes qu'en 1820. Pleins de confiance, ils ont abandonné la barque au courant, bien décidés à atteindre la haute mer. Ayant la Parole de Dieu au gouvernail et la conscience pour boussole, comment pourraient-ils manquer d'arriver un jour? Ils n'ont pour cela que deux conditions à remplir: d'abord que la réflexion ne supplante pas cette fraîcheur de vie, ce caractère prime-sautier qui donnait tant de force aux hommes de la première génération du Réveil; ensuite, que, comme eux aussi, ils aient une

foi absolue en ce qu'ils estiment être la vérité. Du reste, qu'ils comptent peu sur l'encouragement ou la sympathie; précisément parce qu'ils sont les plus fidèles, les plus complets représentants du mouvement, ils doivent s'attendre à provoquer les protestations de tous ceux qui ne l'acceptent que partiellement et dans certaines limites. De même que les premiers pères du réveil eurent la douleur de soulever contre eux les préjugés et les haines de tous ceux qui se croyaient les défenseurs de la religion, ainsi faut-il que ceux qui veulent lui faire dire son dernier mot comptent sur les défiances et le mauvais vouloir des hommes qui, se prévalant du droit du premier occupant, élèvent la prétention de le représenter seuls.

II.

Telle étant l'attitude des partis en face du Réveil, est-ce bien le moment d'écrire son histoire? Personne parmi nous ne paraît avoir résolu cette question d'une manière affirmative, puisque l'entreprise n'a pas été tentée. Evidemment tout le monde a eu raison. Plusieurs circonstances empêchent d'écrire le récit d'un mouvement qui n'a pas encore pris sa place dans l'histoire. Pour n'en citer qu'une seule, bon nombre des hommes marquants sont encore pleins de vie et de force; — Dieu veuille que ce soit pour longtemps! — ils continuent à exercer une grande influence; le souvenir du grand bien qu'ils ont fait est encore présent à toutes les mémoires; on leur doit plus que la vérité, ce qui ne fait pas précisément le compte de l'histoire. Ce qu'on peut faire pour le moment, c'est de publier la biographie de ceux qui, après avoir joué quelque rôle, nous ont trop tôt quittés, et de préparer des mémoires d'outre-tombe sur les faits dont on a été témoin. C'est là une dette que nos aînés doivent à la vérité, et nous voudrions que, laissant toute fausse modestie de côté, quiconque a vu, ou entendu, ou fait quelque chose, se fît un devoir de conscience d'en conserver un récit en l'entourant de toutes les garanties désirables d'authenticité et d'impartialité. Ce n'est que quand il sera possible de critiquer tous ces renseignements en les contrôlant les uns par les autres qu'on pourra songer à écrire l'histoire du Réveil.

On voit, par la liste incomplète des écrits que nous avons donnée, que plusieurs personnnes ont déjà compris leurs obligations à cet égard. Mais comme cette besogne menaçait de traîner en longueur, un de ces honorables écrivains a perdu patience : chose assez nouvelle! c'est un Allemand! Il faut dire, à sa décharge, d'abord qu'il n'a exploité qu'un champ fort restreint du Réveil français, Genève; ensuite qu'il l'a fait pour l'instruction du public religieux de son pays, ce qui est très flatteur pour

notre Réveil et en même temps consolant pour la ci-devant Rome protestante.

Malgré cela, l'ouvrage de M. de Goltz, qui nous revient en traduction, — sous la recommandation d'un des noms les plus aimés du public du Réveil, — n'en porte pas moins le caractère d'un fruit hâtif et précoce. On sent qu'il a crû aux premières ardeurs du printemps : n'allez pas lui demande cette saveur, cette maturité, ce fini exquis, qui caractérise les produits de l'automne. D'abord le Réveil, dans ce livre, nous apparaît essentiellement sous les côtés par lesquels il peut être profitable à l'Allemagne. C'est ainsi que le point de vue théologique est laissé dans l'ombre, tandis que les préoccupations ecclésiastiques dominent. C'est sans doute fort à propos, à l'heure qu'il est, pour le méridien de Berlin, mais on est un peu de mauvaise humeur en voyant sa propre histoire écrite dans l'intérêt du voisin, alors que soi-même on a tant de leçons pressantes à en recevoir. Et puis, est-il permis d'isoler la question théologique de la question ecclésiastique? En ceci M. de Goltz ne nous paraît pas avoir saisi le mouvement dans toute son unité, bien qu'il la laisse entrevoir.

Comment aurait-il pu en être autrement? L'auteur allemand, qui nous fait l'honneur de s'occuper de nous, écrit exclusivement l'histoire de Genève religieuse. Sans doute cette ville a joué un grand rôle dans le mouvement religieux contemporain ; mais pour si grand qu'on le fasse, on ne pourrait pas dire pourtant qu'elle ait absorbé ou toujours dominé le mouvement dans les pays de langue française. Que si on nous répond que M. de Goltz était bien libre de restreindre sa tâche et de ne s'occuper que de Genève, nous répondrons qu'il ne pouvait le faire avec fruit. Car enfin le Réveil porte un type général et bien connu : la ville de Calvin n'a pas tout fait ; le centre a dû aussi accepter plus ou moins ce qui lui venait de la circonférence : Genève religieuse au dix-neuvième siècle ne peut être entièrement comprise si on l'isole trop de tout le mouvement environnant. En perdant ce fait de vue, M. de Goltz en est venu à donner, dans son livre, une place à des préoccupations locales qui intéressent moins les personnes vivant dans un horizon plus étendu. Mais, même ainsi restreinte, selon nous, la tâche hardie de l'écrivain allemand demeurait assez difficile. Il nous dit, à la vérité, qu'il a passé deux ans en Suisse pour la mener à bonne fin. Cela suffisait-il dans un milieu si compliqué, alors qu'il s'agissait de décrire, en présence des contemporains, un mouvement qui a duré cinquante ans? Chacun sait par expérience qu'on prend un air plus ou moins guindé quand on pose devant la chambre noire du daguerréotype ; pour avoir la vraie physionomie d'un homme, il faudrait qu'on le saisit au moment où il s'y attend le moins et alors qu'il est vivement préoccupé des pensées qui lui sont les plus familières. Nous nous imaginons qu'il ne doit pas en être autrement des hommes publics. Aussi doutons-nous que les diverses tendances, encore en présence à

Genève, aient bien été prises au meilleur moment pour trahir leur secret. La position de M. de Goltz a dû être délicate; et, hâtons-nous de dire qu'il s'en est tiré, en somme, d'une façon qui fait honneur à son discernement et à son équité. Il a eu le bon esprit de n'épouser aucune des nombreuses petites querelles locales; il a pris l'attitude d'un historien qui veut tout comprendre et rendre justice à chacun. Nous supposons qu'il s'est fait un devoir d'entendre plaider la cause de chaque parti, puis que, retiré dans son cabinet, il aura un peu mis la sourdine aux éloges qu'on s'administrait et tempéré passablement la critique qu'on adressait à ses voisins. De là est résulté un récit qui manque bien un peu de couleur locale, mais qui est, en somme, intéressant, assez complet et édifiant. Peut-être cette dernière qualité domine-t-elle un peu trop. On trouve bien dans le livre de notre auteur l'écho de certaines querelles bien vives qui ont, de fort bonne heure, déchiré le Réveil genevois, et il est heureux, après tout, qu'elles soient mises à l'arrière-plan. On nous assure que des antagonistes, dont l'ardeur n'est pas encore éteinte, ont consigné par écrit, jour par jour, le procès-verbal de ces joutes avec ordre à leurs héritiers d'en faire part au public. Nous espérons bien que ces mémoires subiront quelques coupures; sans cela ils risqueraient de faire un contraste assez sensible avec le récit de M. de Goltz. Le public ne l'en félicitera pas moins d'avoir fait en sorte d'être équitable envers tout le monde.

Il est cependant à cette règle une exception qui, d'ailleurs, ne peut être imputée à crime à l'auteur. Non-seulement il met en suspicion [1] les *Mémoires* de M. Bost, que le traducteur semble aimer moins encore, mais, ce qui est plus grave, il ne nous paraît pas avoir compris le rôle de leur auteur dans le Réveil. Cela confirme parfaitement la supposition que nous avons faite sur la méthode d'information suivie par M. de Goltz. M. Bost

[1] « Je n'ai pas considéré, dit-il, les *Mémoires* de M. Bost comme source historique qui aie droit à une *confiance absolue*. » Nous ne saurions voir là une réserve exclusivement applicable au livre en question. Quant à nous, nous la faisons *à l'avance* à l'égard de tous les écrits qui peuvent être publiés plus tard. Pour qu'ils eussent le droit d'être considérés comme une source historique ayant droit à une confiance *absolue*, il faudrait qu'ils nous arrivassent sous la forme de procès-verbaux écrits le jour ou le lendemain des événements, et qui plus est, *bien et dûment paraphés*. Sans cela ils nous présenteront le *Réveil* non pas tel *qu'il a été*, mais tel que l'écrivain *l'a vu* plus tard, alors que certaines tendances se sont manifestées. Et suivant qu'on aura pour celles ci de l'antipathie ou de la sympathie, on accusera ou on voilera ce qui dans le début du Réveil peut déjà leur avoir donné des gages. Il en résulte que la critique aura fort à faire. Nous irons plus loin. Les *Mémoires* de M. Bost ne sont nullement l'écrit qu'il faut lire avec le plus de précautions; justement parce qu'il n'est pas un esprit systématique, l'auteur a laissé échapper des incohérences, fidèles images de l'histoire, qu'un écrivain parlant au point de vue d'une théorie bien arrêtée se gardera bien de laisser poindre. Voilà pourquoi il est à jamais déplorable que M. Bost n'ait pas été plus complet pour ses propres *Mémoires*. Nul mieux que lui ne pouvait laisser voir la vérité entière.

a représenté la cause des battus; il n'eut jamais ni école, ni parti; personne ne se trouvant là pour plaider son procès auprès de l'auteur allemand, il l'a tout simplement perdu; c'est de rigueur : les absents ont toujours tort.

Oui, aux yeux des vainqueurs, mais c'est à l'histoire qu'il appartient de réviser le procès. Nous supposons que M. de Goltz aura entendu dire maintes fois, et par des personnes fort sages, appartenant à des tendances très opposées, que M. Bost ne put jamais marcher avec personne, qu'il fut toujours un astre errant, un excentrique. Et là-dessus il aura rédigé ses impressions. L'historien avait cependant un pas de plus à faire : tâcher de se rendre compte des travers imputés à cet homme d'ailleurs fort estimé, et d'un dévouement à toute épreuve. Peut-être s'il l'avait tenté eût-il entrevu toute une histoire intérieure du Réveil qui lui a trop échappé. Il est commode, pour se débarrasser d'une personnalité qu'on ne comprend pas, de la taxer d'excentricité. Reste seulement à savoir qui est le plus près du vrai point central, l'accusateur ou l'accusé. Il est dans le monde de la pensée certaines personnalités, fort rares, qui ont un rôle aussi important à remplir qu'en mécanique ces engins, appelés excentriques, dont on se sert pour changer la direction des mouvements. Deux partis, deux écoles sont en présence, mais la question n'avance pas parce qu'on ne peut plus s'atteindre. Arrive un simple volontaire, un soldat de fortune qui signale le point faible des deux tendances. Aussitôt les rangs se rompent; il en résulte un désordre effroyable dans lequel personne ne sait plus reconnaître son drapeau. Téméraire, imprudent, excentrique! crie-t-on de toutes parts; encore un peu de temps et, sans votre intervention aussi peu charitable qu'intempestive, nous remportions une victoire complète. Puis arrive plus tard l'histoire calme et impartiale qui finit par constater, à son tour, que ce prétendu esprit excentrique n'a fait que ramener vers la grande route royale, au centre même du probleme, des écoles et des partis qui s'égaraient dans les chemins de traverse et perdaient leur temps à débattre de simples points extérieurs, à la circonférence des problèmes. Eh bien! si M. Bost s'est acquis une réputation d'excentricité, c'est en partie parce qu'il lui a été donné plusieurs fois d'intervenir ainsi pour ramener ses contemporains sur la grande ligne droite et centrale que le Réveil eût dû suivre pour éviter les catastrophes et les réactions désastreuses, les révolutions. M. Bost est un de ces hommes bizarres qui pensent que toute vérité est toujours bonne à dire, dût-elle mécontenter les amis et réjouir les adversaires; il n'est pas de ces praticiens, sages et prudents, qui, traitant le public comme un moribond et la vérité comme une médecine, sont toujours occupés à tâter le pouls au malade pour ne lui servir qu'à dose homœopathique juste la portion de vérité qu'il peut supporter sans que son système en soit ébranlé; ne comprenant absolument rien au respect qu'on doit aux chefs de file et aux partis, étranger à ce qu'on appelle les vérités de *position*, il estime que

dès qu'on a le bonheur d'avoir trouvé le vrai, il faut livrer sa pensée tout entière sans se demander si elle plaira ou non. Avec cette ligne de conduite, on ne prend jamais son rang parmi ceux que la foule appelle des hommes influents et pratiques, mais on pousse soi-même ceux qui ont l'air de pousser les autres. Quels immenses services ne rend-on pas ainsi à ceux-là mêmes auxquels on a le malheur de ne pas plaire! Le Réveil n'a pas été tellement riche en hommes de cette trempe qu'on soit bien venu d'affecter de faire peu de cas du seul qui l'ait suffisamment aimé pour oser toujours lui dire ses vérités. Dans trois circonstances fort importantes, alors que le Réveil s'égarait, M. Bost, organe passionné du bon sens, a cherché à le ramener dans la bonne voie. C'est lui qui, le premier, a protesté contre les excès de la première dissidence dans la question de discipline ; c'est lui qui a élevé la voix quand le mouvement a menacé d'aller se perdre entièrement dans les sables stériles de l'intellectualisme; enfin il a renversé sans retour la funeste hypothèse qui faisait considérer la Bible comme un code destiné à régler jusqu'aux moindres détails tout ce qui concerne le culte et l'organisation des Eglises[1]. Ce sont là, sans contredit, trois des grandes phases du Réveil dans lesquelles il a joué un rôle décisif. M. de Goltz, sans doute, n'a pas négligé de signaler cette intervention salutaire du respectable vieillard, dont nous cherchons à signaler le rôle. Mais en a-t-il saisi toute la portée? Nous nous permettons d'en douter, car alors il nous eût expliqué pourquoi cette intervention légitime de M. Bost a échoué; il aurait été en possession d'un fil conducteur qui lui eût permis de sortir du labyrinthe : il aurait dominé son sujet.

Ceci nous amène à signaler le plus grand reproche qu'on puisse faire à M. de Goltz : il est dominé par son sujet, mais il ne le domine pas; il nous signale des faits très intéressants, recueillis avec soin, mais il les juxtapose sans les relier les uns aux autres. Nous osons à peine adresser ce reproche à un Germain; faute d'une conception philosophique ou théologique, il nous a donné moins un livre que les matériaux pour en composer un. Son récit intéressera fort ceux qui n'étaient pas au courant des événements dont il rappelle le souvenir. Mais nous craignons que ceux qui les connaissaient déjà ne soient désappointés, parce qu'ils attendaient autre chose. Au fait, le mal n'est pas trop grand, car les délicats forment toujours une imperceptible minorité, et c'est à eux qu'on peut le plus impunément déplaire. La majorité du public accueillera avec plaisir et intérêt l'histoire religieuse d'une ville dont le nom est cher à chacun et qui a joué un grand rôle dans notre développement religieux à tous. Du

[1] L'ouvrage de M. Bost, *Recherches sur la constitution des Eglises*, eut un honneur qui, à notre connaissance, n'a jamais été accordé à aucun autre écrit du Réveil. Il en fut acheté un certain nombre pour les bibliothèques de France, par un ministre de l'instruction publique!

reste, c'est plutôt l'ordre, la proportion et la coordination qui font défaut dans l'ouvrage de M. de Goltz, que le manque de renseignements. C'est à tel point que nous sommes tenté de retracer le mouvement *des idées* dans le Réveil en nous servant, en partie, des données qu'il nous fournit.

III.

L'histoire de Genève au dix-neuvième siècle se rattache très intimement à l'œuvre accomplie par Calvin au seizième. M. de Goltz est ainsi tout naturellement en droit de faire précéder son récit d'un coup d'œil sur la fondation et la prompte décadence du régime théocratique. Le grand réformateur prit au sérieux la notion de l'Etat chrétien et ne négligea rien pour la réaliser. L'Etat eut pour sa part la surveillance extérieure sur l'Eglise tandis que celle-ci surveillait la vie intérieure de l'Etat. Pour ce qui est de l'administration, la communauté religieuse eut une liberté assez étendue, limitée toutefois par la haute surveillance du magistrat. Pour ce qui concernait l'administration supérieure, on relevait bien de l'autorité civile mais elle était tenue de s'enquérir, auprès des ministres, des règles de l'Ecriture sainte. Du reste, la législation était dans les mains du peuple aussi bien pour les matières ecclésiastiques que pour les affaires concernant le pouvoir civil.

Toute cette organisation reposait sur la profonde confusion du peuple de l'Etat avec les fidèles appelés à composer l'Eglise. Un moment on put se faire illusion; mais dès que Calvin ne fut plus là, les imperfections du système éclatèrent de toutes parts. Le réformateur eut au moins un grand mérite : comme il croyait en son système, il le prit au sérieux; quand il traitait la nation entière comme chrétienne, il entendait bien qu'elle se conduisît en conséquence ; et la discipline, stricte et minutieuse, était là pour veiller à ce qu'il en fût ainsi. Depuis lors on a soigneusement conservé l'erreur fondamentale de Calvin, mais en renonçant au correctif disciplinaire qui, à ses yeux, en faisait une vérité. Au lieu d'exiger de l'ensemble des citoyens qu'ils vivent chrétiennement, on trouve plus commode de chercher, dans l'état moral et religieux des populations, la norme et la règle de ce que doit être l'Eglise chrétienne. Voilà comment la discipline, une fois enlevée, la théorie de Calvin sur l'Eglise s'est tout naturellement élargie de façon à ménager la part du lion aux libertins! C'est cet étrange régime que les Allemands, en arrière de trois siècles, sont pour le moment occupés à introduire chez eux, sous le nom de presbytérianisme calviniste !

La discipline, qui devait être la barrière contre le mal, ne tarda donc pas à devenir impraticable, et alors l'édifice s'écroula par la base. Pen-

dant la fin du seizième siècle les choses n'allèrent pas mal, bien que Théodore de Bèze déjà éprouvât de grandes difficultés à maintenir en vigueur les règles concernant la réforme des mœurs. La discipline de Calvin entra alors dans les habitudes du peuple. C'est à ce moment que doit s'être formé ce type genevois qu'on est en train de faire disparaître aujourd'hui. « Tout ce qui était excès, fêtes bruyantes, luxe dans l'ameublement, dans les vêtements et dans la nourriture, avait entièrement disparu de la vie publique. C'est de cette époque que date ce caractère sérieux et posé qui distingue les Genevois, et ce ton sec, cette tenue roide et empesée qu'on leur reproche parfois encore. Tout ce qui tient à l'imagination et au sentiment avait été alors relégué en second rang : à l'heure qu'il est, ce sont là des éléments qui, en général, sont encore étrangers à la tournure d'esprit des habitants de Genève [1]. »

Dès le début du dix-septième siècle tout tend déjà à prendre une autre tournure. Ce sont d'abord les classes inférieures, se recrutant essentiellement parmi des Allemands, buveurs et joueurs, qui donnent beaucoup à faire au Consistoire. D'un autre côté, le petit Conseil, mêlant à l'oligarchie, pour rehausser son utilité, avait cru devoir s'entourer d'un cérémonial inusité. Non-seulement il donnait ainsi le mauvais exemple en favorisant le luxe, mais au moment même où il tenait rigoureusement la main à l'observation des lois lorsqu'il s'agissait du petit peuple, il accordait des immunités aux gens de sa classe, si bien qu'au bout de peu de temps des membres de la noblesse refusèrent d'obéir aux citations du Consistoire.

On devine aisément ce que devait devenir la vie religieuse dans de pareilles circonstances. Mais ici il importe de laisser parler M. le baron de Goltz. « Au lieu du premier zèle pour la vérité de la Réformation, zèle qui venait d'une conviction arrêtée, on trouve toujours plus, dans la majorité, de la satiété et du dégoût à l'endroit de la doctrine chrétienne. Sans doute, les vérités de la Réformation, sur la libre grâce de Dieu en Christ et sur la justification par la foi n'étaient pas encore abandonnées, mais on les avait si bien enveloppées de formules et de syllogismes, qu'elles repoussaient le troupeau au lieu de l'attirer. A mesure que la vie personnelle et intime que produit la vérité vint à souffrir davantage de semblables influences, on vit aussi le zèle pour l'*orthodoxie* dégénérer en un simple attachement traditionnel à l'autorité de l'institution ecclésiastique nationale... Non-seulement on persistait à maintenir le système orthodoxe dans la vie et dans la loi religieuse, mais la crainte de l'hétérodoxie amena les esprits à entourer toujours de nouvelles formules le système traditionnel [2]. »

C'est ainsi que le boulevard le plus extérieur, la discipline des mœurs, une fois emporté, l'ennemi pénètre au cœur même de la place : la religion tend à dégénérer en orthodoxie morte ; et, par une étrange illusion à

[1] *Genève religieuse*, p. 29, 30.
[2] *Ibid.*, p. 38 et 39.

laquelle personne n'échappe en pareille occurrence, on s'imagine que, pour maintenir le peu de vie chrétienne qui reste encore, il n'y a qu'à accuser toujours avec une rigueur nouvelle l'orthodoxie dogmatique, tandis que c'est là le plus sûr moyen de la chasser au plus vite. « En étendant la formule théologique bien au delà de la simplicité des confessions de foi de la Réformation, on avait détourné l'attention des fidèles de ce que la vérité a d'intime et de personnel [1]. » Ce mouvement d'orthodoxisme atteignit son apogée à Genève par l'adoption du *Consensus* helvétique, qui condamnait, de la manière la plus formelle, l'arminianisme et toutes les nouveautés théologiques.

Mais la réaction n'allait pas tarder à s'accuser. Elle eut pour chef Jean-Alphonse Turretin, disciple de Descartes. Avant tout, poursuivi du désir de briser le joug du calvinisme et de réunir les protestants, il crut que les confessions de foi étaient le grand obstacle. « Sa constante préoccupation était de ne retenir du dogme que ce qui lui paraissait avoir une portée directe sur la morale, en laissant tout le reste aux seuls théologiens Aussi, dès qu'il s'agissait de distinguer entre ce qui est fondamental et ce qui ne l'est pas, le dogme spécial et concret perdait-il aussitôt de son importance à ses yeux. La définition du christianisme se réduit chez lui à celle d'une révélation surnaturelle, dont la prophétie et les miracles ne sont que la démonstration, et qui a été communiquée aux hommes par les écrits inspirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, dans le but de relever l'humanité et de la conduire au bonheur [2]. »

Tel est ce célèbre supranaturalisme dans lequel tant d'excellents chrétiens mettent encore aujourd'hui une confiance absolue, oubliant qu'il est comme un roseau perfide qui a déjà percé toutes les mains imprudentes qui lui ont demandé son appui. En voulant réagir contre l'orthodoxisme, il n'a su qu'aboutir au rationalisme. La chose ne se conçoit que trop aisément. Jean-Alphonse Turretin ne prit pas garde qu'il s'établissait sur le terrain glissant choisi par ses adversaires; en résistant en face à l'un, il se trouva insensiblement amené à tomber, à reculons, dans les embûches de l'autre. Du moment où tout était réduit à une question de plus ou de moins, pour ce qui était de l'élément dogmatique, un des deux extrêmes devait l'emporter. Et, comme le vent ne soufflait pas dans le sens du rationalisme orthodoxe, ce fut le rationalisme hétérodoxe qui l'emporta. Si on eût réagi au nom de la vie chrétienne, au nom de l'Evangile régénérateur, tout aurait pu changer de face. La lutte, transportée sur un autre terrain, n'aurait pas manqué d'avoir une issue différente. Ce qui confirme admirablement notre hypothèse, c'est qu'une autre tentative de régénérer l'Eglise, faite environ vers la même époque, devait aboutir. Tandis que la réaction de Jean-Alphonse Turretin ne sert

[1] *Genève religieuse*, p. 43.
[2] *Ibid.*, p. 50.

qu'à frayer la voie à l'invasion du rationalisme à Genève, Spener, son contemporain, accomplit un vrai réveil en Allemagne. Comment expliquer l'issue si différente de deux mouvements qui avaient, sans contredit, plusieurs traits communs? Cette question capitale n'a pas échappé à M. de Goltz. « Tous les deux, dit-il (Turretin et Spener), il est vrai, prennent leur point de départ dans la pensée de réagir contre le dogmatisme officiel; tous les deux ont pour but de mettre à la portée de tous la doctrine chrétienne, et de lui donner une action plus directe sur la pratique de la vie; tous les deux ont en vue l'éducation de la jeunesse, et l'un et l'autre se dévouent tout entiers à la réformation de l'Église. Mais c'est en vain que l'on chercherait chez Turretin *cet élément mystique*, dans le bon sens de ce mot, cet élément d'onction qui vient du cœur, par lequel l'œuvre tout entière de Spener est si éminemment caractérisée. La réforme que tendait à produire Turretin était plutôt une affaire de raisonnement qu'un réveil de la vie intime de la piété [1]. »

Grande leçon à l'adresse de tous ceux qui, dans nos pays de langue française, s'occupent de théologie! La tendance de Spener et de Turretin sont encore en présence; les habiles et les gens à courte vue affectent même de les confondre; mais pour qui veut voir clair, elles sont déjà fort distinctes l'une de l'autre; notre développement sera fort différent suivant l'école qui l'emportera. L'alternative est entre un avenir fécond et vraiment nouveau et une de ces rechutes pire que la maladie, qui généralement emportent le patient. Les hommes pour lesquels le christianisme fut avant tout et demeure un fait de conscience, une vie d'en haut, pourront seuls réagir efficacement contre l'orthodoxisme sans devenir la proie du rationalisme, auquel doit infailliblement aboutir tout esprit quelque peu conséquent qui ne sait voir dans la religion que matière à raisonnements.

Cependant les représentants de la vie chrétienne ne cédèrent pas le terrain sans combat. En 1659, arrivait à Genève Jean de Labadie, converti du catholicisme. Gagné à l'Evangile par la seule impression produite sur lui par la vie du Christ et des premiers chrétiens, il s'était seul appelé à travailler à la réforme du christianisme de son temps dans lequel il ne voyait plus qu'une religion tout extérieure et de tradition. Lorsque, chassé de France, il arriva à Genève, dans le but de réunir autour de lui « les âmes réveillées » comme il l'avait fait chez les jésuites et plus tard chez les jansénistes, on ne le reçut pas mal. On chercha même à le retenir, définitivement. Chose fort curieuse! ce fut dans les conventicules tenus par J. de Labadie à Genève, que Spener reçut la première impulsion pour cette œuvre du rassemblement des croyants à laquelle il se consacra plus tard. Cependant le sol même de la cité de Calvin était moins bien préparé : la bonne semence ne put y prendre racine. Elle s'épanouit, à la

[1] *Genève religieuse*, p. 53.

vérité, au premier moment, en une végétation abondante et touffue; les prédications de Labadie furent suivies avec grand intérêt, mais dès qu'on s'aperçut à quoi il voulait en venir on se ravisa. Le sujet de scandale est instructif à noter et caractéristique. « La faveur soudaine, qui l'avait d'abord entouré, ne tarda pas à l'abandonner, lorsqu'on eut vu la décision avec laquelle il commença, dès l'abord, à dénoncer, du haut de la chaire, et cela sans aucune acception de personne, les péchés de tous, et, quand on s'aperçut du sérieux avec lequel il prêchait la *pénitence* et la *nécessité d'une vie pieuse* [1]. » Genève était bien prête pour une révision de la dogmatique, au nom du libéralisme, mais non pour une réforme de la vie. Alor comme toujours, les libéraux se montrèrent fort intolérants et fort exclusifs dès qu'ils se rencontrèrent en face d'un vrai chrétien. Et le nouveau Jean-Baptiste, à la lumière duquel on avait voulu se réjouir pour un instant, dut transporter ses tentes ailleurs dès qu'il eut été deviné. Dans ce combat entre la vie de la piété et le formalisme étroit d'une légalité morte, celle-ci eut la victoire.

Ce premier échec du mysticisme dans les murs de Genève, inspire à M. de Goltz les réflexions suivantes. Selon lui, le piétisme qui avait fait son apparition dans la cité de Calvin avec beaucoup de décision et de vigueur, n'y aurait pas pris pied comme en Allemagne parce que dans ce dernier pays « le terrain avait été préparé de longue main par les tendances des mystiques, tendances qui n'ont jamais réveillé que de la défiance, pour ne pas dire du mépris, dans Genève. Le calvinisme y a surtout développé le raisonnement de l'esprit, avec la froideur et la sécheresse qui accompagnent toujours cette tendance lorsqu'elle domine exclusivement dans le mouvement intellectuel d'une société. Cela est d'autant plus à regretter pour Genève, que le piétisme eût pu y exercer à loisir son influence salutaire, et qu'il y eût réchauffé les âmes, en ajoutant aux éléments de décision et de clarté dans la pensée religieuse qui s'y trouvaient déjà à un degré si éminent, la profondeur et l'onction de la piété du cœur [2]. »

C'est ainsi que le mysticisme fut éconduit la première fois qu'il frappa à la porte de l'Eglise de Genève. Pour qu'il trouvât accès, il fallait deux choses : que la tendance représentée par Turretin dît son dernier mot et que le terrain, profondément labouré par l'humiliation et l'épreuve, fût préparé à recevoir les nouvelles semences de vie. Le dix-huitième siècle, avec ses doctrines, les troubles de la révolution française, les conquêtes, qui absorbèrent Genève dans le premier empire et les désastres de 1815 se chargèrent de l'œuvre préparatoire.

Fait instructif et encourageant pour ceux qui sont souvent isolés et incompris, c'est dans quelques obscures réunions de piétistes, de moraves méconnus qu'il faut chercher le premier berceau du Réveil à Genève; ils

[1] *Genève religieuse*, p. 59.
[2] *Ibid.*

avaient tenu ferme, se réunissant sans bruit et en fort petit nombre ; c'est à eux qu'appartient d'avoir conservé les derniers germes de vie pendant l'époque stérile séparant le seizième siècle du dix-neuvième ; ils avaient conservé le feu sacré... M. Bost avait déjà signalé ce fait important, et M. de Goltz le confirme. «Ce fut, dit-il, chez quelques étudiants qui étaient en relation de famille ou de société avec les restes de la communauté morave, que nous voyons apparaître tout d'abord, à travers beaucoup de luttes intérieures et un grand travail de conscience, les premières aspirations vers une vérité qui fût supérieure à la froide et maigre doctrine de leurs professeurs [1]. »

On voudra bien ne pas perdre de vue que c'est dans des consciences troublées par *beaucoup de luttes intérieures et un grand travail* que le mouvement a son point de départ. Le cœur est donc avant tout consulté, et non pas la tête ; c'est la satisfaction de besoins religieux et moraux qu'on demandera aux nouveaux prédicateurs. De là la place décidément prééminente que la pratique et la vie chrétienne occupent dans les préoccupations de ces premiers réveillés. « Le souffle d'en haut les pousse à secourir les pauvres êtres affligés, par tous les moyens que le Seigneur mettrait à leur disposition [2]. » Tel est bien le caractère que conservèrent en général tous les hommes qui appartiennent à cette précieuse phase du Réveil : les Bost, les Gonthier, les Pyt, les Empeytaz, les Guers. M. de Goltz constate le fait quand il explique le nom de méthodistes donné aux premiers adeptes du Réveil. « Il ressort évidemment, dit-il, que le fond de ce mouvement n'était pas, purement et simplement, le rétablissement de la *doctrine* orthodoxe, mais que c'était avant tout le réveil de la *foi individuelle* [3], par le moyen d'un retour à la vérité biblique. » Grâces aux influences moraves et méthodistes, le principe de la foi individuelle, comme source de vie pour la communauté, se trouva relevé d'une manière très marquée. De là aussi la grande importance que de fort bonne heure on attacha, dans les rangs des premiers adhérents du Réveil, aux questions de discipline ; c'est que, comme devait le dire plus tard Vinet, « la discipline est la morale de l'Eglise, en tant qu'Eglise. » Une Eglise sans discipline est donc une société sans morale. Nous n'ignorons pas que nous touchons ici à ce qu'on considère comme le côté faible des premières Eglises dissidentes. Parce qu'elles ont dû faire de cruelles expériences, parce qu'elles ont finalement échoué dans la solution du problème délicat des rapports du monde et de l'Eglise, on se croit soi-même très sage, en le laissant entièrement de côté. Ne serait-il pas prudent de profiter de l'expérience des autres, non pas pour éviter le problème, mais pour arriver à sa solution ? Aussi bien n'y échap-

[1] *Genève religieuse*, p. 125.
[2] Guers, *Vie de Pyt*, p. 9.
[3] Dans les deux cas, c'est M. de Goltz lui-même qui souligne. (P. 177, 220.)

pera-t-on pas. L'organisation de la démocratie sans garantie religieuse, comme en Allemagne, doit parler haut à qui sait comprendre. Les Eglises libres ne peuvent avoir de raison d'être, d'avenir que si elles se distinguent, par une discipline sérieuse, des établissements qui professent expressément vouloir englober toutes les populations de la chrétienté, sans s'enquérir ni de leurs convictions, ni de leur morale. Si les dissidents n'ont pas résolu le problème, ils ont obéi à un instinst sûr en l'abordant franchement; ils ont montré par là que la vie occupait la première place dans la conception du christianism e [1].

Un autre trait important à signaler, c'est que, dans le sein des petites Eglises dissidentes, si étroites à d'autres égards, il régnait, au début surtout, une largeur dogmatique relative. Preuve nouvelle que l'accent était bien mis sur la vie! Ce fait n'a point échappé non plus à M. de Goltz, bien que le but de son travail ne l'appelât pas à le mettre en saillie. En parlant de la première congrégation dissidente, celle de Bourg de Four, il déclare que « dans le sein de la communauté elle-même, chacun, en dedans des limites de l'Ecriture et des quatre points fondamentaux [2] que nous avons nommés plus haut, jouissait de la plus entière liberté quant au dogme. C'est là ce qui fait que les esprits se reportèrent avec tant de vivacité sur les questions d'Eglise [3]. » Ce libéralisme dogmatique explique pourquoi on arriva, sans trop de peine, à s'entendre, dès que la question du baptisme fut soulevée. On adopta la seule solution équitable, en mettant les deux tendances sur le pied d'égalité, tandis qu'aujourd'hui encore certaines Eglises affectent de *tolérer* les baptistes, tout en professant hautement qu'il ne faut faire que ce que l'Ecriture *ordonne expressément*, et renoncer à toute tradition humaine!

Cette prédominance décisive accordée à la vie ne se traduisait pas uniquement par la grande importance accordée aux questions de discipline et d'organisation intérieure, on était avant tout préoccupé du besoin d'amener de nouvelles âmes à la connaissance de l'Evangile. De là le développement très prompt et très grand des entreprises d'évangélisation. On s'y livrait alors dans un esprit assez différent de celui d'aujour-

[1] M. de Goltz ne se laisse pas arrêter par les préjugés régnants à saisir la haute portée de la tentative disciplinaire des dissidents, auxquels il sait rendre justice. Après avoir signalé les petits côtés, délicats et faibles, il ajoute : « Néanmoins, si quelqu'un voulait prendre occasion de semblables faits pour rejeter toute espèce de discipline dans l'Eglise, on pourrait lui accorder qu'il est sans doute plus simple de n'en avoir aucune; mais il devrait lui-même convenir que ce refus commode n'a rien de commun avec la lutte et les combats auxquels sera nécessairement appelée toute communauté véritablement *chrétienne*. » (P. 291.)

[2] « Ces hommes, dit encore M. de Goltz, n'éprouvent pas le besoin d'exprimer leur nouvelle foi par aucune formule précisée dogmatiquement; et ce fait prouverait à lui seul à quel point le Réveil était bien un mouvement religieux et individuel, et combien il avait peu à faire avec une agitation confessionnelle. » (P. 265.)

[3] P. 265.

d'hui. Nul ne se demandait : Qui ira pour moi? Quiconque était disponible partait, et alors, tout le monde à peu près était disponible. Le même homme était à la fois colporteur, évangéliste, pasteur; on ne connaissait pas encore tous les rouages nés d'une ingénieuse distribution du travail, qui a trop souvent l'inconvénient de produire de vastes cadres sans aboutir à des résultats en proportion avec tout le bruit qui se fait. Il faut lire dans les *Mémoires* de Bost ce que pouvait, à l'aurore du mouvement, le zèle du premier amour. Les pages qui nous retracent ses voyages missionnaires sont ce qu'il y a de mieux : on sent revivre l'âge héroïque du Réveil.

Un fait très significatif démontre clairement que les questions religieuses et morales occupaient la première place dans les préoccupations des réveillés. Que leur reprochaient leurs adversaires? Pourquoi ceux-ci étaient-ils scandalisés? Etait-ce peut-être par une dogmatique scolastique renouvelée du dix-septième siècle? par des distinctions subtiles? — Pas le moins du monde! La répulsion qu'on éprouvait contre l'œuvre du Réveil tenait à des antipathies *religieuses et morales*. Ce qu'on lui imputait à crime, c'était de parler de repentance, de nouvelle naissance, d'insister sur l'absolue nécessité de la conversion, du secours de la grâce, et de la régénération par le Saint-Esprit. La vie nouvelle, la morale du Réveil scandalisait seule, et non pas sa dogmatique. « Quand tel ou tel, dit M. de Goltz, voulait rompre avec des habitudes vicieuses; quand la jeunesse cessait de vouloir s'exposer aux séductions des joies mondaines; quand, par un motif de conscience, on abandonnait telle ou telle coutume de la vie de famille; quand les vieillards voyaient les jeunes gens, après s'être jetés dans une « religion nouvelle, » se dire « renouvelés, » et se croire meilleurs que leurs pères, les plus mauvaises passions se soulevaient alors dans les cœurs, et ne tardaient pas à éclater au dehors [1]. »

Voilà les éternels, mais parfaitement innocents sujets de scandale que l'Evangile, présenté dans toute sa verdeur et sa sève, ne manquera jamais de provoquer de la part d'un monde superficiel, matérialiste ou formaliste. C'est là la vraie folie de la croix, qui jamais ne doit ni ne peut être atténuée. Plût à Dieu que les croyants ne provoquassent jamais, par leur faute et leurs préjugés, des répulsions plus légitimes! Autant ils doivent mettre peu de scrupule à troubler le cœur de l'homme mondain et frivole, autant ils doivent se garder de heurter inutilement l'intelligence par leurs préjugés à eux et par leur étroitesse, qui ne saurait être confondue avec la folie de l'Evangile. C'est sur le terrain de la vie supérieure, de la morale, de la religion que doit avoir lieu la rencontre décisive entre l'homme spirituel et l'homme naturel, en chaque fils d'Adam. Quand un homme est tenté de se détourner du christianisme, il faut que sa con-

1 *Genève religieuse*, p. 180.

science, appelée au procès, le poursuive et lui dise : C'est parce que tu préfères les vanités de ce monde qui passe aux réalités du monde éternel, dont, moi, j'éprouve le besoin; c'est parce que tu aimes mieux les ténèbres que la lumière que tu cherches des prétextes et des faux fuyants, et que tu demeures sourd à ma voix.

Le grand mérite des tout premiers représentants du Réveil, c'est de s'être placés d'instinct sur ce terrain-là. Mais, que dis-je? N'est-ce pas l'Esprit de Dieu lui-même qui les a guidés sans qu'ils s'en soient rendus compte? L'heure était venue pour faire toutes choses nouvelles dans son Eglise; Dieu alors a suscité des hommes simples, naïfs, dirai-je affamés et altérés de la justice, plus préoccupés du besoin de croire à l'Evangile que de le raisonner. Voilà en quoi le Réveil du dix-neuvième siècle diffère entièrement de la réaction antidogmatique inaugurée par Turretin; il a su s'approprier cet élément intime, pratique, mystique, dans lequel il ne saurait y avoir de religiosité, de religion subjective vraiment digne de ce nom. Voilà pourquoi le Réveil a pris racine parmi nous, malgré les obstacles et en dépit des attaques des adversaires et des fautes, bien plus graves, de ses représentants; voilà pourquoi, en somme, le mouvement religieux de 1815 a réussi.

Malheureusement, la fraîcheur, la spontanéité, la naïveté des premiers jours disparurent promptement. Le monde est vieux, très vieux, en religion comme en autre chose; si de temps à autre il apparaît encore quelques hommes jeunes, plus préoccupés du besoin d'agir et de vivre que de se rendre froidement compte des phénomènes vitaux, vous pouvez compter voir apparaître bientôt des docteurs qui les sommeront de se mettre en règle avec la faculté; gens anxieux et rigides, qui auraient peur de vous voir vous morfondre aux rayons d'un soleil de juillet, s'ils ne vous avaient préalablement démontré que l'astre du jour occupe bien, à l'égard de la terre, la place que lui assignent les systèmes astronomiques les plus autorisés et les plus respectés.

Le Réveil n'échappa pas à ce grand danger. Le mouvement ne s'était pas encore entièrement accusé, que déjà on cherchait à le faire dévier; on le sollicitait de quitter la grande route royale pour aller se perdre dans quelque chemin de traverse. C'est ici surtout que nous regrettons, dans le livre de M. de Goltz, de fâcheuses lacunes. Il ne nous dit pas, il ne nous explique pas comment la déviation a eu lieu. Point capital que ne devra pas négliger tout historien qui entreprendra d'écrire en vue des Eglises françaises. Il nous importe de savoir comment la source du mysticisme, franc et pur, qui jaillissait aux premiers jours du Réveil, a été si promptement, je ne dirai pas tarie, mais mélangée de gravier et de limon. On regrette que M. de Goltz ait trop négligé dans son étude nos pays de langue française, et surtout qu'il ait écrit pour l'Allemagne et non pour la France.

Ne soyons pourtant pas trop exigeant envers M. de Goltz. D'abord, il

était bien libre d'étudier son sujet sous le point de vue qu'il a choisi, et ce n'est pas sa faute si une histoire du Réveil, faite à notre point de vue, nous manque encore. Ensuite, tout bien considéré, il y a plutôt lieu de remercier M. de Goltz que de le critiquer. En effet, s'il n'explique pas la déviation du mouvement du Réveil, comme nous l'eussions désiré, *il la constate*. Et, pour le moment, c'est bien là le point essentiel. Il faut que ce phénomène soit bien manifeste, puisqu'il n'a pas échappé à un auteur, qui n'avait pas l'intention de le mettre en saillie; les renseignements qu'il nous donne sur ce point offrent toutes les garanties désirables d'impartialité, puisqu'il ne peut être soupçonné d'avoir eu des idées préconçues. Eh bien, comme on va le voir, les arguments qu'il nous fournit sont précieux et décisifs. Une chose ressort évidemment de son livre : la première phase du Réveil n'avait pas encore achevé son évolution, que déjà on en voyait poindre une autre : un souffle nouveau vient troubler la pureté et la fraîcheur de la première atmosphère. Qu'on nous permette une comparaison à l'usage exclusif des riverains du Léman : à la suite de l'air vif et tonique d'une brillante journée de février, on sent venir les bouffées du vent d'Afrique, qui, après avoir traversé les plaines du Piémont, nous revient par les vallées des Alpes. Voici venir le dogmatisme, marchant la tête levée, avec l'intention bien avouée, non pas de compléter le mysticisme, mais de l'absorber. Aveu infiniment précieux, et qui indique l'avénement d'un esprit nouveau. L'homme qui inaugura ce mouvement nous confesse lui-même qu'il a débuté par être orthodoxe avant d'être chrétien! Ce mot peint une situation. Peut-être pense-t-on établir un jour que, chez lui, le système théologique, antérieur à la vie chrétienne, n'a été, en rien d'essentiel, modifié par celle-ci.

Quoi qu'il en soit, toute une branche du Réveil se présente sous une couleur différente. Le point de vue dogmatique, doctrinal, domine évidemment. On se propose de rendre témoignage à la vérité, et c'est essentiellement par la profession de doctrines d'une *irréprochable orthodoxie*, qu'on compte atteindre ce but. Ce n'est pas qu'on entende mépriser les questions d'Eglise et de discipline : nous y viendrons, mais nous n'y sommes pas encore. Cette nouvelle tendance se traduit par une seconde Eglise qui est aussi dissidente et disciplinée; seulement, l'orthodoxie prime; la dogmatique passe avant la vie. Le fait est tellement vrai, que quand des essais de rapprocher les deux Eglises dissidentes se font, ils échouent toujours. Et pourquoi? Ce n'est pas qu'on soit en désaccord sur les questions de discipline, mais bien parce que l'Eglise aînée ne peut consentir à les subordonner aux questions d'orthodoxie historique, condition *sine quâ non*, que la nouvelle venue prétend imposer. « L'Eglise de Bourg de Four, dit M. de Goltz, désirait ardemment un rapprochement, et plus d'une fois des négociations furent entamées dans ce but; mais comme elles eussent entraîné des concessions *à l'égard de la doctrine*, elles n'aboutirent jamais, parce que, malgré le vif désir d'union que

Malan éprouvait lui-même, *toute concession semblable lui eût paru n'être qu'une infidélité*[1]. »

C'est ainsi que de fort bonne heure les assertions les plus hasardées du calvinisme empêchent les dissidents de s'unir. Evidemment la vie, la religion, la morale étaient reléguées à l'arrière-plan, pour laisser l'avant-scène à la dialectique. Cette première déviation devait être promptement suivie d'une seconde. Vers 1830 se forma la *Société évangélique* de Genève, avec la mission expresse de rétablir l'ancienne Eglise du seizième siècle. Ceux qui se groupent autour d'elle se donnent ouvertement comme les représentants authentiques de l'Eglise nationale orthodoxe; et comment comptent-ils la restaurer? En remettant, avant tout, en honneur la saine doctrine, l'antique dogmatique, seul enseignement légal dans l'Eglise de Genève. Pendant longtemps on soutient la thèse que les membres de la Société évangélique sont au fond les vrais nationaux; qu'ils ont le droit pour eux, et que le conseil d'Etat devrait, pour être juste, établir leurs prédicateurs dans les chaires publique et en exclure le rationalisme. Afin de mieux appuyer cette étrange théorie, qui reposait sur une fiction et sur une notion nationaliste de l'Eglise, on a soin de rompre avec les dissidents, et de ne laisser échapper aucune occasion de se proclamer national. Voilà comment l'élément moral, représenté par la discipline, fut entièrement sacrifié. Comme excuse, on disait qu'on n'était pas une Eglise, mais une simple réunion de culte; raison bien insuffisante pour justifier l'attitude qu'on prit envers les dissidents. On voulait restaurer l'Eglise de Calvin et on ne pensait qu'à la pure doctrine, laissant entièrement de côté la discipline! Il y a plus encore; dans un moment d'étrange inadvertance, — c'était vers 1841, — on vit des hommes pieux et éclairés, les représentants de la Société évangélique, chercher le salut de l'Eglise, savez-vous dans quoi?... dans le régime de la démocratie ecclésiastique sans aucune garantie religieuse. Oui, il y eut un moment où l'on crut que la saine doctrine serait restaurée, l'Eglise de Calvin, remise sur pied, si seulement on confiait la solution des questions religieuses aux mains d'une Constituante ecclésiastique nommée *par toute la population protestante de Genève!* Sans contredit, cette proposition témoignait de la confiance qu'on avait dans les progrès de l'œuvre du Réveil. On se fût gardé de la formuler quinze ans plus tôt. Mais quelle profonde illusion ne montre-t-elle pas! Combien les principes les plus élémentaires étaient encore méconnus! Aussi était-elle par trop forte pour être de longue durée. Ceux qui y cédèrent un moment se relevèrent si bien, que depuis ils passent pour avoir trop penché dans le sens de cette ancienne dissidence avec laquelle ils ne voulaient, au début, avoir rien de commun en matière d'Eglise. Si nous signalons ces contradictions, ce n'est nullement pour le sot plaisir de rappeler une phase qui doit appa-

[1] *Genève religieuse*, p. 316.

raître à ceux qui y furent acteurs, comme *les jours d'ignorance*, mais pour notre instruction à tous. Voilà à quoi avait abouti, en fort peu de temps, une prédominance excessive accordée à la doctrine : la barque avait perdu son équilibre et chaviré.

Nous pressentons l'objection qu'on ne manquera pas de nous faire. La distinction, dira-t-on, que vous cherchez à établir entre ce que vous appelez la première et la seconde phase du Réveil, est des plus illusoire. Les germes d'un dogmatisme excessif se trouvaient déjà dans le réveil à son début; ils se sont développés avec une étonnante rapidité. — Nous pouvons accorder tout cela sans renoncer le moins du monde à notre manière de voir. Car, en premier lieu, il y a fort souvent des germes fâcheux qui heureusement ne se développent pas toujours; et s'ils le font, les hommes qui les ont fait éclore en demeurent responsables. On peut admettre donc que le dogmatisme exclusif s'est étalé promptement, simultanément même avec les premières œuvres du Réveil, sans qu'il faille renoncer pour cela à constater un esprit différent qui distingue les premiers prédicateurs de la vie nouvelle des restaurateurs de l'orthodoxie du seizième siècle. Quand nous n'arriverions qu'à établir que la seconde phase fut dogmatico-religieuse, tandis que la première avait été religio-dogmatique, ne serait-ce pas déjà quelque chose ?

(*Suite.*) J.-F. Astié.

REVUE DU MOIS.

—

Paris, 14 février.

De la crise théologique dans l'Eglise d'Angleterre. — Le livre de l'évêque Colenso. — Quelques nouveaux indices de la crise ecclésiastique en France et en Allemagne. — Des Etudes philosophiques et religieuses *de M. Guéroult. — La Vie et les Discours du prince Albert. — Le Discours de l'empereur aux exposants. — Un mot sur la discussion de l'adresse. — La conscription russe en Pologne. — Une étrange appréciation de la guerre de Russie. — Elargissement de la collecte pour la crise cotonnière.*

I.

Nous devons tenir nos lecteurs au courant tout d'abord du mouvement intérieur de la société religieuse dans les divers pays. Je laisse pour le moment ce qui concerne la grande Eglise catholique, qui sera prochainement le sujet d'une étude spéciale, surtout dans le pays où, pour le moment, l'esprit nouveau et l'esprit ancien sont le plus directement aux prises, dans cette Italie où la question religieuse est sans cesse ramenée par la question politique, et ramenée pour le monde entier[1]. On ne sait pas assez à quel point l'ébranlement des consciences y est profond à cette heure. Cet événement tout moral a une bien autre importance et un bien autre intérêt que les changeantes destinées du pouvoir temporel des papes, et l'histoire de ces quelques lambeaux de terre romaine où un grand parti religieux s'imagine que les destinées mêmes du christianisme vont être jouées. Je ne parlerai aujourd'hui que de quelques Eglises protestantes et de quelques faits récents qui viennent de s'y passer. L'Angleterre religieuse, qui s'est si admirablement comportée dans la crise cotonnière, et qui vient de donner un si noble démenti à son insouciance première dans la question de l'esclavage, comme on a pu s'en convaincre dans cette *Revue* même, est aujourd'hui toute en feu par suite des querelles théologiques qui y sont soulevées depuis les *Essais et Revues*. A peine le bruit produit par cette dernière publication s'apaisait-il quelque peu, que le livre de l'évêque Colenso sur le Pentateuque provoquait un bien autre scandale. Nous n'avons voulu parler de ce grave incident qu'après avoir pris connaissance de l'ouvrage qui soulève un si vio-

[1] La *Revue chrétienne* a pris des arrangements qui lui permettront de suivre de très près le mouvement intérieur du clergé italien.

lent procès. L'évêque de Port-Natal raconte dans sa préface qu'appelé à traduire les livres saints dans la langue zoulu, son attention fut pour la première fois éveillée sur les difficultés du texte. Un de ses néophytes zoulus, qui l'aidait dans son travail, mais qui ne semble pas avoir été plus neuf que lui dans les questions de critique, contribua par ses interrogations directes et naïves à faire tomber le bandeau de dessus ses yeux, et l'évêque devint le prosélyte de son converti. Il chercha à raffermir sa croyance dans l'authenticité du Pentateuque en faisant venir d'Angleterre des livres allemands, mais en vain. Le résultat de ses études fut un livre où il communique avec une grande franchise ses vues nouvelles et où il avoue sans détour que les cinq livres dits de Moïse n'ont aucun fond historique dans leur ensemble et qu'ils ne sont pas autre chose qu'un faisceau mal lié de légendes hébraïques. Rien de plus inexpérimenté et de plus vulgaire que la partie théologique du volume; c'est une suite de discussions de détails sans aucune vue d'ensemble, sans rien qui ressemble à une appréciation sagace, profonde. Dès la première inexactitude constatée dans le récit, il conclut à la réjection totale du livre avec une précipitation qui n'a rien de scientifique. Il nous fait l'effet d'un esprit sincère, mais court, qui est en partie la victime d'une mauvaise éducation théologique. On dit que l'un de ses grands titres à l'épiscopat colonial a été d'avoir fait un excellent traité d'arithmétique. Décidément, l'arithmétique est demeurée sa première compétence : il ne sort pas de là; c'est le fond de son exégèse; tout est ramené à des questions numériques; une erreur d'addition le met hors de lui, et le document où elle s'est glissée n'a plus de valeur à ses yeux. Ajoutons que, comme il nous l'apprend dans sa préface, il a été imbu des idées les plus exagérées en fait d'inspiration littérale des saints livres. Il est un vivant exemple du danger de ces systèmes humains, « plus royalistes que le roi, » qui ne sont contents que quand ils ont poussé à outrance l'autorité divine. Là où ils ne trouvent plus l'absolue perfection, même dans la forme, tout est compromis et perdu à leurs yeux. Il leur faut l'infaillibilité de la lettre, et ils foulent aux pieds toute écriture où ils ne la reconnaissent pas. Dans l'école opposée on peut constater sans péril des erreurs de date et de chiffre; un document qui n'est pas infaillible dans sa forme ne perd ni sa valeur ni son caractère historique. On n'est obligé ni de le sacrifier ni de défendre à outrance telle ou telle imperfection de détail qui saute aux yeux non prévenus. Les imperfections de détail vont-elles, dans le Pentateuque, jusqu'à lui enlever son caractère historique? Nous ne le croyons nullement; à cet égard, les conclusions de l'évêque Colenso dépassent de beaucoup ses prémisses, même à supposer, ce qui n'est pas, qu'on ne pût répondre à un grand nombre de ses objections *numériques*. Mais ce qui l'a poussé à cette extrémité, c'est qu'on lui avait communiqué sur les bancs de l'école cette théopneustie absolue pour laquelle rien ne vaut que l'infaillibilité totale, c'est-à-dire que tout ce qui n'en porte

pas l'empreinte ne vaut plus rien. Je crains que plus d'une des répliques faites à l'évêque Colenso ne soit de nature à aggraver le mal, car on a beau faire, l'esprit de critique et d'examen est déchaîné en Angleterre parmi les laïques comme parmi les ecclésiastiques, et on n'en empêchera les effets funestes qu'en cessant de compromettre l'élément éternel et divin de la religion dans les aventures et les accidents de théories humaines poussées à outrance. Il est très nécessaire aussi de fortifier les études théologiques, pour qu'un haut dignitaire ecclésiastique ne découvre pas tout d'un coup qu'il y a des questions de critique de par le monde, et cela à l'instigation d'un pauvre Africain. On conçoit facilement l'émotion de l'Angleterre religieuse devant un tel fait; les sociétés de mission n'ont pas été précisément instituées pour la conversion de leurs missionnaires par les naturels des pays où elles les envoient; elles ont poursuivi jusqu'ici un but directement contraire. En outre, il nous semble que décidément l'écrit de l'évêque Colenso n'est plus en accord avec l'enseignement général de l'Eglise anglicane. C'est avec une parfaite bonne foi qu'il se fonde sur le jugement du docteur Lushington pour prétendre que légalement il n'est pas tenu de se démettre de sa charge; mais au-dessus de la légalité stricte à l'égard de laquelle nous sommes entièrement incompétent, il y a une légalité plus haute qui implique que l'on se sépare d'une Eglise dès que décidément on est en désharmonie avec sa constitution intime. Nous croyons donc que la position de l'évêque Colenso est fausse, et nous ne saurions souscrire à son idée d'une Eglise nationale indéfiniment élargie pour représenter toutes les forces vives de la nature. Il faudrait alors rouvrir le vieux Panthéon et faire de ce bizarre assemblage de toutes les croyances religieuses ou irréligieuses le temple de l'humanité

L'évêque Colenso paraîtrait bien arriéré dans la fraction extrême de l'Eglise réformée de France, car il est juste de rappeler qu'il retient très positivement les dogmes essentiels du christianisme, la divinité du Christ, le miracle, le surnaturel en un mot. La désorganisation intérieure de cette Eglise est poussée à son comble, comme l'a prouvé un fait récent. A la consécration d'un nouveau temple au Havre, on a vu les deux pasteurs de l'Eglise se succéder en chaire, l'un pour proclamer les croyances généralement connues sous le nom de chrétiennes, et l'autre une doctrine qui certainement ne contient pas plus d'éléments positifs que la profession du Vicaire Savoyard, car elle en revient à la fameuse maxime que toutes les religions sont bonnes, ou du moins renferment la vraie et immortelle religion de la morale universelle [1]. Je ne veux point discu-

[1] Voir les deux excellents discours publiés par M. Amphoux, et celui publié par M. Fontanès, sous ce titre : *Le royaume de Dieu.* La brochure de M. F. de Conninck est intitulée : *L'Eglise réformée de France et l'Eglise du Havre.* Nous saisissons cette occasion pour annoncer également le *Mousse Yvonnet*, par le même. L'auteur a eu la généreuse idée d'ouvrir aux nombreux mousses qui séjournent dans la ville du Havre

ter ici un discours d'ailleurs très remarquable par la forme ; je me borne à signaler cette flagrante contradiction dans la même chaire, à la même heure, comme un désordre choquant, je ne dis pas seulement pour le croyant, mais pour tout homme du monde non prévenu. Je suis de plus en plus convaincu qu'il n'y a qu'un remède à cette situation, c'est la liberté qui séparera ce qui n'est uni que par un lien tout extérieur, fortifié d'un souvenir historique glorieux, mais plein d'une redoutable ironie pour une anarchie pareille. Le recours à la puissance civile ne ferait qu'aggraver la situation ; des destitutions gouvernementales tourneraient contre le but que l'on poursuit. Le concordat ne fournira, qu'on le sache bien, aucune solution à des difficultés qu'il a en partie créées. C'est avec satisfaction que nous voyons un esprit vif et pratique, comme celui de M. de Conninck, dans le récit animé qu'il a fait de l'histoire de l'Eglise réformée de France et de l'Eglise du Havre en particulier, exprimer un regret très accentué du régime consacré en germinal an X. Tous ceux qui travaillent à la reconstitution religieuse de cette noble Eglise finiront tôt ou tard par conclure comme nous, et la pousseront du dehors ou du dedans vers de nouvelles destinées.

On peut juger de l'inanité des efforts du pouvoir civil pour rétablir l'orthodoxie dans un pays par ce qui s'est passé dans le royaume du Hanovre. Nous avons déjà appelé l'attention de nos lecteurs sur la triste affaire du catéchisme que le gouvernement a voulu imposer d'autorité à l'Eglise. On se souvient de la vive agitation que cette inqualifiable mesure a soulevée. Le parti clérical, qui exerçait une influence prépondérante sur le roi, n'a pas reculé devant l'appui de la force et il n'a réussi qu'à se déshonorer et se perdre. Dans une conférence tenue à Celle, composée de laïques et de pasteurs, le parti opposant a signé une énergique protestation contre ces odieuses menées, qui concluait en demandant une organisation vraiment presbytérienne et la convocation d'un synode général. Le pouvoir, malgré l'obstination de funestes conseillers, s'est rendu à une demande si raisonnable, qui exprimait le vœu énergique de la grande majorité du pays. Une ordonnance vient d'être rendue par le ministre des cultes qui promet le synode général, la réorganisation de l'Eglise sur de nouvelles bases et par conséquent la fin du régime des consistoires et de la *césaropapie*. Il est certain que parmi ceux qui revendiquent la liberté de l'Eglise se trouve une fraction rationaliste, mais le succès obtenu n'en est pas moins le triomphe du bon droit. N'oublions pas que la vérité sans la liberté n'est plus la vérité. D'ailleurs entre le bigotisme néo-luthérien, qui florissait à la cour de Hanovre et l'Evangile, la distance est grande. Le grand duché de Baden a commencé l'expérience du démocratisme

un hôtel à bon marché, où ils sont placés sous les plus excellentes influences. Son petit écrit est destiné à y attirer ces pauvres enfants exposés à tant de tentations. On ne saurait trop encourager une telle entreprise.

ecclésiastique le plus complet, le plus inconditionnel, puisque le gouvernement de l'Eglise est livré absolument et indistinctement aux masses protestantes, à peu près comme dans l'Eglise de Genève. Jusqu'ici les résultats n'ont pas été trop effrayants; la plupart des choix ont été des confirmations et les pasteurs évangéliques n'ont pas été éliminés. C'est qu'après tout l'instinct populaire vaut mieux que les oligarchies ecclésiastiques qui se recrutent elles-mêmes. Cela ne nous empêche pas cependant de croire que l'identification de l'Eglise avec la nation est le renversement de la notion même de la société spirituelle, qui repose non sur le fait naturel de la naissance mais sur le fait surnaturel de la foi. L'avenir démontrera si nous nous trompons. Toutefois je préfère cent fois le suffrage universel dans l'Eglise au système des consistoires renouvelés par eux-mêmes parmi les plus imposés. Tout vaut mieux qu'une telle institution sortie de l'officine des faiseurs de religion gouvernementale. En Prusse, l'agitation politique si grave par ses causes menace de gagner l'Eglise. Nous ne saurions trop approuver la circulaire que le conseil ecclésiastique supérieur a publiée sur ce sujet. Elle contient les vrais principes de conduite en pareilles circonstances. En effet, elle se garde avec soin d'inféoder l'Eglise à un parti; elle recommande aux pasteurs de ne pas oublier que dans leurs chaires ils doivent s'attacher à représenter le côté éternel du règne de Dieu, l'immortelle et universelle vérité de l'Evangile, sans exciter aucune passion terrestre, recommandant la soumission envers l'autorité supérieure et la loi, mais sans se permettre de soulever ou de trancher des questions de droit politique, qui sont d'un autre domaine que celui de l'Eglise et que la piété la plus sincère ne suffirait pas à résoudre. Enfin le conseil ecclésiastique supérieur reconnaît au pasteur, en dehors de son office spécial, le droit de s'intéresser à la chose publique, et sans rien spécifier lui recommande de chercher loyalement le bien de la patrie. L'importance d'une pareille circulaire n'échappera à personne dans un pays où trop souvent l'attachement aveugle pour les idées absolutistes a été présenté comme une conséquence nécessaire de la piété, où certains prédicateurs ne peuvent parler du souverain sans lever les yeux au ciel comme s'il s'agissait du roi David oint par un prophète. Cette circulaire est la meilleure réponse à l'indiscrète demande de l'un de ces prédicateurs au dernier *Kirchentag*, de prendre parti officiellement pour la politique à outrance du roi de Prusse. Ces dévots du droit divin ont fait jusqu'ici un mal affreux au christianisme comme partout. Ils valent nos ultramontains les plus fougueux, et entre la *Gazette de la Croix* ou la *Gazette évangélique* et la *Civiltà cattolica* nous ne voyons d'autre différence qu'une ridicule inconséquence dans le camp protestant.

En fait de publications importantes, nous signalerons d'abord le recueil d'articles publié récemment par M. Guéroult, sous ce titre : *Etudes de politique et de philosophie religieuse*. Ce livre a été justement remarqué parce qu'il exprime avec talent, et par la plume d'un des plus éminents re-

présentants de la presse quotidienne, une tendance très caractérisée. D'une part, il respire la plus vive antipathie pour le catholicisme sous sa forme actuelle, et il signale avec verve quelques-unes des plus fâcheuses conséquences de l'ultramontanisme papiste. Nous avons été heureux de relire la belle discussion de M. Guéroult sur cette affaire du petit Mortara, à laquelle on ne pense plus depuis que l'attentat est définitivement consommé. D'une autre part nous avons, dans les *Etudes de politique et de philosophie religieuse*, toute une philosophie et une religion qui n'ont rien de très nouveau, puisque c'est purement et simplement l'ancien saint-simonisme débarrassé du bagage ridicule qui l'avait arrêté court dans sa propagande, délivré de son pontificat masculin et féminin, de son costume bizarre, de son lyrisme et de ses effets de regard. C'est bien lui pourtant, moins la tunique et la vie commune et hiérarchique de Ménilmontant; c'est lui avec son culte de l'industrie, sa religion du progrès matériel et aussi sa générosité pour les masses. Qu'on ne s'y trompe pas! ce n'est pas un revenant, il n'a jamais disparu du milieu de nous; il n'a pas trop mal réussi, car on ne saurait contester que ses apôtres n'aient eu les promesses de la vie présente. Leur incontestable supériorité intellectuelle, concentrée sur les grands intérêts industriels du temps, les a menés loin et portés haut; mais surtout ils ont largement répandu leurs idées dans notre atmosphère intellectuelle. Ces idées en religion, en métaphysique, aboutissent au positivisme, c'est-à-dire à une sorte de mysticité matérialiste qui essaye de transporter la flamme de l'enthousiasme brûlant jusqu'ici sur l'autel d'un Dieu invisible, dans les fourneaux de nos usines et de nos machines à vapeur; je ne dis pas dans nos cuisines, car cette dernière prétention était la véritable originalité du fouriérisme. A chacun ce qui lui revient : au phalanstère, les combats homériques de petits pâtés; au saint-simonisme, la glorification, l'apothéose de l'industrie. Voulons-nous déprécier celle-ci et méconnaître ses bienfaits, quand ils tendent à l'amélioration des classes inférieures? Rien n'est plus éloigné de notre pensée. C'est à tort que M. Guéroult accuse le christianisme de glorifier la souffrance pour la souffrance, et de maudire tout ce qui tend à la diminuer. Le christianisme ne l'a pas inventée, il l'a trouvée, et partout où il l'a rencontrée il a mis à côté d'elle la charité ; en relevant le travail manuel, il a préparé en principe les plus grandes réformes industrielles, et il se réjouit de tout progrès accompli dans cette voie. Seulement, sachant que la souffrance ne provient pas uniquement de la faim et de la maladie, qu'elle a son principe et son foyer le plus dévorant dans l'âme de l'homme, il ne s'imagine pas que le progrès industriel suffit à la consolation d'une race trop noble et trop divine pour que l'excès de sa douleur s'explique uniquement parce qu'elle n'est ni assez bien vêtue ni assez bien nourrie. Voilà pourquoi il lui offre un remède d'un ordre supérieur et moral, comme son infortune elle-même; il la sauve, il la relève par un sacrifice sublime. Ainsi la douleur est vaincue par une douleur plus sainte et

plus grande qu'aucune de celles qui font couler nos pleurs. Le christianisme n'a fait l'apothéose que d'une seule souffrance, c'est de celle qui désarme la souffrance, la transforme, l'épure, en fait l'aiguillon du progrès moral pour l'anéantir en définitive dans la gloire et pour absorber la mort dans la vie éternelle. Le christianisme qui se sert de la douleur qu'il n'a pas inventée mais trouvée à chaque pas devant lui, n'a nullement peur d'en voir diminuer la dose nécessaire par les progrès de l'industrie. Hélas! elle ne jaillira que trop de sa source la plus amère, qui est le cœur humain. Si l'industrie parvenait à elle seule à tarir cette source; si l'homme bien vêtu, délicatement nourri, se déclarait définitivement satisfait, à supposer même qu'il parvînt à obtenir un brevet d'invention pour la disparition de la maladie et de la mort, l'ennui et le dégoût qui l'accableraient dans cet Eldorado monotone, seraient si insupportables qu'il s'écrierait bientôt : Rendez-moi mes larmes, celles qui montent aux yeux, d'un cœur aux aspirations infinies, d'un cœur fait pour posséder Dieu et qui s'agite jusqu'à ce qu'il se repose en lui. Rassurons-nous, ce paradis industriel suffisant à tous nos désirs n'est pas près de s'ouvrir à nous; en tout cas, ce n'est pas le positivisme qui nous y conduira, car les grands mouvements, même dans ce domaine, viennent de plus haut que l'ordre matériel; ils suivent l'ébranlement de l'âme et de la pensée, et les merveilles industrielles du Nouveau-Monde, bien que momentanément interrompues, démontrent avec éclat que le christianisme et même le christianisme puritain, n'est pas sans influence sur l'activité humaine jusque dans cette sphère inférieure. M. Guéroult a un mot qui est plus comique qu'il ne le pense. « Ouvrons la Vie des saints. Quelle est leur hygiène? » Fort mauvaise, j'en conviens, mais si c'est à cette mesure qu'il faut juger l'idéal, l'humanité s'est jusqu'ici gravement trompée; elle a préféré ceux qu'a consumés une grande pensée aux satisfaits et aux bien portants, et même au point de vue de ses intérêts elle a raison; qu'on ne craigne donc pas tant que la lame use le fourreau, car les progrès de tous genres ont été conquis à la pointe de cette lame divine qui s'appelle l'âme humaine, et jamais elle n'a été plus acérée et plus victorieuse que quand elle a méprisé son enveloppe. Nous ne voulons pas imposer à tous l'hygiène des saints, mais sans cette hygiène il n'y aurait pas eu de saints; ce qui revient à dire qu'il n'y aurait pas eu de ces hommes prêts à mourir pour une croyance, pour une idée, et à conquérir en mourant la liberté du genre humain.

Au reste, le positivisme est fort disposé à faire bon marché de la liberté. L'indifférence déplorable que montre à cet égard notre pays lui est en partie imputable. Il y a des gens, — ceux-là, il est vrai, n'ont pas l'hygiène des saints, — pour lesquels les embellissements de Paris et l'ouverture de nouvelles voies ferrées semblent des dédommagements suffisants de l'affaiblissement des libertés publiques, ils n'ont pas réfléchi que sans l'essor donné à l'activité contemporaine par le grand mouvement libéral

du siècle un moment arrêté, ils n'auraient pas tous ces agréments auxquels ils sont si sensibles. La pensée que tout bon bourgeois de son quartier peut promener ses enfants au square Saint-Jacques, a paru valoir à un célèbre critique le développement le plus complet des institutions libérales. Ce serait faire injure à M. Guérouit, dont le livre avait provoqué cette rêverie sentimentale que de lui imputer ce dédain épicurien du droit. Evidemment il aime d'instinct la liberté et il sait la défendre au besoin, surtout aujourd'hui. Mais on reconnaît promptement que ses théories favorites l'inclinent d'un autre côté; il lui donne une importance tout à fait secondaire et il persifle agréablement ceux qui tiennent fortement aux garanties constitutionnelles. Il est plus démocrate que libéral, au lieu d'être franchement l'un et l'autre; il va jusqu'à écrire des paroles comme celles-ci, qui étonnnent de la part d'un apologiste décidé de la liberté de conscience : « Déjà à d'autres époques, on a vu des Constantin, des Charlemagne usurper, sous la pression des circonstances, le gouvernement du monde spirituel. Nous sommes porté à croire que quelque chose d'analogue tend à se reproduire en Europe, et que les gouvernements en tant qu'ils sauront marcher d'accord avec l'opinion publique, seront forcés, de plus en plus, de se substituer pour un temps à l'autorité spirituelle constituée, qui partout, en Italie comme en Suède, à Londres comme à Constantinople, fait obstacle à ce rapprochement des races, des cultes, à cet esprit de tolérance et de charité qui est dans les mœurs et dans les aspirations de notre siècle. » On sait que M. Guéroult pousse vaillamment à la suppression du pouvoir temporel à Rome. J'avoue que si c'est pour faire passer le pouvoir spirituel entre les mains de l'Etat et refaire à Paris, à Vienne ou à Turin la déplorable confusion qu'il combat comme nous au centre de la catholicité, je préfère ce qui est à ce qui pourrait être fait dans ce sens, et j'aime mieux un pape temporel qu'un grand lama de l'Occident donnant à cheval des consignes à la conscience religieuse et prêchant la tolérance et la charité à la tête de 600,000 hommes. J'aime mieux un pape roi qu'un Constantin manqué dont on baise la botte éperonnée, et le kalifat m'a toujours semblé le dernier degré de l'abjection. Je ne prétends pas que la pensée de M. Guéroult aille jusque-là, mais il a laissé planer sur elle une équivoque fâcheuse qu'il eût évité avec une préoccupation plus constante de la liberté.

Il nous arrive précisément d'Angleterre un fort beau livre qui nous semble la réfutation la plus concluante du système saint-simonien sous sa forme actuelle : c'est le recueil des discours du prince Albert, précédé d'une notice aussi simple que touchante, où l'on reconnaît avec attendrissement l'écho discret d'une sainte douleur. Le portrait du prince est tracé d'après ce type sacré gardé avec un soin jaloux par la plus constante affection au sein d'un deuil profond. Sa mâle et noble figure est vivante sous nos yeux, et on comprend tout ce que l'Angleterre, tout ce que la reine a perdu en lui. Ce qui nous a surtout frappé dans ces

pages, comme tout le monde, c'est ce tact parfait qui a toujours guidé le prince dans une position particulièrement délicate, tact d'autant plus sûr qu'il tenait au sentiment du devoir, à la conscience morale et à ses infaillibles directions; c'est cet amour éclairé de la liberté et cet attachement ferme aux grands principes du christianisme. Le prince Albert, on le sait, a pris une part principale dans l'organisation de la première exposition universelle de l'industrie. On ne peut donc l'accuser d'être un rêveur dégagé des grands intérêts du temps. Qu'on lise les discours qu'il a prononcés à cette occasion, et on verra avec quel profit pour lui-même le mouvement industriel, dans son essor le plus hardi, est rattaché à la religion et à la liberté : à la religion, qui nous fait voir en lui l'accomplissement d'une loi divine en même temps qu'une preuve éclatante de la protection et de la bonté de Dieu; à la liberté qui le stimule, le corrige et l'empêche de s'embourber dans la religion des intérêts purement matériels. Nous recommandons la lecture de ce beau livre à tous ceux qui veulent être de leur époque, mais pour l'éclairer, pour l'améliorer, pour résister à son mauvais courant et favoriser en tout le vrai progrès. On répète à satiété aujourd'hui que l'Angleterre n'est préoccupée que de son négoce, qu'elle n'a d'autre intérêt que le lucre; que c'est une nation marchande qui fait la propagande non de ses croyances, mais de ses produits. Tout n'est pas faux dans ces reproches, qui sont très exagérés d'ailleurs; car, comme le faisait remarquer l'autre jour M. John Lemoinne, où en serait le christianisme dans le monde aujourd'hui sans les missionnaires anglais? Mais il nous semble qu'avant d'injurier à plaisir la race anglo-saxonne sur son mercantilisme, il faudrait aussi fournir la preuve que l'on brûle soi-même d'un feu ardent et pur pour les intérêts supérieurs de la société, que l'on est moins disposé à tout sacrifier à la sécurité. Jusque-là ces tirades seront ridicules et inconvenantes. Quand la France tiendra autant à la liberté que l'Angleterre, il lui sera permis de se moquer à son aise de ces négociants acharnés, mais qu'elle n'oublie jamais qu'ils sont aussi acharnés à maintenir les libertés publiques qu'à acquérir des richesses.

Nous avons pour nous, dans cette appréciation de l'Angleterre, la plus haute autorité politique dans ce pays, comme le prouve le discours adressé par l'empereur le 25 janvier, à l'occasion de la distribution des récompenses aux exposants français. Jamais hommage plus net et mieux exprimé ne fut rendu aux libertés anglaises. Nous nous permettrons de rappeler respectueusement à l'occasion du discours impérial, qui semble ajourner l'octroi d'une liberté complète de discussion en France, pour le moment où cette liberté sera évidemment sans péril, que la liberté est encore le seul moyen connu de préparer à la liberté, que la méthode la plus sûre d'en finir avec les partis, c'est de réaliser, mieux qu'ils ne le feraient, les aspirations légitimes de la nation et qu'en définitive aucun étai protecteur ne voudra le couronnement promis pour la solidité de

l'édifice. Quant à nous, étranger à tout parti, nous croyons faire acte de bon citoyen en exprimant de tels désirs, et servir en même temps les intérêts supérieurs qui passent pour nous en première ligne; car quand les agitations fécondes d'une liberté de discussion complète quoique réglée par la loi manquent dans un pays, on sait bien de quel côté vont les esprits, et quelle pente ils descendent rapidement. Ni la religion, ni la morale, ni les lettres n'y trouvent leur compte, et j'ajoute, ni le pouvoir lui-même, qui n'est pas tant garanti par les avertissements qu'il donne que par ceux qu'il reçoit de cette opinion publique qu'une bouche auguste déclarait notre souveraine à tous.

Nous avons cru un instant qu'il nous était interdit ainsi qu'à toute la presse de dire un mot de la discussion de l'adresse. Nous venons d'apprendre que nous nous étions trompés, mais trop tard cependant pour pouvoir user de notre droit et donner une appréciation générale à notre point de vue de ces importants débats. Appelé à revenir prochainement sur la question romaine, comme nous l'avons dit déjà, nous rappellerons quelques-unes des paroles prononcées dans les chambres à cette occasion. Qu'il nous suffise de dire aujourd'hui que rien ne paraît changé au fond, ni dans l'attitude du gouvernement ni dans celle des diverses opinions en présence. La balance, pour employer le langage de l'adresse, essaye toujours de tenir ses deux plateaux en équilibre; ce qui serait moins difficile s'il était parfaitement exact qu'à Turin on ne parle plus de Rome et que l'Italie se repent d'y avoir jamais songé. L'avenir montrera si une telle question recule ainsi sur un geste et se rendort au commandement quand elle devient momentanément gênante. Peut-être oublie-t-on un peu trop Rome elle-même dans la question romaine, la question de droit pour la question d'opportunité. Pour revenir à la balance, nous nous bornons à demander que les poids que l'on a trouvés bons en Toscane soient jetés dans le plateau qui représente la volonté populaire. En tout cas, nous avons une confiance entière dans l'inanité parfaite et définitive de la diplomatie dans le siècle sérieux où nous vivons. Quand les temps seront mûrs, nul protocole n'arrêtera l'avénement de la vraie liberté de la religion. Plaise à Dieu que les représentants du catholicisme s'y préparent courageusement; cela est bien plus utile que de représenter, ainsi que le faisait l'autre jour M. Keller, l'Italie nouvelle comme une caverne de voleurs et la Rome papale comme le paradis du droit. Je dois encore protester contre toutes les paroles qui ont tendu à représenter la France comme faisant en Italie autre chose que de la politique, comme soutenant un dogme, une institution directement religieuse, sous prétexte qu'elle est catholique. La France n'est ni catholique, ni philosophe, ni protestante; elle n'a pas de religion nationale, car comme le disait excellemment Mirabeau, la religion n'est pas plus nationale que la conscience. Cette pensée, qui est la vraie tradition de la révolution française, dans son bon courant, fait le grand mérite de l'amendement

présenté par les cinq députés de la gauche sur les affaires de Rome. Nous signalons à nos lecteurs la conclusion de cet amendement qui, pour la première fois, pose devant les chambres françaises la question de principe dans toute sa grandeur. « La religion catholique, y est-il dit, ne doit pas redouter un régime sous lequel l'Église, séparée de l'État, obtiendrait au même titre que toute autre croyance, à la place des concordats et des servitudes déguisées, la liberté dans les limites du droit commun. » On peut dire, sans se tromper, que cette grande vérité entre aujourd'hui toujours plus profondément dans la conscience publique. Sur les autres questions soulevées dans ces débats si animés, sur la vivacité extrême qu'ils ont eue, sur l'écho qu'ils peuvent avoir dans le pays, nous ne dirons rien, si ce n'est que tout révèle que le goût de la discussion des grands intérêts politiques s'est ranimé en France. Il y a eu là une confirmation du discours de l'empereur aux exposants, qui est bien plus importante que le commentaire restrictif par lequel on a essayé d'en affaiblir la portée.

Nous n'avons point l'envie de faire un tour d'Europe dans chacune de nos chroniques. Nous ne dirons donc rien de ce ballottage de la royauté hellénique, avec laquelle les Cobourg semblent jouer à la paume, si ce n'est pour exprimer notre indignation sur cette condition si facilement acceptée que l'héritier du trône grec, quel qu'il soit, changera de religion pour assurer ses droits. Ces conversions princières, annoncées d'avance nous ont toujours paru l'une des plus grandes insolences imaginables envers le Souverain des souverains, dont la conscience humaine est comme le domaine privé. Toute question étrangère s'est momentanément effacée devant l'intérêt provoqué par les scènes qui ensanglantent à cette heure la Pologne. Tous les cœurs généreux frémissent d'indignation à la pensée de cette conscription destinée à expatrier la jeunesse intelligente des villes, afin d'éteindre sous les glaces du Nord ou d'amortir dans les steppes de l'Asie l'invincible flamme d'un patriotisme toujours fidèle à lui-même, malgré tant d'épreuves. Une telle conscription n'est qu'une proscription déguisée, brutalement exécutée, sans motif et sans provocation. On eût cherché à soulever une révolte qu'on n'eût pas agi autrement. Le sang coule de nouveau en Pologne, mais une voix s'élève de ce sang répandu jusqu'à Dieu, qui entend le gémissement des opprimés. Ce gémissement a retenti d'un bout de l'Europe à l'autre, et l'écho qu'il a trouvé est un premier châtiment d'une inqualifiable mesure.

C'est vers la Russie que nous reporte un article de M. Nisard, sur la campagne de 1812, à l'occasion des Mémoires de sir Robert Wilson. Nous ne pouvons laisser passer cet article sans protester contre les théories historiques qu'il renferme; elles nous paraissent en effet très dangereuses. M. Nisard aurait fait toutes les guerres de l'empire à la suite du grand capitaine au lieu d'écrire pacifiquement l'histoire de la littérature française, qu'il ne serait pas plus fasciné par la gloire de Napoléon. Que son admira-

tion dépasse celle de ses vétérans, je n'ai rien à objecter; il n'en est plus de même quand cette admiration l'amène à amnistier toutes les fautes du premier empire, les plus graves, les plus désastreuses; quand il chante un hymne à la guerre, par la raison qu'après la révolution française « la mort des fils sur le champ de bataille devait racheter les violences des pères, et que le droit nouveau avait besoin d'être consacré par le sacrifice, » et quand il ajoute que les armées de la république, n'ayant combattu que pour le patriotisme, il fallait bien combattre pour la gloire toute seule. Quel adorateur de Bellone que M. Nisard! Mais voici qui est plus grave. Dans son désir de justifier une guerre injustifiable, il écrit ces mots: « Où tout tient du merveilleux et de l'inouï, vertu, souffrances, héroïsme; où l'Europe tout entière a recueilli une sorte de gloire internationale, il faut bien admettre une façon de juger nouvelle. Elle est encore à chercher; mais j'affirme qu'on ne la trouvera ni dans les habitudes des discussions parlementaires, ni dans la morale constitutionnelle, quoique excellente en fait de morale. » Toujours cette passion effrénée de la morale, qui la multiplie et la diversifie au lieu de lui laisser son unité et sa simplicité. Je le demande, avec ces nouvelles perspectives morales, qu'est-ce qui ne serait pas justifié, absous d'avance; à quelles folies ne se laisserait pas entraîner un pays où prévaudraient ces nouvelles manières de juger? Tenons-nous en à la morale élémentaire que méprise M. Nisard, et reconnaissons que dans ce jeu terrible de la guerre, où les souverains de ce monde exposent la vie de milliers d'hommes, tout ce qui n'est pas strictement nécessaire au point de vue du patriotisme et de l'honneur, est coupable au premier chef, et qu'une guerre inutile est une folie criminelle.

Le mouvement en faveur des ouvriers sans travail a pris une extension nouvelle. Il ne se concentre plus sur un seul département, il embrasse toutes les portions du pays que la crise cotonnière a atteintes. Espérons qu'il va se prononcer de plus en plus. Les collectes faites dans les diverses Eglises, le 25 janvier, ont atteint un chiffre élevé à Paris. Reconnaissons, à l'honneur du protestantisme, qu'il a noblement payé sa dette; plus de 20,000 fr. ont été recueillis dans l'Eglise réformée rattachée à l'Etat, et près de 8,000 fr. dans l'Eglise indépendante[1]. Qu'il nous soit permis, en finissant, de remercier le *Siècle*, l'*Indépendance belge* et surtout le *Temps*, qui, après les *Débats*, ont souhaité une cordiale bienvenue à la *Revue chrétienne* dans sa carrière nouvelle. EDMOND DE PRESSENSÉ.

[1] M. A. Coquerel fils a publié le sermon qu'il a prêché à l'Oratoire. Il est intitulé : *La solidarité chrétienne*. Il se vend au profit des ouvriers sans travail. Je prends la liberté d'annoncer ici la publication de celui que j'ai prêché le même jour à la chapelle Taitbout. Il a paru sous ce titre : *La compassion de l'Eglise pour les multitudes qui ont faim*. Il se vend également au profit des ouvriers sans travail.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant*.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis et Cᵉ, rue des Grès, 11. — 1863.

REVUE CHRÉTIENNE

LITTÉRATURE

LOUIS UHLAND.

I.

L'Allemagne vient de perdre dans Louis Uhland l'un de ses poëtes les plus chers, et il semble qu'elle ait enseveli avec lui dans sa tombe toute une période de son passé, riche en beaux souvenirs et en ardentes espérances. En effet, lorsqu'en 1815 notre poëte publia la première édition de ses *Lieder*, l'aurore d'une ère nouvelle s'élevait sur la patrie allemande. Après un long sommeil, interrompu par des rêves sinistres, après un hiver meurtrier qui avait arrêté tout progrès et paralysé toute vie, le printemps enfin renaissait et les tièdes souffles de mai ranimaient les campagnes mornes et désolées. Les années qui suivirent les guerres où l'Allemagne combattit pour son indépendance et le jubilé de la Réformation qu'elle célébra avec une grande solennité le 31 octobre 1817, furent des années d'indicible enthousiasme et de confiance sans bornes. Le peuple se pressait autour de ses souverains et recevait de leurs mains, avec le bienfait de la patrie reconquise, les promesses de toutes les libertés. Les lettres et les arts, l'Eglise et l'Etat, la vie publique et la vie privée allaient sortir régénérées de l'épreuve douloureuse que l'on venait de traverser. De tous les côtés s'ouvraient de riches et sereines perspectives, de vastes horizons vers lesquels on se hâtait avec un généreux empressement.

Oh! comme en ces années de réveil national les cœurs battaient d'une joyeuse attente! Comme les poitrines se dilataient, aspirant avec ivresse la saine et fortifiante atmosphère de la liberté et de la foi renaissantes! N'était-ce pas leur union qui avait produit ce grand mouvement que l'on saluait presque comme un miracle? L'Allemagne donnait alors au monde le spectacle qu'Alexis de Tocqueville déclare n'avoir rencontré qu'en Angleterre :

elle faisait voir, en apparence du moins, un accord parfait entre le monde religieux et le monde politique, les vertus privées et les vertus publiques, le christianisme et la liberté. Uhland, dans la préface de ses poésies, s'exprime ainsi : « Maintenant que la liberté longtemps contenue s'échappe en vives flammes, le *Lied* aussi renaîtra et s'élancera sous les feux radieux d'une splendeur inconnue... Qu'une nouvelle génération se lève, plus forte et mieux trempée que la nôtre! tel est, non pas notre vœu seulement, mais la prière ardente que nous adressons au ciel. »

Mais ces espérances devaient être de courte durée, et la moisson ne semble pas avoir répondu aux semailles. La période dont Uhland avait salué avec tant d'enthousiasme l'avénement est terminée aujourd'hui, et celle qui paraît devoir lui succéder n'inspire pas à beaucoup près la même confiance. L'Allemagne, de même que les autres pays de l'Europe, traverse en ce moment une crise des plus redoutables dont l'issue est encore incertaine et le terme à coup sûr fort éloigné. Crise politique : les gouvernements oublieux des promesses que les malheurs des temps leur avaient arrachées, ne paraissent pas encore très disposés à tenir compte des vœux et des aspirations légitimes de leurs peuples. Aussi la vieille et proverbiale fidélité de la nation allemande, sa patience et sa longanimité à toute épreuve pourraient-elles bien finir par se lasser et le vent tourner aux catastrophes.

Crise philosophique et littéraire : l'Allemagne sans doute n'a pas cessé d'être cette nation savante dont parle Jouffroy, « qui amasse avec une laborieuse curiosité et embrasse avec une mémoire prodigieuse toutes les données de l'histoire et de la science, chargée de fournir dans l'œuvre de la civilisation européenne les matériaux de toutes les idées. » Mais à l'exception du champ toujours fécond de l'érudition, les autres domaines de l'activité intellectuelle semblent, depuis un certain nombre d'années, être frappés chez elle d'une singulière stérilité. La pensée philosophique, après avoir parcouru l'univers entier d'un essor si fier et si ambitieux, fatiguée aujourd'hui et déçue dans ses recherches, déserte les nobles labeurs du travail spirituel et la méditation des problèmes qui seront l'honneur et le tourment éternels de notre race. A en juger par de nombreux symptômes, l'Allemagne paraît ne plus se soucier de cet empire de l'air que, dans une spirituelle boutade, lui assignait Madame de Staël, alors qu'elle distribuait à la France et à l'Angleterre celui de la terre et de la mer; aussi pourrait-elle bien cesser d'être ce laboratoire d'idées et de systèmes dont l'Europe a besoin pour l'utilité et le perfectionnement de l'humanité.

Sous le charme décevant des théories du jour, l'Allemagne,

elle aussi, a faim et soif de réalités et prétend assouvir sans retard ses terrestres appétits si longtemps trompés. Obéissant à la voix et à l'exemple de la philosophie hégélienne et des écoles matérialistes et panthéistes dont le nombre s'accroît d'année en année, elle s'apprête à délaisser la recherche des biens invisibles et meilleurs pour celle des biens palpables et prochains. Comme le peuple d'Israël, elle demande à ses sages de lui faire des dieux qui marchent devant elle. Et ce n'est pas l'essor de la pensée philosophique seulement qui est paralysé, c'est aussi le souffle poétique qui languit et est près de s'éteindre. Depuis longtemps, sous l'action d'une critique dissolvante et d'une analyse sceptique, les anciens systèmes artistiques et littéraires sont tombés en ruines ; aujourd'hui, la source de l'enthousiasme et de la rêverie, le foyer idéal où s'embrase et se colore l'imagination allemande, si puissante dans ses conceptions et si délicate dans le choix de ses nuances, sont à leur tour atteints. Au milieu d'une abondance vraiment superflue d'écrits médiocres de tous genres, quelle pénurie de chefs-d'œuvre, quelle absence de belles et de durables créations !

Mais la cause véritable de cet affaissement et de cette impuissance, il faut la chercher dans la crise religieuse que traverse l'Allemagne : c'est parce qu'elle ne sait plus prier qu'elle a perdu le secret des beaux chants et des vastes pensées ; c'est parce que sa foi est ébranlée que sa vie intellectuelle languit. La logique impitoyable d'une théologie fourvoyée qui ne sait qu'accumuler des négations téméraires ou des affirmations hasardées, non moins que les imprudences d'un cléricalisme aux abois qui ne craint pas d'associer les destinées de la religion à la politique réactionnaire des gouvernements et de la rendre complice de leurs fautes, ont profondément labouré le sol de la piété allemande. Encore une fois les sadducéens et les pharisiens semblent se donner la main pour perdre le Christ.

Le danger que nous signalons est d'une gravité extrême. En effet, ce qui fait la gloire impérissable du génie allemand et ce qui en constitue le prix, c'est l'intensité et, si nous pouvons dire ainsi, le caractère intime et profond de sa piété : c'est là assurément le plus beau joyau de sa couronne. Le perdre, pour elle, c'est un dommage plus grand que pour tout autre peuple, car là est le secret de sa grandeur et l'objet principal de sa tâche dans l'œuvre de l'humanité. C'est à ce foyer mystérieux qu'elle a puisé cette force et cette solidité de caractère, cette fermeté de pensée, ce sérieux, cette fidélité, cette patience, non moins que ces vertus domestiques et ces inspirations poétiques dont elle est à juste titre si fière ; c'est là, en un mot, qu'est la source

de ce fonds si précieux de spiritualisme dont elle a charge d'être le dépositaire et le gardien. Le monde invisible et supérieur avec les grâces, les forces, les joies, les nobles et saintes résolutions qui en découlent, les douces et austères méditations qu'il provoque, les suaves et mélancoliques rêveries qu'il fait naître; tel est le trésor que l'Allemagne a pour mission de garder et de dispenser. Son avenir dépend en conséquence de la manière dont elle résoudra la question religieuse.

A la vue des progrès que font dans les pays d'outre-Rhin l'incrédulité et l'indifférence pour les plus hautes questions que l'homme puisse se poser, on ne peut s'empêcher de s'affliger et de se demander comment un peuple est capable de renier à ce point son passé, et de devenir infidèle à ses destinées séculaires. Ah! qu'il n'écoute pas les conseils d'une sagesse mensongère qui lui dit que l'Allemagne a assez élaboré, scruté, creusé les problèmes métaphysiques, qu'elle a assez médité et rêvé, que c'est sa passion de l'idéalisme qui l'a perdue, que la vraie philosophie consiste à se jeter tête baissée dans le mouvement mercantile et industriel moderne, en se livrant sans scrupule, sans arrière-pensée aucune, à la vie enivrante des affaires et des plaisirs. Rien n'est plus faux, rien ne serait plus dangereux. Le véritable intérêt de la vie, la vraie mission de l'humanité et particulièrement du peuple allemand est ailleurs; les conditions d'une activité joyeuse et féconde ne se trouvent-elles pas dans les saines doctrines du spiritualisme, dans le sérieux de la réflexion religieuse, dans la ferme assurance que nous donne la foi chrétienne? Ce qui importe, ce n'est pas tant la poursuite de l'idéal peut-être chimérique de l'unité allemande ou la conquête, à coup sûr utile mais non indispensable, de la matière par la science, ce sont les luttes et les victoires de l'esprit sur la chair, de la vie supérieure sur les passions terrestres, c'est l'incessante poursuite de la grandeur morale: vérités bien élémentaires sans doute, mais bien méconnues aujourd'hui, et qui viennent d'être rappelées fort à propos à l'Allemagne par son romancier favori, Gustave Freytag, dans une série de tableaux tirés de la vie allemande depuis le siècle de la Réformation.

Ces réserves faites, nous sommes tout prêt à convenir qu'une partie des maux dont souffre l'Allemagne actuelle résultent de la tendance exclusive des esprits vers la contemplation et le monde de la théorie; dans tous les domaines, elle s'est trop détournée et déshabituée de l'activité pratique; elle a été impuissante dans l'action. C'est là, si nous ne nous trompons, une des lacunes les plus sensibles du génie allemand, une de ses faiblesses que la nation ressent vivement, et peut-être avec trop d'amer-

tume aujourd'hui. Il y a dans l'ironie qu'elle manifeste à cet égard, dans la sévérité implacable avec laquelle elle se juge une exagération et une injustice évidentes. La critique qu'elle exerce contre elle-même dépasse le but et risque par cela même de demeurer infructueuse. Le sentiment de ce qui manque au peuple allemand a été exprimé avec force par Hœlderlin, dans des vers connus :

Oh ! ne raillez pas l'enfant, lorsque armé de la cravache et de l'éperon, il se croit brave et grand sur son cheval de bois, car, ô Allemands, vous aussi vous êtes pauvres en actions et riches en pensées. Ou direz-vous que, semblable à la foudre qui déchire le nuage, l'action jaillit de la pensée ? Les livres commenceront-ils bientôt à vivre? Oh ! mes chers amis, s'il n'en est pas ainsi, me voici, je me livre à vous, faites-moi expier mon blasphème.

Pour bien comprendre ce qu'il y a d'élévation et de profondeur dans le génie allemand, pour mieux apprécier les dangers qu'il court aujourd'hui et les écueils qu'il doit éviter, il n'est peut-être pas d'étude plus utile et plus instructive que celle de la vie et des œuvres du poëte que l'Allemagne vient de perdre.

II.

Louis Uhland est né le 26 avril 1787, à Tubingue. Son grand-père avait été un théologien éminent de la Souabe, et le poëte puisa dans les traditions de sa famille les éléments d'une saine et humble piété. Toute sa vie s'écoula dans les limites étroites de sa province et presque entre les murs de la riante maison située sur les bords enchanteurs du Neckar. La simplicité est le principal caractère et le charme pénétrant de cette modeste existence. Si plus tard des distinctions méritées vinrent, sous toutes les formes, récompenser le talent du poëte et les services du citoyen, Uhland, qui ne les avait pas recherchées, ne paraissait y attacher aucune importance. Il sut toujours se préserver de cette vanité puérile qui est l'apanage ordinaire de la célébrité et l'écueil où trop souvent elle échoue.

Grâce à des études solides et bien faites, Uhland, à peine âgé de quinze ans, fut admis à suivre les cours de l'université et s'occupa avec zèle de la science du droit. Cependant, comme tous les jeunes hommes de son temps, notre étudiant se sentit vivement attiré vers les lettres; dans ses heures de solitude la muse le visita, et lui fit entrevoir tout un monde nouveau, plein de charmes et de poétiques séductions. C'était l'époque où l'Allemagne entière répétait les vers de Schiller, et pleurait sur

la tombe dans laquelle prématurément venait de descendre son poëte favori. Gœthe alors était dans la pleine maturité de son talent et à l'apogée de sa gloire. De tous côtés, particulièrement en Souabe, des poëtes surgissaient à la voix de ces maîtres des chants. Uhland était intimement lié avec quelques jeunes compatriotes, parmi lesquels nous ne nommerons que Justinus Kerner, le poëte et le voyant de Weinsberg et Gustave Schwab, qui cultiva à la fois la piété et la poésie dans son paisible presbytère de village. Dans ce cercle d'amis on s'occupait avec une ardeur enthousiaste, suivant le goût du temps, à étudier les antiquités germaniques et le moyen âge chrétien. L'amour de la patrie, de la liberté et de la religion, associés dans une commune vénération, faisait battre ces jeunes cœurs, et un penchant irrésistible les poussait à scruter les mystérieuses profondeurs du monde invisible. Varnhagen von Ense, qui visita Tubingue en 1808, nous raconte dans ses Mémoires qu'il trouva ces jeunes poëtes souabes occupés à dévorer les livres de Jung Stilling et de l'école mystique, passionnés pour tout ce qui avait rapport aux traditions religieuses ou aux légendes populaires.

Les premières poésies d'Uhland datent de 1804 ; il en publia un certain nombre dans l'*Almanach des Muses* de Leo von Seckendorf, sous le pseudonyme de Volker ; plus tard, de retour d'un voyage littéraire à Paris, où il avait passé presque tout son temps dans les bibliothèques, à fouiller dans les vieux manuscrits, il entreprit lui-même, de concert avec ses amis, la publication d'un *Almanach des Muses* et d'un *Parnasse allemand*. Pendant que se déroulait à travers l'Europe la brillante épopée de l'empire et que les échos de la forêt Noire renvoyaient de toute part le bruit du canon, notre poëte, baissé sur ses vieux livres, suivait les expéditions des chevaliers du moyen âge, les accompagnait dans les croisades et recueillait les traditions de leurs merveilleux exploits. Il fut cependant arraché à ses études et à ses rêveries par les événements dont la marche précipitée et tumultueuse vint jeter le trouble dans la paisible vallée du Neckar. Les guerres d'indépendance de 1813 à 1815 firent sur Uhland une vive impression : c'est de cette époque que datent ses chants patriotiques, qui peuvent être placés dignement à côté de ceux des Arndt, des Körner, des Schenkendorf. Nous en citerons quelques strophes :

Je chantais naguère de vieilles légendes d'amour, maintenant c'est assez chanté... la voix des armes a retenti : la patrie est en danger!... A toi je voudrais consacrer ces chants, ô patrie allemande bien-aimée; car c'est à toi, ressuscitée et libre, qu'appartiennent toutes mes pensées. Mais le sang des héros a été répandu pour toi; pour toi la plus belle fleur

de la jeunesse est tombée... Après ces sacrifices si grands, si saints, que te sont mes chants!

Et ce chant de guerre bien connu en l'honneur de Blücher, surnommé « le général En avant » :

En avant! toujours et toujours! La Russie a lancé ce cri plein de fierté: En avant! La Prusse l'a entendu, l'a entendu avec plaisir et répète : En avant! Debout, puissante Autriche! En avant! fais comme les autres: En avant! Debout, vieille Saxe! toujours en avant en vous donnant la main! En avant!..... En avant! toujours et toujours! Bon vent et port prochain! En avant! En avant! voilà le nom de votre général! En avant! vaillants vainqueurs! En avant!

Le poëte augure bien de ce mouvement populaire. Dieu ne permettra pas qu'il demeure stérile. La terre qui a enfanté tant de braves soldats saura aussi donner à l'Allemagne reconstituée des citoyens fermes et courageux. Les épreuves de la patrie seront bénies : elle renaîtra plus forte et plus riche du sang de ses martyrs. Uhland adresse aux mères cette énergique question:

Mères! qui vous récréez aux chers visages de vos enfants, et y lisez avec joie une foule de pressentiments et de promesses d'avenir, regardez bien et dites-nous : Les luttes et les blessures des pères porteront-elles des fruits chez leurs enfants?

Et puis ailleurs, promenant son regard sur les perspectives rassérénées qui s'ouvrent devant lui, le poëte s'écrie :

Retentira-t-il toujours le chant aux accords sérieux et âcres? Le champ du beau restera-t-il inculte à l'avenir? — Quand les bois seront éclaircis et les marais desséchés, oh! alors le regard ému se dirigera vers la pure lumière.

Uhland exerçait alors la profession d'avocat à Stuttgard et avait même été attaché pendant quelque temps au ministère de la justice. Il salua avec une patriotique reconnaissance la nouvelle constitution dont le roi de Wurtemberg, devançant les autres princes de l'Allemagne, dota dès 1815 son peuple, en récompense du sang qu'il avait versé pour lui. Connu par ses sentiments libéraux, il fut nommé député à l'assemblée des Etats, et prit à partir de ce moment une part active à la vie politique de son pays. Citoyen loyal et ferme, sincèrement attaché à la forme monarchique, il ne cessa de combattre dans les rangs de l'opposition constitutionnelle. En 1830, il fut appelé à occuper la chaire de langue et de littérature allemande à l'université de Tubingue; mais n'ayant pu être dispensé de ses cours pour la durée de la session législative, il donna trois ans après sa démission. Enfin, en 1839, lorsque, grâce à l'influence croissante

du parti conservateur, la liberté de parole et d'action fut enlevée aux Etats. Uhland se retira dans la vie privée; il n'en sortit qu'en 1848 pour siéger à l'Assemblée nationale de Francfort où il avait été envoyé par ses compatriotes. Il assista avec douleur, mais sans découragement, à l'avortement de cette tentative de constituer l'unité allemande, et suivit avec une mâle fierté et une patience résignée les progrès de la réaction, se refusant de croire à son triomphe définitif.

Dans sa retraite studieuse, entouré d'une épouse aimée et d'un fils d'adoption, accessible à un cercle très restreint d'amis, Uhland s'occupait de travaux d'érudition concernant la poésie du moyen âge; il pensait contribuer encore à l'affranchissement et à la grandeur future de sa patrie, ainsi qu'au réveil du sentiment national, en montrant au peuple allemand la noblesse de ses origines et en lui faisant aimer son passé héroïque. C'est au milieu de ces études, environné du respect et de la sympathie universelle, que la mort l'atteignit le 13 novembre dernier. Un cri de douleur traversa toute la Souabe et avec elle toute l'Allemagne lorsque cette nouvelle fut connue; de près et de loin des députations accoururent pour assister aux funérailles qui furent dignes du poëte et du citoyen.

D'un extérieur peu avenant, embarrassé et même gauche, tout chez Uhland portait l'empreinte de l'honnêteté et de la loyauté. Peu expansif et n'aimant pas à se laisser distraire de ses études ou de ses contemplations intérieures, son regard s'animait rarement d'une lueur fugitive. Nous avons dit combien sa modestie souffrait de toutes les distinctions et de toutes les ovations dont il ne cessait d'être l'objet. Sa dignité sans morgue, sa grande pureté morale, sa franchise pleine de brusquerie, sa véracité incorruptible et sa piété enfantine expliquent la vénération que de près et de loin il inspirait. On l'a très bien dit : « Ce qu'Uhland a donné à sa nation semble en apparence peu de chose; mais ce peu de chose était renfermé dans un cœur d'élite qui, comme on sait, contient toujours tout un monde. La nation entière, depuis cinquante ans, se réjouit à la vue de ce monde enchanté que lui a ouvert la poésie d'Uhland. »

III.

Uhland publia en 1815 le premier recueil de ses poésies. Cette petite collection s'enrichit notablement dans les sept ou huit éditions suivantes jusqu'en 1830, où il cessa de composer en vers; aujourd'hui encore les œuvres lyriques complètes du

poëte ne forment qu'un seul volume peu considérable. Il écrivit en outre deux drames peu remarqués : *Ernest, duc de Souabe* et *Louis de Bavière;* enfin il fit paraître en 1844 un recueil de chants populaires auquel il attachait un grand prix.

On s'est naturellement demandé la cause du peu de productivité de la muse d'Uhland et du silence qu'il a gardé depuis une trentaine d'années. Diverses explications en ont été données. Suivant les uns, ce serait la politique qui aurait détourné Uhland de la poésie; ses tendances libérales auraient contrarié les inclinations de sa muse. Le poëte élégiaque, qui savait chanter dans de belles romances et ballades l'époque féodale et chrétienne, devenu un zélé défenseur des droits du peuple, aurait senti son enthousiasme pour le passé se refroidir. D'autres prétendent qu'Uhland visait avant tout à donner à toutes ses poésies le cachet de la perfection, et que, sentant l'inspiration lui faire défaut, il aurait préféré garder le silence plutôt que de publier des œuvres médiocres. Nous inclinons pour cette dernière explication, et nous croyons qu'à côté de ses autres vertus, Uhland possédait la plus difficile de toutes, celle qui consiste à exercer une critique sévère sur soi-même ; il a su, ce qui arrive si rarement surtout aux poëtes lyriques, garder dans ses productions une sage mesure et s'arrêter à temps. Il lui aurait été facile de remplir plusieurs volumes de poésies, mais il n'a voulu publier que ce qui à ses yeux avait une valeur durable. Quoi qu'il en soit, l'accueil fait à ses vers par l'Allemagne n'était certes pas de nature à le décourager ; jamais sympathie n'a été plus unanime et mieux méritée; il est vrai qu'elle s'adressait à l'homme autant qu'au poëte. Les poésies d'Uhland devinrent promptement le trésor le plus cher du peuple allemand et, à l'exception de quelques voix discordantes dont nous parlerons tout à l'heure, elles ne trouvèrent que des admirateurs et firent surgir un grand nombre d'émules et de disciples.

L'un des premiers mérites des poésies d'Uhland, nous l'avons dit, c'est la rare perfection de la forme. On ne saurait assez louer la noblesse, la pureté exquise du sentiment, la suave harmonie entre la pensée et le langage, soit que le poëte chante les magnificences de la nature, la splendeur éclatante du monde des Alpes ou le silence du vallon aux pentes gazonneuses, soit qu'il fasse revivre les scènes héroïques du passé ou qu'il réveille dans l'âme du peuple l'amour de la patrie, de la liberté, de la justice. Uhland possède le talent de donner à ses sentiments d'une nature très intime et très intense une expression infiniment gracieuse et élégante. C'est le triomphe de la plus grande simplicité unie à l'art le plus consommé. On a fait observer, à

la vérité, que les productions d'Uhland sont des ébauches, des esquisses plutôt que des tableaux complets, des compositions achevées; que ce sont des aquarelles auxquelles manque une couleur chaude et énergique; on a remarqué avec raison que le génie poétique d'Uhland était plutôt musical que plastique, et que les musiciens ont trouvé dans ses œuvres plus de sujets d'inspiration que les peintres : ce que les admirables mélodies de Lœwe et de Creutzer, connues et chantées dans toute l'Allemagne, suffiraient à prouver. Mais qu'est-ce à dire? sinon que ce qui constitue un défaut dans la pensée dramatique n'en est pas un dans la poésie lyrique; il n'est pas nécessaire que tout y soit achevé, nettement marqué et déterminé. Le vague, pourvu qu'il ne soit pas exagéré, est une beauté de plus; qui ne sait d'ailleurs de quelles émotions intimes et profondes, le sentiment de l'infini qui s'y rattache peut devenir la source? Il faut éviter seulement, comme l'a dit Vinet à propos de Chateaubriand, que le vague de la passion devienne la passion du vague : ce qui ne s'applique nullement à Uhland. La teinte douce et transparente qui, comme le paisible reflet du clair de lune, enveloppe tous ses tableaux est d'un effet poétique irrésistible et réveille dans l'âme les sentiments les plus délicats.

Un autre mérite de la poésie d'Uhland, c'est d'avoir su allier à la plus haute culture de l'esprit la plus grande clarté dans la forme, et d'avoir su rendre la poésie classique populaire. Ce résultat, Uhland le doit certainement à la manière dont il s'attache à ses conceptions et à la sympathie avec laquelle il s'y livre. Doué d'une puissance de réceptivité très grande, il s'abandonne aux sujets qu'il a choisis avec une candeur et un sérieux incomparables; il s'identifie en quelque sorte avec ses matériaux, leur imprimant la noblesse et l'élévation de ses sentiments. Le poëte a trouvé ainsi cette forme si pure, si suave du *Lied* dont il est, à vrai dire, le créateur et qui répond à des instincts si profonds du peuple allemand. En effet, le trait principal du caractère allemand est cette fidélité, cette *Treue* pour laquelle nous n'avons presque pas de terme correspondant dans la langue française : nous voulons parler de cette faculté d'attachement où il entre beaucoup de confiance et beaucoup d'abandon, et d'où naissent le renoncement et le sacrifice. N'est-ce pas précisément ce trait du peuple germanique qui l'a rendu si admirablement propre à recevoir et à comprendre le christianisme, pour en devenir l'une des conquêtes les plus précieuses et l'un des instruments les plus bénis?

Et ici nous devons signaler la grande différence qui existe entre Uhland et les poëtes de l'école romantique, avec lesquels on

l'a quelquefois confondu, et dont cependant il se distingue profondément. Uhland, il est vrai, a de commun avec eux le choix des sujets, la sympathie pour le moyen âge chevaleresque et chrétien, pour ce monde féodal et sacerdotal qui semblait si beau alors, ces preux qui frappent de grands coups d'épée, ces pèlerins de terre sainte, ces tournois, ces doux écuyers, ces chastes damoiselles, ces batailleurs scandinaves, ces rois aveugles, ces troubadours, ces joueurs de harpe, ces moines et ces nonnes, ces souterrains de castel aux terreurs mystérieuses, ces renoncements d'amour, ce tendre tintement des cloches et ces éternelles lamentations mélancoliques. Mais les poëtes romantiques n'étaient portés vers ces sujets que par un sentiment esthétique, se servant des matériaux qu'ils leur offraient comme d'une sorte d'arme de guerre avec laquelle ils aimaient à railler et à persifler la génération du commencement de notre siècle, si contente d'elle-même, si pédante et si sèche, si dépouillée de poésie et de foi ; ces aimables pourfendeurs au fond ne cherchaient qu'à s'affranchir du joug des formes conventionnelles, et ne portaient guère d'intérêt sérieux aux hauts faits de la chevalerie et de l'Eglise. Uhland, au contraire, se sentait attiré vers ces sujets par une sympathie véritable, leur empruntant ce qui peut nourrir l'esprit et le cœur. Il ne connaît pas cette souplesse ironique qui tire parti d'un objet sans lui reconnaître au fond de valeur réelle : c'est très sérieusement qu'il admire le dévouement, la foi, le renoncement que le christianisme au moyen âge a inspirés ; il n'en prend pas les formes seulement qui sont pour lui l'accessoire ; il est tout prêt à sacrifier l'écorce, pourvu qu'on lui laisse le précieux noyau qu'elle renferme.

De là aussi le reproche, très fondé à nos yeux, que l'on a fait à Uhland de n'avoir pas réussi à représenter le moyen âge dans sa vérité historique, avec sa couleur locale, comme Victor Hugo par exemple, dans sa *Légende des siècles ;* il a idéalisé toutes ses figures et n'a pas su rendre d'une manière saisissante le coloris de cette époque et ses tons naïfs et puissants jusqu'à la crudité ; il les décompose plutôt dans une vague mélancolie ; il amollit les accents rudes et énergiques des traditions populaires du Nord pour les accommoder au goût du public moderne. Il laisse toutes ces douces images du passé se refléter paisiblement dans le mirage crépusculaire de son esprit, sans se préoccuper de l'exactitude historique. Aussi, pour notre part, malgré le succès et la renommée légitime de ses ballades, telles que *le Roi aveugle, la Fille de l'orfévre, Bertran de Born, la Malédiction du barde, le Chevalier noir, le Pèlerin, la Traversée du roi Charles,* leur préférons-nous les compositions plus actuelles dont le sujet est em-

prunté à la nature, aux événements politiques, à la vie intime de l'auteur.

Uhland excelle à saisir et à peindre les contrastes que présente la vie humaine, le jeu bizarre et capricieux des ombres et des lumières, les brusques rencontres de la joie et du deuil, les élans d'une piété enthousiaste suivis des retours subits d'une inexplicable mélancolie. Ses poésies sont remplies du sentiment de la vanité, de la fragilité des choses d'ici-bas, de cet aspect incomplet et gémissant qu'offrent nos plus belles créations, nos plus grandes félicités. Se penchant vers toutes nos misères, Uhland a entendu « ces soupirs de la créature, dont parle l'apôtre saint Paul, qui attendent avec un ardent désir que les enfants de Dieu soient manifestés. » *Sunt lacrymæ rerum* avait dit déjà le poëte latin. Uhland les a connues ces défaillances intérieures,

Et ces amertumes sans causes,
Et ces désirs brûlants de choses
Qui n'ont que leurs noms ici-bas.

Le roi se promène sur la tour de son palais ; son cœur est plein de soucis. Fatigué des grandeurs terrestres, il soupire après le repos :

Mes cheveux sont devenus gris, sur mon œil s'est étendu un sombre voile ; mes armes victorieuses sont suspendues au panneau ; j'ai exercé ma vie durant la justice : quand pourrai-je enfin me reposer?... Oh! doux repos, combien mon âme te désire! Oh! que tu tardes, belle nuit, où je verrai resplendir les étoiles d'une lumière plus radieuse, où j'entendrai l'harmonie plus riche des cieux.

Et ailleurs ce chant du pauvre à la fois si navrant et si doux :

Je suis un homme si pauvre, je suis si seul au monde... Je vois fleurir les jardins du riche, je vois frémir au vent sa moisson d'or... A moi le chemin stérile, foulé par le souci et par la peine... Et pourtant, j'aime à m'arrêter avec ma silencieuse mélancolie dans la foule des hommes joyeux, et à souhaiter à chacun un chaud et cordial bonjour... O Dieu riche! tu ne me laissas pas tout à fait sans joie : une douce consolation s'épanche sur tous les êtres du haut de ton ciel... Au milieu de chaque village s'élève la sainte maison ; l'orgue et le chant du chœur résonnent à chaque oreille... Le soleil, la lune et les étoiles luisent sur moi avec tant d'amour! et quand sonne la cloche du soir, je m'entretiens avec toi, ô Seigneur!

Puis, c'est le chant du pâtre, le dimanche :

Le voici, le jour du Seigneur ; je suis seul sur la vaste prairie. Une cloche encore résonne, et puis le silence, au près et au loin... Je m'agenouille en priant et je sens un souffle mystérieux dans les airs, comme si beaucoup d'hommes étaient à genoux, invisibles à mes côtés et priaient avec moi... Le ciel, au près et au loin, est si limpide, si solennel, comme s'il voulait s'ouvrir : c'est le jour du Seigneur !

A son tour, l'enfant de la montagne chante :

La montagne, c'est mon bien... les orages s'amoncellent de toute part et grondent autour de moi, mais mon chant brave leur fureur... Je suis l'enfant de la montagne ; la foudre et le tonnerre sont à mes pieds, j'élève ma tête dans le bleu de l'azur, car je les connais et je leur dis : Epargnez la maison de mon père!... Je suis l'enfant de la montagne; quand un jour la cloche d'alarme sonnera et que sur les monts les feux luiront, alors, alors je descendrai; au premier rang je brandirai mon épée et je répéterai mon chant : Je suis l'enfant de la montagne.

Mais c'est à chanter le printemps que la muse d'Uhland se plaît surtout :

Les tièdes brises sont réveillées; elles soufflent sans relâche, nuit et jour, en tout lieu. O frais parfums, ô nouveaux sons!... Mon pauvre cœur, ne te tourmente pas : tout changera, tout changera! Vois, le monde devient de jour en jour plus jeune, plus beau; on ne sait vraiment ce qu'il en adviendra... Des fleurs, encore des fleurs : la vallée la plus écartée, la plus profonde se pare et reverdit... Mon pauvre cœur, oublie tes peines : tout changera, tout changera... A chaque année son printemps doux et clair; et cet autre printemps, plus grand, plus lumineux, il viendra... Prends courage, ô! mon cœur, il ne te manquera pas; il t'attend au terme de la carrière. Tu le pressens ici-bas, là-haut tu le verras!

Ce qui donne à nos yeux tant de prix aux poésies d'Uhland, et ce qui le distingue de l'école romantique, c'est leur caractère moral. Gœthe, dans sa correspondance avec Zelter, porte sur Uhland un jugement assez sévère ; il l'accuse d'avoir trop idéalisé ses créations et de craindre outre mesure d'alarmer la pudeur. C'est là aussi le thème des accusations que la jeune Allemagne et l'école hégélienne a dirigées contre le poëte de Tubingue et surtout du persiflage moqueur d'Henri Heine, qui ne cesse de lui reprocher ses figures trop éthérées. « Quand on regarde de près les femmes d'Uhland, dit-il dans son livre frivole sur l'Allemagne, ce ne sont que de belles ombres, un clair de lune incarné, ayant du lait dans les veines et dans les yeux de douces larmes; quant à ses chevaliers, ils ressemblent bien peu aux anciens preux de la Germanie, qui portaient des culottes de véritable fer épais, mangeaient beaucoup et buvaient davantage. » La pureté morale si exquise des poésies d'Uhland contraste en effet très visiblement avec les licences de la muse de Heine, très peu scrupuleuse à cet égard. Uhland professe un respect profond de l'âme humaine ; il s'incline devant la noblesse de son origine et de sa destinée. Sans doute, au point de vue religieux, ses poésies ne satisfont pas complétement; l'influence du christianisme positif y est peu sensible. Le poëte s'en tient aux aspirations, aux désirs de la foi; il n'en connaît pas la puissance, les

souveraines énergies. Plein de vénération pour les doctrines chrétiennes et le mystère de la piété, il ne cherche pas à les comprendre, à s'en appliquer les salutaires effets. Uhland n'est pas un poëte chrétien dans le sens propre de ce mot; il nous paraît être plutôt l'incarnation de l'esprit germanique, le type du poëte lyrique allemand. Aussi ses chants patriotiques sont-ils de ceux qui ont le mieux réussi et qui laissent le moins à désirer.

Malgré le souffle de spiritualisme très vif qui anime les poésies d'Uhland, l'absence de l'élément chrétien proprement dit y produit une lacune, un vide fâcheux : elles manquent de puissance réelle sur les âmes. Le poëte nous berce agréablement, nous charme, nous enchante; il ne nous émeut pas, il ne pousse pas à l'action, il ne nous rend pas meilleurs. Nous pourrions être tenté de faire un rapprochement entre les *Lieder* d'Uhland et les *Méditations poétiques* de M. de Lamartine; nous préférons les comparer aux romans de son compatriote Berthold Auerbach, dans lesquels nous trouvons la même richesse et la même délicatesse de sentiments, le même talent de peindre les émotions plus diverses de l'âme et les aspects les plus variés de la vie, mais qui ne réussissent pas à nous élever, à nous humilier, à nous corriger véritablement. C'est que la verve, le talent, le génie poétique, alors même que viennent s'y joindre la loyauté et la noblesse du caractère, ne suffisent pas pour exercer une action utile et durable dans ce monde; il faut le zèle, la passion des choses divines et cette sainte violence à laquelle sont faites les promesses du royaume des cieux.

L'Allemagne a le droit d'être fière de son apanage : elle a dans son sein beaucoup d'âmes, comme celle d'Uhland, candides, franches, généreuses, qui recèlent des trésors de sentiments exquis et de pensées élevées. Mais qu'elle soit sur ses gardes et qu'elle veille! ce sont les traditions de piété, conservées comme de précieux joyaux dans les familles, qui exercent encore leur secrète et bienfaisante influence sur les esprits, alors même que ceux-ci s'en détournent ou se roidissent contre elles. Pourtant cette source salutaire pourrait bien tarir; le levain qui fait lever la pâte pourrait bien se corrompre et le sel se gâter! Nous avons dit en commençant quels dangers le spiritualisme court actuellement en Allemagne, et il nous a été impossible d'en voir les causes ailleurs que dans un affaiblissement de la foi : c'est là ce qui explique les incertitudes, les défaillances, l'impuissance de tant de bons et excellents esprits de l'autre côté du Rhin. Quand l'ennemi veut s'emparer d'un pays, il commence par se rendre maître de la région des sources; or la doctrine chrétienne est la région des sources de la vie divine, et par conséquent la con-

dition de la véritable liberté et de la véritable grandeur; c'est elle aujourd'hui qui est menacée, c'est elle qu'il s'agit de défendre et de faire triompher dans les cœurs et dans le monde.

Que l'Allemagne se garde surtout du découragement, de l'irritation à la vue de ses espérances trompées. Oui, le réveil religieux n'a pas produit tous les fruits que l'on était en droit d'en attendre; oui, il a été arrêté, entravé, faussé dans sa marche. La religion a été exploitée en vue d'intérêts politiques et a dû servir à légitimer de néfastes réactions. Il y a eu des hypocrisies, des bassesses, de scandaleuses duperies. On a vu « cette sorte de monstruosité morale, comme l'appelle M. de Tocqueville, qui se rencontre aujourd'hui sur presque tout le continent, où ce sont les hommes religieux qui préconisent le despotisme, laissant à ceux qui ne le sont pas l'honneur de parler en faveur de la liberté. » Que l'Allemagne en soit bien convaincue : il y a une alliance possible de la foi et de la liberté, seul fondement durable pour la prospérité publique et les vertus privées; qu'elle travaille donc à la réaliser avec les beaux dons qui lui ont été donnés en partage; qu'elle y fasse concourir sa science et sa piété, ses connaissances si riches, si vastes, si solides, et cette profondeur, cette délicatesse de sentiment si bien faite pour comprendre et embrasser les choses divines. Ah! qu'elle le sache bien : elle est tenue d'honneur par tout son passé, par la mission que la Providence lui a assignée en Europe de ne pas laisser éteindre ce foyer intérieur d'où jaillissent les viriles émotions, les généreuses résolutions, l'héroïsme de la foi.

« Augmente-nous la foi, » disaient les disciples au Seigneur Jésus : c'est, pensons-nous, le cri, la prière unanime des chrétiens d'Allemagne dans la crise sérieuse qu'ils traversent. Oui, que la foi, dans ce beau pays, se ranime, comme aux grands jours de Worms et de Spire, sincère, positive, énergique, et encore une fois l'Allemagne donnera au monde le signal du renouvellement. Sa pensée y gagnera en fermeté, son imagination prendra un nouvel essor, les sources taries de l'enthousiasme jailliront de nouveau; elle renouera les traditions de son passé le plus glorieux, et de plus, elle aura ce qui lui a toujours manqué et ce qu'elle désire si ardemment aujourd'hui, des institutions politiques et ecclésiastiques en rapport avec l'activité nationale et religieuse, une vie publique, expression fidèle de la vie privée. Alors elle pourra effacer le blâme de son poëte : « Riche en pensées, pauvre en actions. »

F. Lichtenberger.

VARIÉTÉS.

—

SÉANCE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

LE 26 FÉVRIER 1863.

Rarement l'Académie française a eu une solennité aussi éclatante que le jour de la réception du prince Albert de Broglie. Nous n'avions jamais vu une assemblée plus prompte à saisir la pensée des orateurs qu'elle écoutait, et même à la devancer. L'auditoire n'a pas cessé un moment de collaborer aux beaux discours prononcés devant lui ; il leur a ajouté une force extraordinaire en les enflammant en quelque sorte de ses sentiments passionnés ; il faisait, lui aussi, son propre discours au travers de ceux qui l'émouvaient si fortement, et paraissait désireux de montrer combien on se tromperait en s'imaginant que la société française est blasée sur les grandes causes qu'elle a plus d'une fois compromises mais jamais reniées. Au fond, qu'est-ce qui excitait de si énergiques applaudissements dans la salle de l'Institut ? qu'est-ce qui donnait à cette brillante élite cette ardeur toute juvénile qui rappelait parfois à s'y méprendre les auditoires de la Sorbonne et du Collége de France ? Ce n'était pas seulement le talent rare des deux orateurs entourés d'une si légitime et sympathique considération, et développant l'un et l'autre les meilleures qualités de leur esprit sur un des plus beaux sujets possibles. Ce n'était pas seulement dans le discours de M. Albert de Broglie, ce langage moderne dans ses nuances, et pourtant ferme et correct comme la langue que nous ne parlons plus, cette revue d'un si haut intérêt de l'histoire morale et religieuse de notre génération, la peinture fidèle des illusions, des entraînements et des généreuses aspirations de la jeunesse française sous la Restauration ou dans les premières années de la monarchie de Juillet, ce beau portrait tracé avec amour mais sans flatterie de l'une des figures les plus

originales et les plus expressives de ce temps, cette appréciation si juste dans sa complexité de la prédication de Lacordaire, ce récit animé de ses fluctuations d'esprit depuis le jour où il arrive à Paris avec un cœur vide mais altéré de vérité jusqu'à celui où il s'enrôle sous la bannière de Lamennais, — noble bannière alors, quoi qu'on en pense, — pour l'abandonner quand elle se déploie au souffle orageux de la révolte, sans renier jamais l'amour de la liberté. C'est à cet amour que le jeune prédicateur doit son ascendant sur les foules qui se pressent autour de lui et qu'une parole plus calme captiverait moins. Il lui demeure fidèle jusque sous la robe blanche du dominicain devenue, dans ses intentions du moins, par un singulier revirement des choses d'ici-bas, le symbole du libéralisme véritable, de celui qui réagit contre l'omnipotence de l'Etat moderne. Eh bien ! toutes les qualités éminentes déployées par le récipiendaire dans cette appréciation de Lacordaire n'expliquent pas seules l'intérêt émouvant de cette séance. Il ne suffit même pas pour s'en rendre compte de savoir que M. Saint-Marc Girardin donnait la réplique à M. Albert de Broglie et de relire cette réponse qu'il a lue avec tant d'art, et dans laquelle à côté de l'actualité la plus saisissante il a su mettre des aperçus historiques qui resteront, tels que les portraits de Constantin et de Julien, tracés de main de maître. Non, ce qui a dès le début animé, passionné la séance, c'est la visible intention de cette grande assemblée de saisir tous les moyens et toutes les occasions pour affirmer énergiquement son inviolable amour de la liberté. On se tromperait fort si l'on s'imaginait qu'elle se donnait simplement le plaisir de jouer une petite pièce au moyen d'allusions frivoles. C'est trop nous humilier que de nous prendre toujours pour ces Français nés malins qui ont inventé le vaudeville. Nous sommes aussi ces Français qui, au milieu de bien des fautes et des erreurs, ont inauguré le mouvement de 1789, qui ont aimé sincèrement et généreusement la liberté sans en comprendre toujours les conditions, et qui après des phases rapides de lassitude ne manquent pas de revenir à ce premier amour.

Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que dans ces solennités littéraires qui ajoutent à l'énergie des sentiments individuels l'incalculable force des vibrations sympathiques d'une nombreuse assemblée, cet amour de la liberté fasse irruption en quelque sorte par toutes les issues qui lui sont ouvertes ? Il est impossible qu'il en soit autrement, à moins que la France ne soit plus la France, et cela surtout à un moment où le réveil des préoccupations libérales est très marqué. On trouve bon qu'au nom de la Pologne, l'assemblée frémisse d'un douloureux enthousiasme pour ceux qui défendent son drapeau sanglant contre une tyrannie toujours

plus pesante et plus odieuse. Rien de mieux, mais qu'on souffre qu'après avoir acclamé la liberté à l'étranger, nous l'acclamions dans notre patrie et soutenions ainsi le souverain qui nous la promet dans des paroles qu'on ne saurait oublier, contre ces apologistes dangereux qui disent que le beau idéal est atteint en ceci comme en toutes choses. Quelques journaux ont prétendu que la dernière séance de l'Académie était du genre somnolent. Si l'on y avait si bien dormi qu'ils le prétendent, ils ne se donneraient pas tant de peine pour le prouver. Ils feraient mieux de reconnaître avec nous, dans cette mémorable séance, un de ces signes du temps, un de ces indices sûrs de l'état des esprits dont toute politique sage doit se préoccuper sérieusement, car il y a longtemps que le système qui consiste à remonter le courant de l'opinion a fait ses preuves.

Laissons là ces critiques sans loyauté qui s'imaginent que l'insolence équivaut à l'indépendance. Reconnaissons que le sujet qui a fait le fond des discours de MM. A. de Broglie et Saint-Marc Girardin était trop sérieux et trop important pour se réduire à une fantasia d'allusions spirituelles : ce n'était rien moins que l'accord entre la liberté et le christianisme. L'un et l'autre ont énergiquement protesté contre le divorce auquel on a trop longtemps condamné ces deux grandes puissances morales. On sait à quel point notre sympathie est acquise à cette noble tendance; elle répond à nos plus chères convictions. La liberté telle que la réclamaient les deux éloquents orateurs était bien cette liberté réelle qui n'est pas un mot banal ou une garantie stérile, mais qui oppose une infranchissable limite à l'omnipotence de l'Etat, quelle que soit sa forme et son nom, et pousse au développement des forces individuelles; c'était la liberté au sens de Tocqueville et de Vinet. Qu'on se rappelle seulement la belle page consacrée par M. de Broglie au droit d'association dont la large pratique réagirait si heureusement contre « cette action envahissante de l'Etat, soumettant les cœurs en même temps que les actes et bientôt l'être moral tout entier. » On sait combien cette action est facilitée par notre disposition à tout laisser faire d'abord, puis à tout faire faire par le gouvernement. « Une nation formée d'hommes ainsi juxtaposés, sans autre ciment qui les unisse que le pouvoir d'un maître, est une montagne formée de grains de sable qu'épargne un jour la lassitude des vents, et que le premier souffle de l'ouragan dispersera demain. » A ce propos, un malicieux journaliste a demandé comment était tombée la monarchie de Juillet. La réponse eût été facile à M. A. de Broglie. La montagne de grains de sable n'est pas d'hier; la centralisation qui rend les chutes et les élé-

vations si faciles a un long passé. Citer un désastre de plus dans notre histoire contemporaine, c'est confirmer la pensée du récipiendaire qui dépasse de beaucoup les étroites préoccupations dynastiques. Les expériences du pays ont été assez chèrement acquises pour qu'il sache mieux ce que c'est que la vraie liberté, et s'il arrive à en comprendre les conditions, aucune épreuve n'aura trop coûté. C'est cette vraie liberté, que MM. A. de Broglie et Saint-Marc Girardin veulent unir à la religion, et tout d'abord à celle qu'ils professent, à savoir, le catholicisme. La vie du père Lacordaire démontrait à elle seule suffisamment la possibilité de cet accord. C'est avec une vive satisfaction que nous le voyons réclamé et défendu par de telles voix. Je trouverais étrange que, sous prétexte qu'une telle alliance est difficile, et qu'elle n'est pas parfaitement logique, on se crût obligé de protester et d'établir qu'elle n'est pas possible. Elle est possible, puisqu'elle s'affirme par les bouches les plus loyales. Quel plus noble traité de paix entre la liberté et le catholicisme qu'un discours tel que celui de M. A. de Broglie dans lequel respirent une foi si ardente et un libéralisme si avancé? Seulement une signature manque au bas de ce traité de paix, c'est celle du chef reconnu de la catholicité. Il ne l'a pas plus accepté sous cette forme adoucie que sous les formes âpres de l'*Avenir*. L'encyclique de 1832 ne se tenait pas à cette hauteur où M. A. de Broglie voudrait que la papauté demeurât toutes les fois qu'il s'agit des changeantes destinées de la politique humaine. « Pour s'enchaîner, dit-il, par ces formules étroites et passagères, elle a trop de siècles à traverser et trop de territoires à couvrir. Dépositaire d'une doctrine qu'elle doit réserver pour tous les âges et distribuer à tous les hommes, toute la liberté de ses mouvements lui est nécessaire pour ne heurter nulle part aux accidents du temps et de l'espace le vase précieux qu'elle porte en ses mains. » J'avoue que je ne puis reconnaître à ces traits la fameuse encyclique. Bien loin d'éviter les formules étroites et passagères, la papauté, dans cette circonstance, maudit formellement la liberté moderne dans ses droits les plus élémentaires; elle fulmina l'anathème le plus virulent contre la liberté de conscience et la liberté de la presse. Elle sanctionna de la manière la plus claire l'ancien régime, et heurta le vase précieux qu'elle porte à l'un des plus déplorables accidents du temps et de l'espace, je veux dire à l'absolutisme pour lequel M. A. de Broglie n'a pas plus de goût que moi. En adoucissant ainsi l'encyclique qui condamna les doctrines de l'*Avenir*, il a été conduit à être injuste envers Lamennais.

La résistance du célèbre tribun a un caractère bien différent s'il s'est trouvé en présence d'une circulaire d'ancien régime, que

si le pape se fût borné à blâmer le mélange de la politique et de la religion. Lamennais croyait de toute l'énergie de son âme qu'il fallait unir « ces deux choses qui surnageaient sur l'abîme des révolutions : Dieu et la liberté ! Unissez-les, disait-il, tous les besoins intimes et permanents de la nature humaine sont satisfaits. Séparez-les, le trouble aussitôt commence. Les catholiques, instruits par l'expérience, ont reconnu que le pouvoir était pour la religion un mauvais appui, qu'elle a sa force ailleurs, c'est-à-dire en elle-même, et que sa vie est la liberté. Etouffée sous la pesante protection des gouvernements, devenue l'instrument de leur politique et le jouet de leur caprice, elle périssait, si Dieu lui-même, dans les secrets conseils de sa providence, n'avait préparé son affranchissement, et le devoir des catholiques est aujourd'hui de coopérer de toute leur puissance à cette œuvre de salut et de régénération [1].» Voilà ce que pensait ce prêtre ; et voici la réponse qui lui vint de Rome : « De cette source infecte de l'*indifférentisme* découle cette maxime absurde, ce délire, qu'il faut assurer à qui que ce soit *la liberté de conscience*. Là se rapporte cette liberté funeste et dont on ne peut avoir assez d'horreur, la *liberté* de la librairie. » Comment s'étonner qu'en recevant une telle réponse Lamennais se soit écrié que s'y soumettre, c'était placer le pape au-dessus de Dieu, c'était anéantir sa conscience? Je n'approuve ni ses opinions excessives, ni la violence, ni l'amertume de son langage ; je regrette profondément son abandon de la révélation, mais j'éprouve pour ce grand esprit fourvoyé une respectueuse pitié ; la justice commande de mettre une grande partie de ses erreurs à la charge de ceux qui l'ont poussé à bout, en condamnant, en 1832, des paroles et des doctrines bien plus conformes à l'Evangile que leurs imprudents anathèmes. On se tromperait sur mon intention si l'on pensait que je cherche à embarrasser les catholiques libéraux pour lesquels j'ai autant de sympathie que de respect. Je désire seulement montrer ce que leur situation a de difficile et de délicat, car de deux choses l'une : ou ils veulent la liberté de conscience et toutes les autres et alors ils ne sont plus d'accord avec les encycliques, ou ils ne les veulent pas sérieusement et alors ils ne sont pas libéraux ; ce qui n'est pas admissible un instant. N'y a-t-il pas un remède à cette situation? Oui, il y en a un, c'est que le pontife ne soit plus que pontife, c'est qu'il dise avec Jésus-Christ : O hommes, qu'ai-je à faire de juger de vos partages. Mais il ne pourra tenir ce langage que quand son royaume ne sera plus de ce monde. Alors il n'aura plus

[1] *Avenir* du 16 octobre 1830.

à décider que de la doctrine et il ne maudira plus aucune liberté; ce qui est un grand et sérieux embarras pour ceux qui acceptant son autorité ne sauraient renoncer à la liberté. Supposons que l'*Avenir* n'ait pas été condamné, que les événements que nous avons vu éclater ces dernières années eussent pris une avance de trente années et qu'au lieu de se débattre dans un réseau d'intrigues diplomatiques, la papauté eût suivi cet héroïque conseil de Lamennais et de ses jeunes amis, qui n'a pas peu contribué à leur condamnation : « Abandonnez les débris terrestres de votre ancienne grandeur ruinée; qu'est-ce que ces lambeaux de pourpre, moquerie de ce que vous fûtes, et à quoi servent-ils, qu'à voiler les cicatrices glorieuses qui attestent les saints combats livrés par vous dans les temps antiques pour le genre humain contre la tyrannie? » Est-ce que le catholicisme ne serait pas plus puissant sur notre génération, et sa conciliation avec la liberté ne serait-elle pas plus avancée? Il n'y aurait pas du moins entre elle et lui les anathèmes qui ne font qu'embarrasser ses plus dignes représentants. M. A. de Broglie, dans une phrase que j'ai peine à comprendre, parle de cette majesté désarmée du Vatican, qui n'a joint la couronne à la tiare que pour mettre la conscience émancipée au niveau de toutes les grandeurs de la terre. Mais la conscience émancipée n'était-elle pas faite pour être non pas au niveau, mais au-dessus des grandeurs de la terre, ce qui n'était plus possible quand elle prenait rang parmi elles. N'est-ce pas cette élévation qui a amené la papauté à faire de la politique et de la mauvaise politique, et à en élever les maximes à la hauteur de règles absolues et universelles? Là est le suprême péril de cette situation; tout ce qui tendra à la transformer hâtera la conciliation que l'on désire. Je demeure convaincu que l'*Avenir*, moins ses imprudences de langage, avait raison, et que son programme était le salut de l'Eglise, car s'il eût été réalisé, il eût tout d'abord assuré la liberté de la religion dont l'indépendance est incessamment aliénée par les *concordats*. Le saint-siége n'eût jamais consenti aux traités qu'il a acceptés s'il n'avait pas eu, à côté de tous les territoires qu'il doit dominer spirituellement d'après M. de Broglie, un petit territoire à lui, qui pouvait s'accroître ou diminuer selon que sa politique était plus ou moins disposée aux concessions. Ce programme eût encore contribué efficacement à la consolidation de la vraie liberté dans l'ordre civil, de celle que l'éloquent orateur définissait si admirablement et qui consiste à préserver le plus possible le domaine de la vie morale des empiétements de l'Etat, et à le soustraire à une centralisation qui n'est jamais plus mortelle que quand elle pèse sur la conscience religieuse. Il va bien sans dire que je n'admets ces

grandes réformes que par la voie royale de la justice et de la franchise, et que je condamne d'avance tout mauvais moyen mis au service d'un but même excellent. Je blâme ce qu'il y a à blâmer dans les faits accomplis, pourvu qu'on les examine sans passion, mais cela ne m'empêche pas de souhaiter ardemment la fin d'un régime qui, mêlant le temporel et le spirituel à Rome, les mêle partout pour le plus grand dommage de la liberté deux fois blessée dans l'ordre religieux et dans l'ordre civil. J'ose espérer qu'un jour peut-être, sous la pression des circonstances, nous combattrons pour cette grande cause avec plus d'un généreux esprit qui la méconnaît aujourd'hui. Mais c'est déjà un beau spectacle plein d'encouragement et de promesse que de voir l'alliance entre la religion et la liberté proclamée avec une éloquence émue par des hommes qui sont l'honneur de leur pays et de leur Eglise, aux applaudissements enthousiastes d'une assemblée comme celle qui se pressait sous la coupole de l'Institut le 26 février dernier. Quelque chose eût manqué à ce triomphe d'une vérité si haute, s'il n'avait pas eu ses insulteurs naturels. Ils n'ont pas manqué à leur rôle, c'est la meilleure preuve que la journée a été bonne.

EDMOND DE PRESSENSÉ.

ÉTUDES CONTEMPORAINES

—

LE RÉVEIL RELIGIEUX

AU SEIN DU PROTESTANTISME FRANÇAIS

SON PRINCIPE, SES DIVERS PROBLÈMES, SA POSITION ACTUELLE[1]

GENÈVE RELIGIEUSE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, par le baron H. DE GOLTZ, chapelain de l'ambassade de Prusse à Rome, traduit de l'allemand sous les yeux de l'auteur, par C. MALAN, ancien pasteur à Hanau et à Gênes. — VIE DE H. PYT, par GUERS. — MÉMOIRES DE A. BOST, *pour servir à l'histoire du Réveil.*

M. de Goltz distingue, comme nous, deux phases très différentes dans l'histoire du Réveil. Il reconnaît bien que les accusations de dogmatisme excessif éclatèrent *de fort bonne heure,* mais il ajoute qu'après avoir été *injustes* et *prématurées,* elles devinrent légitimes. Nous ne voulons pas dire autre chose : « Il ressort évidemment, dit-il, que le fond de ce mouvement n'était pas purement et simplement le rétablissement de la *doctrine orthodoxe,* mais que c'était, avant tout, le réveil de la *foi individuelle,* par le moyen d'un retour à la vérité biblique. C'est surtout dans les *premiers temps* que ce caractère fut très marqué. Bien que ce reproche, ajoute M. de Goltz, de subtilités dogmatiques fût constamment répété par les ennemis du réveil, il est juste de dire qu'en général il n'était pas mérité, et qu'à part quelques prédicateurs, qui faisaient à cet égard une *exception* marquée, la grande vérité qu'aucun ne se lassait jamais de proclamer, c'était le salut du pécheur par la croix de Christ, et la justification gratuite par la foi seule[2]. » Malheureusement les calomnies finirent par n'être plus que de simples médisances. Il est vrai que, même quand ce dogmatisme excessif s'accusa, ce fut avec quelque ménagement au commencement; mais, une fois sur la pente glissante, on marcha vite. « Durant le développement *successif* du réveil, remarque M. de Goltz, on n'a pas fait assez attention, du côté des orthodoxes, à la différence qui existe entre la *substance* même de la vérité et la *forme théologique* que Calvin a donnée à cette vérité[3]. » Les choses furent bientôt poussées si loin que tel prédicateur des plus courus « mit à revendiquer pour sa théologie la même autorité qu'il avait d'abord attribuée à la seule Parole de Dieu[4], » et cela au grand détriment de sa propa-

[1] Voir la *Revue chrétienne* du 15 janvier 1863.

[2] *Genève religieuse,* p. 177, 245 ; voir aussi p. 220. [3] *Ibid.,* p. 159. [4] *Ibid.,* p. 228.

gande religieuse. Cette tendance acquit un ascendant tel qu'elle finit par être plus ou moins le trait commun et caractéristique de tout le Réveil, pris dans son ensemble. « Les hommes, dit M. de Goltz, qui étaient à la tête de l'école de théologie de Genève, ne savaient guère distinguer entre la vérité *biblique*, la vérité absolue et éternelle, et la *forme* tout humaine que les théologiens du seizième siècle ont donnée à cette vérité[1]. » C'est ainsi que la religion et la théologie ne tardèrent pas à être confondues, au grand dommage de l'une et de l'autre. Aussi ne peut-on que souscrire à ce que dit M. de Goltz, quand il caractérise en ces termes la tendance dogmatique du Réveil : « On peut, sans doute, avancer que l'orthodoxie du Réveil donna une valeur exagérée à la formule théologique du réformateur, et que, *soumise encore à l'influence des tendances rationnelles* du dix-huitième siècle, elle fit des grandes vérités évangéliques un système dont les limites étroites et sévères ne répondaient pas à la liberté de la vie originale de l'Evangile lui-même[2]. »

Par suite de cette déviation fondamentale, le terrain de la controverse avec les adversaires du mouvement fut entièrement déplacé. Au début, on avait reproché aux partisans du Réveil leurs idées sur la conversion, sur la grâce, sur la justification, sur la foi; on était scandalisé de les entendre distinguer sans cesse entre les régénérés et les irrégénérés. Plus tard, on leur reprocha de vouloir remettre en honneur l'*augustinisme*, le symbole d'*Athanase*, la *Trinité*. Et ils acceptèrent la lutte sur ce terrain. On avait glissé du point de vue religieux et moral au point de vue dogmatique et intellectuel : le procès ne se plaidait plus par-devant la conscience, mais au tribunal de la raison; on voulait, avant tout, faire accepter les mystères métaphysiques. Méprise aussi funeste que profonde ! On oubliait que toute la métaphysique chrétienne ne peut être appréciée que du point de vue de l'Evangile, du dedans, et non du dehors. On oubliait qu'il fallait débuter par s'établir franchement sur le terrain de la vie nouvelle apportée par Christ, en faire l'expérience, pour être ensuite en état de comprendre qu'un tel Sauveur ne saurait être avec Dieu dans les mêmes rapports que le plus simple enfant d'Adam. L'histoire du développement et de la formation de ces doctrines montre que c'était bien par ce côté qu'on les avait abordées; c'était pour satisfaire des besoins moraux et religieux, et non pour obéir à des exigences logiques qu'on en était venu à les statuer.

Sans être plus savant, sans mieux connaître l'histoire des dogmes, les hommes de la première phase du Réveil avaient rencontré plus juste, parce qu'ils avaient été plus simples, et qu'ils s'étaient tout naturellement laissé guider par cet instinct sûr qui accompagne tout chrétien vivant, quand les docteurs ne lui ont pas tourné la tête.

Rien de plus instinctif et de plus caractéristique à cet égard que la prédication des premiers missionnaires du réveil. Conduits à l'Evangile par

[1] *Genève religieuse*, 405. [2] *Ibid.*, p. 492.

des besoins de conscience, c'est surtout en s'adressant à la conscience de leurs auditeurs qu'ils veulent les y amener. Ainsi, lorsque Henry Pyt, dans ses courses d'évangélisation, se trouve empêché par les magistrats de Valenciennes : « J'écrivis, dit-il, deux ou trois pages dans lesquelles je rappelais la ruine de l'homme, l'impuissance de se sauver lui-même et la rédemption par le sang de Jésus[1]. » « Je ne pouvais me lasser, dit-il ailleurs, de les exhorter à se laisser réconcilier avec Dieu, de leur parler de la puissance de Jésus pour sauver, et de sa bonne volonté pour recevoir ceux qui vont à lui[2]. » « Dans une autre localité, je leur parlai, continue-t-il, du Sauveur, de sa miséricorde, du grand salut qu'il a opéré, de sa bienveillance à recevoir tous ceux qui vont à lui[3]. »

On reconnaît là cette prédication vivante et pratique qui avait fait la force des Wesley et des Whitefield, et qui reparaît à chaque époque de renouvellement de l'Eglise. Sans doute, on croyait alors à l'autorité de l'Ecriture, mais on ne parlait ni de l'inspiration plénière, ni du canon providentiel. C'est que l'autorité de la Bible ne reposait pas sur des preuves de cet ordre. « A N..., dit encore Pyt, la soirée fut employée à converser sur les Ecritures. L'objet de la conversation fut la justification par la foi. » Ainsi c'est bien le *contenu*, et non le *contenant*, qui est l'objet d'étude. Tout le monde alors était convaincu de la vérité de ce que dit le missionnaire martyr, après avoir conversé avec un savant Indien : « Une déclaration solennelle des vérités de l'Evangile produit plus d'effet que les meilleures preuves de la raison humaine[4]. » Tous les évangélistes du Réveil sentaient la profonde vérité de ces deux pensées de M. Adam : « Ce qui nous fait le mieux comprendre la venue et la présence de Dieu dans l'âme, c'est la puissance qu'il y exerce *par le changement qu'il opère en nous*.

« L'Ecriture m'envoie à mon cœur, et mon cœur, bien connu et bien examiné, me renvoie à l'Ecriture, avec un grand avantage pour la comprendre[5]. »

Encore une fois, les hommes de la première génération du Réveil croyaient à l'autorité de la sainte Ecriture, autant que qui que ce soit, l'absurde pensée de soutenir le contraire n'a jamais abordé notre esprit. Mais comment y croyaient-ils? De quelle nature était cette autorité? Evidemment elle était *religieuse* et *morale;* elle se fondait sur l'action régénératrice immédiate que le contenu du saint volume produisait sur ceux qui l'ouvraient dans les dispositions voulues. Mais personne alors ne songeait à faire appel à des considérations critiques; nul ne disait que l'authenticité de la Bible dût se prouver comme celle des écrits d'Homère ou de Virgile. Or, ce n'est pas là une simple question de méthode, mais une

[1] *Vie de Henry Pyt*, par Guers, p. 76. [2] P. 80. [3] P. 88.

[4] *Vie de Henry Martyn*, missionnaire aux Indes orientales et en Perse, traduit de l'anglais sur la 6e édition; p. 175.

[5] *Pensées chrétiennes*, extraites du journal du Rév. Thomas Adam, p. 94 et 286.

différence *fondamentale* qui implique deux notions de l'autorité. Aujourd'hui, quiconque prétend en appeler à l'autorité de la Bible, comme on le faisait aux premiers jours du Réveil, est accusé de la compromettre; on ne connaissait pas ce scrupule-là il y a quarante ans, car on écoutait plus son sentiment chrétien que des docteurs plus ou moins autorisés qui n'avaient pas encore fait leur apparition.

Ce caractère vraiment spontané et mystique de la première génération du Réveil n'a pas échappé à M. de Goltz, bien qu'il ne l'ait pas fait ressortir comme nous l'aurions aimé. « Dans ce réveil, dit-il, les vérités fondamentales de l'Evangile, après avoir été recherchées dans la Bible, étaient d'abord mises *à l'épreuve de l'expérience personnelle*, puis on les proclamait avec l'enthousiasme d'un prosélytisme vraiment apostolique[1]. » Mettre les vérités bibliques à l'*épreuve* de l'expérience personnelle! Vous prenez sur le fait, faisant de bonne heure son apparition, ce subjectivisme contre lequel plus tard on criera si fort. Rien de surprenant que dans ce temps-là on sût se passer du dogme des dogmes, de la doctrine de l'inspiration plénière, étayée de celle du canon infailliblement arrêté une fois pour toutes! On estimait arriver au but par un chemin à la fois plus simple, plus populaire, parce qu'il était plus chrétien. « En face d'une société où la vie et la vérité du christianisme étaient presque entièrement éteintes, dit encore M. de Goltz, ce fut à l'individu que le Réveil dut s'adresser. Tout en relevant, comme l'avait fait le réformateur, l'autorité de la Bible, ce fut *à la vie individuelle de chacun que le Réveil demanda de donner les preuves de l'efficace de cette autorité et les garanties de son maintien.* Communion, réveil, foi, régénération, tels étaient les mots nouveaux qui, dans la bouche de ces hommes, irritaient le plus profondément les adhérents du formalisme ecclésiastique[2]. » De là aussi le caractère profondément individualiste de la piété du Réveil à son début, grâce à l'influence des moraves et des wesleyens. « Dans ces deux partis, en effet, se retrouve, d'une façon très marquée, le principe de la foi individuelle comme source de vie pour la communauté : chez les moraves, dans le cachet d'intimité que portent leurs institutions de communion fraternelle; chez les méthodistes, dans leur action missionnaire à l'extérieur... » Si nous pénétrons au fond des choses, si nous écartons les éléments étrangers que le caractère spécial de telle ou telle personnalité vient ajouter au réveil, nous y retrouvons partout, comme idée fondamentale, ces principes tout nouveaux alors, et qui se propagèrent bientôt au loin[3]. »

Ce point de départ bien constaté, une question très importante se pose : Comment s'expliquer une déviation si prompte et si profonde? Comment se fait-il qu'on ait, de si bonne heure, abandonné le terrain du mysticisme et du spiritualisme chrétien pour aller se placer sur celui du rationalisme hétérodoxe qu'on avait mission de combattre? Cette évolution

[1] *Genève religieuse*, p. 491. [2] *Ibid.*, p. 218. [3] P. 220.

n'est pas difficile à expliquer. Elle eut sa cause et dans l'inexpérience scientifique des premiers hommes du Réveil et dans l'esprit nouveau qu'apportèrent ceux de la seconde phase. Les dissidents déjà firent fléchir leur principe. Dans les controverses ecclésiastiques, au lieu d'en appeler à la notion spirituelle de l'Eglise, ils en vinrent à supposer qu'elle était d'institution divine, et que le Nouveau Testament réglait jusqu'aux plus menus détails de son organisation et de son culte. Voilà comment la Bible, qui à leurs yeux n'avait eu d'abord qu'une autorité religieuse, spirituelle et morale, se trouva revêtir le caractère d'un code de lois et de préceptes obligatoires de tout point. La déviation fut bien plus grave encore quand la tendance essentiellement dogmatique fit son apparition. Les dissidents n'avaient vu dans la Bible qu'un manuel de *droit canon*, les orthodoxes purs et stricts, qui s'étaient donné pour mission de restaurer la confession de foi du seizième siècle, voulurent qu'elle fût de plus un *manuel de dogmatique*. Oubliant le travail des écoles et des siècles, on supposa tout simplement que les dogmes officiels avaient été obtenus par un procédé de décalque appliqué à l'Ecriture. On ne soupçonna pas même la possibilité d'une distinction entre les faits et leur conception scientifique, entre la théologie biblique et la dogmatique historique. Une fois arrivé là, il ne restait plus qu'un dernier effort à faire pour boucler le cercle magique qui devait à tout jamais sauver l'orthodoxie et assurer l'avenir de l'Eglise : la doctrine de l'inspiration plénière, — impliquant celle du canon infaillible, — fut inventée. La notion d'autorité, héritée du papisme, avait terminé son évolution : on crut avoir tout sauvé, on avait tout perdu.

N'exagérons rien, cependant. Il n'y eut de définitivement perdu que la cause et le parti orthodoxe purs. Quant au mouvement du réveil lui-même, il fit un pas décisif dans le sens de ses destinées, de ses dernières conséquences, renfermées dans ses prémisses. Jusqu'à présent, il ne s'est manifesté à nous que comme individualisme *religieux* et *ecclésiastique*. De là l'absence de toute théologie proprement dite, de tout développement scientifique qui lui appartînt en propre, comme le remarque M. de Goltz. Mais évidemment on n'en pouvait rester là. De même qu'elle avait réclamé une Eglise nouvelle, cette piété essentiellement individualiste des premiers adhérents du Réveil devait aussi arriver un jour à réclamer une dogmatique, à beaucoup d'égards, nouvelle. Elle ne pouvait porter indéfiniment le vieil habit qu'on lui avait, aux premiers jours, jeté sur les épaules; il fallait bien finir par lui en trouver un plus accommodé à sa taille. Les exagérations, le rigorisme outré, l'étroitesse des confessionalistes contribuèrent beaucoup à faire naître ce besoin. Ils abusèrent tellement de leur pouvoir qu'on finit par s'insurger. Du moment où l'on vit qu'il fallait fléchir la tête devant le dogme de l'inspiration plénière, on commença à sentir le besoin d'un développement dogmatique indépendant. Dès que cette issue fut ouverte, on s'y précipita, au début, tête baissée, tant on

avait hâte de respirer à son aise et de revoir de vastes horizons. Mais l'enthousiasme ne fut pas de longue durée; la digue, une fois rompue, tout passa; on ne tarda pas à s'apercevoir qu'au lieu d'une évolution on se trouvait en face d'une vraie révolution. C'était la très grande faute du rationalisme orthodoxe qui, en ne voulant rien entendre, avait fini par déchaîner son frère le rationalisme hétérodoxe et par lui faire la partie belle.

M. de Goltz dit bien un mot de cette troisième phase du Réveil, mais il n'indique pas comment elle se rattache à la précédente. On voit la crise dogmatique éclater tout à coup, comme un coup de foudre dans un ciel serein, tandis qu'en réalité elle fut le résultat de toutes les fautes et de toutes les exagérations qui l'avaient précédée. Ce n'est que vaguement et sans développer les faits à l'appui de ses assertions que l'auteur cherche à expliquer la révolution théologique par l'influence du milieu dans lequel elle a éclaté. « On ne saurait, dit-il, s'empêcher de voir dans le fait qu'elle a éclaté au sein de l'école de théologie de Genève une preuve que la tendance de cet établissement ne tenait réellement pas assez compte des nouveaux besoins de notre époque. On y retenait l'orthodoxie de la Réformation, à cause de la vérité évangélique qui s'y trouve contenue d'une façon claire et complète; mais on ne savait pas distinguer assez exactement, et l'on ne possédait pas cette faculté productive qui eût été nécessaire pour trouver la nouvelle forme scientifique répondant à cette vérité, forme qui eût dû être d'autant plus *historique* qu'elle était *biblique*, et d'autant plus *individualiste* qu'elle voulait davantage s'appuyer sur les faits de la *morale* [1]. »

Si M. de Goltz n'a pas suffisamment signalé les causes qui expliquent la révolution théologique dans laquelle nous sommes entrés depuis 1849, il a fort bien saisi sa portée. « La vie individuelle, dit-il, qui est devenue le sujet le plus important de la prédication, la manifestation la plus immédiate de l'œuvre de la grâce, la source des lois et des ordonnances de l'Eglise, doit-elle devenir, à son tour, la source et le critère de la *vérité chrétienne?* Ou bien peut-on soutenir que, pour la doctrine du moins, il faut que l'autorité soit en dessus et en dehors de l'homme [2]? »

Si par vérité chrétienne on entend non pas les faits évangéliques donnés une fois pour toutes, mais leur conception scientifique, la doctrine, il est manifeste qu'une réponse positive ne saurait faire le moindre doute. Sous peine d'avorter et de n'être qu'un simple accident, un épisode, le Réveil est tenu de tirer cette dernière conséquence de son principe. Après avoir engendré l'individualisme ecclésiastique, l'individualisme religieux doit aboutir à un individualisme *théologique* qui lui correspondra. Vouloir donner la théologie du seizième siècle comme expression adéquate de la vie du Réveil, c'est prétendre attacher un cadavre à un homme plein de

[1] *Genève religieuse*, p. 563. [2] *Ibid.*, p. 556.

vie et de force. On a déjà été obligé de rompre, à plusieurs égards, et malgré soi, avec l'Eglise de la Réformation, il serait illusoire de prétendre conserver sa théologie dans son intégrité. Pour élever une pareille prétention, il faut méconnaître un fait évident pour quiconque connaît quelque peu l'histoire de l'Eglise : les formules et les systèmes sont le fruit de l'élaboration scientifique des théologiens. Ils n'ont que la valeur d'une tradition que chaque génération de chrétiens est appelée à éprouver à la règle de la Parole de Dieu et d'une vie religieuse découlant de cette Parole.

Qu'on nous permette de citer ici une belle page d'un théologien allemand; elle met dans tout son jour la nécessité d'une pareille transformation encore trop méconnue parmi nous.

« Il en est, dit-il, du dogme formulé de l'Eglise comme des métaux et des minerais. Ceux-ci sont les produits de ces fusions immenses opérées par ce feu primitif qui a eu tant de part à la formation actuelle de notre globe. Ce feu s'est éteint; les métaux et les granits sont morts et froids. L'observateur vulgaire et superficiel ne soupçonne plus rien, en les voyant, des terribles catastrophes qu'il a fallu pour les former. Pour dissoudre ces corps immobiles, pour séparer les matières précieuses d'avec l'alliage des chaux et des laves, il faudrait un feu non moins fort que celui qui avait précédé la période de la pétrification. Sans cela il n'y a que des masses immobiles, inertes, lourdes, ne pouvant être ni forgées ni fondues. Nos dogmes aussi sont le produit de révolutions analogues dans le monde moral, de ces révolutions puissantes qu'a faites dans le cœur de l'homme le feu que le Christ y a allumé. Aux époques productives de l'Eglise, l'ère apostolique et celle de la Réforme, la substance de ces dogmes se trouvant encore à l'état de liquidité, imprégnait toute son atmosphère. En se répandant hors du foyer de l'Eglise, cette masse liquide se figea, il est vrai, et de plus en plus se transforma en diverses cristallisations; mais celles-ci conservèrent longtemps encore la chaleur qui les rendit flexibles et malléables. Ce n'est que plus tard qu'entièrement arrachées à l'action vivifiante du feu primitif, elles devinrent froides, immobiles et mortes. Que s'ensuit-il pour le dogme, tel qu'il nous a été transmis? La substance en est bonne; mais cette substance primitive s'est mêlée, dans la période de sa liquéfaction, avec des matières terreuses, empruntées à la culture de l'époque; elle a reçu, des maîtres qui lui ont appliqué les règles de l'art architectonique, une forme qui appartient au passé et qui, sous bien des rapports, ne nous convient plus. C'est la vocation de la science de s'essayer toujours de nouveau à ce travail de purification et de refonte des matériaux; mais elle ne pourra réussir à la tâche qu'à mesure qu'elle réussit à allumer dans le cœur de l'homme le feu qui puisse les réchauffer et les liquéfier. Ce feu seul pourra rejeter comme des laves sans valeur les matières terreuses; l'état de fusion ou du moins de flexibilité permettra seul aux matières des époques postérieures de jeter en des nouveaux

moules les anciennes matières sans leur faire violence. Et ce feu-là est aussi pour la théologie la première condition d'une vraie critique. J'entends le feu qui s'allume au flambeau de la colère du Dieu saint et juste, flambeau qui projette sa lueur dans nos consciences assoupies et qui continue à y brûler dans les douleurs de la repentance. Ce feu s'y nourrit de tous les actes qui manifestent le repentir et la tristesse selon Dieu, mais en même temps il s'adoucit et s'apaise par la rosée de l'amour divin [1]. »

Quant à M. de Goltz, non-seulement il reconnaît la nécessité d'une telle élaboration théologique destinée à donner au Réveil une dogmatique qui lui appartient en propre, mais encore il estime que la tendance inaugurée par Vinet est appelée à jouer à cet égard un rôle important. Seulement l'auteur est tombé dans une erreur à laquelle n'échappent guère ses compatriotes. Dès qu'ils apprennent quelque peu à connaître notre grand penseur, les voilà qui s'écrient: Mais c'est du Schleiermacher pur! Et là-dessus on ferme les livres de notre grand théologien, ou on les lit à travers certaines lunettes, s'imaginant déjà le savoir par cœur. Nous nous permettrons à cet égard de renvoyer à nos amis d'outre-Rhin un avertissement qu'ils ont, hélas! bien souvent l'occasion de nous adresser : Allez un peu plus au fond des choses, aimerions-nous pouvoir leur dire. Si seulement les écrivains allemands voulaient bien ne pas se départir, à l'occasion de Vinet, de cette maxime, à laquelle ils sont généralement fidèles, ils le jugeraient autrement qu'ils ne font. Quand ils rencontrent des pensées qui rappellent Schleiermacher, avant de conclure à l'identité de principe et de tendance, ils devraient tenir compte de ce mot profond de Pascal : « Ceux qui ont l'esprit de discernement savent combien il y a de différence entre deux mots semblables, selon les lieux et les circonstances qui les accompagnent... Tous ceux qui disent les mêmes choses ne les possèdent pas de la même sorte... Il faut donc sonder comme cette pensée est logée en son auteur; comment, par où, jusqu'où il la possède : autrement le jugement précipité sera jugé téméraire. » Schleiermacher fut avant tout un philosophe et il fut médiocrement individualiste, quoi qu'on en dise, puisqu'il n'arriva jamais à admettre la personnalité de Dieu ; il accepta du christianisme ce qui est compatible avec son point de vue panthéiste, plus ou moins conscient et conséquent. Vinet fut avant tout un moraliste chrétien, un psychologue; les faits de conscience furent toujours son point de départ et son critère. Quant à la philosophie, il se borna à affirmer ces conceptions métaphysiques élémentaires, impérieusement réclamées par les lois, par les faits moraux

[1] La traduction de cette page de Hundeshagen est empruntée à *la Crise religieuse en Hollande*, par D. Chantepie de la Saussaye. Nous sommes heureux d'avoir l'occasion d'attirer l'attention sur cet intéressant opuscule trop peu connu en France. Il fait fort bien connaître l'état de la question théologique en Hollande, et, comme les circonstances de ce pays rappellent à divers égards les nôtres, nous avons occasion d'en tirer avertissement et instruction.

qui s'imposaient à lui quand il prêtait l'oreille à la voix de l'Evangile et de sa conscience.

C'est peut-être faute de cette distinction et par suite d'une connaissance incomplète de Vinet que M. de Goltz arrive à lui imputer plus d'une idée que ses écrits repoussent expressément. C'est ainsi qu'il n'aurait pu lui reprocher d'avoir perdu de vue « les preuves historiques, les preuves extérieures de la vérité du christianisme [1], » s'il avait tenu compte de cette déclaration où notre grand moraliste, après avoir comparé les procédés de l'apologétique externe et ceux de l'apologétique interne et mystique, ajoute : « Voilà le *double* chemin par lequel on pénètre dans l'asile de la foi. Or il était de la sagesse de Dieu, de la justice, et nous osons le dire, de l'honneur de son gouvernement, d'ouvrir à l'homme ce double chemin; car puisqu'il a voulu que l'homme fût sauvé par la connaissance, il s'engageait par là même à lui fournir les moyens de connaître [2]. » Croirait-on bien que c'est de la tendance de Vinet que parle M. de Goltz quand il dit : « Le point de vue de cette théologie demeura trop absolument celui de la vie de ce monde, et le christianisme y fut présenté trop exclusivement comme la fleur admirable, comme le fruit parfait *du développement terrestre*, au lieu de l'être comme ce qu'il est réellement, l'aurore d'un monde à venir et d'un monde meilleur [3]. » A ce compte-là Vinet se serait étrangement contredit lui-même, car il combat expressément le point de vue qu'on lui impute à crime. « Il y a, dit-il, une sorte de physiologie du christianisme à laquelle on voudrait quelquefois réduire toute l'apologétique : elle explique humainement une œuvre que l'apologétique explique divinement. Rien n'affaiblit autant l'autorité du christianisme, rien dans les esprits ne nuit plus à sa cause que d'en faire un anneau de la chaîne qu'à dire vrai *il a rompue*. Que les événements, c'est-à-dire la Providence, aient creusé d'avance dans les régions de l'Occident un lit à ce fleuve divin, le plus scrupuleux des croyants l'accordera sans difficulté ; mais il est essentiel de ne pas méconnaître la source d'où le fleuve a jailli. Aucun développement naturel, juif ou grec n'importe, ne saurait rendre raison de l'existence du christianisme. Quels que fussent les progrès de la pensée antique, il y avait toujours un *infini* entre elle et la pensée chrétienne ; et l'infini lui seul peut combler l'infini. C'en est fait du christianisme dans le monde dès qu'on sera d'accord à penser le contraire et à faire entrer un fait surnaturel dans un des compartiments de la philosophie de l'histoire. En ce qui nous concerne, nous aimons beaucoup mieux pour la religion chrétienne la plus outrageuse négation qu'une admiration resserrée dans de pareilles limites. Le christianisme n'est rien s'il n'est, comme Melchisédec, sans père ni mère ici-bas, sans généalogie. » Voilà qui est assez positif

[1] *Genève religieuse*, p. 495.
[2] *Discours sur quelques sujets religieux*, p. 19.
[3] *Genève religieuse*, p. 497.

pour mettre un terme à la méprise. L'auteur a fait preuve de trop d'impartialité et d'équité pour que nous n'espérions pas qu'il la rectifiera à la première occasion. Il eût pu trouver à Genève des hommes distingués qui l'eussent averti qu'il faisait fausse route. Nous ne dirons pas que, sur ce point, il n'a pas distingué entre sa main gauche et sa main droite, mais très certainement il a frappé la gauche quand il croyait atteindre la droite. En général M. de Goltz parle de notre révolution théologique très en gros; il l'a contemplée à vol d'oiseau, à vue de pays ; on se demande si parfois au lieu de lire tel livre, il ne s'est pas borné à noter ce qu'il a entendu dire à Genève. Ce procédé s'explique chez un touriste, correspondant d'un journal anglais ou américain, mais pas chez un historien, surtout s'il est Allemand. M. de Goltz dit de Vinet que « *l'absence d'analyse qui caractérise* sa pensée ne lui permit pas d'atteindre à aucune vue d'ensemble bien claire et bien complète. » Voilà encore une découverte fort nouvelle que n'auraient probablement pas faite ceux qui sont familiers avec les écrits et le génie du grand penseur chrétien. Quoi qu'il en soit, il est regrettable que M. de Goltz lui-même, dans la *Genève religieuse*, n'ait pas été plus fidèle à la méthode qu'il reproche à Vinet d'avoir méconnue.

Qu'après cela on signale des lacunes dans la tendance du célèbre penseur de Lausanne; qu'on dise que sa dogmatique est à quelques égards trop vague; qu'il n'a pas accordé la place qui leur revient à l'élément historique et biblique; que son individualisme est encore trop philosophique: ce sont là des faits que nous n'avons ni à nier, ni à examiner. Il ne nous paraît pas admissible que M. de Goltz, qui paraît se rattacher à ce qu'en Allemagne on appelle l'école du juste milieu (*Vermittelung Theologie*), ait eu un seul instant l'intention d'articuler un tel reproche. Que si parmi nous qui que ce soit y mettait moins de façon, peut-être serait-ce le cas de dire : Que celui qui est sans péché lui jette le premier la pierre. Ceux qui se piquent le plus de reproduire dans sa pureté le type dogmatique du seizième siècle admettent des éléments hétérogènes, sans s'en douter, si grande est la confusion du moment.

Mais tout en accordant les lacunes, il est difficile d'accepter la méthode que M. de Goltz propose pour les combler. Il a émis à ce sujet la pensée la plus originale de son livre. Sans courir le risque de paraître paradoxal, il croit pouvoir dire que « Vinet et Darby s'appellent l'un l'autre, et qu'ils eussent pu se compléter mutuellement, de la manière la plus salutaire [1]. » Peut-être, si on eût su bien s'y prendre eût-on réussi, au temps d'autrefois, à marier le Grand Turc et la république de Venise; il ne faut jurer de rien : les habiles, nous y consentons, pourraient bien finir par réconcilier la papauté et le royaume d'Italie; mais notre amour de la conciliation nous abandonne sans retour dès qu'il s'agit de l'individualisme théologique

[1] *Genève religieuse*, p. 498.

et du plymouthisme ; il n'y a pas simple incompatibilité d'humeur : l'une des tendances est exclusive de l'autre, c'est l'affaire du Sud et du Nord en Amérique ; l'Union ne peut être rétablie qu'après que l'esclavage aura été sacrifié comme le bouc émissaire ; il n'y a pas moins d'impossibilité de se comprendre entre les disciples de Vinet et ceux de Darby qu'entre saint Paul et les judaïsants qui le poursuivaient de toutes les façons. Voyez plutôt quels seraient, d'après M. de Goltz, les termes du contrat de mariage constituant cette union féconde qui devrait donner naissance à une théologie et à une Eglise de l'avenir. « La vraie théologie du Réveil ne saurait faire son apparition que lorsque la compréhension historique du christianisme, telle que l'ont préparée les études *eschatologiques*, et le point de vue *moral* et *psychologique* qui est celui de l'école de Vinet, se seront combinés en une théologie aussi bien *biblique* que *réaliste*, c'est-à-dire en une science dont la *Bible* et les *faits* formeront ensemble la seule autorité. »

Encore ici, nous craignons que M. de Goltz se soit laissé dire que les darbystes font grand cas des études bibliques, et qu'il n'ait pas vu, par lui-même, ce qui en était, avant de minuter les articles du fameux compromis. Comment expliquer sans cela cette étrange méprise? Les plymouthistes réalistes !!! Il s'agit de bien s'entendre. Qui ne sait que grâce à leurs combinaisons fantastiques, ils arrivent à nous présenter la restauration du peuple juif et du culte lévitique, comme le dernier mot de la parenthèse du christianisme ? Les darbystes, représentants de l'élément historique ! ! !... Est-ce, peut-être, parce qu'ils ont imaginé que l'histoire se refaisait une seconde fois, et que les Juifs n'étaient pas là comme moyen pour préparer le christianisme, mais que l'Eglise n'a fait un instant son apparition que pour ménager une restauration éclatante de la théocratie nationale et extérieure des Juifs, clef et dernier mot de la philosophie et de l'histoire ? Les darbystes représentants de l'élément biblique ! ! !... C'est apparemment parce qu'ils réussissent admirablement à élaguer de la Parole de Dieu tout ce qui leur déplaît, au moyen d'un exégèse typologique et allégorique qui a jadis servi à Philon pour mettre d'accord Platon et ses compatriotes avec la sagesse mosaïque? Non ; s'il s'agit de corriger les disciples de Vinet d'un subjectivisme outré, ce n'est pas en les envoyant à l'école du plymouthisme qu'on y arrivera. Malgré des apparences qui, parmi nous, ne trompent plus personne, ceux-ci ont trouvé moyen de faire passer sous le couvert de la Bible, infaillible et inspirée jusqu'au moindre iota, tout ce qui leur passe par la tête. Leur exégèse ne saurait être comparée qu'à celle qu'inaugura jadis le célèbre Paulus. Les darbystes théologiens !... Mais à quoi bon poursuivre? Qui ne voit que M. de Goltz s'est laissé aller à nous présenter, comme un essai de philosophie de l'histoire et une tentative de comprendre le plan de Dieu, les produits les plus bizarres d'une imagination sans contrôle, échauffée par de petites rivalités ? Il est certain que nous avons beaucoup à apprendre des Alle-

mands, à divers égards. Mais, sans leur contester aucun mérite, on a quelque droit de s'étonner peut-être qu'un théologien d'au delà du Rhin vienne nous présenter le darbysme sous un pareil jour [1]. Nous avons beau y réfléchir, il nous est impossible de comprendre comment un savant Allemand peut attendre rien de bon d'une tendance qui, partant de l'hypothèse de l'inspiration plénière de l'Ecriture, en confie l'exégèse au premier venu, en vertu de la confusion de la religion et de la théologie, et va chercher des dogmes profonds et les secrets de la philosophie de l'histoire dans les types les plus arbitraires et dans les articles du vestiaire des sacrificateurs, ou dans les menus détails du culte lévitique. Nous ne pouvons nous expliquer la méprise de M. de Goltz, qui voit le précurseur de la théologie de l'avenir, dans la végétation désordonnée de la littérature prophétique — qui, comme une branche gourmande, a tout absorbé, — que dans un sentiment qui lui fait beaucoup d'honneur. Il se sera sans doute dit qu'il fallait être impartial envers tous, et que puisque le darbysme était là, il devait, lui aussi, avoir sa raison d'être et sa portée; soit. Reste seulement à savoir quelle est cette portée? Quant à nous, nous ne saurions reconnaître au darbysme qu'un seul mérite, qui n'est pas à dédaigner : celui de nous avoir présenté, à travers un verre grossissant, tous les travers, les erreurs, les germes funestes que le Réveil portait dans son sein. L'on veut donc, à tout prix, que Darby et Vinet s'appellent; eh bien! nous n'y mettons pas obstacle : oui, ils s'appellent, comme l'eau et le feu, quand quelques imprudents viennent d'allumer un grand incendie. La mission de Vinet a été justement d'imprimer à la piété, à la conception de l'Evangile, une direction nouvelle qui ne permît plus aux générations futures d'aller s'abîmer dans les aberrations du plymouthisme, comme ce n'a été que trop souvent le cas pour celles qui les ont précédées.

M. de Goltz n'a donc pas eu la main heureuse. Si, à toute force il voulait compléter la tendance de Vinet par quelque autre, que ne pensait-il à celle des anciens dissidents? Avec leur dogmatisme, relativement tempéré, leur mysticisme incontestable, la large part qu'ils ont faite à la morale et à la question de la discipline, ils étaient faits, mieux que personne, pour comprendre l'homme qui, le premier, a senti toutes les conséquences qui devaient découler un jour du fait du Réveil. Mais il y aurait à cette alliance deux difficultés insurmontables. D'abord, les anciens dissidents sont fort rares aujourd'hui; leur tendance existe encore, mais ils ont disparu comme Eglise, comme parti. Ensuite, où donc trouverait-on même quelques rares dissidents authentiques, représentant dans toute leur pureté et leur fraîcheur les préoccupations essentiellement pratiques, morales et

[1] M. de Goltz ne nous eût pas ainsi donné la poésie du darbysme s'il eût tenu compte de l'excellent opuscule de l'écrivain le mieux placé pour le juger, nous voulons parler du *Plymouthisme en Suisse*, de M. Monsell.

spiritualistes des premiers jours du Réveil? Les hommes de la seconde phase ont passé par là; leur dogmatisme a déteint sur les conceptions théologiques de leurs aînés, puis est arrivée la révolution qui est venue à point pour effrayer les plus modérés et les plus larges. Le dogmatisme maladif a déteint sur tous; la foi naïve de l'enfant et de la plus humble femme n'a pas échappé à la contagion. Tel qui parle beaucoup de la foi des simples et qui tonne à l'occasion contre une science faussement ainsi nommée, ne s'aperçoit pas, ne peut pas s'apercevoir qu'il donne lui-même, à tout propos, comme parole d'Evangile, les résultats les plus problématiques de la tradition la moins authentique et la moins autorisée.

Toute alliance de ce genre est donc impossible : les disciples de Vinet ne peuvent compter sur l'appui d'aucun parti. Précisément parce qu'ils prennent au sérieux la mission du Réveil en son entier, qu'ils sont ses plus fidèles interprètes, ils doivent savoir que tous ceux qui ne représentent qu'un de ses côtés se coaliseront au besoin contre eux. Ils n'ont qu'un seul moyen d'assurer l'avenir : c'est d'absorber toutes les tendances en leur prenant ce qu'elles ont de vrai, mais sans transiger avec aucune d'elles.

Comme on le voit, nous ne sommes pas de ceux qui estiment que le Réveil a dit son dernier mot, en 1820 ou en 1830. Essentiellement pratique et religieux au début, il a, tour à tour, abordé trois grands problèmes, l'individualisme *religieux*, l'individualisme *ecclésiastique* et, enfin, l'individualisme *théologique*. Aucun des trois n'est définitivement résolu, parce *qu'ils se tiennent de trop près* et qu'ils ne peuvent être tranchés définitivement qu'ensemble, dans une sérieuse pondération. Au fond, aujourd'hui, comme il y a cinquante ans, nous n'avons qu'une chose, un fait : des personnes pieuses, ayant une foi personnelle. Grâce à Dieu, ce point-là est de beaucoup l'essentiel; c'est la condition *sine quâ non*. Pour tout le reste, nous n'avons encore que des essais, des essais d'Églises nouvelles, des essais de théologie nouvelle. Mais plus la piété est individuelle et vivante, plus on sent que le problème théologique et même la question ecclésiastique attendent toujours une solution définitive. Si à tout prix on voulait s'unir, ce ne pourrait donc être que sur le terrain de la vie chrétienne. En présence des ennemis nouveaux qu'on voit surgir de tous côtés contre l'Evangile, il serait en effet important et réjouissant de voir tous ceux qui partagent les mêmes espérances se rapprocher enfin et se comprendre. Le moment semble opportun, sinon pour oublier les anciennes controverses, du moins pour les subordonner à des points plus importants sur lesquels on est d'accord. Trop souvent les diverses écoles ou partis évangéliques font l'effet de plaideurs acharnés fatiguant un juge pour qu'il fixe les bornes de leurs héritages contestés, alors que le flot a monté et a entraîné dans la mer le champ, d'ailleurs assez maigre, objet de tant de querelles.

Mais à quoi bon se faire illusion? La conciliation n'est pas plus possible sur ce terrain que sur un autre. Celui-ci, en effet, veut réagir contre l'in-

dividualisme religieux de peur d'être entraîné dans l'individualisme ecclésiastique dont il ne veut décidément pas; tel autre, qui croit avoir accepté les deux premiers, estimerait tout perdu s'il reconnaissait franchement les droits de l'individualisme théologique.

La position du Réveil est donc telle qu'il n'y a pas grand'chose à attendre des hommes. Si l'avenir dépendait d'eux, il serait étrangement compromis. Mais qui pourrait oublier que Dieu règne? Le mouvement de 1815 n'est évidemment pas un accident : ses principes, le développement qu'il a déjà pris, les obstacles dont il a triomphé, tout permet de le considérer comme une dispensation providentielle importante. S'il en est ainsi, chaque sujet de crainte et de sollicitude disparaît. Dieu règne! il sait ce qu'il se propose; il saura bien nous amener tous à ses fins et nous contraindre à aller où nous ne voudrions pas. De même qu'il a obligé ceux qui, à Genève, déclaraient ne vouloir que restaurer l'Eglise et la dogmatique du seizième siècle, à former, malgré eux, une Eglise nouvelle; ainsi, à son moment et à son heure, contraindra-t-il les individualistes ecclésiastiques à arriver à cet individualisme théologique dont ils ne veulent pas.

En attendant, que tous ceux qui veulent exercer quelque influence sur l'avenir du Réveil, ne négligent pas de se familiariser avec ses commencements. C'est l'unique moyen d'apprendre à bien connaître son esprit et sa portée. « Un fait historique, dit fort bien M. de Goltz, n'arrive à être bien compris que lorsque, retournant à ses premiers débuts, on a fait de ses origines elles-mêmes l'objet d'une étude attentive [1]. » Remercions sincèrement l'auteur de *Genève religieuse* de nous avoir à tous fourni le moyen de faire un pareil retour sur le passé. Quoique son livre n'ait pas été écrit en vue de nos circonstances actuelles, tout en maintenant nos critiques, nous pouvons le recommander comme fort intéressant et fort instructif. Tous ceux qui se réclament du titre d'enfants du Réveil y apprendront bien des choses qu'il ne leur est pas permis d'ignorer.

J.-F. Astié.

[1] P. 352.

QUESTIONS ACTUELLES

—

CORRESPONDANCE ITALIENNE

Rome, le 17 janvier 1863.

Monsieur le rédacteur,

Dans une lettre qui a trouvé place l'an dernier dans les pages de la *Revue chrétienne*, je vous entretenais de l'état religieux de l'Italie méridionale. Depuis ce temps, la position n'est pas essentiellement changée; pourtant, comme en ce monde agité, ce qui n'avance pas est un peu exposé à reculer, nous craignons que la cause de la réforme religieuse en Italie n'ait fait comme un pas en arrière. Dans les temps de révolution, s'immobiliser, c'est presque échouer. Or, si l'Eglise évangélique a continué sa mission modeste dans les provinces méridionales comme ailleurs, son influence n'ayant pu se faire sentir que dans un cercle très étroit, le clergé libéral ne l'a guère ressentie; il ne l'a point suffisamment étudiée, ne s'est point inspiré de l'Evangile et est resté réduit à son propre fonds qui n'est malheureusement pas des plus riches. De là une cause d'impuissance. La faute en est-elle aux chrétiens évangéliques? Nous ne le croyons point. Ils ont mis hardiment la lumière sur le chandelier, et un témoignage énergique, éclatant, a été rendu au Sauveur dans la ville de Naples principalement; une Eglise napolitaine a été constituée, quatre écoles évangéliques ont été ouvertes, dont trois gratuites; dix ou douze mille Bibles ont été vendues, des traités religieux répandus à profusion, des conférences, des prédications, des catéchismes tenus presque tous les soirs depuis deux ans; plusieurs évangélistes, des pasteurs, des avocats, des médecins, des professeurs, des ouvriers même ont pris la parole en public presque constamment, évangélisant en temps et hors de temps, dans la mesure de leurs forces et de leur savoir-faire. Les fruits ont été réels, et nos amis de l'étranger doivent savoir qu'ils ont à Naples actuellement des centaines de frères qui sympathisent avec eux et marchent hardiment sur les traces des Eglises dès longtemps réformées.

C'est là le champ où nous avons travaillé avec joie et ardeur, le champ

que Dieu a béni par des manifestations évidentes de son amour. Mais ce n'est là qu'un tout petit champ. Les bornes en seront-elles reculées? c'est ce que nous espérons sans en être sûrs; l'Eglise évangélique italienne, à Naples surtout, n'est, disons-le, qu'un point imperceptible dans cette étendue peuplée d'esprits qui s'agitent, vont, viennent, avancent, reculent et nous donnent trop souvent le grandiose mais attristant spectacle de ces légions d'âmes dont parle le Dante, qui sont emportées dans l'espace en tourbillons sinueux à tout vent de tempête. Il y a peu d'ordre, peu de suite dans les mouvements; toutes les aspirations ne tendent pas en haut, et l'on ne sait même pas toujours ce que l'on veut dans cette société dite libérale qui vient de surgir à Naples. C'est pourtant ce monde-là qu'il faut conquérir; et si nous ne pouvons pas espérer que l'Eglise évangélique l'absorbe promptement, il faut bien lui demander à lui-même s'il renferme en soi les éléments d'une réforme quelconque au point de vue religieux. Nul ne peut douter qu'un mouvement, une révolution un peu large, opérée dans ce milieu ouvert aux espérances de l'avenir, ne produisît des résultats énormes, et probablement plus désirables que le développement obscur d'une ou deux communautés protestantes.

C'est en nous fondant sur cette dernière observation que, mettant de côté nos préférences naturelles, nous formions il y a deux ans des vœux pour qu'un élan vraiment italien fût donnée aux esprits dans ces contrées, pour qu'une réforme indigène surgît de la conscience religieuse de ce peuple.

Les faits semblaient et semblent encore pouvoir étayer de semblables espérances. Chacun a pu lire les publications si frappantes de certains membres du clergé libéral. Elles sont trop connues pour qu'il soit besoin d'en parler autrement que comme d'une manifestation des tendances qui se produisaient dans toute une fraction de l'Eglise catholique d'Italie. Elles ont été l'expression des indignations de certaines âmes plus hardies que les autres, une protestation contre certains abus, et ont accompagné une levée de boucliers contre le pouvoir temporel.

Les livres de quelques prêtres ont donné du courage au clergé en masse. Des associations nombreuses se sont formées dans son sein, avec des programmes plus hardis peut-être dans le principe qu'ils ne le furent plus tard, mais dont la tendance générale peut être résumée dans ce vœu de la nation entière : *Abolition de la papauté temporelle*. Ceux d'entre les prêtres qui ont compris la portée réelle de ce vœu ont bien vu qu'ils allaient droit à la constitution d'une Eglise catholique *nationale*. Ceux avec qui j'ai pu converser désirent transporter en Italie ces libertés de l'Eglise gallicane que le clergé français semble avoir généralement répudiées. On comprend qu'une telle tendance doit mener loin si elle entre un jour en application. Car, dans un temps où le catholicisme est plus centralisé assurément qu'il ne l'était à l'époque de Bossuet, toute tentative pour le

décentraliser et pour conquérir des libertés partielles, fût-ce dans le domaine de la politique uniquement, aboutirait à des déchirements inévitables. Les plus intelligents parmi les prêtres voient ce danger; ils comprennent que c'est se rapprocher du schisme; mais ils espèrent forcer la main à la papauté, et croient pouvoir vaincre son obstination en protestant de leur soumission quant à ce qui regarde le spirituel.

Leur embarras commence lorsqu'on leur demande si vraiment ils ne veulent pas toucher au spirituel. Alors ils se divisent en deux camps: les uns, plus avancés dans leurs aspirations, parlent de réformes disciplinaires... qu'ils s'efforcent de faire passer pour des questions relatives au temporel : « affaires de gouvernement ecclésiastique, disent-ils; affaire de gestion intérieure; le bas clergé ne veut plus être avili par la phalange des évêques, voilà tout! — il entend être consulté; il veut avoir sa voix dans l'élection des évêques... » ou bien : « La papauté est trop forte, même dans le spirituel. Nous voulons qu'elle garde son autorité; soit, mais d'accord avec les conciles, que nous croyons plus compétents, et que nous considérons comme juges en dernier ressort. »

Tel est le langage de la minorité intrépide dans le clergé libéral; — les autres, moins audacieux, ou plutôt moins intelligents, moins versés dans les questions ecclésiastiques, ignorants de l'histoire, et quoique prêtres, moins habitués à penser, se bornent aux actualités, aux questions brûlantes de la politique vivante : « Pourquoi nous empêche-t-on d'aimer notre patrie? s'écrient-ils. Pourquoi retarde-t-on son organisation, sa constitution définitive? Saint Pierre n'avait qu'une barque, il ne possédait pas un royaume! L'Italie veut sa capitale, il faut que Sa Sainteté entre en composition. Que le saint-père conserve tout le reste, mais qu'il cède le Capitole. De religion, de dogme, il n'en est pas question. Ce sont choses saintes. On n'y veut pas toucher. Mais le temporel! » et l'on épuise sur ce thème toutes les formes de la rhétorique des patriotes. Ce sont ces prêtres qui adressent à Sa Sainteté des représentations respectueuses couvertes de dix mille de leurs signatures, pour la prier de s'appauvrir d'un royaume. Naïveté digne d'un meilleur sort, à laquelle le saint-père répond en les appelant *pauvres brebis égarées*.

Qu'ont à faire ces prêtres avec la politique? dira-t-on en France. Et pourquoi s'occupent-ils de gouvernement, de journaux ou de clubs, au lieu de dire leurs messes et de s'occuper de l'édification des âmes. En effet,... et peut-être ont-ils tort jusqu'à un certain point; ils pourraient mieux employer leur temps. Mais c'est un reproche qu'on ne s'aviserait pas de leur faire en Italie, car l'édification des âmes, la cure spirituelle y est, hélas! le plus léger souci du clergé en général. Et si pareil reproche pouvait venir à l'esprit d'un prêtre du camp contraire, le prêtre libéral aurait la réponse toute prête; il répliquerait sans hésiter au moine ou curé réactionnaire : « Ne faites-vous pas, vous aussi, de la politique? Ne remuez-vous pas les esprits au confessionnal? Ne prêchez-vous pas

contre le libéralisme et en faveur du prétendu martyre de Pie IX; ne soufflez-vous pas le mécontentement? N'insinuez-vous pas la désertion comme un devoir aux conscrits? Ne répandez-vous pas de fausses nouvelles? Ne vous trouve-t-on pas dans les comités de révolte? »

On voit que ce n'est pas pour le délit de préoccupations politiques qu'il faut juger le clergé libéral. Disons-le d'ailleurs, on ne peut que difficilement comprendre en France la puissance et aussi la légitimité des passions politiques en Italie. Chez nous un bon prêtre peut dormir tranquille loin du bruit des parlements, des armées et des révolutions : la patrie n'est pas en danger. Aussi a-t-on lieu de s'étonner que le clergé français se soit de tout temps mêlé d'une manière aussi efficace, sinon aussi apparente, des affaires publiques que ne fait le clergé italien. Mais si l'on peut faire un reproche aux ecclésiastiques de notre belle France de leurs résistances sourdes, de leurs menées occultes, de leurs mots d'ordre pris à Rome et portés jusqu'au fond de la moindre paroisse, l'on ne saurait sans injustice adresser le même reproche aux légions de prêtres qui peuplent l'Italie; car la papauté les ayant habitués à identifier la politique et la religion, ils ne comprendraient même pas le chef d'accusation. Conservateurs, ils *doivent* maintenir ces priviléges, ces immunités, cette autorité extérieure sur les populations que la papauté applique elle-même chez elle et qu'elle avait obtenues pour ses phalanges des gouvernements déchus; — libéraux, ils *doivent* dépouiller leur caste de ces habits d'emprunt, se dépouiller pour ainsi dire eux-mêmes pour faire voir que sous le prêtre il y a le patriote, l'ami de la nation, l'Italien au cœur chaud, aux instincts dévoués. La patrie n'existe pas, il faut la créer; les populations (leurs propres troupeaux) souffrent, il faut leur préparer un avenir, du commerce, de l'instruction, des industries. Ne sont-ce pas là de nobles désirs? Et puisque Pie IX fait de la politique, pourquoi le moindre des moines n'en ferait-il pas? Quand la nationalité se reconstitue, qu'une atmosphère enivrante d'espérances, de projets, de promesses enveloppe tous les esprits; quand des crises émouvantes, des guerres décisives jettent toutes les âmes dans l'anxiété, l'on ferait un crime à la partie la plus éclairée des campagnes, des petites villes, personnifiée dans ses chefs ecclésiastiques, de prendre part à tout ce mouvement! Ce serait demander l'impossible; il faut avoir entendu battre les cœurs dans ces poitrines italiennes pour comprendre toute l'impossibilité d'une abstention du clergé dans ces moments critiques. Et il faut avoir touché du doigt les effroyables abus des régimes déchus, pour comprendre ce qu'il y a de noble dans des élans aussi patriotiques.

Mais qu'y a-t-il de strictement religieux dans de telles préoccupations de la part d'un moine par exemple? Convenons-en : peu de chose ou rien. Et c'est là le côté faible de ce mouvement du clergé libéral. Il a beau former de vastes associations, signer des adresses, parler, se démener, il n'aboutit pas à une réforme religieuse, parce que son but *immédiat* n'est

qu'un but politique, et qu'en tout cas le patriotisme l'emporte chez lui sur la religiosité.

Dès lors aussi tout le travail de ce parti s'est trouvé circonscrit dans le champ naturellement très étroit que le gouvernement lui a permis de parcourir. Les prêtres libéraux ont plaidé la cause nationale auprès des populations; ils l'ont popularisée et comme gagnée auprès des masses; mais ils n'ont pu aller plus loin. C'est dans ce sens que nous disions en commençant cette lettre qu'il y a eu un point d'arrêt dans cet élan du clergé, qui promettait d'accomplir en même temps et une réforme politique et une réforme religieuse. Le pouvoir temporel étant resté debout, la question religieuse qui s'agitait assez hardiment il y a deux ans est restée en suspens. Les esprits les plus décidés attendent pour la poser que le nœud gordien soit coupé; les autres se sont lassés d'espérer des réformes disciplinaires, et tout en les désirant toujours, ils se sont donné le mot d'ordre pour ne pas compromettre le dénoûment politique par des propositions religieuses qu'ils croient intempestives. C'est là du moins ce que les hommes d'Etat semblent leur avoir persuadé. Ils attendent en rongeant leur frein; et dans la crainte d'être suspendus *à divinis*, de perdre avec la messe leur gagne-pain, beaucoup d'entre eux se taisent tout en murmurant tout bas. Car il faut bien le répéter : peu de prêtres en Italie (tant progressistes que rétrogrades) sont du bois dont on fait les martyrs. Il faut des passions religieuses pour inspirer certains sacrifices, et malheureusement la fibre religieuse vibre très peu pour le moment. Un formalisme mortel a fait plus de victimes qu'on ne saurait croire dans les rangs de l'Eglise catholique de ces contrées, et parmi les milliers d'individus qui sont entrés dans les ordres, par convenances sociales plutôt que par vocation, il y en a bien peu qui soient ce que nous appelons chez nous des hommes pieux. Si très peu d'entre eux se soucient de discuter la légitimité du pouvoir spirituel des papes, c'est que l'indifférentisme les empêche d'aborder en face les questions dogmatiques. Ils admettent tout en bloc pour s'éviter la peine de prouver ou de contester. On nous demandera maintenant ce qu'on peut espérer d'un tel état de choses, et s'il faut encore attendre une réforme du fait de ce clergé libéral qui s'immobilise dans une attente politique.

Nous répondrons que l'avenir ne saurait être prévu, car bien des questions sont pendantes et les matériaux sont tout préparés pour faire l'œuvre que la Providence jugera bon de faire. N'est-ce donc rien que d'avoir sous la main une belle moitié d'un clergé si nombreux, prête à donner une secousse au colosse romain? N'est-ce donc rien que d'avoir toujours en attente une grande armée d'hommes intelligents, influents, qui ne demandent qu'à proclamer la déchéance de la royauté des papes et à ouvrir cette porte si pleine de promesses des améliorations disciplinaires? Qui peut dire ce qui sortirait de ce crible, et si le vieux système papal pourrait résister à la perte de son diadème.

Qui nous dit d'ailleurs que quelque chef ne surgira pas, avec une foi au cœur pour entraîner cette légion trop tiède religieusement? Il y a dans le sein de ce parti quelques individualités remarquables, quelques supériorités morales. Dieu peut susciter un prophète en Israël, et ce prophète trouverait certainement là un terrain tout préparé.

Ne nous créons pourtant pas des espérances sans fondement dans le présent. En tirant un pronostic de l'inaction actuelle du clergé libéral, on peut craindre que son énergie morale ne soit pas suffisante pour le pousser en avant malgré les volontés résistantes et lui faire vaincre les événements. Il est permis de se dire que si un accord quelconque survient entre le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique, si la paix se fait entre l'Italie et la papauté, le clergé libéral courbera le front et ne parlera plus de réformes en aucun sens. Il suffira, ce semble, que chaque prêtre soit abandonné sans protecteur à l'arbitraire de ses supérieurs dans la hiérarchie. La suspension *à divinis*, les déplacements de cure, les pénitentiaires auront bientôt fait une triste justice de certains courages qui nous sont connus, et tout sera dit! Mais si la scission se prolonge, mais si l'abîme se creuse entre l'Italie moderne et celle du moyen âge, alors le clergé libéral sortira de son inaction. Il faudra bien que les questions pendantes trouvent une solution. Supposons-la aussi pacifique que possible, cette solution remuera des intérêts, suscitera des passions qui toutes trouveront un écho puissant dans le clergé libéral. Que serait-ce si, lassée des résistances temporelles du pape, la nation demandait une bonne fois à l'évêque de Rome ses titres à la domination spirituelle. Un tel cas peut se présenter, et il y a tantôt deux ans et demi que des négations énergiques sont exprimées jusque dans les provinces les plus reculées de l'Italie. Alors peut-être les prédications et les livres de l'Eglise évangélique, déjà si fermement établie aux divers centres du royaume, serviront à éclairer le clergé libéral, en lui indiquant la meilleure marche à suivre, et l'Eglise ultramontaine portera la peine de ses excès de pouvoir.

Dieu veuille que finisse ainsi par un ébranlement radical la longue épreuve de la noble nation italienne.

Rome, le 10 février 1863.

Si quelqu'un, venant comme moi de Naples, se trouvait tout à coup transporté dans la cité des papes, il éprouverait sans doute une impression étrange, une sorte de malaise intérieur, — je parle à un point de vue moral et non pas artistique. Je ne sais quelle atmosphère comprimée pèse sur tous les esprits. Là-bas, un entrain, un mouvement continu; ici un silence défiant jusque dans ces jours de carnaval, qui fournissent aux Romains, non plus comme naguère, une occa-

sion de folâtrer, mais bien une occasion de s'entendre pour la grande manifestation du silence, — la seule qui soit sans danger! Là-bas les langues sont déliées, les opinions bourbonniennes se font jour avec autant de sans-façon que les opinions italiennes; l'opposition même y fait partie de la vie commune; elle entre dans le grand élan de la résurrection agitée, si l'on veut, mais réelle des enfants de la vieille Campanie. Ici, une plainte muette, des demi-mots arrêtés par le soupçon, et, partout où le feu qui couve sous la cendre est assez bien dissimulé pour ne pas se laisser sentir, une espèce de désert moral qui rappelle involontairement à l'esprit ces longues solitudes de la voie Appienne, semée de tombeaux sans échos, de ruines blanchies et poudroyantes sous un soleil morne et toujours le même!

C'est comme si l'on passait du tumulte d'une fête à un cimetière. Il en résulte un certain étonnement de l'esprit, puis un serrement du cœur qu'on ne peut faire cesser en se rappelant les grandeurs de la Rome antique. Ce saisissant contraste me paraît le meilleur plaidoyer en faveur du nouvel ordre de choses qui règne dans les provinces méridionales de l'Italie. Et c'est de quoi je désire entretenir un instant vos lecteurs.

Assurément tout n'y est pas parfait, tout ne s'y passe pas comme dans le meilleur des mondes possibles, et c'est ce que nous sentions vivement en quittant Naples. Bien des espérances trop vives et surtout trop pressées ont été obligées de s'ajourner d'elles-mêmes à dix ou vingt ans d'ici. Bien des rêves ébauchés au moment de l'affranchissement du pays ont été non dissipés, mais arrêtés par les obstacles laissés dans l'Italie méridionale comme héritage de l'ancien régime. La démoralisation et l'arbitraire ne pouvaient disparaître en un jour; ils ont enfanté la *camorra* et surtout le brigandage, qui n'est du reste qu'une *camorra* en grand. Le laisser aller, les concussions qui constituaient le pain quotidien des administrations anciennes se sont encore affichés ces derniers temps avec assez d'effronterie dans les provinces, et il est tels maires de communes que je pourrais nommer, qui s'approprient les deniers publics avec un sans-façon inouï; — le *dolce far niente* n'a qu'à moitié cédé la place au génie des réformes actives, et bien souvent l'on s'endort après avoir crié bien fort qu'il fallait marcher; la versatilité d'esprit particulière à ces Grecs dépaysés qu'on appelle Napolitains, les jette facilement dans des murmures inopportuns, dans des plaintes maladroites, dans des criailleries sans but défini qui font demander s'ils n'ont pas changé d'avis depuis les jours enivrants de la dictature garibaldienne; tout cela est vrai, tout cela saute aux yeux. Mais enfin là-bas on vit, on s'agite, on s'ingénie, on travaille et surtout on espère!... Oui, on espère, c'est là le grand mot du nouvel état de choses; il y a un avenir pour l'Italie méridionale, et cette pensée suffit pour la rajeunir, pour lui rendre sa sève et faire jaillir de partout des sources de vie jusque-là ignorées. Voilà jusqu'ici le plus grand bienfait du nouveau régime. Il a encore peu

fait de ce qui avait été demandé ou même promis, mais il a ouvert une porte au progrès et la nation s'y précipite. Au point de vue politique, disons-le bien tout d'abord, les dangers ne sont pas grands. Le brigandage est une désagréable épine dans le talon de cette botte que chantait Giusti, le Béranger italien, mais il y a longtemps qu'on ne voit plus en lui un péril. Quelle province s'est-il définitivement appropriée? où est-ce qu'il n'a pas été battu et rebattu, détruit même? Et comment la dynastie déchue pourrait-elle rentrer à la suite de tous ses Chiavone et des Fra Diavolo modernes, maintenant qu'elle n'a plus l'Angleterre pour la réintégrer, comme au commencement du siècle, et que l'Autriche a assez à faire pour se maintenir dans ses possessions vénitiennes. Que la réaction légitimiste de notre beau pays de France se le tienne donc pour dit, et qu'elle n'envoie plus ses cadets dans les bandes des Abruzzes pour se faire chevaleresquement saisir comme bandits. Le brigandage perd du reste de plus en plus son caractère politique, et il n'est plus, dans la plupart des provinces où il ose faire quelques apparitions, qu'un résultat de la démoralisation trop réelle de certaines populations, et en particulier de la Basilicate, démoralisation qu'on n'a que trop constatée en d'autres occasions. Mais l'autonomie, diront quelques politiques de l'ancien régime; mais les libertés provinciales! Ici encore qu'on se détrompe. On parle beaucoup à Naples, il est vrai, du sacrifice qu'on dit avoir fait de son autonomie. On se plaint fort, et parfois avec raison, de n'être pas suffisamment compris. Les Piémontais, quand Piémontais il y avait, n'ont pas été toujours assez adroits; ils ont souvent blessé le sentiment national par leur roideur septentrionale, et se sont trompés dans le principe, croyant un peu venir chez des sauvages et chez des lazzaroni, tandis qu'au contraire, ils entraient, eux provinciaux, dans une des plus grandes capitales de l'Europe. Mais maintenant ce ne sont plus les Piémontais qui sont en jeu; leur armée s'est fondue dans l'armée italienne; ils ont seulement donné à tous les rouages un peu de leur nerf et de leur aplomb. Si donc on parle d'autonomie à Naples, ce n'est pas qu'on songe à s'affranchir d'un joug qui n'est plus un joug étranger. C'est pour obéir à une manie séculaire d'opposition qui est dans les traditions de ce peuple. Ce n'est pas non plus par regret d'avoir perdu la présence d'une cour, car la cour des Bourbons, il y a longtemps qu'elle ne résidait plus à Naples. C'est à Gaëte qu'elle se tenait sous Ferdinand II, derrière des bastions et les casemates d'une caserne; c'est à Caserte, dans l'entresol du splendide palais où ce roi se trouvait trop bourgeois pour habiter. Le centre des administrations, il est vrai, est bien loin placé, à Turin; mais enfin on espère que plus tard il sera rapproché quand l'Italie aura sa capitale (car on a *foi* en ceci que Rome sera gagnée tôt ou tard); si donc on se plaint à Naples, c'est que le Napolitain de tout temps, a passé la moitié de sa vie à changer de gouvernement et l'autre moitié à murmurer contre celui qui le domine. L'histoire entière de ce pays n'est pas composée d'autre chose.

Voilà, pensera-t-on un jugement peu rassurant pour l'avenir. En effet, si les rivalités étrangères peuvent se faire jour ici comme elles l'ont fait depuis des siècles; si Espagnols, Français, Autrichiens envahissent alternativement ces pauvres provinces, la versatilité de caractère du Napolitain pourra bien lui faire oublier son gouvernement actuel et le jeter alternativement dans les bras de deux ou trois maîtres. Pourtant une idée nouvelle a prévalu désormais, et autant à Naples qu'ailleurs : c'est celle de l'unité de la Péninsule; et cette idée-là pourra bien rendre plus difficile dans l'avenir les invasions étrangères, ou du moins empêcher qu'on n'appelle dans le royaume ni Espagnols, ni Français, ni surtout Autrichiens.

D'où peut donc venir le danger? Des révolutions intérieures? C'est se méprendre étrangement que de supposer le Napolitain capable de s'insurger sans appui du dehors, sans un Charles d'Anjou qui le conquière, ou un Joseph qui s'installe chez lui. Il y aurait de curieuses études psychologiques à faire sur cet éternel mécontent qui a assez d'enthousiasme pour adorer tous les gouvernements nouveaux, assez de sève pour faire ensuite de l'opposition à tout et à tous, mais pas assez d'énergie pour se faire ses destinées à lui tout seul. Le Napolitain ne fera jamais une grande révolution de lui-même et sans une armée étrangère. Ce peuple facile, d'intelligence vive, d'esprit gracieux, est docile au fond, et pourvu qu'on le laisse conspirer en paroles, on peut le mener assez commodément. Les révolutions, ce n'est pas lui qui les fait, il les laisse faire; oui, même la dernière, même celle de Garibaldi, il l'a acceptée, il s'y est porté, il a battu des mains, crié : *Viva!* jusqu'à s'égosiller, paradé un peu la casaque rouge sur l'épaule (dans la personne du moins de ses Calabrais et de ses Salernitains); mais ce n'est pas lui qui a donné l'impulsion à la grande machine révolutionnaire. Le trône vermoulu des Bourbons, ce n'est pas lui qui l'a renversé; il a seulement fait le vide autour, lui laissant la place de tomber. Les vrais auteurs du changement, ce sont donc les jeunes volontaires venus du Nord, les étudiants de Pavie ou de Bergame; toujours une impulsion du dehors, comme on voit, mais cette fois une impulsion fraternelle, d'amis et non pas de conquérants. Ces réflexions sur le passé, peuvent aider à comprendre le présent et à pronostiquer l'avenir. Il n'y a pas de danger actuel, parce que le Napolitain est abandonné à lui-même et qu'il n'est pas habitué à se remuer seul. On a tué en lui l'initiative. Il restera donc dans la grande unité italienne, à moins qu'une armée étrangère ne l'en détache, auquel cas il est permis de craindre qu'il ne se laisse faire. Au reste, nous avons supposé là un fait qui est loin d'être exact. On aurait grand tort de croire que la population napolitaine est près de se révolter. Qui se révolterait? Le parti bourbonnien? Il existe et il peut devenir un jour numériquement important, en attirant la foule de ceux qui ont déjà oublié les misères de l'ancien régime et qui ont pour position sociale l'habitude de se plaindre; mais ce parti est le moins énergique qui

se puisse imaginer; il se recrute dans la partie la moins intelligente et surtout la moins digne de la nation, et il a plus souffert que les autres de l'abaissement systématique du caractère. Il a donné la mesure de ses forces en laissant se former des bandes de brigands; je dis en laissant et non pas en faisant, car les bandes importantes sont venues du dehors; elles ont été formées dans les États romains. Toujours l'action du dehors, comme on voit, même dans ce qui semble le plus indigène.

Qui encore se révolterait? Le parti libéral? Mais il sait bien que toute opposition énergique tournerait au profit de ses adversaires; et jusqu'ici, il s'est contenté de murmurer. Contre qui se rebellerait-il? Le parlement? il y entre lui-même dans la personne d'un très grand nombre de députés; le ministère? on peut le changer tous les six mois. Ce que demandent seulement quelques-uns des hommes éclairés de ce parti, c'est qu'on ne centralise pas à l'excès. L'avenir montrera qu'ils ont raison; car si d'un côté l'Italie pour achever son unité et absorber les deux provinces, qu'elle ne possède pas encore, a besoin d'une certaine centralisation, on comprend aussi qu'une absorption trop complète effraye certains esprits prévoyants et jaloux des libertés futures. Toute l'opposition semble donc devoir se réduire, en fin de compte, à la conservation de quelques particularités provinciales. Mais on en fait et fera beaucoup de bruit, parce que le Napolitain est l'être le plus bruyant, le plus agité, le plus vociférateur qui ait jamais obtenu la liberté de manifester ce qu'il a ou n'a pas dans l'esprit.

J'ai dit que le nouveau régime avait donné un avenir à ce peuple; il lui a aussi donné un présent, car enfin voici une ligne de chemins de fer presque achevée, celle qui mène à Rome, et beaucoup d'autres en train ou en projet. Circulez autour de Naples, vous verrez ici et là des travaux de route entrepris, partout où le brigandage n'a point paralysé les travailleurs; rentrez dans la cité même et on vous montrera grand nombre de plans pour son agrandissement ou son confort. Ici des rues que l'on perce, là la mer qu'on fait reculer, presque partout un commencement de nettoyage.

Montez dans une sphère plus noble : il n'est pas de quartier où ne soient affichés de nouveaux instituts pour l'instruction populaire, pas de rue qui n'offre ou une école, ou une salle d'asile, ou un collége, ou un professeur de langues, de philosophie, de mathématiques, donnant des cours privés dans sa maison. J'ai été souvent surpris en arrivant au quatrième ou cinquième étage de beaucoup de demeures, d'y entendre un bruit de bon augure, celui d'enfants épelant leurs lettres ou de jeunes gens sortant de leurs cours spéciaux. La liberté porte ses fruits, quoi qu'on en dise, et elle donne l'ambition de devenir quelque chose, même à cette jeunesse plus ou moins dorée, qui naguère encore passait son temps à mirer dans les cafés de *Toledo* sa tête ridiculement pommadée. On parle aujourd'hui d'autre chose que du dernier opéra, et les esprits s'élèvent à

leur insu jusqu'à des préoccupations moins frivoles. L'idée d'avenir relève par elle-même; et la pensée du progrès est déjà un ennoblissement pour certaines classes de ces populations. L'ouvrier napolitain saisit les idées nouvelles, et tire les conséquences théoriques du nouvel état de choses avec une facilité, un entrain, une verve dont notre esprit français, pourtant si éveillé, est loin d'approcher. A un point de vue intellectuel et même moral, nous pouvons donc le dire : c'est une résurrection des forces vives, une mise au jour des dons de Dieu, une mise en œuvre des facultés que nous a départies la Providence; on fait valoir enfin les talents qu'on a reçus. N'y a-t-il pas là de quoi réjouir les spectateurs sérieux de cette scène si nouvelle, et surtout n'y a-t-il pas de quoi donner des espérances aux hommes religieux? Quand Lazare sort de son tombeau, ouvre les yeux et commence à parler, est-ce le cas de douter de sa régénération? et s'il garde encore quelques bandelettes, est-ce une raison pour ne rien attendre de cette puissance régénératrice qui fait relever les morts?

Eh! nous ne le savons que trop, que le peuple napolitain traîne après lui son vieux manteau de dégradation, que les consciences sont faussées, aujourd'hui comme hier, que les idées d'honneur, d'équité, de respect de la loi, de ménagements pour autrui, de sobriété dans les jugements, de véracité dans les paroles, de fidélité aux engagements, sont encore bien obscurcies, bien mal interprétées et surtout bien maladroitement appliquées; mais pourtant, les instincts se redressent, la bonne volonté se manifeste, des aspirations vers le mieux se font jour, et, qui plus est, la dignité du caractère se relève. Ce n'est plus aujourd'hui que le Napolitain se laisserait ravaler par comparaison aux nations étrangères, ni qu'il dirait ce qu'il disait hier : « Vous autres étrangers, vous êtes honnêtes, instruits et nobles, nous, nous sommes avilis! » Le sentiment de la dignité nationale, même lorsqu'il n'est pas complétement justifié par les faits, est pourtant un principe de relèvement.

Voilà, Monsieur le rédacteur, ce que je désirais vous dire aujourd'hui sur l'état politique et moral des provinces napolitaines, me réservant de vous entretenir bientôt de leur état purement religieux et en particulier de leur clergé libéral.

Agréez, etc. T. Roller.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

—

Explication de l'évangile selon saint Jean, contenant une préface, une introduction qui traite de toutes les questions concernant l'authenticité du livre; une traduction nouvelle suivie de l'exposition continue du texte et de notes, et en appendice des études, des remarques théologiques et critiques, par *un Chrétien*. 1re livraison. Paris, Cherbulliez.

L'étude sérieuse des saintes Ecritures est l'un des besoins les plus urgents de l'Eglise contemporaine. Quiconque n'a pas abandonné le principe fondamental de la Réformation et reconnaît dans la Bible tout ensemble la source et la norme de la doctrine chrétienne, admettra avec nous que nul travail n'est plus pressé et ne sera plus fructueux que celui qui consiste à extraire des livres sacrés une saine théologie biblique par une exégèse savante et édifiante. Cela est nécessaire non-seulement pour la détermination de la dogmatique qui n'a point d'autre base, sous peine de se confondre avec une philosophie purement humaine, mais encore pour la prédication qui, si elle n'est pas nourrie des plus fortes études bibliques, tourne à une creuse rhétorique, plus intolérable que jamais aujourd'hui. Nous recommandons sur ce dernier point l'avant-propos d'un intérêt si élevé qui précède le commentaire que nous annonçons. Ce commentaire sur le quatrième évangile nous a réjoui en lui-même, d'abord par sa valeur intrinsèque, puis comme un signe des temps, comme l'indice d'un travail positif succédant dans nos Eglises à la polémique. Nous n'hésitons pas à lui accorder une grande valeur. C'est bien un livre français; sous le courant limpide d'un style vivant, on discerne sans doute une riche érudition très au courant de tout ce que l'Allemagne a produit sur ce grave sujet, mais l'auteur s'est contenté de cueillir le fruit, sans se croire obligé de transporter les épines qui l'entourent chez nos voisins; il nous l'offre savoureux, accessible à tout esprit sérieux, sans tout ce fatras de citations, sans toutes ces minuties scolastiques qui ont été le fléau de l'exégèse germanique, d'ailleurs si méritante et si indispensable. La pensée de l'écrivain sacré nous est présentée dans son enchaînement, ce qui est la seule manière de la pénétrer. Des notes précises sur les difficultés grammaticales sont renvoyées au bas de la page. Ce commentaire a en quelque sorte, à côté de l'érudition de la science, celle de l'édification, car il contient les mots les plus frappants, les plus

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le Bulletin se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis et Cie, rue de Rivoli, 174.

beaux inspirés aux chrétiens de tous les siècles et de toutes les Eglises par l'Evangile *spirituel*, comme l'appelait Clément d'Alexandrie. L'interprétation nous a paru très fidèle à ce texte incomparable, le plus précieux joyau de la révélation évangélique; elle n'y ajoute rien, mais elle en extrait les grandes et divines pensées que recouvre au premier abord ce voile d'une simplicité unique d'expression qui convenait seule à ces profondeurs de la vérité divine. Personne ne lira ce commentaire sans en rapporter une connaissance plus riche et plus vivante du quatrième évangile, et par conséquent de Celui qui le remplit, de ce Verbe éternel que l'écrivain sacré contemple dès son début dans sa gloire éternelle, impatient, selon l'expression de saint Augustin, de s'élever au-dessus de tout ce qui est visible et périssable dans la région de l'amour suprême. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que l'auteur ne soumet pas la déclaration de saint Jean à ce procédé de réduction misérable qui en enlève la grande folie de l'incarnation et de la divinité du Verbe; il admet pleinement toute cette métaphysique divine, sans laquelle la doctrine et la morale chrétiennes flottent dans le vide; mais en même temps c'est bien l'Evangile qu'il demande à l'Evangile et non un système quelconque, une dogmatique arrêtée et toute faite qui s'interpose entre le texte et l'âme. Cette première livraison conduit le commentaire jusqu'à la fin du chapitre V. Les livraisons suivantes contiendront la fin de l'interprétation et la discussion des questions de critique proprement dite. Nous attendrons la fin prochaine, nous l'espérons, de ce beau travail pour lui consacrer une appréciation d'ensemble; mais nous n'attendons pas qu'il soit achevé pour en recommander la lecture à nos lecteurs. L'auteur inconnu a rendu un important service à nos Eglises. C'est avec bonheur que nous voyons s'enrichir ainsi notre théologie de langue française d'ouvrages de fond, écrits en dehors de toute préoccupation de polémique, et une science vraiment chrétienne se constituer sur une base large et solide[1].

E. de P.

Récits d'histoire ancienne, présentés aux enfants, par *A. Vulliet*. — Lausanne, G. Bridel.

Histoire de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, précédée d'une étude sur Marguerite de Valois, sa mère, par *Théodore Muret*. — Paris, Grassart.

Guillaume le Taciturne, par *L. Abelous*. — Paris, Société des Ecoles du Dimanche.

Histoire populaire des Vaudois, enrichie de documents inédits, par *Alexis Muston*. — Paris, même Société.

Matthieu Zell, le premier pasteur évangélique de Strasbourg, et sa femme

[1] Nous saluons également avec sympathie l'apparition des deux premiers volumes du *Commentaire* de M. Arnaud *sur le Nouveau Testament*, que nous venons de recevoir et auxquels la *Revue* reviendra très prochainement.

Catherine Schutz. Etude biographique et historique, par *Ernest Lehr*. — Paris, Ch. Meyrueis et Ce.

Les cinq ouvrages dont nous venons d'inscrire les titres en tête de ces lignes, pris au hasard parmi une foule d'autres, prouvent surabondamment que les études historiques ne sont pas négligées au sein du protestantisme français, et que soit l'histoire générale étudiée à un point de vue chrétien, soit l'histoire spéciale du protestantisme sont en faveur parmi nous. Il est certain que depuis quelques années les catalogues de nos libraires protestants ont vu s'agrandir considérablement leur département historique, et on pourrait déjà former toute une bibliothèque fort intéressante des biographies, monographies, chroniques, mémoires, histoires qui ont été publiés depuis quelques années. Il y aurait peut-être dans ce fait une réponse à ces esprits chagrins qui crient tant à la frivolité des goûts de l'époque et la déclarent foncièrement incapable de préoccupations sérieuses et désintéressées. Personne ne niera que les goûts historiques ne soient au nombre de ceux qui réclament le plus de gravité et de concentration. Et personne ne niera non plus que nous ne traversions l'âge d'or de l'histoire, et que tandis que les diverses branches de la littérature sont en souffrance, tandis que l'art ne parvient pas à sortir de ce marasme désolant où l'ont amené les belles théories de l'art pour l'art, les travaux historiques n'aient pris un magnifique essor. Je sais bien qu'aujourd'hui beaucoup de gens ne cherchent dans l'étude du passé que la satisfaction d'une curiosité insatiable et malsaine, et n'aiment que l'histoire *frisée*, pour employer une expression de Fénelon citée par M. Abelous, l'histoire anecdotique et scandaleuse à la façon de M. Michelet, ou l'histoire dissimulée sous le roman, à la façon de M. Victor Hugo, de M. de Lamartine, voire de M. Alexandre Dumas père. Mais n'oublions pas que l'époque contemporaine nous a donné des historiens comme Guizot, Augustin Thierry, Mignet, Thiers, pour ne citer que les noms illustres, chez lesquels histoire n'a rien perdu ni de sa gravité ni de son exactitude. Je ne crois pas me tromper en disant qu'au sein des Eglises protestantes de France les recherches qui ont pour objet leur grand passé héroïque sont à ce moment suivies avec le plus grand intérêt par le public. De là sans doute le grand nombre de publications historiques qui se produisent depuis un certain nombre d'années et qui généralement indiquent un travail sérieux et persévérant.

Le premier ouvrage qui figure dans notre liste se distingue des autres en ce qu'il sort tout à fait du cadre où ils se sont renfermés. C'est un livre d'*Histoire ancienne*, et de plus il est surtout destiné aux enfants. Il a droit pourtant à une place particulière dans notre liste; il est le plus ancien en date, et ce n'est que par suite de circonstances indépendantes de notre volonté que nous avons tardé si longtemps de l'annoncer à nos lecteurs. D'ailleurs, ouvrage strictement historique, écrit à un point de

vue chrétien et protestant, et par l'un de nos écrivains les plus appréciés, il est loin d'être indigne de la compagnie dans laquelle nous l'avons mis. Il était tout naturel que M. Vulliet, après avoir achevé le grand résumé historique qu'il a entrepris et mené à bonne fin, songeât à faciliter aux commençants une étude toujours un peu aride. « Ce qui intéresse l'enfant, dit-il excellemment dans sa préface, ce sont des personnages et des faits saillants, sur lesquels on projette une abondance de ces détails lumineux qui font revivre en quelque sorte les hommes et les choses du passé, et permettent aux jeunes imaginations de s'y intéresser par une vraie et vivante sympathie. » L'ouvrage que M. Vulliet vient de publier est le premier volume d'une série de récits qui ne manqueront pas d'intéresser ceux auxquels ils sont adressés. L'auteur possédait toutes les qualités nécessaires pour réussir dans son œuvre : érudition sûre et étendue, manière simple et naturelle, style sobre et correct, et surtout vive affection pour ces petits qu'il s'est donné pour mission d'intéresser sans fatigue. L'auteur avait à lutter contre la monotonie de son sujet où l'élément pittoresque semble manquer presque complétement; il semble difficile de parvenir à intéresser de jeunes enfants, pendant tout un volume, aux Egyptiens, aux Phéniciens, aux Assyriens, aux Mèdes et aux Perses. Malgré les découvertes récentes que notre auteur connaît à fond et dont il a su admirablement tirer parti, l'histoire de ces peuples est encore confuse; les personnalités y sont en général peu marquantes. M. Vulliet nous a prouvé qu'il sait ne pas reculer devant les tâches difficiles; il a su écrire un livre intéressant, non-seulement pour l'enfant, mais pour tout lecteur qui voudra connaître certains détails anecdotiques que l'histoire générale omet souvent. Son ouvrage nous rappelle un peu les histoires si captivantes de M. Lamé-Fleury; nous devons dire pourtant qu'il ne l'a pas pris pour modèle et qu'il a essayé de faire autrement; notre conviction est qu'il a su faire mieux. Espérons qu'encouragé par le succès de ce premier volume, M. Vulliet nous en donnera bientôt la continuation. Remercions-le vivement de ce que, si capable de raconter l'histoire aux grands qui l'écouteraient volontiers, il préfère consacrer sa plume aux petits que l'on néglige un peu. Dans cette voie les succès ne sont jamais aussi brillants, mais il y a pour le publiciste chrétien d'intimes joies et de douces satisfactions dans l'approbation de sa conscience et dans l'estime et la reconnaissance des âmes sérieuses. Ces joies et ces satisfactions, M. Vulliet les connaît depuis longtemps.

Les quatre ouvrages dont il nous reste à parler nous amènent en pleine histoire protestante.

L'*Histoire de Jeanne d'Albret* fait honneur au talent déjà connu de M. Théodore Muret. Il nous manquait une histoire populaire de la grande et héroïque mère de Henri IV. Cette reine, « n'ayant de femme que le sexe, dit Agrippa d'Aubigné, l'âme entière aux choses viriles, l'esprit puissant aux grandes affaires, le cœur invincible aux adversités, » cette reine,

dis-je, est l'une des plus hautes en même temps que des plus attachantes personnalités du seizième siècle. M. Muret, outre un tact historique remarquable et une grande patience d'investigations et de recherches, a apporté à l'étude de son sujet la qualité sans laquelle tous les mérites de l'historien seraient impuissants à recomposer une grande image, je veux dire une vive admiration, une profonde sympathie pour son héroïne. Il est historien, ce qui ne l'empêche pas d'être homme. Son livre prendra place au nombre des monographies les plus remarquables des héros de la Réforme.

C'est une place bien honorable aussi que celle qui revient, dans la galerie des protestants illustres qui se forme peu à peu, à la *Vie de Guillaume le Taciturne* de M. Abelous. On n'a pas encore, que je sache, rendu pleine justice aux mérites de ce travail, comme en général, aux sérieuses qualités des publications auxquelles le jeune pasteur que nous avons nommé a consacré les loisirs forcés que lui créait une longue indisposition. Le livre que nous avons sous les yeux est d'une lecture attachante et indique, de la part de l'auteur, des recherches consciencieuses en même temps que l'art de disposer avec habileté ses matériaux. Assurément l'histoire de la fondation de la république néerlandaise ne prêtait pas à des investigations bien neuves, à la suite des grands travaux d'exhumation et de coordination faits soit en Hollande, soit aux Etats-Unis. Il restait pourtant à démêler au milieu de récits compliqués ou de documents multiples la figure historique de Guillaume d'Orange, à saisir çà et là les traits épars de ce grand caractère, soit dans l'histoire, soit dans les papiers diplomatiques et correspondances publiés par M. Groen van Prinsterer. Il restait surtout à faire un travail qui n'avait guère été entrepris : montrer le grand chrétien derrière le grand capitaine, et prouver, documents en main, que le héros de l'indépendance hollandaise, fut aussi le héros de la foi. Cette tâche, qui avait bien ses difficultés, nous semble avoir été accomplie habilement par M. Abelous. Son récit ne pèche ni par un excès de simplicité qui lui ôterait sa gravité, ni par un excès de recherche qui fatiguerait le lecteur. Avec une sobriété de manière vraiment rare aujourd'hui, il a laissé l'histoire parler par elle-même, sans entraver à chaque instant sa marche par des réflexions abstraites. Si l'auteur prend la parole quelquefois, après l'avoir laissée généralement aux événements qui se déroulent avec aisance, ce n'est que quand sa tâche de narrateur lui en fait un devoir. Le style est d'une touche large et ferme qui ajoute un nouveau charme à un récit déjà attachant par les événements qu'il raconte et le caractère qu'il décrit. Espérons que M. Abelous continuera pour les classes avancées de nos écoles et pour notre public en général la série des *Héros de la Réforme* si bien inaugurée par les Vies de Gustave Adolphe et de Guillaume d'Orange.

Le volume de M. Muston est le résumé d'une *Histoire des Vaudois* en quatre volumes qui fut remarquée lors de son apparition, il y a onze ans,

et cela même en dehors du cercle où se répandent la plupart de nos livres protestants. Quelques mots de M. Michelet dans l'un des volumes de son *Histoire de France* en firent le plus grand éloge. On lui reprocha néanmoins la vivacité de ses appréciations et de ses jugements; dans une histoire comme celle des Vaudois, l'histoire parle assez d'elle-même et les faits ont une voix vengeresse assez éloquente sans qu'il soit nécessaire que celui qui raconte s'enflamme lui-même à tout instant pour dénoncer à la vindicte de la postérité les oppresseurs et les persécuteurs. L'histoire d'ailleurs est comme la justice; elle prononce ses arrêts dans le recueillement, et son tribunal doit être inaccessible aux bruits et aux clameurs des passions. Autant un cri spontané parti d'une âme indignée et longtemps contenue nous émeut, autant de longues et continuelles récriminations nous laissent froids. L'auteur a bien fait d'émonder de son ouvrage tant de pages où il donnait trop d'épanchement à son indignation; son livre gagne par là en modération, j'allais presque dire en sérieux, ce qu'il perd en volume. On lira assurément plus volontiers ces quatre cent pages qu'on ne pouvait lire les quatre longs volumes primitifs, qui conservent néanmoins leur importance au point de vue de l'érudition qui s'y rencontre beaucoup plus abondamment, cela va sans dire, que dans le résumé *populaire*. Dans son premier ouvrage, M. Muston avait admis l'hypothèse qui fait des Vaudois des Alpes piémontaises un reste de l'Eglise primitive. Cette hypothèse avait paru un peu hasardée et avait soulevé d'assez vives clameurs. Dans ce volume, l'auteur, sans avoir abandonné complétement sa première idée, ne la défend plus aussi chaudement, et même dans les premières lignes du premier chapitre, semble considérer la question comme douteuse. Nous n'avons aucune compétence dans le sujet; qu'il nous suffise de dire, que soit qu'elle plonge ses racines dans l'Eglise des apôtres, soit qu'elle ne vienne que de Valdo, ainsi que semblerait l'indiquer la ressemblance des noms et d'autres indices, l'Eglise vaudoise a un admirable passé, digne d'être connu, non-seulement dans ces humbles vallées, mais partout où les âmes savent admirer la résignation dans le malheur et la fidélité dans les convictions. Depuis trente ans, M. Muston s'est donné pour mission de tirer de l'oubli bien injuste où il semblait tomber ce petit peuple si intéressant. Il y a certainement réussi, mais il ne considère pas sa tâche comme achevée, et nous savons qu'avant peu un livre plus important encore que les précédents viendra peut-être mettre un couronnement à cette œuvre de résurrection.

Avec la biographie de Matthieu Zell, nous assistons aux débuts de la Réformation à Strasbourg. Cette vie du premier prédicateur évangélique de cette ville, sans avoir l'intérêt de celles des grands travailleurs de la réforme, est attachante et sera lue avec profit. M. Lehr a bien fait de recueillir les documents se rapportant à Zell et de les condenser dans la substantielle notice qu'il vient de publier. Tous les amis de notre vieille histoire protestante lui en seront reconnaissants. MATTH. LELIÈVRE.

REVUE DU MOIS.

—

Paris, 14 mars.

Affaires de Pologne. — Appel de M. de Montalembert. — Situation politique aux Etats-Unis. — Paris en Amérique, *par le docteur René Lefebvre. — Préface de l'*Histoire parlementaire en France, *de M. Guizot. — Insuccès comparatif de la souscription en faveur des ouvriers sans travail. — Refus d'autorisation de Conférences publiques. — Succès d'une pétition au sénat pour le rétablissement des synodes d'arrondissement dans l'Eglise réformée de France. — Découverte et publication du plus ancien manuscrit des saintes Ecritures. — M. Gabriel Eynard.*

« La *nation en deuil* est aujourd'hui une nation en flammes et en sang. » C'est ainsi que M. de Montalembert commence son éloquent appel en faveur de la Pologne[1], et chaque dépêche télégraphique vient ajouter de navrants commentaires à cette saisissante parole. En plein hiver, un peuple entier a commencé une campagne désespérée, et rien n'a pu jusqu'ici arrêter son ardeur; toutes les classes de la société se rangent dans cette croisade; des jeunes gens, des enfants se font massacrer sans fléchir, ou blessés dans une lutte inégale, ils restent trois jours sur le champ de bataille sans avoir reçu le premier pansement. Tout s'unit pour rendre cette lutte héroïque; il n'y a pas ici une effervescence d'un jour, une explosion de démagogie; c'est une nation tout entière qui se lève pour dire à ceux qui la croyaient morte qu'elle vit, qu'elle croit, qu'elle espère; on sait si elle a longtemps attendu, on sait si sa constance s'est lassée dans ces dernières années. Il a fallu, pour la soulever, une loi de conscription qui égale les plus fameuses lois des suspects dans les jours de la Terreur; il a fallu que la main brutale du recruteur vînt saisir au foyer tous les hommes sur qui l'espérance de la nation pouvait se porter dans l'avenir; il a fallu enfin qu'après cette proscription sans exemple, on annonçât grave-

[1] *L'Insurrection polonaise.* Paris, chez Dentu.

ment à l'Europe que la Pologne était heureuse et satisfaite. Alors la coupe a débordé, et malgré toute la vigilance de l'oppresseur, malgré les ressources formidables qu'il avait entassées pour arrêter tout mouvement à son origine, il se trouve que depuis deux mois la lutte se soutient, et que le monde est appelé de nouveau à voir comment, sous l'inspiration du patriotisme, sortent en un moment du sol des armées et des généraux.

Quelle sera l'issue de cette lutte? Sans une diversion sur laquelle rien n'autorise à compter, on a lieu de craindre le triomphe de la Russie. Mais quel triomphe! quel succès pour une nation qui s'ouvre aux idées libérales, qui vient d'affranchir ses serfs et semblait prête à marcher sous l'impulsion d'un souffle nouveau vers de glorieuses destinées! Qui pourra croire qu'une pareille victoire consolide rien pour l'avenir? Pour nous, quoi qu'il arrive demain ou les jours qui suivront, nous osons dire que, vaincue ou victorieuse, la Pologne est entrée dans l'ère de son indépendance nationale. On ne l'effacera plus du rang des nations. C'est assez dire que nous sympathisons à l'ardeur généreuse qui a dicté à M. de Montalembert, dans son dernier écrit, quelques-unes de ses pages les plus entraînantes. Pourquoi faut-il qu'il ait cru ne pouvoir défendre la Pologne qu'en jetant à l'Italie nouvelle d'amers et injustes reproches? Nous comprenons qu'on trouve dans la guerre d'Italie, surtout quand on est catholique, des sujets de gémir et de récriminer; mais, si abondant que soit le blâme que l'on jette à tels actes de ce drame, comment méconnaître là aussi une de ces explosions d'un sentiment national aussi respectable aux bords de l'Adige ou du Tibre qu'aux bords de la Vistule? On nous répondra qu'en Italie ce mouvement a été irréligieux et impie, on lui opposera la ferveur touchante et la foi naïve des Polonais. Mais à qui remonte la responsabilité première de ce contraste? Pourquoi est-il arrivé qu'un jour l'Italie a trouvé un autel entre elle et la liberté? Pourquoi a-t-elle vu ses aspirations les plus légitimes étouffées sous l'anathème? Croit-on que la Pologne fût restée si dévouée au saint-siége si elle avait senti peser sur ses destinées le fardeau du pouvoir temporel? Croit-on même qu'elle ne fût pas hostile à la papauté comme l'est l'Italie si son clergé, au lieu de s'associer généreusement à ses destinées, avait adopté et prêché servilement les doctrines de l'encyclique de Grégoire XVI? Pour nous, nous bénissons Dieu de pouvoir saluer la liberté partout où elle apparaît et porter nos sympathies protestantes à la Pologne catholique; dans notre époque d'abaissement moral, nous aimons ce grand fait d'une nation embrasée par une idée et prête à lui tout sacrifier. Si un pareil spectacle pouvait laisser notre génération insensible, alors, comme l'a dit M. de Montalembert dans une image magnifique, nous ferions à ceux qui déterreront dans les décombres de l'histoire les faits et gestes de notre temps, l'effet de ce Romain avili dont on déblayait l'an dernier, à Pompéi, la maison ensevelie sous la cendre du Vésuve. Il avait inscrit sur son seuil ces mots d'une honteuse éloquence : *Salve lucro;* ce qui n'a pas empêché le volcan de

l'engloutir, pour ne révéler qu'après dix-huit siècles son ignoble devise à la pitié méprisante de la postérité [1].

Les dernières nouvelles des Etats-Unis trahissent évidemment la lassitude; le parti républicain seul est actif, et son représentant le plus distingué, le sénateur Summer, a fait voter l'enrôlement des noirs par centaines de mille; rien n'indique encore que la lutte approche de son terme; le Nord semble résolu à attendre; il recule devant le renouvellement de ces effroyables massacres où s'est consumée la fleur de ses troupes; reconnaissons-le aussi, le manque de discipline, la rivalité des généraux semblent exercer sur le moral des troupes une regrettable influence; la politique du président rencontre sur bien des points une opposition sérieuse; tout indique qu'au lieu de s'unir pour atteindre résolûment leur but, les Américains du Nord vont entrer dans la voie des oscillations, des tâtonnements politiques, et cela vis-à-vis d'ennemis qui savent ce qu'ils veulent et ne reculent devant aucun sacrifice pour l'obtenir. Nous préférons donc détourner nos regards de cette lutte sanglante pour les diriger sur la vie intérieure de la société américaine du Nord; c'est là qu'il faut chercher la vraie grandeur des Etats-Unis. Un livre récent y porte en ce moment l'attention publique; nous voulons parler de *Paris en Amérique*, œuvre du docteur René Lefebvre, Parisien, de la Société des contribuables de France et des administrés de Paris, et membre de quelques vingtaines d'académies.

Le docteur Lefebvre est un vrai Parisien, élevé en politique dans le culte de la centralisation, et en religion dans le déisme de Voltaire, dédaignant tout ce qui n'est pas sa belle France, et persuadé que Napoléon est allé à Moscou pour y propager les principes de 89. — Dans une nuit fatale, qui, pour sa famille veillant autour de son chevet avec inquiétude, est le commencement de huit jours de rêverie somnambulique, il se sent transporté par le docteur Jonathan Dream au delà de l'Océan; le voilà donc devenu citoyen américain, et ce qu'il y a d'étrange, c'est que toute sa famille y est transportée avec lui; sa femme, qui à Paris sacrifiait tout à la vie du dehors, est devenue une mère de famille dont l'ambition principale est de conduire sa maison de la meilleure manière possible, en élevant bien ses enfants; sa fille a la prétention de prendre un mari selon son cœur, et ses fils ont encore la naïveté de s'enthousiasmer pour les grandes causes et de ne pas affecter une sénilité précoce. De bien autres surprises attendent le docteur Lefebvre au dehors de chez lui; il vient se heurter à chaque instant à quelque angle aigu de la civilisation américaine; cette société sans gendarmes, sans gouvernement protecteur, le confond sans cesse; il s'y sent désorienté, éperdu, et cependant,

[1] M. Casimir Wolowski vient de publier, au profit des Polonais, un recueil d'*Etudes sur la Pologne*, où l'on retrouve l'ardeur mystique et l'inébranlable confiance aux destinées de la patrie, qui distingue les vrais citoyens de ce malheureux pays.

après chacune de ses épouvantes, il découvre dans cette nation, en y regardant de plus près, une énergie, une force de vitalité, une virile franchise qui lui donnent beaucoup à penser. Chemin faisant, il initie son lecteurs à tous les côtés de la société américaine; en le suivant dans ses tribulations étranges, on fait, sans qu'on s'en doute, une étude complète du *self government*. Un des chapitres les plus curieux à coup sûr, est celui où le docteur Lefebvre nous raconte un dimanche passé en Amérique; jamais on n'a mieux rendu l'impression produite par la vue des sectes américaines sur un esprit qui a appris à l'école de Bossuet que l'unité est le premier caractère de la vérité. Le docteur Lefebvre a l'intention d'entendre un sermon congrégationaliste; il s'agit d'arriver au temple de cette dénomination; mais pour l'atteindre, il lui faut passer devant la chapelle catholique, l'Eglise épiscopale, le couvent des Capucins, les temples des baptistes, des Hollandais réformés, des luthériens, des noirs méthodistes, des Chinois, des memnonites, des quakers, des presbytériens, des moraves, des blancs méthodistes..., je vous épargne le reste. Jugez de ce qu'il éprouve en présence de ce chaos et avec quelle frénésie il s'écrie d'abord : « Vive l'Espagne! voilà un pays qui a gardé sa tradition et son unité religieuse. » Cependant, en traversant ces Eglises, peu à peu ses idées se modifient; au-dessus de ces formes diverses, il reconnaît la dignité de la conscience affranchie, il voit apparaître une autre unité qu'il n'attendait pas. Nous ne résistons pas à citer la page émue dans laquelle il résume les impressions que ce jour lui a laissées. Le soir du dimanche est venu, le docteur vient de lire avec Martha, sa bonne négresse, le chapitre où Daniel prédit la venue du Christ :

« En écoutant ce passage, je me sentis comme Daniel : « Je fus troublé « dans mes pensées, mon visage en fut changé, et je gardai ces paroles « dans mon cœur[1]. » Ne venais-je pas d'assister le matin même au spectacle de cette royauté que rien n'arrête depuis dix-neuf cents ans? Le christianisme, dont on sonne les funérailles dans la vieille Europe, je le voyais en Amérique plus jeune, plus fort, plus triomphant que jamais. Trente millions d'hommes vivant de l'Evangile, quelle énigme pour un Parisien qui a lu Diderot, et qui, un soir d'hiver, s'est imaginé qu'il comprenait Hegel!

« Rentré dans ma chambre, je me promenai longtemps, agité par une foule de pensées qui se combattaient. Souvenirs d'enfance, études de la jeunesse, réflexions de l'âge mûr, idées nouvelles, tournoyaient dans ma tête et y faisaient le chaos. Il me semblait qu'une voix mystérieuse ricanait autour de moi!

« — Bravo, Daniel, murmurait cette voix ironique, tu t'encapucines. Te voilà mystique, fanatique, et ridicule par-dessus le marché. Tu vas bientôt nasiller comme maître Brown, et parler mieux que lui le patois de

[1] Daniel VII, 28.

Chanaan. O Français, éternels caméléons ! Chinois à Canton, Bédouins en Algérie, puritains au Massachusetts, comédiens partout, quand donc serez-vous des hommes ? Rentre à Paris, Daniel, tu laisseras à la barrière ce *cant* insipide, et ce gros livre noir que les gens de goût respectent en n'y touchant pas. Un philosophe tire poliment son chapeau au christianisme, il ne faut se mettre mal avec personne ; aller plus loin est la faiblesse d'un petit esprit. Le dieu du dix-neuvième siècle, c'est le vieux Pan, trop longtemps éclipsé par la douloureuse figure du Christ. Plonge-toi dans l'infini, Daniel ; adore ton père l'Abîme, c'est le culte à la mode, le seul que puisse avouer l'infaillible raison d'aujourd'hui.

« — Non, m'écriai-je, mes yeux se sont ouverts ; j'ai secoué le rêve pénible où notre âme s'énerve. Ces enfants m'ont appris ce matin quel lien sacré unit d'une commune étreinte la liberté et l'Evangile ! Si pour nous tout finit avec le corps, nous n'avons ni droits ni devoirs, nous sommes un troupeau malfaisant, qu'il faut paître et châtier jusqu'à ce que la mort l'envoie pourrir dans la fosse éternelle. Celui-là seul est une personne que l'immortalité met en communion avec Dieu. Celui-là seul est un homme et un citoyen qui peut s'attacher à une justice vivante, à une vérité qui ne meurt point. Le pauvre, le malade, l'esclave, le malheureux, le criminel ne sont devenus sacrés que le jour où le Christ les a rachetés de son sang et couverts de sa divinité. Adieu, Hegel et Spinosa ! Adieu les mots mis à la place des choses ! Adieu la matière divinisée ! J'ai vu où ces doctrines mènent les peuples et les hommes ; je ne veux ni des basses jouissances de la foule ni de la résignation stoïque des beaux esprits ; il me faut autre chose que l'ivresse ou le désespoir ; je veux vivre ! Vivre, c'est croire et agir. Revenu des illusions de la jeunesse et des ambitions de l'âge mûr, ô Christ ! c'est ma raison qui t'appelle, c'est l'expérience qui me ramène à tes pieds. Après tant de déceptions, rends-moi l'espérance ; après tant de trahisons, rends-moi l'amour ; et puisse bientôt luire l'heureuse journée où, la vieille Europe imitant la jeune Amérique, un seul cri montera de la terre au ciel, un cri sauveur : DIEU ET LA LIBERTÉ ! »

Nous croyons que cette page éloquente restera dans l'histoire religieuse de notre temps. Nous n'en connaissons pas de plus émouvante par sa sincérité. Avec quelle joie n'accueillons-nous pas d'ailleurs ce retour vers le Christ si courageusement exprimé à une époque où la foi à *l'Abîme notre père* semble à tant de gens le dernier mot de la science et de la religion !

Nous recommandons encore à nos lecteurs le chapitre où le docteur Lefebvre voit à sa grande stupéfaction renverser toutes ses idées sur le concordat et sur l'union de l'Église et de l'Etat. Sous une forme piquante où brillent partout des traits du meilleur comique, l'argumentation se poursuit solide, vigoureuse, impitoyable envers tous les sophismes et surtout envers les sophismes qui s'entourent du voile trompeur de la gravité.

La conclusion ne surprendra personne. Quand le docteur Lefebvre se réveille à Paris, la tête remplie des choses qu'il a vues en Amérique, toute sa famille le prend pour un fou. L'illustre docteur Olybrius le fait enfermer dans une maison de santé, et c'est là que probablement il finira ses jours comme tant d'autres fous qui ont été les prophètes de l'avenir. Mais, dans sa solitude, le docteur Lefebvre se console, il regarde au loin devant lui.

« Chaque matin, dit-il, dans le silence de ma pauvre cellule, une vision me console. J'aperçois dans le lointain des cimes qui blanchissent; c'est l'aurore qui se lève, l'aurore d'un jour que je ne verrai point; mais qu'importe? Quel est ce point lumineux qui perce à l'horizon, et semble chasser l'ombre qui fuit? C'est la nouvelle Jérusalem, la cité de l'avenir. Là tout est changé; les derniers vestiges de l'État païen ont disparu; l'individu commande, il est roi. Respecté de tous, comme il les respecte, il est seul maître de ses actions, seul responsable de sa vie; il n'a rien à craindre que des lois. L'Église a reconquis l'indépendance évangélique, elle a rompu cette chaîne adultère que, pour le malheur du monde, Constantin lui a imposée. Revenue à son divin époux, elle est le frein, la consolation et l'espoir de toutes les âmes; l'Évangile est la charte de la liberté. Répandue à pleines mains, l'éducation ouvre les cœurs à la vérité; la charité, œuvre de tous, donne carrière à cet instinct d'union, à ce besoin d'action commune, qui fait la grandeur des sociétés. La province a repris son antique vigueur; l'amour de la petite patrie double, en le fortifiant, l'amour de la grande. La commune a rompu les liens qui l'enchaînent; elle vit, elle agit; elle appelle et retient ses enfants auprès d'elle. Le *Times* n'est plus l'organe de la France; la presse est libre; chacun dit ce qu'il pense et pense ce qu'il dit. Renfermé dans ses limites, l'État n'est plus qu'un bienfait. Au dehors il est l'épée du pays, au dedans il est la loi, rien de moins, rien de plus. Vérité, justice, liberté, vous brillez dans ce ciel nouveau, comme des astres pacifiques; devant vous se sont éclipsés les fléaux de la vieille Europe : l'arbitraire, l'intrigue et le mensonge. La France, heureuse et fière, s'épanouit dans l'abondance et la paix, elle est l'exemple et l'envie des nations; c'est là qu'il est beau de vivre; c'est là qu'il est doux de mourir.

« Voilà mon rêve; il jette dans ma prison je ne sais quelle clarté sereine qui me réchauffe le cœur. Qu'il sera beau ce jour où, les masques tombés, les fous seront les sages, les sages seront les fous! C'est alors que, vers l'an 2000, des pèlerins pieux, aussi nombreux que les fourmis, visiteront la cellule où, nouveau Daniel, j'annonçais l'avenir. Alors aussi, quelques curieux, quelques érudits qui travaillent toujours à ne rien faire, chercheront sous les décombres du passé ce que pouvaient être certaines variétés des Français du dix-neuvième siècle, variétés disparues à jamais comme le carlin, éternel regret des portières. On se demandera ce que c'était que le mangeur de jésuites, la culotte de peau, l'inventeur des

races centralistes, l'adorateur du Dieu-Etat. Et le père de famille, parcourant les salles du Muséum d'histoire naturelle, montrera du doigt à ses enfants étonnés un gigantesque bocal, où, embaumé dans du vinaigre, avec ses croix et ses diplômes, reposera le dernier des Olybrius. »

Telle est cette œuvre où, sous un transparent anonyme, l'un des esprits les plus généreux de notre époque a tracé le programme de l'avenir auquel il a foi. L'avenir, en effet, n'est-il pas dans cette voie? Nous le croyons avec lui; son ouvrage par ses critiques spirituelles fera souvent penser aux *Lettres persanes*; mais dans les *Lettres persanes*, œuvre badine et licencieuse bien digne de la Régence, la pensée sérieuse de Montesquieu osait à peine s'affirmer de crainte de déplaire à une génération frivole; *Paris en Amérique*, au contraire, édifie plus qu'il ne renverse et trahit partout sous sa forme plaisante, un cœur qui a foi à la vérité.

C'est aussi une sereine confiance en l'avenir qui se fait jour dans l'introduction d'un nouvel ouvrage de M. Guizot, *Histoire parlementaire en France*. M. Guizot croit au triomphe de la liberté, et voici les paroles élevées et fermes qu'il oppose à ceux qui redoutent les entraves que la discussion publique apporte au maniement des affaires publiques :

« Le régime de la liberté politique a ses défauts comme ses mérites, et on ne recueille pas ses bienfaits sans en payer le prix. Il est vrai, sous ce régime, le bien est souvent lent et difficile, quelquefois même impossible à faire au moment où il apparaît à la pensée ambitieuse et hardie; les rivalités des partis ou des personnes, la discussion préalable ou pressentie, la timidité en face de la responsabilité retardent quelquefois des résolutions et entravent des entreprises grandes et utiles. Mais, en revanche, que de fautes et de maux épargne au pouvoir et au pays la liberté politique! Que d'idées fausses elle dévoile et écarte! Que de résolutions égoïstes, que d'entreprises étourdies elle étouffe dans leur germe, avant que le pouvoir et le pays s'y soient compromis sans retour! Ce régime orageux et bruyant est, au fond et dans la pratique définitive des affaires, un régime de patience et de prudence; il oppose au mal bien plus d'obstacles qu'il n'impose au bien de délais ou d'épreuves; et ses deux libertés fondamentales, la liberté de la tribune et la liberté de la presse, qui font dire et croire dans le public tant de sottises, en préviennent bien plus encore, et de bien plus graves, dans le gouvernement.....

« ..... Mais la liberté politique a aussi ce mérite, qu'en même temps qu'elle impose des freins au pouvoir et lui enseigne la prudence, elle développe autour de lui, dans ses conseillers et dans ses adversaires, tout ce que la nature leur a donné de talent et d'énergie. C'est un régime qui anime et contient à la fois les hommes engagés dans les affaires publiques, et qui les oblige à déployer tout ce qu'ils sont et tout ce qu'ils valent, dans les limites de ce qu'ils doivent et peuvent réellement exécuter. Le pays ne gagne pas moins à ce résultat que le gouvernement, car les œuvres mesurées, accomplies par des hommes éminents, servent et hono-

rent plus les nations que les grandes choses tentées et mal faites par des hommes médiocres. »

Qu'on ne s'y trompe pas ; ce manque d'initiative individuelle que déplore M. Guizot réagit sur tous les domaines, même sur celui de la charité. On en peut voir les résultats dans la manière dont est accueillie la souscription en faveur des ouvriers de la Seine-Inférieure. Il faut reconnaître avec une humiliation profonde que jusqu'ici cette souscription n'a pas réussi. Dans sa sphère restreinte, les offrandes du protestantisme français ont été considérables, et après Dieu, nous en rendons grâce à la vie individuelle qu'il développe en chacun de ses membres ; mais ce noble exemple n'a pas été suivi. Le chiffre souscrit par la France entière est déplorablement mesquin. Rappelons que les négociants de New-York ont en une seule semaine voté une somme beaucoup plus forte pour venir en aide aux ouvriers du Lancashire ; ainsi une ville accablée par une guerre désastreuse a su trouver en un instant plus de ressources pour secourir des ouvriers étrangers que nous n'avons pu après quatre mois d'efforts en réunir pour nos compatriotes. Rappelons encore qu'il y a deux ans, la charité privée rassemblait en Suisse, dans un temps fort court, une somme d'un million pour venir en aide aux incendiés de Glaris. Ces chiffres sont pour nous un stigmate ; ne nous y trompons pas, l'insuccès de la souscription cotonnière est peut-être le signe le plus honteux de ce qui manque à notre vie sociale ; on pourra se demander avec inquiétude ce qu'est devenue cette générosité humanitaire dont la France croyait naïvement avoir le monopole. A coup sûr, on n'osera pas alléguer l'insuffisance des ressources. Le luxe inouï étalé récemment dans les fêtes du Carnaval a prouvé que pour le plaisir l'argent ne manquait jamais. On s'est demandé si le moment de pareilles exhibitions était bien choisi. M. de Montalembert a parlé de ces belles dames qui s'en viennent, déguisées en déesses de la Fable, danser dans nos salons pendant qu'on égorge nos frères polonais. Nous pensons aussi qu'il est tout au moins regrettable, en un temps de misère affreuse, de lire dans les journaux qu'un homme haut placé a figuré sous le costume d'une Toinon de village dans une noce en charade. Il y a des jours où le costume d'Arlequin est particulièrement mal porté. De tels spectacles produisent sur l'esprit public un effet plus dangereux que celui qui serait résulté des conférences en faveur des ouvriers sans travail interdites par le préfet de police. On sait qu'un comité composé d'hommes éminents et connus par leur caractère sérieux s'était formé dans l'intention de donner quelques leçons publiques pour aider la souscription cotonnière. Les sujets étaient de pure science et n'offraient pas le moindre aliment aux allusions politiques. Quelle excellente occasion de stimuler la conscience publique en faveur d'une œuvre de pure charité ! M. le préfet ne l'a pas pensé et a refusé d'autoriser les cours. Un de ses motifs était que d'autres conférences du même genre pouvaient demander à être autorisées sans pré-

senter les mêmes garanties d'ordre et de moralité, et qu'ayant autorisé les unes, il faudrait autoriser les autres. Nous avouons ingénument ne rien comprendre à cet argument; nous avions pensé jusqu'ici que l'avantage du droit d'autorisation était précisément dans la possibilité d'accorder ou de refuser suivant les hommes et les circonstances. Il paraît que nous nous étions trompé. Nous le regrettons vivement, car nous sommes persuadé qu'on servirait mieux la cause de l'ordre, en ne donnant pas à entendre qu'il peut être menacé par un enseignement public, solide, élevé, entouré de toutes les garanties morales et de toute la surveillance possible. Ajoutons enfin que nous avons été humilié en voyant à la même époque M. Charles Dickens donner librement à l'hôtel de l'ambassade anglaise des séances littéraires suivies par un nombreux auditoire, vivement applaudies et dont le profit cependant ne revenait pas à nos ouvriers en détresse.

Nous avons parlé dans notre dernière *Revue* de la pétition adressée au sénat par M. F. de Coninck, à l'effet d'obtenir l'exécution des articles du concordat relatifs aux synodes d'arrondissement; nous constatons avec joie que dans la séance du 5 mars, sur le rapport de M. le vicomte de Suleau, le sénat a décidé le renvoi de cette pétition au ministère des cultes. Toutes les mesures qui tendent à l'exécution sérieuse des lois concernant les protestants nous semblent devoir être accueillies avec reconnaissance; il est surtout désirable que l'Eglise réformée de France puisse redevenir synodale, puisque tel est le caractère indéniable de son organisation. En reconnaissant cela, nous pensons pourtant que si la première mesure réclamée par M. de Coninck n'est point suivie d'une seconde, que si le rétablissement des synodes d'arrondissement n'aboutit pas au synode général, la situation nouvelle qui en résultera sera mille fois plus compliquée et difficile que la situation présente. Quel sera, en effet, le rôle de ces synodes d'arrondissement s'ils n'ont pas pour couronnement le synode général? Ils ne peuvent former de vraies cours d'appel, puisque leurs décisions peuvent être contradictoires. Tout en reviendra donc à la décision du ministre; seulement grâce à ce rouage supplémentaire, tout sera retardé. Que l'on mette en balance, vis-à-vis de cet avantage fort problématique, les complications certaines qui résulteront de la création de ces synodes multiples, les luttes surgissant à l'occasion de l'élection de leurs députés, la délimitation difficile de leurs pouvoirs, de leur action sur les consistoires et de leurs rapports mutuels, et l'on se convaincra qu'accorder ces synodes d'arrondissement, en conservant l'arrière-pensée de refuser les synodes généraux, serait de la part du gouvernement une mesure dont il n'y aura point lieu de le féliciter. Dans cette prévision, nous préférerions le *statu quo*.

Il vient de se faire à Saint-Pétersbourg une publication du plus grand intérêt; c'est celle du fameux manuscrit de la Bible (*Codex Sinaiticus*), découvert par M. Tischendorf au couvent du Sinaï. Cette première édition

n'est que la reproduction en *fac-simile* du manuscrit tout entier; tirée à un nombre fort restreint d'exemplaires, elle ne peut encore être accessible au public; mais nous espérons que dans quelques mois le Nouveau Testament sera imprimé à part, dans une édition que chacun pourra se procurer. Ce qui donne à ce manuscrit une haute valeur, c'est sa date reculée : il paraît certain qu'il remonte à l'an 300, c'est-à-dire qu'il serait antérieur de cent ans au célèbre manuscrit du Vatican, considéré jusqu'ici comme le texte le plus ancien des Ecritures. Cette découverte est donc un fait considérable dans le domaine de la critique sacrée; toutes les éditions critiques du Nouveau Testament devront être refaites à la lumière de cet important document. La *Revue chrétienne* consacrera une étude complète au manuscrit du Sinaï. Bornons-nous à constater aujourd'hui que si ce manuscrit tranche dans un sens négatif l'authenticité de certains passages controversés [1], il donne en définitive le Nouveau Testament tout entier; pas un des livres canoniques n'y manque; c'est là un fait d'une haute importance et qui apporte à la théologie conservatrice un appui inattendu. Observons en même temps que ce manuscrit renferme, outre les livres canoniques du Nouveau Testament, l'épître de Barnabas et la première partie du *Pasteur d'Hermas*, ce qui prouve une fois de plus que la notion stricte de la canonicité ne s'est introduite, en ce qui concerne du moins le Nouveau Testament, qu'assez tard dans l'Eglise chrétienne. — Nous avons dit que cette découverte amènera un remaniement nécessaire des textes critiques actuellement existants. Cette simple remarque ne devrait-elle pas donner quelques scrupules à ceux qui voudraient, sous prétexte de servir la cause du progrès, forcer les Sociétés bibliques à adopter des versions nouvelles des saintes Ecritures? Le fait même que les savants ne sont pas d'accord sur le meilleur texte critique suffit à justifier la réserve prudente avec laquelle des Sociétés, qui n'ont point une mission scientifique, doivent accueillir les changements qu'on leur propose. Ainsi l'a pensé l'Allemagne protestante à laquelle on ne reprochera pas sans doute d'ignorer les questions de critique, et qui s'est contentée jusqu'ici de rééditer, pour l'usage populaire, la version de Luther à laquelle on peut adresser cependant toutes les objections critiques que soulèvent les versions françaises de Martin ou d'Ostervald.

Les Eglises protestantes viennent de perdre un de leurs membres les plus dévoués, un de leurs donateurs les plus généreux. M. Gabriel Eynard, de Genève, a terminé, à un âge avancé, une carrière consacrée à toutes

[1] C'est ainsi, par exemple, qu'il faut désormais lire 1 Tim. III, 16 : « *Certainement le mystère de piété est grand : celui qui a été manifesté en chair a été*, etc., au lieu de: *Dieu a été manifesté en chair;* c'est ainsi encore que le fameux passage des trois témoins doit être décidément abandonné, ce qui était du reste un fait déjà acquis à la critique. Il en est de même du dernier verset de l'évangile selon saint Jean, des versets 3 (fin) et 4 du chap. V du même évangile et des 12 derniers versets de saint Marc.

les belles causes, et qui allait s'élargissant de plus en plus dans le sens de la charité. On sait que les legs pieux de M. Eynard atteignent la somme de huit cent mille francs; mais ce chiffre si élevé ne donne qu'une imparfaite idée de toutes les œuvres, connues ou secrètes, que son infatigable dévouement a soutenues, sans se relâcher, depuis plus de trente ans. Il faudrait y ajouter aussi toutes les familles qu'il a, dans mainte occasion, arrachées à la détresse, toutes les carrières qu'il a facilitées, toutes les vocations qu'il a rendues possibles par une générosité aussi ingénieuse que persévérante. La presse quotidienne a rendu justement hommage au souvenir de M. Eynard; elle a rappelé en particulier l'appui qu'il donna à la cause de l'indépendance grecque, elle a signalé ses œuvres chrétiennes; mais ce qu'elle n'a pas assez fait remarquer, c'est la source élevée où s'alimentait sa vie; cette source était une foi simple, candide qui s'alliait à la plus touchante humilité.

Eugène Bersier.

Pour la Rédaction générale : E. de Pressensé, *directeur gérant.*

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis et Cᵉ, rue des Grès, 11. — 1863.

REVUE CHRÉTIENNE

LITTÉRATURE

ÉTUDE SUR VOLTAIRE[1].

XI.

Tandis que Voltaire, fuyant la cour de Frédéric, exilé de celle de Versailles, erre de lieu en lieu comme un roi sans royaume et va s'enfermer à l'abbaye de Senones, auprès de dom Calmet, pour achever dans la solitude sa grande histoire de l'humanité, jetons un coup d'œil rapide sur l'état des esprits en France.

Depuis le jour où Montesquieu publiait ses *Lettres persanes* et Voltaire faisait connaître l'Angleterre à la France, la philosophie, qui devait donner son nom au dix-huitième siècle, avait marché à grands pas. Arrivée bientôt au terme de son développement, elle commençait à porter tous ses fruits. Des hommes d'un talent brillant étaient entrés dans les voies ouvertes par les deux précurseurs, et d'un bond, les disciples avaient dépassé le scepticisme élégant de Voltaire. Diderot, D'Alembert, suivis d'une pléiade d'hommes moins illustres, venaient, sous les auspices du maître, d'entreprendre la publication de l'*Encyclopédie*, œuvre immense, résultat d'un demi-siècle de travaux, monument grandiose de la révolution qui était en train de se faire. C'était bien en effet une révolution, rien du passé ne restait debout. Toutes les croyances, toutes les institutions bonnes ou mauvaises, tous les principes comme toutes les tyrannies, étaient jugés et condamnés à la lumière d'une puissance nouvelle, ivre d'elle-même,

[1] Voir la *Revue chrétienne* des 15 octobre et 15 novembre 1862.

7

ne connaissant d'autres droits que les siens, la raison. Celui qui parcourt ces quarante volumes in-folio, dans lesquels s'entassent pêle-mêle et capricieusement ce que le siècle a produit de grand et de misérable, ne saurait méconnaître la portée de cette œuvre extraordinaire. Le dix-huitième siècle s'y révèle tout entier dans cette double contradiction qui fait à la fois sa gloire et sa honte; d'un côté, la haine de l'injustice, la recherche libre de la vérité, une tendance sérieuse vers l'émancipation et la liberté; de l'autre, une profonde dégradation morale, des doctrines effrayantes, une philosophie qui tue l'âme. L'enthousiasme des novateurs va jusqu'au fanatisme. L'*Encyclopédie* doit être le sanctuaire où les connaissances des hommes soient pour jamais à l'abri du temps et des révolutions. Il ne s'agit de rien moins, selon Diderot, que d'avoir l'univers pour école et le genre humain pour pupille. Ces hommes ardents sont des réformateurs et des tribuns. Le dieu de Voltaire, ce dieu soliveau, si insignifiant, les gêne et est détrôné; le dernier respect du patriarche pour la conscience est traité de superstition indigne d'un siècle éclairé, et Diderot prêche l'athéisme avec la fougue et la passion d'un nouveau converti. Plus l'œuvre avançait, plus elle gagnait en violence et perdait en talent; elle devenait un monument d'incohérence. « J'y trouve, écrivait alors Voltaire, des articles pitoyables qui me font honte, à moi qui suis l'un des garçons de cette grande boutique. » Mais l'impulsion était donnée; il ne lui appartenait plus d'en arrêter l'élan. Tandis qu'un pied sur le bord de l'abîme, il reculait épouvanté devant cette universelle destruction, la race de matérialistes et d'athées qu'il avait réchauffés de son génie poursuivait son œuvre; elle démolissait, avec l'enthousiasme de la folie, les dernières assises sur lesquelles la société reposait encore. Elle n'avait plus qu'à frapper fort sur le temple; la base en était minée depuis longtemps. C'est une armée qui marche au combat, sûre de la victoire, irrésistible. La guerre qu'elle poursuit est une guerre mortelle. Elle obéit au mot d'ordre, à la consigne; elle poursuit l'ennemi dans toutes ses retraites. Sur son drapeau, le mot *humanité* signifie : haine au passé. Elle prêche la tolérance et ne souffre aucune dissidence.

—

Après avoir vécu chez des rois, je me suis fait roi chez moi. A soixante et un ans, Voltaire avait enfin trouvé un asile assuré dans sa terre de Ferney. Les premières émotions de l'indépendance, l'aspect de l'admirable nature qui l'entoure, lui arrachent encore un chant :

Liberté, liberté! ton trône est en ces lieux.

. . . . . .

Embellis ma retraite où l'amitié t'appelle,
Sur de simples gazons viens t'asseoir avec elle.
Elle fuit comme toi les vanités des cours,
Les cabales du monde et son règne frivole.
O deux divinités, vous êtes mon recours!
L'une élève mon âme et l'autre la console.
Présidez à mes derniers jours.

Sur les confins de la France, de la Savoie et de la Suisse, il s'est constitué une souveraineté qui rayonne sur l'Europe entière. Seigneur de Ferney, de Fournay, de Monrion et des Délices, il plante, il défriche, il plaide, il crée des écoles, une fabrique d'horlogerie, et construit une église avec cette dédicace impertinente : *Deo erexit Voltaire.* Ce petit coin de terre devient pendant vingt ans le centre du monde; les rois y envoient des ambassadeurs, les princes y viennent en visite, les savants et les philosophes, en pèlerinage, les opprimés y cherchent un appui et un refuge. Voltaire, au comble de la gloire et de la puissance, maîtrise l'opinion publique, dicte des arrêts, a l'œil ouvert sur toutes choses et remplit de son nom l'univers civilisé. Ce vieillard infirme, pour qui la maladie fut toujours une sorte de coquetterie, a retrouvé la fougue et l'activité de la jeunesse. Jamais homme, sans doute, n'a embrassé à la fois tant d'occupations diverses.

A peine installé à Ferney, Voltaire, dans ses heures de repos, et pour charmer les loisirs de la campagne, crée un genre tout nouveau de littérature, *le conte philosophique.* Il amuse son siècle de ses récits spirituels, charmants, mais dépourvus de toute moralité : *Cosi Sancta, la Vision de Baboue, Zadig, Memnon, Micromégas, Jeannot et Colin, l'Ingénu, l'Homme aux quarante écus, Candide,* etc., etc. Chose singulière, ces contes, malgré la simplicité et la pureté de la forme, sont étranges, bizarres. L'adversaire fanatique du surnaturel chrétien ne sort pas du merveilleux et du prodige. Hommes et choses, tout y est impossible, fantastique; les événements se succèdent sans liaison logique; c'est un perpétuel cauchemar. « J'ai bien peur, dit Memnon, je ne sais plus à quel propos; j'ai bien peur que notre petit globe terraqué ne soit précisément les petites-maisons de l'univers dont vous me faites l'honneur de me parler. — Pas tout à fait, dit l'esprit; mais il en approche. » Voilà précisément l'impression que le lecteur éprouve. On se demande, à moitié charmé, à moitié surpris, si tout est bien à sa place, et si ces personnages fantastiques qui parlent, s'agitent, se démènent si étrangement,

ne seraient pas des échappés de quelque petite-maison. J'avoue qu'il y a là des choses très ingénieuses; mais généralement l'accent de la vérité n'y est pas; puis la licence et l'immoralité de la plupart de ces contes inspirent le dégoût où l'on voudrait admirer le talent. Une gaieté amère, sarcastique, empoisonnée, arrête et glace toute émotion. La même réflexion s'applique à ses *Satires*. Petillantes d'esprit, elles sont méchantes et sans pitié. Voltaire rit où d'autres voudraient pleurer, et son rire fait mal comme celui d'un homme qui se pâmerait d'aise à la vue d'une agonie. D'ailleurs la pensée qui donne la vie à ces légères productions est loin d'être gaie; il ne s'agit de rien moins que du grand problème de la douleur et de la destinée humaine. Ce problème l'obsède, en vérité. Il le tourne, le retourne et l'analyse sous toutes ses faces. Dans *Zadig*, il le résout dans le sens de l'optimisme :

« Mais quoi, dit Zadig, il est donc nécessaire qu'il y ait des crimes et des malheurs? et les malheurs tombent sur les gens de bien! — Les méchants, répondit Jesrad, sont toujours malheureux : ils servent à éprouver un petit nombre de justes répandus sur la terre, et il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien. — Mais, dit Zadig, s'il n'y avait que du bien et point de mal? — Alors, reprit Jesrad, cette terre serait une autre terre, l'enchaînement des événements serait un autre ordre de sagesse; et cet ordre qui serait parfait ne peut être que dans la demeure éternelle de l'Être suprême, de qui nul ne peut approcher..... Il n'y a point de hasard; tout est épreuve, ou punition, ou récompense, ou prévoyance... Faible mortel! cesse de disputer contre ce qu'il faut adorer. »

Un optimisme superficiel ne tient pas devant le sentiment d'une vraie douleur. Répondre : « Tout est bien dans le meilleur des mondes » aux plaintes de l'humanité, à ses cris de détresse, cela ressemble fort à une mauvaise plaisanterie; aussi Voltaire change-t-il bientôt de sentiment, et dans son *Poëme sur le désastre de Lisbonne*[1], écho d'une des plus lamentables catastrophes du siècle, poëme plein d'émotions, « élégie quelquefois sublime sur les malheurs du genre humain[2], » il passe, sinon au pessimisme, du moins au doute et à la tristesse découragée. L'existence du mal le trouble, la vie lui semble misérable, et il se réfugie dans une espérance incertaine.

Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir,
Le présent est affreux s'il n'est point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.
Un jour tout sera bien, voilà notre espérance,
Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.

[1] 1755.
[2] Fontanes.

Et il ajoute en note : « L'espoir d'être après la mort est fondé sur l'amour de l'être pendant la vie et sur la probabilité que ce qui pense, pensera. On n'en a point de démonstration. »

Mais voici *Candide* (1756), un chef-d'œuvre d'ironie cynique, une bouffonnerie colossale, qui dissipe enfin les dernières irrésolutions et résout le terrible problème par un immense éclat de rire :

Il y avait dans le voisinage un derviche très fameux, qui passait pour le meilleur philosophe de la Turquie; ils allèrent le consulter. Pangloss porta la parole et lui dit : « Maître, nous venons vous prier de nous dire pourquoi un aussi étrange animal que l'homme a été formé? — De quoi te mêles-tu, lui dit le derviche; est-ce là ton affaire? — Mais, mon révérend père, dit Candide, il y a horriblement de mal sur la terre. — Qu'importe, dit le derviche, qu'il y ait du mal ou du bien? Quand Sa Hautesse envoie un vaisseau en Egypte, s'embarrasse-t-elle si les souris qui sont dans le vaisseau sont à leur aise ou non? — Que faut-il donc faire? dit Pangloss. — Te taire, dit le derviche. — Je me flattais, dit Pangloss, de raisonner un peu avec vous des effets et des causes, du meilleur des mondes possibles, de l'origine du mal, de la nature de l'âme et de l'harmonie préétablie. » Le derviche, à ces mots, leur ferma la porte au nez.

Ce n'est pas tout : Voltaire ôte même le prestige qui s'attache au malheur. Les misérables qu'il met en scène épuisent jusqu'à la lie toutes les souffrances possibles. Semblables à des maniaques, ils traversent, comme un dégoûtant carnaval, la vie horrible qu'il leur fait; et dans le cours de cette odyssée diabolique, il les siffle et les hue à outrance. Cette souillure perpétuelle, cette gaieté infernale est odieuse, insupportable. Ce n'est point le rire franc et jovial de Rabelais, cet épanouissement de l'homme fort et heureux de vive, rire serein et content des appétits satisfaits, qui simule, à s'y méprendre, la joie d'une bonne conscience. Non; c'est le ricanement morbide, le sarcasme strident, insensé; c'est pis que l'athéisme, pis que le néant; c'est l'athéisme du cœur.

Voltaire méprise l'homme, et il l'avilit. — Quelle étonnante contradiction! la passion ardente de l'humanité fut le sentiment de sa vie tout entière; il le dit, il s'en vante; chacun de ses écrits en porte la marque; le but de son œuvre, de sa mission, car il en eut une, est d'arracher l'homme à la barbarie; et cet homme, il l'estime si peu, il le présente sous de telles couleurs, il le montre si corrompu, si dégradé qu'on est tenté de lui crier : A quoi bon tant d'efforts? Laissez ce souci et cette peine; cet être est trop vil pour qu'il puisse jamais avoir une conscience et un Dieu. — On aimerait à supposer que *Candide* n'est qu'une boutade sans conséquence contre un optimisme irréfléchi; mais non,

le mépris de l'homme est bien l'intime pensée de Voltaire[1]; partout il perce, et il n'est pas jusqu'à cette naïve et mystérieuse existence du premier homme dont il ne fasse l'ignoble caricature. Adam est je ne sais quel être gourmand, immonde :

> Avouez-moi que vous aviez tous deux
> Les ongles longs, un peu noirs et crasseux,
> La chevelure un peu mal ordonnée,
> Le teint bruni, la peau bise et tannée, etc.

Oh! la loi de créature! Quoi? voilà l'homme fait à l'image de Dieu? Cet être méchant, ignoble, ridicule, ce serait?..... De grâce, épargnez-nous cette honte et cette dérision. — L'Evangile abaisse, mais n'avilit pas ainsi; il montre les misères de l'homme, mais ce sont, comme dit Pascal, misères de grand seigneur, misères de roi déchu. Il inspire la pitié, non le dégoût.

XII.

C'est, je crois, au dix-huitième siècle que le mot de *libertin*, qui n'exprimait jusqu'alors que l'indépendance de l'esprit, a glissé de sa première acception pour s'appliquer d'une manière plus spéciale à la licence des mœurs. De fait, l'alliance s'est accomplie, dans ce siècle, entre la pensée philosophique et le relâchement moral, alliance énorme, monstrueuse, qu'il est aussi impossible de nier que de justifier. Au reste, la dépravation est dans l'air; amis ou adversaires, tous la respirent et tous en sont atteints, tellement qu'il est difficile de trouver, parmi tant de productions littéraires, un livre qui soit chaste. Les écrivains de cette époque sont les fils d'un âge corrompu; mais il était réservé à Voltaire de les égaler tous et d'être ici encore l'expression la plus parfaite de son siècle.

Ce qui effraye le plus dans la corruption de Voltaire, c'est qu'elle n'est point chez lui, comme chez tant d'autres, un emportement, une passion de jeunesse, mais je dirais presque une doctrine et un système. Ce grand divertisseur demandait au libertinage une saveur, un attrait de lecture; il lui semblait qu'aucune puissance ne fût de trop pour écraser l'*infâme* et gagner le monde à la cause de la philosophie. — Pendant une partie de sa vie, il travailla à ce triste poëme qu'il eut le courage d'intituler : *la Pucelle d'Orléans*. Les pages manuscrites circulaient de main en main, le grand monde se les arrachait, les

[1] Voir la satire intitulée : *le Marseillais et le lion.*

princes et les rois en commandaient des chants nouveaux. Il était dans toute l'Europe quand Voltaire se décida à le publier.

Il avait un instant redouté l'éclat d'une semblable publication. « Voilà où j'en suis, écrivait-il, c'est-à-dire au désespoir, car malgré l'indulgence de deux hommes graves, je suis plus grave qu'eux. Une vieille plaisanterie de trente ans jure trop avec mon âge et ma situation. » — C'était plus qu'une plaisanterie; c'était la tache secrète et le crime de sa vie, un crime national. Il convenait d'ailleurs à celui qui avait nié l'inspiration divine, de flétrir aussi l'inspiration patriotique. Mais ce qui peint les mœurs du temps, c'est que ce poëme fangeux qui, de la chaste héroïne de la France, fait une courtisane impure, fut reçu avec enthousiasme.

La France ne s'indigna point; au contraire, elle se reconnaissait dans cette œuvre. La dépravation des mœurs était alors acceptée comme un principe social. Voici comment un biographe de Voltaire en expose la théorie :

La vérité prend le masque d'une gaieté satirique et voluptueuse..... Voltaire lui-même, en parlant de Lafontaine, a remarqué avec raison que des ouvrages où la volupté est mêlée à la plaisanterie amusent l'imagination sans l'échauffer et sans la séduire, et si des images voluptueuses et gaies sont pour l'imagination une source de plaisirs qui allégent le poids de l'ennui, diminuent le malheur des privations, délassent un esprit fatigué par le travail, remplissent des moments que l'âme abattue ne peut donner ni à l'action ni à une méditation utile, pourquoi priver les hommes d'une ressource que leur offre la nature? Quel effet résultera-t-il de ces lectures? Aucun, sinon de disposer les hommes à plus de douceur et d'indulgence. Ce n'étaient point de pareils livres que lisaient Gérard ou Clément, et que les satellites de Cromwell portaient à l'arçon de leurs selles.

Les éditeurs de Kehl enchérissent encore sur cette misérable doctrine :

Cherchez, disent-ils, sur tout le globe un pays où, nous ne disons pas la pureté qui tient à la simplicité, mais l'austérité des mœurs soit en grand crédit, et vous serez sûr d'y trouver tous les vices et tous les crimes, même ceux que la débauche fait commettre.

Une révolution philosophique qui s'accomplit au nom de semblables principes est condamnée; elle porte la mort dans son sein. Des réformateurs qui pensent sauver la société en lui prêchant la débauche sont jugés. Ils n'arrachent l'homme à l'esclavage que pour le placer sous une tyrannie plus épouvantable encore. — Voilà bien la cause pour laquelle les philosophes du dix-huitième siècle, malgré les immenses services qu'ils ont rendus à l'humanité et la mission providentielle qu'ils ont accomplie, n'excitent en nous que des sentiments de répulsion. Qui

touche à la vertu, touche à l'âme; celui qui ravale la dignité et la noblesse de l'homme, fait une œuvre sacrilége et commet le crime de lèse-humanité.

On n'en jugeait point ainsi à cette malheureuse époque. La cour de France elle-même, jusque-là peu traitable, cédait à la toute-puissance de Voltaire. Madame de Pompadour, bien que devenue dévote, fut enchantée de la *Pucelle*, et fit demander à l'heureux écrivain une traduction en vers des Psaumes. On prétend aussi qu'elle lui promit de lui obtenir le chapeau de cardinal. Le projet n'eut pas de suite; mais l'auteur de la *Pucelle*, pour complaire à sa nouvelle admiratrice, mit en vers le Cantique des cantiques et l'Ecclésiaste.

Dès lors, Voltaire, traînant à sa suite une clientèle de princes et de grands seigneurs, distribuant la gloire et la célébrité, arbitre suprême de l'opinion, poursuit, avec un indicible acharnement, la guerre qu'il a déclarée au christianisme. — La dérision, l'ironie, le sarcasme, sont ses armes habituelles. Il excite tour à tour le mépris et la haine; il fait vibrer toutes les cordes du cœur et soulève toutes les passions. Sa plume, jamais lasse, se plie à tout; volumineuses compilations, études critiques empruntées à l'Angleterre et à l'Allemagne, histoire, diatribes se succèdent sans trêve ni repos. On peut dire qu'il fatigua son siècle et qu'il fit paraître, dans cette lutte de toute sa vie, une volonté immense, une persévérance inouïe. Cette œuvre de destruction est effrayante : l'esprit reste épouvanté moins encore de son audace que de son infatigable volonté[1].

A l'époque où nous sommes arrivés, toutes les lettres de Voltaire se terminent par ces mots sacramentels : *Ecrasez l'infâme!* — Qui est l'infâme? Est-ce la religion, sont-ce les superstitions qui la déshonorent? C'est tout cela à la fois et sans distinction. Jamais il ne lui vient à l'esprit de séparer le christianisme de ses manifestations imparfaites, ou s'il le fait parfois, à l'instigation de J.-J. Rousseau, c'est pour se créer un Evangile imaginaire, sans dogmes et sans autre croyance que la fraternité universelle.

Un singulier projet, ou mieux un rêve étrange, l'avait souvent bercé; il avait l'idée fixe d'établir une colonie de philosophes à Clèves, par exemple, pour mieux poursuivre la lutte contre une

[1] Voici une liste incomplète des principaux ouvrages dans lesquels Voltaire attaque directement le christianisme : *Remarques sur les Pensées de M. Pascal. — Sermon des Cinquante. — Sermon du rabbin Akib. — Homélies prononcées à Londres. — Examen important de milord Bolingbroke. — Dieu et les hommes. — Epître aux Romains. — Discours de l'empereur Julien contre les chrétiens. — La Bible enfin expliquée par plusieurs aumônors de S. M. L. R. D. P. — Histoire de l'établissement du christianisme. — Le Dictionnaire philosophique*, son encyclopédie à lui, le résumé de son œuvre réformatrice, livre immense où toutes les questions sont posées et légèrement résolues, où le bien et le mal se heurtent comme dans sa vie et dans sa pensée.

religion dont il croyait la chute imminente. « Je suis las, disait-il, de leur entendre répéter que douze hommes ont suffi pour établir le christianisme, et j'ai envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour le détruire. » Son séjour à la cour de Prusse où son rêve s'était quelque peu réalisé, l'avait bien en partie désenchanté; mais le spectacle de la décadence profonde du christianisme officiel qui abritait alors toutes les tyrannies et était intimement lié aux abus les plus odieux, l'exaspération subite du fanatisme religieux dans les affaires Calas et Sirven, le poussèrent aux dernières extrémités. Sa passion ne connut plus de bornes; il s'en prit désormais à la notion même de toute religion révélée qu'il accusa d'être le principe de la barbarie, de la cruauté et de la lâcheté humaines.

Tandis que ses faibles adversaires s'amusaient à défendre tel point spécial du christianisme, lui, attaquait hardiment la base même de la religion positive, la révélation, l'action providentielle de Dieu. A qui lui reprochait de laisser l'âme vide et sans espérance, il répondait : « Je vous ai délivrés d'une bête féroce qui vous dévorait, et vous demandez ce que je compte mettre à la place? — Rien, la religion est finie. »

Mais Voltaire n'est pas incrédule seulement; il est impie. Sa science critique reste à la surface; ses raisons sont celles de tous les ennemis du christianisme, depuis Celse; le miracle impossible, absurde, le dogme contradictoire, l'histoire divine, incertaine, légendaire; rien enfin qui n'ait été mille fois redit. Ses traits n'ont pas de portée, ses arguments n'ont pas de force; mais à défaut de science, il a le rire et le mépris. S'il parle de l'homme, c'est sans pudeur; s'il parle de Dieu, c'est sans respect. Son œuvre ici est une ruine immense; il a détruit chez ses contemporains les vertus les plus sérieuses de l'âme et la vue du monde invisible; il a tué la foi, le sens du divin, le sentiment du surnaturel. Le mal qu'il nous a fait à nous hommes d'un autre siècle, est tout aussi grand. Grâce à lui, le surnaturel nous semble étrange; notre esprit a perdu la force de le comprendre et de le saisir; un sourd entendrait plutôt, un aveugle verrait. C'est un monde dont notre génération n'a plus l'entrée. Quand nous considérons que jusqu'alors, l'humanité tout entière y a cru, que tant d'hommes de génie l'ont accepté sans peine, et que nous, aujourd'hui, nous ne pouvons y croire sans une grande violence, sans une victoire remportée sur nous-mêmes; quand nous voyons que la négation du surnaturel est devenue l'atmosphère que nous respirons, le moule de nos pensées, il faut admettre dans cette œuvre de destruction un progrès éclatant de l'esprit ou la plus grande misère morale qui puisse frapper l'humanité.

Puis, il faut le dire, cette lutte de Voltaire contre le christianisme fut sans grandeur et sans moralité. Il y manque la chose essentielle, qui relève les actions et les entreprises humaines : la dignité. Il combattit dans cette guerre mortelle avec la ruse d'un Mohican; mais jamais il n'a pensé que la vérité valût la peine qu'il exposât pour elle sa vie ou même son repos. « Travaillez sous terre, ne perdez pas un moment, ne négligez rien. Vous porterez à l'infâme un coup mortel. » Telle était sa devise et le mot d'ordre qu'il donnait à ses amis. On éprouve une peine qui va jusqu'au dégoût, lorsque, dans sa volumineuse correspondance, on suit ce grand homme à travers les misères où l'entraînent le soin de sa tranquillité et le désir de frapper sans avoir à souffrir de son audace. Rien ne lui coûte : mensonges, calomnies, perfides accusations; et si complet est chez lui l'absence de tout sentiment moral qu'il se rit le premier de ses propres indignités.

Voltaire riait, et l'Europe entière s'amusait de ses pasquinades. Entre ses mains l'ironie, arme gauloise par excellence, faisait de terribles blessures. Ses ennemis ont passé à la postérité couvert d'un ridicule immortel. Le Franc de Pompignan, que l'Académie avait eu le mauvais goût de préférer à Diderot, est aujourd'hui moins connu par ses odes, dont quelques-unes sont fort belles, que par les burlesques plaisanteries de Voltaire :

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Qu'un jour Le Franc le traduirait.

Fréron ne s'est pas relevé de *l'Ecossaise*, cette odieuse comédie où Voltaire, sans même prendre la peine de déguiser le nom de sa victime, le met en scène et lui fait jouer le rôle d'un fourbe et d'un plat coquin. — Au reste, nous ne supportons pas, aujourd'hui, la lecture des controverses religieuses, philosophiques et littéraires de cette époque. Les raisons y font place aux plus tristes personnalités; l'esprit de sophisme et le mépris de l'adversaire y règnent sans partage.

XIII.

Que nous sommes loin des jours brillants où Voltaire, revenu de son second exil, initiait la France aux doctrines des libres penseurs anglais! Que de chemin parcouru depuis lors! Comme tout marche vite en ce siècle! Voltaire lui-même dépassé par les Diderot, les Helvétius et les d'Alembert, protége Dieu contre ses

amis. La philosophie matérialiste toute-puissante, maîtresse de l'Europe, commande aux peuples et aux souverains. A son tour elle est devenue orgueilleuse et fanatique ; et le fanatisme de la raison, le pire de tous, le plus intraitable, poursuit ses victimes avec une haine implacable. C'est au milieu de ces succès et de ces triomphes que Jean-Jacques Rousseau fit entendre sa voix. Il débutait dans le monde par son fameux *Discours*, par un petit opéra : *le Devin de village*, et par sa lettre sur les spectacles. On ne saurait se faire une idée de l'étonnement, de la surprise que cette apparition inattendue excita partout. Il plut tout de suite à la cour qu'il charmait par une apparence de naïveté, et l'on vit Madame de Pompadour, le roi, le duc de Richelieu chantonner les couplets agrestes du *Devin de village*. Ce monde corrompu, dans son avilissement, revenait aux pastorales et aux bergeries. Rousseau apportait un art nouveau : le sentiment, la passion ; avec lui le cœur renaissait. Cet homme, qui arrivait si tard (il avait quarante ans), en quelques mois devint illustre ; les rois lui écrivirent, la foule se mit à l'idolâtrer, et, à peine connu, il était déjà le rival du patriarche de Ferney.

Voltaire en fut épouvanté. Avec ses paradoxes et son imagination en délire, Rousseau venait se mettre au travers de l'œuvre philosophique, d'une œuvre de cinquante ans, et ramenait, sous l'aile de la sentimentalité, le monde à la superstition si longtemps combattue et presque écrasée. Ce poëte de l'arrière-saison chantait à une société blasée les vertus de l'homme primitif, et, en la rapprochant de la nature, la ramenait à Dieu, peut-être même à l'Evangile. C'était une réaction qui commençait, c'était tout à la fois le complément et la ruine de la philosophie du dix-huitième siècle.

On conçoit facilement la colère de Voltaire. Tous ses instincts naturels étaient froissés. Le règne de l'esprit, son règne à lui, touchait à sa fin ; l'homme de l'intelligence pure, du sens commun, le rationaliste s'indignait de cette sentimentalité qui contenait en germe toutes les révoltes et toutes les destructions. Le gentilhomme, à la fibre aristocratique, voyait derrière ce rêveur morose une puissance nouvelle : l'homme de la nature, le peuple méprisé, la démocratie. — Mais les jours des succès brillants étaient passés sans retour. Aux écrits de Rousseau, chefs-d'œuvre d'expansion où tout était nouveau, paradoxal, Voltaire opposait ses vieilles plaisanteries, son bon sens et cet esprit dont il avait, pendant quarante ans, fatigué l'Europe. A la *Nouvelle Héloïse* et aux *Lettres écrites de la Montagne*, il répondait par des boutades spirituelles ; mais les rieurs n'étaient plus de son côté, et la gloire de Rousseau affaiblissait l'éclat de la sienne. Ainsi, le

hardi niveleur était dépassé. En vain s'efforçait-il de retenir les esprits sur la pente rapide où il les voyait entraînés : la Providence ne lui avait donné de forces que pour détruire; et son froid déisme, ce dernier temple où il conviait l'humanité à l'adoration de l'Etre suprême, ne pouvait même abriter un jour ses contemporains.

D'ailleurs, la puissance de Voltaire ne fut jamais dans les principes, et le déisme anglais devint entre ses mains je ne sais quelle doctrine flottant entre le scepticisme et les exigences vulgaires du sens commun. — Il fit, toute sa vie, profession de croire au Dieu éternel que tous les peuples adorent sous des noms différents; mais ce Dieu, siégeant par delà les étoiles, idole impassible, fatalité aveugle, céleste mannequin enchaîné dans des lois inexorables, se soucie peu de ce qui se passe sur la terre. C'est un grand nom sonore, une divinité sans entrailles dont la prière ne va jamais troubler la froide solitude. Entre l'homme et lui il n'y a rien.

> . . . Sans fatiguer par de lâches prières
> La volonté d'un Dieu qui ne saurait changer,
> On doit subir la loi qu'on ne peut corriger[1].

C'est le Dieu dépouillé de ses attributs et de sa gloire, un être de raison gardé comme une menace pour l'homme et comme un frein mis à ses passions :

> De tes beaux arguments quel fruit peux-tu tirer?
> Tes enfants à ta voix seront-ils plus dociles?
> Tes amis, au besoin, plus sûrs et plus utiles?
> Ta femme plus honnête? Et ton nouveau fermier,
> Pour ne pas croire en Dieu, va-t-il mieux te payer?
> . . . . . .
> Ah! laissons aux humains la crainte et l'espérance.
> . . . . . .
> Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer[2]!

Voltaire n'a point l'âme religieuse; il ne regarde pas au ciel, il ne voit que la terre, et sa raison lui dit que sans la croyance au Dieu juste et rémunérateur, le monde deviendrait bientôt inhabitable, l'homme s'abandonnerait à toutes ses passions et sacrifierait l'univers à ses fantaisies. Aussi son Dieu n'est-il qu'une hypothèse nécessaire sans laquelle le monde reste inexplicable, et la société devient un chaos. Cette pâle et nuageuse figure, ce fantôme sans vie ne répond ni aux aspirations de la foi ni aux exigences logiques; il n'inspire ni crainte ni amour. Les philoso-

[1] *Discours sur l'homme.*
[2] Epître à l'auteur du livre des *Trois imposteurs.*

phes matérialistes n'eurent pas de peine à renverser cette branlante idole.

Ses sentiments, je n'ose dire sa doctrine, sur la nature de l'âme sont moins fermes encore que sa théodicée. Voltaire, comme l'a très bien fait observer Condorcet, « resta dans une incertitude presque absolue sur la spiritualité et même sur la permanence de l'âme après le corps; mais comme il croyait cette dernière opinion utile, de même que celle de l'existence de Dieu, il s'est permis rarement de montrer ses doutes, et a toujours plus insisté sur les preuves que sur les objections. »

Il n'y a peut-être qu'une seule chose à laquelle il croie fortement : la civilisation, la société. Je l'ai dit, c'est un homme de la terre qui n'élève sa pensée au-dessus des choses visibles que pour leur assurer un point d'appui. C'est pour la société qu'il a besoin de Dieu, de l'immortalité de l'âme; c'est pour elle qu'il lui faut la crainte et l'espérance; c'est pour elle uniquement qu'il veut une morale. La société est bien le Dieu qu'il aime et qu'il sert. Jamais il n'a considéré l'homme en lui-même; comme tel il le méconnaît entièrement et il l'avilit; aussi sa morale n'est-elle, bien considérée, qu'une garantie sociale. La vertu pour lui est ce qui assure l'existence de la société; elle se confond avec la bienveillance et l'équité, avec tous les sentiments qui unissent les hommes entre eux; le vice est ce qui sépare et isole, ce qui porte atteinte à l'existence ou au bonheur du genre humain.

Sois juste, bienfaisant, contraire à tout extrême,
Indulgent pour ton frère, indulgent pour toi-même.
D'où tu viens, où tu vas, renonce à le savoir,
Et marche vers ta fin sans crainte et sans espoir.

Le dernier mot de la philosophie voltairienne est le scepticisme :

Hélas! voit-on plus clair au bord de son tombeau[1] ?

XIV.

Les caractères entièrement odieux ne demeurent pas longtemps populaires. La foule, il est vrai, suit qui l'amuse et la corrompt, mais elle ne dresse pas des autels au corrupteur. Dans toute grande émotion qui entraîne un peuple il y a toujours quelque idée nouvelle, obscure peut-être, mais vraie et victorieuse par sa

[1] Dialogue de Pégase et du Vieillard.

propre valeur. Il serait donc souverainement injuste d'expliquer par ses vices seuls l'influence immense que Voltaire exerça sur son siècle. — Parmi la foule qui, lors de son retour à Paris, lui improvise un triomphe et l'encense comme un dieu, je distingue, aussi bien que d'autres, cette voix ignoble qui crie : « *Vive l'auteur de la Pucelle!* » j'entends les acclamations de la licence et du vice; mais une autre voix plus puissante domine le cri de la débauche victorieuse : c'est la voix des Calas, des Sirven, la voix de l'humanité secourue et vengée. — Cette étude, dans le cadre étroit que je me suis tracé, restera forcément incomplète; mais, chose infiniment plus grave, elle manquerait d'équité si je passais sous silence les traits qui honorent le plus le caractère de Voltaire. Est-ce à nous qui avons profité si largement de ses luttes contre l'intolérance à en perdre la mémoire? Les ombres de nos martyrs ne se lèveraient-elles pas pour nous reprocher notre ingratitude? — Tous les opprimés ont tendu vers lui leurs mains suppliantes. Le premier, dans ce siècle, il a élevé la voix en faveur des faibles, il a combattu la tyrannie religieuse et civile, il a ameuté l'Europe contre les persécuteurs. Tour à tour, il a excité l'indignation et fait couler les larmes. Combien de préjugés séculaires, d'abus sanglants sont tombés sous cette puissance écrasante du ridicule, qui était la sienne, et ont été voués pour jamais au mépris de tous! Que de victimes injustement immolées ont trouvé en lui un appui ou un vengeur! Peu importe que tout ne soit pas également louable dans ce rôle généreux qu'il prit vers le milieu de sa vie, il n'en est pas moins vrai qu'il a eu la passion de l'humanité et la haine de l'injustice.

Oui, passion est le mot vrai, surtout dans les affaires des Calas, des Sirven, de Lally et du pauvre chevalier de Labarre. Il se substitue, pour ainsi dire, aux malheureux dont il prend la défense; pour eux il remue ciel et terre; il a une intrépidité, des audaces, des paroles qui remuent l'âme. — Calme et sûr de lui-même dans la réhabilitation de Calas et de Sirven, il laisse au contraire tout ménagement de côté dans le triste procès du chevalier de Labarre. La douleur le transporte et lui arrache des cris : « Quoi! s'écrie-t-il, dans Abbeville, des Busiris en robe, font pé-« rir dans les plus horribles supplices des enfants de seize ans, « et leur sentence est confirmée malgré l'avis de dix juges in-« tègres et humains! Et la nation le souffre! » — Tout ce drame, il est vrai, était déchirant : la jeunesse des coupables, leur fermeté, les supplices horribles. L'émotion de Voltaire était partagée par la France entière.

Mais qu'on pèse ce mot : « *Et la nation le souffre!* » Ici est la vraie puissance de Voltaire. Jamais royauté plus vivante que la

sienne. A cette heure, il est le roi de l'opinion. Je ne sais quel vertige a saisi tous les pouvoirs publics ; magistrats imbéciles, juges impitoyables cherchent en vain à ressaisir par la terreur une autorité morale qui leur échappe : la France a passé dans le parti de Voltaire. — Lorsque le jugement qui condamnait Calas fut rapporté, il y eut à Paris une joie universelle. « On s'attroupait dans les places publiques, dans les promenades ; on accourait pour voir cette famille si malheureuse et si bien justifiée ; on battait des mains en voyant passer les juges (qui avaient annulé la sentence de ceux de Toulouse), on les comblait de bénédictions. » — Dans l'affaire Sirven, ce fut bien plus encore. Toutes les têtes couronnées de l'Europe et Louis XV lui-même vinrent en aide à cette famille infortunée, que rendait intéressante le patronage du philosophe de Ferney. — Mais, tandis que Voltaire triomphait, et avec lui l'humanité, tous les pouvoirs, toutes les autorités légitimes s'affaissaient sous le mépris. — C'est la *Révolution* qui commençait.

Quand on suit pas à pas Voltaire dans cette lutte gigantesque contre les tyrannies qui déshonorent l'humanité, il est impossible de ne pas se sentir ému et frappé d'admiration ; et néanmoins en admirant, on est épouvanté, car autour de lui on ne trouve que des ruines. Il donne le coup mortel à la société féodale, il anéantit les priviléges, il frappe les abus, il fonde l'égalité par le nivellement ; mais il ne fait rien pour le droit, rien pour la liberté. C'est que la haine de l'injustice ne suffit pas pour établir la vraie liberté. Celle-ci ne plonge ses racines que dans la dignité de l'âme. Qui s'estime trop bas ne sera jamais libre et est fait pour servir. La faiblesse, le malheur irréparable de Voltaire a été d'avilir l'homme, et tout en brisant ses chaînes, il ne s'est pas aperçu qu'il le rendait indigne et incapable d'être vraiment libre. Aussi le libéralisme qui relève de lui est-il resté étroit, mesquin, stérile, sans portée et sans âme. Aucune œuvre durable ne lui doit le jour : il n'a réussi qu'à désanchanter la France de la liberté.

La même remarque s'applique aux victoires qu'il remporta contre l'intolérance religieuse. Ici encore on peut dire qu'il a brisé des chaînes sans créer un droit. Il a fondé la tolérance sur le mépris et la négation de toutes les religions. Est-ce un progrès?... Le mépris est un genre de persécution qui ne le cède à aucun autre, et à son tour il devient fanatique ; c'est ainsi que Voltaire et ses disciples ne tardèrent pas à donner l'exemple d'une haine farouche contre tout sentiment religieux et le combattirent avec un fougueux acharnement par les seules armes qui fussent en leur pouvoir : les cabales, le scandale et la calomnie.

Mauvaise assise que l'impiété pour y établir la liberté religieuse. La suite devait assez montrer combien elle est fragile.

Non, cette tolérance de la lassitude et du mépris n'est pas la vraie. On ne s'égorge pas, sans doute, pour des croyances qu'on n'a plus, et, comme l'écrit Voltaire, « un roseau couché par le vent dans la fange dira-t-il au roseau voisin couché dans un sens contraire : Rampe à ma façon, misérable, où je présenterai requête pour qu'on t'arrache et qu'on te brûle? » Non, mais l'esprit persécuteur n'est pas déraciné pour autant. Cela est si vrai, que les philosophes de ce siècle, tout en prêchant la tolérance, ont demandé, sans exception, des lois restrictives contre la pensée religieuse.

Montesquieu, par exemple, avait dit : « Ce sera une très bonne loi civile, lorsque l'Etat est satisfait de la religion déjà établie, de ne point souffrir l'établissement d'une autre [1]. »

Rousseau ajoute : « Il importe à l'Etat que chaque citoyen ait une religion qui lui fasse aimer ses devoirs; mais il faut que cette religion soit purement civile, et que le souverain seul ait le droit d'en fixer les articles [2]. » Il va même jusqu'à demander la peine de mort contre qui ne s'y soumet pas.

Et Voltaire, fidèle à la même doctrine, écrit : « Dans une religion dont Dieu est représenté comme l'auteur, les fonctions des ministres, leurs personnes, leurs biens, leurs prétentions, la manière d'enseigner la morale, de prêcher le dogme, de célébrer les cérémonies, les peines spirituelles, tout en un mot, ce qui intéresse l'ordre civil, doit être soumis à l'autorité du prince et à l'inspection des magistrats [3]. »

> **Le sénat des Romains, ce conseil des vainqueurs,**
> **Présidait aux autels et gouvernait les mœurs,**
> **Restreignait sagement le nombre des vestales,**
> **D'un peuple extravagant réglait les bacchanales [4].**

XV.

Il faut passer rapidement sur les derniers travaux et les dernières années de la vie de Voltaire. Les innombrables écrits qui datent de cette époque annoncent une pleine décadence. Pamphlets légers, feuilles volantes, compilations, libelles contre le christianisme, apologies contre l'athéisme régnant, tout ce qui sort désormais de sa plume infatigable n'est plus qu'un reflet affaibli et sans charme de ses ouvrages d'autrefois.

[1] *Esprit des lois*, livre XXV, chap. XI.
[2] *Contrat social*.
[3] *Dictionnaire philosophique*. Art. *Droit canonique*.
[4] Poëme sur la loi naturelle.

La tragédie elle-même, à laquelle il resta fidèle jusqu'à son dernier soupir, s'est transformée, avec les glaces de l'âge, en une machine philosophique sans poésie et sans vie. Après l'*Orphelin de la Chine* (1755) et *Tancrède* (1760), pièces intéressantes que des beautés de premier ordre ne sauvent pourtant pas de la médiocrité, il n'y a plus rien. Voltaire en vient à composer des tragédies pour les notes critiques dont il les accompagne (*Olympie*). La décadence est complète, la veine dramatique est épuisée, le vieillard s'est survécu.

Voltaire vieillissait, et un voile de tristesse s'était répandu sur sa vie. Les étrangers avaient cessé d'affluer à cette petite cour de Ferney, jadis embellie par tant de fêtes et par toutes les grâces imaginables[1]. Il eût fallu à cette âme légère une éternelle jeunesse. Il avait peine à se résigner, et la pensée de la mort, qui parfois le visitait, ne lui laissait que doute et incertitude. Personne ne nous a parlé de sa tristesse, tant ce rieur a su la dérober à tous les regards. Elle est réelle cependant et éclate ici et là dans des demi-confidences : « J'ai encore une chose à vous dire, mon héros, écrit-il au duc de Richelieu, dans ma confession générale, c'est que jamais je n'ai été gai que par emprunt[2]. » Ailleurs : « Je joue avec la vie, Madame; elle n'est bonne qu'à cela... Quand je vous aurai bien répété que la vie est un enfant qu'il faut bercer jusqu'à ce qu'il s'endorme, j'aurai dit tout ce que je sais... Je crois, toutes réflexions faites, qu'il ne faut jamais penser à la mort. Cette pensée n'est bonne qu'à empoisonner la vie[3]. »

C'est peut-être dans une de ces détentes ou si l'on veut dans une de ces défaillances de l'esprit, si fréquentes aux approches de la fin, peut-être aussi pour échapper aux tracasseries et aux persécutions des dernières heures qu'il se réconcilia pour un instant avec l'Eglise catholique, et donna au monde le spectacle de cette communion scandaleuse qui pèse sur sa mémoire comme un dernier outrage ou une dernière lâcheté. — Mais qu'il est difficile de lire dans ce cœur qui jamais ne s'est déplié. Revenu à la santé et à l'espérance, il eut honte de lui-même, et pour donner le change sur la nature du sentiment qui l'avait poussé à un acte si contraire à ses propres pensées, il eut l'indignité de le présenter à ses amis comme une épouvantable parodie des mystères de la religion :

Le solitaire de Ferney étant malade, et n'ayant rien à faire, ne voulut se venger de cette petite manœuvre que par le plaisir de se faire donner

[1] Voltaire avait recueilli une petite-nièce de Corneille. C'est pour lui faire une dot qu'il commenta les œuvres du grand poëte.
[2] 1766.
[3] Lettres à Madame du Deffant. 1761.

l'extrême-onction par exploit. Il fit signifier par un huissier à son curé que ledit curé eût à le venir oindre dans sa chambre, au 1er avril (1769) sans faute. Le curé vint et lui remontra qu'il fallait d'abord commencer par la communion, et qu'ensuite il lui apporterait tant de saintes huiles qu'il voudrait. Le malade accepta la proposition; il se fit apporter la communion dans sa chambre le 1er avril, et là, en présence de témoins, il déclara par-devant notaire qu'il pardonnait à son calomniateur qui avait tenté de le perdre et qui n'avait pu y réussir[1].

Au comte d'Argental il écrit :

Mes chers anges sont tout ébourriffés d'un déjeuner par-devant notaire; mais s'ils savaient que tout cela s'est fait par le conseil d'un avocat qui connaît la province; s'ils savaient à quel fanatique fripon j'ai affaire (l'évêque d'Annecy) et dans quel extrême embarras je me suis trouvé, ils avoueraient que j'ai très bien fait. On ne peut donner une plus grande marque de mépris pour ces facéties que de les jouer soi-même.

A Saurin :

J'ai été sur le point de mourir il y a quelques jours. J'ai rempli, à mon deuxième accès de fièvre, tous les devoirs d'un officier de la chambre du roi Très-Chrétien, et d'un citoyen qui doit mourir dans la religion de sa patrie.

Personne ne fut convaincu, et Voltaire ne tira aucun fruit de sa lâcheté : les philosophes haussèrent les épaules et le regardèrent en pitié; les hommes religieux et les dévots furent scandalisés de cette misérable profanation qui, d'ailleurs, ne fut ni la seule ni la dernière. On croit rêver, par exemple, lorsqu'on le voit demander et obtenir du pape Clément XIV un bref autorisant le père Adam, ex-jésuite et aumônier du château de Ferney, à dire la messe avec une perruque; puis, recevoir de la main du général des capucins, des lettres patentes qui l'établissent, lui Voltaire! fils spirituel de saint François et père temporel des capucins de Gex! — Et non content de ces belles victoires, il remplit le monde des détails saugrenus et des négociations difficiles de ces deux affaires. Quel singulier temps! Quelle profonde misère de toutes parts! Quel renversement de toutes les bienséances sociales! Rien n'est plus à sa place; des folies sans nom préludent au drame sanglant de la révolution. Tout le monde pressent la fin et l'appelle. Voltaire lui-même prophétise et s'écrie :

Nous arrivons à la terre promise, mais je ne la verrai pas. Je meurs, j'ai quatre-vingt-quatre ans, quatre-vingt-quatre entreprises accablantes pour un pauvre vieillard, et quatre-vingt-quatre maladies qui m'épuisent. Jouissez, mes amis, du spectacle que j'ai préparé pendant soixante ans,

[1] *Commentaire sur la vie de l'auteur de la Henriade.*

et auquel je ne puis assister avec vous; je m'éteins, mais je peux dire en mourant, comme le vieux Lusignan :

Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire!

Mais avant de mourir il voulait voir Paris dont il était absent depuis trente ans, juger de sa puissance et de l'état de l'opinion, satisfaire enfin le désir dont il avait été tourmenté pendant toute sa vie. — Il quitte Ferney, arrive malade, n'ayant plus qu'un souffle de vie, et est reçu dans Paris comme jamais triomphateur ne l'a été.

Il faut avoir vu, écrit un témoin[1], la joie publique, l'impatiente curiosité et l'empressement tumultueux d'une foule admiratrice, pour entendre, pour envisager et même pour apercevoir ce vieillard célèbre, contemporain de deux siècles, qui avait hérité de l'éclat de l'un et fait la gloire de l'autre; il faut, dis-je, en avoir été témoin pour s'en faire une juste idée. C'était l'apothéose d'un demi-dieu vivant; il disait au peuple avec autant de raison que d'attendrissement : « Vous voulez donc me faire mourir de plaisir. »

L'enthousiasme était universel et profond. Partout où il devait passer, les rues étaient encombrées, les fenêtres garnies de spectateurs. La foule suivait son char et criait : « Vive le sauveur de Calas! vive l'auteur de *Zaïre!* vive *la Pucelle!* » L'Académie..... alla au-devant de lui et le reçut comme son roi. Au théâtre, où l'on jouait *Irène,* sa dernière tragédie, le public, à son arrivée, se leva comme un seul homme, et tous acclamaient et trépignaient de joie. Puis un acteur vint poser sur sa tête une couronne de lauriers, et mille voix criaient : « Gloire à l'homme universel! » A la fin du spectacle, la toile baissée un instant se releva et tous les acteurs couvrirent sa statue de palmes et de guirlandes. A sa sortie on se précipitait à ses pieds, on baisait ses vêtements... c'était un délire universel. Hélas! au bout de ce triomphe était la mort, la mort pleine de trouble et d'angoisse, telle qu'il l'avait tant redoutée. Il n'eut pas même ce misérable bonheur qu'il demandait au roi de Prusse, de pouvoir mourir « comme un chien[2], » c'est-à-dire « sans tout cet attirail dont on persécute le dernier moment de notre vie. » — Les prêtres entourèrent son agonie et lui arrachèrent une dernière confession :

« Je soussigné déclare qu'étant attaqué depuis quatre ans d'un vomissement de sang à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et n'ayant pu me traîner à l'église, M. le curé de Saint-Sulpice ayant bien voulu ajouter à ses bonnes œuvres celle de m'envoyer M. l'abbé Gauthier, prêtre, je me suis confessé à lui, et que si Dieu dispose

[1] De Ségur. *Mémoires.*
[2] Lettre à Madame du Deffant. 1764.

de moi, je meurs dans la sainte religion catholique où je suis né, espérant de la miséricorde divine qu'elle daignera pardonner toutes mes fautes, et que si j'avais scandalisé l'Eglise, j'en demande pardon à Dieu et à elle. »

Une lueur de vie et d'espoir apparut, et le malade se rétracta. « Ma pauvre enfant, répétait-t-il à sa nièce, Madame Denys, ils jetteront mon cadavre à la voirie. » — Il lutta, dit-on, contre le prêtre qui, dans ces instants terribles, entamait une controverse religieuse et exigeait une déclaration plus explicite :

— Croyez-vous à la divinité de Jésus-Christ? lui criait l'abbé Gauthier, en l'arrachant à sa léthargie.

— Au nom de Dieu, Monsieur, lui répondit Voltaire, ne me parlez plus de cet homme et laissez-moi mourir en paix.

Quoi qu'il en soit de ces détails plus ou moins contestés, il est certain que cette merveilleuse intelligence s'éteignit dans d'indicibles convulsions.

Il vaut la peine de transcrire ici la lettre dans laquelle le célèbre Tronchin retrace les derniers moments de cet homme à la fois si puissant et si faible[1] :

Si mes principes avaient eu besoin que j'en serrasse le nœud, l'homme que j'ai vu dépérir, agoniser et mourir sous mes yeux, en aurait fait un nœud gordien; et en comparant la mort de l'homme de bien, qui n'est que la fin d'un beau jour, à celle de Voltaire, j'aurais vu bien sensiblement la différence qu'il y a entre un beau jour et une tempête... Cet homme donc était prédestiné à mourir entre mes mains. Je lui ai toujours parlé vrai, et, malheureusement pour lui, j'ai été le seul... « Oui, mon ami, m'a-t-il dit bien souvent, il n'y a que vous qui m'ayez donné de bons conseils. Si je les avais suivis, je ne serais pas dans l'état affreux où je suis. Je serais retourné à Ferney; je ne me serais pas enivré de la fumée qui m'a fait tourner la tête. Oui, je n'ai avalé que de la fumée; vous ne pouvez plus m'être bon à rien. Envoyez-moi le médecin des fous! Ayez pitié de moi; je suis fou... » — De ce moment-là jusqu'à sa mort ses jours n'ont plus été qu'un ouragan de folie. Il en était honteux; quand il me voyait, il m'en demandait pardon. Il me priait d'avoir pitié de lui, de ne pas l'abandonner, surtout ayant de nouveaux efforts à faire pour engager l'Académie à travailler à un dictionnaire à l'instar de celui *Della Crusca*. Ce dictionnaire a été sa dernière idée dominante, sa dernière passion. Il s'était chargé de la lettre A, et il avait distribué les autres à vingt-trois académiciens, dont plusieurs, s'en étant chargés de mauvaise grâce, l'avaient singulièrement irrité. « Ce sont des fainéants, disait-il, mais je les ferai bien marcher; » et c'était pour les faire marcher que, dans l'intervalle de deux séances, il a pris tant de drogues et a fait toutes les folies qui l'ont jeté dans l'état de désespoir et de démence le plus affreux. Je ne me le rappelle pas sans horreur. Dès qu'il vit que tout ce qu'il avait fait pour augmenter ses forces avait produit un effet contraire, la mort fut toujours devant ses yeux. Dès ce moment, la rage s'est em-

[1] Lettre de Tronchin à Bonnet. 20 juin 1778.

parée de son âme. Rappelez-vous les fureurs d'Oreste : *Furiis agitatus obiit.*

Celui qui a pu se vanter d'être la pensée et la vie d'un siècle, obtint avec peine une tombe. Il fut inhumé à la hâte et presque clandestinement dans l'église du monastère de Scellières. Défense fut faite à l'Académie de prononcer son éloge, aux théâtres de jouer ses pièces.

Oh ! la folle entreprise de décréter le silence autour du nom de Voltaire ! — Que d'années se sont écoulées depuis ! et les mêmes admirations et les mêmes haines s'agitent encore autour de sa mémoire. Il semble que plus le temps nous éloigne de lui, plus son œuvre éclate dans sa redoutable grandeur. Voltaire à cette distance, nous apparaît comme l'un de ces hommes extraordinaires, marqués du sceau fatal du génie et que la Providence envoie sur le déclin des sociétés pour consommer leur ruine. Doué d'un talent prodigieux et universel, n'ayant ni force morale, ni vie intérieure, ni aspiration vers l'idéal, ni poésie, il a possédé toutes les puissances de destruction et s'en est servi pour frapper à la fois le mal et le bien. Partout où il a passé il n'a laissé que des ruines. De toutes les institutions auxquelles il a touché, l'Evangile seul, parce qu'il est éternel, est resté debout. Sans le vouloir, il a rendu au christianisme un service immense ; car il l'a forcé à séparer sa cause des causes purement humaines et de se retirer au désert pour s'y retremper dans la solitude et dans l'abandon, pour y puiser une vie nouvelle et un amour nouveau.

Félix Kuhn.

ÉTUDES CONTEMPORAINES

—

DE L'ÉTAT ACTUEL DE L'ÉGLISE ANGLICANE.

CHARGE DELIVERED BY THE LORD BISHOP OF LONDON.
1 vol. in-8°. 119 pages.

I.

Personne n'ignore que cette Eglise a conservé la hiérarchie épiscopale, à peu près telle qu'elle existait avant la Réforme. Du simple diacre, dont les fonctions ne durent le plus souvent qu'une année, le ministère s'élève jusqu'à l'archiépiscopat. Et même des deux archevêques qui dominent sur le clergé, c'est celui de Cantorbéry qui a la prééminence. Il est le primat de « toute l'Angleterre » tandis que son collègue d'York n'est que primat « d'Angleterre[1]. » Et l'une et l'autre relèvent de la couronne qui a remplacé la tiare dans le gouvernement ecclésiastique.

Ces primats sont à la tête des deux grandes provinces dans lesquelles l'Eglise est divisée; la première renferme 21 diocèses et celle d'York 7.

Comme la société civile, dont l'Eglise a copié les institutions, chacune de ces deux provinces possède un corps législatif ou parlement, appelé convocation, lequel est divisé en deux chambres, la haute et la basse. La première ne renferme que des seigneurs spirituels, c'est-à-dire des évêques. Elle est présidée par le primat. La seconde est formée des dignitaires, des députés des chapitres et du clergé.

Ce corps législatif ne siége plus, bien que pour la forme il soit convoqué en même temps que le parlement. L'Eglise s'étant immobilisée dans ses livres symboliques et dans sa discipline, n'a pas senti, jusqu'à cette époque, le besoin de recourir à un élément nouveau pour améliorer son organisation canonique ou modifier sa base dogmatique. D'ailleurs, étant complétement dominée par le pouvoir civil, les lois que sa convocation élaborerait n'auraient aucune valeur par elles-mêmes, il faudrait encore qu'elles passassent par les deux chambres du parlement national, au

[1] Nous ne nous chargeons point de faire connaître aux lecteurs de la *Revue* la différence que les Anglais ont aperçue entre « l'Angleterre » et « toute l'Angleterre. »

risque d'y être ensevelies. Cette position dépendante et précaire ne favorise pas la réunion de ce corps religieux.

Le pouvoir exécutif devrait appartenir au corps épiscopal, mais la prudence et peut-être la jalousie laïques s'y sont opposées. L'évêque n'a pour ainsi dire qu'une action morale sur son clergé. Il ne peut ni suspendre, ni révoquer un pasteur, ni même s'opposer à sa nomination quand il est dûment présenté par le patron de l'Eglise paroissiale. Le seul privilége qu'on lui ait laissé, c'est de poursuivre devant une cour compétente le pasteur qui manque à ses devoirs ou qui est infidèle à la mission qu'il s'est chargé de remplir. Ce n'est que sur les suffragants qu'il exerce une autorité directe. Comme ils relèvent uniquement de leurs titulaires, qui seuls leur fournissent leur traitement, ils se trouvent par cela même en dehors de l'autorité civile.

Le pouvoir judiciaire est confié à plusieurs tribunaux ecclésiastiques : la cour de l'archevêque de Cantorbéry, celle des archidiacres, la cour des consistoires et celle des conseils d'enquêtes, enfin la cour des Arches.

Les juges de ces cours sont des laïques. On les choisit parmi les avocats versés dans la connaissance du droit romain et du droit civil et canonique, parce qu'anciennement les lois civiles et ecclésiastiques étaient fortement enchevêtrées les unes dans les autres.

Les tribunaux civils ayant évoqué la plupart des causes qui se plaidaient devant ces cours, et le clergé étant rentré pour tous les faits qui naissent de nos rapports sociaux dans la loi commune, il se trouve que ces tribunaux ecclésiastiques ont fort peu de chose à faire. Depuis quelque temps cependant, la cour des Arches, qui connaît des *crimes* d'hérésie, a eu plusieurs causes à juger, entre autres celles des deux écrivains des *Essais et Revues*, MM. William et Wilson. Le président de cette cour, le docteur Lushington, appelé le doyen des Arches, les a condamnés à une année de suspension avec privation de traitement, et les a avertis de ne plus émettre d'opinions qui ne soient pas parfaitement d'accord avec les livres symboliques de l'Eglise.

Au-dessus de ces tribunaux se trouve la couronne qui juge en dernier ressort, assistée de son conseil privé. C'est à cette cour suprême qu'en ont appelé MM. William et Wilson.

Dans le gouvernement hiérarchique, c'est l'évêque qui est, au point de vue religieux, la pierre angulaire. Il en est l'unité. C'est lui qui admet à la communion de l'Eglise par la confirmation, qui forme et alimente le corps clérical par l'ordination et qui ouvre les édifices au culte par la consécration.

A côté de l'évêque et dans une position indépendante se trouve le doyen. Il est le gardien de l'église et des bâtiments qui en dépendent. Il doit aussi veiller à ce que le service divin qui se fait dans la cathédrale ne laisse rien à désirer. Et comme il était anciennement chargé par les règlements capitulaires de recevoir les voyageurs et de leur donner une

généreuse hospitalité, les doyens en ont conservé la singulière réputation d'aimer à tenir une bonne table. Le décanat n'est plus qu'une sinécure que l'on donne ou que l'on devrait donner à des ministres qui ont blanchi dans le service des autels. L'évêque a en outre auprès de lui un conseil ou chapitre, dont les membres ont conservé le nom de chanoine. Leur nombre varie de quatre à dix. Ainsi que les doyens, les chanoines sont attachés à l'Eglise et non à la personne du prélat. Il en résulte que des cathédrales, qui n'ont point d'évêque, comme Westminster, ont néanmoins un chapitre. Le revenu d'un chanoine est appelé une prébende. Les chanoines ne sont pas obligés de demeurer au chef-lieu du diocèse. Ils doivent y venir à tour de rôle pour le service. Ils ne pourraient d'ailleurs faire autrement, puisqu'ils sont presque tous pourvus de bénéfices, eux seuls ayant conservé le cumul.

Immédiatement au-dessous de l'évêque, et sous sa direction, se trouvent les archidiacres ou vicaires généraux. Ils sont à la tête de chacun des diaconats dans lesquels le diocèse est divisé. Ils remplacent l'évêque dans plusieurs de ses fonctions, entre autres de faire des tournées d'inspection et d'installer les pasteurs. Leurs pouvoirs étaient anciennement considérables, puisqu'ils avaient dans leur juridiction une cour ecclésiastique. De nos jours encore ils forment la partie active du conseil épiscopal.

Sur l'échelon immédiatement au-dessous, et en suivant la subdivision du diocèse, nous trouvons les doyens ruraux. Ils assistent de leur lumière et de leur expérience les archidiacres, et n'ont qu'une autorité purement morale sur le clergé de leurs doyennés respectifs.

Enfin nous arrivons au clergé paroissial proprement dit, dont les doyens ruraux font partie. Il prend différents noms suivant l'origine, la nature et la quotité du revenu qui y est fixé. Si le pasteur reçoit les dîmes et jouit de tous les droits et avantages attachés à la paroisse, c'est un recteur. Si, au contraire, ces dîmes sont perçues soit par un laïque, soit par une corporation ecclésiastique, qui ne laissent au titulaire que des redevances inférieures ou un traitement fixe, c'est un vicaire. Ces deux postes sont appelés bénéfices (*livings*), parce qu'un revenu légal et inaliénable y est attaché. Il y a près de 12,000 bénéfices dans l'Eglise anglicane.

A ce clergé paroissial, il faut ajouter un nombre fort considérable de suffragants (*curates*), qui reçoivent leur traitement de leurs titulaires. Anciennement, ce dernier était libre d'offrir ce qu'il voulait à son suffragant, mais depuis quelque temps, il lui est interdit d'offrir moins de 2,500 francs.

Comme chacune des Eglises de paroisse a été primitivement construite et dotée ou par le seigneur du lieu, ou par l'évêque, ou enfin par le prince, il en est résulté pour ces personnes un droit de présentation qui équivaut à celui de nomination du pasteur. Ce droit se transmet comme

toute autre propriété. Il s'hérite, se vend, s'échange ou se donne. La couronne possède 1,144 bénéfices; les évêques ou chapitres 1,853, et le reste appartient à la noblesse ou aux grands propriétaires.

Les évêques sont nommés en réalité par la couronne et en apparence par le chapitre qui reçoit un « congé d'élire », c'est-à-dire l'ordre de se réunir et de nommer celui qu'on lui indique. A leur entrée en fonction, les évêques sont installés et les archevêques intronisés.

Les doyens et les autres dignitaires sont également nommés par l'Etat.

L'Eglise anglicane est sans contredit la plus riche de la chrétienté. Il est difficile de fixer le chiffre exact de ses revenus. Comme ils proviennent de propriétés immobilières, ils augmentent au fur et à mesure que ces propriétés acquièrent plus de valeur. Les uns portent ses revenus annuels à 125 millions, d'autres les élèvent jusqu'à la somme de 170 millions.

Ces immenses richesses se trouvant fort mal distribuées, le gouvernement a nommé une commission, composée des prélats et des principaux ministres et fonctionnaires de l'Etat, pour introduire plus d'équité dans leur répartition. Par suite des travaux de cette commission, les revenus des évêques ont été fixés dans les limites de 100 à 125,000 francs. L'évêque de Durham reçoit 200,000 francs; son collègue de Londres, 250,000 francs, ainsi que l'archevêque d'York. Le primat de « toute l'Angleterre» a un budget de 375,000 francs. Il n'y a que l'évêque de l'île de Man qui touche la modique somme de 50,000 francs.

Lorsque les revenus d'un évêché dépassent ces chiffres, le surplus doit être versé dans une caisse générale, qui est à la disposition de la commission ecclésiastique. Mais l'on nous dit que de certains évêques ont beaucoup de peine à se soumettre à cette condition. Ils opposent une force d'inertie, des fins de non-recevoir, prennent des détours et refusent même. Il y en a un qui a touché 625,000 francs de plus que le revenu qui lui est alloué, et qui est parvenu à ne donner à la commission qu'une fort petite somme.

Les doyens touchent 25,000 francs par année, et ont la jouissance d'une maison considérable appelée le doyenné.

Les revenus des places de pasteur présentent des différences énormes. Il y en a qui fournissent à leurs titulaires 40,000 francs et d'autres 1,000 à 1,500 francs.

Cette Eglise n'est pas seulement comblée de richesses, elle l'est aussi d'honneurs. Quand on s'adresse à un archevêque, il faut l'appeler « Votre Grâce » et lui donner le titre de « plus révérend père en Dieu, » et quand on parle à un évêque, il faut l'appeler « Monseigneur » et le qualifier de « très révérend père en Dieu. » Le premier suit immédiatement les princes du sang, les seconds viennent après les vicomtes et avant les barons ou simples lords. Et tous, à l'exception de deux, font partie de la chambre haute et forment un corps considérable dans la législature.

Les villes qu'ils habitent sont des siéges, les églises dans lesquelles ils ont leur stalle sont des cathédrales, leurs demeures sont appelées des palais et leurs équipages portent pour armoirie une couronne épiscopale.

La base dogmatique de l'Eglise anglicane, la seule sur laquelle ait porté la Réforme, est composée de la liturgie et de la confession de foi. Le premier de ces deux symboles a été élaboré sous Edouard VI, en 1548, puis modifié en 1552, et à ces deux époques, rendu obligatoire par un acte du parlement. Abolie par Marie la Sanguinaire, qui rétablit le catholicisme, la liturgie fut remise en vigueur par Elisabeth en 1559, et rendue obligatoire par une décision du parlement en 1562, avec la confession de foi qui renfermait d'abord, sous Edouard VI, 42 articles, mais qui fut réduite à cette époque à 39.

Quant à sa discipline, elle fut élaborée en partie en 1571, puis augmentée en 1597. Elle fut alors publiée avec la sanction de tous les pouvoirs. Remaniée et jetée dans un seul moule en 1603, sous Jacques Ier, elle ne fut à cette époque revêtue que de la sanction royale ; aussi n'est-elle obligatoire que pour ces canons qui avaient reçu précédemment l'approbation des deux chambres. Cette discipline canonique abonde en anathèmes contre ceux qui refusent de croire à la parfaite orthodoxie de l'Eglise dans son organisation comme dans ses dogmes.

Cette Eglise ayant conservé dans son sein deux éléments bien distincts, l'un qui lui a été légué par le catholicisme romain, et l'autre qu'elle a reçu de la Réforme, il en est résulté un double courant qui a entraîné le clergé et les fidèles dans deux directions différentes, et a formé ces deux partis qui ont pris les noms de haute et de basse Eglise. Le premier se rattache à la doctrine de la succession apostolique aux droits divins de l'épiscopat et au pouvoir qui en découle, et s'alimente par conséquent de cet esprit théocratique dont Rome est la plus haute expression. L'autre se place sur le terrain des Ecritures, et accepte comme vérités absolues le symbole dogmatique que la Réforme en a extrait. Fort éloigné de l'esprit hiérarchique, il respire un souffle plus libéral, et veut relever du grand mouvement du seizième siècle. Le premier attache une haute importance à la forme et aux cérémonies du culte; il met la liturgie au niveau des Ecritures, et en suit les prescriptions avec une scrupuleuse fidélité. Conservateur par excellence, il a toujours plaidé, dans les convocations, la cause de l'uniformité absolue, et a invariablement repoussé les demandes des puritains. Il n'éprouve aucune sympathie pour les Eglises qui ne sont pas sur la même base ecclésiastique que la sienne, et ne se sent nullement enclin à les aider dans leur lutte avec Rome. Dans le domaine de la politique, il était primitivement opposé à toute innovation qui pouvait étendre les libertés religieuses du pays. La glorieuse révolution de 1688 ne lui a nullement souri, et les Stuarts ont toujours compté dans son sein un grand nombre de partisans. En politique, il se rattache généralement au parti tory, au triomphe duquel il travaille par son influence et ses ri-

chesses. Le parti de la basse Eglise n'attache pas une importance aussi absolue à la liturgie; sans doute il la croit fort supérieure à celle des autres Eglises, mais il ne pense pas pour cela qu'elle soit sans défaut, et a voté plusieurs fois pour qu'on lui fasse subir quelques changements. Il fait plus de cas que le parti opposé des 39 articles, parce qu'il y trouve une expression assez fidèle de l'orthodoxie évangélique, dont il nourrit sa foi et qui fait la base de son enseignement. Il accepte le gouvernement ecclésiastique de son Eglise, mais n'y attache aucune idée superstitieuse et ne la fait pas descendre directement de Jésus-Christ par la succession apostolique. Pour lui le chrétien marche avant l'anglican, et l'Eglise universelle avant celle d'Angleterre. Il n'éprouve aucune antipathie pour la dissidence, et prend un sérieux intérêt au bien-être et au développement des Eglises réformées du continent. En politique, il est whig [1] ou libéral, et c'est sous son impulsion ou avec sa coopération que la liberté religieuse a triomphé en Angleterre.

Il ne faudrait pas conclure de ce tableau que sur le terrain les lignes se dessinent avec la même netteté. Il y a des nuances infinies entre ces deux grands partis qui se partagent et souvent se disputent l'Eglise anglicane; on aurait de la peine à déterminer le point où l'une commence et l'autre finit. Ce sont les ultras des deux côtés qui aident le peintre à fixer et grouper ses traits, mais sur la ligne intermédiaire, il y a un mélange d'idées, de sentiments d'opinions où il serait difficile de se reconnaître. De nos jours surtout, vous rencontrez des membres du parti de la haute Eglise fort libéraux, et des ministres de la basse Eglise entichés de leurs priviléges imaginaires. Néanmoins ces deux tendances existent encore et sont corrélatives aux deux éléments que nous avons signalés plus haut. Chacune a ses organes religieux, littéraires et politiques, et même son université.

Il s'est formé dernièrement un troisième parti qui répudie le fétichisme hiérarchique de la haute Eglise, et rejette avec une égale ardeur l'exclusivisme dogmatique de la basse Eglise. Ce parti s'appelle (*the broad church*) la large Eglise. Nous le soupçonnerions cependant plus disposé à élargir l'Eglise sur la base dogmatique que dans son organisation et le rituel de son culte. Il plaide la cause d'un christianisme plus libéral. Il serait heureux d'introduire dans l'Eglise une orthodoxie rationnelle. Il a peu de sympathie pour les dissidents, et toutes les fois qu'il parle de leur grand prédicateur Spurgeon, il le fait sans aucun ménagement. Comme tous les partis qui veulent attirer l'attention, et se faire une place dans la société, il parle fort haut, et croit justifier sa naissance en blâmant tout le monde. On dit que l'organe de ce parti est la *Revue du samedi*,

[1] Nous prenons ces expressions de tory et de whig dans leur ancienne acception, car de nos jours elles n'ont plus le même sens. Bien des mesures libérales ont été proposées et soutenues par les torys, tandis que le parti whig a montré dans maintes circonstances un esprit très conservateur.

dont les écrivains appartiennent en grande partie à l'université de Cambridge.

II.

Un des moyens d'action dont se servent les évêques pour imprimer à leurs clergés respectifs la direction dans laquelle ils désirent les voir marcher, est de les réunir tous les trois ou quatre ans dans une des principales villes de leur diocèse ou au chef-lieu, dans le but de leur adresser collectivement un discours; ces réunions qui ont remplacé les anciens synodes s'appellent en anglais « visitations, » sans doute parce qu'elles tiennent lieu de la visite que chaque évêque devrait faire aux pasteurs placés sous ses soins. Elles ne durent que deux ou trois heures, et sont composées de la lecture des prières du jour, d'un sermon prêché par un des prédicateurs les mieux doués du diocèse, et du discours épiscopal, auquel les Anglais ont donné l'ancien nom français de « charge. » Dans ce discours, l'orateur donne à ses administrés ecclésiastiques tous les conseils que sa sollicitude pastorale lui suggère. Il leur signale les difficultés que le courant de l'opinion ou l'état général de la société peut susciter à l'Eglise, et leur indique les moyens de les surmonter. Il censure les pasteurs paresseux, secoue les indifférents, réveille les endormis, encourage les actifs et stimule le zèle de tous.

Nous avons sous les yeux le discours que le docteur Tait, évêque de Londres, a adressé à son clergé dans la réunion quatriennale qu'il a tenue au mois de novembre dernier, et dont les journaux se sont occupés, soit pour le blâmer sans mesure, soit pour l'approuver sans réserve. Comme il renferme un exposé des plus clairs de la situation de l'Eglise anglicane, les lecteurs de la *Revue* nous sauront gré de leur en donner la substance, à laquelle nous ajouterons quelques réflexions.

Le plus sérieux des dangers qui menacent cette Eglise se trouve dans la tendance de notre époque à vouloir surfaire l'intelligence et la raison aux dépens de la conscience, ou à substituer au sentiment l'élément unique de la pensée. C'est sous l'action de ce sentiment fort peu philosophique que la libre recherche a entrepris des travaux de critique religieuse, qui jettent l'inquiétude dans les âmes, et mêlent à toutes nos convictions le dissolvant le plus funeste.

Quelle doit être la conduite du clergé, se demande le pieux évêque, en présence de ce danger? Se contentera-t-il de le dénoncer au public religieux, d'en parler avec le ton du mépris ou de la menace? Agir de la sorte serait méconnaître l'essence morale du protestantisme, ce droit que tout homme possède d'être l'instrument de ses propres convictions, et de s'assimiler par le travail de l'intelligence les vérités de l'Evangile. Faudra-t-il, parce que des savants sont arrivés à des conclusions erronées ou aventureuses, rejeter ce noble instrument de la raison que Dieu nous a

donné pour chercher la vérité et la défendre? Mettons-nous au contraire à l'œuvre, convaincus qu'en dernier ressort, toutes les recherches entreprises dans des intentions droites et par des motifs élevés concourront aux progrès de la vérité révélée.

Sans doute, ils sont nombreux ces jeunes gens qui, par amour pour la nouveauté et par un pur désir de faire opposition aux doctrines reçues, ou peut-être aussi pour faire croire à des connaissances qu'ils n'ont pas et se donner une valeur scientifique, adoptent sans plus informé les résultats de le critique négative. Il n'y a pas grand'chose à faire vis-à-vis de semblables adversaires, si ce n'est de mettre en peu de mots leur ignorance à découvert et faire naître dans leur cœur, si c'est possible, les germes de l'humilité.

Mais que de personnes sincères et intelligentes qui ont été troublées par toutes les questions que la science critique et la théologie ont soulevées de nos jours! Quelle est la nature de l'inspiration et quelles en sont les limites? Les récits historiques de la Bible sont-ils exempts de toute erreur? Le surnaturel n'est-il pas la négation de l'immutabilité des lois qui régissent l'univers? Les progrès des sciences s'accordent-ils avec les données de la Bible? En quoi consiste l'œuvre de Jésus-Christ et son action sur l'âme? Les livres symboliques de l'Eglise sont-ils bien l'expression fidèle de la vérité?

Que doit faire le serviteur de Dieu dans des circonstances aussi graves? car il n'est pas seulement appelé à répondre aux besoins d'une conscience alarmée par le sentiment du péché, il faut aussi qu'il puisse relever une âme des doutes qui la tourmentent, et s'éclairer sur la valeur des questions que les travaux incessants de la science posent à notre génération. Qu'il le fasse alors avec le calme et la charité qu'un pasteur chrétien doit toujours posséder, se fixant d'abord solidement sur les points communs, pour passer ensuite à ceux sur lesquels on diffère, et qu'il parle de telle sorte que son contradicteur puisse être convaincu qu'il n'est mu que par un amour désintéressé de la vérité et un sincère désir de lui être utile. S'il aborde ces questions en chaire, il devra le faire avec une parfaite connaissance de la matière, et surtout ne pas oublier que l'opinion publique veut être traitée avec prudence et ménagement. Ce n'est jamais par des dénonciations dogmatiques et de stériles menaces ou par de violentes sorties contre le scepticisme et la corruption du siècle que l'on obtiendra le concours et l'assentiment des hommes intelligents. Il sera même sobre de discours apologétiques, lesquels font souvent naître plus de doutes qu'ils n'en dissipent, et exposent le prédicateur à s'attaquer à des fantômes ou à triompher d'ennemis qui n'ont jamais existé. C'est l'Evangile qu'il faut prêcher, avec ses applications multiples aux besoins des individus comme des sociétés, sans cependant perdre de vue ces âmes que le courant des idées nouvelles emportent vers des rivages où plusieurs ont sombré.

Mais si la libre recherche est dangereuse pour le laïque, ne l'est-elle pas encore plus pour le pasteur? Pourquoi aborder des études qui peuvent le faire entrer à pleines voiles sur une mer orageuse et fertile en naufrages? Ne fera-t-il pas mieux de fermer l'oreille à ces bruits qui pourraient le troubler dans l'exercice de son ministère, et se tenir à l'écart? Cela n'est pas possible dans ces contrées éclairées des lumières de la Réforme. Les ministres de la religion n'y forment pas une société à part, comme qui dirait une caste sacerdotale. Elevés dans les universités avec la jeunesse qui doit embrasser des vocations séculières, vivant de la vie commune et unis à la nation dans ses légitimes intérêts, ils ne peuvent rester étrangers aux questions que la science a mises à l'ordre du jour, surtout quand elles touchent par quelque côté aux vérités religieuses qu'ils sont appelés à prêcher. On contestera, il est vrai, la liberté du pasteur de l'Eglise anglicane; on dira qu'il n'est pas autorisé à se livrer à ces investigations, et à se créer sur le terrain de la science théologique de nouveaux horizons, ayant fait le sacrifice de sa liberté quand il est entré dans les ordres. Sans doute, l'Eglise demande à ceux dont elle accepte les services une déclaration par laquelle ils s'engagent à enseigner les vérités renfermées dans ses livres symboliques, vérités qui sont sa raison d'être, et auxquelles elle veut rendre témoignage; mais parce qu'il a pris ces engagements, il ne doit pas se croire dispensé pour cela de suivre toutes les évolutions de la pensée religieuse. Sa vocation lui en fait un devoir, seulement il faut qu'il procède dans ses recherches avec une grande droiture et en demandant à Dieu le secours de son Esprit. Il pourra se sentir, dans le courant de ses travaux, bien souvent abattu, et passer par ces moments dont Dieu seul connaît l'amertume. Oh! que ses frères lui témoignent alors la plus cordiale sympathie! car si ses doutes se résolvent en une négation des doctrines qu'il s'est engagé à enseigner, il devra se retirer du rang des pasteurs de l'Eglise. C'est ce qu'ont fait bien des ministres sous l'influence de vues fort différentes, les uns par sympathie pour les formes et les traditions du catholicisme, d'autres par répugnance pour les rites et l'organisation de leur Eglise; et quoique celle-ci ait vivement senti ces pertes, néanmoins elle n'admettra jamais que les membres de son clergé se soient exclus par leurs engagements de la catégorie de ceux qui poursuivent la vérité pour la vérité elle-même. Elle se priverait ainsi du concours de ces docteurs illustres qui, après avoir acquis par de fortes études des convictions aussi profondes qu'éclairées, les ont mises avec bonheur à son service.

Bien des personnes prétendent, il est vrai, que la libre recherche doit précéder l'entrée dans le ministère. Jusqu'à ce moment, disent-elles, le candidat a toute liberté de parcourir le vaste champ de la critique moderne, et d'embrasser toutes les conjectures qu'elle livre à la méditation des hommes religieux, mais une fois entré dans les ordres, il a aliéné cette liberté; il ne peut revenir sur les doctrines qu'il a juré d'enseigner. Sans doute, la

consécration fait peser sur le pasteur une responsabilité considérable, lui qui a été appelé à passer par un temps de préparation, qui a reçu des avertissements solennels, qui a contracté des engagements d'une haute valeur; mais personne ne pourra conclure des termes mêmes de cette consécration que le pasteur se soit engagé à fermer l'oreille à la voix de sa conscience, à étouffer toute aspiration vers des régions intellectuelles supérieures, à sonder les fondements sur lesquels repose le christianisme. Lorsqu'il reçoit l'imposition des mains, l'Eglise demande à Dieu de le guider, pour qu'il puisse croître en connaissance et se faire une idée de plus en plus claire de la vérité. Si, dans ses recherches subséquentes, il adopte d'autres principes que ceux de l'Eglise, et qu'il agisse conformément à ses nouvelles convictions, le respect et la sympathie de ses frères l'accompagneront dans sa retraite; s'il croit devoir, au contraire, rester à son poste, c'est qu'il conserve encore pour l'Eglise un profond attachement, à l'aide duquel il pourra triompher des doutes qui l'assiégent.

Mais c'est aux évêques, dit-on, à prendre les mesures pour écarter le danger ou épargner à l'Eglise ces chutes qu'elle déplore. Par l'ordination qu'eux seuls ont le droit de conférer, ne tiennent-ils pas les clefs du sanctuaire? Qu'ils en rendent donc l'entrée un peu moins facile ou qu'ils déploient une intelligente perspicacité vis-à-vis des candidats qui leur demandent l'imposition des mains. C'est exiger d'eux plus qu'ils ne peuvent donner. Ils doivent examiner sérieusement, avertir, conseiller, demander des délais; mais il ne leur est pas permis de pénétrer dans le for intérieur pour savoir ce qui s'y passe, ou de donner des contours à des opinions qui ne font que l'objet d'un doute. En agissant de la sorte, ils courraient risque d'éloigner des consciences délicates ou des intelligences d'élite.

Loin de vouloir resserrer l'entrée dans les ordres, l'évêque de Londres serait disposé, en dépit des alarmes, à l'élargir. A une époque comme la nôtre, où un esprit de recherche s'est emparé des intelligences, la confiance est la meilleure politique. Quelque étroite que pourrait être l'entrée dans les ordres sacrés, elle serait encore trop large pour les hypocrites et les mondains, tandis qu'elle laisserait dehors les âmes les plus nobles, les cœurs les plus purs.

C'est aux universités à se montrer à la hauteur de l'époque. Qu'elles fournissent à l'Eglise une jeunesse studieuse et animée d'une piété éclairée. Que les professeurs signalent à leurs élèves tous les détours de la pensée théologique et leur en fassent connaître les écueils; qu'ils les munissent enfin de toutes les armes nécessaires pour le combat que le christianisme biblique livre à ses adversaires sur le terrain de la science et de la foi et auquel tout ministre du saint Evangile doit prendre part.

Mais ce n'est pas seulement du côté de la science que viennent les difficultés au milieu desquelles se meut l'Eglise anglicane, l'excessive liberté qui permet à toutes les opinions de se produire et à toutes les sectes de

se développer lui en suscite de bien nombreuses. Unie à l'Etat, ses mouvements ne peuvent pas avoir la libre allure des Eglises indépendantes; car dans une association de ce genre, il faut toujours faire le sacrifice d'une certaine mesure de liberté, sacrifice qui est largement compensé par les avantages qu'elle en retire. C'est à l'aide de cette union, ajoute l'évêque de Londres, qu'elle a pu diviser le pays tout entier en paroisses et atteindre chaque membre de la grande communauté. Cette union garantit l'indépendance du clergé vis-à-vis des fidèles, multiplie les rapports qu'il est appelé à soutenir avec toutes les classes de la société et lui donne ainsi une place considérable dans la nation. Ces avantages avaient tellement frappé les puritains du seizième siècle, qu'ils ne pouvaient s'imaginer qu'une Eglise pût être séparée de l'Etat, et de nos jours que de pasteurs dissidents qui se trouveraient heureux d'être dans les rangs du clergé national. Et bien que des milliers de voix préconisent le système volontaire, l'on peut être convaincu que la majorité de la nation est favorable au maintien d'une église établie.

Malgré les nombreux avantages dont jouit l'Eglise anglicane, elle se trouve néanmoins dans une position difficile. Elle est peut-être la seule de toutes les Eglises nationales qui se soit maintenue au milieu d'une liberté religieuse sans limite et sous le feu croisé d'une multitude d'adversaires. Répudiant l'emploi de toute espèce de mesures coactives, ne voulant se servir d'autres armes que celles de la persuasion, elle se soutient par sa propre force et ne tire son principe de vie que d'elle-même. Tout fait donc espérer qu'elle se maintiendra à la hauteur de sa mission et qu'elle sera pour le peuple anglais une source de lumière et un véhicule de piété. Mais comme on a exagéré le nombre des personnes qui se sont séparées de l'Eglise, le savant docteur donne ici des détails d'un haut intérêt sur les forces comparatives des différents corps religieux qui se partagent la population d'Angleterre [1].

L'Eglise anglicane fournit dans ses édifices religieux des places pour 29 p. 100 de la population, tandis que toutes les autres dénominations n'en fournissent que pour 27, savoir : 12 p. 100 par les méthodistes, 6 p. 100 par les indépendants, 4 p. 100 par les baptistes, 1 p. 100 par les catholiques-romains et le reste par les autres sectes. Dans ce tableau ne figure pas une multitude de salles et de bâtiments temporaires dont le clergé se sert pour des services extra-légaux.

La population religieuse se partage donc par parties égales quant à l'étendue des édifices religieux; mais cette égalité cesse lorsqu'on supputе le nombre des pasteurs. On en compte 6,405 parmi les dissidents et 17,320 dans l'Eglise anglicane. Un ministre a donc plusieurs congrégations à desservir, tandis que l'existence d'une Eglise entraîne toujours

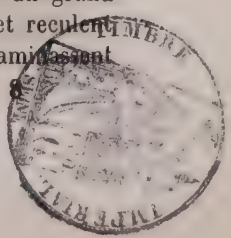
[1] L'Ecosse et l'Irlande ne figurent pas dans cette statistique.

la présence d'un pasteur, avec cet ensemble de mesures qui contribuent au bien-être religieux d'une paroisse.

Les dissidents reprennent leur avantage sur le terrain des écoles du dimanche. Le nombre des élèves surpasse celui des élèves de l'Eglise établie de 200,000. Mais ils le perdent aussitôt dans le domaine de l'enseignement primaire, car sur 22,647 écoles que l'Angleterre compte, l'Eglise en entretient 19,549, et cette supériorité elle la conserve, mais avec une majorité moins considérable, dans le chiffre des écoles du soir. Enfin, sur cent mariages, quatre-vingts sont bénis par le clergé épiscopal.

De toutes les communions chrétiennes qui se partagent en Angleterre l'empire des âmes, l'Eglise établie est la seule qui exerce une influence décidée sur les classes élevées. La cour, la noblesse, les grands propriétaires lui appartiennent, et nous avons vu combien son action est presque sans partage sur les pauvres par le moyen des écoles. Elle embrasse donc les deux extrémités de l'échelle sociale; aussi sa sphère d'activité est-elle considérable.

Pourrait-on l'élargir encore, se demande l'orateur? Y aurait-il moyen de ramener dans son sein les multitudes qui l'ont quittée. Il est en Angleterre une foule de personnes qui reconnaissent la parfaite orthodoxie des 39 articles, et qui se joignent de temps en temps à son culte. Elles ne sont retenues que par quelques phrases liturgiques sur lesquelles elles mettent un accent par trop prononcé. Retranchez donc ces phrases compromettantes, enlevez ces pierres d'achoppement devant les pas de ces âmes pieuses. — Cela n'est pas facile, répond l'évêque. — L'Eglise craint que ses pertes ne soient plus considérables que ses gains. Beaucoup de fidèles, dont la piété embrasse les formulaires jusque dans leurs plus petits détails, verraient avec une vraie peine ces retranchements. D'ailleurs ces phrases, qui peuvent donner lieu à des interprétations extrêmes, sont corrigées par l'enseignement général des livres symboliques. Ils reposent sur ce principe que Christ est mort pour tous les hommes, et que nous devons considérer comme enfants de Dieu en Christ tous les baptisés. Ni la liturgie ni le catéchisme ne favorisent les principes calvinistes; aussi tout changement qui aurait pour but de porter atteinte à la doctrine de l'amour de Dieu embrassant par Jésus-Christ tous les hommes d'une égale étreinte serait vivement senti par l'immense majorité des pasteurs et des laïques. La seule chose que l'on pourrait faire à l'heure qu'il est, ce serait de modifier les termes de la souscription imposée à tous ceux qui demandent l'ordination. Bien que cette souscription ne soit pas autre chose qu'une déclaration que l'on ne voit rien dans la liturgie et la confession de foi qui soit contraire aux saintes Ecritures, et qu'on adhère en conséquence à ces symboles en toute sincérité, néanmoins, comme un grand nombre de candidats au ministère y trouvent plus que cela et reculent devant cet engagement, il serait important que les évêques examinassent



la question sérieusement pour la faire passer ensuite sous les yeux de la législature.

Mais un des moyens dont l'Eglise pourrait faire usage pour gagner des adhérents ou convertir des adversaires serait de se dépouiller de son esprit par trop clérical, et de faire un cordial appel au concours des laïques. Elles sont nombreuses les personnes, surtout dans les classes moyennes, qui sont entrées dans les Eglises libres pour pouvoir donner essor à leur pieuse activité et à leur dévouement chrétien. Ces auxiliaires sont éminemment utiles dans une multitude d'œuvres morales, philanthropiques ou religieuses. Que le clergé comprenne le mouvement qui tend à unir dans une action commune et pour le plus grand développement de la piété pratique l'élément laïque à l'élément ecclésiastique.

Les pasteurs élargiront aussi le cercle de leur activité s'ils savent faire un usage modéré et conciliateur du puissant instrument qu'ils possèdent dans l'enseignement primaire. Ils en sont les soutiens et les protecteurs. Que l'éducation y soit aussi libérale que possible, qu'on ne fasse dans les écoles aucune distinction entre les élèves, et que ceux-ci ne soient assujettis à aucune forme religieuse que leurs parents n'auraient pas adoptée. Que l'esprit qu'on y respire soit essentiellement libéral, tout en ne perdant pas de vue les intérêts spirituels des enfants qui appartiennent à l'Eglise; que les évêques eux-mêmes fassent tous leurs efforts pour réparer la brèche à jamais regrettable que leurs prédécesseurs du siècle dernier ont faite à l'Eglise lorsqu'ils ont interdit à John Wesley l'exercice du ministère; sans cette mesure insensée, il n'aurait pas eu l'idée de s'en séparer, et ses disciples, dont le nombre s'élève à près d'un million, en feraient encore partie. Enfin, que le clergé entretienne avec les dissidents des rapports pleins de bienveillance, se rappelant les pieuses et libérales exhortations que l'archevêque Sancroft adressait, en 1688, au corps pastoral tout entier, l'invitant à soutenir des relations affectueuses non-seulement avec les frères séparés, mais avec les membres de toutes les Eglises réformées du continent, leur tendant la main sur le terrain commun des saintes Ecritures, et vivant avec eux dans la paix et dans la charité.

Ici l'évêque de Londres, après s'être arrêté un instant sur la question des taxes d'Eglise (*church rates*) dont il demande au parlement une prompte solution [1], quitte le terrain général pour aborder les difficultés

[1] Ces taxes, qui sont une source de tiraillements et de luttes, sont des impositions locales votées par les communes pour l'entretien et la réparation des églises. Les dissidents demandent à en être exonérés, puisqu'ils ne se servent pas de ces églises et qu'ils pourvoient eux-mêmes à l'entretien de leurs chapelles. Cette demande, qui est au fond très juste, n'a pas encore été accueillie par la législature, parce qu'elle craint que si on relevait les dissidents de ces dépenses, un grand nombre d'anglicans tièdes ou indifférents ne fussent disposés à se séparer de l'Eglise pour jouir de l'exonération, au grand dommage des édifices religieux.

qui se rattachent à son diocèse. La plus considérable de toutes a sa source dans le rapide accroissement de la population. En 1861 le diocèse de Londres renfermait 2,570,079 âmes. Pour faire face aux besoins religieux de cette immense population, l'Église met à son service 498 édifices religieux auxquels se rattachent 980 pasteurs titulaires ou suffragants. C'est une église pour 5,000 âmes et un pasteur pour 2,500. A ces églises il faut ajouter les chapelles qui appartiennent à des colléges ou à d'autres établissements publics et dont le nombre est assez considérable.

Si ces églises et ces pasteurs étaient repartis également, ce tableau présenterait quelque chose d'assez satisfaisant, ou du moins il n'y aurait pas grand reproche à adresser aux autorités compétentes; mais malheureusement il n'en est rien. On compte 34 paroisses avec une population qui varie de 50 à 400 âmes, et 82 autres qui en comptent de 10,000 à 30,000! Il y a des paroisses de 14,000 âmes qui ont six pasteurs, et d'autres du même chiffre qui n'en ont qu'un!

La population du diocèse a augmenté, en dix ans, de 424,232 personnes, et pendant ce même espace de temps il a été construit 66 églises, sans compter 21 bâtiments temporaires. De ces chiffres l'on pourrait conclure que l'Église suit de près dans ses efforts les progrès de la population; l'on se tromperait cependant, car le plus grand nombre de ces églises nouvelles ont été construites dans les quartiers riches, tandis que ce sont les quartiers pauvres qui ont vu leur population augmenter d'une manière effrayante. Les lacunes seraient donc considérables si les dissidents et les catholiques-romains ne les comblaient en partie par une louable activité [1].

A ce sujet l'orateur fait un pressant appel aux paroisses riches pour qu'elles viennent au secours de celles qui sont sous le poids d'une accablante pauvreté. Il est des districts de plus de 10,000 âmes qui ne possèdent, à l'exception du pasteur et du docteur, pas une famille qui puisse entretenir une domestique. Ces paroisses sont hors des grandes artères de Londres. Pour s'y rendre, il faut consacrer une partie de la journée. Elles sont habitées par des ouvriers de toutes les catégories et par des

[1] Nous n'avons pu nous procurer le chiffre exact des bâtiments religieux que possèdent les dissidents et les catholiques-romains. Nous le croyons égal à celui des Églises anglicanes, s'il n'est pas supérieur. Il se pourrait que le personnel du ministère fût un peu moins considérable, mais cette différence est amplement compensée par les nombreux agents qu'entretiennent les associations religieuses. La Société des missions de la cité de Londres salarie 400 évangélistes qui parcourent dans tous les sens cette ville, chacun dans le district qui lui est assigné. Une autre société a sous sa direction 190 personnes pieuses et bien douées qui sont chargées de pénétrer dans ces intérieurs où elles sont mieux à leur place que des hommes, et où elles portent des consolations, des conseils, et ajoutent une lecture de la Bible. Nous ne pensons pas nous écarter beaucoup de la vérité en avançant que 2,000 personnes sont employées sous des noms, des caractères et des titres différents à répandre les vérités salutaires de l'Évangile dans cette immense métropole.

marchands ambulants de la classe la plus infime. La seule aristocratie qu'on y rencontre est composée de ces petits boutiquiers qui ont pour toute clientèle les pauvres qui les entourent.

Le pieux docteur déverse un blâme sévère sur les pasteurs qui ne se dévouent pas corps et âme au bien-être de leurs paroissiens. Il engage tous ses auditeurs à déployer une grande énergie pour vaincre le mal et faire régner autour d'eux une piété éclairée. Il cite avec éloge les efforts du Comité central de secours et des autres sociétés qui se sont donné pour mission de placer les besoins des habitants de l'est sous les yeux de ceux de l'ouest dans le but de provoquer chez ceux-ci de nombreux secours. Il rappelle la noble conduite de ces officiers de la garde royale qui, après avoir donné leur argent, donnaient encore leur temps en visitant eux-mêmes ces districts abandonnés. Il remercie ces généreux chrétiens qui, par des dons considérables, ont élevé des églises et fourni en outre les moyens d'y rattacher le personnel ecclésiastique d'une paroisse. Il prie ses frères de suppléer au manque d'édifices religieux en augmentant le nombre des services non-seulement le dimanche, mais sur semaine, et témoigne le désir que leurs églises soient ouvertes toute la journée, pour que les pauvres puissent y trouver à l'occasion un lieu de recueillement pour la prière. Il les invite à recommander à la généreuse sympathie de leurs paroissiens la Société pour l'érection d'édifices religieux et celles qui ont été fondées soit pour augmenter le nombre des suffragants, soit pour élever le chiffre toujours si modeste de leur salaire. Il parle enfin avec beaucoup d'éloges des sacrifices que les propriétaires fonciers ont fait pour que leurs locataires jouissent des bienfaits du culte public [1].

Le pieux évêque espère que l'union de toutes ces forces, que le concours de toutes ces volontés contribueront au bien-être moral et religieux de son diocèse. « Que les pasteurs, dit-il, résident au milieu de leurs paroissiens. » Il regrette d'avoir à ajouter que 38 n'ont pas encore compris ce devoir. Que leurs prédications soient toujours adaptées au caractère de l'auditoire, visant directement à la conscience et parlant avec cet accent qui indique que le cœur est fortement engagé. De nos jours on préfère le discours parlé au discours lu; que les pasteurs répondent à ce désir, et qu'ils s'efforcent de donner un démenti à la réputation qu'on leur a faite d'être des orateurs diffus, lourds et ennuyeux. Qu'ils ne négligent aucun

[1] Pour comprendre ces dernières paroles, il faut se rappeler que les terrains sur lesquels la plupart des maisons de Londres sont construites appartiennent à des individus nobles ou autres qui les ont vendus par des baux de quatre-vingt-dix-neuf ans. A l'expiration de ces baux, le propriétaire de la terre entre possession de toutes les maisons qui la couvrent. Il résulte de cette coutume que des seigneurs, ou de simples particuliers, possèdent des districts entiers. Quelques-uns y font construire des églises et des écoles, d'autres ne s'en préoccupent pas. De là les éloges que le prélat donne aux premiers.

des moyens que Dieu leur a confiés pour étendre leur action bienfaisante. Les écoles surtout doivent être une de leurs plus constantes préoccupations; qu'ils y prennent toujours le plus vif intérêt. Sans doute le système que le gouvernement a adopté laisse beaucoup à désirer; qu'ils le soutiennent néanmoins, et fassent de leur mieux pour en retirer le plus de secours possible [1].

Que les pasteurs préparent avec un dévouement éclairé les jeunes gens qui désirent recevoir la confirmation. Leur nombre n'est pas proportionné à la population du diocèse. Il varie chaque année de 10,000 à 15,000. Il pourrait être plus considérable. Encore si ce chiffre était reparti également; mais il est des paroisses où le nombre des catéchumènes est presque nul. Cependant l'avenir d'une Eglise dépend d'une jeunesse élevée dans la connaissance des Ecritures et pénétrée de l'amour du Seigneur.

(*Suite.*) C. Cailliatte.

[1] Le parlement a voté 14 millions pour être distribués aux écoles primaires sans distinction de culte; mais, pour ne pas affaiblir les ressorts du système volontaire qui produit de beaux résultats dans la sphère de l'enseignement, il a décidé que les secours du gouvernement seraient proportionnés aux efforts que feraient pour leurs écoles respectives les paroisses elles-mêmes ou les Eglises intéressées. Il en résulte que les paroisses ou les congrégations pauvres reçoivent peu, tandis que celles qui sont riches reçoivent beaucoup. Pour sauver un principe, on fait l'application des paroles de l'Evangile : « On donne à celui qui a. »

VARIÉTÉS.

—

LA CHARITÉ PROTESTANTE EN FRANCE.

EXPOSÉ DES ŒUVRES DE LA CHARITÉ PROTESTANTE, par M. DE TRIQUETI.
Paris, chez Ch. Meyrueis et C^e^. 1 vol. in-12. 1863.

De nos jours, en France, on parle beaucoup de charité ; on fait même mieux, on s'en occupe sérieusement. L'étude des questions si délicates qui touchent à l'assistance publique tient une grande place dans le mouvement intellectuel de notre époque ; et l'on a fait plus peut-être pour soulager les souffrances du pauvre dans ce demi-siècle qui vient de s'écouler que dans les quinze qui l'ont précédé. Cette impulsion, qui l'a donnée, qui la donne encore, même à notre époque, indifférente ou incrédule? On peut répondre sans hésiter : C'est le christianisme! Jésus-Christ seul, Jésus-Christ le premier, est venu enseigner la charité au monde, qui avait vécu quatre mille ans sans elle, Dieu sait à travers quelles misères! L'Eglise (nous prenons ici ce mot dans son sens le plus large) a eu le rare honneur de mettre la première en pratique ce précepte de son divin chef. En appliquant cette loi d'amour, les disciples n'ont rien inventé de nouveau; en imitant leur Maître, ils n'ont fait que lui obéir.

Puis la charité chrétienne a glissé tout doucement sur la même pente que l'Eglise, et est devenue peu à peu la charité catholique. Tout, même l'aumône, a été ramené à un but nettement défini, et soumis à cette puissante organisation qui caractérise l'Eglise romaine. La charité y a-t-elle gagné plus que l'Eglise? question douteuse que nous n'examinerons point ici ! Un fait subsiste, c'est que l'impulsion, donnée par l'Eglise apostolique, s'est continuée pendant tout le moyen âge. Si elle a péché en quelque chose, c'est plutôt par l'excès que par l'insuffisance. L'aumône, telle qu'elle s'est pratiquée pendant des siècles à la porte des

couvents, et se pratique encore là où ils existent, part sans doute d'un principe chrétien; mais le reproche qu'on peut lui faire, et il est grave, c'est d'entretenir la misère en la secourant, et d'éterniser la plaie qu'elle prétend guérir.

Un autre inconvénient de la charité catholique, c'est de refroidir la sympathie des laïques, en faisant le plus souvent passer l'aumône par la main du prêtre, médiateur obligé entre le pauvre et le riche, comme entre l'homme et Dieu. Nous savons qu'on nous répondra par la Société de Saint-Vincent de Paul et autres du même genre; mais ces œuvres sont laïques de nom bien plus que d'esprit. Elles sont venues, après deux siècles d'interruption, reprendre et continuer ce beau mouvement de charité laïque, inauguré par saint Vincent de Paul, dont toutes les fondations, libres et séculières au début, ont fini par se soumettre au joug clérical. C'est la force si l'on veut, mais c'est aussi la faiblesse du catholicisme d'absorber dans son sein, comme le socialisme qu'il rappelle à tant de titres, toute personnalité vivante. Tout chez lui est soumis à cette dure discipline qui fait de la foi une consigne, et de l'aumône même un moyen de gouvernement. Certes, nous rendons justice à la grandeur, à l'éclat, à l'universalité de ses œuvres. Elles embrassent, dans leurs cadres tous les âges, tous les rangs, tous les intérêts de la société, toutes les carrières de la vie; elles s'efforcent d'en soulager toutes les souffrances... Mais nous l'avouerons franchement : sous notre admiration il y a toujours place pour quelque inquiétude. Où nous voudrions sentir battre le cœur du chrétien, nous rencontrons toujours la main du prêtre qui veut en régler tous les battements. Organiser est une belle chose sans doute; mais la charité, comme la foi, a besoin de se développer à l'air libre, et de grandir sans tuteurs. J'ai bien peur que ce ne soit pas ainsi que la pratiquaient les premiers chrétiens quand l'Eglise n'avait qu'un cœur et qu'une âme, et aspirait non à régner, mais à obéir.

Quant à la charité protestante, elle date du jour où naquit la Réforme! Dès l'origine, on peut le dire à son honneur, elle-même fut une réforme dans la bienfaisance telle qu'on la comprenait à cette époque. Elle a pour but, tout en soulageant le pauvre, d'atténuer la pauvreté, et de combattre la mendicité, fille de la misère qu'elle entretient et fait vivre à son tour. Ce but l'a-t-elle atteint? C'est là une grave question que nous examinerons tout à l'heure, pièces en main, avec l'excellent petit livre de M. de Triqueti; mais le but est si grand, si élevé, que, dût-elle ne pas l'atteindre complétement, c'est déjà beaucoup pour elle que d'y avoir tendu, depuis le premier jour où elle est entrée en contact avec le pauvre.

Enfin, à côté de ces deux grandes écoles de charité, protestante et catholique, il en est une troisième, dont je ne médirai qu'à regret; car elle cherche sincèrement le bien, quand même elle ne parvient pas toujours à le faire : je veux parler de la charité officielle. En langage administratif, on l'appelle l'*assistance publique*, froide et sèche étiquette qui

tend à effacer de notre langue ce beau nom de charité. Il y a longtemps qu'on l'a dit : nous sommes en France un peuple de mineurs, courbés sous une double tutelle, celle de l'Etat et celle de l'Eglise, n'échappant à l'une que pour retomber sous l'autre. Nous ne savons rien faire par nous-mêmes, pas même l'aumône, et tout en donnant volontiers, nous nous inquiétons rarement de savoir ce que devient notre offrande. S'il en est ainsi de nos dons à l'Eglise, qui sont du moins personnels, que dire de nos dons à l'Etat qui, pour arriver au pauvre, prennent la forme glaciale et détournée de l'impôt, comme pour dispenser le donateur de toute sympathie, et l'obligé de toute reconnaissance. Le premier tort est à nous, sans doute, habitués que nous sommes, comme le disait hier le chef du gouvernement, à ne jamais compter sur nous-mêmes; mais l'Eglise qui, en France, date de plus loin que l'Etat, ne lui a-t-elle pas frayé la voie, sur ce point comme sur bien d'autres?

Au fond, qu'est-ce que l'aumône officielle ou l'*assistance publique?* C'est l'Etat, se substituant au lieu et place de la pitié publique, et la supprimant, sous prétexte de la réglementer. Qu'il intervienne comme gardien de l'ordre et des mœurs, qu'il s'associe même aux efforts de la charité privée, ainsi qu'il commence à le faire en Angleterre, après des siècles de neutralité, rien de mieux; son action, ainsi restreinte, peut être bienfaisante. Mais en France, on le sait, l'Etat n'est jamais neutre, et n'abdique pas volontiers ses droits. Ce qu'il fait, il aime à le faire seul, et prétend le faire mieux que personne, parce qu'il le fait à plus grands frais. Aussi protestons-nous, au nom du sentiment religieux, unique source de la vraie charité, et au nom d'un principe presque aussi sacré pour nous, l'individualisme chrétien, contre cette tendance de l'Etat à centraliser l'aumône dans ses mains. L'aumône, pour être utile au pauvre et agréable à Dieu, doit être personnelle et libre. Derrière l'argent, corrupteur de sa nature, il faut une main qui le mette dans la main du pauvre, un œil qui en surveille l'emploi, un cœur qui sympathise avec la souffrance en la soulageant; or, tout cela, sauf l'aumône, l'Etat n'est pas en mesure de le donner. Comme il doit être neutre en fait de religion (ce qui ne veut pas dire athée), il est neutre aussi en fait d'assistance; nous regrettons seulement que ses aumônes, qui passent le plus souvent par la main des sœurs, ne soient pas neutres comme lui! Puisées dans la bourse commune de l'impôt, elles ne réveillent aucune sympathie, ni en haut, ni en bas : ceux qui les font les ignorent, ceux qui les reçoivent les acceptent comme une dette plutôt que comme un bienfait. La charité de l'Etat n'a point d'entrailles, et n'en peut pas avoir. C'est un chapitre du budget qu'il aligne avec les autres, en le maintenant à un niveau convenable, ni trop, ni trop peu. Non moins dominateur que l'Etat, le clergé catholique se réserve le droit de distribuer les aumônes des fidèles, mais il les sollicite; il réveille la charité privée, tout en la confisquant à son service. D'admirables, d'incessants exemples de dévouement entre-

tiennent vivante dans son sein cette tradition qui ne peut pas périr ; aussi, malgré tous les inconvénients, tous les abus de la charité catholique, n'hésitons-nous pas un instant à la préférer à celle de l'Etat.

Et la charité protestante, que fait-elle à son tour ? C'est à M. de Triqueti de nous l'apprendre. Laissons-lui donc un peu la parole que nous lui avons enlevée trop longtemps. Appelé à esquisser en Angleterre, dans une assemblée publique, à un point de vue plutôt social que religieux, l'ensemble de nos œuvres de charité protestante, il a rempli sa tâche en publiciste et en chrétien, tout ensemble. Hâtons-nous d'ajouter qu'il s'y était préparé par une visite consciencieuse de tous nos établissements charitables du centre, de l'ouest, du sud et du nord de la France. L'est seul a manqué à sa revue, et nous le regrettons, vu la richesse toute spéciale de nos départements du nord-est en fondations de ce genre ; mais la lacune a été comblée par des renseignements aussi sûrs que dignes d'intérêt.

La charité chrétienne, suivant l'auteur, revêt trois formes principales, l'instruction, l'assistance et l'évangélisation ; mais c'est surtout des deux premières qu'il a voulu s'occuper. « Je partage, dit-il, avec les esprits les plus éclairés de ce temps, l'opinion qu'on ne peut améliorer le peuple qu'en l'instruisant, le moraliser qu'en resserrant les liens de la famille. Mais je crois de plus qu'on ne saurait donner une instruction saine, et ranimer l'amour de la famille éteint qu'en replaçant l'Evangile de vérité dans le foyer dépravé, dans l'école incrédule... Je n'ai vu d'œuvres fécondes et durables que parmi celles produites par l'esprit qui n'attache point de mérite aux œuvres, et ne travaille que dans un humble sentiment d'obéissance envers son Créateur. »

« Une des grandes gloires de l'Eglise évangélique, dit encore M. de Triqueti, c'est de vouloir toujours et partout l'instruction et la lumière. » Et ce qui prouve la vérité de cette assertion, c'est le tableau qu'il trace de nos écoles. Aucune n'est plus vieille que le commencement de ce siècle, puisque l'existence légale du protestantisme ne remonte qu'à cette date (loi du 18 germinal an X). Et cependant, toutes réunies s'élèvent maintenant au chiffre de quatorze cents. Toutes, presque sans exception, sont dans un état de prospérité croissante. Cette prospérité tient à deux causes : la première est la persécution qui a ravivé pendant trois siècles le zèle des instituteurs, condamnés à enseigner en cachette, et qui a donné ainsi à la science l'attrait du fruit défendu. La seconde raison est plus haute et plus profonde : jamais, au sein de l'Eglise réformée, l'éducation du cœur n'a été séparée de celle de l'esprit ; l'instruction religieuse plane toujours sur l'instruction purement intellectuelle, et la féconde en la dirigeant. Ce principe, systématiquement exclu des écoles de l'Etat, sous prétexte d'impartialité entre les cultes divers, et faussé dans les écoles catholiques où l'esprit de la religion est trop souvent remplacé par ses pratiques, règne sans rival dans nos écoles protestantes. A défaut

de la protection que l'Etat ne leur donne pas toujours, et que l'Eglise indépendante a appris à ne pas attendre de lui, la *Société pour l'encouragement de l'instruction primaire*, fondée il y a trente ans par l'Eglise nationale, entretient autour de Paris deux écoles normales, et subventionne, avec un budget de cent mille francs, cent soixante-dix écoles pauvres sur toute la surface de la France. Dans l'Eglise libre, la *Société évangélique*, qui ne consacre à l'instruction populaire qu'une partie de ses efforts et de ses ressources, entretient, dans Paris seulement, cinq écoles qui reçoivent près d'un millier d'élèves. Enfin l'Eglise luthérienne se distingue également par son activité bénie et par l'importance de ses écoles.

Ici se présente une grave question : Faut-il que les écoles protestantes soient payantes ou gratuites? Nous nous félicitons d'être d'accord avec M. de Triqueti pour préférer le système de la rétribution scolaire. Les raisons qu'il en donne sont toutes pratiques et d'expérience. Quiconque a réfléchi sur ce grave sujet, et surtout mis la main à l'œuvre, répétera avec lui que « le peuple estime peu ce qu'on lui donne gratis, et trouvera toujours meilleure l'instruction qu'il paye. » Tout le monde y gagne à la fois : les parents, qui s'attachent à l'école par les sacrifices mêmes qu'ils font pour elle; les enfants, qui voient que l'on prend au sérieux leur éducation; enfin, les maîtres qui, payés en grande partie sur la rétribution des élèves, sont excités constamment à recruter pour l'école, et à y retenir par leurs soins ceux qu'ils y ont attirés. Plus d'une centaine de salles d'asile, disséminées sur toute la France, et dont le nombre augmente chaque jour, préparent les enfants au régime de l'école. Quelques-unes même épargnent aux instituteurs la portion la plus ingrate de leur tâche, déjà si pénible, en leur envoyant des élèves qui savent lire, et même un peu écrire, et ont déjà quelques notions de calcul et d'histoire.

Il est bien peu d'Eglises protestantes qui ne possèdent, comme leur complément nécessaire, une école du dimanche. L'auteur évalue à 500 environ le nombre de ces écoles, assez importantes pour mériter ce nom. L'Eglise réformée, à elle seule, en compte 394, et les autres communions se partagent le reste. Une Société spéciale s'est formée à Paris pour fonder une *Bibliothèque des Ecoles du dimanche*. Elle publie une partie des livres, des journaux pour l'enfance et des traités qui font la base de ces bibliothèques. Une fête annuelle rassemble à Paris, dans le vaste local du Cirque, les trois ou quatre mille élèves de ces écoles, et « ce n'est pas sans une émotion profonde que l'on entend toutes ces voix enfantines s'élevant avec un admirable ensemble pour bénir le Seigneur. »

Venons maintenant à la charité proprement dite, à celle qui soulage directement le pauvre. Nous ne pouvons suivre l'auteur pas à pas dans le dédale de ces œuvres qui prennent une à une toutes les misères de cette vie pour les soulager, quand elles ne peuvent pas les guérir; qui, dans les *orphelinats*, rendent une famille aux enfants qui n'en ont plus, et leur donnent un père dans les cieux et un tuteur sur la terre, à la place de

cette mère qu'ils ont perdue, et qu'on ne peut pas remplacer; qui, par les *comités de patronage*, essayent de ressaisir l'enfant qui leur échappe au sortir de l'école, et de le suivre, en le guidant encore, à travers les carrières de la vie. Question difficile, question immense que celle de l'*apprentissage*, et que l'auteur a plus que personne le droit de traiter! Car est-il un protestant qui ne connaisse cette série de biographies populaires que, sous le nom d'*Ouvriers selon Dieu*, l'auteur vient lire chaque mois aux apprentis patronés par l'Eglise réformée? Quelques-unes, comme la Vie de Bernard Palissy et celle de George Stéphenson, sont de véritables petits chefs-d'œuvre dans le genre familier; l'on ne peut les lire sans que l'œil ne se mouille de douces larmes, quand on pense à tout le bien que ces publications modestes ont dû faire, dans cet humble auditoire pour qui elles ont été composées.

Les pénitentiaires, les disciplinaires, les refuges, tiennent dans ce petit livre une place importante. Secourir la misère est une tâche plus douce au cœur, mais qui ne presse pas plus que celle de corriger le vice. Toute cette portion du travail de M. de Triqueti, trop courte peut-être, est semée de pensées justes et sages. Ainsi, nous sommes heureux de nous rencontrer avec lui dans cette conclusion que, pour les élèves de nos orphelinats, comme pour les enfants réformés par nos pénitentiaires, la carrière qu'il faut leur montrer au bout de leur éducation, c'est l'agriculture. Pour réformer les penchants vicieux, pour agir à la fois sur le corps et sur l'âme, et les entretenir en santé, rien ne peut se comparer à cette bonne et saine vie des champs qu'il faut apprendre au pauvre à aimer dès l'enfance, car les tentations lui viendront bien assez pour lui apprendre à la quitter!

Quant aux œuvres qui se rapportent plus directement à l'assistance des pauvres, telles que les asiles et hospices protestants, les établissements de diaconesses à Paris, à Strasbourg, à Mulhouse; les beaux établissements de M. le pasteur John Bost, à la Force, et les trois maisons de refuge ouvertes par lui pour les plus tristes et les plus rebutantes de toutes les infirmités humaines, l'idiotisme, la paralysie, l'épilepsie etc., nous renvoyons à la seconde portion de ce livre tous ceux qui voudront passer en revue le long et instructif catalogue de ces œuvres. On y verra tout ce qu'il a été donné au protestantisme d'accomplir en fait d'œuvres utiles, pendant ces trente dernières années, par le seul effort de la charité privée. On verra que ce n'est pas seulement dans le domaine spirituel que le réveil de 1830 a fait sentir sa vivifiante influence. On apprendra que si l'Etat a peu fait jusqu'ici pour seconder ces efforts, il rend du moins, par l'organe de ses inspecteurs, *tous catholiques*, pleinement justice aux résultats obtenus, et se montre de plus en plus disposé à s'y associer. En passant en revue ces merveilles de la charité, nous ne dirons plus protestante, mais chrétienne, opérées, à si peu de frais, par ces modestes bienfaiteurs de l'humanité souffrante, dont souvent même elle ignore le nom,

nous pourrons désormais regarder sans envie les œuvres plus somptueuses que le catholicisme multiplie autour de nous.

Si nous avions quelque chose à envier, ce ne serait pas à lui, mais à la libre Angleterre, dont l'esprit pratique nous a depuis longtemps montré la route que nous commençons à suivre. Il y a peu de temps qu'un excellent petit livre, *la Vie de village en Angleterre*, est venu nous initier à toute cette vivace organisation de la charité locale dans une de ces communes anglaises, si fières de leur liberté et si habituées à en faire bon usage. Aussi n'est-ce pas sans d'amers retours sur notre chère France, mineure depuis si longtemps en fait de charité comme en fait de vie municipale, que nous avons lu ce livre, espèce d'utopie lointaine qu'il ne nous est permis d'entrevoir que dans nos rêves. Toutefois, nous avons à remercier M. de Triqueti, car il nous a consolé dans nos découragements en nous montrant que la France protestante, à défaut de la France catholique, peut soutenir la comparaison sans trop de désavantage. Si l'Angleterre, en effet, a sur nous une avance de plusieurs siècles, nous commençons du moins à marcher sur ses traces. A compte sur toutes les libertés qui nous manquent, nous avons celle de la charité, en partie du moins, dont l'initiative féconde a donné la vie à toutes ces œuvres. Remercions donc le consciencieux et modeste auteur qui a passé en revue tous nos titres, non pour nous dire que nous avons assez fait, mais pour nous engager à faire davantage; et concluons avec lui que « peut-être devons-nous, loin de nous en plaindre, remercier Dieu de ce puissant antagonisme, toujours prêt à contrarier nos efforts. La lutte prévient le sommeil, et nous savons, par une longue et douloureuse expérience, que la foi, le zèle et la charité ne sont jamais plus vivants que dans l'épreuve et, suivant la belle expression de nos pères, *sous la croix!* »

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

MÉLANGES

—

LES COURS A LA SORBONNE ET AU COLLÉGE DE FRANCE

PENDANT LE PREMIER SEMESTRE DE L'ANNÉE 1863.

On a remarqué, dès l'année dernière, un réveil très significatif d'esprit public au sein de la jeunesse des écoles. La nouvelle génération, qui a débuté depuis deux ou trois ans dans les hautes études, est arrivée très différente de celle qui l'avait précédée immédiatement. On eût pu craindre que les jeunes gens, qui sortaient de nos lycées après un trop long interrègne des préoccupations libérales, n'arrivassent à Paris avec la disposition bénévole de tout admirer dans notre capitale embellie et de se mêler au courant de cette démocratie satisfaite qui demande le pain et les grands spectacles et rien de plus. Ces craintes n'ont pas été justifiées. La jeunesse s'est montrée de suite passionnément éprise de la liberté. Elle n'a supporté aucune lâcheté politique, aucune palinodie honteuse. Elle a donné à sa manière de sévères avertissements à ceux qui s'imaginaient qu'ils pouvaient impunément renier devant elle leur ancienne foi libérale. Ils ont appris à leurs dépens qu'il fallait choisir entre les faveurs de la fortune et la sympathie de la jeunesse. Quand la Pologne a secoué une fois encore le joug qui l'écrase, on a pu voir combien sa cause excitait de chaleureux enthousiasme dans nos grandes écoles. Il y a là un foyer d'ardentes et généreuses passions qui ne s'éteindra que quand le cœur de la France sera éteint lui-même.

Les manifestations peuvent en être parfois imprudentes et se mélanger d'éléments regrettables, mais quoi ! si la jeunesse française entonnait, elle aussi, l'hosanna du bien-être, l'hymne de l'industrie, et acclamait la servitude pourvu que les chaînes fussent dorées, on pourrait dire avec raison : *Finis Franciæ !*

Toutefois, il faut bien le reconnaître, cette jeunesse est plus généreuse qu'éclairée ; elle arrive avec l'instinct de la liberté, mais elle en ignore les conditions et elle est très disposée à admirer en bloc la révolution. En outre elle est profondément ignorante de la question religieuse. A part

une fraction nombreuse rattachée au catholicisme conséquent et pratiquant, elle est assez généralement voltairienne et prend volontiers la négation hardie du christianisme pour une marque incontestable de libéralisme. Là est le grand péril de l'avenir. Aussi y a-t-il un intérêt de premier ordre à savoir ce qu'on lui enseigne et ce qui réussit auprès d'elle. Nous nous bornerons à reproduire quelques notes qu'on a bien voulu nous fournir sur les cours auxquels nous n'avons pu assister.

Laissons de côté les écoles spéciales, nous ne parlerons que du Collége de France et de la Sorbonne. Nous n'avons rien à ajouter sur ce que nous avons eu tant de fois l'occasion de dire sur le bel enseignement de M. Laboulaye. Son succès croissant est une de nos consolations dans le moment présent, car c'est le succès du libéralisme le plus élevé, le plus dégagé de nos préjugés révolutionnaires et centralistes, c'est le triomphe même de l'union de la liberté et de l'Evangile, union de laquelle dépend l'avenir. Avec sa manière simple, sa parole spirituelle, nerveuse, émue sans rhétorique, M. Laboulaye produit le plus grand effet sur un auditoire de toute provenance, mais où la jeunesse abonde de plus en plus. Il continue à retracer dans un de ses cours l'histoire de la révolution américaine si instructive pour nous par son contraste avec la révolution française. Dans l'autre cours, il étudie la politique d'Aristote et combat ainsi dans son principe la vieille erreur religieuse et politique qui sacrifie l'individu à la société et foule aux pieds la conscience humaine. On ne trouvera pas étrange que nous applaudissions souvent à cette éloquente proclamation de nos idées les plus chères.

M. Renan n'a pu encore reprendre son enseignement, à notre grand regret; car nous ne désirons jamais plus vivement la liberté de la parole que quand il s'agit de nos adversaires. Tandis que M. de Loménie continue ses spirituelles analyses du roman français, M. Franck a consacré plusieurs leçons à l'exposé des idées de de Bonald et de de Maistre, qui ont trouvé des défenseurs plus chaleureux qu'intelligents dans un auditoire que cette petite lutte a passionné quelque temps. Le piquant de l'affaire, c'est que les jeunes preux, qui voulaient défendre les Pères de l'Eglise absolutiste, ont sifflé avec rage l'impartial exposé des idées de leurs auteurs favoris... qu'ils n'avaient pas lus. Ce petit tumulte a pris fin de lui-même.

A la Sorbonne, M. Saint-Marc Girardin a repris son enseignement à la fin de décembre. Il a continué son étude sur les tragédies de Voltaire, avec ce même entrain, cette même fécondité de fines observations, d'applications spirituelles ou mordantes et d'enseignements élevés qui depuis plus de trente ans font son incomparable succès. Un mot sur la Pologne, amené de la façon la plus naturelle, a provoqué de la part de son immense auditoire une de ces explosions d'enthousiasme qui sont la plus douce récompense pour un maître resté aussi jeune de cœur que d'esprit. Ah! que M. Saint-Marc Girardin n'est-il plus barbon? Comme il plairait mieux au *Constitutionnel*, quoi qu'en ait dit l'héroïque journal!

Nous laissons maintenant la parole à un de nos amis pour le compte rendu de quelques autres cours :

« M. Saisset fait cette année, à la Faculté des lettres, un cours sur le scepticisme dans les temps modernes, et plus spécialement au dix-septième siècle. Il ne pouvait traiter un tel sujet sans s'occuper de Pascal, qui, en ces derniers temps a été fort vivement accusé de scepticisme et non moins vivement défendu. Aussi est-ce à Pascal que M. Saisset a consacré toutes ses leçons du premier semestre, et ces leçons, où se retrouvaient toutes les qualités à la fois solides et brillantes de l'éminent professeur, ont emprunté un intérêt de plus aux graves questions qu'il a rencontrées sur sa route et qu'il a courageusement abordées. Pascal, en effet, est un adversaire de la philosophie en même temps qu'un éloquent champion de la foi chrétienne, et la rencontre de M. Saisset avec l'auteur des *Pensées* était en quelque sorte celle de la philosophie spiritualiste et du christianisme.

« Il y a pour la foi chrétienne une double attitude possible en face de la philosophie : ou bien elle la proclame insuffisante, et c'est une thèse qu'il est aisé de soutenir; ou bien elle l'accuse d'impuissance absolue, et c'est la thèse du scepticisme. Or, parmi les critiques de Pascal, les uns, comme A. Vinet et l'abbé Flottes, ne trouvent que la première de ces thèses dans les *Pensées;* les autres, comme MM. Cousin et Havel, y voient seulement la seconde. M. Saisset donne à la fois tort et raison aux uns et aux autres. Il rend hommage au livre de Vinet et à la pénétrante sagacité de sa critique, mais il ne croit pas que Vinet tienne compte de tous les éléments que renferme le livre des *Pensées*. Les deux thèses s'y trouvent mêlées et confondues, pense M. Saisset, mais c'est la thèse du scepticisme qui est la thèse dominante, et comme le dernier mot de Pascal. Et si Pascal paraît se contredire en accordant que l'esprit humain est capable de vérité, c'est que la thèse du scepticisme, surtout d'un scepticisme qui prétend amener les hommes à la foi, est contradictoire en elle-même; car comment établir l'impuissance de la raison, comment surtout établir la vérité du christianisme sans recourir à la raison?

« M. Saisset s'occupe d'abord des textes des *Pensées* qui établissent l'insuffisance de la philosophie. — Le Dieu de la philosophie, dit Pascal, ne parle qu'à l'intelligence, mais il ne dit rien au cœur. Nous sommes à la fois grands et misérables : il nous faut une religion qui nous humilie et qui nous relève; la philosophie ne peut que nous enseigner l'orgueil ou nous jeter dans le désespoir. Jésus-Christ seul nous apprend à connaître Dieu et à nous connaître nous-mêmes; seul il nous révèle l'amour de Dieu et nous enseigne à l'aimer. — Pénétrant alors dans la vie intime de Pascal, M. Saisset nous le montre dans cette nuit mémorable où le Dieu de Jésus-Christ se révèle pour la première fois à sa conscience et à son cœur; il lit cette admirable page où Pascal raconte en quelques traits d'une saisissante énergie les troubles et les apaisements de son âme; on entend

Pascal invoquer « le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; le Dieu, non des « philosophes et des savants, mais le Dieu de Jésus-Christ, » et s'écrier dans le transport d'une sainte extase : « Certitude ! certitude ! Joie ! joie ! pleurs « de joie ! » — Et l'on sent au silence profond qui règne dans l'assemblée tout ce qu'ont de puissance sur des cœurs même indifférents ces grandes scènes du drame intérieur de la vie religieuse, et ces cris vibrants d'une âme qui cherche et qui a trouvé son Sauveur. — Le professeur partage l'émotion de son auditoire, et rend hommage à ce qu'il y a de profond, de beau et de touchant dans ces quelques paroles où s'épanche l'âme tout entière de Pascal.

« Mais cet hommage n'est pas un assentiment, et M. Saisset s'impose la tâche de défendre contre Pascal la suffisance de la philosophie et de ce que l'on est convenu d'appeler la religion naturelle. Il commence par faire une série de concessions. La philosophie, dit-il, ne suffit pas au genre humain. C'est une science longue et difficile qui demande des lumières et des loisirs, et dès lors elle n'est accessible qu'au plus petit nombre. Il y a d'ailleurs deux classes d'hommes que la philosophie ne saurait satisfaire : les hommes d'imagination qui ont besoin de symboles, et les hommes de sentiment, les âmes mystiques et tendres, à qui il faut un commerce intime et personnel avec Dieu. La philosophie, en effet, ne peut avoir ni culte ni symboles, et n'admet pas que Dieu entre en rapport direct et individuel avec ses créatures. Mais il y a, prétend M. Saisset, des esprits philosophiques qui ont besoin de se rendre un compte sévère de tout, et qui redoutent par-dessus toutes choses de se payer de mots ou de prendre des illusions pour des réalités. C'est pour eux que la philosophie est faite et c'est à eux qu'elle suffit. Socrate peut être cité comme le type de cette classe d'hommes, parce qu'il unit à l'esprit curieux de Descartes et de Voltaire, la force morale de Zénon et la fermeté stoïque d'une volonté que rien ne peut détourner du devoir. La philosophie a donné au monde Marc-Aurèle, Epictète, Socrate; elle fait des héros, des hommes vertueux et des martyrs; que peut-on lui demander de plus?

« Nous pourrions lui demander bien des choses. — Pour que la philosophie pût rendre inutile la révélation chrétienne, il faudrait qu'elle donnât à tout homme les moyens d'accomplir sa destinée d'homme, c'est-à-dire de s'unir à un Dieu dont il ne peut se passer et qu'il sent séparé de lui comme par un abîme. Tant que l'homme aura conscience de cette contradiction intérieure que récèle sa nature, la philosophie ne saurait lui suffire, et il lui faudra, comme à Pascal, le Dieu de Jésus-Christ. Aussi bien, la thèse de M. Saisset a-t-elle rencontré plus d'un contradicteur au sein même de son auditoire; il a reçu plusieurs lettres parties de camps fort divers et auxquelles il s'est fait un devoir de répondre. Nous n'en signalerons qu'une seule, celle d'un « théologien protestant » qui défendait la nécessité du christianisme comme offrant à l'homme dans la personne de Christ le véritable idéal de l'humanité. Or, ce théologien était

un rationaliste qui prétendait se passer de révélation, de surnaturel et de miracles, et s'affranchir de toute autorité. On comprend que M. Saisset ait eu beau jeu contre un tel adversaire, et qu'il n'ait pas eu de peine à le mettre en contradiction avec lui-même. — De deux choses l'une, lui disait-il : ou bien Jésus-Christ n'est pour vous que le plus grand génie religieux qu'ait produit l'humanité, et alors vous n'êtes pas plus chrétien que moi-même, qui vois aussi en Jésus le plus sage des hommes; ou bien Jésus-Christ est pour vous le Fils de Dieu devenu miraculeusement le Fils de l'homme, et vous êtes forcé d'admettre le surnaturel et de vous incliner devant une autorité divine. — Il est évident que le philosophe déiste avait ici raison contre le chrétien rationaliste; et ce petit incident de la Sorbonne, qui ne laisse pas d'être assez piquant par lui-même, mérite d'être relevé comme une preuve nouvelle d'une vérité qu'on ne saurait trop proclamer aujourd'hui : la position du rationalisme n'est pas tenable; il est contraint de glisser tôt ou tard sur la pente du déisme et de se confondre avec lui. Il n'y a, à le bien prendre, que deux alternatives possibles : ou bien le christianisme de la Bible avec les grandes doctrines qui font sa folie et sa force; ou bien la philosophie rationnelle, qui voudrait s'arrêter dans le déisme, mais qu'une irrésistible logique pousse de toutes parts vers le panthéisme.

« Mais revenons à Pascal avec M. Saisset. L'éminent professeur, quittant le rôle de la défense pour prendre celui de l'attaque, prétend convaincre Pascal de scepticisme et retrouver dans les *Pensées* les thèses des sceptiques de tous les temps, depuis les doctrines de Sextus et d'Œnésidème jusqu'aux théories de Hobbes et de la Rochefoucauld. Nous ne le suivrons pas sur ce nouveau terrain. Malgré la pénétration de son ingénieuse critique, M. Saisset n'a pas réussi à nous faire voir en Pascal un sceptique à la manière de Pyrrhon, et nous ne croyons pas qu'il ait suffisamment réfuté les belles *Etudes* de Vinet, auxquelles nous renvoyons nos lecteurs comme à ce qui a été écrit de meilleur, de plus profond et de plus vrai sur le livre immortel des *Pensées*.

« Mais M. Saisset n'accuse pas seulement Pascal de scepticisme, il prétend encore qu'il a échoué dans sa tentative d'apologie. Le dessein de Pascal était de montrer qu'étant donné l'état actuel de l'homme, c'est-à-dire l'étonnant contraste de sa grandeur et de sa misère, il n'y a que le christianisme qui puisse expliquer l'homme et le sauver. Or, M. Saisset fait à Pascal le double et grave reproche de s'être mépris à la fois sur l'homme et sur le christianisme. Pascal, selon lui, a peint la nature humaine sous de trop sombres couleurs, et il fait du christianisme une religion cruelle et farouche. M. Saisset raconte les rigueurs que Pascal exerçait envers lui-même; il cite les paroles qu'il adressait aux siens : « Il est injuste qu'on s'attache à moi, » et il oppose les unes et les autres à l'esprit d'amour et de charité mutuelle qui est l'esprit de l'Evangile. Nous ne voulons pas méconnaître que Pascal, comme l'école janséniste à laquelle

il appartient, a exagéré certains côtés de la vérité et a été conduit par là à de regrettables excès; mais il n'en demeure pas moins vrai qu'il a compris dans toute leur profondeur et la nature humaine et le christianisme; ce que l'on ne saurait exagérer, c'est la tragique réalité du péché et la sainteté souveraine de Dieu, et M. Saisset n'a pu comprendre ni Pascal ni le christianisme, parce qu'il n'a pas compris ces deux mots : Dieu et le péché. Aussi longtemps que le Dieu saint n'est point apparu à la conscience dans sa majesté redoutable, aussi longtemps que le péché ne s'est pas révélé à elle dans toute son horreur, le christianisme paraît à l'homme une folie, et les chrétiens comme Pascal sont traités de fanatiques et de visionnaires. Il nous était pénible, nous l'avouons, d'entendre parler ainsi de Pascal un homme qui ne pouvait le comprendre; notre cœur souffrait à voir une âme comme la sienne ainsi méconnue, et les accents de la vérité taxés d'exagération et presque de blasphème. Et cependant, M. Saisset est une âme religieuse et élevée, sincèrement dévouée à la cause du spiritualisme. Que ne peut-il comprendre que le vrai spiritualisme est le christianisme, et que Pascal aura éternellement raison, parce que l'Evangile, qui révèle à l'homme sa déchéance et lui annonce un salut venant du ciel, est la vérité éternelle.

« C'est aussi la cause du spiritualisme qu'un jeune et nouveau professeur, M. Paul Janet, a voulu défendre dans ses leçons sur les *Principes de la Théodicée*. Sa parole facile, élégante et animée, non moins que le haut intérêt du sujet qu'il avait choisi, a captivé un auditoire toujours nombreux et toujours attentif. C'est l'exposition de la preuve de l'existence de Dieu par les causes finales qui l'a spécialement occupé pendant ce premier semestre. Il définit la cause finale : un moyen si bien approprié à la fin qu'il réalise que l'effet peut être considéré en un sens comme la cause de sa cause, et il montre qu'une telle correspondance des moyens et des fins implique prévision et intelligence, plan suivi et dessein arrêté. Il se livre ensuite à une étude approfondie de la nature, qui révèle l'étendue et la précision de ses connaissances scientifiques, et il trouve dans la corrélation des organes chez les êtres vivants, dans leur force conservatrice et réparatrice, dans les lois de la reproduction et dans les phénomènes de l'instinct, comme dans la merveilleuse correspondance de l'organisme des êtres avec les divers milieux où ils vivent, des exemples évidents de finalité. Que l'on adopte la théorie de Cuvier, qui distingue plusieurs types irréductibles d'animalité, ou celle de Geoffroy Saint-Hilaire, qui ramène tous ces types à un type unique et universel, ou même celle de Lamarck, qui admet que la vie se crée à elle-même ses organes et les modifie selon les exigences des divers milieux, il faut toujours reconnaître dans les êtres organisés une correspondance admirable de moyens et de fins, et une correspondance de la nature inorganique avec la nature organique, qui fait de l'univers un ensemble harmonieux

et vivant. Cet ordre et cette unité nous révèlent un Dieu intelligent, prévoyant et sage.

« Mais l'argument des causes finales rencontre de nombreux contradicteurs. C'est d'abord Emmanuel Kant. Selon lui, l'argument téléologique prouve un Dieu formateur, une intelligence ordonnatrice du monde; mais il ne donne pas la cause absolue et créatrice. M. Janet pense qu'on a trop facilement accepté la critique de Kant comme définitive et il entreprend de la réfuter. De deux choses l'une, dit-il : ou bien le monde est nécessaire dans ses éléments primitifs, ou bien il est contingent dans sa substance comme dans son harmonie. Si la matière du monde est nécessaire, il faut que le Dieu qui agit sur elle pour lui donner sa forme soit nécessaire aussi, et alors nous sommes en possession de la cause absolue; si la matière est contingente, au contraire, il faut qu'elle vienne de Dieu aussi bien que l'harmonie de l'univers, et nous sommes en possession de la cause créatrice.

« Puis vient le tour de Hegel et de ses disciples. Ils prétendent d'abord que l'argument des causes finales s'appuie sur une fausse analogie établie entre l'activité humaine et l'activité divine. On voit l'homme construire des machines dans un but donné, et l'on conclut que la machine du monde a aussi pour auteur un être intelligent et distinct de son œuvre. Mais les machines créées par l'industrie humaine ont leur but en dehors d'elles, tandis que l'univers a sa fin en lui-même; l'analogie n'est donc pas exacte et l'on n'a pas le droit de conclure à une cause du monde distincte de lui. M. Janet répond à cela que l'homme aussi produit des choses qui sont leur propre but à elles-mêmes : à côté des machines de l'industrie, il y a les œuvres de l'art. Si Dieu doit être conçu comme un artiste et non comme un ouvrier, nous n'en sommes pas moins fondés à croire que cet artiste est une intelligence distincte du monde.

« Les hégéliens prétendent encore que les partisans des causes finales sont contraints d'admettre un progrès à l'infini de moyens et de fins sans jamais arriver à un terme. Il n'en est pas ainsi dans le système de Hegel : l'absolu, après s'être éloigné de lui-même en tombant dans le fini, se retrouve par degrés et se ressaisit lui-même dans l'esprit humain, qui est la conscience absolue de l'absolu; dès lors le terme est atteint et le cercle de l'évolution universelle est fermé. Mais M. Janet ne se laisse pas éblouir par le prestige de cette audacieuse philosophie qui se donne comme le dernier mot de la science. Il est impossible et contradictoire, dit-il, que l'absolu ait une conscience absolue de lui-même dans le contingent et dans le fini. Quoi! les bégaiements de la philosophie seraient identiques à la connaissance que Dieu a de lui-même! Quoi! c'est dans la métaphysique hégélienne que l'absolu a de soi une conscience absolue! En vérité, cet absolu se contente à peu de frais!

« Les hégéliens accusent les spiritualistes d'abaisser la majesté de Dieu en le concevant, d'après l'analogie de l'activité humaine, comme une in-

telligence distincte de son œuvre, mais ils tombent dans la même faute et d'une manière bien plus grave encore; car au lieu de prendre pour type de l'activité divine l'activité intelligente de l'homme, ils la conçoivent sur le modèle de l'activité purement instinctive de l'animal.

« M. Janet est alors amené à se demander quelle est l'origine de la vie dans l'univers, et à examiner cette doctrine de la génération spontanée qui fait de la vie le résultat de simples forces chimiques, et qui semblerait, si elle était exacte, donner plutôt raison aux hégéliens qu'aux spiritualistes. Il rappelle à grands traits l'histoire de cette question si controversée; il nous la montre circonscrite dans un champ toujours plus restreint à mesure que la science fait plus de progrès; définitivement résolue dans le sens négatif par les récentes expériences de M. Pasteur. M. Janet se croit dès lors fondé à conclure que l'argument des causes finales conserve toute sa portée, et nous conduit à une cause intelligente et créatrice.

« Telle est la substance de ces intéressantes leçons, où M. Janet a fait preuve d'un esprit très exercé aux discussions métaphysiques, et où il a soutenu une noble cause avec une conviction chaleureuse, et quelquefois éloquente, car il a eu, lui aussi, ses contradicteurs et a dû défendre le spiritualisme contre les objections d'un adepte de cettte école *positiviste* qui n'a malheureusement que trop de disciples aujourd'hui.

« Nous applaudissons à ces convictions généreuses. Mais nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment d'étonnement et de tristesse, en voyant de si longs et si laborieux efforts aboutir à ce mince résultat, — qui encore ne passe pas pour atteint aux yeux de tout le monde, — que la cause de l'univers est intelligente et unique, distincte de son œuvre et, peut-être, parfaite et absolue. Quelle conquête après un aussi pénible labeur! Et quelle distance encore de ce Dieu, cause intelligente du monde au Dieu personnel et vivant qu'il faut à notre cœur! Ne semble-t-il pas que la nature nous cache Dieu en même temps qu'elle nous le révèle? Voilà pourquoi il est si difficile au spiritualisme de réfuter victorieusement le panthéisme sur le terrain des sciences physiques. La tâche lui serait plus facile sur le terrain de la conscience morale; le témoignage intérieur et immédiat que rend à Dieu l'âme humaine conduit plus sûrement et plus directement à lui que les preuves cosmologiques ou métaphysiques.

« Mais en suivant M. Janet dans le domaine de la nature physique où il a voulu se renfermer, il nous semble n'avoir pas tenu compte de tous les faits; il n'a pas pénétré, à travers cette belle et harmonieuse ordonnance du monde, jusqu'à cette contradiction étrange qui fait de la mort la loi de la vie, et de la douleur la condition naturelle de tous les êtres doués de sentiment. La douleur et la mort sont à ses yeux des lois normales et primitives; ce sont des moyens appropriés à des fins, et qui trouvent, comme tout le reste, leur place dans le plan divin de la création. M. Janet a écarté la question du mal moral; mais j'ai grand peur que, pressé par l'analogie et entraîné par les impérieuses exigences de son système, il

n'en vienne à le considérer comme ayant aussi sa fin et sa raison d'être, comme étant la condition nécessaire de la moralité et la première étape sur la route du bien. Mais la conscience proteste contre une pareille conséquence; comme proteste le cœur de l'homme qui souffre, lorsqu'on vient lui développer, en guise de consolation, ces belles doctrines de la finalité et de l'harmonie universelles.

« La théorie de l'univers devient facile quand on supprime ainsi l'un des éléments du problème; tout vient se ranger alors dans les cadres systématiques d'un harmonieux système, et la nature nous apparaît comme la révélation parfaite d'un Dieu tout sage et tout bon. Mais que le mal se dresse un jour devant notre pensée dans sa réalité sanglante, aussitôt tout est bouleversé dans ce beau système, et l'on voit s'écrouler tout l'édifice de ces savantes théories. Ce qui paraissait simple et lumineux se complique et s'obscurcit, et il faut une lumière d'en haut pour éclairer ces ténèbres; il faut que Dieu nous révèle la déchéance de l'homme et ses redoutables conséquences dans le domaine de la nature; il faut qu'il se révèle à nous en Jésus-Christ et qu'il avance vers nous sa main miséricordieuse et rédemptrice pour que nous ne soyons pas tentés de douter de son amour. L'Evangile seul nous donne le mot du problème du monde, et l'on sent bien vite la secrète impuissance de la philosophie, même la plus élevée et la plus généreuse, lorsqu'elle prétend construire la science des choses en dehors des faits que le christianisme proclame.

« Si le christianisme est le flambeau de la philosophie, il est aussi la lumière de l'histoire; surtout quand cette histoire est celle du peuple juif. Nos lecteurs connaissent depuis longtemps M. Rosseeuw Saint-Hilaire et nous ne leur apprendrons rien en leur disant que, s'occupant cet hiver de l'histoire des Hébreux depuis la captivité de Babylone, il a fait de tout son enseignement une constante apologie de la vérité chrétienne. Il était mieux préparé que personne à comprendre le rôle historique du peuple d'Israël, ou plutôt, comme il le disait lui-même, il avait dans la main le seul flambeau qui puisse éclairer son histoire, et sans lequel ses destinées étranges demeurent inexplicables. Ces destinées en effet ne ressemblent à celles d'aucune autre nation. Israël paraît vivre en dehors des conditions normales de l'existence des peuples, et il se perpétue à travers les siècles en dépit de toutes les causes qui se conjurent pour le détruire. Il grandit, il se développe à travers mille obstacles et atteint son apogée sous David et sous Salomon; puis il se divise et il décline; il tombe sous les coups des Assyriens et il est transporté à Babylone. Il semble que sa carrière soit achevée; mais non, elle recommence; les despotes qui l'ont réduit en servitude le renvoient d'eux-mêmes dans sa patrie, et contribuent de leurs trésors au relèvement de sa capitale. Conquis une seconde fois, dispersé à tous les vents, opprimé, haï, persécuté, mêlé à tous les peuples sans se confondre avec eux et sans rien perdre de sa

nationalité primitive, gardien incorruptible d'un livre qui le condamne et qu'il ne sait pas comprendre, il survit à tous les empires et demeure comme un témoignage vivant de la présence de Dieu dans l'histoire et de la vérité des prophéties.

« C'est la mission religieuse d'Israël, chargé par Dieu du dépôt de la révélation et de la promesse, qui seule explique son étrange histoire, et c'est elle que le savant professeur s'attache à faire ressortir avant tout. Il signale le contraste qui éclate entre le caractère propre de ce peuple et les idées religieuses dont il est le dépositaire; il combat cette théorie d'une race monothéiste, si fort accréditée en France par M. Renan, et il n'hésite pas à l'appeler une « plaisanterie sérieuse. » Nous voyons les Juifs toujours enclins à l'idolâtrie; nous les voyons se méprendre toujours sur le sens des oracles divins, se faire du Messie qu'ils attendent des idées toutes charnelles et refuser de le reconnaître au jour de sa venue; nous pourrons juger par là de ce qu'aurait été ce peuple livré à lui-même, et combien peu, sans l'intervention de Dieu par le moyen des prophètes, il aurait été capable de devenir l'instituteur religieux de l'humanité et le précurseur du Libérateur promis.

« Nous ne pouvons qu'indiquer à grands traits la route parcourue par M. Rosseeuw Saint-Hilaire. Après avoir raconté la conquête de Jérusalem par le roi d'Assyrie, il suit le peuple à Babylone, il étudie le nouveau milieu où les Hébreux se trouvent transportés, et il compare le caractère des deux peuples et des deux religions : d'un côté ce sont des fables puériles, — où se retrouvent encore quelques lambeaux de traditions bibliques défigurées, — et des pratiques sanglantes et impures; de l'autre, c'est le Dieu unique et créateur, et la loi morale dans toute sa pureté. Le professeur raconte ensuite l'étrange faveur dont jouissent les Hébreux captifs à la cour des rois d'Assyrie et de Perse, — faveur interrompue pourtant par de cruelles persécutions; — il s'arrête un instant devant le célèbre édit de Cyrus, si contraire à toutes les analogies de l'histoire et où paraît si visiblement la main du Dieu, qui appelle Cyrus *son serviteur*, et qui l'avait fait annoncer par ses prophètes. Puis nous assistons au retour du peuple et à la reconstruction du temple : l'unité nationale se resserre, l'idolâtrie disparaît pour toujours et les livres des révélations divines sont réunis en recueil pour être conservés purs de toute altération à travers les siècles. M. Rosseeuw Saint-Hilaire consacre deux leçons à la question du canon et de l'inspiration des Ecritures, et il montre à ses auditeurs que si l'authenticité et la divine autorité des livres saints ont été violemment attaquées en Allemagne, elles y ont trouvé aussi de nombreux et savants défenseurs : la science a reconstruit sur des fondements plus solides ce que la science avait paru renverser.

« Mais ici les documents bibliques, que le professeur avait suivis avec une fidélité scrupuleuse, se taisent, et les auteurs profanes ne parlent pas encore; il y a donc une lacune, une sorte de halte dans l'histoire des

Juifs, depuis la fin de la prophétie jusqu'à l'époque des Macchabées. La Palestine jouit de cent années de paix sous la domination des Lagides; les Juifs commencent à se répandre sur toute la face du monde, leurs livres sont traduits pour la première fois en grec à Alexandrie; ainsi pénètrent partout les idées et les espérances juives, ainsi se préparent les temps pour l'apparition du Rédempteur promis[1].

« Il est réjouissant de voir des cours comme ceux de MM. Saisset, Janet et Rosseeuw Saint-Hilaire exciter un si sérieux intérêt : c'est un signe que l'on aime les questions religieuses, et c'est déjà un gain que ces questions soient sérieusement discutées. Nous sommes heureux surtout de voir un des professeurs les plus écoutés de la Sorbonne rendre ainsi témoignage à l'Evangile devant des hommes qui, pour la plupart, ne l'entendent pas défendre ailleurs. Un accent de conviction profonde et une sorte d'onction pénétrante et persuasive donnent à sa parole un charme et une puissance de plus, et nous osons espérer qu'elle ne demeurera pas sans fruits. Puissions-nous, en ces jours difficiles, voir s'accroître le nombre de ces hommes qui mettent leurs talents et leurs forces au service de la foi ! »

« F. B. »

Pour extrait conforme, EDMOND DE PRESSENSÉ.

[1] Nous saisissons cette occasion pour annoncer l'apparition d'un nouvel ouvrage de M. Rosseeuw Saint-Hilaire, intitulé : *Etudes religieuses et littéraires*. On y retrouvera plus d'un morceau déjà inséré dans ce recueil. Nous n'osons louer le livre, tant il nous touche de près. Nos lecteurs savent qu'ils y trouveront les convictions les plus chrétiennes et les plus libérales dans un style toujours chaleureux et élégant. (*Réd.*)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

Essai sur Klopstock. Thèse présentée à la faculté des lettres de Strasbourg, par *C. Diez*, professeur au lycée impérial de Sens. — Paris, Hachette.

Odes choisies de Klopstock, traduites pour la première fois en français, accompagnées d'arguments et de notes, par *C. Diez*, docteur ès lettres. — Paris, Hachette.

Klopstock est peu connu en France, quoique peu de poëtes étrangers soient aussi dignes de l'être. Ce n'est pas que les admirateurs fervents lui aient manqué pourtant. Sans parler du brevet de citoyen français que lui décerna l'Assemblée nationale de 1792, il a eu parmi nous des traducteurs assez nombreux; la *Messiade* nous a été successivement donnée en français par Madame de Kourzrock, M. d'Horrer, MM. Anthelmi et Junker, M. Petitpierre et en dernier lieu par Madame de Carlowitz, dont la traduction a été couronnée par l'Académie française. Madame de Staël, dans son *Allemagne*, a consacré quelques pages éloquentes au chantre du Messie : « Tous ses ouvrages, dit-elle, ont eu pour but de réveiller le patriotisme de son pays, ou de célébrer la religion : si la poésie avait ses saints, Klopstock devrait être compté comme l'un des premiers... Ceux qui ont connu Klopstock le respectent autant qu'ils l'admirent. La religion, la liberté, l'amour, ont occupé toutes ses pensées; il professa la religion par l'accomplissement de tous ses devoirs. » Qu'on nous laisse encore citer ces quelques mots bien connus sur la *Messiade* : « Lorsqu'on commence ce poëme, on croit entrer dans une grande église au milieu de laquelle un orgue se fait entendre, et l'attendrissement et le recueillement que les temples du Seigneur inspirent s'emparent de l'âme en lisant la *Messiade*. » Il semblerait qu'avec cinq traductions au moins de son œuvre principale et qu'avec des patrons aussi éminents, Klopstock dût être connu parmi nous. Tel n'est pourtant pas le cas. Il est généralement fort peu connu en France. Nous n'avons pas à chercher ici s'il faut attribuer ce fait à la légèreté du caractère français ou à la manière poétique un peu recherchée et à la tournure d'esprit très allemande de Klopstock. Quoi qu'il en soit,

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le Bulletin se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis et C^e^, rue de Rivoli, 174.

peu d'hommes, peu de poëtes méritent autant d'être connus que cet homme aimable, que ce poëte inimitable qui, selon l'heureuse expression de Gervinus, « vivait sa poésie et poétisait sa vie. »

Remercions M. Diez pour les deux petits volumes qu'il vient de consacrer à Klopstock. Le premier est une thèse fort intéressante qui a valu à son auteur le diplôme de docteur ès lettres. Elle envisage, d'une manière succincte mais complète, la personnalité du grand poëte et du grand citoyen. Ce travail, tout en étant savant, est écrit d'un style simple et sans prétention. Il est à désirer que l'auteur lui donne une publicité plus étendue que celle à laquelle il est appelé sous sa forme présente. Agrandi au moyen de quelques détails biographiques et autres que ne comportait guère l'intention primitive, ce travail formerait une étude littéraire du plus haut intérêt.

M. Diez avait déjà donné, en appendice à sa thèse, quelques fragments traduits des poésies lyriques de Klopstock. Il lui restait néanmoins à fournir au public français les pièces justificatives de ses appréciations. C'est ce qu'il a fait dans le volume où il traduit les principales odes de son poëte. Nous n'avons pas la compétence nécessaire pour parler de cette traduction comme traduction. Elle nous semble néanmoins suivre de près la pensée originale, en conservant, autant que la langue française le permet, ce cachet inimitable de doux mysticisme et de rêveuse contemplation qui est propre à la poésie religieuse de l'Allemagne.

Klopstock mérite d'être connu comme poëte lyrique peut-être autant que comme auteur de l'épopée religieuse dédiée à la gloire du Messie. Peut-être même sa voix a-t-elle plus de souplesse et de charme dans ces chants de moins longue haleine. Soit qu'il chante dans des cantiques inimitables la grandeur de Dieu et l'amour du Rédempteur, soit que sa lyre se fasse l'écho des aspirations politiques de la patrie allemande, soit encore qu'il s'adresse à sa Cidly, l'amie incomparable de son cœur, on sent toujours vibrer chez lui un cœur religieux et tendre, une âme pure et généreuse. Dans ce siècle où l'amour a été ravalé au point de n'être pour la plupart de nos romanciers qu'un grossier instinct de nature, il est fortifiant de voir comment le comprenait le grand poëte; pour lui, c'était la sainte communion de deux âmes sœurs, s'unissant pour se perfectionner l'une par l'autre et porter en commun le fardeau de la vie, et cette union mystérieuse, loin de se dissoudre à la mort, doit, d'après lui, s'y fortifier pour se continuer dans une autre vie.

MATTH. LELIÈVRE.

REVUE DU MOIS.

—

Paris, 14 avril.

L'agitation religieuse en Angleterre et en France. — Les prédicateurs du carême. — La discussion religieuse sur le théâtre et dans le roman. — Les élections prochaines. — Prolongation de la guerre civile aux États-Unis et de la résistance en Pologne.

L'affaire Colenso a été ramenée devant le public français par un article très distingué de M. Schérer, inséré dans la *Revue des Deux-Mondes* du 18 mars. Tout le monde a remarqué les belles pages sur l'amour de la vérité, sur la différence profonde qui existe entre les hommes de parti pris, et les hommes vraiment sincères avec eux-mêmes, décidés à marcher partout où la vérité les conduira. Seulement il ne faut pas oublier que le parti pris n'est pas d'un seul côté, et qu'il se trouve aussi bien chez les pyrrhoniens que chez les dogmatistes à outrance. L'esprit prend facilement un pli, une habitude de scepticisme dans un temps où rien n'est si prisé et n'a des apparences plus aristocratiques dans le monde de l'intelligence. Les distingués et les délicats ou du moins ceux qui aiment à passer pour tels, recherchent le doute comme une mode bien portée. Et puis au fond le doute est si commode ! Les accommodements sont si faciles avec un ciel si vaporeux, si incertain ! Il faut bien prendre garde de ne pas encourager une tendance molle et énervante, qui n'a aucune ressemblance avec le doute viril qui ne renverse que pour remplacer, et n'abandonne une affirmation trop légèrement reçue que pour monter plus haut. Je crains beaucoup les ravages de l'esprit d'imitation. Après avoir eu la moutonnerie de la mélancolie, nous pourrions bien avoir celle de la libre pensée. Il y a eu toute une génération de jeunes hommes bien portants qui se disaient ravagés par la passion et l'ennui de la vie. Aujourd'hui on en entend un grand nombre s'écrier en soupirant : La vérité est triste ! parce qu'un merveilleux artiste a donné le ton dans cette gamme. Ils chantent cet air, comme ils auraient chanté toute leur vie le plain-chant dans quelque cathédrale de province s'ils eussent été placés sous une influence différente. Combien parmi ceux qui acceptent si aisément les résultats vulgarisés de la grande critique, ont pris la peine de les vérifier. Pour nous, nous ne nous lasserons pas de protester contre

cette légèreté déplorable, au nom même de la science. Ceux qui savent l'allemand font, en France, l'effet des médecins de Molière qui parlaient latin à leur aise devant leurs malades ébahis; on les croit aussi sur parole, et quand, en secouant la tête d'un air grave, ils ont déclaré que de l'autre côté du Rhin la science a démontré que le christianisme historique n'a plus de base, on se le tient pour dit. Si leurs lecteurs bénévoles savaient aussi l'allemand, si surtout ils prenaient la peine d'examiner par eux-mêmes la question religieuse, ils reconnaîtraient bientôt que la situation scientifique du christianisme n'est pas si désespérée qu'on le prétend, et que la grande critique a été constamment battue avec ses propres armes. Il est très commode de s'attaquer, comme on le fait d'ordinaire, à la tendance la plus exagérée de la théologie conservatrice, comme si elle représentait vraiment le christianisme, et de faire remonter jusqu'à lui les mécomptes d'un littéralisme impossible. Que font, je le demande, les quelques erreurs numériques découvertes par l'évêque Colenso dans le Pentateuque, à ceux qui, dans l'Ecriture, distinguent entre la lettre et l'esprit, et qui n'ont jamais eu l'imprudence de vouloir jouer les destinées de l'Evangile sur la carte d'un pauvre système élaboré aux plus tristes jours de l'Eglise évangélique, alors que celle-ci avait perdu le souffle créateur et s'était mise à compter et à adorer des iotas, comme les rabbins de la décadence judaïque? Il ne faut donc pas nous dire que tout est perdu et compromis parce qu'un théologien improvisé de quatrième ordre est venu ressasser devant l'Angleterre un thème usé de critique. Il n'y a point là un signe des temps; et quand on se reporte au siècle dernier, et que l'on compare la situation actuelle du christianisme, au discrédit dans lequel il était tombé alors, on se rassure singulièrement, et on ramène à leur juste valeur les exagérations triomphales de la grande critique.

Pour en revenir à l'évêque Colenso, il persiste à ne pas sortir de l'Eglise d'Angleterre, bien qu'on ne lui épargne ni les sollicitations ni les sommations. La majorité des évêques du Royaume-Uni lui a écrit une lettre collective pour le presser de faire cesser une situation anormale qui, n'étant pas prévue par la loi, peut se prolonger indéfiniment. L'évêque Colenso a répliqué qu'il restait pour contraindre l'Eglise à secouer les liens d'une tradition étroite qui le paralyse. Cette obstination ne nous inspire aucune admiration. Il est certain pour nous que l'évêque de Natal est en désaccord avec la foi de son Eglise, et qu'en s'imposant à elle il lui fait une sorte de violence morale. Autant j'admire le courage d'une conviction ferme, qui ne recule devant aucun sacrifice, autant je déplore une position fausse et ambiguë. Il ne s'agit point ici de la liberté de penser, que nous voulons sans entraves légales, mais simplement de l'ordre même de la société religieuse, qui a le droit et le devoir de réclamer l'adhésion de ses membres, et surtout de ses directeurs, à ses croyances essentielles. Aussi tandis que j'applaudis à l'abandon du fâcheux procès intenté au pro-

fesseur Jowett, dans lequel on eût décidément condamné une tendance évangélique et libérale,—ce qui eût été une triste victoire pour l'Eglise anglicane, —je ne saurais donner raison à la ténacité du docteur Colenso et au parti qui l'approuve sur le continent, lequel plaide un peu *pro domo suâ*[1].

Nous voici ramenés à nos Eglises de France. On sait que nous évitons, autant que possible, d'entrer dans leurs débats intérieurs. Nous ne pouvons cependant passer entièrement sous silence l'agitation provoquée dans leur sein par la question d'une nouvelle version des saintes Ecritures. Il semblerait qu'une telle question est parfaitement simple. L'imperfection de nos traductions actuelles est notoire; si elles ne mettent pas la foi religieuse en péril, elles étendent néanmoins trop souvent sur les saintes hardiesses de l'original le voile d'une langue sans couleur, sans nerf, et parfois elles sont décidément incorrectes. Nous pensons donc qu'on ne saurait trop encourager les travaux individuels qui tendraient à nous donner une nouvelle version, et nous ne tenons aucun compte de la crainte chimérique, selon nous, de troubler les fidèles en dérangeant leurs habitudes religieuses, car s'ils étaient vraiment troublés par le seul fait que les mots dans lesquels s'expriment pour eux les divines pensées seraient quelque peu changés, il vaudrait la peine de produire cette agitation pour qu'ils apprissent à asseoir leur foi sur une base plus solide. Mais ces craintes sont vaines, et là n'est pas la question. Ce qui a excité une vive émotion au sein du protestantisme français, ce n'est pas qu'on ait insisté sur la nécessité de traductions nouvelles de la Bible, c'est la prétention de faire accepter et distribuer par la Société Biblique protestante de Paris une version très peu nouvelle, qui porte l'empreinte visible dans quelques textes importants d'une tendance dogmatique bien caractérisée, repoussée unanimement par le parti évangélique, et qui est offerte par une association dont le but est de faire prévaloir dans l'Eglise l'anarchie doctrinale. Qu'on discute tant qu'on voudra sur le règlement de la Société Biblique qui porte qu'elle distribuera *les versions en usage*, qu'on fouille ses archives pour chercher des précédents favorables à l'innovation demandée, on aura quelque peine à établir qu'une version dont on ne parle que depuis un an, et dont la révision vient d'être entreprise à Genève par le corps de pasteurs dont elle émane puisse être reconnue en usage en France; d'ailleurs, la question de forme s'efface derrière la question de fond que l'incident a fait de nouveau surgir. Il y a deux Eglises dans l'Eglise réformée de France, l'une qui, avec des nuances très diverses, retient ce qu'on est convenu d'appeler jusqu'ici le christianisme, et dont le symbole des apôtres a passé généralement pour être un fidèle résumé; l'autre qui attaque ouvertement le christianisme, je veux dire le surna-

[1] D'après des nouvelles récentes, mais qui demandent confirmation, le procès contre M. Jowett serait à la veille de recommencer.

turel, le miracle, tout ce qui donne un cachet spécial à l'Evangile, ou bien qui admet qu'on l'attaque, et protége, sous le nom trompeur de liberté, le plus lamentable désordre. Quand cette seconde Eglise propose à la première d'accepter sa version préférée des saintes Ecritures, quand le même journal, où les résultats les plus négatifs de la grande critique sont vantés, prend l'initiative de cette propagande, il est étrange que l'on s'étonne que les choses ne marchent pas le plus facilement du monde, et que l'on ne comprenne pas que pour ce sujet comme pour tous les autres la diversité profonde des esprits devait éclater, et que la paix n'est possible que quand ce vrai supplice de Mézence aura cessé. Notre solution est connue; il est inutile de la rappeler une fois de plus. L'avenir montrera si nous nous trompons. Après l'incident de la Société Biblique, on en aura un autre, puis un autre encore, jusqu'au dénoûment de toutes ces complications par la voie royale de la liberté.

La question religieuse s'empare de plus en plus de l'attention publique. D'abord jamais la chaire chrétienne n'a rassemblé de plus nombreux auditeurs. Les conférences du père Gratry, à Saint-Etienne du Mont, ont eu un succès d'autant plus sérieux auprès de la jeunesse que rien n'y est sacrifié à la forme; mais elles sont animées d'un souffle si généreux, elles poussent si noblement à la recherche, à l'étude, qu'elles éveillent de suite une sympathie pleine d'affection. L'abbé Maret a prêché à la Sorbonne une suite de discours solides sur la divinité de Jésus-Christ, tandis que le père Félix rassemblait de nouveau à Notre-Dame son immense auditoire auquel il présentait l'apologie des grands mysteres du christianisme avec sa parole claire, pénétrante, mais sans éclairs et trop visiblement inspirée par sa robe dès qu'il aborde les applications sociales de l'Evangile. On dit que les autres prédicateurs du carême ont été très suivis, mais aucun nom n'a été répété avec retentissement. Est-ce cette affluence dans les temples qui fait redouter à M. Sainte-Beuve un retour des tristes jours de la congrégation? Il s'est montré plein d'alarmes à cet égard dans son article du *Constitutionnel*, sur Lacordaire, du 31 mars. Son appréciation du mouvement religieux contemporain est modérée de ton et vraie sur quelques points, mais on y sent percer à chaque ligne le positivisme qui est l'étape présente de ce mobile esprit. On dirait que son article a été conçu dans les mêmes parages que le *Fils de Giboyer*, auquel M. Veuillot vient d'adresser une réplique de sa façon, où l'on retrouve avec sa verve ordinaire cette espèce d'argot de la dévotion irritée qu'il a eu la gloire d'inventer. Il n'y a pas jusqu'au roman qui ne se mêle de courir sus au *clérical*. Madame Sand publie à cette heure une interminable réplique de *Sibylle*. Cette fois c'est le naturaliste qui a beau jeu; bien loin de s'empoisonner et de disparaître, c'est lui qui convertit la jeune colombe de l'autel à ce vieux culte de la nature, à ce culte du grand Pan fort peu mystérieux que quelques éminents écrivains sont en train de restaurer en fait de nouveauté. La philosophie qui se dégage des lettres et des harangues dont se compose ce singulier

roman de *Mademoiselle de la Quintinie* ressemble à s'y méprendre à celle de la *Sorcière* de Michelet. Seulement le clérical sert d'utile repoussoir à tous ces beaux sentiments, assez compliqués du reste, bien que toujours rendus dans une langue éloquente et encadrés dans ces magiques descriptions de la nature dont notre grand peintre a le secret. Sommes-nous donc vraiment menacés dans nos libertés par la société de Saint-Vincent de Paul? Est-ce de là que vient le péril aujourd'hui? Singulière préoccupation qui s'attaque après tout aux vaincus du moment comme M. Vitet le faisait remarquer, par une allusion d'une justice sévère, dans son charmant discours en réponse à M. Octave Feuillet, dans la dernière séance publique de l'Académie française. Nous sommes certes fort éloignés du parti catholique et très peu confiants dans son libéralisme jusqu'à ce qu'il ait nettement dessiné son attitude vis-à-vis de sa fraction absolutiste, mais cette insistance à le poursuivre sur la scène, dans le roman et dans les journaux démocratiques auxquels il sert de pain quotidien ne nous paraît ni généreuse ni méritée. Franchement, c'est ailleurs qu'aujourd'hui la liberté trouve dans notre pays ses adversaires les plus dangereux, parce qu'ils ont un masque et qu'ils croient l'avoir fondée du moment où ils l'ont refusée à la religion.

Il nous semble que le moment est mal choisi pour réagir contre les influences religieuses, toutes les fois du moins que celles-ci ne s'enrôlent pas au service des plus tristes causes terrestres. Qu'on ne s'y trompe pas, c'est la religion en soi, c'est la religion qui parle d'obligation morale et de renoncement, et non pas simplement telle ou telle superfétation superstitieuse, qui excite une antipathie croissante d'un certain côté. Il y aurait une insigne folie à s'applaudir d'une opposition qui serait certainement dirigée contre nous si nous étions au premier rang pour être aperçus des ennemis du christianisme. On verra ce que ce naturalisme insolent qui s'étale aujourd'hui en plein soleil produira d'abaissement dans les mœurs nationales. On commence par adorer scientifiquement la nature; on fait grand fracas de ses lois admirables, de l'ordre qui y règne, puis on l'adore bientôt naïvement pour les satisfactions immédiates qu'elle peut donner. Les prêtres babyloniens étaient de savants astrologues; ils commencèrent par les astres pour finir par Astarté. Ne sommes-nous pas déjà par nos mœurs en pleine religion de la matière? Ce n'est pas en donnant à nos contemporains la théorie de leur pratique qu'on les relèvera! L'état moral de ce pays nous inquiète; la fièvre du plaisir s'en est emparée plus violemment que jamais. Des fêtes dignes de Rome avilie ont eu un retentissement de scandale à l'étranger. Quelle révélation sur les mœurs d'une portion de notre jeunesse que le bruit qui se fait soudain autour de ces brelans de bon ton où des fils de famille vont jouer des centaines de mille francs en une nuit? Je ne parle pas des vols hardis qui s'y commettent. Les voleurs habiles sont de tous les temps, mais ce qui n'est pas de tous les temps, c'est un pareil genre

de vie. Décidément, il faut que la France s'ennuie beaucoup pour que sa jeunesse dorée cherche des distractions semblables.

A cet ennui je ne connais que deux remèdes : d'abord le développement des préoccupations religieuses qui se prononce de plus en plus dans une élite de la nation et qu'il faut se garder de combattre et de décourager, et puis le retour aux mâles habitudes de la liberté politique. C'est pourquoi nous accordons une grande importance aux prochaines élections auxquelles le pays se prépare avec plus d'entrain qu'on ne l'eût d'abord supposé. Le gouvernement attend sans doute de savoir s'il plaît à la France de se rendormir dans l'insouciance de la chose publique ou bien si elle veut de nouveau prendre une part active à la direction des affaires, pour lui accorder ce qu'il nous est permis d'espérer constitutionnellement. Quand bien même l'édifice ne serait pas encore couronné, quand il ne serait élevé que d'un étage ce serait un grand gain pour tous. Toute préoccupation secondaire doit disparaître devant le désir parfaitement loyal de tirer parti de ce que nous avons en fait de liberté pour obtenir davantage. Nous partageons entièrement l'avis de l'un des collaborateurs d'un excellent recueil qui vient de paraître à Metz sous ce titre : *Francs propos*, et qui continue sur un autre point du pays ce mouvement de décentralisation politique inauguré à Nancy par les auteurs si justement estimés du recueil intitulé : *Varia*. « Chacun, lisons-nous dans les *Francs propos*, peut en servant la liberté rester ce qu'il est. La liberté veut seulement que, dans notre programme politique, nous la placions au rang qu'elle mérite, c'est-à-dire au premier rang. En politique, une fois l'ordre sauf, la liberté est la première chose, ou elle n'est rien : cela compris, tout le reste va de soi. » Si ces principes qui concilient la largeur et la loyauté prévalent dans toutes les nuances du parti libéral, les prochaines élections nous fourniront une occasion certaine de rendre à notre pays et au gouvernement lui-même le service le plus signalé, car un contrôle plus sérieux et plus actif dans les affaires publiques est dans l'intérêt des gouvernants comme dans celui des gouvernés. Nous nous rattachons donc entièrement aux idées si bien exprimées sur ce sujet par les *Débats* et le *Temps*. Nous qui pensons, comme Mirabeau, que *Dieu est aussi nécessaire que la liberté au peuple français*, nous voudrions voir celui-ci sortir de sa torpeur et se préoccuper à la fois des intérêts supérieurs qui dépassent notre monde, et des intérêts les plus élevés de la vie terrestre, car il y a une étroite solidarité entre les uns et les autres.

Ce mois-ci aucun événement décisif ne s'est produit en Amérique ; la lutte continue sans approcher du dénouement, mais une chose est certaine, c'est que l'émancipation des esclaves s'opère en fait sur une large échelle et que les nègres affranchis se montrent dignes de leur libération. Ce résultat a une immense importance, et il console quelque peu des souffrances que cette guerre semble provoquer dans les deux mondes. Ces souffrances seraient intolérables si elles étaient stériles, mais aucune

d'elles n'est perdue. Ne doutons pas du succès final de la sainte cause qui se dégage de plus en plus des malentendus ou des difficultés des débuts de la lutte. Ce serait douter de Dieu même.

Quant à la Pologne, elle résiste toujours héroïquement à toute la puissance et à toute la barbarie des armées russes. Grâce au ciel, elle a d'autres appuis que les froids discours qui l'entretiennent de la magnanimité de ses tyrans et que les lents procédés d'une diplomatie cauteleuse. Elle a pour elle la frémissante indignation de tous ceux qui n'ont pas à ménager la justice et le droit et les traités de 1815, les vœux ardents de tous ceux qui n'admettent pas de prescription pour l'abominable iniquité du partage, surtout quand les iniquités du passé s'aggravent des violences du présent. A force de souffrances et de courage, elle a posé de nouveau la question de son indépendance devant l'Europe dans un temps où nul protocole ne vaut l'entraînement de l'opinion, et elle a imité en cela sa noble sœur italienne que nous ne séparons pas d'elle, quoi qu'en dise le parti catholique avec plus d'aveugle passion que de logique. Là aussi nous croyons à l'avenir, au triomphe du droit, c'est-à-dire à Dieu même.

Depuis que ces lignes ont été écrites, l'intervention diplomatique de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche semble avoir pris un caractère plus sérieux. On parle même d'un décret d'amnistie couvrant l'insurrection polonaise. Mais ces nouvelles sont encore trop vagues pour qu'on en puisse rien inférer. Elles prouvent néanmoins que l'opinion européenne pèse d'un grand poids dans les affaires de Pologne. C'est une raison pour la stimuler énergiquement.

E. DE PRESSENSÉ.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant*.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis et Cᵉ, rue des Grès, 11. — 1863.

REVUE CHRÉTIENNE

LES ÉLECTIONS PROCHAINES

La France va être appelée à un grand acte politique. Les élections prochaines imposent de sérieux devoirs à tous les bons citoyens qui ne mettent pas nonchalamment leur repos au-dessus des intérêts généraux du pays. Profondément convaincu qu'il est de la plus haute importance à tous les points de vue que la préoccupation de la chose publique se ranime au milieu de nous, nous voudrions marquer en peu de mots l'attitude qui nous semble devoir être prise dans ces circonstances par tous les amis sincères de la liberté. Plus d'une fois déjà nous avons eu occasion de dire combien le développement des institutions libérales avait de prix à nos yeux, non-seulement pour les raisons qui frappent tous les esprits généreux, mais encore pour les motifs les plus élevés puisés dans notre foi religieuse. Nous croyons fermement que l'absence ou la trop grande diminution de liberté entraîne avec elle de fâcheuses conséquences morales, favorise l'essor de tout ce qui est mauvais, et incline de plus en plus les âmes vers le matérialisme, car ce n'est que dans cette fange qu'un despotisme complet trouve sa vraie base. Nous ne faisons aucune application exagérée et injuste à l'état de notre pays. Nous rappelons seulement nos principes qui nous rangent tout naturellement dans le camp libéral, et nous poussent à favoriser tout ce qui peut contribuer au développement normal de la liberté. Or, sans se faire des illusions qui, après les cruelles leçons de l'histoire contemporaine, seraient presque ridicules à force de naïveté, on peut espérer que les élections prochaines auront quelque influence pour nous rapprocher du terme désirable qui est le progrès sans secousse. Aussi chacun doit-il faire dans ces circonstances tout ce dont il est capable ; si peu qu'il puisse, il n'est déchargé de sa responsabilité que s'il l'a fait.

x.

Qu'il nous soit permis d'exprimer d'abord un désir, c'est qu'une grande latitude soit laissée au suffrage universel. Personne ne songe à en faire un simple écho, car à quoi bon deux voix s'entre-répondant forcément là où une seule voix suffirait? On s'accorde à réserver à la tragédie classique le rôle sacrifié du confident renvoyant à son interlocuteur sa propre pensée pour réplique, et nul ne voudrait ouvrir les comices de la nation par ce vers fameux :

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille!

Nul dissentiment théorique n'est possible sur ce point. Nous ne soulevons donc pas ici une question de droit constitutionnel ; nous nous permettrons seulement d'exprimer le désir qu'il y ait comme une trêve de Dieu à la veille des élections ; que l'administration avertisse moins les organes de la publicité au moment où elle demande elle-même à être avertie et renseignée sur les vœux réels du pays, et que les entraves récemment apportées aux réunions électorales disparaissent au dernier moment, car nous ne pouvons plus parler que de celui-là. Nous sommes en présence de deux catégories de candidats indépendants ; ceux patronés par l'administration et ceux qui ne le sont pas. N'est-il pas évident que moins ces derniers auront les mains liées, plus l'indépendance des premiers ressortira avec éclat? C'est donc dans l'intérêt de tous les partis et de toutes les opinions que nous réclamons ne fussent que quelques jours de libre discussion et de libre consultation. Un ministre sans portefeuille disait dernièrement que le gouvernement cherchait à choisir les hommes que lui recommandaient les populations. Nous comprenons difficilement une meilleure forme à cette recommandation que l'élection accomplie sans obstacle d'aucun genre. Certes, on ne songe pas à rendre la France à elle-même pour qu'elle vote librement de la façon dont un brave général annonçait un jour qu'il voulait le faire pour un pays lointain. Ces choses-là s'écrivent avec la pointe du sabre très loin de la mère-patrie. Le gouvernement a une entière confiance dans le pays; il a exprimé fréquemment ce sentiment. Cela nous fait espérer qu'au dernier moment il donnera le gage le plus éclatant de cette confiance en abaissant les barrières qui pourraient gêner la lutte électorale.

Après tout, cette lutte ne saurait avoir des proportions inquiétantes. Le serment dont on veut bien nous rappeler le côté religieux, que nous acceptons pleinement pour notre part, suffit à lui seul pour écarter toute équivoque pour les hommes d'honneur qui ne font fléchir la loi morale devant aucune considération.

La question de gouvernement est donc hors de cause. Il s'agit seulement de savoir si le pays est assez remis de sa lassitude pour souhaiter cette participation plus active et plus sérieuse à ses propres affaires que la constitution lui fait espérer et que le chef de l'Etat a définie récemment en termes si éloquents. Pour nous, nous n'avons pas d'autre programme électoral que celui du discours aux exposants français lors de la distribution des médailles. Sans doute l'empereur tiendra un grand compte de la réponse que lui fera le pays aux prochaines élections. Nous souhaitons vivement que des divers points de la France cette réponse soit l'expression respectueuse et modérée d'un libéralisme conséquent. Rien ne saurait mieux hâter ce progrès sans secousse que désirent tous les bons citoyens. C'est pourquoi nous condamnons toute abstention, là même où l'échec serait certain, car l'échec ne sera pas complet si les voix libérales ne sont comptées. La seule manière pratique de montrer que l'on souhaite un contrôle plus actif du pays dans ses affaires, c'est incontestablement de préférer les candidats indépendants qui ne sont pas patronés par l'administration aux candidats indépendants directement soutenus par elle.

Nous voudrions une grande largeur dans le choix des représentants. Il ne s'agit pour le moment que d'une seule chose, de ce que l'on peut appeler la liberté élémentaire. Avant de discuter telle ou telle de ses applications, tâchons d'obtenir le moyen même de le discuter, l'*instrument libéral* en quelque sorte, par où nous entendons une presse affranchie de l'administration et rendue au contrôle de la magistrature, et des droits parlementaires plus étendus. Le pouvoir n'attend peut-être pour concéder ces garanties, qui à notre sens lui seront très utiles, que l'expression du vœu du pays. Voilà pourquoi, malgré la pudeur effarouchée du *Constitutionnel* où M. Paulin Limayrac se voile la face à la pensée d'une alliance entre des hommes partis de points de départ différents, bien que pour calmer ses scrupules il n'ait qu'à consulter la liste de ses collaborateurs, malgré tout ce qu'on a dit et écrit contre les coalitions, nous admettons pleinement l'alliance de tous ceux qui veulent cette liberté élémentaire, d'où qu'ils viennent. Tous nous avons besoin de la liberté pour défendre nos convictions et pour servir la vérité telle que nous la comprenons. Pour nous, nous la voulons surtout pour ceux qui ne sont ni de notre Eglise ni de notre opinion particulière. Nous sommes donc avec eux quand ils la veulent également pour nous, et tous ensemble nous voulons une chose excellente, et pour laquelle il vaut la peine de s'allier à ciel ouvert, sans esprit factieux et dans l'unique désir de concourir au bien de la

patrie commune. Au contraire, nous refusons la main d'association à quiconque n'aime pas franchement la liberté pour elle-même, que ce soit au nom de l'égalité démocratique ou de l'essor industriel, et quand même il aurait marqué avec éclat dans les fastes révolutionnaires. Sans doute, une fois cette liberté élémentaire obtenue ou pour mieux dire concédée aux justes aspirations du pays, bien des questions subsisteront qui sont dignes de préoccuper et de diviser les bons esprits. Nous croyons qu'elle n'aura ni valeur ni durée, tant que la vieille routine française ne sera pas franchement abandonnée et que les principes d'un individualisme raisonnable ne tendront pas à prévaloir partout. Ces principes sont d'autant plus nécessaires que la souveraineté du peuple est plus grande grâce au suffrage universel, et que les graves questions sur les rapports du temporel et du spirituel, si fatales à nos pères, reviennent devant notre génération avec plus d'instance. Nous savons aussi que si le libéralisme ne cherche pas son point d'appui dans de fortes croyances morales et chrétiennes, il sera encore la victime du divorce qui l'a perdu. Nous ne sommes donc pas tenté de surfaire le modeste succès auquel nous aspirons, mais nous ne le dédaignons pas non plus. A l'heure présente il faut aller au plus pressé, et le plus pressé c'est de réclamer pacifiquement par son vote le développement de liberté qui ne peut toujours rester à l'état de promesse.

Edmond de Pressensé.

HISTOIRE

—

LE CHANCELIER DE L'HOSPITAL.

(DEUXIÈME ARTICLE [1].)

III.

L'édit du 17 janvier 1562 eût dû être favorablement accueilli comme destiné à calmer les maux de la France; mais s'il fut, sous l'influence de sages conseils [2], franchement accepté par les protestants, encore bien qu'il ne leur accordât pas tout ce qu'ils eussent dû obtenir, il fut, à l'inverse, violemment repoussé par les partisans de l'intolérance et les fauteurs de désordres. S'opposer à son exécution, c'était assumer sur soi la responsabilité des épouvantables désastres qui, pendant tant d'années, devaient accabler la patrie; mais qu'importait cette responsabilité à des hommes aveuglés par la haine!

L'opposition éclata de diverses parts.

Et d'abord, insultant à la prompte obéissance d'une sage minorité, la majorité des parlements, par son refus d'enregistrer l'édit, donna aux divers membres de la hiérarchie judiciaire et administrative le signal d'une révolte que l'Hospital ne put, malgré toute sa fermeté, comprimer qu'en partie. En effet, si les divers parlements rebelles furent contraints par des lettres de jussion itératives de procéder à l'enregistrement, ils n'accomplirent du moins cette formalité qu'en l'accompagnant de restric-

[1] Voir la *Revue chrétienne* du 15 janvier 1863.

[2] Voy. *Avis et Conseil des ministres et députés des Eglises de France, estans en cour, sur l'exécution et observance des principales clauses de l'édict de janvier*, et la lettre circulaire jointe à ce document, dans l'*Hist. eccles.* de Th. de Bèze, t. I, p. 681 à 687.

tions et de réserves qui en infirmèrent sensiblement la portée, et qui provoquèrent au mépris d'un acte émané du pouvoir souverain. Et non-seulement cela, mais il se rencontra même un parlement, celui de Bourgogne, qui, dominé par l'un des Guises, le duc d'Aumale, gouverneur de la province, réussit à s'affranchir de l'obligation d'enregistrer l'édit, non pas grâces à ses vues prévoyantes, ainsi qu'on l'a prétendu [1], mais grâces uniquement à une accumulation d'expédients dilatoires qui lui permit d'atteindre l'époque à laquelle la puissance de coaction du gouvernement se trouvait affaiblie.

A la résistance des parlements vint se joindre la défection d'Antoine de Bourbon. Infidèle à ses devoirs de lieutenant général du royaume, de chef nominal du parti protestant, et d'époux de la noble et pieuse Jeanne d'Albret, il se laissa fasciner par les promesses dérisoires des Guises, s'asservit à leur joug, et leur offrit, pour gages de l'amitié qu'il disait leur porter désormais, l'abjuration de ses croyances et la servile promesse de marcher sur leurs traces dans les voies de l'intolérance et de la persécution.

Quant aux Guises, sans principes comme sans patriotisme, dévorés d'ambition et de haine, agents de Rome et de l'Espagne, ils étaient les instigateurs du mouvement insurrectionnel qui s'opérait, en France, contre la consécration récente du principe de la liberté religieuse. Appuyés d'une part sur la coopération intéressée de la majorité des parlements et des membres du clergé, de l'autre, sur les passions et le fanatisme des masses, ils n'aspiraient, depuis la promulgation de l'édit de janvier, qu'à briser cet acte dû aux glorieux efforts de Coligny et de l'Hospital. Inaugurant par l'hypocrisie et le parjure, dans les conférences de Saverne [2], un système d'agressions qu'ils savaient devoir aboutir à la guerre civile, les Lorrains, après s'être affublés du manteau du luthéranisme aux yeux du trop confiant duc de Wurtemberg, et avoir en sa présence « juré, sur le salut de leur âme, qu'ils n'avaient jamais fait mourir un seul homme pour cause de religion, et qu'ils ne feraient aucun mal aux réformés, » dirigèrent aussitôt leurs coups contre ceux-ci. La preuve en est dans le massacre de Vassy.

L'effusion du sang français, tel fut le digne prélude de l'entrée triomphale du duc de Guise dans Paris, en compagnie du duc d'Aumale, du maréchal de Saint-André et du connétable de Montmorency. A peine ce dernier s'abaissant au rôle de chef d'é-

[1] *Le Parlement de Bourgogne*, par M. de La Cuisine, t. I, p. 288.
[2] Voy. la relation de ces conférences dans le *Bulletin de l'Histoire du Protestantisme français*, 4e année, p. 184 à 195.

meute avait-il, à la tête d'une population en délire, saccagé et incendié les temples de Popincourt et du faubourg Saint-Jacques, qu'une déclaration vint défendre d'appliquer l'édit de janvier à Paris, y déchaîner les fureurs populaires contre les protestants[1], et inciter le parlement à des condamnations capitales[2]. Aux horreurs du massacre de Vassy succédèrent les horreurs plus grandes encore, mais généralement moins connues, des massacres commis à Sens et dans une foule d'autres villes, où les réunions pour l'exercice du culte réformé s'abritaient sous l'égide de l'édit de janvier, expressément maintenu en vigueur dans les provinces par la déclaration même qui l'avait abrogé pour Paris. Exaspérés par de tels attentats, les coreligionnaires des victimes se constituèrent en état de légitime défense ; une collision devenait imminente.

Cependant, que se passait-il à la cour? Maîtres de la personne du roi, qu'ils retenaient confiné au Louvre, les triumvirs ne cessaient d'attiser le feu des discordes civiles. Le conseil privé avait été, au moyen d'éliminations successives, transformé par eux en un conciliabule de factieux. Là, tandis que ces grands coupables pesaient sur la royauté et la menaçaient de la plonger, ainsi que la France, dans l'abîme des révolutions, l'Hospital leur résistait face à face, flétrissait, au péril de ses jours, leurs menées, leurs excès, et, par son opposition incessante, suspendait toutes leurs délibérations. Le jour où s'agita la question de savoir s'il fallait ou non déclarer la guerre au prince de Condé et à ses partisans, il soutint chaleureusement la négative ; et comme le connétable s'écriait : « Ce n'est point à gens de robe longue d'opiner sur faicts de guerre, » le chancelier répliqua : « Bien que de tels gens ne sachent conduire les armes, si ne laissent-ils de cognoistre quand il en fault user. » Le parti de la violence l'emporta, et l'Hospital fut exclu du conseil.

Tombé en disgrâce, il se retira dans son domaine du Vignay, près d'Etampes, où le suivit la sympathie des protestants, dont le prince de Condé se rendit l'interprète, lorsqu'il publia son manifeste contre le triumvirat. Du fond de sa retraite, le chancelier écrivait à un ami[3] : « J'ai osé, de ma propre volonté, sauvegarder les lois et les magistrats du royaume ; j'ai vu ceux-là même que je protégeais se lever contre moi. Tout sentiment d'honneur était mort ; pas un de ces vils esclaves n'osait relever

[1] Voy. *Journal de ce qui s'est passé en France pendant l'année* 1562. Mss. fonds Dupuy, vol. 944. Bibl. imp., cité par M. Taillandier, p. 94, 95.

[2] M. Taillandier, possesseur d'*extraits des registres criminels du parlement de Paris*, dressés par Dongois, atteste que ces registres sont pleins d'arrêts prononçant, en 1562, des condamnations à mort contre les huguenots (p. 93).

[3] Poés. lat., trad., cit. p. 353.

le drapeau d'une honnête liberté. J'ai lutté contre les magistrats, les guerriers; j'ai fait face à tous les périls, et je me suis reposé sans crainte, après mon devoir accompli. »

Son repos ne devait pas être de longue durée. Bientôt, en effet, il fut appelé, comme il l'exprima lui-même [1], « à s'embarquer de nouveau sur une mer orageuse. »

Depuis quelque temps déjà la guerre civile déchaînait ses fureurs sur la France, lorsqu'il reprit ses fonctions.

Le soin de sa dignité personnelle, étroitement uni dans sa pensée à celui des premiers intérêts de la couronne, lui commandait de rehausser, par une ferme attitude à l'encontre de ses détracteurs, le dévouement absolu qu'il avait consacré à sa malheureuse patrie et l'autorité des actes qu'il se proposait d'accomplir dans le cours d'un ministère de réconciliation et de paix. On l'avait attaqué dans l'ombre; il voulut se défendre au grand jour.

Il savait quelles animosités il avait soulevées contre lui, à Rome, en faisant condamner à Paris, en 1561, le bachelier en théologie Tanquerel, qui avait soutenu dans une thèse « que le pape, comme vicaire de Jésus-Christ et monarque universel, possédait les deux puissances, spirituelle et temporelle, et qu'il avait le droit de déposer les empereurs et les rois rebelles à ses commandements; » il savait aussi que ces animosités s'étaient accrues depuis l'adoption de certaines mesures financières qui atteignaient les biens du clergé et depuis la promulgation de l'édit de janvier; — il savait enfin que le saint-siége avait formellement demandé sa destitution. Il écrivit alors au pape, le 3 août 1562 [2], dans les termes que voici :

« Très saint-père, je sais tous les faux bruits que mes détracteurs ou mes ennemis disséminés à Rome, dans toute l'Italie et en Espagne, s'acharnent à répandre contre moi, et auxquels les autres princes et vous-même avez prêté l'oreille. Je ne m'en serais nullement inquiété, si vous n'aviez fait que les entendre sans y ajouter foi; mais dès que j'eus appris que vous aviez écrit aux vôtres d'exciter la reine à ne point croire à mes paroles, et à se garder de moi comme d'un pestiféré, j'ai cru que je ne devais pas différer plus longtemps de me justifier. Il me serait bien plus facile de le faire, si je connaissais les griefs que l'on m'impute et auxquels je dois répondre; mais je suis réduit à combattre dans l'ombre les accusations que je ne puis que présumer avoir été dirigées contre moi. Mes accusateurs sont tous ceux qui abhorrent le culte du vrai Dieu et de la piété sincère, qui violent les saints devoirs du sacerdoce, qui ne s'occupent que de leur intérêt personnel, qui ne cherchent qu'argent et profit; entre eux et moi c'est une guerre éternelle : telle est ma destinée. Je ne

[1] Poés. lat., trad. cit., p. 320.

[2] *Annales ecclesiastici*, de Baronius, continuées par Raynaldus, t. XXI, part. II, ann. 1562, n° 130. — M. Taillandier, p. 105, 106. — *Œuvres de l'Hospital*, t. II, p. 474 à 479.

leur ai opposé d'autres armes que les lois et les édits; je n'ai jamais rendu haine pour haine, inimitié pour inimitié. Si je me suis parfois montré trop acerbe, trop véhément, que Dieu et le vicaire de Dieu me jugent. J'ai agi et fait tout ceci à la cour, comme sur le plus grand théâtre de la France. J'ai fait tout mon possible pour repousser les nouveaux abus et corriger les anciens. Les fauteurs des désordres ne me peuvent souffrir, ni moi eux. J'aurais mieux fait peut-être de m'accommoder aux circonstances, comme tant d'autres qui, plus prudents, se sont fait une république à leur convenance; mais tel est mon caractère, telle est ma nature : mon âge aussi m'a rendu plus morose. Veuillez m'excuser, et je prie Dieu qu'il vous maintienne longtemps à la tête du gouvernement de l'Eglise, pour la gloire de son Fils et le salut de tous les peuples. »

Le pape [1] se contenta de répondre :

« ..... Nous nous bornons à vous exhorter, au nom du Seigneur, à agir désormais de telle façon, que les faits eux-mêmes nous montrent l'injustice des reproches auxquels vous craignez d'être exposé. »

L'intègre chancelier n'avait à recevoir de leçons de personne; son rôle était au contraire d'en donner; mais qu'enseignait-il dans sa loyauté? de grandes choses; et comment vivifiait-il ses enseignements? par l'accomplissement fécond de ces grandes choses elles-mêmes. Quoi de plus noble, par exemple, dans le double domaine de la théorie et de la pratique gouvernementales, pour l'homme d'Etat qui tenait en main le timon des affaires publiques, que de s'interposer, en des temps de discordes et de déchirements, entre les partis ennemis, et que de travailler à assoupir leurs haines, à leur faire déposer les armes, à les réconcilier entre eux, et à cicatriser les plaies de la patrie en ramenant la paix entre ses enfants!

Cette tâche généreuse fut celle à laquelle se dévoua l'Hospital. Il sut, comme toujours, s'en acquitter dignement, après la prise de Rouen, en faisant rendre, en novembre 1562, une déclaration d'*abolition* ou d'amnistie en faveur de tous les habitants de cette ville qui avaient été compromis dans les derniers troubles. Les vues conciliatrices et pacifiques du chancelier, en cette grave circonstance de même qu'en tant d'autres, alors que sévissait le fléau des guerres civiles, se révèlent hautement, comme autant d'émanations du principe chrétien, dans une lettre qu'il adressa [2], vers la fin de 1562, au cardinal de Lorraine, qui était à Trente. Il lui disait :

« ..... Le fondateur de notre religion fut un ami de la paix, qui prescrivit d'éviter la guerre, de subir sans se plaindre les menaces, les sup-

[1] Lettre du 27 septembre 1562. *Ibid.*
[2] Poés. lat., trad., cit. p. 287, 289.

plices; et, par sa mort, il prêcha d'exemple. Il défendit d'user de violence, d'intimidation et de terreur, de frapper avec l'épée ; en revanche, il ordonna de calmer par la parole les esprits et les cœurs insoumis. — L'âme, dépouillée du corps, ne peut être atteinte par le glaive ni le fer; mais elle se dissipe sans danger dans l'espace..... La passion religieuse, fût-elle notre seul mobile, notre seule raison d'emboucher la trompette de guerre, nous déplairions encore à Dieu..... La guerre civile a rendu les hommes plus infâmes, et leur a fait oublier ce Dieu pour la gloire duquel les peuples ont pris les armes, à ce qu'ils disent du moins..... Si nous mettons bas les armes, d'où viendra notre salut? Qui nous prêtera son assistance? Ce sera Jésus, fils de Dieu..... Pendant sa vie et après sa mort, il unit ses disciples par une alliance éternelle; il apprit à ne demander qu'à Dieu le pardon et la paix de la vie, et comme il était le père commun des mortels, il leur ordonna de se soutenir en frères, d'aimer leur prochain comme eux-mêmes, sans hésitation, sans découragement.»

Ces derniers mots, dans la bouche du chancelier, avaient une portée touchante; car peu d'hommes, en des temps de grandes crises sociales, ont porté aussi loin que lui, dans la carrière du bien et de la défense des libertés publiques, la persévérance à reprendre une tâche incessamment interrompue par la rigueur des événements, et à substituer aux ruines d'un édifice laborieusement érigé les assises d'un édifice nouveau.

L'Hospital avait vu avec indignation l'édit de janvier foulé aux pieds par les triumvirs; il conçut l'espoir de le relever, au moment où la mort du duc de Guise permit un rapprochement entre les partis. Les protestants s'associaient à son espoir et demandaient, par l'organe de leurs représentants le mieux accrédités, le maintien sans réserve et la loyale exécution de cet édit. Mais le prince de Condé, las de la guerre et cédant avec une regrettable facilité à de funestes suggestions, signa, le 14 mars 1563, le traité de paix d'Amboise, qui fut publié le 19 du même mois, sous la forme d'un édit, et qui, loin de faire revivre l'édit de janvier, le détruisit au contraire en partie. En effet, aux termes de ce traité, la liberté du culte devenait le monopole des gentilshommes protestants; les bourgeois et le peuple demeuraient, à bien peu d'exceptions près, circonscrits dans les étroites limites de la liberté de conscience. Aussi Coligny, en l'absence duquel Condé s'était hâté de conclure, reprocha-t-il avec raison à ce prince [1], « d'avoir plus ruiné d'Églises par un trait de plume, que toutes les forces ennemies n'en eussent pu abattre en dix ans. »

Le chancelier partageait l'opinion de l'amiral, mais il dut se résigner, pour le moment, à accepter, faute de mieux, le fait accompli, sauf à tenter d'élargir ultérieurement les bases de

[1] Th. de Bèze, *Hist. eccléS.*, t. II, p. 335.

l'édit d'Amboise, et d'amener cet édit aux proportions de celui de janvier. Il s'attacha à vaincre la résistance des parlements, qui refusaient l'enregistrement. Le parlement de Bourgogne fut obligé, cette fois, de plier comme les autres; l'Hospital n'avait ménagé, vis-à-vis de chacune de ces hautes juridictions, ni les lettres de jussion, ni les admonestations sévères.

Peu après, il prit en mains avec une remarquable vigueur la cause de Jeanne d'Albret, que le pape venait de condamner et de déclarer déchue de ses droits de souveraineté, pour avoir exclusivement établi dans ses Etats la religion réformée. La sentence de condamnation et de déchéance fut rétractée.

Le chancelier contraignit en même temps le saint-siége à révoquer l'ordre donné à l'inquisition romaine d'entamer un procès contre huit prélats français, soupçonnés d'hérésie, c'est-à-dire de protestantisme.

Il ne tarda pas à remporter une nouvelle victoire sur la cour de Rome. Il s'agissait de savoir si le concile de Trente serait reçu en France : Le pape, l'empereur, le roi d'Espagne et d'autres souverains avaient envoyé à Charles IX des ambassadeurs pour l'inviter à prendre part à une réunion dans laquelle les diverses puissances catholiques de l'Europe jureraient l'observation de toutes les décisions prises dans le concile. Les ambassadeurs avaient également pour mission de demander au roi de France de revenir sur l'édit d'Amboise et d'organiser contre les protestants de nouvelles persécutions. La réponse du monarque, inspirée par l'Hospital ne se fit pas attendre; elle se résumait en ceci : « qu'une paix et édict si solennellement faicts par le conseil et advis de tous les princes du sang et des plus sages du royaume ne se pouvoit ainsi rompre ny altérer, sans un grand danger de la recheute ordinairement plus redoutable que la première maladie. »

Malheureusement Charles IX, subissant une pernicieuse influence qui prévalut sur les sages conseils du chancelier, ne tarda pas à se prononcer dans un sens opposé à cette réponse en rendant, d'abord à Lyon, le 24 juin 1564, un édit qui interdisait le culte réformé dans les lieux de résidence royale, et, le 4 août de la même année, à Roussillon, un autre édit qui, sous prétexte d'interprétation, apporta à l'édit d'Amboise de notables restrictions.

Le duc d'Albe, à l'entrevue de Bayonne, avait tout fait pour perdre l'Hospital dans l'esprit de Catherine de Médicis, et pour faire disparaître du sol de la France les dernières traces de liberté religieuse que le chancelier s'efforçait d'y maintenir. Depuis lors, celui-ci ne possédait plus au même degré qu'avant la

confiance de la reine mère ; l'antagonisme de ses adversaires, au sein du conseil privé, n'en devint que plus virulent, surtout en ce qui concernait les mesures applicables à l'exercice du culte réformé. Une scène des plus vives qui se passa dans ce conseil en février 1566, pendant que la cour était à Moulins, en fournit la preuve.

Le cardinal de Lorraine demandait au nom du parlement de Bourgogne l'abrogation de l'édit d'Amboise et prétendait d'ailleurs, qu'aux termes de cet édit les ministres du culte réformé n'avaient le droit d'assister ni les malades, ni les mourants, dans les lieux ou l'exercice de ce culte n'était pas autorisé. De là, entre le chancelier et le cardinal la discussion suivante, que rapporte [1] un contemporain :

« Le chancelier dict : Comment voulez-vous donc que fassent ceux de la religion? C'est une chose pitoyable que de visiter et consoler les malades. Voudriez-vous que lorsqu'ils sont sur le poinct de la mort, ils ne soient poinct consolés par la parole de Dieu? — Demande le cardinal plus tôt poison. — A cela respond le chancelier : Vous le dictes et ils en disent autant de vostre religion. Si vous estimez la leur poison, pourquoy ne disputez-vous à l'encontre d'eux, et ne les confondez par textes de la saincte Escriture, veu qu'ils s'offrent journellement pour disputer, et ne demandent autre chose? Une conférence seroit plus nécessaire que d'y venir par les violences, lesquelles nous avons veu n'avoir de rien servy pour contraindre les hommes à croire contre leur conscience. — Et, continuant son propos, dict au cardinal : Vous nous voulez, en ce faisant, ramener aux troubles. — Il semble, à vostre dire, que ce soit moy qui les ait amenez par cy-devant. — Vous le sçavez, respond le chancelier. — Alors le cardinal dict qu'il estoit permis à chascun de parler librement au conseil du Roy, et estoit d'advis que si ceux qui sont de la nouvelle religion veulent estre consolez et visitez en leur maladie, il faut qu'ils le soient par les évesques ou par ceux qui sont commis ou députez d'eux. — A quoy respond le chancelier, que ceux de ladite religion tiennent fermement qu'ils blesseroient leurs consciences s'ils s'assujétissoient aux cérémonies des prestres et évesques, et que de les forcer il n'y avait ordre, qui ne voudroit veoir renaistre les troubles. Que de vouloir estre consolés par les prestres, ils y consentiroient encore moins. Et de dire que les ministres les allassent visiter et consoler par permission des évesques ou curez, l'on sçavoit que les dicts évesques et curez n'y consentiroient jamais. — Alors le cardinal de Lorraine adressant la parole à M. le cardinal de Bourbon lui dict : Vous voyez, Monsieur, comme il ne faut plus d'évesques, pensant par là rendre le cardinal de Bourbon favorable à sa cause. — C'est grand cas, dict le chancelier, que voulez si mal à ceux de la religion. Vous ne pouvez endurer que vifs ils servent à Dieu, et voulez qu'estant prêts à mourir ils n'en oyent parler aucunement. Voulez-vous qu'ils meurent comme bestes et chevaux? — Le cardinal maintint là-des-

[1] *Propos fascheux tenus au conseil entre le cardinal de Lorraine et le chancelier de l'Hospital.* (Bibl. impér., Mss. français, n° 3951, f° 100.) — M. Taillandier, p. 181 à 184. — Voir aussi sur cette même discussion une lettre insérée dans les *Mémoires de Condé*, t. V, p. 50, 51, 52.

sus qu'il faut qu'ils soyent visitez et consolez par les évêques et curez. Le chancelier maintint le contraire et dict : Vous taschez merveilleusement à les ruiner et affoiblir. — A quoy respond le cardinal : Aussi taschons-nous par tous moyens à les rendre foibles, afin qu'ils ne demeurent en ce royaulme et qu'il n'y restast que la seule religion du roy..... — Plusieurs seigneurs du conseil trouvèrent bien étranges les façons de faire du dict cardinal, etc. »

On le voit : l'Hospital, partout et toujours, demeurait fidèle à ses principes de liberté religieuse.

Lorsqu'il vint au parlement de Paris, en juillet 1567, pour « lui parler ung peu des affaires de la justice et ung peu de celles mesmes qui appartenoient à ceste compagnie [1], » il insista sur la nécessité pour les magistrats de s'affranchir de toute partialité religieuse, dans l'administration de la justice.

« Il y a, disait-il [2], division pour le faict de la religion, et y en a eu plainctes et des évocations sur ce fondées que l'on n'avoit vouleu veoir des partyes pour haine de leur religion. Je ne le puis croire, combien qu'il soit adveneu quelquefoys que les judges peschent non-seulement par haine singulière des plaideurs, mais aussy par une certaine haine commune ou délation, et de la religion ou aultres semblables..... Il y a des hommes qui hayent des nations et des religions : les judges sont judges de la cause, et non de la nation ou religion. »

Une seconde guerre civile avait éclaté : elle se termina par la paix de *Longjumeau*, que sanctionna une déclaration du 23 mars 1568, rappelant l'édit de pacification de 1563 dégagé désormais des dispositions restrictives de l'édit de Roussillon.

Cette paix fut due en grande partie à l'influence qu'exerça un écrit du chancelier [3]. Cet écrit respire les sentiments les plus élevés et le patriotisme le plus pur. L'Hospital y met en relief les voies de la douceur et de la concorde ; il y insiste, en faveur des protestants, sur la reconnaissance des droits de la conscience et sur les prérogatives d'une sage liberté.

« Que si on veut, dit-il, venir à borner la liberté de si estroictes barres, que la religion et l'âme n'y soit point comprise, c'est pervertir malignement et le mot et la chose mesme ; car la liberté serve n'est point liberté. La liberté brutale du corps et des actions humaines est vile et indigne de cette excellente marque, qui est proprement deue à l'esprit et à la plus digne partie d'iceluy et à la plus excellente de toutes ses actions, c'est à savoir, à la piété. Quelqu'un dira soudain que ce n'est point liberté, ains

[1] *Œuvres de l'Hospital*, t. II, p. 123.
[2] *Ibid.*, t. II, p. 134.
[3] Voy. *Discours sur la pacification des troubles de l'an MDLXVII, contenant les causes et raisons nécessaires du traitté de la paix, avec le moyen de réconcilier les deux parties ensemble et les tenir en perpétuelle concorde, composé par un grand personnage, vray sujet et fidèle serviteur de la couronne françoise.* 1 vol. in-8°, 1568. — M. Taillandier, appendice.

une licence pernicieuse. Mais il y a jà longtemps que le conseil du roy a congneu et jugé que c'estoit liberté, et qu'il estoit nécessaire de laisser en paix les esprits de ses subjects, après avoir longuement esprouvé qu'ils ne pourroyent estre ployés ne par le fer, ne par la flamme, ains seulement par la vive persuasion et par la raison qui domine sur les hommes.

Les événements ne vinrent que trop tôt justifier la dénomination de *petite paix* qu'on avait affectée à la paix de Longjumeau, tant on pressentait, lors de sa conclusion, qu'elle serait de courte durée. Les protestants s'attendaient à voir briser de nouveau les concessions, d'ailleurs restreintes, qu'ils tenaient de l'édit de pacification. Leurs adversaires n'aspiraient qu'à les mettre hors la loi et exerçaient de plus en plus sur la royauté une pression de sinistre augure.

En un tel état de choses, l'Hospital se sentant, après un suprême effort, impuissant à conjurer le retour de la guerre civile, ne voulut pas siéger plus longtemps dans les conseils de la couronne, et quitta la cour.

Ecoutons-le exposant lui-même [1] les motifs de sa retraite :

« Voyant que mon labeur n'estoit agréable au roy et à la royne, et que le roy estoit tellement pressé qu'il n'avoit plus de puissance, voire qu'il n'osoit dire ce qu'il pensoit, j'advisay qu'il me seroit par trop plus expédient de céder volontairement à la nécessité de la respublique et aux nouveaux gouverneurs, que de desbattre avecque eulx, avecque lesquelz je ne pouvois plus demeurer. Je fis place aux armes, lesquelles estoient les plus fortes, et me retiray aux champs avecque ma femme, ma fille et petits enfans, priant le roy et la royne, à mon partement, de cette seule chose, que, puisqu'ils avoient arresté de rompre la paix et de poursuivre par guerre ceulx avecque lesquelz peu auparavant ils avoient traicté la paix, et qu'ils me reculoient de la court pour ce qu'ils avoient entendu que j'estois contraire et mal content de leur entreprise, je les priay, dis-je, s'ilz n'acquiessoient à mon conseil, à tout le moins, quelque temps après qu'ils auroient saoullé et rassasié leur cœur et leur soif du sang de leurs subjects, qu'ils embrassassent la première occasion de paix qui s'offriroit, devant que la chose fust réduicte à une extresme ruine; car quelque chose que couvoit cette guerre, elle ne pouvoit estre que très pernicieuse au roy et au royaume. Ayant faict cette remonstrance avant que partir de la court en vain, je m'en allay avec une grandissime tristesse, de quoy le jeune roy m'avoit esté ravy et ses frères en tel aage et temps auquel ils avoient plus affaire de nostre gouvernement et aide; ausquels si je n'ay peu assister ny d'aide ni de conseil si longtemps que j'eusse bien vouleu, j'en appelle Dieu à tesmoing et tous les anges et les hommes, que ça n'a pas esté ma faulte, et que je n'ay eu jamais rien si cher que le bien et le salut du roy et de ma patrie; et en ce me sentant grandement offencé, que ceux qui m'avoient cassé prenoient une couverture de religion, et eux-mesmes estoient sans piété et religion, mais je puis assurer qu'il n'y avoit rien qui les émeut davantage que ce qu'ils pensoient

[1] Voy. le Testament de l'Hospital.

que, tant que je serois en charge, il ne leur seroit permis de rompre les édicts du roy. »

Dès que l'Hospital eut cessé d'être en charge, parut un édit qui défendait, sous peine de mort, l'exercice de toute autre religion que la catholique-romaine, et qui expulsait du territoire de la France les ministres du culte réformé. Un second édit contraignit tous les fonctionnaires protestants à se démettre de leurs emplois.

La guerre civile éclata de nouveau et réalisa les douloureuses prévisions du chancelier.

IV.

Il était impossible de quitter la direction des affaires publiques d'une manière plus digne que celle qui signala la retraite de ce grand homme.

L'Hospital, rendant compte au roi et à la reine mère des principes qui l'avaient constamment guidé dans l'exercice de ses hautes fonctions, leur fit entendre [1] de nobles paroles. Nous nous contenterons de reproduire celles-ci :

« Je n'ay jamais cherché tant ce nom de bonhomme, faisant plaisir à tous, que d'estre ferme, sachant que la définition de justice est une constante et perpétuelle volonté de garder et bailler à chacun le sien, ou ce qui luy appartient, mesme en ce temps si corrompu qu'il faut, pour venir à la droicture, plier au contraire comme l'arc ou la verge corbe..... Ce qui offence le plus, c'est que je soustiens les affligez contre ceulx qui les veulent opprimer, les faibles contre les forts, les pauvres contre les riches, je desire les lois et ordonnances avoir lieu en tous estatz, en l'Eglise, en la justice, en la noblesse, au peuple, Dieu estre servy et le roy obéy..... Pour défense, l'on rejette sur la religion : quiconque sera soit d'une ou autre religion, s'il est offencé, il trouvera tel secours en moy que je pourray lui bailler; et s'il y a personne qui s'en plaigne, qu'on le die. »

C'est dans les épanchements de Michel de l'Hospital avec ses amis que nous apprenons à connaître comment il supportait sa disgrâce.

« Mes amis, écrivait-il à l'un d'eux [2], ont pleuré ma chute d'autant de larmes que si la mort m'avoit frappé. Ils se figurent que le plus grand malheur en ce monde est de perdre des fonctions longtemps occupées avec honneur, de survivre à une disgrâce, de finir ses jours dans la retraite et l'obscurité, de ne garder aucun souvenir de son ancienne splen-

[1] Voy. *Mémoire au roi Charles IX et à la reine mère.* — *OEuvres de l'Hospital*, t. II, p. 252 et suiv. — M. Taillandier, p. 200 et suiv.

[2] Epître à Jacques Corbinelli, trad., cit. p. 326 et suiv.

deur. Combien me semble légère cette privation, si je la compare au massacre et à l'exil de tant de gens de bien!!!... Dieu m'a laissé plus de biens que la violence de mes détracteurs ne m'en a fait perdre. Pour une si petite privation, j'ai devant moi la vie éternelle, et les promesses de Dieu ne sont point mensongères; rien ne me troublera tant que je suivrai les traces de Jésus-Christ sur la route pleine de fatigues et d'écueils qui conduit au ciel. L'espoir d'une vie meilleure me délasse et me fortifie; je sens que mon bonheur a commencé à une heure où déjà j'étais sur le point de quitter la vie..... Crois-en donc mon expérience: après la première heure de désappointement, tout va bien. Dieu donne à chacun assez de force et de courage pour souffrir les maux dont il le frappe; et, malgré cela, l'éternel ennemi du genre humain, loin de s'avouer vaincu, redouble ses obsessions et emploie tous les moyens de nous tromper et de nous perdre. Supporte avec constance l'exil, la ruine; ne te laisse épouvanter par aucune menace; n'hésite pas à exposer ta vie au nom de Jésus-Christ!!!... A quelque endroit que nous soyons, que notre route soit courte ou longue, tenons-nous toujours prêts à faire le grand voyage; ne doutons point des promesses de Dieu; tout le reste s'en va et se dessèche comme les fleurs pourprées des prairies, à l'approche de l'hyver. »

C'est un touchant spectacle que celui de la vie de l'Hospital, au foyer domestique. Entouré, au Vignay, de sa digne compagne, de sa fille, de son gendre, de ses petits-enfants, et de quelques vieux serviteurs, le chancelier disgracié partageait son temps entre d'intimes affections et de fortes études. Aux tendres sollicitudes et aux soins délicats de la famille [1] s'alliaient constamment, chez lui, le besoin d'embrasser d'un vaste coup d'œil l'état général des affaires de la France, et, fréquemment aussi, celui d'en étudier attentivement les détails.

Animé d'un véritable désintéressement patriotique, il faisait des vœux pour que la direction gouvernementale qui lui avait échappé fût saisie désormais par un homme devant la supériorité duquel il s'effaçait volontiers, en s'honorant d'avoir combattu avec lui pour la cause de la liberté religieuse.

[1] On peut juger de l'extrême simplicité de la vie privée de l'Hospital et de sa paternelle bonté par les lignes suivantes qu'il adressa, en mai 1571, à Madame de Belesbat, sa fille:

« Ma fille, j'espère que vostre enfant se porte bien et que l'âge et le régime serviront plus à le fortifier que ces ordonnances de médecins qui ne sont pleines que d'ignorance ou convoitise de profit. Le reste des vostres se porte bien, Dieu mercy. — Prenez les argens de ce terme de la Sainct-Jehan; et si, en attendant, avez besoin du sac qui est en vostre coffre de Vignay, envoyez la clef à vostre mère, quand elle sera de retour, ce qui sera bientôt pour faire son août. Sollicitez aussi le fermier et receveur du Val, mais doucement et avec discrétion. — De vin blanc m'enverrez vingt-cinq ou trente bouteilles pour ma bouche; ce qui demeurera vous le boirez, car il est bon. Si le muletier n'a sa charge, faites-la parfaire avec les livres que j'ai mis à part. — Je me recommande à la bonne grâce de M. de Belesbat et à la vostre, priant Dieu vous donner longue vie.

« Votre bon père, « Michel de l'Hospital. »

(M. Taillandier, p. 233. — *Œuvres de l'Hospital*, t. I, p. 275, 276.)

« Si M. de Châtillon, s'écriait-il [1], au moment où l'on parlait d'une tentative de rapprochement entre le monarque et l'amiral de Coligny, trouvait occasion de baiser la main du roi, il lui soufflerait deux ou trois mots à l'oreille et lui apprendrait de combien d'intrigues il est victime, de quels dangers son trône est menacé. Ah! s'il pouvait le réveiller du profond sommeil dans lequel il est plongé, il relèverait son autorité, gouvernerait le peuple qui l'appele à grands cris et prendrait les rênes de l'Etat, que les mains trop faibles du jeune prince ne peuvent encore tenir! »

Nous devions, d'autant plus insister ici sur ce trait saillant de l'abnégation politique de l'Hospital, qu'il semble peu connu.

A peine la liberté religieuse avait-elle été en partie restituée aux protestants par la paix de Saint-Germain, qu'elle disparut dans les flots de sang de la Saint-Barthélemy.

L'Hospital échappa, ainsi que sa famille, au massacre, mais ne put se relever des émotions déchirantes que lui avaient causées les atrocités commises; et, comme si ce n'était assez pour le vénérable vieillard de mener deuil sur les maux qui désolaient sa patrie, il fallut encore, qu'au moment où il touchait à ses derniers jours, il eût à repousser de viles agressions dirigées contre sa carrière. Il est beau de l'entendre, alors qu'il parle pour la dernière fois à la royauté, accepter comme un titre de gloire l'accusation d'avoir soutenu le principe de la liberté religieuse, et défendre au moins par la parole cette sainte liberté en faveur de laquelle il ne pouvait plus agir.

« L'attente de ma mort, écrivit-il à Catherine de Médicis [2], a semblé trop longue à mes haineux. Ils se vantent avoir informez de ma vie, et dient vouloir me faire mon procès. A moy fère procès qui ay vescu en mon estat en telle sainteté et intégrité que jamais chancelier fit, qui a aimé le roy et vous plus que moi-mesme!!! Madame, madame, vous le sçavez bien et m'esbahis comme le roy et vous pouvez souffrir telles paroles!... Ce n'est chose nouvelle que en plusieurs et divers païs et nations, les plus gens de bien ont esté travaillés, condamnés et occis : les histoires en sont pleines, et Jésus-Christ, qui estoit l'innocent des innocents, le juste des justes, fut mis à mort par ses juges. — Je loue Dieu que ès choses qu'on met en avant contre moy n'i a ung seul nom de crime. Ils ne disent que j'aye prix et argent ou aultre don; que j'ay faict mourir personne, ne ay osté son bien; que j'ay abusé de ma puissance, grâce ou faveur à mon prouffit ou des miens ou au dommage d'aultruy; que j'ay vendu la faveur du roy mon maistre; que j'ay robé ou pillé le trésor; que je n'aye gardé ses droicts. *Je suis accusé d'avoir gardé l'édict du roy de la pacification.* Le serment que faict le chancelier est de garder les édictz du roy et les faire garder aux aultres; s'il faisoit aultrement il seroit digne de grand blasme..... L'on dict que j'ai sostenu cest édict et empesché que le roy ne le révoqua : et quelle nouveaulté est celle-cy de demander à ung conseiller du roy raison de son opinion et conseil qu'il a doné au roy,

[1] Epître à Arnould du Ferrier, trad., cit. p. 320, 321.
[2] M. Taillandier, p. 240 et suiv.

et le poursuivre en justice? Je confesse que j'ay désiré que l'édict eust lieu, craignant ce qui est adveneu par la roture d'icelluy, la longue guerre et troubles qui sont à présent. Et la mesme et semblable crainte qu'estoit la mienne a esté en vous et a esté cause que V. V. M. M. ont longtemps différé la révocation d'icelluy. Je n'ay jamais eu le pouvoir ne crédit d'empescher icelle. Si j'ai oultrepassé les édictz, qu'ilz en facent apparoir..... Il est bien griefz à ung bon serviteur, après longs et grans services, se voir travaillé en honneur et en la vie!!! »

L'Hospital adressa, en même temps, au jeune roi une lettre à laquelle nous empruntons les passages suivants [1] :

« Croyez, Sire, qu'en toutes voz affaires, j'ay plutost oublié mon proffit que vostre service, et suivy tousjours le grand chemin royal, sans me destourner à droit ny a gauche, ny m'adonner à aucune privée faction; et, maintenant que mes maladies et mon aage m'ont rendu inutile à vous faire service, comme avez veu les vieilles galères, au port de Marseille, délaissées sans équipage, que l'on voit toutefois volontiers, ainsy je vous supplie très humblement me regarder, tant en mon estat au temps présent qu'au passé qui sera ung enseignement et exemple à tous voz bons subjectz de vous bien servir, espérant avoir telle et pareille recognoissance de leurs services. Je laisse à Monsieur de Cheverny à vous représenter ma volonté, visage et desir de vous obéir comme j'ay tousjours cy-devant faict. Dieu vous donne la grâce de choisir de plus suffisans conseilliers et servyteurs que moy et d'aussy affectionnez et adonnez à vostre service que je suis. Sire, je supplie à Dieu vous donner sa grâce, et conduire de sa main en toutes vos affaires, et au gouvernement de ce beau et grand royaume, qu'il a mis en voz mains, avecque toutte douceur et clémence envers vos bons subjectz, à l'imitation de luy, qui est long et passient à porter nos affaires et prompt à tout nous remettre et pardonner. »

L'honneur du fidèle serviteur de la couronne devait dominer et domina, en effet, les attaques de ses détracteurs. Mais il est de ces secousses morales qui, quelque fortement trempée que soit une âme pour les maîtriser, réagissent cependant d'une manière inévitable sur les sources de la vie physique : l'Hospital en fit la douloureuse expérience. S'il sut généreusement pardonner à ses ennemis leurs méfaits, à la royauté son ingratitude, aux factieux les malheurs de la patrie, et demeurer en repos avec sa conscience, sa santé n'en fut pas moins profondément altérée par les pénibles émotions qui étreignaient son cœur.

Sentant sa fin approcher, il se recueillit devant Dieu, implora les bénédictions d'en haut sur les êtres chéris qui l'entouraient de leur vénération affectueuse, saisit avec une pleine confiance les suprêmes promesses de Jésus-Christ son Sauveur, et, soutenu jusque sur le seuil de l'éternité par les prières et la tendre sollicitude de sa pieuse compagne, de sa fille, de son gendre et de ses petits enfants, rendit en paix le dernier soupir.

[1] M. Taillandier, p. 245, 246. — *OEuvres de l'Hospital*, t. II, p. 496, 497.

Noble couronnement d'une vie de devoir et d'abnégation, sa mort fut celle d'un juste, dans la chrétienne acception de ce mot.

La France perdit en lui l'un de ses plus grands citoyens, l'humanité, l'un des plus fermes soutiens de ses droits.

Le secret des vues supérieures et des persévérants efforts de Michel de l'Hospital en faveur de la liberté de conscience et de culte est tout entier dans la sincérité et la profondeur de ses convictions religieuses.

Ses contemporains, ainsi qu'une foule de personnes des dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles, ont discuté la question de savoir quelle fut sa religion, et si même il en eut une. Les uns l'ont qualifié de mauvais catholique, les autres de protestant incomplet; ici, on n'a vu en lui qu'une sorte de philosophe, là, on est allé jusqu'à l'accuser d'athéisme; l'esprit de parti s'est égaré, avec une légèreté inconcevable, dans les plus étranges commentaires en ce qui le concerne. Pour peu qu'on eût pris la peine de consulter les notions élémentaires du bon sens et de l'impartialité, il eût été facile de reconnaître quelles étaient, en matière religieuse, ses convictions : il n'y avait, pour cela, qu'à écouter le langage si expressif qu'il a lui-même tenu, en maintes circonstances.

Qu'on lise ses écrits : partout on y rencontrera l'empreinte de la foi chrétienne.

La Bible, à titre de révélation divine, était bien pour lui le livre des livres, le livre par excellence.

« Rien, disait-il [1], ne me semble comparable aux livres saints; il n'en est pas où l'âme trouve une plus suave quiétude, un port plus abrité des tempêtes. »

Plus loin [2], il ajoutait :

« Certains hommes veulent aller au ciel par un autre chemin que celui qui leur fut tracé, ils demandent aux sciences humaines les moyens de découvrir Dieu. Voici près de six cents ans qu'Aristote règne dans le temple du Christ et que saint Paul en est chassé. Des singes de toutes les sectes se promènent sous des vêtements inconnus et nous apportent la philosophie grecque et non la religion de Jésus..... La sagesse de l'homme n'est qu'une vaine boursouflure; la vraie philosophie est aux cieux..... Où me conduira la lecture des livres anciens si leur sagesse ne vient pas de Dieu et ne peut me mener à Dieu par le droit chemin? Saint Paul ne savait donc ce qu'il disait, quand il soutenait que toute sa science était dans le Christ mort sur la croix? »

[1] Poés. lat., trad., cit. p. 18.
[2] *Ibid.*, p. 330, 331, 332.

Ailleurs il disait en parlant de la foi en Jésus-Christ crucifié [1] :

« La vraie foi fut donnée par Dieu à un petit peuple sans importance, écrasé sous les dédains de l'orgueil. De là, à travers les orages, les massacres, les tortures des fidèles, la vérité passa et ne succomba point, mais se glissant dans les châteaux des seigneurs et les palais des rois, elle fit flotter son étendard victorieux sur l'univers entier. Cet étendard n'est ni un aigle, ni un minotaure, ni une bête féroce destinée à effrayer l'ennemi; c'est une simple croix tachée de sang, dernier trophée de Celui qui répandit les saintes croyances dans les cœurs..... La foi, après avoir pénétré, pour ainsi dire, la moelle de nos os, nous emporte vers les régions célestes et nous lie à lui d'un éternel amour. Par elle, nous croyons ce qui semble incroyable, nous foulons aux pieds l'adversité et les chagrins de la vie. En songeant à la mort, nous ne rapportons rien à nous-mêmes. »

L'Hospital célèbre, avec amour et reconnaissance, les infinies compassions du Sauveur dans une pièce [2] intitulée : *Hymne de Noël*, dont voici quelques fragments :

« Amis, que nos chants célèbrent nuit et jour la fête de Noël, la Noël, la Noël du Seigneur ! Fêtons, dans la pureté et la chasteté de nos cœurs, ce jour qui fit luire notre première espérance, qui nous montra le Père de la vie et de la lumière, dissipa les ténèbres et terrassa la mort. Le Fils de Dieu tout-puissant, Dieu lui-même avant la vie, avant les siècles, de toute éternité, est descendu du ciel et s'est fait homme..... Nous te devons, Fils de Dieu, des actions de grâces d'autant plus grandes, que ta souveraine munificence nous a appelés dans la bonne voie, nous oubliés, étrangers et adorateurs des faux dieux, pour nous faire conquérir une gloire souveraine..... Il faut tout accepter du Dieu qui, dans sa bonté, a voulu sauver l'homme ingrat et ennemi qu'il pouvait perdre, et le racheter au prix (et quel prix !) de la vie et du sang de son Fils..... Dieu préfère les esprits modestes, peu versés dans la science et sentant leur propre faiblesse; c'est plutôt à eux qu'il se fait connaître, et s'il ne leur permet pas de le voir dans sa splendeur et dans sa gloire, s'il ne se dévoile pas tout entier, au moins il fait refléter en eux comme une ombre, une image ou un simulacre de la réalité. Nul n'a le droit d'espérer connaître Dieu avant que la mort l'ait conduit au ciel..... Comme le soleil levant dissipe les ténèbres de l'atmosphère et redonne à la création la lumière et la gaieté, tel Jésus, à sa naissance, a fait cesser la nuit qui, depuis la création, obscurcissait nos âmes.

Un discours de l'Hospital sur l'instruction de François II, roi de France, et sur l'art de gouverner les peuples [3] contient le passage suivant :

« Songe, noble maître, que tu dois adopter comme règle de ta vie, comme guide de ton autorité, la crainte et le respect du saint nom de Dieu : c'est le flambeau qui doit toujours éclairer ta marche..... Il ne faut

[1] Poés. lat., trad., cit. p. 53.
[2] *Ibid.*, p. 35, 36, 37, 38.
[3] *Ibid.*, p. 264, 265.

point te croire semblable aux intelligences célestes qui comprennent et embrassent l'immensité; Dieu ne trompe personne; c'est lui qui conduira tes pas dans les ténèbres et les éclairera : ceux qui le choisissent pour guide ne chancellent point. Mets donc, autant que possible, tes paroles et tes actions en rapport avec celles du Christ, et fais-les remonter à lui. Les anciens l'ont appelé l'infiniment grand, l'infiniment bon; que ces deux qualités soient aussi ton partage. Ceux qui nient l'existence d'un Dieu que nul n'a vu ni connu, peuvent juger de la majesté, de la puissance du Père par le Fils. Il est venu vivre au milieu des hommes, il a voulu mourir comme eux et renaître ensuite. Avoir vu le Fils vivant c'est connaître le Père, car le Fils était son image; je ne sais aucun autre moyen de connaître le Père. Mais le Fils est monté au ciel d'où il domine le monde. Il nous a laissé les preuves les plus irrécusables de sa sagesse, de sa vertu, de sa piété. Son histoire donne les formules d'une vie parfaite. Il nous a appris comment Dieu aimait à être adoré, quels sentiments nous devions apporter à nos protestations, quels sacrifices il exigeait de nos cœurs, quel culte était digne de ses temples. »

Nous pourrions multiplier les citations de ce genre et montrer l'Hospital appliquant à divers sujets qu'il traite les grandes doctrines du christianisme.

Bornons-nous à citer quelques pensées que nous détachons de son beau *Traité de la réformation de la justice*, dans les développements duquel il s'appuie constamment sur l'autorité des saintes Écritures :

« Il fault poser pour maxime vraye et indubitable que l'ordre ou désordre qui est aux monarchies, citez et respublicques, émane et procède nécessairement de justice, soubs le nom de laquelle je comprends la piété qui est inséparable; ou d'injustice, qui ne s'esloigne jamais d'impiété, d'irréligion, d'hypocrisie, de superstition, veoire d'athéisme. Tout homme qui a vrayment la crainte de Dieu empreinte dans son âme, ne veult rien de l'aultruy, rend à Dieu ce qui luy appartient, et ne faict à aultruy que cela mesme qu'il vouldroit qu'on luy feist, et cela s'appelle faire justice, et accomplir en ce faisant le premier commandement de Dieu [1].

« Tous les princes soubverains doibvent postposer toutes considérations humaines quand il est question de l'honneur de Dieu et de la réformation de la justice, parce que c'est la cause de Dieu..... Dieu veult tout nostre cœur ou rien; il ne veult point estre servy à demy, et faict selon qu'il nous trouve disposez envers luy; mais pour le moins, le deffault vient tousjours de nous-mesmes [2].

« L'histoire sacrée est ma seulle et fidelle guide, mon vray but et mon étoile polaire, à laquelle je vise perpétuellement et pour prendre mes mesures bien plus justes que sur les nombres de Platon et aultres conceptions des astrologues [3].

« C'est offenser la miséricorde de Dieu, de la séparer d'avec sa justice; c'est offenser sa justice, de la distraire de sa miséricorde; il pardonne, moyennant sa justice; il fait justice, mais non pas sans miséricorde [4].

[1] *Œuvres de l'Hospital*, t. IV, p. 21.
[2] *Ibid.*, t. IV, p. 130.
[3] *Ibid.*, t. IV, p. 136.
[4] *Ibid.*, t. IV. p. 163.

« Partout où est la crainte de Dieu, la piété, la justice et la troupe fidelle des aultres vertus n'en est pas loing [1]. »

Voici un passage du *Traité de la réformation de la justice*, dans lequel l'Hospital s'élève à une saisissante éloquence [2] :

« O que le bras vengeur de vos iniquitez n'est pas loing de vous, saiges mondains ! Vous vous figurez ung Dieu de cire, ung Dieu propice et favorable pour vous aultres, puissans terriens, faulteur et adhérant à vos délices, à vos superfluitez, vos pétulances, vos débacchations et injurieux emportements; ung aultre pour les petits, farouche, immisericordieux, et ayant tousjours les verges à la main pour les fouetter; et finablement, je me figure bien qu'il vous fauldra ung aultre Décalogue, parce que celuy du Dieu vivant est trop rude pour vous..... Certainement il fault advouer que vous estes en ung dangereux précipice. Soubvenez-vous de l'advertissement que donne saint Paul à vos semblables ! (Thessalon., ch. V)..... Mais ces misérables, attachez au monde comme s'ilz y debvoient estre une esternité, et qui, bien souvent, ont la mort dans le sein, ne considèrent pas le dire de sainct Hiérosme, que le plus grand signe de réprobation qui soit, c'est quand Dieu ne se courrouce point contre les meschans, ains les laisse vautrer dans leurs ordures, iniquitez et vilainies. — Et en Ezéchiel, le Seigneur, adressant des paroles pleines de reproches à la ville de Jérusalem : Je ne me courrouceray contre toy, a dict le Seigneur, car je ne t'aime plus ! — N'estre plus aimé de Dieu, ne sentir plus de verges sur nostre dos ! quelle plus grande malédiction nous peult-il arriver ? L'enfant que le père aime chèrement, il le retient soubs la férule et soubs la crainete d'une bonne institution; l'enfant bastard ou que l'on n'aime point, on y plainct la peine, on le laisse communément à l'abandon des vices, dissolutions et desbauches; et celuy-cy ne tarde guères d'aller en perdition. — O que j'aime mieulx les larmes du pénitent David, les angoisses du rabaissé Nabuchodonosor, bien que grandes en toutes extresmitez, les ulcères de Lazare, que les pompes et puissances de l'endurcy Pharaon, mort en son péché, et que les bombances, festins et somptuositez du maulvais riche. — Courroucez-vous, Seigneur, courroucez-vous contre nous, afin que nous recognoissions estre vos enfans, et du nombre de vos esleus, par les verges de vostre paternel chastiment; et néanmoins, tendez-nous vostre salutaire main, et nous inspirez vos divines grâces, afin que retournant à vous, et accomplissant au moins mal que nous pourrons vostre sainte volonté, et faisant judgement et justice à tous, qui sont les fruits de meilleure odeur que nous sçaurions jamais offrir à vostre divine majesté, vous appaisiez vostre colère, et ressentions l'effect des promesses que vous faictes à ceulx qui vivent soubs l'heureux joug de vostre loy. »

Des diverses citations qui viennent d'être faites, rapprochées de celles que nous avons précédemment empruntées aux harangues et épîtres de l'Hospital, il est assurément permis de conclure que, chez le vénérable chancelier, les inspirations de la foi chrétienne non-seulement vivifièrent l'âme du croyant mais encore rehaussèrent, en la fécondant, l'œuvre de l'homme d'Etat.

[1] *Œuvres de l'Hospital*, t. IV, p. 231.
[2] *Ibid.*, t. V, p. 39, 40, 41, 42, 43.

Celui que le brave et pieux de La Noue [1] appelait nostre Caton de l'Hospital, était, aux yeux de ce judicieux appréciateur des célébrités de son époque, « l'un de ces hommes excellents qui, avec un cœur net et une bouche libre, soutiennent puissamment l'équité publique. » Oui, netteté de cœur et liberté de parole au service d'une sainte cause, voilà bien les traits distinctifs du caractère public de ce Caton chrétien qui, comme chef de la justice, en France, tint constamment la balance égale entre tous! S'il marcha, tête levée, devant les hommes, ce fut parce que, s'agenouillant d'abord devant Celui qui sonde les cœurs et les reins [2], il lui avait dit, avec le Psalmiste [3] : « O Dieu, crée en moi un cœur net; » s'il fit entendre le langage d'une sage liberté, ce fut parce qu'en qualité d'homme de bien, il tirait de bonnes choses du bon trésor de son cœur; car de l'abondance du cœur la bouche parle [4]. » Aussi, quels accents que les siens à la seule idée d'une perte de la liberté, soit dans l'ordre moral, soit dans le domaine du droit public! « Perdre la liberté, ô bon Dieu, s'écriait-t-il [5], que reste-t-il à perdre après cela? quel salut peult-on espérer, la liberté estant ostée à l'homme? La liberté et la vie vont d'ung mesme pas; la liberté est l'élément hors duquel nous ne vivons plus qu'en langueur. La mort de l'homme est la servitude! »

L'Hospital a prouvé combien il redoutait toute servitude pour l'âme humaine, en matière religieuse, par les efforts incessants auxquels il s'est livré pour faire consacrer par les lois la liberté de conscience et de culte.

Coligny et lui furent, au seizième siècle, les chefs de cette école d'hommes d'Etat à convictions inébranlables, qui arborèrent et tinrent constamment haut élevé l'étendard de la liberté religieuse. Sur leurs traces marchèrent, pour soutenir, à leur tour, cette noble liberté, Duplessis-Mornay et J.-A. de Thou qui, l'un et l'autre, concoururent activement à l'élaboration et à la mise en vigueur de l'Edit de Nantes.

A ces hommes éminents succédèrent, de génération en génération, de fermes défenseurs de la plus sainte des causes. Quelles qu'aient été jusqu'à nos jours les vicissitudes subies par la liberté religieuse, il est consolant de constater que toujours il s'est trouvé, en France, des voix courageuses qui se sont élevées pour soutenir ses droits. Nulles n'ont été plus autorisées, nulles n'ont

[1] *Discours politiques et militaires*, édition de Basle, 1587, p. 45.
[2] Ps. VII, 9.
[3] Ps. LI, 10.
[4] Luc VI, 45.
[5] *Œuvres de l'Hospital*, t. V, p. 17.

conduit à de plus sûrs résultats, que celles qui, comme autant d'échos de la parole sacrée, ont appris au monde qu'il n'est de liberté vraiment digne de ce nom que celle qui procède des suprêmes enseignements du christianisme. Tout ce qui se rencontre de beau et de grand dans les institutions humaines découle des principes chrétiens ; la liberté religieuse se produit, à juste titre, comme une émanation de ces principes régénérateurs ; et, s'il est une devise qui, plus que toute autre peut-être, en attestant la divinité de son origine, détermine la légitime portée de ses applications, c'est celle qui se résume dans ces simples et belles paroles [1] : ***Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté !***

[1] 2 Cor. III, 17.

JULES DELABORDE.

ÉTUDES SCIENTIFIQUES

—

DIEU ET LA CRÉATION RÉVÉLÉS PAR LA GÉOLOGIE

Les choses invisibles de Dieu, tant sa puissance éternelle que sa divinité, se voient comme à l'œil par la création du monde. (Rom. I, 20.)

Lorsque nous contemplons la terre, les astres, les myriades d'êtres qui peuplent l'univers, qui de nous ne s'est parfois demandé : D'où vient le monde? — Y a-t-il un Créateur! — Y a-t-il eu une création? — Telle est la grande question que soulève la vue de tout ce qui nous entoure.

La révélation nous répond et, d'accord avec elle, les philosophes spiritualistes : « *Au commencement Dieu créa les cieux et la terre.* »

Les panthéistes répliquent : Non, l'univers existe de toute éternité; la matière n'a pour auteur aucun être libre, placé en dehors et au-dessus d'elle; de cette matière éternelle sont éclos spontanément, d'après ses lois fatalement nécessaires, tous les êtres, y compris l'homme, qui habitent actuellement ou qui ont jadis peuplé la terre et les autres corps célestes.

Les panthéistes modernes nient donc Dieu et la création. — A la vérité, M. Renan se récrie contre ce reproche d'athéisme[1]. Mais nous pensons que M. E. Naville a, dans la *Revue chrétienne* du 15 novembre 1862, nettement établi que les formules de M. Renan impliquent bien réellement l'athéisme « au vieux sens des mots » (p. 692). Les citations suivantes nous semblent, au surplus, trancher la question:

Dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 janvier 1860, p. 374, M. Renan dit: « Pour moi, je pense qu'il n'est pas dans l'univers d'intelligence supérieure à celle de l'homme; » et dans la brochure ayant pour titre *La chaire d'hébreu au collége de France*, le même auteur déclare, p. 24 : « Que la marche de l'humanité

[1] *Revue des Deux-Mondes* du 15 janvier 1860, page 380.

est la résultante immédiate de la liberté, qui est dans l'homme, et de la fatalité qui est la nature; qu'il n'y a pas d'être libre supérieur à l'homme, auquel on puisse attribuer une part appréciable dans la conduite morale, non plus que dans la conduite matérielle de l'univers. » — Plus loin, page 29, ce même auteur affirme : « Que le surnaturel n'obtient plus de foi sérieuse que dans les classes qui ne sont pas au courant de leur siècle. »

Eh bien, je le demande, n'est-on pas en droit de conclure que M. Renan nie positivement l'existence de Dieu au vieux sens des mots? — Et pourtant le premier des deux articles en question se termine par une invocation au Père céleste; et, dans le second (p. 28), le savant professeur assure que « nous, hommes, éclosions d'un moment, à la surface d'un océan d'êtres, nous nous sentons, avec l'abîme notre père, une mystérieuse affinité. »

Mais qu'est-ce que ce dieu *abîme*, qu'attendre de lui et pourquoi l'invoquer, s'il n'y a dans l'univers ni intelligence, ni être libre supérieur à l'homme? — Que M. Renan veuille bien lui-même nous donner la clef de l'énigme; quant à moi, je ne me charge pas de concilier des assertions aussi opposées.

En Allemagne, au reste, les panthéistes sont plus logiques; ils nient franchement l'existence d'un être conscient, placé en dehors et au-dessus du monde, et surtout, après l'avoir nié, ils ne l'invoquent pas. — M. Ch. Vogt, l'un des panthéistes les plus avancés parmi les naturalistes allemands, a publié en 1851, accompagnée de notes, une traduction de l'ouvrage anglais : *Vestiges of the natural history of creation*[1]. L'auteur anonyme admet, à l'origine des choses, un Dieu créateur; mais suppose ensuite le développement spontané de la matière, selon les lois dont le Créateur l'a douée, tandis que Dieu serait spontanément rentré dans son éternel repos, un instant troublé. — Dieu sans amour, qui oublie ses créatures! — M. Vogt plaisante l'auteur anglais sur cette idée d'un Dieu personnel, se réduisant de lui-même à une complète inaction, en quelque sorte épuisé par l'effort suprême de la création; puis il déclare (p. 124):

« La matière (le monde) est pour nous aussi peu créée que les lois de la nature. Cette matière, et les lois qui la régissent, sont fatalement nécessaires, se supposent réciproquement, et n'ont pour auteur aucun être supérieur. » M. Ch. Vogt estime, de plus, « que l'hypothèse d'un Dieu créateur doit paraître risible,

[1] *Natürliche Geschichte der Schœpfung*, traduit de l'anglais par Ch. Vogt. Braunschweig, 1851. — M. Ch. Vogt est aujourd'hui professeur à l'académie de Genève.

lorsqu'on songe que ce Créateur aurait modifié plus de vingt-cinq fois la terre, avec ses organismes, avant de rencontrer juste » (note de la page 124).

Il n'y a donc bien réellement pour les panthéistes ni création, ni Créateur, et M. Renan est, sous ce rapport au moins, d'accord avec eux, puisque, d'une part, toute création implique le *surnaturel*, le *miracle*, un fait accompli en dehors des lois qui régissent la matière, et que, d'autre part, un Dieu, créateur et conservateur de l'univers, suppose un plan, un but, une intention. Or, M. Renan nie précisément le surnaturel, et « assure qu'il n'y a pas un seul cas de miracle prouvé » (p. 22 de la brochure *La chaire d'hébreu*, etc.). — De plus, il affirme que « les études de la nature nous montrent un ordre *fatal* » (p. 22) ... et ailleurs : « L'histoire, comme la nature, révèle des lois, mais pas plus que la nature, elle ne révèle un plan tracé d'avance » (p. 387 de l'article précité de la *Revue des Deux-Mondes*).

Ainsi, nous voici en présence de deux questions :

L'apparition des êtres qui peuplent le monde, peut-elle s'expliquer par les simples lois qui régissent la matière? N'y a-t-il dans cette éclosion successive des minéraux, des plantes, des animaux, de l'homme enfin, rien de surnaturel? rien qui dénote une véritable création? Quelle est, en un mot, au simple point de vue scientifique, l'hypothèse qui rend le mieux compte des divers faits du monde matériel, celle des panthéistes ou celle des spiritualistes? Ensuite, serait-il bien vrai que « ni l'histoire ni la nature ne révèlent un plan tracé d'avance? »

Il ne m'appartient pas d'aborder le domaine de l'histoire; je ne veux même pas rechercher le plan de Dieu dans l'organisation spéciale de telle plante ou de tel animal en particulier, sujet trop vaste pour la place qui m'est ici assignée; je veux simplement me borner aux faits les plus saillants que nous fournit l'étude de la géologie sur l'éclosion successive des êtres, et montrer que cette succession dévoile un plan manifeste, et justifie pleinement ces paroles de saint Paul : « Les choses invisibles de Dieu, tant sa puissance éternelle que sa divinité, se voient comme à l'œil par la création du monde, lorsqu'on les considère dans ses ouvrages » (Rom. I, 20).

Je désire montrer que l'étude de la nature autorise réellement cette autre déclaration du grand apôtre : « Dieu a créé toutes choses, afin que les hommes cherchassent le Seigneur et pussent, en quelque sorte, le toucher et le trouver » (Act. XVII, 24 à 27). Je voudrais enfin rappeler que si saint Paul a pu dire des hommes de son siècle : « Ils sont inexcusables, parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu » (Rom. I, 20, 21),

il pourrait, à plus juste titre, adresser ce reproche aux hommes des temps modernes; car non-seulement nous connaissons mieux que les Romains les merveilles de la nature, les myriades d'infusoires que nous dévoile le microscope, les globes sans nombre que révèle le télescope, mais encore nous avons sous les yeux les nombreux êtres qui ont habité la terre bien avant l'homme, séries de vies dont les anciens ne soupçonnaient pas même l'existence.

La science reste muette sur l'origine de la matière; nous ne connaissons même pas son état primitif. — Nous savons seulement, par l'étude des roches dont se compose notre globe et celle des débris organiques qu'on y trouve, que la température propre de la terre a dû être plus élevée jadis que maintenant. De plus, les sondages et les travaux de mines prouvent que la température du sol s'accroît avec la profondeur; d'autre part les phénomènes volcaniques établissent qu'à une certaine distance au-dessous de la surface la masse de la terre est même encore maintenant entièrement fondue. Enfin la géodésie nous montre le globe terrestre aplati aux pôles, renflé vers l'équateur, forme qui implique, d'après les géomètres, à un moment donné, l'état fluide.

Laplace, dans son admirable tableau du système du monde, suppose même, à l'origine des choses, grâce à une température initiale excessive, les éléments de la matière à l'état gazéiforme. Longtemps on citait les nébuleuses comme offrant encore maintenant cette sorte d'état *naissant* des corps stellaires. Mais on sait aujourd'hui que la plupart des nébuleuses ne sont qu'un amas d'étoiles excessivement éloignées. Néanmoins, A. de Humboldt, dans son *Cosmos*, semble incliner encore vers l'hypothèse d'un pareil état primitif. Mais qu'importe après tout cet état primitif? Ce qui est certain, c'est que, à un moment donné, les éléments de la terre étaient fluides, et, par suite, leur température assez haute pour maintenir à l'état de vapeur dans l'atmosphère la majeure partie des eaux de nos mers actuelles. Alors, nulle vie à la surface de notre globe; mais, à sa place, les réactions chimiques les plus vives. Tout concourait à les rendre, à la fois, très complexes et très intenses : haute température, pression excessive de l'atmosphère, eaux en majeure partie vaporisées. — C'est alors que se formèrent les plus anciens granits et en général l'ensemble des roches, désignées sous les noms de *terrains cristallins* ou *terrains primitifs*. — Plus tard, le remaniement de ces roches primitives, par les eaux et les agents de l'atmosphère, a donné naissance, de concert avec les éruptions vol-

caniques et les eaux thermales, à la majeure partie des formations géologiques plus modernes. Je dis la majeure partie, et non toutes, parce que beaucoup de calcaires proviennent de l'accumulation de carapaces d'infusoires, de fragments de coquilles et de débris de coraux. — Ainsi donc, la matière première étant donnée, soit de toute éternité, soit par création spéciale d'un être supérieur, on peut concevoir la formation graduelle des masses minérales par le simple fait des lois physiques et chimiques inhérentes à la matière. Ce que les chimistes appellent *attraction moléculaire*, permet d'expliquer le développement des minéraux ; et on peut en général, par les *causes actuelles*, c'est-à-dire par les forces encore maintenant en action, rendre raison de la formation successive de la plupart des terrains dont se compose l'écorce solide du globe terrestre. Les chimistes, dans leurs laboratoires, sont parvenus à reproduire la plupart des minéraux ; et, dans le sein de la terre, ces mêmes composés se forment encore tous les jours spontanément sous nos yeux. Si donc, nous supposons la matière première donnée, les transformations qu'elle a subies, depuis son origine, n'offrent rien de surnaturel.

Mais dans cette première apparition de la matière, ou plutôt dans la multiplicité des éléments, sous lesquels elle s'offre à nos regards, et dans les propriétés si variées de ces éléments, n'y a-t-il aucun plan, aucune intention? — Serait-il bien vrai que tout se borne dans la nature, comme l'affirme M. Renan, à une simple *harmonie*, condition *sine quâ non* de son existence? (P. 388 de la *Revue des Deux-Mondes* du 15 janvier 1860.)

Que voyons-nous dans le règne minéral? Des corps doués de certaines propriétés. Parmi elles, il en est de générales, d'essentielles même, et sans lesquelles on ne saurait concevoir l'existence d'un corps. Mais il en est d'autres qui sont spéciales à tel corps ou telle classe de corps. Est-ce le hasard qui a donné aux corps ces propriétés spéciales? Elles n'étaient point nécessaires à l'harmonie de la nature. Pourquoi donc en sont-ils doués, si ce n'est en vue des besoins de l'homme?

Le fer est, de tous les métaux usuels, le plus répandu sur la terre ; déjà les terrains anciens en renferment d'énormes amas. Aucun des autres métaux ne pourrait utilement remplacer le fer, même s'ils étaient aussi communs que ce dernier. Sans doute, l'or, l'argent, le cuivre, le platine sont moins altérables et plus malléables que le fer, mais aucun n'est tenace au même degré, et surtout aucun d'eux n'a cette propriété si précieuse de se modifier de mille manières sous la simple influence du charbon ; de donner, au gré de l'homme, de la fonte, du fer doux ou

de l'acier. Aucun d'eux ne se moule aussi bien que la fonte, aucun d'eux ne se trempe comme l'acier, aucun d'eux ne se soude comme le fer doux. Bref, aucun d'eux ne se prête, comme lui, aux usages si variés des constructions modernes. — Avec la rareté toujours croissante des bois, que deviendrait, je le demande, notre société moderne, si le fer était ou moins répandu, ou privé de ses propriétés si variées? Si cette coïncidence de l'abondance du fer et de la variété de ses propriétés si utiles est un effet du pur hasard, avouons que ce hasard est merveilleux et touche de bien près au surnaturel.

Est-ce le hasard aussi, sont-ce des lois fatalement nécessaires qui ont donné à l'électricité, au magnétisme, à la chaleur leurs propriétés merveilleuses? — Sans doute, la chaleur et la lumière nous sont indispensables. Ces agents peuvent être considérés, à la rigueur, comme la conséquence obligée de l'harmonie de la nature. Mais pourquoi le calorique développe-t-il, entre les molécules des corps, une sorte d'action répulsive? Cette propriété singulière a dû bien longtemps paraître, aux philosophes, oiseuse et sans but; et pourtant, c'est elle qui nous fait assister aujourd'hui aux admirables effets de la force expansive de la vapeur. — Dira-t-on encore qu'il n'y a là ni plan, ni intention?

Lorsque les physiciens grecs eurent reconnu que la résine acquérait, par le frottement, la propriété si curieuse d'attirer les corps légers, ils durent, eux aussi, émettre quelques doutes sur les conséquences utiles de leur découverte. — Combien cependant leur langage eût été différent, s'ils avaient pu prévoir les applications nombreuses de l'électricité déjà réalisées, et celles que l'avenir nous réserve encore, car bien certainement ce puissant agent n'a pas dit son dernier mot.

Lorsqu'on découvrit l'aimant naturel, pouvait-on prévoir les ressources si précieuses que la navigation en tirerait? — Et combien de substances encore, combien de propriétés diverses qui aujourd'hui restent sans application, et qui demain seront reconnues utiles? Qui eût dit, il y a vingt ans seulement, que la houille et le goudron de houille fourniraient des huiles essentielles pour nos lampes, de la paraffine pour nos bougies, un dissolvant pour le caoutchouc, les couleurs les plus brillantes pour la teinture?

Je sais que l'on cite ces faits pour glorifier l'homme : il se soumet la matière, il règne en maître ici-bas! — Il est, en effet, venu pour cela; mais qui donc a doué la matière de propriétés aussi merveilleuses? Il est réservé à l'homme de les découvrir, de les appliquer dès que de nouveaux besoins se manifestent, mais au moins faut-il que la matière les possède, car ce n'est pas l'homme qui les fait naître.

Si tout édifice, toute œuvre d'art suppose chez son auteur un but nettement accusé, l'œuvre grandiose de la nature, où cependant, dès l'origine, tout a été préparé pour le séjour de l'homme, serait-elle seule le fruit du hasard et de la fatalité? Il n'y aurait ni plan, ni intention, rien qui dénotât une intelligence supérieure, une véritable création? — Non, non, il me sera plutôt permis de conclure que déjà l'apparition de la matière inanimée suppose un dessein bien évident, une création intelligente, et non une aveugle fatalité.

Mais voici une période nouvelle qui s'annonce; c'est l'apparition de la vie, l'éclosion des premiers êtres organisés.

A mesure que la chaleur terrestre se dissipe dans l'immensité des espaces interstellaires, les vapeurs, au sein desquelles notre globe se trouvait comme voilé, se condensent peu à peu; la terre, jusqu'alors sèche, se couvre de mers, et bientôt, dans ces mers, naissent des plantes de la classe des algues. Ces eaux, plus ou moins agitées, remanient les roches primitives, et forment, à leurs dépens, par voie de sédimentation, de nouvelles roches, qui font encore partie de l'ère azoïque. — C'est dans ces assises que l'on trouve les restes des premiers êtres qui aient eu vie sur notre globe. En Russie, en Suède et même en France, on rencontre des débris de plantes marines dans des roches schisteuses, situées à la base des plus anciens dépôts *paléozoïques*, c'est-à-dire *au-dessous* des premiers dépôts à restes d'animaux. — Cette antériorité des plantes fut longtemps contestée; elle est aujourd'hui hors de-doute.

Peu après cependant on observe dans le développement de la nature un pas de plus : des animaux apparaissent au sein des mers; d'abord peu variés, et appartenant surtout aux classes inférieures du règne animal; puis, progressivement, les espèces se multiplient, de nouvelles formes s'ajoutent aux anciennes, tandis que les genres des premiers âges s'éteignent peu à peu et font ainsi place à des faunes et à des flores nouvelles. — Ce renouvellement périodique des êtres organisés se répète jusqu'à vingt-cinq ou trente fois avant l'apparition de l'homme, et c'est là ce qui fait dire à M. Ch. Vogt que « l'hypothèse d'un Dieu créateur doit paraître risible, lorsqu'on songe que ce Créateur aurait modifié plus de vingt-cinq fois la terre avec ses organismes avant de rencontrer juste. » Nous verrons jusqu'à quel point cette inconvenante sortie est justifiée. — On sait que le règne animal se divise en quatre embranchements ou types : les animaux rayonnés ou zoophites, les mollusques, les articulés, les vertébrés, et que ce dernier embranchement se subdivise

lui-même en quatre classes : les poissons, les reptiles, les oiseaux et les mammifères. — Eh bien, la série des âges ou ères géologiques peut être caractérisée par la prédominance relative de l'un ou l'autre des types que nous venons de nommer. — Le célèbre naturaliste américain Dana, dans le récent traité de géologie qu'il vient de faire paraître (*Manuel of Geology*, Philadelphie, 1863), classe les grandes périodes géologiques, en commençant par les plus anciennes, de la manière suivante (p. 116) :

I. Age ou ère *azoïque*.
II. Age des mollusques ou ère *silurienne* [1].
III. Age des poissons ou ère *dévonienne* [1].
IV. Age des plantes houillères ou ère *carbonifère*.
V. Age des reptiles.
VI. Age des mammifères.
VII. Age de l'homme.

Les divisions II, III et IV comprennent la série des terrains, appelée ordinairement terrains *paléozoïques* ou de *transition*. La division V, les terrains *secondaires* ; la division VI, les terrains *tertiaires* ; et la division VII, les terrains *quaternaires* et modernes.

L'âge des mollusques est caractérisé, comme son nom l'indique, par l'abondance des mollusques ; cependant, dès les premiers temps, on constate aussi des animaux rayonnés et articulés, mais pas de vertébrés. — Parmi les articulés, s'est d'ailleurs développée spécialement la classe des crustacés et surtout la curieuse famille des trilobites. A cette époque reculée, la mer seule renfermait des êtres organisés, et même les premiers poissons n'apparaissent que dans les parties les plus élevées des dépôts siluriens, comme avant-coureurs de l'ère dévonienne.

Alors, en effet, apparaissent les poissons, les premiers vertébrés ; leur nombre devient bientôt considérable, et plusieurs atteignent de très grandes dimensions ; on en connaît de 6 à 9 mètres de longueur.

L'ère dévonienne est, en outre, caractérisée par la première apparition des plantes terrestres ; elles éclosent vers le milieu de cette longue période, et en tout cas bien avant les animaux terrestres ou à respiration aérienne, qui ne naissent pas avant l'ère carbonifère.

Ce quatrième âge géologique, la période houillère, est remarquable par le prodigieux développement des plantes terrestres ou plutôt marécageuses. C'est alors que se forment les immenses dépôts combustibles que nous exploitons aujourd'hui, sous forme

[1] Ces noms rappellent les deux comtés anglais où les terrains paléozoïques sont le plus développés : le pays des anciens *Silures* et le *Devonshire*.

de houille et d'anthracite, dépôts où le charbon minéral atteint parfois une épaisseur totale de 30, 40 à 50 mètres, répartis en plusieurs bancs dans un terrain, dont l'ensemble des assises mesure, dans certaines contrées, jusqu'à 3 à 4,000 mètres. — Avec la houille et dans les mêmes terrains se sont déposés aussi d'abondants minerais de fer. — Mais tandis que les végétaux se développent, la faune semble dépérir. L'extinction successive des espèces fait des progrès rapides, et n'est pas entièrement compensée par des éclosions nouvelles. Ainsi la grande tribu des trilobites disparaît alors complétement et sans retour. Cependant quelques formes nouvelles se montrent çà et là. On trouve dans les roches houillères, les premiers indices de reptiles et d'insectes et quelques rares mollusques terrestres. Enfin, vers la fin de l'ère carbonifère, à l'époque où se déposèrent les terrains appelés *permiens*, le nombre des espèces décroît encore; la végétation elle-même perd de sa vigueur; il ne se forme plus aucun vaste dépôt houiller. — En un mot, la force vitale semble se retirer de la terre. « Le vieux monde paléozoïque se meurt, dit M. Dana; aucune espèce ne passe de l'ère carbonifère dans le nouvel âge des terrains secondaires. »

M. Barande, le célèbre paléontologiste de cette faune ancienne, assure que dans les premiers temps de l'ère silurienne, la vie organique n'était représentée que par 2 à 300 espèces; vers la fin du même âge et durant l'ère dévonienne par 2 à 3,000; puis de nouveau par 3 à 400 seulement, à l'époque des terrains permiens. Il y a donc, à la suite d'un maximum de vie, une sorte de dépérissement graduel. Mais il y a plus, aucune espèce ne parcourt le cycle complet de la série paléozoïque; la plupart même ne dépassent pas la sous-période qui les a vus naître. — Les espèces, les genres, les tribus ont une certaine durée assignée à leur existence, comme chaque individu. Ils apparaissent, se développent, atteignent un maximum d'épanouissement, puis dépérissent et s'éteignent sans retour, dès que les circonstances biologiques se sont plus ou moins modifiées. — Pendant la longue série paléozoïque, la vie organique offre donc, dans son ensemble, comme pour chacune des espèces en particulier, les phases successives de la naissance, de la jeunesse, de l'âge mûr, de la décrépitude et de la mort. « On est tenté de croire, dit M. Barande, que la même cause créatrice, qui a restreint d'une manière si tranchée l'existence des individus, n'a aussi départi qu'une quantité déterminée de force vitale à toutes les familles animales[1]. » — Et ce phénomène si remarquable de la vie bornée

[1] *Bulletin de la Société géologique*, tome X, p. 415 (1853).

des espèces, des genres et des familles, se reproduit sans cesse pendant tout le cours des âges géologiques, aux époques plus modernes comme aux plus anciennes. Les êtres inférieurs seuls, les infusoires entre autres, semblent y échapper en partie ; la vie de l'espèce semble en général d'autant plus prolongée que l'organisation de l'être est moins complexe. A chaque mort succède d'ailleurs une éclosion nouvelle, aux espèces éteintes succèdent d'autres espèces ; aux genres disparus de nouveaux genres. « Les créations et les extinctions d'espèces, dit M. Dana, se poursuivent pendant tout le cours de l'histoire de la terre, et ne paraissent pas bornées à certaines époques. — Cependant la clôture de plusieurs grandes périodes est spécialement marquée par des extinctions générales, bientôt suivies de créations abondantes[1]. » C'est ce que l'on observe spécialement à la fin de l'ère carbonifère.

Avec le nouvel âge des reptiles, la vie change entièrement de face. Cette ère nouvelle comprend trois grands groupes : le *trias*, la période *jurassique* et la période *crétacée*. — Les bancs calcaires y dominent, et une partie notable de ces dépôts se compose de fragments de coraux et de débris de coquilles, ou même, assez souvent, presque exclusivement de carapaces d'animalcules microscopiques, accumulées par myriades dans un mètre cube (la craie). Les roches secondaires sont riches en substances minérales utiles. Le sel gemme, le fer, le plâtre et la chaux s'y rencontrent en amas puissants. — Ces terrains aussi fournissent aux architectes les meilleures pierres de taille, celles dont se composent les principaux monuments, modernes et anciens.

La flore change entièrement de face ; aux plantes houillères succèdent les cicadées, puis les premiers palmiers, et bientôt, en nombre croissant, les plantes dicotylédones. — La mer se peuple d'animaux nouveaux extrêmement variés. — Parmi les mollusques, on peut surtout citer les ammonites et les bélemnites qui appartiennent exclusivement aux terrains secondaires. Ces deux genres sont d'abord représentés, comme la tribu des trilobites dans les âges antérieurs, par un petit nombre d'espèces qui se multiplient ensuite graduellement, deviennent fort nombreux à un moment donné, puis disparaissent totalement avec la clôture de l'ère des reptiles ; ainsi, là encore, et pour une foule d'animaux divers, on constate, dans les genres comme dans les espèces, la loi générale du développement progressif et de l'extinction graduelle ; toujours aussi la vie de l'espèce est

[1] *Manual of Geology*, p. 399.

plus courte que celle du genre; rarement elle dépasse l'une des moindres sous-divisions des terrains secondaires.

L'ère des reptiles voit aussi apparaître quelques oiseaux, encore peu nombreux, et les premiers mammifères; mais ces derniers appartiennent tous, sauf quelques insectivores de faible taille, à la classe des *marsupiaux* ou mammifères *ovipares*, qui rattachent en quelque sorte les vertébrés ovipares aux mammifères proprement dits. Ce sont les avant-coureurs de l'ère suivante.

Mais ce qui caractérise surtout l'âge qui nous occupe, ce sont les reptiles. Ces animaux sont les plus saillants et les plus grands de cette époque. Les premières espèces apparaissent dès l'âge carbonifère, et d'autres genres vivent encore aujourd'hui. Mais alors leur nombre et leur taille étaient vraiment prodigieux. Plusieurs bancs des terrains jurassiques et crétacés renferment de nombreuses vertèbres et même des squelettes entiers de sauriens. Par suite de cette abondance extraordinaire d'ossements anciens, l'une des assises du terrain jurassique, est même aujourd'hui désignée par tous les géologues, à l'exemple des Anglais, sous le nom de *bone-bed*. — Avec ces animaux, on retrouve d'ailleurs jusqu'à leurs excréments, les *coprolithes*, accumulés en lits épais, comme le *guano* des îles du Sud. Ces coprolithes et débris d'os sont également exploités pour l'amendement des terres, à cause du phosphate de chaux dont ils se composent. Un grand nombre des plus anciens sauriens des terrains secondaires sont marins et pourvus de nageoires; d'autres, plutôt terrestres et munis de pattes. — Les lézards-nageurs les plus remarquables de la période jurassique ont été désignés sous les noms d'*ychtio-saurus* (poisson-lézard) et de *plésio-saurus* (voisin des lézards). Certaines espèces de ces deux genres avaient jusqu'à 10 mètres de longueur totale. Ils se nourrissaient spécialement de poissons ou de reptiles plus petits. — A la même époque vivait sur terre un reptile étrange, pourvu d'ailes comme la chauve-souris, le *ptérodactyle*.

Avec la période jurassique disparaissent les plus grandes espèces des genres *ychtio-saurus* et *plésio-saurus*, mais à leur place éclôt, dans la période suivante, un autre genre marin, dont plusieurs espèces sont de même taille, le *moso-saurus*, ainsi appelé, parce que ses restes ont été trouvés, pour la première fois, dans les carrières crétacées de Maëstricht, non loin des bords de la Meuse. Parmi les lézards terrestres, nous pouvons citer le *mégalosaurus*, long de 14 à 15 mètres, qui vivait essentiellement de reptiles de moindre taille, et surtout l'*iguanodon*, animal herbivore, le prototype de l'iguane actuel, mais dix à douze fois plus long. C'est le plus colossal des reptiles connus; certains sque-

lettes ont jusqu'à 16 mètres, et le fémur dépasse en taille celui de l'éléphant.

L'esquisse rapide que nous venons de tracer de l'ère des terrains secondaires nous montre, comme dans les périodes antérieures, un changement incessant de la flore et de la faune. On constate, toujours et partout, que chaque espèce, chaque genre, a une existence limitée, et que si, à certaines époques, il y a comme une sorte d'exubérance de vie, il y a aussi des moments d'alanguissement et de mort, auxquels succède bientôt une nouvelle période de vie, mais une vie qui se manifeste par des êtres différents, sans transition graduelle des formes anciennes aux formes nouvelles. Ce n'est pas une transmutation, comme prétendait Lamarque. Les naturalistes modernes, même les panthéistes comme M. Ch. Vogt, reconnaissent franchement l'impossibilité de cette théorie étrange de la transmutation des espèces[1]. Celles-ci meurent comme les individus, et à leur place surgissent des espèces et des genres nouveaux. — Ces changements de flore et de faune correspondent à certaines modifications de température et de relief de la surface du globe. Seulement ces modifications ont été en général moins brusques et moins universelles qu'on ne l'a cru d'abord. Les termes de *révolution* et de *cataclysme*, dont on se sert souvent encore, à l'exemple de Cuvier, pour désigner l'origine et la fin des périodes géologiques, donnent une fausse idée de l'état réel des choses. — Les changements survenus dans la forme des continents n'ont presque jamais eu ce caractère d'instantanéité qu'on leur supposait autrefois. Les transformations les plus considérables ont été l'œuvre du temps. Mais si aujourd'hui, à côté de l'extension lente et continue des dunes et des deltas, et du soulèvement progressif de certaines côtes, il y a aussi parfois des mouvements violents, plus brusques, dus aux phénomènes volcaniques, on observe de même, dans les âges géologiques antérieurs, certaines époques de trouble, où le renouvellement des êtres s'est opéré d'une façon plus violente. C'est ainsi que tous les géologues constatent à la fin de l'ère secondaire, comme à la clôture de la série paléozoïque, une rénovation plus radicale des conditions de vie qu'aux époques intermédiaires.

[1] Aujourd'hui cependant, M. Darwin voudrait faire revivre, avec quelques modifications, cette théorie abandonnée. Mais alors il faudrait que le règne organique eût toujours marché du simple au composé, que les éclosions successives constituassent en quelque sorte une chaine continue à transitions graduelles, tandis que précisément les *hiatus* sont fréquents à chaque époque. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, dans l'ère silurienne, rien ne relie la famille des trilobites, dont l'organisation est aussi compliquée que celle des crustacés modernes, aux deux autres embranchements alors existants, les mollusques et les rayonnés.

Maintenant, avant de passer aux terrains tertiaires, à l'âge des mammifères, revenons en arrière, et demandons-nous si les faits que nous venons de signaler ne dévoilent pas un Dieu créateur? si l'hypothèse spiritualiste n'est pas plus plausible que celle des panthéistes? — D'où vient la vie? Comment des éléments inertes, dont se compose la terre, ont pu éclore les plantes et les animaux? Les causes actuelles, nous l'avons dit, rendent raison du mode de formation des minéraux. Ceux-ci se produisent journellement sous nos yeux. Les lois de la matière sont restées les mêmes dès leur origine. La pesanteur, la chaleur, l'électricité, les affinités chimiques, l'attraction moléculaire, la capillarité, etc., réagissent sur les éléments aujourd'hui comme jadis, et produisent les minéraux d'une façon identique et continue. Pourquoi ces lois n'ont-elles pu engendrer la vie qu'à certains moments? Pourquoi ces intermittences dans l'éclosion des plantes et des animaux, lorsque la formation des minéraux n'a jamais subi la moindre interruption? Pourquoi, en un mot, ce sommeil périodique de la force productrice de la vie? — Singulières lois qui aujourd'hui engendrent telle plante, le lendemain telle autre, puis, tour à tour ou simultanément, un mollusque, un crustacé, un poisson, un reptile, et ensuite de nouveau rien pendant une série de siècles! Si la vie est le produit naturel des lois de la matière, pourquoi ne parvient-on pas à la provoquer, et comment se fait-il que nous ne puissions jamais assister à l'éclosion spontanée de la vie, même dans ses formes les plus simples? Les récentes expériences de M. Pasteur prouvent une fois de plus, à n'en pas douter, qu'il n'y a pas de *générations spontanées;* que sans *germes* il ne se produit jamais sous nos yeux un être vivant, pas même des conferves ou des infusoires et des monades. Si donc, à certaines époques, des êtres vivants sont spontanément éclos de la matière inerte, c'est qu'il a dû se passer alors quelque chose d'inusité, d'extra-légal, de *surnaturel*, de *miraculeux* en un mot.

Lorsque nous semons diverses graines dans une même terre, et que, de ces germes, nous voyons se développer des plantes entièrement distinctes les unes des autres, nous avons déjà quelque peine à concevoir comment, d'éléments identiques, soumis aux mêmes conditions, il peut néanmoins éclore des êtres si divers à tant d'égards. — Pourtant nous avons ici la ressource de germes préexistants, et nous comprenons, jusqu'à un certain point, que, sous l'influence de ces germes vivants, les éléments de la matière inerte puissent recevoir une organisation spéciale bien déterminée. Mais, encore une fois, comment et pourquoi ces éléments ont-ils produit, à certaines époques, par *génération*

spontanée, des plantes et des animaux nombreux, d'une organisation si diversement variée et souvent si complexe, lorsque aujourd'hui nous ne pouvons pas même assister à l'éclosion sans germe de l'être le plus simple? Et rappelons ici que la flore et la faune ont été renouvelées entièrement vingt-cinq à trente fois. Ainsi, dans la longue série des siècles, tandis que les minéraux et les roches se formaient et se modifiaient sans cesse, suivant les mêmes lois, la matière n'eut que par intervalles la singulière faculté d'engendrer la vie, et à chaque époque nouvelle, les êtres fraîchement éclos étaient tout à fait différents de ceux qui avaient eu vie durant les longues périodes antérieures.

Si tout cela ne touche pas au miraculeux, il faut tout au moins avouer que ce sont là des lois singulièrement fantasques, et qu'en niant l'esprit créateur, on ne fait que grandir le mystère de la vie, mystère, au reste, que M. Renan est loin de nier. Oui, certes, tout est mystère ici-bas, si nous n'admettons, avec notre conscience et avec la révélation, un *Dieu-amour*, créateur de toutes choses. — Et maintenant ce Dieu créateur aurait-il engendré sans plan cette succession d'êtres? N'y aurait-il réellement, dans la marche de la nature, aucune intention, rien qui dénotât une véritable *Providence?*

Est-ce le hasard qui fait éclore les plantes marines avant les animaux marins? les plantes terrestres avant les animaux terrestres? le simple hasard qui prépare la nourriture aux animaux herbivores, et qui pourtant maintient, par les animaux carnivores, un certain équilibre entre les deux règnes? Est-ce le pur hasard qui reproduit sans relâche, par la respiration, la combustion et les émanations volcaniques, l'acide carbonique que la végétation soutire à l'atmosphère; et qui, d'autre part, restitue à l'air, par cette même végétation, l'oxygène absorbé par la respiration et la combustion? — Compensation admirable, si bien dévoilée par M. Dumas dans sa statique chimique!

Sans doute, c'est sans intention aucune que la nature a préparé, pendant l'âge carbonifère, les immenses dépôts houillers sans lesquels on ne saurait aujourd'hui concevoir la société moderne? C'est sans intention aucune que la nature a placé, dans les plus étendus des bassins houillers, le minerai de fer à côté de la houille? Supprimez cette coïncidence, ou tout au moins supprimez la houille, et vous n'aurez ni les merveilles de la vapeur ni celles des voies ferrées. — Mais il y a plus : l'aveugle nature n'a pas seulement *produit* la houille, elle l'a aussi *conservée* et *révélée* à l'homme. Il a fallu, en effet, ce triple fait pour procurer à l'homme le combustible minéral. Les végétaux morts se modifient et se détruisent rapidement au contact de

l'air ; il a donc fallu un ensemble de circonstances spéciales, toujours amenées par le pur hasard, pour nous conserver ces amas de végétaux. Ils furent enfouis, peu après leur formation, sous des sables, des calcaires et des schistes, dont l'épaisseur totale s'élève à des centaines et parfois à quelques milliers de mètres. Mais, ainsi enfouis, qui les aurait découverts? Qui eût pu deviner leur existence dans le sein de la terre? Aucun indice n'aurait pu guider le mineur. Il a fallu que le même hasard ramenât à la surface ces couches enfouies, soit en les soulevant par l'un des puissants mouvements du sol, qui ont engendré les chaînes de montagnes ; soit en détruisant de nouveau, par érosion lente, les roches supérieures jadis déposées pour la conservation de la houille. Tout cela s'est fait, et tout cela pourtant aurait été accompli sans plan ni intention! — Et remarquons encore que cette même série de faits a dû se répéter, jusqu'à un certain point, pour toutes les substances minérales utiles, pour le fer, le cuivre, les métaux en général, le plâtre, le sel gemme surtout. Toutes ces substances ont dû être enfouies, afin d'être conservées, et ont été ramenées plus tard à la surface du sol, au moins sur certains points, pour être signalées à l'attention de l'homme. Et si l'on songe en particulier à la solubilité du sel, aux masses d'eau qui circulent sans cesse au travers du sol, ne reconnaîtrons-nous pas une intention manifeste, dans ce fait si spécial que les dépôts de sel gemme sont toujours entourés d'argiles imperméables, et souvent de sulfate de chaux anhydre qui retiennent et absorbent les eaux?

Et maintenant, les anciens animaux, toutes ces faunes depuis si longtemps détruites, et que M. Ch. Vogt qualifie si légèrement de créations *avortées*, si créations il y a, pourquoi ont-ils vécu ici-bas? Auraient-ils paru, en effet, sans motif aucun? Leur éclosion ne serait-elle liée à aucun plan? — Ecoutons plutôt M. Elie de Beaumont, notre illustre géologue, dans son intéressant travail sur le rôle du phosphore en agriculture[1]. Ce savant éminent rappelle d'abord (p. 110) que l'acide phosphorique est, pour les végétaux, et pour les grains de blé en particulier, d'une nécessité aussi indispensable que pour les animaux ; — que la culture et les eaux pluviales enlèvent sans cesse une partie des phosphates, déjà en proportions si minimes dans les terres, qu'ainsi le sol doit peu à peu s'appauvrir inévitablement, et qu'en réalité, plusieurs contrées sont, sous ce rapport, littéralement épuisées. Comment remédier à cet état de choses? Le phosphore, enlevé par la culture, y retourne à la vérité, en partie, par les

[1] *Etude sur l'utilité agricole et les gisements géologiques du phosphore*, 1857.

engrais, mais en partie seulement, puisque les ossements humains sont religieusement conservés dans les tombeaux, et que chaque squelette d'homme renferme 1 kil. 50 d'acide phosphorique. — Comment donc restituer au sol le phosphore ainsi enlevé; comment remplacer celui que les eaux pluviales entraînent sans retour à la mer? « Comment, répond M. Elie de Beaumont (p. 126), si ce n'est en exploitant les couches de notre globe qui renferment du phosphate de chaux? » ainsi que cela se fait, au reste, depuis plusieurs années déjà, en Angleterre et dans le nord de la France. Et voici la conclusion générale de la brochure en question (p. 126 et 127):

« Colbert avait dit que la France périrait faute de forêts, et tout le monde conçoit que, sans houille, sa prédiction serait en voie de s'accomplir. De son temps on aurait moins facilement compris, comment un grand pays pourrait périr faute de phosphore; c'est cependant ce qui finirait par arriver si on ne parvenait pas à trouver, dans la nature minérale, des substances qui seraient en quelque sorte pour l'agriculture ce que la houille est pour l'industrie. L'agriculture, en utilisant les phosphates, concrétés en nodules dans certaines couches géologiques, fait rentrer dans le tourbillon organique les restes de races éteintes; elle rend à la vie, sous une forme nouvelle, la poussière des iguanodons, des moso-saurus, des poissons antédiluviens. »

Mais est-ce là tout? Non. — Les coprolithes et les restes des grands animaux antédiluviens n'existent pas partout. De vastes contrées sont entièrement déshéritées sous ce rapport, mais il est peu de pays qui ne renferment des calcaires, presque toujours formés de débris de coquilles ou de carapaces d'infusoires. Or, tous ces petits êtres ont laissé dans la roche une partie du phosphore de la matière animale; et, en effet, l'analyse chimique décèle la présence de ce corps dans les calcaires les plus divers (p. 44 du Mémoire de M. E. de Beaumont), et même, ajoute le savant auteur (p. 48), « on peut s'attendre, en thèse générale, à trouver dans tous les dépôts sédimentaires, soit marins, soit d'eau douce, une certaine quantité de phosphate de chaux. »

C'est ce que confirme aussi M. Dana (p. 468). Parlant du *sable vert* des terrains crétacés, ce savant assure qu'on l'exploite en Amérique, d'une façon très active, pour fertiliser les terres, et que l'on attribue son heureuse influence à la potasse et au phosphate de chaux, phosphate qui provient, dit M. Dana, des coquillages et débris de mollusques que renferme ce terrain. — Eh bien, que conclure de ces faits, si ce n'est que les animaux marins, qui ont habité pendant si longtemps presque exclusivement notre globe, ont eu essentiellement pour but d'extraire le

phosphate de chaux du sein des eaux, et de le fixer, pour les besoins futurs de l'homme, dans les couches solides de la terre ; car n'oublions jamais que, sans phosphore, les végétaux seraient privés de leurs fruits, et les animaux de leur charpente osseuse.

Ainsi, bien avant la naissance de l'homme, il a été pourvu à tous ses besoins. Les anciens animaux, en soutirant le phosphore des eaux de la mer, ont préparé le pain qui soutient sa vie ; les anciens végétaux, en soutirant le carbone du sein de l'atmosphère, ont préparé la houille, cet autre pain qui soutient son industrie.

Et l'on dira encore qu'il n'y a dans cette marche de la nature ni plan, ni providence !

Abordons maintenant les temps modernes du cycle géologique, les ères *tertiaire* et *quaternaire*. — Un grand fait se produit presque dès l'origine de la période nouvelle. — Les énormes sauriens des temps antérieurs ont disparu pour jamais ; à leur place apparaissent les véritables mammifères. En même temps la végétation se rapproche de celle du temps présent : déjà les plantes dicotylédones tendent à prédominer.

L'ère des mammifères se divise en trois périodes, correspondant aux terrains tertiaires *inférieurs*, *moyens* et *supérieurs*.

Les terrains tertiaires inférieurs forment le sol même de la ville de Paris, le calcaire blanc de nos carrières souterraines, la pierre à plâtre de la butte de Montmartre ; ce sont ces roches dont les ossements nombreux ont permis à l'illustre Cuvier de fonder la science, à l'aide de laquelle on a pu graduellement reconstruire les faunes des temps antédiluviens.

Les mammifères de cette première période sont surtout herbivores et de taille moyenne, spécialement de l'ordre des pachydermes, voisins des tapirs. — Les carnivores sont moins nombreux et généralement petits.

Avec les terrains tertiaires moyens surgissent des animaux herbivores de taille colossale ; spécialement l'énorme *dinothérium*. Sa tête seule, dont un bel exemplaire fut trouvé en 1836, à Eppelsheim (Hesse), mesure 1 mètre 30 de long sur 1 mètre de large. C'est le plus grand des animaux tertiaires connus, le prototype de la famille des éléphants, sans être toutefois un éléphant proprement dit. Il était herbivore et frugivore, et aussi très probablement pourvu d'une trompe, mais ses défenses, légèrement arquées, s'abaissent vers la terre, comme celles du morse, au lieu de se relever comme chez l'éléphant. — A la même époque vivaient les premiers *mastodontes*, autre genre voisin de l'éléphant, mais à défenses plutôt horizontales, presque droites, et

à dents tuberculeuses. Les vallées du Rhône et du Rhin ont fourni de nombreux restes de ces deux sortes d'animaux; on les rencontre dans la molasse des Alpes qui appartient, avec le grès de Fontainebleau et le calcaire de la Beauce, aux terrains tertiaires moyens.

Pendant cette période, les carnivores se multiplient sans être encore de grande taille. Dans les mers, les mollusques de tout genre sont très variés. Certaines espèces vivent encore maintenant, mais ce fait est spécial aux animaux inférieurs, aucune espèce supérieure, aucun mammifère surtout ne prolonge sa vie au delà de la période qui l'a vu naître. Ainsi les pachydermes de la période inférieure meurent avant l'apparition du dinothérium, et ce dernier s'éteint vers la fin de la période tertiaire moyenne.

Avec la période tertiaire supérieure, les différences de climat se prononcent de plus en plus; les palmiers se retirent de nos latitudes, tandis que les plantes des zones tempérées s'y développent. La faune aussi se rapproche de la nôtre sans être identique. Les genres cheval, bœuf, cerf, chameau, éléphant, hippopotame, etc., se montrent pour la première fois; mais les espèces diffèrent de celles qui vivent actuellement. Les grands carnivores augmentent en nombre. Plusieurs animaux étonnent par leur taille : un cerf, le *sivathérium*, trouvé aux Indes, est de la taille d'un éléphant; le *mégathérium*, rencontré au Paraguay, à peu près organisé comme le paresseux actuel, est haut de 2 mètres et long de 4 mètres. On voit, par ces deux exemples et par celui du *dinothérium*, que le premier venu d'un nouveau type est parfois le plus colossal de toute la famille.

Vers le déclin de la période tertiaire, nos continents furent agités par des soulèvements considérables. La chaîne principale des Alpes fut alors définitivement façonnée par une série de mouvements plus ou moins brusques; et avec elle, très probablement aussi, au moins en partie, l'Atlas en Afrique et les grandes chaînes centrales de l'Asie. Le soulèvement des Alpes a provoqué, sur tout son pourtour, la formation de dépôts torrentiels nombreux et puissants. De là viennent les graviers argilo-sableux qui remplissent la plaine de la Suisse et les vallées du Rhône, du Rhin et du Pô. — A la suite de ces perturbations un refroidissement exceptionnel se manifeste. Tout le nord de l'Europe et de l'Amérique se couvre graduellement d'un vaste manteau de glaces, et du pied des Alpes d'énormes glaciers vont jusqu'au Jura. Ce sont ces glaces qui transportent les blocs erratiques des montagnes de la Norwége en Pologne, en Prusse et en Angleterre, et du haut des Alpes sur les flancs du Jura. — Cette pé-

riode *glaciaire* marque l'origine de l'ère *quaternaire*. C'est alors, ou plutôt peu après ce froid si vif[1], que naissent la faune et la flore actuelles, et même plusieurs animaux déjà éteints, tels que le grand cerf d'Irlande, le mammouth de Sibérie (*elephas primigenius*), le grand animal de l'Ohio (*mastodon giganteus*), l'ours et l'hyène des cavernes, etc. — A la même époque, ou en tout cas après un intervalle de temps d'une faible étendue, parut enfin l'homme. Ce dernier habitait déjà nos contrées, lorsque le colossal mammouth, de 5 à 6 mètres, parcourait encore, en nombreuses troupes, l'Europe centrale, que le lion et le tigre hantaient nos forêts, et le grand ours et l'hyène nos cavernes.

A la suite d'une série de siècles, les continents sont dévastés par des inondations inusitées, le *déluge* de nos saints Livres. — Alors le mammouth est entraîné avec le rhinocéros tichorinus des plaines de la Sibérie jusqu'aux rives de la mer Glaciale, où tous deux se retrouvent encore aujourd'hui, en chair et en os, emprisonnés au milieu des glaces. En France, en Allemagne, en Angleterre, les graviers diluviens (*post-glaciaires*) renferment de nombreux débris de ces grands pachydermes. A Lyon seul, dans l'enceinte de la banlieue, on en a trouvé sur dix-huit points différents.

Dans le nord de la France, sous 4 à 5 mètres de cailloux roulés, et à 30 ou 40 mètres au-dessus du fond des vallées actuelles, on rencontre également, dans une foule de localités, des ossements de mammouth, de rhinocéros, d'hippopotames, de chevaux, de bœufs, etc. — Or, là aussi, auprès d'Amiens et d'Abbeville spécialement, on a constaté, sous le dépôt graveleux et au même niveau géologique, des restes de l'industrie humaine, des haches, des couteaux, des pointes de flèches en silex taillés. Ailleurs, dans des grottes, on a découvert des poteries grossières, de la braise, des outils en pierre et en os, et même des ossements humains pêle-mêle avec des restes de carnassiers, appartenant surtout à l'ours et à l'hyène des cavernes.

L'homme a donc existé *avant* le déluge, et avec lui vivaient en Europe plusieurs races déjà éteintes. Ce fait, longtemps douteux, est aujourd'hui admis par tous les géologues. Le déluge a détruit le mammouth, le rhinocéros tichorinus, et au moins deux très grands carnassiers, l'hyène et l'ours des cavernes, tandis que les animaux les plus utiles à l'homme ont été conservés.

Il ne faut d'ailleurs pas confondre ces indices antédiluviens de l'industrie humaine avec des restes assez semblables d'une

[1] Il ne faut pas, au reste, s'exagérer l'intensité du froid. L'état actuel des glaciers des Alpes prouve que si la température moyenne de nos climats s'abaissait seulement d'une façon prolongée de 6° à 7°, ils reprendraient bientôt leur ancien développement.

époque postérieure. Les silex, trouvés sous le dilivium du nord de la France, sont simplement *taillés*, mais non *polis*, tandis que les haches de la période celtique sont polis avec soin. « On peut, dit M. F.-J. Pictet, le célèbre paléontologiste de Genève, d'autant mieux les comparer que les tourbières du département de la Somme renferment beaucoup de vraies haches celtiques enfouies avec de la poterie grossière et des débris de sépultures » (*Bibl. univ. de Genève*, mars 1860). Les tourbes sont d'ailleurs, en tout cas, postérieures au déluge, puisque, occupant le fond des vallées actuelles, elles eussent été, ou entraînées par les flots ou recouvertes par les graviers diluviens.

Voyons enfin ce que nous enseignent, au point de vue d'un Dieu créateur, ces deux âges géologiques les plus modernes.

Ce qui caractérise les terrains tertiaires, c'est l'apparition des véritables mammifères. Or, comment la matière a-t-elle pu engendrer un mammifère? Nous ne reviendrons pas sur les difficultés que présente, en général, l'éclosion d'un être organisé. Elles sont grandes; mais enfin, pour les plantes et les animaux non mammifères, il suffit de concevoir la génération spontanée d'un germe, d'un embryon ou d'un œuf. C'est déjà un acte en dehors de la marche ordinaire de la nature, toutefois ce germe ou cet œuf, une fois engendré, le développement de l'être se fera selon les lois actuellement en vigueur. Mais les mammifères pourraient-ils naître ainsi?

M. Guizot, dans son ouvrage sur la société et l'Eglise chrétiennes, observe avec raison (chap. du *Surnaturel*), que le premier homme a dû naître *adulte*. — Cette observation s'applique à tout mammifère aussi bien qu'à l'homme, si nous admettons que les lois actuellement en vigueur soient seules en jeu. Comment, en effet, vivrait le jeune animal sans mère pour l'allaiter? Il semble difficile de ne pas voir là un acte en dehors de la marche ordinaire de la nature. Pourtant, je le sais, les difficultés ne sont pas un motif pour avoir aussitôt recours au surnaturel. Voyons donc s'il est possible de s'expliquer le fait. De deux choses l'une : ou bien l'animal a été formé en quelque sorte instantanément; les éléments de la matière inerte se sont tout à coup rassemblés pour constituer un être vivant, presque adulte; toutes les parties du corps, tous les organes se sont groupés pour produire un certain type; puis, l'association de ces nombreux éléments une fois accomplie, la vie s'y est spontanément manifestée; — ou bien, au contraire, l'être a été formé lentement, graduellement, au sein de la matière inerte, comme l'embryon dans

le sein de la mère ; puis à un moment donné, il a dû éclore à la vie en sortant en quelque sorte de ses langes.

Mais, dans le premier cas, c'est du surnaturel au premier chef, c'est le *fiat lux* du Créateur ; dans le second, on se rapproche davantage de la marche actuelle des choses, mais encore il faut que ce premier animal, lentement éclos, soit nourri, à l'origine, d'une façon particulière, ou plutôt il faut que les premiers êtres, mâle et femelle, de chaque espèce de mammifères, aient été sous le rapport de la nutrition, autrement organisés que leur progéniture. C'est donc encore un fait exceptionnel, tout à fait en dehors des lois de la nature.

Et maintenant, que l'on essaye d'autres hypothèses, d'autres modes de formation, il faudra toujours, en dernière analyse, supposer à l'origine une naissance et une manière de vivre anormales.

Remarquons encore que ce n'est pas un type seulement mais plusieurs qui naissent à la même époque. Ainsi, à l'origine de l'ère quaternaire, on voit éclore simultanément le colossal mammouth, le mastodonte de l'Ohio, le rhinocéros bicorne, de nombreux ruminants, plusieurs grands carnassiers, et, à côté d'eux, une foule de mammifères de moindre taille ; puis, des oiseaux, des poissons, des reptiles, des articulés, des mollusques, des rayonnés, enfin les plantes les plus variées. Comment, sous des influences analogues et souvent identiques, la matière a-t-elle spontanément pu produire des êtres aussi divers ? C'est pour échapper au miracle que le panthéiste nie la création, et, malgré lui, il subit le miracle, non moins grand, de la génération spontanée d'êtres adultes à organes très complexes !

Et si, pour éviter toutes ces difficultés, quelques naturalistes, comme M. Darwin, étaient de nouveau tentés de revenir à l'hypothèse de Lamarque, nous demanderions de quel animal de la période crétacée dérivent les premiers pachydermes tertiaires, ou en général les premiers mammifères ? comment les animaux herbivores, nés partout avant les carnivores, ont pu engendrer ces derniers ? Nous demanderions d'où vient le *dinothérium*, le plus ancien et le plus grand type de l'ordre des proboscidiens ; quel fut le père du *mégathérium*, le premier venu et le plus grand de l'ordre des paresseux ; de quel être enfin, on veut faire descendre le *mammouth* de Sibérie, le plus grand des éléphants ; le *sivathérium*, le plus grand des cerfs, et en général, le premier rhinocéros, le premier mastodonte, le premier hippopotame, etc.?

On entend parfois parler d'une sorte de chaîne continue des êtres et l'on appuie sur cette prétendue série, l'hypothèse de leur transformation graduelle. Mais cette chaîne, on ne peut la consti-

tuer qu'en groupant en un faisceau unique, tous les êtres qui ont vécu sur la terre, depuis l'origine de l'ère des mollusques jusqu'à maintenant, tandis qu'à chaque époque en particulier, ou dans le passage d'une période à la suivante, on constate au contraire, comme nous l'avons déjà dit, de nombreuses et de très grandes lacunes, des différences souvent extrêmes entre les espèces et les genres les plus voisins. Rien, en un mot, ne justifie cette hypothèse si gratuite de la transmutation insensible, et du développement progressif des êtres.

L'homme aussi, l'homme surtout, paraît sans transition ; et cet être, si faible dans son enfance, a dû éclore adulte, comme tout mammifère ordinaire, pour ne pas périr d'inanition. Il a dû apparaître homme et femme. — Voici donc deux êtres en présence. Comment se comprendront-ils? La parole a dû leur être donnée comme l'instinct aux animaux. Ainsi l'homme adulte, l'homme pensant, l'homme parlant et, selon M. Renan, l'être *intelligent par excellence*, est éclos spontanément de la matière, comme les minéraux, comme les plantes, comme les animaux! « Je dis l'être intelligent par excellence, puisqu'il n'y a dans l'univers aucun être libre supérieur à l'homme » (p. 24 de la brochure *La chaire d'hébreu*, etc.). — Cet homme, qui est perfectible, qui transmet à ses descendants ses inventions, cet homme qui se sent appelé à une autre destinée, qui a le pressentiment d'une vie future, est sorti fatalement, à son heure, du sein de la terre! Lui aussi, comme les autres mammifères, est venu d'une façon exceptionnelle, qui ne s'est jamais depuis lors reproduite, et cela ne serait pas un miracle, une dérogation aux lois ordinaires de la nature?

Ensuite, si l'homme est le seul être libre dans l'univers, où donc était cet être libre avant l'éclosion de l'homme? Caché, ou latent, dans la matière inerte, pendant l'ère azoïque; dans les mollusques, pendant l'ère silurienne ; dans les poissons, pendant l'ère dévonienne ; dans les reptiles, pendant l'ère secondaire ; puis enfin, avant d'arriver à l'homme, dans les oiseaux, les mammifères, les grands pachydermes, etc.! — Etrange métempsycose, il faut l'avouer! — Qui enfin a délivré cet être *libre*, cet être intelligent si longtemps emprisonné? qui l'a dégagé de la matière inerte pour le faire tour à tour apparaître comme plante, mollusque, poisson, reptile, mammifère et homme? — Toujours, selon les panthéistes, les lois *fatales* de la matière! C'est-à-dire, que, pour nier le miracle de l'intervention d'un être supérieur, dans l'apparition successive des êtres qui ont peuplé la terre, le panthéiste se voit obligé d'attribuer à la matière, d'une façon tout

à fait gratuite, les lois les plus bizarres, lois dont il n'a jamais pu constater l'existence, puisqu'il n'a jamais vu, et n'a jamais pu provoquer, l'éclosion spontanée du moindre être vivant.

En présence de pareilles aberrations, combien est plus rationnelle l'hypothèse spiritualiste. Qui ne sent que s'il a un corps, pris de la poudre, il a aussi une âme qui vient de Dieu? « Dieu, dit la Genèse, forma l'homme de la poudre de la terre, et souffla dans ses narines une respiration de vie, et l'homme fut en âme vivante » (Gen. II, 7). — L'homme sent qu'il vient et qu'il dépend de Dieu; sa conscience, au besoin, le lui rappelle, lorsqu'il est tenté de l'oublier.

Enfin, dans la venue de l'homme, à la suite de la longue série des âges, n'y a-t-il ni plan, ni intention? — A quel moment voyons-nous apparaître l'homme? Lorsque, de longue main, la terre est préparée pour son séjour, lorsqu'elle est pourvue de tout ce qui est nécessaire au plein développement de l'humanité. lorsque la diversité des sols, des climats et des sites favorise en tous lieux les productions les plus variées.

Que voyons-nous dans les âges antérieurs? Des terres basses, entourées des mers, et des plaines d'autant plus monotones que ces âges sont plus éloignés de nous. — Alors nulle différence dans les climats et les saisons, nulle diversité dans les faunes et les flores, car en tous lieux la température est la même. Combien dans ces conditions, la terre devait être triste!

L'homme est venu lorsque les métaux, le sel gemme et les combustibles furent, dès longtemps, déposés dans le sein de la terre; lorsque le soulèvement des montagnes eut de nouveau mis à découvert ces richesses enfouies; lorsque partout le sol se trouva comme imprégné de matières phosphatées; lorsque la diversité des roches et des climats, la variété des sites, dus aux montagnes et aux vallées, eurent partout permis le plein épanouissement d'une faune et d'une flore infiniment plus nombreuses et plus riches qu'aux époques antérieures. Et tous ce faits n'enseigneraient pas une Providence? tout ce merveilleux enchaînement serait l'effet du pur hasard, ou de lois fatalement nécessaires?

Le panthéiste objectera peut-être que si l'univers est l'œuvre d'un Créateur, il eût sans doute, de prime abord, créé la terre telle qu'il la fallait pour le séjour de l'homme; pourquoi, en effet, nous dit M. Ch. Vogt, ces essais successifs?... — D'abord est-ce à nous, créatures finies, de juger le plan de Dieu qui embrasse l'éternité? — Puis, n'est-ce pas le lieu d'appliquer aussi cette

parole de saint Augustin : « *Dieu est patient parce qu'il est éternel.* »

Le Dieu de la révélation n'est pas le Dieu de ce philosophe anglais [1] qui, actif un instant lors de la création de la matière, a hâte ensuite de rentrer dans son éternelle impassibilité. — Non, le Dieu de la Bible agit toujours et veille sans cesse sur ses créatures. Elles peuvent l'invoquer, et il ne reste pas muet comme l'idole des anciens, comme le *Dieu-Abîme* de M. Renan. — Quant à nous, lorsque nous rencontrons les objections si graves que soulève le système de l'éclosion spontanée, lorsque, contrairement aux assertions de M. Renan, nous découvrons un plan manifeste dans les propriétés spéciales de certaines matières, dans l'apparition successive des êtres vivants, dans la préparation graduelle de la terre pour les besoins de l'homme, lorsque, en un mot, nous apercevons, dans la marche de la nature, une intention évidente et non une aveugle fatalité, nous sommes contraints d'admettre, avec la révélation et les philosophes spiritualistes, *un Dieu créateur et conservateur de toutes choses.* Et lorsque l'étude de la nature nous dévoile un Dieu qui a préparé à l'homme un séjour de bonheur, que le péché seul a transformé en une vallée de larmes, nous sentons, d'accord avec la révélation, que ce Dieu amour a dû s'occuper aussi et surtout de notre existence future, et que là où nos études cessent de nous enseigner il a dû y pourvoir par la révélation.

L. Gruner.

[1] L'auteur anonyme dont M. Ch. Vogt a traduit l'ouvrage.

MÉLANGES

—

UN MARTYR AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Le *Monde* a annoncé triomphalement à la France la sentence nouvelle qui vient de frapper nos chers prisonniers espagnols, et de condamner Matamoros à neuf ans, Alhama et Trigo à huit ans de galères (*presidio*). Pour diminuer l'intérêt douloureux qui s'attache à ces nouveaux martyrs dans toute l'Europe chrétienne, et même dans l'Europe catholique, le *Monde* a eu soin d'ajouter « qu'Alhama, il y a plusieurs années, avait déjà été condamné comme meurtrier, et que les deux autres étaient connus à Grenade et dans toute l'Espagne comme des socialistes effrénés. La société a donc le droit de retrancher de son sein des membres aussi dangereux, et le tribunal de Grenade a bien fait de les condamner. »

Nous venons un peu tard pour répondre à d'aussi odieuses, à d'aussi basses calomnies. Le *Temps* en a fait justice le premier, et tous les journaux indépendants, religieux ou politiques, n'ont pas tardé à l'imiter. Elles sont désavouées d'ailleurs par tous les catholiques éclairés, qui rougissent de voir la cause du catholicisme défendue par de pareilles armes. Pour nous, le seul démenti que nous opposerons aux assertions du *Monde*, c'est la lettre suivante, reçue par un de nos frères, et écrite par Matamoros dans sa prison quelques jours avant l'arrêt. Nous en appelons, non-seulement à tout cœur chrétien, mais à tout homme impartial pour dire si c'est là la lettre d'un malfaiteur, justement frappé par les lois, ou celle d'un martyr qui pardonne à ses bourreaux au lieu de les maudire. Nous livrons sans commentaire à nos lecteurs cette lettre qui rappelle les plus beaux jours de l'Eglise apostolique. Nous plaignons l'Espagne qui, pour de pareils hommes, a encore des galères, à défaut de bûchers ; et nous invitons nos frères en la foi à se souvenir de cette touchante recommandation de Matamoros, de ce cri parti du fond de son cœur : « Priez pour mon cher, mon malheureux pays. Oh ! n'oubliez pas la pauvre Espagne ! »

« Prison de l'audience de Grenade, 26 avril 1863.

« ... Vous m'aviez annoncé la visite de quelques frères en Christ, qui devaient d'abord aller à Madrid pour intercéder en ma faveur auprès de la reine, et venir ensuite me consoler dans ma prison. Vos deux prédictions, cher frère, se sont réalisées. Le Seigneur a permis que j'eusse la joie inexprimable de recevoir la visite de notre bien-aimé frère, M. Jules Bonnet, qui a déployé un zèle si touchant pour notre cause et pour celle de l'Evangile.

« M. J. Bonnet arrivait à Grenade dans un moment décisif, celui où devait avoir lieu en dernière instance le jugement de mon procès. Il s'est montré dans ces jours de crise un vaillant soldat de Christ, plein de dévouement, d'affection et d'abnégation chrétiennes. Pour moi aussi, c'étaient des jours d'épreuve et de grande agitation : il s'agissait de comparaître, comme accusé, à l'audience publique d'un procès livré à l'arbitraire et à la haine de mes implacables ennemis; vous devinez quelle dut être mon impression de tristesse en me trouvant en face de tant d'aveuglement, d'injustice et de fanatisme. Mais le bien-aimé frère, M. J. Bonnet, qui a aussi assisté à cette audience, a su prodiguer les consolations en Jésus-Christ à son pauvre frère prisonnier; touchant souvenir qui inonde mon cœur de joie, et qui durera autant que ma vie !

« L'audience a eu lieu les 22 et 23 avril. La rage et la rancune de nos ennemis s'y sont montrées à front découvert. Le tribunal n'a guère fait preuve d'impartialité; le président surtout s'est laissé aller à tout l'emportement de la passion. La vérité n'a pas été l'arme employée par le procureur général dans son exposé des faits... Mais à quoi servirait à ma pauvre plume de retracer ces tristes souvenirs ? M. J. Bonnet vous racontera les détails de mon procès, et du fanatisme, digne de l'inquisition, déployé par le tribunal.

« Le 23 avril a été une grande date pour la liberté religieuse de l'Espagne. Mon illustre défenseur a prononcé un éloquent plaidoyer, souvent interrompu par les juges, mais qui a produit une impression profonde sur le public nombreux et attentif qui se pressait à l'audience. Le président, dans sa réplique, a dirigé contre moi les plus graves accusations, graves par le caractère du juge suprême qui, du haut de son siége, n'aurait dû user envers moi que d'une religieuse impartialité, mais honorables pour moi, qui me glorifie d'être l'objet de la colère des hommes par mon amour pour le saint nom de Jésus. Mon tour est enfin venu de parler... Qu'il vous suffise de savoir que j'ai été interrompu plusieurs fois, et qu'on a fini par m'interdire avec violence la parole.

« Ma sentence sera prononcée dans un délai prochain, très prochain; le jour approche où je recevrai le plus grand honneur qu'un homme puisse recevoir. J'irai aux galères, oui, aux galères ! Une voix d'en haut me dit que cette gloire, cette consolation ineffable me sont réservées, et j'en

rends mille fois grâces à notre Père céleste! J'irai aux galères, et mon crime, c'est mon amour invariable pour le nom de Jésus. C'est pour cela que le monde me persécute; mais que peuvent contre moi ses persécutions et ses arrêts, si je m'appuie sur Jésus-Christ?

« La reine paraît disposée à m'accorder ma grâce, si je veux l'acheter par quelques concessions aux dépens de ma foi. Mais je repousse cette grâce de toute mon âme, je la déteste, je ne veux pas qu'on m'en parle. Aux galères, oui, aux galères pour toute ma vie! C'est là que je veux mourir, en vidant jusqu'au fond le calice de douleur. J'aimerais mieux l'échafaud lui-même qu'une grâce achetée à ce prix.

« Je pardonne du fond du cœur à ma reine. Je prie chaque jour le Seigneur de la combler de prospérités et de l'éclairer. Son refus de me faire grâce me prouve qu'elle a été choisie par le Seigneur pour m'assurer l'honneur de souffrir plus longtemps pour le nom de Jésus. Cet honneur, que Dieu m'a destiné, je l'accepte avec une joie inexprimable, et jamais je ne pourrai lui rendre assez de grâces pour un pareil bienfait. O notre bon Père céleste, que ta volonté se fasse! car elle est toujours bonne, agréable et parfaite!

« Vous me demandez des nouvelles de ma santé. Que voulez-vous que je vous dise? Je la trouve bonne, quand je n'ai pas la fièvre. Du reste, il vous sera facile de comprendre mon état, j'ai si peu de forces dans mon pauvre corps!

« Vous voulez savoir quelle est ma vie dans la prison. A peine levé, mon premier soin est de lire la Parole de Dieu et de prier. Puis je me mets à écrire, mais sans pouvoir faire grand'chose, car les visites commencent avec les premières heures de la matinée. Mes amis, ma famille, mes compagnons de captivité, et de temps en temps quelques frères étrangers viennent m'apporter leurs consolations, bien douces à mon cœur. Les rares moments de liberté qui me restent pendant le jour, je les consacre à ma correspondance, mais le jour est loin d'y suffire. Bien des nuits s'écoulent sans que je quitte la plume avant que l'aube ne soit venue. Quand le son des cloches et le chant joyeux des alouettes m'annoncent le jour qui paraît, alors je me remets à feuilleter le livre de vie, à l'étudier, à méditer, puis à prier avant mon repos du matin comme j'ai prié avant ma nuit de travail.

« Mes compagnons ont aussi la liberté de voir leurs familles, et Alhama a la sienne tout le jour dans sa chambre. Lui et Trigo ont l'habitude d'être présents à plusieurs de mes visites, surtout celles des frères étrangers.

« Veuillez saluer affectueusement de ma part M. J. Bonnet. Assurez-le que son souvenir ne s'effacera jamais de mon cœur et que je soupire après une lettre de lui. Oh! combien il a été bon pour moi!

« Vous daignez offrir vos services à votre pauvre frère prisonnier. Oh! merci, mille fois merci, du plus profond du cœur. Mais que pouvez-vous

faire pour moi et que puis-je vous demander de plus que vos prières Priez, priez pour moi, cher frère ; et moi aussi je prie pour vous et pour tous les frères que j'ai en France, et qui me sont connus et aimés, sans oublier les autres. Mais j'ai encore une demande à vous adresser, une bien importante, c'est de prier pour ma chère, ma malheureuse patrie. Oh ! n'oubliez pas la pauvre Espagne !

« Ma mère vous salue avec une affectueuse gratitude, ainsi que tous les prisonniers et les frères de ce pays. Ne manquez pas de m'écrire pendant le peu de jours qui me restent encore à passer dans ma prison. Vos lettres sont ma joie et ma consolation en Jésus. Que sa grâce et sa paix soient avec vous, dans la communion du Saint-Esprit.

« Votre humble frère dans le Seigneur,

« Manuel Matamoros. »

Pour extrait conforme, Edmond de Pressensé.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

—

Les grandes scènes de la nature. 1 vol. in-8°. — Le Niger. 1 vol. in-8°, 2e édition, par M. *Ferdinand de Lanoye*. 1862. Paris, Hachette et Ce.

Dans la première de ces deux publications, M. de Lanoye a déroulé devant les jeunes lecteurs auxquels il s'adresse spécialement les plus beaux tableaux que nous présente ce globe, si bien fait pour provoquer notre étude et notre admiration. Les phénomènes de l'atmosphère et de la mer, les montagnes et les volcans, les glaciers du pôle, les fleuves gigantesques du Nouveau-Monde, les chutes et les cataractes, les forêts vierges, en un mot, tous les points remarquables de la planète apparaissent successivement dans les *Grandes scènes de la nature*. Le livre aurait pu prendre le titre de *Tour de la terre en aérostat*. Nul n'était plus apte à organiser ce train de plaisir aérien que l'auteur du *Voyage au pôle nord*, de *l'Inde contemporaine* et du *Niger*, l'un des hommes qui, dans ces dernières années, ont le plus contribué à répandre en France le goût de la géographie.

L'auteur avoue que les divers morceaux qui composent les *Grandes scènes de la nature* ont pour but principal d'éveiller dans les jeunes esprits le désir de lire les livres originaux d'où ces belles pages sont tirées. Le *Niger* est un de ceux-là. Il renferme le récit de tous les voyages entrepris depuis soixante ans, presque toujours au prix de la vie de leurs auteurs, pour acquérir la connaissance exacte de ce grand fleuve.

Pendant les dernières années du dix-huitième siècle, l'*Association africaine* se constitue à Londres pour concourir à l'abolition de la traite des noirs par l'exploration de l'Afrique, et particulièrement des contrées qu'arrose le Niger. Elle ouvre la lice, et aussitôt les martyrs et les pionniers de la science, Mungo-Park, Clapperton, Caillé, les frères Lander, Richardson, Overweg et Barth, s'y précipitent successivement, chacun d'eux relevant le flambeau qui échappe aux mains défaillantes de son prédécesseur, jusqu'à ce qu'enfin il ne reste plus du grand fleuve un seul point inexploré, et que cette terre du Soudan, depuis si longtemps livrée

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le Bulletin se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis et Ce, rue de Rivoli, 174.

à l'ignorance, à la superstition, à la barbarie et par-dessus tout à l'esclavage, s'ouvre à l'influence de la religion et de la civilisation européenne.

Sur cette longue zone qui forme la côte de Guinée, que la nature s'est plu à combler de tous ses dons, l'homme, par le fait de mœurs et d'institutions vicieuses, est descendu au dernier degré de la bassesse. « Dans ces contrées, écrit M. de Lanoye, les fétiches obscènes, les monstres nourris dévotement du sang de l'homme, trouvent encore des temples et des adorateurs. Là règnent encore des souverains se disant issus de ces divinités, et affectant de se montrer dignes en tout d'une telle origine. Les guerriers, les ministres les plus intimes du maître ne l'approchent qu'à genoux, le front dans la poussière, tandis que le bourreau, la hache sur l'épaule et le billot à ses pieds, leur rappelle sans cesse par sa présence qu'ils doivent être prêts à mourir si le souverain l'exige, et à le suivre dans la tombe quand il y descendra. »

En parvenant au trône, chacun de ces monarques *doit marcher dans le sang de ses sujets, depuis son palais jusqu'au tombeau de ses prédécesseurs.* En outre, à chaque anniversaire observé par sa famille, *c'est du sang humain qu'il lui faut encore à la place d'eau lustrale, pour arroser les sépultures de ses ancêtres.* A la mort de Quamène, roi d'Achenty, il y a une quarantaine d'années, sa *coutume* ou anniversaire funèbre fut répétée chaque semaine pendant trois mois, et chaque fois on y sacrifia deux cents victimes. Les funérailles de la reine régente furent plus horriblement somptueuses encore. Le roi, son fils, y consacra personnellement trois mille victimes; cinq des principales villes de l'Achenty en fournirent chacune cent, et la plupart des bourgades d'un rang inférieur furent taxées à la moitié de cette contribution.

Comme ordinairement les plus hideuses maladies de l'âme s'engendrent l'une l'autre et deviennent solidaires, ce sont aussi ces potentats sanguinaires des côtes de Guinée qui maintiennent et défendent la traite des noirs. Si les expéditions européennes qui, de 1831 à 1846, ont remonté le Niger pour nouer des relations amicales avec les indigènes de ses bords ont toutes échoué, c'est moins par le fait d'obstacles de la nature que par la barbarie des chefs riverains. « Leurs chefs, écrit M. de Lannoye, sont en même temps les bandits les plus éhontés et les plus déterminés conservateurs qu'il y ait sur le globe. A ce double titre, l'instinct, à défaut de pensée, les pousse sans cesse à élever des barrières entre les peuples de l'intérieur et les réformateurs d'Europe, à semer toutes sortes d'obstacles sous les pas de ceux-ci. »

La traite est, en effet, leur chose, leur propriété. Ce commerce a son tarif, la marchandise ses prix-courants, et Clapperton nous apprend que lors de sa visite à Kano, ville de l'intérieur, un bon esclave mâle, dans toute la force de l'âge, pouvait valoir sur le marché de 80 à 120 francs; une belle jeune fille, en possession de tous ses avantages physiques, de 200 à 250 francs, tandis qu'un cheval médiocre se vendait de 2,500 à

3,000 francs. On peut juger par là de l'état social qu'a produit la morale des âges de barbarie consacrée par l'islamisme.

Contre cette barbarie que couronne l'esclavage, l'Angleterre a organisé une double croisade, les voyages d'exploration et la répression de la traite, pour laquelle elle a déjà dépensé plus d'un milliard de francs. Grâce à sa généreuse initiative, à ses intrépides voyageurs, et à ceux de nos compatriotes qui se sont associés à son œuvre, grâce aux missionnaires de toutes les communautés chrétiennes qui répandent sur leurs traces les semences de l'Evangile, les fétiches sanguinaires de l'Afrique perdent chaque jour du terrain.

Cette lutte de la civilisation est peinte avec un rare bonheur dans le *Niger* de M. de Lannoye. A ses accents, on sent que l'auteur s'identifie avec les courageux explorateurs dont il raconte et envie la destinée. L'enseignement historique, les notions de science que renferme ce livre, dissimulent leur austérité sous une forme qui a tout le charme et l'attrait d'un roman. Le style précis, vif, coloré, est souvent assaisonné d'un sel humoristique, qui ne rend que plus pénétrant le souffle de pensées généreuses dont est pleine l'âme de l'écrivain.

Emile Jonveaux.

REVUE DU MOIS.

Paris, 14 mai.

Un article sur l'école de Tubingue. — Les dernières élections de l'Académie française. — Une préface de M. Schérer. — La Réformation du seizième siècle appréciée par M. Taine. — Assemblées annuelles des Sociétés protestantes françaises; conférences pastorales. — La question du dimanche; une pétition au sénat. — Les élections.

Le dernier numéro de la *Revue des Deux-Mondes* renferme un article de M. Réville, pasteur à Rotterdam, sur les *Origines du christianisme d'après l'école de Tubingue*. C'est une analyse très lucide et très exacte de la théorie au moyen de laquelle le docteur Baur et ses disciples prétendent expliquer le christianisme par des causes toutes naturelles, et en faisant abstraction de tout élément miraculeux. Il nous semble cependant qu'écrivant pour un public qu'il veut initier aux derniers résultats de la science germanique, M. Réville aurait dû lui donner, ne fût-ce que par respect pour l'état véritable de la question, une idée des difficultés énormes que soulève la théorie de Bâur et des objections très fondées dont elle est l'objet. Il est vrai que cela eût légèrement affaibli sa thèse, car M. Réville n'expose pas seulement, il plaide. A ses yeux l'explication de l'école de Tubingue est définitive, et, selon lui, « les deux premiers siècles du christianisme, si confus, si obscurs jusqu'à ces derniers temps, nous apparaissent désormais, avec tous leurs reliefs, leurs contrastes, avec une physionomie générale à laquelle *il n'y a plus guère rien à changer.* »

Nous aurions beaucoup de choses à dire si c'en était ici le lieu, sur le point de départ naturaliste de l'école de Tubingue. Eliminer le miracle par le motif qu'il est tout le contraire d'une explication, est une prétention que nous ne comprendrions que si l'on était venu à bout de nous prouver clairement que sans le miracle le christianisme est explicable; tant que cette preuve n'est pas fournie, nous ne voyons absolument rien dans notre raison qui nous force à abandonner le terrain du surnaturel. Or, la preuve que nous demandons a-t-elle été fournie? Nous ne le

croyons pas, et s'il faut dire ici toute notre pensée, l'habileté prodigieuse que le docteur Baur emploie à expliquer l'histoire des deux premiers siècles, les ressources infinies d'esprit ingénieux qu'il est obligé d'y apporter, suffiraient à nous rendre sa théorie déjà suspecte; nous ne croyons pas que les faits puissent se prêter si complaisamment à une conception systématique de l'histoire, nous nous défions justement des procédés par lesquels on les force à s'y encadrer.

On sait quelle est la théorie de l'école de Tubingue sur les origines du christianisme. Jésus, fils du charpentier Joseph, s'est élevé, par ses propres efforts, à la notion la plus élevée de Dieu et de l'humanité: il conçoit Dieu comme un père, l'humanité comme une seule famille; il ramène toute la morale à l'amour. Jeune encore, il meurt victime de la haine des pharisiens; ses disciples continuent son œuvre, mais sans sortir du cadre étroit du judaïsme, et ce qu'on appelle le christianisme aurait peut-être avorté, si Saul de Tarse n'en avait fait une religion universelle en brisant résolûment avec la loi juive. C'est donc Paul qui est le vrai fondateur du christianisme; toutefois sa doctrine est méconnue pendant tout un siècle; c'est l'élément judaïque qui semble l'emporter, jusqu'au moment où se dessine à Rome un mouvement de conciliation qui, acceptant à la fois les traditions juives et l'universalisme de Paul, aboutit à l'Eglise catholique telle que le troisième siècle l'a vue se constituer.

Pour simplifier ainsi l'histoire du christianisme naissant, il faut faire des tours de force critiques tels que les suivants : ne reconnaître comme monument historique de l'enseignement de Jésus qu'une portion de ses discours dans saint Matthieu, attribuer à l'évangile selon saint Luc une date fort récente, rejeter l'évangile selon saint Jean vers le milieu du second siècle, faire du livre des Actes des apôtres un essai singulièrement habile de conciliation entre la doctrine de Pierre et celle de Paul, rejeter des épîtres de Paul toutes celles qui ne cadrent pas avec le type que l'on s'est formé de cet apôtre; déclarer inauthentique enfin la première épître de Pierre, par la simple raison qu'elle n'est point assez judaïque pour les besoins de la thèse que l'on soutient : or ce sont là autant de points sur lesquels toute critique historique vraiment digne de ce nom ne peut sans esprit de système conclure dans le sens de Baur. Il n'est pas une de ces questions qui ne demeure aujourd'hui ouverte, même aux yeux des critiques les plus avancés. Ce n'est pas tout; nous croyons que même en n'acceptant que le témoignage des évangiles synoptiques, nous y voyons se dessiner la personnalité du Christ dans des proportions qui dépassent entièrement l'idée que prétend nous en donner l'école de Tubingue. Si Baur s'est trouvé impuissant à nous expliquer comment cette figure a pu se former telle que nous la connaissons dans le milieu d'où elle est sortie, il ne l'est pas moins à rendre compte de la transformation opérée dans l'esprit des disciples après la mort de leur Maître, et de la soudaine éclosion de l'Eglise; et cela est si vrai que, comme le remarque avec justesse

M. Réville, il ne s'explique point clairement sur la réalité historique de la résurrection de Jésus, lacune assurément étrange chez un historien de l'Eglise apostolique.

M. Réville semble avoir compris la faiblesse de cette genèse des origines du christianisme, car il ne peut s'empêcher de se demander en terminant si elle n'est pas trop logique, si elle ne fait pas violence aux faits. Il aurait pu ajouter que l'école de Tubingue est aujourd'hui dans un désarroi que nul ne nie en Allemagne; on pouvait s'y attendre, quand on voit les disciples les plus conséquents de Baur aboutir aux conséquences les plus opposées : l'un, M. Schwegler, ne voyant dans l'Eglise des deux premiers siècles qu'un judéo-christianisme absolu; l'autre, M. Ritschl, n'y voyant au contraire que le triomphe non moins absolu des idées de saint Paul. Une contradiction aussi patente ne prouve assurément pas que Baur ait donné la clef de l'histoire de l'Eglise primitive. M. Réville s'est bien gardé de nous dire que M. Ritschl, que nous venons de nommer, a abandonné avec éclat l'école de Tubingue et s'est rattaché à l'école évangélique libérale.

Il y a trente ans environ, une autre explication du christianisme paraissait en Allemagne, et nous savons assez quel enthousiasme extraordinaire l'accueillit; il semblait que le docteur Strauss eût dit le dernier mot sur les origines du mythe chrétien; c'est ce que les adversaires du christianisme pensent encore en France, et M. Littré s'est fait l'organe de cette opinion dans sa fameuse introduction à la traduction de la *Vie de Jésus*. M. Réville nous déclare pourtant aujourd'hui que l'ouvrage de M. Strauss doit être considéré comme une tentative manquée. Nous croyons pour notre part qu'il ne s'écoulera pas trente ans avant qu'un jugement tout aussi sévère soit prononcé sur la théorie de l'école de Tubingue. Il restera au docteur Baur l'honneur d'avoir élucidé avec une sagacité merveilleuse les luttes qui surgirent entre les diverses tendances qui se réclamèrent du nom des apôtres, ainsi que les systèmes des premiers hérétiques et des gnostiques en particulier. Quant à expliquer l'origine du christianisme, d'autres que lui y useront leurs efforts et leur génie; et de toutes ces tentatives, celle qui acceptera franchement le miracle sera encore dans cent ans comme aujourd'hui la moins invraisemblable, la plus acceptable au bon sens.

Nous venons de nommer M. Littré. Ceci nous amène aux dernières élections de l'Académie française. Deux candidats étaient en présence; s'il ne se fût agi que de peser leurs titres respectifs, il est évident que M. Littré l'eût emporté sur M. de Carné. Mais il s'est mêlé à cette lutte une agitation que nous ne pouvons nous empêcher de déplorer. On a examiné les doctrines de M. Littré; on a fait un procès sommaire au positivisme dont il est, comme chacun le sait, le représentant le plus distingué; monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans, a cru devoir à ce propos adresser à l'Académie et à la société tout entière un avertissement sur le

danger qui la menaçait, et, sous l'empire de cette pression, M. Littré a été écarté. Nous le regrettons, car nous croyons que c'est créer là des antéeédents dont le parti philosophique, s'il triomphait jamais, pourrait s'autoriser à son tour. L'Académie est une société littéraire ; ce qu'elle devait voir en M. Littré, c'était l'écrivain et non pas le chef de secte, comme elle a vu en M. Lacordaire non le dominicain mais l'orateur. Nous rendons justice au zèle de monseigneur Dupanloup, nous reconnaissons que sa brochure contient des passages pleins d'élévation et de vérité, mais nous eussions préféré qu'elle ne parût pas à la veille d'une élection semblable.

M. Schérer vient de réunir en un volume bon nombre de ses études critiques sur la littérature contemporaine. Dans une préface où il affecte un ton dégagé qui contraste d'une manière au moins curieuse avec la gravité passablement dogmatique de son style ordinaire, M. Schérer nous avoue que la passion de la liberté est l'unité dernière de tout ce qu'il écrit. Mais, comme la liberté n'est qu'un moyen, il ajoute que, s'il l'aime, c'est pour la raison suivante : « L'univers n'est que le flux éternel des choses. Et il en est du beau, du vrai et du bien comme du reste ; ils ne sont pas, ils se font; ils sont moins le but vers lequel tend l'humanité, que la résultante mobile des efforts de tous les hommes et de tous les siècles. De là le caractère essentiellement relatif de la vérité. Aucune vérité n'est vraie d'une manière absolue, mais seulement dans son enchaînement avec les autres et à l'état de perpétuel développement, etc. »

La thèse de M. Schérer est peu originale. Il y a plus de deux mille ans qu'Héraclite la formulait dans des termes à peu près identiques. « Tout s'écoule, » disait-il; mais si païen qu'il fût, il le disait avec une tristesse qui fait honneur à sa mémoire; il n'y trouvait pas matière à faire briller son esprit. M. Schérer se défend du reproche de pyrrhonisme; cela nous semble étrange, car Pyrrhon ne se fût pas exprimé autrement que lui. Pyrrhon ne niait pas la vérité en soi; il niait à l'homme le pouvoir d'affirmer la vérité; or c'est bien là l'idée de M. Schérer. Pour nous, dussions-nous être accusés de fanatisme, nous croyons encore qu'en morale comme en géométrie, les premiers principes sont au-dessus de la contestation; nous croyons qu'ils ne se font pas, mais qu'ils sont et que, bien loin d'être la résultante mobile de tous les hommes et de tous les siècles, ils brillaient dans leur immuable majesté le premier jour où l'homme apparut sur la terre. Si pour M. Schérer tout cela change, c'est qu'il subit l'illusion des gens qui, descendant un fleuve, croient que les rives sont mobiles comme eux. La thèse de M. Schérer est assurément fort commode; elle pourrait bien devenir populaire, et notre génération s'en arrangerait aisément. Le matérialisme en ferait son profit, car il est certain que ce doute que l'on porte sur les principes sacrés de toute vie supérieure n'empêchera pas qu'on ne croie très fermement à la gloire, au succès, à l'argent, au plaisir.

L'impartialité critique de M. Schérer a-t-elle gagné du moins à cette nouvelle manière de penser? C'est ce dont nous doutons fort; après avoir consacré au souvenir de Vinet une étude où le critique se montre d'une exigence bien rigoureuse, il réserve l'indulgence la plus sympathique pour M. Nisard ou pour M. Sainte-Beuve. M. Nisard à ses yeux est « au fond hardi, indépendant [1]. » Quant à M. Sainte-Beuve, ses variations innombrables ne sont que les évolutions d'une nature d'artiste trop riche pour se renfermer dans aucun système. Nous avouons qu'ici la manière dont M. Schérer distribue le blâme et l'éloge nous a paru malheureuse. Quand il s'agit de critique littéraire, le côté moral de l'appréciation ne devait pas rester ainsi dans l'ombre. Tant d'égards pour les vivants trahissent une philosophie fort accommodante, tant de sévérité pour un maître vénéré nous eût paru mieux à sa place dans une autre bouche; l'éloge si délicat de M. Nisard aurait pu subir quelques atténuations; le portrait de Vinet aurait pu paraître sous un meilleur jour; la justice y aurait gagné quelque chose, et les convenances n'y auraient rien perdu.

La *Revue nationale* vient de publier un très remarquable article de M. Taine sur *la Réforme en Angleterre*. M. Taine, qui s'est fait une réputation d'écrivain réaliste, sait pourtant quand il rencontre les réalités spirituelles, les comprendre et les peindre avec une singulière fidélité. Son procédé de style est bien à lui. C'est tout le contraire de celui qu'indiquait Lafontaine : « Glissez, n'appuyez pas. » Non-seulement M. Taine appuie, mais quand il a saisi une pensée ou une figure historique, il la creuse, la sculpte en tous sens, et lui donne une physionomie qu'on ne peut plus oublier. Chez lui rien de terne, rien d'effacé, rien qui sente l'enflure de la rhétorique creuse; sa tendance est tout autre; artiste et surtout peintre, il *voit* les choses et les hommes, et les dépeint avec tous leurs aspects grands ou petits, gracieux ou grimaçants; ce n'est pas sans peine qu'il atteint ce but. Il y a des auteurs qui ont le don de tout voir en vivantes images et qui sont toujours peintres, même quand ils décrivent les abstractions les plus élevées; eh bien! ce don, M. Taine l'a conquis par le travail, et l'effort chez lui est parfois visible encore, mais bien moins déjà que dans ses productions premières. Ajoutons qu'à notre avis le talent de M. Taine gagnera d'autant plus qu'il renoncera à ses théories fatalistes; ramener obstinément toutes choses aux influences du pays ou de la race, chercher dans des causes matérielles la source des plus grands caractères, des plus nobles dévouements, est une manie indigne d'un esprit comme le sien; laissez donc à l'âme sa dignité souveraine, et au moment même où vous venez de raconter d'une voix émue quelques-unes de ses inspirations les plus sublimes, ne nous donnez pas à entendre que tout cela s'explique par la physiologie et le climat.

Dans l'article dont nous parlons, ce qui nous a frappé surtout, c'est le

[1] Page 181.

sentiment parfaitement juste des vraies causes de la Réformation; avec M. Taine, nous sommes à cent lieues de l'opinion vulgaire qui attribue ce grand mouvement à l'avénement du libre examen, ou de l'explication catholique qui n'y voit que l'affranchissement de la chair et la révolte de l'orgueil; M. Taine nous ramène vraiment au seizième siècle; il nous dépeint d'une manière énergique et fidèle l'état de l'Eglise, surtout en Italie, et le réveil de la conscience chez les peuples qui se firent protestants. c'est à ce réveil que M. Taine attribue la Réforme. Après avoir décrit dans une page pleine de verve la collection des œuvres religieuses d'Albert Duren, qu'il appelle le poëme populaire de la conscience, il continue ainsi :

« La conscience, en effet, comme le reste, a son poëme; par un envahissement naturel, la toute-puissante idée de la justice déborde de l'âme, ouvre le ciel et y intronise un nouveau Dieu. Redoutable Dieu, qui ne ressemble guère à la calme intelligence qui sert aux philosophes pour expliquer l'ordre des choses, ni à ce Dieu tolérant, sorte de roi constitutionnel que Voltaire atteint au bout d'un raisonnement, que Béranger chante en camarade et qu'il salue « sans lui demander rien. » C'est le juste juge impeccable et rigide, qui exige de l'homme un compte exact de sa conduite visible et de tous les sentiments invisibles, qui ne tolère pas un oubli, un abandon, une défaillance, devant qui tout commencement de faiblesse ou de faute est un attentat et une trahison. Qu'est-ce que notre justice devant cette justice stricte? »

M. Taine analyse avec éloquence le drame intérieur qui s'est passé dans l'âme de Luther et des premiers protestants; puis il dépeint à grands traits le réveil religieux de l'Angleterre; puisant dans des documents récemment mis en lumière, il fait justice avec une irréfutable puissance de l'idée si répandue qu'Henri VIII a fait la Réformation anglaise; au contraire, ce mouvement fut à son origine tout populaire; la royauté l'a suivi bien plus qu'elle ne l'a commandé; en l'épousant, elle lui a ravi quelque chose de sa meilleure force. M. Taine a sur la Bible, sur la liturgie anglicane des pages fort remarquables; nous ne résistons pas à citer la suivante, certain que nos lecteurs nous en sauront gré :

En 1549, enfin, l'Angleterre reçoit son Prayer-Book des mains de Cranmer, Pierre Martyn, Bernard Ochin, Mélanchthon; les principaux et les plus fervents des réformateurs de l'Europe ont été appelés pour « composer un corps de doctrines conformes à l'Ecriture, » et pour exprimer un corps de sentiments conformes à la véritable foi des chrétiens. Admirable livre où respire tout l'esprit de la Réforme, où, à côté des touchantes tendresses de l'Evangile et des accents virils de la Bible, palpitent la profonde émotion, la grave éloquence, la générosité, l'enthousiasme contenu des âmes héroïques et poétiques qui retrouvaient le christianisme et qui avaient connu les approches du bûcher. « Père tout-puissant et miséricordieux, nous avons erré et nous nous sommes égarés hors de tes voies, comme des brebis perdues. Nous avons trop suivi les imaginations et les désirs de nos propres cœurs. Nous avons péché contre tes lois saintes. Nous n'avons point fait les choses que nous devions faire, et nous avons fait les choses que nous devions ne point faire. Et il n'y a point de santé en nous. Mais toi, Seigneur, aie pitié de nous, misérables pécheurs. Epargne, ô Dieu, ceux qui confessent leurs fautes. Relève ceux qui sont pénitents, selon tes promesses déclarées au genre humain, par le Christ, Jésus, notre Seigneur, et accorde-nous, ô miséricor-

dieux Père, pour l'amour de lui, que nous puissions à l'avenir avoir une vie pieuse, droite et sage... Dieu tout-puissant et éternel, qui ne hais rien de ce que tu as fait, et qui pardonnes les fautes de tous ceux qui se repentent, crée et fais en nous un cœur nouveau et contrit, afin que nous déplorions comme il convient nos péchés, et que reconnaissant notre misère nous puissions obtenir de toi pardon et remission entière...» Toujours revient la même idée, l'idée du péché, du repentir et de la rénovation morale; toujours la pensée maîtresse est celle du cœur humilié devant la justice invisible et n'implorant sa grâce que pour obtenir son redressement. Un pareil état d'esprit ennoblit l'homme et met une sorte de gravité passionnée dans toutes les importantes actions de sa vie. Il faut écouter la liturgie au lit des mourants, au baptême des enfants, à la célébration des mariages. « Veux-tu prendre cette femme pour ta légitime épouse, afin de vivre ensemble selon le saint commandement de Dieu dans le saint état du mariage? Veux-tu l'aimer, la soutenir, l'honorer, la garder dans la maladie et dans la santé... dans la bonne et la mauvaise fortune, dans la richesse et dans la pauvreté... et renonçant à toute autre, te garder à elle seule aussi longtemps que vous vivrez tous les deux? » Ce sont là les vraies paroles de la loyauté et de la conscience. Nulle langueur mystique ici ni ailleurs. Cette religion n'est point faite pour des femmes qui rêvent, attendent et soupirent, mais pour des hommes qui s'examinent, agissent et ont confiance, confiance en quelqu'un de plus juste qu'eux. Quand l'homme est malade et que sa chair défaille, le prêtre s'avance et lui dit : « Notre cher bien-aimé, sachez ceci : que le Dieu tout-puissant est le Seigneur de la vie et de la mort et de toutes les choses qui s'y rapportent, comme la jeunesse, la force, la santé, la vieillesse, la débilité, la maladie; c'est pourquoi, quel que soit votre mal, sachez avec certitude qu'il est une visitation de Dieu; et quelle que soit la cause pour laquelle cette maladie vous soit envoyée, que ce soit pour éprouver votre patience ou pour servir d'exemple à autrui..., ou pour corriger et amender en vous quelque chose qui offense les yeux de votre Père céleste; sachez avec certitude que si vous vous repentez véritablement de vos péchés et si vous portez patiemment votre maladie, vous confiant à la miséricorde de Dieu et vous soumettant entièrement à sa volonté..., elle tournera à votre profit et vous aidera dans la droite voie qui conduit à la vie éternelle. » Un grand sentiment mystérieux, une sorte d'épopée sublime et sans images apparaît obscurément parmi ces examens de la conscience, je veux dire la divination du gouvernement divin et du monde invisible, seuls subsistants, seuls véritables en dépit des apparences corporelles et du hasard brutal qui semble entre-choquer les choses. De loin en loin l'homme entrevoit cet *au-delà* et se relève du fond de son cloaque comme s'il avait respiré soudainement un air fortifiant et pur. Voilà les effets de la prière publique rendue au peuple; car celle-ci a été retirée du latin, reportée dans la *langue vulgaire*, et dans ce seul mot il y a une révolution. Sans doute la routine, ici comme pour l'ancien missel, fera insensiblement son triste office; à force de répéter les mêmes mots, l'homme ne répétera souvent que des mots; ses lèvres remueront et son cœur restera inerte. Mais dans les grandes angoisses, dans les sourdes agitations de l'esprit inquiet et vide, aux funérailles de ses proches, les fortes paroles du livre le retrouveront sensible; car elles sont vivantes et ne s'arrêtent pas dans les oreilles comme le langage mort; elles entrent jusqu'à l'âme, et sitôt que l'âme est remuée et labourée, elles y prennent racine. Si vous allez les entendre dans le pays et si vous écoutez l'accent vibrant et profond avec lequel on les prononce, vous verrez qu'elles y forment un poëme national, toujours compris et toujours efficace. Le dimanche, dans le silence de toutes les affaires et de tous les plaisirs, entre les murs nus des églises de village, où nul image, nul ex-voto, nul culte accessoire ne vient distraire les yeux, les bancs sont pleins; les puissants versets hébraïques heurtent comme des coups de bélier à la porte de chaque âme, puis la liturgie développe ses supplications imposantes, et par intervalles le chant de la congrégation vient avec l'orgue soutenir le recueillement public. Rien de plus grave et de plus simple que ce chant populaire; nulle fioriture, nulle cantilène; il n'est point fait pour l'agrément de l'oreille, et néanmoins il est exempt des tristesses maladives, de la lugubre monotonie que le moyen âge a laissées dans notre plain-chant; ni monacal, ni païen, il roule comme une mélopée virile et pourtant douce, sans contredire ni faire oublier les paroles qu'il accompagne; ces paroles sont les psaumes traduits en vers et encore augustes, atténués mais non enjolivés. Tout est d'accord, le lieu, le chant, le texte, la cérémonie, pour mettre chaque homme, en personne, et sans intermédiaire, en présence du Dieu juste, et pour former une poésie morale qui soutienne et développe le sens moral.

Les assemblées annuelles des diverses Sociétés religieuses protestantes ont eu lieu comme d'habitude au mois d'avril de cette année; la plupart des rapports qui ont été présentés constatent un accroissement d'activité et de ressources, malgré les difficultés tout exceptionnelles des temps que

nous traversons. Les protestants français comprennent toujours mieux la grandeur de leur mission au sein de notre peuple; c'est surtout parmi les classes ouvrières que leurs travaux sont aujourd'hui couronnés de succès. Il a été donné dans ces assemblées, sur l'état moral de nos populations de la campagne et des grandes villes, des détails qui ont excité l'intérêt le plus vif et le plus douloureux. Au reste, un procès tout récent, qui a eu un grand retentissement, celui de Madame Olive, a montré à quel degré de matérialisme cynique les classes agricoles sont tombées en certaines parties de la France. La France a lu avec étonnement qu'un assassinat a été froidement médité pendant plus d'une année dans un village, qu'une prime énorme était offerte à l'assassin, et que les conditions du crime se débattaient presque publiquement au marché, sans que personne ait eu le courage de faire aucune révélation à la justice. Ceux qui ne voulaient pas l'exécuter pensaient que d'autres s'en chargeraient; là se bornait le rôle de leur conscience. De tels faits, s'alliant du reste, comme le procès l'attestait, avec des pratiques religieuses, avec une dévotion d'écorce, nous rappelient tout ce qui s'abrite encore d'instincts et de passions sauvages sous le manteau brillant de notre civilisation.

Les conférences pastorales ont présenté cet année un intérêt exceptionnel par la vivacité des luttes et l'importance des questions qui y étaient débattues. Il s'agissait, à vrai dire, du christianisme lui-même. Quelques membres de ces assemblées se sont faits les représentants de ce qu'ils appellent le progrès religieux, c'est-à-dire d'une tendance qui nous ramènerait au déisme du dernier siècle. Plusieurs d'entre eux ont ouvertement nié le surnaturel. Une majorité de 94 voix contre 12 a proclamé énergiquement sa foi aux bases fondamentales du christianisme, à l'autorité des Ecritures, au surnaturel, à la divinité du Christ; et en même temps cette majorité a demandé qu'on encourageât au sein des Eglises les développements de la science théologique; cette double conclusion, à la fois chrétienne et protestante, atteste que la majorité des pasteurs a le sentiment sérieux de l'importance de la crise que nous traversons, et la ferme assurance que le christianisme évangélique en sortira victorieux.

La question des versions des saintes Ecritures a provoqué un vote semblable; la majorité des pasteurs, tout en se montrant favorable à l'amélioration de ces versions et à tous les travaux sérieux qui s'y rapportent, a condamné tout ce qui pouvait transformer une question semblable en une agitation de parti.

Un autre sujet d'un ordre tout pratique commence à préoccuper l'attention publique dans les Eglises protestantes; c'est la question du travail du dimanche; nous apprenons qu'un comité va se former à Paris pour prendre en main cette cause. Il y a quelques jours, une pétition signée de noms éminents, est venue en saisir le sénat; et le sénat a voté d'emblée, avec empressement, le renvoi de cette pétition à trois ministères. Nous ne pouvons que sympathiser pleinement avec les conclusions de cette pétition;

elle demande que le travail soit suspendu le dimanche dans les chantiers de l'Etat. Assurément, il n'y a là aucun retour aux lois religieuses qui ont tant nui à la restauration. Demander pour tous la liberté du dimanche, ce n'est pas sortir de la stricte justice, surtout si l'on se rappelle que par l'effet des choses cette liberté est actuellement refusée à l'ouvrier, à l'apprenti, qui en auraient le plus besoin. Nos lecteurs savent assez avec quelle énergie nous repousserons toujours toute intervention de l'Etat dans le domaine sacré des consciences; mais si la sanctification du dimanche est une question toute religieuse qui n'intéresse que les hommes de foi, le repos du dimanche est une question d'humanité qui peut et doit s'imposer à la conscience d'une nation comme la nôtre; tout nous montre l'urgence d'une réforme à cet égard; ce n'est pas seulement la dégénérescence physique de nos populations manufacturières qui ne peuvent plus fournir leur contingent militaire, tandis que ces mêmes populations conservent en Angleterre leur vigueur intégrale, tout en produisant une somme supérieure de travail; ce sont encore les intérêts moraux et supérieurs de nos ouvriers, intérêts qui sont directement compromis par la servitude d'un travail incessant, coupé de chômages irréguliers qui les démoralisent plutôt qu'ils ne les reposent[1].

Nous terminons cette revue au moment où se préparent les élections; dans quinze jours, la France aura choisi ses nouveaux représentants; dans un moment aussi solennel, nous croyons plus que jamais que tout esprit de parti doit disparaître, et que la cause de la liberté, seule garantie d'un ordre et d'une prospérité durables, doit rallier autour d'elle tous les hommes qui comprennent leur époque et qui veulent servir leur pays.

Eugène Bersier.

[1] Nous avons traité ce sujet plus au long dans un discours qui est sous presse, et auquel nous prenons la liberté de renvoyer nos lecteurs; il paraîtra sous le titre suivant : *le Dimanche*.

Pour la Rédaction générale : Ed. de Pressensé, *directeur gérant*.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis et Cᵉ, rue des Grès, 11. — 1863.

REVUE CHRÉTIENNE

HISTOIRE

LES EFFETS DE LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES

D'APRÈS UN INTENDANT DE LOUIS XIV

MÉMOIRES DE NICOLAS-JOSEPH FOUCAULT, publiés et annotés par F. Baudry, bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Arsenal. Paris, Imprimerie impériale. 1862.

Parmi ces hommes que Louis XIV trouva si zélés à le seconder dans la conversion de ses sujets de la *religion prétendue réformée*, il en est un qui mérite de partager l'odieuse célébrité de Bâville. C'est Joseph-Nicolas Foucault, qui occupa les fonctions d'intendant de 1674 à 1706, à Montauban, à Pau, à Poitiers et à Caen. Si cet homme a été en effet le digne émule du terrible intendant du Languedoc, ses propres aveux sont là pour nous l'apprendre. Il suffit pour être édifié à cet égard de parcourir les Mémoires qu'il rédigea vers la fin de sa vie. Peu de documents offrent d'aussi précieux renseignements sur les dragonnades et sur la révocation de l'Edit de Nantes et ses conséquences. C'est une espèce de résumé de la vie administrative de Foucault, composé pour lui-même, d'après des pièces qu'il avait conservées et qu'il ne fait qu'analyser. On y prend sur le fait la persécution et le persécuteur. La sécheresse qui résulte de sa manière d'écrire a quelque chose de saisissant par sa précision même.

C'est donc avec un sympathique intérêt que doit être accueillie la belle édition de ces Mémoires qui vient de grossir la collection des documents inédits sur l'histoire de France publiée par le gouvernement. Cette édition est due à M. Baudry, bibliothécaire à l'Arsenal, qui a apporté à cette publication un soin ex-

trême. Il l'a complétée par une collection fort curieuse des pièces les plus importantes de la correspondance des ministres avec Foucault, et il l'a fait précéder d'un remarquable travail qui offre dans un ensemble régulier les faits rapportés sans ordre dans le récit de l'intendant.

L'histoire, revenue de bien des illusions depuis qu'elle prend la peine de remonter aux sources mêmes, ne veut plus accepter tout faits les éloges de ces panégyristes imperturbables qui n'ont pas manqué à Louis XIV et qui ne manqueront jamais aux puissants de ce monde. Elle a entrepris de réviser le jugement qu'ils voulaient imposer sur son compte à la postérité. De nouvelles pièces viennent d'être produites à ce solennel procès. A nous, les fils des persécutés du grand roi, à nous l'obligation toute spéciale de les examiner avec la plus sérieuse attention. Nous y trouverons plus d'un enseignement et plus d'un exemple. En outre, les intérêts sacrés de la liberté religieuse ne pourront que gagner à cette étude, car à cet égard aussi les Mémoires de l'intendant Foucault contiennent une grande leçon.

I.

C'est vers la fin de 1677 que pour la première fois nous voyons Nicolas Foucault mettre la main à l'œuvre des conversions. Il était alors intendant à Montauban. Sans entrer ici dans de longs détails, quelques explications sur ce qu'était cette charge sont nécessaires pour faire mieux comprendre le rôle qu'a joué Foucault.

L'intendant était une sorte de commissaire placé à la tête d'une généralité et investi des pouvoirs les plus étendus. Il serait difficile de dire de quoi il n'avait pas le droit de se mêler Administration proprement dite, finances, justice, grande et petite voirie, instruction et assistance publique, subsistances, commerce, police, affaires militaires, tout cela était de sa compétence. Les attributions réparties aujourd'hui entre un grand nombre de fonctionnaires, tels que les préfets, les intendants militaires, les inspecteurs d'académie et des finances, les magistrats, etc., venaient dans un nombre de cas en réalité illimités se réunir dans ce formidable représentant du pouvoir central. On comprend par là quelle puissance de mal pouvait déployer un intendant à une époque de persécution.

Cette puissance, Foucault n'en usa d'abord qu'avec réserve. Des arrêts du conseil ayant exclu les religionnaires de tous les emplois qui touchaient aux finances, Colbert revient à la charge

dans plusieurs dépêches pour que l'intendant veille avec plus de soin « à n'admettre aucun tempérament de quelque nature que ce soit, pour permettre qu'aucun de la religion prétendue réformée soit employé dans les recettes générales et particulières, ni même dans aucune des fonctions qui regardent les deniers du roi et du public » (*Mémoires*, p. 485).

Cette dépêche est du 10 septembre 1682; à l'avenir Foucault n'aura plus besoin de semblables admonestations. D'ailleurs, ce n'était pas sa faute si Louvois avait répondu par un refus à la demande que, le 16 juillet 1681, il lui avait faite de deux compagnies de cavalerie « pour seconder les missionnaires ecclésiastiques » (p. 79) dans le Haut-Rouergue et le Haut-Quercy. On peut juger des succès que ces missionnaires avaient obtenus par le besoin qu'ils ont de pareils auxiliaires. Ce qui n'empêche pas Foucault d'écrire quelques jours après au père de La Chaise que les religionnaires de Montauban ne cherchaient « qu'une porte honnête pour rentrer dans l'Eglise. »

En attendant une meilleure occasion de se signaler, Foucault, pendant les années 1683 et 1684, réunit les biens des consistoires aux hôpitaux, fait arrêter des ministres et démolir des temples. Après la destruction de celui de Montauban, les protestants, pour faire baptiser leurs enfants, étaient obligés de les porter à un quart de lieue de la ville, au temple de Villemade. « Souvent les enfants mouraient en chemin » (*Mém.*, p. 90).

En 1684, Foucault, qui avait passé de l'intendance de Montauban à celle du Béarn, fait démolir les temples de cette province. On commence par en abattre une certaine quantité, parce qu'ils sont trop nombreux, puis le reste, parce que les ministres étaient « tombés dans des contraventions qui emportaient la démolition » (p. 116). Bien entendu, on avait eu soin de ne laisser momentanément subsister que ceux-là.

Tout cela est encore peu de chose. Mais, en 1685, Foucault va se mêler des dragonnades. On verra ce que devint la mission bottée entre ses mains. Toutefois ce n'est pas à lui que revient l'honneur de l'invention. Une dépêche fort curieuse, adressée le 18 mars 1681 par Louvois à l'intendant du Poitou, Marillac, ne permet pas de décider bien clairement auquel des deux, du ministre ou de son subordonné, il doit être attribué (Rulhières, *Eclaircissements hist. sur la Révocation de l'Edit de Nantes*, t. I, p. 201. Paris, 1788).

« Sa Majesté, écrit Louvois, a appris avec beaucoup de joie le grand nombre de gens qui continuent de se convertir dans votre département. Sa Majesté vous sait beaucoup de gré de l'application que vous donnez à en multiplier le nombre, et elle désire que vous continuiez à y donner

vos soins, vous servant des mêmes moyens qui vous ont réussi jusqu'à présent... Elle m'a commandé de faire marcher au commencement du mois de novembre prochain un régiment de cavalerie en Poitou... De 26 maîtres dont une compagnie est composée si, suivant une répartition juste, les religionnaires en devaient porter 10, vous pouvez leur en faire donner 20, et les mettre tous chez les plus riches des religionnaires. »

La mission bottée avait donc déjà donné des résultats en Poitou, lorsque Foucault entreprit de l'organiser en Béarn. Une occasion des plus favorables lui était offerte. La guerre ayant été déclarée à l'Espagne, une armée se trouvait rassemblée dans l'ancien royaume de Jeanne d'Albret. Elle avait été en dernier lieu placée sous les ordres du marquis de Boufflers.

« Le 18 avril 1685, j'ai demandé, dit Foucault (p. 118), à M. de Louvois des ordres en blanc pour faire loger une ou plusieurs compagnies dans les villes remplies de religionnaires, étant certain que la seule approche des troupes produira un grand nombre de conversions; que je tiendrai si bien la main à ce que les soldats ne fassent aucune violence que je me rendrai responsable des plaintes qu'il en pourrait recevoir. »

Louis accorda à l'intendant du Béarn ce qu'il lui demandait, et au mois d'août de l'année suivante, 22,000 conversions, s'il faut en croire Foucault, avaient eu lieu.

Dans l'intervalle que s'était-il passé? C'est un point qui mérite d'être examiné avec soin. Des témoignages contemporains font peser sur Foucault de terribles accusations.

En voici d'abord un d'autant plus grave et plus accablant qu'on sent que la personne dont il émane voudrait moins charger un ancien ami de son père. Fils d'un intendant, et âgé alors de dix-sept ans, le futur chancelier de France, Daguesseau, habitait la province voisine, le Languedoc; il était par conséquent presque un témoin oculaire et en position d'être parfaitement renseigné.

« Je ne nommerai point, dit-il dans la vie de son père (Rulhières, p. 281), l'intendant qui, par une distinction fort peu honorable pour lui, fut chargé de faire le premier essai d'une méthode si nouvelle pour la conversion des hérétiques. Il eut le malheur de donner au reste du royaume un exemple qui ne fut que trop suivi. Les abjurations ne se faisaient plus une à une. Des corps et des communautés entières se convertissaient par délibération et par des résultats de leurs assemblées, tant la crainte avait fait d'impression sur les esprits, ou plutôt, comme l'événement l'a bien fait voir, tant ils comptaient peu tenir ce qu'ils promettaient avec tant de facilité.

« C'était dans une province voisine du Languedoc que se passait un événement si extraordinaire. Mon père, qui en sentait toutes les conséquences, en fut aussi effrayé par des vues de politique que par un sentiment de religion. Il prévoyait dès lors ce que la cour n'a voulu croire que quand le mal a été sans remède, la fuite et la désertion d'une partie des religionnaires. »

Veut-on maintenant savoir ce qu'était cet exemple que l'intendant en question fut le premier à donner. Voyons comment il fut suivi à Montpellier, et nous pourrons juger de Foucault par ses imitateurs; nous saurons à quoi nous en tenir sur la manière dont s'opérait, comme dit Daguesseau, ce miracle des conversions en masse.

« Elle n'a été, continue-t-il, que trop connue (Rulhières, p. 284). Mon sujet m'oblige à ne point l'expliquer, et plût à Dieu qu'il me fût aussi possible d'en effacer à jamais le souvenir de la mémoire des hommes qu'il m'est aisé de n'en point parler. Les faits singuliers qu'on venait tous les jours nous raconter auraient suffi pour percer un cœur moins sensible et moins religieux que celui de mon père. »

C'est Foucault dont veut parler Daguesseau. Rulhières déjà nous l'apprenait. Il ajoute « qu'on attribue à cet intendant d'avoir perfectionné plus d'un genre de torture. » « On s'étudiait, disent les Mémoires du temps cités par lui, à trouver des tourments qui fussent douloureux sans être mortels et à faire éprouver à ces malheureuses victimes tout ce que le corps humain peut endurer sans mourir. » « Foucault, rapporte Elie Benoît dans son *Histoire de l'Edit de Nantes*, enseignait aux soldats des moyens nouveaux de mettre à bout la plus ferme patience. »

Faut-il récuser ces derniers témoignages? Faut-il ne pas ajouter foi à l'accusation formulée par Rulhières, parce qu'il l'a empruntée à Elie Benoît. Un livre écrit par un émigré a-t-il donc nécessairement exagéré les faits, comme le prétend M. Baudry?

Plût à Dieu, dirons-nous avec Daguesseau, plût à Dieu, mais il n'en est rien. Vous dites que l'historien de l'Edit de Nantes s'est fait l'écho passionné des colères des réfugiés. Il faut voir ce que vaut cette affirmation. Le père Lelong a dit (Bibliothèque histor., n° 6185) que ce livre était écrit avec beaucoup d'aigreur et peu de fidélité. Il l'a dit, mais qu'importe? Le père Lelong était de la confrérie comme son contemporain le père de La Chaise. Quand donc les persécuteurs ont-ils jamais manqué de trouver aussi iniques que ridicules les cris de souffrance de leurs victimes. C'est bien le moins que l'histoire rende une tardive justice à ces infortunés. Quoi donc l'en empêcherait? Serait-ce encore là par hasard une exigence de ce merveilleux intérêt de l'ordre et du repos public qui a abrité et abrite tant d'attentats contre la liberté religieuse.

On n'a, dit-on, aucun moyen de contrôler les dénonciations de Benoît. Ils n'abondent que trop. Rien n'a pu ébranler le degré d'autorité que donne à l'ouvrage du pasteur de Delft les pièces officielles qu'il y a jointes. Tout ce qu'il dit est confirmé

par les pages lamentables dans lesquelles les réformés ont exhalé leurs douleurs. Qu'on ouvre le récit du notaire de Metz, Olry, les *Larmes* de Pineton de Chambrun, le pasteur d'Orange, les Mémoires du galérien Martheille et tant d'autres. Qu'on lise sans parti pris, et puis qu'on nous dise s'il n'y a pas là un inimitable accent de sincérité? Ils ont payé assez cher le droit d'être crus sur parole ces malheureux dragonnés, ces galériens, ces martyrs qui, avec une modération justement admirée par un grand historien (Michelet, *Louis XIV et la Révocation*, fournissent des circonstances atténuantes à Louis XIV, s'efforçant de prouver qu'il ne sut pas toute la vérité, ou bien qui, dans un élan de charité bien autrement admirable, s'unissent aux prières de Saurin pour celui qu'ils ont honoré comme leur roi, et qu'ils respectent encore comme le fléau du Seigneur. Osera-t-on dire cette fois : exagération de proscrits?

Demandons plutôt à Foucault lui-même s'ils exagèrent et s'il n'est pas vrai que tout ce que peut imaginer la licence du soldat, — ce sont les expressions mêmes de Rulhières (p. 291), — fut employé en Béarn contre les calvinistes. Comment s'expliquer sans cela l'indicible terreur, attestée par les Mémoires, qu'inspirent les conversions par logements?

C'est qu'en effet de toutes les persécutions qu'eurent à subir les protestants de France, depuis le supplice de Jacques Pavannes, brûlé en Grève en 1525, jusqu'à l'exécution de Raoul Rochette, décapité à Toulouse en 1762, comme pasteur protestant, il n'y en a pas eu peut-être de plus affreuse que les dragonnades.

Auparavant, sans doute, nos Eglises avaient passé par les plus rudes épreuves. Les massacres avaient succédé aux massacres. Avec combien de larmes nos martyrs n'avaient-ils pas semé les doctrines de la Réformation, avant de recueillir la moisson des âmes à travers le sang et le feu. Il est vrai qu'on n'a pas, sous Louis XIV, brûlé les religionnaires en place publique; sous son règne, on ne vit pas s'allumer de bûcher, excepté pourtant au commencement (1662), celui de ce pauvre fou de Morin pour faire plaisir aux jésuites (Michelet, *Révocation*, etc., p. 36 et s.). Et cependant toutes les horreurs précédentes ne sont-elles pas surpassées par les dragonnades? Au moment où la persécution sévissait avec le plus d'intensité, sous François Ier et Henri II, on pouvait encore y échapper. L'action administrative n'avait pas cet ensemble, cette perfection qu'elle eut depuis : on ne put pas faire tout le mal qu'on aurait voulu.

Il n'en était plus de même sous Louis XIV. Le pouvoir central est armé de la plus grande force à laquelle il lui sera donné d'atteindre avant la révolution. Il se fait sentir partout. Qu'on se

représente l'état des populations protestantes dragonnées depuis le pays messin jusqu'au Béarn, depuis la Normandie jusqu'au Languedoc. Et qu'est-ce que la dragonnade? C'est le sanctuaire de la famille souillé par la soldatesque; c'est tout ce qu'il y a de pur, tout ce qu'il y a de sacré livré en proie à sa lubrique férocité. Depuis le matin jusqu'au soir, depuis le soir jusqu'au matin, le dragon est là ivre de vin et de débauche; il emploie ses loisirs à inventer de nouveaux tourments pour ses hôtes. Voilà comment s'est passée la journée d'hier, voilà comment se passera la journée de demain et les autres; toujours de même sans relâche, tortures, outrages, infamies iront se renouvelant, s'aggravant jusqu'à ce que la patience soit à bout.

Ce fut par ce procédé que Foucault opéra ce beau miracle de la conversion de 22,000 personnes en quelques mois. Quant au chiffre lui-même, il est difficile d'admettre qu'il ne soit pas amplifié, il faut faire la part du désir qu'avait l'intendant de se faire valoir. Mais il est incontestable que les conversions furent extrêmement nombreuses. Beaucoup succombèrent à la peur des dragons. Qui sait si ces pères, si ces maris, seuls à souffrir, n'auraient pas tout supporté? Ils virent outrager sous leurs yeux leurs filles, leurs femmes, et le cœur leur manqua. D'autres ne furent que de lâches apostats que séduisit l'appât d'une conversion grassement payée. Le plus grand nombre ne cherchèrent qu'à se donner le temps de préparer leur fuite.

II.

Les services de Foucault méritaient une récompense. On lui donna de l'avancement. Au mois d'août 1685, il fut nommé à l'intendance de Poitiers. Il fit marcher devant lui ses chers missionnaires, les dragons. Ils devaient, dit une dépêche de Louvois du 15 août (*Mém.*, p. 512), être employés « à porter les religionnaires à se faire instruire. »

Foucault avait eu en Poitou un prédécesseur difficile à égaler et avec lequel la comparaison était redoutable. C'était Bâville, qui venait d'être appelé à l'intendance du Languedoc. Aussi redoubla-t-il de zèle : il mit tous ses soins à se surpasser lui-même.

Néanmoins, malgré toute sa bonne volonté, il n'atteindra pas dans sa nouvelle intendance à des succès aussi éclatants que ceux qu'il avait obtenus en Béarn. Il y aura des ombres au tableau qu'il trace lui-même de son administration. En vain le ministre et son subordonné vont-ils renchérir à l'envi l'un sur l'autre,

s'ingénier en expédients de tout genre; des commerçants, des gentilshommes, de pauvres ouvriers, des femmes de tout âge et de toute condition, des enfants même sauront leur refuser jusqu'au bout l'honneur de les convertir. Rien ne pourra réduire « ces opiniâtres. » Ils ne sont qu'une poignée, c'est vrai; quelques centaines à peine, forcés de se cacher dans les bois ou dispersés dans les prisons et les couvents. Mais qu'importe? la défection de la plupart de ceux de leurs coreligionnaires qui n'ont pas pu ou voulu quitter leur patrie, ne fera que rehausser leur indomptable courage. Foucault, qui sait tout le prestige que lui ont valu les abjurations en masse qui avaient eu lieu en Béarn, fait tout ce qu'il peut pour obtenir des conversions par délibération des consistoires. Les religionnaires de Châtellerault se réunissent de cette manière à l'Eglise romaine; « mais c'est, dit Foucault (p. 129), la seule ville de Poitou qui ait pris ce parti. »

Contre les gentilshommes l'intendant n'a pas immédiatement recours au logement des gens de guerre. Il se borne à les soumettre à la taxe, ce qui équivaut à les faire rentrer dans la roture. Ce ménagement lui est imposé par Louvois, dans la crainte de voir une foule d'officiers porter à l'étranger leurs talents militaires. Une raison analogue fait ménager « les gros marchands, de manière qu'ils ne soient portés à cesser leur commerce et à quitter leur demeure » (Dépêche du 14 septembre 1685). On voit par là que la persécution produisait ses fruits et que l'émigration tendait à devenir générale.

Mais le commun peuple, que ne protégent pas de semblables considérations, est accablé de logements. A Poitiers, une compagnie et demie de dragons est envoyée chez une femme (p. 517). Dans d'autres maisons (p. 146), les malheureux habitants sont réduits à vendre leurs meubles lorsque les vivres et le fourrage ont été consommés, et il est facile de deviner tout ce que Foucault ne dit pas. Et pourtant ces rigueurs ne vont pas tarder à redoubler. Elles vont fondre sur tous sans distinction, aussi bien sur le gentilhomme et le riche marchand que la politique a fait momentanément épargner que sur le pauvre.

Au mois d'octobre 1685, l'Edit de Nantes est révoqué. L'exercice du culte réformé, soit public soit privé, est interdit dans tout le royaume; les ministres qui refuseront de se convertir sont bannis; à l'avenir les enfants qui naîtront de ceux de la R. P. R. seront élevés dans la religion catholique. Défense expresse est faite aux réformés de sortir du royaume. L'édit de révocation se terminait par la clause suivante :

« Pourront au surplus lesdits de ladite R. P. R., en attendant qu'il

plaise à Dieu les éclairer comme les autres, demeurer dans les villes et lieux de notre royaume, pays et terres de notre obéissance, et y continuer leur commerce et jouir de leurs biens, *sans pouvoir être troublés ni empêchés sous prétexte de ladite R. P. R.*, à condition, comme dit est, de ne point faire d'exercice ni de s'assembler sous prétexte de prières ou de culte de ladite religion, de quelque nature qu'il soit, sous les peines ci-dessus de confiscation de corps et de biens. »

Qu'était-ce à dire? les religionnaires restés fidèles à la foi évangélique au prix de tant de souffrances allaient-ils donc pouvoir respirer? — « Il n'y a donc qu'à donner des logements à ceux qui ne voudront pas se convertir, pour les détromper en peu de temps, » écrit Louvois à Foucault le 8 novembre, et le 20 : « Il est bien à propos que vous fassiez punir avec beaucoup de sévérité les religionnaires de votre département qui, sous prétexte du dernier article de l'Edit qui révoque celui de Nantes, ont l'insolence de vous apporter des requêtes. » Foucault, que cet article avait fort affligé, et qui se plaint amèrement (*Mém.*, p. 137) du grand préjudice qu'il cause aux affaires de la religion en arrêtant le progrès des conversions, Foucault reprend courage.

Le 2 novembre, il avait rassemblé à Poitiers les gentilshommes religionnaires du Haut-Poitou, pour les exhorter à se convertir. Le discours prononcé par lui à cette occasion est transcrit en entier dans ses Mémoires (p. 139). C'est un curieux spécimen de prosélytisme administratif.

« Vous savez, Messieurs, dit Foucault, en quels termes ce grand prince (Louis XIV) a exprimé le violent désir qu'il avait de voir tout son royaume réuni sous une même communion... Serait-il possible que ces démonstrations d'un amour tout paternel et véritablement digne du petit-fils de saint Louis n'excitassent aucun mouvement de reconnaissance dans vos cœurs, mais d'une reconnaissance qui répondît à la nature et à la grandeur de l'obligation. »

Le roi, comme fils aîné de l'Eglise, est protecteur de la religion :

« C'est donc une illusion qui ne peut venir que d'une préoccupation aveugle de vouloir distinguer les obligations de la conscience de ce qui est dû au roi. »

Foucault termine sa pathétique argumentation par une péroraison dont l'effet, suivant lui, devait être irrésistible. En regard des bienfaits du roi sur lesquels peuvent compter les nouveaux convertis, il place la perspective des malheurs qui attendent les opiniâtres « que personne ne plaindra. »

Quelques-uns des auditeurs se laissèrent toucher par la bonté de Louis XIV ; mais auprès du plus grand nombre toute l'éloquence de Foucault fut en pure perte.

Louvois et lui ne tardent pas à prendre leur revanche. Des gentilshommes venus à Fontainebleau en députation de la part de la noblesse du Poitou sont jetés à la Bastille. Le 17 novembre (*Mém.*, p. 521), Louvois donna l'ordre qu'on fasse faire aux dragons le plus de désordres qu'on pourra pour punir cette noblesse de sa désobéissance. Plusieurs de ses membres y persévèrent, car dans une dépêche du 26 décembre, Louvois écrit que lorsque les dragons logés chez les gentilshommes religionnaires n'y trouveront plus de quoi subsister, et que lesdits gentilshommes persisteront dans leur erreur, « l'intention de Sa Majesté est que vous les fassiez mettre en prison jusqu'à ce qu'ils se convertissent. » Ce fut ce qui eut lieu à maintes reprises de 1686 à 1689, époque à laquelle Foucault quitte l'intendance de Poitiers. Ces intrépides religionnaires étaient enfermés dans la citadelle de Besançon, dans les châteaux de Pierre-Encise ou de Saumur et dans celui d'Angoulême. On en mit peu dans les prisons de Poitiers, d'où l'on craignait qu'ils ne pussent encore « faire du mal. »

Foucault envoya de même les femmes le plus loin possible : quelques-unes dans les couvents de Lyon et de Besançon, le plus grand nombre dans ceux de Beauvais, de Noyon, de Meaux, d'Amiens. « Quant à celles qui sont trop âgées ou infirmes pour supporter les fatigues de ces voyages, le roi a trouvé bon qu'à mesure qu'elles recouvreront leurs forces on les mette dans les couvents de Poitou. » Au mois de mai 1686, trois femmes, qui cherchaient à passer à l'étranger, sont arrêtées dans l'île de Ré ; l'Edit de révocation prononçait contre elles le bannissement ; Foucault trouve que « ce n'est pas une peine pour les fugitifs ; » aussi propose-t-il au roi de les faire mettre dans les couvents.

Souvent les femmes, dans ces circonstances terribles, montrèrent plus de constance que leurs maris. Tel est le cas, par exemple, de la femme du marquis de Couë-Vérac, duquel la charge de lieutenant du roi en Poitou paye la conversion, et qui se distingue au premier rang des plus zélés persécuteurs. Madame de Vérac est mise au couvent au mois de mai 1686. Elle persiste jusqu'à la fin. Dix-neuf ans plus tard, elle put, après la mort de son mari, se retirer en Angleterre. A quels traitements ces infortunées étaient soumises dans les couvents, Foucault nous l'apprend en disant « qu'elles les craignaient plus que les dragons. »

Au mois de novembre 1685, Louis XIV décida que les religionnaires qui ne se mettraient pas en devoir de recevoir les sacrements, lorsqu'ils seraient en danger de mort, fussent punis de la peine des relaps, « ce qui, disent les Mémoires, a été fait pour

remédier aux inconvénients de l'article de l'Edit de révocation de celui de Nantes, dont ils infèrent que le roi veut qu'on les laisse vivre et mourir dans leur religion. » Foucault fait alors remarquer que le Poitou est trop loin de Paris, pour que le parlement puisse faire de prompts exemples, et il sollicite une commission, pareille à celle donnée précédemment à Bâville, qui lui attribue la connaissance des procès contre les relaps. C'est contre une femme qu'il usa pour la première fois d'un pouvoir si enviable. Le 9 avril 1686, il condamne à être traîné sur la claie le cadavre d'une femme qui, ayant abjuré depuis trois mois, meurt en pleine connaissance refusant les sacrements.

Si des prisons et des couvents nous portons nos regards vers les campagnes du Poitou, elles nous offrent de non moindres exemples de foi indomptable. Au sein du peuple qui les habite va se produire un des faits les plus intéressants et les plus dramatiques de l'histoire du protestantisme en France. C'est là, en effet, dans le pays soumis à l'impitoyable administration de l'intendant Foucault, qu'ont lieu les premières assemblées au désert; là que naissent et se constituent ces Eglises sous la croix si fécondes en martyrs.

Dans plusieurs villages, à l'approche des dragons, les protestants s'étaient enfuis dans les bois; on comptait sur les rigueurs de l'hiver pour les forcer à quitter leur retraite. Quand cette attente était trompée, on rasait les maisons des fugitifs. Malgré l'extrême acharnement de leurs persécuteurs, au mois de février 1687, un certain nombre de religionnaires se réunirent près le bourg de Pouzauges. Chose digne de remarque, presque tous étaient des cardeurs de laine, comme déjà l'étaient les héroïques ouvriers du diocèse de Meaux qui, des premiers en France, embrassèrent la Réforme et des premiers aussi eurent la gloire d'en être les martyrs. L'intendant parvint à mettre la main sur quatre des assistants. Celui qui faisait les fonctions de ministre était un maître d'école nommé Bigot. Il fut condamné par Foucault à être pendu, et marcha au supplice en chantant des psaumes. Des trois autres prisonniers, deux furent envoyés aux galères et le troisième banni. Ce jugement déplut fort à Louvois qui tança sévèrement l'intendant pour n'avoir pas condamné les quatre criminels à mort.

Quelques jours après l'assemblée de Pouzauges, il y en eut une autre à Moncoutant, l'un des villages qui avait été le plus accablé de dragons. Foucault, piqué des reproches de Louvois, lui écrivit que ce mal ne serait pas arrivé si on avait pris soin d'intercepter les lettres pastorales des ministres émigrés. Louvois s'y refusa, ne voulant pas, disait-il, violer le dépôt sacré des lettres,

et en réalité parce qu'il ne voulait pas, dit Foucault, se priver du profit immense que lui apportaient les lettres étrangères. Ce n'était pas seulement par des lettres que ces fidèles pasteurs entretenaient le zèle de leurs troupeaux. Au moment de la Révocation, tous ceux du Poitou moins deux, et encore l'un était un pauvre vieillard de quatre-vingt-six ans, avaient mieux aimé l'exil que l'abjuration. Mais, dès 1686, ils commençaient à revenir déguisés en marchands et en cavaliers. Au besoin, comme nous l'avons vu à Pouzauges, des laïques pleins de foi les suppléaient.

En 1688, des assemblées se tinrent dans le Haut-Poitou en plusieurs endroits; on y comptait mille, quinze cents et jusqu'à deux mille personnes. Foucault se rend sur les lieux; il tombe sur une réunion que présidait un prédicant de quinze ans, et le lendemain sur une autre. Ceux des assistants qui n'expirent pas sous les balles des dragons ou qui n'ont pas le temps de fuir sont faits prisonniers, et cette fois Louvois fut content de l'intendant. Le 1er mars 1688, il lui écrit que le roi approuve « qu'on ordonne aux dragons de tuer la plus grande partie des religionnaires qu'ils pourront prendre, sans épargner les femmes. » Néanmoins, les assemblées continuèrent sur les limites du Poitou, de l'Angoumois et de la Saintonge, et sans doute dans d'autres lieux où elles échappèrent à la vigilance de Foucault.

On comprend avec quelle ardeur ceux qui voulaient rester fidèles à leur foi, ou qui dans une feinte conversion, — et en Poitou comme en Béarn le nombre en était grand, — n'avaient cherché que le moyen de préparer leur fuite, saisissaient dès qu'ils le pouvaient l'occasion de quitter le royaume. Cette émigration, quel qu'en ait été le chiffre exact, était considérable; le gouvernement n'épargna rien pour l'empêcher. Tous les fugitifs qu'on parvenait à arrêter étaient envoyés, les hommes aux galères, les femmes dans les couvents; on faisait garder les côtes et les frontières avec le plus grand soin. En mars 1686, Seignelay envoya à Foucault, à cet égard, des ordres précis. L'intendant n'était pas homme à ne pas veiller à leur stricte exécution.

Aussi, grand fut son désappointement en recevant une instruction secrète du roi, le 16 décembre suivant, qui prescrit de retirer les gardes-côtes et de laisser sortir ceux qui voudraient s'en aller. D'où provenait ce revirement? L'instruction elle-même nous l'apprend. « Le roi a reconnu le préjudice considérable qu'a causé au commerce le soin qu'on a pris de garder les côtes et les frontières. » Mais ce n'est pas là l'unique raison, il y en a une autre signalée dans l'instruction : le roi trouve qu'il est de

bonne politique de laisser partir ces opiniâtres que rien n'a pu réduire. Humiliant aveu pour le grand roi, mais bien beau témoignage rendu à la constance de nos pères.

Cette instruction secrète contraria vivement Foucault, qui trouve qu'elle porte le caractère d'un relâchement très préjudiciable aux affaires de la religion, et qui ne tarde pas à se plaindre de ce que les provinces sont dépeuplées. Il venait de se brouiller avec Louvois. Entraîné par son ressentiment autant que par le désir de se pousser dans la faveur du roi, il oublia toute prudence au point de faire une tentative qui n'allait à rien moins qu'à chercher à prévenir Louis XIV contre ses ministres. Foucault résolut de prendre comme intermédiaire un personnage que par sa position même il jugeait tout particulièrement enclin à seconder son entreprise. C'était Harlay, archevêque de Paris. Foucault adressa à son père un mémoire en forme de lettre que celui-ci communiquerait au prélat. L'intendant s'y plaignait du refroidissement de la cour dans l'affaire des conversions. Il suggérait à Harlay tout ce qu'il aurait à faire entendre, notamment qu'on flattait le roi en lui représentant la conversion des religionnaires comme un fait accompli : moyen sûr, pensait l'auteur de perdre les ministres. C'était se perdre soi-même. Heureusement pour Foucault, son père l'arrêta dans la voie périlleuse où il s'aventurait. Il ne remit pas le mémoire.

« Je l'ai lu et relu plus d'une fois avec attention, écrit-il à son fils le 5 janvier 1688 : il est fort bon entre deux amis, mais fort dangereux à être communiqué au ministre et à tout ce qui en approche. Ils ne cherchent qu'à faire leur cour aux dépens de qui que ce soit, et sacrifient sans scrupule tout ce qui peut, par sa ruine, leur attirer quelque mérite ; en un mot, c'est faire le procès au ministre que de le rendre suspect, de flatter le prince et de lui faire entendre les choses autrement qu'elles ne sont. On ne pardonne point de telles offenses, et la seule défiance en est mortelle. Monsieur notre archevêque parle trop pour en faire son confident ; l'épreuve serait trop forte que de lui recommander de n'en rien dire. Ce serait le vrai moyen de le faire parler et d'ajouter qu'on lui aurait fort recommandé de n'en rien dire. Contentez-vous de donner vos avis par les formes et par le canal ordinaire, quand on vous en demandera. Ne vous avancez de rien et vous ne serez garant de rien en chose à nuire, mais exécutez promptement et ponctuellement. Réservez-leur l'honneur de toutes choses, ils en sont passionnément jaloux ; encore avec toutes les précautions que vous y voudrez prendre, vous aurez assez de peine à vous conserver avec des esprits d'un gouvernement si difficile. Je vous renvoie votre mémoire, dont je n'ai rien voulu garder ; voyez quelques endroits à côté desquels j'ai fait des traits, et ne le laissez voir à personne. »

Cette lettre ne valait-elle pas la peine d'être citée? Quelle expérience consommée a des choses de son temps celui qui l'a

écrite; comme ces conseils si pratiques, donnés avec une si sobre énergie, nous font bien connaître cette cour de Louis XIV où, comme dit Labruyère, on se couche et on se lève sur l'intérêt. Quel frappant commentaire des pages si vivantes du grand moraliste et des sanglantes satires de Saint-Simon.

Bien en prit à Foucault de suivre les conseils de son père, et de ne pas fournir à Louvois contre lui des armes si dangereuses. Leurs rapports mutuels s'étaient peu à peu aigris par suite de dissentiments qui avaient éclaté entre lui et deux créatures du ministre, le marquis de Couë-Vérac et le comte de la Massays. Les choses en vinrent au point que Foucault tomba auprès de Louvois dans une disgrâce complète. Comprenant dès lors que c'en était fait de son avenir s'il restait plus longtemps sous la dépendance du secrétaire d'Etat du ministre de la guerre, il s'adressa au fils de son premier protecteur Colbert, pour obtenir de lui de le faire passer dans une généralité qui ne fût plus dans le même département. Seignelay se rendit à ses désirs, et au mois de janvier 1689, le fit nommer à Caen, où il resta jusqu'en 1704, époque à laquelle il devint conseiller d'Etat.

III.

Dans la partie de ses Mémoires où il retrace son administration à Caen, Foucault s'occupe fort peu des religionnaires dont il avait été tant question dans les pages précédentes. La répression des assemblées, quelques faits significatifs touchant l'émigration, la mention d'enlèvements d'enfants, voilà à peu près tout ce qu'offrent ses Mémoires à propos des affaires de la R. P. R., à partir de 1689.

Les assemblées étaient fréquentes en Normandie, dans la contrée qui s'étend entre les petites villes d'Athis, de Condé et de Tinchebray. La configuration du pays favorisait beaucoup ces pieuses réunions; il est extrêmement boisé, sillonné de chaînes de collines abruptes et élevées, coupées de ravins profonds et sinueux, où il était plus aisé qu'ailleurs de se dérober aux recherches. Les protestants étaient au nombre d'environ trois mille dans un espace de cinq à six lieues. Ils s'assemblaient au nombre de deux cents, trois cents et jusqu'à quatre cents, le plus souvent la nuit; les rigueurs de l'hiver n'arrêtaient pas leur zèle. C'est toujours dans cette saison qu'ont lieu les assemblées dont il est fait mention dans les Mémoires. Une partie des assistants d'une assemblée tenue à Tinchebray, au mois de dé-

cembre 1691, fut arrêtée. Faute de preuves, on fut obligé de les relâcher : on ne parvint à établir le fait que contre un nommé Richard Onfroy, « opiniâtre et dangereux religionnaire. » Il fut condamné à mort. Malgré les efforts de Foucault, la peine fut commuée en celle des galères perpétuelles. Il avait, l'année précédente, dans une occasion semblable, réclamé l'application de la peine la plus terrible, sans obtenir un meilleur succès. Quinze ou seize personnes, bravant le danger, s'étaient réunies à Caen même, en 1690, pour célébrer la fête de Noël ; elles chantèrent ces psaumes qui soutinrent tant d'intrépides martyrs ; elles nourrirent leurs âmes affamées d'une méditation évangélique. Six furent arrêtées : les hommes furent envoyés aux galères, les femmes rasées et jetées dans un couvent. Quant au propriétaire de la maison, nommé Trianon, qui avait lu les prières et entonné les psaumes, « il méritait d'être pendu quand le roi aurait fait grâce aux autres » (*Mém.*, p. 270). Cependant lui aussi fut condamné aux galères.

La situation de la Normandie facilitait l'émigration ; aussi y fut-elle considérable. Les fugitifs se dirigeaient surtout vers les îles anglaises de la Manche, à cause de leur proximité du continent. Ce n'était pas sans avoir couru les plus grands dangers qu'ils atteignaient le sol hospitalier des terres anglaises. Outre les galères perpétuelles et les couvents, les malheureux risquaient d'être les victimes de la cupidité des marins qui se chargeaient de les transporter. Foucault raconte (*Mém.*, p. 320) qu'un patron de barque, nommé Goupil et son matelot noyèrent plusieurs religionnaires dans le trajet. Voici comment ils s'y prenaient. Ils jetaient l'ancre de manière à ce que le bateau fût laissé à sec quand la mer venait à baisser. « Ils faisaient descendre leurs passagers à fond de cale, sous prétexte qu'ils voyaient des bâtiments français qui venaient à eux, et lorsque la mer montait, ils fermaient l'écoutille et débouchaient une ouverture qui était dans la chambre par où l'eau entrait qui coulait le bâtiment à fond et montait d'un pied sur le pont, en sorte que les passagers se voyaient noyer lorsque l'eau montait, sans pouvoir se sauver. » Malgré de si affreux périls, lorsqu'on voulut établir à Caen une juridiction consulaire, il fallut y renoncer, la plupart des marchands de Caen étant religionnaires et ayant quitté le royaume.

Ceci se passait en 1694. En 1703, les filles d'un sieur de Colleville, ancien conseiller au parlement de Rouen, étant parvenues à s'échapper du couvent où elles étaient retenues captives, « le roi, dit Foucault, a jugé à propos de faire mettre le père au château de Caen, jusqu'à ce qu'il ait représenté ses filles » (*Mém.*,

p. 354). A partir de ce moment, il n'est plus fait mention des protestants dans les Mémoires. D'où vient ce silence? D'où vient que l'affaire des conversions qui remplit tous les instants de l'intendant du Béarn et du Poitou tienne si peu de place dans son administration en Basse-Normandie? Ce changement n'est pas difficile à expliquer. Foucault était, comme nous dirions aujourd'hui, un fonctionnaire ; il avait son chemin à faire et il était homme à avancer à tout prix. Voilà le mot de toute sa conduite, le mobile qui l'a constamment dirigé. L'ardent promoteur des dragonnades, l'intendant, dont le terrible souvenir n'a pas encore disparu du Poitou, n'agit point par fanatisme. Il n'a même pas cette triste excuse. Petit-fils de l'ingénieur Metezeau, qui éleva la digue de la Rochelle, « il semble, dit Rulhières, *Eclaircissements*, p. 291), qu'il eût pris dans la gloire de sa famille ce zèle héréditaire pour l'extinction d'une secte que son aïeul avait tant contribué à affaiblir. »

Rulhières se trompe. Fils d'un conseiller d'Etat à brevet, créature de Colbert, Foucault dut aux bonnes grâces de ce puissant patron l'intendance de Montauban. Tout d'abord, il ne s'y occupa que d'administration, avec cette attention minutieuse qu'aimait Colbert. Mais lorsque le crédit de Louvois commença à devenir prépondérant, la perspicacité de Foucault lui fit comprendre tout le parti qu'il y avait à tirer auprès de ce ministre de la conversion des religionnaires, et il se jeta tête baissée dans cette voie. Avec quelle ardeur il y marcha, nous l'avons vu, tant qu'il eut intérêt à se ménager la faveur de Louvois; le jour où il la perdit, son zèle se ralentit. Si de temps à autre, à Caen, il poussa encore aux mesures les plus rigoureuses, ce fut non par goût mais par l'effet d'une habitude invétérée. Amateur des lettres, archéologue de grand mérite, Foucault a laissé une collection d'objets d'art qui forme aujourd'hui un des fonds les plus précieux du cabinet des antiques à la bibliothèque. Des goûts de ce genre ne se concilient guère avec un penchant naturel à la cruauté. Foucault fut donc impitoyable de sang-froid, par calcul, par intérêt, et parmi les persécuteurs ceux-là sont certes les plus odieux. Il mourut à Paris, âgé de soixante-dix-huit ans. Des huit enfants qu'il avait eus, il ne lui en restait qu'un, l'aîné, Nicolas-Joseph Foucault, marquis de Magny. Son père lui avait sans scrupule sacrifié l'avenir de ses autres enfants. Ce fils l'abreuva de chagrins : coupable de nombreuses friponneries, chargé de mépris, il finit, nous dit Saint-Simon, par traîner une vie obscure et misérable dans une honteuse indigence.

IV.

Si nous ne sommes pas resté trop au-dessous de la tâche que nous nous étions proposée, on peut apprécier maintenant la place importante que ces Mémoires de Foucault, si riches d'ailleurs en renseignements de tout genre sur l'administration au temps de Louis XIV, doivent occuper parmi les documents relatifs à l'histoire des protestants de France. Ils ont ceci de particulièrement précieux qu'ils nous font pénétrer dans le secret officiel des mesures prises contre les protestants. On y surprend Louis XIV et ses ministres et leurs subordonnés dans l'intimité de leurs délibérations et de leurs aveux mutuels; la lumière achève par eux de se produire autour de plusieurs personnages du règne, de Louvois notamment; les traits épars çà et là dans les Mémoires de Foucault complètent devant l'histoire le portrait de cet impitoyable ambitieux. Louvois, du premier coup d'œil, comprit son maître; il découvrit comment il le mènerait avec l'affaire des conversions, et les souffrances des religionnaires furent une mine qu'il exploita tant qu'il put. Si Louvois fut ce qu'il a été, c'est qu'avec ce regard perçant qu'aiguise la passion il sonda jusqu'au fond des faiblesses du roi et de son immense égoïsme. Louis XIV avait besoin de paix pour sa conscience troublée parfois par le scandale que donnaient à ses peuples ses publics adultères : la persécution des hérétiques apaisait ses remords passagers ; elle servait d'expiation aux royales débauches. Louis XIV était fou de gloire militaire ; il ne pouvait l'obtenir qu'avec de l'argent : les larmes des protestants payaient les subsides de l'assemblée du clergé. A Louis XIV chargé de faciles victoires, il manquait un dernier lustre; le retour de ses sujets de la R. P. R. à la foi catholique devait le donner au Fils aîné de l'Eglise.

Cette gloire, Louis XIV se l'arrogea, mais il ne l'eut pas en réalité. Il échoua dans ce que ses courtisans appelaient sa pieuse entreprise. « Ce malheur est évident, dit Rulhières, un peu plus d'un demi-siècle après la Révocation; plus d'un million de calvinistes qui restent encore en France ne l'attestent que trop » (*Eclaircissements*, p. 185). Aussi l'inefficacité de la persécution était une fois de plus démontrée.

« Voici, a dit Jésus-Christ à tous ceux qui l'invoquent en sincérité, je suis avec vous jusqu'à la fin. » Nos pères ont serré cette promesse dans leurs cœurs; leur foi leur en fit sentir la

vivante réalité. Ce fut elle qui les soutint sous le coup des plus cruelles persécutions, dans l'exil, dans les prisons, sur les galères du grand roi et jusqu'au lieu de leurs supplices. Ce fut elle qui donna à ceux qui étaient tombés un moment la force de se relever.

Laisserons-nous se perdre cette grande leçon? Nous aussi nous avons besoin de sentir Jésus-Christ avec nous; nous en avons besoin pour sortir victorieux de périls autres que ceux que nos pères ont traversés, mais redoutables aussi. Nous en avons besoin pour ne nous point relâcher dans la défense de la liberté religieuse, de ce divin principe que proclame le cri spontané de la conscience humaine, et que respire d'un bout à l'autre tout l'enseignement du Maître débonnaire qui ne veut d'autre hommage que celui des cœurs volontairement donnés.

Alfred Monod.

LITTÉRATURE

—

UN NOUVEAU ROMAN DE MADAME GASKELL

LES AMOUREUX DE SYLVIA (*Sylvia's lovers*)

Il n'appartient pas à tous de s'emparer, comme l'a fait Madame Stowe, d'une grande cause, et de la plaider avec une merveilleuse puissance à l'heure même où cette intervention passionnée est nécessaire pour hâter la crise qui doit bouleverser un monde. Cette rencontre de l'œuvre de l'homme avec l'œuvre de Dieu n'a lieu que dans les moments où de grandes révolutions s'opèrent. Mais si un auteur mêle à l'intérêt d'une fiction celui qui s'attache aux victimes d'une injustice sociale, à quelqu'une des tristes conséquences des abus de la force dont nous supportons toujours moins bien la peinture que la réalité, dira-t-on simplement que cet auteur a eu une heureuse chance? Ces chances-là ne s'offrent qu'à ceux qui ont pour inspiration l'amour profond de la justice. Il serait plus naturel et plus vrai de dire que cet amour généreux a trouvé sa récompense dans une riche moisson de poésie. Madame Gaskell ne fait pas de plaidoyer, mais elle nous montre si vivement la souffrance que nous le faisons nous-mêmes. Ses personnages nous parlent; nous les voyons agir, penser, vivre; elle les a vus de près, elle a vécu parmi eux, elle les connaît bien et ne nous les montrera ni plus beaux ni plus laids qu'ils ne sont; aussi ses paysans et ses ouvriers n'ont point une physionomie de convention. Elle ne recherche nullement les types repoussants. Il y a dans tous ses personnages un côté par lequel ils intéressent; le mal et le bien ne s'excluent chez aucun d'eux. Le trait saillant de chaque individualité est nettement dessiné; chaque voix a sa note distinctive, et pourtant, même dans les rôles secondaires, où les meilleurs auteurs se laissent quelquefois aller à outrer le trait saillant pour le rendre plus comique ou plus saisissable, Madame Gaskell ne le laisse jamais dominer sur ce fond vraiment humain, sans lequel aucun caractère ne peut avoir de réalité. Ses personnages sont des hommes et non des curiosités physiologiques ou

psychologiques. Dickens, le puissant romancier, qui sait puiser l'émotion à tant de sources profondes et légitimes, n'en pourrait dire autant de tous les siens.

Je n'ai à parler aujourd'hui que du dernier ouvrage de Madame Gaskell, *Sylvia's lovers*, mais je n'oublie pas qu'elle est l'auteur de *Ruth*, ce livre d'une si exquise pureté, d'une si grande élévation morale, de *Cranford*, cette fine et amusante étude d'un petit monde de vieilles filles, de *Mary Barton* et de *North and South*, qui se rapprochent davantage par leur nature du livre que je voudrais analyser. Le talent de Madame Gaskell a bien des ressources et bien des faces, et *Sylvia's lovers* nous en montre une nouvelle. La scène n'est plus dans une de ces populeuses villes manufacturières, où s'entassent tant de misères, où se rencontrent tant de contrastes, mais au bord de la mer, dans une ferme isolée et dans une petite ville, où tout prospérerait sans un fléau terrible, la presse des matelots, qui sévissait avec plus de cruauté que jamais à la fin du siècle dernier, époque de guerres continentales et d'abus transformés en légalité. L'héroïne est, comme Mary Barton, une fille du peuple, mais une fille du peuple heureuse, choyée, riche et insouciante. Sylvia ne pense guère aux lois iniques et aux violences dont sa classe est victime, et c'est de là pourtant que lui viendront tous ses malheurs.

Nous sommes à Monkshaven, ville maritime sur la côte du Yorkshire, dont la plupart des habitants font la pêche de la baleine. C'est un beau jour du mois d'octobre; le temps est chaud comme en été; deux jeunes filles descendent vers la ville, légères, court vêtues et portant avec adresse leurs paniers pleins d'œufs et de beurre. Elles viennent de quelqu'une des fermes semées de loin en loin sur les dunes, d'où le regard embrasse une si vaste étendue de mer. Elles marchent pieds nus, leurs souliers et leurs bas à la main. Un peu avant la ville, elles font un détour pour se laver les pieds dans l'eau fraîche d'une petite rivière. Sylvia saute sur une pierre au milieu du courant. C'est qu'elle a le cœur très joyeux, elle va s'acheter un manteau; son père lui en a donné l'argent, et toute la question est de savoir s'il sera gris ou écarlate. Tout le long de la route la conversation a roulé sur cette grave alternative. Sylvia penche pour la couleur éclatante; avec le manteau rouge on la verra de plus loin, comme elle le dit plus tard à son père; mais elle en parle toujours, car la petite pointe de jalousie qui se mêle à la sympathie de Molly, sa compagne moins favorisée qu'elle, est entretenue par cette conversation, et cette jalousie ne gâte rien au plaisir de Sylvia. A l'entrée de la ville cependant leurs pensées

prennent forcément un autre cours. Un bateau pêcheur a été signalé; les femmes, les enfants, les vieillards eux-mêmes courent vers le port. Que d'émotions dans tous ces cœurs! quelle attente! Les deux petites fermières voudraient bien attendre aussi et tout voir. Avec la prompte sympathie de la jeunesse, elles s'associent à ce qu'éprouvent ces femmes, ces sœurs, ces vieux parents. Mais il faut vendre les œufs et acheter le manteau. Dans la boutique par excellence de Monkshaven, celle des frères Foster, Sylvia est servie par son cousin Philippe Hepburn, commis de la maison, qui conseille avec gravité le drap gris, raison de plus pour que Sylvia choisisse le rouge, car Philippe n'est point dans ses bonnes grâces, et elle lui en veut surtout de se mêler quelquefois de son éducation. Mais à peine l'emplette faite, un tumulte étrange éclate dans la rue, des cris de rage, des cris de désespoir, des pas lourds et des pas précipités : c'est la presse. Elle a fondu, au moment même du débarquement, sur l'équipage du bateau pêcheur, d'autant moins sur ses gardes que depuis bien des années, Monkshaven n'avait pas été témoin de cette violence légale. Les femmes, qui un moment auparavant couraient vers la mer la figure tout épanouie de joie, se précipitent maintenant sur les pas des agents de l'amirauté, les traits bouleversés par la douleur, la rage et un impuissant besoin de vengeance. L'une d'elles, arrivée la dernière, perce la foule; elle veut revoir les traits de son mari si longtemps absent, et qu'on entraîne loin d'elle avant qu'elle ait pu l'apercevoir.

— Jacques! Jacques! est-ce qu'ils ne veulent pas me le laisser!

Ce cri déchirant fut le dernier qui parvint aux oreilles de Sylvia. Brisée par tout ce qu'elle avait vu, ses sanglots nerveux éclatèrent avec une telle violence qu'on l'emporta dans un salon derrière la boutique.

Nous voilà en plein drame. Au sortir de ces premières scènes, nous avons presque tous les éléments de l'histoire. L'amour du sérieux Philippe pour sa jolie cousine, la coquetterie naïve de celle-ci, la chaleur de son cœur, l'antipathie que lui inspire le pauvre commis, si supérieur à elle par une science dont elle ne fait aucun cas, l'influence de la presse sur toutes ces destinées, tout cela est indiqué ou du moins pressenti.

Sylvia est d'une fraîcheur et d'une jeunesse ravissante. Elle n'est en rien au-dessus de sa condition, mais le charme de sa beauté la protége contre toute vulgarité. Elle n'a aucune ambition. Prendre soin de la vache, faire le beurre, s'asseoir à côté de sa mère au marché, où elle devine bien que c'est à sa jolie figure plutôt qu'au mérite de sa marchandise que celle-ci doit tant d'acheteurs, et dans les grandes occasions nouer ses beaux che-

veux avec un ruban neuf, c'est tout ce qu'il lui faut pour être heureuse. Et pourtant, dans cette âme simple et en apparence légère, quelle ténacité de volonté, quelle intensité de passion quand le moment sera venu.

Philippe est en parfait contraste avec Sylvia. Il est grave; s'il n'est plus quaker, il l'a été et en a gardé les allures, il est savant et pédant aussi. Tout cela ce sont les accessoires, les superficies de son caractère, mais ce caractère quel est-il? En y songeant je ne lui en trouve pas d'autre que son amour pour Sylvia, tant cet amour, absolu, égoïste à force d'être absolu, est, non pas partie de lui-même, mais lui-même. On pressent qu'à une heure de tentation cet amour, si pur et honnête qu'il soit, l'emportera sur les principes, sur la conscience, sur tout raisonnement et sur tout scrupule. Les leçons qu'il essaye de donner à Sylvia remplissent deux ou trois jolies pages. Celle-ci ne se soucie nullement d'apprendre; elle est, dit-elle, sotte et stupide, et veut le rester. Elle ne sait qu'à peine lire, mais elle se trouve si bien de son ignorance et la science de Philippe est si ennuyeuse! Un soir cependant, à la grande surprise de son professeur, elle prend feu pour la géographie, car elle a découvert qu'elle peut apprendre de lui ce que c'est que le Groënland. Elle croit que c'est une des parties du monde, et quand Philippe lui dit que ce pays qui l'intéresse si vivement n'occupe qu'un espace infiniment restreint sur la surface du globe, elle est convaincue qu'il y met une intention malveillante, et elle boude. D'où vient ce grand intérêt pour le Groënland?

Lors de l'émeute à laquelle avait donné lieu la terrible invasion des agents de la marine royale parmi les paisibles habitants de Monkshaven, un jeune homme avait été tué, un autre blessé en le défendant. Le jour de l'enterrement du premier, solennité qui avait attiré toute la ville, Sylvia avait vu pour la première fois Charles Kinraid, le héros de cette lutte où il avait failli laisser sa vie, debout près de la tombe ouverte de son camarade, et aussi pâle que s'il en sortait lui-même. Jamais apparition de héros de roman fut-elle mieux faite pour produire une profonde impression sur un cœur de jeune fille, si peu cultivée que fût son imagination.

Charles Kinraid, le joli garçon, le hardi marin, l'intrépide voyageur, qui avait vu tout ce que Philippe avait appris dans ses livres, et qui racontait ses dangers avec tant d'insouciance, vint à la ferme et gagna les bonnes grâces du fermier Daniel Robson, qui avait été pêcheur de baleines comme lui et qui ne pensait pas qu'il y eût au monde un plus noble métier. Que de tourments et d'amertumes pour Philippe! Il ne considère pas

un instant l'amour de Sylvia pour Kinraid comme un droit supérieur devant lequel il doit se désister des siens. La défiance que lui a inspirée la réputation de légèreté du jeune marin légitime à ses yeux tous les moyens qu'il emploiera pour lui nuire. Quand il passe du rang de commis à celui de propriétaire du magasin, il ne voit dans ce changement que la position plus brillante qu'il pourra offrir à sa cousine. Et il ne s'aperçoit pas qu'il repousse, à cause de Sylvia qui ne l'aime pas, un amour aussi profond, aussi tendre, mais plus généreux et plus désintéressé que celui qu'il lui porte, l'amour d'Hester Rose, employée comme lui dans la maison Foster. Elle l'aimait patiemment sans espoir et sans révolte comme les femmes seules peuvent aimer, parce que leur rôle est d'attendre. Dans le roman comme souvent dans la vie, on aime davantage à proportion qu'on est moins aimé. — Pendant une absence de la fermière, Kinraid, favorisé par l'imprudent Robson, est devenu l'habitué de la ferme et le fiancé de Sylvia, avec l'assentiment de son père. Tout cela doit rester un secret, même pour Bell Robson, car son mari si brave et si despote en paroles, redoute quelque peu son mécontement quand elle saura que les choses ont marché si vite sans elle. Kinraid va partir pour le Groënland. Philippe, qui ne sait que trop qu'il lui a pris le seul bien qu'il désire au monde, le cœur de Sylvia, sans se douter pourtant du serment qui les lie l'un à l'autre, part aussi pour Londres avec une mission de confiance de ses patrons. Par un beau matin de printemps, il longe à pied la côte maritime pour aller rejoindre à quelques lieues plus loin la voiture publique. Arrivé au contour que forme une petite baie, il voit du haut de la falaise un homme seul qui lutte en désespéré contre quatre vigoureux marins. C'est Kinraid, qui s'est trouvé tout à coup en face du fléau du pays, la presse, et qui, malgré ses efforts héroïques, succombe sous le nombre des agents de l'amirauté. Il aperçoit la longue figure pâle du cousin de Sylvia qui, à moitié caché par les broussailles, regarde du haut de la falaise ce combat inégal, et il l'appelle. Celui-ci se décide à descendre, encouragé par les promesses railleuses des matelots, qui ne lui trouvent nullement l'encolure d'une capture désirable. Il faut l'avouer, à ce moment-là le pauvre Philippe libre, mais si prudent, si lent dans ses mouvements, fait une triste figure auprès du marin garrotté et vaincu. Il est pourtant tenté d'avoir pitié de lui en le voyant dans cette situation, mais il aperçoit le chapeau de Kinraid qui a roulé loin de lui dans la lutte, et sur ce chapeau, insolent trophée, un bout de ruban qu'il reconnaît pour l'avoir lui-même donné à Sylvia. Toute sa haine se réveille et s'irrite encore des

grossières plaisanteries dont les matelots saluent le nom de la jeune fille.

— Dites-lui ce que vous avez vu, dit le prisonnier; dites-lui que je reviendrai, et qu'elle n'oublie pas le serment que nous avons fait ce matin. Elle est ma femme devant Dieu aussi bien que si nous avions été à l'église ensemble.

Philippe murmure quelques mots inintelligibles. Un instant après, il se félicitera de n'avoir rien promis. Il regarde le bateau s'éloigner et décroître sur la vaste étendue. Il y distingue cinq hommes seulement, mais un sixième, il le sait, est couché dans le fond, garrotté, impuissant, et cependant il lui semble qu'il va se lever, terrasser les autres, revenir au rivage. Mais non, le bateau aborde au flanc du grand navire, l'équipage monte, le prisonnier est hissé à bord, il les perd de vue.

Est-ce la haine qui dévorait le cœur de Philippe qui a attiré ce navire dans ces parages? Cet événement qui vient de se passer sous ses yeux est-il la réponse à cette prière insensée par laquelle il avait sommé Dieu de le délivrer de son rival? — Qu'importe! dit-il; ma prière est exaucée; Dieu soit loué!

Et il s'éloigne.

La prière au service de la haine, quel blasphème!

On trouva sur le bord de la mer le chapeau de Kinraid, avec le ruban qu'il y avait attaché au moment même de son départ. Il était noyé, personne n'en douta. Philippe vit Sylvia dépérir de chagrin, et il eut le courage de garder son secret. Le temps passait sans la consoler, mais Philippe était patient : il attendait.

Un jour Daniel Robson se met à la tête d'une émeute contre la presse; un bâtiment appartenant au gouvernement est incendié. Le vieil enfant, qui n'a prévu aucune des conséquences de cet acte insensé, rentre chez lui tout glorieux de son héroïsme. Il est si ignorant des lois de son pays que l'idée ne lui est pas même venue qu'il pût être inquiété pour si peu. Quelques semaines plus tard, il est pendu avec toutes les formalités voulues, et sa femme, dont le cœur et l'esprit sont brisés, reste avec la triste Sylvia, sans autre appui que Philippe. Que peut faire cette dernière, si ce n'est se résigner à épouser son cousin, afin que sa pauvre mère ait un abri et le bien-être qui lui est nécessaire. Philippe a été si bon, si devoué, que Sylvia en a le cœur touché. Elle le traite avec douceur, ses paroles sont affectueuses, mais ce ne sont pas celles qu'il voudrait entendre de sa bouche; des remercîments, de la reconnaissance, un acquiescement indifférent à tout ce qu'il propose pour l'avenir, voilà ce qu'il obtient. Mais elle l'aimera plus tard sans doute, quand elle sera entourée de tous les soins, de tout le bien-être, de tout le luxe

qu'il veut lui faire connaître, car Philippe Hepburn est riche maintenant, et sa femme aura la vie douce. Il faudra bien qu'elle l'aime puisque Kinraid n'est plus entre elle et lui. Mais c'est là l'erreur de Philippe. Ce Kinraid, que Sylvia croit mort, et que lui craint toujours de voir reparaître, les sépare plus que jamais. Un jour il entend Sylvia murmurer son nom dans un demi-sommeil fiévreux ; pour la première fois il lui parle avec dureté, et pourtant elle vient de lui donner un enfant.

Kinraid est revenu, le cauchemar des nuits de Philippe est une réalité. L'entrevue du marin avec Sylvia, leur explication passionnée, la découverte de ce terrible secret, de ce long mensonge, par lequel Philippe a acheté son triste bonheur, tout cela est vrai et pathétique. Le malheureux Hepburn, appelé en témoignage contre lui-même, ne peut dire qu'un mot : « Plût à Dieu que je fusse mort! » Puis il retrouve un élan passager. Sylvia comprendra du moins que s'il a été coupable, c'est pour l'avoir trop aimée.

— Sylvia, dit-il, écoute-moi ; il ne t'aimait pas comme je t'aimais. Il avait aimé d'autres femmes ; moi, toi seule. Il avait cessé de les aimer. Moi, — plût à Dieu que je pusse être délivré de cette torture, — mais je t'aimerai jusqu'à la mort, que tu me haïsses ou non. Je t'ai aimée comme aucun homme n'a jamais aimé. Aie pitié de moi, quand ce ne serait que parce que j'ai tant souffert.

Il la regarda d'un œil suppliant en finissant cet appel passionné. Elle ne l'avait pas même entendu.

— Je puis mourir, se dit-il alors en laissant retomber ses bras, comme si la vie se retirait de lui, tout est fini!...

Et pendant ce temps, Kinraid dit à Sylvia qu'elle lui appartient, qu'un mariage tel que le sien n'est pas un mariage, que c'est à lui qu'elle doit être fidèle, et qu'elle doit le suivre.

Que serait-il arrivé si l'enfant n'eût jeté un cri? Elle tressaille, s'arrache des bras de Kinraid :

— C'est mon enfant, son enfant, — oui, son enfant, — je l'avais oublié. J'avais tout oublié. Maintenant j'en fais le serment, je ne pardonnerai jamais à cet homme, je ne vivrai jamais avec lui comme sa femme. Il a gâté ma vie, il l'a gâtée pour toujours ; mais ni lui ni vous ne perdrez mon âme. C'est dur, oh! c'est bien dur. Charley, je vous donnerai un baiser, un seul, et ensuite, Dieu me soit en aide! Je ne vous verrai plus, je ne vous entendrai plus, plus jamais de ce côté du ciel! Me voilà liée envers vous comme envers lui. Il y a des choses que je ferai et d'autres que je ne ferai pas. Que Dieu ait pitié de moi! Il est parti...

Kinraid est parti, et quelques heures plus tard, Philippe part, lui aussi, ignorant qu'à ce moment même sa femme assiste, sans trouver une larme qui la soulage, à l'agonie de sa mère. Philippe ne revient pas, car il s'est engagé. Il se bat contre les Français; il rencontre Kinraid sur la terre étrangère, et lui sauve la vie sur un champ de bataille, sans que celui-ci qui l'a reconnu puisse le retrouver ensuite sous le faux nom qu'il porte. Philippe revient en Angleterre, blessé, défiguré, et plus triste qu'il n'est parti. Un brillant officier de marine, ayant à son bras une jeune femme, rencontre le convoi des invalides, et reconnaissant l'uniforme mais non les traits de Philippe, lui glisse dans la main une pièce d'argent en souvenir de son sauveur. C'est Kinraid, marié, heureux, oublieux. Philippe ne s'était donc pas trompé; son amour n'était pas de ceux dont on peut dire : Plus fort que la mort, plus fort que la vie!

Le pauvre blessé arrive un soir à Monkshaven; il n'a pas peur d'être reconnu. Comment le serait-il, estropié, défiguré comme il est? Il voit de loin Sylvia sur le pas de la porte, sa petite Bella dans les bras. L'enfant est gaie, la mère sourit; elle n'a donc pas souffert. L'invalide est reçu dans une misérable cabane, habitée par une veuve que Sylvia visite et secourt quelquefois. La misère était grande dans le pays, la disette augmentait de jour en jour. Un soir, la jeune femme aperçoit le pauvre invalide devant elle, sur un pont qu'elle allait traverser. Il marchait lentement afin de se laisser dépasser par elle et son enfant. Les entrevoir était sa seule joie. Sylvia persuade à la petite Bella de lui donner le gâteau qu'elle tient à la main. « Le pauvre homme a bien faim, » lui dit-elle. Et l'enfant tend par-dessus l'épaule de sa mère le gâteau dans lequel celle-ci a introduit une pièce de monnaie.

Quelques jours plus tard, Sylvia apprend que son enfant vient d'être arrachée à un mortel danger; elle est tombée à la mer, mais elle est sauvée, et celui qui l'a sauvée l'attend, a besoin d'elle.

— Oh! Philippe, est-ce toi enfin? s'écrie-t-elle.

Il a été retiré de la mer tout brisé, la violence des vagues l'ayant jeté contre les rochers de la côte. Elle arrive à la misérable cabane. Les médecins sont auprès du blessé. Personne parmi ceux qui l'entourent sur le pas de la porte n'a pu saisir une seule de leurs paroles; mais Sylvia a tout entendu : c'est un arrêt de mort. Elle entre enfin; elle s'agenouille près du lit; Philippe sait qu'elle est là, mais il n'a pas tourné la tête vers elle.

— Petite Sylvia, dit-il enfin comme il lui parlait lorsqu'elle était enfant, pardonne-moi maintenant, je ne vivrai pas jusqu'au matin.

Pas de réponse, rien qu'un soupir douloureux et le frémissement de tout son corps.

— J'ai été bien coupable envers toi, je le vois maintenant. Mais je vais mourir; je crois que Dieu me pardonne, et j'ai péché contre lui aussi. Essaye, ma Sylvia, essaye... ne peux-tu pas me pardonner?

Il écoute un instant. Il entend par la fenêtre ouverte le bruit des vagues qui se brisent contre les rochers. Pas une parole d'elle, rien que ce long soupir d'inexprimable angoisse.

— Enfant, dit-il encore, j'avais fait de toi mon idole; si je pouvais revivre ma vie, j'aimerais Dieu davantage et je t'aimerais moins. Mais dis-moi un mot d'affection, un seul, afin que je sache que tu m'as pardonné.

Alors le cœur de Sylvia déborde et elle parle. Elle se reproche amèrement le serment coupable qu'elle avait fait, et elle craint que Dieu ne lui pardonne jamais.

Mais Philippe se tourne vers elle, oubliant dans son désir de la consoler qu'il voulait lui cacher sa figure méconnaissable, et il lui parle de l'amour de Dieu, de ses compassions infinies que l'approche de la mort lui a révélées. Puis il tombe dans un silence qui dure longtemps; le froid de la mort l'envahit, mais le cerveau reste libre et la pensée active. Il voit passer devant lui toute sa vie, depuis le temps où il écoutait les récits de la Bible sur les genoux de sa mère jusqu'aux dernières tentations auxquelles il a succombé. A cette heure suprême, cette vie lui apparaît à la lumière d'une impitoyable vérité. Il voit la tentation, mais il voit en même temps l'issue qui lui était offerte, et son âme semble mise à nu devant ses propres yeux comme devant l'œil de Dieu.

De temps en temps il saisit de nouveau la réalité présente; il comprend que c'est Sylvia, sa femme, qui tient sa main froide pressée dans les siennes et qui sanglote près de lui. Mais il a perdu toute appréciation de la durée. Le temps qu'il a passé sur ce lit lui semble aussi long que tout le reste de sa vie. Puis il se fait comme un frémissement dans son cerveau, son âme essaye ses ailes pour le long voyage, et ses pensées reviennent à Sylvia. Il parle encore, d'une voix étrange, effrayante, qui n'est pas la sienne:

— Ma femme! Sylvia! encore une fois, pardonne tout!

Elle se lève d'un bond; elle l'entoure de ses bras, baise ses lèvres desséchées et crie :

— Oh! malheureuse que je suis! pardonne, toi... Philippe...

Alors elle entend cette prière : « Seigneur, pardonne-nous comme nous nous pardonnons l'un à l'autre. »

Ainsi il a été aimé ; il a été compris, à la fin. Ce qu'il a souffert dans sa vie, il devait le souffrir, c'était juste ; mais son grand amour a vaincu ; il peut donner rendez-vous dans le ciel à cette âme qui n'a pas été sienne sur la terre.

— Oh ! Philippe ! s'écrie Sylvia quand tout est fini, mon Philippe, tendre et fidèle.

C'est sans doute faire tort à un livre que l'on aime que d'en donner une si longue et pourtant si incomplète analyse. C'est lui ôter ce qui le rend émouvant, la vérité des détails, la vie qui circule pleinement dans toute cette création. Une chose est certaine, c'est que l'auteur de *Sylvia's lovers* écrit avec toute son âme, une âme qui a compris le grand amour de Dieu pour ses créatures, et qui a puisé largement à cette source. Nous savons que Madame Gaskell ne se contente pas d'écrire, et ne croit pas être dispensée par là du travail actif de la charité. Comment sans cela connaîtrait-elle si bien ces classes souffrantes, parmi lesquelles elle a pris les héros de plusieurs de ses romans? Cette certitude leur donne une plus haute valeur. De notre temps où tant de livres secs, frivoles ou maladifs révèlent des talents, des esprits ou des prétentions, ceux dont on sait qu'ils ne sont en quelque sorte que l'effusion de la vie intime et le reflet de la vie pratique de leur auteur vous réchauffent le cœur. Madame Gaskell, qui ne cherche pas à le faire valoir, a infiniment d'esprit. Pas un ton faux, pas une pensée triviale. L'auteur s'efface ou plutôt s'oublie ; il n'apparaît jamais indiscrètement à l'instant où le lecteur, tout pénétré de la vérité de sa fiction, l'a perdu de vue. Les personnages ne prononcent pas un mot qui ne contribue à mettre leur caractère en relief ; tous les détails concourent à l'ensemble. N'est-ce pas un tact exquis qui lui a fait choisir pour héroïne de cette histoire une vraie fille des champs, qui ne sait rien que bien aimer et bien haïr. Sylvia n'a d'idéal que sa beauté, mais cela même lui donne plus de réalité et de vie, et quand la passion la grandit, elle en est plus émouvante.

De tels livres sont une gloire pour le pays qui les voit paraître, et en Angleterre, ils ne sont pas rares. D'autres combattent plus directement les abus et les préjugés ; Madame Gaskell se contente de montrer le vrai et le bien, et laisse les esprits faire leur chemin. Elle n'en travaille pas moins à l'œuvre commune de ceux qui préparent l'avenir en mettant, pour employer une expression biblique, le vin toujours nouveau de l'esprit de l'Evangile dans les vaisseaux neufs de la pensée moderne.

Madame E. de P.

ÉTUDES CONTEMPORAINES

—

DE L'ÉTAT ACTUEL DE L'ÉGLISE ANGLICANE[1].

CHARGE DELIVERED BY THE LORD BISHOP OF LONDON.
1 vol. in-8°. 119 pages.

III.

Le beau discours de l'évêque de Londres que nous avons analysé nous révèle la situation de l'Eglise anglicane, et nous instruit des difficultés dont elle est entourée. Il se distingue par ce ton de haute modération et de largeur chrétienne que n'ont pas toujours les discours des évêques anglais. La position sociale que ces dignitaires occupent dans leur patrie, les honneurs qui sont attachés à leurs fonctions, les traitements exceptionnels qu'ils touchent, sont des avantages qui n'inspirent pas toujours beaucoup d'humilité; mais nous savons cependant que sous cette couche épaisse de titres, d'honneurs et de richesses se sont trouvés des chrétiens dévoués, qui n'ont accepté leur haute position que pour la faire concourir au triomphe de l'Evangile. Parmi ces prélats, nous ne craignons pas de placer l'honorable docteur Tait, évêque de Londres. Nous savons de quel zèle il s'inspire et quel est le but qu'il se propose dans la pieuse activité qu'il ne cesse de déployer.

Nous avons vu qu'il signale à l'attention de son clergé les dangers que suscitent à l'Eglise les travaux de la critique moderne. Bien loin de les éviter ou de les fuir, il veut qu'on aille résolûment à leur rencontre, muni des mêmes armes dont on s'est servi pour les faire naître. C'est donc à la science qu'il s'adresse pour vaincre la science. Il désire que les pasteurs puissent suivre tous les détours de la pensée théologique, et les rectifier avec l'instrument de la raison, mais conformément aux données absolues de l'Evangile. A côté de cet appel au savoir, il en fait un à la morale. Il adjure les pasteurs de soutenir l'honneur du caractère anglais en écoutant leur conscience, qui leur impose le devoir de quitter une Eglise dont

[1] Voir la *Revue chrétienne* du 15 avril 1861.

ils rejettent les symboles. Ce dernier appel paraît excessif. On se demande s'il n'a pas quelques traits de la persécution, quand on se rappelle ce qu'il en coûte à un homme pour briser son existence, et jeter sa famille dans un chemin où elle rencontrera peut-être de cruelles privations. Chose étrange! engager un homme à jouer avec le feu, puis le condamner s'il se brûle! Cependant, nous sommes obligé de dire que l'évêque est dans le vrai de la situation, et qu'il ne pourrait pas ne pas poser ce redoutable dilemme. Des engagements de la plus haute gravité pèsent sur la conscience du ministre de l'Eglise anglicane et s'élèvent comme un rempart autour de lui. A sa première consécration pour le diaconat, il déclare qu'il croit sincèrement aux Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament, et il souscrit volontairement et du fond de son cœur (*ex animo*), d'abord à la suprématie spirituelle et temporelle de la couronne, ensuite à la liturgie qu'il reconnaît être en parfaite harmonie avec la Parole de Dieu, et dont il devra se servir à l'exclusion de toute autre, enfin à la confession de foi.

Le diaconat n'est qu'un ordre de transition. Celui qui y entre n'aspire qu'à en sortir. Ne pouvant ni lire toutes les prières du service liturgique, ni administrer seul la communion, le diacre est dans une position trop incomplète pour être durable. Il n'y reste qu'une année, temps légal imposé par la discipline, mais que l'évêque peut abréger.

Pour entrer dans l'ordre de la prêtrise, le diacre reçoit une nouvelle consécration, dans laquelle il prend les mêmes engagements, et souscrit encore aux trois points que nous venons d'énumérer.

Quand ce même prêtre est appelé par un titulaire à remplir les fonctions de suffragant, il doit solliciter de l'évêque sa nomination. Avant de la lui donner, ce dernier le fait souscrire pour la troisième fois aux trois points en question, en ajoutant au second pour être plus explicite encore : « Moi, je déclare que je me conformerai à la liturgie de l'Eglise d'Angleterre comme elle est maintenant établie par la loi. » Le certificat de nomination, qui renferme la mention expresse de cette déclaration, doit être lu dans l'église où le suffragant est appelé à exercer son ministère, au service du matin.

Ce n'est pas tout encore.

Lorsque ce suffragant obtient un bénéfice, il faut qu'il prenne pour la quatrième fois les mêmes engagements en présence de son ordinaire. Et le premier dimanche qu'il officie dans son église, au service du soir il doit déclarer, en termes aussi catégoriques que possible, qu'il donne un sincère et loyal « assentiment et consentement » à la liturgie tout entière. Il lira ensuite les 39 articles, et ajoutera que cette confession de foi est bien celle à laquelle il croit sans arrière-pensée.

Des trois points auxquels le clergé anglican souscrit, le premier, qui concerne la suprématie de la couronne, avait pour but d'écarter du pastorat tous les papistes; le second, qui se rapporte à la liturgie, devait

forcer tous les puritains ou à se conformer aux rites et cérémonies de l'Eglise ou à s'en séparer, et le troisième, c'est-à-dire la confession de foi, en rejetant d'un côté toutes les additions de Rome, et en sanctionnant de l'autre la hiérarchie épiscopale, éloignait les catholiques ou ceux qui en conservaient en partie les doctrines, et les puritains. Et quant à la déclaration additionnelle relative à la liturgie que les suffragants et les pasteurs doivent faire lorsqu'ils reçoivent leur nomination de l'évêque, elle a été ajoutée aux souscriptions en 1662, par une décision du parlement, sous le règne de Charles II, pour expulser de l'Eglise tous les presbytériens et les indépendants qui y étaient entrés sous le protectorat de Cromwell[1].

Ce n'est donc pas seulement pour empêcher d'entrer que ces souscriptions successives ont été élaborées, c'est pour éliminer, retrancher, faire sortir de l'Eglise. Impossible d'y rester si l'on rejette une des doctrines qui constituent la symbolique réformée du seizième siècle, l'inspiration, le surnaturel, la chute de l'homme, la divinité de Jésus-Christ, la personnalité du Saint-Esprit, l'expiation, le salut par la grâce et par la foi, le jugement dernier, les peines et les récompenses éternelles. Obligé de lire sans en omettre une syllabe, cette liturgie, qui renferme les trois symboles des apôtres, de Nicée et d'Athanase, et se rattache étroitement à l'orthodoxie de la Réforme, chaque mot que prononce le pasteur hétérodoxe doit retomber d'aplomb sur sa conscience en dépit des ressources de l'esprit le plus subtil. Aussi sont-ils fort nombreux ces pasteurs qui, pour mettre leur conduite d'accord avec leurs principes, se sont séparés de l'Eglise, aimant mieux s'exposer à de nombreuses privations, plutôt que de rester dans une position équivoque, et dont la morale ne peut être satisfaite. Ce n'est que depuis peu de temps que le mouvement d'émigration, pour cause de doctrine ou de discipline, a été arrêté, et que des ecclésiastiques ont cru devoir rester dans l'Eglise, tout en n'admettant plus ses symboles dans toute leur étendue. Quelques-uns, comme MM. William et Wilson, ont ouvertement publié leurs opinions; d'autres se sont servis de publications périodiques pour s'aventurer, sous le voile de l'anonyme, sur le dangereux terrain de la théologie moderne, et mettre un point d'interrogation à quelques-uns des articles de la confession de foi. Ces faits, dont personne ne peut contester la gravité, ont ému profondément les cœurs timides et les esprits timorés, qui voient déjà l'édifice religieux d'Edouard VI et d'Elisabeth renversé jusque dans ses fondements; aussi demandent-ils qu'on mette l'Eglise à l'abri des idées nouvelles en complétant le système de fortifications qui l'entoure. L'entrée des ordres est

[1] Par suite de cette mesure, 2,000 pasteurs ont été privés de leurs bénéfices, arrachés de leurs presbytères, et condamnés à des peines plus ou moins sévères s'ils étaient pris en flagrant délit de présider un service religieux, soit dans leurs demeures, soit dans celles de leurs amis.

encore trop large, les engagements ne sont ni assez nombreux ni assez précis ; rétrécissez donc cette entrée, multipliez ces engagements, contraignez tout individu qui enseigne dans l'église à se tenir collé à ses formulaires, ou forcez-le à donner sa démission dès que sa foi ne les embrasse plus dans tous leurs détails. Que l'Eglise, fortement assise sur des symboles scrupuleusement choisis et accentués, ne puisse jamais être ébranlée par les assauts de l'hérésie.

Tel est le langage des ultra-conservateurs, soit dogmatiques, soit ecclésiastiques. On comprend que ce n'est pas celui du docteur Tait. Loin de vouloir rétrécir l'espace dans lequel se meut le pasteur anglais, il voudrait l'élargir et lui donner plus d'air et de lumière. Il a appris de l'histoire que les précautions légales, quelque minutieuses qu'elles puissent être, ne parviennent jamais à maintenir l'orthodoxie et encore moins la piété dans un corps religieux. Dans la première moitié du siècle dernier, l'Eglise anglicane exigeait de son clergé les engagements multipliés dont nous avons parlé. Elle n'avait fait aucune concession, ni sur les livres symboliques, ni à l'endroit de ses règlements canoniques, et cependant dans quel état se trouvait-elle? Qu'on lise les discours synodaux et les lettres pastorales des rares prélats qui, à cette époque, avaient conservé les pieuses traditions de la Réforme : quels tableaux! On pourrait les croire fort chargés, si les documents n'étaient pas nombreux et irrécusables. L'évêque Burnet « prend Dieu à témoin qu'il a toujours eu à cœur les vrais intérêts de l'Eglise, et que ce juge souverain, dont les regards pénètrent jusque dans les replis les plus secrets de notre âme, ne lui demandera pas compte de la ruine qui allait fondre sur elle, » tant le mal lui paraissait profond et le danger imminent. C'était avec la plus vive douleur qu'il voyait arriver l'époque des consécrations. Les candidats au diaconat ou à la prêtrise n'avaient pas les premières notions de la Bible, et les principes élémentaires du catéchisme leur étaient inconnus, et bien loin que les engagements qu'ils contractaient en recevant l'imposition des mains les rendissent plus sérieux, il s'apercevait, lorsqu'il les installait dans un poste, qu'ils ne s'étaient nullement préoccupés des connaissances religieuses qu'ils devaient acquérir pour remplir leurs devoirs. En présence d'un tel état de choses, il s'écriait dans l'amertume de son cœur :

> Oh ! que n'ai-je les ailes de la colombe,
> Je m'envolerais vers un lieu de repos[1].

Un des prédécesseurs du Dr Tait au siége de Londres, le vénérable Gibson, fait un inventaire des erreurs que de nombreux écrivains propageaient sans relâche ; les uns faisaient litière du culte chrétien et de ses ministres, et s'attaquaient au fondement même de toute religion. D'au-

[1] Ps. LV, 6.

tres, plus timides, n'en voulaient qu'à la réalité des miracles de Jésus-Christ, et n'y voyaient qu'un enseignement symbolique; d'autres témoignaient un vif attachement à la religion naturelle, pour se donner la satisfaction de rejeter la religion révélée, et tous répudiaient la sévère morale du christianisme, pour faire suivre à l'homme la vieille ornière des jouissances matérielles. Nous lisons dans l'Avertissement qui est en tête du savant ouvrage de l'évêque Butler[1], publié en 1736, ces paroles remarquables : « Beaucoup de personnes en sont venues, je ne sais trop comment, à considérer comme une vérité sur laquelle il n'y a plus à revenir, que le christianisme ne peut être l'objet d'une critique sérieuse, ayant été reconnu pour être une invention purement humaine; c'est là du moins l'opinion de toutes les personnes intelligentes : aussi n'est-il plus qu'un objet de dédain ou de raillerie. »

L'archevêque Secker nous apprend dans son recueil de discours synodaux « que le mépris de la religion était le caractère distinctif de l'époque, et que les personnes naturellement sérieuses n'attachaient aucun prix à la piété. »

Pas une classe de la société qui ne se fît gloire d'appartenir à cette phalange de libres penseurs que renfermait alors l'Angleterre, et qui travaillaient de concert à mettre le christianisme au nombre de ces systèmes religieux qui en ont imposé trop longtemps au genre humain. Le clergé lui-même se laissait aller à la dérive; ses membres les plus distingués favorisaient l'arianisme; d'autres, comme l'évêque Hoadley, prêchaient ouvertement le socianisme. Pasteurs et fidèles, prélats, prêtres et laïques, tous avaient subi l'action de leur époque, à l'exception d'un fort petit nombre qui prêchaient, parlaient, écrivaient dans le désert.

A quel instrument l'Eglise anglicane est-elle redevable d'être sortie victorieuse de ce danger? Aux livres symboliques? à la discipline canonique de 1603? à des règlements plus sévères sur la consécration au saint ministère? à des mesures réglementaires et coactives? Si l'Eglise n'eût eu que cela, cette ruine qu'entrevoyait le pieux Burnet serait tombée sur elle. Elle dut son salut à la foi vivante et à la parole puissante et convaincue des Wesley et des Whitefield, de ces hommes qu'elle avait expulsés de son sein. L'irrésistible mouvement dont ils ont été les auteurs a ébranlé l'Eglise. Elle s'est réveillée de sa léthargie. Elle a compris qu'elle ne pouvait se défendre qu'avec les armes trempées dans le même élément que celles de ses adversaires. Elle se mit donc à l'œuvre, et l'activité la fit renaître à la vie. Le méthodisme et les autres Eglises libres la tinrent en échec. La lutte, l'étude, la piété, la foi, tout ce qui constitue la vie la sauva.

Le pieux évêque a donc bien raison de se séparer de ce parti qui voudrait ajouter aux symboles d'autres symboles, aux souscriptions d'autres

[1] *The Analogy of religion natural and revealed.*

souscriptions, comme si la lettre pouvait donner la vie; mais nous aurions désiré qu'il eût indiqué les mesures par lesquelles l'Eglise pourrait rendre plus facile l'entrée dans les ordres. Il est vrai que les évêques, ainsi qu'il nous l'apprend, lorsqu'ils sont en présence d'un esprit scrupuleux et qui demande, avant de souscrire, des explications, prennent sur eux d'élargir la porte en faisant comprendre au candidat que sa souscription ne signifie pas autre chose « qu'un acquiescement sincère à l'enseignement des livres symboliques, lesquels ne renferment rien de contraire aux Ecritures. » Nous doutons que cette explication soit juste et qu'elle puisse satisfaire une conscience délicate. Un symbole, sans être contraire à la Parole de Dieu, peut la dépasser ou ne pas exprimer tout ce qu'elle renferme. C'est ce qui a lieu pour le livre de prières de l'Eglise anglicane. Le symbole d'Athanase dépasse évidemment l'enseignement apostolique, tandis que d'autres parties de la liturgie restent en deçà des Ecritures.

Nous avons vu que l'honorable orateur met au nombre des difficultés au milieu desquelles se meut l'Eglise la liberté religieuse qui, au delà de la Manche, a atteint ses dernières limites. Il s'étonne que son Eglise ait pu vivre sous un tel régime. Il avance que bien d'autres auraient succombé. Il craindrait même pour elle s'il n'avait la conviction qu'elle est enracinée dans les entrailles mêmes de la nation, et que son existence est étroitement liée à celle du peuple anglais.

Ces paroles nous causent une certaine surprise; nous nous demandons si c'est bien sérieusement que l'évêque les a prononcées. Veut-il donner le change à ses lecteurs, ou demeure-t-il sous l'empire d'une illusion? Pour nous, ce qui nous étonne c'est que les autres Eglises aient pu naître, vivre et grandir à côté de l'Eglise nationale, car cette liberté dans laquelle il voit un danger, elle en jouit comme les autres. Elle peut s'en servir pour s'étendre, se développer, se mouvoir dans tous les sens, attaquer et se défendre. Elle a de plus tous les avantages qu'un corps religieux peut désirer pour être fort. Soutenue par l'Etat, appuyée par toute une législation, étayée de quatre tribunaux particuliers, ayant ses chefs dans le parlement pour sauvegarder ses privilèges et ses intérêts; en possession de richesses considérables, relevée par des titres et des honneurs qu'elle n'a nullement empruntés à l'Eglise apostolique; dominant l'aristocratie par ses deux chefs qui marchent immédiatement après les princes du sang, elle a pour son culte des cathédrales, des églises et des chapelles, et pour ses ministres des palais et des presbytères. Son personnel ecclésiastique est considérable et fortement organisé. Elle a dans son sein l'aristocratie tout entière nobiliaire et territoriale, et tout ce que le pays renferme de plus riche et de mieux posé. C'est à l'Eglise anglicane qu'appartiennent les deux grands corps universitaires d'Oxford et de Cambridge, avec une multitude de colléges, d'institutions et de fondations. C'est encore l'Eglise qui a la haute main dans la direction de l'enseignement primaire, et qui reçoit sa bonne part des quatorze mil-

lions que l'Etat vote annuellement pour les écoles. Comment cette Eglise pourrait-elle tomber, à moins que ce ne soit sous les avantages accumulés sur sa tête? Ah! ce qui nous étonne, c'est que des Eglises rivales puissent exister sur le même sol, elles qui ne se composent en grande partie que de la petite bourgeoisie, de la classe moyenne, des commerçants et des ouvriers. Il faut que leurs propres ressources suffisent à toute construction et réparation d'églises et d'écoles, à l'entretien d'institutions secondaires et des facultés de théologie avec leurs personnels enseignants respectifs, au salaire des ministres. On voit des fermiers qui portent leur rente à l'évêché, leurs dîmes au presbytère, leurs taxes à l'église, et sur le reste prélèvent tous les frais de leur culte. La lutte est d'une inégalité accablante, et cependant nous avons entendu le docteur Tait nous dire que ces Eglises si déshéritées offraient à peu près autant de places dans leurs édifices religieux que l'Eglise nationale. Les proportions sont de 27 à 29. Quelle puissance de conviction religieuse ces chiffres ne dévoilent-ils pas! Elle a, il est vrai, un clergé trois fois plus nombreux que les dissidents. Mais le nombre des pasteurs ne peut pas être donné comme critérium du zèle des anglicans, puisqu'à peu d'exception près, leurs traitements ne sont pas le résultat du système volontaire. On comprend d'ailleurs que les dissidents ne puissent pas salarier un ministère aussi considérable, eux qui ont tant de sacrifices à faire. Il faut que leurs pasteurs déploient une activité exceptionnelle, pour ne pas faillir à leur mission, puisqu'ils ont autant d'auditeurs que le clergé national et comptent dans leurs écoles du dimanche 200,000 enfants de plus.

En présence de semblables faits, nous doutons que le pieux évêque soit autorisé à dire que l'Eglise établie possède les affections du peuple anglais, et nous comprenons mieux la question qu'il pose à ses administrés: Y a-t-il quelque chose à faire pour regagner le terrain perdu? Faut-il remanier nos livres symboliques? Il suffirait, dit-il, de retrancher quelques phrases de la liturgie pour ramener dans le giron de l'Eglise bien des personnes qui, pour le reste, n'éprouvent aucune répugnance à s'unir à elle. L'orateur ne cite aucune de ces phrases. Nous remplirons cette lacune en en indiquant ici deux. Je trouve la première dans la liturgie du baptême. Le pasteur, après avoir baptisé l'enfant et fait le signe de la croix sur son front, dit : « Mes bien-aimés frères, puisque cet enfant est maintenant régénéré et enté au corps de l'Eglise de Christ, rendons grâces au Dieu tout-puissant pour ces bienfaits, etc. » Voilà certes la doctrine de la régénération par le baptême clairement enseignée. Dans la liturgie des enterrements, le pasteur dit au moment où un des assistants jette une pelletée de terre sur le cercueil : « Puisqu'il a plu au Dieu tout-puissant de retirer à lui, dans sa grande miséricorde, l'âme de notre cher frère ici décédé, etc. » Que cet individu ait été impie ou qu'il soit mort des suites de ses vices, il faut que le pasteur l'appelle un cher frère, car il ne peut pas changer un iota à sa liturgie, sans s'exposer à des poursuites

judiciaires. Or, pourquoi ne pas supprimer de semblables passages, dont les idées sont en opposition avec l'ensemble des Ecritures? Leur suppression laisserait intacte la liturgie des services ordinaires. Et même dans cette dernière liturgie n'y aurait-il pas à faire des changements que commande la raison aussi bien que les enseignements positifs de Jésus-Christ? L'édification gagne-t-elle beaucoup à répéter dans le même service quatre fois, et lorsqu'il y a communion, cinq et même six fois l'Oraison dominicale? Pourquoi ajoute-t-on au symbole des apôtres celui de Nicée; le premier ne suffirait-il pas? Et encore si l'on s'en tenait là; mais dans les jours de fête on substitue à ce dernier le symbole d'Athanase, où les théologiens du quatrième au huitième siècle ont entassé les unes sur les autres des propositions métaphysiques d'une profondeur à vous donner le vertige, et cela pour expliquer l'inexplicable. C'est de la science transcendentale que le fidèle fait et nullement un culte qu'il rend à Dieu. Pourquoi lisez-vous la liturgie de la communion quand il n'y en a point? C'est parce que les dix commandements ne se trouvent que là, répondez-vous. Mettez-les donc ailleurs, ils ne sont pas à leur place. La loi n'a rien à faire dans ce repas sacré où tout est charité et miséricorde. Si le service liturgique était peu étendu, on pourrait faire valoir le vide relatif que ferait toute suppression pour s'y opposer, mais il est impossible ici d'alléguer ce motif. Le service du dimanche matin se compose de 43 parties et de 57 lorsqu'il y a communion. On y lit cinq fois la Bible. La première lecture se compose de la leçon des psaumes, qui en renferme jusqu'à cinq quand ils ne sont pas longs, et à la fin de chaque psaume on chante une doxologie, puis viennent à différentes places le *Te Deum*, le cantique de Zacharie et un nouveau psaume. On adresse à Dieu quinze prières de différentes longueurs, mais généralement courtes, sans compter la litanie qui se divise en 41 supplications, que le peuple répète après le ministre, en totalité ou en partie. On a en outre deux *Credo*, le Décalogue et deux chants de cantiques ou de psaumes tirés d'un recueil particulier au choix du pasteur. Le sermon et une nouvelle prière terminent le service.

Cette prodigieuse liturgie a été élaborée sous Edouard VI, pour un clergé presque tout entier catholique, et dont la plupart des membres étaient incapables de tirer de leur propre fonds ni la plus modeste prière, ni le plus insignifiant discours. Aussi les autorités se sont vues dans l'obligation d'ajouter à la liturgie un recueil de discours officiels, appelé le livre des Homélies. Ces discours sont au nombre de 33.

Rien ne serait donc plus facile de supprimer ces répétitions et de faire ces retranchements réclamés depuis bientôt trois siècles sans altérer l'ensemble de la liturgie ni affaiblir l'onction qu'on y respire. L'évêque de Londres pense que toute espèce de changement blesserait ces personnes qui s'attachent jusqu'aux plus petits détails d'une liturgie, et que l'Eglise perdrait autant qu'elle gagnerait. Nous le croyons dans l'erreur. Nous pensons, au contraire, que les gains seraient beaucoup plus considérables

que les pertes, et nous sommes convaincu que l'Eglise échangerait un aveugle formalisme contre des convictions sérieuses et éclairées. D'ailleurs, dans une question aussi grave, ce n'est pas à la prudence humaine qu'il faut recourir. Une balance de profits et pertes n'est pas de mise ici. Ces passages signalés, ces répétitions multipliées, ces symboles élaborés à une époque de transition sont-ils ou ne sont-ils pas conformes à l'esprit de l'Evangile?

Mais si nous commençons à toucher à « ce vénérable monument, » où nous arrêterons-nous? Vous vous arrêterez où vous voudrez. Ceux qui ont fait des additions ou des retranchements au « vénérable monument » de leurs pères sous Edouard VI, ne se sont-ils pas arrêtés au point fixé par leurs convictions? Ceux qui l'ont encore retouché sous Elisabeth n'ont-ils pas fait de même? Pourquoi donc ne marcheriez-vous pas sur leurs traces? Le moment ne serait-il pas bien choisi? La presque totalité des membres de l'épiscopat ne sont-ils pas attachés aux doctrines évangéliques? Cette régénération par le baptême, ces répétitions inutiles, que sont-elles, sinon un résidu du catholicisme romain? Pourquoi n'en pas purger les livres symboliques? Ces millions de dissidents sont une protestation contre ce levain que conserve si opiniâtrément l'Eglise anglicane. Le vénérable prélat veut que l'on juge ces passages incriminés par la teneur générale du livre où ils se trouvent. La liturgie repose, dit-il, sur cette grande idée que tous les baptisés doivent être considérés comme enfants de Dieu et traités comme tels. L'assertion est-elle exacte? L'arminianisme est-il réellement une des bases dogmatiques de l'Eglise établie? L'art. 17 de la confession de foi ne commence-t-il pas ainsi : « La prédestination à la vie consiste dans ce dessein éternel par lequel Dieu arrête dans son mystérieux et irrévocable conseil, et dès avant la création du monde, de délivrer de la malédiction et de la damnation ceux qu'il a élus en Christ du milieu du genre humain, et de les amener par Jésus-Christ au salut éternel comme des vaisseaux choisis pour des usages honorables. Ceux donc qui ont reçu ce bienfait si excellent, sont appelés par le Saint-Esprit au temps voulu, selon le décret de Dieu. Ils obéissent par sa grâce à cet appel. Ils sont justifiés gratuitement, mis par l'adoption au nombre des enfants de Dieu, et rendus semblables à Jésus-Christ, son Fils unique. Ils marchent pieusement dans les bonnes œuvres, et arrivent enfin, par la miséricorde divine, à la béatitude éternelle. » Si ce n'est pas là du calvinisme, qu'est-ce donc? Dans un second paragraphe du même article, l'Eglise relève la beauté, l'utilité de cette doctrine, mais en signale les dangers en relevant que bien des personnes s'en servent comme d'un prétexte pour vivre dans le péché.

Nous nous demandons comment le révérend docteur peut-il donner l'universalisme chrétien comme la caractéristique de l'Eglise anglicane, tout en ajoutant que les calvinistes peuvent néanmoins y rester consciencieusement? Les calvinistes sont chez eux, et quand ils prêchent la libre

manifestation de la souveraineté de Dieu dans le plan de la rédemption, ils prêchent la doctrine des 39 articles.

On ne peut donc pas se servir de la présence exclusive de l'arminianisme dans les livres symboliques pour justifier le maintien dans la liturgie des passages que nous avons signalés. L'évêque de Londres ne veut cependant pas qu'on y touche; la seule réforme à laquelle il consentirait, et même qu'il réclame, consisterait à modifier les termes de la souscription. Il voudrait laisser à la conscience du candidat plus de marge, et qu'il pût se mouvoir plus à l'aise sur le terrain de la théologie contemporaine.

Quant à nous, nous croyons que toute modification dans les termes des engagements, dans le but de les rendre moins précis, serait fatal à la conscience. S'il ne s'agissait que d'une confession de foi, ce moyen aurait quelque valeur. En n'exigeant des pasteurs qu'une adhésion indécise à un symbole exclusivement dogmatique, tel qu'une confession de foi, on le met par ce seul fait au nombre de ces monuments historiques et religieux qui ont pour toute valeur de réveiller des souvenirs; mais il s'agit d'une liturgie que le ministre doit lire toutes les fois qu'il préside un service quelconque dans son église, et à laquelle il ne lui est pas permis de faire le plus léger changement. Or, qu'importe à un honnête homme les termes dans lesquels on le fait souscrire, s'ils ne vont pas jusqu'à lui laisser pleine liberté de faire les suppressions ou les additions que réclame sa conscience? En acceptant le ministère dans l'Eglise nationale, en s'obligeant à faire de la liturgie l'unique substance du culte public, ne prend-il pas l'engagement sacré d'en accepter les enseignements dogmatiques et toutes les idées exprimées par les mots qu'il prononcera? L'honnêteté est à ce prix. Toute réticence, toute arrière-pensée sur les termes n'est qu'une pure hypocrisie.

Après s'être aventuré sur ce terrain difficile, sans l'avoir rendu plus net, car le pieux orateur n'a pas précisé sa pensée, il s'arrête court, et déclare comme par une fin de non-recevoir que ce sujet n'est qu'indirectement de sa compétence, et que tout changement, soit dans les formulaires de l'Eglise, soit dans les termes d'admission dans les ordres, est du ressort de la législature... Est-ce bien vrai? Le parlement peut-il à l'heure qu'il est s'occuper de semblables matières? L'abolition du serment du Test[1], l'émancipation des catholiques, la réforme parlementaire avec

[1] Serment de la pierre de touche (test) ou qui doit servir de pierre de touche. — Serment que tous les employés du gouvernement devaient prendre, et par lequel ils reconnaissaient la suprématie spirituelle de la couronne, rejetaient le dogme de la transsubstantiation, et s'engageaient à prendre la communion dans l'Eglise anglicane. En imposant ce serment, le parlement de 1672 voulait paralyser les efforts de Jacques II, alors duc d'York, qui travaillait de tout son pouvoir à remplir les cadres de l'administration et de l'armée de catholiques-romains. Mais cette mesure atteignait les dissidents aussi bien que les disciples de Rome.

toutes ses conséquences, ont radicalement changé la constitution. Elle n'est plus ni anglicane ni même protestante. Le parlement, dans son ensemble et tel qu'il est composé, ne peut plus s'occuper de questions essentiellement dogmatiques ou liturgiques. Comment demander à des indépendants de faire intervenir la loi dans les choses qui relèvent de la conscience religieuse? Comment demander à un catholique son vote pour retrancher de la liturgie le dogme de la régénération baptismale auquel il doit croire? Comment exiger d'un quaker qu'il statue sur des formes de prière, lui qui prétend que la prière ne peut pas être autre chose que l'élan d'une âme inspirée? Et le juif sera-t-il appelé à décider s'il faut conserver dans la liturgie le symbole d'Athanase ou l'en retrancher? Un appel à la législature n'est donc plus possible. Il faut que l'Eglise anglicane ou prenne la résolution d'être l'immobilité même, le *statu quo* perpétuel, ou que ses chefs fassent eux-mêmes ses affaires, en se soumettant à l'action des institutions nouvelles, aux vœux des majorités, à l'opinion publique qui a tant de moyens de se faire jour en Angleterre. Le moment est venu où il faut que cette Eglise fasse quelque chose pour que son clergé ait plus d'espace et respire plus à l'aise. Les évolutions de la pensée religieuse, les travaux des sciences modernes, les progrès de la critique sacrée et bien d'autres motifs lui en font un devoir. Qui sait ce qu'il adviendra si le *statu quo* se prolonge indéfiniment? Dans ce moment, la révision serait faite dans des conditions d'orthodoxie irréprochable. Le corps épiscopal, pris dans son ensemble, présente de sérieuses garanties, mais en sera-t-il toujours ainsi? Qui sait vers quels rivages le mouvement actuel pousse le vaisseau de l'Eglise? car ce n'est pas par des suspensions, des privations de traitement et des avertissements que l'on arrête la marée montante des idées et des opinions religieuses. Une chose est certaine, c'est que les livres symboliques seront remaniés tôt ou tard. Or, une telle éventualité ne devrait-elle pas émouvoir les hauts dignitaires de l'Eglise? Pourquoi laisseraient-ils à leurs successeurs une œuvre qu'ils pourraient faire si bien eux-mêmes? L'époque s'y prête. Un souffle libéral se fait sentir dans l'Eglise, et la purifie de cet esprit étroit, formaliste, clérical qui l'a tenue si longtemps dans l'engourdissement. Déjà elle fait appel à la pieuse activité des laïques. Elle se sert de leur concours dans une multitude de travaux et de services religieux d'un ordre inférieur. Ses ministres prendront ainsi petit à petit l'habitude de présider des cultes divins sans le secours de la liturgie, et entreront plus avant dans cet ordre d'idées et de faits que leur ont ouvert les dissidents. Et chose digne de remarque, l'année dernière, quelques chapelles anglicanes ont été ouvertes aux pasteurs des Eglises réformées du continent. Progrès considérable. Est-ce un premier pas vers un retour à ces temps bénis de la Réforme, où toutes les Eglises issues de l'admirable mouvement religieux du seizième siècle se considéraient comme des sœurs; où un échange continuel de travaux, d'encouragements, de bons offices, avait lieu entre

elles ; où les Eglises réformées du continent envoyaient quelques-uns de leurs théologiens aider leurs frères d'Angleterre de leur expérience et de leurs lumières?

Cette communion d'idées et de sentiment n'a pas duré longtemps. Les archevêques Whitgift, Bancroft, Land et leurs disciples enivrés « du droit divin » de l'épiscopat et de la succession apostolique, ont cherché à séparer leur Eglise de leurs sœurs du continent, et à lui communiquer cette teinte de cléricanisme, ces tendances ecclésiastiques et cet amour excessif de la hiérarchie que nous retrouvons dans la haute Eglise. Elles sont bien différentes les dispositions dont le parti auquel appartient l'honorable évêque de Londres est animé. Il s'unit aux dissidents sur le terrain de l'activité chrétienne; il tend la main à tous ceux qui prennent Jésus-Christ pour l'unique fondement de leurs espérances. La citation qu'il fait d'une lettre circulaire de Sancroft en est une preuve évidente. Ce prélat, qui occupait le siége de Cantorbéry à l'époque de la révolution de 1688, exhortait les membres de son clergé à vivre dans les meilleurs termes avec « leurs frères les dissidents. » « Engagez-les, leur dit-il, avec la plus chaleureuse affection à se joindre à nous pour demander, dans de ferventes prières au Dieu de paix, que toutes les Eglises réformées d'Angleterre et du continent s'unissent contre nos ennemis communs, et que tous ceux qui confessent la vérité telle qu'elle est dans sa sainte Parole puissent se rencontrer dans une sainte communion, et vivre dans une parfaite unité et une pieuse charité. »

Voilà certes de belles paroles, empreintes de l'esprit le plus large vis-à-vis de toutes les fractions du protestantisme et surtout des dissidents anglais. Le dirons-nous cependant? La lecture de ces lignes si pieuses, si chrétiennes, nous a fait de la peine. Nous nous sommes demandé si elles auraient, sous la forme de citation, le résultat qu'elles ont eu comme écrit original. Quand ce prélat les adressait à son clergé, l'Eglise anglicane était menacée d'un péril imminent. Jacques II, qui régnait depuis trois ans, avait fait une profession ouverte de catholicisme, et cherchait à gagner ses sujets à sa foi. Il avait rapporté, par voie d'ordonnances royales, la plupart des lois qui avaient été édictées contre les catholiques, et il prenait toutes les mesures nécessaires pour remplir les cadres de l'armée et le personnel de l'administration d'individus qui partageaient ses convictions. Son ministère en était en grande partie composé. Un certain nombre d'évêques le secondaient dans ses vues en faisant lire ces ordonnances dans les églises de leur ressort. Il y en eut même trois, les évêques de Durham, de Rochester et de Peterborough, qui composèrent une fervente prière d'actions de grâce à l'occasion de la grossesse inattendue de la reine Marie[1], laquelle devait être lue dans toutes les églises du royaume,

[1] Marie, princesse de Modène, seconde femme de Jacques II, catholique zélée, quoique plus prudente ou plus réservée que son mari.

bien qu'ils suss ent que par la naissance de cet enfant, que les catholiques prédisaient devoir être un prince, le protestantisme était à jamais banni du trône d'Angleterre. Déjà des prêtres catholiques avaient été pourvus de bénéfices dans l'Eglise, et un grand nombre de courtisans attendaient une occasion favorable pour se convertir. L'archevêque de Cantorbéry, sincèrement att aché à l'Eglise anglicane et à la Réforme en général, et sérieusement ému de tout ce qui se passait sous ses yeux, prit la résolution d'opposer une digue à ce torrent qui menaçait l'existence même du protestantisme dans son pays. Il défendit à son clergé de lire dans les églises de son diocèse les ordonnances du roi. Jacques, irrité, le fit emprisonner à la Tour avec plusieurs de ses suffragants. Au bout de huit jours, il obtint sa liberté sous caution, et fut ensuite acquitté par le tribunal à la barre duquel il avait été traduit.

Ce fut après être sorti de prison et à ce moment critique où il était nécessaire que toutes les branches du protestantisme se tinssent fortement unies pour résister à l'ennemi commun, que l'archevêque publia cette lettre pastoral e dont le docteur Tait a donné un extrait. L'on comprend que le primat dut se souvenir alors des Eglises du continent et leur témoigner une sincère affection. Le pays allait réclamer le secours d'une nation réformée et de son chef, le prince d'Orange, pour sortir de l'impasse où l'avait acculé son roi. On sait que ce prince ne fut pas sourd à cet appel. Il débarqua en Angleterre, à la tête d'une armée de Hollandais et de réfugiés français, avec laquelle il délivra le royaume de son roi fanatique et de la terreur que lui inspirait la théocratie romaine.

Nous aimerions p ouvoir ajouter que l'Eglise anglicane a été reconnaissante de l'immense service que lui a rendu l'Eglise réformée, et qu'elle s'est rapprochée soit de celle-ci, soit des non-conformistes anglais, dont plusieurs auraient été heureux de travailler dans son sein. Il n'en a rien été. Les nobles paroles du prélat ont été sans écho. Cette main qu'il avait tendue à ses frères dans sa détresse, il l'a retirée. L'Eglise anglicane, une fois délivrée du danger, ne s'est occupée que de son propre affermissement. Elle n'a fait aucun changement sérieux ni dans les cérémonies du culte, ni dans sa liturgie, ni dans les souscriptions. Elle s'est refusée à toute espèce d'union et de confraternité avec les Eglises réformées, ne voulant pas reconnaître la consécration presbytérienne, comme pour se venger de ce que les catholiques répudient la sienne. Et comment a-t-elle traité cette « chevalerie du protestantisme, » comme l'appelle l'historien Hallam, ces réfugiés français qui étaient venus si généreusement à son secours, et qui sont allés combattre pour elle dans les plaines d'Irlande? Elle ne s'est trouvée satisfaite que lorsqu'elle eut obtenu de la législature qu'ils fussent renvoyés d'Angleterre. Elle s'est tenue plus que jamais à distance de l'Eglise chrétienne tout entière : séparée de l'Eglise latine par la doctrine et le serment de suprématie, séparée des Eglises réformées et luthériennes par son rituel et son organisation,

sans aucun lien avec l'Eglise grecque, l'Eglise d'Angleterre et d'Irlande demeure dans un isolement complet. Encore si le pays qu'elle couvre de son égide la recevait sans partage; mais là encore elle est en minorité. Les dissidents de toutes les nuances, unis aux catholiques et aux presbytériens, forment dans la Grande-Bretagne une majorité qui pourrait, en effet, menacer son existence si elle n'était fortement étayée par l'Etat.

Rien n'est plus intéressant pour ne pas dire amusant que d'entendre les disciples de Laud ou les partisans de l'évêque d'Exeter expliquer la cause de cet isolement. Il est le résultat de la hauteur sur laquelle l'Eglise anglicane s'est placée. Assise sur le mont Sion, elle domine de ce sommet élevé le monde chrétien. C'est en elle que se trouve la chaîne qui relie le dix-neuvième siècle au premier. Elle est l'Eglise apostolique par excellence. Les autres ne sont composées que de dissidents, de schismatiques, voire même d'hérétiques.

Ces excentricités ne sont pas du goût de l'évêque de Londres. En citant les belles paroles de l'archevêque Sancroft, nous sommes convaincu que c'est sa propre pensée qu'il a émise. Une fraction assez considérable de son Eglise s'inspire des mêmes sentiments, et a donné dans mainte occasion des preuves signalées d'attachement et de généreuse sympathie aux Eglises réformées du continent, mais nous croyons que cette fraction est encore une minorité dans l'anglicanisme. Cependant nous pouvons ajouter que, malgré son amour pour le hiérarchisme et les trouées qu'y a faites de temps en temps le catholicisme, l'élément essentiellement protestant y est encore vivace. Elle tiendra haute et ferme la bannière de l'Evangile. Sans doute, cette Eglise se ressent encore trop des circonstances au milieu desquelles elle a pris naissance, elle est encore trop fortement empreinte de l'esprit et des tendances de la société civile et politique au milieu de laquelle elle vit pour pouvoir s'associer pleinement avec les Eglises étrangères, dont l'esprit relève d'un ordre de choses différent; mais elle se modifiera, car le monde marche vers l'abolition de toutes les distinctions arbitraires et conventionnelles, de toutes les inégalités factices.

Ce n'est pas que nous devions désirer que les différences qui naissent du pays, des institutions, des mœurs, de l'éducation, de la langue, disparaissent, et que l'Eglise chrétienne présente jusque dans les plus petits détails les mêmes nuances. Ce serait la traiter comme si elle n'était pas divine. Ne doit-elle pas reproduire dans son ensemble le caractère de toute œuvre de Dieu, la diversité dans l'unité? Ce caractère, nous le retrouvons dans le grand mouvement du seizième siècle. Les Eglises qui en sont sorties étaient assises sur les mêmes bases dogmatiques, et cependant chacune d'elles a conservé une physionomie particulière. Les théocraties qui ont voulu passer le niveau sur les esprits ne sont parvenues qu'à étouffer les intelligences et abaisser les consciences. Ne retrécissons pas le champ où doit se mouvoir l'esprit humain dans ses aspirations vers l'infini. Le chrétien doit moins que tout autre craindre de se perdre dans

la mêlée des principes qui se disputent les âmes. N'a-t-il pas Jésus-Christ, sa personne, sa vie et ses enseignements pour boussole? Qu'il ne redoute pas cette diversité d'opinions, de formes, de règlements, qui se trouvent dans les Eglises. Il en résulte un mouvement qui est la vie de l'intelligence et la pierre de touche de la charité. Et s'il est une fraction de la grande famille du Christ qui doive porter un cachet particulier, c'est évidemment celle qui se trouve au delà de la Manche. L'Anglais a une physionomie plus fortement accentuée que les autres peuples européens. Détaché par la mer du continent, son caractère national a pu se développer dans une direction unique. Formé d'un mélange de plusieurs nations congénères auxquelles sont venus se joindre, comme par une attraction naturelle, Guillaume et ses Normands, rien n'est venu mitiger chez le peuple anglais les aspérités saxonnes et les contours scandinaves. De là des traits qui s'accusent dans toutes ses institutions et particulièrement dans le culte et la discipline de son Eglise. Il apporte dans l'expression de ses sentiments religieux quelque chose d'excessif. Dans ses prières, qui sont nombreuses mais courtes, chaque mot porte. Sa litanie respire une humiliation profonde. L'adoration occupe dans son culte une plus grande place que l'enseignement, parce qu'il y prend une part active, non-seulement par les répons et les chants, mais en répétant avec le pasteur officiant plusieurs prières, et en lisant alternativement avec lui les psaumes.

Mais les traits spéciaux d'une Eglise ne doivent jamais se mettre en opposition avec les principes généraux sur lesquels repose le christianisme scripturaire. La diversité ne doit pas rompre l'unité. Si l'Eglise anglicane a été battue en brèche dans son propre pays; si elle n'a pu se substituer à l'Eglise nationale d'Ecosse, malgré tous les efforts de Jacques Ier et de son fils Charles; si en Irlande, où elle est pourvue de tous les moyens d'action possibles, elle a fait moins de conquêtes que l'Eglise presbytérienne; si enfin elle est restée, comme corps, étrangère aux Eglises protestantes du continent, n'est-ce pas parce que chez elle ce qui est divisé est plus fort que ce qui unit. Echappée du faux catholicisme romain, elle n'a pas su entrer pleinement dans le catholicisme chrétien. Elle est restée immobile à la place où il a plu à la capricieuse volonté d'Elisabeth de la fixer. Qu'elle rende donc moins saillants les traits qui la distinguent. Qu'elle devienne moins anglicane et plus évangélique. Qu'elle se mette en mesure, par de sérieuses améliorations, de regagner le terrain qu'elle a perdu sur le sol même qu'elle occupe, et qu'elle s'unisse aux Eglises que la Réforme a replacées sur l'unique fondement posé par les apôtres. Son influence grandira, son activité en recevra une nouvelle impulsion, et dans le grand combat que le christianisme livre à l'ignorance, à l'erreur et au mensonge, ses couleurs seront au premier rang, et ses ministres se distingueront par leur foi, leur intelligence et leur dévouement.

G. Cailliatte.

PHILOSOPHIE

—

M. LE DUC DE BROGLIE

ÉCRITS ET DISCOURS

L'ingratitude de l'esprit ne vaut guère mieux que celle du cœur. Il est vrai que peu de personnes s'en reconnaissent coupables; car il est encore plus facile de nier les bienfaits intellectuels que les services matériels. En fait d'esprit, on croit toujours ne rien devoir qu'à la nature et à soi-même. On se trompe cependant. Je comprends, par exemple, difficilement qu'un esprit sérieusement cultivé, ne se rende pas compte de ce qu'il doit nécessairement aux écrivains de l'école libérale. Quand, depuis plus de cinquante ans, personne ne peut éviter de rencontrer ces écrivains sur toutes les avenues de l'esprit humain, quand on s'est fait mener par eux jusqu'à une distance plus ou moins éloignée du but qu'on croit avoir atteint, il faut s'aveugler l'esprit pour croire qu'on y est arrivé du premier bond et par ses propres forces, et pour dédaigner ceux qui ont guidé nos premiers pas. On peut avoir des jugements fort divers sur la manière dont ces écrivains ont appliqué leurs doctrines. Il ne se peut faire que l'esprit le plus libéral n'ait laissé dans la pratique du pouvoir quelques-unes de ses plus chères pensées aux buissons du chemin. On a prouvé peu de chose contre un homme, quand on a mis quelques-uns de ses actes en contradiction avec ses opinions; car les plus grandes actions de ce monde ne sont que des rêves à moitié réalisés, et il suffit qu'on soit resté dans le bon chemin pour que quelques écarts vous soient pardonnés. Je crois que devant la postérité l'école libérale se trouvera, en somme, en assez bonne posture. Dès aujourd'hui il est possible de conserver à son égard l'indépendance de notre pensée sans lui refuser une justice qui lui est due. A bien prendre d'ailleurs, l'ingratitude envers les écrivains de l'école libérale finirait à la longue par devenir une confession personnelle; car de révolution en révolution tout le monde se trouvera bientôt, à son temps et à son heure, avoir été libéral. Il est difficile qu'il ne se soit pas rencontré dans la vie d'un homme un jour où il ait eu besoin de faire appel à la liberté pour soutenir des opinions même contraires à la liberté. Ce

jour-là cet homme aura lutté contre une oppression quelconque; il aura demandé des témoins, des juges, et le grand jour de la publicité : il aura été libéral. Ce n'est donc pas trop dire que d'affirmer que depuis soixante-dix ans, toutes les opinions ont été contraintes de rendre à la liberté cet involontaire et pénible hommage. On peut se mouvoir bien aisément sur le terrain que cet hommage laisse à l'indépendance de notre esprit. On peut différer de sentiment avec de grands esprits sur les avantages de la politique de résistance, trouver que l'école libérale n'a pas, pour une école née de la philosophie et des lettres, donné à la question religieuse sa véritable place dans les préoccupations de ce temps, qu'elle a trop compté sur le mécanisme des institutions libres, et s'est trop peu souciée de ce qui les fonde sur le roc, les mœurs et la religion; mais méconnaître les services qu'elle a rendus à la pensée, c'est, nous le répétons, se condamner soi-même; car on ne saurait mépriser des opinions qu'on a partagées, sans se mépriser soi-même. Par cela même qu'on a eu honnêtement une opinion, on doit, après l'avoir quittée, la respecter chez les autres. Qui que nous soyons, l'école libérale a, si j'ose le dire, mis notre esprit à cheval : elle peut être responsable de quelques-unes de nos chutes; elle ne l'est pas de nos défaillances.

M. le duc de Broglie a su se faire une place à part parmi les hommes qui appartiennent à cette école. Peu soucieux, sauf à quelques moments de sa carrière publique, de faire savoir à notre génération quels titres sérieux il possède à son admiration et à son respect, il s'est décidé avec peine à laisser publier une partie de ses écrits et de ses discours; faible portion de ce qu'il a si bien appelé lui-même « ce libre échange entre la politique et les lettres » qui restera un des traits remarquables de notre époque. Si nous voulions, dès l'abord, faire la part de la critique, nous trouverions que M. de Broglie a un peu manqué envers son temps de charité intellectuelle : il devait au public une dîme un peu plus forte sur son bien. Quand, par un heureux privilége, on se trouve avoir de notre temps des opinions profondément méditées sur les deux problèmes qui resteront au fond du creuset intellectuel de ce siècle, je veux dire la religion et la question sociale, on en doit compte à ses contemporains; car c'est de religion que nous sommes pauvres; c'est d'une saine économie politique que nous avons soif. Or, tout le monde ne sait pas que M. le duc de Broglie élève depuis trente ans à la démonstration du christianisme un monument qui sera, nous le croyons, l'arsenal de la controverse de l'avenir. Tout le monde ne sait pas qu'il a été de moitié dans les grands travaux de l'illustre Rossi sur l'économie politique, et que les livres de cet homme d'Etat

ont été causés avec lui avant d'être écrits. Les amis de M. de Broglie le savent, et c'est ce qui explique l'ascendant particulier qu'il exerce sur un milieu intellectuel qui n'est pas habitué à se payer de fausse monnaie. Je crois qu'en lisant avec soin les trois volumes qui viennent d'être publiés sous son nom, on pourra se rendre compte en partie de cette situation exceptionnelle. Personne, en effet, n'a mis plus de lui-même, plus de son caractère, plus de sa dignité dans la vie publique; personne n'a mieux prouvé par son exemple que le libéralisme n'est pas seulement une opinion de l'esprit, mais une vertu du cœur. M. le duc de Broglie apportait, il est vrai, dans la politique, des avantages de situation qui rendent l'indépendance plus facile, mais qui n'en diminuent pas le mérite; car l'attrait du pouvoir n'est au-dessous d'aucune situation, et la dignité de la vie privée ne suffit pas toujours à désintéresser de la passion de gouverner ses semblables. Pour M. de Broglie, l'exercice du pouvoir n'a jamais été qu'un devoir à remplir dans la vie, et il est rare qu'on se passionne pour un devoir. Il est difficile de saisir, dans sa vie publique, un moment où il n'ait pas paru déposer avec joie un fardeau qu'il ne trouvait pas cependant trop lourd pour ses épaules. C'est que déjà, à l'époque où M. le duc de Broglie était ministre, sa pensée n'était plus contenue tout entière sous les voûtes sonores des assemblées délibérantes; elle habitait des sphères plus élevées:

Edita doctrina sapientum templa serena.

Quand l'esprit s'est arrêté pendant quelque temps dans ces demeures supérieures, il ne prête plus qu'une oreille distraite aux bruits du dehors. Dans le salon des affaires étrangères, M. le duc de Broglie songeait peut-être au *poêle enfumé* dans lequel s'enferma Descartes, à la cellule dans laquelle Spinosa polissait des verres pour subvenir aux besoins de sa modeste vie.

Aucun des morceaux publiés dans les trois volumes que nous avons sous les yeux ne peut donner la mesure exacte des facultés de cet esprit supérieur. Ce sont des articles; ce sont des discours, c'est-à-dire des œuvres de circonstance d'un esprit qui était au-dessus des circonstances et qui ne leur devait rien, par conséquent, de cette excitation passagère, dans laquelle l'homme se trouve quelquefois au-dessus de lui-même. Il suffit cependant de lire un seul de ces articles ou de ces discours pour se rendre compte des procédés consciencieux de l'auteur. M. de Broglie n'a jamais abordé une question, sans en épuiser la matière. Ses articles sont des traités, ses discours sont des démonstrations. Personne ne paraît sentir, comme

lui, la responsabilité qui incombe à l'homme qui parle en public. Il se place, en face des questions, comme un jury délibérant sur la vie ou la mort d'un être humain, et il ne les abandonnera pas, avant que toutes les faces en aient été consciencieusement éclairées. Il semble que toute la vie publique de M. le duc de Broglie ait gardé l'empreinte de cette séance solennelle, où il prit siége pour la première fois à la chambre des pairs, et où il partagea avec deux de ses collègues seulement l'honneur d'un vote de clémence pour l'infortuné maréchal Ney. Cette leçon d'indépendance donnée par un jeune pair à tout un parti irrité, M. de Broglie n'a cessé de la donner à son temps. Le libéralisme est le tempérament même de son intelligence. Personne n'a à un plus haut degré la conscience de l'esprit. C'est assez dire qu'il ne faut pas chercher dans ses écrits l'agrément qu'on attend d'une lecture facile et rapide. M. de Broglie nous demande toute notre attention pour nous persuader de ce qu'il a cherché avec toute la sienne. Vous serez obligé d'épuiser avec lui toutes les objections, d'entrer sur ses pas dans les opinions de ses adversaires, de les suivre dans tous leurs détours, et de leur rendre justice. Parfois même, le lecteur a quelque peine à le suivre dans les détours méthodiques de sa démonstration : on pourrait comparer souvent sa pensée à ces attelages de huit chevaux, dont les premiers sont si loin du cocher, qu'on comprend difficilement comment il les dirige. Ce n'est pas que le raisonnement de M. de Broglie se poursuive avec une inflexible logique. Ce qui caractérise son esprit, c'est plutôt la rigueur que la logique. Le tissu de ses démonstrations est ferme et solide. Il donne à la pensée la sécurité d'une recherche complète et désintéressée, plutôt que la satisfaction d'un syllogisme inattaquable. J'avoue que, dans les matières politiques surtout, où tant de prémisses peuvent être contestées, je suis plus sensible à la rigueur et à la solidité qu'à la logique. Les idées accessoires valent souvent mieux, en politique, que les théories. Elles nous apprennent toujours quelque chose ; il y a beaucoup à apprendre dans ces trois volumes d'écrits de circonstance, et je ne sache pas qu'on puisse faire de plus grand éloge à un écrivain.

Si philosopher est, avant tout, comprendre bien ce qu'on dit et le faire comprendre aux autres, le morceau qui ouvre ce recueil est, au plus haut degré, de la bonne et sérieuse philosophie. Je ne dirai pas absolument que la question de l'existence de l'âme y est définitivement résolue ; mais elle est placée sur son véritable terrain, débarrassée des puériles objections qui se dressent tous les jours contre elle. D'ailleurs, comme le dit excellemment M. de Broglie : « Un système philosophique a la pré-

tention d'expliquer ce dont il traite ; il n'a même pas d'autre but, et ne peut avoir d'autre mérite. Aussi pour le miner et en venir à bout, il n'est pas nécessaire de rien mettre à la place, il suffit de montrer qu'il renferme des conséquences irrémédiables, des absurdités plus ou moins choquantes. Cela prouvé, l'affaire en est faite. Une croyance universelle n'a la prétention de rien expliquer ; elle est parce qu'elle est, parce que sur tel sujet donné, force est que l'homme croie quelque chose, et qu'il croit ce qui lui semble clair, évident, manifeste. Si vous vous contentez de proposer, contre une telle croyance, des difficultés, des objections, d'indiquer des embarras, voire même des contradictions, vous n'avancerez à rien ; ces difficultés, ces objections, en les supposant plausibles, demeureront pour les savants un objet de curiosité, pour le public elles seront comme non avenues. » Il y a, dans ces sages paroles, plus qu'une leçon de convenance et de bonne discussion ; il y a une revendication et une légitimation de tous les moyens de connaître qui ont été donnés à l'homme, et au nombre desquels nous espérons que la philosophie de l'avenir voudra bien comprendre le bon sens. C'est au bon sens que Descartes faisait appel au début du *Discours de la Méthode ;* c'est au bon sens que doit, après tant d'écarts, revenir l'école cartésienne. Il est clair qu'une démonstration complète telle que celle nous avons sous les yeux, laisse encore subsister plus d'une donnée du problème, puisqu'elle n'explique pas plus comment la volonté se transmet aux organes, que le matérialisme n'explique comment les sensations deviennent des idées ; mais il ressort de cet exposé complet une lumière qui satisfait l'esprit, et qui lui donne une pleine et entière sécurité. On a devant soi une armée bien disciplinée de raisonnements : chaque membre en est individuellement facile à vaincre ; l'ensemble défie l'ennemi.

Les mêmes qualités, avec plus d'ampleur et d'abondance encore, se retrouvent dans le travail *sur le droit de punir*. Peut-être peut-on reprocher à l'écrit philosophique dont nous venons de parler d'être l'œuvre d'un juriste au moins autant que celle d'un philosophe. Dans l'écrit sur le droit de punir, le philosophe donne sa main au juriste, et il résulte de cette alliance rare d'aptitudes diverses quelque chose de solide et de complet qui épuise le sujet. Ce ne sera pas faire injure à l'écrivain que de lui dire qu'on y sent aussi l'homme d'Etat. M. le duc de Broglie a la conscience qu'il peut être appelé un jour en présence de ses propres principes, et qu'il ne lui appartient pas de jeter des fleurs de rhétorique sur un si grave sujet. Il déclare qu'il n'y a à ses yeux rien de radicalement illégitime dans l'application de la

peine de mort, mais qu'elle présente de grands dangers, et qu'elle est sujette à de graves erreurs. Il est partisan de l'abolition, mais il pense qu'il faut tenir compte des préjugés et y arriver progressivement. Je ne saurais en vouloir à l'homme d'Etat de cette conclusion prudente; mais je ne puis m'empêcher de penser que peut-être jamais une grande réforme ne se serait accomplie dans ce monde, s'il avait toujours fallu tenir compte des préjugés. Le progrès ne consiste pas à attendre que le fruit soit mûr pour le cueillir. « A mesure que l'esprit humain s'éclaire, dit M. de Broglie, à mesure que la civilisation avance, il se découvre à nous d'instant en instant des illégitimités que la violence, ou l'erreur, ou l'ignorance ont introduites dans l'ordre social, et que le temps y a consacrées; par le progrès des mœurs et de la raison, des choses légitimes à certaines époques perdent peu à peu ce caractère; il en sera de même à jamais. Reconnaître ces illégitimités, composer, tant bien que mal, avec elles, les supporter aussi longtemps qu'il est nécessaire pour en préparer et en assurer la ruine, ne les accepter jamais ni à aucun prix, les conquérir l'une après l'autre, voilà le pain de chaque jour que l'homme d'Etat qui se respecte est tenu de gagner à la sueur de son front. » Voilà de nobles et sérieuses paroles. Le défaut de l'école libérale a été de rester souvent en deçà de ce sage programme : elle n'a pas toujours su discerner le moment auquel le préjugé peut-être enlevé à la pointe de l'épée; elle a eu surtout bien souvent le tort d'élever à la hauteur d'un principe ce qui n'est qu'une sage règle de conduite. Le juste milieu dont elle s'est piquée, doit être un juste milieu dont les extrémités se déplacent et non le centre de l'inertie. C'est ainsi qu'elle a laissé échapper, par un peu trop de lenteur, la gloire d'avoir mené à bonne fin la question de l'esclavage. Je ne crois pas qu'il soit possible de présenter à une assemblée délibérante un travail plus beau, plus complet et plus pratique que le rapport de M. le duc de Broglie sur l'esclavage dans les colonies françaises. Un peu plus, et la révolution de 1848 n'eût pas eu l'honneur de balayer d'un seul coup cette iniquité séculaire. Cela ne veut point dire que tout progrès demande une révolution; mais cela veut dire que les préjugés s'enracinent bien loin de s'affaiblir par l'usage, et qu'il y a devoir pour l'homme d'Etat même le plus prudent de discerner le temps où il faut les attaquer de front. En ce qui concerne spécialement la peine de mort, je me permettrai d'aller, même en principe, plus loin que M. le duc de Broglie. L'exercice de la peine de mort, quand elle est autre chose que l'application de la loi du talion, suppose dans la société qui la permet une ferme croyance à l'immortalité de l'âme. Le droit

chrétien, en livrant le corps au bourreau, prétendait bien sauver l'âme du coupable. Une société dans laquelle cette croyance est ébranlée doit frémir des erreurs qui menacent la justice humaine. L'application de la peine de mort, pour sortir du domaine sauvage de la défense personnelle, suppose une idée très élevée et très religieuse des droits de l'Etat. Une société d'actionnaires n'exerce pas sur ses membres le droit de vie et de mort : en exécutant un homme, elle ne peut que l'abattre comme un animal malfaisant. Le frapper dans sa fortune et dans sa liberté, c'est déjà beaucoup de la part de ce gérant responsable qu'en pareille doctrine on appelle l'Etat.

Je voudrais pouvoir parler avec détail de l'écrit de M. le duc de Broglie *sur la juridiction administrative*, travail parfait de tout point, et qui simplifie beaucoup cette grave question, en enlevant au contentieux administratif la plupart des questions qu'il se réserve, pour les rendre aux tribunaux ordinaires. Mais j'ai hâte d'arriver à la partie la plus importante de cette publication, je veux dire les discours politiques de M. le duc de Broglie. Je ne rappellerais d'ailleurs rien à personne en parlant de ce brillant discours de réception à l'Académie française, dont la péroraison restera un des beaux morceaux de l'éloquence française, et je ne puis que signaler au lecteur ce spirituel article sur *Othello* et l'art dramatique français en 1830, qui permet de mesurer l'intervalle qui sépare, au point de vue intellectuel, le temps où le public se partageait entre Racine et Shakespeare, et celui où il se partage entre M. Augier et M. Veuillot.

Les discours politiques de M. le duc de Broglie pourraient se ranger sous deux chefs : politique de discussion et politique d'action. Sous la Restauration, ce sont les grands principes du gouvernement constitutionnel qui sont en jeu. M. de Broglie est dans l'opposition, opposition aussi ferme que peu systématique. Quelques années plus tard il est ministre ou associé à la politique d'un ministère ; il a des actes à défendre plutôt que des principes. Eh bien! tout lecteur de bonne foi en conviendra, entre l'homme de l'opposition et l'homme de gouvernement, entre l'homme de principe et l'homme d'action, il n'y a pas trace de variation et de contradiction. L'homme d'Etat se souvient qu'il a été un publiciste, et le publiciste n'a jamais oublié qu'il pouvait devenir un homme d'Etat. Nous qui avons eu le bonheur ou le malheur de ne point participer aux luttes mémorables de ce temps, nous préférons naturellement le temps de la discussion et des principes, nous nous reportons plus volontiers, par un mélancolique retour sur nous-mêmes, au temps où les éléments du système constitutionnel étaient contestés, et où tant de voix élo-

quentes se levaient pour les défendre. Le réveil auquel nous assistons verra-t-il des luttes aussi brillantes, ou la grosse cloche du suffrage universel avertira-t-elle seule les gouvernements de leurs dangers? nous l'ignorons, en souhaitant que nos propres batailles nous désintéressent un peu de ce passé, qui, faute de vie personnelle, nous semble si actuel et si palpitant. Nous n'aurons plus à discuter sans doute les lois du sacrilége et du droit d'aînesse; mais nous souhaitons que les adversaires de la loi de sûreté générale retrouvent quelque chose du langage que parlaient alors M. Royer-Collard et M. le duc de Broglie. Le discours sur le droit d'aînesse est, à notre sens, un chef-d'œuvre de discussion politique. Le philosophe, l'historien, l'économiste, interviennent tour à tour dans le débat, et leurs arguments sont pesés et équilibrés avec une bonne foi et une fermeté merveilleuses. Royer-Collard seul a eu, comme M. de Broglie, de claires perceptions des conditions de la société moderne, et encore se tenait-il à une telle hauteur au-dessus du détail des questions qu'il laissait la tâche entière à ceux qui voulaient parcourir le chemin dans toute son étendue. J'avoue que parfois cette sérénité parfaite de l'orateur, au milieu de passions si violentes, m'étonne et m'intimide. Je me surprends à croire que le cœur de l'homme d'Etat se ferme à l'entraînement des passions généreuses; mais je me souviens bientôt de la mâle indépendance qui a dicté le vote de M. de Broglie dans le procès du maréchal Ney, et de l'accent pénétré avec lequel il a défendu sa conduite à l'époque de la révolution de 1830. De tels actes parlent par eux-mêmes, et la sérénité de l'orateur ne suffit plus à voiler à nos yeux les émotions de sa conscience.

La plupart des discours prononcés par M. le duc de Broglie de 1830 à 1848 se rapportent à des questions de politique étrangère. Il faut en excepter le discours sur les lois de septembre, qui est resté dans la mémoire de ceux qui l'ont entendu comme un des triomphes oratoires de cette époque. Admirable commentaire d'une loi qui avait peut-être besoin d'être ainsi défendue, cette éloquente apostrophe conservera toujours une supériorité bien frappante sur tant d'autres apologies intéressées des lois restrictives de la liberté. L'honnête homme indigné, qui parlait ainsi, ne demandait à couvrir son souverain que pour se découvrir lui-même. Il appelait sur la tête des ministres les haines qui voulaient frapper plus haut. Il ne demandait pas le silence, il demandait le respect. Les lois de septembre peuvent être blâmées, sans que la responsabilité morale de celui qui les a présentées en souffre la moindre atteinte. Qui ne sait d'ailleurs, qu'après trente années de liberté ou de gouvernement populaire, la France

recevrait aujourd'hui les lois de septembre comme un bienfait? Sauf un excellent rapport sur la liberté d'enseignement, les autres discours de M. le duc de Broglie entrent dans le vif des questions de politique étrangère, dont l'écho tout au moins est venu jusqu'à nous. Aucun document contemporain ou postérieur ne nous met donc mieux à même de juger si M. de Broglie a eu raison, dans son discours de réception à l'Académie française, de rendre à la politique du gouvernement qu'il a servi un éclatant hommage d'indépendance et de loyauté.

J'avouerai volontiers que, sans jamais suspecter les intentions d'hommes qui ont fait leurs preuves d'honnêteté et de patriotisme, je me suis souvent senti ébranlé par l'unanimité et la persistance des rancunes populaires contre la politique du gouvernement de Juillet. Ce n'est pas qu'on puisse prêter la moindre attention à des accusations ridicules qui déshonorent ceux qui se les permettent plus que ceux qu'elles atteignent. Il ne viendra jamais à l'idée d'un homme sensé qu'un gouvernement honnête soit volontairement humble et courbé devant l'étranger. On peut trouver toutefois que la monarchie de Juillet, trop occupée de vivre (ce qui, du reste, est pour un gouvernement une préoccupation fort légitime), a trop souvent assoupi des différends qui auraient pu devenir des triomphes. M. de Broglie n'a pas craint de dire lui-même : « Les gouvernements doivent être loyaux, sincères, exacts observateurs de leur parole; j'en suis d'avis plus que personne; mais dupes, ils ne doivent pas l'être. Or, je puis me tromper; mais, à mon avis, c'est être quelque chose de plus que loyal de se croire tenu envers les autres à ce dont ils ne s'estiment pas tenus envers nous, de recevoir, de leur part, sous forme d'actes ou d'arguments, une monnaie qu'ils nous refusent ensuite lorsque nous la leur offrons. » Eh bien! cette monnaie d'échange, l'Europe l'a refusée pendant dix-huit ans à la France. L'Europe a traité la monarchie de Juillet comme un gouvernement révolutionnaire, et la révolution de 1830 s'est trouvée à la fois trop populaire pour être aimée des rois, et trop conservatrice pour s'en faire craindre. Tant que l'ébranlement qu'elle causait dans l'Europe l'a rendue redoutable, les souverains ont eu pour elle une malveillance mêlée de respect. Ce fut le beau temps de la politique d'abstention qui valait mieux que toutes les alliances; c'est celle, qu'après Casimir Périer, défendit et pratiqua M. de Broglie. Quand les rois ont vu ce gouvernement se fonder péniblement au milieu des factions qu'il combattait, la malveillance a subsisté, mais la crainte a disparu. Ainsi le gouvernement de Juillet n'a recueilli en Europe ni le bénéfice de son origine ni celui de sa durée. L'Europe avait encore

le souvenir de la victoire de 1814, et la France ne savait pas encore à quel point elle s'était relevée de sa défaite. Le gouvernement de Juillet s'est trouvé ainsi pour l'Europe l'incarnation nouvelle de la révolution française, tandis qu'il essuyait à l'intérieur le reproche d'être l'ennemi de cette révolution. Triste condition de tout ce qui est équitable et modéré ici-bas. « En cas de guerre, s'écriait M. le duc de Broglie à la chambre des députés, la France n'est pas seulement exposée comme les autres Etats à des mouvements rapides d'invasion, elle l'est aussi à des coalitions formidables; c'est son danger en même temps que sa gloire. » M. de Broglie disait aussi à la même époque : « Quand le mot guerre est prononcé, le gouvernement russe pense à la Pologne ; le gouvernement autrichien songe à l'Italie ; le gouvernement prussien voit se lever devant lui le fantôme de l'unité allemande. Toutes les puissances du second ordre, en Italie, se serrent contre l'Autriche ; toutes les puissances du second ordre, en Allemagne, se serrent contre la Prusse. » La politique ancienne, celle de Richelieu et de Louis XIV, aurait largement exploité ces terreurs; si la politique nouvelle répudie ces moyens immoraux, au moins le gouvernement de Juillet devait-il se prévaloir du service qu'il rendait à l'Europe, en empêchant le torrent de se déchaîner. Quelque chose a donc manqué à cette politique pour être comprise de la majorité des esprits. Les hommes d'Etat de cette époque se sont contentés de tâcher d'avoir raison, et de prouver aux chambres et à l'Europe qu'ils avaient raison. L'Europe écoutait et passait outre. La France protestait et ne voulait pas sacrifier la paix à ces rancunes odieuses. La révolution de 1848 s'est chargée de faire payer à l'Europe le prix de cette indigne malveillance. Elle a fait comprendre à quel point l'ordre européen était solidaire de l'ordre qui régnait en France. Il était bien juste que la France profitât la première de la réaction qui a suivi cet ébranlement universel. La première, elle a rétabli l'ordre aux dépens de la liberté, et elle s'est trouvée en face de l'Europe tiraillée par des dissensions intestines, précisément dans la situation où l'Europe absolutiste se trouvait en face d'elle le lendemain de la révolution de 1830. L'établissement des monarchies constitutionnelles dans toute l'Europe leur rendra de jour en jour la guerre plus difficile, et ce sera justice, si, par un retour possible des choses d'ici-bas, la France prend sa revanche complète des dédains de la sainte alliance. La France n'aura désormais toute l'Europe à ses frontières que lorsqu'elle aura mérité de l'avoir.

Qu'a-t-il donc manqué au gouvernement de juillet pour recueillir, lui aussi, le prix de ses efforts? Il ne lui a manqué que la durée. Qui donc, si ce n'est la monarchie constitutionnelle, a

fait envier aux peuples les bienfaits d'un gouvernement libre? En vérité, les partisans de ce régime déchu sont bien modestes. Il semblerait, quand on défend la liberté parlementaire, qu'on parle au nom d'idées surannées, que leur âge seul peut rendre encore respectables. Anciennes idées! anciens partis! nous objectent nos adversaires. Puis, je le demande, où donc trouverez-vous aujourd'hui plus de jeunesse réelle, plus de généreuse activité que dans les monarchies constitutionnelles. Regardez autour de vous, et comptez combien il y a encore en Europe de nations qui ne tiennent à honneur de marcher sous l'étendard de la liberté constitutionnelle. Il y a soixante-dix ans, l'Europe tout entière dormait sous le sceptre des rois absolus, et l'Angleterre donnait en vain depuis plus d'un siècle au monde le spectacle de ses grandes institutions libérales. La révolution française éclate, et oppose à ces souverainetés vermoulues la souveraineté de sa raison. Ses excès font reculer dans le despotisme la liberté naissante, et l'Europe reste sourde à cet appel violent qu'elle ne comprend pas. Il a fallu trente années de gouvernement libre pour dessiller les yeux des peuples, et pour gagner la cause de la liberté. L'école libérale peut se contenter de ce succès. Comment se fait-il donc que cette présomptueuse chimère ait consolidé ou délivré tous les peuples qui lui ont donné asile? A qui fera-t-on croire que les peuples libres courent à leur perte? Est-ce le bon ou le mauvais génie de la Belgique qui s'affermit tous les jours dans une liberté inaugurée avec la révolution de 1830? Est-ce l'heure de sa décadence qui a sonné pour le Piémont, le jour où le roi Charles-Albert a proclamé le statut constitutionnel? Est-ce le vertige du mal qui rajeunit la catholique Espagne, ébranle l'antique féodalité germanique, soutient les chambres prussiennes, et infuse un sang nouveau dans les veines des Hapsbourg? En voyant le chemin qu'a fait en quarante ans la liberté parlementaire, je ne vois pas qu'il y ait lieu d'être pour elle si humble et si modeste. C'est une aventurière qui s'est fait une assez belle situation dans le monde. Si les idées libérales, après avoir fait le tour du monde, semblent enfin vouloir revenir à leur berceau, c'est encore à cette phalange de nobles esprits, qui compte M. le duc de Broglie pour un de ses chefs, que l'honneur en reviendra. Il avait donc bien raison de terminer son discours de réception à l'Académie française, par cette noble parole de l'empereur Sévère : « *Laboremus* (travaillons). » Il n'y a pas de labeur inutile dans ce monde, et M. de Broglie pourra voir que notre génération a fait son profit d'une parole qui portait peut-être avec elle un peu de découragement.

EDMOND DE GUERLE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

—

L'Oraison chrétienne ou la Prière du coeur, par *J.-Aug. Bost.*
Brochure in-18. Genève, Beroud.

Simples pensées sur la foi, par *J.-Aug. Bost.*
Brochure in-18. Genève. Beroud.

Ces deux petits livres abordent deux des sujets les plus vastes et les plus souvent traités dans le champ de la pensée chrétienne. Comment être complet en de pareilles questions? et comment être neuf? Les opuscules que nous avons sous les yeux n'ont ni l'une ni l'autre de ces prétentions. Ceux qui y chercheraient des aperçus nouveaux, frappants, ingénieux, seraient déçus; ceux qui leur demanderaient la solution de toutes leurs difficultés comme à des traités méthodiques sur la matière, le seraient plus encore. Nous ne reprocherons donc pas à l'auteur d'avoir été si incomplet; il nous répondrait qu'il a voulu l'être. Nous pourrions tout au plus nous plaindre un peu de l'apparent désordre dans lequel nous sont présentés ces fragments, et si l'on nous objectait que leur nature même repoussait tout arrangement systématique, nous oserions prétendre que dans un livre grand ou petit qui veut prouver quelque chose, on a le droit de chercher un fil conducteur. Il en est un pourtant, à défaut d'autre, qui mène le lecteur sans fatigue à travers ces pages, c'est le sentiment chrétien qui les pénètre. Si l'intelligence se perd parfois et cherche un lien logique qui manque, si même elle se plaint vivement de la faiblesse de certains arguments, l'âme chrétienne est généralement satisfaite; à défaut d'une méthode rigoureuse dans l'ordre des idées, elle trouve, elle pressent tout au moins cette logique supérieure, celle des expériences intimes accomplies dans le sanctuaire de la conscience, véritable logique en définitive qui se moque de la logique, comme la véritable éloquence, d'après Pascal, se moque de l'éloquence.

Matth. Lelièvre.

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le Bulletin se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis et C^e^, rue de Rivoli, 174.

REVUE DU MOIS.

—

Paris, 14 juin.

Le résultat des dernières élections. — La lettre électorale de quelques évêques. — Le parti féodal en Prusse. — La grande députation des chrétiens évangéliques à Madrid. — Le bill des chapelains catholiques pour les prisons en Angleterre. — Les grandes réunions de mai à Londres. — Les synodes des Eglises libres en Ecosse et en Suisse. — L'homme-singe, de M. Vogt. — Libéralité des chrétiens de l'Amérique du Nord pour la France. — La prise de Puebla.

La cause de la liberté a remporté un grand triomphe, en France, aux élections qui viennent de se terminer. On a beau s'efforcer d'en atténuer la portée, après avoir tout fait d'avance pour l'exagérer, en donnant aux votes de l'opposition une signification antidynastique qu'ils ne pouvaient avoir; le pays et l'Europe savent très bien ce que vaut cette éclatante manifestation de l'opinion libérale à Paris et dans les grandes villes. Quand on songe aux difficultés exceptionnelles que l'opposition rencontrait dans la législation qui a pris soin de lui lier les mains à l'heure de la lutte, son succès apparaît vraiment considérable et dépasse tout ce que nous attendions. Il nous réjouit d'autant plus qu'il n'a rien de factieux, qu'il exprime seulement de la part des classes qui, après tout, sont toujours le plus sûr appui des gouvernements un ferme désir d'obtenir enfin l'achèvement promis de la constitution et le retour complet et sincère aux conditions élémentaires d'une liberté véritable. Ces classes ne veulent point de révolutions nouvelles, mais elles croient que le plus sûr moyen de les éviter c'est que le pays soit appelé à contrôler ses propres affaires.

Tous les moyens employés pour empêcher ce vœu de s'exprimer par l'élection d'hommes qui en fussent comme la personnification, n'ont fait que le rendre plus énergique. En vain on a couvert les murs de proclamations ministérielles qui prenaient à partie les candidats libéraux comme s'ils commettaient un délit en se présentant aux suffrages de leurs concitoyens; en vain on a évoqué tantôt le fantôme des vieux partis, tantôt le spectre rouge; en vain le *Constitutionnel* s'est glissé sous toutes les portes cochères et a répandu partout ses diatribes, heureusement signées d'un nom qui rappelle un des tours les plus prestes de la haute voltige poli-

tique. Le mouvement libéral dont le flot montait tous les jours n'a reçu de tous ces efforts qu'une impulsion plus décidée. Nous remercions pour notre part le préfet de la Seine d'avoir posé la question électorale à Paris de manière à l'élever singulièrement. Bien que nous trouvions étrange que le premier magistrat de la cité cherche à discréditer les honorables citoyens qui remplissent un devoir et usent d'un droit incontestable en se présentant aux suffrages, bien que ce blâme anticipé infligé par l'administration à ceux qui peuvent être appelés à la juger soit difficile à justifier à quelque point de vue qu'on se place, — si ce n'est à celui des intérêts de l'opposition qu'il favorise largement, — nous sommes satisfaits que la question électorale ait été posée dans ces termes :

« Paris, disait cette fameuse proclamation, est le siége d'intérêts immenses qui ne sauraient s'accommoder d'agitations politiques. Le gouvernement recommande de préférence à vos suffrages des candidats connaissant bien vos intérêts. Habitants de Paris, qui que vous soyez, propriétaires ou rentiers, industriels ou commerçants, ouvriers ou patrons, ne vous souvient-il plus du temps où, lorsque la voie publique était paisible, des crises ministérielles, presque incessantes, jetaient la panique dans les transactions, dépréciaient toutes les valeurs? Regrettez-vous cette époque? Dans ce cas, votez pour les grands orateurs. Efforcez-vous, avec eux, de remonter le courant du présent siècle, qui s'éloigne des vaines paroles et qui va aux choses positives.

Ces paroles sont significatives; elles reviennent à demander à Paris s'il préfère les intérêts matériels aux préoccupations de la liberté; c'est en politique le choix à faire entre le noble héritage des pères et le plat de lentilles d'Esaü, entre l'abandon effréné aux intérêts matériels et ce droit d'aînesse dans la cause de la liberté, honneur et péril de notre grande cité, avec ce qu'il coûte mais aussi avec ce qu'il vaut. On sait quelle a été la réponse de Paris; elle a pour nous une grande valeur au point de vue le plus élevé. Paris a pensé qu'il pouvait, sans être ingrat pour tout ce qu'on a fait pour l'assainissement de ses rues, se préoccuper aussi de son assainissement moral compromis précisément par un excès de préoccupations matérielles et par le goût trop exclusif des *choses positives*. Il a pensé qu'une liberté obtenue valait bien un boulevard ouvert et que la hausse de l'esprit public avait autant de prix que celle de la bourse, d'autant plus que celui qui cherche et veut la vraie liberté obtient les autres choses par-dessus, même les choses positives dont on fait tant de fracas. Si un contrôle plus sérieux peut contribuer à empêcher quelqu'une de ces lointaines expéditions qui dépensent l'or et le sang du pays pour des résultats très incertains, dont l'importance nous échappe, c'est bien une *chose positive*. C'en est une aussi que de faire disparaître de nos codes une loi comme celle de la sûreté générale qui, certainement, ne survivra pas à cette législature. Ce n'est pas un résultat à dédaigner que d'obtenir du pouvoir suprême, dont les manifestations directes ont toujours été libérales ces derniers temps, l'affranchissement de la presse, et peut-être cette responsabilité ministérielle qui est le seul mode connu jusqu'ici d'intéresser un pays à la direction de ses propres affaires.

Toutes ces améliorations, qu'il est permis d'espérer dans l'intérêt du

gouvernement comme dans celui de la liberté, se traduiraient en chiffres ronds au bénéfice des contribuables. Les paroles qui aideront à cette transformation, si elle a lieu, ne seront donc pas en opposition avec *les choses positives* et ne seront pas si vaines qu'on veut bien le dire. Ne rabaissons pas les dernières élections. Maintenons que, mis en demeure de décider s'il lui suffit de gagner beaucoup d'argent et de devenir la plus magnifique auberge de l'Europe pour les riches oisifs qui le préfèrent silencieux et endormi, Paris a répondu qu'il aimait encore mieux la liberté que l'opulence et le plaisir, et il l'a fait pacifiquement, constitutionnellement, sans mettre un instant en cause le gouvernement qui le régit, sans impatience mais sans faiblesse, avec un ordre admirable. Nous sommes assurés que ce résultat est aussi utile au pouvoir qu'au pays; car les gouvernements ne doivent rien tant désirer que d'obtenir des renseignements certains sur la marche de cette opinion publique qui, d'après eux, mène le monde. Le plus sûr moyen de le diriger n'est-ce pas de suivre prudemment ce qui le mène? Pour notre part et à notre point de vue spécial, nous sommes heureux d'avoir appris que ce que M. le préfet de la Seine a si justement appelé le courant du présent siècle n'a pas encore emporté notre génération.

Ne nous endormons pas sur un succès encore très partiel. Acceptons franchement les conditions qui nous sont faites dans l'état présent du pays; montrons-nous toujours plus indifférents sur les questions de pure forme gouvernementale, pour insister d'autant plus sur la question de fond, sur l'établissement régulier de la liberté en France, et pour cela tâchons de la bien comprendre. Sans doute il faut reconquérir ce que nous avons appelé l'instrument libéral, c'est-à-dire un droit de discussion et de contrôle plus étendu, mais il faut savoir qu'en faire si l'on ne veut pas avoir entre les mains un levier qui paraîtrait bientôt lourd s'il demeurait longtemps inutile. Ecarter de plus en plus nos préjugés révolutionnaires qui sont au fond les préjugés de notre race, nourris aussi bien sous l'ancienne monarchie que dans la France nouvelle; mettre, dans nos esprits tout d'abord, l'État à sa place et l'individu à la sienne; réagir de toutes nos forces contre la centralisation sans sacrifier l'unité politique, combattre le socialisme sous toutes ses formes et sous tous ses déguisements, aussi bien le vieux que le jeune, le combattre surtout quand il met la conscience religieuse en régie et brise ou amortit en elle le ressort intime de la vie morale; marcher toujours plus énergiquement dans cette voie ouverte devant nous par Tocqueville, et dans laquelle, à en juger par les circulaires des candidats libéraux, il semble que nous ayons fait quelques pas depuis dix ans : voilà la tâche actuelle des vrais amis de la liberté qui ont entre leurs mains l'avenir du pays. Cette tâche, il faut l'accomplir partout, au parlement, dans les grandes écoles publiques, dans la presse quotidienne et surtout auprès de ce peuple intelligent et généreux qui a donné dans ces dernières élections tant de preuves

de bon sens, et vers lequel nous devons nous tourner avec un amour fraternel. Au-dessus de tous ces devoirs il en est un sans lequel tous nos efforts seraient vains, c'est de faire cesser le divorce entre la religion et la liberté, c'est de communiquer, je ne dis pas seulement aux classes ouvrières mais à toutes les classes de citoyens, cet Evangile qui d'abord sauve les âmes et qui seul ensuite fait les hommes libres, dignes de l'être et capables de le demeurer, parce qu'il fonde la liberté dans la société humaine sur la soumission envers Dieu, et que du jour où il en a fait un devoir, il l'a rendue immortelle. Voilà le seul moyen connu jusqu'ici d'arrêter le courant du siècle qui va aux choses positives et qui, s'il nous entraînait définitivement, nous ferait échouer sur la plage maudite où nous rencontrerions tout ensemble le matérialisme et la servitude abjecte, deux hontes qui ne se séparent jamais.

Si nous souhaitons vivement que l'action de la religion se fasse sentir jusque dans le domaine de la politique, nous pensons qu'elle ne le peut utilement que tant qu'elle reste dans sa propre sphère et qu'elle exerce une influence toute morale. C'est pourquoi nous avons regretté l'intervention de quelques évêques français dans la question électorale. Qu'on nous comprenne bien; en tant que citoyens, ils ont tous les droits possibles. Nous comprenons et nous approuvons que les membres des divers clergés montrent en fait que le christianisme ne les rend point indifférents à la chose publique. Les questions de droit et de liberté sont aussi des questions de morale. Pour notre part, nous sommes enchanté de tout ce qui révèle aux diverses classes de citoyens le besoin qu'ils ont de la liberté pleine et entière pour l'ordre d'intérêts particuliers qu'ils représentent. Toutefois nous trouvons regrettable à un point de vue plus élevé que les divers clergés entrent dans l'arène politique avec la bannière de leur Eglise; c'est compromettre ce qui est éternel dans des intérêts terrestres et passagers, c'est donner à croire que la souveraineté populaire peut régler ce qui touche à la conscience et ce qui ne saurait dépendre des majorités. Il est absurde de faire voter sur ce qui est absolu par nature. En outre, les intérêts particuliers d'une Eglise priment facilement les intérêts généraux du pays, et les représentants décidément cléricaux ont chance de ne représenter que leur sacristie au plus grand détriment de la religion. N'est-ce pas ce qui ressort avec évidence de la lettre des évêques? Pour eux, il n'y a au fond qu'une question capitale, celle du pouvoir temporel du pape. A les entendre, voilà la condition électorale par excellence, si bien que tel homme arriéré sur tous les points devrait être préféré à un ami sincère et éloquent de la liberté générale, s'il est plus décidé en faveur du pouvoir temporel du saint-siége. Nous aurions en vérité une belle représentation nationale si elle était ainsi recrutée. Je sais que les honorables prélats invoquent en fort bons termes la liberté religieuse. Nous sommes avec eux pour la réclamer pour eux comme pour nous, et nous avons blâmé

les mesures qui ont entravé l'action de la Société de Saint-Vincent de Paul. Mais qu'il nous soit permis de leur faire remarquer qu'ils ont perdu l'année dernière, à pareille époque, une belle occasion de lui rendre un solennel témoignage. Qui ne sait que la liberté de conscience a été condamnée dans le document émané de la réunion des évêques à Rome au printemps de 1862? Tant qu'elle ne sera pas consacrée et reconnue au centre de la catholicité, elle ne pourra être invoquée ailleurs avec utilité par les représentants officiels de l'Eglise catholique. On aura toujours la crainte que ce qu'ils entendent par là se réduise à leur liberté, à la liberté du bien et de la vérité tels qu'ils les comprennent. Comment ne voient-ils pas qu'on ne peut pas réclamer en même temps la liberté religieuse et la souveraineté temporelle du pape, puisque celle-ci équivaut au maintien de la théocratie, et que le premier effet de la théocratie c'est d'anéantir la liberté de conscience. Ce n'est pas seulement à Rome, c'est encore dans tous les pays catholiques que la liberté religieuse est rendue impossible par le pouvoir temporel de la papauté. Qu'est-ce qui gêne en France la liberté de la religion? Qu'est-ce qui la met sous la main du pouvoir civil? Qu'est-ce qui empêche la libre réunion des conciles et la publication des bulles? C'est précisément le concordat, et le concordat est la conséquence du pouvoir temporel du pape. Demander à la fois la liberté religieuse et la souveraineté politique du saint-père, c'est demander l'effet sans la cause, c'est tomber dans une contradiction flagrante. Le ministre des cultes s'est chargé de le démontrer par sa lettre aux évêques. Au lieu de mettre en cause le pouvoir civil, ils feraient mieux de s'en prendre à eux-mêmes et à leur attachement à un régime qui n'a jamais produit que la servitude de l'Eglise, car l'ère de la vraie liberté religieuse ne commencera que quand on aura réalisé la belle formule de Cavour : « L'Eglise libre dans l'Etat libre. » L'Italie, à en juger par le dernier discours du roi, n'est pas disposée à renoncer à ce glorieux programme. On s'en apercevra bientôt.

L'état de la Prusse devient un grave sujet d'inquiétude. Nous n'avons pas à retracer l'enchaînement de fautes qui ont amené une crise dont l'issue est bien difficile à prévoir. Il semblait cependant aisé de fonder sur cette terre protestante un gouvernement sincèrement constitutionnel. Malheureusement le parti féodal y est arrivé à une exaltation d'autant plus tenace qu'il s'imagine défendre les droits de Dieu en même temps que ceux du roi. On trouve la trace de ce funeste mélange de la religion et de la politique dans le déplorable arrêté qui suspend la liberté de la presse. Celle-ci est accusée « d'avoir miné les bases de la vie politique régulière, *de la religion et de la moralité*, et la crainte de Dieu. » Est-ce que la plus sûre manière d'inculquer la crainte de Dieu à un peuple n'est pas de s'en tenir à la constitution que l'on a jurée? Défendre l'autel comme le trône par des lois d'exception qui sont de vrais coups d'Etat, c'est le désigner à l'animadversion des populations. Ils sont bien insensés les partisans du christianisme qui jouent à Berlin cette partie déjà tant

de fois perdue. Les prédicateurs et les professeurs courtisans sont à cette heure en Prusse les agents les plus actifs de l'incrédulité, quand même ils défendent l'orthodoxie la plus ombrageuse. Nous faisons des vœux ardents pour que ce déplorable malentendu cesse, et pour que les hommes de foi se montrent aussi des hommes de liberté.

Les prisons de Grenade viennent de s'ouvrir pour Matamoros et ses compagnons. La commutation de leur peine en celle de l'exil a été due en partie à la grande députation des chrétiens des diverses Eglises, qui s'est rendue à Madrid. La seule nouvelle de son départ a agi irrésistiblement sur l'opinion. Rien cependant n'a été gagné au point de vue du droit. La liberté de conscience est exilée d'Espagne avec les prisonniers de Grenade. Aussi la députation a-t-elle eu raison de ne pas croire sa mission terminée une fois la commutation de la peine obtenue, et de demander la grâce entière dans un document ferme et respectueux dont les termes et les signatures feront une impression durable même en Espagne. Décidément l'intolérance ne peut plus aboutir; elle a beau enfler la voix et menacer, elle ne peut supporter le soleil du dix-neuvième siècle, elle rentre bientôt dans son obscure retraite; elle est vouée à un ridicule avortement. Elle sera bientôt réduite à l'impuissance de sa fureur stérile. Nous avons entendu dire que chaque nouveau chemin de fer contribue à la détruire. Cela est vrai, non pas parce que l'industrie apporte nécessairement avec elle la liberté, mais parce que la pensée libérale qui a précédé les voies ferrées et qui est née dans la conscience chrétienne y prend des ailes pour franchir les frontières les plus fermées. Il se forme ainsi une irrésistible atmosphère européenne étouffante pour tout abus et toute contrainte religieuse. Le Dieu qui fait des flammes de feu ses ministres sait aussi se servir de la vapeur pour lancer à toute vitesse à travers le monde une vérité déjà conquise.

Le moment, il faut en convenir, serait mal choisi pour conserver quelques vieux restes d'intolérance dans le pays qui est la terre classique de la liberté religieuse. Or c'est ce qu'une portion du parti évangélique en Angleterre serait tenté de faire, par le plus inconcevable malentendu, à l'occasion d'un projet de loi sur lequel nous ne comprenons pas la diversité des opinions. Jusqu'ici, dans les prisons des comtés, nul chapelain catholique n'a été régulièrement admis pour offrir des secours religieux à ses coreligionnaires. Ceux-ci reçoivent jusqu'à présent les instructions du chapelain anglican, qui seul était salarié. On leur reconnaissait bien le droit d'avoir les instructions d'un prêtre, s'ils en faisaient la demande formelle, mais rien ne garantissait qu'ils en trouvassent un à leur portée. Le ministère a proposé un bill qui fait cesser cette anomalie, et d'après lequel des chapelains de leur culte seront donnés aux prisonniers catholiques qui sont en assez grand nombre dans les prisons de l'Etat. Conçoit-on qu'une mesure si conforme aux conditions les plus élémentaires de la liberté de conscience ait rencon-

tré une formidable opposition, et qu'on organise une agitation au cri de : *No popery*. — Le bill a été discuté très vivement à la chambre des communes. Un orateur a demandé si on voulait vraiment ouvrir les établissements de l'Etat à la religion qui persécutait Matamoros, à quoi il a été répondu qu'il y avait quelque chose de plus grave et de plus fâcheux, c'était de l'imiter et de pratiquer ses maximes intolérantes. Singulier moyen, en effet, de vaincre l'intolérance catholique que de l'importer en Angleterre. Le bill a passé à la chambre des communes, après quelques paroles énergiques de Bright, qui a fait un éloquent appel au sentiment de la justice et de l'égalité. Cela n'empêche pas l'agitation de continuer. On provoque des pétitions pour obtenir un vote contraire de la chambre des lords. Le *Record* n'a pas manqué à cette belle cause, et il jette feu et flamme contre le bill en s'écriant qu'il faut prendre garde de ne pas laisser envahir la vieille citadelle anglicane. Il monte la garde devant elle de peur que la justice et la liberté n'en franchissent le seuil. Vains efforts! La porte finira par s'ouvrir toute grande; les remparts élevés contre le droit commun s'écroulent l'un après l'autre. Bientôt les dîmes ecclésiastiques imposées aux catholiques et aux dissidents seront abrogées; bientôt, ô scandale ! l'indépendant sera enseveli à côté de l'anglican et le pauvre Irlandais en prison ne sera plus condamné à suivre un culte qui n'est pas le sien. Plus l'Eglise anglicane se montrera libérale, plus elle se retrempera et conservera son ascendant. Nous avons le ferme espoir que la chambre des lords ne repoussera pas le bill des chapelains catholiques. Ce serait une honte pour le protestantisme, une vive douleur pour tous ceux qui aiment et respectent l'Eglise d'Angleterre, et ce serait aussi pour certains gouvernements catholiques une grande tentation de se livrer à des représailles justifiées d'avance aux yeux de l'opinion.

A quoi bon recourir à ces petits moyens pour soutenir la lutte contre le catholicisme, quand on dispose des inépuisables ressources d'une foi ardente et généreuse. Que l'on parcoure les comptes rendus de la presse religieuse de la Grande-Bretagne, et l'on sera rempli d'admiration pour l'immense activité évangélique qui s'y déploie et pour les sommes considérables qu'elle a encore réunies cette année, malgré les millions qu'a consumés la crise cotonnière. Tandis que les Eglises indépendantes de l'Angleterre réunissaient un fonds spécial de 250,000 livres sterling en l'honneur du jubilé de leur fondation, à part toutes les contributions destinées à leur entretien ordinaire, la grande Société biblique collectait 159,990 liv.; la Société des missions de l'Eglise anglicane obtenait 131,218 liv.; la Société pour la propagation de l'Evangile, 93,326 liv.; la Société des missions de l'Eglise wesleyenne, 141,638 liv.; la Société des missions de Londres, 81,925 liv.; la Société des missions baptistes, 27,189 liv.; d'autres Sociétés wesleyennes, 18,000 liv.; la Société des Traités, 84,272 liv.; les Ecoles déguenillées, 24,700 liv. En groupant le chiffre des recettes de diverses autres œuvres destinées à la propagation de l'Evangile et au

soulagement des classes laborieuses, on arrive à une somme de 286,486 liv., soit 7,161,400 fr., ce qui joint aux dons déjà mentionnés fait un total de 29,788,225 fr. Dans cette somme ne sont pas compris les dons considérables qui soutiennent une multitude d'institutions particulières. L'Ecosse n'est pas moins généreuse que l'Angleterre et soutient deux Eglises indépendantes considérables. Si des dons on passe aux œuvres elles-mêmes, on est confondu de ce déploiement vraiment immense d'efforts charitables qui portent sur toutes les misères du corps et de l'âme, et l'on se rassure sur la vitalité du protestantisme évangélique. C'est de cette manière que son dogme essentiel de la justification par la foi tarit la source des bonnes œuvres!

L'Alliance évangélique anglaise a eu la douleur de perdre son honorable président, sir Culling Eardley, l'un de ces hommes excellents qui ne vivent que pour le bien. Il avait eu l'honneur de prendre l'initiative et de personnifier en quelque mesure cette grande et belle cause de la vraie catholicité évangélique qui établit l'unité essentielle des chrétiens au-dessus de toutes leurs divergences secondaires. Tous ceux qui l'ont connu lui conservent un souvenir plein de respectueuse affection, et sa mémoire sera toujours associée à l'une des plus belles pensées de notre temps qui justifiait bien le mot profond de Vauvenargues, que les grandes pensées viennent du cœur.

Nous ne quitterons pas l'Angleterre sans mentionner les deux importants synodes qui viennent de se tenir en Ecosse, celui de l'Eglise presbytérienne unie et celui de l'Eglise libre. L'un et l'autre ont voté des résolutions qui tendent à la fusion de ces deux grandes Eglises, qui ont si efficacement démontré la fécondité du principe volontaire même dans notre vieille Europe. A elles deux elles formeront une des plus puissantes Eglises qui existent. C'est une belle chose que de voir une Eglise délibérer librement sur ses premiers intérêts dans un synode qui ne dépend que de lui-même. Nous avons remporté cette impression du synode de l'Eglise libre du canton de Vaud, qui s'est ouvert le 25 mai dernier. Cette Eglise, née dans les circonstances les plus difficiles, s'est enracinée dans le sol sous l'orage de la persécution[1]. Elle récolte, aujourd'hui qu'elle a recouvré la liberté religieuse, ce qu'elle a semé dans les temps difficiles. Elle est arrivée à se suffire complétement à elle-même, sans aucun secours de l'étranger, tout en soutenant une faculté de théologie importante et en construisant de nombreux lieux de culte. On sent planer sur elle l'esprit de Vinet, et on ne lui enlèvera ni ses fermes croyances, ni sa largeur bienfaisante. Elle est un encouragement pour ceux qui ont à pratiquer les mêmes principes dans un isolement plus grand. Le rationalisme éhonté, qui a fait invasion dans la Suisse allemande, n'a pas encore gagné la

[1] On peut voir sur la formation de l'Eglise libre du canton de Vaud un intéressant article dans le dernier numéro de la *Revue germanique*.

Suisse française. Ce n'est pas qu'on ne cherche à l'y inoculer. Dernièrement un savant distingué, coryphée de l'école matérialiste, M. le professeur Vogt, a fait des conférences à la Chaux-de-Fond pour établir la glorieuse doctrine que l'homme descend du singe. On est toujours tenté de dire à ces esprits superbes, qui rougiraient de s'incliner devant le christianisme, mais qui n'hésitent pas à avilir l'humanité à ce point: « Parlez pour vous, si vraiment vous ne sentez rien de divin en vous. » M. Frédéric de Rougemont a réfuté ces dégradantes théories dans une excellente brochure, où il a prouvé facilement que la religion des humbles est la seule qui maintienne notre dignité. Nous avons été quelque peu surpris de trouver la défense de M. Vogt dans le *Disciple de Jésus-Christ*. On ne peut pousser plus loin l'antiphrase.

On s'attend tous les jours à d'importantes nouvelles d'Amérique. Vienne enfin le succès décisif pour la bonne cause tant calomniée! Les chrétiens de l'Amérique du Nord ne se découragent pas. Ils viennent d'envoyer à la Société Biblique française et étrangère un don de 25,000 fr. Cette générosité est vraiment héroïque dans les terribles circonstances qu'ils traversent. Que nos sympathies pour eux ne défaillent pas, quelque épreuve qu'ils traversent encore!

La prise de Puebla est venue démontrer une fois de plus que rien ne résiste à une armée française, et qu'elle triomphe même dans les conditions les plus difficiles de l'héroïsme exalté qui défend le sol de la patrie. Nous formons des vœux ardents pour que ce succès, qui permet de traiter avec l'honneur des armes, soit promptement suivi du retour de nos soldats; il ne semble pas nécessaire de fournir au monde une démonstration nouvelle de leur courage, car nous ne savons pas discerner d'autre résultat certain d'une expédition que la gloire d'un beau fait d'armes ne rend pas plus explicable.

E. de Pressensé.

Pour la Rédaction générale : E. de Pressensé, *directeur gérant.*

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis et Cᵉ, rue des Grès, 11. — 1863.

REVUE CHRÉTIENNE

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

LES RELIGIONS ANTIQUES ET LE CHRISTIANISME

LE GÉNIE DES CIVILISATIONS, par J.-P. Trottet. Paris, 1862. Cherbuliez.

I.

Pendent opera interrupta. Ces mots pourraient servir d'épigraphe au savant livre de M. Trottet, car il n'y a dans ces deux volumes que les assises d'un ouvrage considérable qui, dans l'intention de l'auteur, devait embrasser toute l'histoire de l'humanité. Une mort soudaine est venue l'enlever à ces labeurs immenses qu'il avait entrepris avec un si vaillant courage. J'éprouve une grande tristesse à m'occuper de cette œuvre d'un frère d'études, alors qu'il a été retiré si promptement du milieu de nous. Que de fois, à Lausanne, à Berlin, à Paris, dans les libres épanchements de l'amitié, ne l'ai-je pas entendu esquisser le plan de ce livre, le rêve ardent de sa pensée! Il n'a pas cessé un seul jour d'en poursuivre la réalisation, ne s'épargnant aucune peine, et au moment où il touche au but, Dieu le reprend. Ceux qui n'ont pas connu intimement Trottet ne savent pas tout ce que l'Eglise a perdu en lui. Il était arrivé tard à la vie de la pensée. Il avait fallu une vocation bien décidée pour l'enlever aux travaux agricoles qui l'avaient pris tout entier pendant de longues années. Une volonté énergique, un travail opiniâtre lui avaient permis d'abréger ses études; aussi y eut-il de tout temps chez lui quelque chose qui sentit l'effort et la gêne; son vigoureux esprit fut d'abord embarrassé dans une forme qui manquait de limpidité; le moule était trop étroit pour la masse d'idées et aussi de senti-

ments qu'il y voulait jeter. Mais d'année en année il devenait plus maître de sa pensée et de son langage, et cette pensée était singulièrement forte et originale. Trottet avait d'énergiques convictions chrétiennes qui n'ont pas varié; on a pu en trouver plus d'une fois l'expression incontestable dans la *Revue;* les dernières pages qu'il a écrites pour nous, bien peu de semaines avant sa mort, suffisent pour montrer à quel point il était demeuré fidèle à la grande et immortelle folie de la croix[1]. Trottet n'en a pas moins usé largement de la liberté qui appartient à un chrétien évangélique de ne porter le joug d'aucune tradition humaine. Appartenant à la seconde génération du réveil religieux, il ne s'est point cru obligé d'accepter la théologie de la première. Nul d'entre nous n'était plus convaincu du sérieux de la crise actuelle et de la nécessité de résoudre courageusement les questions posées, sans se soucier des attaques ni des malentendus. Il a été parfaitement sincère avec lui-même et avec les autres, et il a su ce que c'était que de se voir privé de sympathies chères et précieuses, parce qu'on a heurté l'opinion courante. Après ses grands succès de Stockholm, où il avait eu l'honneur de défendre la liberté religieuse dans le pays du monde où cela était le plus nécessaire, il rencontra à La Haye, dans une portion de son troupeau, très respectable d'ailleurs, une opposition sourde à laquelle il ne voulut pas résister. Les deux derniers sermons imprimés en portent la trace. Il venait à peine de s'établir dans sa patrie pour se livrer tout entier à ses travaux, qu'il a été rappelé par le Maître; mais non sans avoir creusé son sillon et rempli sa vocation, car il a été fidèle au serment implicite que prête tout chrétien de dire tout ce qu'il sait de la vérité, loyalement et sans détour. Il a vécu pour les grands intérêts de l'âme et de l'esprit, avec un cœur d'enfant, mais en appliquant une énergique volonté à la poursuite d'un but élevé, plein de foi dans l'avenir et de confiance dans l'éternité. Ceux qui le pleurent ne peuvent pas le plaindre, et pourtant il fait un grand vide dans ce petit cercle, hélas! bien diminué, qui entourait il y a bientôt vingt ans la chaire de Vinet! Bien d'autres avaient précédé Trottet. — Jules Hollard d'abord, dans la fleur brillante et pure de ses belles facultés et de son âme candide, ce frère de ma jeunesse, que j'ai tant de fois cherché involontairement auprès de moi dans ma carrière; récemment Steinlen, cœur noble, généreux, esprit distingué; puis Panchaud, le pasteur modèle, l'humble et fervent chrétien, unissant un vaste savoir à une activité pratique sans relâche et rongé au fond par l'amour de l'i-

[1] Voir l'article sur la *Chute,* dans le *Supplément théologique* du mois d'août.

déal... Ces noms et bien d'autres évoquent devant nous les plus belles heures de notre jeunesse au pied de ce maître vénéré et chéri, dont la parole allumait en nous l'étincelle sacrée, et nous ouvrait de vastes horizons. Temps heureux, printemps plein de sève de l'esprit et du cœur, fleurissant en face des plus merveilleuses beautés de la création! Tous ces deuils successifs en font revivre pour nous le souvenir attristé. Que de changements depuis lors dans les choses, dans les hommes, dans les idées! Il nous semblait que notre réforme théologique s'opérerait sans déchirement, par un progrès continu, qu'elle se développerait ou éclaterait spontanément comme le bourgeon à la saison de maturité. On sait combien cette attente a été trompée, quels orages ont grondé et quelles défections éclatantes ont rendu difficile et suspecte l'élaboration théologique dont la nécessité est devenue plus impérieuse encore qu'il y a vingt ans. Ce n'est certes pas le moment de se reposer ou de devenir timide. L'école de Vinet, puisqu'on veut à toute force la constituer en l'attaquant, doit d'autant plus tenir à son drapeau que l'influence de son chef commence à être ouvertement combattue, après avoir été sourdement minée. Il faut bien s'entendre sur ce qu'on désigne par l'école de Vinet. Le grand apologiste n'a point formulé de système théologique; il a agi sur ses disciples comme Socrate, en leur laissant le soin de tirer les conséquences de sa tendance; il les a poussés par le souffle puissant de sa pensée vers des rives nouvelles où lui-même n'a pu aborder. Quand on vient nous dire, comme on le fait de divers côtés, que ce rivage, c'est le sable desséchant du rationalisme, et que le naturalisme qui nous désole procède directement de Vinet, nous n'éprouvons nul besoin de réclamer, car le malentendu est si étrange, de la part d'hommes intelligents qui n'ont pourtant pas renoncé à la vie de la pensée, qu'on ne peut l'imputer qu'à un mouvement stratégique dans les luttes intérieures de l'Eglise. Que feriez-vous donc, leur dirons-nous, sans l'école de Vinet, dont vous êtes vous-mêmes les ingrats et involontaires disciples pour tout ce qu'il y a en vous de généreux et de sympathique? Quelle autre école nous ouvrez-vous? Sera-ce la théologie du seizième siècle, avec toutes ses conséquences? Non, pas un de vous n'y souscrirait. Sera-ce la théologie de la première époque du réveil, la théopneustie, la corruption radicale de la nature humaine, la prédestination sans contre-poids? Pas davantage. Quelle est donc cette tendance qui doit sauver l'Eglise, et qui doit tout d'abord la sauver de l'école de Vinet? Où sont ses travaux, où flotte son drapeau? Quelles sont ses couleurs? Il y a quelque chose de plus pressé et de plus important à faire aujourd'hui que de pousser à une réaction au bout de la-

quelle on n'irait pas soi-même : c'est, en demeurant invariablement fidèle à l'essence de la foi, à l'éternel Evangile qui nous est commun, de poursuivre librement dans l'esprit de Vinet, mais sans servilisme à son égard, cette grande œuvre de notre rénovation théologique, bien plus avancée qu'on ne le croit. Il ne faudrait pas surtout décourager les tentatives un peu grandioses comme celle de Trottet, et en proclamer davance l'inutilité. Qu'on le sache, si quelque chose éloigne du rationalisme que l'on redoute, c'est le mysticisme chrétien tel que le comprenait Vinet ; c'est cette tendance qui vise au cœur avant de viser à l'esprit et, s'adressant aux facultés morales, met les trésors de l'âme et de la conscience à l'abri des atteintes de la logique formelle. Le supranaturalisme qui fait reposer la conviction sur le prodige n'a jamais pu se débarrasser d'un levain de rationalisme qui finit par faire lever toute la pâte. Bien loin donc de reprocher à Trottet d'avoir cherché à établir par l'histoire des religions l'harmonie de la conscience humaine avec l'Evangile, nous voyons dans cette tentative le plus grand mérite de son livre. Essayons de la justifier rapidement.

Je ne veux pas ici engager de nouveau la discussion sur les diverses méthodes de l'apologie chrétienne. On fait tort aux partisans de l'apologie morale et interne en leur imputant une tendance assez exclusive pour rejeter tout argument non puisé dans la conscience humaine. Ils savent très bien que pour tout un côté très important du christianisme la preuve historique est indispensable ; établir la réalité des miracles qui ont accompagné le grand miracle de l'apparition du Christ, montrer qu'aucune cause naturelle n'explique son triomphe, faire ressortir la haute crédibilité des documents bibliques, telle est à leurs yeux la tâche de l'apologétique, mais ils n'en sont pas moins convaincus que pour porter les coups décisifs, il faut aller plus loin, il faut s'adresser aux facultés morales dans l'homme, au cœur, à la conscience, à la volonté, et lui montrer non-seulement que l'Evangile est fait pour lui, parce qu'il répond seul à ses besoins profonds, mais encore qu'il ne peut s'en passer dans son état de dégradation et de faiblesse. Ces besoins profonds, que révèlent-ils après tout, sinon un vide immense, une faim et une soif infinies que rien ne peut satisfaire? Ils attestent en conséquence aussi bien notre affreuse misère que nos restes de grandeur, et loin de tourner à la gloire de la créature déchue, ils accusent sa déchéance plus fortement que les raisonnements de l'apologétique purement extérieure. Celle-ci, quand elle met la preuve morale en sous-ordre, comme c'est le cas toutes les fois qu'elle y voit non le nerf de l'argumentation mais un simple appendice, une

simple confirmation de ce qui est déjà prouvé, me semble rabaisser misérablement le christianisme. Elle ramène la foi à une évidence sensible, matérielle, qui n'a en elle-même aucune action sur l'être moral. De ce qu'un certain nombre de faits extraordinaires ont été accomplis, de ce qu'un certain nombre d'oracles ont été littéralement constatés, je dois conclure que le christianisme est divin ; qui ne voit qu'il n'y a rien dans un tel acte qui ne soit purement intellectuel et rationnel, rien qui m'ait élevé à la région du divin, c'est-à-dire de la sainteté et de l'amour. D'ailleurs, comme d'après l'Ecriture sainte, le mal peut avoir ses manifestations extraordinaires, et qu'il est clairement prédit que le grand adversaire du Christ annoncé dans le livre des révélations fera des prodiges, toute cette démonstration croule par la base. Quand on nous la donne comme la grande apologétique des premiers temps, on tombe dans une grave erreur; l'apologie primitive, celle de Jésus-Christ et des apôtres, c'est celle qui cherche son point d'appui dans la conscience et son point d'attaque dans la volonté encore rebelle, c'est celle qui a pour devise ces mots divins : « Celui qui veut faire la volonté de Dieu reconnaîtra que ma doctrine est de Dieu, » celle qui dit avec saint Paul : « Les Grecs demandent la sagesse et les *Juifs des miracles ;* » qui plus tard parle avec Justin Martyr, du Verbe intérieur dont la semence est dans notre âme et déclare avec Clément d'Alexandrie que le semblable se perçoit par le semblable, ou en d'autres termes, que le divin hors de nous se perçoit par le divin qui est en nous ; celle qui avec Origène et Tertullien invoque le témoignage de l'âme naturellement chrétienne, et qui enfin à la Réforme a fait reposer la certitude religieuse sur le témoignage intérieur du Saint-Esprit, c'est-à-dire sur la conscience chrétienne, car qu'est-ce que la conscience chrétienne sinon la conscience pénétrée de l'Esprit-Saint? Quant à l'autre apologétique, eût-elle même les siècles pour elle, elle n'en serait pas moins défectueuse, indigne de Dieu, indigne de l'homme, mais elle n'a pas l'antériorité ; née aux jours de décadence de l'Eglise primitive, avec Arnobe, le grossier Africain, qui traite l'homme comme un animal et ne s'adresse qu'à sa partie sensible, parce qu'au fond il ne voit rien d'autre en lui, elle cède la place à l'autre méthode dès que la sève religieuse remonte de la racine aux rameaux, pour triompher de nouveau quand la pensée chrétienne s'affaisse et que, toute chancelante, elle cherche une béquille pour s'appuyer. Je conçois que lorsque, comme le supranaturalisme du dix-septième siècle, on n'a plus à proposer à l'homme qu'une pierre au lieu de pain, on lui dise comme on le dit plaisamment aux enfants:

Ouvre la bouche et ferme les yeux ! C'est le seul moyen de faire passer une dogmatique indigeste, mais quand le pain de la vie éternelle a été rendu à l'Eglise, la théologie demande non pas qu'on ferme les yeux mais qu'on les ouvre, et elle met toute sa confiance dans la lucidité de l'œil intérieur ; c'est alors qu'elle redit cette grande parole qui renferme et sanctionne l'apologétique morale : *Ceux qui ont le cœur pur verront Dieu.*

On nous objecte que la preuve morale ne sert qu'à établir la supériorité du christianisme, et non sa divinité. C'est au prodige qu'incombe cette mission glorieuse. Je ne sais de quelle preuve morale on veut parler ; c'est apparemment de celle qui fait ressortir les bons effets du christianisme dans la société, et les vertus qu'il a fait fleurir parmi ses adeptes. Mais la vraie preuve morale, celle qui de la main du Christ et des apôtres passa comme une arme victorieuse aux Pères et aux réformateurs, celle qui a été maniée avec tant de vigueur par Pascal et de nos jours par Vinet, consiste à prendre l'homme dans le fond de son être, à l'atteindre, à l'étreindre dans ce qui constitue sa personnalité, à lui révéler quelle grande aspiration s'agite dans sa vie mesquine, à recueillir cette voix inquiète d'un cœur souillé mais pourtant créé pour Dieu et qui ne se reposera qu'en lui, à montrer à l'âme et la cage étroite qui l'enferme et les ailes qui indiquent qu'elle n'est pas faite pour cette captivité dans le fini, à dégager ainsi de sa dégradation actuelle le désir immense de pardon, de justice et de vérité qui la dévore, et puis à la mettre en face de celui qui est le chemin, la vérité, la vie, pour qu'elle s'écrie : « Voilà le Dieu que j'attendais ! » Quoi ! il ne résulterait de cette confrontation que la supériorité du christianisme, et je n'aurais pas le droit de conclure à sa divinité ! Mais si j'ai besoin de Dieu et si je suis satisfait par l'Evangile, n'en résulte-t-il pas que j'ai trouvé Dieu, et que ce qui me l'a donné ou rendu est vraiment divin ? Qu'on n'oublie pas que la preuve morale ne m'apprend pas seulement que je suis un être fini et incomplet qui a besoin de l'infini, mais encore que je suis un être pécheur et perdu qui a besoin de relèvement, d'expiation, de pardon, et qu'ainsi c'est au surnaturel qu'elle m'amène, c'est-à-dire au grand miracle d'une intervention divine, miracle dont les prodiges particuliers ne sont que des manifestations partielles. Je suis ainsi conduit au foyer même du miracle, et non à quelques rayons isolés, et ce foyer saint et brûlant c'est le cœur du Dieu qui m'a pardonné et m'a donné son Fils pour m'apporter ce pardon et en réaliser les conditions. Qui oserait prétendre qu'une telle méthode sacrifie le caractère absolu du christianisme !

Qu'on y prenne garde, un tel aveu équivaudrait à l'abandon de

la position la plus attaquée par les adversaires du surnaturel. Ils nous disent sur tous les tons qu'en établissant l'harmonie entre l'âme et l'Evangile, on est conduit à conclure à l'inutilité d'une révélation. Oui, avons-nous répondu plus d'une fois, vous auriez raison si cette révélation n'était qu'un système d'idées, car alors il suffirait de montrer que ces idées sont pressenties par la conscience pour rendre inutile une communication surnaturelle; mais si la révélation est, non pas une idée, mais un fait et une personne, si la révélation c'est Dieu se donnant à qui n'avait plus le droit de le posséder, se donnant par conséquent en dehors des simples lois naturelles par un miracle d'amour, alors dites-moi en quoi le désir de le retrouver rendra inutile son retour au sein de l'humanité. Expliquez-moi comment il se ferait que Dieu accomplirait une œuvre inutile en s'abaissant jusqu'à moi, parce que je me serai écrié avec le Psalmiste : « Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant! » Quoi! prouver que j'ai besoin de l'infini et de l'absolu, ce serait ôter au christianisme qui me le donne son caractère absolu! Cette logique transcendante me passe, mais elle m'étonne surtout de la part de ceux qui veulent défendre le christianisme et qui commencent par rejeter dédaigneusement toute idée d'un accord entre l'Evangile et l'homme. C'est oublier que pour cette démonstration de même que pour toute autre, il faut partir d'un fait acquis, d'un principe non contesté pour s'élever plus haut. Ils craignent sans doute de s'appuyer sur le libre assentiment de l'âme humaine, et ils préfèrent asseoir la conviction sur une sorte de contrainte matérielle, mais tout hommage qui n'est pas libre est sans valeur. Dieu nous demande notre confiance, mais il a commencé par nous l'accorder. Oui, il a eu confiance dans l'âme humaine. Jésus-Christ a poussé cette confiance jusqu'à l'imprudence, lui qui a refusé des signes extérieurs à ceux qui les demandaient pour croire en sa mission. Il a sans doute opéré des miracles, parce que tout dans son apparition et sa mission portait le caractère du miracle; mais chacun d'eux était tout rayonnant de sa sainteté et de sa charité, et pour les comprendre il fallait le même sens intérieur qui pousse à l'adorer. Ceux qui n'y ont vu que des prodiges n'ont pas fait un pas vers lui.

De toutes ces considérations nous concluons que la seule bonne apologétique est celle qui s'appuie sur la preuve morale, sans négliger la preuve de l'histoire et du miracle, et cherche dans la conscience les titres immortels d'une religion destinée à la satisfaire en la surpassant. En posant ces principes, nous avons justifié la tentative de M. Trottet. S'il est vrai que le cœur de l'homme lui dit de la part de Dieu de le

chercher, cette voix de la grâce préparante n'aura pas seulement retenti chez l'individu, elle aura eu un écho sonore dans l'histoire religieuse de l'humanité. Où devons-nous chercher ces grandes manifestations collectives de la conscience, si ce n'est dans les religions? L'histoire des religions sera ainsi une confirmation grandiose de la preuve morale, et nulle étude ne sera plus fructueuse pour l'apologétique, surtout dans un temps où les renseignements abondent sur les anciens cultes de l'humanité, où l'antique Orient livre son secret, où la momie égyptienne semble secouer ses bandelettes pour nous expliquer les caractères mystérieux de ses gigantesques tombeaux, où la linguistique et l'archéologie ont fait en un demi-siècle plus de progrès que dans les dix-huit cents ans qui l'avaient précédé. Sans doute celui qui admet une révélation ne peut placer sur la même ligne tous les peuples de l'ancien monde. Il voit dans Israël le peuple-prêtre porteur des oracles directs de Dieu; c'est sur cette terre sacrée que doit naître le Rédempteur du monde; mais il reconnaît aussi que la pensée qui a présidé à l'élection de ce peuple et qui plane sur toute son histoire n'a rien d'exclusif; c'est dans l'intérêt de toutes les nations qu'une nation est mise à part, et si un enclos est mis autour de cette terre privilégiée, c'est afin d'y cultiver cette racine d'Isaïe d'où doit sortir au temps favorable le fruit du salut universel. Il s'ensuit que les autres peuples ne sont pas abandonnés, et que le père du genre humain, qui ne l'a enfermé tout entier dans la condamnation qu'afin de l'enfermer tout entier dans ses compassions, a veillé sur tous les enfants de l'humanité. Il ne s'est laissé sans témoignage dans aucune nation, comme le dit l'Ecriture. Il a déterminé à chacune son milieu historique, et il a surveillé son développement. Dans le paganisme, l'humanité part du plus bas degré de sa dégradation à la recherche de son Dieu. Chaque religion est une étape dans cette recherche ardente, prolongée et entravée par les mauvaises passions; nous y trouvons les stigmates de la corruption morale, les signes de l'orgueil et des convoitises impures qui règnent sur le cœur de l'homme. Mais nous y entendons aussi la voix attristée de la conscience qui cherche des choses meilleures et qui, tourmentée du besoin de l'expiation et du relèvement, l'exprime parfois d'une manière terrible, parce que l'idée morale est opprimée par l'instinct sauvage et impur que saint Paul appelle la loi des membres. Ce ne sont pas seulement les Juifs qui suspendent leurs lyres près des fleuves de l'étranger. Cette lyre de l'exil, elle retentit partout, au bord du Gange et du Nil, comme au pied des oliviers d'Eleusis ou près des flots du Tibre, devenu le roi des fleuves par l'illustration des murs qu'il baigne. Ni les

splendeurs de la nature, ni celles de l'art, ni l'enivrement de la gloire et de la puissance n'ont consolé le grand proscrit qui redemande son Dieu. Recueillir pieusement ces accents douloureux, soit dans cette race indienne qui ne songe qu'à s'anéantir dans l'infini, soit dans cette immuable Egypte qui cherche avec son Osiris une espérance et une lumière jusque dans le pays des morts, soit dans ces bosquets sombres et sacrés où Deméter a retrouvé sa fille enlevée dans le royaume souterrain, symbole transparent des inquiétudes de l'âme immortelle sur le grand avenir, soit dans la poésie sublime des Eschyle, des Sophocle et des Virgile, ce n'est pas se livrer à une entreprise vaine et frivole, c'est imiter le saint apôtre qui recueillit cette plainte immortelle en plein aréopage athénien et découvrit sur l'autel au Dieu inconnu, la signification profonde du paganisme arrivé à sa dernière évolution : ce qui ne l'empêchait pas de flétrir dans un langage incomparable de chasteté et d'énergie les turpitudes sans nom qui revélaient l'impuissance des plus nobles aspirations à sauver l'homme. Reconnaître la boue et la fange du péché, c'est sans doute faire acte de christianisme ; mais ne serait-ce pas manquer à son esprit que de n'y pas discerner la drachme perdue, la perle précieuse égarée? Chercher celle-ci jusque sous les honteux débris du paganisme écroulé, n'est-ce pas imiter la femme de la parabole, et surtout la charité de l'Evangile, qui espère toujours, car nul n'est plus clairvoyant que l'amour pour reconnaître quelques parcelles de bien ; on dirait qu'il l'attire à lui comme un divin aimant.

La mauvaise apologétique ne cherche qu'à avilir la nature humaine; elle s'attaque surtout à ceux qui semblent l'avoir honorée dans le passé, et elle ramasse avec joie les insultes et les calomnies d'un Lucien pour les jeter au front d'un Socrate. Ne se fiant qu'à un coup de magie, elle ne voit dans l'homme déchu qu'un cadavre putréfié. La bonne apologétique ne croit pas si vite à la mort totale ; semblable au bon Samaritain, elle s'arrête, elle se penche vers le malheureux que les brigands ont dépouillé d'autant plus facilement qu'il s'est livré lui-même à eux ; elle sait bien qu'abandonné à lui-même il est perdu ; mais elle met la main sur son cœur, et elle reconnaît avec joie qu'il bat encore, et elle s'écrie : « Il n'est pas tout à fait mort, et c'est pourquoi il n'est pas trop tard pour appeler le médecin. » C'est ainsi que, sans se laisser prendre à de vaines illusions, elle déclare hautement que l'homme déchu est blessé à mort; elle lui montre, s'il en doute, l'inanité de ses tentatives, alors que dans le paganisme il a cherché à se guérir lui-même ; elle déchire sans pitié les haillons souillés dont il s'enveloppait fièrement, mais elle n'en signale pas moins tous

les symptômes rassurants, cette longue marche d'abord, ces efforts soutenus pour trouver Dieu, cette succession des religions, ces clartés entrevues, ces vérités pressenties; mais ces symptômes ne sont rassurants qu'à la condition que le malade qui s'en va mourir se tourne vers le libérateur et qu'il l'appelle de sa voix défaillante; car au fond il lui a toujours manqué, et c'est lui dont l'image indécise encore tourmentait ses rêves fiévreux comme le prouvent les mythes qu'il a élaborés. Ainsi comprise, ainsi étudiée, l'histoire des religions antiques devient une ressource précieuse pour l'apologétique. Il n'y a point là de cercle vicieux. Etablir que le christianisme que nous acceptons comme la religion définitive répond véritablement aux aspirations morales manifestées avec une précision croissante dans toutes les religions antiques, c'est prouver à ceux qui ne l'adoptent pas encore qu'il est bien cette religion définitive. Nous ne leur demandons pas leur adhésion au point de départ de la démonstration : ce qui serait, en effet, s'enfermer dans un cercle vicieux. Nous leur demandons simplement de comparer la révélation évangélique non encore acceptée par eux aux grandes mythologies de l'ancien monde. Si nous les amenons à conclure que cette révélation est bien le dénoûment du long drame religieux de l'humanité, la réponse à tout ce qu'elle a cherché et voulu dans ses mythes principaux, nous leur avons fourni au moins une présomption bien grande en faveur du caractère divin de l'Evangile, et c'est à leur conscience à prononcer pour eux-mêmes le jugement définitif. A ce point de vue, nous ne saurions reprocher à M. Trottet d'avoir fait rentrer l'histoire des religions dans l'apologétique, surtout dans un temps où cette branche de la science humaine acquiert une importance croissante. Il nous reste à voir comment l'auteur s'est acquitté de sa tâche.

II.

Le Génie des civilisations est, comme nous l'avons dit, le fruit d'un travail de quinze années. On s'aperçoit de suite des efforts que le livre a coûtés; il suppose une vaste et consciencieuse étude du sujet, et déjà à ce titre il se recommande à notre sérieuse attention. Peut-être l'auteur a-t-il pris trop de soin d'éviter l'appareil scientifique. On regrette des citations plus abondantes empruntées aux livres sacrés des religions anciennes. Rien ne vaut pour en donner l'intelligence, la reproduction de leurs mythes les plus caractéristiques. L'auteur a le tort de croire son lecteur mieux informé qu'il ne l'est; des développements

plus étendus sur les faits jetteraient du jour sur sa pensée; celle-ci est très belle et très grande comme vue d'ensemble sur le paganisme; c'est dans le détail et les applications qu'elle devient trop souvent subtile et ingénieuse à l'excès.

« Sous la surface si agitée de la société contemporaine, lisons-nous dans l'Introduction, règne un vide dont la profondeur n'échappe pas à tous les regards, et il est peu d'heures plus tristes que celle où les illusions qui le voilaient à nos yeux se dissipent enfin sans retour. Les principes sur le sol desquels repose la société chrétienne, qui l'ont nourrie de leur substance, et qui devaient conduire l'humanité à de si nobles conquêtes, meurent dans la conscience des individus et des peuples par suite d'un épuisement prématuré. Nous nous surprenons même à nous étonner qu'ils aient exercé jadis une action si puissante. Nous les sentons instinctivement si loin de nous, nous leur demeurons si bien étrangers qu'on voit percer je ne sais quelle indifférence, dans le respect qu'ils nous inspirent. Ils tombent insensiblement dans le domaine du passé, et au milieu du silence solennel qui se fait autour de nous, et que rien n'interrompt encore que le bruit de nos luttes, la conviction ne saurait se faire sans péril, ni élever la voix sans crainte. On conçoit d'ailleurs qu'on ne puisse bien comprendre la signification de notre époque et la nature des devoirs qu'elle nous impose, à moins de faire une étude approfondie du développement de l'histoire, ou des principes fondamentaux des civilisations successives. Il n'est pas d'autre moyen de savoir réellement où nous en sommes et vers quel rivage s'avance le navire qui porte l'humanité. Et comment pourrait-on sans en connaître la marche nourrir l'espoir de le voir se diriger vers le port? Dans la situation religieuse que l'œuvre du passé nous a faite, rien n'importe plus que de marquer nettement les rapports du christianisme avec la nature humaine ou avec l'histoire de notre race. Les intérêts sacrés engagés dans la lutte ne nous font-ils pas un devoir de descendre sur le terrain où l'on agite les questions? Quelle serait notre foi à la vérité si nous craignions de voir l'histoire s'expliquer par elle-même, et nous indiquer, par la marche des faits, le but auquel tend notre race? N'est-ce pas la meilleure manière de montrer que l'Evangile répond aux immortelles aspirations de l'homme, de faire voir qu'il est et comment il est la source divine de l'histoire, la gloire de la civilisation et la vie de l'humanité? Aucune apologie du christianisme ne saurait, à moins de fournir cette preuve, se faire sérieusement écouter de notre siècle. Il est sans doute inutile de s'adresser à notre génération dans une langue qu'elle n'entend plus ou de vouloir lui faire reconnaître la vérité sous d'autres traits. Voilà pourquoi une philosophie chrétienne de l'histoire me paraît réclamée par les intérêts les plus élevés et les plus sacrés. Tel est le but que je me suis proposé en composant cet ouvrage [1]. »

Partant de ces idées, l'auteur cherche à montrer comment le principe de toute civilisation, de toute nationalité doit être cherché dans sa croyance religieuse. Tel est le Dieu, tel est le peuple. L'histoire morale du monde, c'est donc l'histoire des cultes qui

[1] Introduction, p. 20 à 22.

s'y succèdent; l'histoire de l'humanité, c'est l'histoire des dieux qu'elle se donne, parce que chacun de ces cultes correspond à une phase du développement de sa conscience, et comme ce développement est dirigé dans le sens de la religion définitive, les grandes mythologies contribuent à frayer la voie et s'enchaînent par une sorte de nécessité logique qui est comme la dialectique de la conscience humaine. Nous reprochons à M. Trottet, bien qu'il soit un partisan si déclaré de la liberté morale, d'avoir trop insisté sur le caractère nécessaire de ce développement. On sait avec quelle vigueur d'argumentation il a établi ici même la doctrine de la chute. Il aurait dû conclure de cette doctrine, ou plutôt de ce fait, que l'égarement de la liberté humaine, après avoir faussé l'histoire de notre race à son point de départ, a bien pu, en se répétant la fausser encore, retarder sa réhabilitation et lui faire prendre de longues traverses qui l'égaraient loin du chemin du retour ou l'allongeaient indéfiniment. Il n'est pas prouvé que depuis sa déchéance l'humanité dût nécessairement traverser toutes ces phases et que toutes ces stations, souvent aux pieds d'autels si impurs, fussent inévitables. Le savant auteur a subi, à cet égard, l'influence de la méthode hégélienne dont il a répudié d'ailleurs le principe au nom des intuitions sacrées de la conscience. Il nous semble, dans cette systématisation des religions de l'antiquité, avoir suivi trop docilement les traces de Schelling. On sait que la philosophie de la mythologie fut l'une des parties les plus importantes de la dernière élaboration de son système où l'on retrouve encore plus d'une trace de ses premières idées, Schelling voit dans l'histoire des mythologies une sorte de répétition du drame de la création, non plus dans l'espace et dans le temps, mais dans la pensée de l'homme, tombée depuis la déchéance sous l'empire de la nature. La pensée humaine subit la domination du monde inférieur, jusqu'à ce qu'arrivée au terme de son développement, elle atteigne, comme la nature elle-même, à la sphère de l'esprit qui était la fin dernière de la création, et qui est aussi la fin dernière de l'histoire des religions. Schelling, dans ce *processus* de la création, distingue *trois* phases, qui sont comme la manifestation ou l'expansion des trois principes ontologiques renfermés dans la Divinité. Nous avons d'abord l'être abstrait ou la vie dans ce qu'elle a de plus simple et de plus élémentaire, puis la dualité ou la diversité pleine de mouvement et de lutte, et enfin l'unité supérieure, la vie de l'esprit. De là, trois séries de mythologies : 1° celles qui ne s'élèvent pas au-dessus du culte de l'être abstrait, immobile; 2° celles qui arrivent au polythéisme militant, image de la vie diversifiée et guerroyante; 3° celles qui retrouvent une espèce

d'unité spirituelle. C'est bien la division que nous retrouvons dans le *Génie des civilisations*. Nous avons d'abord le culte immobile du dieu solaire, image de l'être abstrait. C'est la Chine sur laquelle les siècles passent sans rien ajouter à son immuable tradition. Puis nous avons la dualité, qui fractionne l'être abstrait; le principe matériel et le principe abstrait doivent se poser en face l'un de l'autre, et pour cela tout d'abord exister à part. Le culte du principe matériel constitue l'Egypte, qui ne peut concevoir l'âme hors du corps, et élève des pyramides pour ses momies. Le culte du principe abstrait constitue la religion de l'Iram. La lutte d'Ormuz contre Ahriman, c'est la lutte du dieu solaire contre le principe matériel. L'Inde, dans sa trilogie, résume à elle toute seule tout le drame mythologique de l'antiquité, mais pour se perdre dans le nirvana du boudhisme. C'est en Grèce que les deux principes en lutte arrivent à l'unité, grâce à l'humanisme qui retrouve dans l'homme, cette fleur de l'arbre de la création, la fusion du principe matériel et du principe spirituel; la vie de l'esprit est atteinte, et l'art des Hellènes montre, par sa sérénité harmonieuse, que la paix mythologique a été trouvée; mais c'est une fausse paix, car la Grèce ne dépasse pas dans son culte officiel le cercle du fini et du terrestre. Voilà pourquoi, par ses mystères, elle revient à l'Orient et demande l'apaisement de besoins plus profonds que ceux auxquels répond l'enchantement de l'art. Rome, qui n'a connu qu'une religion, celle de la force qui conquiert et du droit qui conserve la propriété conquise, poursuit l'œuvre d'Alexandre, rapproche et heurte toutes les idées religieuses, et vient apprendre à l'antiquité que ses principes religieux étant épuisés, elle doit chercher ailleurs et plus haut la religion définitive. Alors, sur la terre de Judée, où Dieu lui-même a surveillé le développement religieux de son peuple, le Rédempteur attendu naît dans la crèche de Bethléhem, et la véritable vie de l'esprit est donnée à l'humanité. Telle est l'idée fondamentale du *Génie des civilisations*. L'auteur voulait poursuivre cette philosophie de l'histoire pour les temps modernes, et nous pouvons inférer de ses dernières pages que nous y aurions retrouvé cette même trilogie. A la première période de la mythologie antique, à celle où règne dans son isolement le principe abstrait, devait correspondre la phase de l'autorité dans l'Eglise et dans le monde, l'Eglise de saint Pierre. A la deuxième période de l'histoire des religions, à celle qui se distingue par la dualité, par la lutte, devait correspondre la phase militante du protestantisme, l'Eglise de saint Paul; et enfin, à la troisième période de l'unité spirituelle, devait correspondre l'Eglise de l'avenir, qui se dégage de plus en

plus du présent, l'Eglise de saint Jean. Au reste, M. Trottet a fait plus que d'indiquer ces idées sur l'histoire moderne; il leur a consacré un volume de discours intitulé : *Les grands jours de l'Eglise apostolique*. Encore ici l'influence de Schelling est très sensible.

J'avoue que je ne puis adhérer à cette philosophie transcendante de l'histoire. Je crains beaucoup le rhythme introduit dans le monde de la liberté et dans l'explication d'événements qui procèdent de tant de causes diverses. Ces généralisations hardies ont une grande séduction pour l'esprit, mais elles sont trompeuses. Il n'y a pas de raison pour ne pas les multiplier à l'infini. A ces hauteurs de l'abstraction tout paraît possible. Pour en revenir à l'explication des anciennes mythologies, je trouve bien de l'arbitraire dans le système de Schelling et dans celui de M. Trottet. Pour n'en citer qu'un exemple, celui qui m'a le plus frappé, la Grèce, d'après lui, doit représenter l'unité vis-à-vis de l'Orient; or, qui ne sait que quand la philosophie néoplatonique se voua au culte de l'Un immobile, ce fut précisément au moment où les idées orientales firent invasion dans l'esprit grec. Les écoles de Pythagore et d'Elée, c'est-à-dire les écoles de l'unité abstraite, représentaient l'Orient en Grèce, et tout ce que Platon leur a emprunté rappelle la même origine. Nous pourrions multiplier les exemples analogues. En outre, l'interprétation des mythes de l'antiquité, telle que M. Trottet nous la donne, nous paraît bien subtile. Ces mythes doivent représenter les évolutions successives de la pensée mythologique, c'est-à-dire qu'ils sont des espèces de paraboles philosophiques par lesquels les divers peuples expriment les modifications de leurs conceptions religieuses. Ainsi, quand une divinité féminine est mise à côté du Dieu primitif, c'est un signe, d'après M. Trottet, que la conscience commence à le trouver trop faible et qu'elle lui donne un soutien ou un bâton de vieillesse. N'est-il pas beaucoup plus simple d'y voir une application de cet anthropomorphisme, qui a toujours eu une si grande influence sur l'élaboration des légendes de la mythologie. Reconnaissons que si M. Trottet rattache les unes aux autres les diverses religions de l'ancien monde par un fil trop ténu, que si ses explications générales sont trop hasardées, il retrouve sa supériorité dans plus d'une interprétation de détail. La portion de son livre, consacrée à la caractéristique de l'art antique, est très remarquable, de même que les chapitres sur les mystères de la Grèce. Nous en citerons le fragment suivant :

« On sait que les pratiques expiatoires des mystères, la mort, le sacri-

fice qu'ils accusent si fortement, sont tout à fait étrangers à la religion grecque. Homère n'en a pas la moindre idée. Mais s'ils rendent manifeste l'impuissance de cette religion, ils lui doivent néanmoins de s'être élevée au-dessus de celles qui l'ont précédée, et de couronner en quelque sorte le développement théologique. Cet état de choses montre que les cultes antérieurs, ne pouvant plus répondre aux besoins religieux, marchaient à leur insu au-devant de ce roi de l'avenir, dont les fêtes d'Eleusis semblaient présager la naissance. Ainsi, le paganisme épuisé et vieilli paraissait désormais se tourner vers le Désiré des nations. La mythologie des mystères, surtout celle des mystères orphiques, révélant un caractère opposé à la mythologie grecque, a pour objet principal les souffrances d'un dieu, sa passion, sa mort. En sortant toujours rajeunie d'une sorte de mort, la nature figure sans doute, sous l'action d'une loi fatale, le soupir universel des créatures soumises à la vanité, leur ardent désir d'être délivrées de la servitude de la fatalité, leur attente impatiente d'une immortalité glorieuse. Mais la mort et la renaissance périodiques de la nature préfiguraient encore, comme la passion du dieu dans les mystères, le drame divin dont le Calvaire a été le théâtre : ainsi Christ répond au soupir douloureux que la création semble pousser vers le ciel [1]. »

L'analyse que nous avons donnée du livre de M. Trottet et les fragments que nous en avons cités suffisent pour en faire comprendre la valeur et l'intérêt. Comment ne pas regretter vivement qu'il n'ait pu mettre la dernière main à cette œuvre considérable qui honore nos Eglises en montrant à quel point le goût des études sérieuses s'y réveille?

III.

Qu'il nous soit permis en finissant de dire en peu de mots comment nous comprenons le développement des civilisations et des religions de l'antiquité. Nous nous bornerons à en esquisser les grandes lignes.

Prémunissons-nous contre les hypothèses aventureuses et ne nous occupons que des peuples dont l'histoire nous est bien connue. Nous partons du double fait de la chute de la race humaine et de sa destination au salut qui se révèle déjà par ce qu'elle a conservé de sa nature première et de sa parenté divine. Il est donc entendu que Dieu veut relever l'humanité et lui rendre ce qu'elle a perdu, c'est-à-dire se donner de nouveau à elle et habiter en elle. Mais comme il s'agit non d'une union extérieure mais d'une union morale, il est nécessaire, moralement nécessaire, que l'homme déchu soit préparé à recevoir son Dieu. Or, il ne le sera que quand il désirera le retrouver, et ce désir ne

[1] Tome II, p. 114.

s'allumera qu'au feu qui aura consumé toutes ses fausses richesses et sillonné son cœur d'une douleur immense. Ce ne sera pas assez, il faudra encore qu'une espérance de pardon et de délivrance brille à l'horizon, sinon le désespoir serait aussi fatal qu'un bonheur terrestre sans mélange. Il le clouerait immobile dans son infortune. Nous ne nous livrons pas ici à une vaine hypothèse ; nous appliquons à l'humanité en général ce qui s'observe chez chaque individu. Il n'y a désir, désir actif, que là où il y a tout ensemble vide, souffrance et espoir fondé d'obtenir ce qui fait défaut. Ainsi l'œuvre de préparation consistera d'une part à convaincre l'homme de son impuissance, de son malheur loin du vrai Dieu, et de l'autre, à nourrir en lui l'espérance de le retrouver un jour. Elle se poursuit dans une double direction ; un peuple est mis à part non pas seulement pour désirer le Rédempteur, mais pour l'enfanter sous l'action surnaturelle de l'Esprit divin. Aussi est-il placé sous la direction immédiate de Dieu ; c'est le peuple de la loi et de la prophétie, la nation sainte. En dehors de lui, il n'y a pas d'autre révélation que celle qui a été gravée par la main de Dieu dans l'âme humaine, et dont il ne permet pas que les caractères s'effacent. Ici la préparation consistera dans une grande expérience de l'impuissance humaine, aboutissant à un désastre immense accompagné d'une immense espérance ; au travers de cette expérience l'homme ne sera jamais abandonné de Dieu et le lumignon fumant, image de la vie divine en lui, ne s'éteindra pas un seul jour. Rien de fatal dans cette expérience ; elle aurait pu être plus ou moins longue. Il n'était point nécessaire que l'humanité parcourût toute la série des religions de la nature et qu'elle s'attardât si longtemps dans telle ou telle forme inférieure et dégradante. Nous ne disons pas d'avance ce qui aurait dû être, mais étant en présence des faits accomplis, nous essayons de les interpréter. Ainsi l'homme par sa faute, au lieu de s'arrêter aux premières pentes du précipice et de saisir la main qui lui est tendue aux premiers âges du monde roule toujours plus bas, si bas qu'il arrive à l'idolâtrie la plus grossière. C'est de là qu'il lui faut remonter non pas pour se sauver lui-même mais pour être prêt à recevoir le Sauveur. Il est très facile de comprendre qu'ayant étouffé autant que cela lui est possible la vie morale, il débutera par l'adoration des forces de la nature sans même y voir un symbolisme du monde supérieur. Il adorera le soleil qui féconde et qui tue, et nous aurons les cultes voluptueux et sanglants de l'Asie Mineure, la religion de Bel, de Baal et d'Astarté. Puis la force bienfaisante se séparera de la force destructrice ; il y aura deux séries de divinités comme en Egypte. D'un côté Isis et Osiris et de l'autre Typhon ; la lutte

entre ces divinités deviendra le dogme fondamental de la religion de l'Iran et le monde moral sera entrevu, la préoccupation de la vie future s'emparera de l'homme, tandis que l'Inde étouffant dans la nature finie cherchera à se perdre et à s'absorber dans le vague infini de sa métaphysique : ce qui sera la mort et non pas le renouvellement. En Occident, une autre évolution commence ; là l'activité incessamment sollicitée réveillera le vif sentiment de la personnalité humaine ; l'humanisme remplacera le naturalisme, d'abord souriant et gracieux comme chez Homère, puis pénétré d'un souffle de grandeur morale comme dans Pindare et les tragiques. Le monde moral et divin est décidément abordé, car il a sa place dans l'âme humaine ; l'homme n'appartient à la nature que par un côté de son être. Mais pour être abordé le monde moral n'est pas possédé, parce que l'homme veut s'y élever par lui-même, par sa propre déification. Aussi retombe-t-il dans les liens de la nature ; il retourne à ses vieux cultes, mais il y retourne déçu, attristé, connaissant quelque chose de mieux qui ne lui suffit plus et qui le porte à demander plus encore. Les mystères révèlent cette aspiration croissante qui se précise toujours davantage, tandis que Rome broie de ses rudes mains guerrières les fleurs délicates de l'ancienne mythologie tressées en couronnes par les plus grands poëtes, courbe tous les peuples sous son joug de fer et tire de toutes leurs croyances mêlées et entrechoquées tantôt un doute mortel qui pousse aux dernières abjections, tantôt un désir de renouvellement qui va au-devant du Dieu inconnu. Ainsi tout est prêt pour le recevoir dans les cœurs bien disposés. En même temps l'œuvre parallèle de préparation s'est poursuivie au sein du peuple élu ; son élection, sa prêtrise répond au sentiment universel de l'humanité qui, sentant partout son éloignement de la Divinité et le besoin qu'elle a de rentrer en communication avec elle, s'est donné ces médiateurs imparfaits et prophétiques qui s'appellent des prêtres. L'élection d'Israël n'est donc pas un fait arbitraire ; elle est la satisfaction de la conscience universelle de l'humanité sous l'ancienne économie. Elle rappelle à la fois l'état de déchéance de la race et le dessein formé par Dieu de la relever. Toutes les institutions mosaïques sont empreintes du même caractère particulariste et concourent à rappeler la corruption de l'homme et son besoin de pardon et de justice. La loi l'accable et l'épouvante, la prophétie lui dit d'espérer, le sacrifice parle à la fois de péché et d'expiation. Les événements commentent les oracles et servent de base à des prophéties toujours plus claires jusqu'à ce que dans la décadence extérieure de la race le représentant le plus complet de l'ancienne alliance rapporte du désert ces deux pa-

roles : *Amendez-vous, le royaume des cieux est proche.* Le repentir dans tout son sérieux, l'espoir dans toute sa certitude n'est-ce pas le désir du salut à sa plus haute puissance ! Ainsi se rejoignent les aspirations au Dieu inconnu qui montent du paganisme et l'attente sainte et joyeuse du Messie qui a frémi sur la terre où sera déposé son berceau. Jusque sous les forêts de la Germanie, on attend Celui qui doit venir, Celui qu'on n'ose nommer, qui relèvera les dieux et les hommes de leur chute commune, car le Germain a le sentiment que ses dieux sont des dieux tombés. Les temps sont accomplis et alors apparaît le Désiré des nations, le Prince de la paix, Celui qui était le terme de l'histoire ancienne, comme il est le point de départ de l'histoire moderne et le roi de l'avenir, Celui par qui et pour qui toutes choses ont été faites et par qui il a plu à Dieu de se réconcilier toute chose, tant ce qui est au ciel que ce qui est sur la terre et sous la terre ! Telle est notre vue générale sur les religions de l'antiquité [1].

Nous souhaitons que ces études soient reprises et approfondies au milieu de nous, car il en est peu qui soient plus dignes d'intérêt et qui répondent mieux à la nécessité du temps [2].

EDMOND DE PRESSENSÉ.

[1] Nous avons largement développé ces vues dans l'Introduction à l'*Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne.*

[2] Ces études sont d'autant plus nécessaires qu'on conteste davantage de nos jours l'originalité du christianisme, comme le prouve le livre qui est le grand événement littéraire du moment. Ce livre, merveilleux de style, couvre de fleurs exquises le tombeau du Christ. La *Revue* donne dès aujourd'hui une appréciation sommaire de la *Vie de Jésus* de M. Renan. Il y a là, selon nous, sous toutes les élégances de la forme et les hommages attendris, une défiguration telle du caractère et de l'œuvre de Jésus-Christ qu'elle blesse bien plus le sentiment chrétien que l'attaque franche et ouverte, qui au moins traite l'Evangile comme une puissance, — maudite mais vivante. Nous consacrerons à cet ouvrage, dès le prochain numéro, une étude approfondie. Il sera, croyons-nous, facile de montrer à quel point inouï il pousse l'arbitraire scientifique. Ce christianisme *délicieux et champêtre*, cette légende efféminée est une broderie sans canevas ou qui se fait à elle-même son propre canevas.

ÉTUDES CONTEMPORAINES

—

L'ÉGLISE DE LA CONFESSION D'AUGSBOURG EN FRANCE

I.

La destinée de l'Eglise de la confession d'Augsbourg en France, si l'on doit en juger par les apparences, ressemble à celle des peuples heureux : elle n'a point d'histoire. M. de Félice, dans son ouvrage classique sur le protestantisme français, ne l'a point jugée digne d'y occuper une place quelque modeste qu'elle fût. En dehors de son étroite enceinte, on la considère généralement comme une superfétation de l'Eglise réformée, si tant est qu'on ne la confond pas avec elle. Des observateurs plus attentifs croient remarquer comme le caractère qui lui serait propre un alliage assez étrange d'institutions et de doctrines d'une valeur fort inégale ; ils estiment qu'elle forme, à tout prendre, comme une halte entre le catholicisme et le calvinisme.

De fait, l'Eglise de la confession d'Augsbourg a le malheur d'être presque une étrangère en France ; elle n'a pas, comme sa sœur, l'Eglise réformée, une grande et héroïque tradition nationale à montrer ; elle n'a pas traversé l'ère sanglante de la persécution et du martyre, ni mérité les sympathies émues de la moitié de l'Europe. Elle a pu rompre son pain à l'abri de ses foyers obscurs, et la tranquillité dont elle a joui n'a pas été troublée par des lueurs sinistres. Son histoire, en tant du moins qu'elle intéresse la France, est de date très récente. Disséminés dans l'ancien comté de Montbéliard où depuis quelques années se manifeste un réveil sensible de vie religieuse, agglomérés à Paris où le zèle infatigable de quelques pasteurs a su s'ouvrir un vaste champ de mission, les protestants de cette Eglise habitent en grande majorité l'Alsace ; ils ont leur centre à Strasbourg. C'est dans cette ville que siégent leurs autorités supérieures, que se réunissent leurs délégués pour débattre les questions d'un intérêt général, et que se donne l'enseignement théologique.

Quoique rattachée aux destinées du pays, à partir du jour où l'Alsace fut réunie à la France, l'Eglise de la confession d'Augsbourg demeura

néanmoins, ainsi que la province elle-même, allemande de cœur, de mœurs et de langue jusqu'à la révolution de 1789. Depuis lors tout a changé avec une rapidité qui étonne à la fois ceux qui déplorent cette transformation et ceux qui s'en réjouissent. Il n'est pas nécessaire d'indiquer ici les causes qui ont contribué à rendre l'Alsace vraiment française et à lui faire aimer la France, comme on aime un pays auquel on voudrait appartenir par choix si on ne lui appartenait déjà par droit de naissance. Il suffira de rappeler que notre province présente aujourd'hui ce singulier phénomène, si contrariant pour les publicistes d'outre-Rhin, que, sans aucunement renier son origine et les souvenirs de son passé, elle proclame cependant, par le concert unanime des voix les plus autorisées, son ardent attachement à sa nouvelle et définitive patrie.

La langue du culte toutefois, on l'a souvent observé, est ce qui se transforme en dernier lieu au sein d'une population appelée à subir un changement de nationalité. C'est là le rempart derrière lequel d'ordinaire se retranchent les défenseurs les plus tenaces de l'ancien ordre de choses; c'est le cap des Tempêtes d'où peuvent à chaque instant s'élever des orages et des retours de fortune imprévus. Eh bien, la transformation de la langue du culte en Alsace, quoique lente et insensible, s'opère pourtant, surtout dans les villes où les prédications françaises se multiplient et attirent principalement le public des hommes. Dans nos cités populeuses où l'instruction religieuse continue à se donner en langue allemande, il se produit même un défaut d'harmonie très sensible entre elle et toutes les autres branches de l'enseignement. Cet inconvénient, qui ne laisse pas d'avoir sa gravité, a l'avantage de préoccuper vivement les esprits sérieux parmi nous. En effet, la langue du culte risque fort de devenir pour les enfants un idiome étranger, du moment qu'elle n'est plus la langue dans laquelle ils expriment habituellement leurs pensées et leurs sentiments.

Il n'est pas très facile de porter un prompt remède au mal dont nous parlons; il faut pour cela des précautions infinies et de délicats ménagements. Pour notre part du moins, nous ne pouvons que nous associer aux plaintes dont à diverses reprises le consistoire supérieur de notre Eglise s'est fait l'écho au sujet de la manière peu intelligente dont l'autorité académique cherche à hâter et à brusquer l'inévitable transformation de la langue parmi nous. Il n'est vraiment pas nécessaire pour répandre et vulgariser l'usage de la langue française de négliger et de proscrire absolument l'allemand. Quel mal y aura-t-il lorsqu'un jour nos populations parleront deux langues au lieu d'une? Loin de nous la sotte et puérile vanité de croire que nous n'avons rien à apprendre de nos voisins et qu'il est de bon ton de renier notre origine ou d'en rougir.

Nous voudrions n'avoir pas à ajouter qu'il est malheureusement parmi nous des esprits étroits et chagrins qui s'imaginent que la piété est liée d'une manière indissoluble à la race et à la langue germanique qui en au-

rait pour ainsi dire le monopole; le génie français, à les entendre, serait éminemment impropre à la culture des choses idéales, et ils voient dans l'abandon de la langue allemande un grave péril pour la prospérité et pour l'existence même de l'Eglise de la confession d'Augsbourg. Pourquoi quitter, nous disent-ils, la langue énergique et tendre dans laquelle nos pères ont prié et chanté? Que pourra nous offrir la France en échange de nos suaves cantiques, de nos fortifiants livres de piété qui ont fait la joie et la consolation de nos ancêtres? Y a-t-il grand profit à délaisser la traduction de Luther, si cordiale et si vaillante, pour lire la Bible dans les pâles versions d'Ostervald ou de Martin? Et d'ailleurs, nos Eglises en désapprenant la langue à laquelle elles doivent leur origine et leur nom, ne vont-elles pas se dépouiller du même coup de tout ce qui constitue leur caractère original, leur force et leur gloire?

Il nous suffirait de répondre à ces objections, dont quelques-unes ne manquent pas de justesse, qu'il est inutile de lutter contre un changement qu'il n'est au pouvoir de personne d'empêcher et qui, par la force même des choses, devra tôt ou tard s'accomplir; que loin d'entraver et de compliquer par des résistances aveugles la crise que l'Alsace traverse en ce moment, et qui influe plus qu'on ne pense sur notre vie religieuse et sur notre développement moral, il serait peut-être plus sage et plus courageux d'employer tous nos efforts à en hâter le terme et à en conjurer les effets pernicieux. Nous tenons cependant à relever l'erreur principale qui se trouve au fond de l'opinion que nous combattons. Le génie français, on ne saurait le dire assez haut ni le répéter assez souvent, possède malgré toutes les apparences contraires une aptitude merveilleuse à embrasser les biens invisibles et meilleurs que l'Evangile nous offre. Il n'en est aucun qui, bien dirigé, puisse mieux servir la cause du Christ. Généreux et plein d'abnégation, curieux pour les choses de l'esprit avec un sentiment très vif et très net de la réalité, le caractère français est admirablement fait pour saisir et comprendre le christianisme dans ce qu'il a de plus profond et de plus original. Doué à un haut degré de la faculté de vulgariser les conquêtes de l'esprit et de mettre au service des autres nations les beaux dons qu'il a reçus en partage, le peuple français est le peuple missionnaire par excellence. «La nation entière n'est qu'une vaste propagande, a dit J. de Maistre. Dieu veuille amener le moment où elle ne propagera plus que ce que nous aimons.» Malgré ses détracteurs les plus obstinés qui n'ont pu s'empêcher de l'admirer, et par moments de l'aimer, le génie de la France est nécessaire aux progrès de l'humanité, et est appelé à jouer un rôle considérable dans la propagation des idées religieuses et dans l'établissement du royaume de Dieu sur la terre.

Cependant, en dépit de ces dons si brillants, deux choses manquent au génie français, comme le disait excellemment Royer-Collard : l'attention et le respect. Il y a donc là une lacune véritable à combler, et le contact avec l'Allemagne, l'influence de l'esprit germanique, si grave et si

patient, devra être pour nous d'une réelle utilité. Et ici que l'on ne s'y trompe pas. Nos voisins d'outre-Rhin ne sont pas, comme on le dit, essentiellement un peuple de penseurs. Nous avons eu des philosophes aussi ingénieux et aussi profonds qu'eux; trop souvent d'ailleurs la métaphysique allemande, faute de clarté et de précision, se perd dans les nuages d'un mysticisme stérile. Quant au sentiment religieux, il est plutôt intense chez l'Allemand que communicatif; il se replie volontiers sur lui-même et manque de force expansive et de puissance contagieuse. C'est donc, à vrai dire, dans une certaine solidité de caractère, née du soin complaisant avec lequel chacun s'analyse et de l'attention persévérante qu'il prête à sa vie morale, qu'il faut chercher le trait distinctif du génie germanique; ce sont ces qualités aussi qui expliquent la fidélité proverbiale du peuple allemand, l'intimité de ses relations domestiques et cette teinte un peu mystique que revêt volontiers chez lui le sentiment religieux.

L'Allemagne est la terre classique de l'individualisme, de la pensée et de la foi strictement personnelles; seulement cet individualisme, un peu vague et un peu mou, s'accommode beaucoup trop de théories purement abstraites, d'un isolement stérile et d'une laborieuse inaction. Voilà pourquoi les systèmes des philosophes et des théologiens allemands tombent si facilement dans les écarts de l'idéalisme et du subjectivisme. Terre riche et bénie, mais, hélas! pour les semailles plus que pour les moissons! Que de fois l'Allemagne n'a-t-elle pas donné à l'Europe le signal d'un réveil intellectuel et religieux, et que de fois, lasse et découragée la première, n'a-t-elle pas abandonné à d'autres mains l'œuvre commencée! Elle a été le berceau de la Réformation, mais c'est en Suisse, en Hollande et en France que les vrais principes du protestantisme ont été le plus résolûment appliqués et développés; c'est en Allemagne que le souffle du réveil religieux qui a marqué le commencement de ce siècle s'est d'abord fait sentir, mais c'est en Allemagne aussi que ses chefs ont fait d'abord alliance avec la réaction politique, et qu'il s'est lui-même réfugié et comme immobilisé dans les cadres inflexibles d'un nouveau cléricalisme. L'Allemagne contemporaine a créé la première une science théologique vaste et profonde, mais la première aussi, elle a obéi aux entraînements d'une critique arbitraire et aux impérieuses évolutions d'une dialectique aveugle, tout enivrée de sa puissance. L'Allemagne lit la Bible dans l'inimitable traduction de Luther, et elle en laisse déchirer les pages par l'incrédulité contemporaine sans s'émouvoir et sans s'indigner, avec une sérénité impassible qui déconcerte les esprits les plus calmes. Elle chante les mystiques cantiques des Tersteegen et des Zollikofer dans les froids parvis des Eglises d'Etat; elle connaît les abondantes bénédictions du culte en esprit et en vérité, d'une adoration vraiment intime et personnelle, et elle a des aspirations, des retours périodiques vers les pompes et les cérémonies du formalisme catholique. Oui, la vie religieuse est in-

comparablement belle et riche en Allemagne, mais elle y est, hélas! déplorablement incomplète et inconséquente.

Cette digression, que l'on voudra bien nous pardonner, ne nous a écarté qu'en apparence de notre sujet. En effet, l'Eglise de la confession d'Augsbourg en France plonge par toutes ses racines dans ce sol si fécond et si labouré de la piété allemande : elle lui doit son culte, sa constitution, sa science et jusqu'à son nom. Il ne peut donc être question pour elle de rompre violemment avec les traditions de son passé, de se dépouiller de son caractère propre pour vivre d'emprunts étrangers. Qu'elle conserve donc la place que la Providence lui a donnée; qu'elle remplisse la mission qui lui a été assignée; que, munie du flambeau clair et sûr que lui présente le génie français, elle puise largement dans le trésor de la vie et de la science religieuses allemandes; qu'elle convertisse ces lingots d'or massif en solide et brillante monnaie, frappée à l'effigie et mise au service de sa patrie d'adoption reconnaissante.

Et ici que l'on veuille bien comprendre notre pensée. Quelque grande que soit l'admiration que nous professions pour les travaux de la théologie allemande, nous ne saurions pourtant les louer sans réserve, ni surtout en attendre un résultat immédiat pour le progrès des idées religieuses dans notre pays. D'abord, il y aurait d'importantes distinctions à faire au sujet des écoles et des tendances diverses qui se partagent l'Allemagne théologique. Et puis, nous voudrions dire qu'en thèse générale la théologie allemande est dépourvue de deux qualités qui nous semblent bien indispensables : elle manque de clarté et elle n'éprouve pas le besoin de conclure. Il s'entend que nous parlons ici surtout des travaux relatifs à la pensée, à la doctrine chrétienne, car sous le rapport de l'érudition, de l'étude patiente et consciencieuse des faits, de la recherche critique, la science allemande est aussi sûre que vaste et aussi solide qu'ingénieuse, alors surtout qu'elle n'est pas mise au service des partis religieux. Mais il nous est impossible d'adresser le même éloge aux ouvrages qui concernent le dogme. L'obscurité qui y règne souvent ne vient pas seulement du langage vague et abstrait dont la pensée des théologiens se plaît à s'envelopper; elle tient encore à la nature même de l'esprit allemand qui n'éprouve pas au même degré que nous le besoin et la passion de la clarté. Habitué à ne penser que pour lui-même et à se livrer aux lentes et laborieuses évolutions de la méditation solitaire, le penseur d'outre-Rhin ne sent pas la nécessité de se faire comprendre par les autres; c'est à peine s'il prend des précautions pour être assuré de se comprendre lui-même plus tard; dans sa négligence, il va parfois jusqu'à oublier les règles les plus élémentaires du respect et de la politesse que l'auteur doit à ses lecteurs. De plus, il n'est pas pressé d'arriver à des conclusions nettes et précises; il s'embarrasse volontiers dans les plis d'une terminologie barbare et à double entente, forgée tout exprès pour les besoins de sa cause; il change l'acception des mots sans

en prévenir ceux qui le lisent, et se complaît dans des définitions et dans des distinctions de la subtilité la plus raffinée.

Il est donc évident que les résultats de la science théologique allemande ne pourront que gagner à être révisés et simplifiés par des esprits qui ont reçu une éducation française et qui se sont formés et assouplis au contact d'une discipline plus sévère et de méthodes plus rigoureuses. A eux la tâche excellente d'initier la France, et en particulier la France protestante, à la vie intellectuelle de l'Allemagne avec ses assises si solides, ses ressources si variées, son application si persévérante. Ce qui nous semble désirable, ce n'est nullement de voir importer parmi nous la théologie allemande par voie de traduction : ce serait là assurément une entreprise dont le succès ne répondrait nullement aux labeurs qu'elle exige. Faisons mieux : familiarisons-nous si bien avec cette science, cherchons si bien à nous l'assimiler et à en pénétrer les mystères qu'elle devienne nôtre en quelque sorte; faisons-en passer les résultats les plus sûrs, sans les altérer et sans les fausser, à travers le laminoir de la clarté et de la précision françaises; appliquons-nous à les revêtir de cette magie de l'expression qui donne tant de charme et de puissance aux écrits de notre langue. Voilà, si nous ne nous trompons, ce que la France aujourd'hui demande particulièrement aux théologiens de l'Alsace; voilà la mission réservée à celle de nos Eglises protestantes qui se trouve placée sur la frontière de l'Est, mission assez belle et assez grande à coup sûr pour qu'elle y consacre tous ses efforts et tous ses dons.

II.

L'organisation de l'Eglise de la confession d'Augsbourg en France a excité parfois l'admiration de nos frères réformés; plus souvent encore elle a encouru de leur part un blâme assez sévère. Dans le fait elle repose, dans sa forme actuelle du moins, sur des principes entièrement différents. Ainsi, le consistoire, qui est la base immuable sur laquelle s'élève toute l'organisation de l'Eglise réformée, n'est appelé à jouer chez nous qu'un rôle très secondaire; non-seulement toutes les décisions importantes en matière ecclésiastique lui sont soustraites, mais il lui est même défendu d'exprimer des besoins ou de manifester des vœux : il n'est qu'un rouage subalterne dans la hiérarchie administrative dont tous les degrés sont nettement déterminés, et dont le sommet est occupé par une autorité fortement constituée. Notre Eglise présente ainsi ce phénomène singulier de reposer sur une base toute démocratique, car c'est le suffrage universel des paroissiens qui nomme les membres du consistoire sans condition et garantie religieuse aucune, et d'avoir pour couronnement une autorité toute monarchique, non émanée de l'Eglise, et qui porte le nom assez

suranné de directoire; c'est à lui que sont attribués à peu près tous les pouvoirs jadis exercés par les consistoires, et notamment le droit important de nomination des pasteurs. Hâtons-nous cependant d'ajouter que le vice de cette organisation, qui pourrait avoir pour conséquence un cléricalisme effrayant, est racheté en quelque manière par la part considérable qui y est faite aux laïques, l'élément pastoral n'entrant que dans une proportion très minime dans la composition de l'autorité supérieure. Malheureusement, cet avantage lui-même semble très précaire lorsque l'on considère l'influence énorme qu'exerce sur ce corps le gouvernement, puisque trois membres sur cinq qui composent le directoire sont nommés à vie par l'Etat, tandis que les deux autres sont désignés par le consistoire supérieur et soumis à la réélection tous les six ans.

Résultat de traditions et d'événements que nous n'avons pas à exposer ici, cette organisation, on le voit, n'est pas à l'abri de la critique : celle-ci s'est, à diverses reprises, élevée au sein même du consistoire supérieur, et ses plus confiants apologistes ne l'ont défendue, sur les points essentiels du moins, qu'en la présentant comme un *essai*.

Plus favorisée sous ce rapport que l'Eglise réformée, sa sœur, l'Eglise de la confession d'Augsbourg possède un synode général qui se réunit une fois par an à Strasbourg, et siége pendant cinq ou six jours. Il est vrai que la fréquente périodicité de ces réunions ne laisse pas que de constituer parfois un certain embarras et que l'ordre du jour des sujets à traiter n'est pas toujours aisé à remplir; on a pu voir ce corps éminent s'égarer dans d'oiseuses discussions de détail, et se laisser emporter trop loin par la passion de vouloir tout réglementer. Mais du moment que le consistoire supérieur comprend que sa mission principale est de contrôler le pouvoir exécutif, d'examiner et de discuter le rapport du directoire, on ne saurait trouver que sa réunion soit trop fréquente.

Les sessions du consistoire supérieur ont présenté ces dernières années une animation et un intérêt auxquels ce corps n'avait pas habitué le public religieux. On sent qu'il commence à entrevoir qu'il lui est impossible de borner son rôle à n'être qu'une simple autorité administrative. En matière ecclésiastique on a beau faire, toutes les questions confinent et aboutissent à des questions de principes; tous les débats insensiblement dérivent vers des discussions de doctrine. C'est vainement qu'on cherche à les écarter, à les éluder toujours; on ne peut éviter à la longue de les rencontrer et de se prononcer. C'est ce que le consistoire supérieur semble comprendre aujourd'hui : aussi bien est-il devenu l'arène naturelle où se mesurent nos divers partis religieux avec leurs réclamations, leurs plaintes, leurs griefs réciproques. Toutes les fractions de notre protestantisme, ou peu s'en faut, ont leurs représentants dans cette assemblée; plusieurs même y voient siéger leurs chefs. Les débats, si parfois on peut leur reprocher de dégénérer en récriminations et en apologies personnelles, offrent cependant un intérêt croissant. En feuilletant

les procès-verbaux de ces séances, on se voit transporté en plein au milieu de nos luttes religieuses, avec les nombreux et graves problèmes qu'elles soulèvent tour à tour sans jamais réussir à les résoudre.

En présence de ce fait, on se demande pourquoi les travaux du consistoire supérieur ont si peu de retentissement au sein de nos Eglises, et pourquoi le public protestant y reste si généralement indifférent. Nous n'hésitons pas un instant à dire que l'une des causes principales de cette absence d'intérêt réside dans la publicité tardive et incomplète que reçoivent ces débats : c'est là un inconvénient que certains membres du consistoire supérieur ont eux-mêmes senti et relevé ; seulement nous ne voyons pas que le directoire ait fait droit à leurs plaintes. Ce qui manque surtout, c'est l'existence d'un journal qui tienne le public au courant de ce qui se passe dans nos Eglises et qui, par une discussion indépendante pour le fond, mesurée et respectueuse dans la forme, provoque et stimule l'attention du public, en même temps qu'il défende ses intérêts par un contrôle actif et vigilant.

Diverses questions, quelques-unes d'une importance majeure, ont été soumises au consistoire supérieur depuis sa première réunion : pourquoi faut-il ajouter qu'il n'en a résolu à peu près aucune, et que ses laborieuses discussions ont presque toujours abouti au maintien du *statu quo*, c'est-à-dire à la consécration des abus, des vices, des désordres auxquels on prétendait porter remède. Nous ne sommes, pour notre part, nullement étonné de cet insuccès, et nous nous expliquons parfaitement l'embarras dans lequel se trouve le consistoire supérieur. Lorsque des questions, en apparence très inoffensives et touchant l'ordre purement extérieur de l'Eglise, surgissent, elles effleurent et découvrent bientôt, dans le courant de la discussion, le terrain des doctrines et des principes sur lequel le consistoire supérieur hésite à s'engager. Dans sa haute et impartiale sagesse, il s'est imposé la règle de ne donner absolument tort ou raison à aucun des partis qui divisent notre Eglise, et il a mis toute son ambition à maintenir la balance égale entre eux, en se bornant à couvrir de son blâme les tendances extrêmes. Et en un sens, cela est manifeste, il ne saurait faire autrement. Dans la constitution actuelle de notre Eglise, l'autorité supérieure se trouve absolument désarmée vis-à-vis des partis, à moins pourtant d'en appeler au bras du pouvoir civil et d'obtenir de la part de l'Etat des destitutions, ce que, par un sentiment de pudeur fort respectable, elle n'a pas encore voulu faire. Seulement, nous le demandons, est-il possible de maintenir toujours cet état de choses, et n'est-on pas en droit de prédire la même impuissance et la même stérilité aux délibérations futures du consistoire supérieur, jusqu'à ce que, au lieu de toujours éluder et écarter la question religieuse proprement dite, il l'aborde résolûment et la tranche avec courage, sans trop se préoccuper des conséquences matérielles qui peuvent résulter de ces déterminations? Ah ! si le souffle du Saint-Esprit animait un

peu plus et si la prudence humaine inspirait un peu moins les décisions de nos respectables législateurs!

Nous le répétons encore, nous comprenons l'hésitation du consistoire supérieur à se prononcer sur les très graves problèmes religieux dans la redoutable crise où nous sommes actuellement engagés, mais nous ne croyons pas que ces hésitations puissent durer encore longtemps. Qui d'entre nous peut savoir ce que l'avenir nous apportera? Certes, ce n'est pas nous qui nous flattons de posséder le don de la prophétie. Nous constatons seulement l'impossibilité pour le consistoire supérieur et pour toute notre Eglise de persévérer indéfiniment dans la voie des atermoiements et des compromis dans laquelle tout le monde se sent mal à l'aise, et où les meilleurs usent leurs forces et leurs talents sans fruit bien réel. Le sentiment général de découragement qui s'est emparé des esprits parmi nous, et cette sorte de *mal' aria* qui flétrit et brise prématurément les plus mâles caractères sont des indices manifestes du vice de notre situation religieuse actuelle.

III.

Nous devons parler maintenant de quelques-unes des discussions les plus remarquables qui se sont produites au sein du consistoire supérieur, et des résultats auxquels elles ont abouti. L'une des premières en date est celle qui concerne les recueils de cantiques, les catéchismes et les liturgies en usage dans nos Eglises. On ne sait peut-être pas assez combien, dans les Eglises d'Allemagne, ces questions sont sans cesse agitées et discutées; chacune des phases que ces Eglises traversent est marquée par d'orageux débats sur les cantiques, les catéchismes et les liturgies. Tout en reconnaissant qu'il est assez naturel de songer à mettre les livres de piété en usage dans les Eglises en harmonie avec les besoins de la foi et avec le développement de la doctrine, nous ferons remarquer cependant que les innovations en cette matière, surtout lorsqu'elles prennent un caractère officiel, ne doivent pas être trop multipliées, puisqu'elles donnent d'ordinaire lieu à des troubles et à des divisions qu'il n'est pas toujours facile de calmer. Dans le cas actuel, nous ne voulons certes pas prétendre que c'est l'esprit d'imitation qui a poussé l'Eglise de la confession d'Augsbourg en France dans une voie où toutes les Eglises protestantes d'outre-Rhin étaient engagées. Chez un certain nombre de ceux qui parmi nous ont agité ces questions de réforme liturgique, c'était véritablement une affaire de conviction et de sentiment personnel; chez d'autres, c'était le désir d'arriver en matière de culte à une uniformité que l'esprit de réglementation avait si heureusement réussi à créer ailleurs; chez le grand nombre enfin, c'était le vague espoir de satisfaire et de développer les besoins religieux nouveaux qui de

part et d'autre se manifestaient. Quand d'ailleurs on est appelé à discuter en assemblée publique sur les moyens de réveiller ou de nourrir la vie religieuse, on s'arrête tout naturellement aux moyens extérieurs, les seuls qui soient du ressort d'une réglementation, et l'on estime que c'est déjà avoir fait un pas dans la bonne voie ou du moins avoir fait preuve de bonne volonté, qu'avoir réussi à rehausser la solennité du culte public et donné à ses cérémonies plus de variété et de dignité.

C'est ainsi qu'un nouveau recueil de cantiques, élaboré par une conférence pastorale et supérieur à plusieurs égards à l'ancien, fut soumis à l'approbation du consistoire supérieur et adopté par lui sans beaucoup de difficulté. Mais on ne put s'accorder aussi facilement sur l'adoption d'un catéchisme et d'une liturgie uniformes, dont la rédaction avait été confiée à une commission, nommée par le consistoire supérieur dans un esprit de conciliation et de concession réciproque. Une vive opposition fut dirigée contre les conclusions de la commission du catéchisme par le parti ultra-luthérien, qui alla même jusqu'à dénoncer au gouvernement la prétendue illégalité des modifications proposées. La commission elle-même s'étant dissoute, faute de pouvoir amener l'accord entre ses membres, on renonça sagement à l'idée d'imposer aux pasteurs un catéchisme uniforme, et on leur laissa la latitude de faire un choix parmi les ouvrages actuellement en vigueur, en exigeant toutefois la sanction préalable du consistoire supérieur pour tout livre nouveau de ce genre qu'on voudrait introduire dans les communautés. La rédaction d'une liturgie uniforme échoua également et par les mêmes motifs contre les mêmes obstacles, et après de longues et laborieuses discussions, il fallut encore se prononcer pour le *statu quo*, c'est-à-dire pour l'usage facultatif des sept liturgies existantes. L'introduction dans le culte des répons ou litanies et de la génuflexion souleva en particulier une vive résistance, surtout de la part du public laïque, et le consistoire supérieur dut se résigner à y renoncer.

Restait l'agende, c'est-à-dire la prescription d'un cadre uniforme réglant la succession invariable des diverses parties du culte et les éléments stéréotypes des différentes cérémonies ecclésiastiques. Le projet de rédaction de l'agende avait été confié à une commission qui le remania et l'amenda à diverses reprises; puis, après une discussion qui s'était prolongée à travers plusieurs sessions, au milieu de l'indifférence ou plutôt de l'ignorance du public intéressé, alors que l'on pouvait croire la question abandonnée comme tant d'autres, l'agende fut soudain arrêtée et rendue exécutoire dans les plus brefs délais. Au fond, il faut en convenir, les innovations introduites par l'agende portaient sur des points peu nombreux et très secondaires : on se bornait à prescrire la célébration à l'autel des actes liturgiques du culte, la récitation d'une confession des péchés et du symbole des apôtres, la sonnerie des cloches pendant l'Oraison dominicale et la veille des grandes fêtes, etc., etc. Ce qui émut l'opinion publique lorsque la décision du consistoire supérieur fut connue, c'était beaucoup

moins le contenu, somme toute assez inoffensif, de l'agende que l'intention qui avait présidé à sa rédaction et la crainte de voir le consistoire supérieur faire plus tard de nouveaux pas dans cette voie de la réglementation extérieure du culte. Il sembla à beaucoup de personnes que ce corps avait été mal inspiré en accordant une importance excessive à une question au fond très accessoire, et la nécessité d'une uniformité absolue en tous lieux et en tous points, loin d'être réclamée par la dignité et la solennité du culte, parut constituer plutôt un danger réel au point de vue du développement spontané et des manifestations nécessairement variées de la vie religieuse. Pourquoi d'ailleurs s'acharner à poursuivre l'idéal chimérique de l'uniformité dans la sphère très subordonnée des cérémonies du culte, alors qu'on est bien obligé d'y renoncer dans le domaine beaucoup plus important du dogme? Des protestations énergiques s'élevèrent de divers côtés contre l'agende et furent accompagnées d'une véritable guerre de brochures. Le consistoire supérieur, après quelques vaines tentatives de réduire à l'obéissance les consistoires récalcitrants, eut la sagesse de laisser s'assoupir la querelle et de ne pas inquiéter davantage les opposants. On peut dire que toute cette agitation faite autour de l'agende avait surtout été une sorte de protestation de l'esprit laïque contre l'esprit clérical dont on redoutait les empiétements.

Dans le cours de cette discussion, il était un fait bien simple dont on eût dû se pénétrer tout d'abord : c'est que l'époque d'analyse religieuse et de critique dissolvante dans laquelle nous vivons est tout aussi peu faite pour la création de nouvelles liturgies que pour la rédaction de confessions de foi nouvelles, et que ce n'est pas par le moyen d'une réglementation purement administrative que l'on parvient à rehausser la solennité du culte, et à provoquer un réveil et un développement de la vie religieuse. Agissez sur les hommes, sur ceux qui doivent diriger le culte, au lieu d'agir sur les éléments qui le constituent et qui sont en eux-mêmes assez indifférents; donnez à vos pasteurs de la dignité, du zèle, de la vie dans l'exercice de leur ministère, et vous n'aurez pas besoin de vous préoccuper du reste. Que le Saint-Esprit souffle avec puissance sur nos Eglises, et les formes vieillies, les cadres vermoulus voleront d'eux-mêmes en éclats, et de leurs débris se dégageront sans effort et d'une manière tout organique des formes et des cadres nouveaux : alors la communauté entonnera les cantiques et les alleluia nouveaux inspirés par une foi jeune et ardente; cette foi, elle la professera, elle la prêchera dans de nouvelles langues avec une clarté et une force nouvelles. Laissons donc là les ridicules discussions byzantines sur le service de l'autel et la sonnerie des cloches, et demandons à Dieu, dans nos ferventes prières, d'envoyer sur nos pauvres Eglises engourdies le souffle printanier de son Esprit de vie.

IV.

Une question importante, qui depuis plusieurs années a l'avantage de vivement préoccuper le consistoire supérieur, est celle de la création d'un séminaire pastoral, destiné à offrir aux étudiants quittant les bancs de la faculté le moyen de compléter d'une manière pratique leur instruction théologique. Diverses circonstances paraissent avoir concouru à faire souhaiter la création d'un pareil établissement : c'est d'une part le caractère trop exclusivement théorique des études du séminaire, qui semble plutôt avoir en vue de former des savants que des pasteurs, et qui trop souvent, hélas! avec les meilleures intentions, ne réussit ni dans l'une ni dans l'autre de ces tâches; et puis, c'est d'autre part la nécessité d'améliorer la prédication évangélique qui, tant sous le rapport de la forme que sous celui du fond, semble laisser beaucoup à désirer. Si nous avons bien saisi l'idée qui se trouve au fond de ces débats, ce ne serait pas le nombre seulement mais aussi la qualité des jeunes candidats au saint ministère qui est en souffrance parmi nous, et il a paru dès lors qu'il était du devoir pressant de l'autorité supérieure de notre Eglise de chercher de quelle manière il serait possible de faire cesser cette fâcheuse situation.

Or, les remèdes proposés quels sont-ils? Ici, il faut l'avouer, le consistoire supérieur n'a pas eu la main très heureuse. Il a décrété tout d'abord l'établissement de concours et de prix de prédication, mesure on ne peut plus impropre qui a soulevé dans le public religieux un douloureux étonnement, et provoqué de la part du séminaire lui-même une énergique protestation, comme impossible à exécuter et attentatoire à la dignité du saint ministère. L'obligation pour chaque pasteur de prêcher deux fois par an dans une autre paroisse que la sienne et, si possible, en présence de son inspecteur ecclésiastique, qui devra dresser un rapport sur cette prédication et l'envoyer au directoire, est un de ces règlements condamnés à l'avance par les difficultés insurmontables que rencontre leur exécution. La création de bourses destinées à faire voyager les jeunes candidats et à leur fournir les moyens de se perfectionner dans l'art de prêcher par l'audition des grands orateurs, n'est qu'un moyen très incomplet et très précaire de remédier au mal. Ces voyages d'ailleurs atteindront d'autant plus difficilement leur but que le nombre des bourses sera nécessairement très limité comme celui des jeunes théologiens qui pourront en profiter, attendu que les besoins du service réclament l'emploi immédiat d'un certain nombre d'entre eux en qualité de vicaires. On a demandé également si, en l'absence de fonds qui permettraient la création d'un séminaire pastoral à Strasbourg et en raison des circonstances particulières qui en rendraient l'établissement dans cette ville peu désirable, il ne serait pas possible de faire séjourner nos étudiants de langue allemande dans l'un des *Predigerseminare* de Berlin, de Tubingue ou de Heidelberg, et les

étudiants de langue française dans un établissement spécialement créé à Paris : ce qui toutefois à des points de vue divers, dont il est inutile de parler ici, paraîtrait offrir des inconvénients qui ont été signalés avec beaucoup de pénétration au sein même du consistoire supérieur.

Il semble en vérité que sur ce sujet si capital tout ait été dit, excepté ce qu'il fallait dire. Au lieu de chercher à compléter ce qui existe déjà par des mesures d'une exécution difficile et d'un succès douteux, pourquoi ne pas vous efforcer de tirer un meilleur parti des éléments qui sont dans vos mains; pourquoi, au lieu d'ajouter une sixième année aux cinq années réglementaires, ne pas employer plus efficacement le temps dont vous disposez? Au lieu de créer à nouveaux frais un établissement d'une utilité contestable, ne serait-il pas plus simple de transformer et de régénérer ceux que vous possédez déjà? Croyez-le bien : c'est l'esprit qui préside aux études théologiques qu'il faut changer, c'est lui surtout qui laisse à désirer; tout le reste est d'une importance secondaire. Pourquoi ne pas se l'avouer, pourquoi ne pas le dire? par quels timides ménagements, par quelle affligeante lâcheté faut-il rester toujours à côté de la vérité?

Évidemment, l'éducation des pasteurs est l'une des questions les plus brûlantes qui puissent nous préoccuper : c'est la plus utile et la plus pratique que l'on puisse se poser. Elle se rattache d'ailleurs d'une manière directe à la pénurie des candidats au saint ministère dont on se plaint tant. On entend souvent se demander avec une sorte d'anxiété d'où vient l'abandon si regrettable de cette carrière, surtout par les jeunes gens appartenant aux familles de la classe cultivée. Serait-ce en effet parce que la position qu'elle offre aux jeunes gens est trop peu lucrative? Mais pour peu que l'on y réfléchisse, on voit que dans toutes les carrières libérales on rencontre cet inconvénient. Serait-ce parce que le ministère aujourd'hui n'est plus entouré d'une autorité, d'une considération suffisante? Il est vrai que le prestige, l'auréole particulière qui jadis s'attachait au sacerdoce, est à jamais évanoui, et nul regret si ardent qu'il soit ne pourra le lui restituer. Les appuis qu'il rencontrait dans l'ancienne société sont tombés avec cette société même, et à la suite des rapides et radicales transformations qu'elle a subies. On conçoit aujourd'hui le ministère évangélique et ses rapports avec la communauté d'une tout autre manière qu'alors. En effet, le pastorat, uniquement considéré comme corps enseignant et fonctionnaire, a fait son temps; il ne peut échapper à la défaveur qui pèse sur lui qu'en reprenant le caractère missionnaire qui le distinguait dans l'âge apostolique, aux premiers jours de l'Église. Il faut que le sacerdoce redevienne une véritable école de dévouement et de sacrifice où l'on n'entre que lorsque, comme les disciples du Seigneur, on se sent dévoré du zèle de la maison de Dieu et ému de compassion pour les âmes qui périssent. L'autorité à laquelle le ministre de Jésus-Christ pourra prétendre à l'avenir, il faut en prendre son parti, est d'une na-

ture toute spirituelle ; elle repose sur la confiance et l'estime qu'il saura inspirer, sur l'ascendant moral qu'il saura exercer, sur l'expérience des grâces divines dont il est le dispensateur en même temps que l'œuvre vivante, le témoin authentique, sur l'efficacité de la Parole dont il est le héraut. Plus le témoignage sera humble, puissant et fidèle, plus le témoin sera respecté. Que le pasteur ne compte plus sur aucun prestige d'emprunt, sur aucun secours et appui matériel pour lui ouvrir le chemin des cœurs ; qu'il s'assure uniquement sur la promesse de Celui qui lui dit : « Ma grâce te suffit ; car ma force s'accomplit dans la faiblesse. »

Nous ne voudrions pas accuser l'éducation que l'on donne actuellement à nos jeunes pasteurs d'être trop scientifique ; nous lui reprocherions plutôt de l'être trop exclusivement. On ne nourrit, on ne développe pas assez en eux, ce semble-t-il, les sentiments généreux, les nobles élans, les fortes convictions, l'esprit de renoncement et d'immolation qui forment le glorieux apanage de leur vocation. On ne fait pas assez briller à leurs regards émus la sainte beauté du ministère évangélique. Nous tromperions-nous en disant que notre enseignement théologique actuel se meut dans une région trop étrangère au sentiment religieux et manque plus ou moins d'élévation. On n'y respire pas assez le souffle d'en haut et la soif du Dieu vivant : sans le vouloir, il rase la terre et encourage la vulgarité et la suffisance qu'il devrait avant tout s'appliquer à combattre et s'il se peut à déraciner.

Une conséquence naturelle des réformes que réclame notre enseignement théologique serait sans doute l'adoption d'un plan d'études plus rationnel et d'un programme de cours moins chargé que celui qui est actuellement en vigueur au séminaire. En effet, le trop grand nombre de cours obligatoires que l'on impose aux élèves nuit aux études particulières des jeunes gens studieux, sans pour cela réussir à stimuler le zèle des paresseux. Ne serait-il pas peut-être opportun aussi d'introduire dans ce plan une autre innovation, celle-là plus radicale, mais non moins utile? Que l'on y réfléchisse bien : est-il absolument nécessaire que tous les jeunes gens qui veulent se vouer au saint ministère passent par la filière traditionnelle des études classiques et par la porte étroite du baccalauréat? N'y aurait-il pas espoir de recruter pour le pastorat une foule de jeunes gens vraiment doués, intelligents, zélés, fidèles, mais que, pour des raisons d'âge, de position ou d'aptitude, les études des langues anciennes rebutent? En se bornant à exiger d'eux de solides connaissances pratiques sur la Bible, l'histoire de l'Eglise, la doctrine chrétienne, indépendamment des autres capacités qu'on est en droit de demander à celui qui prend la parole en public, ne satisferait-on pas à toutes les exigences légitimes? Nous tenons à ce que l'on ne se méprenne pas sur notre pensée. Loin de vouloir amoindrir en quoi que ce soit le caractère des études théologiques, nous voudrions au contraire en élever le niveau, en les exigeant de la part de ceux qui s'y livrent plus sérieuses,

plus approfondies, plus vraiment solides et non pas hâtives et incomplètes comme c'est le plus souvent le cas aujourd'hui. Nous concevons parfaitement bien la possibilité d'établir deux plans d'études différents, correspondant à deux degrés ou si l'on veut à deux catégories de fonctions au sein de la même carrière pastorale. Pourquoi maintiendrions-nous une uniformité banale et stérile; pourquoi n'imiterions-nous pas la féconde variété des fonctions religieuses dans l'Eglise primitive qui avait ses apôtres, ses évangélistes, ses prophètes et ses docteurs?

Nous nous sommes permis cette longue disgression sur les études du séminaire, parce que le consistoire supérieur s'en est, avec raison et à diverses reprises, très vivement préoccupé et a même, après une délibération passablement animée, nommé une commission chargée de lui présenter un rapport détaillé sur cette question. Quant à la prédication en particulier, personne ne s'étonnera, après ce qui vient d'être dit, que l'on soit frappé de ses lacunes et de ses vices. Mais pour l'amour de Dieu, que les remèdes proposés ne soient pas pires que le mal! C'est là un domaine qu'il est impossible de réglementer et où les mesures disciplinaires ne sauraient produire aucun résultat. Epargnez-nous de grâce vos concours et vos sermons d'épreuve. Soignez, fortifiez les études littéraires, homilétiques, oratoires au séminaire, rien de mieux; ajoutez même, si vous le pouvez, une année complémentaire, plus spécialement destinée aux exercices pratiques, quoique l'utilité ne nous en soit nullement démontrée. Mais sachez-le bien : notre prédication ne s'améliorera que lorsque la tendance générale des études et l'esprit qui les anime changeront, lorsque nos jeunes pasteurs auront de puissantes convictions, qu'ils comprendront les véritables besoins de l'Eglise et du siècle qu'ils sont appelés à convertir à Christ, et qu'ils lui porteront avec zèle et intelligence le divin secours de l'Evangile. Oui, donnez-leur l'enthousiasme, la foi, l'amour de leur ministère, la charité pour les âmes, et, soyez-en sûrs, ils seront éloquents, ils persuaderont, ils entraîneront leurs auditoires, et vous n'aurez plus le spectacle qui vous afflige et vous choque maintenant d'une prédication incorrecte et languissante, emphatique et incolore, sonore et vide; mais vous aurez des orateurs véritables qui pourront dire avec l'apôtre saint Paul : « Ma parole et ma prédication n'a point consisté dans des discours pathétiques de la sagesse humaine, mais dans une démonstration d'esprit et de puissance. »

V.

Une autre question qui figure périodiquement sur l'ordre du jour des sessions du consistoire supérieur, sans jamais recevoir une solution satisfaisante, est celle du mode de nomination des pasteurs. On sait que l'article 11 du décret du 26 mars 1852 attribue cette nomination au directoire, sans que la paroisse puisse même manifester un désir ou émettre

un vœu à cet égard. Déjà plus d'une fois le consistoire supérieur, se faisant l'organe des plaintes générales des Eglises, a élevé sa voix contre ce mode de nomination et a fait de louables tentatives pour le modifier. Nous tenons à transcrire ici les éloquentes paroles qu'a prononcées à ce sujet l'un de ses membres au mois d'octobre dernier : « Qui de nous, Messieurs, a-t-il dit, peut accepter cette entière passivité à laquelle on nous a réduits? Voilà une paroisse privée de son pasteur : il s'agit pour elle de ses intérêts les plus sérieux, de l'instruction religieuse des enfants, de la consolation des affligés, du relèvement de ceux qui sont tombés, de l'édification de tous, et dans cette question qui touche à ce qu'il y a de plus sacré dans le cœur des hommes, la partie interessée n'aura rien à dire! l'article 12 de l'arrêté ministériel du 12 novembre 1852 lui défend même d'émettre un vœu! Non, Messieurs, cela n'est pas protestant, cela n'est pas français! Le moindre citoyen français peut déposer ses vœux aux pieds du trône, et il est écouté ; il peut porter ses doléances au premier corps politique de l'empire, et le sénat examine sa demande avec une religieuse attention. Et un conseil presbytéral, un consistoire, quand il s'agit d'une chose aussi grave pour eux que la nomination d'un pasteur, ne peuvent pas faire arriver jusqu'au directoire l'expression de leurs désirs! On leur ferme la bouche et l'on vient nous dire : Nos choix ont été acceptés partout avec reconnaissance et effusion! Je voudrais bien savoir par quel organe ces sentiments ont été exprimés. Le conseil presbytéral, forcément muet avant l'élection, a-t-il recouvré la parole pour faire l'éloge du pasteur devenu son président? Non, cela n'est pas possible. Le consistoire, de son côté, a accepté avec cordialité le nouveau collègue que vous lui aurez envoyé et que peut-être il n'aurait pas choisi, mais il ne peut pas prendre une délibération pour blâmer ou pour approuver votre choix. La satisfaction qu'on vous a manifestée ne peut donc émaner que d'individus isolés, sans caractère légal et n'ayant pas le droit de parler au nom de la paroisse. On ne saurait en disconvenir ; le mode pratiqué par le directoire depuis dix ans blesse le sentiment protestant[1]... »

Nous n'aurions pas en vérité pu mieux dire : seulement, la plus grande difficulté d'une réforme en pareille matière se trouve dans la loi même qui nous régit, et l'année dernière encore, le ministre, tout en autorisant le directoire à mettre la question à l'ordre du jour des travaux du consistoire supérieur, y a mis la condition expresse que l'on ne touchât pas au

[1] Voyez *Recueil officiel des actes du directoire*, t. XI, p. 144 ss. On pourra aussi consulter avec fruit sur le même sujet l'excellente brochure publiée par M. le pasteur Mettetal, de Paris, sous le titre : *Une question actuelle*. Paris, 1861. Notre travail était déjà sous presse lorsque nous avons reçu une nouvelle brochure de M. Mettetal, intitulée : *Une discussion du consistoire supérieur sur les droits des fidèles et sur les prérogatives des consistoires*. Paris, 1863. La polémique de l'auteur se distingue par une rare élévation et par le calme du raisonnement qui n'en fait que mieux ressortir la solidité. Espérons que les généreux efforts de M. Mettetal seront couronnés d'un prochain et légitime succès!

principe énoncé dans le décret : c'était uniquement sur les formalités à remplir lors de la nomination des pasteurs que devait porter le débat. Nous le demandons, n'était-ce pas créer là aux partisans d'une réforme, et ils étaient nombreux au sein même du consistoire supérieur, un rôle inacceptable et forcément stérile? La majorité de la commission chargée de présenter un rapport sur la question l'a fort bien compris, et son rapporteur l'a exprimé en propres termes en formulant les conclusions de son travail. Il n'a pas eu d'ailleurs de peine à montrer, l'histoire à la main, que le concours des paroisses et des consistoires était indispensable lors de la nomination des pasteurs, que ce concours est implicitement renfermé dans l'idée même du ministère chrétien, qu'il est établi par les meilleurs traditions et exigé par le principe même du protestantisme que les dispositions du décret altèrent et vicient. Aussi le rapporteur conclut-il en demandant que le directoire veuille bien soumettre au gouvernement le vœu du consistoire supérieur de consentir au rétablissement de l'article 26 de la loi du 18 germinal an X, sauf l'addition que dans le cas d'élections de pasteur, le conseil presbytéral de la paroisse intéressée, constituée par la loi de 1852, soit appelé à cette opération dans le sein du consistoire avec voix délibérative.

Quoique la majorité des membres du consistoire supérieur se montrât favorable à ces conclusions du rapport et à ce retour aux saines traditions protestantes, elle se laissa néanmoins fléchir par les instantes prières du directoire de ne rien changer au mode actuel, de s'en remettre à la sagesse du pouvoir exécutif, mieux placé que les consistoires pour connaître les besoins des paroisses et le mérite des candidats, moins accessible d'ailleurs à l'esprit d'intrigue et de parti qui trop souvent faussait jadis les nominations des pasteurs, et produisait au sein des communautés des discordes regrettables. Tout ce débat n'aboutit qu'à une modification insignifiante apportée au mode de nomination actuel ou, comme on s'est exprimé, aux formalités qui doivent le précéder. A l'avenir, les inspecteurs ecclésiastiques seront obligatoirement consultés par le directoire sur le choix à faire, sauf à eux à s'éclairer comme ils l'entendront, et sans que l'on comprenne dans leur avis celui du consistoire et du conseil presbytéral. Le rapport de l'inspecteur aura un caractère officiel, sans qu'il puisse cependant aucunement lier le directoire, qui demeure entièrement libre dans sa détermination.

Nous l'avouons avec douleur, cette décision nous paraît de tous points profondément regrettable; mieux eût valu à coup sûr ne pas agiter cette grave question que de décevoir encore une fois le public religieux qui s'attendait à une tout autre solution. Sans vouloir nier les inconvénients de l'ancien mode de nomination des pasteurs par les consistoires, auquel du reste personne ne voudrait revenir, les vices du mode actuel nous paraissent bien autrement considérables. Dans toute constitution ecclésiastique il faudra nécessairement faire la part des défauts inhé-

rents à l'infirmité de la nature humaine : personne ne peut se flatter d'avoir atteint en cette matière la perfection. Mais, du moins, dans l'ancienne législation, le principe chrétien et protestant était-il sauvegardé : il était nettement établi que le pasteur doit être l'homme, non de l'autorité supérieure mais de la paroisse, qu'il doit jouir de sa confiance et pour cela sortir de ses libres votes; son ministère y gagnera en dignité, en autorité, en efficacité; il ne sera plus seulement un fonctionnaire, l'agent d'un pouvoir central, mais le mandataire de ses paroissiens.

Toutes les objections que l'on a élevées contre ce système portent sur ce point unique que le directoire est plus compétent, plus éclairé et par conséquent moins faillible que les consistoires locaux, moins directement intéressé dans le choix à faire et moins sujet par conséquent à céder à des intrigues, à des passions, à se laisser égarer par l'esprit de coterie. Mais voyons un peu. Qui soutient cette opinion? Le directoire lui-même qui, dans cette question, ne saurait être à la fois juge et partie. Et même fût-il tout ce qu'il vient de nous dire, fût-il animé des meilleurs sentiments et doué d'une sorte d'infaillibilité surnaturelle, ne vaudrait-il pas mieux à tout prendre que la paroisse dans son choix se trompât malgré le directoire que le directoire eût raison contre la paroisse? Que l'on veuille bien y réfléchir. Pour nous, nous n'avons jamais pu comprendre que des hommes, quelque éclairés, quelque honorables, quelque indépendants, quelque élevés par leur position qu'ils fussent, voulussent se charger d'une responsabilité aussi lourde que celle de désigner d'une manière souveraine les conducteurs spirituels des troupeaux. Ils nous déclarent, il est vrai, que le sentiment de cette responsabilité ne leur pèse nullement, et nous devons les en croire; nous les en croyons même d'autant plus volontiers qu'ils peuvent invoquer au besoin le fait analogue qui existe dans l'Eglise catholique, où les évêques possèdent et exercent d'une manière absolue tous les droits de nomination et de permutation dans leur diocèse; mais cette analogie est précisément ce qui les condamne, et le sentiment protestant ne cessera pas de s'élever contre un régime de tutelle qui le blesse et qui lui répugne.

On a objecté aussi que, dans le système proposé par le rapport de la commission et d'après le mode de nomination par la paroisse, le droit des minorités serait toujours et invariablement sacrifié aux décisions de la majorité. Mais n'est-ce pas là toujours et partout son sort, et voudrait-on sérieusement qu'il en fût autrement; la minorité devrait-elle imposer son candidat à la majorité? Que l'on blâme le mode actuel de composition et de recrutement de la paroisse où il se peut qu'une majorité incrédule fasse la loi à une minorité évangélique ou *vice versa*; que l'on repousse le principe sur lequel cette organisation repose; que l'on s'attaque au suffrage universel appliqué en matière religieuse et très à tort confondu, selon nous, avec le sacerdoce universel : à la bonne heure, ce n'est pas nous qui le défendrons. Un système de constitution ecclésiastique, qui n'exige des élec-

teurs paroissiaux aucune aptitude, aucune garantie religieuse, et d'après lequel tous ceux qui ont été baptisés et confirmés dans la paroisse, ou qui seulement y ont fixé leur domicile depuis un certain nombre d'années, sont indistinctement considérés comme membres actifs de l'Eglise, qu'ils s'y rattachent d'ailleurs de cœur ou non : un pareil système n'a pas le don d'exciter de notre part une admiration bien bruyante, ni de nous inspirer une confiance illimitée; ce ne peut être là en aucun cas le mode idéal d'organisation en matière ecclésiastique, et nous comptons bien que des minorités vraiment actives et zélées, longtemps et obstinément lésées dans leurs droits et froissées dans leurs convictions par des majorités hostiles et intolérantes ne seraient pas toujours sans trouver le moyen de se donner des guides spirituels qui répondent à leurs besoins religieux. Il ne nous importe pas pour le moment de tirer de ces remarques les conclusions que d'ailleurs tout le monde pressent et devine ; nous avons seulement tenu à faire voir que malgré les immenses inconvénients du suffrage universel en matière religieuse, le directoire de notre Eglise n'était pas fondé à s'en prévaloir pour intervenir dans les nominations des pasteurs et pour imposer aux paroisses les hommes de son choix.

Une autre question qui se rattache plus intimement que l'on ne pense à celle que nous venons de traiter, est la question des retraites des pasteurs. L'idée de la création d'une caisse de retraite agitée pendant une série de sessions par le consistoire supérieur, abandonnée un moment, puis reprise et remaniée de fond en comble, vient d'aboutir enfin à une sorte de solution. Dans le principe, ce projet avait rencontré une vive et légitime répulsion dans le corps des pasteurs qui redoutaient l'usage que pourrait faire de cette arme nouvelle le directoire déjà investi de pouvoirs très considérables; ils pensaient aussi que la dignité et l'autorité spirituelle de leur ministère pourraient souffrir de cette assimilation assez impropre de leurs fonctions avec celles des officiers de l'armée ou des membres de la magistrature. En effet, il est difficile de placer la retraite qui attend le ministre de Jésus-Christ au bout d'une longue et difficile carrière toute de renoncement et de sacrifice, sur le même rang que celle qui est imposée aux divers fonctionnaires de l'Etat.

Une partie des appréhensions et des scrupules que le projet de la caisse de retraite avait fait naître se sont, à la vérité, calmés depuis que le consistoire supérieur a écarté la mise à la retraite d'office et qu'il l'a laissée entièrement facultative. Seulement, grâce à cet amendement capital, ceux-là même qui ont insisté sur l'urgence d'une pareille création, se demandent si le but qu'ils avaient en vue sera vraiment atteint. La mesure dont il s'agit avait paru impérieusement réclamée par la situation souvent fâcheuse d'une paroisse dont les intérêts ne doivent pas être subordonnés à ceux du pasteur devenu infirme et obligé de se faire remplacer dans ses fonctions par un vicaire dont l'activité dans la paroisse n'a qu'un caractère transitoire et incomplet. Mais n'est-il pas à craindre qu'en

rendant la retraite facultative, ce soient précisément les meilleurs pasteurs, les plus désintéressés et les plus scrupuleux qui se retireront, et peut-être alors même qu'ils auraient pu rendre encore des services, de peur d'être à charge à leur paroisse; tandis que ceux-là, au contraire, dont la retraite serait désirable, s'obstineront à rester en fonctions, à moins que l'on n'exerce sur eux une pression morale telle que la retraite facultative équivaudrait à la retraite obligatoire. Disons-le sans détour: dans l'organisation actuelle et la position qui y est faite aux pasteurs, soit vis-à-vis de leur communauté, soit vis-à-vis de l'autorité supérieure, la mise à la retraite d'office paraîtra toujours une atteinte portée à la dignité et à l'autorité spirituelle du saint ministère, et la retraite facultative se trouvera être un expédient qui, loin de porter un remède aux inconvénients actuels, risque, au contraire, de les aggraver encore. Modifiez cette organisation, changez cette position, et toutes ces difficultés s'aplaniront d'elles-mêmes [1].

Il nous reste à parler d'une dernière question, et non la moins épineuse, soulevée dans la session du consistoire supérieur qui vient de s'écouler. Il s'agit de la rédaction d'un formulaire uniforme de consécration pour l'admission des candidats au saint ministère. Jusqu'à présent, chaque inspecteur ecclésiastique choisissait librement ce formulaire, d'après l'une des sept liturgies en usage dans notre Eglise, et les diverses opinions dogmatiques pouvaient s'abriter à leur aise derrière les plis dociles de leurs formules. Mais il est arrivé plusieurs fois que des candidats ultra-luthériens ont manifesté l'intention d'imposer à leur inspecteur un formulaire de leur choix, plus stricte et plus orthodoxe que celui dont ce dignitaire avait l'habitude de se servir. Ce droit, le possèdent-ils en effet, et l'inspecteur est-il tenu, en tout état de cause de céder à leurs prétentions? Telle était la question dans sa primitive simplicité, pour ne pas dire dans son évidente complexité. Il résulte des débats vraiment instructifs du consistoire supérieur sur cette matière que les vues et les pratiques les plus diverses règnent à ce sujet parmi nos inspecteurs ecclésiastiques. L'un consacre ses candidats sur la confession d'Augsbourg et sur la Bible prises au sens littéral; l'autre sur la Bible seule; un troisième

[1] Voici du reste les principales dispositions de l'arrêté pris par le consistoire supérieur: Tout pasteur ayant au moins trente années de services effectifs et soixante ans d'âge ou ayant contracté après quinze ans de services des infirmités de nature à empêcher la continuation de ses fonctions, pourra faire valoir ses droits à la retraite. La pension de retraite sera liquidée sur le pied des deux tiers du traitement légal d'activité, sans pouvoir être inférieure à 1,500 francs. La dotation de la caisse se composera: d'une contribution de 1 p. 100 du traitement légal des pasteurs, des subventions de l'Etat, de la contribution volontaire des caisses d'Eglises, des dons et legs, des quêtes recueillies à l'issue du service divin, au jour de chaque année déterminé par le consistoire supérieur. La caisse sera administrée par le directoire, auquel seront adjoints deux membres laïques et deux membres ecclésiastiques nommés pour six ans par le consistoire supérieur et indéfiniment rééligibles.

sur les deux réunies, mais prises au sens spirituel, avec la faculté de les interpréter d'après les principes de la raison et de la science moderne.

Cette fois, et quoique la discussion eût dérivé en plein domaine dogmatique, les membres laïques du consistoire supérieur se sont mêlés au débat; les uns pour défendre et prôner le droit de la plus grande diversité dans l'enseignement religieux, les individus étant tous organisés différemment, et le protestantisme étant la religion du libre examen et n'excluant absolument aucune opinion, aucune doctrine, pourvu que celui qui la professe soit sincère; les autres pour réclamer la plus stricte exécution des dispositions légales, sans égard pour les préférences individuelles. Après une discussion assez animée, l'on a fini, comme toujours, par un compromis qui ne donnait manifestement raison à personne : encore une fois le consistoire supérieur a, par son vote, consacré le *statu quo*. Voici l'ordre du jour motivé qui fut adopté, nous croyons, à l'unanimité : « Considérant que les liturgies régulièrement autorisées dans l'Eglise de la confession d'Augsbourg en France contiennent des formules de consécration qui reconnaissent l'autorité souveraine des saintes Ecritures et l'autorité des livres symboliques de cette Eglise, le consistoire supérieur passe à l'ordre du jour. »

Dans l'état actuel des partis au sein du consistoire supérieur et de notre Eglise, c'était la seule solution que l'on pût espérer en pareille matière. L'ordre du jour donne une légère satisfaction aux partisans de l'autorité dogmatique, mais en des termes qui, grâce au système commode de l'interprétation, peuvent être acceptés également par les partisans de l'anarchie doctrinale. Peut-être eût-il mieux valu, une fois que l'on était résolu de ne pas la trancher, de ne pas toucher à une question aussi délicate et qui est liée d'une manière si intime à la crise religieuse que nos Eglises traversent en ce moment. Nous terminerons cette étude en disant quelques mots de cette crise et en caractérisant d'une manière rapide l'état et l'attitude actuelle des divers partis religieux dans notre Eglise de la confession d'Augsbourg en France.

VI.

Nous n'avons pas la prétention, dans les quelques pages qui vont suivre, de caractériser d'une manière complète les diverses tendances et partis religieux que renferme notre Eglise; ce serait là le sujet d'une étude à part qui exigerait des développements étrangers au but que nous nous proposons; il nous faudrait, dans ce cas, d'ailleurs, étendre notre cadre, car nous ne pourrions alors nous dispenser de retracer la situation générale de toutes les fractions de nos Eglises protestantes de France et même du continent. Nous nous bornerons donc ici à ce qui intéresse d'une manière toute spéciale notre Alsace, nous efforçant d'être très bref

et aussi impartial que possible dans les jugements que nous porterons, quelque difficile que puisse d'ailleurs être cette tâche.

Il y a parmi nous une fraction peu considérable, mais active et zélée d'ultra-luthériens qui, on ne saurait se le dissimuler, semble gagner chaque jour du terrain. L'ultra-luthéranisme, dans nos contrées, nous avons hâte de le dire, n'est pas une plante indigène, et ne répond pas à des besoins réels dans nos populations. Il se rattache d'une manière intime à la réaction religieuse qui, de l'autre côté du Rhin, pousse tant d'esprits, parmi lesquels il n'en est pas seulement d'étroits et de fanatiques, à la restauration impossible d'un passé à jamais évanoui; ils croient en toute sincérité que le salut de notre Eglise est dans un loyal retour vers les confessions de foi et les dogmes du seizième et du dix-septième siècle dont ils cherchent à faire accorder le sens avec les formules ambitieuses de la science théologique moderne, considérant au surplus encore aujourd'hui, comme essentiels et fondamentaux, tous les points sur lesquels ces doctrines se séparent de celles de l'Eglise réformée.

Le reproche capital que les ultra-luthériens adressent à la théologie réformée est celui d'engendrer un faux spiritualisme et un individualisme exagéré; ils prétendent sauvegarder les intérêts de la foi évangélique gravement menacés par le courant des idées modernes, en s'appuyant sur des théories passablement matérialistes sur les sacrements, le ministère, l'idée de l'Eglise, pour ne pas dire la vie religieuse en général. Ils appellent cela dans leur langage mystique du réalisme en matière religieuse. Les adhérents de ce luthéranisme orthodoxe se recrutent assez généralement dans les classes inférieures et sont placés sous la direction de pasteurs auxquels on ne saurait refuser ni la piété, ni le zèle, ni même quelquefois la science. Seulement nous leur reprochons de ne bien comprendre ni l'Evangile, qui, dans son essence, est on ne peut plus antipathique à ces théories prétendues réalistes, ni le temps où nous vivons, qui nous éloigne toujours davantage des rives stériles du cléricalisme, de cette fausse idée du sacerdoce et d'une Eglise visible dont la hiérarchie, fortement constituée, serait l'unique médiatrice des grâces divines. Nous leur reprochons en outre de ne pas craindre, dans leur tactique peu loyale, de s'adresser à l'Etat pour le maintien de la doctrine officielle d'Augsbourg et d'invoquer son appui pour défendre ce qu'ils appellent le droit ecclésiastique légal. S'ils n'ont voulu, en pareille matière, que surpasser le zèle de ceux qui seraient tentés de faire de la lettre de la loi une arme de despotisme et un moyen de gouvernement religieux, et leur donner une leçon en se montrant plus jaloux qu'eux de la légalité, nous les comprenons; quoique, à notre avis, ils eussent mieux fait de se placer dès l'abord sur un autre terrain que celui de leurs adversaires, ce qui eût rendu leur position à la fois plus digne et plus forte. Un parti théologique qui, pour triompher, appelle à son aide le bras de l'Etat, est aujourd'hui positivement et irrémédiablement condamné.

Encore une fois, les idées, les doctrines, les sympathies des ultra-luthériens ne sont pas les nôtres; et pourtant, nous ne pouvons nous défendre d'une certaine admiration pour leur zèle et d'un respect sincère pour leurs convictions. Nous contestons d'une manière absolue à leurs adversaires le droit, nous ne disons pas de les attaquer et de les persécuter, mais même de parler d'eux avec irrévérence et dédain; nous leur reconnaissons de grand cœur leur droit de cité au sein de l'établissement actuel. Ils ont même pour eux, en un certain sens, l'avantage de la logique. Seulement, lorsqu'ils prétendent nous intimider, en nous jetant à la face leur cri favori : « Si la doctrine d'Augsbourg ne vous convient pas, vous êtes libre de sortir d'une Eglise qui porte son nom, » nous serions tenté de leur répondre par le mot que Vinet a si spirituellement rappelé et appliqué à nos débats ecclésiastiques. Le comte d'Artois, ayant osé dire, dans un moment de colère, à un grand seigneur français : « Sortez! — Vos ancêtres, répliqua celui-ci, auraient été plus polis, ils auraient dit : Sortons !... »

Si le luthéranisme, comme tendance dogmatique, a une certaine raison d'être et si nous ne pouvons méconnaître chez ses adhérents ni la sincérité, ni la logique, que dire des petites rivalités de l'amour-propre froissé, des jalousies mesquines, des sottes rancunes que l'on rencontre parfois parmi nous dans les localités où les deux communautés, luthérienne et réformée, se partagent la même sphère d'activité, ou du moins se côtoient de près? Combien ces misérables chicanes de secte et de coterie sont loin de la noble et féconde émulation, de la fraternelle concorde qui devrait régner entre tous les membres de la grande famille évangélique! C'est à cette concorde, nous le disons avec joie, que tout aujourd'hui nous convie, que tout nous porte. Grâce au développement, de jour en jour plus considérable, de l'activité laïque, nous ne comprendrons plus même bientôt les subtilités dogmatiques sur lesquelles se sont divisés nos ancêtres, dans un âge où la théologie était une pure affaire d'école. On peut dire, sans craindre d'être démenti, qu'à l'heure qu'il est, l'opinion publique religieuse, dans notre monde protestant français, n'a plus conscience des divergences qui existaient jadis entre les deux confessions rivales; seuls les théologiens en gardent la mémoire, et, à leur grande honte, la ravivent parfois. Les œuvres religieuses entreprises en commun, les conférences, les commissions mixtes ont rapproché les membres des deux Eglises, et le fait de leur union n'est plus qu'une question de temps, d'opportunité, de convenance.

VII.

Le radicalisme, en matière religieuse, a aussi ses représentants dans notre Eglise, mais ils sont fort heureusement très clair-semés. Ignorant ou méconnaissant le caractère particulier de la piété et celui du déve-

loppement du royaume de Dieu dans le monde, ils s'efforcent de substituer aux principes du christianisme historique ceux de la religion dite naturelle. Le sentiment si poignant et si tragique du péché est par eux effacé, et conséquemment le fait du salut amoindri; le Sauveur devient inutile et son Evangile décoloré, dépouillé de son caractère surnaturel, de ce qui fait son originalité et sa puissance, est ramené aux mesquines proportions d'une morale sans saveur et sans efficacité. De bruyantes protestations contre l'obscurantisme, et des déclamations creuses en faveur de l'amour de Dieu et des hommes; le préjugé combattu au lieu du péché, le progrès substitué à la repentance et à la sanctification, la fraternité universelle mise à la place du sacrifice et du dévouement : telle est la théologie de ce parti. Il se recrute assez généralement parmi des hommes entièrement étrangers à la vie religieuse et qui ne prennent un intérêt aux questions ecclésiastiques qu'en proportion de l'amoindrissement qu'elles apportent aux manifestations sérieuses de la piété; ils ne s'occupent de l'Eglise que pour la démolir et la renverser.

Cependant, ni l'ambitieuse médiocrité de leur doctrine, ni la stérilité de leurs croyances sous l'emphase d'une rhétorique qui en cache le vide, ne nous empêcheront de rendre à eux aussi la justice qui leur est due. Nous ne parlons pas, cela va sans dire, de tel membre individuellement qui se rattache à ce parti; car il est parmi eux de nobles cœurs et des esprits sincèrement convaincus; mais nous voulons parler du parti lui-même qui, en un certain sens, a, lui aussi, sa raison d'être. Nous comprenons et nous partageons son antipathie contre le cléricalisme et le pharisaïsme en matière religieuse, sans pouvoir justifier les moyens qu'il emploie pour les combattre et en déplorant chez lui l'absence choquante de doctrines plus positives. Puisque malheureusement il se trouve encore parmi nous des chrétiens étroits et intolérants qui, au nom de leur foi, condamnent impitoyablement ceux qui ne partagent pas leurs opinions; puisque le fanatisme et le formalisme exercent encore leurs ravages dans notre Eglise et prétendent confisquer à leur profit la vie religieuse; puisqu'il y a encore une théologie obscurantiste qui n'a rien appris et rien oublié, et des dévots qui font insolemment parade de leur piété et placent le salut dans la pratique de vaines cérémonies et dans la croyance de formules souvent vides de sens; eh bien! l'on ne peut trop en vouloir à ceux qui, par ignorance et par erreur, confondent le véritable Evangile avec ce qui n'en est que la caricature, comprennent dans le même anathème la vraie piété et la mômerie, et poursuivent, hélas! l'une sous le masque de l'autre. Nous nous expliquons leurs colères et nous partageons leur indignation; seulement nous sommes fondé à leur demander de quel droit ils s'érigent en réformateurs de l'Eglise et quels sont les secours, les forces, les grâces divines qu'ils ont à présenter aux âmes travaillées et chargées, affamées de salut, qui, aux prises avec le mal sous toutes ses formes, succombent, découragées et désespérées, dans le rude combat

de la vie. Ah! il faut autre chose que des protestations stériles et de sonores déclamations; il faut autre chose qu'une croisade puérile contre l'esprit des ténèbres et un flot d'injures contre les préjugés.

Vous vous dites les défenseurs de la liberté; mais cette liberté, comment l'entendez-vous, et surtout comment la pratiquez-vous? Ici se présente un spectacle affligeant, et notre cœur se serre de douleur en écrivant ces lignes. Pourquoi faut-il le dire? Ce n'est pas dans le camp de ses ennemis seulement que la cause de la liberté rencontre des adversaires; ses pires échecs lui viennent de la part de ses prétendus champions qui usurpent le beau nom de libéraux et qui ne veulent cependant la liberté que pour eux et pour leurs amis; eux qui ne l'emploieraient, s'ils le pouvaient, que pour se décerner la dictature des esprits sous le prétexte spécieux qu'elle est nécessaire pour fonder l'ère glorieuse et définitive de la liberté, attendu qu'elle ne s'ouvrira véritablement que lorsqu'on aura immolé sur ses autels tous ceux qui la méconnaissent. En théorie, à les entendre, ces modernes apôtres de la tolérance professent les plus belles maximes; mais s'agit-il de les mettre en pratique, c'est autre chose. On ne saurait raisonnablement exiger d'eux qu'ils rendent justice à leurs adversaires; il faut tourner contre eux les armes qu'eux-mêmes ils emploient; ces armes sont mauvaises, peu importe, pourvu qu'elles blessent. Et puis, d'autre part, on voit ces partisans du radicalisme religieux, soumis jusqu'à l'obséquiosité envers le pouvoir quel qu'il soit, le flattant, le caressant, pourvu qu'il ne les inquiète pas dans les positions où ils sont établis et qu'il les laisse attaquer à leur aise la piété qu'ils ont pris, dirait-on, charge de détruire. Ah! qu'il nous soit permis de le dire, la liberté souffre de ces attentats et de ces infidélités; chaque entreprise de ce genre compromet et retarde le moment de sa victoire. De grâce, parlons moins de tolérance, et pratiquons-la un peu plus; ne profanons pas ce beau nom de libéralisme qui a droit à toutes nos sympathies et à tous nos respects.

Nous devons ajouter que la liberté illimitée d'enseignement, nous ne disons pas dans un même pays, mais au sein d'une même Eglise, que prône ce parti, est une véritable absurdité dont les philosophes eux-mêmes ont depuis longtemps fait justice. Faites-les aussi larges que vous voudrez, il faut des limites, il faut des conditions au delà desquelles on n'est plus membre de telle communauté qui repose sur telle ou telle foi déterminée. Vous ne pouvez pas vous unir dans le vague et vous associer dans le vide. Le libre examen n'est pas une religion; c'est une simple méthode que nous ne voulons pas bannir, mais à laquelle nous demandons de nous donner des résultats précis. On ne peut pas examiner toujours et ne se prononcer jamais sur les grandes questions religieuses. Il faut arriver enfin à une conclusion. Ce n'est pas le moins du monde que nous soyons partisans fanatiques de l'uniformité en matière de croyances. La diversité, au sein de l'unité de la foi, est une chose excellente et ré-

pond de tous points aux desseins mêmes de Dieu, qui n'a pas formé toutes les individualités sur le même type; mais sur les points essentiels et fondamentaux, il faut nécessairement un accord; il faut une base à l'association, à la raison sociale religieuse: on ne peut pas enseigner des doctrines contraires au sein d'une même Eglise. Notre devise en cette matière est contenue dans ce vieil adage si souvent cité : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus charitas.*

Que l'on ne se hâte pas pour cela de crier à l'intolérance et à l'exclusivisme. Nous ne prétendons faire sortir qui que ce soit de l'Eglise telle qu'elle est actuellement constituée, au nom d'une légalité et par le moyen d'un pouvoir que nous serions les derniers à invoquer; nous reconnaissons volontiers qu'à ce compte, il nous faudrait à peu près tous sortir. Dieu nous garde de faire des martyrs; nous savons trop ce qu'il en coûte. Le plus sûr châtiment et la plus digne attitude en présence de certaines attaques est le silence, à moins que l'on n'ait le don de se servir de l'ironie fine et acérée de l'auteur des *Provinciales*.

Mais non : au lieu de se combattre et de se quereller, ne vaudrait-il pas mieux travailler tous ensemble loyalement, quelles que soient d'ailleurs nos opinions religieuses particulières, à amener un état de choses meilleur, plus raisonnable et plus sincère, une séparation, une désagrégation volontaire d'éléments décidément contraires? Consolidons dans notre pays la liberté religieuse, afin que chacun puisse à ses frais, à ses risques et périls, et sans être contrarié, s'associer avec ceux dont il partage les convictions, afin de les prêcher et de les propager librement. Alors seulement on pourra juger véritablement chaque arbre à ses fruits; alors on verra de quel côté est la force, la vérité et la vie. Nul ne souffrira plus, mais nul aussi ne bénéficiera plus de la présence de frères professant une autre foi.

VIII.

Entre ces deux partis extrêmes des ultra-luthériens et des radicaux, il se trouve dans notre Eglise une foule de nuances intermédiaires qui présentent, somme toute, une physionomie assez difficile à caractériser. Ici nous rencontrons l'opposition entre les anciens partis du rationalisme et du piétisme qui subsiste encore dans leurs derniers représentants, illustres ou obscurs champions des luttes d'autrefois; ailleurs ce sont des groupes plus jeunes qui essayent de se former, les uns professant des doctrines plus nettes, plus accentuées, les autres se renfermant volontiers dans le vague des formules générales et des termes à double entente. Pour dire vrai, il règne parmi nous une grande anarchie en matière de croyances religieuses, moins peut-être à la surface qu'au fond des consciences, où elle se trouve en présence d'un autre adversaire, plus redoutable et plus

puissant encore, nous voulons parler de l'indifférence, de la torpeur spirituelle dans laquelle sont plongés tant d'hommes de notre temps. C'est là, à coup sûr, le plus grand mal et un résultat de la crise religieuse dans laquelle nous sommes engagés et dont le terme ne semble pas encore très rapproché.

Ce qu'on peut affirmer avec certitude, c'est que les anciens partis sont en pleine décomposition; dès maintenant les anciens cadres, les anciens noms ne suffisent plus pour classer les opinions religieuses; il en est bon nombre, et des plus respectables, qui échappent à toute classification. Nous connaissons bien des esprits, et des meilleurs, qui seraient fort embarrassés, s'il leur fallait de toute force faire un choix entre l'un ou l'autre des drapeaux actuellement déployés dans la lutte. Qui de nous, par exemple, voudrait se déclarer solidaire, sans réserve, de la tendance représentée par tel ou tel organe de notre presse périodique protestante? Le plus orthodoxe risque toujours d'être l'hérétique d'un plus rigide que lui, et le plus radical nourrit la prétention de fonder une orthodoxie nouvelle.

Le spectacle de nos divisions et de nos luttes ne doit nous remplir d'amertume que lorsque nous y mêlons le fiel de notre amour-propre froissé et de nos mesquines ambitions, lorsque les discussions de principes dégénèrent en querelles personnelles, lorsqu'un nom, à tort ou à raison vénéré, devient l'objet de l'aveugle adulation des uns et de la sotte antipathie des autres, et que, sous le masque des intérêts religieux, une foule stupide ne poursuit que le triomphe des calculs ou des rancunes de ceux qui la mènent. A cela près, la vue de nos dissensions ne saurait attrister que ceux qui ignorent les destinées de la vérité chrétienne dans ce monde et qui voudraient substituer à des luttes, pénibles et douloureuses sans doute, mais fécondes et nécessaires à tout prendre, le morne et stérile repos de l'uniformité en matière dogmatique qui couvrirait des plis de son manteau de pourpre toutes nos divergences. Ah! mieux vaut encore qu'elles paraissent au grand jour; elles sont alors moins dangereuses et elles paraissent moins absolues que lorsqu'on les nourrit et les envenime dans le fond des cœurs. Gardez-vous d'empêcher les voix de parler librement, sous le prétexte spécieux d'étouffer les sons discordants! Le reproche d'engendrer l'esprit de secte, que le catholicisme adresse au protestantisme, ne saurait émouvoir que ceux pour qui l'idéal, en matière religieuse, est l'absence même de la vie. « Si tous les périls, a dit Vinet, étaient dans la liberté, toute la tranquillité dans la servitude, il faudrait encore préférer la liberté, puisque la liberté est la vie, tandis que la servitude est la mort. »

Quoi qu'il en soit, et sans nous faire de grandes illusions ou nous bercer de chimériques espoirs, nous pouvons voir dès maintenant, entre les courants qui entraînent les uns vers la droite et les autres vers la gauche, se dessiner les lignes d'un grand parti évangélique libéral. Parmi les jeunes

pasteurs, il en est un certain nombre qui, effrayés de l'ébranlement des idées et des croyances qui se produit en eux et autour d'eux, se mettent en quête d'un port assuré et le cherchent dans cette tranquille servitude dont parle Vinet; n'apercevant de la liberté que les abus et les dangers, ils se cramponnent aux anciens appuis et se retranchent derrière les formules délaissées : nous l'avons dit plus haut, il y a parmi nous une recrudescence évidente de l'ultra-luthéranisme. D'autres, au contraire, poursuivis par le fantôme d'une autorité inacceptable, entraînés d'ailleurs par le vertige qui s'est emparé de l'école critique moderne et séduits par les écrits d'hommes de goût et de talent, sont conduits à rejeter l'une après l'autre toutes les parties de l'Evangile, les faits après les doctrines, la sainteté de Jésus après sa divinité; ne trouvant plus, dans leur système philosophique ou théologique, de place pour la foi au surnaturel, ils sont poussés, en vertu des lois d'une logique inflexible, à franchir les dernières bornes du théisme et du spiritualisme, pour faire naufrage sur les rives désolées du panthéisme et du matérialisme. Là les attend le plus cruel de tous les châtiments; ils sont obligés de s'unir et de faire alliance avec des hommes dont tant de motifs les séparent et contre les vulgaires doctrines desquels protestent tous les nobles instincts de leur cœur.

Eh bien! au milieu de ces deux courants opposés, nous le disons avec joie, l'on trouve parmi nous un très grand nombre d'hommes religieux, laïques et pasteurs, qui, comme le disait naguère l'un de nos plus énergiques controversistes protestants, ne veulent être ni des uns ni des autres. Dans cette mêlée confuse des partis et des coteries rivales, ils sont décidés à conserver une position indépendante et à ne se laisser ni intimider, ni ébranler par le feu croisé des colères et des dédains que de toute part l'on fait pleuvoir sur eux. On a essayé de les flétrir sous le nom d'hommes du juste-milieu, comme s'ils étaient uniquement préoccupés de demeurer toujours à égale distance des partis extrêmes, alors que cependant ils peuvent se rendre le témoignage de regarder beaucoup moins à côté d'eux que devant eux et au-dessus d'eux : plus haut, toujours plus haut! Dédaignant les lâches compromis et les tentatives de rapprochement mensongères, ils cherchent loyalement, non le juste-milieu, mais le milieu juste. Amis de la conciliation, ils sont heureux, quand ils en trouvent l'occasion, de manifester les sentiments de bienveillance et de bonne volonté qu'ils nourrissent au fond de leur cœur; mais si la conciliation ne réussit pas, ils en prennent leur parti, attristés, mais non découragés.

Les membres dont se recrute ce grand parti évangélique libéral, nombreux surtout dans la jeune génération, sortent les uns du piétisme, les autres du rationalisme. Très différents d'origine et même d'opinions, ils se distinguent néanmoins par une fidélité et un attachement communs aux mêmes principes fondamentaux. Un esprit d'équité et de justice caractérise leurs jugements. Ils constatent avec reconnaissance les fruits excel-

lents qu'a portés le réveil religieux; ils s'accusent et s'humilient de n'avoir pas la foi, le zèle, l'abnégation de ses premiers chefs. Mais ces fruits du réveil ne sont ni tous bons, ni tous mûrs; il y a eu comme un arrêt, d'autres disent un recul dans ce mouvement béni : l'histoire du réveil n'est pas achevée. On a renouvelé la foi, on n'a pas renouvelé la théologie. Trop souvent, la paresse et l'orgueil spirituel se sont abrités et drapés dans le manteau de la piété, et ils n'ont pas été rares ceux qui ont cru que l'orthodoxie dispensait de l'examen. De même, ces hommes du tiers parti sont loin de méconnaître les services signalés rendus par le rationalisme, tout en n'approuvant ni le principe sur lequel il repose, ni les résultats auxquels il a abouti. Il n'était, somme toute, qu'une conséquence naturelle d'une orthodoxie outrée et une réaction salutaire contre elle; avec elle, il partage le reproche d'être tombé dans l'intellectualisme en matière religieuse. Au surplus, c'est au rationalisme que revient l'honneur d'avoir créé la science théologique moderne et d'avoir le premier manié l'arme si acérée et si redoutable de la critique religieuse qui, par la grâce de Dieu, deviendra une arme bénie pour l'Eglise, quand elle sera mise décidément au service, non de l'incrédulité, mais de la foi. Du reste, tout le monde commence à comprendre que ce n'est plus ni de piétisme, ni de rationalisme qu'il s'agit aujourd'hui; la situation a complétement changé, les positions sont déplacées : pour les distinguer, il faut trouver d'autres drapeaux, il faut inventer d'autres noms.

Ce qui caractérise le nouveau parti évangélique libéral qui est en train de se former, c'est que ceux qui le composent embrassent et confondent dans le même amour l'Evangile et la liberté; ils ne séparent point ces deux causes, les plus belles que l'homme puisse servir ici-bas : l'Evangile en vue de la liberté, et la liberté en vue de l'Evangile.

L'Evangile! mais tout l'Evangile, l'Evangile authentique dans toute sa divine profondeur, c'est-à-dire dans toute sa divine simplicité, celui du Christ, du Christ historique, de la tradition apostolique, de l'Eglise primitive, qui est en même temps l'Evangile éternel et dans lequel sont contenus tous les trésors de sagesse, de force, de consolation et de vie dont l'humanité a besoin. Ce n'est que par le moyen de fermes et de puissantes convictions que l'on peut aujourd'hui soulever le monde et entraîner les esprits, et ces convictions, c'est l'Evangile de Jésus-Christ seul qui nous les donne. C'est là un thème qu'il est inutile de développer ici. Nous ajouterons seulement que la théologie, la confession de foi qui étreint, qui exprime, qui reproduit l'Evangile dans toute sa pureté, dans toute sa vérité, dans la vivante plénitude de ses aspects si indéfiniment variés, cette théologie, cette confession de foi n'existe pas encore : la créer, la formuler est la tâche excellente à laquelle sont appelés tous les esprits sérieux de ce temps.

Mais ce triomphe de l'Evangile n'est possible et réalisable que par la liberté; et pour nous, nous ne le voulons, nous ne l'entendons pas autre-

ment. Les temps de la contrainte et de la tutelle en matière religieuse sont à jamais évanouis. Aveugles! vous qui ne le voyez pas! La vérité chrétienne ne peut se répandre et se faire accepter des hommes que par la persuasion; la foi n'est pas une simple affaire d'autorité et de tradition: on ne peut pas hériter les croyances, on ne peut même pas, en un certain sens, les inculquer et les enseigner. Il faut se borner à les faire naître et à les provoquer, et le meilleur moyen pour cela est d'être soi-même convaincu. La conviction appelle la conviction, et il n'est rien de tel que la puissance d'un homme fortement persuadé pour entraîner les autres. Oui, l'Evangile réclame de ses disciples un acte d'adhésion libre et spontané, et par conséquent une expérience intime, un contact personnel. Aussi, pour faire son chemin dans le monde et pour trouver l'accès des cœurs, n'a-t-il pas besoin de je ne sais quel système de bienveillante protection dont on voudrait l'entourer; il est plus puissant que toutes les puissances qui voudraient concourir à ses progrès et le placer sous leur patronage. Ah! ne lui faites pas l'injure de votre appui, vous, ses sceptiques défenseurs! Sachez qu'il n'a rien à craindre du grand jour, de la lumière, de la lutte franche et à ciel découvert; apprenez que la liberté, à tout prendre, est encore son meilleur allié. La sincérité vaut mille fois mieux que toutes vos précautions, que toute votre cauteleuse diplomatie. C'est aujourd'hui pour la prédication chrétienne une vraie question d'honneur de se débarrasser de tous les étais officiels dont on a cherché à l'appuyer. Nous demandons donc pour l'Evangile la liberté, mais toute la liberté. Nous réclamons instamment le développement et la réforme de nos institutions ecclésiastiques dans le sens de cette liberté, et nous ne regardons comme vraiment libéraux que ceux qui les réclament avec nous. Que l'on vante les rouages merveilleux et la savante organisation de notre Eglise : nous le voulons bien, mais que l'on n'oublie pas qu'une Eglise est plus encore qu'une administration. Elle doit être avant tout une école de prophètes et une société de croyants. Nous l'avons trop oublié : la passion de l'ordre extérieur et de la réglementation nous a fait fermer les yeux sur nos plaies véritables, sur nos divisions, notre tiédeur, sur l'absence de vie religieuse et d'activité missionnaire. A quoi bon avoir des cadres admirables, lorsqu'ils ne servent qu'à empêcher et à comprimer l'expansion de la vie!

Un fait nous a souvent frappé : c'est de voir que les hommes qui sont le plus avancés, le plus radicaux ou le plus indifférents en matière de doctrines, sont en matière d'Eglise les plus grands despotes, les plus aveugles conservateurs, les plus fermes appuis du système autoritaire. D'où cela vient-il? C'est que ces sceptiques autocrates ne croient pas à la puissance de la vérité sur les âmes; ils ne voient dans le monde que des intérêts et non des principes. L'Eglise, pour eux, est une institution tout humaine, les pasteurs des fonctionnaires salariés, le service des cultes un rouage utile dans la vaste machine de l'Etat. Et pourtant, ce

n'est pas là encore ce qui nous afflige le plus; car nous trouvons tout naturel qu'on soit tout ensemble latitudinaire en matière de doctrine et conservateur en matière d'institutions. Mais ce qui nous paraît digne de toutes nos colères et de toutes nos indignations, c'est l'alliance adultère de convictions évangéliques et du despotisme autoritaire. Pourquoi, ô mon Dieu! pourquoi faut-il voir « cette sorte de monstruosité morale, comme l'appelle Alexis de Tocqueville, qui se rencontre aujourd'hui sur presque tout le continent, où ce sont les hommes religieux qui préconisent le despotisme, laissant à ceux qui ne le sont pas l'honneur de parler en faveur de la liberté. »

Ah! que de part et d'autre les hommes vraiment religieux et vraiment libéraux se réunissent et, convaincus du lien étroit et intime qui existe entre les deux causes, qu'ils proclament hautement, en face du monde entier, leur solidarité; qu'ils mêlent leurs drapeaux trop longtemps divisés, et qu'ils combattent ensemble pour la plus belle de toutes les causes, le libre avénement de Jésus-Christ dans les cœurs. Que le Saint-Esprit souffle de nouveau sur notre pauvre Eglise; qu'il réveille notre zèle endormi, notre enthousiasme assoupi; qu'il nous donne la foi, une foi vivante, héroïque, persévérante, le mâle courage de nous indigner contre le mal, le courage de le flétrir, le courage de parler, le courage d'agir. Ce qu'il nous faut aujourd'hui avant tout, ce sont des chrétiens convaincus et décidés. Tous nos efforts doivent tendre à réaliser parmi nous l'organisation ecclésiastique la plus propre à favoriser le développement des caractères : car la gloire d'une Eglise ne réside pas dans les institutions qu'elle se donne, mais dans les individualités qu'elle produit.

Tel est aussi le sentiment qui a inspiré ce travail, dont nous sommes le premier à sentir et à condamner les nombreuses imperfections. Que l'on veuille bien le croire : l'auteur de ces pages n'a pas pris la plume pour le puéril plaisir d'exercer une critique, hélas! toujours facile. Il s'attend d'ailleurs, et c'est là une pensée qui l'attriste, à déplaire à des hommes pour lesquels il professe la plus sincère estime et une sympathique vénération. Dans le morne silence où est plongée notre Eglise, il eût désiré qu'une voix plus autorisée que la sienne se fît entendre; c'est en vain qu'il a attendu le mâle appel qui nous jetât le *Sursum corda!* dont nous avons besoin. Il s'est décidé enfin à parler, dans l'espoir que d'autres imiteront son exemple et feront mieux que lui. On l'a dit excellemment : « S'il y avait aujourd'hui dans le monde douze hommes voyant clairement, voulant absolument ce que Dieu veut, ce qu'il veut aujourd'hui, et si ces hommes, avec une foi pleine, sans hésiter, prêchaient et poursuivaient ce but jusqu'à la mort, ces hommes seraient les ouvriers de ce qu'il faut nommer l'ère nouvelle. Ils transporteraient les montagnes qui arrêtent le passage de ce siècle vers un siècle meilleur. »

F. Lichtenberger.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

Récits américains, ou Conversions, Réveils, Expériences chrétiennes et Entretiens sur la recherche du salut, tirés des mémoires et journaux de trois pasteurs presbytériens des Etats-Unis et publiés par *Louis Bridel*. — 2e édition.

C'est pour la seconde fois que nous lisons ce volume, et cette seconde lecture faite à huit ans de distance de la première, nous a paru de nouveau pleine de profit et d'attrait. C'est un de ces livres dont on ne se lasse pas, auxquels on revient avec plaisir. Qu'est-il? L'exposition d'une série de situations morales et religieuses du cœur humain. Sous une apparente variété, c'est au fond une même situation, celle de cœurs angoissés au sujet de leur salut, qui arrivent enfin à trouver la paix avec Dieu, après maintes difficultés relatives presque toujours à ce qu'on appelle en langage religieux : *la propre justice*. Cette propre justice se manifeste de plus d'une manière, et tout l'art du conducteur spirituel consiste à la saisir à travers les mille variantes ou subterfuges sous lesquels elle se voile à elle-même. Autant de *ruses de Satan* qu'il s'agit de déjouer; autant d'intrigues qu'il s'agit de rompre; après quoi le pécheur, débarrassé de la grande entrave, laissant agir sur lui le Saint-Esprit, est conduit à accepter purement et simplement le salut offert par les seuls mérites de Christ. Le navire alors entrant au port, y jetant l'ancre, jouit de la plus précieuse tranquillité. — La partie la plus intéressante de l'ouvrage est celle de l'auscultation spirituelle de l'âme, et l'on ne peut qu'être frappé du grand sens, de la forte expérience, de l'habileté morale des trois pasteurs américains dont on a ici les souvenirs. Ce qui frappe également, c'est la puissance de sensibilité religieuse que la forme protestante a inoculée à la race anglo-saxonne. La religion n'y est pas dans la tête, mais dans le cœur; elle exerce au siége de la vie spirituelle une immense influence, y grave de profondes empreintes. Aucun autre peuple ne se laisse travailler à ce point par l'*idée religieuse;* il en est tout pénétré, tout imbu, parfois remué jusqu'aux entrailles. Là où d'autres se contentent de croire, il *sent, souffre,* par moments on dirait qu'il agonise. *Deus, ecce Deus!* Dieu

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le Bulletin se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis et Ce, rue de Rivoli, 174.

l'agite, gonfle son sein d'émotions, remplit ses yeux de larmes, et après l'avoir violemment secoué, le relève « meurtri mais tout vainqueur. » C'est la nation par excellence des *réveils*, des *bancs d'angoisse*, des *réunions pour la recherche du salut*, des *soirées de consultations spirituelles*, etc. On y provoque, j'ai presque dit on les *fait*, et de plus on cherche à les tenir en permanence. C'est assez faire pressentir qu'il y a quelque chose d'un peu artificiel, d'un peu machinal dans le *tour*, dans la *manière*, dans le *faire religieux* de ce peuple et de cette race. Elle a en effet un système de salut, en quelque sorte une recette, un moule tout préparé, dans lequel on jette la matière en fusion. Ces formes, tout anglaises et américaines, ne s'adaptent guère telles quelles à notre individualisme français; mieux, mais pas très bien encore à l'individualisme allemand. — Après cela, qu'il y ait un *état d'âme* qui chez *tous* et en tout pays répond à ce type dominant en Amérique, un état où l'âme agitée cherche à rejoindre son Dieu, l'appelle, l'implore, le supplie, c'est incontestable. La Bible nous en a conservé un exemple dans les milliers d'auditeurs de saint Pierre qui, « saisis de componction, s'écriaient : Hommes frères, que ferons-nous? » Virtuellement la réponse américaine est la réponse apostolique; je remarque pourtant une nuance. Saint Pierre disait : « Convertissez-vous et que chacun soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour obtenir la rémission des péchés, et vous obtiendrez le don du Saint-Esprit » (Actes II, 38). Les pasteurs américains ne semblent pas mettre le « Convertissez-vous, » qui équivaut à la *repentance*, au premier rang; ils l'écartent plus d'une fois comme entachée de propre justice, et leur formule serait plutôt : « Tombez à genoux, priez Dieu qui vous donnera un cœur disposé à recevoir Jésus-Christ, et vous le recevrez et vous obtiendrez la rémission des péchés et le don du Saint-Esprit. » Chez eux, le premier élément semble être la prière sous forme d'aveu, de confession, la prière du péager : « O Dieu, sois apaisé envers moi qui suis pécheur » (Luc XVIII, 13), en même temps celle de David : « Donne-moi un cœur nouveau et un esprit nouveau. » Après quoi, la lumière doit luire d'en haut, éclairer, toucher, pacifier. On est converti, régénéré, sauvé. Voilà le mode, précédé d'une fouille du cœur qui elle aussi a sa marche et ses règles. Ainsi donc le salut est dans une telle conception pour ainsi dire étiqueté, on en a dressé l'itinéraire et les diverses stations. A mon avis, c'est trop réglementé, trop compassé, mais, il faut le redire, ces règles s'appliquent à des états d'âme très authentiques, parfaitement observés et observables, maladies spirituelles, crises psychologiques, que l'Américain n'a pas inventées et qui ne sont rien moins qu'un phénomène *humain*, c'est-à-dire universel. Le tort particulier aux nations anglo-saxonnes me semble être d'avoir voulu contraindre ce phénomène à suivre une marche uniforme, l'envelopper trop souvent dans une unique donnée. Et pourtant ce tort est fortement relevé, reconnu dans le livre même des *Récits;* je ne puis résister ici au désir de citer : « Je vous prenais pour l'un de ces élèves

sortant de l'école, armés d'un système théologique à jambe de bois, avec lequel il est impossible d'enjamber la moindre difficulté, et qui ne peuvent accorder *leur* système avec les faits qui se présentent sur leur chemin. Le Saint-Esprit fait souvent dépasser de beaucoup à la réalité les bornes de tous les systèmes étroits dans lesquels on voudrait emprisonner les manifestations de la vie divine..... Ce que je blâme, c'est qu'un homme soit tellement enchaîné à un système qu'il croie que toute la religion y est renfermée, et qu'il ne permette pas qu'on chasse les démons autrement qu'à sa manière..... N'allons pas nous imaginer que tout vrai chrétien doit avoir passé par une filière analogue : du réveil à la repentance et de celle-ci à l'espérance. Bien des personnes, surtout celles qui ont été élevées chrétiennement et ont toujours subi l'influence de la piété, se convertissent doucement, sans trop savoir comment le Saint-Esprit les guide, et nous ne pouvons les juger qu'à leurs fruits, à leur attachement aux grandes vérités de l'Evangile et à leur vie de foi. Impossible de les juger sur la manière dont ils ont été convertis..... Plus d'un enfant de Dieu, j'en suis convaincu, craint de s'approcher de la table du Seigneur, parce qu'il n'a pas fait telle expérience dont il a entendu parler, et qu'il croit nécessaire pour être chrétien. Il n'a éprouvé aucune de ces émotions flamboyantes, que j'appelle des comètes religieuses, parce qu'on ne sait ni d'où elles viennent, ni où elles vont, ni à quoi elles servent; il a seulement suivi la voix douce et subtile de Jésus-Christ, sans savoir quand ni comment il a commencé à se confier en lui. » (50e récit : *Conseils d'un vieillard.*)

J'ai tenu à faire cette citation, parce qu'elle est la plus vraie critique qu'on puisse faire de la *manière* américaine et anglaise où l'instantanéité de la conversion est fort en honneur, où *la vérité* se présente sous un angle ordinairement un peu étroit, où les torrents sont préférés « *aux eaux de Siloé qui coulent doucement.* »

Sous le bénéfice de ces réserves, le livre des *Récits* est un des plus utiles, des plus salutaires, et même des plus attrayants qu'on puisse lire.

Alfred Vincent, pasteur.

Le Jeune Pèlerin, simple histoire pour servir d'explication au *Voyage du Chrétien*. 288 pages. Lausanne. — Les Protestants illustres, par *Ferdinand Rossignol*. 4 vol. Paris, Grassart.

Je connais des personnes très enthousiastes du *Voyage du Chrétien*, par Bunyan, mais j'en connais en égal nombre qui n'ont pour ce livre tant vanté, jusqu'à le qualifier de *sublime*, d'*inappréciable*, qu'un entraînement très modéré. Je comprends la véhémence de sentiment des premiers, je me l'explique par la vivante piété de l'auteur qui respire dans toutes les pages de son livre où il a laissé l'empreinte d'une âme tendre et croyante; mais je ne m'explique pas moins la froideur des au-

tres, par ces formes continuellement allégoriques au travers desquelles il faut tout voir. Ce n'est pas là *la piété*, mais seulement une certaine piété, la piété telle qu'on l'a comprise et stéréotypée sur terre britannique. Or, le moule dans lequel elle s'y est coulée est à mon avis défectueux. Cela manque de naturel et de simplicité, et dépasse le but. A la suivre dans son esprit et dans sa lettre, il n'y aurait pas d'action sociale, gouvernementale, scientifique ou littéraire possible; tout ce qui n'est pas prière, dévotion, y semble frappé de réprobation, et l'on ne laisse aux facultés humaines qu'un seul écoulement, celui de la psalmodie et de l'adoration. Certaines forces (*virtus*) que Dieu mit en nous, sans doute pour de meilleurs résultats que ceux auxquels nous les laissons trop souvent aboutir, comme par exemple la faculté de s'indigner, de ne pas tout sentir calmement, froidement, apathiquement, y sont englobées dans la masse informe appelée *péché*, et la créature humaine se trouve en quelque sorte paralysée dans plusieurs de ses mouvements légitimes. Cette piété a quelque chose d'artificiel et de convenu, qui n'ira jamais aux âmes tout d'une pièce, aux allures larges et viriles. Il y faut trop replier ou écourter ses ailes, et à s'arracher tant de plumes, il n'y a plus moyen de prendre essor. La répugnance de quelques-uns pour le livre de Bunyan est peut-être trop vive, mais l'enthousiasme des autres va trop loin, si loin que, malgré la petite phrase obligée, «*après la Bible*, c'est le meilleur des livres, » on soupçonne comme une espèce de préférence involontaire, parce que là tout le *système* est au complet, bien arrangé, bien compacte. Que la piété des évangiles est plus simple, plus sympathique! On s'y sent à l'aise, libre, respecté dans le fond de son être moral, sans protestation ni contre les freins imposés, ni contre l'*idée*, ni contre l'*expression*.

Le livre anonyme dont j'ai transcrit le titre en tête de cet article a été composé pour aider à la compréhension de celui de Bunyan. C'en est une sorte de photographie. L'auteur, enthousiaste de son modèle, l'a transporté dans son œuvre. De pareils ouvrages font du bien sans doute, puisqu'ils sont pieux; sont bons à lire, je l'accorde; mais ne font-ils que du bien, et en font-ils à *tous*? Voilà une question que je ne voudrais pas résoudre trop affirmativement.

Au livre du *Jeune Pèlerin*, je préfère, je l'avoue, celui des *Protestants illustres*, par M. Ferdinand Rossignol. Ce sont de simples et rapides biographies, mais fort bien écrites, et résumant avec âme un ensemble de faits qui, sans le moindre grain de fiction, ont tous été des réalités. Les mâles vertus des *Coligny*, des *Bernard Palissy*, des *Ambroise Paré*, des *Jeanne d'Albret*, des *Sully*, des *Duplessis-Mornay*, des *Duquesne*, des *Paul Rabaut*, passent devant nous, pour ne rien dire de *Calvin* qui ouvre la marche. Quelles figures admirables, quelle piété *réelle* et jamais démentie, virile et jamais affadie par la *manière;* quels efforts, quelle persévérance, quel courage! La plus noble fermeté respire dans leurs paroles dont quelques-unes sont devenues *historiques :*

— N'es-tu pas l'amiral? demande Bême.

— Oui, répond Coligny. Jeune homme, respecte mes cheveux blancs et mes infirmités.

Et quand le fer de l'assassin brille au-dessus de sa tête, il ajoute :

— Frappe, tu ne rendras pas ma vie plus brève.

— Sire, dit Bernard de Palissy à Henri III qui, venu le visiter dans sa prison, le pressait de « s'accomoder pour le fait de religion, » j'étois bien tout prest de donner ma vie pour la gloire de Dieu; si c'eût été avec quelque regret, certes, il seroit éteint en aïant ouï prononcer à mon grand roi : Je suis contraint; c'est ce que vous et ceux qui vous contraignent ne pourrez jamais sur moi, pour ce que je sai mourir.

— A cette heure, il faut que tout le monde se fasse catholique, dit Charles IX à Ambroise Paré, le jour de la Saint-Barthélemy.

— Sire, réplique le célèbre chirurgien, je crois qu'il vous souvient de m'avoir promis de ne me commander jamais quatre choses, savoir : de rentrer dans le ventre de ma mère, de ne pas me trouver à un jour de bataille, de quitter votre service et d'aller à la messe.

— Je me retire de la vie, je ne m'enfuis pas, dit Duplessis-Mornay expirant, j'ai combattu le bon combat, j'ai parachevé la course, j'ai gardé la foi.

Aux paroles insinuantes de Louis XIV : « Je regrette, Monsieur le marquis, que vous ne m'obligiez pas de faire quelque chose de plus pour un homme de votre mérite, voici la réponse de Duquesne :

— Quand j'ai combattu les ennnemis de Votre Majesté, je ne me suis jamais demandé quelle était leur religion. Il m'a suffi de savoir que vous m'ordonniez de les attaquer.

Voici le portrait que trace Agrippa d'Aubigné de Jeanne d'Albret : « Ainsi mourut cette reine, n'ayant de femme que le sexe, l'âme entière aux choses viriles, l'esprit puissant aux grandes affaires, le cœur invincible aux adversités. » — Se peut-il un plus bel éloge?

Que M. Rossignol nous donne bientôt la suite de son intéressante galerie de nos illustres; son œuvre populaire, sans prétention mais non sans mérite, est de celles que tous aiment et accueillent.

Alfred Vincent, pasteur.

REVUE DU MOIS.

—

Paris, 14 juillet.

La Vie de Jésus, *par M. Renan. — Un pas vers la liberté. — La lettre de l'empereur sur la décentralisation. — Encore un mot sur les protestants espagnols. — Manifestation contre l'esclavage à Manchester. — M. Rœbuck et le parlement anglais. — Mort de M. Gaussen. — Un article de la* Revue nationale.

On annonçait depuis plus d'un an que M. Renan allait publier un grand ouvrage où les origines du christianisme seraient enfin expliquées; on donnait à entendre aux croyants qu'ils allaient se trouver fort mal à l'aise en voyant le secret de leur foi livré à la raison commune; on avait réussi enfin à faire de cette publication un événement littéraire presque aussi retentissant que l'apparition des *Misérables* de Victor Hugo. Nous venons de lire la *Vie de Jésus*, et nous devons dire que cette lecture nous a tout à fait rassuré. Ce n'est pas que nous pensions que l'œuvre de M. Renan avorte à son début; au contraire, nous nous attendons à l'un de ces succès retentissants, dans lesquels l'esprit de parti a pour auxiliaires les instincts de la foule; tous ceux qui, pour des motifs quelconques, sont intéressés à détruire le côté surnaturel du christianisme, souhaiteront à ce livre la bienvenue; M. Renan recevra l'encens de ces transfuges du christianisme qui ne pardonnent pas aux autres de croire encore ce qu'ils ont cru et défendu eux-mêmes pendant vingt ans de leur vie, et qui respectent si peu leur propre passé que de jeter le reproche de tartuferie à la tendance religieuse qu'ils servaient naguère; nous les entendrons proclamer que « M. Renan a réussi à retrouver la physionomie de Jésus, à nous montrer un personnage *distinct, vivant, vraisemblable*[1]; ce qui suppose assurément que le Christ qu'ils avaient jusqu'ici connu, aimé, servi, avec l'Eglise de tous les siècles, n'avait ni réalité, ni vie, ni vraisemblance, que ni les saint Paul, ni les saint Jean n'ont su nous le révéler, et que

[1] Voir un article de M. Edmond Schérer, dans le journal *le Temps* du 7 juillet.

ce privilége unique était réservé à un académicien d'aujourd'hui. M. Renan trouvera bien d'autres auxiliaires encore; le lyrisme mélancolique de son style séduira plus d'une âme rêveuse, qui ne découvrira pas sous cette trame habilement ourdie le vide et la négation du vrai sentiment religieux; la foule des esprits vulgaires le félicitera d'avoir débarrassé le christianisme de tout ce qui dépasse le niveau de la raison moderne; on peut conjecturer aussi qu'il ne manquera pas de jeunes penseurs qui, n'ayant jamais lu les épîtres de saint Paul, déclareront, après avoir passé trois matinées sur la *Vie de Jésus*, que leurs croyances ont dû fléchir devant les impitoyables résultats d'une science approfondie, et qui crayonneront dans leur journal intime une page de douloureux adieux à leur foi d'enfance. Ces faits ne nous surprendront point; chacun peut les prévoir. Mais, une fois cette première agitation passée, on découvrira peut-être qu'il ne suffit pas d'être un esprit très ingénieux et un écrivain très habile pour ramener l'Evangile aux proportions d'un fait naturel et pour expliquer Jésus-Christ. Aussi, dussions-nous être accusé d'optimisme, c'est sans crainte, c'est même avec satisfaction que nous voyons paraître l'ouvrage de M. Renan. Nous croyons qu'il servira la cause qu'il veut détruire; l'Evangile brisera encore, comme il l'a fait tant de fois, le cadre tout humain où l'on veut l'enfermer, et, sous sa forme naïve, tel que ses premiers témoins nous l'ont transmis, il brillera de l'éclat d'une éternelle fraîcheur quand, par suite d'une nouvelle évolution de la critique ou d'un changement dans le goût littéraire, le livre de M. Renan ne sera plus qu'un monument dépassé de la science de notre génération.

Il nous est impossible de donner dans cette rapide chronique les raisons de ce jugement sommaire; la *Vie de Jésus* sera d'ailleurs dans cette *Revue* l'objet d'un examen étendu; bornons-nous à marquer au courant de la plume les impressions que nous a laissées la lecture de l'œuvre de M. Renan.

La position que M. Renan prend vis-à-vis des documents évangéliques est, à peu de chose près, celle du professeur Ewald, de Gottingen. Avec Ewald, nous sommes également éloignés du système de Strauss et de celui de l'école de Tubingue. Aux yeux de Strauss, tous les faits légendaires sont inauthentiques; la réalité historique des évangiles disparaît ainsi complétement. L'école de Tubingue fait des évangiles des espèces de traités dogmatiques écrits fort tard pour servir les tendances diverses qui se manifestaient au sein de l'Eglise au second siècle. Ewald a eu le mérite de faire ressortir le fonds historique de l'histoire de Jésus; M. Renan accepte presque toutes ses opinions, en particulier ses conclusions sur le quatrième évangile; M. Renan admet comme authentiques les quatre évangiles; il les fait tous remonter au premier siècle (Introd., p. xxxvii); mais cette situation même entraîne avec elle de formidables difficultés.

Il faut d'abord expliquer saint Jean. En admettant, avec Ewald et M. Renan, la valeur considérable de son témoignage sur les faits histo-

riques de la vie de Jésus, il faut à tout prix se débarrasser de ses vues dogmatiques sur le Christ, et du langage qu'il lui prête; or nous croyons que sur ce point l'explication de M. Renan ne satisfera aucun de ceux qui, chrétiens ou non, ont senti l'incomparable grandeur du quatrième évangile; dire que cette œuvre sublime est le fruit des élucubrations d'un vieillard dont l'esprit est en baisse, c'est un tour de force critique qui ressemble singulièrement à une défaite. Il y a plus : ce même saint Jean nous a conservé le récit de sept miracles circonstanciés, et auxquels il attribue une importance capitale. M. Renan, qui nie le surnaturel, est obligé d'expliquer ces faits, ainsi que les autres prodiges rapportés par les synoptiques; Ewald a échappé à la difficulté en évitant toujours de se prononcer sur les faits surnaturels, et en usant d'expressions équivoques auxquelles le génie et la langue germaniques se prêtent volontiers. M. Renan, écrivant en France, a dû s'exprimer ici avec netteté. Acceptant le témoignage historique des évangiles, il ne pouvait se débarrasser des miracles en y voyant avec Strauss le produit légendaire du travail des esprits dans l'Eglise primitive; il préfère les expliquer en faisant de Jésus un thaumaturge et en lui attribuant des subterfuges souvent fort grossiers. Nous voilà donc ramenés aux procédés de l'école rationaliste d'il y a cinquante ans; nous voilà marchant sur les brisées du docteur Paulus, dont Strauss avait fait justice avec tant d'esprit. Qu'on lise par exemple l'explication que M. Renan donne de la résurrection de Lazare; Paulus n'a rien écrit de si curieux que le récit de cette agréable comédie qui rappelle forcément une scène du *Légataire universel* de Régnard; nous savons ce que l'Allemagne pense aujourd'hui des jolies explications de Paulus; et nous doutons que le bon sens français supporte avec beaucoup de patience que l'on travestisse ainsi Lazare en Crispin.

Au reste, M. Renan a très bien senti ce que de telles explications avaient de choquant, surtout en ce qui regarde la sincérité de Jésus; il a compris que ses lecteurs les plus enthousiastes auraient quelque peine à concilier cette sainte figure avec les petites fourberies auxquelles, d'après lui, Jésus se serait prêté pour les besoins de sa cause. Aussi l'auteur a-t-il cru devoir nous démontrer dans une page fort singulière (p. 253) que « la sincérité avec soi-même n'a pas beaucoup de sens chez les peuples orientaux, peu habitués aux délicatesses de l'esprit critique. » Cette démonstration, tout à fait neuve, est, si nous ne nous trompons, la partie la plus originale du livre de M. Renan; nous engageons vivement nos lecteurs à méditer cette page étrange; ils y apprendront qu'il y a mensonge et mensonge, et qu'entre Jésus et Joe Smith la distance n'est que dans le degré.

Les hypothèses ne coûtent rien à M. Renan; si elles lui aident à expliquer les miracles de Jésus, elles lui servent bien plus encore à grouper ses discours dans un ordre logique. Jésus, selon lui, a eu trois phases distinctes dans son ministère. Dans la première période, il se borne à prêcher

la paternité de Dieu et la religion pure; plus tard, il conçoit le règne de Dieu comme l'avénement des pauvres; enfin, il se croit le Messie, et en voulant réaliser son rêve, il succombe sous la haine des pharisiens; or, pour justifier cette division, M. Renan, usant d'un arbitraire sans limites, prend à droite et à gauche dans chacun des évangiles les paroles qui peuvent convenir à chacune de ces trois périodes; aucune preuve ne justifie cette manière étrangement commode de citer ses sources; tout ici en revient à l'autorité purement personnelle de M. Renan.

Ainsi, ni l'enseignement, ni les miracles de Jésus ne nous ont paru éclairés d'un nouveau jour par le livre dont nous parlons; mais nulle part l'habileté de M. Renan ne nous a semblé plus au dépourvu que lorsqu'il s'est agi pour lui d'expliquer l'apparition même de la personne du Christ. Au début, nous sommes en présence d'un jeune rabbin à la figure agréable, prêchant une morale *délicieuse*, aimant à s'entourer de femmes, d'enfants, d'une « bande joyeuse de disciples. » Comment ce rabbin s'est-il éveillé à sa vocation? On nous donne à entendre que le paysage de la Galilée y a été pour beaucoup. Ici viennent des descriptions dont on a beaucoup vanté le charme. Nous avouons être aussi sensibles que personne aux beautés de la nature, et nous reconnaissons sans peine que M. Renan la dépeint souvent avec une grâce infinie. Mais est-il certain que le genre idyllique fût ici très à sa place? La vue des coteaux qui dominent Nazareth a-t-elle donc la vertu d'ouvrir l'âme aux conceptions sublimes d'une religion pure? Fallait-il faire intervenir ici la flore de cette région charmante et jusqu'aux merles bleus que M. Renan y a rencontrés? Pour ne parler ici que littérature, croit-on que ces épithètes de *charmant* docteur, d'être *exquis*, de rabbin *délicat*, qui reviennent incessamment sous la plume de M. Renan, conviennent bien à la grande figure du Christ? Cette phraséologie doucereuse, en un pareil sujet, annonce-t-elle un grand écrivain? Trahit-elle un profond sentiment du sublime? Et n'est-ce pas à peu près de la sorte que se serait exprimé Marivaux?

« Toute l'histoire du christianisme naissant est devenue de la sorte, c'est ainsi que s'exprime M. Renan, une délicieuse pastorale » (p. 67) ; « Jésus vivait et grandissait dans ce milieu enivrant » (p. 68); et cependant, un peu plus haut, nous avions lu que « la Galilée était une vaste fournaise où s'agitaient, en ébullition, les éléments les plus divers. Un mépris extraordinaire de la vie, ou pour mieux dire, une sorte d'appétit de la mort fut la conséquence de ces agitations» (p. 62). Nous ne nous chargeons pas de concilier ces deux tableaux si contraires du milieu dans lequel se développa Jésus. Evidemment, là, comme ailleurs, l'artiste a égaré l'historien, et la pastorale, qui n'avait rien à faire en ce récit, a fini par tout envahir, jusqu'à dénaturer complétement les faits.

Partout, dans ce livre, vous voyez ainsi le besoin d'émotion esthétique remplaçant le sentiment moral. Nous n'en citerons qu'un exemple. Il est peu de pages des Evangiles où la sainteté de Jésus nous apparaisse sous

un jour plus grand et plus pur que lorsqu'il accueille les pécheresses. Voltaire seul avait osé risquer ici ses grossiers quolibets. M. Renan a sa manière d'expliquer ces incomparables scènes. Voici ce qu'il en dit : « Les relations intimes et libres, mais d'un ordre tout moral, de Jésus avec des femmes d'une conduite équivoque s'expliquent par la passion qui l'attachait à la gloire de son Père, et lui inspirait une sorte de jalousie pour toutes les *belles créatures* qui pouvaient y servir. » Ainsi à la place de ce saint amour qui se plaît à relever, à sauver le pécheur, M. Renan introduit je ne sais quel sentiment mystique, qui rappelle, à s'y méprendre, certaines expressions de la *Dévotion aisée* du père Lemoyne et des directeurs de son école.

Et pourtant l'idée que M. Renan donne du début du ministère de Jésus, si étrange qu'elle puisse paraître, ne nous avait point préparé aux descriptions qu'il fait de la fin de sa vie. Il faut lire son livre pour voir ce que deviennent, sous sa férule pédante, les derniers enseignements du Maître. L'amertume, l'âpreté, selon lui, envahissent de plus en plus l'âme de Jésus. Ce n'est plus le doux rabbin de Nazareth. Sa personnalité envahit tout ; ses discours en sont *fastidieux*, et ces discours qui arrachent à notre académicien cette impitoyable censure, ce sont les derniers que nous aient conservés saint Jean ! Mais nulle part M. Renan ne se donne une plus belle carrière que dans la page qu'il trace sur l'agonie de Jésus en Gethsémané. « Se rappela-t-il alors, nous dit-il, les claires fontaines de la Galilée, où il aurait pu se rafraîchir ; la vigne et le figuier sous lesquels il aurait pu s'asseoir ; les jeunes filles qui auraient peut-être consenti à l'aimer ? Maudit-il son âpre destinée qui lui avait interdit les joies concédées à tous les autres ? » Voilà les suppositions qu'éveille dans l'esprit de M. Renan la vue de cette scène sublime. Si nous disions que cette page est blasphématoire, il en sourirait sans doute. Nous tairons donc ici l'indignation douloureuse qui nous saisit. Mais il nous sera permis de dire que l'homme qui a écrit cette page a donné sa vraie mesure, et qu'il peut tout comprendre, excepté la grandeur de la sainteté.

Voilà pourquoi nous sommes rassuré sur la fortune du livre de M. Renan. Il n'ébranlera pas les âmes vraiment croyantes ; il éveillera au contraire chez plusieurs de celles qui hésitent une réaction morale qui les rapprochera d'une foi positive ; enfin le bon sens en fera bientôt justice ; on comprendra que ce n'est pas ainsi qu'on raconte l'histoire, et que le problème des origines du christianisme s'élève encore inexpliqué dans sa divine grandeur.

Les événements de notre politique intérieure pendant ces dernières semaines nous semblent d'un bon augure pour les amis de la liberté. La nomination de M. Duruy au ministère de l'instruction publique, son premier décret rétablissant dans les lycées la classe de philosophie, marquent, nous l'espérons, une ère nouvelle pour l'Université. On assure que nous marchons vers des progrès plus vastes, et que l'instruction supé-

rieure, affranchie d'une tutelle trop lourde, et disposant enfin, surtout dans les départements, de ressources dignes de sa grande mission, peut aspirer à se voir entourée de cette indépendance, de cette considération qui lui sont depuis longtemps assurées en Angleterre, en Hollande ou en Allemagne. Si ce progrès ne fait pas oublier l'instruction primaire, premier objet de notre sollicitude, nous ne pouvons qu'y applaudir. Rappelons aussi la lettre de l'empereur à M. Rouher sur la décentralisation; c'est bien en effet avant tout de décentralisation que nous avons besoin; nous l'avons dit souvent ici même, avec joie nous aurions échangé les promesses les plus libérales de toutes les constitutions que la France a essayées depuis un demi-siècle contre l'autonomie réelle de la commune; nous savons bien qu'avec des communes indépendantes le progrès qui vient de Paris est souvent entravé dans sa marche. Mais, pour être plus lente, cette marche n'en serait que plus sûre, et nous n'en serions pas réduits, après tant d'essais, à ouvrir avec anxiété le *Moniteur* pour voir si le vent tourne à la liberté. Le *Journal des Débats*, dans deux remarquables articles, a tiré de la lettre de l'empereur l'espérance que la première des libertés, la liberté religieuse, allait enfin être sérieusement reconnue dans notre pays. Voici comment s'exprime l'auteur de ces articles signés par le secrétaire de la rédaction :

« Je ne sache pas de liberté qui, plus que la liberté religieuse, pénètre avant dans le for intérieur de l'homme et qui ait plus d'influence sur ses actes extérieurs; qui réagisse davantage sur ses opinions et ses sentiments politiques comme sur sa vie privée. Eh bien ! la liberté religieuse, je veux dire la liberté des cultes, sans laquelle la liberté de conscience n'est qu'un vain mot, cette liberté essentielle, vitale, la France en a la promesse positive, la reconnaissance absolue dans toutes ses constitutions publiques depuis 1789. Mais quant à la jouissance effective, elle ne l'a pas, ou, ce qui exactement revient au même, elle ne l'a que sous le bon plaisir de l'administration, qui jusqu'ici ne la lui a dispensée que d'une main avare. Mais, dira-t-on, les chartes, les constitutions sont formelles, leur langage ne laisse pas de doute. Il est vrai. Cependant, en France, depuis soixante ans, ou plutôt depuis la Convention, le système réglementaire a été plus puissant que les constitutions et les chartes. Il n'a tenu que le compte qu'il lui a plu de leurs dispositions les plus impératives. Il aurait dû être l'auxiliaire respectueux et le subordonné soumis des chartes et des constitutions; il en a été le dominateur. La force abusive dont il était investi, il l'a mise au service des misérables passions de l'intolérance, au lieu de condescendre à en faire profiter la liberté. Bien des fois on a vu éconduire des citoyens respectables, de vrais croyants qui demandaient à pratiquer la religion de leurs pères protestants comme eux. Que dis-je, éconduire? on les a condamnés à l'amende et à la prison parce qu'ils s'étaient réunis pour honorer Dieu. Ils invoquaient la charte; on leur répondait par des dispositions réglementaires inscrites dans le Code pénal

ou dans des lois de circonstance telles que les lois de septembre 1835, à l'encontre du droit de réunion.

« Comment se fait-il que cette réglementation, évidemment accessoire aux yeux de tout homme de bonne foi, ait prévalu sur les clauses les plus importantes du pacte fondamental? C'est un mystère que nous ne nous chargeons pas d'expliquer. »

Les conclusions du *Journal des Débats* sont aussi précises que justes. Il se prononce sans hésiter contre l'autorisation préalable, avec laquelle la liberté religieuse dépendra toujours du bon plaisir des autorités :

« Que sur ce point, dit-il, les écarts du système réglementaire soient répudiés en France, qu'en fait de cultes la tutelle administrative cède le pas à la liberté dont l'abus désormais, en pareille matière, dans la disposition actuelle des esprits, semble impossible, qu'en un mot la France donne l'exemple de la liberté des cultes franchement appliquée, et l'on verra cesser des scandales tels que celui dont la Suède récemment a offert l'exemple contre les catholiques et celui dont l'Espagne présente le spectacle contre les protestants. »

Nous n'avons pas besoin de dire combien nous nous associons à ces réflexions. Hélas! elles ont toute leur actualité. Le *Constitutionnel*, à propos de la condamnation des protestants d'Espagne, a cru devoir faire l'apologie de la plus inique intolérance et flétrir ces nobles accusés. Ses accusations perfides lui ont attiré un énergique démenti de la part de M. Jules Bonnet, qui a vu en Espagne même les hommes et les faits dont il parle.

La lettre des pasteurs français contre l'esclavage n'est point restée infructueuse; elle a provoqué en Grande-Bretagne une manifestation toute semblable, dont le théâtre a été, chose remarquable, Manchester même, c'est-à-dire la ville d'Angleterre qui souffre le plus de la crise cotonnière. Dans un *meeting* immense, où quelques-uns des premiers orateurs religieux des différentes Eglises se sont fait entendre, la guerre américaine a été présentée sous son véritable jour. M. Baptist Noël, dont la parole ardente et pleine d'amour est toujours prête à plaider les bonnes causes, qu'il s'agisse du salut des femmes perdues ou de la réhabilitation des noirs, a montré, par des faits tout actuels et saisissants, combien l'esclavage pervertit les maîtres les meilleurs et les plus doux. D'autres orateurs, s'inspirant de cette verve originale qui caractérise l'éloquence populaire anglaise, ont dépeint en traits de feu l'avenir auquel prétendent les Etats confédérés d'Amérique. Le révérend Miller a cité un mot d'Horace Smith qui restera sans doute : « Dieu a créé l'homme à son image; le nègre est l'image de Dieu taillée dans l'ébène; mais le vendeur d'esclaves est l'image du démon taillée dans l'ivoire. » L'enthousiasme excité par cette réunion ne sera point perdu; elle contribuera à éclairer l'opinion publique que trop de sophismes ont obscurcie. Déjà quatre mille pasteurs anglais se sont associés à l'adresse antiesclavagiste

venue de France; il faut à tout prix que les représentants officiels des Eglises combattent avec énergie une institution dont on se fait une arme de guerre contre le christianisme même. Au reste, si nous voyons avec joie de pareilles manifestations, nous n'ignorons pas qu'il y a malheureusement aussi en Angleterre un parti qui ne choisit pas d'autre règle en politique que l'intérêt, même quand l'intérêt est en opposition flagrante avec la morale la plus élémentaire. M. Rœbuck s'est fait récemment l'organe de ce parti dans la chambre des communes, mais sa campagne a été des plus malheureuses; M. Rœbuck, homme violent, orateur excentrique, qui s'est acquis la réputation d'une espèce de boule-dogue politique, avait l'habitude, il y a quelque dizaine d'années, d'insulter en toute occasion les souverains étrangers qu'il qualifiait de tyrans, de Néron et d'autres épithètes fort goûtées de la basse démagogie. Or, cet intraitable champion de la cause populaire, cet incorruptible tribun s'est pris depuis quelque temps d'enthousiasme pour les héros du Sud, pour ces nobles chevaliers, dans lesquels il salue, dit-il, les vrais fils de l'Angleterre. Les hommes du Nord sont l'écume de l'Europe; M. Rœbuck n'a pas pour eux de termes assez insultants; il leur reproche en particulier de mépriser le nègre; M. Rœbuck, que ses nouveaux principes ont rendu tout à coup d'une souplesse extrême envers tous les souverains qu'il accablait autrefois d'opprobres, est venu à Fontainebleau pour obtenir de Napoléon un mot en faveur du Sud; ce mot, il a réussi à l'obtenir, et, tout triomphant de sa belle équipée, il est retourné à Londres se figurant qu'il allait entraîner le parlement. C'était méconnaître on ne peut plus la légitime susceptibilité d'une assemblée qui prétend ne recevoir d'ordre ou d'intimation d'aucun pouvoir étranger. Aussi, rien n'est comparable au débat qui en est résulté; l'envoyé très extraordinaire de Paris, c'est ainsi qu'on a désigné M. Rœbuck, a dû subir une exécution parlementaire en règle, et les députés qui sont favorables au Sud ne lui ont pas plus épargné que les autres les sanglants reproches que méritaient et sa volte-face politique et son malencontreux voyage. M. Bright, le célèbre orateur quaker, a saisi cette occasion pour écraser dans un discours saisissant tous les sophismes qu'on ne rougit pas d'alléguer en faveur de l'esclavage; il a montré que tant que le coton serait cultivé par des mains serviles, sa production serait incertaine, et que l'affranchissement des noirs pouvait seul à l'avenir rendre la sécurité aux populations manufacturières anglaises et au commerce européen; puis s'élevant dans une péroraison magnifique au juste Juge, il lui a remis l'issue de ce débat, lui demandant de préserver son pays de s'associer jamais au succès d'un pouvoir dont les fondations reposent sur l'iniquité.

Le mois dernier a vu disparaître une des plus nobles figures du protestantisme contemporain. Le 18 juin mourait à Genève M. le professeur Gaussen, à l'âge de soixante-treize ans. M. Gaussen avait succédé, jeune encore, à M. Cellérier père, dans cette paroisse de Satigny, à laquelle

Madame de Staël a consacré une page si touchante dans son livre de *l'Allemagne*. C'est là qu'il prêcha ses *Paraboles du Printemps* et d'autres sermons, publiés depuis, où l'on remarque d'admirables qualités de style, en même temps qu'une grande profondeur de sentiment religieux.

M. Gaussen était le chef le plus distingué du mouvement de réveil religieux dont Genève fut le théâtre de 1815 à 1830; son inébranlable attachement aux doctrines évangéliques, en particulier à la divinité de Jésus-Christ, et l'inflexible fermeté avec laquelle il défendait ses principes, amenèrent entre la Compagnie des pasteurs et lui des discussions fort vives, à la suite desquelles il sortit de l'Eglise officielle pour prendre une part active à la direction de l'Eglise dissidente et de l'école de théologie qui en dépendait. C'est là qu'il enseigna la dogmatique pendant une trentaine d'années, tout en s'occupant d'œuvres plus humbles, et surtout du catéchisme des enfants; tous ceux qui l'ont entendu parler à l'enfance n'oublieront pas avec quelle grâce charmante il savait faire descendre les notions les plus élevées et les plus abstraites à la portée des plus petits. Sa tendance théologique est assez connue; il l'a exposée et défendue avec un talent fort remarquable dans ses deux principaux ouvrages, la *Théopneustie* et le *Canon des Saintes Ecritures*. A ses yeux, l'autorité des Ecritures n'a de garantie que dans la notion d'une inspiration littérale, absolue, infaillible dans la forme comme pour le fond. Au reste, en toute chose, son esprit inclinait volontiers vers l'absolu. Qu'il s'agît de l'histoire religieuse du monde telle qu'elle lui apparaissait dessinée à grands traits dans la prophétie; qu'il s'agît du plan du salut ou de l'œuvre de la grâce, il les étudiait, par une pente naturelle, dans les décrets divins plutôt que que dans leur manifestation humaine. L'intelligence de M. Gaussen avait pour les sciences mathématiques un goût et des aptitudes décidées; on eût dit qu'il portait dans la théologie ce besoin de logique extérieure et de clarté. Or, on le sait, la tendance de notre époque est inverse; ce qui domine aujourd'hui en théologie, c'est l'analyse, c'est la critique; chacun des éléments dont se compose le christianisme passe à son tour au crible, et nul ne peut empêcher ce travail douloureux, mais inévitable, dont la foi ne doit point d'ailleurs s'alarmer. M. Gaussen devait donc rencontrer de l'opposition; mais si ses contradicteurs furent nombreux, il eut du moins le privilége de se concilier le respect, disons mieux, la vénération de ceux qui le combattaient. Il y avait chez lui un dévouement si complet à la vérité, une émotion si réelle et si sainte quand la cause de Dieu lui semblait en péril, un tel oubli de sa personnalité, une telle élévation de parole et de pensée, qu'il édifiait profondément ceux même qu'il ne convainquait pas. Par un alliage très rare, les aptitudes scientifiques que nous venons de rappeler s'unissaient chez lui à l'imagination la plus vive et la plus poétique; il y a dans son *Daniel*, dans ses *Sermons*, des descriptions d'une pureté, d'une fraîcheur, d'une beauté, qui lui eussent assuré, s'il avait été plus connu en France,

une place très élevée dans l'opinion de tous les bons juges. A ces facultes éminentes se joignait une distinction naturelle qui frappait tous ceux qui l'approchaient; et cependant cette élévation si réelle n'avait rien de la gravité apprêtée, et de la fausse solennité qui sont l'écueil des personnages religieux. On sentait en lui une candeur d'enfant, une bienveillance exquise qui gagnait aussitôt le cœur. Il nous a souvent rappelé l'expression de saint Jean qui dit que la vie divine est une lumière. Cette foi sereine, pure et paisible, est si rare aujourd'hui qu'en perdant cet homme éminent, nous avons éprouvé plus qu'un deuil ordinaire, plus que la douleur d'une affection rompue. Il nous a semblé que nous disions adieu à une génération de chrétiens qui n'a pas laissé d'héritiers.

La *Revue nationale* contient une étude de M. Edmond de Pressensé sur *le Concordat et les lois de germinal*. On y trouve sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat, pendant l'ancien régime et la révolution, une exposition lumineuse puisée à des sources nombreuses et souvent très nouvelles. C'est comme un résumé de l'*Histoire de l'Eglise sous la révolution* que prépare en ce moment M. de Pressensé. Montrer comment se sont formés les concordats qui nous régissent, et ce qu'aurait pu devenir l'Eglise, si elle eût vécu de sa propre vie, c'est, nous semble-t-il, une des meilleures manières d'élucider cette question délicate de la séparation des deux pouvoirs qui peut, d'un moment à l'autre, revenir plus impérieuse que jamais à l'ordre du jour de notre génération. Sous cette question d'organisation, il en est une autre bien plus importante que M. de Pressensé traite en première ligne : c'est cette séparation funeste entre la religion et la liberté qui, dès notre grande révolution, a été la cause de tous nos malheurs et de tous nos avortements. Une apologie indirecte mais puissante du christianisme doit ressortir d'un tel récit, car on apprend ce qu'il vaut, même au point de vue social, en constatant ce que coûte sa répudiation à un peuple généreux.

EUGÈNE BERSIER.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant.*

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis et Cᵉ, rue des Grès, 11. — 1863.

REVUE CHRÉTIENNE

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

L'ÉCOLE CRITIQUE ET JÉSUS-CHRIST

VIE DE JÉSUS, par Ernest Renan. Paris, Michel Lévy. 1863.

Depuis quelques semaines les adversaires de toute religion positive montrent une sollicitude touchante pour les esprits attardés qui croient encore au surnaturel et acceptent sérieusement le christianisme. Pauvres gens, dit-on en branlant la tête, quel coup ils viennent de recevoir. — Coup fourré, il est vrai, qui n'est pas porté en pleine poitrine, mais tout doucement, par derrière, avec une politesse exquise, — coup terrible néanmoins, dont ils ne se relèveront pas, car enfin le nuage sous lequel s'enveloppait et se dérobait l'origine de leur croyance est dissipé; le nimbe qui ceignait le front du Christ a disparu. Ce Dieu dont on baisait les pieds n'est plus qu'un berger délicieux des lacs de la Galilée. L'Evangile fait le pendant des églogues de Virgile, et le Crucifié, qui prétendait régner du haut d'une croix sanglante, se réduit aux proportions d'un Tityre, plus moral que celui de Virgile, mais aussi plus charlatan. O triomphe éclatant de la grande critique, si destructive et si respectueuse tout ensemble! Il n'y a qu'elle pour ensevelir sous des fleurs les religions mortes, et pour faire des apothéoses à la façon des Romains, qui avaient un moyen ingénieux de faire disparaître dans la gloire ceux qui les gênaient, témoin leur premier roi supprimé en même temps que déifié. Décidément le tour est joué, les chrétiens ne s'en relèveront pas. D'autres, moins charitables, peignent d'avance non sans malice notre colère impuissante, nos anathèmes ridicules en face d'un ennemi souriant et impassible.

Ces prévisions ne seront pas justifiées. Le nouveau livre annoncé et prôné à si grand fracas n'est fait ni pour effrayer ni pour émouvoir fortement les chrétiens convaincus. Ils ont supporté de plus redoutables assauts que cette *charmante* attaque. Le christianisme, après avoir fait front à la philosophie antique armée de toutes pièces, à la renaissance enivrée du philtre de l'art grec, au dix-huitième siècle avec son rire terrible et son amour généreux de l'humanité, ne va pas apparemment désarmer devant un roman efféminé, quelque galamment tourné qu'il soit. Or je ne puis voir autre chose dans la *Vie de Jésus* de M. Renan.

L'ouvrage de Strauss fut un coup de bélier dans nos remparts par son imposant appareil critique. Aussi a-t-il ouvert une nouvelle ère dans la lutte théologique. L'école de Tubingue a déployé une science vaste et ingénieuse pour faire rentrer le christianisme dans le cadre des faits purement naturels et le plier aux lois de l'histoire ordinaire. Et cependant quiconque connaît la situation théologique de l'Allemagne, sait combien ces deux mouvements puissants ont été victorieusement combattus. Ici le péril est moins grand. Je ne trouve dans ce livre ni philosophie de bon aloi ni critique solide. J'y rencontre partout l'esprit et le charme du langage et partout aussi l'équivoque qui dissimule la vraie pensée, et couvre d'une sorte d'onction sentimentale le vide absolu en fait de croyances. Quant à la haute édification que doit produire la nouvelle *Vie de Jésus*, je ne pense pas qu'on prolonge cette plaisanterie, et qu'on nous demande encore beaucoup de reconnaissance pour un auteur qui déclare Jésus adorable dans le sens où dans le monde on le dit d'une jolie femme. Il n'est pas de cœur chrétien qui se laisse prendre à ces fallacieux hommages, et ne soit pas blessé dans ce qu'il a de plus intime. Ceux qui s'en étonnent et s'en scandalisent prêtent à rire au critique élégant qui a parfaitement mesuré l'effet qu'il voulait produire.

Après cela je ne nie pas que son livre, par le seul fait qu'il présente le côté humain du Christ, — en le défigurant, il est vrai, — n'ait son utilité. C'est un avantage qu'il faut bien se garder de laisser aux adversaires de notre foi. Déjà en Allemagne plusieurs tentatives très remarquables ont été faites dans cette direction. Nous rappellerons la *Vie de Jésus* de Neander et celle de Lange, qui renferme de précieux éléments. Mais le mérite principal du livre de M. Renan sera d'attirer les regards des hommes de notre génération sur la personne de Jésus-Christ. On laissera bien vite la molle image qu'il en a crayonnée pour contempler l'original dans le récit évangélique. Les citations des paroles du Maître dont il a semé son récit imaginaire produiront tout leur

effet. Ces perles de grand prix y brillent de leur saint éclat et font oublier l'élégante monture. Ces réserves faites, ce livre ne nous paraît point destiné à creuser un sillon profond. Son succès définitif serait un jugement sévère pour notre génération, car il la montrerait plus amollie, plus incapable de saisir le grand idéal que nous ne le pensions. Cependant si le succès ne doit pas être durable, il est considérable pour le moment, et il ne manque pas de flatteurs empressés. Cela nous met à l'aise pour le discuter franchement. Je le ferai aussi bien au point de vue de la science qu'à celui de la religion, aussi bien au point de vue de la dignité humaine qu'à celui de la révélation, car ce livre est surtout offensant pour l'humanité. Il montre une fois de plus combien la cause de l'homme est solidaire de celle du Dieu vivant et vrai. Si l'on savait tout ce qu'il cache de dédain ironique pour l'âme humaine, pour la vérité en soi, quelle langueur mortelle il respire et communique, à quel vain dilettantisme il réduit la religion et la morale, on goûterait moins le charme morbide qui en fait la vogue.

I.

A la base du livre de M. Renan est une notion philosophique bien déterminée, au nom de laquelle il repousse tout élément surnaturel dans le christianisme primitif : c'est même là sa raison principale pour faire un choix, un triage dans les récits de l'Evangile et en renvoyer toute une portion à la légende. Cette notion philosophique n'est nulle part clairement expliquée dans la *Vie de Jésus*, et surtout elle n'est jamais démontrée. Si on se contentait du nouvel écrit de M. Renan, il serait impossible de savoir sa vraie pensée philosophique. Il loue Jésus d'avoir fondé la religion définitive et de l'avoir résumée dans l'Oraison dominicale. Cela donnerait à supposer que l'auteur admet au moins *le Père qui est aux cieux*, car il paraît difficile de faire honneur à Jésus-Christ d'avoir fondé la religion absolue et de repousser en même temps sa notion fondamentale sur Dieu. Et cependant on sait très bien que *le Père qui est aux cieux* se confond pour M. Renan avec l'Abîme notre Père d'où nous sommes éclos; cette dernière phrase est devenue immortelle dès le premier jour par son tour original. On se rappelle également son fameux article sur la *Métaphysique* de M. Vacherot, où nous lisons ces mots qu'il n'a pas désavoués: « L'absolu de la justice et de la raison ne se manifeste que dans l'humanité ; envisagé hors de l'humanité, cet absolu n'est qu'une abstraction, envisagé dans l'humanité, il est une réalité. L'infini

n'existe que quand il revêt une forme finie. » Ce même article se terminait par une prière au Père céleste, preuve nouvelle que l'Oraison dominicale se concilie pour l'habile écrivain avec l'athéisme humanitaire qui est le vrai fond de son système. Mais dans sa *Vie de Jésus*, il ne s'explique pas avec cette netteté. Je ne connais rien de plus embarrassé que le passage où il nous dit que pour bien comprendre la nuance de la piété de Jésus, il faut faire abstraction de ce qui s'est placé entre l'Evangile et nous, et nous élever au-dessus du déisme et du panthéisme, catégories tranchées qui manquent de nuance et de finesse. « Si Dieu, dit l'auteur, est un être hors de nous, la personne qui croit avoir des rapports particuliers avec Dieu est un visionnaire. Le panthéisme d'un autre côté, en supprimant la personnalité divine, est aussi loin qu'il se peut du Dieu vivant des religions anciennes. Les hommes qui ont le plus hautement compris Dieu, Cakia-Mouni, Platon, saint Paul, saint François d'Assise, saint Augustin, à quelques heures de sa mobile vie, étaient-ils déistes ou panthéistes? Une telle question n'a pas de sens. Les preuves physiques et métaphysiques de l'existence de Dieu les eussent laissés indifférents. Ils sentaient le divin en eux-mêmes » (p. 73). J'ai beaucoup de peine, je l'avoue à comprendre cette nuance de piété qui se trouve n'appartenir ni au déisme ni au panthéisme, et qui est la même chez Bouddha et chez Jésus. Qu'est-ce que ce divin qui n'est ni déterminé hors de nous, comme le déisme, ni indéterminé, comme le panthéisme ? Je n'y puis voir autre chose que cette humanité *transcendante* (autre mot commode et vague), qui est pour M. Renan la forme supérieure de la vie de l'univers. « La plus haute conscience de Dieu qui ait existé au sein de l'humanité, dit-il dans cette même page, a été celle de Jésus. » Il est certain que Jésus a eu conscience d'un Dieu personnel et vivant. Or c'est là une illusion complète aux yeux de son nouvel historien, puisque cette croyance est en désaccord flagrant avec son système. Comment Jésus a-t-il pu avoir la plus haute conscience de Dieu en tombant dans une erreur si grave? L'auteur veut dire sans doute qu'il a eu la plus haute notion de l'idéal, qui est pour lui la catégorie du divin. — Fort bien, mais Jésus ne l'entendait pas ainsi. L'Oraison dominicale est la négation formelle de cette transcendance tout humaine. Pour présenter cette prière sublime comme le dernier mot de la religion, alors que l'on part d'un tel système, il faut lui donner un sens entièrement différent de celui qu'elle avait dans la pensée du Christ et glisser délicatement sous les mots des idées tout à fait modernes. Cette manière de nager entre deux eaux, ce besoin de

nier en affirmant au lieu de nier tout simplement, se retrouve d'une façon bien singulière dans le passage consacré par M. Renan aux destinées futures de l'homme. — Quiconque se souvient de sa préface à la traduction de Job sait très bien ce qu'il pense de l'immortalité de l'âme ; il la réduit à l'immortalité du bien que nous avons fait, à notre trace, à notre sillon dans le monde où nous avons passé. « L'âme est immortelle, a-t-il dit quelque part, parce qu'elle croit aux choses éternelles. » Jésus, le fondateur de la religion absolue, n'avait certes pas admis cette nuance dans sa piété. Il affirmait énergiquement l'immortalité personnelle et le jugement dernier. L'auteur veut montrer que Jésus a eu raison, tout en se trompant grossièrement. Voici comment il exécute ce tour d'adresse. « Le mot de *royaume de Dieu* exprime avec un rare bonheur le besoin qu'éprouve l'âme d'un supplément de destinée, d'une compensation à la vie actuelle. Ceux qui ne se plient pas à concevoir l'homme comme un composé de deux substances, et qui trouvent le dogme déiste de l'immortalité de l'âme en contradiction avec la physiologie, aiment à se reposer dans l'espérance d'une réparation pénale qui, sous *une forme inconnue*, satisfera aux besoins du cœur de l'homme. Qui sait si le dernier terme du progrès, dans des millions de siècles, n'amènera pas la conscience absolue de l'univers, et dans cette conscience le réveil de tout ce qui a vécu. » Ce que cela peut vouloir dire, je ne l'entrevois même pas ; je sais seulement que cette forme inconnue sous laquelle je revivrai n'a aucun rapport avec une existence personnelle, c'est-à-dire réelle. Si Jésus avait pensé quelque chose de semblable, il aurait eu le rare bonheur de dire précisément le contraire. Je ne sais pas comment M. Renan s'arrange d'une déclaration comme celle-ci : « Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps et qui ne peuvent faire mourir l'âme. »

Est-ce qu'au milieu de toutes ces équivoques la netteté de la pensée philosophique ne se perd pas? L'esprit ne sait plus à quoi se prendre; nulle part on ne pose le pied avec sécurité, car on ne rencontre qu'un sable mobile toujours prêt à céder. Cette fuyante philosophie n'a point de base, point de principe fixe et franc qu'on puisse saisir ; elle est toute en énigmes, ce qui ne l'empêche pas de trancher sans sourciller la question du surnaturel, et de proclamer l'impossibilité du miracle, comme si elle en avait le droit, avant d'avoir renversé par une discussion serrée la notion du Dieu libre, distinct du monde, et capable par conséquent d'y intervenir. Sur ce point l'auteur s'est contenté de reproduire le passage bien connu de sa brochure sur *la Chaire d'hébreu au Collége de France*. Au lieu d'élever le débat à la hau-

teur des principes, il en appelle au plus vulgaire empirisme. Il déclare de nouveau qu'il ne croira au surnaturel que quand un même miracle aura été accompli à plusieurs reprises devant une commission de savants. C'est pour lui affaire de laboratoire. C'est dire qu'il confond entièrement le miracle avec le prodige ; il le fait consister dans un phénomène anormal et le dépouille de son caractère moral. Evidemment, si le miracle n'est qu'un fait étrange, destiné uniquement à parler aux yeux, j'admets qu'on cherche à le faire légaliser par une section de l'Institut comme ferait un marchand d'orviétan ou l'inventeur d'un spécifique lucratif qui désire achalander son invention. Si le miracle est non pas simplement un fait étrange, mais une intervention souveraine de l'amour divin qui ne suspend les lois de la nature que pour un grand but moral, ce caractère moral s'oppose absolument à une semblable exhibition. Le miracle a sans doute ses preuves externes et historiques qu'il vaudrait la peine de discuter sérieusement avant d'en demander d'impossibles, mais tout d'abord il pose à la raison une grande question de philosophie religieuse qui touche aux problèmes les plus élevés du théisme, puisqu'elle en revient à la question de la liberté divine. Conclure contre lui avant d'avoir vidé cette question, c'est nier sans preuves. Or, la négation gratuite n'est pas plus philosophique que l'affirmation gratuite. Jamais M. Renan n'a attaqué de front les principes fondamentaux du théisme ; il s'est contenté de faire appel à l'esprit du temps, aux résultats généraux de la science contemporaine. Il s'est fondé sur l'opinion et non sur la raison. — Dédaigner n'est pas répondre, pas plus que frapper. Un fin sourire n'est pas plus rationnel qu'un anathème ; le moindre argument ferait mieux notre affaire. Nous sommes donc en droit de dire que la nouvelle *Vie de Jésus* manque absolument de base philosophique. Ce chef-d'œuvre de la libre pensée est aussi arbitraire qu'une rêverie sortie de l'imagination. Vous êtes le représentant de la grande science et vous avez en pitié les hommes de la foi. Nous vous demandons d'être ce que vous dites ; soyez la science au sens rigoureux. Dissipez les nuages de l'hypothèse. Précisez et démontrez. L'*à priori* n'est pas dans votre rôle. Nous n'en voulons pas pour nous ; comment consentirions-nous à vous le concéder ?

II.

Si de la philosophie nous passons à la critique, nous ne rencontrons pas un terrain plus solide. L'auteur profite largement

de son principe « qu'il ne faut pas refaire ce qui a été bien fait, » Pour la majeure partie de ses assertions il donne sa parole d'honneur que la démonstration a été fournie par ses devanciers. On comprendrait cette méthode s'il s'agissait de résultats scientifiques universellement acceptés et qui ne souffrissent plus de contestation, mais ses affirmations portent précisément sur les points les plus délicats de la critique, sur ceux qui soulèvent encore les discussions les plus vives, je ne dis pas seulement entre les chrétiens consciencieux, mais encore entre les savants de toute école. J'en citerai un exemple saillant. On sait l'importante position prise dans le champ de la théologie par l'école de Tubingue. Cette position doit être non tournée mais emportée par une polémique régulière; il n'est pas possible de passer sur un tel système comme s'il était nul et non avenu. Je suppose qu'un écrivain croyant au surnaturel ne tienne aucun compte de Baur en retraçant les origines du christianisme, j'entends déjà le haro qui l'accueillerait. Et cependant M. Renan n'a pas fait autre chose. Ses lecteurs prévenus ne s'en doutent pas, parce qu'ils sont encore plus ignorants que prévenus. L'autre jour un journal plaçait sur la même ligne les travaux de Baur et ceux de M. Renan, sans se douter qu'ils sont en flagrante opposition. Mais l'écrivain, dont la science théologique est de fraîche date, n'avait vu chez l'un et chez l'autre que l'opposition au surnaturel. Cela lui suffisait pour croire à l'identité des vues, et dans son désir de faire flèche de tout bois, il méconnaissait entièrement la gravité des divergences. Elles sont cependant aussi tranchées que possible. M. Renan renverse la thèse fondamentale de l'école de Tubingue, qui est l'identification de la doctrine de Jésus avec le judaïsme et la fondation du christianisme par saint Paul, car il rattache à l'enseignement de Jésus lui-même le renversement du judaïsme et le germe de la haute métaphysique de l'évangile de Jean. Nous reviendrons plus tard à ces conclusions qui en contredisent d'autres chez l'auteur, mais il suffit de les indiquer pour montrer à quelle distance de l'école de Tubingue il a planté son drapeau. Seulement il s'est borné à le déployer dans la plaine; ce qui est plus commode que de le porter sur la brèche, après l'avoir ouverte dans une lutte périlleuse. L'absence de polémique sur un sujet si contesté ôte toute valeur scientifique aux résultats. Au reste, M. Renan ne pouvait serrer de près les théologiens de Tubingue, pas plus qu'aucun autre critique, puisqu'il ne rentrait pas dans son plan de discuter sérieusement les documents de l'histoire évangélique. Tout dépend ici de la place qu'on attribue à ceux-ci et de leur date précise. Or, personne n'a poussé plus loin que lui l'arbitraire dans

l'emploi de ces documents. Nous nous bornerons à en donner quelques exemples.

Parlons d'abord du choix et de la détermination des sources de la *Vie de Jésus*. La question des évangiles est vivement enlevée sans qu'aucun des problèmes ardus qu'elle soulève soit vraiment abordé. M. Renan distingue quatre périodes dans la composition de l'histoire évangélique. Dans la première, nous avons une histoire rudimentaire, consistant essentiellement en discours dans le premier évangile et en récits dans le second ; c'est le noyau primitif de Matthieu et de Marc, ainsi que l'indique un passage bien connu de Pappias cité par Eusèbe. Dans la seconde période, dont on ne saurait préciser la date, nous avons un mélange incohérent des deux courants, d'où sont sortis nos deux premiers évangiles dans leur état actuel ; c'est la tradition avec tout son désordre, sans aucun cachet personnel. La troisième phase appartient à la compilation ; c'est elle qui a produit l'évangile de Luc. La quatrième est celle de la narration travaillée et faussée par la spéculation, c'est la métaphysique qui transforme la réalité, à part un premier fond irréductible. Jean a été le Platon du Socrate juif, et ses amis qui ont remanié son évangile l'ont encore plus enrichi d'éléments spéculatifs. Telle est en deux mots la théorie de M. Renan, où l'on reconnaît les procédés de son maître, M. Ewald, mais non sa richesse d'informations positives, car tout ce système, qui est le fondement de la *Vie de Jésus*, est parfaitement en l'air. Pour ce qui concerne la première période de l'histoire évangélique, M. Renan cite bien Eusèbe reproduisant le témoignage de Pappias sur Matthieu et Marc, mais il ne cite pas et par conséquent ne discute pas le passage où le même Père nous dit que Matthieu, avant de quitter la Palestine pour des missions lointaines, a résumé par écrit sur la demande de ses amis ses récits oraux sur le ministère de Jésus-Christ[1]. Ce texte peut très bien se concilier avec celui de Pappias ; rien n'empêche d'admettre que Matthieu a lui-même ajouté une partie narrative à sa collection des discours de Jésus-Christ, et rien ne s'oppose non plus à la supposition qu'il ait fait de larges emprunts à Marc, mais en marquant le récit tout entier de l'empreinte spéciale de son évangile. M. Renan, en choisissant ainsi les passages qu'il cite, se facilite singulièrement la tâche. Il se garde bien d'établir que les deux premiers évangiles répondent à la description qu'il nous en donne, c'est-à-dire qu'ils ne forment qu'un ramassis de traditions non liées entre elles. Cette assertion réclamerait néanmoins une démonstration solide, car des critiques éminents

[1] Eusèbe, *H. E.*, III, 24.

ont soutenu à grand renfort de preuves que ce qui distinguait nos synoptiques des évangiles apocryphes c'était précisément le sceau de l'individualité, c'était un plan arrêté, une idée générale qui écartait la supposition d'une sorte de formation légendaire livrée au hasard. Pour ne parler que de Matthieu, on peut montrer facilement que la narration est dominée par un point de vue très nettement caractérisé, et très bien approprié aux premiers lecteurs de cet évangile. Toute la vie de Jésus est présentée comme l'accomplissement des prophéties et la consommation de l'ancienne alliance. Il est également aisé de prouver que le deuxième évangile porte l'empreinte de l'enseignement et du caractère de saint Pierre dont Marc était l'interprète, et qu'il était adapté au cercle de lecteurs auquel il était destiné tout d'abord. M. Renan ne daigne pas s'arrêter un instant à ces objections assez graves, et il se contente de cette affirmation sentimentale : « Le pauvre homme qui n'a qu'un livre veut qu'il contienne tout ce qui lui va au cœur. On se prêtait ces petits livrets ; chacun transcrivait à la marge de son exemplaire les mots, les paraboles qu'il trouvait ailleurs et qui le touchaient. La plus belle chose du monde est ainsi sortie d'une élaboration obscure et complétement populaire. » On n'a qu'à comparer nos deux premiers évangiles avec les légendes ainsi fabriquées ou simplement avec les apocryphes du Nouveau Testament pour estimer cette hypothèse à sa valeur. Mais sans doute l'auteur a des renseignements particuliers et intimes ; il a assisté à tout ce curieux commerce de petits livrets qui explique, à l'entendre, l'origine de nos deux premiers évangiles.

Passons rapidement à la troisième période de l'histoire évangélique, à celle de la compilation. On ne saurait, d'après M. Renan, accorder aucune valeur historique à l'évangile qu'elle a produit, car Luc a modifié à son gré la tradition primitive. — « C'est un harmoniste, un correcteur à la manière de Marcion et de Tatien. » Fort bien, mais que faites-vous des textes si précis qui font du troisième évangéliste le disciple et l'ami de saint Paul? Ce serait un fait considérable, car Paul a été en position d'être bien informé, et nous sommes avec lui bien près du berceau du christianisme. Le troisième évangile se présente à nous avec une valeur bien différente s'il a été écrit sous l'influence directe de Paul que s'il est l'œuvre d'un compilateur quelconque. Croirait-on que M. Renan ne mentionne même pas une tradition si bien établie?

On sait déjà que sur l'ensemble il admet l'authenticité du quatrième évangile, mais avec des retouches si nombreuses qu'il n'est plus possible raisonnablement d'en faire usage. Ici ce ne sont plus les pauvres gens qui font une sorte de pique-nique de

petits livrets, ce sont les amis de Jean qui brodent à l'envi sur ses notes. Ces amis étaient vraiment bien habiles, car ils ont réussi tous ensemble à produire un style parfaitement uniforme et tout d'un jet. M. Renan n'hésite pas à affirmer qu'entre l'évangile de Jean et les synoptiques il y a contradiction absolue. « Si Jésus parlait comme le veut Matthieu, il n'a pas parlé comme le veut Jean. » L'auteur voit dans la métaphysique du quatrième évangile l'un des nombreux produits du mouvement philosophique de l'Asie Mineure. La doctrine du Verbe n'est pour lui que le travestissement de celle de Philon. Cette proposition si grave est avancée par lui comme les autres, sans aucune discussion. Il ne nous rappelle même pas les points fondamentaux de la doctrine du célèbre Juif d'Alexandrie. Il ne nous dit pas combien son idée du Verbe était empreinte d'émanatisme et pénétrée de ce panthéisme spéculatif qui n'a pas eu d'adversaire plus ardent que saint Jean[1]. Il est beaucoup plus facile de dire en passant : « Saint Jean paraît avoir bu à ces sources étranges. » En ce qui concerne l'opposition radicale entre le quatrième évangile et les synoptiques sur la haute dignité du Christ, M. Renan se contredit lui-même, car il reconnaît que Jésus, dans l'exaltation de la dernière période de son ministère, a donné prise à cette exagération insensée. — Ce n'est donc ni Jean ni ses amis qui ont inventé sa divinité. Dès lors la prétendue contradiction entre le quatrième évangile et les synoptiques disparaît dans ce qu'elle a de plus tranché. Elle disparaîtrait bien davantage si M. Renan avait rappelé à cette place la formule du baptême dans Matthieu, la déclaration si caractéristique dans le même évangile que *nul ne connaît le Fils que le Père*, et tous les passages où Jésus se donne comme l'objet direct de la foi. S'il avait davantage tenu compte de l'impartiale analyse de M. Reuss, il n'eût pas affirmé si carrément une opposition qui n'existe pas dans la doctrine et qui est très exagérée pour le style. Quelle difficulté y a-t-il à admettre que la différence de milieu modifie le tour du langage? La polémique de Jérusalem réclamait une autre méthode que l'enseignement de la Galilée. M. Renan admet une modification totale dans l'enseignement de Jésus. Certes il y a bien plus de distance entre les bucoliques du lac de Tibériade arrangées par l'auteur et la sombre exaltation qui précède la crucifixion qu'en-

[1] Quiconque a étudié Philon sait très bien qu'entre son système et celui de saint Jean il y a un abîme, l'abîme qui sépare le dualisme panthéiste du théisme le plus accentué. Nous pourrions citer des textes nombreux qui montrent qu'il n'accorde aucune personnalité à son *Logos*, que celui-ci est purement et simplement la personnification du monde des idées, comme il le dit clairement dans ces mots : « Le *Verbe* n'est rien autre que le monde intelligible » (*De Opifice mundi*). Et cependant M. Renan n'en dit pas moins lestement que Philon est le frère aîné de Jésus. (Voir mon *Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne*, t. I, p. 300.)

tre le sermon sur la montagne et les anathèmes contre les pharisiens. De deux choses l'une : ou M. Renan n'a pas le droit d'attribuer au même personnage des discours si différents, ou il n'est pas fondé à établir une contradiction tranchée là où il n'y a qu'une différence de langage commandée par la différence de milieu.

Il a du reste fait une découverte bien remarquable : c'est que Jean obéit dans tout le cours de sa narration à une basse jalousie. Il ne songe qu'à se donner de l'importance et à rabaisser ses collègues dans l'apostolat, surtout Pierre. C'est lui sans doute qui aura intercalé dans Marc le récit du reniement de son rival, car nulle part il n'est présenté avec si peu de ménagement. Supposer à Jean les sentiments d'un académicien aigri révèle une perspicacité bien fine. — Mais voici qui n'est pas moins fort. — A entendre l'auteur, il n'est pas de fatras métaphysique plus roide, plus gauche que les discours de Jésus dans le quatrième évangile. « Cette façon de se prêcher et de se démontrer sans cesse, cette perpétuelle argumentation, cette mise en scène sans naïveté ne seraient pas souffertes par un homme de goût à côté des délicieuses sentences des synoptiques. On sent le procédé factice, la rhétorique, l'apprêt. » Comme preuve on nous cite le chapitre XVII de saint Jean : « Mon Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie. — Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire. Et maintenant glorifie-moi, toi, mon Père, auprès de toi-même de la gloire que j'ai eue avant que le monde fût fait. — Je prie pour ceux que tu m'as donnés. — Tout ce qui est à moi est à toi, et je suis glorifié en eux. — Et maintenant je ne suis plus au monde, mais eux sont au monde et je vais à toi, Père saint. — Garde en ton nom ceux que tu m'as donnés, afin qu'ils soient un comme nous. » Voilà les paroles qui arrachent à l'auteur cette exclamation : « Rhétorique, vain et fastidieux apprêt ! » O impuissance du talent à comprendre, à saisir le divin, même dans son rayonnement le plus pur! O incapacité ridicule des gens d'esprit et des gens de goût qui ne sont rien d'autre, dès qu'il ne s'agit plus de peser la bonne expression et de goûter la métaphore! Le paysan qui ne voit qu'une pierre mutilée dans la Vénus de Milo est-il plus étrange que le savant raffiné qui ne voit que du fatras dans la prière du Christ? « Le tact exquis d'un Gœthe trouverait à s'appliquer dans un pareil sujet, » s'écrie M. Renan. Il se trompe; le tact exquis n'empêche pas les lourdes bévues quand il s'agit de cet ordre de grandeur. Un cœur d'enfant, un cœur brisé et non infatué, voilà ce que réclame cette beauté toute divine que le génie lui-même méconnaît, parce que l'amour seul pénètre l'amour, et que le sem-

blable ne se perçoit que par le semblable. Il me semble que saint Jean est bien vengé des insinuations dont il a été l'objet. Il y a des jugements qui sont infiniment plus graves pour celui qui les porte que pour celui qui les subit.

Je ne comprends pas comment M. Renan a la prétention de tirer une Vie de Jésus des documents altérés et surchargés qu'il nous présente. S'il est vrai que nous n'avons dans les deux premiers évangiles que des livrets où chaque pauvre homme a mis ce qui lui tenait à cœur, dans le troisième qu'une compilation sans critique, et dans le quatrième qu'une composition métaphysique manquée avec quelques coupes heureuses et quelques indications dignes de foi, il faudrait renoncer à faire un récit, et dire une fois pour toutes que les origines du monde moderne plongent dans une nuit profonde qu'il est impossible de dissiper. L'auteur n'a pas hésité cependant à entreprendre un récit circonstancié, espérant que comme dans la méthode hégélienne l'être sortirait tout seul du non-être.

S'il a poussé bien loin l'arbitraire dans le choix de ses documents, il se surpasse lui-même dans l'emploi qu'il en fait. Du reste, il y met de la franchise. Pour reconnaître les vraies paroles de Jésus, il se contente de « cette espèce d'éclat à la fois doux et terrible, de cette force divine qui souligne ces paroles, les détache du contexte et les rend pour le critique facilement reconnaissables. Les vraies paroles de Jésus se décèlent d'elles-mêmes ; elles se traduisent comme spontanément. » Nous voilà en plein mysticisme critique. L'auteur nous avertit qu'il prendra dans les documents primitifs ce qui lui conviendra sans autre guide que son sens intime. Il nous annonce aussi qu'il prendra son bien partout où il le trouvera, c'est-à-dire qu'il combinera les textes à son gré, rattachera un passage des petits livrets à un passage de la compilation ou du fatras métaphysique en créant un lien de sa façon entre tous ces fragments épars. Je livre à la méditation des gens sérieux cette phrase significative : « Les textes ont besoin de l'interprétation du goût; il faut les solliciter *doucement* jusqu'à ce qu'ils arrivent à se rapprocher et à fournir un ensemble où toutes les données soient heureusement fondues. » C'est ainsi qu'Agnelet s'approchait *doucement* des moutons dont il débarrassait son maître. Cette douce sollicitation arrive au même résultat, car le texte traité avec cette mansuétude disparaît complétement, et il ne reste que la fantaisie du critique. On peut dire des textes arrangés par lui ce que Jésus a dit des hommes surpris par le jugement dernier : *L'un est pris et l'autre laissé*. Pourquoi par exemple le discours rapporté au chapitre VI de saint Jean, qui

est revêtu d'une forte teinte métaphysique, est-il reconnu authentique, tandis que les derniers enseignements de Jésus-Christ, dans ce même évangile, à coup sûr moins étonnants, sont rejetés? Qui le saura jamais?

M. Renan conteste fortement l'originalité du christianisme. Il y voit un produit syncrétique du judaïsme, des religions de l'Orient et de la philosophie grecque. Nous avons déjà mentionné l'assimilation erronée qu'il établit entre la doctrine de Jean et l'école de Philon. Il va plus loin dans cette voie, car il veut que l'enseignement même de Jésus-Christ se soit enrichi par des canaux secrets de notions empruntées au *parsisme*. Il invoque à l'appui de cette thèse les livres sacrés des Persans. Cependant il est obligé de reconnaître que ces livres ont été largement remaniés depuis le christianisme, et qu'ils ont subi des interpolations nombreuses. Il est notoire que celui d'entre eux où l'idée d'un Messie est le plus nettement accusée, le *Bundehesh*, porte l'empreinte visible de ces remaniements. De quel droit alors affirmer vaguement que le christianisme primitif a fait des emprunts aux religions qui l'ont pillé? On peut appliquer le même raisonnement à l'enseignement des rabbins dans le Talmud, lequel aurait fourni à Jésus ses maximes les plus remarquables. L'auteur admet que le Talmud n'a été rédigé que trois siècles après Jésus-Christ[1]. Comment donc faire le départ entre ce qui lui appartient originairement et ce qu'il a reçu ou dérobé à la religion nouvelle? C'est donc sans aucune espèce de raison que l'on nous présente Jésus-Christ comme un disciple même indirect du rabbi Hillel.

De ces remarques que nous pourrions étendre et multiplier, il résulte que la critique n'est pas plus solide que la philosophie dans ce livre si attrayant, et qui a presque partout sacrifié la discussion approfondie au charme littéraire. Rien de plus légitime que cette méthode s'il s'agissait uniquement d'une œuvre d'art se donnant pour telle; mais quand on prétend écrire le manifeste de la science transcendante, un peu moins d'élégance et un peu plus de démonstration serait de rigueur. Avec cet arbitraire dans les conceptions philosophiques et cette facilité à jouer avec les textes, on donne libre carrière à l'imagination ; l'histoire ainsi traitée, à quelque époque qu'on la prenne, devient impossible et se transforme en un insaisissable mirage. M. Renan insiste beaucoup sur la rapidité avec laquelle les légendes se forment au sein du peuple, toujours habitué à donner une forme plastique à ses aspirations et à ses rêves. Il nous prouve par son

[1] *Vie de Jésus*, p. 81.

exemple que la critique qui obéit à une idée préconçue aboutit également à la légende, et que ses créations, froidement agencées dans le cabinet sous l'inspiration de l'esprit de système, n'ont pas plus de réalité que les inventions populaires et bien moins de beauté, car le mythe commence toujours par être le reflet chaud et coloré de l'impression produite par un grand événement ou par une personnalité puissante. M. Renan a voulu, comme il le dit, nous faire lire un cinquième évangile, tiré des quatre autres, et il n'en a tiré que le plus pauvre des évangiles apocryphes, car il n'est pas une seule de ces rapsodies qui ne conserve au moins quelques traits de la figure du Rédempteur. Ceci nous amène à considérer de plus près le type du Christ que M. Renan prétend substituer à celui qui a été accepté depuis dix-huit siècles par ses disciples pour l'adorer et par ses ennemis pour le maudire.

III.

Nous possédons plusieurs évangiles apocryphes dits de l'enfance. Ils nous peignent les premières années de Jésus sous les couleurs les plus étranges. M. Renan vient d'enrichir cette littérature, car lui aussi a écrit son évangile de l'enfance avec des données historiques aussi solides que les obscurs légendaires dont les singulières inventions nous font sourire. Ces inventions dénaturent en le surchargeant le fond réel de l'histoire; ce sont des excroissances parasites sur le tronc de l'arbre, mais l'arbre lui-même subsiste. M. Renan fait mieux; d'emblée il se débarrasse de la réalité historique pour que rien ne gêne l'essor de son imagination. Il écarte avec sa sérénité habituelle d'affirmation le témoignage de nos évangiles sur la naissance de Jésus-Christ à Bethléhem et sa descendance de David. L'auteur a une règle d'interprétation à laquelle il ne manque jamais. S'il y a un trait dans la vie de Jésus qui corresponde à une prophétie de l'Ancien Testament, ce trait a été nécessairement inventé; la preuve est faite sans qu'il soit nécessaire de fournir une autre démonstration. Il est donc entendu que Jésus est né à Nazareth au sein d'une famille d'artisan qui avait toujours occupé les bas-fonds de la société. Sa vie dans la misérable masure de son père et dans les rues étroites de la petite ville galiléenne, au bord de ces fontaines où les jeunes femmes vont le soir puiser de l'eau, nous est dépeinte avec d'autant plus de soin que tout renseignement manque à l'historien. Nous avons là un petit tableau à la Rembrandt fort bien réussi, mais qui au point de vue du grand art est une erreur, car cette description précise, tout en

étant hypothétique, fait disparaître le poétique mystère des origines. M. Renan a décrit avec amour le paysage de la Galilée et les bords jadis merveilleux de ses lacs. Il a écrit quelques pages vraiment délicieuses sur cette nature qui fut enchanteresse, et dont il a deviné la rare beauté sous le voile de tristesse dont elle a été obscurcie depuis tant de siècles. Nous goûtons certes ces morceaux exquis taillés à la loupe comme des diamants. Cependant il y a selon nous abus dans ces peintures brillantes, car elles attribuent une influence exagérée à la nature sur le développement de l'âme de Jésus. De même que le désert a rendu sa race monothéiste, c'est à la luxuriante et ravissante Galilée que l'on doit le suave rabbi destiné à éclipser Moïse. La loi descend du Sinaï comme un torrent redoutable ; l'Evangile fleurit comme un lis dans cette vallée, « qui est le vrai pays du Cantique des cantiques et des chansons du bien-aimé, où les animaux sont petits mais d'une douceur extrême, où les petites tortues du ruisseau ont l'œil vif et doux, où la cigogne à l'air pudique et grave se laisse approcher de l'homme. » A la colombe mystique qui symbolise le Saint-Esprit, M. Renan a substitué la tourterelle vive et svelte et ce fameux merle bleu qui a fait de suite sensation. Toute cette prétendue couleur locale, quelque riche qu'elle soit, répand un faux jour sur la figure du Christ, car s'il a aimé la nature et s'il l'a divinement interprétée dans ses paraboles, de quelle hauteur ne l'a-t-il pas dominée par sa spiritualité! Dans une pareille histoire, la couleur locale n'est pas dans la lumière pourprée de l'Orient, mais dans le pur rayon de l'âme et dans cette douce clarté qui émane d'une céleste charité. Surcharger sa palette de tons chauds pour peindre le Christ, multiplier les accessoires autour de lui, dorer et polir le cadre, c'est manquer l'effet véritable.

La nature a donc été, d'après M. Renan, la première institutrice de Jésus ; elle a communiqué à son âme cette tendresse, cette joie, cette fraîcheur qui caractérisent ses premiers enseignements. Mais l'objet de son enseignement, où l'a-t-il pris? car s'il se fût borné à vanter les charmes de la Galilée, cela n'eût pas suffi pour fonder une religion. Il y avait alors dans l'air une vague aspiration vers l'avenir ; à Rome et en Grèce, ce n'était qu'une poésie, un rêve ; dans l'extrême Orient, c'était un tourment qui poussait à l'ascétisme le plus effréné ; en Judée, c'était un oracle de plus en plus déterminé, la ferme attente d'un libérateur relevant la nation sainte de ses opprobres. Rapprochez cette grande pensée de l'âme pure et naïve du jeune Nazaréen, donnez-lui pour cadre ces aimables rives où il se plaît, et vous avez le christianisme. Ainsi naissent les religions. Une idée

grande et indécise portée par les vents et un séjour à la campagne, voilà l'origine d'un de ces mouvements que dix-huit siècles n'ont pas épuisé.

Que l'on examine de près le résumé qui nous est donné de l'enseignement de Jésus à cette première période, et l'on reconnaîtra qu'il se réduit à rien, ou du moins qu'il n'a rien absolument de nouveau ni d'original. Jésus redit ce qu'on a dit avant lui, ce qu'on répète autour de lui. Ses maximes les plus belles ne lui appartiennent pas; ses espérances sont celles de sa race, et il ignore le grand progrès accompli par les peuples occidentaux qui, à la voix d'un Epicure et d'un Lucrèce, ont vu disparaître cette vieille chimère d'une divinité souveraine intervenant directement dans les affaires de ce monde. Pour lui, il y croit encore, il y croit à la façon des enfants et des femmes, il s'imagine que Dieu lui-même nous donne le pain quotidien, et quand il l'appelle Père, il se le représente pardonnant, bénissant, secourant. S'il vante la pauvreté, les esséniens l'avaient fait avant lui. Il est donc bien un homme de sa race et de son temps, le meilleur sans doute, mais il n'a rien inventé. D'où vient donc qu'il fonde une religion? — Ah! c'est qu'il est si charmant, si aimable; il met un accent si doux, si pénétrant à annoncer ce que tout le monde sait; il a une si fine gaieté mêlée à des élans de tendresse, et puis il est beau, et il a su s'entourer de belles créatures pour donner de l'attrait à sa doctrine. Qui ne suivrait cette troupe vagabonde qui va de fête en fête, troupe d'enfants au cœur débordant et de femmes enthousiastes, parcourant ces lieux enchantés où recommence le paradis terrestre? « La campagne devait être délicieuse; elle abondait en eaux fraîches et en fruits; les grosses fermes étaient ombragées de vignes et de figuiers. Le vin était délicieux. Laissez l'austère Jean-Baptiste dans son désert de Judée prêcher la pénitence, tonner sans cesse, vivre de sauterelles en compagnie des chacals. Pourquoi les compagnons de l'Epoux jeûneraient-ils pendant que l'Epoux est avec eux? La joie fera partie du royaume de Dieu. Toute l'histoire du christianisme est devenue de la sorte une délicieuse pastorale. Un Messie aux repas des noces, la courtisane et le bon Zachée appelés à ses festins, les fondateurs du royaume du ciel comme un cortége de paranymphes. Voilà ce que la Galilée a osé, ce qu'elle a fait accepter. » Je ne vois vraiment pas pourquoi M. Renan s'est montré un jour si sévère à l'égard de Béranger, pour avoir chanté le *Dieu des bonnes gens*. Au moins Béranger ne le mettait pas dans l'Evangile. Seulement, par une bizarre réminiscence, M. Renan mêle deux des chansons du poëte, et il nous montre le Dieu des bonnes gens assis à la table du roi d'Y-

vetot. On a remarqué le trait de la courtisane appelée à ses festins, après que l'auteur a dit : *Laissez Jean-Baptiste prêcher la pénitence dans son désert.* Ainsi il ne s'agit pas de la pécheresse se frappant la poitrine et pleurant sur ses débordements ; non, elle n'est pas aux pieds du Christ, elle est à ses côtés, elle s'assoit à ses banquets, et elle y verse peut-être ce vin délicieux qui n'enivre pas le jeune Maître galiléen, car il est à l'abri du soupçon ; mais qui répondra de toute la bande joyeuse? L'auteur dit ailleurs que Jésus attirait le péager, le fils prodigue, les femmes perdues, lesquelles surprises de tant de charme, trouvaient dans la secte un moyen de *réhabilitation facile.* Quant à moi, je le dis comme je le pense, cette délicieuse pastorale me semble une pitoyable caricature. L'élégance du style, l'agrément des métaphores ne changent point le vrai caractère de ce morceau.

Tout dans cette description du christianisme naissant est aussi faux et fantastique qu'outrageant. Il n'est pas vrai que Jésus laisse Jean-Baptiste tonner seul contre le mal, car quand il sort du désert où ses austérités ont dépassé celles du mangeur de sauterelles, sa première parole est : « Repentez-vous, le royaume de Dieu est proche[1]. » Il n'est pas vrai qu'en Galilée tout soit enthousiasme et joyeux empressement pour lui, car à Nazareth[2] on veut le mettre à mort, et il prononce une terrible malédiction sur Capernaüm et Bethsaïda[3]. Il n'est pas vrai qu'il montre une facile indulgence à tout venant, car il ne reçoit que ceux qui pleurent à ses pieds, et s'il les relève c'est pour dire à chacun : « Va et ne pèche plus. » Si la courtisane vient à lui, c'est que le remords et l'espoir se sont allumés en elle en contemplant ce regard saint et doux, trop pur pour voir le mal, mais plein de compassion pour le pécheur. Il n'est pas vrai qu'il ait réservé tous ses enseignements austères pour la seconde période de son ministère, car c'est en Galilée qu'il commande à ses disciples de couper le bras et d'arracher l'œil qui sont des instruments de péché[4]. Le discours sur la montagne, qui a dû inaugurer les fêtes de ces beaux jours et promulguer cette doctrine riante, commence par ces mots : « Heureux les pauvres en esprit, heureux ceux qui pleurent. Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice. » La septième béatitude est pour ceux qui souffriront pour le Christ; elle établit ainsi sa haute et incomparable dignité et ouvre en quelque sorte la sanglante et longue tragédie du martyre. De quelle divine autorité ne paraît-il pas investi quand, repoussant quelques-uns des préceptes les plus caractéristiques de la loi de Moïse, il les abolit par ces mots : « Les anciens vous

[1] Matth. IV, 17.
[2] Luc IV, 29.
[3] Matth. XI, 23.
[4] Matth. V, 30.

ont dit... mais moi je vous dis... » Ainsi débute la pastorale de la Galilée. Il suffit donc du sermon sur la montagne, c'est-à-dire de la portion des évangiles qu'accepte M. Renan, et dans laquelle il veut enfermer arbitrairement tout le christianisme primitif, pour renverser ses hypothèses.

Passons à la seconde période du ministère de Jésus. Nous avons eu le troubadour; nous allons voir le thaumaturge, le magicien, et pour tout dire le charlatan, mais pour le bon motif. Par quelle transition le jeune rabbi qui menait une vie si douce dans sa patrie va-t-il arriver à cet enthousiasme sombre qui l'engagera dans une lutte si formidable, qu'il usera de tous les moyens bons ou mauvais pour assurer son ascendant? Il semble que ce soit son contact avec le Baptiste qui l'ait lancé dans cette voie nouvelle au bout de laquelle est le supplice. Jean-Baptiste n'est pas son précurseur; c'est un allié dans une certaine mesure, mais c'est surtout un rival. Pour balancer sa grande influence, Jésus force sa nature et se met à parler un langage plus sévère et à baptiser : ce à quoi il n'eût jamais pensé par lui-même; mais comme il avait une certaine tendance à céder à l'opinion du peuple, — témoin sa résistance à tous ses rêves favoris. — il suivit le courant. Jésus avait lutté de prévenances avec le Baptiste; il lui conduisit son école peu nombreuse encore, empressé de reconnaître sa supériorité et n'ayant d'autre désir que de grandir à son ombre, dans l'espoir de gagner la foule en l'imitant. Nous voudrions savoir à quelles sources M. Renan a puisé pour nous présenter sous un jour si nouveau les relations de Jesus-Christ avec Jean-Baptiste. Les évangiles nous montrent ce dernier insistant avec une singulière énergie sur son infériorité, déclarant qu'il n'est pas le Messie, qu'il n'est pas digne de délier les courroies de ses souliers, qu'il faut qu'il croisse, tandis que lui doit diminuer. Bien loin que Jésus amène ses disciples à Jean-Baptiste, c'est le contraire qui a lieu. Pierre et Jean passent de l'école du Baptiste à celle du nouveau maître. La tradition évangélique est unanime sur ce point. De quel droit la remanier et la transformer à ce point et cela sans nous avertir? Ce remaniement n'a d'autre but que d'expliquer par une fine psychologie le nouveau rôle joué par Jésus-Christ. Il a fallu ce levain de rivalité secrète pour le sortir de ce beau rêve du matin et pour susciter en lui un redoutable adversaire à l'orgueilleuse théocratie judaïque. Reconnaissons que M. Renan a peint avec autant d'esprit que de sagacité la situation morale de la Judée à cette époque, les menées d'un sacerdoce sans piété, mais dévoré de l'amour du pouvoir, conduisant à son gré un peuple fanatique et frémissant sous le joug romain, l'épicuréisme satisfait des classes riches ralliées au

sadducéisme, les solennels enfantillages des écoles de rabbins consumant en subtilités ridicules un vaste savoir et un esprit pénétrant, la parade de vertu et de piété jouée par les pharisiens. Il nous représente admirablement le second temple, centre de la religion et le foyer de toutes les intrigues, le palais des Hérodes souillé de tous les crimes et celui des proconsuls où siége un Romain sceptique, fort ennuyé des passions religieuses du peuple étrange auprès duquel on l'a envoyé refaire sa fortune. L'auteur est bien plus à son aise pour caractériser une religion qui tombe qu'une religion qui naît et se développe.

Triste origine en vérité que celle du christianisme proprement dit! Il ne s'est pas produit avec son caractère distinctif avant cette seconde période où il fait son apparition dans la ville sainte. Je sais que M. Renan prétend le contraire. Cependant ce n'est qu'à ce moment que Jésus professe une doctrine distincte, capable de scandaliser, de heurter l'opinion. Jusque-là, il s'est contenté, toujours d'après son nouvel historien, de professer une morale pure, d'attendrir quelque peu l'austérité sémitique et de donner une forme limpide à des idées qui avaient été proclamées avant lui et à côté de lui. Il se trouverait donc que le christianisme n'aurait existé dans toute sa pureté que tant qu'il serait resté dans les limbes de cette vie indécise, à l'état de sentiment, de fluide insaisissable. Dès qu'il se formule, dès qu'il a une pensée à lui, dès qu'il arbore une doctrine, il n'est plus fidèle à sa mission, il n'est plus lui-même : ce qui revient à dire qu'il n'est lui-même que tant qu'il n'est pas. Vraiment, cette contradiction saute aux yeux. M. Renan semble parfois mettre uniquement sur le compte d'une accommodation habile tous les éléments positifs de la religion nouvelle qui se trouveraient être des éléments étrangers venus du dehors et non sortis de l'âme et de l'esprit de Jésus ; mais en y regardant de plus près on reconnaît bientôt qu'il limite cette accommodation à l'emploi du merveilleux et à certaines désignations populaires acceptées par lui, comme celle de *Fils de David*. L'auteur reconnaît, et cet aveu dans l'état actuel de la discussion théologique est très important, que Jésus dans cette seconde période de son ministère a enseigné une doctrine tranchée. Ainsi, il a proclamé l'abrogation du judaïsme et l'avénement d'une religion humaine. Il a ensuite rattaché cette grande réforme à sa personne. M. Renan se plaint de l'insistance fatigante avec laquelle il ramène l'attention sur lui et réclame la foi en lui. « Le titre de Fils de l'homme exprimait sa qualité de juge, celui de Fils de Dieu sa participation aux desseins suprêmes et sa puissance. Cette puissance n'a pas de limites. Nul ne connaît le Père que par lui. Il remet les péchés ; il est supérieur à David, à Abra-

ham, à Salomon, aux prophètes. On ne nie pas qu'il n'y eût dans ces affirmations le germe de la doctrine qui devait plus tard faire de lui une hypostase divine en l'identifiant avec le Verbe[1]. » Je sais que l'auteur plaide les circonstances atténuantes en faveur de son héros; il fait remarquer que toutes nos distinctions subtiles qui établissent une distinction tranchée des personnes, n'existent pas pour lui. Il n'en demeure pas moins que Jésus a enseigné cette doctrine étrange qu'il est l'objet de la foi et qu'une dignité supérieure lui appartient. On ne pourrait ici parler d'accommodation, car rien ne heurtait davantage les opinions courantes, et ce sont ces idées qui l'ont fait monter sur la croix. Alors je demande de quel droit on y voit une déviation du christianisme primitif au lieu d'y reconnaître le christianisme lui-même dans sa première manifestation au centre religieux du judaïsme? Nous avons d'ailleurs reconnu que dans la première période, dans celle de l'idylle, Jésus se donnait déjà comme l'objet de la foi et usait du pouvoir souverain de pardonner les péchés. Ainsi s'efface la distinction entre les deux périodes et s'affirme l'unité d'une religion qui ne s'est pas formée au hasard par pièces et par morceaux, mais qui s'est incarnée dans une personnalité sainte.

L'accommodation, d'après M. Renan, commence avec les miracles déclarés de prime abord impossibles. Je ne sais pourquoi l'auteur ne reporte les miracles qu'à la seconde période du ministère de Jésus-Christ; l'Evangile lui en attribue d'éclatants pendant la première. Il a donc commencé alors à jouer son rôle et à user de duplicité. C'est arbitrairement qu'on met à part cette première année pour la réserver à la naïveté et au joyeux abandon. A chaque pas on a des preuves nouvelles de l'aisance incroyable avec laquelle M. Renan traite les documents et de l'absence de toute méthode rigoureuse dans son livre. Il avoue à mots couverts que son héros s'est laissé entraîner à tromper le genre humain. Il eût bien voulu ne pas recourir à ces moyens grossiers; il ne s'y est résigné qu'avec répugnance; mais le but était si grand qu'il justifiait un peu de charlatanisme. « Il ne se fit thaumaturge qu'à contre-cœur. Ses miracles furent une violence que lui fit son siècle. » D'ailleurs l'Orient, qui est plein de finesse, a des idées assez différentes des nôtres sur la sincérité. « Pour nous, races profondément sérieuses, la conviction signifie la sincérité avec soi-même. Mais la sincérité avec soi-même n'a pas beaucoup de sens chez les peuples orientaux peu habitués aux délicatesses de l'esprit critique. Bonne foi et imposture sont des

[1] P. 245-247.

mots qui dans notre conscience rigide s'opposent comme deux termes inconciliables. En Orient, il y a de l'une à l'autre mille fuites et mille détours. L'histoire est impossible si l'on n'admet hautement qu'il y a pour la sincérité plusieurs mesures. Toutes les grandes choses se font par le peuple ; or, on ne conduit le peuple qu'en se prêtant à ses idées. Il nous est facile, à nous autres impuissants que nous sommes, d'appeler cela mensonge, et fiers de notre timide honnêteté, de traiter avec dédain les héros qui ont accepté dans d'autres conditions la lutte de la vie. Quand nous aurons fait avec nos scrupules ce qu'ils ont fait avec leurs mensonges, nous aurons le droit d'être pour eux sévères[1]. » N'oubliez pas qu'il s'agit de Jésus, de celui qui a dit : « Que votre *oui soit oui* et votre *non, non!* » Réussir en trompant quand on vient restaurer la loi morale et dégager l'idéal de la sainteté de tout nuage, ce n'est pas réussir, c'est échouer de la manière la plus honteuse. Il y a donc là une contradiction dans les termes. Je rougirais de réfuter une pareille théorie; quiconque a l'instinct du beau moral et a contemplé Jésus prend en pitié et en mépris de pareilles insinuations. Non, on ne fera pas croire à l'humanité que le divin Crucifié ait fondé, au lieu du christianisme, le jésuitisme, sous prétexte qu'il était un fils de l'Orient. Cette morale au delà de la morale, cette honnêteté transcendante qui dédaigne la timide honnêteté, est tout ce qu'il y a de plus corrupteur, et rien ne souille davantage les origines de l'Evangile. Je ne suis pas plus froissé des calomnies de Celse sur la naissance de Jésus que d'une imputation qui fait naître ma foi d'un vil mensonge. Cette dernière bâtardise n'est pas moins déshonorante.

C'est bien gratuitement que M. Renan suppose que Jésus s'est laissé entraîner à ces fourberies, car il résulte de l'exposé même qu'il nous a donné de son enseignement sous sa seconde forme que le Maître galiléen croyait avoir le pouvoir des miracles. On nous concède même qu'il a accompli par la puissance de la sympathie des guérisons qui pouvaient passer pour des prodiges. Ainsi, « sa beauté pure et douce avait calmé l'organisation maladive de Marie de Magdala. Et dans combien de cas le contact d'une personne exquise ne vaut-elle pas les ressources de la pharmacie[2]? » Pourquoi se mettre en frais d'explications aussi ridicules quand on a sous la main la théorie commode de la sincérité orientale? L'auteur cherche le plus qu'il peut à attribuer à l'entourage de Jésus ses faux prodiges. On dirait que ses miracles s'échappent soudain devant ses yeux étonnés comme des oiseaux

[1] P. 232, 253. [2] P. 260.

d'une cage. Il en est le premier surpris. Il a cependant poussé la complaisance un peu loin en acceptant le titre de fils de David qu'il savait très bien ne pas lui appartenir ; il l'a accepté en rougissant, avec une virginale modestie, mais il l'a accepté. Passons sur la comédie de Béthanie. Le tour a paru trop fort. M. Renan eût mieux fait de laisser Marie « à cette langueur, » par laquelle elle avait gagné l'affection de Jésus que de lui faire jouer un tel rôle dans cette farce indigne. Jamais la sincérité orientale ne s'est donné plus ample carrière que dans ce beau sépulcre, où Lazare s'était confortablement établi en attendant de ressusciter. M. Renan, pour nous épargner toute inquiétude, nous apprend que ces tombeaux formaient de belles chambres où l'on était comme chez soi. Cette page et le trait sur la vertu médicale des personnes exquises montrent qu'on peut prêter à rire même en rejetant le surnaturel.

Nous passerons rapidement sur la fin du récit. Plus on avance vers le dénoûment, plus le fin moraliste des premiers jours cède la place au lutteur, au géant sombre qui veut renverser toute opposition. Jésus a bien encore des éclairs de gaieté et des mots très spirituels, comme quand il dit à ses disciples irrités contre une bourgade de la Samarie au point de demander que le feu du ciel la consume : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés.* Il faut être bien en quête de fine ironie et de pointes aimables pour trouver quelque chose de semblable dans ce mouvement de charité indignée. Dans une autre occasion Jésus ne se montra pas moins spirituel ; c'est en présence de la femme adultère. Il déploya la fine raillerie de l'homme du monde tempérée par une bonté divine[1]. Aux heures des repas, il retrouvait sa bonne humeur. Il entretenait alors une conversation pleine de gaieté et de charme[2]. Mais ces joyeuses réminiscences de la Galilée devenaient de plus en plus rares. Une exaltation maladive le possédait de plus en plus. C'est ainsi que quand ses disciples veulent lui faire remarquer la beauté du temple, dont l'arrogance des prêtres lui rendait les parvis désagréables, il montre un esprit âprement critique, se refuse de rien admirer à Jérusalem, et en vrai révolutionnaire n'a d'yeux que pour l'obole jetée par une pauvre veuve dans le tronc des aumônes. C'est à ces proportions que M. Renan réduit l'une des scènes les plus sublimes et les plus touchantes de l'Evangile qui était bien faite pour montrer combien Jésus s'éloignait des préjugés matérialistes de sa race. C'est des beautés et des gloires temporelles de la théocratie qu'il dit : « Est-ce là ce que vous regardez? » pour ouvrir aux yeux de l'esprit le monde invisible et supérieur de la charité.

[1] P. 346. [2] P. 305.

L'auteur retrouve l'exaltation de Jésus dans ce qu'il appelle sa nouvelle notion du royaume de Dieu qui efface sa première conception si pure, si idéale du culte en esprit et en vérité. Maintenant il entre dans les rêves apocalyptiques du peuple juif; il parle de résurrection, de jugement et d'une gloire tout extérieure dont il sera revêtu. Au fond, il avait raison; s'il s'en était tenu à son pur idéalisme, il n'eût abouti qu'à laisser dans le souvenir des hommes une vision céleste bientôt évanouie. L'idée doit prendre corps et toucher terre et elle ne le peut sans perdre de sa spiritualité, sans se faire en quelque point semblable à ce profane vulgaire qu'il s'agit de gagner. « En acceptant les utopies de son temps, il en fit de hautes vérités grâce à de féconds malentendus. Sous cette écorce grossière était une bulbe sacrée. » Toujours le mensonge comme passe-port de la vérité! Il y aurait beaucoup à dire sur cette notion superstitieuse du royaume de Dieu que M. Renan attribue à Jésus-Christ. Sa mort suffit à elle seule pour prouver que ses vues différaient sensiblement de celles de son peuple, car celui-ci n'attendait qu'un renouvellement terrestre et national. Un Messie qui lui eût donné satisfaction à cet égard eût été non pas crucifié, mais adoré. Entre ses rêves grossiers et l'enseignement de Jésus il y a la croix. On retrouve sans doute un certain fonds commun entre les idées courantes des Juifs et celles qui remplissent les derniers discours de Jésus, parce qu'à la base des unes et des autres est la prophétie hébraïque avec ses éclatants symboles. Seulement l'interprétation est entièrement différente. D'un côté, nous avons une traduction dans la vile prose d'un réalisme matérialiste; de l'autre, l'idéalisme le plus sublime, mais un idéalisme qui n'est pas une simple idée pure, qui doit avoir son accomplissement et sa confirmation dans les faits. Ce qui se dégage des discours prophétiques de Jésus, c'est la pensée très nette que le drame de l'histoire aura un dénoûment, que la grande loi de la justice aura sa sanction, que le monde matériel ne vit pas pour lui-même, mais qu'il doit servir à des fins supérieures. Nous avons là une conséquence parfaitement logique d'une notion théiste de la création. Il y a autre chose en jeu dans ce monde que des lois physiques et mécaniques. Né d'une grande pensée divine, il est toujours subordonné à l'amour et à la justice auxquels le dernier mot appartiendra dans ce domaine comme dans tous les autres. Que les premiers chrétiens aient cru à une réalisation très prochaine de leurs espérances, cela est incontestable; mais cette ardeur de foi qui devance le temps et l'abolit presque en s'emparant des biens éternels, et en s'établissant dans l'invisible, est une erreur de chronologie, mais non de morale. L'idée

que Jésus se faisait du royaume de Dieu n'est donc point en opposition avec sa spiritualité. Dieu n'en demeure pas moins le Dieu qui est esprit, mais l'esprit est la plus grande puisssance de l'univers; il meut la matière : *Mens agitat molem*. C'est la thèse fondamentale de la foi au surnaturel. Pour notre part, nous croyons fermement à ce jour de colère et d'amour qui mettra le monde dans la poudre. *Dies iræ, dies illa solvet sæclum in favilla.* « Le voilà, disait le prophète de l'Apocalypse, qui vient sur les nuées et tout œil le verra et ceux même qui l'ont percé et toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine en le voyant. »

Jésus ne pouvait manquer dans la nouvelle position qu'il avait prise d'entrer en lutte avec les puissances établies. M. Renan consacre une page énergique à sa polémique avec les pharisiens; pourquoi la gâte-t-il à plaisir par les expressions d'*exquises moqueries*, de *provocations* malignes, qui détonnent de la manière la plus fâcheuse. « Cette tunique de Nessus du ridicule, dit-il, que le Juif, fils des pharisiens, traîne en lambeaux après lui depuis dix-huit siècles, c'est Jésus qui l'a tissée avec un artifice divin. Chefs-d'œuvre de haute raillerie, ses traits se sont inscrits en lignes de feu sur la chair de l'hypocrite et du faux dévot. Traits incomparables, traits dignes d'un Fils de Dieu! Un Dieu seul sait tuer de la sorte. Socrate et Molière ne font qu'effleurer la peau. Celui-ci, porte jusqu'au fond des os, le feu et la rage[1]. » C'est bien peu comprendre Jésus que de lui attribuer la raillerie et la moquerie maligne. Le railleur n'aime pas l'humanité; il triomphe d'elle, il jouit de sa bassesse. Celui qui l'aime jusqu'à mourir pour elle ne peut se résigner à son avilissement; il hait le mal qui est en elle d'une haine aussi brûlante que l'amour qui le consume, parce qu'elle s'allume au même foyer. De là la véhémence de son indignation et ces foudres qui déchirent tous les voiles et renversent toutes les idoles auxquelles se prostitue l'âme humaine. L'amour saint est une flamme dévorante pour le mal. Il frappe en gémissant, et ce qu'il frappe il le brise et cela pour sauver. Les anathèmes contre les pharisiens sortent du même cœur que les béatitudes : « Il a été patient, patient, dit Pascal, mais terrible aux démons. »

M Renan remarque, avec raison, que Jésus a été beaucoup plus tolérant vis-à-vis de la puissance civile que vis-à-vis de la puissance religieuse. Mais son explication n'est pas acceptable. Ce grand maître en ironie, dit-il dans son style, a voulu fonder la doctrine du dédain transcendant, « vraie doctrine de la liberté des âmes qui seule donne la paix. La

[1] P. 334.

liberté et le droit ne sont pas de ce monde; pourquoi troubler sa vie par de vaines susceptibilités? Le chrétien véritable est un exilé; que lui importe le maître passager de cette terre qui n'est pas sa patrie[1]? » Ces mots renferment une dangereuse équivoque qu'il importe d'éclaircir, car s'ils exprimaient réellement la pensée du christianisme, ils en détourneraient toutes les âmes généreuses, puisqu'il se trouverait couvrir d'avance toutes les lâchetés d'une excuse commode. Jésus a voulu fonder une religion spirituelle dans un monde qui n'avait jamais rien connu de semblable, où l'Etat avait toujours eu la prétention de posséder l'homme tout entier, soit au nom de Dieu comme dans la théocratie judaïque, soit en son propre nom comme en Grèce et à Rome. Sous un tel régime on pouvait parler d'indépendance nationale, mais la liberté au sens réel, la liberté de l'individu n'existait pas; celui-ci appartenait sans réserve à la chose publique. Une religion qui comme le christianisme se fonde sur la conscience a besoin, pour s'établir, de dégager, d'isoler, d'affranchir ce qui est son point d'appui indispensable et par conséquent de tracer avec fermeté la ligne de démarcation entre le domaine de la vie publique et le domaine de la vie morale et religieuse. Elle ne le peut qu'en déclarant hautement que son royaume n'est pas de ce monde, qu'elle se tient en dehors de l'Etat, en tant que religion, qu'elle le respecte dans sa sphère à la condition qu'il laissera l'âme à Dieu. Voilà pourquoi le fondateur du christianisme et ses apôtres se sont tenus soigneusement en dehors de toute préoccupation de l'ordre politique. Jésus incarnait la religion nouvelle; on ne pouvait en lui distinguer le citoyen de l'homme religieux, il était la religion vivante. Pour lui, s'occuper de la chose publique au point de vue terrestre, c'eût été mêler la religion elle-même à la politique, confondre les deux domaines et replacer la conscience sous le joug de l'Etat. Ainsi ce qu'on appelle chez lui un dédain transcendant, c'est tout simplement l'isolement de la religion vis-à-vis du pouvoir civil qui jusqu'ici avait tout envahi, et cet isolement était en définitive le principe de la liberté dans toutes ses applications. D'abord, il posait une borne au despotisme, il l'arrêtait au seuil du sanctuaire intérieur, il le refoulait impuissant, et il lui opposait la seule résistance efficace qu'il eût rencontrée. Quand le pouvoir civil voulait empiéter sur l'âme, le chrétien ne se contentait pas d'un facile dédain; il passait outre à ses risques et périls et poussait l'ironie jusqu'à abandonner son corps au despote en lui dérobant son invincible pensée. Parlez-moi d'une ironie qui va jus-

[1] P. 219-221.

qu'au supplice et d'un dédain transcendant qui est poussé jusqu'à mourir. Le despotisme est ainsi refoulé, et dans la lutte qu'il engage avec la conscience il marche au-devant d'une défaite certaine. Cela est si vrai que l'empire romain a succombé devant l'ironie du martyre.

Mais l'Evangile n'a pas seulement affranchi la conscience en réservant et défendant son domaine par d'héroïques souffrances. Il a fondé la liberté partout, car voici ce qui est arrivé. Quand la société païenne a été renversée, un monde nouveau est sorti de ses ruines. Le chrétien n'y a plus été un étranger et un proscrit; il a été l'un des membres de cette société rajeunie, il a eu à remplir des devoirs comme citoyen et il a dû appliquer dans la vie civile les principes de justice, d'égalité et de fraternité qu'il avait puisés dans l'Evangile. Aussi partout où le christianisme a jeté des racines profondes et où il s'est dégagé de ce qui l'altère et l'asservit, il a amené avec lui le règne de la justice. Bien loin d'entretenir dans l'âme une molle indifférence, il l'enflamme de l'amour du droit et de la liberté et il la rend capable de les défendre résolûment et virilement. La religion en tant que religion ne doit pas sortir de son domaine propre, sous peine de compromettre la liberté qui est née du jour où l'indépendance des âmes a été proclamée; mais en y restant, elle n'agit que plus sûrement sur l'esprit public, par ses grandes idées sur les destinées de l'humanité, sur la valeur de chacun de ses enfants, sur ses droits comme créature immortelle et rachetée par le Christ. D'où il résulte que le feu du patriotisme se rallume incessamment au feu même de l'autel, quand l'autel n'est pas l'appui servile du trône, ce qui est le plus injurieux démenti à l'œuvre du Christ. Aussi, bien loin que les despotes aient lieu de se réjouir de l'ascendant du pur christianisme, comme s'il rendait indifférent au droit, à la justice, à la liberté, ils doivent trembler devant lui, car c'est lui qui par une voie indirecte, mais sûre, a renversé et renversera toutes les tyrannies. Au contraire, ils peuvent dormir tranquilles tant que règne autour d'eux un épicuréisme frivole, comme celui qui fleurissait à Rome au commencement de notre ère, et se soucier faiblement d'une ironie silencieuse et prudente, qui permet de mépriser et d'exploiter tout ensemble un monde si vulgaire; mais quand la foi religieuse saisit de nouveau un peuple, quand il veut résolûment au nom de Dieu la liberté de sa conscience qui est comme la liberté mère, alors les jours de la tyrannie sont comptés, parce que s'il y a une secrète affinité entre elle et le matérialisme, selon l'expression de Benjamin Constant, elle a contre elle tout ce qui élève les âmes et leur rappelle leur dignité native. C'est ainsi que sur la croix Jésus est

mort non-seulement pour le salut, mais pour la liberté du genre humain, précisément parce qu'il a conquis par son sang le royaume qui n'est pas de ce monde. Il a ouvert à l'âme non-seulement un asile inaccessible contre tous les abus de la force, mais encore une généreuse école de justice où le citoyen apprend à aimer le droit pour le servir et le défendre dans le domaine de la vie sociale. Cela ne vaut pas pour le profit le dédain transcendant, j'en conviens, mais cela le vaut cent fois pour la grandeur et la vraie puissance.

Le récit de la passion est fait avec un rare talent, et cependant que cela est pâle et froid comparé à la sobre et tragique narration des évangiles! Pilate est parfaitement compris. Son indifférence, son hésitation, ses scrupules, son lâche abandon aux passions de la foule dès qu'il peut croire à une délation dangereuse sur son compte, toute cette anatomie d'un préfet du prétoire, d'un fonctionnaire de l'empire romain, est rendue avec une psychologie supérieure. La scène du sanhédrin, les manigances et les violences des prêtres, sont peintes avec non moins de finesse, et M. Renan trouve un mot bien éloquent pour en flétrir le dénoûment : « Quand le pouvoir civil se fait persécuteur ou tracassier à la sollicitation du prêtre, il fait preuve de faiblesse. Mais que le gouvernement qui est à cet égard sans péché jette à Pilate la première pierre. Le bras séculier derrière lequel s'abrite la cruauté cléricale, n'est pas le coupable. Nul n'est admis à dire qu'il a horreur du sang, quand il le fait verser par ses valets. » Ainsi les personnages secondaires du drame nous sont représentés d'une façon admirable. Le théâtre de l'action n'est pas moins bien dépeint. C'est l'action elle-même et surtout le héros divin qui perdent leur vraie physionomie. C'est qu'ici surtout le tact le plus exquis, le tact d'un maître en poésie et en critique est insuffisant. Otez la sainte victime qui meurt pour les péchés du monde et tout se transforme et se rapetisse. Pour M. Renan, la mort de Jésus qu'il admire sincèrement est néanmoins le résultat de sa fâcheuse exaltation des derniers temps. Il est trop artiste pour ne pas comprendre sa grandeur. C'est le plus beau dénoûment du poëme de sa vie, — comme l'exil de Sainte-Hélène est le couronnement idéal de l'épopée napoléonienne; mais après tout, le Maître galiléen comme le grand général sont arrivés par leurs fautes à ce dénoûment douloureux et grandiose. Le christianisme idéal, c'est celui de la période de Galilée, mais à traîner après lui la bande joyeuse et vagabonde, à s'asseoir à de champêtres repas, Jésus n'eût pas gagné la croix. Il eût vécu, mais sa pensée fût morte et l'oubli l'eût enseveli tout entier sous les fleurs déposées par les belles créatures

dont il s'entourait. Son supplice a fait l'immortalité de sa religion, et cependant il ne l'a dû qu'à la fièvre révolutionnaire qui l'a saisi et l'a mis en lutte avec les pouvoirs établis. Il me semble qu'ainsi présentée la mort de Jésus perd toute sa sublimité. Elle vient à temps, elle clôt sa période visionnaire au moment où il eût pu s'exalter jusqu'au fanatisme. Ses derniers discours embarrassent l'historien. Généralisant des traits qui à leur place impliquent uniquement l'abandon entier à la volonté de Dieu et la disposition à accomplir pour sa cause tous les sacrifices, à lui tout subordonner, l'auteur impute à Jésus d'avoir voulu soumettre la vie humaine aux règlements les plus exagérés, d'avoir demandé à tous ses disciples de renoncer à la vie de famille et à la possession des biens de ce monde. Il est certain néanmoins qu'il n'a voulu rien de semblable, puisqu'il a donné des préceptes sur l'union conjugale et sur l'emploi des richesses. Seulement il a toujours maintenu que toute considération humaine, tout intérêt et toute affection doivent fléchir devant la volonté divine et que l'on n'est chrétien qu'en renonçant à soi-même. Il n'y a rien là qui ressemble à une chimère impossible, à une morale d'exception. C'est le principe même de la vie chrétienne.

Nous avons déjà dit de quelle manière M. Renan apprécie les adieux touchants de la chambre haute. Ils lui paraissent gâtés par une mysticité sans frein. L'institution de la cène est ramenée aux plus mesquines proportions et se perd dans des explications embarrassées. L'auteur prétend que le récit a été arrangé après coup. Jésus aurait simplement « pratiqué son rite mystérieux de la fraction du pain, » il aurait ensuite parlé de son union morale avec ses disciples dans le langage mystique et réaliste qui lui appartenait. L'imagination échauffée de ses amis et leur cœur attendri transfigurèrent le dernier repas en le rapprochant du repas pascal; ils en vinrent à assimiler leur Maître à l'agneau de Dieu immolé pour leurs péchés. Ainsi naquit un mythe bizarre qui a occupé une place prédominante dans le culte. Ainsi, disons-nous, se fabriquent à plaisir les mythes de l'école par l'art heureux des combinaisons artificielles et le contournement habile des textes les plus précis, car à la base de toute cette argumentation, il n'y a décidément que le bon plaisir de M. Renan. On a déjà relevé la parodie qu'il nous donne de l'agonie de Gethsémané. Comme le souvenir des claires fontaines et des belles jeunes filles dont il lui eût été si facile d'obtenir l'amour est heureusement placé! M. Renan a commis là, au point de vue de l'art, une faute inconcevable de la part d'un esprit si délicat. Jeter une jolie teinte rose sur ce front baigné d'une sueur de sang, à

l'heure de la lutte suprême, enjoliver un tableau comme celui-là, c'est pousser un peu trop loin l'amour du contraste.

Nous voici enfin au pied de la croix. — Ne nous fions pas au récit de Jean, car, jaloux de ses compagnons dans l'apostolat, il a imaginé, pour relever sa personne, une scène fantastique où il joue le beau rôle et où il obtient l'une des dernières paroles de Jésus. M. Renan se fonde, pour imputer ce bas sentiment au disciple bien-aimé, sur l'absence de ce récit dans les autres évangiles, comme s'il n'était pas naturel qu'il eût place dans l'évangile écrit par l'apôtre qui seul était au Calvaire à cette heure. La crucifixion telle que la conçoit M. Renan, malgré les petits incidents qu'il y intercale pour en dissiper le mystère, demeure grande et imposante, grâce aux sublimes paroles du divin supplicié. Il reconnaît qu'il a vu dans sa mort le salut du monde et cela élève cette mort à la hauteur d'un libre sacrifice. M. Renan accepte le témoignage des évangélistes pour le récit de la passion. Pourquoi ce témoignage perd-il tout d'un coup toute valeur et n'est-il plus qu'un ramassis de fables quand il s'agit de la résurrection? C'est que nous nous heurtons au surnaturel et que tout ce qui l'implique est faux d'avance. Il n'est plus nécessaire de comparer ces divers récits dont l'accord sur le fond est d'autant plus frappant qu'ils diffèrent entre eux dans les détails et ne sont point arrangés. Les preuves de la résurrection du Christ ressortant de la croyance unanime de l'Eglise apostolique et des miracles produits par cette croyance ne sont pas même mentionnées. Qui dit surnaturel, dit fable et invention. Les premiers chrétiens ont pris pour une résurrection réelle cette présence morale qui est si vivante, dans les premiers temps d'un deuil, pour le cœur qui a aimé. « La vie de Jésus pour l'historien, finit avec son dernier soupir. Mais telle était la trace qu'il avait laissée dans le cœur de ses disciples et de quelques amis dévoués que durant des semaines entières, il fut pour eux vivant et consolateur. La forte imagination de Marie de Magdala joua dans cette circonstance un rôle capital. Pouvoir divin de l'amour! moments sacrés où la passion d'une hallucinée donne au monde un Dieu ressuscité. » Ce qui veut dire que la foi de l'Eglise universelle n'est qu'une hallucination. Voilà le dernier mot de ce livre onctueux et édifiant qui doit être accepté avec gratitude par les chrétiens, au dire de ses partisans. Un chapitre supplémentaire est destiné à établir que probablement Judas a fini tranquillement ses jours sous sa vigne ou son figuier, à moins qu'il n'ait péri sous le poignard d'un de ses anciens amis. Quant aux autres ennemis de Jésus, ils n'ont eu jamais l'occasion de s'apercevoir de la grandeur de leur attentat. La belle affaire pour un Pilate

d'avoir sacrifié un innocent de plus! Il faut donc écarter toute idée d'un châtiment exceptionnel comme s'il se fût agi d'un crime extraordinaire. Il y a cependant tout un peuple qui n'a pu effacer de son front quelques gouttes de sang tombées sur lui au Calvaire. L'histoire des Juifs suffirait à elle seule pour démontrer que tout ne s'est pas réduit à de si insignifiantes proportions dans le drame accompli il y a dix-huit siècles dans un coin de la Judée.

IV.

De cette analyse rapide du livre de M. Renan, il résulte pour tout lecteur impartial que le Christ qu'il nous donne ne répond en rien aux documents bibliques, même triés et combinés d'après la méthode transcendante de l'auteur. Constamment il est en désaccord flagrant avec les textes dont il reconnaît l'authenticité et qu'il a doucement attirés à lui. Nous avons vu qu'il suffisait du sermon sur la montagne où l'auteur voit tout le christianisme galiléen, c'est-à-dire le christianisme sous sa forme la plus pure, pour renverser ses hypothèses, car il contient déjà les éléments essentiels de cette doctrine austère, rattachée d'une façon étrange à la personne du Maître, qui n'a dû éclore d'après M. Renan que sous l'excitation des luttes de Jérusalem. Prenez de l'Evangile si peu que vous voudrez, et ce peu suffira pour ranger parmi les narrations fictives la nouvelle histoire de Jésus. Une narration peut être fictive et conserver cependant la couleur générale du temps où elle place son action et la physionomie des personnages qu'elle met en scène. Elle n'a aucune importance comme récit, mais elle a de la valeur comme œuvre d'art. Elle évoque une époque qui n'est plus et nous y fait pénétrer par une sorte d'intuition. Nous contestons entièrement ce mérite à la *Vie de Jésus* de M. Renan. Malgré son grand talent de style, il a échoué aussi bien comme artiste que comme historien.

Il ne suffit pas, en effet, pour ranimer ce grand passé, de faire quelques paysages bien réussis et de donner les noms propres sous une forme orientale, d'écrire Caïapha au lieu de Caïphe, Juda de Kerioth au lieu de Juda Iscarioth, et Marie de Magdala au lieu de Marie Madeleine. Il fallait détacher sur son vrai fond la sainte figure du Christ et lui laisser sa grandeur morale qui se compose de douleur et d'amour. Il ne fallait pas lui enlever l'auréole sanglante et divine qui ceint son front aux yeux de l'humanité. Qu'on ne s'y trompe pas, il y a au fond des cœurs, même quand la foi précise est absente, un type de Jésus qui est ineffaçable. C'est le sillon brûlant de la charité du Crucifié dans

l'âme humaine. Malgré tout, c'est encore son plus grand souvenir. Tout ce qui ne répond pas à ce type est une œuvre manquée et dont elle finira par se détourner. On s'est beaucoup moqué des romans qui, comme le grand Cyrus, charmaient nos pères, en transportant dans une antiquité de commande toutes les afféteries de l'hôtel Rambouillet et qui introduisaient à Babylone une cour d'amour où l'on polissait les madrigaux et ciselait des concettis. Un Jésus doucereux et plaisant, qui a les fines railleries de l'homme du monde pour les plus grands désordres moraux, est-il beaucoup plus étrange ? On a vu des hommes fort éloignés de la foi chrétienne, en comprendre et en rendre admirablement l'austère beauté. Certes, personne n'imputera à M. Sainte-Beuve une tendance mystique. C'est du dehors et de fort loin qu'il a jugé Port-Royal; néanmoins il n'y a pas de faux tons dans le tableau qu'il en a tracé; il a conservé la noble tristesse qui convient au sujet. Il n'a pas fait du monastère redoutable un joli Sacré-Cœur, et n'a pas transformé les pieux solitaires en pastoureaux alanguis, mêlant la mysticité et l'amour dans une dévotion aisée. Cela ne dépasserait pourtant pas en invraisemblance la bergerie de la Galilée. Autant vaut faire de Saint-Cyran un aimable directeur de nonnes et de Pascal un fade soupirant que de nous présenter un Jésus féminin, gai et souriant. C'est ce qui fait la supériorité de M. Sainte-Beuve sur M. Renan. Sa critique est bien plus impartiale, bien plus dégagée d'idée préconçue. Il peint la chose telle qu'elle est, sans enjolivement, et là où il faut Philippe de Champagne avec son sobre pinceau il ne nous donne pas Mignard.

Le Christ de M. Renan nous rappelle à s'y méprendre ces blondins doucereux et mélancoliques qui remplissent les tableaux de sainteté contemporains et qui sont comme les jeunes premiers de notre peinture religieuse. On rencontre tous les jours ce type amolli, il est très fréquent au sein de notre génération blasée. Idéalisez-le quelque peu, accusez davantage le trait de la bienveillance qui tient en partie à la fatigue morale, donnez au scepticisme qui se retire de la mêlée publique ce je ne sais quoi de transcendant qui l'achève et vous avez le nouveau Christ. J'affirme qu'au point de vue de l'art le plus faible tableau du seizième siècle est infiniment supérieur et qu'il produit une impression bien plus grande. J'irai même plus loin, l'esquisse la plus antique, la figure à peine ébauchée, peinte avec des procédés imparfaits dans les catacombes de Sainte-Agnès remue autrement le cœur et élève bien plus haut l'imagination que le pastel délicat qui possède tous les raffinements de notre civilisation. Là au moins le sentiment intime n'est pas choqué. Il n'y a pas de

pli ironique sur la lèvre de Jésus, mais le regard profond et pur, rayonnant d'amour et de sainteté transperce le cœur. Le nouvel idéal qui est apparu à l'humanité il y a dix-huit siècles n'est pas profané. C'est bien le bon pasteur qui cherche la brebis perdue, le frère compatissant qui nous sauve par ses souffrances, et ce frère n'en est pas moins un Dieu; c'est bien le Christ que nous adorons et c'est bien celui-là qu'on a voulu crucifier. Il faut en prendre son parti, rien ne remplacera ce type dont la tradition s'est conservée jusque sur les toiles de Raphaël et de Léonard de Vinci; tout ce qui s'en éloigne sensiblement ne saurait subsister.

Ainsi pour avoir voulu tout sacrifier à l'art, M. Renan l'a en définitive moins bien servi que ceux même qui n'y ont pas songé. Ce qui frappe dans son livre comme dans ses autres écrits, c'est une tendance perpétuelle à confondre la religion avec l'esthétique, le bien avec le beau, car le mal pour lui se confondant avec la vulgarité, le bien n'est plus que la distraction, l'élégance, la finesse. Nulle part ce point de vue n'est plus sensible que dans sa *Vie de Jésus*. Il n'y est tenu aucun compte de la maladie morale qui dévore l'humanité; le péché, le repentir n'y ont aucune place. Il passe en souriant à côté de ces sombres abîmes du mal et de la souffrance qui bordent notre route de tous côtés; son Christ fait comme lui. Il n'y est pas descendu, aussi mêle-t-il beaucoup de gaieté à un peu de mélancolie. Rien en lui ne révèle cette douleur généreuse, infinie, d'une compassion qui embrasse tout ce qui souffre, qui brûle de sauver, de pardonner et pousse ce saint et douloureux amour jusqu'à l'immolation. Là est la suprême beauté du Christ, beauté morale, sans doute, mais qui doit revivre dans l'image qu'on nous en trace, sinon elle n'appartient plus au grand art et nous tombons dans la miniature et l'enjolivement. On se trompe gravement quand on s'imagine que l'art peut se passer du souffle moral, surtout quand il s'agit d'un type où la sainteté et l'amour sont les traits dominants. Il lui arrive alors de tailler avec une habileté merveilleuse la pierre ou le marbre et d'en tirer la statue d'un beau jeune homme, aimé des femmes, quand il s'agit d'un saint et d'un Dieu. Qu'importe la richesse des matériaux et le fini du modelé? Ce n'en est pas moins une œuvre manquée.

Si je prends le livre de M. Renan en lui-même, sans le comparer aux documents de l'histoire évangélique ou à ce type ineffaçable du Christ gravé dans nos cœurs et dans nos esprits, il me paraît suffire amplement à sa propre réfutation, tant il contient de contradictions. Nous en avons déjà signalé plusieurs dans le détail du récit, mais son Christ lui-même est essentiellement contradictoire; il est impossible d'en obtenir une idée d'ensemble;

ce n'est pas une créature vivante, c'est un produit composite de la spéculation. Il ne se tient pas debout, il flotte comme un être fantastique qui n'a pas de consistance et prend toutes les formes. Il n'y a aucun rapport entre les deux périodes de sa vie, entre les scènes champêtres de la Galilée et les scènes tragiques de Jérusalem. On ne sait pas pourquoi le délicieux docteur devient soudain un géant sombre, un fanatique intraitable, un révolutionnaire, pourquoi ce mouvement de femmes et d'enfant aboutit au prétoire et au Calvaire. L'explication d'un calcul habile destiné à faire réussir par le merveilleux et le scandale la pure et douce doctrine des premiers jours est tout à fait insuffisante, car cette pure et douce doctrine est entièrement dénaturée dans la seconde période du ministère de Jésus. M. Renan ne fera jamais comprendre ce revirement subit, cette espèce de fièvre chaude qui saisit le doux rabbi et le porte à exagérer son rôle avec une persistance inouïe, à se donner comme le grand envoyé de Dieu auquel tout aboutit, qui sauve le monde par sa mort et qui prétend régner sur tous les cœurs. Ayant réduit le christianisme primitif à une sorte de gaie science, ce brusque changement n'est plus qu'une exaltation sans motif. Cette exaltation, d'après M. Renan lui-même, va jusqu'à l'assimilation la plus imprudente avec la nature divine. C'est un cas bien constaté de démence ou une scandaleuse imposture, une fois le point de départ admis. Proclamer après cela que ce fou qui prétend vivre dans l'âme de ses disciples, et tranche du Fils de Dieu est le plus grand des hommes, c'est commettre une grave inconséquence. Jésus ne mérite pas ces hommages s'il a joué ce rôle indigne.

Au fond, ce qui contraint l'admiration de M. Renan, ce n'est pas tant l'œuvre de Jésus que ses résultats dans le monde. Il ne peut méconnaître que de lui date la grande ère de l'histoire, que la civilisation moderne avec tous ses bienfaits et ses lumières procèdent de lui. Il est une résurrection qu'on ne peut lui contester : c'est celle du monde antique. Celui-ci descendait vraiment au sépulcre, avec ses croyances, ses dieux, ses gloires et ses libertés, et ce n'était pas une mort simulée destinée à un effet de théâtre comme dans la supercherie attribuée à Lazare. Le monde ignorait jusqu'au nom de l'obscur Galiléen qui lui a rendu la vie. Il mourait de l'épuisement de son principe; il s'affaissait sur lui-même et s'il eût été abandonné à sa pente on ne sait vraiment au sein de quelle fange il se fût perdu. Qui a posé les bases d'une société nouvelle? qui a ramené la santé morale dans cette corruption, la vie dans cette mort? qui a ouvert à l'humanité moribonde la carrière d'un progrès immense? C'est le Galiléen. M. Renan ne le conteste pas. « L'histoire entière,

dit-il, est incompréhensible sans lui. Il est l'homme incomparable auquel la conscience universelle a décerné le titre de Fils de Dieu, et cela avec justice, puisqu'il a fait faire à la religion un pas auquel nul autre ne pourra probablement être comparé. Chacun de nous lui doit ce qu'il a de meilleur en lui. Il est plus que le réformateur d'une religion vieillie; il est le créateur de la religion éternelle de l'humanité.» Ce témoignage est important et je conçois qu'un éloquent et généreux écrivain s'en empare[1] et s'écrie : « J'ai devant moi deux témoins, l'un du premier siècle, l'autre du dix-neuvième, tous deux croyables pour ce qu'ils ont vu, récusables pour ce qu'ils n'ont pas vu. L'un, c'est saint Jean, auquel je m'en rapporterai pour la vie de Jésus. L'autre, c'est vous auquel je m'en rapporterai pour l'œuvre de Jésus, que vous voyez réalisée, après dix-neuf siècles. Ces deux témoignages réunis font à mes yeux éclater sa divinité. »

Le témoignage de M. Renan n'en est pas moins rendu contre lui-même et fait ressortir avec éclat tout ce que son interprétation de la vie du Christ a d'insuffisant et de dérisoire. Il dit expressément que les faits doivent s'expliquer par des causes qui leur soient proportionnées[2]. Le fait qu'il s'agit d'expliquer est le renouvellement du monde, et la cause, c'est l'apparition en Judée d'un jeune maître plein de douceur, qui n'a rien de différent des autres hommes si ce n'est un charme pénétrant et plus de pureté morale, sans qu'il ait été cependant à l'abri de la commune misère; ni sa vie, ni son enseignement ne se distinguent par un caractère tranché et unique. Il n'a rien dit de vraiment nouveau, puisqu'on trouve ses plus belles maximes éparses dans les flottantes traditions de sa race et même dans les écrits des stoïciens. Le dédain transcendant, l'amour de l'humanité, la haute spiritualité se rencontrent à plus d'une page des traités de Sénèque, de Marc-Aurèle et d'Epictète. Ces illustres philosophes ont gâté ces hautes vérités par de fâcheuses inconséquences; mais n'est-ce pas ce qu'a fait Jésus quand il est devenu une sorte de tribun exalté des pauvres et qu'il a mis sa personnalité en relief avec une insistance insupportable? S'il suffisait d'être inconséquent pour perdre une grande cause, Jésus n'eût pas mieux réussi que les talmudistes et l'école du Portique. Pourquoi donc est-ce lui qui a remporté ce grand triomphe, tandis que les sages qui développaient les mêmes idées en Judée ou à Rome

[1] Voir le bel article de M. Cochin, dans le *Correspondant* du 25 juillet. Nous sommes heureux de rendre l'hommage le plus sympathique à ces pages émues, pénétrées du plus pur esprit chrétien, qui nous élèvent à la hauteur où au pied de la croix toutes les divergences secondaires se fondent dans l'adoration du divin chef de l'Eglise universelle.

[2] P. 269.

n'ont pas retardé d'un jour la chute de l'ancienne société? C'est qu'il y a mis un accent plein d'onction, et qu'il a déployé une force de volonté prodigieuse. Voilà la cause d'effets aussi extraordinaires! Il saute aux yeux qu'entre la cause et l'effet la disproportion est incommensurable et que M. Renan est condamné d'après son propre principe. La négation du surnaturel force de recourir pour interpréter l'histoire à une foule de petits moyens qui n'expliquent rien et qui font tomber dans l'absurde, car le principe de causalité est apparemment bien fondé en raison. Il nous semble qu'il y a peu de paralogismes plus choquants qu'une philosophie de l'histoire d'après laquelle le monde aurait été relevé par quelques redites et sauvé par un sourire. Il fallait plus que le simple contact d'une personne exquise pour guérir l'humanité malade à mourir. Comparée à ces gentillesses, la folie de la croix, la folie de l'intervention souveraine de l'amour divin dans l'histoire paraît seule sage et raisonnable, et l'on comprend mieux ce défi plein de hardiesse de saint Paul : « Où est le sage? où est le scribe? où est le docteur profond de ce siècle? Dieu n'a-t-il pas fait voir que la sagesse de ce monde n'était que folie? La folie de Dieu est plus sage que les hommes et la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes[1]. »

Que l'on compare, en effet, à tous ces essais d'explication de la vie et de Jésus et de l'histoire du monde, la grande solution acceptée et professée par l'Eglise de tous les temps, celle qui se dégage avec une imposante unanimité de toutes les diversités secondaires. L'homme y apparaît aussi bien dans sa noblesse native que dans son infortune actuelle, qui n'est égalée que par la grandeur de sa réhabilitation. Appelé à la vie morale par le Dieu libre et saint dont il porte l'image, il doit décider lui-même de sa destinée dans la solennelle épreuve de sa liberté. Il tombe et entraîne avec lui dans sa chute le monde dont il est le roi, mais il emporte jusque dans sa déchéance l'incurable souvenir de sa haute origine. Le lumignon de la vie divine fume encore en lui. Il jette une clarté pâle dans la nuit, et l'empêche de se désespérer ou de se consoler tout-à-fait : ce qui serait le dernier terme de l'abjection, car l'exil supporté sans douleur n'est plus simplement l'exil : c'est l'expatriation définitive. La patrie est bien décidément perdue quand elle n'est plus pleurée et que le proscrit s'est acclimaté sur la terre étrangère. L'homme est de trop noble race pour se faire tranquillement à une existence abjecte, car il est de la race de Dieu. Aussi, malgré tous les entraînements de la chair, malgré ses déviations et ses folies,

[1] 1 Cor. I, 20-25.

cherche-t-il avec passion à retrouver son Dieu perdu ; mais il n'aboutit qu'à de misérables idoles qu'il brise tour à tour. Au fond ce n'est pas tant lui qui cherche son Dieu, que son Dieu qui le cherche, car ce Dieu, ce n'est ni le Dieu monde, qui se confond avec la nature, ni le Dieu abstrait, qui ne sait ni penser ni aimer ; c'est un Père. Sur le trône de l'univers règne l'amour libre et saint, qui est Dieu même. Il veut sauver comme il a voulu créer dans sa liberté souveraine, sans aucune contrainte, et l'histoire qu'il dirige n'est que le drame émouvant de la rédemption. Si une aspiration pleine d'espoir ne disparaît jamais de la terre, si elle se retrouve vague et puissante tout ensemble au sein du paganisme, tandis qu'elle est un hymne prophétique saluant le roi de l'avenir sur la harpe inspirée de Sion, c'est que Dieu n'a pas abandonné un seul jour la race déchue qu'il a destinée au pardon et à la réhabilitation. Enfin, il vient celui que le monde attend, que le judaïsme tout entier préfigure et que l'Orient entrevoit dans ses rêves fiévreux et incohérents, et vers lequel l'Occident blasé se tourne sans le savoir. Il vient pour représenter l'humanité dans l'épreuve suprême de sa liberté. Il vient non pas pour une idylle, mais pour une tragédie sublime et sanglante, car il doit racheter un monde perdu et descendre jusque dans le dernier fond de la condamnation humaine, jusque dans la poussière du sépulcre, triompher de la mort dans son sombre royaume, et rouvrir en ressuscitant les portes de la vie éternelle à l'humanité pardonnée qui reconnaîtra en lui son sauveur et son Dieu. Ainsi tombé par l'égarement de la liberté, le monde est relevé par un libre sacrifice d'amour qui rétablit les liens brisés entre la terre et le ciel. Le mystère est grand, j'en conviens, mais au moins il n'y a pas de désaccord entre la cause et l'effet. Je conçois un monde transformé par une manifestation aussi éclatante, aussi prodigieuse de l'amour divin ; mais qu'il ait suffi d'une vague influence, d'un souffle de douceur et de paix, d'une brise d'Orient pour renverser tant d'idoles et tant d'obstacles et faire refleurir le sol le plus desséché et le plus atrophié, voilà ce qui dépassera toujours ma raison et ce qui ne laissera pas d'embarrasser au fond M. Renan et toute l'école naturaliste.

J'ajoute qu'en dehors de la donnée chrétienne, la personnalité du Christ demeure entièrement inexplicable. S'il n'est pas l'Homme-Dieu, son enseignement, à part quelques paraboles ingénieuses et quelques maximes déjà connues avant lui, mais qu'il a pénétrées d'un esprit plus pur, n'est qu'un tissu de fastidieuses répétitions. S'il n'est pas le chemin, la vérité et la vie, le cep où les sarments puisent leur sève, s'il n'est qu'un maître ordinaire, il n'y a pas de livre plus absurde et plus vide que l'Evangile.

Qu'on y fasse attention, rien n'est plus pauvre que ce langage qui revient toujours à présenter une personne comme le centre de la vie religieuse, si cette personne est une simple créature. Otez le Dieu et vous n'avez dans les plus grandes paroles du Christ que des formes creuses, sans signification et sans portée. Je conçois alors que l'on parle d'un personnalisme fatigant, mais ce personnalisme c'est tout l'Evangile, et l'Evangile a transformé l'humanité. Encore ici, pour éviter le mystère, on tombe dans l'absurde, Jésus est à la fois un maniaque et le plus grand, le plus puissant des fils des hommes. La contradiction est flagrante et les faits demeurent inexpliqués.

La solution de M. Renan n'est pas seulement irrationnelle; elle aboutit au plus sanglant mépris de l'humanité. Tout d'abord il nous donne clairement à entendre que l'homme s'est longtemps confondu avec l'animal[1]; il ne s'en est distingué probablement que par le perfectionnement de ses organes. Il n'est pas né fils de Dieu, mais simplement fils du limon primitif comme les autres êtres. Aussi ne saurait-on parler de déchéance, car de quelle hauteur serait-il descendu? Il ne pouvait que s'élever, son origine étant si basse. La philosophie naturaliste ne voudrait pour rien au monde accepter le dogme de la chute, cela coûterait à sa dignité, et elle ne voit pas combien elle avilit l'âme humaine en refusant d'admettre sa noblesse native et sa divine parenté. Ce mépris pour l'humanité, je le trouve exprimé d'une manière plus dégradante encore dans la part si large que M. Renan fait à la tromperie dans le succès des grandes idées. Il avoue clairement que les nobles causes ne sont gagnées que par de mauvais moyens, et que la vérité ne réussit jamais qu'en s'appuyant sur un faux merveilleux ; c'est-à-dire qu'elle doit se vêtir en courtisane pour que l'humanité l'accueille. Elle n'est jamais épousée que comme Thamar le fut par Juda, par le moyen d'une vile surprise et sous les oripeaux fanés de la femme étrangère. C'est dire que l'âme humaine n'a d'affinité naturelle que pour le faux et que d'instinct elle repousse le vrai. Je n'accepte pas pour elle cet outrage. Que ceux-là s'en applaudissent qui s'imaginent que le déshonneur se transforme en marque de dignité quand c'est l'homme qui se l'inflige à lui-même. Je conçois que dès que l'on ne voit en lui qu'un singe parvenu, on s'imagine qu'il ne peut être pris que par des tours d'adresse, mais je ne saurais pousser l'humilité jusque-là et je crois que la vérité

[1] L'homme, *dès qu'il se distingue de l'animal*. (P. 2.) M. Réville, dans un article sur la mythologie, inséré dans le *Temps* du 7 août, nous apprend que notre premier père n'était pas à côté de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, mais sur un arbre quelconque, à la façon d'un sapajou.

est reine de droit divin sur l'humanité, parce que celle-ci est faite pour elle. Le mensonge peut avoir son heure, mais l'avenir ne lui appartient jamais. Il ne réussit que par surprise. Le fou qui croit au lendemain est le vrai sage. L'homme qui pour triompher aujourd'hui falsifie sciemment la vérité ne croit pas au lendemain, et alors il est un de ces sages qui sont des fous. Tous les petits calculs échouent quand il s'agit d'une grande pensée; la meilleure politique dans les choses de l'âme, c'est de n'en point avoir. Le christianisme n'a triomphé que parce que ses adhérents ont eu l'imprudence de dire sans détour tout ce qu'ils savaient de la vérité, et qu'ils ont été tout ensemble confesseurs et martyrs. D'où venait la puissance et l'attrait du martyre? C'était l'attrait même de la sincérité, et la meilleure preuve que l'humanité n'est pas si vile qu'on le suppose, c'est qu'elle a cru de préférence aux témoins qui se faisaient égorger. Quand un homme vit de sa doctrine comme un fourbe, c'est la doctrine qui meurt. Quand il est prêt à mourir pour elle, c'est la doctrine qui vit et triomphe. Le genre humain est en définitive du parti de la loyauté. Qu'on cesse donc de le calomnier sous prétexte de l'affranchir, et que l'on reconnaisse que la religion qui humilie est aussi celle qui élève. On peut en effet adresser tous les reproches qu'on voudra au christianisme, on sera toujours forcé de reconnaître que s'il dénonce sans pitié nos hontes et nos misères, il traite l'âme humaine avec un saint respect. Nulle part elle n'est plus honorée. Quelle marque de respect plus grande veut-on qu'un Dieu abaissé pour la sauver?

On se rappelle le ravissement sublime qu'eut Pascal, et dont il conserva le vivant souvenir dans un écrit qu'il portait toujours sur lui. Il débute par ce qu'on peut appeler une effusion de sa foi en ces quelques mots qui sont entrecoupés comme d'ineffables soupirs :

Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob,
Non des philosophes et des savants.
Certitude, certitude, sentiment, joie, paix,
Dieu de Jésus-Christ.

Puis vient cette parole significative :

Grandeur de l'âme humaine!

Ainsi, au moment où ce grand génie se jette aux pieds du Crucifié en s'écriant : « Jésus-Christ, Jésus-Christ! je m'en suis séparé. Je l'ai fui, renié, crucifié! Que je n'en sois jamais séparé;» — à cette heure «de la renonciation totale et douce, » dans cette poudre où il se prosterne, il a le vif sentiment de la grandeur de l'âme humaine, et il ne se trompe pas, car jamais elle ne paraît plus grande qu'en présence du Rédempteur immolé pour

elle. C'est à genoux et sous sa croix que l'on s'écrie : Grandeur de l'âme humaine! Au contraire, celui qui passe devant cette croix en hochant la tête et en raillant, croit l'homme trop vil pour un tel sacrifice. Il déclare avec Celse qu'un tel miracle pour un si infime vermisseau est impossible, et il s'écrie : O bassesse de la nature humaine! Il est vrai qu'il le fait le front haut et debout, et qu'il proclame son déshonneur et le nôtre avec fierté! Pauvre compensation!

Il faut un certain courage aujourd'hui pour citer le morceau de Pascal auquel nous avons fait allusion[1]. On y voit la trace d'un génie fourvoyé et malade, et on le qualifie de visionnaire; eh bien, je n'hésite pas à l'avouer, tous les chrétiens véritables sont visionnaires de cette façon. Ils ne sont chrétiens que parce que dans une heure sainte ils ont vu et entendu le Christ, que parce qu'ils l'ont contemplé de l'œil de l'âme. Il est leur ami et leur consolateur, leur frère et leur Dieu. Oui, dans ce siècle de lumières, malgré toutes les inventions et toutes les théories de la science, il y a des hommes qui vivent avec le Christ et qui sentent à sa voix leur cœur brûler au dedans d'eux, comme les disciples qui rompirent le pain avec lui à Emmaüs le soir de sa résurrection. Comprenez-vous ce qu'ils éprouvent quand celui qu'ils adorent comme le Fils de Dieu, non d'un culte lointain et rare mais dans la plus sainte intimité, est présenté sous les traits que vous savez. Ils se soucient bien du talent et de l'esprit déployé! Leur demander encore la reconnaissance et railler d'avance leur tristesse, c'est montrer la plus profonde ignorance du sentiment chrétien. Cela se conçoit d'un feuilletoniste improvisé théologien, qui admire tout parce qu'il ignore tout; mais n'eût-on partagé qu'un jour leur foi, une sympathie respectueuse serait seule convenable, car on sait très bien quelle fibre sacrée a été atteinte en eux.

Je n'en termine pas moins cette étude critique de la *Vie de Jésus* de M. Renan comme je l'ai commencée, avec la calme certitude que ce succès est sans péril pour la foi chrétienne. Tant d'arbitraire repoussera bientôt l'esprit scientifique accoutumé à des méthodes autrement rigoureuses. Que reste-t-il de ce livre? Une religion qui n'en est pas une, puisqu'elle consiste uniquement dans le plus impalpable sentiment, et place une équivoque

[1] M. Prosper Faugère, auquel les amis de Pascal doivent tant de reconnaissance, a publié, il y a quelques années, un *Abrégé de la Vie de Jésus-Christ*, par le grand apologiste chrétien, qu'il a eu le bonheur de retrouver dans ses papiers C'est un résumé rapide composé en grande partie de textes de l'Ecriture, mais où l'on trouve quelques traits sublimes. C'est bien le vrai Christ qui nous y est présenté, le lion de Juda, selon l'expression de l'auteur. Voilà la vraie grandeur, la vraie poésie du sujet.

sous le nom de Dieu ; une morale sans sanction, puisque aucune revanche certaine n'est réservée à la justice, et pour compenser ces lacunes, le dédain transcendant qui permet de beaucoup supporter dans le présent, car le droit n'est pas de ce monde. Ce livre est semblable à un flacon admirablement ciselé qui n'enferme qu'un poison subtil pour l'âme qu'il énerve, pour la volonté qu'il assoupit, pour la conscience qu'il enivre d'une poésie fallacieuse substituée au sens moral. Il n'y a là rien de sain, de viril. On n'apprendra à cette école ni les luttes victorieuses pour le bien ni celles pour la liberté. Hélas! le christianisme ne serait que trop vengé par la nation qui l'abandonnerait pour ce vain fantôme. Rassurons-nous : tant qu'il y aura dans l'âme humaine la soif du pardon et de la justice, elle sera conduite au Christ qu'adore l'Eglise. C'est en vain que des voix même enchanteresses lui diront : Il est ici ou il est là. Elle se détournera de tous ces Christs de fantaisie dans lesquels leurs inventeurs cherchent à se reconnaître quelque peu idéalisés, pour revenir au Christ des saint Jean, des saint Paul, des Pascal et des Luther[1].

EDMOND DE PRESSENSÉ.

[1] Depuis que ces lignes ont été écrites, a paru dans la *Revue des Deux-Mondes* un article de M. Ernest Harel, sur la *Vie de Jésus* de M. Renan. L'auteur décline toute discussion avec ceux qui croient encore au surnaturel. Il les range superbement parmi les esprits incurables avec lesquels tout débat est impossible. Il nous permettra de ne pas plus le prendre au sérieux qu'il ne prend au sérieux le christianisme. Ce dédain est par trop commode. Tout le monde a remarqué la contradiction d'un article qui porte aux nues M. Renan et qui n'en renverse pas moins tout son système. Quant à la manière vraiment outrageante dont le Christ est traité dans ces pages hautaines, elles ne troublent pas plus la foi qu'elles n'honorent la science. Elles respirent une passion maladive. Au reste, nous reviendrons aux dernières appréciations du livre de M. Renan.

MÉLANGES

LE JOURNAL DE MADAME SWETCHINE

JOURNAL DE SA CONVERSION. *Méditations et prières*, publiées par le comte DE FALLOUX, de l'Académie française [1].

Voici encore un volume, une pierre nouvelle apportée au monument que la piété de M. de Falloux élève à Madame Swetchine. — Hier, c'était une inconnue, une étrangère; aujourd'hui qu'un certain bruit s'est fait autour de son nom, elle est, pour les siens, une renommée, une puissance, une grande apparition dans ces temps de trouble et d'erreurs. Ses moindres pensées sont recueillies pieusement, comme on recueille les souvenirs des grands hommes ou des saints : notes écrites à la marge d'un livre, réflexions d'un moment, élans du cœur, prières secrètes, miettes de son esprit, tout est sauvé de l'oubli et livré par l'impression au jugement de la critique et à l'admiration de ses amis. — Y a-t-il quelque chose de factice dans l'écoulement rapide des diverses publications qui nous entretiennent de cette femme déjà illustre? Je l'ignore. Sans doute il serait consolant d'y voir, avec M. de Falloux, un signe des temps et le succès imprévu d'idées toutes chrétiennes dans ces jours de froideur et d'incrédulité.

Le livre s'ouvre par un certain nombre de pages intitulées : *Journal de la Conversion*. Avec quelle émotion ne les ai-je pas lues! J'espérais y trouver les combats, les défaillances, les déchirements d'une âme aux prises avec ce qu'il y a de plus grand et de plus terrible dans la vie, avec ce que l'Ecriture appelle une mort et une résurrection; mais non : le titre promet plus que l'ouvrage

[1] *Revue chrétienne*, 1860, p. 99, et 1862, p. 281.

ne donne. Il ne s'agit que de quelques réflexions, de quelques souvenirs, douloureux il est vrai, d'une époque où Madame Swetchine se disposait à prendre une grande résolution, mais qui ne nous apprennent rien sur sa vraie conversion, je veux dire sur les motifs qui la déterminèrent à renoncer au monde pour se consacrer à Dieu.

On se rappelle que Madame Swetchine, attirée vers le catholicisme par l'influence du comte de Maistre et par toutes les puissances de son cœur, avait pris la résolution de mettre fin à ses doutes et à ses angoisses secrètes en se livrant à une étude approfondie des questions qui séparent l'Eglise grecque de l'Eglise romaine. Je ne veux médire ni de sa science historique ni de sa théologie; mais n'est-il pas évident qu'elle ne cherchait qu'à se faire illusion à elle-même et à légitimer par des recherches ardues les entraînements de son cœur? Tandis que plongée dans les livres elle pèse avec une patience imperturbable les témoignages de Socrate et de Sozomène, d'Irénée et de saint Cyprien, le cœur est rendu d'avance, la conviction est faite. Ces notes mêmes, émues, palpitantes, en sont l'irrécusable témoignage. — « Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas, » a dit Pascal. — Ce mot est toujours juste, et vraiment la vérité mériterait à peine notre amour et nos sacrifices, si elle ne se révélait à l'âme qui la cherche, qu'au bout d'un syllogisme ou d'une minutieuse analyse de textes.

Les doutes de Madame Swetchine, pendant cette grande crise, sont en effet d'une nature toute morale. Ce qui la trouble n'est visiblement ni la question de la primauté du pape ni celle de la procession du Saint-Esprit; mais quelque chose d'infiniment plus grave. Il n'est pas difficile de suivre la marche de son esprit et les perplexités de son cœur. Dès les premiers pas dans cette étude, on la voit saisie de tristesse, juger sans appel la religion de ses pères :

« Ah! qu'il est cruel de se trouver dans une religion sans appui, dont les ministres sont sans lumière et sans zèle; d'être alternativement partagé entre celle où l'on aurait voulu naître et celle où l'on craint de mourir, quoiqu'on désire y vivre! Comment se peut-il qu'à la fois, on tienne invinciblement à sa communion, tout en étant plus irrésistiblement entraîné vers une tre? »

Un moment, elle entrevoit comme une possibilité de concilier ses convictions nouvelles et toutes-puissantes avec ses regrets et son passé; mais elle ne saisit cet espoir fugitif que pour l'abandonner aussitôt :

« Peut-on concevoir ce que j'éprouve; j'aime ardemment mon

Eglise, et je suis puissamment entraînée vers une autre. Mon Dieu, cela ne prouverait-il pas l'identité des deux, le malheur plus que l'injustice de leur séparation? Peut-être cette séparation n'est-elle coupable, n'existe-t-elle même qu'aux yeux des hommes, tandis qu'aux vôtres les deux Eglises n'ont cessé de se confondre dans tous les droits que donne votre amour. Un anneau manque à cette chaîne brisée; qui sait si, brisée à mes yeux, elle ne retrouve pas en vous un lien invisible! Ah! si dès à présent vous vouliez donner au monde le magnifique et touchant spectacle de chrétiens réunis dans une même foi et dans une même espérance! Si, du moins, les deux Eglises, après avoir cessé d'être unies, sans cesser d'être sœurs, se réunissaient! Mon Dieu, tout n'est-il pas entre vos mains, et votre miséricorde n'amènera-t-elle pas bientôt ce jour grand, ce jour mille fois heureux? »

Est-il besoin de dire combien est respectable cette douleur, combien sont légitimes ces appréhensions? Qu'ils sont puissants et profondément enracinés, les mille liens intimes qui attachent notre cœur à cette religion de l'enfance que nous avons reçue, pour ainsi dire, avec le lait de notre mère! N'est-ce pas à elle que se rapportent nos souvenirs les meilleurs et les plus purs? La patrie est douce et l'exil est bien amer; mais qu'est-ce que cela à côté de l'exil moral d'une âme qui a perdu son premier et saint amour et qui, cédant à une invincible conviction, s'éloigne d'un autel où sa prière ne reviendra plus jamais? — Dès le principe, Madame Swetchine avait entrevu la dernière étape de la voie douloureuse dans laquelle elle s'était engagée : l'abjuration, les sacrifices que celle-ci exige, les souffrances qu'elle amène, les déchirements qu'elle opère; et aussitôt qu'elle eut bien compris la nécessité de cette démarche extrême, elle se prépara, sinon sans trouble du moins avec fermeté, à en accepter toutes les angoisses. Il faut lire ces pages à l'accent si vrai, si franc, si ému, pour comprendre l'amertume de pareils combats. Qui pourrait demeurer insensible à cette confession si touchante?

« On peut se résigner au blâme et à la désapprobation de la société, à la persécution et à la haine de ceux qui gouvernent, au dédain de la science orgueilleuse ou de l'ignorance malveillante; mais voir le lien de la charité brisé entre nos frères et nous, se voir exilée et proscrite au milieu des siens, scandaliser les pauvres et les petits, affliger l'amitié, mettre le doute et le soupçon dans toutes ses relations; donner, en quelque sorte, les mains à sa propre destinée pour la détruire; changer ce qui est la vie, la recommencer par de nouveaux hasards; ah! qu'il serait moins cruel de mourir! Mais aussi, rendre hommage à la vérité, braver la terre en se confiant au ciel, obéir à la conscience, immoler à

Dieu ses dernières attaches, s'écrier dans un suprême sacrifice : *Consummatum est!* ah! n'est-ce pas un besoin mille fois plus impérieux que l'instinct d'un bonheur, après tout mélangé et périssable? »

Et plus loin :

« Sans doute, le bonheur de trouver une croyance en parfait accord avec les besoins de mon intelligence et de mon âme, a été chèrement acheté; j'ai beaucoup souffert, et qui peut prévoir ce que je souffrirai encore! Mais loin de regretter mes pénibles efforts pour arriver à la vérité, les sacrifices qu'elle a exigés, je ne voudrais pas aujourd'hui avoir toujours reposé dans son sein, je suis trop heureuse de m'y jeter! Ma foi est pour moi ce que Benjamin était pour Rachel, l'enfant de ma douleur, et qui doute que les déchirements de Rachel n'aient accru sa tendresse? Mon Dieu, je me jette à vos pieds à corps et âme perdus; apprenez-moi à vous fléchir. »

Cela est grand, comme tout ce qui part du cœur. A quelque point de vue qu'on se place, que l'on considère l'abjuration de Madame Swetchine, comme une chute ou comme une élévation, on ne saurait qu'admirer la pureté de son intention et la fermeté inébranlable avec laquelle elle se soumit à ce qu'elle pensait être son devoir le plus impérieux. La vue du sacrifice est ce qu'il y a, je crois, de plus consolant au monde; et les âmes qui savent, avec simplicité, en donner l'exemple, sont la meilleure bénédiction d'ici-bas; car elles nous enseignent deux choses excellentes : la vraie liberté et la sainte obéissance.

Après le *Journal de la Conversion*, vient, sous le titre général de : *La Vérité du christianisme*, une collection de pensées détachées, de dissertations très courtes sur des sujets religieux ou polémiques. Ici encore le titre est plus grand que la chose. Madame Swetchine, on le sait, lisait beaucoup, et comme ceux qui lisent avec esprit, mettait du sien dans ses lectures. Le livre du jour lui inspirait sans doute des réflexions qu'elle transcrivait avec soin, sans y attacher toutefois plus d'importance qu'elles n'en méritaient. Il y a peu de chose à dire sur ces légères productions : ce sont, en général, des aperçus plutôt que des vues, de petits raisonnements qui n'ont de portée que pour elle et pour ceux qui voient les choses d'une certaine manière, des pensées qu'on a lues mille fois, mais qui, sous sa plume, ne manquent ni de chaleur ni d'éloquence. Madame Swetchine se distingue plus par l'élévation morale que par la puissance de l'esprit, et son style, lorsqu'il n'est pas gâté pas l'emphase, possède une certaine onction qui n'est pas sans grâce et sans douceur. Elle ne sort de son calme et de sa placidité ordinaire que lorsqu'elle touche au pro-

testantisme. Ici, le ton si modéré de sa polémique s'aigrit et sa pensée se trouble.

Elle ramasse, sans trop y regarder, les basses raisons, les mauvaises insinuations, les colères des journaux ultramontains, et c'est une souffrance que de la voir s'inspirer sur ce point de la plus misérable polémique de parti. Qu'on en juge plutôt :

« Les protestants d'Allemagne sont généralement panthéistes ou naturalistes, et cela se conçoit facilement. Luther ayant brisé le lien vivant qui rattache l'élément supérieur à l'élément humain, on était dès lors mutuellement conduit à dire ou que tout est Dieu ou que tout est matière... » « Tout ce que le protestantisme a ôté de positif à la religion, il l'a placé dans les intérêts de la vie ; il s'est assuré des biens de la terre par la sécularisation, de la félicité du monde, par le mariage de ses ministres et leur immersion dans toutes les joies humaines. Le vague, l'indécis, le flottant, le protestantisme l'a relégué dans la sphère où l'erreur et la vérité ne portent que des fruits immatériels. Pleine liberté de se sauver ou de se perdre, mais sans que les biens de cette terre soient jamais compromis. »

« Le protestantisme n'est qu'une *contraction ;* c'est un système qui rétrécit, dessèche, amoindrit le christianisme ; un système qui n'existe que par la négation, qui dispute, qui conteste et qui se pare des lambeaux qu'il arrache. Le protestantisme forme un contraste radical avec cette dilatation, cette expansibilité qui, dans le monde physique, est une des conditions de la chaleur, et dans le monde moral, donne naissance à la céleste charité. Le protestantisme, c'est le christianisme pris de glace et attendant, pour se répandre en eaux bienfaisantes, une de ces brises tièdes d'un ciel apaisé. » « ...La religion du Verbe devait naturellement s'étendre par l'enseignement oral ; des Bibles ne suppléeraient des missionnaires, tout au plus, que comme des machines là où les bras manquent. »

Ce sont là des considérations auxquelles nous sommes depuis longtemps habitués. On affirme avec hauteur, et le fait s'arrange comme il peut avec l'affirmation ; on remplace les raisons par des images ; on n'a sur les lèvres que les mots d'orgueil et de révolte et l'on croit que tout est dit. Eh ! pensez-vous que nous soyons hommes à préférer volontairement les ténèbres à la lumière, que nous ne sachions ni le prix du sacrifice, ni la puissance de la charité, ni l'obéissance, ni la croix de Christ ? Où est la révolte sinon dans la conscience qui proteste et qui dit aussi son *non possumus ?* Nous vous comprenons, mais vous n'essayez pas de nous comprendre. Si vous aviez, comme nous, respiré le grand air de la Parole de Dieu ; si vous connaissiez bien ce culte en es-

prit et en vérité qui nous fait héritiers de la promesse éternelle, vous seriez sans doute plus équitables à notre égard et plus sévères envers vous-mêmes.

—

La seconde partie du volume, intitulée : *De la piété dans le christianisme*, ne renferme plus que des morceaux édifiants, des traités spirituels, des méditations et des prières. — Tout cela est très doux, respire le détachement, le repos, la sérénité acquise au prix de beaucoup de souffrances. Ame méditative plutôt que mystique, Madame Swetchine ne livre rien à l'aventure et ne s'égare jamais, mais aussi ne réserve aucune surprise au lecteur. Le caractère commun à ces petits traités, c'est l'onction, le sentiment paisible. Ils rappellent le ton et la manière de tous ceux qui ont écrit sur la vie intérieure. Nul trait saillant ne leur donne une originalité bien marquée. C'est comme une douce harmonie qu'on a déjà entendue, qui néanmoins plaît encore, parce que, ne heurtant rien, ne troublant point, elle élève l'âme aux émotions les plus pures, aux résolutions les meilleures. Voici, dans l'ordre des méditations un des morceaux qui me paraissent le mieux reproduire la manière et le style de Madame Swetchine.

« *Mes brebis me connaissent.* — Oui, Seigneur, elles vous connaissent et demandent de vous connaître encore mieux, pour vous aimer davantage. Mon Dieu, je ne vous ai pas toujours connu, je ne vous ai pas toujours aimé. Il y a longtemps, heureusement bien longtemps, que, venant à moi, vous avez touché mon cœur, vous avez voulu que je vous aimasse. C'était d'abord une petite lumière qui est devenue un grand soleil, un grain de sénevé qui, devenant un grand arbre, me protége de son ombre, me donne le vivre et le couvert. Pendant un temps, ô mon Dieu, un temps que je ne puis concevoir, vous étiez partout comme à présent, et je ne vous voyais nulle part. Enfin pourtant, je vous entrevis dans la foule des objets qui, sans cesse, vous dérobaient à ma vue ; bientôt après, votre tête adorable s'éleva au-dessus de toutes les autres, les domina. Je la vis, cette tête divine, dispenser la miséricorde, supporter les outrages, être en butte à bien des traits. Votre beauté divine, l'acharnement de vos ennemis qui étaient ceux de la vertu, m'attendrirent. D'abord je tournai souvent mes regards vers vous, ensuite plus souvent encore, enfin je ne les détournai plus, et j'en vins à mêler cette chère vue à toutes les autres, à ne la séparer de rien pour que

tout en moi fût meilleur et plus sage. J'en étais là et je m'y croyais arrêtée quand il se fit, je ne sais plus comment, qu'un jour, une heure, heure rapide et heureuse, je ne vis plus que vous seul, ô mon Dieu! C'est lorsque, auprès de vous, tout ce qui n'était pas vous, me parut frappé d'amertume et de néant, que je vis bien, mon bon Jésus, qu'enfin la pauvre brebis avait connu son vrai pasteur! »

Malheureusement Madame Swetchine n'évite pas toujours l'enflure, le mauvais goût et les travers de ce fade mysticisme moderne qui berce l'âme, l'endort et l'énerve par la vanité des paroles et la recherche du précieux. On est choqué de rencontrer au milieu de pensées vraiment belles, des phrases comme celles-ci :

« Un instant courbée par la pitié vers la terre, comme le lis penche sa tête dans la vallée, Marie se rappelle bientôt que si, par la pitié, elle est la mère de la crainte, elle est aussi, par ses bienfaits, mère de la grandeur. Elle veut nous apprendre que notre cause est la sienne, et aussi que par l'application des mérites de son Fils, ses titres sont les nôtres. Elle ne nous permet pas seulement, elle nous ordonne de la suivre à ce point culminant jusqu'où s'élève la terre et s'abaissent les cieux, et là Marie n'est plus que mère de la sainte espérance.

« O Marie! l'huile des mondains ne parfumera plus nos têtes; effeuillez sur elles les roses de votre couronne! »

... « O douleur de Marie, seras-tu inconsolable? Non, la chair et le sang n'ont pas laissé de trace dans le cœur de l'Immaculee. Le divin fruit du virginal enfantement se détache de la branche qui le portait, Jésus quitte le sein de sa mère; mais le cœur, la pensée de Marie suivent Jésus; son âme s'élance vers lui, elle l'enlace de liens à peine perceptibles, délicats et ténus, comme ces fils blancs de la Vierge qui voltigent dans l'air; liens mystérieux, conducteurs de l'amour que la Mère porte au Fils et que le Fils rend à la Mère, tout en conservant l'heureuse impassibilité d'un Dieu. »

Pour se plaire à la lecture des méditations de Madame Swetchine, il en faut peu lire à la fois, goûter, attendre, réfléchir et revenir; sinon la fatigue l'emporte et la satiété arrive. Je les comparerais volontiers à ces mets très délicats dont la douceur, un peu fade, rebute promptement. Cette élévation soutenue du style, moitié poésie, moitié rhétorique, hymne et prose, ce genre mixte qui attache un grand prix à l'harmonie de la phrase et au son des paroles, trahit l'effort, laisse apercevoir l'art, et dégénère trop souvent en ennuyeuse prolixité.

En résumé, ce nouveau volume n'ajoute rien à la physiono-

mie de Madame Swetchine, telle que nous la connaissons déjà. Il constate une fois de plus son rare mérite, tout en fixant les bornes en deçà desquelles doit s'arrêter notre admiration. Le meilleur héritage de cette noble femme sera toujours le souvenir de sa vie, de sa charité, de la sainte influence qu'elle a dû exercer dans son entourage immédiat. — Théologienne, elle ne s'élève pas au-dessus des préjugés vulgaires. Ecrivain spirituel, elle reste confinée dans le domaine étroit des aspirations mystiques. Elle n'a point l'aiguillon qui perce, la lumière qui frappe, la vie qui déborde. Sa piété manque d'air et de liberté. Il n'y a de vraiment grand en elle que le sentiment auquel elle consacra toute sa vie : chercher Dieu, le trouver et l'aimer. — Mais cela seul vaut mieux que toutes choses.

Félix Kuhn.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

—

Aonio Paleario. *Etude sur la Réforme en Italie*, par *Jules Bonnet*. 1 vol. in-12. Paris, Michel Lévy. 1863.

L'Italie a le privilége d'attirer maintenant l'attention de tous les esprits, et tout écrit, soit politique, soit religieux, qui retrace quelqu'une des phases de son histoire est sûr de trouver aussitôt de nombreux lecteurs. M. Bonnet, dans le nouveau travail qu'il nous livre sur cette *terre des morts*, qui veut redevenir la *terre des vivants*, nous transporte encore en ces temps glorieux de la Réforme, où le souffle généreux de l'Evangile ébranlait non-seulement le pouvoir temporel des papes, mais encore ce pouvoir spirituel, qui doit, dit-on, ressortir plus fort de la crise redoutable par laquelle il passe. Son livre n'est pas le produit d'un esprit froid et impassible qui ne reconstruit l'histoire des siècles passés que dans le simple désir d'élever un monument à des faits qui ne sont plus ; c'est au contraire l'œuvre d'un esprit, investigateur sans doute, mais qui poursuit une mission sérieuse en rappelant à l'Italie que son sol a été arrosé, il y a trois siècles, du sang fécond des martyrs. Il se rappelle qu'il vit au dix-neuvième siècle, et que « la biographie qu'il écrit n'est pas étrangère aux plus graves questions du moment. » « Dans les vicissitudes parfois si tristes, dit-il, que traverse une nation, sœur de la nôtre, aspirant à asseoir son indépendance et à constituer son unité sur les débris des institutions d'un autre âge, quel cœur ne s'est ému, et n'a répété avec angoisse, avec espérance, le cri du poëte : *Italiam! Italiam!* Si cette étude consacrée à un martyr italien du seizième siècle ramène quelquefois la pensée sur les redoutables problèmes posés de nos jours, et qui réclament impérieusement une solution, ce n'est pas en vertu d'une coïncidence fortuite ou d'un rapprochement arbitraire, mais de l'irrésistible logique des faits. L'histoire est un témoin dont on ne peut récuser les dépositions. »

Nous ne nous permettrons ici aucune critique déplacée. Si ce livre eût été écrit uniquement en vue des *savants*, nous lui reprocherions de n'avoir pas fourni des résultats bien nouveaux ; mais pour le grand public, auquel il a été destiné, ce livre présente toutes les garanties de fidélité et d'intérêt désirables. Comment le recommander mieux aux lecteurs de

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le Bulletin se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis et C^e^, rue de Rivoli, 174.

cette Revue (si cette recommandation est nécessaire) qu'en en donnant une courte analyse?

Nous passerons rapidement sur les premières années de Paleario, puisque M. Bonnet lui-même les a racontées ici-même il y a une année[1].

I.

Antonio della Paglia naquit vers 1503, dans la vieille cité pélasgique de Véroli. Issu, selon les uns, d'une famille noble, qui avait fourni à l'Eglise plusieurs prélats éminents; il dut le jour, selon d'autres, à une famille de simples artisans venus de la Marche de Camérino à Véroli. Son enfance s'écoula dans l'obscurité, partagée entre l'enthousiasme de la nature, le goût des livres et une sorte de vénération religieuse pour ses parents qui le laissèrent de bonne heure orphelin. Les ressources d'une ville épiscopale perdue aux confins des Abruzzes ne pouvaient suffire longtemps à l'ardeur studieuse de Paleario. A l'âge de dix-sept ans, il quitta Véroli pour aller suivre les cours de l'université de Rome. C'était en 1520, dans l'avant-dernière année du mémorable pontificat de Léon X, qui « avait voulu que la ville des papes fût la métropole religieuse et littéraire de l'univers. » Paleario n'avait pour toute recommandation auprès des nombreux et savants professeurs dont il allait recevoir les enseignements que sa candeur, sa jeunesse et son vif amour de l'étude. Il fut reçu par plusieurs avec bonté.

En 1527, le sac de Rome par les troupes du connétable de Bourbon vint interrompre le cours des paisibles études de Paleario. Il chercha un refuge dans sa ville natale. Mais bientôt des bandes féroces se répandant dans les campagnes, Véroli ne fut point épargnée. Dès que le calme fut rétabli dans la Péninsule, Paleario retourna à Rome pour y vivre de nouveau dans la compagnie des grands écrivains de l'antiquité. A son retour, tout avait changé de face. L'ancienne capitale du monde n'était qu'un désert. Les savants, réunis avec tant de sollicitude par Léon X, avaient disparu; les lettres, autrefois l'objet de tant de faveurs, étaient tombées dans le plus profond discrédit; à peine pouvait-on rencontrer un homme capable de parler latin! Triste, découragé, Aonio essaya cependant de reprendre ses études interrompues; il s'occupa d'un commentaire sur les discours de Cicéron, mais les ressources lui manquèrent pour aller jusqu'au bout. Décidé cependant à poursuivre ses travaux littéraires, désireux de visiter les diverses villes d'Italie, il vendit le domaine paternel. « Je dois, écrivait-il dans les derniers mois de l'année 1529, me résigner à tous les sacrifices, plutôt que de renoncer à la carrière des lettres: terres, maisons, meubles, vendez tout ce que je possède à Véroli; vendez-le sans retard. »

[1] Voir la *Revue chrétienne* du 15 mai 1862.

Pérouse, une des douze cités de la vieille Etrurie, goûtait un peu de repos, dans ce siècle agité, sous l'habile administration d'Ennio Philonarli. Ce fut vers cette ville que Paleario dirigea d'abord ses pas. Son ancien protecteur, Philonardi, lui fit le plus affectueux accueil. Il le retint dans son palais, et le présenta lui-même aux magistrats de la ville, qui, frappés de ses talents, lui offrirent une des principales chaires de son collége. Mais Paleario, sollicité dès lors par l'attrait du langage toscan, n'accepta pas. Sienne, la rivale de Florence, l'attirait. Lorsqu'il y arriva (27 octobre 1530), cette antique cité retenait encore quelques lambeaux de ses anciennes institutions, singulier mélange d'aristocratie et de démagogie. La ville était divisée en castes ou monts, qui, sous le nom de Neuf, de Gentilshommes, de Réformateurs et de Peuple se disputaient le pouvoir. Le grand conseil ou Balie délibérait sur les intérêts généraux. Le pouvoir exécutif résidait dans le conseil des Huit, qui déléguait trois de ses membres, sous le nom de prieurs, pour tous les actes du gouvernement.

Contre son attente, Paleario ne trouva à Sienne qu'un petit nombre de personnes versées dans les lettres antiques. « La multiplicité des académies, dit-il dans une de ses lettres, fait que les jeunes gens cultivent surtout la langue vulgaire. C'est l'inconvénient attaché à cette merveilleuse flexibilité du dialecte toscan : il détourne les esprits des langues anciennes dont l'acquisition exige plus d'efforts. » Il voulait repartir pour reprendre ailleurs ses études de philosophie interrompues à Rome, et dont le regret le suivait partout; mais retenu par quelques aimables seigneurs, entre autres les Bellanti, Bartolomeo Caroli et Bernardino Bono, qui devaient jouer plus tard un si grand rôle dans sa vie, il passa une année dans cette agréable société. En 1531, nous le rencontrons à Florence, à Ferrare et enfin à Padoue, dont l'université rivalisait d'éclat avec celle de Bologne. Il y trouva Bembo, « le plus ingénieux représentant de ce paganisme littéraire, qui s'alliait sans effort aux préoccupations les plus hautes de la politique et de la religion; » l'habile humaniste Lazaro Bonamici, ami de Sadolet, et le célèbre professeur Lampridio, dont les leçons sur Démosthène l'enthousiasmèrent. Sous la direction d'un tel maître, Paleario se rendit également familier avec les deux antiquités grecque et latine. C'était l'accomplissement de ses rêves. « La sagesse, écrivait-il, semble avoir élu domicile dans cette cité, et la science y étale tous ses trésors. Il n'est pas de lieu au monde où l'on puisse mieux étancher cette soif de savoir qui nous consume. »

Le séjour de Paleario à Padoue ne paraît pas s'être prolongé au delà d'une année. Il s'était rendu à Bologne, quand il fut rappelé à Sienne par une lettre d'un de ses amis qui invoquait son secours en un moment critique.

Le rétablissement des Médicis à Florence, l'apparition des Espagnols à Pise et à Lucques, avaient excité des mouvements populaires dans presque

toutes les cités de la Toscane. Sienne, libre encore, traversait rapidement les phases orageuses de toute république à la veille de se précipiter de l'excès de la licence dans l'excès de la servitude. A la faveur des discordes qui déchiraient la ville, une classe d'hommes audacieux et pervers s'était formée, et menaçait tous les partis. La famille Bellanti excitait particulièrement leur envie. Antonio, l'ami de Paleario, fut accusé d'avoir introduit frauduleusement du sel dans la ville. Ses ennemis requéraient l'application de la peine la plus rigoureuse, la confiscation et la mort. Personne n'osait entreprendre la défense de l'accusé. Paleario n'écouta que son cœur et parut devant les juges pour plaider la cause de Bellanti. Il le fit avec tant de persuasive éloquence que son ami fut absous.

Ce triomphe n'était pas pour lui sans péril; aussi n'hésita-t-il pas à retourner à Padoue, où l'appelait l'amitié de Bembo. « J'apprends que les Siennois sont en armes, lui écrivait cet ami... Quel plaisir pouvez-vous trouver au séjour d'une ville qui proscrit les hommes de bien, dont vous êtes réduit à prendre la défense dans vos discours? Où sont vos armes pour un tel combat? Vous êtes entouré de gladiateurs. Que pouvez-vous attendre quand les épées sont déjà sorties du fourreau?... Accourez donc sans retard ; si vous nous arrivez, comme je le souhaite, vous ne nous imposerez pas une trop longue attente. »

De grands événements s'accomplirent à Sienne pendant l'absence de Paleario. La ville, de plus en plus déchirée par les factions, tomba entre les mains de Charles-Quint, qu'avait appelé l'un des partis. Grâce à la sécurité que la présence d'un gouverneur espagnol rendait aux Siennois, Paleario, qui était rentré en Toscane, put reprendre ses travaux favoris, et tout en donnant des cours de philosophie et d'éloquence, achever un poëme en trois chants sur l'*Immortalité de l'âme*.

Paleario songea à se fixer définitivement à Sienne. Les liens qui l'unissaient à la famille Bellanti devenaient chaque jour plus intimes. Les villas des familles les plus nobles, les Chigi, les Spannochi, les Tolomei, lui étaient ouvertes avec empressement, et il pouvait espérer une chaire de littérature ou d'éloquence à l'université de Sienne. Déjà une cité voisine, Colle, venait de lui décerner spontanément les honneurs de la bourgeoisie. Cédant aux sollicitations de ses amis, il acheta un domaine dans les environs. C'était la villa de Cécignano, située à trois milles de Colle, sur la route de Volterra, au sommet d'un plateau dont une petite rivière arrose les pentes. Une jeune fille de Colle, Marietta Guidotti, qui, par ses rares qualités, méritait toute l'affection de Paleario, vint, en septembre 1538, embellir encore ce séjour enchanteur. Les années qui suivirent son mariage furent les plus heureuses de sa vie. « Entouré de l'estime et de la considération publiques ; occupé, durant l'hiver, à Sienne, de l'éducation de jeunes gens distingués, parmi lesquels on comptait les Bellanti et les Placidi; partageant ses loisirs entre les compositions littéraires et

les travaux agricoles dont il se reposait auprès d'une compagne aimée, qui lui donna plusieurs enfants, il entretenait un commerce épistolaire avec ses contemporains les plus illustres, Bembo, Sadolet, Vettori, qui lui prodiguaient les témoignages de leur affection. »

II.

Tandis que Paleario jouissait ainsi avec plénitude d'une position considérée et de l'amitié des plus considérés de ses contemporains, un souffle nouveau, traversant les Alpes, venait apporter à l'Italie de nouvelles préoccupations. C'était le moment où la voix de Luther invoquait à Worms les droits de la conscience. Les exemplaires de ses écrits, que répandaient par milliers les imprimeries de Bâle, circulant de main en main, étaient lus avec avidité dans la Péninsule. Dès l'an 1524, Milan recevait dans son sein des prédicateurs du culte nouveau. Naples, Venise, Vérone comptèrent de bonne heure des réunions où l'Evangile était lu et librement commenté. Lucques entendait la voix de Pierre Martyr; Sienne, celle de l'éloquent Ochino.

Paleario dut ressentir de bonne heure le souffle de l'esprit nouveau. Né dans une famille pieuse, élevé dans le respect des croyances que l'enseignement de l'Eglise et l'assentiment continu des générations avaient confondues peu à peu avec la foi des premiers âges, il ne séparait pas dans la ferveur de ses dévotions l'adoration de Jésus-Christ de l'obéissance filiale due à son Eglise. Le pape était pour lui le représentant de Dieu et l'interprète de la vérité. Mais la vue de la corruption des pontifes ébranla dans son âme naïvement pieuse ces sentiments d'humble soumission. « On peut lire, écrivait-il plus tard, sur le front de la Curie romaine clairement ces mots : « C'est ici la grande Babylone, la mère des fornications « et des impudicités de toute la terre. » Dans des lettres intimes adressées à Paul Sadolet et à Antonio Philonardi, neveu d'Ennio, appelé à l'évêché de Véroli, on voit qu'ainsi que la plupart de ses contemporains, il était vivement désireux d'une réforme de l'Eglise par l'Eglise. Cherchant la cause du mal, il crut la découvrir dans l'oubli des saintes Ecritures, dans l'abandon des règles apostoliques, et dans l'ignorance du clergé s'interposant entre Dieu et les fidèles.

La lecture des réformateurs étrangers confirma Paleario dans ses sentiments. Il lut avec admiration les livres de Luther, de Mélanchthon et de Calvin, et son choix fut fixé. Il crut plus fort que jamais à la nécessité d'une rénovation de l'Eglise. Dans une lettre adressée aux théologiens de l'Allemagne et de la Suisse, il expose le plan qu'il a conçu. « Quel est donc le remède aux maux qui consument la société religieuse? Dans le retour aux pratiques du siècle apostolique, dans la participation des fidèles au gouvernement de l'Eglise, dans l'organisation d'une démocratie chré-

tienne, capable d'opposer une digue aux débordements du clergé. » C'était toute une révolution.

Le mot de concile est dans toutes les bouches. Comment sera composée cette solennelle assemblée? Pour qu'elle ne soit pas un mécompte de plus, une injure nouvelle faite à l'Eglise, il faut « que par l'ordre de l'Empereur, des princes et des cités souveraines, en Angleterre, en France, en Allemagne, en Espagne et en Italie, on élise quelques personnes instruites dans les saintes lettres, et qui ne puissent être soupçonnées de connivences avec Rome; que ce choix s'opère dans les rangs du peuple chrétien par le suffrage de tous, et soit déféré à l'Empereur ainsi qu'aux monarques intéressés; que les délégués s'adjoignent à leur tour un nombre égal de députés pris dans les provinces, tandis que le pape et les cardinaux nommeront douze prélats d'une vie pure et d'une piété éprouvée pour imposer les mains aux élus et appeler sur eux la vertu du Saint-Esprit. Ainsi sera constitué le tribunal suprême appelé à juger toutes les questions en litige, à prononcer en dernier ressort. » On sait si le trop fameux concile de Trente répondit à cet idéal de Paleario! L'Eglise romaine aurait-elle su respecter la liberté?

III.

Dans la même année qui vit promulguer l'établissement en Italie du tribunal du saint office (21 juillet 1542), paraissait en Toscane, puis à Venise un petit livre intitulé : *Trattato utilissimo del Beneficio di Giesu-Cristo crucifisso verso i cristiani.* Six années après sa première publication, les seules presses de Venise en avaient reproduit quarante mille exemplaires. Il était dans toutes les mains. « Cette lecture, dit Ranke, dans son *Histoire des Papes*, popularisa pendant un temps en Italie la doctrine de la justification par la foi, au point qu'un rapport de l'inquisition porta à trois mille le nombre des seuls maîtres d'école, suspects d'être infectés de cette peste. Quel était l'auteur de cet écrit? Les critiques les plus dignes d'être écoutés l'attribuent à Paleario. M. J. Bonnet se range pleinement à cet avis. On sait l'histoire de ce petit livre. Poursuivi par les inquisiteurs, brûlé, il disparut au bout de quelques années. On le croyait perdu pour toujours, lorsqu'en 1843, M. Cocrie annonça qu'un exemplaire de l'édition italienne de 1543, sortie des presses de Venise, se trouvait dans la bibliothèque de Saint-John's College, à Cambridge. Dès lors il a été traduit, comme autrefois, en plusieurs langues. Nous en possédons en français une version récente, due à la plume de M. L. Bonnet, de Francfort.

La publication de cet écrit ajoutait un péril de plus à ceux qui menaçaient Paleario, et sur lesquels il ne pouvait se faire aucune illusion. Sa candeur, sa franchise, la hardiesse avec laquelle il démasquait l'hypo-

crisie en toute rencontre, l'exposaient à de redoutables inimitiés. Une parole imprudente qui lui échappa dans une conversation amoncela contre lui la haine du clergé de Sienne. Une chaire devint vacante dans l'université. Les vœux de tous les amis des lettres y appelaient Paleario. Il en fut exclu par les intrigues d'un chanoine, nommé Blasio, et un rival indigne de lui, Marco Blaterone, dont l'ignorance n'était égalée que par la présomption, fut élu à sa place.

Cette exclusion de l'université n'était que le prélude de la redoutable accusation qui allait être dirigée contre lui, et du procès qui forme le plus dramatique épisode de son séjour à Sienne. Ce n'était pas assez pour ses ennemis que de lui interdire tout enseignement public, il fallait faire taire cette voix généreuse qui enflammait la jeunesse d'une noble ardeur. Il faut lire dans le beau livre de M. Bonnet les détails de cette noire conspiration, assister au serment des chefs de la conjuration monastique, et les voir exécuter leurs sinistres desseins pendant une absence que fit Paleario au commencement de l'année 1542. Ses amis l'avertirent de ce qui se tramait, mais tout se passait tellement dans l'ombre qu'ils ne pouvaient lui indiquer ni le chef d'accusation, ni les noms de ses ennemis. Informé plus en détail à Viterbe des périls qui l'attendaient à Sienne, il rejoignit à Colle sa famille, qui n'était qu'imparfaitement instruite des dangers dont il était menacé. Informés de son retour, ses ennemis précipitèrent leurs attaques. Une double accusation d'hérésie fut lancée contre Paleario, l'une devant la seigneurie de Sienne, l'autre à Rome, devant le tribunal du saint office. Paleario demandait à être confronté avec ses accusateurs. Ceux-ci refusèrent de paraître. Sadolet, qui passait à Sienne, chercha en vain à calmer les esprits. Après son départ, Aonio était cité devant les magistrats comme prévenu d'hérésie. Sa défense fut à la hauteur de ce grand débat qui se livrait partout alors en Europe entre les choses anciennes et les choses nouvelles. « C'est un malheur de naître en un temps où ni la piété, ni la vertu, ni l'amour de Dieu et des hommes, ni le désir d'honorer la Divinité avec un cœur pur, ne peuvent obtenir le respect... Parce que j'ai composé cette année, en langue toscane, un livre où j'exaltais les bienfaits qui découlent de la mort du Christ sur le genre humain tout entier, on en a fait le sujet d'une accusation capitale contre moi... Si je dois souffrir le supplice pour le témoignage que j'ai rendu, alors, Messeigneurs, rien ne peut m'arriver de plus heureux. *Dans un temps comme celui où nous vivons, je ne pense pas qu'il soit d'un chrétien de mourir dans son lit.* » L'impression produite sur les juges par l'éloquente harangue de l'accusé fut vive et profonde. Etranger aux passions de la multitude, le gouverneur Francesco Sfondrati proclama l'innocence de Paleario et prononça son acquittement.

Malgré l'éclatante justice qui venait de lui être rendue, un séjour plus prolongé à Sienne devenait difficile pour Paleario. Appelé aux fonctions de professeur d'éloquence à l'université de Lucques, malgré les cabales de

ses ennemis, dans les premiers mois de l'an 1546, il s'y rendit à une époque demeurée inconnue. Après l'éclat du procès qui lui avait été intenté à Sienne, et le retentissement du discours qu'il avait prononcé devant ses juges, ses sentiments n'étaient plus un mystère en Toscane. Toutefois la prudence lui recommandait d'en modérer l'expression. Les lettres qu'il écrivit durant les onze années qu'il passa à Lucques expriment la tristesse et le désenchantement. Suspect en matière de foi, il ne l'était pas moins comme professeur aux yeux des partisans des vieilles traditions scolastiques; aussi l'occasion se présentant de quitter la Toscane, il accepta, en 1555, l'appel que lui adressait l'université de Milan, à venir remplacer dans son sein le célèbre Majoraggio, professeur de belles-lettres. « Je suis arrivé à Milan le 17 octobre, écrivait-il à ses fils qu'il avait laissés à Cécignano. La ville m'a paru si agréable que si je n'étais séparé des êtres qui me sont les plus chers, j'aimerais ce pays et j'oublierais la Toscane. Mais il n'est pas de lieu qui puisse me plaire, de cité qui ne me semble un désert loin de vous. »

Son discours d'installation répondit à l'attente générale, et parut digne de l'université qui rivalisait d'éclat avec celle de Pavie. Entouré des témoignages de la considération et de la faveur, rien ne semblait devoir manquer à son bonheur, quand sa femme et ses enfants vinrent le rejoindre après une longue séparation. Mais l'époque où vivait Paleario n'était pas de celles qui promettent le repos. Moins heureux que ceux de ses amis qui avaient quitté l'Italie, et obtenu comme prix de ce sacrifice la libre profession de l'Evangile sur la terre étrangère, il devait refouler dans son cœur l'expression des sentiments qui lui étaient le plus chers, et se consumer dans l'attente incessamment trompée d'un concile qui mettrait un terme aux maux de la chrétienté. Durant ces tristes années, son unique consolation fut l'étude de la Parole sainte et des docteurs qui l'avaient commentée avec le plus de savoir et de piété.

Le concile tant de fois annoncé se rouvrit enfin à Trente, le 18 janvier 1562; mais ce n'était pas là l'assemblée si longtemps rêvée par Paleario et dont il avait retracé l'idéal. L'âme déchirée de douleur, il mit la dernière main à un important ouvrage qu'il avait commencé avant son arrivée à Milan et qui, selon son intention, et dans le fait « est un témoignage et par suite une accusation contre les pontifes romains et leurs adhérents. » L'*Actio* est un écrit vigoureux, véhément, où l'argumentation théologique contraste singulièrement avec le langage plein de douceur du *Beneficio*. Le pape n'est à ses yeux que l'usurpateur prédit par l'Apôtre, « l'homme qui s'élève au-dessus de tout afin qu'on l'adore, et qui ose s'asseoir comme un Dieu dans le temple de Dieu, voulant passer pour un Dieu. » Il condamne le pontificat temporel et cette scandaleuse cupidité qui était la honte de la cour de Rome, et termine son magnifique écrit par un pressant appel adressé aux princes en faveur des idées de réforme auxquelles il était prêt à s'immoler lui-même. Le concile de

Trente répondit par l'anathème à ce pieux désir, et l'émigration, un moment interrompue, recommença sur de plus larges proportions. Paleario n'avait qu'à traverser les Alpes. Malgré les sollicitations de ses amis, il résolut de demeurer à Milan. Il avait atteint sa soixante-deuxième année, il entrevoyait un terme prochain à ses maux. « Je suis vieux, écrivait-il à Théodore Zwinger; je songe à mon délogement prochain, et je dispose tout pour être agréable à Christ, auquel je me suis consacré dès ma jeunesse. »

IV.

Le 9 décembre 1565, Pie IV mourait entre les bras de ses neveux Charles Borrhomée et Philippe de Néri, et le 8 janvier de l'année suivante, Pie V, homme rigide et austère, lui succédait. La persécution allait recommencer plus cruelle que jamais. Le 1er octobre 1567, la tête de Carnesecchi roulait sur le pont Saint-Ange; deux ans plus tard, Cellario expirait sur un bûcher. Paleario n'était pas moins désigné que ces illustres victimes.

L'occasion des premières poursuites dirigées contre lui à Milan fut la publication de ses lettres et de ses discours, faits à Bâle par l'imprimeur Guarini. Sur le titre on lisait les mots consacrés : « Edition revue par l'auteur. » Il n'en fallut pas davantage à l'inquisiteur de Crémone pour intenter à Paleario un procès d'hérésie. Une année s'écoula sans que l'on sut ce qu'il adviendrait de cette accusation, lorsqu'une lettre du grand inquisiteur, le cardinal de Pise, évoquant l'affaire à Rome, somma Aonio à comparaître devant le tribunal du saint office « Malgré mon âge avancé et ma santé chancelante, je n'hésite pas, Messeigneurs, écrivait-il à la seigneurie de Milan, à entreprendre un si long voyage. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir accomplir les devoirs de ma charge jusqu'au terme de l'année. » Avant de prendre congé des siens, il pourvut autant qu'il était en lui aux nécessités de l'avenir. C'est à Colle que Marietta et ses enfants devaient attendre des nouvelles de l'époux, du père, qui ne leur fut jamais rendu. Courbé sous le poids des années et d'une accusation capitale, Paleario rentrait captif dans cette cité aux sept collines où s'étaient écoulées les plus brillantes années de sa jeunesse. Il fut enfermé aux bords du Tibre, dans la prison la plus redoutée, celle de Tardinona, et mis au secret le plus rigoureux. Soumis à de nombreux interrogatoires, la constance de ce vieillard de soixante-six ans ne faiblit point. La principale base de l'accusation dirigée contre lui fut le discours de Sienne. « En face du terrible tribunal, dit M. Bonnet, n'ayant pour armes que sa foi, sa piété, sa profonde connaissance des saintes Ecritures, il confessa hautement les doctrines qu'il y avait puisées. Pressé de se rétracter, il répondit aux impérieuses sommations de ses juges par ces paroles, où

la lassitude du vieillard et l'ardeur du martyr forment un touchant contraste : « Après tous les témoignages que vous avez évoqués contre moi, qu'est-il besoin, Messeigneurs, de plus longs débats? Je suis déterminé à suivre le précepte de l'Apôtre, qui dit : Le Christ a souffert pour nous, et nous a laissé un exemple, afin que nous suivions ses traces. Lui qui n'avait commis aucun péché, et dans la bouche duquel ne se trouva jamais nulle fraude, il a été traité comme un malfaiteur. Quand on l'a injurié, il n'a point répondu par l'injure; quand on l'a frappé, il n'a fait entendre aucune plainte, mais il s'est volontairement livré au juge inique. Rendez donc votre sentence. Remplissez votre office, et par la condamnation de Paleario, comblez de joie ses ennemis. »

La sentence, prononcée le 15 octobre 1569, ne reçut son exécution que le 3 juillet de l'année suivante. Rome attendait sa rétractation. Ce fut en vain. Averti par huit membres de la confrérie de Saint-Jean décollé qu'il n'avait plus que peu d'heures à vivre, il reçut cette nouvelle avec joie. Il ne demanda qu'une faveur, de pouvoir adresser ses adieux à sa famille. On connaît les lettres touchantes qu'il leur adressa. « Le trajet était court de la prison au pont Saint-Ange où l'échafaud s'élevait. Paleario le franchit d'un pas ferme. Il contempla d'un œil assuré les apprêts du supplice. Aux premiers rayons du matin colorant la ville et le Tibre, comme l'aube du jour éternel, il expira sur le gibet. Son corps, encore palpitant, fut jeté aux flammes. »

Ses ennemis lui réservaient un dernier, mais un sanglant outrage. Le procès-verbal des frères de Saint-Jean décollé porte qu'il mourut *croyant tout ce que croit la sainte Eglise romaine!* Malheureusement pour eux que les dernières lettres de Paleario sont là pour les démentir...

Voilà en quelques pages une pâle analyse de la captivante biographie qu'a retracée M. J. Bonnet, de ce style élégant et facile qu'on lui connaît. Qu'avons-nous voulu en racontant en abrégé les péripéties de cette existence si noble et si généreuse, sinon que d'appeler tous nos lecteurs à demander au livre qui nous en a fourni les contours ces détails saisissants qu'il renferme avec une si grande abondance. Beaucoup d'entre eux l'ont déjà fait, un plus grand nombre voudront le faire. Ils trouveront dans cet écrit une nourriture saine, vigoureuse en même temps que captivante, car, comme l'a remarqué le jésuite Lazeri, la vie de Paleario est une tragédie, dont les cinq actes correspondent aux lieux divers où il a vécu. Remercions M. Bonnet de la jouissance qu'il nous a procurée, et demandons-lui de nous livrer bientôt cette histoire de Renée de Ferrare, à laquelle il travaille depuis si longtemps.

Louis Ruffet.

REVUE DU MOIS.

—

Paris, 14 août.

Les Etats-Unis; succès des armes fédérales; révolte à New-York; ce qu'il faut penser des correspondants des journaux officieux. — Adresse du clergé des Etats confédérés. — Emancipation des esclaves dans les colonies hollandaises. — Le Mexique et la liberté religieuse. — Le concordat de la république de l'Equateur. — De l'attitude des missionnaires protestants à Madagascar. — La séance annuelle de l'Académie française. — L'instruction primaire dans la Grande-Bretagne.

Les événements ont marché ce mois-ci en Amérique avec une rapidité qui a déconcerté tout le monde. Quinze jours ont suffi pour changer en une amère déception les présomptueuses espérances des partisans des Etats confédérés. La retraite forcée de Lee, la prise de Vicksburg et de Port-Hudson ont montré que le gouvernement de Washington n'était point si bas qu'on voulait bien le dire, et que ni les ressources, ni les hommes, ni la persévérance ne lui faisaient défaut. Ces succès ont tout naturellement exaspéré les amis secrets du Sud, et la mise en vigueur de la loi sur la conscription leur a servi de prétexte pour organiser à New-York une insurrection de la plus basse populace. Profitant de l'absence de la milice, ils ont pu se livrer pendant un ou deux jours à des cruautés dignes de cannibales; des nègres inoffensifs et sans armes ont été massacrés froidement, et l'un d'eux même a été brûlé vif sur la place publiqu e. Ces horribles scènes ont produit en Europe une réprobation universelle; mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que les partisans du Sud ont prétendu y trouver un argument pour leur cause. « Ne nous étonnons plus, dit le *Constitutionnel*, que les nègres ne s'enfuient pas tous vers le Nord; sur les plantations où ils sont esclaves, au moins on ne les brûle pas. » Le *Constitutionnel* n'a oublié qu'une chose, c'est qu e ce sont les amis ardents du Sud qui ont brûlé les nègres à New-York, et que l'un des principaux moteurs de cette insurrection était Virginien. Au reste, l'attitude de nos journaux officieux vis-à-vis du Nord est d'une hostilité passionnée qui frappe tous les esprits; leurs correspondances donneraient à entendre, malgré les témoignages contraires les plus positifs, que les succès de l'armée fédérale n'ont excité dans le Nord aucun enthousiasme. Il faut

avouer que tout cela est fort étrange. Voilà donc un grand peuple qui soutient, avec des efforts extrêmes et des sacrifices immenses, une lutte qu'il veut mener jusqu'au bout; ce peuple, après deux ans d'insuccès, voit la victoire couronner ses armes; et à en croire ces correspondances, rien n'égale l'indifférence avec laquelle il accueille cette nouvelle. Oh! que les Mexicains sont différents. Ils en ont, eux, de l'enthousiasme! Que le drapeau étranger brille dans leurs murs, il est salué par une acclamation dont nous ne pouvons nous faire aucune idée. C'est là que l'on reconnaît une grande nation qui n'a point perdu son ardeur, et chez laquelle l'amour de la patrie produit encore des effervescences. Pauvres Américains du Nord, tombés si bas que vos succès vous laissent insensibles, venez apprendre à Mexico le secret des vrais enthousiasmes et des élans patriotiques.

Heureusement, ces Américains du Nord, si froids, ont encore une qualité que Washington possédait à défaut de génie, c'est la persévérance, et c'est sur elle que nous comptons. Nous ne croyons pas, en effet, que la lutte soit à son terme; il y faudra encore bien des sacrifices; mais tout vaut mieux qu'un succès hâtif suivi d'un replâtrage d'Union qui ne durerait pas trois ans. Il n'y a pas de compromis possible avec une confédération qui a déclaré que l'esclavage était sa pierre angulaire. Céder quoi que ce soit à de pareilles prétentions, serait l'abaissement des Etats-Unis. Quand donc on nous affirme que M. Seward, le plus habile homme d'Etat de l'Union, vient de proposer au président de retirer son décret d'émancipation, afin de terminer plus vite la lutte, nous croyons, si le fait est exact, que son habileté si vantée ne vaut pas, même pour le succès définitif de sa cause, l'honnête et loyale obstination de M. Lincoln dans les voies de l'affranchissement des noirs. Notre conviction à cet égard n'est point ébranlée par la honteuse manifestation d'une portion du clergé des Etats du Sud qui, la Bible à la main, s'adresse aux Eglises d'Europe, pour leur montrer que l'esclavage est voulu de Dieu, et que la traite a plus fait pour la conversion des Africains que toutes les sociétés de missions chrétiennes. Ces affreux sophismes nous inspirent un dégoût mêlé d'horreur. Quand on songe qu'il est prouvé par une statistique inexorable que sur cinq Africains transportés par la traite, un seulement survit à la traversée, on ne peut s'empêcher de préférer à ces pieux et doux convertisseurs les évêques armés qui, du temps de Charlemagne, amenaient à coups d'épée les Saxons au baptême; car ceux-là du moins payaient de leurs personnes, ils s'exposaient dans la mêlée; et ce n'était pas du fond d'un confortable presbytère qu'ils bénissaient Dieu de voir son Eglise pourvue de nouveaux catéchumènes par des écumeurs de mers et des brigands.

Que penser ensuite de l'accent ému avec lequel les signataires de cette adresse inique déplorent les calamités de la guerre fratricide dont leur pays est la victime? Cette guerre, qui l'a lentement préparée, qui l'a

provoquée, qui en a donné le premier signal? Qui est-ce qui a mis le feu au premier canon dirigé contre le fort Sumter? Qui est-ce qui avait auparavant, sous l'administration de Buchanan, concentré dans le Sud, par les connivences d'un ministre de la guerre traître envers son pays, toutes les munitions, tous les arsenaux, toutes les ressources? Qui est-ce qui avait peuplé l'état-major des armées fédérales de zélés partisans du Sud? Qui est-ce qui a déchiré la Constitution à la suite de l'élection parfaitement légale d'un président qui avait juré d'observer les lois du pays? Et maintenant on se plaint, on trouve la guerre affreuse, on frémit de voir tant de sang répandu! Comme s'il fallait s'étonner que ceux qui ont semé le vent moissonnent la tempête, comme si les auteurs d'une calamité avaient le droit de s'en appeler les victimes!

Si quelque chose peut nous consoler de la déshonorante attitude du clergé protestant dans les Etats confédérés d'Amérique, c'est le solennel événement qui vient de se passer dans les colonies de la Hollande. Le 1er juillet dernier, les 45,000 esclaves de ces colonies sont devenus libres en vertu de la loi votée le 8 août 1862, et dont nous avons parlé à cette époque. L'émancipation s'est accomplie en Hollande sagement, calmement, par la puissante et libre influence de l'esprit chrétien. Ce petit peuple s'est imposé un sacrifice de 32,000,000 de francs pour dédommager les propriétaires et pour encourager l'immigration de travailleurs nouveaux. Les noirs affranchis seront soumis pendant dix ans encore à une surveillance spéciale; après dix ans la loi leur donne tous les droits de citoyens. Voilà, selon nous, un magnifique exemple du progrès sérieux chez un peuple; c'est ainsi que se font les révolutions durables. Qui oserait dire que la richesse de la Hollande en sera amoindrie, et que ses colonies fleuriront moins sous le régime de la liberté?

Revenons au Mexique où nos soldats sont en train, nous dit-on, d'organiser un gouvernement parfaitement national en préparant les voies à un archiduc autrichien. Sans entrer ici dans le domaine de la politique, où nous aurions du reste grand'peine à voir clair, nous nous demandons avec une inquiétude, selon nous très fondée, ce que deviendra la liberté de conscience sous le régime nouveau inauguré par Almonte. Le général Forey a dit, il est vrai, et nous en tenons compte, que l'Empereur serait heureux de voir le grand principe de la liberté religieuse adopté dans ce pays, mais n'y aurait-il rien de plus à faire? Ne pouvait-on pas obtenir ici une stipulation formelle? Ne fallait-il pas se demander si ce noble vœu de l'Empereur ne serait pas écarté par une réaction dont l'intolérance est assez connue? N'y a-t-il pas tout à craindre en ce sens et ne faudrait-il pas déplorer qu'une expédition qui a tant coûté à la France aboutit à la restauration d'un parti fanatique brûlant de se venger de ses ennemis. Je sais bien que tant que le drapeau de la France flottera sur Mexico, certaines réactions seront impossibles, mais il n'y restera pas apparemment toujours. Il n'est pas à présumer que

nous voulions y courir le risque d'une lutte avec les Etats-Unis; nous nous souvenons sans doute que Montesquieu, même avant la Révolution française, avait écrit, qu'un peuple sortant d'une guerre civile est toujours redoutable à ses voisins parce qu'il est toujours conquérant; nous éviterons donc une guerre qu'un trop long établissement rendrait infaillible et qui ne pourrait être que désastreuse; eh bien! si nous quittons le Mexique, ne serait-ce pas une consolation de penser que nos armes n'y ont servi aucune réaction religieuse et que le fanatisme ne nous aura dû aucun retour même passager?

Il nous semble donc que la liberté religieuse eût pu entrer à Mexico avec nos soldats; c'est au pouvoir laïque à la proclamer sans faiblir, s'il ne le fait pas avec énergie, elle sera misérablement foulée aux pieds. A cet égard, l'esprit de Rome n'a pas changé. Nous en avons une preuve éclatante dans le concordat qu'elle vient de conclure avec la république de l'Equateur. Nous y lisons que tout livre condamné par un évêque sera prohibé par le gouvernement, que le gouvernement prêtera main-forte aux évêques pour la répression de quiconque tenterait de pervertir les sentiments des fidèles (art. 6), que le pape *permet* que les ecclésiastiques payent les impôts; mais qu'en cas de non-payement, ils ne pourront être contraints que par l'autorité ecclésiastique (art. 9). Voilà comment parle Rome là où son autorité est encore souveraine; certes nous sympathisons de grand cœur avec les catholiques qui aiment et qui défendent la liberté, mais pourquoi nous en veulent-ils quand nous affirmons que l'Eglise officielle n'est point avec eux?

Si nous disons la vérité à nos adversaires, on ne nous accusera pas de la cacher à nos amis; or, quoique cela nous soit pénible à dire, nous déclarons avoir été médiocrement édifié par l'attitude des missionnaires anglais protestants à Madagascar pendant les troubles qui viennent d'ensanglanter cette île. Nous repoussons énergiquement, cela va sans dire, les calomnies qui ont attribué à ces missionnaires une part quelconque dans ces faits qu'ils ne prévoyaient pas et qui ont d'ailleurs mis en danger leurs propres vies. Nous sommes bien forcés de reconnaître aussi que Radama devenait de plus en plus léger, adonné aux liqueurs fortes et incapable parfois de se gouverner lui-même. Mais cela ne peut nous faire oublier que ce même Radama, sous le gouvernement précédent, avait constamment et noblement défendu les chrétiens, que depuis son avénement, il leur avait assuré la liberté religieuse la plus illimitée, qu'il avait témoigné aux missionnaires une bienveillance inaltérable, et que s'il était quelque peu vantard, ses vanteries même n'avaient certes rien de très blâmable puisqu'il se glorifiait de gouverner sans jamais répandre une goutte de sang. Voilà l'homme qui vient d'être lâchement assassiné par le parti réactionnaire des Ovas, ces ennemis déclarés du christianisme et de la civilisation. Or, comment le Rév. Ellis et ses compagnons d'œuvre annoncent-ils cette mort? Pas un mot de regret pour ce roi qui les avait entourés de sa pro-

tection et dont ils avaient soin avant sa mort de citer les lettres ou les paroles favorables à leur cause. Ils nous font connaître au contraire tous les vices de Radama que jusque-là ils avaient cachés. Ils nous apprennent entre autres choses qu'il était superstitieux. Le beau crime en vérité pour un Malgache! Ils ajoutent qu'il était personnellement éloigné de la foi chrétienne. Mais est-ce que cela ne rend pas sa tolérance d'autant plus remarquable? Ils racontent que les Ovas l'ont mis à mort parce qu'il voulait gouverner absolument, et qu'on peut considérer cette mort comme le point de départ d'un gouvernement constitutionnel. Beau point de départ en vérité qu'une insurrection militaire, couronnée par le meurtre d'un prince et plaçant sa veuve sous la tutelle d'une oligarchie cruelle! Pour dire toute notre pensée, nous croyons qu'ici l'esprit anglais l'a emporté chez les missionnaires sur l'esprit chrétien. Effrayés avec raison peut-être de voir Radama faire au représentant de la France des concessions énormes, ils n'ont point été fâchés de voir ces traités mis à néant. Ce sentiment peut être patriotique, mais il ne devait conduire ni à l'ingratitude, ni à une acceptation aussi paisible du fait accompli, surtout quand ce fait est un assassinat. Plaise à Dieu que la tyrannie des Ovas, couvrant bientôt l'île de proscriptions sanglantes, ne fasse pas regretter amèrement aux missionnaires anglais le règne si doux du malheureux Radama!

Le mois qui vient de s'écouler a été assez stérile en productions littéraires. La *Vie de Jésus* est toujours l'objet d'une controverse passionnée, qui atteste assez la vivacité et la profondeur des sentiments religieux qu'elle a blessés. L'Académie française a eu sa séance annuelle toujours suivie par un public nombreux. M. Villemain y a fait avec sa justesse d'esprit, son équité, et son élévation ordinaires l'éloge ou la critique des ouvrages couronnés. M. Saint-Marc-Girardin a varié quelque peu la forme habituelle du discours sur les prix de vertu; au lieu d'une énumération toujours monotone des actes récompensés, il a fait une comparaison ingénieuse et spirituelle des vertus secrètes et des actes héroïques; ce discours semé de mots heureux, et lu avec cet entrain du cœur et de l'esprit qui caractérise M. Saint-Marc-Girardin, a eu un véritable succès. Nous avons assez dit d'ailleurs ce que nous pensons des prix *de vertu*; nous ne prévoyons pas que nous y serons jamais convertis; cependant, si quelque chose pouvait plaider leur cause, c'est ce fait que chaque année dans la séance de l'Académie la plus brillante de l'Europe, on est obligé de rappeler que la gloire littéraire elle-même doit céder le pas à la vertu morale; cela fait penser au beau chapitre de Pascal sur les trois ordres de grandeur. Nous ne savons pas si c'était là ce qu'entendait M. Monthyon; mais ainsi traité, ce thème ne risque jamais de vieillir.

L'Angleterre n'a pas de prix de vertu; mais nous ne doutons pas que la commission des prix Monthyon n'y trouvât aisément à placer ses couronnes; l'activité laïque dans le double champ de la bienfaisance et de

l'instruction des classes pauvres y a accompli des prodiges; nous en avons été frappé en lisant les intéressants articles que M. Louis Reybaud consacre à ce sujet dans la *Revue des Deux-Mondes*. Après avoir parlé des efforts considérables tentés pour améliorer l'instruction morale du peuple par les hommes religieux de l'Angleterre, M. Reybaud s'exprime ainsi :

« Voilà les ouvriers indépendants de ces salutaires travaux, les missionnaires infatigables de cette culture des intelligences. Ils ne tiennent leur mandat que d'eux-mêmes et n'y emploient d'autres ressources que les leurs; ils obéissent aux plus nobles instincts que Dieu ait mis dans le cœur de l'homme, le désir de soulager la souffrance, d'aider la faiblesse, d'être les patrons avoués de la misère et de l'ignorance. Ils agissent dans la pleine liberté de leurs inspirations, avec d'autant plus de fruit qu'ils sont moins enchaînés, pouvant choisir l'heure, le sujet, le moyen, sans que la lettre d'un règlement paralyse leur effort ni que leurs actes soient renfermés dans les prescriptions impératives. Ne serait-il pas fâcheux que ces forces volontaires, douées de sentiment, perdissent le ressort qui les anime, et que le *conseil officiel d'éducation*, appuyé sur la dotation du trésor, absorbât peu à peu ou réduisît dans leur concours les associations d'hommes de bien qui ont pris la tâche quand elle était ingrate, y ont intéressé la générosité publique, et qui, les premiers à la peine, doivent rester les premiers à l'honneur. »

Nous n'avons pas besoin de montrer combien ces conclusions de M. Reybaud nous rapprochent du système *volontaire* dont notre *Revue* est l'apôtre en religion. Ce n'est pas que sur cette délicate question de l'instruction primaire, notre opinion soit absolue; au contraire, nous croyons qu'ici l'Etat a une mission immense et qu'il ne pourrait y renoncer en France sans porter un coup funeste à notre société; mais nous croyons aussi que cette mission ne sera jamais plus éclairée et plus féconde que lorsqu'elle aura pour émule, et s'il le faut pour modèle, l'initiative et la libre action des individus.

Eugène Bersier.

Pour la Rédaction générale : E. de Pressensé, *directeur gérant.*

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis et Cᵉ, rue des Grès, 11. — 1863.

REVUE CHRÉTIENNE

ÉTUDE MORALE.

FÉNELON ET SA DOCTRINE DU PUR AMOUR

CONSIDÉRÉE DANS SES ORIGINES, SON ESSENCE, ET DANS SES RAPPORTS AVEC LE DOGME ET LA PIÉTÉ CATHOLIQUES[1].

I.

M. Nisard disait dans son article sur Bossuet et Fénelon, dans la *Revue des Deux-Mondes*[2], que le point de dogme entre ces deux hommes ne pouvait plus guère intéresser les lecteurs de nos jours. Cependant nous avons la confiance que nos lecteurs ne dédaigneront pas de nous suivre dans quelques développements sur une doctrine qui a occupé pendant plusieurs années des hommes tels que Bossuet et Fénelon. De nos jours cette doctrine est, il est vrai, très peu connue et nulle part approfondie. La connaissance qu'on en a se réduit à la formule la plus générale, savoir, qu'il faut aimer Dieu par un motif indépendant de la béatitude éternelle, formule que chacun commente et complète à son gré et selon ses vues particulières, sans se soucier de la manière dont Fénelon l'a développée. Non-seulement ceux qui

[1] L'auteur a traité ce sujet dans l'*Encyclopédie théologique* sous ce titre : *Quiétisme, particulièrement par rapport à la doctrine du pur amour de Fénelon.* L'article suivant n'est rien moins qu'une simple traduction de l'article. Il est fait d'après un autre plan, et contient plusieurs points importants omis dans l'article encyclopédique. En outre, l'auteur se permet d'ajouter, une fois pour toutes, que ses citations de *Fénelon* et de *François de Sales* se rapportent aux éditions des Œuvres de ces deux hommes qui ont, toutes les deux, paru à Paris en 1836, la première en trois tomes, la seconde en quatre tomes. Quant à *Bossuet*, l'auteur s'est servi de l'édition de Versailles du commencement de ce siècle, t. XXVII, XXVIII, XXIX. Le premier chiffre, romain pour les Œuvres de Fénelon et de François de Sales, arabe pour celles de Bossuet, indique le tome ou le volume, le second la page.

[2] Année 1845, tome III, p. 81, etc.

penchent décidément vers la théologie mystique, mais beaucoup d'autres, notamment des écrivains protestants de l'Allemagne, portent un jugement favorable sur la doctrine à laquelle Fénelon a attaché son nom. Déjà l'expression *pur amour* prévient en sa faveur. Elle est, en effet, très heureusement choisie. Qui est-ce qui oserait protester contre le « pur amour? »

La personne de Fénelon environnée d'une espèce d'auréole de vertu désintéressée et dans laquelle, en effet, des qualités distinguées, des vertus solides s'unissaient, à un esprit supérieurement doué et richement orné, la personne de Fénelon, disons nous, vient ajouter un nouveau poids au préjugé favorable qui se rattache à la désignation même de sa doctrine particulière. Le fait même qu'elle a été condamnée par Rome, est, pour beaucoup, une preuve évidente que la vérité est du côté de Fénelon, que son crime est d'avoir attaqué la piété intéressée, la justice des œuvres, et ce caractère de martyr de la vérité qu'on lui prête, jette un nouveau lustre sur la théorie dont il a été à la fois le héros et la victime. Comme si tout devait tourner à son honneur, on lui pardonne, en vertu d'une singulière contradiction, souvent avec beaucoup de facilité sa soumission au jugement d'Innocent XII. Que disons-nous? il ne s'agit pas de pardonner. On vante, — et notez que nous avons toujours en vue des protestants, — on vante cette soumission comme un acte de touchante humilité, d'incomparable dévouement, on en est saisi d'admiration; elle est considérée comme le triomphe de la doctrine du « pur amour. » Car dans les favoris de l'opinion publique on est accoutumé à voir tout en beau. Les dissonances viennent se fondre dans l'harmonie présupposée de l'ensemble.

Ce n'est pas à dire qu'au sujet de Fénelon tous partagent les mêmes sentiments d'admiration. L'opinion qui s'est formée et propagée depuis longtemps sur cet homme éminent dans le public protestant commence à s'épurer, à se corriger, tout en évitant les écarts d'un dénigrement injuste. Nous voudrions, pour notre part, contribuer à asseoir le jugement sur la doctrine qui a été l'âme de sa vie et montrer que tout en étant condamnée par Rome, elle n'en est pas moins foncièrement catholique, que c'est une plante qui n'a pu germer, croître et se développer que sur le sol de la religion catholique. Conçue dans l'intention de corriger cette religion, d'opérer une réaction salutaire contre ses écarts, elle se montre, si on la considère à la lumière du pur Evangile, impuissante pour produire un tel effet. L'erreur fondamentale du catholicisme s'y retrouve sous une forme plus raffinée. Considérée sous ce point de vue, cette doctrine devient instructive pour nous, en ce qu'elle nous fait étudier le catholicisme sous une nouvelle face; elle acquiert par là un intérêt nouveau, malgré ses singularités, malgré son caractère chimérique.

Avant d'entrer en matière, il est nécessaire de dire un mot des *sources*, car elles sont plus nombreuses, plus variées qu'on ne le suppose d'ordi-

naire. On peut les distinguer en deux classes. Les unes datent du temps antérieur à la condamnation du livre des *Maximes;* les autres, dont on s'est le moins occupé et qui pourtant ne laissent pas d'être fort intéressantes, sont postérieures à cette condamnation. La première classe est, comme l'on doit s'y attendre, la plus nombreuse, celle qui a pris naissance au beau milieu de la dispute sur le quiétisme et sur Madame Guyon. C'est en premier lieu le livre déjà nommé, dont voici le titre complet : *Explication des Maximes des Saints sur la vie intérieure* (1697); cet ouvrage est déjà le résultat de longues explications avec Bossuet et avec d'autres hommes marquants, dont on trouve les traces dans le Commentaire des *Articles d'Issy* (voir Bossuet, tome 27). Ces articles sont le résumé de conférences qu'eurent ensemble, d'après le vœu de Madame Guyon, Bossuet, M. de Noailles, évêque de Châlons, et M. Tronson, chef du séminaire de Saint-Sulpice, à Issy, maison de campagne appartenant audit séminaire, où M. Tronson était retenu par ses infirmités. Ces conférences avaient déjà duré six mois lorsque Fénelon, promu à l'archevêché de Cambrai[1], fut invité à y prendre part. Après qu'on eut ajouté aux articles déjà dressés quelques autres qui semblaient mettre à couvert ses opinions particulières, Fenelon les signa à Issy, le 10 mars 1695, de concert avec les hommes nommés plus haut. Pour expliquer encore mieux sa pensée, il publia son livre des *Maximes*. Ce livre, fortement attaqué par Bossuet, donna lieu à plusieurs autres écrits, premièrement à *deux séries de lettres à Bossuet*, l'une de cinq, l'autre de trois lettres; après, vint la *Réponse à la relation de Bossuet sur le quiétisme*, et enfin la *Réponse aux remarques de M. l'évêque de Meaux sur la Réponse à la relation sur le quiétisme*. Toutes ces sources, qui se trouvent dans le tome II des *Œuvres de Fénelon*, sont encore complétées par la correspondance privée de l'auteur, pour autant qu'elle appartient à cette période. C'est surtout la Lettre à une religieuse carmélite qu'il importe de signaler (I, 427).

Fénelon qui, pour ce qui concerne le fond de sa doctrine, ne se rétracta jamais, sentit, après qu'elle eut été condamnée, le besoin de la développer ou plutôt de s'en rendre compte sous une forme nouvelle et meilleure que celle qu'il avait employée jusqu'alors et qui seule, à son dire, avait encouru la désapprobation de l'Eglise. Dans les écrits nommés jusqu'à présent « la doctrine du pur amour », était englobée dans un ensemble d'idées mystiques qui rappelaient assez clairement celles qu'avait énoncées Molinos. Fénelon, qui n'a jamais voulu passer pour quiétiste et qui a repoussé une telle dénomination comme une véritable calomnie, qui a écrit son livre pour confondre les quiétistes, Fénelon dégagea dorénavant ses idées particulières de tout ce dangereux entourage, et pour sa satisfaction intérieure tout comme aussi pour l'instruction et l'édification de ceux avec qui il se trouvait en rapport, il développa ses principes sous

[1] D'après le dicton : *Promoveatur, ut amoveatur.*

la forme la plus simple, la plus claire, la plus concise en même temps. Comme source de cette seconde classe, nous citons en premier lieu un *Discours philosophique sur l'amour de Dieu*, recueilli par M. de Ramsay, après la condamnation des *Maximes*, dans ses conversations intimes avec Fénelon (I, 41 et suiv.). D'après ce que dit M. de Ramsay, nous pouvons être sûrs que nous avons ici le plus souvent les paroles mêmes de l'illustre archevêque, conservées scrupuleusement par son dévoué et ardent disciple. Nous citons en second lieu une longue dissertation sur *le pur amour, sa possibilité, ses motifs*, faisant partie d'un ensemble d'*instructions et avis sur divers points de la morale et de la perfection chrétienne* (I, 303-310). En outre, bien des lettres, où il est traité de la doctrine en question, appartiennent à cette période.

L'on s'étonnera moins de la nouvelle tournure que Fénelon donne à ses idées, après la condamnation des *Maximes*, si on se représente que déjà, dans ce livre tout comme dans les autres publiés avant sa condamnation, il avait cherché à simplifier et à rectifier la théologie mystique, à la rendre plus pratique, plus édifiante, en la rattachant en entier et dans toutes ses parties à la doctrine du *pur amour*, comme cela ne s'était encore jamais fait jusqu'à lui. Ce qui est particulier à Fénelon, ce qui lui appartient en propre, c'est d'avoir fait converger toutes les idées du mysticisme vers celle du pur amour et de les avoir fondues dans cette seule et même idée. Ainsi donc la *contemplation*, en tant qu'elle se distingue de la méditation, l'*oraison de silence* ou de *quiétude*, la *sainte indifférence*, la *transformation*, etc., toutes ces idées se concentrent pour Fénelon dans celle du pur amour; elles présentent la même chose, seulement sous des aspects différents. C'est dans ce sens que Fénelon dit, dans l'Avertissement du livre des *Maximes* : « Ces définitions rassemblées formeront un système simple et complet de toutes les voies intérieures, qui aura une parfaite unité, puisque tout s'y réduira clairement à l'exercice du pur amour. » C'est pourquoi Fénelon lui-même résume sa controverse avec Bossuet dans ces mots (II, 161) : « *L'amour de pure bienveillance* qui, dans ses actes propres, est indépendant du motif de la béatitude, me paraissait le point décisif, le seul point qui renferme la décision de tous, pour parler comme ce prélat (Bossuet, t. 29, 61); c'était le point essentiel, après lequel tout le reste n'était presque rien. » Après cela, on comprend d'autant plus facilement que Fénelon ait laissé tomber ce qui n'était pour lui qu'accessoire, d'une valeur très inférieure, pour s'en tenir à l'essentiel, à ce qui seul avait pour lui de l'importance. Dans les écrits de la seconde classe il n'a donc fait que continuer le travail de simplification de la théologie mystique qu'il avait commencé dans les premiers écrits.

On peut dire la même chose de ses définitions concernant Dieu et ses rapports avec l'homme. Dans les écrits de la première classe, ces définitions portent le cachet de la théologie mystique dont elles doivent être l'expression rectifiée. Plus tard elles se dépouillent de leur couleur mys-

tique, non pas pour devenir plus chrétiennes, non pas pour faire mieux ressortir l'idée du Dieu manifesté en Christ, mais pour mettre plus à nu ce qui manque à l'idée mystique de Dieu, à l'idée que Fénelon se fait de Dieu. Il y a encore d'autres différences à signaler entre les deux classes d'écrits. Dans la première, Fénelon, préoccupé de l'idée de montrer la conformité de sa doctrine avec le dogme catholique de la justification, est conduit à représenter le pur amour comme la plus haute expression de ce dogme. Dans les écrits postérieurs à la condamnation, excepté dans les lettres, il n'en est plus question, et sous ce rapport ils font mieux ressortir l'idée primitive de Fénelon que ne le fait le livre des *Maximes*. Même sous le rapport des sources où Fénelon puise sa doctrine, il y a une différence à signaler entre les deux classes d'écrits. Dans les uns comme dans les autres il en appelle, il est vrai, également peu à l'Ecriture; à cet égard, ils ont entre eux une parfaite ressemblance; mais dans les premiers écrits, Fénelon cite, en faveur de sa doctrine, surtout les mystiques, et suppose même une tradition secrète de sa doctrine depuis les plus anciens temps de l'Eglise (*Maximes des Saints*, art. 1^er^, p. 44); dans les écrits postérieurs il cite presque uniquement les témoignages des philosophes de l'antiquité grecque et latine. De même que comme dans son *Télémaque*, il prête aux héros du paganisme des sentiments chrétiens, nous le voyons maintenant considérer les philosophes païens comme ayant déjà professé ou entrevu le dogme qui est, pour lui, l'essence de la morale chrétienne. En dernier lieu, il y a une différence de style à signaler. On a souvent reproché à Fénelon d'avoir écrit dans un style *alambiqué;* ce reproche ne peut s'appliquer qu'aux écrits de la première classe, surtout au livre des *Maximes;* dès qu'il se défait du mysticisme, son style ne peut plus mériter un tel reproche. Tout ce que nous avons été amené à dire sur les sources nous a déjà fait quelque peu entrevoir le caractère de la doctrine même. Il s'agit maintenant de l'étudier.

II.

Capefigue dit, dans son *Histoire de Louis XIV* (tome II, p. 142) : « Vers le milieu du règne de Louis XIV, la cour, la ville, les gentilshommes et bourgeois furent sous la préoccupation d'une seule pensée, celle *de faire son salut*, — elle devint la préoccupation de tous les âges. » Nous ne voulons pas examiner trop rigoureusement si cette préoccupation était vraiment aussi générale que le prétend l'auteur, ni trop sonder ce qu'il y avait de sérieux, de véritablement religieux dans ces efforts de faire son salut; nous ne voulons pas trop demander si, à la pensée du salut, ne venaient pas s'ajouter chez beaucoup de personnes des pensées étrangères à la religion. Nous acceptons le fait comme tel. Nous voyons,

en effet, une certaine ferveur religieuse se manifester, bien que souvent on cherchât à faire son salut d'une manière un peu extérieure, qui rappelait la conversion des protestants, par le moyen de laquelle on s'imaginait aussi pouvoir faire son salut. Mais toujours est-il que le salut est le grand intérêt qui préoccupe ostensiblement beaucoup de cœurs et qui produit plus d'une véritable conversion.

Or voici toute une classe de personnes qui, certes, ne le cèdent à personne en fait de ferveur religieuse, et qui tournent la question, posant en principe que l'homme ne doit pas s'agiter dans l'affaire du salut, qu'il doit s'en remettre à Dieu qui agira selon son bon plaisir, qu'il opère le salut de l'âme ou non; que, par conséquent, le salut ne doit pas être proprement l'objet de la préoccupation du chrétien, qu'il ne doit pas le traiter comme affaire de son *intérêt propre*. A la tête de ces personnes qui osent braver l'opinion généralement accréditée, l'opinion royale, — on sait ce que cela veut dire sous le régime du grand roi, — se montre de plus en plus, au grand étonnement du public, un homme qui a déjà rendu des services éclatants à l'Etat et à l'Eglise, soit comme missionnaire parmi les nouveaux convertis, soit comme directeur des nouvelles catholiques, soit enfin et surtout comme instituteur et éducateur des enfants de France. La formule la plus simple par laquelle Fénelon exprime le fond de sa pensée, est rapportée par lui plus tard en ces termes (II, 119) : « Le frère Laurent s'était toujours gouverné par amour, sans aucun autre intérêt, sans se soucier s'il serait damné ou sauvé. » Et en cela le même frère montra une telle quiétude que, pendant l'espace de quatre ans, il supporta patiemment et avec sérénité la persuasion qui s'était emparée de son esprit, qu'il serait certainement damné, comme nous l'apprend aussi Fénelon (II, 124).

« *Ah! your saints have cruel hearts,* » s'écrie Thomas Moore à propos de saint Kevin précipitant dans le lac de Shylark la malheureuse Kathlen qui le poursuivait de son amour. Mais les personnes dont nous parlons ici vont bien plus loin que le saint irlandais, quelque dur qu'il puisse nous paraître; elles ne se soucient pas si elles-mêmes seront précipitées dans l'étang de fer de la géhenne. C'est là ce que Fénelon appelle un *amour généreux* (I, 206), un *amour héroïque* (I, 42); c'est ce qu'on nommait aussi dans le langage mystique l'*homme simplifié*, la *simplification* de l'homme, son *union essentielle avec Dieu*, la *transformation de l'homme*, etc.

Fénelon avait encore bien d'autres antécédents à citer que celui de ce bon frère Laurent, et il les cite en effet. Sa doctrine ne pouvait paraître neuve qu'à ceux qui n'avaient aucune idée des raffinements de la théologie mystique; elle avait été enseignée et pratiquée par une foule de saints et de saintes, dont l'Eglise avait canonisé les personnes et sanctionné les écrits. En regardant de plus près les énoncés de ces saints personnages, on trouve que s'ils abandonnent l'espoir du salut, cela provient

de deux motifs différents. Une fois, c'est un acte de véritable désespoir de l'âme qui a longtemps pratiqué des œuvres mortes au lieu de chercher la grâce de Dieu en Christ; c'est dans ce sens que s'écrie *sainte Angèle de Foligny* : « Seigneur, puisque vous m'avez abandonnée, précipitez-moi dans l'abîme. » Une autre fois, c'est l'âme qui voudrait s'anéantir pour se suffire à elle-même dans l'ardeur de son amour pour Dieu. C'est ainsi qu'il faut entendre les paroles suivantes de *sainte Catherine de Gênes*. « S'il était possible de ressentir tous les tourments des démons et de tous les réprouvés, je ne pourrais pas dire que ce sont des tourments, tant est grande la félicité qu'on y trouve en vertu du pur amour » (Bossuet, t. 27, 354). *Sainte Thérèse* va même jusqu'à dire : « Si c'était nécessaire pour la gloire de Dieu que l'âme fût anéantie, elle le ferait très volontiers. » (Voyez *la Forteresse de l'âme*, 6e demeure, chapitre IX.) Ces idées étaient tellement répandues qu'elles trouvèrent un écho même à Port-Royal; le *Chapelet secret du Saint-Sacrement*, écrit en 1628 par la mère *Agnès*, sœur de la mère Angélique, en est une preuve. (Voyez Reuchlin, *Histoire de Port-Royal* I, 418.) On en trouve aussi des traces, il est vrai, plus légères dans *Jacqueline Pascal*.

Il n'est pas nécessaire d'attribuer de tels sentiments à l'influence de *saint François de Sales*, qui, comme l'on sait, a été pendant quelque temps en relation intime avec Port Royal. Ce qu'il importe de signaler, c'est qu'il doit surtout être considéré comme le précurseur et le maître de Fénelon. Quoi qu'en dise Bossuet dans ses apologies réitérées de ce saint[1], Fénelon a parfaitement raison de s'appuyer sur l'autorité de l'évêque de Genève, et un des juges de l'archevêque de Cambrai à Rome avait le droit de dire qu'il fallait ou brûler les écrits de François de Sales, ou absoudre Fénelon. La seule chose que nous puissions concéder à Bossuet sous ce rapport, c'est que François ne se prononce pas partout dans un sens également mystique et quiétiste; mais cela n'empêche pas qu'il n'ait énoncé clairement les idées et les principes qui constituent ce qu'on peut appeler le quiétisme mystique. L'état le plus élevé de l'âme, l'état de la *sainte quiétude*, l'*écoulement* ou *liquéfaction*[2] de l'âme en Dieu, la *simple unité avec Dieu*, qui exclut même tout acte positif d'union et le rend superflu, cet état est essentiellement l'état de *sainte indifférence*, même à l'égard du salut; c'est là ce qui ressort entre autres de ses enseignements dans le *Traité sur l'amour de Dieu* (livre VII, chap. VII, VIII, IX, X). C'est pourquoi il trouve que le plus excellent exercice que nous puissions faire, « n'est pas de bénir Dieu et de le remercier pour tous les événements que

[1] Ces apologies sont d'ailleurs tempérées par l'aveu que François de Sales n'est pas infaillible, et que l'Eglise en approuvant ses écrits n'a pas pensé se rendre solidaire de tout ce qui s'y trouve (XXVIII, 683).

[2] D'après sa fausse traduction du passage du Cantique des cantiques, V, 6, dans la Vulgate : *Anima mea* liquefacta *est, ut locutus est*.

sa providence ordonne, mais d'appliquer notre attention en la bonté et douceur divine, la bénissant non en ses effets, mais en elle-même et en sa propre excellence. » Il cite l'exemple de la fille d'un médecin, atteinte d'une grave maladie, et qui n'exprime aucun désir d'être guérie par son père; elle se contente de dire : « Mon père m'aime. » Quand le père eut opéré sa guérison, elle répéta ces mêmes paroles, sans y ajouter aucun remercîment. François approuve entièrement cette conduite : « Remerciant son père, dit-il, quelle vertu eût-elle pratiquée, sinon celle de la gratitude? N'a-t-elle pas donc mieux fait de s'occuper toute ès démonstrations de son amour filial, infiniment plus agréable au père que toute autre vertu? » (Livre IX, chap. xv.) Ceci se rapporte à ce que François a enseigné précédemment (livre II, chap. xvii) : « L'amour que nous pratiquons en l'espérance va certes à Dieu, mais il retourne à nous; il a son regard en la divine bonté, mais il a de l'égard à notre utilité. Il tend à cette suprême perfection; mais il prétend notre satisfaction, c'est-à-dire il ne nous porte pas en Dieu, parce que Dieu est souverainement bon en soi-même, mais parce qu'il est souverainement bon envers nous-même, où il y a du nôtre et de nous-même. » C'est là un *amour de convoitise* et *intéressé;* son imperfection consiste en ceci : « Nous ne sommes pas la fin de Dieu, ains il est la nôtre; il ne nous appartient pas, mais nous luy appartenons; il ne *despend point de nous, ains nous de luy;* il ne *reçoit rien de nous, ains nous recevons de lui.* » L'*amour souverain*, l'*amour désintéressé*, ou, comme François l'appelle, la *charité*, est le suprême degré de l'amour, en vertu duquel nous aimons Dieu pour l'amour de lui-même, en sorte que si l'âme savait « que sa damnation serait plus agréable à Dieu que sa salvation, elle quitterait sa salvation et courrait à sa damnation » (livre IX, chap. v). Et comme l'amour veut plutôt donner que recevoir, arrivé à son suprême degré, il devient *amour de bienveillance*, en vertu duquel Dieu « *dépend*, pour ainsi dire, *de nous*, » et nous désirons du bien à Dieu, tandis que pour nous nous ne désirons aucun bien de Dieu; mais comme Dieu n'a pas besoin que nous formions pour lui des désirs, nous en faisons des imaginaires et conditionnels, lui disant : « Si, par imagination de chose impossible, je pouvais penser que vous eussiez besoin de quelque bien, je ne cesserais jamais de vous le souhaiter au prix de ma vie » (livre V, chap. vi). — « C'est encore une sorte de bienveillance envers Dieu quand, considérant que nous ne pouvons l'agrandir en lui-même, nous désirons de l'agrandir en nous-même, c'est-à-dire de rendre de plus en plus grande la complaisance que nous avons en sa bonté. » C'est donc là, d'après ce saint, le vrai désintéressement de l'amour; c'est là la voie qui doit conduire à la vie éternelle; ce sont là les dispositions qui rendent l'homme capable d'accomplir la volonté de Dieu quand il s'y applique, non pas par gratitude envers Dieu, non pas par soumission à Dieu, mais par bienveillance envers Dieu, ne voulant pas recevoir de lui, mais plutôt lui donner! François de Sales ne

veut pas exclure l'obéissance due à Dieu, mais il la fait rentrer dans la sphère de la vertu de justice, qui est bien inférieure à celle de l'amour (livre VIII, chap. II).

On sait, en général, combien *Madame de Chantal* s'est nourrie des enseignements de François de Sales, comment elle s'est formée et façonnée d'après cette règle[1]. « Demandée si elle espérait les biens et les joies de la vie éternelle, elle répondit : Je sais qu'aux mérites de notre Seigneur elles se doivent espérer; mais mon espérance ne se tourne point de ce côté-là. Je ne veux désirer ni espérer chose quelconque, sinon que Dieu accomplisse sa saincte volonté en moi et qu'à jamais il soit glorifié[2]. » Cela revient à ce qu'elle écrit à l'évêque (29 juin 1622) qu'elle « ne fait autre chose que former au fond d'elle-même un certain désir presque imperceptible que Dieu fasse d'elle et de toutes ses créatures en toutes choses ce qui lui plaira; » qu'elles soient sauvées ou perdues, elle-même et toutes les créatures, cela lui est indifférent. Cependant lorsqu'une dame, qui, après avoir reçu de grandes grâces, fut dans un temps en proie à de cruelles tribulations spirituelles, en parla à Madame de Chantal en ces termes : « Qu'il fallait qu'elle se contentât de savoir que Dieu était Dieu, sans qu'elle osât l'appeler *son* Dieu ni penser qu'il le fust, » Madame de Chantal déclina de tels sentiments en faisant appel à son baptême. Quand l'autre dame lui répliqua que si on disait *mon* Dieu, on n'était pas encore arrivé au « *parfait dénûment d'esprit,* » Madame de Chantal répondit à juste titre que le Seigneur même dans son extrême déréliction s'était écrié : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé? » (*Maupas,* livre C, p. 333.) Laquelle de ces deux âmes était entrée plus avant dans les idées mystiques?

III.

Mais ici se présente une question bien plus importante : Comment des chrétiens, des gens qui professent la foi en Dieu, le Père de Jésus-Christ, ont-ils pu arriver à de telles idées? Ont-elles un fondement quelconque dans l'Ecriture? Evidemment non. Sont-elles conformes à celles qui sont en vogue dans l'Eglise catholique, dont se nourrit en général la piété catholique? Il n'en est rien non plus; elles sont le privilége exclusif d'un certain nombre de personnes qui, à la vérité, ont une grande réputation de sainteté. Personne ne les suspecte d'hérésie; mais après tout elles

[1] Nous en avons parlé dans la *Revue de théologie* de Strasbourg, avril 1858, p. 193. Ce que nous donnons ici est un complément de cette exposition.

[2] Maupas, *Vie de la vénérable mère Jeanne-Françoise Fremios,* etc. 7e édition. Paris, 1686, p. 527.

pensent et sentent autrement que la majorité des fidèles. Le fond de leurs pensées et de leurs sentiments est qu'il faut s'en tenir à Dieu, abstraction faite de ses rapports avec nous, à Dieu considéré en soi-même, dans son essence absolue; d'où il résulte qu'on ne veut rien recevoir de Dieu, ne pas dépendre de sa grâce. Chose étrange! ces mystiques à outrance ne croient nullement en cela négliger leur salut mais plutôt l'avancer. Comment expliquer cette anomalie? On voit bien qu'il s'agit de spiritualiser la piété catholique, de détacher les âmes de la confiance dans des pratiques extérieures, de réagir contre la piété mercenaire, contre la justice des œuvres et contre l'activité inquiète qu'elle inspire aux âmes. Pour atteindre ce but, le plus simple eût été de recourir *au principe de la justification par la foi*, le vrai et le seul remède contre tous ces écarts; mais l'homme ne recherche guère ce qu'il y a de plus simple. D'ailleurs l'Eglise avait fermé, barré toutes les portes par où la justification par la foi aurait pu entrer. Les anathèmes fulminants lancés par le concile de Trente contre les doctrines vitales de la Réformation en avaient détourné les esprits les plus sérieux, les plus religieux, et les avaient induits à chercher leur point d'appui dans une sphère d'idées qui avaient, il est vrai, depuis longtemps fait irruption dans l'Eglise, mais qui, au fond, n'étaient pas d'origine chrétienne.

Un des phénomènes les plus curieux que présente l'histoire de la pensée chrétienne, ce sont ces courants d'idées étrangères à l'Evangile que nous trouvons au milieu de la chrétienté et qui passent pour chrétiennes jusqu'à ce que leurs conséquences, entièrement développées, en fassent ressortir l'origine profane. Ainsi la théologie mystique nous fait remonter directement jusqu'au *néo-platonisme*, qui lui-même avait puisé ses idées favorites dans la philosophie orientale. Le néo-platonisme ne s'est pas donné la mission de mettre fin au paganisme polythéiste, mais de l'idéaliser, de le corriger, d'en élaguer quelques abus. Tandis que le polythéisme morcelait l'essence divine par la pluralité de ses dieux, le néo-platonisme s'éleva à l'idée absolue de l'essence divine, à l'être purement abstrait, qui n'a ni pensée ni volonté, qui est sans rapport avec aucune chose en dehors de lui, que l'esprit de l'homme ne peut pas saisir et la langue humaine pas exprimer; c'est le *Dieu caché*, mais pas dans le sens qu'y attache l'Ecriture quand elle parle du Dieu d'Israël qui se cache (Es. XLV, 15), *le Dieu inconnu*, mais non pas celui que saint Paul annonça aux philosophes d'Athènes (Actes XVII, 23). Par là, la symbolique du culte païen, l'adoration des images, les sacrifices et autres cérémonies étaient sinon sapées par la base, du moins subordonnées à un principe supérieur.

Le croirait-on ? cette idée du Dieu caché, du Dieu inconnu, dans le sens du néo-platonisme trouva, dès la fin du cinquième siècle, accès dans la théologie chrétienne; nous parlons ici d'une série d'écrits composés à cette époque par un théologien de l'Eglise grecque qui, pour leur donner

plus d'autorité, les orna du nom de *Denys l'Aréopagite* (Actes XVII, 34). La religion s'était déjà considérablement confondue avec la théologie spéculative, qui prétendait exprimer ce qui est au-dessus de la pensée humaine. Le culte s'était aussi compliqué d'une multitude de symboles, et ces symboles commencèrent à jouir d'une vénération de plus en plus superstitieuse. Dans cette disposition des esprits, l'écrivain anonyme ressuscita l'idée néo-platonicienne de l'être impersonnel, absolument abstrait, dénué de tout attribut, qui réunit et absorbe en soi tous les contraires, et qui est en même temps la cause première, la substance, la vie de toutes choses. En vertu de sa bonté [1] infinie, cet être, semblable au soleil, laisse émaner de sa plénitude, sans préméditation, sans réflexion, les rayons de lumière qui engendrent et qui conservent toute vie. Dans ce système, la *hiérarchie ecclésiastique* vient se mettre, pour ainsi dire, à la place du vrai Médiateur, dont l'incarnation est à peu près mise de côté. Cette hiérarchie est destinée à conduire par ses ordonnances et symboles les fidèles aux *sommités simples* (ἐπὶ τὰς ἁπλὰς ἀκρότητας. *De cœlesti hierarchia,* cap. I) de la *hiérarchie céleste*. Les mêmes causes qui avaient produit ces ouvrages depuis le neuvième siècle donnèrent une grande faveur à la traduction latine qui en fut faite; car la même confusion de la théologie et de la religion se maintint et alla même en augmentant, le culte perdit de plus en plus le caractère de spiritualité et de simplicité inhérent à l'Evangile; il se surchargea de rites; il fut matérialisé; la foi intime du chrétien prit ce même caractère. Au lieu du véritable médiateur, on eut une infinité de médiateurs, et l'on cherchait à combler la distance entre l'homme et Dieu par des symboles plus ou moins grossiers. C'est alors que beaucoup d'âmes pieuses et exaltées, renfermées dans l'étroite enceinte des couvents, s'emparèrent des traductions des livres aréopagitiques et s'en nourrirent avec une avidité suscitée par les imperfections de leur religion et l'ignorance du pur Evangile. Voilà l'origine de la *théologie mystique* au moyen âge, qui, se rattachant au soi-disant Denys l'Aréopagite chercha à spiritualiser, à vivifier, à rectifier le catholicisme, la théologie, les formes de culte, ses pratiques pieuses. Les théologiens mystiques poursuivirent d'ailleurs deux directions différentes; les uns cherchèrent à concilier l'idée biblique de Dieu, l'idée du Dieu vivant et personnel avec l'idée mystique, tandis que les autres tombèrent dans le panthéisme.

Les quiétistes du dix-septième siècle se trouvaient vis-à-vis de leur Eglise dans une position analogue à celle des néo-platoniciens vis-à-vis du paganisme et à celle des théologiens mystiques du moyen âge vis-à-vis de l'Eglise catholique de leur temps. C'est l'*essence de Dieu,* c'est *Dieu tel qu'il est en soi-même* qu'ils s'efforcent de saisir. Car, par ce moyen,

[1] *Bonté* est pris ici dans le sens d'excellence, non pas de bienveillance envers les créatures.

les notions scolastiques sur Dieu, sur ses attributs, sur les trois personnes de la Trinité; de plus, la piété intéressée, la justice des œuvres, l'attachement aux cérémonies extérieures, aux œuvres mortes, l'adoration du corps du Seigneur dans l'hostie, le culte des saints et de leurs reliques, de leurs images; toutes ces choses sont sinon entièrement mises de côté, du moins rectifiées par un principe supérieur auquel le tout est subordonné. Mais par ce même moyen la révélation biblique est détachée de son rapport intime avec Dieu. Non-seulement les médiateurs humains et les différents moyens de médiation en vogue dans l'Eglise sont tacitement mis de côté ou du moins placés sur l'arrière-plan, mais le seul et unique médiateur a le même sort; d'après *Molinos*, « l'obscure connaissance de Dieu que nous obtenons par la méthode négative de Denys l'Aréopagite est en état de produire un plus grand amour de Dieu que la connaissance que nous nous procurons par ses œuvres. » — Molinos a particulièrement en vue l'humanité de Christ. « Cette humanité, dit-il, est bien le canal de toutes les grâces, mais elle n'est pas le bien suprême qui ne se trouve que dans la contemplation de Dieu tel qu'il est en lui-même. Or, quand on a atteint ce but, on ne se sert plus des moyens. La navigation est terminée quand on est arrivé au port. » (*Guide spirituel*, Introduction, § 8). *Malaval*, quiétiste français, dans la *Pratique facile pour élever l'âme à la contemplation*, ouvrage condamné à Rome, 1er avril 1688, et que je cite d'après Bossuet, t. 27, p. 84-91), dit, à propos de la parole de Christ : Je suis le chemin et la vie : « Puisqu'il est la voie, passons par lui, mais celui qui passe toujours n'arrivera jamais. — Comme la boue tombe quand les yeux de l'aveugle sont ouverts, ainsi l'humanité (c'est-à-dire celle de Christ) s'évanouit pour atteindre la divinité. » Il ne s'agit, comme on voit, expressément que de dépasser l'humanité de Christ, qui était offerte aux catholiques sous des formes repoussantes pour le sentiment religieux quelque peu épuré; mais comme, selon les deux auteurs cités, en dépassant l'humanité de Christ, on arrive immédiatement à Dieu considéré en lui-même, il est clair que c'est *Dieu en Christ, le Verbe incarné*, qui est finalement mis de côté. L'essence même du Verbe est absorbée dans celle du Père. Ce point de vue est maintenu si rigoureusement que, selon Molinos dans son traité *de la Communion quotidienne*, c'est Dieu le Père qui est reçu dans la sainte Cène. Ceci est d'ailleurs conforme à la croyance populaire de la patrie espagnole de l'auteur. L'hostie consacrée y est appelée « notre père » (*nosso pai*).

Quant à Fénelon il remonte aussi bien que les autres théologiens mystiques, auxquels il faut joindre François de Sales, il remonte, disons-nous, à l'Aréopagite; il adopte sa notion de la divinité, tout en s'efforçant de la concilier avec les idées bibliques sur Dieu, et il montre comment cette conciliation peut s'opérer. Toutefois il ne va pas jusqu'à reconnaître que l'idée abstraite de Dieu, produit des négations de l'Aréopa-

gite, soit en elle-même capable d'allumer dans le cœur de l'homme l'amour envers Dieu; il donne à penser que toutes nos notions de Dieu ne se vivifient qu'au contact de Jésus-Christ. Nous remarquons chez Fénelon un certain vague dans les idées, et c'est là-dessus qu'il se fonda plus tard pour se justifier contre Bossuet.

Fénelon enseigne (art. 27 des *Maximes*) que « la contemplation ne s'occupe volontairement d'aucune image sensible, d'aucune idée distincte et nominable, comme parle saint Denis; c'est-à-dire d'aucune idée limitée et particulière sur la Divinité; mais qu'elle passe au-dessus de tout ce qui est sensible et distinct, c'est-à-dire compréhensible et limité, pour ne s'arrêter qu'à l'idée purement intellectuelle et abstraite de l'Etre qui est sans bornes et sans restriction. » Toutefois, « la simplicité de cette idée purement immatérielle n'empêche pas que la contemplation ne puisse avoir pour objets distincts tous les attributs de Dieu, ni que l'âme ne contemple distinctement les trois personnes divines; elle n'exclut point la vue distincte de l'humanité de Jésus-Christ et de tous ses mystères. » Il ne manque pas de dire que les actes qui vont directement et immédiatement « à Dieu sont parfaits; » mais il concède pourtant « qu'ils sont tout aussi purs et méritoires quand ils ont pour objets les objets que Dieu présente et dont on ne s'occupe que par l'impression de sa grâce. » Il veut donc bien admettre qu'on considère les mystères de Jésus-Christ, mais « pas par un travail méthodique et sensible de l'imagination pour s'en imprimer les traces dans le cerveau et pour s'en attendrir avec consolation; » il ne veut pas « que l'âme s'en occupe par une opération discursive et par un raisonnement suivi, pour tirer des conclusions de chaque mystère. »

En poursuivant ce point de vue, il vient à dire (dans l'art. 28) que Christ devient, pour « les *âmes éminentes* qui sont les plus occupées de lui, quelque chose de si intime dans leur cœur, qu'elles s'accoutument à le regarder moins comme un objet étranger et extérieur que comme le principe intérieur de leur vie. » Bossuet objecte à son subtil adversaire qu'il aboutit pourtant à dissoudre le lien qui unit l'idée de Dieu à celle du Christ historique, qu'il plonge l'âme dans une quiétude où elle peut bien s'occuper des mystères de Christ, mais sans en avoir besoin pour nourrir sa vie intérieure; que les actes de la foi explicite sont taxés d'une manière qui ravale leur caractère, qu'il conduit l'âme à ne vouloir plus s'occuper de Christ et de ses mystères qu'autant que Dieu lui en aura inspiré l'idée; ces objections donnèrent à Fénelon l'occasion d'une longue réplique dans la seconde partie de sa troisième lettre à Bossuet (II, 74); mais nous devons avouer qu'il ne parvient pas à faire une réponse sérieuse. Il est évident qu'il propose de fait, comme point de départ de tout son système, des idées sur Dieu qui ne sont que l'expression mitigée, limitée de ce qu'enseignaient les quiétistes. Nous avons dit *de fait*, car Fénelon ne commence pas par là son exposition; mais ces idées

sur Dieu sont, de leur nature, le point de départ du système. D'ailleurs Fénelon s'exprime dans ce sens de la manière la plus formelle dans la lettre précitée à une religieuse carmélite (I, 428) : « L'acte d'adoration de l'Être spirituel, infini et incompréhensible, qui ne peut être vu, ni senti, ni goûté, ni imaginé, est l'exercice tout ensemble du pur amour et de la pure foi. Persévérez dans cet acte sans scrupule. Ne le quittez point pour d'autres choses, contre l'attrait de votre grâce. Il y aura assez d'occasions où ce même attrait vous occupera de Jésus-Christ. »

IV.

Bernard de Clairvaux a dit : « Le Dieu tranquille répand sur toutes choses la tranquillité, et considérer le repos, c'est se reposer soi-même[1]. » Le Dieu du quiétisme porte bien la trace de l'image de l'homme qui l'a conçu, mais il réagit sur l'homme et le transforme aussi à son image. Nous voilà donc arrivés à cet état particulier de l'âme dont l'idée mystique sur Dieu est le soutien et le garant, tout comme il en est l'expression. Nous voilà en face de l'état de parfaite quiétude et passivité, propre à l'âme qui s'est mise en présence de Dieu considéré dans son essence absolue, abstraite, et qui est dans l'attente que Dieu agira en elle, soit qu'il lui inspire l'idée de s'occuper des mystères de la révélation, soit qu'il lui suggère quelque autre bonne idée, soit qu'il la laisse dans ses péchés; dans l'attente de cette inspiration, sans la médiation de Christ ni de sa Parole, abstraction faite aussi de tout autre moyen d'édification, de toute activité volontaire de la part de l'homme. C'est là ce qu'on appelait proprement le *quiétisme*, dénomination qui est beaucoup plus moderne que la tendance qu'elle désigne.

D'ailleurs les *hésychastes* de l'Eglise grecque, au treizième siècle, sont de véritables quiétistes, et de nom, puisque le nom vient de ἡσυχάζειν (*quiescere*), et de fait, car ils poussaient le principe de la quiétude même encore plus loin que les quiétistes de l'Église latine du dix-septième siècle. *Ruysbroek*, au quatorzième siècle, dans son écrit *De Ornamentis spiritualium nuptiarum* (lib. II, c. LXXVI), cite une secte d'*oisifs spirituels*, auxquels il reproche de s'adonner à une fausse quiétude; les détails qu'il en rapporte montrent une grande ressemblance avec les phénomènes du quiétisme dont nous parlons en particulier. Cependant il nous faut remonter bien plus haut pour arriver à la véritable source du quiétisme. Cette source ne peut être que la même où a été originairement puisée l'idée mystique de Dieu, le néo-platonisme.

[1] *Tranquillus Deus tranquillat omnia, et quietem aspicere quiescere est.* In Cantica sermo XXII.

Comment, selon ce système, l'âme de l'homme pourra-t-elle entrer en rapport avec le Dieu caché qui, au fond, n'a aucun rapport avec les choses d'ici-bas? Comment le Dieu dont l'essence est l'infini, pourra-t-il être saisi par un être fini? Il faut renoncer, nous apprend *Plotin*, à toute connaissance positive, à toute idée distincte de Dieu; en un mot, il ne faut pas faire usage de ce qu'on nomme d'ordinaire la faculté de penser. C'est par la seule *contemplation* ou *intuition* que nous arrivons à Dieu. Cette opération n'a rien de difficile, il faut seulement vouloir. Car l'Etre primitif, la cause première de toutes choses, est près de chacun de nous. Il nous faut seulement nous défaire des choses hétérogènes, de ce qui nous sépare de Dieu et nous rend pesants, de sorte que nous ne pouvons pas prendre notre essor vers lui. Or, quand nous serons de nouveau devenus entièrement ce que nous étions lorsque nous sommes émanés de lui, alors nous pourrons le contempler face à face. Ce n'est pas là notre œuvre, c'est plutôt la suprême bonté qui se contemple elle-même dans notre faculté contemplative, et cette faculté est ainsi constituée, qu'étant mise en activité, elle se donne à l'objet qu'elle contemple. Plotin se vante d'avoir souvent pratique cette contemplation, d'avoir expérimenté l'*union avec Dieu*, qu'il décrit comme ἐνθουσιασμός, c'est-à-dire comme cet état de l'âme où elle est remplie de Dieu. Dans cet état, l'âme ne vit plus de sa propre vie; elle est élevée au-dessus d'elle-même; elle est devenue ce qu'elle contemple. Elle est sans mouvement, parce que l'Etre absolu, avec lequel elle est entrée en communion, n'a pas de mouvement. Elle n'est plus âme vivante, parce que l'Etre absolu, objet de sa contemplation, n'a pas ce que nous appelons la vie. Elle n'est non plus devenue intelligence (νοῦς), car l'Etre absolu auquel elle doit s'assimiler n'est pas intelligence; elle est sans conscience d'elle-même, car l'Etre absolu est aussi dénué de conscience de lui-même. Ainsi donc, l'homme s'est transformé; il est dans l'*extase*, c'est-à-dire hors de lui-même, et s'étant dépouillé de tout ce qu'il a d'humain, il est dans l'état de *simplification* (ἁπλωσις), et, comme tel, uni à la divinité prise dans toute sa simplicité (abstraction de tout attribut); *il est devenu Dieu, ou plutôt, l'étant en principe dès le commencement, il est maintenant manifesté comme Dieu.* (Voir Ritter, *Histoire de la philosophie*, t. IV, p. 553 et suiv.)

Ces mêmes idées se trouvent couvertes d'un vernis de christianisme chez Denys l'Aréopagite, en particulier dans ses ouvrages sur *la théologie mystique* et sur *la hiérarchie céleste*. Il s'agit d'arriver à la connaissance de Dieu. Or, comme le sculpteur ôte de la statue tout ce qui la défigure, ainsi l'homme doit se défaire de toute idée distincte et réfléchie de la divinité. C'est là ce qu'on appelle la méthode négative. Plus l'homme poursuit cette voie, plus il avance dans cette sorte de connaissance de Dieu, plus elle devient muette à force de négations; il se fait dans l'âme un *silence mystique* (κρυφιότατος σιγή) qui introduit dans l'obscurité où la lumière resplendit avec le plus

d'éclat. Le Dieu incompréhensible en soi-même est connu de celui qui fait abstraction de toute pensée positive, et qui s'unit à lui quant à la meilleure partie de son être (κατὰ τὸ κρεῖττον). Les énoncés sur Dieu deviennent alors toujours plus laconiques, plus brefs, jusqu'à ce qu'ils cessent tout à fait. Il s'ensuit *un parfait dépouillement de la faculté de penser* (ἀλογία παντελὴς καὶ ανοησία), et alors s'opère l'union de l'homme avec ce qui est ineffable (τὸ ἄφθεγκτον). Pour compléter ces idées, l'Aréopagite enseigne que de *l'émanation lumineuse* du Père (φωτοδοσία) sort un rayon simple; c'est là la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde (Jean I, 9). Nous devons porter les regards de notre esprit sur ce simple rayon; il élève à lui et unit ceux qui se dirigent vers lui avec l'émanation de lumière du Père, d'après la méthode de *l'union simplifiante* (ἑνοποιεῖ κατὰ τὴν ἁπλωτικὴν ἕνωσιν). Pour ne laisser aucun doute là-dessus, il dit, dans un autre endroit, que l'émanation du Père comme *vertu unissante* (ἑνοποιὸς δύναμις) nous simplifie et nous tourne et dirige vers *l'unité et la déifiante simplicité du Père* (ἐπιστρέφει πρὸς τὴν τοῦ πατρὸς ἑνότητα καὶ θεοποίον ἁπλότητα).

Ces idées se propagèrent parmi les théologiens mystiques du moyen âge, et furent même encore plus amplement développées. On eut des systèmes complets et fort détaillés de ces voies intérieures et mystérieuses par lesquelles l'âme parvient à Dieu et s'unit avec le centre de son être. Ces systèmes sont accompagnés de pratiques ascétiques destinées à préparer l'union de l'âme avec Dieu, en la détachant de tout ce qui l'attache à la terre, — comme chez les néo-platoniciens. Il en est de même des extases de la vie monastique. L'âme, en perdant connaissance d'elle-même, s'unit avec le Dieu qui est au-dessus de toutes les pensées humaines[1]. On comprend d'ailleurs de prime abord que ces tendances devaient produire dans beaucoup d'esprits de graves écarts; ces notions, empreintes de panthéisme, amenèrent pour la foi chrétienne la plus élémentaire, telle qu'elle est exprimée dans le symbole apostolique, et pour la moralité, des principes très dangereux; il y eut toute une classe de mystiques entachés d'hérésie et de principes immoraux condamnés par l'Eglise. Considérés à la lumière de l'Evangile, on pourrait taxer toutes ces idées d'hérésie; mais l'Eglise, comme une tendre et sage mère, laisse faire jusqu'à ce qu'on se mette trop en opposition avec sa discipline, avec ses pratiques, jusqu'à ce que la chose fasse éclat.

Le quiétisme de la fin du dix-septième siècle appartient à cette classe de phénomènes. Il a cherché à populariser les principes que nous avons exposés. Il les a simplifiés quant à l'expression et à l'application. Déjà le *Guide spirituel* de Molinos diffère, sous ce rapport, de maint écrit mys-

[1] Ainsi de même François de Sales enseigne que l'âme n'a pas le sentiment de la présence de Dieu, quand il la compare à l'enfant endormi sur le sein de sa mère, ou à une statue dans sa niche. (*Traité de l'amour de Dieu*, livre VI, ch. VIII, IX, X.)

tique du moyen âge; il est d'une portée plus générale, d'un accès moins difficile; et de plus, l'auteur veut montrer que ses principes peuvent être appliqués en dehors du cloître, sans les austérités ascétiques qui, à son avis, ne sont bonnes que pour les commençants. Le souffle de la Réformation a passé même sur la région du mysticisme soumis aux mortifications et couvert des voiles de la vie monastique. Le quiétisme est une religion calculée et arrangée pour les gens du monde tout autant et même encore plus que pour la vie cloîtrée. Ceci s'applique particulièrement à Fénelon. Tout devient chez lui pratique, tout tend directement à l'édification. Il a fait pour le mysticisme ce que Socrate a fait pour la philosophie; il l'a fait descendre des hauteurs nuageuses et l'a placé sur la terre. La spéculation théologique occupe dans les expositions une place très limitée et subordonnée; mais comme il remonte à l'idée mystique sur Dieu, il ne peut pas et ne veut pas en détacher les conséquences qui en découlent nécessairement; toutefois celles-ci sont tenues en échec par l'idée chrétienne, biblique de Dieu, que Fénelon s'efforce de concilier avec son mysticisme. Il s'ensuit qu'il y a chez lui deux courants de maximes sur la vie intérieure, deux tendances, qui ont chacune une idée différente de Dieu pour point de départ et pour terme; et ces deux courants se croisent, se mêlent, changent de rôle; une fois c'est le Dieu caché, une autre fois c'est le Dieu des chrétiens vers lequel se porte l'amour de l'homme. Tantôt Dieu est considéré comme n'ayant aucun rapport avec l'homme, comme ne le béatifiant pas, comme le laissant s'anéantir; tantôt comme ayant des rapports très positifs avec l'homme. C'est là ce qui constitue le caractère complexe de la doctrine de Fénelon, et ce qui nous montre le pur amour sous un tout autre point de vue que celui sous lequel on est accoutumé à l'envisager.

V.

A l'appui de ce jugement, il importe de citer dès à présent ce que dit Fénelon au commencement de son livre des *Maximes* (II, 6), que c'est l'amour qui rend l'âme *juste*, qui est proprement la justice de l'homme; que c'est par cette raison que l'âme est aimée de Dieu. On voit bien que Fénelon cherche à prévenir tout soupçon d'hétérodoxie. Car l'idée est foncièrement catholique Il ne faut pas oublier que, selon le dogme catholique, la justification est en même temps la sanctification. Etre justifié, c'est être sanctifié, c'est-à-dire non-seulement être déclaré juste, mais être revêtu de la justice inhérente. La foi n'a rien à y faire; la place que Fénelon lui assigne est tout à fait subordonnée. « La foi, dit-il, nous assure que la gloire de Dieu et notre félicité sont inséparables (II, 6). Quant à l'amour, il justifie en tant qu'il est amour désintéressé, *pur amour*, c'est-à-dire sans

aucun mélange de motif intéressé, ni de crainte, ni d'espérance en ce qui concerne notre destinée éternelle. Cet amour est tellement justifiant, qu'il tient lieu de purgatoire et que les âmes qui s'élèvent à cette hauteur n'ont pas à passer par ce lieu d'épreuves (art. 8, 41). Or il faut se rappeler que le purgatoire est destiné, selon le dogme catholique, à compléter la justification, à opérer l'entière justification. On sait quelle puissance exerce la crainte du purgatoire. C'est elle qui a peuplé en grande partie les couvents. Fénelon, qui connaît aussi cette puissance, cherche à s'en emparer pour ébranler, pour gagner les âmes. Nous sommes ainsi introduits dès l'abord au centre de sa doctrine. Il nous commande de tout jouer sur un enjeu terrible, mais il insinue que c'est le seul moyen de gagner la partie. La félicité éternelle n'est nullement perdue de vue; on y parvient seulement par une voie opposée à la voie ordinaire; mais par cette voie *indirecte* on y arrive plus sûrement, plus rapidement, puisqu'on y parvient sans passer par le purgatoire proprement dit. Car l'amour pur est « *l'acte le plus méritoire de tous les états de justice chrétienne*, » parce qu'il donne tout à Dieu, en ne laissant rien à la créature (art. 45). D'autres actes ont aussi leur mérite; Fénelon dit expressément que l'oraison vocale est *méritoire* (art. 19). Le pur amour est taxé le plus haut.

Mais alors cet amour dont on vante la pureté et le désintéressement semble être passablement intéressé. Fénelon a senti la difficulté. A-t-il réussi à la faire disparaître? « La supposition (que Dieu veut anéantir les âmes des justes au moment de leur mort corporelle ou leur faire souffrir toutes les peines de l'enfer pendant toute l'éternité), cette supposition, dit-il, est impossible à cause des promesses, parce que Dieu s'est donné à nous comme rémunérateur. Nous ne pouvons plus séparer notre béatitude de Dieu aimé avec la persévérance finale; mais les choses qui ne peuvent être séparées du côté de l'objet peuvent l'être très réellement du côté des motifs. Dieu ne peut manquer d'être la béatitude de l'âme fidèle; mais elle peut l'aimer avec un tel désintéressement que cette vue de Dieu béatifiant n'augmente en rien l'amour qu'elle a pour lui sans penser à soi, et qu'elle l'aimerait tout autant s'il ne devait jamais être sa béatitude » (art. 2). Mais s'il est permis à l'homme d'aspirer à la béatitude éternelle, personne au monde ne peut l'empêcher d'en avoir la conscience. Fénelon répond à cette objection par ces paroles : « Celui qui aime du pur amour, sans aucun motif d'intérêt propre, ne veut la béatitude pour soi qu'à cause qu'il sait que Dieu la veut et qu'il veut que chacun de nous la veuille pour sa gloire » (art. 2). Mais ici se présente une nouvelle question, savoir, s'il nous est permis d'aimer Dieu parce qu'il est notre béatitude éternelle. Fénelon devrait la résoudre négativement, s'il voulait rester strictement fidèle à ses principes. Cependant il se permet ici une déviation, évidemment dans le but de ne pas trop froisser les sentiments humains.

« Dieu veut, dit-il, que je veuille Dieu en tant qu'il est mon bien, mon bonheur, ma récompense. Je le veux formellement sous cette précision, mais je ne le veux point par ce motif précis qu'il est mon bien. L'objet et le motif sont différents; l'objet est mon intérêt; mais le motif n'est point intéressé, puisqu'il ne regarde que le bon plaisir de Dieu. — Je veux cet objet formel — par pure conformité à la volonté de Dieu qui me le fait vouloir. » On le voit, le résultat est pourtant ceci, que je dois aspirer au salut non pas parce que c'est mon intérêt, non pas par intérêt pour moi, mais par obéissance envers Dieu, pour l'amour de Dieu. Mais comme je sais que cette obéissance envers Dieu, ce service que je lui rends me conduit au ciel de la manière la plus sûre et la plus rapide, ma piété est pourtant revêtue de ce que Fénelon appelle l'esprit mercenaire; la justice des œuvres, chassée par une porte de l'âme, est rentrée par une autre porte. Cependant il y a encore une autre objection à faire, objection de la dernière importance. Si je veux le salut non pas à cause de moi mais à cause de Dieu, pour sa gloire, on dirait que ce n'est pas moi qui ai besoin de Dieu, mais que c'est Dieu qui a besoin de moi, de sorte que je parais m'élever au-dessus de Dieu, — et en particulier rendre inutile sa révélation en Christ, la rédemption opérée par Christ, puisque la vue du Dieu béatifiant, c'est-à-dire du Dieu Sauveur n'augmente en rien l'amour que je ressens pour lui, et que je l'aimerais tout autant s'il voulait m'anéantir ou me damner éternellement.

Fénelon cherche à résoudre la difficulté dont nous avons parlé, encore d'une autre manière. Dans ce même article 4, il tourne l'argument en disant, « que ce n'est pas la diversité des fins ou des motifs qui fait la distinction ou spécification des vertus. Ce qui fait cette distinction, c'est la diversité des objets formels; afin que l'espérance demeure véritablement distinguée de la charité, il n'est pas nécessaire qu'elles aient des fins différentes. Il suffit que l'objet formel de l'espérance ne soit pas l'objet formel de la charité. — L'objet formel de la charité est la bonté ou beauté de Dieu, prise simplement et absolument en elle-même, sans aucune idée qui soit relative à nous. L'objet formel de l'espérance est la bonté de Dieu en tant que bonne pour nous. Il est constant que Dieu en tant que parfait en lui-même et sans rapport à moi, et Dieu en tant qu'il est mon bien, que je veux tâcher d'acquérir, sont deux objets formels très différents. » Mais comment Fénelon peut-il ainsi ignorer la portée de ses propres définitions? Comment le Dieu qui est sans rapport avec moi peut-il m'ordonner de rechercher mon salut? Comment en général peut-il me donner un commandement quelconque? Comment peut-il vouloir mon salut? Car en tout cela il se met avec moi dans le rapport le plus positif. Il faudra dire en définitive que le fidèle combine dans son esprit deux idées ou notions de Dieu qui s'excluent l'une l'autre. Il conçoit Dieu comme n'ayant aucun rapport avec lui, mais il sait par-devers lui que le fruit de ce désintéres-

sement consiste en ce que Dieu entre avec lui dans des rapports d'autant plus intimes, c'est-à-dire qu'il fait arriver le fidèle au salut de la manière la plus sûre et la plus rapide. Il s'ensuit que le Dieu qui n'a aucun rapport avec le fidèle n'existe pas réellement, il repose sur une simple supposition qui est en elle-même impossible. C'est le Dieu en tant qu'il est objet de nos espérances qui est le véritable Dieu, et qui seul a une existence objective réelle. Le Dieu objet du pur amour, le Dieu qui n'a aucun rapport avec nous, n'est que le postulat du pur amour, il n'a qu'une existence subjective; objectivement parlant, ce n'est pas un être mais un *non-être;* mais alors l'amour pur est aussi un *non-être*, puisqu'il est dépourvu de son objet, c'est-à-dire du Dieu qui ne sait rien de nous, qui ne nous veut aucun bien. Il est évident que la difficulté mentionnée plus haut n'est pas résolue ; la contradiction dans laquelle la doctrine de Fénelon se trouve impliquée avec elle-même n'est pas écartée, elle est plutôt devenue plus évidente.

Ainsi donc Fénelon maintient son idée primitive que l'homme ne fait qu'une supposition impossible en supposant que Dieu ne veut pas donner à ceux qui l'aiment l'éternelle félicité. C'est pourquoi il enseigne que l'homme se dépouille de toute espérance du salut seulement « *dans les dernières épreuves.* » Cette expression est empruntée à la vie monastique. Le novice, avant d'être admis à la profession des vœux monastiques, doit subir une série d'épreuves d'obéissance et d'abnégation, qui deviennent de plus en plus dures et pénibles. Les dernières qui précèdent immédiatement la profession sont les plus dures. « Toute supposition, dit Fénelon, qui va à se croire exclu de la vie éternelle en aimant Dieu est impossible, parce que Dieu est fidèle dans ses promesses : il ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il vive et se convertisse. Par là il est constant que tous les sacrifices que les âmes les plus désintéressées font d'ordinaire sur leur béatitude éternelle, sont conditionnels. On dit : Mon Dieu, si par impossible vous vouliez me condamner aux peines éternelles de l'enfer, je ne vous en aimerais pas moins. — Il n'y a que le cas des dernières épreuves où ce sacrifice devient en quelque manière absolu. Alors une âme peut être invinciblement persuadée, d'une persuasion réfléchie et qui n'est pas le fond intime de la conscience, qu'elle est justement réprouvée de Dieu. C'est ainsi que saint François de Sales se trouva dans l'église de Saint-Etienne des Grès. Une âme dans ce trouble se voit contraire à Dieu par ses infidélités passées et par son endurcissement présent qui lui paraissent combler la mesure pour sa réprobation. Elle prend ses mauvaises inclinations pour des volontés déterminées, elle ne voit point les actes réels de son amour ni de ses vertus. Elle ne peut se supporter. — Cette âme ne doute point de la volonté de Dieu, mais elle croit la sienne mauvaise, parce qu'elle ne voit en soi par réflexion que le mal apparent, qui est extérieur et sensible, et que le bien, qui est toujours réel et intime, est dérobé à ses yeux par la jalousie de Dieu. — Elle voit la

colère de Dieu enflée et suspendue sur sa tête comme les vagues de la mer, toute prête à la submerger; c'est alors que l'âme est divisée d'avec elle-même; elle expire sur la croix avec Jésus-Christ en disant : O Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné? Dans cette impression involontaire de désespoir, elle fait le sacrifice absolu de son intérêt propre pour l'éternité, parce que le cas impossible lui paraît possible et actuellement réel, dans le trouble et l'obscurcissement où elle se trouve. En cet état une âme perd toute espérance pour son propre intérêt, mais elle ne perd jamais dans la partie supérieure, c'est-à-dire dans ses actes directs et intimes, l'espérance parfaite qui est le désir désintéressé des promesses. Elle aime Dieu plus purement que jamais » (art. 10). Dans l'art. 14 nous trouvons un enseignement analogue.

Bossuet ayant reproché à Fénelon d'avoir enseigné sous des termes spécieux et contournés le désespoir, celui-ci cherche (II, 124) à donner à son exposition ce sens que le fidèle doit avoir comme enfant d'Adam le sentiment qu'il a mérité la condamnation éternelle. Mais il est évident qu'il cherche après coup à tempérer ce que son enseignement a d'excessif; car pourquoi parle-t-il des dernières épreuves? pourquoi affirme-t-il (art. 8) que ce sont particulièrement ces épreuves qui rendent le purgatoire dans la vie à venir superflu? D'ailleurs l'exemple de François de Sales prouve clairement qu'il a en vue une épreuve tout à fait extraordinaire et exceptionnelle (Voyez la vie de ce saint par Marsollier, à la tête des Œuvres, I, 7). Toutefois, si l'on considère que la conviction qu'on est damné n'est pas intime, qu'elle n'atteint pas la partie supérieure de l'âme, finalement cette terrible épreuve aboutit à une espèce d'illusion involontaire et dont l'âme a bien le sentiment; illusion qui rappelle les illusions qui proviennent de nos sens et dont nous avons parfaitement la conscience; par exemple, le soleil s'éloigne de nous, se couche pour nous, tandis que nous savons fort bien que c'est la rotation de la terre autour de son axe qui produit pour nos yeux ces phénomènes. Ainsi de même semble-t-il que l'âme a, dans l'état de tribulation dont il est question, la conscience que ses facultés inférieures sont dans l'erreur. C'est tellement le cas que, si Dieu n'exauce pas la prière de l'âme d'être délivrée de cet état, elle se dit que Dieu veut la purifier. Il faut donc bien qu'elle soit en grâce auprès de Dieu. Cette tribulation exerce sur l'âme si peu une influence pernicieuse qu'elle ne perd jamais la force d'accomplir les commandements de Dieu, ni la foi explicite, ni l'espérance. Que perd-elle donc? *Le goût sensible du bien.* Fénelon a parfaitement raison de dire que dans ce cas le sacrifice de la béatitude éternelle est seulement *en quelque sorte* absolu; car, au fond, ce n'est que l'ombre d'un sacrifice.

Mais s'il en est ainsi, comment ces épreuves peuvent-elles opérer la purification de l'amour? En vérité, elles ne peuvent l'opérer qu'en apparence; car Fénelon part de l'idée que l'âme est arrachée à l'état du pur amour avant ces épreuves. Elle est déjà dans une telle disposition qu'elle

se dit qu'elle aimerait Dieu, quand même il voudrait la jeter en enfer. Après cela, à quoi bon le sacrifice absolu qui, au fond, est tout aussi peu absolu que l'autre? Cette objection est d'autant plus fondée qu'après la cessation des épreuves, l'âme revient à son état normal, où elle se contente du sacrifice conditionnel. Mais ici Fénelon semble dire que le sacrifice conditionnel ne suffit pas comme expression du pur amour (ce qui ne s'accorde pas avec ce qu'il enseigne partout ailleurs), il faut qu'il vienne s'y ajouter un sacrifice absolu, qui cependant est bien loin d'avoir vraiment ce caractère; et le résultat de cette crise est que l'âme retourne au sacrifice conditionnel de la béatitude comme à son état habituel et permanent. C'est ainsi que Fénelon tourne continuellement dans un cercle vicieux, sans pouvoir avancer.

(*Suite.*)

J.-J. Herzog,
Professeur de théologie à la faculté d'Erlangen.

LITTÉRATURE

LA MORALE DANS LE ROMAN.

1er ARTICLE.

DOMINIQUE, par Eugène Fromentin. — LES COURBEZON, *scènes de la vie cléricale*, par Ferdinand Fabre. — HISTOIRE DE SIBYLLE, par Octave Feuillet.

S'il y a des temps heureux où l'esprit apaisé gravit les hauteurs sereines de l'art et crée des œuvres d'une immortelle beauté, une telle fortune n'a pas été accordée à notre époque. Nous écrivons pour le jour et pour les passions du moment. Nés au milieu de beaucoup de luttes, nous restons enfermés dans un cercle d'inquiétudes et de passions qui borne notre vue et enferme de toutes parts nos pensées. Redire ces inquiétudes, servir d'écho à ces passions qui demain seront oubliées, rendre quelques-unes des faces multiples de notre société si complexe, rêver au delà quelques espérances flottantes, incertaines ; telle est à peu près la tâche unique de la littérature actuelle. Voilà pourquoi le roman, qui se plie si bien à toutes les complications de la pensée moderne, est devenu insensiblement notre œuvre d'imagination la plus intéressante, la plus complète, la plus sérieuse peut-être. — C'est un malheur, mais qu'y faire ? C'est en vain qu'on s'en étonne et qu'on s'en irrite. Le mieux est d'en prendre son parti, de relire les beaux livres d'autrefois et d'attendre avec patience des jours meilleurs.

Nous appartenons à un âge de transition et nous en portons nécessairement la faute originelle, c'est-à-dire que tout en ayant de fortes et hautes aspirations, nous sommes frappés d'impuissance. Notre destin est, sans doute, de préparer beaucoup de choses et de n'en pas accomplir. Néanmoins les jours de lassitude sont passés, la vieille poésie du doute est morte. Si quelques esprits attardés s'y complaisent encore, les jeunes et les forts entrent dans une voie nouvelle non méconnaissable. Il y a dans l'air comme un besoin de croire, d'affirmer et de vivre. La génération actuelle croit aux choses de l'esprit, au vrai, au bien ; elle a la vaillance et la volonté.

N'est-ce pas un signe remarquable que cette préoccupation des idées morales à laquelle il est si difficile d'échapper aujourd'hui? — Je viens de lire les ouvrages de pure imagination qui, dans ces derniers temps, ont obtenu le plus de succès. Le caractère dogmatique qui les distingue presque tous me frappe comme une révélation des besoins et des tendances actuelles. Non contents de peindre les passions, de serrer une intrigue et de l'amener à bien, nos romanciers soulèvent à l'envi tous les problèmes de la destinée humaine. La métaphysique semble s'être réfugiée dans le roman. Qu'en adviendra-t-il? Cette préoccupation exclusive indique-t-elle une transformation prochaine? Est-ce le terme définitif d'une longue évolution et la dernière phase du roman avant de mourir? Rien n'est plus vraisemblable. En attendant, chacun trace son sillon devant soi, sans s'inquiéter de l'œuvre qui se fait à côté. Les intelligences n'obéissent pas à une discipline commune. Dans ce domaine nouveau et très ténébreux règne encore la plus grande confusion de principes. Tout est tenté, tout est osé, tout est permis; mais rien, dans les œuvres les meilleures et les plus remarquées, ne dépasse la limite de la distinction et du talent.

I.

Si c'est la marque d'un vrai talent d'intéresser et d'émouvoir par la simple représentation des phénomènes psychologiques, M. Eugène Fromentin, dans son roman de *Dominique*, a fait une œuvre d'un très rare mérite. Ceux qui aiment l'action et la rapidité y reprendront bien quelque chose de languissant et d'un peu effacé, mais les rêveurs et les poëtes le suivront jusqu'au bout, émus, charmés, et ne se plaindront pas de la longueur du chemin. C'est qu'il y a, dans ce livre, je ne sais quoi d'intime et de profond, comme un souvenir attendri de jeunesse qui revient au cœur après beaucoup d'années écoulées. Il fait si bon revoir les fantômes évanouis du premier âge! il est si doux de rêver à ce qui ne reviendra plus! La jeunesse, c'est la poésie de tout le monde. Des cœurs qui ne s'ouvriront plus jamais ont eu à cet âge mille fois heureux leur heure d'expansion et d'idéal. Aussi longtemps qu'il y aura des fleurs au printemps et de belles illusions dans la jeunesse, tout ce qui nous en ramène le souvenir sera le bienvenu. La douce complainte est monotone; mais l'enchantement en est éternel.

Le roman de *Dominique* est la plainte à demi consolée d'un cœur qui a beaucoup souffert et beaucoup aimé; c'est le récit des

fautes et des malheurs d'une vie toute d'impressions et de sentiment, partant incomplète et funeste. Dominique de Bray fut élevé et grandit au milieu d'une nature triste et impressive, dans la mélancolique solitude des Trembles. Le chant des oiseaux dans la feuillée, les murmures de la nuit, le vent dans les grands arbres furent les premières choses qu'il sentît, qu'il connût bien et qu'il aimât. Doué d'une sensibilité maladive pour toutes les joies intimes et mystérieuses, pour toutes les souffrances morales, Dominique ne sut réagir ni contre les unes ni contre les autres : son âme, qui frémissait à toutes les impressions du dehors n'était qu'un admirable instrument de plaisir et de souffrance. Ne sachant que savourer ses sensations et les analyser, il appartenait à tout ce qui s'emparait de lui, et suivait sa destinée telle que les événements la lui faisaient. A l'âge où les passions s'éveillent, il aima une jeune fille, Madeleine d'Orsel, son amie d'enfance, de quelques années plus âgée que lui, et qui devint bientôt la femme d'un autre. Dès lors Dominique concentra sa pensée et sa vie sur cette affection à la fois ardente, chaste et coupable. Il lutta, mais fut vaincu. La pauvre jeune femme, hélas! se prit à l'aimer aussi. Comment dire les joies, les déceptions, les navrantes douleurs d'un amour impossible? Un jour le rêve s'évanouit; l'instant du premier aveu fut celui de l'éternelle séparation. Ces deux cœurs honnêtes reculèrent devant l'abîme et accomplirent résolûment le sacrifice douloureux. Elle en est morte, je crois; lui s'en est allé, le cœur brisé, pleurer dans la solitude son bonheur perdu et demander au temps, ce grand consolateur, à l'activité d'une vie utile et bienfaisante, la paix, le repos et l'oubli.

Je n'ai pas dit tout ce qu'il y a, dans ces pages, de passion contenue, brûlante, pure pourtant. L'impression qu'on en reçoit est pénétrante et durable, et la leçon qui en ressort avec force est celle-ci : c'est qu'il n'y a ni bonheur réel, ni sécurité, ni vertu dans une vie qui n'a pas pour principe et pour mobile l'oubli de soi-même. Avec ses grands dons, ses nobles sentiments et son héroïsme spécieux, la vie de Dominique n'a été qu'une vie malfaisante, doublement, pour lui et pour les autres. Dominique est brisé pour avoir méconnu et foulé aux pieds une des lois fondamentales de notre être. Il s'est retiré du combat, fatigué avant l'heure, expiant dans l'obscurité des fautes irréparables ; et si, sur le soir de sa vie, il retrouve quelque semblant de bonheur, c'est pour l'avoir cherché dans l'ordre et dans les affections légitimes.

Deux personnages très différents l'un de l'autre, Olivier d'Orsel et Augustin, intimement liés à la vie de Dominique, rendent

plus saisissant encore l'enseignement qui ressort de cette douloureuse histoire. Il y a fort peu de choses à dire du premier: Olivier d'Orsel est le type peu sympathique de cette jeunesse ennuyée, frivole, égoïste, à laquelle nos mœurs donnent une trop réelle importance. Il a reçu toutes les grâces en partage, hormis celles du cœur. Il passe à travers la vie, n'ayant qu'un but unique et qu'une seule pensée : tuer l'ennui, fuir le vulgaire, « ces deux spectres bourgeois, parcimonieux et craintifs. » Le malheureux ignore combien il est lui-même ennuyeux et vulgaire. Il finit, comme tant d'autres, une vie misérable, inutile par le désespoir et le suicide.

Le véritable héros du roman est peut-être Augustin ; c'est lui, du moins, qui est chargé d'en faire ressortir la moralité. Augustin est un caractère tout moderne, fortement trempé pour la lutte ; sorti de très bas, il a dû connaître toutes les misères d'une enfance abandonnée. Le malheur éprouvé trop tôt lui a ôté les illusions et la poésie. Nous l'avons tous connu : qui ne le reconnaîtrait à ce portrait?

« C'était un esprit bien fait, simple, direct, précis, nourri de lectures, ayant un avis sur tout, prompt à agir, mais jamais avant d'avoir discuté les motifs de ses actes, très pratique et forcément très ambitieux. Je n'ai vu personne entrer dans la vie avec moins d'idéal et plus de sang-froid, ni envisager sa destinée d'un regard plus ferme, en y comptant aussi peu de ressources. Il avait l'œil clair, le geste libre, la parole nette, et juste assez d'agrément de tournure et d'esprit pour se glisser inaperçu dans les foules... Très peu sensible aux choses qui nous entouraient, assez indifférent au cours des saisons pour se tromper de mois comme il se serait trompé d'heure, invulnérable à tant de sensations dont j'étais traversé, délicieusement blessé dans tout mon être, froid, méthodique, correct et régulier d'humeur autant que je l'étais peu, Augustin vivait à mes côtés sans prendre garde à ce qui se passait en moi, ni le soupçonner. Il sortait peu, quittait rarement sa chambre, y travaillait depuis le matin jusqu'à la nuit, et ne se permettait de relâche que dans les soirées d'été, où l'on ne veillait point, et parce que la lumière du jour venait à lui manquer. Il lisait, prenait des notes; pendant des jours entiers, je le voyais écrire... Une ou deux fois je le vis faire un paquet de certains papiers, les mettre sous enveloppe avec l'adresse de Paris, et les confier avec des recommandations pressantes au facteur rural de Villeneuve. Il attendait alors dans une anxiété visible une réponse à son envoi, réponse qui venait ou ne venait pas; puis il reprenait du papier blanc comme un laboureur passe à un nouveau sillon. »

Sur une âme de cette trempe, les déceptions n'avaient pas de prise. Trompé dans ses espérances, le hardi travailleur s'arrêtait un instant, puis tranquille, se remettait à la tâche. Il parvint ainsi, à force de lutte et d'ardeur, à conquérir une grande position dans le monde, mais non le bonheur.

« Sa situation matérielle m'était inconnue. Je la supposais difficile; mais c'était un des rares sujets sur lesquels il me paraissait interdit de l'interroger. Quelquefois seulement cet inébranlable courage trahissait non l'hésitation mais la souffrance. Le stoïque Augustin n'en disait rien. Son attitude était la même; sa ferme raison toujours aussi claire. Il continuait d'agir, de penser, de résoudre, comme s'il n'avait jamais reçu la moindre atteinte; mais il y avait en lui je ne sais quoi, comme ces taches rouges qu'on voit paraître sur les habits d'un soldat blessé. Longtemps je m'étais demandé quelle partie vulnérable, dans cette organisation de fer, un mal quelconque avait pu frapper; puis je m'étais aperçu qu'Augustin, tout comme les autres, avait un cœur, et j'avais enfin compris que c'était ce pauvre et vaillant cœur qui saignait. »

J'aime bien cette austérité, ce fort sentiment du devoir comme contre-poids à toutes les langueurs maladives dont l'enivrant parfum s'exhale à chaque page de ce livre. J'aime entendre ce fort lutteur s'écrier : « Vous regardez toujours ou trop haut ou trop bas. Trop haut, mon cher, c'est l'impossible; trop bas, ce sont les feuilles mortes. La vie n'est pas là; regardez directement devant vous, à hauteur d'homme et vous la verrez...

« La vie, croyez-moi, voilà la grande antithèse et le grand remède à toutes les souffrances dont le principe est une erreur. Le jour où vous mettrez le pied dans la vie, dans la vie réelle, entendez-vous bien ; le jour où vous la connaîtrez avec ses lois, ses nécessités, ses rigueurs, ses devoirs et ses chaînes, ses difficultés et ses peines, ses vraies douleurs et ses enchantements, vous verrez comme elle est saine, et belle, et forte, et féconde, en vertu même de ses exactitudes; ce jour-là, vous trouverez que le reste est factice, qu'il n'y a pas de fictions plus grandes, que l'enthousiasme ne s'élève pas plus haut, que l'imagination ne va pas au delà, qu'elle comble les cœurs les plus avides, qu'elle a de quoi ravir les plus exigeants, et ce jour-là, mon cher enfant, si vous n'êtes pas incurablement malade, malade à mourir, vous serez guéri. »

Oui, les sentiments vrais font évanouir les sentiments factices. L'homme fortement attelé au joug des nécessités journalières, songe peu à compter curieusement toutes les pulsations de son cœur. La vie active, utile, bienfaisante est un puissant remède

contre les agitations malsaines et les mauvaises inspirations. C'est une erreur que de chercher la vie heureuse dans le repos et la pleine possession de soi-même ; car il n'y a là que tristesse et aridité ; mais n'est-ce pas une illusion non moins grande de croire qu'on trouvera le bonheur au dehors, dans l'accomplissement du devoir?

Le sentiment du devoir est sans doute noble et grand, ne fût-il même qu'un généreux instinct. Toute victoire remportée sur la chair, tout ce qui entraîne avec soi peine et renoncement, apporte une satisfaction intime qui récompense du sacrifice ; mais de là au bonheur, qu'il y a loin ! — D'ailleurs, c'est affaire de tempérament : les uns naissent contemplatifs ; les autres sont portés à l'action. Le remède qu'on pense trouver dans l'activité extérieure n'est donc applicable qu'à certaines natures. Il serait peut-être plus convenable de dire : Le bonheur n'est ni au dedans ni au dehors. L'homme ne saurait se suffire ; cela est vrai ; mais, hélas ! s'il échappe à lui-même, il se dissipe en vain.

On peut estimer Augustin et l'apprécier à un très haut prix ; mais il est difficile d'éprouver beaucoup de sympathie pour lui. Pourquoi? parce qu'il y a dans son caractère une lacune que rien ne comble. Il est l'homme du devoir, je le veux bien, mais non pris à cette hauteur où il devient une grâce et un bonheur. La vie du devoir, lorsqu'elle n'a pour but que la recherche pénible du pain quotidien (et par là j'entends tout ce que l'homme aime et recherche légitimement : vie, honneur, sûreté pour lui et pour les siens), la vie du devoir, lorsqu'elle n'est qu'une lutte contre toutes les difficultés de l'existence, lorsqu'elle ne vise qu'à nous faire une place au soleil ; lorsque ne dépassant pas les choses purement terrestres, elle n'a pas sa dernière sanction en Dieu, lorsqu'elle n'est pas une fidèle, joyeuse obéissance, une communion bienheureuse avec Celui qui dédommage de tout, supplée à tout, console de tout, est infiniment sombre, froide, désespérante. Jamais elle n'enfantera que des vertus mornes et hautaines. Augustin, avec son âme vaillante, couverte de cicatrices, porte en son sein une sèche et incurable souffrance. A la fin, il peut, comme Dominique, s'écrier : « Je suis bien las, et de toutes les manières, j'ai besoin de repos. »

Oui, las et découragés, ils le sont tous dans cette histoire. La dernière impression qu'on reçoit est toute de tristesse. En prêchant le stoïcisme, M. Fromentin n'a réussi qu'à faire une œuvre débordante de mélancolie. C'est que la seule chose qui eût pu jeter un rayon de soleil sur toutes ces douleurs, le sentiment religieux est absent. Il y manque Celui qui adoucit la souffrance, pardonne les fautes, sèche les larmes, bénit toutes les bonnes

résolutions et console de la vie. Dans ces pages où se révèle une âme noble et aimante, il manque en un mot Celui qui seul mérite d'être aimé. « Dieu seul éternel, infini, et qui remplit toutes choses, est la consolation de l'âme et la vraie joie du cœur[1]. »

II.

Laissons ces langueurs, et transportons-nous, avec M. Ferdinand Fabre, dans un monde tout différent, dans les chaudes vallées des monts d'Orb, sur cette terre ardente du Midi, où les fruits cuisent au soleil, où la vigne étale ses splendeurs, où l'abeille donne son miel parfumé. Voici une nature forte, des hommes énergiques et robustes, des sentiments nets et décidés, un style vigoureux, réaliste à l'excès. Les paysans de *Saint-Xiste* et de *Sanégra* ne sont pas des rêveurs, comme Dominique; ils ne se perdent pas dans de longues contemplations; ils ont pris la vie au sérieux, ceux-là, point trop haut, peut-être trop bas, plus bas même que les feuilles mortes.

Au temps des idylles, il était de mode de chercher l'âge d'or au village. La chaumière était l'asile des vertus, le séjour de la paix, de l'innocence et du long bonheur. Les poëtes chantaient sur la musette les douces mœurs de la campagne;... et rien n'était plus fade. Aujourd'hui nous avons pris la contre-partie de toutes ces douceurs, et nos romanciers n'ont pas de couleurs trop fortes pour peindre la méchanceté niaise ou sournoise de ces rustiques enfants du labourage. A vrai dire, le paysan ne mérite

Ni cet excès d'honneur ni cette ignominie.

Si trop souvent il est avare et madré, il possède aussi l'instinct des choses grandes et nobles; il connaît la peine et le sacrifice. En somme il nous vaut; et mieux que nous, il sait souffrir et endurer.

Les paysans de M. Fabre sont abominables. Comme ils s'agitent! quelle énergie, quelle vigueur dans le mal! La parole brève et colorée, le geste rapide, la tête chaude comme le soleil qui les brûle; ils vivent, ils sont vrais, mais d'une vérité crue qui manque d'équité. Voyez à l'œuvre l'usurier Vernoubrel, Pancole, Fumat, l'avocat-paysan, la Pancole! Tous ces gens-là vous donnent le frisson et vous feraient désespérer de l'huma-

[1] *Imitation*, liv. II, ch. v.

nité. Lisez par exemple cette scène qui se passe autour du cadavre d'un homme assassiné : elle donne une idée du monde que dépeint la misanthropie de M. Favre :

« Outre les paysans venus au secours de la Fumade, tous les parents du malheureux Sanégrol, jusqu'aux arrière-petits-cousins inclusivement, avertis, on ne sait par quelles voies, de la catastrophe de la nuit, étaient là, soucieux, empressés, rangés déjà en bataille devant la succession. Tantôt debout autour du cadavre, tantôt penchés sur lui pour s'enquérir de son état, ces campagnards avides et dissimulés jouaient l'éternelle comédie des héritiers, comédie lamentable, qui ravale l'homme au-dessous de la brute, car enfin les animaux entre eux se regrettent. Faisant des efforts inouïs pour donner à leur visage quelque vague expression de tristesse, ces hommes durs et avares remplissaient la cure de leurs gémissements hypocrites. Mais tandis qu'un œil laissait filtrer quelque maigre larme, on voyait l'autre épier si le mort n'allait pas se relever; et il était facile de constater que le masque même de la douleur ne pouvait tenir sur ces faces pétrifiées par la plus absorbante des passions : la brutale, la féroce cupidité.

« — Allez, Monsieur le curé, je crois que vous pouvez laisser mon oncle tranquille comme ça, dit un neveu de l'avocat à l'abbé Courbezon, qui tâchait d'agglutiner la peau du crâne du malheureux Sanégrol.

« — Hélas ! interjeta un cousin germain, quand on est mort on est bien mort, et ce n'est point les drogues d'apothicaire qui nous font revenir à la vie.

« — Voyez comme il est vert, Monsieur le curé !... Oh ! nous vous en prions tous, ne tourmentez pas davantage ce pauvre défunt, murmura une tante.

« — Tenez, ajouta une arrière-petite-cousine, la preuve qu'il est trépassé et que vos ingrédients n'y feront rien, c'est que la cervelle lui fuit de la tête comme du saindoux d'un pot fêlé... Miséricorde du ciel, ça me fend le cœur !

« — O Jésus Seigneur Dieu ! s'écria tout à coup une nièce, je crois qu'il a remué une jambe !

« La multitude des héritiers pâlit.

« — Il était si malin de son vivant, l'Avocat, qu'il pourrait bien faire le mort à présent qu'il est mort ! dit un des villageois qui avaient aidé à transporter le cadavre au presbytère.

« Les héritiers s'entre-regardèrent avec une inexprimable anxiété.

« — Fumat est mort ! dit l'abbé Courbezon en laissant retomber la tête du Sanégrol sur le matelas où on l'avait couché.

« — Enfin ! soupira l'un des parents perdu dans la foule.

« Cette parole naïvement atroce donna un frisson au curé.

« — Qui ose parler ainsi ? demanda-t-il d'une voix irritée.

« Les héritiers cachèrent leurs faces épanouies dans leurs mouchoirs et restèrent muets. Le vieux desservant entra dans sa chambre, où sa mère, sa sœur et la Cassarotte faisaient de vains efforts pour consoler la Fumade.

« — Hélas ! marmottait la vieille sanglotant, qui soignera le bien à présent?... Dieu du ciel ! c'était si propre, si beau, si bien peigné, nos châtaigneries et nos olivettes de Sanégra ! »

Mettez maintenant une vie sainte, idéale aux prises avec la bassesse, la sottise et l'ingratitude de ces hommes grossiers, et vous avez le nœud du roman : la lutte et la victoire de la vertu sur la perversité, de l'Evangile sur le monde.

L'abbé *Courbezon* était un homme d'environ soixante ans, petit, trapu, avec des mains noueuses, des pieds articulés à de puissantes chevilles, des épaules herculéennes, une tête sans noblesse, des joues pendantes, un visage criblé des traces indélébiles de la petite vérole, un nez à la Socrate, des lèvres épaisses, un front recouvert presque en entier par une calotte grasse et luisante. Il ressemblait au physique « à ces personnages corpulents et plantureux dont Jordaëns se plaisait à animer ses grandes toiles. » Mais sous cette enveloppe grossière se cachait une grande âme toujours prête au sacrifice, et qui l'accomplissait avec simplicité, comme une chose naturelle. Cette âme était toute dans ses yeux, d'une douceur infinie. « Quand il relevait la tête, que l'habitude de la méditation ou peut être le poids d'une destinée malheureuse lui faisait tenir penchée, et qu'il vous regardait, vous vous sentiez pris involontairement de sympathie pour ce curé de village disgracieux et commun. D'un regard Courbezon vous eût fait tomber à ses genoux et vous eût obligé à confesser son Dieu. »

L'abbé Courbezon avait vu de près les scènes terribles de la révolution, et en se consacrant au service de l'Eglise, il pensait se vouer au martyre ; mais cet homme qui, à toute heure, eût été capable de s'immoler pour son Dieu, était sans force dans les luttes mesquines de chaque jour ; et, à défaut d'entreprises héroïques où il eût pu manifester son grand cœur, il usa sa vie, hélas ! dans des peines d'argent. — Des deux parties du précepte : « Soyez simples comme des colombes et prudents comme des serpents, » il ne sut jamais que la première. Dès sa jeunesse il eut une suite de projets chimériques, un goût d'édifier églises, écoles, hôpitaux, une sainte folie de relèvement et d'amour qui ne lui laissait nul repos. La première fois qu'il vit une

église en ruines, son cœur saigna; et dès cette heure commence pour lui une longue odyssée de misères infimes, inavouables, misères sans nom du débiteur insolvable. Pourchassé par ses créanciers, suspendu par son évêque, ne sortant d'une imprudence que pour tomber dans une autre, méprisé des siens, calomnié, persécuté, martyr de son noble cœur et de sa charité incomprise, il tombe, de paroisse en paroisse, jusqu'au hameau de Saint-Xist, où il termine sa sainte vie, brisé par la douleur plus encore que par l'âge, n'ayant pas même eu la consolation d'avoir fait une œuvre durable.

On pourrait supposer que M. Fabre, en destituant l'abbé Courbezon des qualités les plus essentielles de l'esprit, a voulu montrer qu'avec le cœur seul, les hommes les meilleurs commettent à chaque pas de sublimes imprudences; car la légèreté de ce noble prêtre (non au point de vue de la foi, mais à celui du monde et des intérêts d'ici-bas) est la cause efficiente de toutes ses peines et des malheurs des autres. Mais non; c'est bien un idéal qu'il nous présente, idéal du prêtre, idéal de charité pure, sans mélange d'esprit, idéal du sacrifice de soi-même toujours renouvelé, sans arrière-pensée, sans calcul, sans vue; et c'est de cet idéal qu'il espère le renouvellement de l'Eglise et la victoire du christianisme sur le monde. Il ne s'agit de rien moins que d'une rénovation sociale. M. Fabre a été frappé, comme tous les esprits réfléchis, de la scission profonde qui s'est opérée entre les sociétés modernes et l'Eglise. S'il a dépeint les masses populaires avec les couleurs sombres que nous savons, c'est pour mieux faire ressortir les terribles conséquences qu'entraîne irrésistiblement l'abandon des croyances et des idées religieuses.

M. Fabre fait remonter à la révolution française et à la Réforme du seizième siècle le mal dont nous souffrons. Selon lui, nous assistons aujourd'hui au triomphe de l'hérésie sur le dogme, du libre examen sur la foi, de la chair sur l'esprit. L'homme actuel est un être charnel, enivré de son triomphe, pressé de jouir, n'ayant pour vertus que la haine du prêtre. Il échappe à l'Eglise et à la vie, il aspire à la négation de toutes choses. En un mot, l'âme humaine se meurt. Comment retenir ce monde sur le penchant de sa ruine? — En tendant tous les ressorts et toutes les puissances de l'Eglise, en transformant et en régénérant celle-ci. Il faut, comme aux jours de sa grandeur spirituelle, qu'elle redevienne militante, qu'elle fasse l'œuvre de l'esprit à côté de l'œuvre de la chair qui partout s'accomplit. Il faut qu'elle redonne à l'univers étonné le spectacle magnifique des grandes vertus, du dévouement, de l'amour, de la chasteté, de l'absolue soumission. Quand le monde sera au bout de sa dérisoire liberté,

de son délire, de ses mauvais instincts ; quand toutes les sociétés, n'ayant plus ni loi ni Dieu, trembleront sur leurs bases, alors elles pousseront un cri de détresse vers l'Eglise et lui crieront, comme jadis les disciples à Jésus : « Sauve-nous, ou nous périssons! »

Je connais cette douleur et ces appréhensions : le matérialisme qui monte comme une haute marée, menaçant de tout engloutir, l'homme se déifiant lui-même, ne voyant rien au-dessus de lui, rien à côté, ne reconnaissant que son caprice et sa passion de jouir : la crainte évanouie, et avec la crainte le respect, la dignité, l'honneur... Aveugle qui méconnaît la puissance du péché et le règne des ténèbres ! Mais cette puissance n'est pas d'hier ; elle est de tous les temps, revêt toutes les formes et se plie à toutes les transformations des sociétés, et depuis le commencement du monde elle lutte contre le royaume de Dieu. Elle s'incarne dans les grandes institutions et change avec l'esprit du siècle. Au temps de Jésus, elle s'appelait pharisaïsme, idolâtrie ; au moyen âge, oppression, servage, théocratie ; aujourd'hui, matérialisme et licence. C'est au fond toujours le même esprit, ennemi de Dieu et des hommes, esprit de malédiction et de mort, qui ne sera définitivement vaincu qu'à la fin du monde. Mais confondre l'œuvre magnifique de la civilisation moderne avec le génie du mal, n'est-ce pas abuser du paradoxe? Il est de mode aujourd'hui, parmi les défenseurs de la religion, d'idéaliser le passé au détriment du présent. Evêques et poëtes nous fatiguent de leur plainte monotone : Le passé, c'est la poésie, le dévouement, la foi, la vision lumineuse du paradis, le bonheur. Ils font du triste moyen âge je ne sais quelle Salente chrétienne dont le souvenir leur arrache des larmes. Ah ! de grâce, laissez ces lamentations banales ; laissez aussi ces mots ridicules d'orgueil, de passion, de révolte, qui n'accusent que votre douleur et l'impuissance où vous êtes de comprendre votre siècle. Pour moi, je l'avoue, je suis de mon temps, j'aime l'époque où je vis, le peuple qui m'entoure ; je préfère aux antiques fondrières la ligne droite et sèche, le rail du chemin de fer, une abomination ! J'aime la liberté, la science, l'adoucissement des mœurs publiques, les belles et nobles inventions, la vie plus facile du pauvre. L'homme barbare tel que vous le rêvez est mille fois plus dominé par la matière, plus misérable et plus éloigné de Dieu que nos pauvres civilisés. Le progrès matériel qui vous épouvante, ô gens de petite foi ! est d'ordre divin ; il prépare la grande mission chrétienne par le rapprochement des peuples. C'est pourquoi, avant de maudire l'homme agrandi et émancipé, il vaudrait peut-être la peine de se demander si les institutions auxquelles on le convie ont en-

core quelque vertu, et si la religion qu'on lui prêche est digne qu'il se soumette à elle. Vous demandez un retour à un ordre de choses impossible, condamné non par l'esprit de licence et de révolte, mais par la conscience publique; vous vous roidissez contre les meilleures et les plus saintes aspirations du siècle; vous appelez mal ce qui est bien, et bien ce qui est mal. Vous confondez le christianisme avec je ne sais quel fantôme de théocratie et quelle exaltation du prêtre au-dessus de l'humanité. Voilà votre erreur et votre faiblesse. Le rôle du prêtre est bien fini; il y a un idéal plus haut que le sien : c'est celui du chrétien, du simple père de famille, sacrificateur et roi, parce qu'il appartient à Jésus et qu'il est né de nouveau. Il y a aussi une charité plus sainte que celle de l'abbé Courbezon : c'est celle qui retire des ténèbres les peuples misérables, et qui les délivre de leur servitude en leur annonçant l'Evangile éternel de Dieu. — Mais, pour tomber d'accord avec M. Fabre, il suffit peut-être de dégager sa pensée de ses étroitesses; alors cette pensée, réduite à sa plus simple et plus noble expression est grande et vraie pour tous les temps : la puissance de l'Evangile réside dans le sacrifice, le renoncement et l'amour; et si, dans ce siècle, le monde paraît hostile au christianisme, la faute en est à nous qui ne savons ni aimer ni bénir.

III.

M. Octave Feuillet poursuit la croisade qu'il a depuis longtemps entreprise en faveur de la famille, de la religion et des grands principes sur lesquels repose la société. Il s'en va, comme un preux chevalier, redressant les torts, moralisant sur son chemin, et tout en flagellant l'ineptie et la sottise des plates dévotions, il jette son petit mot de dédain au protestantisme. M. Feuillet s'est consacré définitivement à la représentation des mœurs du grand monde, et semble s'être donné la tâche assez ingrate de le ramener à la pratique des devoirs religieux. Rien n'est plus louable; mais le malheur de tout ceci, c'est que son beau talent s'alanguit dans la reproduction des mêmes scènes et des mêmes caractères. Ses couleurs sont fixées, ses traits sont attendus, le charme du nouveau a disparu, la veine semble être épuisée. L'ennui perce et gagne le lecteur. Cette teinte uniforme de politesse mondaine et de beau langage assez prétentieux fatigue à l'excès. Ah! que nous sommes loin de la grâce et de la passion de ses premiers récits!

Si j'éprouve quelque embarras à porter un jugement sur l'*His-*

toire de Sibylle, son œuvre la plus récente et en même temps la mieux accueillie, la plus fêtée, c'est que j'en pense à la fois beaucoup de mal et beaucoup de bien. Les qualités éminentes de M. Feuillet s'y retrouvent : connaissance approfondie du cœur humain, grand art dans la conduite et le développement des caractères, sagesse et modération ; mais aussi ses défauts déjà signalés s'y étalent dans leur plein épanouissement. Il semble que l'exécution ait trahi la volonté. Dans son ensemble, cet ouvrage est froid. Peut-être affiche-t-il trop ostensiblement des prétentions morales et religieuses? J'aime le sermon et ne m'y endors point; j'aime la morale dans l'art, et la crois indispensable à toute œuvre sérieuse; mais il ne faut pas qu'elle envahisse tout et vous saisisse pour ainsi dire brutalement. Il ne faut pas que le lecteur soupçonne un autre but que celui de lui plaire et de le charmer, et que, derrière les personnages mis en scène, il entrevoie un argument théologique armé de toutes pièces; car alors il se défend, résiste, argumente à son tour, s'il ne laisse le livre, fatigué, mécontent. Puis, il m'est impossible de me faire à ce mélange continuel des choses sacrées et des choses profanes, à cette langue où les termes de la dévotion heurtent ceux de la mondanité. Cela froisse toutes les délicatesses intérieures. Comment, par exemple, lire sans irritation cette scène singulière où Sibylle et Raoul, dans une église, au pied des autels, exhalent leur passion, leur colère, leur amour, se blessent, se réconcilient, le tout finissant par une prière? Rien n'y trouve son compte : ni l'art, ni le sentiment religieux, ni les convenances morales.

Ces réserves faites, je n'ai garde de méconnaître la haute importance du but que poursuit M. Feuillet, la grandeur des questions qu'il soulève et la source très élevée à laquelle il puise ses inspirations. L'*Histoire de Sibylle* enseigne à une société traversée de toutes parts par un souffle de matérialisme, la forte vie du devoir et la sainteté du mariage. C'est une biographie complète, du berceau à la tombe; le livre s'ouvre avec les cloches du baptême et finit à la mort de l'héroïne. Sibylle est une sorte de jeune fille idéale, miroir de toutes les vertus qui siéent à une enfant de bonne maison : ses défauts même sont adorables; elle enchante et séduit tous ceux qui l'approchent. Ses grands-parents, deux nobles et excellents vieillards, en raffolent; l'abbé Renaud, un bon prêtre chargé de son instruction religieuse, y perd sa théologie, désespérant de comprendre son génie singulier. L'Irlandaise miss O'Neil, son institutrice, l'entrevoit à peine, qu'elle s'écrie dans un accès d'enthousiasme : « C'est un archange, je l'adore! » M. Feuillet lui-même, épris de sa création, accumule pour la dé-

peindre les hyperboles louangeuses. Moins parfaite, elle intéresserait davantage.

Elevée par des mains à la fois pieuses et fermes, Sibylle s'est développée dans la saine atmosphère de la famille. L'idée de Dieu a présidé à son éducation, et, de bonne heure, a dominé sa vie. Elle avait, dès sa plus tendre enfance, l'enthousiasme, la passion des choses idéales, et elle apportait dans la recherche de la vérité aussi bien que dans celle du bonheur un rêve de perfection qui l'exposait à beaucoup de mécomptes. Quand vint l'époque à laquelle elle devait, selon la coutume, faire sa première communion, elle refusa net, et se mit en pleine insurrection contre l'Eglise et ses vieux parents consternés. La pieuse enfant s'était fait une image idéale du prêtre avec laquelle contrastait étrangement le laisser aller et la bonhomie du digne abbé Renaud. Blessée au fond de son cœur par les inconvenances d'une détestable dévote, Madame de Beaumesnil, elle avait douté que la foi qu'on lui enseignait fût la vraie. — Toutes ces scènes d'enfance ne manquent ni de vérité ni de grâce, ni de sérieux. Je prendrai la liberté d'en transcrire une.

« Le soir, comme Sibylle venait de se mettre au lit, Madame de Beaumesnil, en l'embrassant, découvrit dans les plis de sa chemisette une petite médaille d'argent que l'enfant tenait de sa grand'mère.

« — Qu'avez-vous là, ma chère fille?

« Elle examina la médaille.

« — Otez cela, reprit-elle; je veux vous donner quelque chose de mieux.

« Elle ouvrit une armoire et en tira une boîte remplie de médailles. Madame de Beaumesnil avait des médailles de toutes sortes : elle en avait de bonnes, elle en avait de meilleures, elle en avait d'excellentes. Ce fut une de ces dernières qu'elle suspendit au cou de Sibylle en lui en expliquant les vertus particulières.

« — Mais je voudrais garder la mienne avec la vôtre, dit Sibylle.

« — Vous le pouvez, mon enfant; seulement ne vous étonnez pas si la vôtre devient en peu de jours terne comme du plomb.

« — Et pourquoi, Madame?

« — C'est un miracle qui arrive souvent, dit Madame de Beaumesnil, quand une médaille est jalouse de sa sœur.

« — Comment! de sa sœur! De quelle sœur? s'écria l'enfant avec une sorte d'effroi; mais il n'y a qu'une sainte Vierge, Madame!

« Madame de Beaumesnil y réfléchit un instant.

« — Sans doute, reprit-elle en hésitant, assurément;... mais cela ne fait rien! Voyons, tâchez de dormir, Mademoiselle, au lieu de bavarder à tort et à travers comme une pie borgne. »

Comment Sibylle fut-elle ramenée au giron de l'Eglise? — Rien de plus simple. Un jour, le prêtre qu'elle méprisait se révéla à elle par un grand acte de courage, en s'exposant à une mort imminente pour sauver de pauvres naufragés; et dès lors elle comprit, selon la remarque de M. Feuillet, que le vrai Dieu et la vraie foi pouvaient seuls inspirer ces grands dévouements. La conversion de Miss O'Neil, une protestante très rigide, ne fut pas plus difficile à obtenir. L'abbé Renaud lui démontra catégoriquement qu'au seizième siècle, le désordre qui affligeait l'Eglise n'était qu'à la surface; que la Réforme fut l'œuvre de l'impatience, de l'orgueil, des passions humaines; et la bonne institutrice, subitement éclairée, abjura ses erreurs et son hérésie. Tout cela n'est pas sérieux.

La première partie de cette *Histoire* n'est qu'une suite de récits édifiants, dont l'intérêt serait plus vif, s'ils nous révélaient mieux le développement moral et religieux de Sibylle. Sur ces matières « délicates, » M. Feuillet apporte malheureusement « la réserve respectueuse » qu'elles commandent. Tout ce que nous savons, c'est que Sibylle, avec les années, devint une chrétienne accomplie; qu'elle exerçait autour d'elle la douce fascination de la foi unie à une grande tendresse de cœur; qu'elle transforma le curé, spiritualisa la paroisse, et qu'elle eut à un haut degré « la seule idolâtrie permise à une chrétienne, l'idolâtrie de Christ. »

Je ne me permettrai ici qu'une seule réflexion, dont l'importance n'échappera à personne : ce roman qui, dans son ensemble, est un plaidoyer en faveur de la religion, n'évoque jamais un sentiment religieux. Il enseigne, à chaque page, que la religion est nécessaire à l'honneur et à la dignité des familles; mais il ne communique point les saintes émotions de la foi. Cela vient, sans doute, de ce que la religion n'y est pas prise à cette hauteur où, libre, personnelle, sereine, elle s'élève au-dessus des intérêts secondaires et se montre dans sa force et sa vérité. Elle y apparaît plutôt comme une économie supérieure, indispensable au bonheur de l'individu et au maintien de la société, comme une soumission à un ordre respectable et nécessaire. Elle se confond avec l'Eglise établie; de là il s'en exhale je ne sais quel parfum déplaisant d'encens et de sacristie.

Pendant que Sibylle est tout entière à ses réformes et à sa chère église de Férias, ses grands-parents maternels songent à l'établir et la réclament à Paris. Arrachée de ce petit monde dont elle est le centre et la vie, Sibylle se voit, sans transition,

transportée au milieu des élégances et des frivolités parisiennes. Ici l'idylle est finie, la scène change et s'agrandit. M. Feuillet retrouve son monde d'autrefois, et fait défiler devant nous toutes les misères splendides, toutes les frivolités et tous les vices qu'il sait à la fois si bien peindre et si bien châtier : la jeunesse, flétrie dans la fleur ; la science, matérialiste et athée ; la vieillesse, ennuyée et libertine ; le foyer de la famille, désert ; le divorce, sous le voile du mariage ; partout, la marque d'une vie sans Dieu et sans espérance. Les portraits du comte et de la comtesse de Vergnes, de Clotilde et de Gondran, révèlent la main d'un maître et d'un profond moraliste.

Sibylle fut douloureusement frappée de tout ce qu'elle apprit au triste foyer de son grand-père. Elle eut horreur du mariage tel qu'elle le voyait sous ses yeux, et prit la résolution de ne jamais contracter une de ces unions « dont la conséquence fatale paraissait être, au bout d'une période de temps plus ou moins longue, une sorte de gêne réciproque, de séparation amiable et de divorce moral. » Elle se promit donc de n'épouser qu'un homme qui partageât sa foi. Mais, hélas ! le cœur s'éprend et ne raisonne pas ; il se donne, quitte à pleurer ensuite. Elle aima donc, et il se trouva que celui auquel elle était attachée par toutes les puissances de son âme, le comte Raoul de Chalys, était un incrédule et un athée. Sibylle, ne pouvant convertir Raoul à son Dieu et à sa religion, sacrifia son amour et s'en alla mourir auprès des deux bons vieillards qui l'avaient élevée.

Tout l'intérêt du roman est ici, dans cette lutte douloureuse d'un cœur épris et d'une âme croyante ; mais cet intérêt est grand et dramatique, parce qu'il met en jeu les passions les plus vraies et les plus nobles. C'est pour la première fois, si je ne me trompe, que la question du mariage chrétien est posée, dans notre littérature moderne, et résolue dans le sens d'une conviction sérieuse et décidée.

« Telle que le ciel m'a faite, dit Sibylle, s'il y a une pensée pour moi insupportable, c'est celle de tomber dans une de ces unions qui naissent du caprice d'un jour, — et qui ne lui survivent pas... Et ce n'est pas seulement ma fierté, Raoul, qui se révolte à cette pensée,... c'est mon cœur,... mon cœur, dont la tendresse vous est inconnue ! L'amour que j'aurais eu à vous offrir, je le sentais infini ; je le sentais éternel ! et j'aurais voulu que le vôtre fût égal ! — Ah ! vous m'aimez, je le sais,... et vous êtes un homme sincère et loyal ;... mais ne savez-vous pas vous-même ce que deviennent en ce monde les sentiments les plus ardents et les plus vrais quand ils ne s'appuient pas sur Dieu,... quand ils ne se purifient pas,... quand ils ne s'éter-

nisent pas en lui? Ne comprenez-vous pas, dites-le-moi, tout ce que doit ajouter de force et de constance à l'affection de deux cœurs l'espérance commune d'un avenir sans fin?... Eh bien, cette espérance, vous ne l'avez pas! ce lien impérissable nous eût manqué. Vous aimez ma jeunesse, qui demain ne sera plus;... mais ce qui sera toujours, mon âme, — comment l'aimerez-vous? Vous n'y croyez pas!... Un jour j'aurais aimé seule! j'en étais persuadée; hélas! je le suis toujours; et plutôt que d'affronter cette horrible douleur, j'ai voué ma vie à la solitude, à l'abandon, aux regrets, préférant briser mon cœur de ma main, que de le sentir brisé par la vôtre. »

Voilà de belles paroles, et j'ajoute : des paroles nouvelles dans ce temps et dans ce pays où le mariage, livré aux plus misérables calculs d'argent et d'ambition, ou abandonné au hasard du caprice et de la légèreté, a tant perdu de sa sainteté et de son honneur. — On a, je crois, reproché à M. Feuillet d'avoir soutenu une doctrine exagérée, impraticable; je le reprendrais, au contraire, d'avoir fléchi, en ce sens qu'ayant doté Sibylle d'un caractère absolu qui heurte les obstacles et se brise à l'impossible, on pourrait, à la rigueur, mettre sa vaillante détermination sur le compte d'un enthousiasme maladif. — Non, en refusant de contracter une union qui ne fût pas sanctifiée par la foi, Sibylle n'a pas sacrifié les élans de son cœur à quelque misérable scrupule; mais elle a obéi au plus légitime, au plus strict des devoirs: elle a tout simplement sauvé sa dignité et son bonheur. Cette doctrine n'est pas excessive; elle ne nous paraît telle qu'à cause du profond ébranlement qui s'est fait dans toutes nos croyances. L'Evangile a fait du mariage un état divin, riche en bénédictions. Dieu y a mis des trésors de félicité et de saintes épreuves. Saint Paul, voulant marquer par un trait profond la dignité de cet état, compare l'union conjugale à l'union spirituelle de Christ avec son Eglise. Le mariage n'est pas l'accord de deux êtres qui confondent ici-bas leurs joies et leurs douleurs, c'est l'union de deux âmes qui ensemble s'élèvent vers le ciel; c'est le temple saint où naissent des créatures immortelles; c'est la vraie pépinière et le foyer de l'Eglise. S'il cesse d'être cela, il n'est plus alors qu'un établissement fragile livré à toutes les profanations comme à toutes les douleurs.

Félix Kuhn.

PHILOSOPHIE

—

LA THÉODICÉE DE LEIBNIZ

THÈSE SOUTENUE PAR M. FRANÇOIS BONIFAS, BACHELIER EN THÉOLOGIE, DEVANT LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS, LE 25 JUILLET 1863.

LE LIVRE ET LA SOUTENANCE.

La thèse française de M. Bonifas est un ouvrage neuf sur un sujet qui pourrait paraître épuisé tant il a préoccupé les philosophes et les critiques ! On admire tout ce que l'auteur a su mettre de profondeur et de délicatesse dans son analyse, de vigueur et de modération dans sa critique, d'entraînement et de clarté dans ses raisonnements. Le style est à la hauteur de la pensée. C'est un beau langage plein d'éclat, d'abondance, d'harmonie, avec un caractère oratoire qui sent le dix-septième siècle. M. Leclerc l'a déclaré « *excellent* ; » dans une telle bouche on sait ce que vaut un tel mot. La conviction, la sincérité, la candeur répandues dans ces belles pages révèlent non pas un *auteur*, mais une âme qui inspire l'affection, parce qu'elle est aimante, et le respect, parce qu'elle prend tout au sérieux. Aussi, comprenons-nous que M. Saisset ait pu décerner à M. Bonifas cet éloge caractéristique : « Alexandre Vinet, l'un des moralistes les plus profonds de notre époque, verrait en vous l'un de ses meilleurs disciples... »

L'étude sur la Théodicée s'ouvre par une belle exposition de la métaphysique de Leibniz, dont le système repose tout entier sur la fameuse théorie des *monades*, substances individuelles, simples, actives, multiples, spirituelles, douées d'une activité tout interne, se limitant mutuellement, et formant par leur connexion ou plutôt par leur résistance ce phénomène de solidité continue que nous appelons la matière. — Matière peu réelle et peu compréhensible, dira-t-on ! — Nous l'avouons sans peine, nous qui n'oserions plus faire un pas si nous allions nous figurer que nos jambes sont tout simplement deux phénomènes taillés dans la résistance des monades spirituelles. Mais les penseurs n'y regardent pas de si près ! Quoi qu'il en soit, Dieu est la *monade* absolue, infinie, éternelle, qui a produit toutes les autres — (comment ? c'est le point en litige). — Par ces principes, Leibniz explique Dieu, le monde et leurs rapports, l'âme, le

corps et leur relation. Il croit avoir atteint son but qui est d'éviter l'excès où avait abouti la doctrine de Descartes. On sait que Spinoza ne fut qu'un cartésien, rigoureusement logique, qui, adoptant la définition de la substance donnée par l'auteur des *Méditations*, ne reconnut plus qu'une substance unique, douée de deux attributs, l'*étendue* et la *pensée;* ce qui était anéantir la réalité propre et l'existence distincte de l'esprit et de la matière pour en faire des modes et comme des manifestations nécessaires et éternelles de la vie de Dieu. Voilà ce que Leibniz voulut éviter en faisant entrer l'idée d'activité dans la notion géométrique et inerte de la substance, point de départ de Spinoza. A-t-il réussi ? M. Bonifas prétend que Leibniz est devenu, malgré lui, le complice du panthéisme de Spinoza, dont il s'était fait l'adversaire.

La seconde partie de cette étude a pour objet l'analyse critique de la *Théodicée*. C'est sans contredit la partie la plus originale de ce remarquable travail. Jusqu'ici on avait considéré généralement la Théodicée comme une heureuse inconséquence dans le système de Leibniz. M. Bonifas a montré d'une manière irréfutable, selon nous, « qu'elle s'accorde [1] avec la théorie des monades qu'elle complète et qu'elle achève ; qu'elle n'est pas, comme on l'a prétendu, une décoration inutile et mensongère jetée après coup sur l'édifice élevé par Leibniz; c'est une pierre vive de l'édifice lui-même, dont elle forme le couronnement. » « Il semble [2], en effet, au premier abord, que de graves et profondes oppositions éclatent entre la Théodicée et la monadologie, mais toutes [3] les divergences de détail viennent se perdre dans une grande et profonde unité. Ce sont partout les mêmes principes conduisant aux mêmes résultats; c'est partout la loi du progrès et de l'harmonie, mais d'une *harmonie nécessaire et d'un progrès infaillible*. La nécessité règne de la base au faîte de l'édifice... Le monde a droit à l'existence en vertu d'une nécessité métaphysique et absolue. »

Ceci prouvé, M. Bonifas entre dans l'examen critique de la Théodicée, armé des principes métaphysiques de l'auteur. Il démontre avec évidence que la doctrine de Leibniz renferme des germes de panthéisme, et que ce grand philosophe était obligé de *dénaturer la liberté morale* pour la faire rentrer dans son système où tout est prédéterminé par une harmonie universelle, et de diminuer le mal pour l'expliquer. Cette atténuation complaisante et systématique du mal réel n'est rien auprès de la contradiction évidente signalée par M. Bonifas. Leibniz explique le *mal moral* en partie par l'imperfection de la créature, en partie par la liberté. Mais comme il n'a pas le droit de parler de liberté, Leibniz détruit visiblement le *mal* en croyant l'expliquer, ou plutôt il le transporte en Dieu. Il a beau dire que Dieu a vu de toute éternité l'homme péchant librement. Une question redoutable subsiste : « Pourquoi sa volonté est-elle inter-

[1] P. 130. [2] P. 117. [3] P. 130.

venue pour donner l'existence à cet homme pécheur ? » — « Si l'origine[1] du mal ne se trouve pas dans la liberté de la créature, où pourrions-nous la chercher ailleurs qu'en Dieu ? Il ne saurait y avoir d'autre alternative possible pour ceux qui ne voient pas dans la matière une puissance éternelle et indépendante qui serait le principe du mal. » — « Cependant[2], Leibniz veut échapper à la logique, et pour expliquer l'origine du mal, il a recours à la théorie célèbre de la préexistence des mondes dans l'entendement divin. L'intelligence divine est la région idéale des possibles : c'est là que se trouvent représentées les idées ou les essences de toutes choses ; chaque être y occupe sa place avec sa nature individuelle, c'est-à-dire avec le germe de tout son développement et la série entière de ses actions futures. Ces virtualités idéales se combinent entre elles selon les lois infaillibles de leur convenance et de leur disconvenance : ainsi se forment des séries diverses, parmi lesquelles Dieu choisit la meilleure pour la réaliser. » — Telle est la célèbre théorie du meilleur des mondes possibles ridiculisée dans un roman de Voltaire trop connu. — « Nous reconnaissons ici, continue M. Bonifas, cette théorie du prédéterminisme individuel que nous avons signalée plus haut ; chaque monade est préexistante en Dieu ; chaque individu existe éternellement dans l'entendement divin, et il y possède déjà tous les caractères qui en font un être intelligent et libre, heureux ou malheureux, innocent ou criminel. C'est donc l'entendement divin avec les notions qu'il renferme qui est la véritable essence du mal. » Les possibilités sont éternelles et indépendantes de la volonté divine qui n'intervient que pour leur donner l'existence. « Dieu[3] ne veut pas le mal ; le bien ou plutôt le meilleur, est seul l'objet de sa volonté. Le mal lui est imposé en quelque sorte du dehors par les vérités éternelles, objet de l'entendement divin mais dont Dieu n'est pas l'auteur ; le mal existe de tout temps dans la région des possibles, et Dieu ne peut s'abstenir de le réaliser parce qu'il est lié au meilleur univers. » — « N'est-ce pas Dieu en définitive qui est l'auteur du mal, puisque c'est son intelligence qui le conçoit et sa volonté qui le réalise ? » — A travers des hésitations, des retours, des oscillations de toutes sortes, « Leibniz[4] est entraîné jusqu'à cette périlleuse doctrine d'un univers éternel et nécessaire, qui se retrouve sous toutes les formes du panthéisme... Dieu, principe de l'harmonie universelle qu'il conçoit et réalise éternellement, » voilà la grande unité du système de Leibniz. — « L'évolution de la pensée divine, voilà le monde idéal des possibles ; l'activité divine donnant l'être à cette pensée, voilà le monde actuel et vivant. Mais l'évolution de la pensée divine, et la réalisation de l'harmonie idéale par un acte de la volonté de Dieu, s'accomplissent par une loi infaillible et nécessaire... ; et comme les vérités éternelles et leur nécessité métaphysique sont Dieu même, c'est par une nécessité intérieure de sa

[1] P. 169. [2] P. 170. [3] P. 174. [4] P. 177.

propre nature que Dieu est créateur. Ainsi la liberté divine est anéantie comme la liberté humaine. »

Après avoir montré comment Leibniz incline au panthéisme, M. Bonifas substitue à l'optimisme de la Théodicée l'optimisme chrétien, seul capable, selon lui et selon nous, de résoudre les contradictions apparentes qui tourmentent la pensée humaine quand elle jette tour à tour ses regards inquiets sur elle-même, sur le monde et sur Dieu.

Dieu est l'Etre absolument libre ; on ne peut donc savoir s'il créera ou s'il ne créera point. « Un acte absolument libre se constate comme un fait, mais ne saurait se déduire logiquement comme une conséquence de son principe. » — « Mais Dieu a créé ; cela est certain, puisque le monde existe. Il a donc créé par un acte libre, et cet acte est un acte d'amour. » — « L'auteur met le doigt sur la plaie philosophique de tous les temps et surtout du nôtre quand il se demande pourquoi, après avoir proclamé la création un acte libre de l'amour de Dieu, « on s'est[1] laissé entraîner à y voir une manifestation éternelle et nécessaire de la vie divine, et l'on a fait glisser ainsi le spiritualisme sur la pente du panthéisme ! » — « C'est que le Dieu de Leibniz et de son école n'est lui-même qu'une unité vide, abstraite et stérile, un être immobile et inerte, qui a besoin de produire l'univers pour devenir actif et vivant. »

M. Bonifas conclut que le seul moyen d'éviter la tendance panthéistique est d'adopter l'idée de Dieu telle qu'elle est donnée par la révélation chrétienne : « Il n'y a[2], dit-il, de Dieu vraiment personnel et vivant, capable de se suffire pleinement à lui-même, et produisant le monde par un acte souverain, que le Dieu à la fois un et complexe que nous révèlent les Ecritures. Seul, en effet, il n'a pas besoin pour être éternellement actif, d'être éternellement créateur, car il trouve en lui-même un éternel objet d'activité et d'amour, une société mystérieuse, un commerce ineffable et incessant qui porte le mouvement et la vie dans les profondeurs de son essence éternelle. C'est donc sur les principes de la théodicée chrétienne que s'appuie, en définitive, le grand principe d'une création libre, qui seul peut fonder l'optimisme véritable. » Dieu, souverainement libre, a fait l'homme libre comme lui, c'est-à-dire capable de faire ou d'enfreindre sa volonté. — Dès lors ce n'est pas le *mal*, « c'est la liberté qui entre comme un élément essentiel et primitif dans le plan divin. » — Cessez de vous indigner de la possibilité du mal, ou reniez votre liberté. La condition de la liberté est le pouvoir de se résoudre et d'opter entre deux partis opposés. Un être libre et impeccable, s'il n'est pas l'être absolu est un être de fantaisie. « Ainsi entendu, ce monde, malgré le mal qui le dégrade, est le meilleur. » Le mal, loin d'être éternel, a commencé ; il s'est réalisé à une date précise de l'histoire des temps reculés qui ont précédé l'apparition de notre race sur la terre, comme il a com-

[1] P. 185. [2] P. 185.

mencé sur notre globe par la chute du premier homme. Dieu est éternel et le mal est historique. Dieu est hors du temps et de l'espace, et le mal est dans le temps et dans l'espace. Dieu est l'être absolument libre et bon, il n'a pas conçu le mal, mais il a conçu la liberté; le mal est né de la liberté relative d'un être créé. La défense faite par Dieu à Adam, fut l'épreuve de la liberté. Le péché attira l'innocence de celui qui entretenait avec son Créateur des relations familières, et, d'un être impur, sortit, par l'effet de la solidarité qui unit tous les hommes, une race impure comme lui. La douleur apparut avec la mort; et l'homme arrosa la terre de ses larmes, de ses sueurs et de son sang. Mais Dieu qui crée par amour ne peut cesser d'aimer; pour satisfaire tout ensemble à sa sainteté et à sa miséricorde, il envoie parmi les hommes Jésus-Christ pour expier les péchés du monde; ce salut, on est libre de l'accepter ou de le refuser; l'indépendance morale de la créature humaine est respectée. « Le relèvement de l'humanité devient celui de chacun de ses membres, et Jésus-Christ affranchit les individus en accomplissant la restauration de l'espèce[1]. »

Telle est l'analyse imparfaite de la thèse de M. Bonifas. Elle a provoqué des objections nombreuses. Et il ne sera pas inutile de reproduire ici, dans ses points essentiels, la discussion qui constitue ce qu'on appelle la *soutenance*.

M. Saisset nie que le système de Leibniz ait rien de commun avec le panthéisme et combat successivement les trois preuves que M. Bonifas apporte à l'appui de son accusation. — La première est tirée du mot *fulgurations* que Leibniz emploie quelquefois pour désigner le rapport des monades à Dieu qui les produit. — Exemple du danger des métaphores, a dit M. Leclerc! — Paul-Louis Courier disait aussi : « Dieu nous sauve de la métaphore, » quand les jurés le condamnaient à la prison pour avoir mis du *poison* dans ses brochures. « Accuser un philosophe de panthéisme pour une métaphore! » dit M. Saisset, c'est bien dur! — Nous répondrons, comme M. Bonifas, qu'il y a métaphore et métaphore, qu'un philosophe doit savoir sa langue et mesurer ses termes à sa pensée, qu'en logique l'analogie est de rigueur, que Leibniz ne peut pas faire des métaphores comme M. Jourdain faisait de la prose, sans s'en douter, et enfin que tout le système justifie cette image qui n'a guère après tout que le tort d'exhaler un parfum panthéistique très compromettant. — M. Saisset voudrait encore faire du second argument une querelle de mots. Mais ici la question n'est pas douteuse, à moins de vouloir faire de Leibniz un homme qui calculerait avec des chiffres dont il ignore la valeur réelle. Voici comment raisonne M. Bonifas : « Dieu est appelé monade par Leibniz; or la monade a pour caractères essentiels d'agir toujours, de se développer en agissant, de n'agir que sur soi, etc., etc. Donc

[1] P. 207.

Dieu agit sans cesse et le monde est éternel; son activité est un développement des lois éternelles contenues dans son essence, et le monde est une forme nécessaire de la vie de Dieu. » — Cela paraît logique. M. Saisset ne veut pas qu'on puisse imposer à Dieu les conditions d'existence des monades créées. D'après lui, *monade* ne désigne, quand il s'applique à Dieu, que l'*unité absolue*, l'*Etre par excellence*, etc. etc. Il accuse encore ici le critique de littéralisme. — Eh! quoi, faut-il donc admettre que Leibniz ait pris dans deux sens opposés un terme aussi caractérisque, aussi étrange que celui de *monade* sans avertir le lecteur de ne pas confondre les monades qui sont des monades avec la monade qui n'a de monade que le nom? — De deux choses l'une : ou Leibniz a défini le terme équivoque, ou cet équivoque ne peut être levé que par l'étude attentive des principes métaphysiques de notre philosophe et des conséquences qu'ils renferment. M. Bonifas n'a pas eu de peine à faire voir que Dieu est la *monade* suprême dans la pensée de Leibniz. Un mot fait toute la différence : Dieu est monade *créatrice*. Mais il a été démontré que cette idée nouvelle et ce terme nouveau ne sont qu'une inconséquence dans le système de l'optimisme. Au surplus, Leibniz trahit sa pensée en mille endroits. « *Quum Deus calculat fit mundus.* Quand Dieu pense, il crée. » — Est-ce là le panthéisme, demande M. Saisset, qui ne veut voir là qu'une figure? — Oui, répond justement le critique, *parce que Dieu ne peut pas ne pas penser* et que la création est aussi *nécessaire que sa pensée*. — Enfin, l'honorable professeur a présenté sa plus formidable objection. D'après lui, l'optimisme de Leibniz, qu'on accuse de détruire la liberté divine, est conforme à la raison. Leibniz peut, sans incliner vers le spinozisme, dire que Dieu porte éternellement le monde dans sa pensée en tant que le monde est possible, parce que c'est le prix supérieur de ce monde qui fait que Dieu le préfère. Ou bien, conclut l'éminent professeur, Dieu peut faire que le meilleur ne soit pas le meilleur; ou bien la proposition de Leibniz n'est pas fataliste. — Cela est spécieux. M. Bonifas répond victorieusement, selon nous, que la différence entre l'optimisme de la Théodicée et l'optimisme chrétien consiste en un point essentiel. Pour Leibniz, tous les possibles contenus dans l'entendement divin tendent également à l'être; mais parmi eux, un seul peut être et doit être nécessairement réalisé. Ainsi, dans l'entendement divin, à côté et indépendamment de la volonté divine, Leibniz met une lutte entre des prétentions rivales dont une seule triomphera. Quant à la volonté divine, elle n'intervient que pour donner un brevet d'existence à ce qui avait une essence déterminée de toute éternité, sans pouvoir ni changer la nature des possibles antérieurs, ni préférer l'un à l'autre. En réalité, il se trouve par là n'y avoir qu'un seul possible, car que sont tous les autres possibles puisqu'ils ne peuvent jamais arriver à l'existence? Etre toujours possible, c'est la plus triste façon d'exister. Le possible réalisé étant unique et éternel, devient par là même une forme éternelle de la vie de Dieu. —

Dans l'optimisme chrétien, Dieu ne crée point en vertu d'une nécessité intérieure et logique, mais librement et par amour. Ce qu'on ne peut refuser à Dieu, sous peine de lui retirer sa liberté, c'est le pouvoir de ne pas créer s'il avait voulu. Voilà ce que Leibniz a méconnu. Voilà aussi ce qui fait tomber l'objection.

M. Paul Janet, lui, ne voit point que Leibniz ait eu tort de diminuer le mal pour l'expliquer. Il est nécessaire de ne pas être pessimiste dans la république de Dieu et de raisonner comme s'il n'y avait que des maux apparents jusqu'à ce qu'on ait découvert un mal réel. — Constatons en passant la singularité du procédé; car à quoi reconnaître un mal réel tant qu'on n'aura pas examiné l'ensemble des choses. Faudra-t-il dire avec Marphurin : « Dites, s'il vous plaît, qu'il vous semble qu'on vous a donné des coups de bâton? » Hélas! nous n'avons pas attendu pour découvrir le mal d'avoir découvert l'Amérique. Ce qui est certain, c'est que Leibniz s'est aveuglé sur des maux réels; il va même jusqu'à les faire disparaître, puisque la liberté même, source capitale du mal, se trouve n'être au fond que le *déterminisme*. — Dans l'optimisme chrétien, dit M. Bonifas, le seul mal, à proprement parler, est le *mal moral*. Otez la liberté et le terme de mal ne signifie rien. Si le mal métaphysique, c'est-à-dire le mal qui tient à l'imperfection naturelle d'une créature est un mal, il faut conclure que c'est un mal pour un être de ne pas être Dieu lui-même. — Une conséquence des mêmes principes, c'est que le mal n'est pour Leibnitz qu'une *privation*, un *moindre bien*. Nous n'aimons pas cette façon d'envisager le mal, parce qu'elle va jusqu'à ôter au bien lui-même son caractère absolu, à détruire l'obligation morale, à ôter à la conscience son langage impératif, au remords sa raison l'être, à Dieu et à l'homme leur libérté. — M. Paul Janet, dont l'opinion est considérable en ces matières, ne voit pas comme nous là-dessus. Il soutient contre M. Bonifas que le mal tient à l'imperfection, et que le mal moral n'est que la préférence d'un *moindre bien*. D'après M. Bonifas et dans l'optimisme chrétien le mal est l'opposition de la volonté libre et relative à la volonté libre et absolue. — M. Janet croit pouvoir ruiner ce principe en en tirant la conséquence de l'*égalité de toutes les fautes*. — En un sens elles sont égales, répond M. Bonifas, car sous la variété infinie des devoirs et des fautes apparaît l'unité du Dieu qui ordonne et qu'on offense. Elles sont encore égales en ce sens que toutes nous séparent de Dieu. Oserons-nous évaluer le crime au taux du dommage causé ou à la sainteté de Dieu?

M. Janet ne veut pas accorder non plus que *tout le mal*, la douleur des animaux par exemple, *vienne du péché de l'homme*. Il accuse M. Bonifas de vouloir racheter par la perfection d'une seule créature les imperfections de l'ensemble, comme Leibniz qui rachetait par la perfection de l'ensemble les imperfections de la créature. Il prétend que la science s'oppose à ce qu'on subordonne à la chute l'avénement de la

douleur, et dit qu'on retrouve des traces de souffrance dans les animaux (*antédiluviens*). — M. Bonifas ne prétend pas faire tomber tous les voiles qui cachent l'origine des choses. Mais est-il possible de méconnaître la loi de l'harmonie universelle qui relie tous les êtres et les rend jusqu'à un certain point solidaires. Il y a la solidarité du monde, comme il y a la solidarité de l'individu et la solidarité du genre humain. Où chercher le sommet de cette hiérarchie de la création, sinon dans la créature morale? C'est elle qui a troublé l'ordre général et introduit la discordance dans le concert universel des choses. L'harmonie de la terre était comme le cadre où brillait l'innocence d'Adam. Et notre terre faite pour l'humanité perdit ses priviléges le jour où l'humanité perdit ses titres à l'amour de son Dieu. Jésus-Christ, rédempteur des hommes, étend son influence rédemptrice à tout ce qui respire : « Toutes les créatures, dit saint Paul, attendent avec un ardent désir que les enfants de Dieu soient manifestés, etc., etc. » (Rom. VIII, 19.) Nous savons qu'on peut rire de ce qu'à la Sorbonne, on nommait l'autre jour, avec une fine pointe de raillerie, la rédemption des animaux. Mais de quoi ne peut-on pas rire? La question, d'ailleurs, n'est pas de savoir si les bêtes veulent ou ne veulent pas être rachetées, mais s'il y a ou non harmonie entre tous les êtres de la nature, si cette harmonie n'est pas troublée, et si l'élément libre et moral ne domine pas tous les autres éléments qui composent l'univers. Eh bien, nous le croyons, l'homme tombé est l'Atlas malheureux écrasé sous le poids de la création. La terre a été jetée sur le géant révolté. S'il gémit ou s'il tremble, la terre gémit et tremble avec lui. Quand il triomphera, la terre entière recouvrera sa beauté pour orner et célébrer son triomphe.

Voilà le tableau fidèle, quoique raccourci, de cette discussion à laquelle assistaient, pressés dans une salle trop étroite, de nombreux auditeurs.

Avons-nous besoin de le dire, tous les problèmes soulevés dans cette séance reviennent à un seul : le *problème de la création*. C'est le problème actuel par excellence, et suivant qu'on lui donne une solution ou une autre, on est amené de se faire de Dieu des notions opposées. Dans son livre *de l'Eglise et de la société chrétienne en* 1861, M. Guizot a écrit un chapitre intitulé : *les Deux Dieux*. En cherchant bien, nous en trouverions trois ou quatre, sans compter les demi-dieux. Quel est le vrai Dieu? Il n'y a qu'un seul Dieu, c'est le Dieu de l'Evangile. Seul il est le Dieu absolument libre, parce qu'il est le seul Dieu *vivant*. Un et complexe, il n'a point une existence abstraite, il n'a pas besoin de créer pour agir, il agit en lui-même, sur lui-même, il trouve en lui-même la personnalité et l'infinité, il peut se renfermer dans sa félicité suprême, et contempler éternellement sa gloire et ses perfections. — Hors de là, je ne trouve que le panthéisme, c'est-à-dire un système révoltant malgré sa poésie et le spiritualisme éclectique inconséquent jusque dans ses plus nobles affirmations.

Le panthéisme a le mérite d'être conséquent. Qu'il absorbe Dieu dans

le monde ou le monde en Dieu, il sacrifie tout à l'unité. Et cette unité, dont on voudrait faire l'explication universelle, devient un sphinx monstrueux assis sur des sables arides et tout prêt à engloutir l'homme avec la liberté et la conscience morale. C'est parce que le panthéisme, dans son évolution logique et rapide comme celle de son Dieu, aboutit à d'abominables conséquences, que tant de sectateurs en repoussent la désignation formelle. Les panthéistes de nos jours ont là-dessus des scrupules, et affectent une pruderie déplacée. Ils veulent bien la chose, mais le mot les effraye. Ils veulent bien que le monde soit nécessaire, que Dieu et le monde ne soient qu'un seul et même être vu de deux côtés différents, le côté logique et virtuel et le côté réel et physique; mais ils ne veulent pas sacrifier leur individualité; il leur répugne de devenir des *fulgurations*[1] d'une minute. En attendant, les principes posés se déroulent et dévorent la philosophie et quelquefois le philosophe. A vrai dire, ces métaphysiciens embarrassés et leurs disciples me font l'effet de quelqu'un qui serait au fond d'un puits et crierait à tue-tête qu'il ne veut pas y tomber.

L'éclectisme contemporain est spiritualiste. Il maintient la notion de création. Il s'attaque au panthéisme, lutte avec lui corps à corps et se donne la noble tâche, malgré les railleries de M. Taine, d'ériger la conscience morale en critère des philosophies. — Mais est-il bien sûr d'échapper lui-même à la tendance funeste dont il recherche, pour les détruire, les germes les plus cachés? Est-il bien sûr que son Dieu soit le vrai Dieu? — Il admet la création, et cet acte libre de son aveu, doit être conçu comme éternel, sous peine de n'être pas. — Voilà donc un Dieu *libre* de *créer*, à condition de ne pas créer sans doute, car dès qu'il crée, il est nécessaire qu'il ait créé de toute éternité. — Il admet un Dieu personnel, un Dieu qui a conscience de soi, un Dieu qui se suffit à lui-même, et si nous lui demandons des explications il nous répond que Dieu prend conscience de soi en se séparant de ce qui n'est pas lui. Puisque Dieu a nécessairement besoin du non-moi pour être personnel, s'il existait seul, comment aurait-il conscience de lui-même? — Il proclame la bonté de Dieu et il avoue ne pouvoir complétement « amnistier[2] la souffrance » et il a peine à retenir sa plainte sur ses lèvres « quand il se rappelle que Dieu pouvait augmenter nos lumières et nos forces et nos tendances vers le bien. » Autre contradiction. — Il proclame la Providence, et c'est une Providence qui n'intervient pas dans son œuvre; c'est un Dieu libre qui gouverne le monde par des lois nécessaires, insensible aux prières, enchaîné par ses lois comme par les forces de la nécessité, regardant

[1] Et pourtant M. Renan n'éprouve pas tous ces scrupules. — Dans sa *Brochure à mes collègues*, il paraît renoncer franchement à l'immortalité. Cet enfant de l'abîme ne fait une exception qu'en faveur de sa sœur dans cette préface, d'une si poétique inconséquence, qui orne la *Vie de Jésus-Christ*. — On voit de temps à autre paraître un arc-en-ciel dans les nuages philosophiques de M. Renan.

[2] M. Jules Simon, *Religion naturelle*.

l'homme souffrir sans pouvoir répondre par une paternelle parole au besoin infini de consolation qu'il a mis dans son cœur. — Et c'est ce même spiritualisme qui donne dans la religion naturelle une place à la prière sans doute pour rendre grâce à Dieu d'avoir fait le monde qu'il pouvait faire meilleur ou qu'il ne pouvait faire autrement. — Il paraît reconnaître la réalité du mal, et, si l'on y regarde de près, il fait du mal la suite nécessaire de l'imperfection et la condition du progrès. — Il ne promet à l'homme d'autre rédemption dans la vie présente que celle qui s'opère par les seules forces de l'individu en vertu des lois générales de la Providence, — et il nous montre le juste opprimé, ne trouvant un refuge contre les souffrances et les persécutions des hommes que dans l'espérance de l'immortalité. Doctrine pleine de nobles inconséquences qui la sauvent seules de l'écueil contre lequel la ferait heurter la logique. Doctrine pâle comparée à l'optimisme chrétien. Un Dieu libre, personnel et vivant; un Dieu qui trouve l'aliment éternel de sa vie dans une mystérieuse complexité; — créateur par amour pour ses créatures qu'il fait libres comme lui, tout en leur proposant pour règle suprême et gage unique de bonheur l'observation de sa volonté suprême; l'homme innocent appelé à faire acte de liberté, c'est-à-dire à devenir saint ou pécheur, à créer en lui l'*être moral;* Adam choisissant le mal, puni par la douleur et entraînant sa race dans sa déchéance; les créatures inanimées elles-mêmes connaissant la souffrance; — le second Adam, Jésus-Christ, réparant par une expiation sanglante les tragiques effets du péché et l'homme pouvant être sauvé par la foi, c'est-à-dire par la libre acceptation de la grâce qui lui est offerte; un rétablissement promis à toutes les créatures comme suite du rétablissement de l'être moral, voilà l'optimisme de la révélation. Dans ce système, Dieu se suffit réellement à lui-même; — la création échappe aux lois nécessaires de l'entendement divin et ne peut être qu'un acte surnaturel qui explique le surnaturel de la rédemption et fait tomber, en quelque manière, l'objection du miracle devant le miracle de l'origine du monde. Le *mal* prend un caractère positif et ne peut être renvoyé au Créateur qu'avec l'accusation d'avoir mis en nous son image, savoir, la liberté. La personne humaine grandit puisqu'elle apparaît au centre de la création terrestre qui peut souffrir de sa douleur et jouir de sa sainteté. La Providence peut révoquer les lois qu'elle a établies. La prière s'élève vers le ciel où règne un Dieu capable de l'entendre et de l'exaucer. Voilà la haute philosophie que révèle le christianisme. Eh! ne vaut-il pas mieux, puisque après tout il n'y a qu'une vérité, incliner la raison devant la révélation, sans s'interdire les recherches, que de la laisser flotter des ténèbres sacriléges du panthéisme aux lueurs incertaines d'un éclectisme que les nobles intentions et le talent distingué de ses partisans n'empêchent pas d'être un procès toujours débattu et toujours pendant, une position équivoque entre la contradiction et le panthéisme?

F. Peyre.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

—

Les Œuvres chrétiennes, *Conférences prêchées à Genève*, par *Franck Coulin*, pasteur de l'Eglise de Genève. Seconde édition. Paris, chez Cherbuliez.

Voici un beau et bon livre qui a été une action puissante avant d'être une œuvre distinguée de littérature chrétienne. On y retrouve constamment l'orateur évangélique; la parole est toute chaude et vivante dans ces pages excellentes. Clarté d'exposition, largeur de développements, vivacité du mouvement, toutes ces qualités essentiellement oratoires brillent en première ligne dans les discours de M. Coulin. On l'entend plutôt qu'on ne le lit, et c'est un grand mérite à nos yeux. Qu'on ne s'y trompe pas : rien ne ressemble moins à une improvisation négligée que de telles conférences. On sent de suite que l'orateur est plein de respect et pour les hautes vérités dont il est l'organe, et pour l'auditoire auquel il doit les présenter. De là ce soin de la forme, ces efforts soutenus pour donner à la pensée une expression saisissante, toutes les traces d'un travail sérieux qui ne se trahit que par la belle ordonnance et la richesse de l'exposition. M. Coulin représente avec distinction l'école oratoire de Genève : il en a l'abondance, l'éclat, le tour classique. Le sujet est plutôt développé que creusé; tout est pris au point de vue d'une grande assemblée. L'auteur se prive des finesses du moraliste et de la systématisation vigoureuse du philosophe chrétien. Il ne songe qu'à la foule qui est au pied de sa chaire et qui ne peut être atteinte que par ce qui est immédiatement frappant. Il peint à fresque, mais ses larges coups de pinceau laissent une image distincte dans l'esprit. Le seul reproche que nous lui ferons est de ne pas toujours s'arrêter à temps dans ses développements; on en prévoit trop les orbes futurs quand il les a commencés. Sans rien retrancher de sa popularité si précieuse, il pourrait serrer un peu le tissu et gagner en énergie par la concision.

Ce que nous ne saurions trop approuver, c'est l'inspiration générale de ces belles conférences. Elles sont animées de l'esprit le plus pur du christianisme et elles insistent sur ses applications les plus opportunes au sein de notre génération. On a souvent accusé de stérilité le grand

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le Bulletin se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis et C^e^, rue de Rivoli, 174.

principe du christianisme évangélique mis en lumière par la Réforme, et l'on a repris à satiété la thèse des pharisiens contre la justification par la foi. Adolphe Monod réfutait ce sophisme par ce mot éloquent : « Arbre de vie, secoue tes fruits sur nos têtes ingrates! » Il montrait tout ce que la doctrine du salut gratuit a produit de charité et d'héroïsme dans le cours des temps. Vinet a travaillé efficacement à la dégager de tout malentendu, et a fait saisir le lien intime qui rattache l'œuvre extérieure à ce qu'il a si bien nommé l'œuvre intérieure, car la foi justifiante, selon une de ses images favorites, renferme en elle la sainteté comme le gland contient le chêne. M. Coulin pousse énergiquement à la démonstration pratique de ces importantes vérités. Sans rien retrancher à la netteté vigoureuse de ses affirmations chrétiennes, à l'importance des doctrines vitales sans lesquelles la croyance s'évapore et devient aussi impuissante qu'insaisissable, il combat de toutes ses forces cette orthodoxie morte et raisonneuse qui n'est qu'une froide et pâle idée, et il rappelle avec énergie à l'Eglise contemporaine la grandeur de sa mission. Il la met en présence de la croix de Jésus, et il lui rappelle qu'à la sainte folie de la charité divine qui s'immole pour nous doit correspondre la folie de nos sacrifices pour Dieu et pour nos frères, qu'un amour brûlant pour tout ce qui souffre et périt autour de nous est la seule réponse digne de l'amour immense qui nous a rachetés. Il nous entraîne sur les pas du Christ à la recherche de tout ce qui est perdu, et sur ses pas aussi nous conduit jusqu'au séjour bienheureux où l'amour sera la meilleure récompense de l'amour. Il nous montre ainsi le principe, le but et le salaire de la charité chrétienne, sans oublier ses applications nombreuses. L'orateur est net et précis, et met hardiment la main sur les plaies de notre égoïsme et de notre lâcheté. Nul ne le lira sans cette sainte tristesse, qui est le meilleur fruit d'une parole sérieuse. Nous ne sommes pas étonné d'apprendre que ces conférences ont imprimé un nouvel élan à la charité et au zèle dans la ville où elles ont été prononcées. Aussi leur souhaitons-nous un cercle étendu de lecteurs. Nous avons tous besoin, dans cette grande crise de l'Eglise, d'entendre ce clairon de guerre aux sons si distincts qui dresse vivement nos mains à la bataille. E. DE P.

LES VIEILLARDS. — DEVOIRS ENVERS LES VIEILLARDS. — DEVOIRS DES VIEILLARDS. — Deux sermons par *G. de Félice*, précédés d'une notice sur l'Asile des vieillards de Toulouse. Toulouse, Société des livres religieux. 1863.

Tout le monde a remarqué dans les œuvres de Madame Swetchine les belles pages qu'elle a consacrées à la vieillesse. L'un des premiers orateurs de notre chaire protestante a repris le même sujet dans les deux discours que nous annonçons. On ne peut lire sans émotion ces pages pleines d'une noble sérénité. La vieillesse chrétienne est comme la haute

cime de la vie humaine, inondée déjà d'une lumière toute divine. Personne ne l'a mieux fait sentir que M. de Félice. Il nous dit et la majesté touchante et la sainte mission du pieux vieillard. Il nous le montre au foyer, dans l'Eglise, gardien fidèle de tout ce que le passé a de bon et de salutaire, sans amertume pour le long espoir qui s'éveille à côté de lui, bénédiction vivante pour les siens, véritable sacrificateur du Dieu vivant sous sa couronne de cheveux blancs. M. de de Félice, qui a un sentiment si vif de la dignité du vieillard, et qui la peint en si belles paroles, lui rappelle avec un soin égal ses devoirs tels que l'Ecriture les lui présente, et il lui est facile de prouver que c'est de leur accomplissement qu'il tire sa vraie grandeur. C'est ainsi que l'aigle vieillissant retrouve des ailes plus puissantes pour se porter vers tout ce qui est beau, pur et noble, et surtout vers la lumineuse patrie dont il est si près. M. de Félice, qui a été l'un de nos plus nerveux publicistes et qui a été si longtemps à la brèche dans la polémique courante, a déployé dans ces pages l'éloquence la plus douce et la plus pénétrante, et tous ses lecteurs ne se plaindront que d'une chose, c'est qu'il leur donne si rarement l'occasion de le lire.

E. DE P.

LA RAISON ET LE CHRISTIANISME.—*Douze lectures sur l'existence de Dieu*, par *Charles Secrétan*. — Lausanne, 1863.

La *Revue* consacrera à cet ouvrage capital toute l'attention qu'il mérite dans un prochain article. Mais nous ne voulons pas attendre plus longtemps pour en recommander l'étude attentive à nos lecteurs. C'est l'une des défenses les plus fortes, les plus incisives du surnaturel que nous ayons lues. Le tour direct de la conférence donne une grande vie et une grande clarté aux développements profonds de l'auteur. Il s'est bien placé *in medias res*, au centre même de la mêlée des idées contemporaines. Tout ici est actuel et porte coup, et tout en revient à montrer qu'en dehors de la foi en Jésus-Christ la bataille du spiritualisme est bien décidément perdue. L'auteur a une individualité trop marquée et est un penseur trop original pour ne pas heurter plus d'un préjugé et plus d'une idée reçue en défendant la grande cause qui nous est commune. C'est pourquoi on ne peut se contenter avec lui d'une annonce aussi générale. Cette mine doit être creusée et non simplement indiquée; mais dès aujourd'hui nous exprimons à M. Secrétan toute notre reconnaissance pour la vigueur qu'il déploie dans la défense d'un christianisme large et ferme tout ensemble.

E. DE P.

LE JÉSUS DE M. RENAN, par *Napoléon Roussel*. In-12, 80 pages. Grassart, libraire, rue de la Paix, 3.

A côté des condamnations sommaires qui ne prouvent rien, les réfutations sérieuses ne manqueront pas au livre de M. Renan, et comme ce livre

s'adresse à la fois au public restreint des hommes compétents par ses hautes prétentions scientifiques, et au grand public par sa forme attrayante et populaire, on peut s'attendre à voir paraître des réponses destinées à ces classes diverses de lecteurs. C'est pour la plus nombreuse qu'a écrit M. Roussel, et nous prenons plaisir à signaler son opuscule à l'attention de nos lecteurs.

M. Roussel ne pousse pas les hauts cris à propos de la *Vie de Jésus;* il ne se borne pas à opposer les affirmations de la foi aux négations de la critique. Il ne déploie pas davantage un appareil scientifique rebutant pour la masse des lecteurs. Calmement, sérieusement, aidé de l'Evangile et du bon sens, il discute les conclusions qui ressortent du livre de M. Renan, et montre que le Jésus de celui-ci n'est ni vrai ni vraisemblable. Quiconque est un peu familiarisé avec les évangiles sera de son avis; mais combien de lecteurs de la *Vie de Jésus* ont étudié attentivement les seuls documents dignes de foi que nous possédions sur le Sauveur du monde? Etant données la légèreté et l'ignorance du public, on peut prévoir que la majorité des lecteurs de M. Renan sera prise aux pièges de son style et de ses assertions. L'illusion durera jusqu'au moment où l'Evangile sera interrogé et où le Jésus historique sera confronté avec le Jésus de fantaisie fait par M. Renan à sa propre image. L'écrit de M. Roussel sera lu et répandu largement, nous l'espérons, et contribuera à remettre sur la voie de la vérité plus d'un lecteur du roman historique qui fait actuellement tant de bruit. L. Pilatte.

L'Ecole critique et Jésus-Christ, à l'occasion de la *Vie de Jésus,* de M. Renan, par *E. de Pressensé.*

Cette brochure est la reproduction de l'article qui a paru dans la *Revue chrétienne* du 15 août dernier.

La Veillée, par *Alph. Levray.* Un vol. in-12. Paris. Ch. Meyrueis et Ce.

Les récits de M. Levray ont été pour beaucoup dans le succès qu'a trouvé auprès de notre public depuis quelques années le journal illustré *l'Ami de la Jeunesse.* Rien de plus naturel que l'auteur ait eu la pensée de leur assurer une publicité définitive en les réunissant en volume, suivant en cela une habitude qui semble prévaloir à tous les échelons du journalisme contemporain et de laquelle on peut dire beaucoup de mal et un peu de bien. Sans avoir d'opinion arrêtée sur le sujet, nous pensons que le public est après tout le juge en cette matière, et que, s'il consent à acheter et à lire des recueils d'articles de journaux, il n'y a pas d'inconvénients bien sérieux à lui en servir.

Le genre de travaux où se plaît le talent de M. Levray est de ceux qui

supportent le plus aisément une seconde publicité; ajoutons que la distinction particulière de son esprit lui rend moins redoutable qu'à personne l'épreuve d'une deuxième lecture. Ses nouvelles, après nous avoir charmé dans les modestes colonnes où elles se sont cachées d'abord, nous ont paru aussi exquises dans les pages du joli volume qu'il nous présente aujourd'hui. C'est bien ainsi que nous comprenons le récit fictif écrit au point de vue religieux, et c'est ainsi que nous voudrions pouvoir nous-même écrire si nous nous mêlions de ce genre. Félicitons M. Levray d'être demeuré si français; nous voulons dire par là qu'il n'a pas cédé à la tentation trop naturelle d'imiter les productions innombrables que nous envoie l'Angleterre dans des traductions qui ont en général plus de mérites dans l'intention que dans l'exécution. Le style est d'une limpidité et d'une transparence remarquables; l'auteur a une fraîcheur de pensée et de sentiment qu'il réussit à faire passer dans son expression qui n'a jamais rien de banal et de vulgaire. Cette distinction native du style, si rare aujourd'hui et qui est presque partout remplacée par l'affectation et la recherche, est après tout ce qui fait le grand charme de ces récits. Leur agencement est fort simple, leur trame n'est jamais compliquée, l'auteur ne semble pas avoir à sa portée les ressources d'une imagination créatrice, mais dans le genre modeste où il se complaît, il arrive à des effets très dignes d'attention. Chacun de ses récits est un petit tableau d'intérieur où l'idée ne manque pas et où le coloris abonde. Les personnages ont tous du relief; les conversations surtout, cet écueil du genre, sont rendues avec un naturel parfait.

Dans quelques-unes de ces compositions, l'auteur a mêlé très habilement l'histoire à la fiction. Je sais tout ce qu'on a pu dire contre ce genre; je crois pourtant que, renfermé dans certaines limites, il peut avoir son utilité. Qui oserait nier que *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo, ait donné à bien des personnes une idée plus juste du moyen âge que ne l'aurait fait l'étude de cinquante manuscrits presque indéchiffrables en langue romane. J'en dis autant de Walter Scott et de ses inimitables romans. Ne vaut-il pas mieux que le grand public, qui ne lit guère les livres savants, connaisse de l'histoire ce qu'en traverse le prisme de ces fictions que de n'en rien connaître absolument? Quoi qu'il en soit de cette question générale, M. Levray a réussi, dans le cadre modeste où il s'est placé, à faire vivre sous nos yeux, de la vie du seizième siècle, les belles figures de Robert et d'Henri Estienne, ses ancêtres et ses patrons dans le grand art de la typographie.

L'idée religieuse est partout dans ce petit volume; elle n'a pas, reconnaissons-le, ce caractère agressif, militant, pratique qu'elle revêt dans les compositions d'origine britannique; elle est ici plus contenue, plus latente. L'atmosphère où se meuvent les personnages de M. Levray est bien traversée par des souffles chrétiens; elle n'est pas toute saturée de christianisme. Tout en prisant fort cette façon indirecte de faire pénétrer les

grands principes de l'Evangile, nous voudrions que ce qui en fait la sainte originalité et les distingue de la morale courante, fût partout indiqué.

Le petit volume de M. Levray demeurera, tout compté, comme un modèle de ce que doit être la littérature destinée à nos enfants. Qu'il continue à employer les rares loisirs d'une vie fort occupée, à écrire en vue des petits (sans oublier les grands), et nous osons lui promettre un succès, sinon retentissant, au moins sérieux, ce succès modeste et saint du foyer domestique que l'auteur de la *Veillée* semble ambitionner par-dessus tout. MATTH. LELIÈVRE.

LES FORGES DE LA GRÉSINHE, par *J.-P. Lafon*. Un vol. in-12. Paris, Ch. Meyrueis.

Petit roman qui se fait lire avec plaisir, malgré son style un peu prétentieux. L'auteur a su intéresser à peu de frais; ses personnages ont de la vie, et leurs traits sont assez fermement accusés. On voudrait toutefois que le récit se développât un peu moins au hasard et que le but que l'auteur a en vue fût clairement indiqué. Ce livre a, tout compté, de sérieux mérites; il a droit aux encouragements du public. M. L.

DU PROSÉLYTISME ÉVANGÉLIQUE, par *L. Rœhrich*, pasteur de l'Eglise de Genève. Un vol. in-12. Genève, Cherbuliez et Béroud.

La légitimité du prosélytisme religieux n'est pas aussi généralement admise qu'on pourrait le supposer. Ce n'est pas en politique seulement qu'on rencontre ces *satisfaits* qui ne craignent rien tant que les convictions qui s'affirment avec énergie. M. Rœhrich a bien fait de réfuter les sophismes dont ces timorés essayent de couvrir leur lâche apathie. Son argumentation serrée et lumineuse fait bonne justice de ces objections. Son opuscule, qui en est à sa seconde édition, mérite d'être lu et a aujourd'hui un véritable intérêt d'actualité. M. L.

REVUE DU MOIS.

—

Paris, 14 septembre.

De quelques incidents de la politique courante. — Jeûne fédéral décrété par le Sud. — Sentiment des chrétiens du Nord à l'égard de l'issue de la guerre. — Des funestes effets qu'entraînerait la reconnaissance du Sud. — Influence cléricale au Mexique. — De l'avenir du parti libéral en France d'après M. Laboulaye. — Le congrès catholique de Malines. — Discours de M. de Montalembert. — D'une singulière appréciation du livre de M. Renan.

Nous assistons à de bizarres revirements d'opinion et de position. Qui eût dit avant la guerre d'Italie que l'Autriche, la pesante, l'immobile Autriche, le boulevard de l'ancien régime, la citadelle inviolée de la réaction, prendrait l'initiative de la réforme politique de l'Allemagne et porterait atteinte à l'une des antiquailles les plus sacrées du vieux monde diplomatique, je veux dire la majestueuse et inutile diète germanique.

Nous ne pouvons apprécier ce que vaut le projet de réorganisation discuté ces derniers temps; en tout cas, il ne saurait être qu'une première ébauche. Toujours est-il que s'il fait encore aux princes la part du lion dans l'assemblée destinée à représenter l'Allemagne il ouvre la brèche aux délégations vraiment nationales. On discutera longtemps sur la proportion qu'il convient d'accorder aux deux éléments, mais le vieux droit est décidément mort, et c'est le pouvoir qui l'avait jusqu'ici incarné qui conduit le convoi. Qu'on ne s'y trompe pas; ces pompes monarchiques dont la ville de Francfort est le théâtre, ces galas d'empereurs et de rois sont en réalité les fêtes de la démocratie triomphante, car c'est pour lui faire une concession considérable que tous ces princes, grands et petits, se sont réunis. On dit bien qu'au fond cette concession est une précaution contre nous, et que la France n'a pas lieu de se réjouir de cette élaboration plus ou moins libérale qui se poursuit de l'autre côté du Rhin. Nous avouons ne point partager ces alarmes; nous sommes persuadé que tout progrès dans la liberté rapproche les peuples, et que plus elle balayera les abus et les préjugés du despotisme, plus elle bannira ce funeste esprit de conquête,

source de toutes les guerres. Les vains rêves d'agrandissements territoriaux s'évanouiront à son souffle. La France a assez de conquêtes à faire à l'intérieur pour se soucier fort peu d'étendre ses frontières. Voilà pourquoi les progrès de l'esprit libéral au milieu de nous auront plus de pouvoir pour rassurer l'Europe que toutes les notes diplomatiques. L'Autriche nous est vraiment en grand exemple pour sa régénération intérieure : elle a trouvé le plus sûr moyen de bander ses plaies et de changer une défaite matérielle en une victoire morale, d'autant plus importante qu'elle est remportée sur elle-même. Elle semble nous devancer en particulier dans la pratique de la liberté religieuse. Le système synodal si justement désiré au sein des Eglises de France y fonctionne sans aucune entrave. Espérons que le gouvernement prussien sera enfin excité à jalousie et sortira de la déplorable ornière où il s'est engagé, au bout de laquelle il n'y a que les coups d'Etat et les catastrophes, et qu'il tiendra à honneur de replacer à la tête du mouvement libéral la grande puissance protestante de l'Allemagne. S'il tardait beaucoup, il pourrait être devancé, à en croire certains bruits, par la Russie elle-même bien plus travaillée qu'on ne le pense par les aspirations libérales. Il est à souhaiter que ces bruits, qui sont prématurés, se confirment tôt ou tard. L'intervention de la liberté tranchera seule la question de Pologne qui sera interminable tant qu'elle sera débattue sur l'échiquier diplomatique. Qui sait si les deux nations rendues à elles-mêmes ne finiraient pas par s'entendre et ne comprendraient pas que l'alliance dans l'indépendance est ce qui leur convient le mieux ? Que nos sympathies pour la Pologne ne se lassent pas ; ce serait donner une preuve presque méprisable de frivolité que de se fatiguer d'une cause, uniquement parce que la crise se prolonge, c'est-à-dire parce que le dévouement se montre plus héroïque dans des souffrances qui grandissent et des épreuves qui se compliquent.

On peut exprimer des vœux identiques au sujet de la guerre d'Amérique. N'oublions jamais, sous le coup des maux qu'elle entraîne pour le monde entier, qu'elle doit mettre fin à des maux bien autrement grands et qui de plus étaient permanents. Repoussons avec un mépris croissant les apologies du Sud qui ne sont que des apologies déguisées de l'esclavage. Nous avons sous les yeux le message du président Jefferson Davis, qui demande à toutes les Eglises du Sud de célébrer un jour de jeûne et d'humiliation, afin de supplier le Tout-Puissant de relever le drapeau abattu de la confédération esclavagiste. C'est un morceau plein d'onction et tout rempli de citations bibliques. Il en est une cependant qui lui manque, c'est ce foudroyant passage du prophète Esaïe : « Lorsque vous entrez pour vous présenter devant ma face, dit l'Eternel, qui a requis cela de vous que vous fouliez de vos pieds mes parvis ? C'est pourquoi, lorsque vous étendrez vos mains, je cacherai mes yeux de vous ; même lorsque vous multiplierez vos requêtes, je ne les exaucerai point ; vos mains sont pleines de sang. Malheur à ceux qui appellent le mal bien et le bien mal.

Est-ce là le jeûne que j'ai choisi que l'homme afflige son âme un jour? N'est-ce pas plutôt le jeûne que j'ai choisi que tu délies les liens du joug et que tu laisses aller libres ceux qui sont foulés et que vous brisiez tout joug? » Ce qui nous paraît le plus édifiant dans le mandement présidentiel de Jefferson Davis, c'est la constatation des échecs de son abominable cause. Nous y voyons le présage de la défaite prochaine et définitive. Personne ne l'aura plus sincèrement désirée que nous. Ce qui nous réjouit infiniment, c'est de voir avec quel sentiment sérieux les chrétiens du Nord ont apprécié les victoires de leurs armées. Ils ne se sont point laissé enivrer par le succès; ils admettent la possibilité de nouveaux revers, mais ils combattent de toute leur énergie contre le parti des moyenneurs qui voudraient faire la paix avant que la grande et vitale question ait été vidée. « Si la guerre, lisons-nous dans l'*Indépendant* de New-York, n'a pas pour fin l'émancipation, cette guerre terrible qui a coûté tant de sang et de douleur, aura pour résultat la honte. Si la paix nous revient avec des chaînes dans les mains pour l'esclave, tous les sacrifices auront été pour rien et sans compensation. Nous avons lu sur la tombe d'un soldat de la Pensylvanie ces mots sublimes : *Sacrifice volontaire pour la grande cause de la liberté*. C'était le fils unique d'une veuve qui avait elle-même fait graver cette inscription. Elles sont innombrables dans les cités et les prairies les épouses et les mères qui ont fait le même sacrifice. Que leur donnerez-vous en échange de leur deuil si vous ne leur donnez pas l'émancipation? Mais la liberté sera sauvée. Cette génération a pour tâche de délivrer ce pays de l'esclavage. Il ne s'agit pas de se fier paresseusement à la Providence. Il faut accomplir virilement son devoir. Tout honnête homme qui actuellement parle de conciliation ne comprend rien à la crise. Il faut que tous les amis de la liberté reconnaissent que l'*esclavagisme* ayant pris l'épée doit périr par l'épée. La seule paix réelle est celle de l'émancipation. Toute autre paix cacherait la guerre; ce serait un feu caché mais destructeur qui nous dévorerait bientôt. Laissons-nous instruire par nos souffrances et par une expérience chèrement payée. » Qu'on dise encore que la cause de la guerre américaine doit être cherchée dans quelque intérêt mesquin de prééminence!

Nous avons tenu à citer ces paroles, qui expriment avec énergie les vrais sentiments des chrétiens du Nord, pour montrer quelle effrayante responsabilité assumeraient les gouvernements qui, dans de telles circonstances, reconnaîtraient le Sud et relèveraient sa fortune défaillante. C'est cependant ce que réclament tous les jours de nombreux journaux français. Nous ne pouvons lire sans indignation leurs hypocrites plaidoyers en faveur des propriétaires d'esclaves déguisés par eux en héroïques défenseurs du sol de la patrie, tandis qu'ils ne sont que des insurgés défendant le droit d'engraisser ce sol des sueurs, des larmes et du sang de leurs troupeaux humains. Espérons que ces funestes conseillers n'entraîneront pas le gouvernement à un acte aussi impolitique que re-

grettable au point de vue moral. Je ne sais pas voir l'avantage qu'il y aurait à affaiblir la puissance rivale de l'Angleterre et à enlever ce contre-poids à son ascendant maritime. Mais c'est le côté mesquin de la question, celui qui est digne de nos contradicteurs. Le grand côté, c'est le côté moral, le côté de la justice et de la liberté. Aucun gouvernement n'y manquera impunément. Je suis persuadé que le pays qui reconnaîtra le Sud s'infligera une tache ineffaçable dans l'histoire. Ce ne sera pas la généreuse France qui ira au-devant de cette honte, surtout au moment où l'issue de la crise paraît si prochaine d'après la remarquable circulaire diplomatique de M. Sewart, du 12 août.

On fera valoir l'intérêt du Mexique. On n'a déjà que trop abusé de cet argument, car c'est dans l'intérêt du Mexique que nous nous sommes engagés dans cette mystérieuse expédition qui a valu à notre armée une nouvelle gloire bien méritée, mais qui nous a coûté tant de vies précieuses et tant d'or qu'il eût été facile de mieux employer. Les beaux succès de nos armes ne suffisent par pour tout expliquer et pour tout justifier. Si j'admire de grand cœur le côté guerrier de l'expédition, le côté civil et politique me paraît regrettable à tous les points de vue. Prendre des villes aussi fortes que Puebla avec l'armée française, rien n'est plus facile à comprendre, mais s'imaginer que nos généraux ont pris d'assaut les cœurs comme les bastions ; que tout cet enthousiasme d'une race mobile et ardente est sincère ; que ces acclamations au vainqueur et ces fleurs sous les pieds de son cheval révèlent un attachement durable ; que ce pays rendu à lui-même par nos baïonnettes est bien vraiment rallié à l'empereur que lui ont donné quelques notables bien choisis, c'est nourrir les plus étranges illusions. Il ne suffira pas d'avoir rendu le Mexique à lui-même, il faudra encore le conserver à *lui-même*, et cela coûtera fort cher à tous les points de vue. En voyant le rôle prédominant que l'on réserve aux autorités religieuses dans l'organisation du pays, en retrouvant à l'ombre de notre drapeau les représentants de la réaction catholique la plus fougueuse au Mexique, nous sommes plein d'inquiétude pour l'avenir, quoi qu'en dise la brochure récemment publiée sur notre expédition. Ce serait un singulier moyen de travailler à la régénération des races latines au delà de l'Océan que de rendre au milieu d'elles l'ascendant au parti le mieux fait pour les corrompre et les asservir. Que vaut d'ailleurs une régénération importée du dehors? On a beau dire, un pays qui applaudirait à l'invasion et acclamerait un pouvoir étranger ne serait pas en voie de se régénérer. Nous persistons à souhaiter que, l'honneur militaire étant plus que sauf, notre armée revienne du Mexique par le plus court chemin qui sera aussi le meilleur.

Si nous considérons l'esprit public en France nos espérances ne font que s'accroître ; décidément les conditions de la liberté sont de mieux en mieux comprises. Le *Courrier du Dimanche* remarquait dernière-

ment qu'une sorte de *manie volontaire* se répandait au milieu de nous. Il désignait par ces mots les principes de l'individualisme véritable, de celui qui tend à réveiller la volonté, la responsabilité chez l'individu et par conséquent chez le citoyen, à le soustraire à une confiance béate et servile envers l'Etat, et lui apprend à faire un usage viril de ses droits en comprenant mieux ses devoirs. Ce progrès est sensible dans la presse périodique, et on peut dire qu'à sa continuité est attachée la destinée de la France. Nous ne saurions trop recommander à la méditation de nos lecteurs le beau et sérieux travail inséré par M. Laboulaye dans les deux derniers numéros de la *Revue nationale* sur l'*Avenir du parti libéral*. Dans ces pages si fermes, si lucides, nous n'avons pas seulement une théorie de la liberté; les conséquences pratiques sont tirées du principe général avec une admirable sûreté de déduction. M. Laboulaye donne une grande importance aux garanties constitutionnelles; mais il reproche à la France d'avoir oublié que derrière ces remparts, derrière ces libertés purement défensives et protectrices, il fallait constituer la liberté elle-même qu'il définit en ces termes : « Assurer à l'individu l'entier développement, la pleine jouissance de ses facultés physiques, intellectuelles, religieuses et morales; écarter toute entrave et toute gêne; seconder le progrès général en multipliant les moyens d'éducation et en les mettant à la portée du plus ignorant et du plus pauvre. » L'éminent publiciste passe en revue toutes les applications diverses de ce principe si simple et si fécond qui n'a pas seulement pour lui la raison, mais une décisive expérience dans la race anglo-saxonne. Libertés individuelles, libertés sociales qui se décomposent en liberté des cultes, liberté d'enseignement, liberté de la charité, liberté d'association, libertés municipales, voilà autant de titres de chapitres aussi neufs qu'instructifs. Celui sur la liberté des cultes et la séparation de l'Eglise et de l'Etat, qui renferme de précieuses indications sur les moyens de ménager la transition, conclut par ce passage remarquable :

« Qu'on ne s'étonne pas de l'extrême importance que j'attache à la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Depuis deux siècles, l'Eglise et la société sont en guerre. En abolissant les prétentions injustes et surannées de l'Eglise et de l'Etat, la séparation donnerait à la religion et à la société la paix dont toutes deux ont besoin. Il semble qu'aujourd'hui le citoyen et le fidèle soient deux personnes distinctes, ayant chacune des droits et des devoirs différents. On enseigne au fidèle à maudire la liberté comme le fruit empoisonné de la philosophie et de la révolution; on apprend au citoyen à regarder l'Eglise comme l'ennemie naturelle des institutions modernes. De là une sourde discorde, un trouble profond dans les esprits, et pour ainsi dire deux peuples dans une même société. Rien de plus faux cependant que cette distinction. Le christianisme est si peu l'ennemi des institutions libres, que jamais ces institutions n'ont paru que chez des nations chrétiennes; les peuples qui suivent la loi de Brahma, de Bouddha et de Mahomet n'ont jamais connu que le despotisme. La liberté est le fruit de l'Evangile; elle sort de la seule religion qui ait remis à l'individu le soin et le salut de son âme; le matérialisme la tue, la foi la fait vivre; et à son tour, par une alliance intime et mystérieuse, le despotisme étouffe la foi, la liberté la vivifie. Qu'est-ce donc que cette opposition qui divise l'Eglise et la société? Rien qu'un malentendu qui s'évanouira au soleil de la liberté. L'idéal du chrétien est aussi l'idéal du citoyen.

« A cette indépendance mutuelle l'Etat ne gagnerait pas moins que l'Eglise. Ce n'est pas impunément qu'on essaye d'asservir ce que Dieu a fait pour être libre. Depuis deux siècles l'Etat traîne après lui l'Eglise, ou se laisse traîner par elle; souffrance mutuelle

et mutuelle servitude. La séparation remet chacun à la place qui lui appartient. L'Etat n'a plus devant lui que des citoyens; il n'a plus à craindre le murmure des consciences, il n'a plus à s'inquiéter de ces ennemis invisibles qui le minent et l'affaiblissent. Maîtresse de ses mouvements, l'autorité y gagne en force et en respect; c'en est fait de ces guerres de sacristie qui sont la lèpre des religions d'Etat. L'union lui aliène l'Eglise, la séparation la lui donne. La conscience regimbe quand elle sent la main de l'Etat; elle aime un pouvoir qui lui garantit la liberté. »

M. Laboulaye a ainsi résumé sa pensée : « *L'Eglise libre dans l'Etat libre* est un de ces mots qui entrent dans l'âme et qui portent avec eux une révolution. » Cette fameuse devise adoptée par Cavour comme sa formule définitive, et gravée sur sa tombe, a été reprise récemment dans une circonstance solennelle avec un grand éclat par M. de Montalembert qui l'avait le premier lancée dans le monde. Il y a mis la restriction que l'on connaît à l'endroit de la papauté temporelle; mais son discours n'en est pas moins l'acte le plus courageux de libéralisme qu'il ait accompli dans sa brillante carrière. On sait que ce discours a été prononcé dans le congrès catholique qui a eu lieu à Malines le mois dernier. La presse voltairienne n'a pas tari en sarcasmes sur cette assemblée, sarcasmes en général fort lourds et fort injustes. Pour tout ami sincère de la liberté, c'est un fait et un symptôme plein d'encouragement que cette réunion sur une terre libre de ces nombreux représentants du catholicisme contemporain, au nom des lois libérales qui la rendaient possible. Rien n'est plus propre à attacher à la liberté un parti considérable dont l'influence ne peut encore être égalée par aucune autre dans nos pays de race latine. Les catholiques qui se sont réunis à Malines ne l'ont pas fait apparemment pour rédiger en commun un article du *Siècle*, mais pour délibérer des intérêts de leur Eglise et pour professer leurs convictions bien connues. On trouve fort ridicule qu'ils se soient préoccupés du côté moral des beaux-arts ou du journalisme. Pour notre part, nous trouvons de telles questions fort sérieuses et fort dignes d'occuper des chrétiens. Si on ne les a pas toujours laissées à la hauteur convenable, s'il y a eu quelques excentricités dans la délibération, nous voudrions bien qu'on nous indiquât dans quelle assemblée délibérante les mots malheureux ont manqué. Quant à nous, ce libre concile où, à côté d'évêques et de prêtres éminents, la voix laïque s'est fait entendre sans entraves, où des hommes comme MM. Cochin et Albert de Broglie ont pu apporter leur part d'influence, nous paraît comme un signe des temps nouveaux que nous traversons. Certes il s'est prononcé à Malines plus d'un discours qui heurte nos convictions. Le libéralisme de plus d'un des membres du congrès s'est montré bien inconséquent, jusque dans le discours du vénérable président, qui a exposé la fameuse théorie de *la liberté du bien*, c'est-à-dire de la domination de l'orthodoxie catholique partout où elle a la force à sa disposition, la liberté n'étant plus qu'un pis aller et une concession faite à une époque incrédule. Mais toutes ces réserves ne nous empêchent pas de nous réjouir du fond du cœur de ce que le congrès a fourni l'occasion à M. de Montalembert de faire une

déclaration de principes aussi significative qu'elle est noble et courageuse. Il est facile d'y signaler de flagrantes inconséquences, elles sautent aux yeux. Jamais l'éloquent orateur ne parviendra à concilier sa violente philippique contre les tendances rétrogrades et théocratiques avec le maintien du régime théocratique le plus insupportable, le plus ennemi de toute liberté constitutionnelle au centre même de la catholicité. Jamais il ne pourra mettre d'accord sa haine justifiée pour les religions civiles tenues en laisse par l'État et la perpétuité des concordats. Il est encore très facile de lui rappeler que les autorités ecclésiastiques auxquelles il soumet son discours ont déjà prononcé à plusieurs reprises contre ces libertés d'écrire, de publier, de s'associer, qu'il réclame avec tant de force, et surtout contre cette liberté de conscience et de culte qu'il veut tout entière et pour tous, et que la papauté a déclarée pestilentielle dans un fameux procès de doctrine qui le touchait personnellement. Mais ces inconséquences qui tiennent à des difficultés de position, — j'entends de position intellectuelle et morale, — ces inconséquences font ressortir avec plus d'éclat la puissance croissante du mouvement libéral dans la portion éclairée du catholicisme contemporain. On ne saurait s'exprimer avec plus de netteté que ne l'a fait M. de Montalembert. Il a déclaré que l'Église n'avait qu'un rôle à jouer aujourd'hui, c'était d'accepter le milieu où il avait plu à Dieu de la placer, à savoir une société démocratique. « Elle n'a rien à regretter du passé, a-t-il dit, et rien à craindre du présent. » Elle doit marcher résolûment vers les choses qui sont devant elles. Ce n'est pas que ce présent confus et orageux soit sans péril. L'orateur a peint avec vigueur les mauvais entraînements de la démocratie égalitaire, « cet esprit révolutionnaire, plus fatal mille fois à la liberté dont il empoisonne les sources qu'à l'autorité dont il ne subit que trop volontiers le joug en échange d'une pâture quelconque jetée à ses instincts destructeurs; » cet égalitarisme, « qui proscrit toute indépendance et toute diversité, et sous l'empire duquel toute pensée libre et virile est mise au ban de l'universelle platitude, et le talent, l'éloquence, la vertu, la justice noyés sous les flots de ces masses aveugles et muettes, irresponsables et inviolables, que d'indignes meneurs égarent et dominent trop souvent, pour les conduire, au travers des saturnales de l'émeute, aux honteuses douceurs de la servitude; cette passion universelle du bien-être, la disparition du frein de l'honneur, la folle confiance de l'orgueil humain, le culte du succès immoral, la vogue d'une publicité sans bornes aquise à tout ce qui attaque le dogme et la morale chrétienne. » Pour triompher de tous ces périls il n'y a qu'une chose à faire, c'est, non pas de retourner en arrière, mais d'accepter franchement le présent, d'aimer la liberté et de réaliser son alliance avec la religion. M. de Montalembert par religion entend le catholicisme; mais comme il rend un hommage éclatant à l'influence de la religion en Angleterre et en Amérique, il est permis de briser l'enveloppe trop étroite dans laquelle il enferme la foi, et de

mettre christianisme partout où il met catholicisme. Il faut lire l'admirable passage où il montre tout ce que l'Église a perdu à son association avec l'État, même quand il était personnifié dans un catholique convaincu comme sous Louis XIV; il n'hésite pas à flétrir la révocation de l'Edit de Nantes. Sans cesse on se prend à lui dire : Concluez donc, repoussez partout cette dangereuse alliance et ne mettez pas le glaive aux mains du prêtre, car vous n'avez d'autre sécurité sur l'emploi qu'il en fera que la débilité de son bras. Que veut-on de plus net sur le devoir pour les hommes religieux d'accepter la liberté et d'en user que le morceau suivant:

« Rêver ou réclamer pour la religion catholique une liberté privilégiée, comme un patrimoine inviolable, au milieu de la servitude ou simplement de la soumission générale, n'est pas seulement le comble de l'illusion; c'est lui créer le plus redoutable des dangers.

« Pour moi, j'avoue franchement que, dans cette solidarité de la liberté du catholicisme avec la liberté publique, je vois un progrès immense. Je conçois très bien qu'on en juge autrement, et que l'on regrette ce qui n'est plus avec une respectueuse sympathie. Je m'incline devant ces regrets; mais je me redresse et je regimbe, dès que l'on prétend ériger ces regrets en règle de conscience, diriger l'action catholique dans le sens de ce passé évanoui, dénoncer et condamner ceux qui repoussent cette utopie. »

« Il n'existe plus un seul pays du monde, j'entends un pays qui compte dans l'opinion et dans les destinées du monde, où l'Église puisse faire fond sur la protection exclusive d'un pouvoir quelconque. Toutes les tentatives faites pour consolider ou renouer l'antique alliance de l'autel et du trône sur la base de l'emploi du pouvoir coactif contre les adversaires de l'Église ont misérablement échoué. Au contraire, toutes les fois qu'il lui a fallu vivre et lutter contre ces adversaires, sans pouvoir armer contre eux le bras séculier, l'Église a retrouvé, avec une merveilleuse rapidité, les beaux jours de sa force et de sa jeunesse. »

L'orateur passe en revue les divers droits publics qui font partie d'une constitution vraiment libérale, et montre combien ils sont nécessaires à l'Église. La liberté de la presse lui a inspiré cette belle parole : « La publicité, c'est l'arme des faibles, c'est le refuge des vaincus, c'est le frein des forts, des méchants, des menteurs. La liberté de la presse, c'est la liberté de la plainte, et la plainte, quand elle a pour auxiliaire la publicité, c'est le levier qui renverse les murailles des citadelles et des cachots. » M. de Montalembert s'est surtout étendu sur la liberté des cultes. Il l'a réclamée avec plus de force encore que toutes les autres, et pour être bien compris, il a reproché aux catholiques de la vouloir trop souvent là où ils sont les plus faibles pour la repousser là où ils sont les plus forts; ce qui équivaut à la suppression du droit. De telles paroles n'étaient pas du goût de tous les coreligionnaires de l'illustre orateur. Le *Monde*, qui l'autre jour faisait un article pour établir l'affinité naturelle entre le catholicisme et le despotisme, a profité de l'occasion pour réchauffer sa vieille et odieuse plaisanterie de la liberté de l'Église, c'est-à-dire de la liberté qu'elle aurait d'opprimer à son aise. La plaintive encyclique qui nous est venue de Rome l'autre jour n'est pas précisément un écho du discours de M. de Montalembert. Mais les applaudissements qui l'ont salué montrent que ces nobles tendances conquièrent de nombreux adhérents au sein du catholicisme contemporain. Comment il les déve-

loppera sans se transformer, c'est ce que nous ignorons, et c'est ce que nous ne sommes point chargés de lui indiquer; car rien ne nous paraîtrait plus désirable qu'une réforme dont il prendrait l'initiative. Pour ma part, je nourris l'espoir, en ce qui concerne la question des relations de l'Eglise avec l'Etat, de combattre un jour sous le même drapeau que ce généreux ennemi des religions civiles. Est-ce qu'un jugement comme celui que vient de rendre le conseil d'Etat dans l'affaire de la lettre électorale de quelques évêques, n'est pas fait pour ouvrir les yeux? Il ne me semble pas que l'on puisse raisonnablement contester que les prélats condamnés n'aient dépassé les limites où les enferme le régime concordataire. Et cependant, au point de vue moral, on leur donne raison. La conscience publique n'admet pas que des évêques n'aient pas le droit de parler en langage modéré de cet ordre de devoirs. Otez-leur l'appui de l'Etat, faites qu'il n'y ait plus de prince étranger au-dessus d'eux, mais seulement une grande magistrature spirituelle, et vous verrez tomber toutes les chaînes de l'Eglise forgées de Louis XIV à Napoléon Ier. La liberté vaut sa rançon. Si on ne paye pas cette rançon au jour favorable, la société religieuse flottera d'un favoritisme funeste à une subordination déshonorante, incapable de faire entendre librement sa voix, de se réunir, de se concerter, de se gouverner. Vouloir dans de telles conditions l'Eglise libre dans l'Etat libre, c'est une illusion inconcevable qui finira bien par céder aux rudes leçons de l'avenir.

En attendant, ce qui importe, c'est le réveil de la foi religieuse dans les esprits. Le mouvement d'opinion auquel le livre de M. Renan a donné lieu est plein d'encouragement à cet égard. Ceux qui prendront la peine de relire plus tard ces pages élégantes et frivoles sous leur air sérieux seront étonnés de la sensation qu'il a produit. C'est qu'il suffit d'une flèche bien légère pour blesser profondément quand on vise au cœur. Or il se trouve qu'en disputant à Jésus l'adoration qui lui revient on a atteint une fibre plus sensible qu'on n'eût pu l'imaginer au sein de notre génération. Rien ne serait plus propre à arrêter ce mouvement d'opinion que les appels à la répression qui ont servi de conclusion aux mandements de quelques évêques et les termes insultants dans lesquels ils s'expriment sur l'auteur de la *Vie de Jésus*. Mais de toutes les caractéristiques du nouveau livre la plus bizarre sans contredit est celle qui a été insérée dans le *Journal des Villes et des Campagnes*. « Quelques-uns, lisons-nous dans le numéro du 17 août, appellent « l'idéal » de M. Renan un « Jésus-Christ orléaniste, » et croient y voir le symptôme d'une nouvelle intrigue protestante. » Voilà qui dépasse le fameux dicton de la révolution française : *Pitt et Cobourg*. Le mot restera comme le superfin de la platitude.

E. DE PRESSENSÉ.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant.*

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis et Cᵉ, rue des Grès, 11. — 1863.

REVUE CHRÉTIENNE

ÉTUDE MORALE.

FÉNELON ET SA DOCTRINE DU PUR AMOUR

CONSIDÉRÉE DANS SES ORIGINES, SON ESSENCE, ET DANS SES RAPPORTS AVEC LE DOGME ET LA PIÉTÉ CATHOLIQUES[1].

(FIN.)

VI.

Fénelon a pourtant avancé d'un pas. Il a trouvé une nouvelle idée; un nouveau point de vue s'est offert à son esprit. Reste à savoir si c'est un véritable progrès. L'âme, en tant qu'elle se considère comme réprouvée et qu'elle a sacrifié tout intérêt propre pour sa béatitude éternelle, a accompli en elle-même la même œuvre que Christ a accomplie sur la croix. Elle est par conséquent devant Dieu dans l'état de parfaite justice, puisque l'amour, source de toute justification, est arrivé en elle à sa perfection. — Elle ne s'est pas approprié le mérite de Christ par la foi fondée sur la conviction qu'il n'habite en elle aucun bien (Rom. VII, 18); mais elle a acquis par le prétendu pur amour le même mérite que Christ s'est acquis sur la croix. De cette manière Christ est seulement le modèle que l'âme croyante ou plutôt aimante imite. Christ, pourrait-on dire, est sauveur en tant qu'il montre comment il faut se sauver, et le fidèle est, à vrai dire, son propre sauveur. Que voir en cela sinon le principe essentiellement catholique de la *justice inhérente* poussé à l'extrême, en opposition au principe biblique de la *justice imputée?* (Rom. IV, 3-10.)

Ainsi donc l'âme remplie du pur amour a renouvelé en elle-même d'une manière non sanglante le sacrifice de la croix. Ici l'analogie avec le sacrifice non sanglant de la messe saute aux yeux. Tandis que l'Eglise

[1] Voir la *Revue chrétienne* du 15 septembre 1862.

enseigne sinon directement, du moins indirectement et par la pratique, que le sacrifice de Christ n'a aucune valeur pour les fidèles sans le sacrifice de la messe qui leur en applique les fruits, Fénelon, imitant l'exemple d'autres théologiens mystiques, dit implicitement que le sacrifice de la messe n'a aucune valeur sans le sacrifice intérieur de l'âme fidèle. Tout comme l'Eglise a renouvelé dans la messe le sacrifice de Christ et en a fait un acte ecclésiastique, la théologie mystique l'a réduit à un acte purement subjectif et intérieur, sans lequel ni le sacrifice offert sur le Calvaire ni celui qui est offert sur l'autel n'ont de valeur. En cela la théologie mystique n'a fait que suivre la ligne tracée par le dogme catholique; elle a formulé plus exactement ce que *Grégoire le Grand* a indiqué dans ses *Dialogues* (livre IV, c. LVIII) : « Quand nous offrons le sacrifice de la messe, il nous faut nous offrir nous-mêmes à Dieu en sacrifice (par la pénitence et la contrition du cœur), parce que nous devons, en célébrant les souffrances de Christ, imiter ce que nous célébrons. Alors seulement l'Eucharistie sera pour nous une véritable hostie (victime expiatoire) quand nous nous serons faits nous-mêmes hosties. »

Cependant Fénelon diffère de Grégoire en ce que celui-ci exige de tous les fidèles la contrition du cœur et la pénitence, tandis que Fénelon n'attend le sacrifice du pur amour que d'un nombre d'âmes fort restreint. Ayant conscience de la grandeur de ce sacrifice, il écarte avec soin la supposition qu'il peut imposer une si lourde charge à tous les fidèles indistinctement, et qu'il leur attribue à tous les forces nécessaires pour porter un tel fardeau. Il n'y a que peu d'*âmes éminentes* qui en soient capables (art. 8). Car il n'oublie pas d'observer qu'on peut être sauvé et même devenir un saint tout en ayant l'amour intéressé (art. 3), puisqu'il n'est point un péché (I, 430). Fénelon va même plus loin encore. Dès qu'on sent qu'on n'est pas encore en état de faire les actes du pur amour, on est obligé de recourir aux motifs les plus intéressés, plutôt que de s'exposer à violer la loi dans l'excès de la tentation (art. 11). Mais par là Fénelon donne en plein dans une nouvelle difficulté. Car il enseigne que le pur amour est la mort spirituelle, l'union de l'âme avec Dieu, la résurrection spirituelle (art. 34, 41, 45). Ces définitions placent Fénelon dans cette alternative : ou bien il lui faut poser en principe que tous ceux qui veulent entrer dans la joie du Seigneur doivent avoir le pur amour, qui pourtant, de sa nature, comme il vient de le dire, ne peut échoir en partage qu'à quelques âmes éminentes; ou bien il lui faut admettre qu'on peut être sauvé sans avoir passé par la mort spirituelle, sans être ressuscité spirituellement avec Christ, sans vivre en communion avec Dieu, en un mot, sans être devenu homme nouveau, sans régénération, sans véritable conversion. C'est ainsi que se châtie soi-même cet orgueil spirituel qui s'imagine pouvoir introduire un christianisme à part pour quelques âmes *éminentes*, pour un petit nombre d'*âmes très parfaites*, comme dit Fénelon dans sa lettre à Innocent XII (III, 517).

Nous pouvons, en cherchant à approfondir le sujet, trouver encore une analogie entre le pur amour et le sacrifice de la messe. Ce dernier est, selon le dogme formulé par le concile de Trente, un véritable sacrifice propitiatoire (Session XXII, c. II). Mais il fallut bien des siècles pour que la pensée chrétienne défigurât à ce point la signification première de la sainte cène. La doctrine catholique, avant la Réformation, est dans une oscillation continuelle entre l'idée d'un véritable sacrifice et l'idée que la messe n'est que la *commémoration représentative* ou l'*image* du sacrifice offert sur Golgotha. Même *Thomas d'Aquin* n'ose pas appeler la messe purement et simplement un sacrifice ; on peut, selon lui, l'appeler ainsi en tant qu'elle est l'*image représentative* du sacrifice de Christ (*Summa*, p. III, qu. 83), mais aussi le concile de Trente n'a pas effacé toutes les traces de cette manière de voir, car dans la Session XXII, c. I, il est question du sacrifice de la messe, par le moyen duquel le sacrifice que Jésus allait offrir sur la croix devait être « *représenté*, » ce qui revient à l'image représentative de Thomas d'Aquin. Or, les définitions du pur amour mentionnées plus haut présentent quelque chose de semblable. Le pur amour, par lequel le fidèle renouvelle le sacrifice de Christ, est bien un sacrifice, mais il est en même temps seulement l'image, l'ombre d'un sacrifice, puisqu'il repose sur la supposition d'un cas impossible, et que dans les dernières épreuves, quand cette supposition semble avoir acquis une effrayante réalité, elle finit par échapper à la conscience intime du fidèle.

Quelle suite d'erreurs dont l'une a conduit à l'autre ! Premièrement on a méconnu la portée du sacrifice de Christ, on a obscurci la doctrine de la justification par la foi, ce qui arriva déjà dans les tout premiers siècles de l'ère chrétienne. Plus tard on a cru trouver un équivalent du sacrifice de Christ dans le sacrifice de la messe. Mais bientôt on n'a pas pu se persuader qu'on avait dans la messe plus qu'une image, plus qu'une ombre du seul véritable sacrifice, propre à procurer la paix à la conscience. On s'est senti de la sorte instinctivement poussé dans la subjectivité et on a enseigné que le sacrifice expiatoire de la croix se renouvelle dans toute âme qui aime Dieu, et que c'est par ce sacrifice intérieur qu'elle se concilie l'amour de Dieu. Mais arrivé là on ne peut pas se cacher que ce sacrifice intérieur n'est aussi guère plus qu'une ombre. Ainsi poussé d'image en image, d'ombre en ombre, et fuyant toujours le vrai et seul sacrifice valable pour les péchés du monde, le chrétien catholique est finalement toujours vis-à-vis du Dieu non réconcilié, du Dieu sans Christ, du Dieu qui est un feu dévorant. Le reflet de ce feu dévorant dans l'âme du croyant est le sentiment intime qu'il est privé de la paix avec Dieu et qu'il ne peut pas y parvenir par les moyens que lui offre la religion catholique. C'est ainsi que quelques âmes profondément religieuses arrivent à une douloureuse résignation, qui trouve sa plus haute expression dans la résolution de vouloir aimer Dieu, quand même il rendrait ceux qui le servent éter-

nellement malheureux. Cette résolution a quelque chose d'effrayant et n'a pu se former que sous l'influence et l'action d'un christianisme mutilé. Nous concédons volontiers qu'il se cache sous ces déclarations mystiques un certain raffinement spirituel et beaucoup d'illusion; mais elles se répètent trop fréquemment et trop sérieusement pour les réduire à ces éléments. Elles correspondent à un certain état de l'âme dont les besoins religieux ont été excités sans être jamais contentés. Elles sont l'expression du malaise qu'elle ressent dans une telle situation, tourmentée qu'elle est à la manière de Tantale. En définitive la justice des œuvres, la propre justice, dont toute piété catholique est pénétrée, parce qu'elle ne se fonde pas sur la foi pure, tire parti même de cette situation déplorable, bien qu'elle semble indiquer que l'âme désespère de se concilier par ses efforts la grâce de Dieu. Ainsi, ce sentiment obscur que la religion catholique ne peut pas procurer la paix à l'âme, ce sentiment même est transformé en une espèce d'œuvre méritoire, par laquelle on s'imagine pouvoir se procurer le salut, en un acte de cet amour qui est pour le catholique la véritable justice de l'homme.

Sous un rapport très important l'analogie entre le sacrifice de la messe et le sacrifice intérieur du fidèle semble ne pas exister. Car tandis que le premier est répété à l'infini, le second est accompli en une fois. Le quiétiste Malaval dit à ce sujet qu'il n'est pas nécessaire de renouveler sa consécration à Dieu, tout comme une femme qui a promis d'être fidèle à son mari, ne lui dira pas continuellement : Je t'appartiens (Bossuet, t. 27, 71). C'est ce que François de Sales appelle *unité essentielle avec Dieu*, unité qui rend superflus les actes multipliés d'union, unité tellement essentielle qu'elle n'est pas même interrompue par le sommeil, comme l'enseigne le même François de Sales. Il règne dans l'âme une quiétude absolue qui rend inutiles tous les exercices de piété[1]; même la prière mentale cesse. L'âme dont les forces morales sont, pour ainsi dire, neutralisées, ne se laisse plus inspirer que de Dieu d'une manière tout à fait passive. Elle est dans un état d'indifférence absolue à l'égard de ce que Dieu fera d'elle. Si la laideur (morale) était agréable à Dieu, elle l'aimerait autant que la beauté (morale) (art. 33)[2]. Cela revient à ce que Fénelon dit ailleurs, que l'âme n'a plus le goût sensible du bien. Tout cela rentre dans les catégories de l'*oraison passive, oraison de présence de Dieu, de quiétude, contemplation infuse, passive* (art. 29), par le moyen desquelles l'âme est rendue conforme au Dieu qu'elle adore, — autant que faire se peut.

Dans le développement et l'application de ces catégories mystiques, Fénelon se garde bien d'aller aussi loin que les autres quiétistes. Mais

[1] Nous savons fort bien que François de Sales ne pense pas à les exclure.

[2] Bossuet a très bien combattu cette idée qui revient à celle de Descartes, qu'une chose est bonne uniquement parce que Dieu l'a voulue.

comme son point de départ est exactement le même, c'est-à-dire l'idée purement abstraite de l'Etre sans bornes et sans restriction, et dont la contemplation ne s'occupe volontairement d'aucune idée distincte, il lui faut prendre toutes sortes de précautions pour ne pas se perdre dans les mêmes abîmes dans lesquels d'autres quiétistes sont allés s'engouffrer[1]. « La *contemplation passive* se réduit à quelque chose de très simple : c'est un tissu d'actes de foi et d'amour si simples, si directs, si paisibles et si uniformes qu'ils ne paraissent plus faire qu'un seul acte ou même qu'ils ne paraissent plus faire aucun acte mais un repos de pure union. » La contemplation « n'est appelée passive que pour exclure l'activité ou empressement intéressé des âmes, lorsqu'elles veulent encore s'agiter pour sentir et pour voir leur opération » (art. 29). « L'*état de transformation* n'est que l'état le plus exempt de toute activité ou inquiétude intéressée » (art. 35). Fénelon ne veut nullement « exclure l'action réelle, positive et *méritoire du libre arbitre*, ni les actes réels et positifs qu'il faut réitérer à chaque moment » (art. 29, 30). « Les âmes transformées n'ont d'ordinaire plus besoin de certains arrangements soit pour la terre, soit pour les cieux, ni de formules expresses, ni de pratiques recherchées méthodiquement pour leurs exercices extérieurs » (art. 36). Elles doivent vaquer aux exercices de piété, toutefois « *sans règle gênante* » (*ibid.*). Fénelon recommande aussi en quelque sorte la lecture de livres d'édification et de l'Ecriture sainte « avec dépendance des pasteurs ou des directeurs. » — « Quand le recueillement nous fait tomber le livre des mains, il n'y a qu'à le laisser tomber sans scrupule. — La plus puissante des persuasions est celle de l'amour. — Il faut néanmoins reprendre le livre qui est au dehors, quand le livre intérieur cesse d'être ouvert » (art. 20). Ces mêmes âmes transformées ne sont nullement délivrées de tout péché, « elles commettent des péchés véniels et peuvent pécher mortellement » (art. 37). « Elles doivent se laisser juger par leurs supérieurs et leur obéir aveuglément en tout » (*ibid.*). Elles peuvent « utilement et doivent même, dans la discipline présente, confesser leurs fautes vénielles qu'elles aperçoivent » (art. 38).

Mais avec tout cela Fénelon ne dépasse nullement les bornes du quiétisme mystique ou de l'état passif. Il faut dire la même chose de l'exposition suivante, quoique le quiétisme s'y présente sous des dehors très beaux et en apparence très chrétiens. « Cet état passif, dit-il, ne suppose aucune inspiration extraordinaire ; il ne renferme qu'une paix et une souplesse infinie de l'âme pour se laisser mouvoir à toutes les impressions de la grâce. Une plume bien sèche et bien légère, comme dit Cassien, est emportée sans résistance par le moindre souffle de vent, et ce souffle la pousse en tout sens avec promptitude ; au lieu que si elle était mouil-

[1] On peut lire dans la *Vie de l'évêque Ricci de Pistoja*, par Potter, tome I, p. 100, 388, 430, les désordres effrayants de quelques couvents de femmes dans la Toscane, commis sous prétexte de quiétisme.

lée et appesantie, son propre poids la rendrait moins mobile et moins facile à enlever. L'âme dans l'amour intéressé a encore un reste de crainte intéressée qui la rend moins légère, moins souple, moins mobile, quand le souffle de l'esprit intérieur la pousse. L'eau qui est agitée ne peut être claire ni recevoir l'image des objets voisins ; mais une eau tranquille devient comme la glace pure d'un miroir. Elle reçoit sans altération toutes les images des divers objets et elle n'en garde aucune. L'âme pure et paisible est de même. Dieu y imprime son image et celle de tous les objets qu'il veut y imprimer : tout s'imprime, tout s'efface. Cette âme n'a aucune forme propre[1], et elle a également toutes celles que la grâce lui donne. Il ne lui reste rien et tout s'efface comme dans l'eau, dès que Dieu veut faire des impressions nouvelles. Il n'y a que le pur amour qui donne cette paix et cette docilité parfaite » (art. 30). Ailleurs Fénelon décrit cet état passif par une autre comparaison : « L'âme paisible et également souple à toutes les impulsions les plus délicates de la grâce est comme un globe sur un plan qui n'a plus de situation propre et naturelle. Il va également en tout sens, et la plus insensible impulsion suffit pour le mouvoir. En cet état une âme n'a plus qu'un seul amour, et elle ne sait plus qu'aimer. L'amour est sa vie; il est comme son être et comme sa substance, parce qu'il est le seul principe de toutes ses affections. Alors si cette âme parle d'elle par simple conscience, elle dit comme sainte Catherine de Gênes : Je ne trouve plus de moi, il n'y a plus d'autre moi que Dieu » (art. 35).

Pour saisir le sens et la portée de toute cette exposition, il faut bien se rappeler qu'il ne s'agit nullement de perdre le moi dans le Dieu sauveur, comme si nous avions dans les paroles de Catherine de Gênes un équivalent de ce que dit saint Paul, quand il déclare que ce n'est plus lui qui vit, mais que Jésus-Christ vit en lui (Gal. II, 20) ; Fénelon représente, il est vrai, ces deux énoncés comme exprimant le même sens, mais en ceci il se trompe grandement. Le Dieu dont il parle et dont parle Catherine de Gênes, n'est aucune idée distincte; c'est la pure essence divine, considérée sans rapport avec le salut de l'homme; autrement l'amour qu'on lui porte serait censé impur. Quand Fénelon dit que l'âme n'a plus qu'un seul amour, qu'elle ne sait plus qu'aimer, que veut-il dire, d'après tout ce qui précède, sinon que, faisant abstraction de toute idée distincte de Dieu, elle fait aussi abstraction de toute idée distincte pour ce qui concerne sa vie, ses intérêts même les plus élevés, son salut? Dans l'exposition de Fénelon que nous venons de donner à nos lecteurs, tout cela est caché sous l'idée de la parfaite soumission à l'influence de la grâce, à la volonté de Dieu, mais c'est au fond bien différent de ce qu'on désigne ordinairement par ces mots. Le reste de crainte intéressée qui rend l'âme moins souple et moins mobile, n'est rien autre qu'un reste de crainte et

[1] Tout comme son Dieu n'a aucune forme propre et distincte.

d'intérêt pour le salut; aussi Fénelon ne peut-il pas assez recommander de ne pas s'impatienter au sujet de ses propres défauts et péchés.

Ainsi toute la vie du chrétien est considérée comme la succession non interrompue d'actes du pur amour, identiquement les mêmes, comme une série de reproductions du sacrifice intérieur imité de celui du Christ sur la croix, reproductions qui diffèrent entre elles uniquement par rapport à leur application à différents objets ou au même individu considéré dans des situations différentes. Ici se présente de nouveau une analogie avec le sacrifice de la messe. Comme dans la messe le Seigneur est toujours de nouveau offert au Père en sacrifice par les mains du prêtre, pour opérer le salut des âmes, de même l'âme du fidèle doit toujours de nouveau sacrifier son Sauveur résidant en elle; elle doit renoncer à la joie, au sentiment du salut, sacrifier son salut, afin d'obtenir le salut final. L'analogie est d'autant plus frappante que le pur amour opère tout comme la messe la rémission des péchés (art. 38, 41). C'est là la cause pour laquelle l'âme remplie de cet amour peut, sans passer par le purgatoire, entrer dans le ciel (art. 41), — tout comme la messe est censée délivrer les âmes du purgatoire. En poursuivant ce parallèle nous ne sommes, certes, pas conduits par un intérêt de vaine curiosité, et nous n'avons nullement la velléité d'établir des ressemblances forcées entre les deux objets en question; mais il est essentiel de comprendre les raffinements de la théologie mystique qui n'est qu'un prolongement des tendances catholiques. Ceux qui donnent dans ces tendances en sont tellement imbus et imprégnés, qu'ils ne peuvent s'en défaire; ils ne parviennent après tout qu'à leur donner une autre tournure. La messe, avec tout le cortége d'idées qui s'y rattache, a *déteint* sur leur esprit; cela se voit dans tous les enseignements de Fénelon. Le catholicisme qu'il professe est plus ou moins spiritualisé, nous le voulons bien, mais c'est toujours du catholicisme; le fond en est resté le même. C'est toujours l'homme qui prétend satisfaire à Dieu par ses sacrifices, qui veut avant tout donner à Dieu pour mériter sa grâce; car, comme dit Fénelon (II, 118), « l'amour sans intérêt est un loyal amour *qui tend toujours plutôt à donner qu'à recevoir,* » et c'est à cause de cela qu'il est censé être la source de la justification; là est l'erreur. Cela rappelle par contraste ce que disait le pieux *Martin Boos :* « Dieu préfère infiniment les gens qui veulent avoir quelque chose de lui à ceux qui veulent lui donner et offrir quelque chose » (*Vie de Martin Boos*, par Gossner, p. 117). C'est pourquoi il aimait à répéter et inculquer à ses ouailles qui venaient lui parler de leurs tribulations spirituelles les paroles du Psalmiste : « *Ouvre ta bouche et je la remplirai* » (Ps. LXXXI, 11). Le catholicisme renverse tout l'ordre du salut. Dans la messe, qui est pour lui le centre du culte et de la religion, il s'agit avant tout, comme l'a très bien remarqué Luther dès le commencement de la Réformation, de donner à Dieu et non de recevoir de lui, et un prêtre catholique de Bâle, contemporain d'Œcolampade, a

eu l'effronterie d'appliquer à la messe cette parole du Seigneur, « qu'on est plus heureux de pouvoir donner que d'être appelé à recevoir » (Actes XX, 35).

L'exposition de Fénelon repose sur le même principe. Selon lui, la perfection du fidèle consiste dans une renonciation si totale à lui-même qu'il renonce même au sentiment du salut et de sa communion avec le Seigneur. C'est là l'offrande qu'il fait au Père pour s'assurer la grâce finale. Il n'ose pas ressentir la joie du racheté, la joie que Christ a procurée aux siens au prix de son sang, dont il dit qu'elle doit demeurer en eux et devenir parfaite (Jean XV, 11), la joie que l'Apôtre représente comme un des fruits du Saint-Esprit (Gal. V, 22), à laquelle il nous convie si instamment, et pour de bonnes raisons (Phil. IV, 4 ; 1 Thessal. V, 16)[1]. Car si le fidèle voulait, nous ne disons pas s'approprier cette joie, mais lui ouvrir son cœur et remercier Dieu pour le don de sa grâce, il serait censé aimer Dieu d'un amour intéressé et ne pas faire abnégation de soi-même. Nous savons qu'il doit lui être indifférent d'être sauvé ou damné. Comment donc oserait-il nourrir dans son cœur des sentiments de joie et de gratitude d'avoir obtenu le salut en Christ? Il ne doit pas davantage s'abandonner à l'amertume quand il voit un des êtres qu'il chérit le plus, exposé à la perte éternelle. Ceci rappelle ce que François de Sales dit à la mère de Chantal, affligée de ce qu'un de ses petits enfants était mort sans baptême : « Ma mère, d'où vient ceci que vous vous regardez vous-même? Avez-vous encore quelque intérêt propre? » Fénelon cite ce trait en l'approuvant (II, 118). Cet état d'abnégation de soi-même va si loin que le fidèle ne sait pas, « par une décision réfléchie, » qu'il est dans cet état; aussi est-il tout prêt et disposé à croire qu'il n'y est pas, si le supérieur le lui déclare (art. 45). Ceci rappelle l'extrême du scepticisme tel qu'il a été formulé par *Sextus Empiricus*, savoir, qu'on doit même mettre en doute jusqu'au principe qu'il faut douter de toutes choses. Fénelon, il est vrai, ne veut nullement qu'on renonce au pur amour; mais en conseillant de renoncer à la prétention d'y être parvenu, il veut l'affermir d'autant plus fortement dans les âmes, et par ce moyen rendre leur justification devant Dieu plus assurée.

Cependant la doctrine du pur amour n'est pas seulement l'expression complète de la justification catholique, elle présente encore une autre face. Elle est un certain juste milieu entre le désespoir et l'assurance du salut, entre le renoncement au salut et le plus grand effort de l'âme pour y parvenir. Sous ce rapport aussi elle s'accorde parfaitement avec le dogme catholique, qui anathématise l'assurance du salut (concile de Trente, session VI, canon 16), qui laisse l'âme du fidèle ballottée entre

[1] Vinet a, dans un discours sur 1 Thess. V. 16, admirablement défini l'efficace, la portée de cette joie dans la vie chrétienne.

la crainte et l'espérance, d'après la fausse traduction des paroles de l'Ecclésiaste IX, 1 : *Nescit homo si sit dignus amore an odio*[1] ; car l'assurance du salut ne peut exister que là où l'âme se fonde sur la foi pure, c'est-à-dire sur la foi qui se tient à Christ seul, et non sur l'amour qui reste toujours imparfait et impur.

VII.

Y a-t-il lieu de s'étonner que de telles doctrines aient déplu à un esprit de la trempe de Bossuet? Faut-il attribuer son opposition à une vaine et mesquine jalousie, à une intrigue de cour, ou à la défaveur dans laquelle Madame Guyon était tombée auprès de Madame de Maintenon, après que celle-ci, qui avait conçu premièrement une grande estime pour cette dame, se fut convaincue du caractère erroné et dangereux de ses idées particulières? Nous croyons ces questions résolues d'avance pour tout observateur judicieux et impartial. Ce n'est pas à dire que Bossuet ait entrevu tout ce que la doctrine du pur amour renfermait d'éléments contraires à l'Ecriture ; car il enseigne tout aussi bien que Fénelon que « l'amour est la véritable justice » (t. 28, 369). En outre, il a une certaine teinte de mysticisme, comme la plupart des catholiques dont la piété dépasse celle du vulgaire. Ce mysticisme se montre dans sa correspondance avec les religieuses de Jouarre et de Farmoutier, dont il était le directeur[2]. Il est vrai qu'un directeur de femmes cloîtrées devait être particulièrement tenté d'agir sur elles en les excitant à des élans mystiques. Mais Bossuet montra la même velléité dans une occasion bien plus importante. Sur les instances de Fénelon il admit, de concert avec ses collègues, parmi les articles dits d'Issy, une proposition qui était passablement mystique (c'est l'article 33). Il ne l'admit qu'après avoir fait de grandes difficultés ; mais enfin le fait qu'il céda montre qu'il approuva l'idée énoncée dans cet article. Il approuva de même la lettre de Fénelon à une religieuse carmélite que nous avons mentionnée au commencement, et qui contient au fond les mêmes idées que le livre des *Maximes des saints*. Il n'a rien à redire non plus contre la notion de Dieu proposée par Denys l'Aréopagite, dont il n'aperçoit évidemment pas la portée. On sait, d'après ses propres aveux, qu'il n'avait encore lu aucun auteur mystique lorsqu'il fut appelé à formuler son jugement sur ces matières délicates. Quel ne dut pas être son étonnement lorsqu'il apprit toutes les belles

[1] Bernard de Clairvaux (*In Septuagesima*, sermo primus) et Madame Guyon (*Discours*, II, p. 169) se fondent aussi sur ce passage.

[2] Nous renvoyons à ce sujet nos lecteurs à un article fort intéressant de M. le pasteur Burnier dans la *Réformation au dix-neuvième siècle*. 1846, 3 septembre. *Correspondance de Bossuet*, 3e article.

choses que l'Eglise avait sanctionnées *in globo* avec les écrits de beaucoup de saints personnages? Il a évidemment tâtonné, hésité pendant quelque temps, et comme, en bon catholique, il ne pense pas à faire découler la justification de la foi seule, comme il enseigne en tout autant de termes que l'amour est la véritable justice, il n'est jamais parvenu à réfuter tout à fait victorieusement le quiétisme.

Mais ces concessions faites, il faut avouer que sous bien des rapports il a vu juste, il a frappé juste. C'est avec raison qu'il reproche à Fénelon que sa doctrine n'est pas puisée dans les Ecritures (t. 28, 650). Il lui oppose un bon nombre de passages très heureusement choisis par lesquels il l'accable, du moins aux yeux de ceux qui s'en tiennent à la Bible. Il cite en particulier comme argument péremptoire contre le pur amour les paroles de saint Jean (1re épître, IV, 19) : « Aimons-le, car il nous a aimés le premier. » Il trouve que les maximes de Fénelon sont propres à dessécher les cœurs plutôt qu'à les réchauffer, les toucher (t. 29, 651), parce qu'il faut, selon ces maximes, pour faire un acte d'amour, oublier qu'on a un Sauveur, et en cela il découvre dans Fénelon un acheminement vers le déisme. Il lui reproche en outre de rendre l'homme indépendant de Dieu, « de revêtir le quiétisme de spécieuses couleurs, » et il ajoute fort bien : « Cette belle enveloppe ne le rend que plus dangereux » (t. 28, 315). Bossuet s'exprimait avec une juste sévérité sur des propositions comme celle-ci : « Si vous m'envoyiez en enfer avec votre amour, je l'aimerais mieux que le paradis sans cet amour. » Il disait très sensément : « Ce sont toutes fictions d'imagination dont si l'on faisait des pratiques régulières, on tomberait le plus souvent dans le vide; ce sont donc des transports, d'où si l'on tire des conséquences et qu'on en fasse des états, on met la piété en péril » (t. 28, 692). Le jugement le plus dur qu'il ait porté sur Fénelon, c'est qu'il était le *Montan* d'une nouvelle *Priscille* (t. 29, 649); ce jugement paraît décidément injuste, puisque Fénelon disait ouvertement que Madame Guyon allait trop loin dans ses expressions et que celle-ci lui reproche même (dans sa correspondance secrète) « d'être resté à moitié chemin de la vérité. » Mais il faut ici tenir compte de ce que Bossuet nous apprend (t. 29, 567) que Fénelon lui a souvent dit qu'il avait plus appris de Madame Guyon que de tous les docteurs pris ensemble; il ne faut pas oublier que Fénelon savait trouver des excuses pour les plus grandes extravagances de cette dame, comme nous l'apprend Bossuet (t. 29, 531-544, 586). C'est pendant le procès de Fénelon à Rome que son adversaire se montra sous le jour le plus défavorable. Son neveu, l'abbé Bossuet, qu'on peut appeler son mauvais génie, lui suggéra de mauvais moyens pour faire triompher sa cause. Mais si en regard de cela nous mettons le fait que Fénelon tendit aussi de son côté à Rome des piéges à Bossuet (t. 29, 640, 641), et qu'il fit dire qu'à peine il connaissait Madame Guyon (t. 29, 583), notre jugement sur Bossuet deviendra plus équitable.

Bossuet avait espéré dans les premiers temps ramener Fénelon à des vues plus saines. Celui-ci se montra offensé d'une telle prétention énoncée publiquement. Cependant Fénelon s'était mis vis-à-vis de l'évêque de Meaux dans une position si humble que ce dernier était en droit de nourrir une telle espérance; car voici ce que Fénelon lui écrivait sous la date du 28 juillet 1694, à l'occasion d'extraits des auteurs mystiques qu'il lui avait soumis (III, 488) : « Vous avez la charité de me dire que vous souhaitez que nous soyons d'accord, et moi je dois vous dire bien davantage; nous sommes par avance d'accord, de quelque manière que vous décidiez. Ce ne sera point une soumission extérieure : ce sera une sincère conviction. Quand même ce que je crois avoir lu me paraîtrait plus clair que deux et deux font quatre, je le croirais encore moins clair que mon obligation de me défier de mes lumières et de leur préférer celles d'un évêque tel que vous. Ne prenez point ceci pour un compliment; *c'est une chose aussi sérieuse et aussi vraie à la lettre qu'un serment.* » Il écrit au même, le 16 décembre 1694 (III, 488) : « Quand même vous vous tromperiez, mon obéissance simple et droite ne se tromperait pas; et je compte pour rien de me tromper en le faisant avec droiture et petitesse sous la main de ceux qui ont l'autorité dans l'Eglise. » Est-ce que jamais la soumission à l'autorité spirituelle a trouvé une expression plus tranchée? La fameuse formule jésuitique : *Sicut baculus in manu senis* n'est certainement pas plus forte. Mais ce qui nous intéresse le plus, c'est que nous avons ici l'application directe des principes de Fénelon sur l'abnégation des âmes remplies du pur amour. Or, dans le courant de la dispute, il devint évident que Fénelon en écrivant ces lettres à Bossuet, avait fait, au fond, la même réserve que quand il avait supposé que Dieu voudrait jeter en enfer l'âme qui l'aime et veut le servir. Il s'est bien déclaré dans ses lettres tout prêt à se soumettre au jugement de Bossuet, quand même il lui serait tout à fait défavorable. Mais les discussions qui suivirent eurent bientôt montré qu'en parlant ainsi il avait posé par-devers lui ce cas comme impossible. C'est pourquoi lorsque la controverse s'envenima, et que Bossuet exprima son étonnement de ce que Fénelon paraissait être animé de tout autres sentiments envers lui que ceux qu'il avait naguère manifestés; lorsque, pour se justifier, il publia dans sa *Relation sur le quiétisme* (t. 29, 550), les lettres rapportées plus haut, Fénelon dit assez naïvement (dans la *Réponse à la Relation sur le quiétisme*, II, 161) : « Je comptais que, malgré son extrême prévention, il ne voudrait pas condamner l'amour de pure bienveillance; je sentais bien que je ne croyais aucune des erreurs qu'il voulait combattre. Je ne laissais pas de me soumettre de bonne foi pour les choses où je pouvais me tromper. Mais ma soumission, loin d'être louable, comme il la dépeint, aurait été contraire à ma conscience si elle avait été complétement aveugle. — *Il ne faut donc pas la prendre dans toute la rigueur des termes.* » Ces expressions rappro-

chées des lettres que nous avons citées nous montrent une certaine harmonie entre certains traits du caractère de Fénelon et sa doctrine. Tout comme il veut être *exquis* dans sa soumission à Dieu, il veut aussi l'être dans celle à M. de Meaux. Mais quand on veut toujours être exquis et se montrer animé des sentiments les plus élevés, on n'est pas pour cela toujours dans le vrai, ou, pour parler plus rondement, on est souvent dans le faux. On pense, on calcule que plus on se sera humilié, plus on sera aussi admiré et honoré, plus on sera en grâce auprès de Dieu et des hommes; ce qui montre comme à l'œil que le pur amour n'empêche pas l'homme de faire des retours fort intéressés sur lui-même.

On ne peut s'empêcher de penser qu'il pourrait en être de même de la soumission tant vantée au jugement d'Innocent XII sur le livre des *Maximes*. D'abord il est hors de doute, comme nous l'avons dit dès le commencement, que Fénelon ne se rétracta jamais. Le seul témoignage de M. de Ramsay suffirait au besoin pour le prouver. Mais nous avons une foule d'autres preuves soit dans différents écrits déjà nommés, soit dans les lettres de Fénelon. Il conserva au fond toujours l'opinion qu'il a exprimée à un ami lorsque l'affaire de son livre fut portée à Rome (3 août 1697) : « Il n'y a aucun danger, lui disait-il, que le saint-siége condamne jamais une doctrine si autorisée par les Pères, par les écoles de théologie et par tant de grands saints que l'Eglise romaine a canonisés » (III, 540). Cette dernière idée se retrouve dans la lettre de Fénelon à Innocent XII (III, 515). Il est vrai qu'il parle quelquefois comme s'il était prêt à renoncer à sa doctrine; mais il faut bien tenir compte des personnes auxquelles il s'adresse, comme quand il écrit au pieux duc de Beauvilliers qui s'était défait du livre des *Maximes* « pour obéir au pape. » Fénelon l'assure que cela l'édifie et il ajoute : « Il ne me reste plus qu'à me soumettre et à me taire. Je n'ai plus qu'à choisir les termes de ma soumission. Les plus courts, les plus simples, les plus absolus, les plus éloignés de toute restriction sont ceux que j'aime davantage. *Ma conscience est déchargée dans celle de mon directeur* » (29 mars 1699, III, 562). Deux jours auparavant il avait écrit à l'abbé de Chanterac, son confident et son agent à Rome : « Il faut espérer, selon les promesses, que l'Eglise romaine soutiendra au besoin la vérité, quoiqu'elle semble la laisser obscurcir dans une très périlleuse conjoncture » (III, 561); or il a en vue la condamnation de son livre qu'il vient d'apprendre. Il découvre à son confident le fond de sa pensée en lui annonçant qu'il dira dans son mandement qu'il s'est mal *expliqué* dans son livre, qu'il condamne son *texte* sans restrictions, etc. » Dans la lettre suivante au même abbé, il revient sur ce sujet, pour s'exprimer encore plus fortement : « Je ne puis trahir ma conscience pour me noircir lâchement sur des erreurs que je ne pensai jamais. — Mentir pour reconnaître avoir été impie quand on ne l'a jamais été, c'est le plus affreux des crimes dans un évêque; nulle puissance ne peut exiger de moi une si infâme prévarication » (III, 564).

Son mandement de soumission du 9 avril 1699 (II, 230) est conçu de telle sorte qu'on peut croire qu'il rétracte la doctrine même; car il se soumet *simplement* et *absolument* au jugement d'Innocent XII, qui porte évidemment sur le fond de la doctrine et non pas seulement sur la forme dont Fénelon l'a revêtue dans son livre (II, 228). Toutefois, il se plaint qu'on ait ainsi entendu le bref papal; il trouve que Rome a donné libre cours à des esprits bien violents. Voici ce qu'il écrit en 1710 au père Le Tellier : « Celui qui errait a prévalu (Bossuet), celui qui était exempt d'erreur a été écrasé. » A cette époque, il maintient encore l'idée erronée que Rome n'a condamné que la manière dont il a exposé sa doctrine et non pas cette doctrine même qui, dit-il, est enseignée dans toutes les écoles catholiques. C'est ce qui ressort des paroles adressées à M. de Ramsay, qui s'était permis de lui témoigner son étonnement de ce qu'il maintenait sa doctrine après qu'elle avait été condamnée à Rome (I, xxxiii). Il est difficile de croire que Fénelon ait été pleinement convaincu de la vérité de l'idée rapportée plus haut; le texte du jugement papal me paraît exclure tout doute à cet égard. S'il en est ainsi, nous avons ici une nouvelle analogie avec la doctrine du pur amour. Fénelon accepte la condamnation du pape, tout comme il veut que l'âme consente à sa perdition si Dieu la veut. Mais comme ce sacrifice extrême du pur amour n'est que conditionnel et suppose au fond un cas impossible, de même Fénelon s'est soumis dans son mandement au jugement papal sous une certaine condition, et en vertu d'une réserve mentale, dont il devait connaître le peu de fondement, car elle consistait à regarder tacitement comme impossible que le pape eût voulu porter un jugement sur le fond même d'une doctrine enseignée dans toutes les écoles catholiques. Et comme le sacrifice conditionnel du salut est la voie la plus sûre pour arriver au salut, de même la soumission conditionnelle au jugement papal lui permit de maintenir la communion avec l'Eglise, en dehors de laquelle il n'y a point de salut. C'est ainsi qu'il mit fin à cette longue et pénible querelle et mérita les éloges du roi, de Bossuet, du monde chrétien. Leibniz avait quelque raison de dire : « M. l'archevêque de Cambrai est mieux sorti de cette affaire qu'il n'y était entré. Il en est sorti en habile homme » (*Revue des Deux-Mondes*, 1845, tome III, page 81). En tout cela, Fénelon, — qu'on nous passe l'expression, — se joue un peu de Dieu et des hommes, — mais en premier lieu de lui-même, car tel l'homme est envers lui-même, tel il est envers les autres hommes et envers son Dieu.

VIII.

Il nous reste à jeter un rapide coup d'œil sur ce que Fénelon a écrit et enseigné touchant la doctrine du pur amour, depuis la condamnation de

son livre. Ce qui nous frappe en premier lieu, c'est que la forme qu'il avait donnée à sa doctrine a été profondément modifiée, tandis que le fond en est resté exactement le même. On ne remarque aucun véritable progrès dans ses idées. Il a bien égard aux objections qu'on lui a faites, — mais non pas pour corriger ce qu'il y a d'erroné dans sa doctrine. Il faut plutôt dire qu'il s'y enfonce toujours davantage, soit qu'il représente le pur amour comme l'équivalent du désintéressement, du dévouement, du renoncement dans le sens évangélique du terme, ou comme l'expression du sentiment du devoir qui, en effet, ne regarde pas à la récompense (« fais ce que dois, advienne que pourra ») ; soit enfin qu'il mette toujours plus à découvert les graves erreurs sur lesquelles repose sa doctrine, ses origines étrangères au christianisme ; mais qu'il élargisse ou embellisse sa doctrine, ou qu'en croyant l'exposer plus exactement et la justifier il ne fasse que la rendre moins acceptable, toujours en ressort-il jusqu'à quel point il s'est identifié avec elle et lui est resté fidèle.

Piqué au vif, à ce qu'il paraît, par le reproche « qu'il n'a pris sa doctrine que dans les essors de sa belle imagination et nullement dans les idées de la pure raison, » il s'efforce maintenant d'en donner une idée tout à fait rationnelle qui est exposée dans le *Discours philosophique* de M. de Ramsay. Le pur amour y est prouvé 1° par l'idée de Dieu, considéré comme l'être parfait, de sorte qu'aimer Dieu pour lui-même et toutes choses pour lui est la loi universelle de toutes les intelligences ; 2° par la nature de l'homme ; — puisque la nature n'est aimable qu'autant que Dieu lui communique sans cesse son être et sa perfection, elle ne doit s'aimer que par rapport à lui ; 3° par l'idée de l'ordre ; — l'ordre demande que nous aimions la perfection infinie de Dieu plus que notre finie perfection ; notre amour pour le bien unique, source de tous les autres, le bien sans bornes, le bien indépendant, doit être aussi un amour unique, source de tous nos amours, un amour sans bornes, un amour indépendant de tout autre amour.

On lui a reproché que sa doctrine est propre plutôt à dessécher les cœurs qu'à les exciter à l'amour de Dieu et à l'accomplissement de sa volonté. Il maintient au contraire que le pur amour est la source de toutes les vertus civiles, en ce qu'il inspire non-seulement de hauts et nobles sentiments pour Dieu, mais qu'il est aussi la source de tous les beaux sentiments humains. « L'idée du parfait désintéressement, dit-il (I, 308), régnait dans la politique de tous les anciens législateurs. Il fallait préférer à soi les lois, la patrie. C'est cet ordre auquel on croyait devoir rapporter tout et soi-même autant que tout le reste. Il ne s'agissait pas de se rendre heureux en se conformant à cet ordre ; il fallait, au contraire, pour l'amour de cet ordre, se dévouer, périr et ne se laisser aucune ressource. » Fénelon va plus loin et nous apprend que le pur amour « rend aimable dans la société. » — C'est bien là du Fénelon, dirait Sainte-Beuve, — et le duc de Saint-Simon aussi, lui qui se plaît à nous raconter que

Fénelon voulait plaire jusqu'à ses valets. — C'est donc par le pur amour « qu'on devient aimable, poli, désintéressé, non pour plaire aux hommes, pour les éblouir et les flatter, mais pour les rendre bons, les secourir, les supporter et vivre en paix avec eux, lors même qu'on ne peut les estimer (tout comme on continue à aimer Dieu quand même il est censé ne pas vous aimer). Cette philanthropie douce et patiente n'est jamais la dupe ni des méchants, ni des ingrats, parce qu'elle ne leur demande rien et qu'elle se contente de faire le bien pour le seul amour du bien, sans espérance de retour (comme on le fait vis-à-vis de Dieu). » — Le pur amour est aussi le lien des parfaites amitiés. « Aimant ses amis, sans les rapporter à soi, il les aime patiemment avec leurs défauts, sans les flatter. Tout lui est bon, pourvu qu'il aime ce que Dieu a fait et qu'il supporte la privation de ce que Dieu n'a pas fait. » — « Chacun veut, dit-il ailleurs en tournant la question (I, 307), dans la société de ses amis, être aimé sans motif d'intérêt et uniquement pour lui-même. Hélas! si l'homme indigne de tout amour ne peut souffrir d'être aimé par intérêt, comment osons-nous croire que Dieu n'aura pas la même délicatesse? » — « Quand vous trouvez ces délicatesses dans votre cœur pour l'amitié que vous exigez de vos amis, vous ne les regardez jamais comme des *raffinements chimériques*; au contraire, vous seriez choqués de la grossièreté des amis qui n'auraient point ces délicatesses sur l'amitié. Il n'y a que Dieu à qui vous voulez les défendre, etc. » Et il prouve maintenant que les païens ont eu cette idée pure de l'amitié; il cite en particulier plusieurs passages de Cicéron, *De Amicitia*, c. V et suiv., entre autres celui-ci : « Nous croyons qu'il faut rechercher l'amitié non par l'espérance des avantages qu'on en tire, mais parce que le fruit de l'amitié est dans l'amitié même. Les hommes intéressés sont privés de cette excellente et très naturelle amitié qui doit être cherchée par elle-même et pour elle-même. » Il n'est pas besoin de montrer que si le véritable ami ne recherche pas dans l'amitié des avantages matériels, il y cherche pourtant le complément de sa vie intérieure. Il ne peut détacher l'amour qu'il ressent pour son ami des qualités qui le rendent estimable et aimable à ses yeux, pour son cœur, et en vertu desquelles il est pour lui un ami; et s'il disait à son ami : Mon amitié pour toi ne concerne nullement ce que tu es pour moi, on pourrait dire que ce n'est pas là une véritable amitié et avant tout s'étonner qu'on puisse comparer une telle amitié à l'amour que doit nous inspirer le Dieu qui a donné son Fils pour nous sauver.

On avait élevé contre Fénelon cette objection que sa doctrine chimérique ne convenait et ne pouvait convenir qu'à quelques têtes exaltées. La réponse de Fénelon est que le pur amour est l'idée de tous les philosophes, qu'il est une impression divine donnée à l'homme dès son origine. Il cite en effet plusieurs énoncés d'anciens sages en faveur de sa doctrine, et n'oublie pas Marc-Aurèle et tous les vrais disciples de Zénon qui sont pleins de cette maxime, qu'il faut aimer la vertu pour la vertu même. Il

y a, en effet, un élément de stoïcisme dans le pur amour; on peut le considérer comme l'expression la plus rigoureuse de l'impératif catégorique de Kant; avec la seule différence que si Kant et les stoïciens demandent qu'on pratique la vertu par pur sentiment du devoir, par un pur motif de conscience, ils ne vont pas jusqu'à faire la supposition du renversement de l'ordre moral du monde, c'est-à-dire la supposition que Dieu rendra éternellement malheureux ceux qui le servent.

Tout ce qu'il dit en outre sur ce sujet donne lieu à de graves objections. Quand il rapporte cette parole de Platon : « Que l'homme ne peut être heureux en soi, et que ce qu'il y a de plus divin pour lui, c'est de sortir de soi par amour, » ne voit-il donc pas qu'il renverse par là tout son système? Car si l'homme ne peut être heureux en soi, — ce qui est parfaitement vrai, — il faudra dire qu'il sort de lui-même pour trouver le bonheur. Quand Fénelon cite le mot de Socrate, « qu'il y a quelque chose de plus divin dans celui qui aime que dans celui qui est aimé, » ne semble-t-il pas renchérir sur le fameux mot de Sénèque : « Jupiter, en quoi vaut-il plus que l'homme de bien? » Car pour réaliser le pur amour, il faut supposer Dieu comme non aimant celui qui l'aime, il faut supposer Dieu seulement aimé, non pas aimant, partant moins divin que l'homme qui aime Dieu. — Fénelon se plaît en général à rappeler les énoncés des sages de l'antiquité sur la manière dont l'homme peut devenir divin, surtout ceux de Platon, que l'amour divinise l'homme, qu'il n'y a personne qui soit tellement mauvais que l'amour n'en fasse un dieu par la vertu, qu'imiter Alceste, qui mourut pour son époux, fait de l'homme un dieu, etc. Fénelon convient sans peine « que les païens, qui ont tant loué la vertu désintéressée, la pratiquaient mal, que tout amour sans la grâce et hors de Dieu, ne peut être qu'un amour-propre déguisé; » mais, fidèle à la tendance générale de sa doctrine, il ne conteste nullement l'idée qui est au fond des énoncés rapportés tout à l'heure, que l'homme peut se mettre au niveau de la Divinité, pour ne pas dire au-dessus de la Divinité. En effet, n'est-ce pas se mettre au niveau ou même au-dessus de Dieu, que prétendre l'aimer par pure bienveillance, et enseigner que dans la sphère de l'amour, au lieu de recevoir de Dieu, nous lui donnons, et qu'il dépend en quelque sorte de nous?

Cet amour, qui est un élément divin dans l'homme, peut prendre, il est vrai, une mauvaise direction. « Le plaisir qu'on éprouve dans le transport des passions n'est qu'un effet de la pente de l'âme pour sortir de ses bornes étroites et pour aimer hors d'elle le beau infini. Quand ce transport se termine au beau passager et trompeur qui reluit dans les créatures, c'est l'amour divin qui s'égare et qui est déplacé; c'est un trait divin en lui-même, mais qui porte à faux; ce qui est divin en soi devient illusion et folie, quand il tombe sur une vaine image du bien parfait » (I, 309). Cela revient à l'idée de Platon que personne ne pèche volontairement, que le pécheur est aveuglé par une erreur involontaire, de sorte qu'il ne

fait pas proprement ce qu'il veut, et que ses mauvaises actions ne doivent pas être attribuées à sa mauvaise volonté, mais à son manque d'habileté dans le choix des moyens qu'il a choisis pour atteindre son but qui est la félicité. (Voyez Ritter, *Histoire de la Philosophie*, t. II, p. 401.) Ceci nous fait voir la doctrine de Fénelon sous un nouveau jour.

Est-il possible de plus méconnaître l'état de chute et de misère spirituelle de l'homme que de supposer que c'est le même penchant divin qui une fois le porte à se plonger dans les jouissances les plus grossières, et qui une autre fois, dès qu'il a connu Dieu, l'élève à Dieu et lui fait trouver en lui seul sa joie, sa félicité? Cette idée n'est pas, il est vrai, expressément reconnue et sanctionnée par l'Eglise catholique, mais elle se trouve dans beaucoup de théologiens mystiques approuvés par l'Eglise, en particulier chez François de Sales; il la développe par une de ces jolies images qui lui sont familières : il suppose une perdrix, couvée par une autre mère que la sienne et qui, au premier cri de sa véritable mère, court vers elle. C'est qu'il attribue à l'homme, même depuis la chute, « une inclination naturelle à aimer Dieu par-dessus toutes choses, » et l'homme n'a qu'à cultiver ce fond d'amour qu'il a en lui comme dot primitive de sa nature (*Traité de l'amour de Dieu*, livre I, chap. XVI, XVII, XVIII). Cette idée, que Bossuet a fortement combattue et à juste titre (t. 28, 683) comme reposant sur une fausse notion des forces spirituelles de l'homme dans son état de chute et de péché, rentre dans le système de Fénelon. Quoiqu'elle ne perce que par ces derniers développements, elle est d'une importance décisive dans l'appréciation de la doctrine du pur amour; car quand on considère l'amour de Dieu comme un principe existant dans l'homme indépendamment de la foi et en dehors de la foi, c'est alors seulement que l'on comprend pourquoi l'amour occupe une place si importante dans l'œuvre de la justification, et comment il arrive qu'il se réalise sous une forme qui n'a que faire de la foi.

Ces graves erreurs viennent en partie de ce que Fénelon préfère chercher des appuis pour sa doctrine partout ailleurs que dans la Parole de vérité. Dans ses écrits de la seconde classe, il n'a guère fait droit au reproche de négliger les Ecritures; le principal passage qu'il cite en faveur de son idée favorite est tiré des Proverbes XVI, 4 : *Dieu a fait toutes choses pour lui-même* (I, 303). Ce passage est son point de départ dans la dissertation « sur le pur amour, sa possibilité, ses motifs. » Il en fait découler ses idées favorites. En vue de l'objection de Bossuet que pour réaliser son pur amour il faut oublier qu'on a un Sauveur, et mettre de côté les paroles de l'apôtre saint Jean (1re épître, IV, 19), il entre dans l'exposition suivante (I, 304), qui renouvelle les suppositions impossibles et les extravagances contre lesquelles il a pourtant affirmé précédemment (I, XLIV) vouloir se tenir désormais en garde. Partant du principe que la vie éternelle est un don de pure grâce, il suppose que Dieu veut

anéantir son âme au moment où elle se détachera de son corps. Il a soin d'affirmer qu'il suppose une chose très possible, puisqu'il ne suppose qu'une simple exception à une règle purement gratuite et arbitraire; il suppose encore que Dieu lui a révélé son dessein ; il ne lui reste plus qu'un seul moment à vivre, qui doit être suivi d'une extinction entière et éternelle. « Dans ce dernier instant, dit-il, me dispenserai-je d'aimer Dieu? Renoncerai-je à Dieu parce qu'il ne sera plus béatifiant pour moi? Abandonnerai-je la fin essentielle de ma création? Dieu, en m'excluant de la bienheureuse éternité qu'il ne me devait pas, a-t-il pu se dépouiller de ce qu'il se doit à lui-même? A-t-il cessé de faire son ouvrage pour sa pure gloire? etc. » Maintenant vient la foudroyante application : « Et vous, mon lecteur, à qui Dieu prépare, sans le devoir, la possession éternelle de lui-même, craindrez-vous comme un raffinement chimérique cet amour dont je dois vous donner l'exemple? Aimerez-vous Dieu moins que moi parce qu'il vous aime davantage? La récompense ne servira-t-elle qu'à vous rendre intéressé dans votre amour? Est-ce donc là le fruit des promesses et du sang de Jésus-Christ, que d'éloigner les hommes d'un amour généreux et sans intérêt pour Dieu? A cause qu'il vous offre la pleine béatitude en lui-même, ne l'aimerez-vous qu'autant que vous serez soutenu par cet intérêt infini? » etc.

Voilà donc Fénelon reproduisant de nouveau sa doctrine sous la forme la plus choquante pour le bon sens et le sentiment religieux éclairé par l'Evangile! Mais voici une nouvelle absurdité. De ce que je dois aimer Dieu, qui agit envers moi comme s'il me haïssait, de ce que je dois l'aimer autant que s'il m'aimait du plus tendre amour, Fénelon tire la conclusion que je dois aimer Dieu manifesté en Christ, qui s'est livré pour moi, tout comme s'il me haïssait et voulait m'anéantir. Ce sont là des propositions qui ne sont pas seulement chimériques et extravagantes; elles sont avant tout dangereuses pour l'intégrité de la foi; car si l'assurance de la félicité éternelle diminue mon amour pour Dieu, il s'ensuit que je serais tout autant obligé de l'aimer, et que je pourrais tout autant l'aimer, quand même Christ n'aurait pas existé ou que je ne susse pas qu'il existe. Toute l'œuvre de la rédemption devient par là superflue. Nous allons plus loin et nous affirmons que, dans les suppositions faites par Fénelon, ceux à qui Christ n'a pas été annoncé sont dans une meilleure condition que ceux qui ont fait l'expérience de sa grâce; car ces derniers sont continuellement tentés d'aimer Dieu en Christ et à cause de Christ, c'est-à-dire en vue de leur salut, ce qui, nous le savons pertinemment, est aux yeux de Fénelon un amour intéressé. Et s'ils prennent la chose sérieusement, ils sont dans une torture d'âme continuelle. Car, s'il nous est difficile d'aimer nos ennemis, il nous est peut-être encore plus difficile d'aimer notre ami comme s'il était notre ennemi. L'âme, placée dans la condition que Fénelon suppose, est toujours dans la crainte que la véritable notion de Dieu, celle du Dieu sauveur, ne

vienne chasser de son esprit cette fiction chimérique, à laquelle tient le pur amour, c'est-à-dire la *perfection* chrétienne.

Mais à quoi ne se résout pas le fidèle catholique pour échapper au purgatoire? Car c'est toujours dans cette période, comme dans la précédente, la grande préoccupation de Fénelon. « *Qu'il est beau*, dit-il en parlant du pur amour, *de faire son purgatoire en ce monde!* » (I, 518, 524.) Considéré sous ce point de vue, le pur amour se présente à nous comme un ordre plus élevé de mortifications pour arriver à la perfection chrétienne. Tandis que les chrétiens moins raffinés vont s'enfermer dans des couvents, pour martyriser le corps et l'âme par le jeûne, les flagellations, la haire et le cilice, les esprits plus déliés, vivant au milieu du monde, se martyrisent, pour arriver au même but, par l'exercice du pur amour, qui est bien aussi une pénitence. Ils veulent pratiquer un jeûne transcendant en se privant du sentiment de la grâce de Dieu. C'est là la haire et le cilice qu'ils serrent autour de leurs reins; c'est avec cette discipline qu'ils se flagellent. L'oubli de l'amour que Dieu leur a témoigné individuellement, l'indifférence absolue quant à leur salut individuel, voilà comment ils remplacent les offices de la vie monastique. Pour toute consolation Fénelon leur dit (toujours en vue du passage des Proverbes XVI, 4) : « *La créature n'a été faite que pour être détruite au bon plaisir de celui qui ne l'a faite que pour lui* » (I, 524). Il ne reste donc qu'à souffrir et rien qu'à souffrir. Fénelon l'enseigne ouvertement : « Dans le pur amour, qui est désapproprié et abandonné, l'âme se nourrit en silence de la croix et de l'union à Jésus-Christ. — *Elle ne dit rien, elle ne remarque rien. Que fait-elle? Elle souffre. Est-ce tout? Oui, c'est tout; elle n'a qu'à souffrir.* »

Mais comme l'âme humaine ne saurait supporter cet état de souffrance continuelle, elle voudra nécessairement se relever par l'espérance de la récompense, c'est-à-dire en déviant du pur amour; ou bien elle se dédommagera intérieurement par les petites satisfactions de l'amour-propre, de la vanité spirituelle que peut offrir le sentiment d'être animé du pur amour et d'appartenir à la noblesse de l'humanité. Nous avons entendu dire à un homme fort réputé pour son humilité : « Qu'il est doux de jouir des douceurs de la célébrité! » Eh bien, le pur amour est aussi une espèce de célébrité qu'on acquiert auprès de Dieu et de soi-même. Mais ce qui est le plus à craindre, c'est que cette religion de la souffrance ne s'évapore au souffle de la vie mondaine, aux joies de laquelle elle n'a pas à opposer une joie plus forte, propre à soutenir le fidèle contre les tentations du monde et contre ses propres faiblesses. Ainsi le quiétisme pouvait devenir la religion des accommodements de toute espèce avec le monde et le cœur corrompu de l'homme; l'état passif, tant vanté par Fénelon comme l'apogée de la vie chrétienne, pouvait finir par ouvrir une large porte au relâchement spirituel. D'un autre côté, comme ce quiétisme retranche plusieurs des éléments essentiels de l'Evangile, comme il relègue dans l'om-

bre le don de Dieu en Jésus-Christ, nous sommes ici en face d'une conséquence non moins effrayante de cette doctrine : elle forme un des points de transition au déisme du dix-huitième siècle, comme l'a très judicieusement remarqué M. Bersier (dans la *Revue chrétienne* de l'année passée, p. 23). Ce point de vue ne paraît pas s'accorder avec notre point de départ dans toute cette exposition, savoir, que la doctrine du pur amour est simplement une des formes qu'a prises le catholicisme pour se mettre à l'unisson avec certains esprits élevés au-dessus du vulgaire, sans renoncer à son caractère particulier. Il va sans dire que nous ne voulons pas faire passer le catholicisme même ainsi compris comme identique avec le déisme; mais ce que nous maintenons avec force, ce qui nous paraît mériter d'être pris en sérieuse considération, c'est qu'il est dans la nature des choses que des tendances subversives du pur Evangile aient entre elles une affinité positive et que, en vertu de cette affinité, elles opèrent à un moment donné leur jonction.

J.-J. Herzog,

Professeur de théologie à la faculté d'Erlangen.

ERRATA

DANS LE CAHIER DE SEPTEMBRE.

Page 525, ligne 1 d'en haut, lisez : *n'est pas* en elle-même, au lieu de *soit* en elle-même.

Page 525, ligne 2 d'en haut, lisez : il *ne* donne *pas* à penser, au lieu de : il donne à penser.

Page 526, ligne 14 d'en haut, lisez : tout comme *elle*, au lieu de : tout comme *il*.

Page 533, ligne 2 d'en bas, lisez : *arrivée*, au lieu de : *arrachée*.

LITTÉRATURE

—

LA MORALE DANS LE ROMAN.

2e ARTICLE[1].

MADEMOISELLE DE LA QUINTINIE, par GEORGE SAND. — MADELON, par M. EDMOND ABOUT. — LE COMTE KOSTIA, par M. VICTOR CHERBULIEZ. — SALAMMBO, par M. GUSTAVE FLAUBERT.

Entre tous les écrivains de ce siècle, George Sand a illustré le roman; elle aura peut-être aussi la gloire de l'avoir tué. Est-ce bien encore un roman que *Mademoiselle de la Quintinie*? L'action est nulle, l'intérêt dramatique assez faible. Otez la magie du style, le vif sentiment de la nature, cet admirable talent de description, don particulier et charme de tout ce que George Sand écrit, il ne reste qu'une éloquente dissertation sur le mariage, une pure question de morale sociale, la contre-partie de Sibylle.

M. Feuillet, dans l'*Histoire de Sibylle*, s'était attaché à faire ressortir l'irréparable fragilité des unions où manque le lien religieux, les douleurs et les hontes de la famille sans Dieu et sans autel. Malheureusement, il n'a pas su élever l'idée de religion au-dessus des pensées sectaires. Il est visible qu'il a confondu l'Evangile avec le catholicisme, et cette confusion donne à l'ensemble de son œuvre un caractère d'étroitesse doctrinale insupportable. George Sand a saisi ce côté faible, et a répliqué en montrant l'incompatibilité du catholicisme avec la famille.

Il n'y a dans *Mademoiselle de la Quintinie* pour ainsi dire qu'une scène et qu'une situation. L'analyser est chose impossible. Que dirai-je? C'est l'effort suprême d'un honnête homme qui arrache à la domination du prêtre l'âme de sa fiancée. C'est en même temps le procès mille fois refait, mille fois gagné devant l'opinion publique contre le célibat du clergé et son immixtion dans les familles. Combien de voix se sont élevées contre cette plaie toujours saignante du catholicisme, écharde en sa

[1] Voir la *Revue chrétienne* du 15 septembre 1863.

chair, châtiment de son infidélité! Quel concert de plaintes, de sarcasmes, de malédictions! Que le sort du prêtre est triste! Il expie sa puissance par la solitude; il se heurte au monde plutôt qu'il ne s'y mêle. S'il s'aperçoit qu'il a un cœur, son amour est funeste ou odieux. Chaste, il est redoutable; impur, il fait horreur. — Je ne sais comment George Sand est parvenue à rajeunir cette vieille et toujours triste histoire de l'amour du prêtre. Elle l'a fait pourtant, en y jetant à pleines mains son éloquence entraînante et sa passion.

Chacun lui saura gré de n'avoir pas fait méprisable le prêtre qu'elle met en scène. Chose singulière et non voulue sans doute! entre tous ces personnages assez froids du roman, seul il intéresse et seul il plaît. Que me font ces gens heureux et si sûrs d'eux-mêmes? Un cœur bat-il dans leur poitrine? Je l'ignore. Ils défendent leur bonheur, leur dignité de père et d'époux, chose sacrée; mais ils mettent plus d'ardeur encore à défendre leurs principes de métaphysique et de religion naturelle. Ils ont plus de tête que de sentiment, et la passion qui les anime ressemble à s'y méprendre au zèle du théologien qui lutte pour son système. Ils ont la raison pour eux. Qu'ils la gardent! Mais que cet homme qui souffre et aime de tout son cœur est touchant! Ma compassion vole vers lui; il est mon frère.

Ce qui fait la force du prêtre, c'est que, au milieu d'une société frivole et peu croyante, il représente presque à lui seul l'élément divin. Il faut aux affections terrestres le sceau de l'infini. Les âmes ne sont bien liées que pour l'éternité. Sans Dieu nulle amitié n'est durable, nul sentiment ne persiste. Il n'y a de vrai et de fort que ce qui jette ses racines dans le ciel; il n'y a d'union heureuse et bénie que celle où Dieu se trouve en tiers; il n'y a de vraie famille que celle qui a un autel. Voilà ce que les plus simples comprennent; voilà un sentiment inné au cœur de l'homme, le besoin de sa vie, l'assurance de sa félicité, la condition de son repos. Vous ne chasserez donc le prêtre de la famille où, homme, il porte le trouble qu'en mettant à sa place un plus grand que lui. George Sand l'a-t-elle fait? — C'est ce dont il est permis de douter. Pour une œuvre si élevée, les dons les plus magnifiques, les tendances les plus pures, les intentions les plus droites ne suffisent point. Je me permettrai donc de lui dire:

Quand votre conscience proteste contre l'ascendant funeste d'une direction qui enlève au mari l'âme de sa femme, au père le cœur de son enfant; quand avec éloquence vous nous montrez le désordre moral qui en est l'inévitable conséquence, nous protestons avec vous, et notre conscience s'indigne avec la vôtre.

Mais plus loin, il nous est impossible de vous suivre, car les coups que vous frappez ne s'arrêtent pas à l'abus et au désordre; ils portent jusqu'au cœur de l'institution chrétienne. Pour couper une branche parasite, vous mettez la hache aux racines mêmes de l'arbre.

Il est une chose triste en ce siècle, c'est de voir tant de beaux et nobles esprits tourner le dos au christianisme, et, à la recherche d'une chimère, s'égarer dans ces théories froides et désolées qu'on appelle, je ne sais trop pourquoi, des doctrines humanitaires. On repousse le Dieu de l'Evangile, le Dieu qui punit l'iniquité et qui fait miséricorde, et l'on installe à sa place un fantôme indistinct qui s'évanouit dès qu'on approche de lui. Jamais cette idole impossible n'essuiera une larme, ne consolera une pauvre conscience pleine d'angoisse. On ne veut entendre parler ni de jugement ni de rédemption, et l'on forge un rêve d'expiation d'astre en astre, d'étoile en étoile. — Quand on descend au fond de ces théories et qu'on essaye de saisir une réalité sous ces brillantes métaphores qu'affectionne la philosophie du jour, on ne trouve que des aspirations vagues et contradictoires, une pauvreté d'idées si grande qu'on se sent humilié d'avoir été, pour un instant, sous la séduction de paroles sonores mais vaines. Quand on serre de près ces lambeaux de doctrines et qu'on cherche à les appliquer aux besoins du cœur, aux exigences de la conscience, aux lois de la pensée, ils vous échappent comme une ombre qu'on voudrait fixer. A la base de tout cela, il n'y a qu'un effrayant pélagianisme, je veux dire une assurance sans bornes dans la vertu et dans la liberté humaines. Ah! si nos modernes stoïciens trouvent avec tant de facilité la paix du cœur et le repos dans la contemplation de leurs efforts, de leurs luttes et de leurs sacrifices, c'est qu'ils savent peu de chose des peines de la conscience et de l'amer sentiment du péché! — Aussi la méthode qu'ils suivent est fausse, le chemin est perfide. On cherche un Dieu pour le salut de l'humanité; on ne le cherche pas pour l'âme. On aspire à guérir les plaies et les misères des peuples, et nul ne songe aux misères de l'individu, à sa propre misère. Ce n'est pourtant que dans cette voie seule que le vrai Dieu se révèle. Toute autre recherche est absolument stérile. — Mais c'est la folie de nos jours d'espérer, avec quelques grands mots de liberté, de progrès, de Dieu sublime, donner à l'humanité une religion nouvelle sur les ruines du christianisme incompris et méprisé.

Quelle singulière époque est la nôtre! quel temps étrange, celui où les mêmes lecteurs acceptent également l'*Histoire de Sibylle* et *Mademoiselle de la Quintinie*, la *Vie de Jésus* de

M. Renan, les *Lettres spirituelles* de Madame Swetchine et *Madelon* de M. Edmond About! La sagesse et la folie, le sombre et le gai, le oui et le non, tout trouve un écho dans nos âmes ; tout nous plaît et nous charme. Nous ressemblons à ces auditoires blasés de la décadence romaine applaudissant le rhéteur qui, tour à tour, soutenait les deux thèses contraires avec une égale conviction. Que nous importe la vérité? L'essentiel est d'être ému. — Oh ! qu'il est juste et bon de se roidir contre cette mollesse du cœur qui nous fait tout accepter ! Le doute de l'esprit s'est glissé jusque dans la conscience, et nous avons, hélas ! désappris à haïr le mal et à aimer le bien avec puissance et volonté.

L'héroïne de M. About est encore une courtisane : la race en est immortelle ! mais celle-ci dans la prose de son infamie, sans auréole, vulgaire, entourée d'un cortége ignoble de gentilshommes dépravés et de fonctionnaires véreux. On dit que ce monde existe quelque part. Je n'y contredis point. — On ajoute que ce roman reproduit avec une vérité saisissante des mœurs actuelles, et révèle une des plaies les plus douloureuses de la société. — Soit ; mais tout cela est détestable et au-dessous de l'art. — Il y a des choses dont on ne parle pas, dont on ne doit pas parler. Il y a des noms qui ne se prononcent jamais, des actions dont la seule pensée est une souillure.

On dit encore que le but de *Madelon* est essentiellement moral et qu'à chaque page le vice est flagellé. — Cela est possible ; mais je repousse ces complaisantes peintures, quel que soit le but que s'est proposé le peintre. Les faits et gestes de ces misérables ne doivent pas être connus. — Ils sont livrés, dites-vous, au mépris des honnêtes gens ! — D'accord ; mais il vaudrait mieux que les honnêtes gens les ignorassent. N'élevez pas jusqu'à notre odorat les ordures des ruisseaux ; ne remuez pas cette fange ; laissez-la s'écouler et se perdre dans l'égout. Non, ce n'est point en analysant les productions malsaines de notre époque qu'on moralise et qu'on fait en même temps une œuvre belle et durable. Ces hideux phénomènes sont du ressort de la pathologie et n'appartiennent point au domaine de l'art. Nous ne demandons certes pas qu'un livre d'imagination pure se change en homélie ; mais il est des convenances morales qu'on ne froisse pas sans douleur ; et n'attendez pas qu'on applaudisse là où la conscience se révolte.

Une des choses qui me blessent le plus dans cette œuvre où se montre pourtant un talent si preste, si net, si fin, mais qui manque d'âme, c'est l'insolente victoire du vice et la faiblesse misérable de la vertu. Familles détruites et avilies, pays exploi-

tés avec audace, nul ne résiste, tous succombent sous la puissance du mal représentée par une indigne créature et par de plus indignes acolytes. L'astuce, la ruse, la débauche, sont les dieux tout-puissants devant qui tout plie et tout courbe la tête. Nous n'avons plus ici la courtisane réhabilitée par l'amour, vaincue par le repentir : le thème est usé! mais un être plus odieux, la courtisane vile et sans passions, prosaïque et haïssable, néanmoins triomphante et survivant à ses victimes. Cela est intolérable. Dans cette odyssée d'impudeur, vous ne trouvez pas une chose noble sur laquelle vous puissiez un instant reposer votre pensée ; et quand vous arrivez à la fin du long volume, vous fermez le livre irrité d'avoir vécu au milieu d'un monde pareil, et désireux d'en perdre le souvenir.

J'arrive maintenant à l'un des plus beaux et des plus légitimes succès de ces derniers temps, au *Comte Kostia*, de M. Victor Cherbuliez. Ah! c'est un plaisir de respirer un air pur et libre, de s'abandonner au charme des saines pensées. Que Gilbert Saville (le héros de M. Cherbuliez) fasse jouer devant nous ses marionnettes, il n'y a nul danger qu'elles nous entretiennent de choses malséantes et qu'elles nous salissent l'imagination. Elles ont, ces chères marionnettes, la tristesse et la gaieté, beaucoup de sagesse avec un grain de folie, le bon sens et l'ingénuité. Elles ne craignent point la poussière savante des vieux in-folio, et se délassent de la science en contemplant une fleur ou une étoile. Capricieuses et passablement romanesques, elles parlent avec une grâce égale la langue ardente de la passion et la langue honnête des vrais et purs sentiments. Elles sont de cet âge où les illusions de la jeunesse se détachent doucement sans que le cœur en soit désenchanté. Leur plus grand malheur est de donner leurs belles représentations au milieu de gens fantastiques et, à tout prendre, peu aimables.

Gilbert Saville est un *jeune homme pauvre*, de beaucoup d'esprit, d'infiniment de cœur, et de science tout autant. La fortune lui étant devenue adverse, il entre, en qualité de secrétaire, chez un certain comte Kostia Leminof, noble Moscovite épris de l'histoire byzantine, personnage tragique retiré du monde en son château de Geierfels, sur les rives pittoresques du Rhin. Geierfels signifie le rocher des vautours. Si j'en juge au caractère de ses habitants, jamais lieu d'habitation ne fut mieux dénommé.

J'aime assez les gens qui ne ressemblent pas à tout le monde, et j'admets volontiers toutes les énergies. Vous mettez en scène des tigres et des lions, dirai-je à M. Cherbuliez, je n'attends pas sans doute que vous leur donniez la douceur des agneaux, et je

compte sur tout autre chose que sur une bergerie. Mais aussi bien que les idylles, les peintures violentes ont leurs dangers. En ces choses trop vives il faut prendre garde à l'ombre de Barbe-Bleue.

Le comte Kostia a des colères de bête sauvage. Il étonne par sa singularité plus qu'il ne plaît. On l'étudie comme un animal extraordinaire, avec défiance; mais il n'intéresse pas, car il est odieux. La haine, sans doute, pervertit tous les instincts; mais qu'un père, pour laver le déshonneur fait à son nom, se fasse le geôlier et le bourreau de son propre enfant; que pour tuer le « sourire, » l'âme de cette pauvre créature, il invente toutes les imaginations et toutes les ruses abominables d'un sauvage, cela est révoltant à l'excès et non fondé dans la nature. Telle est pourtant la base peu solide et le nœud du roman de M. Cherbuliez.

Stéphane, la victime, ressemble malheureusement trop à son père pour qu'on s'apitoie beaucoup sur lui (ou sur elle, car son véritable sexe n'est révélé que fort tard, comme dans *Jocelyn*). Ces gens-là ont du feu dans les veines, de la folie dans les nerfs; ils délirent constamment. Avec de pareils énergumènes un homme sage ne resterait pas vingt-quatre heures au Geierfels. Gilbert, plus résolu, y reste, pour nous montrer que l'esprit, la bonté, la prudence et l'amour réunis dans une seule tête, sont plus puissants que la lyre d'Amphion pour adoucir et briser les caractères rebelles. Il fléchit ces cœurs ulcérés et haineux; il soumet le père, épouse la fille, les rend tous heureux et change cet antre en paradis.

La fable, on le voit, est faible et touche au mélodrame : longs corridors sombres, chouettes glapissantes, portes de fer qui grincent sur leurs gonds rouillés, fantômes et apparitions, rien n'y manque. Gilbert se soumet à des épreuves, ni plus ni moins qu'un chevalier errant... Et pourtant, cette œuvre, avec des défauts si apparents, est vraiment belle et sérieuse. Si l'ensemble laisse beaucoup à désirer, les détails sont d'une vérité saisissante. L'esprit, la passion, ce quelque chose que les Anglais appellent *humour*, une élévation constante de sentiments et de pensées, la force jointe à la grâce lui donnent une beauté intime et singulière. C'est, à tout prendre, l'œuvre d'un véritable artiste et l'une des productions les plus originales de ces dernières années.

La plupart des personnages mis en scène par M. Cherbuliez sont des types assez étrangers à notre civilisation occidentale. Je les comparerais volontiers à ces plantes exotiques qui frappent par leur aspect singulier et leurs formes bizarres; mais, au fond, l'homme se trouve admirablement saisi et posé. Ils sont tous vivants et vrais, depuis le bon, le sage, l'enthousiaste et savant

Gilbert, jusqu'au vieux Ivan, ce serf fidèle au sourire stéréotypé, véritable prodige de bassesse ou d'héroïsme, et qu'on ne rencontre qu'en pays slave.

Il y a là aussi une figure de prêtre russe des plus expressives : le père Alexis, un esclave, un martyr, un vieil enfant « qui dévore chaque jour d'un même appétit ses affronts et une aile de volaille truffée, » en même temps un homme marqué du sceau divin. Je ne résiste pas au plaisir de le présenter à mes lecteurs :

« A première vue, la figure du père Alexis semblait empreinte d'une certaine majesté que relevaient sa robe noire aux larges plis et le crucifix d'or qui pendait sur sa poitrine. Il avait le front élevé et découvert : son grand nez fortement aquilin donnait à sa physionomie quelque chose de mâle; ses yeux noirs, d'une belle coupe, étaient encadrés par des sourcils bien arqués, et sa longue barbe grisonnante s'accordait avec ses joues d'un ton bistre sillonnées de rides vénérables. Vu au repos, ce visage avait un caractère de beauté austère et imposante. Et si vous aviez contemplé le père Alexis pendant son sommeil, vous l'auriez pris pour un saint anachorète fraîchement sorti de sa thébaïde, ou mieux encore pour une façon de saint Jean contemplant, les yeux fermés, du haut de son rocher de Pathmos, les sublimes visions de l'Apocalypse; mais aussitôt que le visage du bon pope s'animait, le charme était rompu. Ce n'était plus qu'un masque expressif, mobile, parfois grotesque, où se peignaient les impressions fugitives et sans profondeur d'une âme douce, innocente et débonnaire, mais sans élévation et sans idéal. C'est ainsi que, le moine et l'anachorète venant à disparaître subitement, il ne restait plus qu'un vieil enfant de soixante ans, dont la physionomie, tour à tour inquiète ou souriante, n'exprimait que de puériles préoccupations ou des contentements plus puérils encore. Cette transformation était si rapide qu'elle ressemblait à un véritable tour d'escamotage. On cherchait saint Jean, on ne le trouvait plus, et on était tenté de s'écrier : O père Alexis, qu'êtes-vous devenu? L'âme qui se peint à cette heure sur votre visage n'est pas la vôtre... »

« ... Le père Alexis avait réussi à se persuader qu'il était un grand artiste, et cette persuasion faisait son bonheur... Il peignait d'inspiration de saints bonshommes qui ressemblaient assez exactement à certaines figures sur fond d'or des couvents de Lacra et d'Ineron. Une seule chose le chagrinait et le mortifiait, c'est que le comte Kostia Petrovitch refusât de croire à son génie; en revanche, ce qui le consolait un peu, c'est que le bon Ivan professait pour ses œuvres une admiration sans réserve. Aussi aimait-il à s'entretenir d'art et de peinture avec ce pieux adorateur de ses talents.

« Regarde, mon fils, lui disait-il parfois en lui montrant et en élevant dans l'air le pouce, l'index et le médius de sa main droite, tu vois ces trois doigts : on n'a qu'à leur dire un mot, et il en sort des saint George, des saint Michel, des saint Nicolas, des patriarches de l'ancienne alliance, des apôtres de la loi nouvelle, le bon Dieu lui-même et toute sa chère famille. » Et là-dessus il lui donnait sa main à baiser...

Pour témoigner de l'estime qu'il faisait de son prêtre familier, le comte Kostia, par une fantaisie de Scythe, eut un jour l'idée

singulière de placer au bout de la table, à côté du bon père, un sapajou dont il rafolait. Cela peint les mœurs de l'endroit.

On venait de servir une caille aux truffes. Solon (c'est le nom du singe) dévora sa portion en un clin d'œil, et comme il était sujet à convoiter le bien d'autrui, il arrêta sur l'assiette de son voisin des regards pleins d'amoureuse concupiscence. Agile, adroit et attentif aux occasions, il saisit le moment où le pope portait son verre à ses lèvres, et allonger la patte, enlever une truffe, l'avaler, fut pour lui l'affaire d'une demi-seconde. Outré d'indignation, le saint homme se retourna vivement et regarda son voleur avec des yeux fulminants. Le sapajou s'affecta peu de cette grande colère, et pour célébrer l'heureux succès de sa friponnerie, se cramponnant de ses quatre mains au dossier de sa chaise, il se livra à des trémoussements désordonnés et frénétiques. Le bon père hocha tristement la tête, éloigna son assiette et se remit à manger, non sans surveiller du coin de l'œil les mouvements de l'ennemi. Il eut beau se tenir en garde : en dépit de ses précautions, nouvelle attaque, nouveau larcin, nouveaux trépignements de joie du sapajou. Le père Alexis cette fois perdit patience, et le singe reçut en plein museau une vigoureuse nasarde qui lui arracha une plainte aiguë; mais au même instant le pope sentit deux rangées de dents s'enfoncer dans sa joue gauche. Il eut peine à retenir un cri; il abandonna la partie, et laissant Solon se gorger de son bien à sa barbe, il ne s'occupa que d'étancher sa blessure, d'où le sang jaillissait en abondance.

Le comte affecta d'ignorer tout ce qui venait de se passer; mais il avait dans les yeux comme un petillement de gaieté qui témoignait que pas un détail de cette tragi-comédie ne lui avait échappé.

« Vous avez l'air de vous défier de Solon, mon père, dit-il en voyant que le pope reculait sa chaise et se tenait à distance du sapajou. Vous avez tort. Il a les mœurs fort douces; il est incapable d'un mauvais procédé... »

Qui chercherait un grand cœur dans ce grotesque personnage? Il y est néanmoins, et d'autant plus grand qu'il est plus ingénu. Ecoutez ce récit :

« Un jour, c'était à la Martinique, dans une maison écartée, à quelque distance de l'un des faubourgs de la ville de Saint-Pierre... Figure-toi une grande salle obscure avec une table au milieu... On m'y enferma vers midi; le lendemain soir, j'y étais encore, et pendant trente heures je n'avais bu ni mangé. La nuit venue, on me coucha tout de mon long sur la table; on me lia, on me garrotta... Alors je vis se pencher sur moi une figure telle que tu n'en verras jamais d'aussi terrible dans tes rêves, et une bouche qui ricanait comme celle d'un damné s'approcha de mon oreille pour me dire : « Père Alexis, je veux avoir ton secret, je l'aurai... » Je ne soufflai mot. On serra les cordes avec un cri, et je ne parlai pas; on me posa des poids sur la poitrine, et je ne parlai pas; on me chaussa de brodequins que je te souhaite de ne jamais voir à tes pieds, et je ne parlai pas; mes os craquèrent, et je ne parlai pas; je vis mon sang jaillir, et je ne parlai pas. Enfin une angoisse suprême s'empara de moi, un nuage rouge passa sur mes yeux, je sentis mon cœur se glacer, et je crus que j'allais mourir... Alors je parlai et je dis : « Comte Léminof, tu peux « me tuer, mais tu ne m'arracheras pas le secret de la confession! »

Et à ces mots le prêtre, se baissant, déchaussa son pied droit ; il fit voir à Gilbert des chairs meurtries et desséchées, des os déformés par la torture ; puis, s'étant rechaussé, il recula de trois pas, comme s'il se fût détourné d'un serpent, et il s'écria d'une voix tonnante en levant les bras au ciel :

Dieu maudisse les vipères qui prennent des visages de colombe ! O Salomon ! n'avez-vous pas écrit dans vos Proverbes : « Quand il parlera gracieusement ne le crois point, car il a sept abominations dans son cœur ? »

Un trait encore qui achève le tableau. — Le mauvais génie de cette famille, le séducteur de la comtesse Olga, l'homme dont le père Alexis a toujours refusé de révéler le nom, vient de s'empoisonner, et avant de mourir il a fait l'aveu de son crime. Il est là gisant, et la haine du comte Kostia éclate en transports sauvages :

Au milieu de tant d'émotions tragiques, qui était content ? Le père Alexis, et il ne songeait pas à s'en cacher. Il allait et venait, il remuait les meubles, il passait sa main sur sa barbe, il se frappait la poitrine à tour de bras, et bientôt, dans le transport de sa passion, il se jeta sur Stéphane, il se jeta sur Gilbert, il les caressa, il les embrassa. Enfin, s'étant précipité au chevet du lit funèbre, sous les yeux du comte, il prit la tête du mort entre ses deux mains et le baisa à la bouche et sur les deux joues en lui disant :

« Mon pauvre frère, tu as peut-être été plus malheureux que coupable. Puisse Dieu, dans l'insondable mystère de ses miséricordes infinies, te donner un jour, comme moi, le baiser de paix ! »

Cela est à la fois singulier et beau. Ici je me demande : le père Alexis ne serait-il pas le type de ce clergé d'Orient, si peu connu parmi nous et si différent de ce que nous sommes ? Ce mélange de servilité et d'héroïsme, cette basse condition et ces doux et forts sentiments ne caractériseraient-ils pas tout un peuple et toute une civilisation ? Qui sait ? Si méprisés qu'ils soient, le pauvre pope russe et le moujik Ivan auraient peut-être quelque chose à nous apprendre. Quoi qu'il en soit, je remercie de tout mon cœur M. Victor Cherbuliez de nous avoir fait connaître ces deux bonnes et simples âmes.

Je ne veux pas clore cette étude, déjà bien longue sans doute, et bien sèche, sans mentionner une œuvre qui contraste absolument avec toutes celles qui viennent de passer sous nos yeux : je veux parler de *Salammbô*, de M. Gustave Flaubert. La sensation qu'a produite l'apparition de ce livre extraordinaire, roman ou poëme épique, si l'on veut, a eu toute la vivacité d'une surprise.

Bien que sa tentative ait échoué, et qu'il n'en reste que le souvenir d'un immense effort, je sais gré à M. Flaubert d'être sorti des vieilles ornières et d'avoir cherché, nouveau Colomb, des terres inexplorées et un monde dont nous ne fussions pas las. Nous sommes si à l'étroit dans nos vieilles formes! — Comment nos descendants nous jugeront-ils? Sans doute ils diront de nous avec très peu de reconnaissance : « Voilà des gens qui par eux-mêmes ont peu fait et peu étendu le domaine de l'art et de la pensée: mais ils ont admirablement saisi et aimé les œuvres des autres; ils ont eu le don particulier de ressusciter les morts, de faire sortir de leurs cendres les vieilles civilisations endormies, de réveiller ces fantômes et de leur donner un semblant de vie. » Nous avons, en effet, la précieuse qualité de comprendre. Tour à tour nous avons évoqué la Grèce, Rome et le moyen âge; mais aujourd'hui ces antiques sources d'émotion sont épuisées, et nous nous promenons dans le passé comme dans les rues de notre ville.

Dédaignant ces rivages trop connus, M. Flaubert nous transporte à Carthage, la redoutable et mystérieuse cité, et à la fameuse révolte des Mercenaires, à cette guerre *inexpiable* dont Polybe nous a fait entrevoir les horreurs. Plus téméraire que l'historien grec, il restitue, en se jouant, une civilisation enfouie dans les sables du désert; et, d'un coup de baguette magique, il en fait sortir un monde dont les proportions nous étonnent et nous épouvantent. Si M. Flaubert n'a voulu que donner un vigoureux coup de fouet à nos imaginations paresseuses, et ébranler, jusqu'à les tordre, les nerfs de ses lecteurs, il y a pleinement réussi; mais s'il s'est proposé, comme tout l'atteste, un but plus élevé, celui de créer une œuvre d'art à la fois puissante et nouvelle, je doute fort qu'il l'ait accomplie.

Ce livre est-il une histoire, un roman, une épopée? Qui saurait le dire? C'est à la fois tout cela et ce n'est ni l'un ni l'autre. Si *Salammbô* est une histoire, cette histoire est équivoque et fausse, presque une mystification. Si c'est un poëme, on en cherche en vain l'unité et le nœud. — On a prononcé le nom aujourd'hui assez décrié de Chateaubriand, et comparé cette informe et grandiose production aux *Martyrs*, la prêtresse Salammbô à Velléda. Sans doute, il y a bien à la superficie quelque vague ressemblance; même allure poétique, même éclat, même sonorité dans le style, même manière large, savante et splendide dans la description des grandes scènes de la nature; mais au delà de la forme, il n'y a plus rien de commun entre les deux auteurs. Eudore, Cymodocée, Velléda sont des êtres qui vivent et pensent comme nous. Ils sont de notre parenté, de notre sang,

et nous nous attachons à leur fortune ; mais dans le roman de M. Flaubert on cherche en vain un homme ; on ne le trouve point.

Il faut ici mettre de côté les vieilles poétiques et les sages préceptes des maîtres ; il faut oublier pour un instant les notions acquises et le sentiment vulgaire du bien et du beau, car nous sommes en présence d'une œuvre écrite systématiquement et tout imprégnée des théories de l'école réaliste. — Cette école est née, je crois, de la lassitude et du dédain. Elle aspire à ramener le siècle à la nature, au vrai. Elle a horreur de la périphrase et aime à appeler les choses par leur nom ; elle a pris en dégoût cette trop grande délicatesse d'esprit qui nous fait émietter les moindres pensées et subtiliser sur tout ; elle s'est donné la tâche d'épaissir les sentiments et de les réduire à leur extrême simplicité. Le malheur est que, sous l'influence des nouvelles doctrines matérialistes, elle n'a su reconnaître pour vrai que ce qui tombe sous la perception des sens. Dédaignant l'homme et les mystères compliqués de son cœur, elle n'aperçoit rien au delà des phénomènes palpables, et elle fait de l'art une simple et fidèle représentation des choses visibles. Mais comme la nature seule est froide et monotone dans ses manifestations ordinaires, et qu'elle fournit plus à l'étude patiente qu'aux émotions, les partisans de l'école réaliste ont été fatalement amenés, pour donner le mouvement et la vie à leurs œuvres, à peindre de préférence le laid et l'horrible.

Ainsi, dans *Salammbô*, l'homme est complétement sacrifié. La prêtresse de Tanit, la fille d'Amilcar, n'est qu'un fantôme qui a des sensations ; elle n'emprunte à l'humanité qu'une forme indistincte. Ici l'âme est absente, la matière est tout. Il n'y a ni bien ni mal, ni vertu ni vice, ni grandeur ni petitesse. Les choses mêmes manquent de perspective ; l'intérêt est partout et il n'est nulle part. Salammbô, Spendius, Mathô, Carthage, les éléphants, les lions, la terre désolée d'Afrique, *barbara tellus*, appellent, sur le même plan, notre attention et notre sympathie. Le tout n'est qu'une hymne à la nature, à la force, à la chair et au sang, à la destruction. Ce livre, par ses défauts mêmes, nous enseignera que les choses n'ont de valeur que par les rapports qui les unissent à nous. L'âme humaine est, en définitive, l'unique source d'intérêt et d'émotions. Il nous faut ses passions, ses combats et ses triomphes. Sans elle il n'y a pas de drame possible ; la nature perd sa splendeur, la mer n'a pas de murmure, le désert pas de solitude, la tempête pas de mugissement ; le monde n'est qu'un vaste creuset où les éléments viennent se combattre et s'unir.

Salammbô est un ouvrage de longue haleine et qui a dû coû-

ter à son auteur des peines infinies. La forme en est souvent magnifique. La monotonie même du récit, la composition savante décèlent une main habile, un esprit puissant. Le style est parfois admirable de netteté et de vigueur. Il y a par-ci par-là telle page ravissante et des descriptions superbes, des détails d'une beauté surprenante. Je détache ici un épisode plein d'attendrissement. — Carthage, assiégée par les Barbares, est réduite à la dernière extrémité. La famine, les maladies ont exténué la ville. Les prêtres de Moloch ont demandé, pour apaiser le courroux du dieu, le sacrifice des petits enfants. Hannibal, le fils d'Hamilcar Barca, doit être livré au feu. Celui-ci, éperdu, appelle le chef de ses esclaves :

— Ecoute ! dit-il, tu vas prendre parmi les esclaves un enfant mâle de huit à neuf ans, avec les cheveux noirs et le front bombé! Amène-le! hâte-toi!

Bientôt Giddenem rentra, en présentant un jeune garçon.

C'était un pauvre enfant, à la fois maigre et bouffi; sa peau semblait grisâtre comme l'infect haillon suspendu à ses flancs; il baissait la tête dans ses épaules, et du revers de sa main frottait ses yeux tout remplis de mouches.

Comment pourrait-on jamais le confondre avec Hannibal! et le temps manquait pour en choisir un autre! Hamilcar regardait Giddenem; il avait envie de l'étrangler.

— Va-t'en! cria-t-il; et le maître des esclaves s'enfuit.

Abdolonim tout à coup parla derrière la porte. On demandait le suffète. Les serviteurs de Moloch s'impatientaient.

Hamilcar retint un cri, comme à la brûlure d'un fer rouge; et il recommença de nouveau à parcourir la chambre tel qu'un insensé. Puis il s'affaissa au bord de la balustrade, et les coudes sur ses genoux, il serrait son front dans ses deux poings fermés.

La vasque de porphyre contenait encore un peu d'eau claire pour les ablutions de Salammbô; malgré sa répugnance et tout son orgueil, le suffète y plongea l'enfant, et, comme un marchand d'esclaves, il se mit à le laver et le frotter avec les strygiles et la terre rouge. Il prit ensuite dans les casiers autour de la muraille deux carrés de pourpre, lui en posa un sur la poitrine, l'autre sur le dos, et il les réunit contre ses clavicules par deux agrafes de diamants. Il versa un parfum sur sa tête; il passa autour de son cou un collier d'électrum, et il le chaussa de sandales à talons de perles, les propres sandales de sa fille! Mais il trépignait de honte et d'irritation, et Salammbô, qui s'empressait à le servir, était aussi pâle que lui. L'enfant souriait, ébloui par ces splendeurs, et même s'enhardissant, il commençait à battre des mains et à sauter quand Hamilcar l'entraîna.

Il le tenait par le bras, fortement, comme s'il avait eu peur de le perdre; et l'enfant, auquel il faisait mal, pleurait un peu tout en courant près de lui.

A la hauteur de l'ergastule, sous un palmier, une voix s'éleva, une voix lamentable et suppliante. Elle murmurait :

— Maître! oh! maître!

Hamilcar se retourna, et il aperçut à ses côtés un homme d'apparence abjecte, un de ces misérables vivant au hasard dans la maison.

— Que veux-tu? dit le suffète.

Et l'esclave, qui tremblait horriblement, balbutia :

— Je suis son père!

Hamilcar cependant marchait toujours, et l'autre le suivait, les reins courbés, les jarrets fléchis, la tête en avant. Son visage était convulsé par une angoisse indicible, et les sanglots qu'il retenait l'étouffaient, tant il avait envie tout à la fois de le questionner et de lui crier : Grâce!

Enfin il osa le toucher d'un doigt, sur le coude, légèrement.

— Est-ce que tu vas le...?

Il n'eut pas la force d'achever, et Hamilcar s'arrêta, tout ébahi de cette douleur.

Il n'avait jamais pensé, tant l'abîme les séparant l'un de l'autre se trouvait immense, qu'il pût y avoir entre eux rien de commun. Cela même lui parut une sorte d'outrage et comme un empiétement sur ses priviléges. Il répondit par un regard plus froid et plus lourd que la hache d'un bourreau; l'esclave, s'évanouissant, tomba dans la poussière, à ses pieds. Hamilcar enjamba par-dessus.

Les trois hommes en robes noires l'attendaient dans la grande salle, debout contre le disque de pierre; tout de suite il déchira ses vêtements, et il se roulait sur les dalles en poussant des cris aigus :

— Ah! pauvre petit Hannibal! oh! mon fils! ma consolation! mon espoir! ma vie! Tuez-moi aussi! emportez-moi! Malheur! malheur! — Il se labourait la face avec ses ongles, s'arrachait les cheveux et hurlait comme les pleureuses des funérailles. — Emmenez-le donc! je souffre trop! allez-vous-en! tuez-moi comme lui.

Les serviteurs de Moloch s'étonnaient que le grand Hamilcar eût le cœur si faible. Ils en étaient presque attendris.

On entendit un bruit de pieds nus avec un râle saccadé, pareil à la respiration d'une bête féroce qui accourt; et sur le seuil de la troisième galerie, entre les montants d'ivoire, un homme apparut, blême, terrible, les bras écartés; il s'écria:

— Mon enfant!

Hamilcar, d'un bond, s'était jeté sur l'esclave; et en lui couvrant la bouche de sa main, il criait encore plus haut:

— C'est le vieillard qui l'a élevé! il appelle mon enfant! il en deviendra fou! Assez! assez!

Et, chassant par les épaules les trois prêtres et leur victime, il sortit avec eux, et d'un grand coup de pied referma la porte derrière lui.

Hamilcar tendit l'oreille pendant quelques minutes, craignant toujours de les voir revenir. Il songea ensuite à se défaire de l'esclave pour être bien sûr qu'il ne parlerait pas; mais le péril n'était point complétement disparu, et cette mort, si les dieux s'en irritaient, pouvait se retourner contre son fils. Alors, changeant d'idées, il lui envoya par Taanah les meilleures choses des cuisines : un quartier de bouc, des fèves et des conserves de grenades. L'esclave, qui n'avait pas mangé depuis longtemps, se rua dessus; ses larmes tombaient dans les plats...

... Hamilcar s'en revint à pas muets, en tâtant les murs autour de lui, et il arriva dans la grande salle où la lumière de la lune entrait par une des fentes du dôme. Au milieu, l'esclave, repu, dormait, couché tout de son long sur les pavés de marbre. Il le regarda, et une sorte de pitié l'émut. Du bout de son cothurne il lui avança un tapis sous la tête.

Ce récit, dans sa simplicité, n'est-il pas saisissant? On voit ce que peut M. Flaubert quand il se donne la peine de regarder ce qui se passe dans les âmes. Malheureusement, le système auquel il sacrifie le domine et menace d'amoindrir son talent. Qu'il prenne garde à Moloch, au dieu destructeur! Les belles pages qu'on admire dans *Salammbô* sont perdues dans un océan de luttes et de carnage; elles n'apparaissent et ne brillent que lorsqu'on les détache et qu'on les isole. D'un bout à l'autre de l'ouvrage on ne voit que des chairs broyées, on ne respire que l'odeur du sang. Fatigué, écrasé par la vue incessante des cruautés les plus inouïes, on finit par n'en plus ressentir l'épouvante. Les nerfs tirés à outrance ne répondent plus, l'horreur même ne produit plus d'autre impression que celle de la fatigue et du dégoût.

Maintenant, quel sera le sort de cette œuvre singulière? Ouvre-t-elle une ère inattendue dans la littérature moderne? Je ne le pense pas. Nulle corde nouvelle n'a été touchée, nul domaine fécond n'a été conquis. *Salammbô* n'excitera jamais que la surprise et l'étonnement, et quelles que soient les grandes qualités qui la distinguent, il est difficile d'y voir autre chose que l'erreur d'un grand talent.

Félix Kuhn.

MÉLANGES

DU PATRIOTISME CHRÉTIEN.

CONFÉRENCE.

I.

De tout temps les adversaires du christianisme l'ont accusé d'étouffer sous ses dogmes inflexibles et sa morale austère les généreuses aspirations de la nature humaine. A les croire, l'Evangile enlèverait de l'âme les affections de la famille, l'amour de la patrie, la recherche du beau, la soif du progrès et de la liberté. L'amour de Dieu détruirait tout attachement à la créature, la patrie céleste nous ferait oublier celle d'ici-bas. Le beau ne deviendrait pour le chrétien que l'ornement inutile du vrai ou même l'attrait séducteur du mensonge. Le progrès enfin ne serait qu'un mot pour celui qui possède la pleine vérité telle que Jésus-Christ l'a donnée au monde il y a dix-huit siècles.

Ces accusations ont la plus haute gravité. En effet, s'il était prouvé que l'Evangile vient détruire tout ce qui nous relève encore dans notre déchéance, la cause de l'Evangile serait perdue. Non-seulement il ne serait plus en lui-même une parole de salut, mais la foi nous deviendrait impossible dès qu'elle devrait être achetée au prix d'un suicide moral.

Pour répondre à ces attaques de l'incrédulité, il faut montrer que le christianisme, et le christianisme seul, satisfait pleinement aux besoins de notre nature; qu'il est la religion du progrès, du beau, du vrai et de la liberté; que loin de répudier nos affections naturelles, il les rassemble et les unit dans le puissant faisceau de l'amour divin.

J'essayerai de vous parler du patriotisme chrétien.

Nous chercherons d'abord à analyser l'idée de patriotisme.

Puis nous l'étudierons en dehors de la religion chrétienne.

Nous verrons enfin que l'Evangile donne à ce sentiment naturel une sanction divine et l'élève au rang de vertu en le dépouillant de ses éléments égoïstes.

Vous me demanderez si l'amour de la patrie peut être placé parmi les affections naturelles. La nature, disons mieux, Dieu, qui nous a destinés à vivre avec nos semblables, nous a donné des sentiments qui nous attachent à la famille d'abord et ensuite à l'humanité. Mais n'est-ce

pas un être fictif, dépendant uniquement des conventions humaines, qui, sous le nom de patrie, se place entre l'humanité et la famille? Qu'est-ce que la patrie? Le savons-nous?

Cela dépend de mille circonstances : du progrès ou des revers de la civilisation, des caprices d'un conquérant ou de l'habileté d'un diplomate. Pour le Romain du temps de la royauté, la patrie était un petit territoire de deux ou trois lieues d'étendue. Pour un Mécène ou un Agrippa au temps d'Auguste, c'était le monde connu. Hier la Lombardie appartenait à l'Autriche, aujourd'hui au Piémont. Nice et la Savoie ont changé de nationalité en un jour. Où est la patrie, et qu'est-ce qu'une affection qui se donne ou se retire suivant les événements?

Encore un exemple. Un homme a passé sa vie loin de son pays d'origine. Il ignore les mœurs et même le langage du peuple auquel il appartient par la naissance. Ses affections, ses intérêts le rattachent à la nation hospitalière qui l'a accueilli et protégé. Où est sa patrie, et s'il doit encore appeler de ce nom le pays de ses pères, comment pourra-t-il aimer cette terre lointaine perdue dans les froids brouillards de l'inconnu?

En dépit de ces objections, je persiste à croire que l'amour de la patrie n'est pas un vain mot, et que Dieu l'a mis dans notre cœur aussi bien que l'amour de la famille et de l'humanité.

La patrie peut être asservie par l'étranger, elle peut se renier elle-même; le cœur brisé nous lui demeurons fidèles, comme nous ne cessons d'aimer un père coupable ou malheureux. L'enfant de l'Italie ne s'est jamais cru Espagnol, Autrichien ou Français.

Un peuple conquérant peut voir le lien national se relâcher par ses conquêtes. Mais si loin qu'il place ses frontières, l'amour de la patrie, quoique affaibli peut-être, restera dans ses premières limites, et les pays conquis ne viendront point partager l'affection due à la terre natale. Jamais le soldat français du premier empire n'a salué comme sa patrie les bords du Tibre ou de la Vistule.

Enfin nous pouvons avoir une patrie d'adoption loin du pays de nos aïeux, comme l'orphelin trouve une seconde famille dans celle qui accueillit son enfance. Qui songerait à nier la famille naturelle parce que la famille d'adoption vient quelquefois la remplacer?

Cette comparaison entre la famille et la patrie n'a rien d'arbitraire. Non-seulement le patriotisme est comme le trait d'union entre l'amour de la famille et celui de l'humanité, mais il ressemble bien plus au premier qu'au second. La patrie a pour foyer la famille, dont elle n'est en quelque sorte que le rayonnement.

Ce n'est par pour l'élégance ou le confort de la maison que nous aimons la vie de famille : le pauvre tient au chez-soi au moins autant que le riche. C'est ainsi que la Providence nous apprend à aimer le pays de nos pères indépendamment des charmes de la nature. Les pays déshérités du ciel ne sont pas les moins aimés. L'habitant de l'Islande visitant

nos climats tempérés regrette bientôt son île froide et désolée. Et ce n'est pas, comme nous serions tentés de le croire, que l'amour-propre national vienne égarer son jugement. Il reconnaît l'infériorité de sa terre natale..... Et cependant, dit-il, il n'y a rien tel que mon pays! Tant il est vrai que le lien qui nous unit à la patrie est avant tout un lien moral! Ce n'est pas seulement le sol que nous aimons, c'est le peuple et la famille, les devoirs et les droits, les souvenirs, les habitudes, les traditions qui nous rattachent au pays des pères, *patria!*

Qui dit patrie dit peuple. Un peuple n'est pas seulement une agglomération de quelques milliers ou millions d'hommes réunis sous un même gouvernement. Pour constituer une nationalité distincte, il faut qu'ils aient une histoire de succès et de revers communs, de combats et de généreux sacrifices. C'est dans ce passé que se forme l'individualité d'un peuple, l'esprit national qui peut exister malgré de profondes différences de langage ou d'organisation politique. Témoin la nationalité suisse.

L'esprit national est à la patrie ce que l'esprit de famille est à la famille. C'est la force vitale qui réunit en un seul corps les membres de la même génération et la génération présente à celles qui l'ont précédé. C'est le lien sacré par lequel nous nous sentons solidaires, non-seulement de nos contemporains mais aussi de nos devanciers. Après bien des siècles écoulés, nous nous affligeons encore de leurs fautes et nous nous réjouissons de leurs succès.

Les souvenirs nationaux, joints à nos souvenirs particuliers, donnent à la patrie une voix qui pénètre jusqu'au plus profond de nos cœurs. Qu'est le souvenir sinon le passé se continuant dans le présent, comme une protestation de notre nature immortelle contre le temps qui nous ravit toutes choses et nous enlève nous-mêmes à tout ce que nous avons aimé. Le souvenir, ombre du temps passé, nous console encore quand la réalité nous a échappé pour toujours. Mais cette image elle-même est fugitive; et dans ce monde où tout change, et nous plus que tout le reste, nous essayons de fixer nos souvenirs en les rattachant aux objets extérieurs. De là cette valeur spirituelle que prennent pour nous les choses qui nous entourent. Qui dira les saintes émotions de notre âme lorsque nous nous retrouvons dans la chambre longtemps habitée par un père vénéré et maintenant déserte? Qui dira le prix inestimable du moindre objet que nous a laissé sa tendresse? C'est ainsi que le bonheur de l'enfance, les illusions de la jeunesse, les préoccupations de l'âge mûr, les douceurs de la famille et de l'amitié, nos joies, nos tristesses elles-mêmes, qui ne sont pas ce que nous aimons le moins dans le passé, donnent à la terre natale un charme qui nous captive plus encore que toutes ses splendeurs.

... Il est doux de respirer encore
Cet air du ciel natal où l'on croit rajeunir;
Cet air qu'on respira dès sa première aurore,
Cet air tout embaumé d'antique souvenir.

Aux souvenirs ajoutons l'habitude dans laquelle on a voulu voir, mais à tort, le principal élément du patriotisme. Comme le souvenir, l'habitude est une protestation de notre nature contre sa propre instabilité. Que ne devons-nous pas à l'habitude en bien et en mal? Nous ne saurions nous rendre compte de tout ce qu'elle nous a donné. Ce n'est guère que lorsque son influence est arrêtée par quelque dispensation de la Providence ou par une victoire de notre volonté que nous nous doutons de l'immense place qu'elle occupe dans notre vie. La patrie n'est-elle pas le pays de l'habitude entre tous les autres? C'est là que dès notre enfance nous l'avons connue formant, disciplinant, arrêtant notre volonté capricieuse et rebelle. C'est là encore que nous nous sommes habitués à certains aspects de la nature, à un langage, à des institutions, à des mœurs particulières. Et si quelque événement vient interrompre ce cours régulier de notre existence, nous disons que nous sommes *dépaysés*.

Entre les souvenirs et les habitudes se placent les traditions qui tiennent des uns et des autres. J'appelle traditions toutes ces idées, croyances, jugements que nous avons reçus de ce qui nous entoure et de ce qui nous a précédés. Quand nous disons : mes sentiments, mes principes, nous n'avons assurément pas tort de regarder ces biens de l'esprit et du cœur comme notre propriété. Ils ne sont pas seulement à nous, ils sont nous-mêmes, et qui oserait nier sa propre existence libre et personnelle? Et cependant, nous sommes obligés de reconnaître que nous ne possédons ces biens que parce que nous les avons acquis. Nous les avons acquis, je me trompe, on nous a tout donné, et mille influences diverses se sont réunies pour nous faire ce que nous sommes. Un seul exemple. Nous sommes chrétiens, ou tout au moins soumis à l'influence du christianisme. Mais pourquoi, tandis que l'immense majorité du genre humain ignore jusqu'au nom de Christ? Parce que nous sommes nés dans un pays où l'Evangile est parvenu et s'est transmis jusqu'à nous par une multitude d'intermédiaires. Nés sous telle autre latitude, nous serions tous païens. Et si nous vous paraissons exagérer l'importance de la solidarité, écoutez un homme que personne assurément n'accusera d'avoir méconnu les droits de l'individu:

« Il est impossible, dit M. Vinet, de n'être pas frappé de la manière intime dont chaque existence humaine est engagée dans mille autres existences. Au moral comme au physique, nous avons des ancêtres, une généalogie. Idées, caractère, tempérament, rien n'est absolument à nous. Les racines de tout ce que nous sommes s'enfoncent dans un passé lointain, s'enveloppent dans une impénétrable obscurité, et leur extrême ténuité, non moins que la distance, les dérobe à tous nos regards[1]. »

Eh bien, ce passé, qui renferme le secret de notre présent, c'est dans la patrie que nous le trouvons. Nous sommes la plante, la patrie est le

[1] Vinet, l'*Education, la famille et la société*.

sol où notre vie plonge ses racines. Transplantée dans un autre terrain, la plante n'aura qu'une existence toujours incomplète. Dans la patrie comme dans la famille, chacun de nous se sent chez lui, se sent lui plus que partout ailleurs.

C'est le pays des devoirs, des droits, des saines affections, où nous trouvons avec la solidarité la pleine jouissance de notre responsabilité morale.

Le devoir sans doute nous suit partout, car partout l'homme se trouve en face de la loi de Dieu et de sa propre conscience. Partout il est appelé à glorifier le Seigneur et à aimer son prochain. Avec cela, il n'est pas moins vrai que le nombre de nos obligations vis-à-vis d'autrui s'accroit avec celui de nos relations. Perdu au sein de quelque vaste cité, loin de sa famille et de ses amis, isolé au milieu de la foule, l'étranger se demande quels sont ses devoirs à l'égard des inconnus qui l'entourent. Dans sa patrie, au contraire, il rencontre des pauvres qu'il doit assister, des amis qu'il doit avertir, des parents qu'il doit honorer, des devoirs à la maison, des devoirs au dehors, des devoirs à chaque instant, à chaque pas. Et pourquoi, malgré l'amour du pays natal, tant de personnes cherchent-elles la terre étrangère, sans qu'une nécessité les y oblige? Il y a chez plusieurs, sans doute, la soif de la nouveauté ou le désir bien plus noble de s'instruire. Chez d'autres, c'est tout simplement le besoin d'échapper aux obligations qui les gênaient dans la patrie. Demandez-le plutôt à ce jeune homme léger qui va loin de son pays satisfaire ses goûts dépravés, ou même à cet homme d'une conduite régulière et morale, qui vous dit sans rougir que le plus grand plaisir des voyages est de laisser les devoirs à la maison. Il n'y a rien d'étonnant que pour des âmes frivoles la crainte de la responsabilité ne triomphe du patriotisme; mais pour tout homme sérieux, qui met son plaisir à faire ce que Dieu commande, le pays des devoirs est le pays bien-aimé. Aux devoirs se lient les droits. On en a tant parlé de nos jours que sur ce sujet tout est dit. Vis-à-vis de Dieu nous n'avons que des devoirs. Il n'en est pas de même de nos rapports avec les hommes. Les droits que nous réclamons dans notre patrie comme à l'étranger peuvent se résumer par ces mots : liberté, dignité, sécurité. La patrie seule nous les accorde tous. Nous pouvons trouver au dehors une sécurité pleine et entière. Notre liberté et notre dignité seront toujours compromises là où nous ne sommes que tolérés.

Enfin, la patrie contient notre plus cher trésor, nos affections et entre toutes celles de la famille. C'est sous le toit paternel, c'est auprès du berceau de son enfant que l'homme apprend à aimer son pays. Quand la famille vient à s'éteindre, le cœur ne se nourrit plus que de souvenirs. Nous cessons de vivre avec les vivants pour vivre avec les morts. C'est alors que la patrie nous devient chère comme le pays des ruines et des tombeaux vénérés. L'amour de la famille et le patriotisme semblent par-

fois agir en sens contraire : ainsi chez le soldat qui abandonne sa femme et ses enfants pour courir à la défense de la patrie menacée. Mais non, s'il aime son pays, c'est avant tout à cause des siens qu'il veut protéger et défendre et auxquels, s'il vient à périr dans la mêlée, il veut laisser l'honneur en héritage. Nous le disions tout à l'heure; la famille est le foyer dont la patrie est le rayonnement. Dans la patrie comme dans la famille, nous nous trouvons tout ensemble libres et solidaires. Partout ailleurs, nous sommes toujours plus ou moins isolés et dépendants.

Pardonnez-nous cette analyse si longue, si incomplète, peut-être même entièrement superflue. Pour aimer, est-il nécessaire de savoir analyser ses sentiments? La plupart de ceux auxquels vous demanderiez pourquoi ils aiment leur pays répondraient sans doute : Je l'aime parce que je l'aime. Je ne pourrais pas ne pas l'aimer. Cette réponse suffit pour prouver que le patriotisme est un sentiment naturel.

« Le plus souvent, dit M. Jules Simon, nous aimons notre pays sans y penser. Pensons-nous à la beauté de la mer quand nous vivons sur les côtes? Cette patrie nous plaît, elle nous rend heureux, elle nous charme; nous l'aimons comme on aime la vie, simplement, naturellement, instinctivement, comme on respire l'air du ciel. Que seulement l'ennemi foule ce sol sacré! Notre cœur se réveille alors, il semble qu'il soit foulé lui-même. Le plus lâche demande des armes. Si la mer étend son immensité entre nous et la patrie, la vie nous semble changée dans ses éléments constitutifs. Ce n'est plus la même langue, la même pensée, le même cœur. Tout nous gêne et nous nuit ; les mots dont nous nous servons, les usages auxquels nous nous plions, les lois qui nous gouvernent et même celles qui nous protégent. Nous ne trouvons plus de charme dans l'échange des idées et des souvenirs. La gloire nationale, qui peut-être ailleurs nous a trouvés indifférents, devient notre patrimoine. Nous comprenons qu'on meure pour son pays. Nous nous rappelons les campagnes natales, les chansons des pâtres, le climat accoutumé, tout jusqu'au plus petit détail nous semble être la réalité de notre vie, tandis que transplantés dans un monde inconnu nous ne faisons que traverser un rêve[1]. »

II.

L'amour de la patrie existe en dehors du christianisme. Ce serait en vain que j'essayerais de réduire à un misérable calcul d'intérêt ou de vaine gloire les actes d'un Léonidas ou d'un Régulus. Vous ne me croiriez pas. Vous ne m'écouteriez pas même. Admirons plutôt ces héroïques dévouements que nous trouvons en si grand nombre, même chez les peuples païens. Et cependant reconnaissons que le patriotisme antique n'était pas

[1] Jules Simon, *le Devoir*.

pur de tout égoïsme. Il y a un égoïsme national, comme il y a un égoïsme de famille, de société, d'Eglise aussi. Dès le moment où l'amour de la patrie vient arrêter dans nos cœurs celui de la famille et de l'humanité, ce sentiment exclusif cesse de mériter le nom de vertu. L'égoïsme national est à la base de la société antique. « Dans ces républiques de la Grèce où nous serions tentés de chercher l'idéal de la liberté, l'état social tout entier était fondé sur la distinction entre l'Hellène et le barbare, sur le mépris du barbare, c'est-à-dire le mépris de l'humanité. L'étranger était un ennemi avec lequel il pouvait y avoir trêve, mais jamais une paix véritable. Et dans l'intérieur, c'est toute une multitude d'esclaves et d'ilotes courbés sous la plus dure servitude. Parmi les citoyens, ce sont des luttes sanglantes suivies de l'exil et de la confiscation pour la minorité vaincue[1]. » Vous savez ce qu'était la famille à Sparte, et comment l'Athénien Platon, dans sa *République*, la sacrifie entièrement aux intérêts de l'Etat. « On ne s'avance pas beaucoup, dit encore M. Ch. Secrétan, en pensant que les garanties de la liberté et de la propriété des individus (je parle des classes privilégiées) égalaient à peine aux meilleurs temps des meilleurs Etats grecs ce qu'elles sont dans les pays les plus mal gouvernés de l'Europe. »

A Rome nous retrouvons ce même exclusivisme national, ce même mépris de l'humanité, ce culte de la patrie érigée en idole, à laquelle tout, jusqu'aux plus saintes affections, doit être sacrifié. Et quand le stoïcien vantera l'amour de l'humanité, la patrie ne sera plus rien pour lui. « *Je ne suis pas né pour un coin de terre,* s'écrie Sénèque, *le monde entier est mon pays.* »

Je n'ai pas besoin de vous dire par quel despotisme et quelle servilité a fini le patriotisme grec et romain.

Me demanderez-vous pourquoi, voulant étudier le patriotisme en dehors de la religion chrétienne, je suis allé chercher mes exemples dans le paganisme exclusivement? Outre le chrétien et le païen, il y a l'esprit fort, le libre penseur de nos jours. Je l'avoue, mais ce qui m'embarrasse chez cet homme qui se dit étranger au christianisme, c'est qu'en dépit de ses protestations, je trouve en lui une multitude d'idées et même de sentiments chrétiens. Ce sont des restes de ses convictions passées, c'est l'effet de l'influence irrésistible qu'exerce sur lui le milieu chrétien qui l'entoure. Je cherche, mais en vain, cette incrédulité complète et conséquente avec elle-même, sans laquelle il est impossible que l'exemple soit concluant.

Cependant l'histoire nous raconte qu'une nation chrétienne, la France, dans un jour de délire, foula aux pieds toutes ses institutions et ses convictions religieuses, et remplaça le culte du Dieu vivant par celui de la raison. Oserai-je contredire le témoignage de l'histoire? Jamais la France

[1] M. Ch. Secrétan, *Revue chrétienne*, juillet 1861.

ni aucun peuple n'a adoré la raison. Son idole c'était elle-même. Son culte c'était encore le culte de la patrie. C'est à la voix de la patrie et non de la raison qu'un jour trois cent mille hommes se levèrent abandonnant leurs travaux, leur famille, pour défendre la frontière menacée par l'étranger. Mais il n'est pas plus permis à l'homme de se faire une idole de sa patrie que de son père ou de son enfant. Il est écrit : « Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et tu le serviras lui seul. » Et qu'est devenue la France avec sa religion renouvelée des Romains et des Grecs? Vous le savez, des flots de sang humain ont inondé l'autel de la patrie. Bientôt le fantôme de la gloire vient remplacer l'image adorée, et la France républicaine acclame un soldat illustre,

> Donnant pour astre à ses armées
> L'étoile de ses éperons.

Le patriotisme en dehors de l'influence chrétienne peut être un sentiment généreux, mais qui bientôt s'égare, devient exclusif, idolâtre, cruel et succombe enfin sous ses excès, faute d'un principe divin pour le régler et le soutenir.

III.

Ce principe, l'Evangile est venu l'apporter au monde. Mais avant de parler du patriotisme sous l'Evangile, considérons-le sous l'ancienne alliance, dont la nouvelle n'a été que le développement. Pour trouver les premières traces de l'amour de la patrie dans l'Ecriture sainte, il faut remonter à Moïse. Avant lui c'est la période patriarcale. Les Israélites ne deviennent un peuple que depuis la sortie d'Egypte. Quel amour que celui de Moïse pour ses frères selon la chair ! Aucun sacrifice ne l'arrête dès qu'il s'agit de les arracher à la servitude et à la mort. Pour eux il abandonne les grandeurs de ce monde, se condamne à un long exil, brave la colère d'un monarque irrité, supporte tous les mépris, surmonte toutes les fatigues et tous les découragements, et résume cette vie de constante abnégation par cette prière admirable, que le cœur peut comprendre mais qui échappe à l'analyse : « *Seigneur, pardonne à ce peuple, ou efface mon nom de ton livre!* » Si je voulais poursuivre, je parlerais de Josué, de Samuel, de David, de tous les saints hommes de l'ancienne économie, des prophètes en particulier, qui ont été les vrais représentants du sentiment national dans une époque de dépendance, protestant contre les alliances étrangères, fortifiant les cœurs au jour de la bataille, censurant le peuple égaré loin des commandements de l'Eternel et le consolant enfin dans ses malheurs. Où trouver dans les chants nationaux de la Grèce une poésie plus touchante et plus virile à la fois que celle des Psaumes ou des Lamentations de Jérémie? Je cite deux fragments, Ps. CXXII, v. 1-6 : « Nous nous sommes réjouis à cause de ceux qui nous disaient:

Nous irons à la maison de l'Eternel. Nos pieds se sont arrêtés en tes portes, ô Jérusalem! Jérusalem, qui es bâtie comme une ville dont les habitants sont fort unis : à laquelle montent les tribus, les tribus de l'Eternel, ce qui est un témoignage à Israël, pour célébrer le nom de l'Eternel. C'est là qu'ont été posés les siéges pour juger, les siéges de la maison de David. Priez pour la paix de Jérusalem : que ceux qui t'aiment jouissent de ta prospérité. » Ps. CXXXVII, v. 1-6 : « Nous nous sommes assis auprès des fleuves de Babylone, et nous avons pleuré nous souvenant de Sion. Nous avons pendu nos harpes aux saules au milieu d'elle. Quand ceux qui nous avaient emmenés prisonniers nous ont demandé des paroles de cantiques et de les réjouir de nos harpes que nous avons pendues, en nous disant : Chantez-nous quelque chose des cantiques de Sion, nous avons répondu : Comment chanterions-nous les cantiques de l'Eternel dans une terre étrangère! Jérusalem, si je t'oublie, que ma droite s'oublie elle-même! Que ma langue soit attachée à mon palais, si je ne me souviens de toi, et si je ne fais de toi le principal sujet de ma réjouissance. »

Mais on peut se demander si le patriotisme juif n'était pas entaché de ce même égoïsme national que nous avons observé chez les Grecs et les Romains. Je reconnais que le peuple d'Israël était condamné à un isolement nécessaire pour le maintien de la vérité au milieu du monde. J'avoue toute la supériorité du christianisme sur ce qu'on est convenu d'appeler le particularisme juif. Ce qui est transitoire est toujours incomplet. L'ancienne économie était une lampe éclairant *dans un lieu obscur*, jusqu'à ce que le *jour ait commencé à luire*. L'Evangile seul a mis en évidence la solidarité de la grande famille humaine. Avec cela peut-on sans injustice comparer le particularisme juif à l'exclusivisme païen? J'ai parlé de Moïse et des prophètes. Ouvrez les écrits des prophètes. N'y voyez-vous pas annoncé pour ainsi dire à chaque page le moment glorieux de la vocation des gentils? Et Moïse n'a-t-il pas prononcé cette parole qui dans sa simplicité surpasse les plus belles pensées des poëtes ou des philosophes : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*[1]? Les mêmes personnes qui accusent le judaïsme de méconnaître les droits de l'humanité prétendent que l'Evangile détruit l'amour de la patrie. Pour en juger, il faut remonter au fondateur de la religion chrétienne. Dans la prédication de Jésus-Christ, nous voyons le salut offert non pas aux Juifs seulement mais au monde entier. « Dieu a tant aimé le monde que de donner son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point mais qu'il ait la vie éternelle. — J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, il faut aussi que je les amène, elles entendront

[1] On ne saurait sans injustice rendre le judaïsme responsable de cette *haine du genre humain* que les païens reprochaient aux Juifs. Ceux qui, à l'école des pharisiens, avaient appris à dire : Tu aimeras ton prochain, mais tu haïras ton ennemi, *anéantissaient le commandement de Dieu par leurs traditions.*

ma voix et il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul berger. — Plusieurs viendront d'orient et d'occident, et seront à table dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob. — Allez et enseignez toutes les nations. »

Et pourtant comme Jésus a aimé son pays! En lui rien de cosmopolite. Il a été Juif, non-seulement par la naissance et par les habitudes, mais par le cœur. Le vrai patriotisme ne se trouve ni chez l'orgueilleux pharisien, ni chez l'hérodien vendu à l'étranger, ni chez le sceptique sadducéen ou l'essénien perdu dans son ascétisme stérile. Le vrai patriotisme est chez le prophète de Nazareth, sympathisant à toutes les douleurs de son peuple, guérissant toutes ses blessures et pleurant d'avance sur les malheurs de Jérusalem. « Oh! si tu eusses connu au moins dans cette journée qui t'appartient les choses qui concernent ta paix! Jérusalem! Jérusalem! qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien souvent ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu! »

Nous retrouvons chez les disciples le même amour de la patrie qui avait existé chez leur Maître. Pour ne citer qu'un exemple, saint Paul, qui met sa gloire à s'appeler l'apôtre des gentils et nous dit qu'en Jésus-Christ il n'y a ni Juif ni Grec, n'a point oublié le pays de ses pères. Ecoutez plutôt ce cri déchirant, véritable écho de la prière de Moïse : « J'ai une grande tristesse et un continuel tourment en mon cœur, car moi-même je désirerais être séparé de Christ, à cause des Israélites qui sont mes frères selon la chair. »

Mais ce qui nous frappe encore plus que tous ces exemples, c'est la manière dont l'Ecriture sainte nous parle de nos rapports avec le monde invisible. Bien loin d'établir un antagonisme entre nos affections d'ici-bas et celles d'en haut, elle nous présente les unes comme l'image des autres et sanctionne ainsi les unes par les autres. Où trouvé-je davantage le caractère intime et sacré des relations de fils à père que dans cette immortelle prière où Jésus-Christ nous apprend à dire : Notre Père qui es aux cieux? Qui nous dira combien le mariage chrétien est honorable aux yeux du Seigneur? « Le mari, dit saint Paul, est le chef de la femme comme Christ est le chef de l'Eglise qui est son corps et dont il est le Sauveur. » De même, en déclarant que le ciel est notre patrie et que nous sommes les concitoyens des saints, l'Ecriture n'a point méconnu notre patrie terrestre. Au contraire, elle en a fait un type de l'éternité bienheureuse, et ainsi l'a sanctifiée et ennoblie à nos yeux.

Pour prétendre encore que l'Evangile condamne l'amour de la patrie, il faut se refuser à l'évidence. Tout comme aussi les exemples que nous venons de citer suffiraient à prouver la supériorité du patriotisme chrétien. Mais entrons dans plus de détails. Je dis que partout où pénètre l'Evangile, il relève l'amour de la patrie.

L'action de l'Evangile est directe et indirecte. Directe sur l'âme repen-

tante qui l'accueille comme le grand message de l'amour de Dieu en Jésus-Christ, indirecte sur la société humaine en général. Le formaliste qui n'adopte que les dehors de la religion, l'incrédule qui la repousse, n'importe ; tous ceux qui ont été en contact avec l'Evangile ont subi son influence. S'il ne convertit pas les âmes, il change les mœurs et modifie les institutions. Oui, il est impossible de méconnaître que nos institutions modernes portent partout l'empreinte du christianisme, sont un fruit du christianisme. A qui devons-nous l'égalité des citoyens devant la loi, le respect de l'étranger, la liberté de conscience, l'idée de la justice dominant les intérêts particuliers et même les intérêts de l'Etat, qui a relevé la condition de la femme et par conséquent de la famille? Au christianisme. Le christianisme nous a appris ce que nous ignorions avant lui, l'amour de l'humanité uni à celui de la famille et de la patrie, le respect de l'individu aussi bien que de la société, ce patriotisme moderne en un mot que, dans un sens étendu, je pourrais appeler le *patriotisme chrétien*.

Mais il est une action plus directe de l'Evangile pour le salut éternel des âmes. L'Evangile, a-t-on dit, est une grande aumône faite à une grande misère. Le vrai chrétien est celui qui, par un miracle de la bonté de Dieu en même temps que par un acte de sa libre volonté, a reconnu son état de péché et de perdition et accepté le pardon qui est en Jésus-Christ. Justifié par grâce, il fait profession d'être étranger et voyageur sur la terre, ayant le ciel pour but de sa course, Jésus pour modèle, la volonté de Dieu pour règle et pour guide le Saint-Esprit. L'amour de la patrie terrestre peut-il exister dans cette âme régénérée ? Nous avons déjà répondu : Jésus a aimé sa patrie. Son disciple doit faire de même.

Ainsi se trouve condamné un certain cosmopolitisme religieux trop répandu de nos jours. Le racheté de Christ, nous dit-on, n'a qu'une patrie, celle d'en haut. Ici-bas il doit son affection à sa famille, à l'Eglise, à l'humanité; mais l'Etat, c'est le monde, la politique, c'est l'esprit du siècle dont le chrétien doit être séparé. Nous ne saurions exprimer toute notre douleur à l'ouïe de semblables discours. Il est si triste de voir la plus belle des causes ainsi compromise par ses partisans. Comment! parce que vous avez une patrie céleste, vous ne devez plus rien à celle d'ici-bas? Et que ne supprimez-vous courageusement la famille selon la chair, parce que vous êtes entré dans la famille de Jésus-Christ? Vous voulez aimer l'humanité, et vous ne considérez pas que c'est par la patrie que vous tenez à l'humanité. « Si quelqu'un, dit saint Jean, n'aime pas son frère qu'il voit, comment pourra-t-il aimer Dieu qu'il ne voit point? Si vous n'aimez pas ces prochains que vous voyez, pour ainsi dire chaque jour, comment aimerez-vous ceux que vous n'avez jamais vus et ne verrez jamais sur cette terre? » — Mais la patrie n'est pas seulement le peuple, ce sont les institutions et l'Etat, c'est le monde. — Où avez-vous vu cette doctrine dans l'Ecriture sainte? Elle nous dit que le magistrat est le ministre de Dieu pour exercer la justice. L'Etat comme l'Eglise est d'in-

stitution divine[1]. Et d'ailleurs, vous avez beau faire, vous demeurerez toujours vis-à-vis de la patrie des débiteurs insolvables, car ce n'est pas payer ses dettes que de les nier. Pour le moins, vous jouissez de la liberté et de la sécurité générale. Vous réclamez la protection des lois. Vous vous indignez lorsque le magistrat est infidèle à son devoir. Etrange contradiction avec vos principes! Encore si ce n'était que de l'inconséquence! Mais prenez-y garde, l'ingratitude ne sera *jamais* une vertu chrétienne.

Déplorons ces tristes écarts, mais ne rendons pas le christianisme solidaire des erreurs de quelques chrétiens. L'injustice serait d'autant plus grande que, loin de répudier l'amour de la patrie, l'Evangile lui donne une force nouvelle dans le cœur du racheté de Christ.

Comme l'enfant, dans la maison paternelle, le chrétien use de tous les biens qui sont placés devant lui, et les sanctifie par l'action de grâces. Il jouit des beautés de la nature, des charmes du souvenir, des douceurs de la vie de famille et de ses droits de citoyen comme d'autant de témoignages de la bonté de son Père céleste. Il rapporte tout à Dieu et respecte dans l'homme l'instrument des volontés du Seigneur. Il s'incline devant le droit humain comme devant une manifestation du droit divin, et ne résiste que lorsque la volonté de l'homme est en contradiction avec celle de Dieu. La loi prend à ses yeux un caractère non-seulement d'autorité, mais de sainteté.

Dans les institutions ou les événements, il aime à reconnaître l'intervention de la Providence. La terre natale est pour lui le sol béni que Dieu lui-même a choisi pour la faible plante que dès lors il n'a cessé d'entourer de ses soins et de son amour. Dans la patrie, comme dans la création en général, le chrétien voit Dieu partout, et l'amour de la patrie devient en lui un sentiment religieux, c'est-à-dire sacré et inviolable.

Plus il avance dans la vie spirituelle, plus ce lien se fortifie.

Ici, une comparaison rendra mieux ma pensée que beaucoup de raisonnements.

Représentez-vous les apôtres, Simon Pierre, par exemple, après le départ de Jésus, visitant les diverses contrées de la Palestine pour y annoncer l'Evangile. Partout des souvenirs, et quels souvenirs! Ici la mer de Tibériade et la double pêche miraculeuse; l'appel divin et le relèvement; là-bas, au pied du Liban, Césarée de Philippe, où jadis il confessa son Maître avec plus de franchise que d'humilité. S'il poursuit sa course vers le Midi, voilà le Thabor; plus loin, Sichem et le puits de Jacob; plus loin encore, Jérusalem, Gethsémané, le Calvaire....., le palais du souverain sacrificateur!

Ces souvenirs glorieux ou humiliants, pleins de douceur ou d'amertume, tous précieux, donnent à la patrie de l'apôtre une valeur qu'elle n'avait pas avant qu'il connût le Sauveur.

[1] Ce qui ne veut pas dire que l'Eglise doit être unie à l'Etat.

Telle est l'image fidèle de ce qui se passe chez le chrétien. Partout, dans sa patrie, il voit la trace du souverain Berger, poursuivant, ramenant, dirigeant sa brebis. Ici c'est la maison paternelle où, sur les genoux de sa pieuse mère, il apprit à prononcer le nom de Jésus; là, c'est le temple où la voix de Dieu, appelant le pécheur, retentissait avec tant de force qu'il lui semblait que son cœur se fondait au dedans de lui; puis ces endroits solitaires, où, comme Nathanaël, il cherchait la présence du Seigneur. Là, enfin, ces lieux de plaisir où, semblable à Pierre au palais de Caïphe, il alla un jour renier son Maître.

Les angoisses de la conscience, les saintes joies du pardon, les chutes, les relèvements, les tressaillements d'allégresse dans la communion de Jésus, l'histoire de sa vie intérieure, en un mot, se retrouve partout dans sa patrie, et partout aussi il peut dire : *Mon Sauveur a passé par là.*

Et si je voulais parler de ce peuple, os de ses os et chair de sa chair, duquel il a tant reçu..... et auquel il a tant donné! Indépendamment de tous les efforts directs qui ont concouru à l'œuvre de sa conversion, il sait que bien des prières sont montées en sa faveur au Trône de la grâce. Dans cette foule, au milieu de laquelle il s'est cru ignoré de tous, bien des mains se sont élevées pour lui vers le Père des miséricordes.

Puis, si nous réfléchissons que tout exemple, toute parole est une semence de vie ou de mort que nous jetons dans les cœurs et qui multiplie à l'infini, chacun de nous sera effrayé de tout le mal qu'il a fait en sa vie. Il ne pourra nier qu'il a contracté une dette immense envers ceux dont il a partagé l'indifférence, l'incrédulité, les folles joies et peut-être les déréglements.

Je le sais, il est des hommes qui, après avoir entraîné dans le péché un de leurs semblables, s'en détournent avec indifférence et même avec mépris. Mais ces hommes-là ne sont pas des chrétiens! Le chrétien véritable ne renie aucune de ses dettes, et les dettes morales moins que toute autre.....

Je m'arrête, car je ne finirais pas si je voulais entrer dans plus de détails.

Je pense avoir prouvé que le christianisme ne répudie point l'amour de la patrie, mais le sanctifie et le garantit dans nos cœurs en le faisant reposer sur le Rocher éternel des siècles.

Et si je me trompe en croyant vous avoir convaincus, consultez l'histoire, et vous verrez que tous les chrétiens illustres ont été de vrais amis de leur patrie, et que les plus grands patriotes des temps modernes ont été des chrétiens dévoués. En Amérique, Washington; en France, Jeanne d'Arc, Coligny, Duplessis-Mornay; en Hollande, Guillaume de Nassau; en Allemagne, Luther, et en Suisse, Davel, tous gens de foi, simples de cœur, aimant Jésus-Christ comme leur Sauveur et le ciel comme leur patrie éternelle.

Au moment où je venais de recevoir l'invitation de vous adresser la

parole, et où j'essayais de rassembler quelques idées sur le sujet qui nous occupe à cette heure, un ami me dit en souriant : « Vous avez raison, il faut parler du patriotisme pendant qu'il existe encore. Bientôt ce sera trop tard. Les nationalités se confondent et s'effacent; le cosmopolitisme nous envahit de tous côtés : aujourd'hui ce sont les télégraphes, les chemins de fer; demain la suppression des douanes et des passe-ports..... Et puis la république universelle ! » Ce propos n'était qu'une boutade. Mais nous nous sommes demandé si, sous sa forme exagérée, il n'exprime pas un sentiment, une crainte assez générale. Les découvertes de l'industrie, le progrès de la civilisation, l'adoucissement incontestable des mœurs, ne nous conduisent-ils pas à n'avoir bientôt que des Etats, mais plus de patrie, et par conséquent plus de patriotisme? Je ne puis partager ces craintes; je ne saurais voir dans le douanier ou l'agent de police les vrais défenseurs de l'esprit national. Je ne croirai jamais que l'adoucissement des mœurs engendre l'ingratitude et qu'un plus grand respect pour l'humanité nous amène à la mépriser dans la portion qui nous touche de plus près. Si l'amour de la patrie est avant tout un lien moral, c'est dans le relâchement des idées religieuses et morales qu'il faut voir le danger, et le danger est réel. Le patriotisme s'en va de bien des âmes. Il s'en va avec le respect du passé et sous l'influence de l'esprit de doute, qui menace de devenir l'esprit du siècle.

Ne disons pas trop de mal de notre siècle. Il vaut bien ceux qui l'ont précédé. Mais parmi ses misères, une des plus incontestables, c'est de se croire supérieur à tous les autres siècles réunis. Cette vanité ne serait que ridicule si elle ne produisait les plus funestes résultats.

Le passé est un trésor péniblement amassé par nos devanciers, trésor de saintes traditions, de doux souvenirs, de sévères expériences que nous pouvons augmenter pour nos successeurs et pour nous-mêmes, mais sans lequel nous ne saurions vivre. Quand nous renions le passé, nous imitons ces enfants qui dépensent en un jour les économies de leurs pères. Nous sommes les matelots ivres qui jettent à la mer le lest du navire dans le chimérique espoir d'une course plus rapide.

Si nous voulons conserver au milieu de nous l'amour de la patrie, entretenons les souvenirs des temps anciens. Loin de nous un culte aveugle du passé, qui n'est que le mépris du passé; car si nos pères ont fait de grandes choses et nous ont laissé de glorieux exemples, c'est qu'ils ont cru au progrès, c'est qu'ils ont regardé en avant. Mais, ne l'oublions pas, l'individualité d'un peuple, l'esprit national qui le fait vivre, réside dans son histoire. Une nation qui renie ou qui oublie son histoire se renie elle-même, et le citoyen qui n'aime sa patrie que pour les jouissances qu'elle lui procure, a déjà cessé de l'aimer.

Ce mépris du passé n'est, toutefois, qu'un symptôme. Le mal est plus profond. Il est dans l'esprit de doute qui a saisi la génération présente. Je ne confonds point le scepticisme avec l'incrédulité, qui croit à l'erreur.

Le scepticisme se résume dans la parole de Pilate : « Qu'est-ce que la vérité? » Ce n'est point, comme on veut bien le dire, le dernier mot de la science et de la philosophie. C'est le dernier mot de cœurs blasés dans la recherche de la jouissance. Comme l'Evangile pénètre et relève notre nature entière, l'esprit de doute aussi, dès qu'il nous a gagnés sur un point, ne tarde pas à envahir toute notre vie et flétrit tout sur son passage.

Croyez-le, celui qui en est venu à dire : Qu'est-ce que la vérité? dira bientôt : Qu'est-ce que la justice? qu'est-ce que la liberté? et qu'est-ce que la patrie?... Pour cet homme, il y aura encore un gouvernement à constituer, un parti à soutenir, des ambitions à satisfaire, des intérêts à servir, des passions politiques à diriger; mais il n'y aura plus de patrie, parce qu'il n'y aura plus de lien moral, plus de justice et plus de vérité. Aujourd'hui républicain, demain courbé sous le despotisme, suivant les circonstances et les convenances du moment. « C'est grand'pitié, dit M. Vinet, que de voir un peuple qui, ayant renié toutes ses traditions, ne trouvant plus dans son cœur que le scepticisme a lentement vidé, cette primitive constitution, cette charte éternelle qui est l'appui et la condition d'existence de toutes les autres, s'en va désorienté d'écueil en écueil et pour avoir une route fixe, est réduit à consulter la boussole de l'égoïsme. Un peuple à la fois sans affections et sans habitudes, improvisant sa sagesse au jour le jour, ouvrant sa voile au vent de tous les systèmes, usant sa force morale dans les fatigantes alternatives de l'enthousiasme et du désappointement; encore une fois, c'est une chose triste à voir. Qui ne voudrait redonner à un tel peuple des habitudes? Mais qui croirait pouvoir les enraciner dans un autre sol que celui de la conviction morale? Et qui chercherait ailleurs de telles convictions « que dans le domaine de « la foi religieuse [1] ? »

Bénissons Dieu de n'être pas ce peuple-là! que nous ne le soyons jamais! Et pour garder l'amour de la patrie au milieu des influences du siècle, soyons chrétiens. Cherchons le royaume de Dieu et sa justice. Cherchons-le premièrement, c'est-à-dire avant toutes choses et pour lui-même. Tout le reste nous sera donné par-dessus.

Sauvons nos âmes, et nous assurerons ainsi notre bonheur ici-bas.

Entrons dans la famille de Jésus-Christ; devenons enfants de Dieu, et nous jouirons doublement de la famille terrestre.

Cherchons la patrie du ciel, et celle d'ici-bas n'en sera que plus chère à nos cœurs.

Aimant l'une, aspirant à l'autre,
Bons citoyens, tristes bannis,
Restons pour leur gloire et la nôtre
Fidèles à nos deux pays.

Louis Germond.

[1] Vinet, ouvrage cité.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

—

Du Danemark. *Impressions de voyage, aperçus historiques et considérations sur le passé, le présent et l'avenir de ce pays*, par *A. de Flaux*. — Un vol. in-8°. Paris, Firmin Didot.

L'auteur de ce volume, chargé par M. Rouland d'une mission scientifique, a visité le Danemark en 1860. Il en a rapporté une riche moisson de souvenirs et d'impressions qu'il nous raconte avec beaucoup de charme. Il est intéressant de connaître les jugements d'un Français qui porte partout avec soi un vif sentiment de sa nationalité, sur ces peuples du Nord qui nous ressemblent si peu. M. de Flaux possède les qualités nécessaires pour bien juger; il a l'esprit juste et sans préventions. Son livre sera un guide sûr pour toute personne désireuse de connaître les peuples scandinaves si étrangers à notre Occident. Outre cette rectitude d'appréciation et ce désintéressement de pensée, l'auteur possede l'art d'intéresser à des aventures peu extraordinaires, par une façon de conter vive et spirituelle; il n'ennuie jamais, tant il est varié. Cette variété dans les sujets traités n'est pas d'ailleurs ici, comme souvent, l'indice de la frivolité de pensée et n'est pas destinée à cacher une érudition superficielle. M. de Flaux connaît tous les sujets dont il parle, et on s'instruit beaucoup dans sa compagnie. L'histoire de la Scandinavie lui est familière, et il trace de main de maître plusieurs portraits historiques; Charles-Gustave et Frédéric III, Ulhfeld et Griffenfeld, Christian VII et Struensée défilent devant le lecteur avec leur physionomie réelle. Les questions actuelles ne sont pas étrangères à l'auteur; l'éternelle question des duchés, l'une des plus obscures de la politique contemporaine, est élucidée, et l'état du Danemark est l'objet d'appréciations qui nous semblent fort justes.

M. de Flaux ne parle qu'avec respect des mœurs et des convictions religieuses des peuples du Nord. Voici un trait de mœurs que nous n'avons trouvé nulle part ailleurs :

« A Hambourg, comme dans tous les pays protestants, les innovations sont rares et les vieux usages respectés. Un jour que je m'étais égaré

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le Bulletin se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis et C^e^, rue de Rivoli, 174.

dans une de ces rues étroites et curieuses qui avoisinent le port, je vis passer à côté de moi un homme vêtu de noir, cravaté de blanc, portant derrière son habit, comme les pasteurs suédois, un petit manteau de soie très étroit qui venait s'enrouler autour de son bras; il était suivi de huit enfants, ayant sur leurs vêtements noirs un manteau de même couleur. Il s'arrêta au milieu de la rue, les enfants se groupèrent autour de lui, prirent à son exemple un livre de cantiques que chacun d'eux avait sous le bras, et se mirent à chanter un chœur. A leurs accents les portes s'ouvrirent et je vis des hommes et des femmes venir silencieusement déposer des pièces de monnaie dans une tire-lire qu'un des marmots avait placée sur une borne. Un passant que j'interrogeai me dit que ces chanteurs étaient des « *currende,* » qu'ils étaient envoyés par le consistoire, et que l'argent qu'ils recueillaient était destiné aux pauvres de la ville. Chaque quartier recevait deux fois la semaine ces étranges visiteurs, à qui les âmes pieuses ne manquaient jamais de faire la charité. La recette des currende doit être fort abondante, puisqu'on ne rencontre aucun mendiant dans cette grande ville où les pauvres, dit-on, sont assez nombreux. »

Voici un autre extrait d'un passage où notre auteur rend justice au zèle et au dévouement des missionnaires protestants si décriés dans un certain monde :

« J'ai vu à Copenhague un humble pasteur qui avait passé vingt ans de sa vie au Groënland, n'ayant d'autre but que d'améliorer le sort, de sauver l'âme de ces êtres dégradés. Sa figure flétrie, son corps brisé, malgré sa jeunesse, portaient les traces des privations horribles, des souffrances atroces qu'il avait endurées pendant ce long séjour. Il avouait ingénument la stérilité de ses efforts auprès de ces populations, adonnées à l'ivrognerie et à tous les vices qu'elle engendre, douées d'ailleurs d'une intelligence trop restreinte pour comprendre la sublimité des doctrines qu'il leur prêchait. Qu'importe! son œuvre était commencée, et il ne voulait pas l'abandonner tant qu'il lui resterait un souffle de vie. Il n'était venu dans sa patrie que pour refaire ses forces épuisées, et, victime de son devoir, il allait, en soldat chrétien, retrouver son poste, sans se préoccuper d'une mort inévitable, qui lui procurerait toutes les douleurs du martyre, sans lui en donner les émotions et la gloire. Dans cette époque de doute et d'affaiblissement moral, il est beau, il est doux de trouver sur son chemin de ces natures d'élite pour qui le devoir est tout, et qui lui sacrifient avec un superbe dédain ce qui fait l'objet de la convoitise des autres hommes. »

MATTH. LELIÈVRE.

REVUE DU MOIS.

—

Paris, 14 octobre.

Le congrès de Gand. — Le programme du nouveau cours d'histoire contemporaine dans les lycées. — Formation de l'association internationale pour les secours aux blessés. — Arrêt de la question polonaise. — Départ de Londres de l'envoyé du Sud. — Un article de la Presse. *— Le parti libéral et les synodes. — Mort de M. A. de Vigny.*

L'association internationale pour les progrès des sciences sociales a tenu son second congrès à Gand, du 14 au 20 septembre. On sait que ces libres assises n'ont aucun caractère officiel, bien que plus d'un homme d'Etat éminent y apporte le concours de ses lumières et de son expérience ; elles n'ont d'autre but que de donner lieu à de pacifiques débats qui ne sont point terminés par un vote, sur quelques-uns des sujets les plus dignes d'occuper les amis de l'humanité. Naturellement les tendances si diverses qui partagent aujourd'hui les esprits s'y rencontrent et s'y heurtent parfois; mais grâce à l'esprit sagement libéral qui préside aux discussions, toute conviction sérieuse est sûre de pouvoir s'y faire entendre. Sans doute plus d'une parole y retentit qui blesse nos convictions les plus chères ; mais comme on a le droit de répondre, le plus sage est d'aller au feu au lieu de gémir à côté du champ de bataille.

Nous sommes intimement persuadés que l'on doit déployer son drapeau partout où l'on peut servir sa cause sans rien compromettre de sa dignité morale. Il faut accepter la nécessité de ces temps nouveaux et se préserver avec soin d'une grandeur religieuse ou morale qui nous retiendrait au rivage. Nous sommes avant tout des soldats, et fuir la mêlée, parce qu'on y rencontre des opinions hostiles, ce serait tout simplement se condamner à l'impuissance.

Le congrès de Gand a été très nombreux et très animé ; il se tenait dans une ville en fête à l'occasion de l'érection de la statue de l'un de ses plus grands citoyens; ses membres n'oublieront jamais l'hospitalité somptueuse et cordiale qui leur a été si libéralement accordée, et ils reportent une grande partie de leur reconnaissance sur le magistrat

généreux et libéral qui est à la tête de la municipalité de Gand, et dont l'administration sera marquée par de si inestimables bienfaits pour la ville qu'il représente comme bourgmestre et comme député. C'est M. de Kerkove qui a eu la noble pensée de faire défiler devant les membres du congrès, aussitôt après leur arrivée, les belles écoles communales fondées à Gand ces dernières années. Comme on l'a fait remarquer avec raison, la riche cité flamande imitait la mère des Gracques en nous présentant ces milliers d'enfants élevés par ses soins comme ce qu'elle avait de plus précieux à nous offrir pour nous souhaiter la bienvenue. Ce spectacle grandiose et touchant ne sera jamais oublié par ceux qui y ont assisté. La visite des principaux établissements de bienfaisance ou d'utilité publique et très spécialement l'inspection de ces prisons modèles qui ont inspiré par comparaison aux Français une si légitime tristesse, ont offert également un sérieux intérêt. Je ne m'arrête pas, quelque envie que j'en eusse, à ces fêtes, si belles dans ces rues aux pignons antiques pavoisées par un patriotisme abandonné à lui-même, et si merveilleuses sur les eaux du fleuve, alors qu'elles étincelaient sous les gerbes de feux d'une fête vénitienne incomparable. J'aborde sans délai les travaux du congrès. Une circonstance contribuait à donner une grande animation aux débats, c'était la date récente du congrès catholique de Malines. En Belgique, la lutte entre le parti catholique et le parti libéral est d'autant plus vive que leurs forces ne sont pas loin de se balancer. Jusqu'ici, ils semblent irréconciliables, tout en étant également attachés à la patrie commune. Le parti catholique compte certainement dans ses rangs des amis sincères de la liberté; malheureusement ils sont desservis et compromis par une presse intolérante qui rappelle, moins le mordant de l'esprit, notre ancien *Univers*. Une portion du clergé se signale malheureusement par un obscurantisme ardent, et on a raison de tout craindre de son influence. D'un autre côté, le parti libéral a aussi ses fanatiques intolérants, comme nous en connaissons un trop grand nombre en France, qui croient servir la liberté en faisant de l'arbitraire contre leurs adversaires. De là bien des malentendus et bien des passions excitées, de là aussi chez beaucoup d'adhérents du parti libéral une grande propension à un voltairianisme superficiel et une hostilité marquée pour les croyances chrétiennes. Il s'est formé à Bruxelles une association dite des *Solidaires*, où l'en entre en prenant l'engagement de ne jamais recourir, en aucun cas, aux secours de l'Eglise. On ne pourrait que respecter l'esprit de franchise qui se refuserait à faire de l'hypocrisie par convenance et à satisfaire l'opinion au moyen d'une vaine cérémonie réclamée d'un clergé dont on repousse le dogme. En France, on voit trop souvent le contraire; malheureusement il est notoire que les ensevelissements célébrés par les *solidaires* donnent lieu fréquemment à des manifestations d'incrédulité qui ne sont jamais plus désolantes que sur une tombe. C'est dans certains journaux belges que le dernier livre de M. Renan a été porté aux nues avec le plus de fracas. Au congrès, quand

on voulait se faire applaudir par la portion bruyante de l'auditoire, on lançait un mot sanglant à l'adresse du catholicisme. On se proclamait avec emphase libre penseur, n'en donnant souvent d'autre preuve que de sauter avec d'autres moutons au même endroit de la haie. Nous avons eu fréquemment l'occasion de constater combien l'opposition au christianisme est vive dans plus d'un cœur généreux et abusé, et aussi combien d'esprits légers qui n'ont jamais réfléchi à la question religieuse s'imaginent que la science contemporaine, à laquelle ils sont restés parfaitement étrangers, a décidément renversé la révélation chrétienne. Il est salutaire d'être ainsi en contact immédiat avec cette opposition passionnée faite à nos plus intimes convictions. On comprend mieux la grandeur de la lutte où nous sommes engagés et où il faut nous jeter tout entiers, en foulant aux pieds toutes les considérations personnelles et mesquines.

Un grave incident s'était passé à Gand la veille même du congrès. Un professeur des plus distingués de l'académie, échevin de la ville, grand citoyen, esprit éminent et noble cœur, qui avait rendu à sa patrie les plus signalés services, M. Caillé, dont la mort excitait d'universels regrets, n'avait pu être enterré convenablement dans le cimetière que sur la sommation du bourgmestre, le clergé s'étant refusé à ensevelir en terre sainte un homme qui n'avait pas reçu les sacrements de l'Eglise. C'est sous ces auspices que le congrès s'est ouvert.

Il était divisé en cinq sections : 1° section des législations comparées; 2° section d'éducation; 3° section des beaux-arts; 4° section d'économie politique; 5° section d'hygiène et de bienfaisance. Chacune d'elles délibérait à part le matin; mais la séance de l'après-midi était affectée à une délibération générale qui roulait sur les questions que les sections diverses avaient placées en première ligne à l'ordre du jour comme étant d'importance majeure. Bien des sujets d'une utilité pratique réelle ont été discutés, comme par exemple la question si grave de la détention préventive, celle des douanes et des armées permanentes. La question de la peine de mort a donné lieu à quelques beaux discours; on a surtout remarqué de précieux détails statistiques qui démontrent qu'il n'est pas exact d'affirmer que la cessation de cette sanglante répression met la société en péril. Dans une séance consacrée aux beaux-arts, l'assemblée a fait justice par un silence sévère d'un discours pauvre et décousu qui impliquait la négation de la morale éternelle. Elle ne se fût pas contentée de cette leçon du silence, si ce discours n'eût été prononcé par une femme. Qu'une femme prenne la parole dans une grande assemblée comme celle-ci, c'est déjà trop; il y a là un vague souvenir de certains clubs de 1848, et je ne puis pousser mon libéralisme jusque-là. On est trop désarmé vis-à-vis d'un tel orateur pour exprimer ce qu'on pense de pareilles maximes venant d'une telle bouche. Un membre du congrès, sans doute un mauvais plaisant, avait proposé de s'occuper, ce jour-là, de la musique de l'avenir. Le

congrès a pensé qu'il lui suffisait d'avoir entendu plaider la cause de la morale de l'avenir. Pour moi, je préfère cent fois le charivari de la musique de l'avenir à tout ce qu'aurait d'odieusement discordant la morale future que l'on nous annonce et d'après laquelle il n'y aura plus d'obligation universelle.

La plus belle séance du congrès a été celle consacrée à la bienfaisance. Tous ceux qui, ce jour-là, ont entendu M. Jules Simon, ont senti que pour un tel discours il valait la peine de faire le voyage de Gand. Il y a mis tout son cœur, toute l'élévation de son esprit, et jamais sa parole ne fut mieux inspirée. Il a remporté le meilleur des succès oratoires, celui qui consiste à allumer l'étincelle sacrée dans les âmes. Rien de plus simple que son sujet. Il s'agissait des logements d'ouvriers. Mais comme il a bien su démontrer que les plus grandes, les plus précieuses réformes sont rattachées à cette question de logement, qui est une question de morale! Non-seulement il a peint en traits ineffaçables la situation affreuse de la classe ouvrière quand on n'a rien fait pour assainir ses logements, mais il a indiqué le remède pratique. Il a dit ce qui avait été fait, ce qui pouvait être fait immédiatement. L'impression a été immense et salutaire. Nous sentions, en entendant cette parole amie, que nulle question ne dépassait celle-là en importance, que c'était la grande question sociale prise par le bon côté, et que tous ceux qui ont du cœur et l'intelligence des nécessités du temps ne sauraient trop se hâter d'entrer dans cette sainte croisade contre la misère et l'ignorance. Béni soit l'homme généreux et éloquent qui nous pousse dans cette voie, et puissent les adhérents convaincus du christianisme tenir à honneur d'y marcher avec lui!

Le débat qui a le plus passionné le congrès est celui sur le rôle de l'Etat dans l'éducation. La situation des partis en Belgique eût suffi, à part la grandeur du problème, à expliquer la vivacité d'une discussion qui a rempli trois grandes séances dans la salle des réunions générales. M. Jules Simon y a encore remporté un grand triomphe, surtout quand il a parlé, avec son éloquence émue, de la nécessité de répandre à flots la lumière et l'instruction dans les masses. Ceux qui ont lu son article sur les bibliothèques populaires, dans le numéro du 15 septembre de la *Revue des Deux-Mondes*, n'auront pas de peine à comprendre l'effet qu'a produit son discours, quand il a peint cette faim et cette soif de l'instruction qui dévore actuellement la partie intelligente des classes ouvrières. M. Jules Simon a défendu les droits de l'Etat, surtout au point de vue des circonstances présentes. M. Pascal Duprat, et d'autres orateurs avec lui, ont défendu ces droits d'une manière exagérée, selon nous, et qui compromettrait facilement d'autres droits plus sacrés encore. Bien des voix du sein du catholicisme et du libéralisme se sont élevées pour défendre les principes d'un individualisme de bon aloi, assez conséquent avec lui-même pour réclamer hautement la séparation complète

du spirituel et du temporel. Aucune n'a été mieux écoutée que celle de M. Eugène Pelletan, qui, avec une grande splendeur de forme, a défendu les principes du plus pur libéralisme. Son argumentation contre les Eglises d'Etat est admirable en tout point. Nous avons hâte de la relire. Nous nous sommes convaincu une fois de plus des pas de géant que cette question a faits dans les esprits pendant ces dernières années. Le meilleur moyen pour nous de donner notre appréciation sur cette discussion si importante est d'essayer de reproduire en partie de mémoire et en partie au moyen de quelques notes rapides le discours que nous avons prononcé et qui renferme toute notre pensée.

« Messieurs, je désire faire complétement abstraction des circonstances du pays où je parle et même de l'état présent des diverses contrées de l'Europe, et me placer à la hauteur des principes pour traiter cette grande question. Je ne voudrais pas diminuer l'importance de ce congrès. Je crois fermement que toute parole de vérité et de justice est une puissance réelle qui s'en va dans le monde combattre le mal et préparer l'avénement du bien. C'est un germe vivant confié au sol et qui doit fructifier. Cependant il est certain que nous n'avons pas beaucoup à redouter l'effet immédiat de nos débats, puisque à vrai dire nous ne délibérons pas. Les institutions que nous renversons dans nos libres discours se portent assez bien le lendemain. Ayons au moins l'avantage de nos inconvénients, et ne nous préoccupons dans nos discussions que de la vérité en soi, sans nous arrêter à tous les ménagements auxquels nous serions condamnés si nous étions placés sur le terrain des applications immédiates. Je déclare, pour ce qui me concerne, être disposé à faire aussi large que possible la part des mesures de transition, sans lesquelles toute grande réforme devient une suprême injustice. Il est donc bien entendu que, dans cette question de l'intervention de l'Etat dans l'éducation, je ne considère que la vérité en elle-même telle qu'elle m'apparaît.

« Messieurs, l'un des symptômes les plus rassurants, selon moi, du moment présent, c'est la transformation graduelle de la notion de l'Etat dans les esprits libéraux. On ne le considère plus comme le représentant de la société tout entière, comme le symbole et le mandataire de toutes les forces sociales. On comprend que la liberté consiste précisément à marquer fermement la limite qu'il ne doit pas franchir et à lui soustraire tout ce qui appartient à l'individu. Ainsi est battue en brèche cette funeste école de Rousseau, qui a pesé d'un poids si lourd sur les destinées de notre race. Pour elle, la liberté consiste dans la souveraineté illimitée du grand nombre, dans l'absolutisme du forum,

et elle ne voit pas qu'elle n'a fait que déplacer la tyrannie et la rendre plus insupportable en lui donnant une apparence de droit. La démocratie dans ces conditions, c'est Louis XIV en carmagnole, aussi impérieux, aussi disposé à violer le droit, que dans la majesté de la royauté de Versailles. Pour moi, je déteste autant la révolution française violentant la conscience religieuse par ses abominables lois de proscription, que je déteste l'ancienne monarchie signant la révocation de l'édit de Nantes. Dans un cas, comme dans l'autre, je vois l'Etat foulant aux pieds la conscience, c'est-à-dire le droit sacré de l'individu. On parlait hier du pouvoir des majorités dans l'Etat démocratique. Je m'incline devant ce pouvoir pour tout ce qui appartient à la vie politique. Mais je ne saurais le reconnaître pour ce qui ne relève que de l'âme et de la conscience. Voilà pourquoi il est si nécessaire de placer en dehors de la mise sociale, si je puis ainsi parler, tout ce qui appartient au développement supérieur de la personne humaine, et cela est particulièrement nécessaire dans nos sociétés démocratiques; le salut de la démocratie moderne tient à cette capacité de se limiter elle-même et de mettre un frein à son pouvoir. Pour moi, Messieurs, si jamais une majorité voulait m'imposer une loi qui porte atteinte à ma conscience, qui me commande ce qu'elle n'a pas le droit de me commander, je jure de désobéir à cette loi, qui ne serait qu'un acte odieux de tyrannie.

« Est-ce que nous voulons diminuer l'Etat en le limitant? Non, Messieurs; nous voulons, au contraire, sauvegarder sa mission dans ce qu'elle a de plus élevé. Ceux-là le déshonorent qui veulent en faire un despote monarchique ou démocratique. Je ne connais pas de plus haute notion de l'Etat que celle qui le présente comme le protecteur de la liberté. Il l'est en tant qu'il maintient fermement le droit et la justice. Le droit pour chaque homme, c'est la capacité de réaliser pleinement sa destinée, de remplir sa mission, d'accomplir tous ses devoirs comme être moral; le droit, c'est donc la liberté pour l'individu, car sans liberté ce développement est irréalisable. Mais je ne suis pas seul dans la cité; ma liberté rencontre celle de mon voisin, et je suis tenu de la respecter, de respecter sa propriété, sa personne, sa croyance. L'Etat est là pour imposer ce respect, pour empêcher l'empiétement illégal de libertés désordonnées qui se supprimeraient ou s'annihileraient en se déchaînant. Il est ainsi le soldat du droit. C'est pour cela qu'il tient le glaive et qu'il possède l'autorité; la contrainte n'est qu'un moyen; la liberté est le but et la fin de son autorité, sinon cette autorité est anarchique, et sous le nom d'ordre elle consacre le pire des désordres. L'Etat manque complétement à sa mission quand, au lieu de rendre simple-

ment possible le développement supérieur de l'individu par le maintien du droit, il prétend accomplir lui-même ce développement et se faire en quelque mesure le père nourricier de l'âme humaine. Alors il devient pour chaque citoyen le voisin le plus fâcheux qui absorbe sa liberté au lieu de la conserver. Voilà pourquoi il est d'une si haute importance de soustraire à l'Etat, c'est-à-dire au pouvoir, à l'autorité qui contraint, tout ce qui est du ressort de la pensée, de la conscience; car si vous transportez la contrainte dans ce domaine, tout est perdu : le développement moral devient impossible.

« Appliquons, Messieurs, ces principes à la question qui nous occupe, en nous rappelant que nous nous plaçons à la hauteur des principes et que nous avons réservé expressément tous les ménagements des transitions. Remarquez qu'il ne s'agit pas seulement dans le programme d'enseignement, mais bien *d'éducation*. Or, l'éducation implique évidemment le développement supérieur de l'individu, le développement moral. Si les idées que j'ai eu l'honneur de développer devant vous sont vraies, il en résulte que l'éducation des jeunes générations ne saurait être abandonnée à l'Etat; car de deux choses l'une : ou bien il prendra au sérieux son rôle d'éducateur, et alors il imprimera une direction unique à l'éducation, c'est-à-dire qu'il aura une doctrine, une philosophie, une religion officielle, ce que nul de vous ne lui concédera; — ou bien il n'aura pas de doctrine, et alors l'éducation sera sans unité, fragmentaire, stérile, et vous pousserez à la matérialisation de l'enseignement. Vous ne pouvez échapper à ce dilemme. Vous le retrouvez à tous les degrés de l'éducation par l'Etat, aux degrés inférieurs comme aux degrés supérieurs. Cela est évident pour ce qui concerne le haut enseignement. Là on ne peut éviter les problèmes les plus graves de la religion et de la philosophie. Si c'est l'Etat qui le donne, vous avez ou une doctrine officielle, ou le scepticisme le plus effréné. Si vous me parlez de l'instruction primaire, je vous répondrai qu'il ne s'agit pas seulement d'apprendre à lire dans les écoles, mais qu'il s'agit encore de déterminer les livres qui y seront employés, et voilà l'Etat juge des doctrines. Les difficultés ne sont pas moindres quand il s'agit de l'instruction secondaire, qui comprend la religion, l'histoire, la philosophie. Je ne citerai qu'un seul exemple de ces difficultés, selon moi inextricables. Il a été décidé récemment que l'histoire du pays depuis 1789 serait enseignée dans nos lycées. Ne peut-on pas prévoir le cas où le sujet choisi pour un de nos concours porterait sur tel ou tel événement qui divise profondément les consciences? J'ai l'espoir que nos fils ont assez hérité de nos convictions pour les préférer à un succès; mais je

n'aime pas que la jeunesse soit tentée à la bassesse, et des tentations de ce genre sont inévitables quand c'est l'Etat qui enseigne, fût-il animé des dispositions les plus libérales et quel que soit le régime qui y domine.

« Je n'ai parlé jusqu'ici, Messieurs, que de l'Etat s'emparant de l'éducation du pays, comme cela a été tenté dans l'université du premier empire, qui est, selon moi, le chef-d'œuvre du despotisme intellectuel, et que Royer-Collard définissait parfaitement en l'appelant *le gouvernement appliqué à l'enseignement des esprits*. Je fais une grande différence entre l'enseignement donné d'office au nom de l'Etat et l'enseignement primaire offert par la commune, toutes les fois que celle-ci est affranchie du joug pesant de la centralisation et qu'elle maintient la libre concurrence à côté de ses écoles.

« Telles sont, Messieurs, les conséquences qui me paraissent découler de la vraie notion de la mission de l'Etat. J'ajoute que je lui reconnais pleinement le droit d'inspection dans tout établissement d'instruction, afin qu'il sache si on n'y enseigne rien qui soit contraire à la morale, aux lois du pays, et si les conditions d'hygiène sont observées. Je n'admets pas qu'aucune porte, sous aucun prétexte, se ferme à une inspection de ce genre.

« On accusera sans doute ces idées de n'être qu'une vaine utopie. Et cependant, Messieurs, elles sont réalisées au sein de cette grande république américaine honorée de tant de vils outrages, et qui ne fut jamais plus grande que depuis qu'elle combat, au prix de si cruels sacrifices, pour la plus sainte des causes. La postérité admirera comme il le mérite cet héroïque mouvement, défiguré parmi nous par d'odieux sophismes inventés par ceux qui ont tout intérêt à injurier le pays le plus libre du monde. Messieurs, ce que nous demandons a été pratiqué avec éclat au delà des mers. Qu'on ne parle donc plus d'utopie.

« Mais nous ne sommes pas en Amérique, je le sais. Aussi j'admets, je le répète, toutes les transitions, et comme *transition*, j'accepte l'organisation de l'instruction publique telle que nous la présentait hier mon honorable ami, M. Jules Simon, d'autant plus qu'il a exprimé ma propre pensée bien mieux que je ne pouvais le faire, quand il a dit « que l'Etat devait préparer sa démission. » Que l'Etat enseigne, tant que nous ne sommes pas prêts à le faire sur une large échelle, j'y consens, pourvu que la libre concurrence soit sincèrement maintenue et que l'on n'interdise plus des écoles sous prétexte de mœurs publiques, quand on n'a d'autre motif qu'une sorte de jalousie officielle pour tout ce qui est libre et spontané. Je demanderai plus pour ce temps de transition ; je demanderai que le haut enseigne-

ment soit abordable en France comme en Allemagne, et que toute doctrine philosophique puisse s'y produire sans entrave. Je le demande principalement pour mes adversaires. C'est pour eux surtout que j'ai besoin de liberté. Quand l'année dernière un savant illustre, dont les opinions sont au pôle opposé des miennes, s'est vu interdire le haut enseignement, j'en ai été deux fois blessé et offensé, précisément parce qu'il s'agissait d'un adversaire. La liberté le plus possible dans les circonstances actuelles, et la liberté entière le plus tôt possible : voilà, en deux mots, toute mon opinion sur la question qui nous occupe. — J'entends l'objection que beaucoup d'entre vous m'opposent. — L'Eglise ! disent-ils. Vous ne pensez pas à l'Eglise, à son pouvoir, à son ascendant ! — Je réponds d'abord que je ne demande pas seulement la réforme de l'organisation de l'instruction publique ; je ne la sépare pas d'une autre réforme bien autrement vaste, et je me joins énergiquement aux orateurs qui ont demandé l'abolition du ministère des cultes en même temps que l'abolition du ministère de l'instruction publique. J'aspire au moment où les concordats, ces funestes traités entre deux puissances qui se réconcilient au détriment de la liberté des âmes, seront enfin déchirés, où il n'y aura plus rien entre les consciences et l'Evangile ; — plus de protection spéciale, plus de budget des cultes. Je n'admets pas que l'Eglise repousse la main de l'Etat quand il la contient, pour l'accepter quand il la salarie. Non ; je veux la lutte à armes égales sur le terrain de la liberté. Que ceci soit bien entendu. Je ne vois pas non plus pourquoi on repousserait toutes les avances que l'Eglise fait à la cause libérale, et pourquoi on la constituerait comme l'incurable champion du despotisme. Je ne comprends pas l'attitude des orateurs qui repoussent avec dédain ou essayent d'affaiblir les nobles paroles qu'un illustre champion de la cause catholique a prononcées l'autre jour à Malines. Quand une parole généreuse retentit dans le monde, elle appartient à tous les amis de la liberté ; ils doivent prendre leur bien partout où il se trouve. Soyons tranquilles, on ne ruse pas avec la liberté. Elle se retournerait d'une manière terrible contre ceux qui l'invoqueraient par tactique. L'arme avec laquelle ils joueraient éclaterait dans leurs mains pour les frapper à mort. Pourquoi ne pas admettre que sous la pression des événements un rapprochement se prépare entre tous les bons esprits ? Je voudrais, avant de finir, adresser quelques paroles aux deux partis qui ont paru trop souvent inconciliables, aux catholiques et aux libéraux.

« Aux catholiques, amis de la liberté, je dirai : Soyez conséquents avec vos protestations libérales. Ne laissez plus jamais

supposer que quand vous demandez la liberté, vous entendez la liberté du bien, de la vérité, c'est-à-dire votre liberté à vous, et pas celle de tous. Quand vous parlez de droit moderne, d'égalité devant la loi, d'affranchissement de la conscience, il est un mot terrible que l'on vous oppose toujours. Ce mot, c'est Rome! Rome! Oh! il me semble que si j'étais catholique, je désirerais plus passionnément que personne l'abolition du pouvoir temporel de la papauté, afin qu'on ne pût pas opposer à ma foi religieuse qu'elle maintient le plus détestable gouvernement civil qui soit en Europe. Débarrassez-vous aussi de ces feuilles violentes et menteuses qui déshonorent la polémique religieuse et qui sont votre opprobre. Nous ne vous demandons qu'une chose : c'est de tirer les conséquences les plus simples des principes de liberté que vous exposez parfois avec tant d'éloquence.

« Aux libéraux je dirai : Elargissez votre libéralisme ; acceptez tous ceux qui viennent à vous sans rancune et sans aversion. Trop longtemps on a cru servir la liberté en en refusant les garanties à ses adversaires. Il est temps de la vouloir égale pour tous, pour l'Eglise comme pour les partis. Le beau triomphe en vérité quand on a violé le droit pour gêner son action, quand on a suspendu à son détriment le droit d'association ou la liberté de la charité! Vous vous imaginez que quand vous avez chassé un jésuite, vous avez remporté un grand succès. Détrompez-vous ; vous avez simplement chassé du pays une liberté, et ce n'était pas la peine! Combien il serait plus sage de conquérir enfin pour tous le droit commun! Quel avantage n'y aurait-il pas à travailler de concert à la réconciliation de la liberté et de la religion! De leur division viennent tous nos malheurs!

« Vous avez beau faire et beau dire, la religion est encore la plus grande puissance de notre monde moderne, malgré tous les enivrements de la libre pensée. C'est en vain qu'on prétend jeter des fleurs sur le tombeau du Christ où l'on s'imagine l'avoir enseveli pour toujours dans les parfums et les aromates. Le christianisme est plus vivant et plus jeune que tout ce qui essaye de grandir à son ombre. Sans lui la liberté ne peut croître et durer. Elle ne peut se passer de lui, et il a besoin d'elle. Faites que les hommes religieux aient intérêt à l'aimer et à la défendre, et vous l'aurez servie de la manière la plus efficace. Voilà pourquoi j'aspire de toutes les puissances de mon âme à cette conciliation entre la religion et la liberté.

« Messieurs, là et pas ailleurs, est l'avenir du parti libéral. Il ne faut pas seulement qu'il se reforme ; il faut encore que sous les cruelles leçons du temps présent, il se *réforme*, qu'il abandonne ses vieux préjugés, et que dans la révolution, il abandonne le

mauvais courant pour se rattacher au bon courant. Il y a en effet deux tendances dans la révolution : l'une qui préfère la révolution à la liberté, et l'autre qui préfère la liberté à la révolution, qui déteste toutes les maximes de salut public et reconnaît, pour le maudire, le despotisme sous tous ses déguisements. La première tendance justifie tout ce qui se fait au nom du peuple; elle acclame la persécution quand elle se fait non plus par les prêtres, mais contre les prêtres; elle applaudit quand la Gironde est abattue au 31 mai; elle applaudit encore quand Robespierre soumet la France à la plus abominable tyrannie. C'est toujours, à l'en croire, la grande révolution qui avance, car c'est le pouvoir populaire qui rend ces arrêts de proscription. Elle prétend la reconnaître, et elle l'acclame avec non moins d'enthousiasme après le 18 brumaire. C'est la révolution qui entre dans toutes les capitales de l'Europe au galop d'un cheval de guerre. Cette école oublie tout ce que ces victoires ont coûté à la liberté. Nos pères, dit le poëte, étaient morts dans une autre espérance. Il faut protester avec énergie contre cette funeste école.

« Rattachons-nous à l'autre tendance, à celle qui ne procède pas du *contrat social* et qui n'est pas disposée à livrer toutes les garanties du citoyen à une souveraineté populaire sans frein, sans contre-poids et sans contrôle. Cette tendance, Mirabeau l'a soutenue toutes les fois qu'il s'est élevé au-dessus de sa passion de popularité; elle a été irrégulièrement, mais fidèlement servie par tous les libéraux conséquents depuis cinquante ans; elle a trouvé sa formule la plus parfaite de nos jours dans les écrits de Vinet et de Tocqueville, pour ne parler que des morts. Puisse-t-elle triompher de plus en plus au milieu de nous! C'est le moyen le plus sûr de régénérer à peu de frais les races latines.

Depuis cette importante discussion sur le rôle de l'Etat dans l'éducation, un fait grave s'est passé qui est venu confirmer dans leur opinion les partisans de a liberté dans cette question. Nous voulons parler de la publication du programme du nouveau cours sur l'histoire contemporaine dans nos lycées. La circulaire de M. le ministre, rédigée avec un talent remarquable, nous donne la vraie portée de cette mesure. Il est certain que, comme on l'a très bien dit, c'est bien un catéchisme d'Etat, non pas seulement sur l'histoire en général, mais sur la politique qui doit être enseignée à la jeunesse française. Il serait dérisoire de penser qu'un gouvernement ne fît pas enseigner l'histoire contemporaine à son point de vue, du moment qu'il croit devoir assumer cette tâche délicate. L'indépendance réelle du professorat semble bien difficile dans ces conditions. Cela saute aux yeux. Mais ce qui nous semble plus grave, c'est cette tentative de marquer d'une empreinte officielle les jeunes esprits à l'âge où

il est si nécessaire que les convictions se forment d'une manière normale, c'est-à-dire librement. N'y a-t-il pas là un empiétement, involontaire mais inévitable, sur le droit de la famille? L'histoire contemporaine touche à trop de passions vivantes pour qu'on puisse espérer d'elle cette influence pacifiante dont parle M. le ministre. La circulaire renferme tout un système historique sur les destinées de notre pays. Elle contient plus d'une appréciation remarquable, mais aussi plus d'une lacune qui ne l'est pas moins. L'égalité y occupe plus de place que la liberté. On y retrouve à chaque ligne la trace d'une école qui n'est pas la nôtre. Mais nous y reconnaîtrions toutes nos idées favorites que nos objections n'en subsisteraient pas moins. J'aurais compris un résumé rapide des événements contemporains à la tête du cours d'histoire en rhétorique. Tout ce qui dépasse ce programme est selon nous une concession nouvelle à ces fausses idées sur la mission de l'État qui sont le fléau de la France. Il faut laisser, avec un soin scrupuleux, la jeunesse en dehors des fluctuations si fréquentes de la politique, car rien ne serait plus propre à développer en elle ce scepticisme qui nous perd. Nous avons besoin d'une génération qui croie fermement au droit et qui aime sincèrement la liberté.

Immédiatement avant le congrès de Gand avait eu lieu le congrès statistique de Berlin. On y a accueilli avec empressement la pensée généreuse de M. Henri Dunant de fonder une société internationale pour porter des secours suffisants aux blessés sur le champ de bataille. M. Dunant a préparé le succès de cette noble entreprise qui prend de vastes proportions, par son beau livre si émouvant et si dramatique intitulé : *Un souvenir de Solferino*. Une réunion spéciale va se tenir à Genève dans quelques jours, et la nouvelle association en sortira sans doute définitivement constituée. Nous formons les meilleurs vœux pour sa réussite.

Il est plus facile de traiter des idées générales comme au congrès de Berlin et de Gand que de régler diplomatiquement les affaires de l'Europe. Le lamentable échec des notes des trois puissances dans les affaires de Pologne ne le prouve que trop. Serait-il bien possible que le dernier mot de la Russie, si brutal au fond, fût accepté et se contentera-t-on de surexciter les espérances de ce peuple vaillant, qui n'aurait plus littéralement qu'à mourir si on l'abandonnait encore une fois? Je ne puis le croire, il y a des mouvements de cœur et de conscience avec lesquels il faut compter. Nous assistons à l'un de ces mouvements en Europe; il finira par emporter les prudents.

N'est-ce pas à un mouvement semblable qu'il faut attribuer la rupture décidée entre l'Angleterre et le Sud, malgré toutes les tentations mercantiles auxquelles elle a été si près de céder? L'envoyé du Sud, en quittant Londres, s'est rendu à Paris. Nous souhaitons que ses susceptibilités y soient bientôt aussi froissées qu'au delà du détroit pour apprendre à ses compatriotes qu'en définitive le vrai sentiment de l'Europe ne permet

pas que l'on échange des politesses avec une république fondée sur l'esclavage.

Nous serions ingrats de ne pas remercier la *Presse* de l'article si bienveillant qu'elle a consacré, le 14 septembre, à la *Revue chrétienne*. Nous y voyons une preuve nouvelle des progrès de notre tendance dans ce pays.

Dans nos Eglises de France nous n'avons pour le moment rien à signaler si ce n'est le mouvement en faveur du rétablissement des synodes et les étranges palinodies d'un parti qui se dit libéral, et qui par peur du rétablissement de l'ordre dans la société religieuse préfère la voir gouvernée par des commissions gouvernementales plutôt que par une libre représentation. Cette situation du reste, en se dessinant, appellera notre sérieuse appréciation.

Ce mois a été attristé par la mort d'un charmant poëte, qui a eu son temps de doux éclat et qui appartient à la jeunesse illustre qui a inauguré sous la restauration le rajeunissement des lettres françaises. M. Alfred de Vigny vivait depuis longtemps dans la retraite, mais sa disparition fait penser avec tristesse que cette génération vaillante laisse très peu d'héritiers au milieu de nous.

E. DE PRESSENSÉ.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant.*

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis et Cᵉ, rue des Grès, 11. — 1863.

REVUE CHRÉTIENNE

PHILOSOPHIE

LE BONHEUR D'APRÈS LA PHILOSOPHIE SPIRITUALISTE

PHILOSOPHIE DU BONHEUR, par Paul Janet, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris. — Paris, 1863.

Il n'y a pas longtemps que l'un des écrivains les plus aimés des lecteurs de cette *Revue* exprimait ici même les sérieuses craintes que lui inspirait le mouvement des esprits autour de nous[1]. Il signalait les progrès envahisseurs du panthéisme qui n'est que l'athéisme déguisé sous un autre nom; il nous montrait la jeune école spiritualiste, pleine autrefois d'une joyeuse confiance dans l'avenir et marchant à la conquête du siècle qui lui semblait assurée, obligée aujourd'hui de se replier et de battre en retraite pour protéger ses foyers menacés par un audacieux ennemi; et il aimait à rendre hommage à ce petit nombre d'hommes courageux qui défendent les grandes doctrines du spiritualisme si violemment attaquées. — M. Paul Janet est l'un de ces hommes-là. Il a vu dans le panthéisme la ruine de tous les sentiments religieux et moraux qui sont l'honneur et la sauvegarde de l'humanité, et il s'est imposé la tâche de le combattre. Déjà il avait donné de Hegel une réfutation justement remarquée, et dans le cours qu'il a professé cet hiver à la Sorbonne, — et dont nous avons eu l'occasion de dire quelques mots ici[2], — il a tenu d'une main ferme le drapeau du spiritualisme, et a mis à le défendre toute la chaleur d'une âme vraiment convaincue.

Le livre que nous annonçons aujourd'hui relève de la même

[1] Voir la *Revue chrétienne* du 15 novembre 1862.
[2] Voir la *Revue chrétienne* du 15 avril 1863.

inspiration, et c'est ce qui en fait à nos yeux le principal intérêt. — Ce n'est pas un ouvrage scientifique, ce n'est pas un traité de philosophie spéculative et abstraite, c'est un livre pratique et populaire que M. Janet vient offrir au public. La science et la politique ont, de nos jours, trop fait oublier la morale; et cependant, en ce siècle d'agitations et de trouble, il importe de trouver un point d'appui ferme et solide, et de s'appliquer à être sage afin d'être heureux. Aussi est-ce le problème de la vie heureuse, si simple à la fois et si complexe, que M. Janet se propose d'étudier avec ses lecteurs : « Puissions-nous, dit-il à la fin de son avant-propos, avoir donné quelques bonnes raisons d'aimer la vie ou tout au moins de la supporter, d'en espérer une suite meilleure, et, en attendant, d'en faire un solide et honnête usage[1]. »

Voilà les résultats que M. Janet s'efforce d'atteindre. Il les appelle modestes; nous les trouvons grands au contraire, et nous croyons qu'il n'y a pas de science au monde dont l'intérêt ne s'efface à côté du haut et tout-puissant intérêt qu'aura toujours pour l'homme le problème de sa destinée.

I.

Qu'est-ce que le bonheur? se demande l'auteur au commencement de son livre. — A chacune des diverses puissances de notre être correspond un ordre spécial de biens et de bonheur; entre ces biens divers, chacun peut faire un choix différent qui lui dictera sa définition du bonheur. L'idéal de la vie heureuse serait la réunion de tous ces biens et de tous ces bonheurs dans l'ordre de leur valeur et de leur dignité relatives; ce serait « un composé d'activité et de paix, de mouvement et de repos, » sans mélange de douleur et de souffrance. Mais cet idéal ne saurait être réalisé, sur la terre, où la vie est mêlée de luttes et de douloureux combats. Le plaisir ne donne pas le bonheur; il naît du bonheur, au contraire, comme la conséquence de son principe, et le bonheur à son tour consiste dans l'exercice des puissances de notre être; c'est le plein épanouissement de la vie, c'est le déploiement actif et énergique de toutes nos facultés dans leur ordre d'excellence, au sein des mille obstacles qui provoquent nos luttes et nos efforts.

Après avoir ainsi défini le bonheur auquel nous pouvons prétendre ici-bas, M. Janet étudie les diverses facultés de l'homme

[1] *Philosophie du bonheur*, avant-propos, p. XVI.

et les divers aspects de la vie humaine au point de vue du bonheur. Quel que soit son spiritualisme, il a trop de bon sens et un sentiment trop vrai de la réalité pour croire que les choses extérieures sont absolument indifférentes au bonheur de l'homme ici-bas. Aussi au lieu de se laisser aller à ces lieux communs faciles qui ne convainquent personne, au lieu de prétendre avec les stoïciens de tous les temps que le sage habite des régions sereines inaccessibles aux atteintes de la pauvreté ou de la maladie, il reconnaît que la santé, la jeunesse, les biens extérieurs qui mettent l'homme à l'abri des rudes nécessités de la vie, sont des éléments réels, quoique secondaires, de notre bonheur terrestre ; il n'exclut pas même les plaisirs des sens, mais il en condamne et flétrit les excès : « Tout plaisir des sens qui fait perdre à l'homme sa dignité en lui faisant perdre la raison et la possession de lui-même est honteux et indigne de lui, il doit être exclu de l'idée du bonheur[1]. » La vie voluptueuse rabaisse l'homme au rang de l'animal et n'a droit qu'à nos mépris, alors surtout qu'elle dévore ces années riches et fécondes de la jeunesse où tant de précieux trésors peuvent être amassés pour l'avenir.

L'imagination aussi joue son rôle dans le bonheur. Cette fée séduisante et capricieuse, qui pare les objets des plus riantes couleurs et donne à toutes choses leur attrait et leur prestige, est l'une des facultés maîtresses de notre âme ; M. Janet l'appelle « la force motrice de la vie, » et il montre avec une finesse d'observation qui fait le grand mérite de sa psychologie, que sans elle l'homme serait incapable d'une activité énergique et persévérante : il faut qu'il se représente vivement l'objet qu'il poursuit, il faut que l'avenir se colore à ses yeux de toute la réalité du présent « pour que le désir s'éveille » et sollicite l'action. Ce ne serait pas impunément non plus que l'on effacerait de la vie humaine, pour complaire à certains esprits positifs de notre temps, tout ce qui est du domaine de l'art et de la poésie ; c'est un superflu plus nécessaire à l'homme que le nécessaire lui-même ; le monde de l'imagination repose et console du monde de la réalité si souvent douloureux ou vulgaire. « L'imagination dégage notre âme des enveloppes lourdes et grossières qui la font peser vers la terre, et lui permet de voler vers un autre monde ; c'est le chemin de l'invisible et de l'infini[2]. »

Puis vient le tour des passions et des affections qui ont leur source commune dans le cœur, mais que M. Janet sait distinguer entre elles avec une parfaite justesse. Il marque d'une main dé-

[1] *Philosophie du bonheur*, p. 26.
[2] *Ibid.*, p. 87.

licate et sûre les rapports de l'imagination et de la passion et l'action mutuelle qu'elles exercent l'une sur l'autre : sorte de duperie réciproque où la passion trompe l'imagination et où l'imagination, à son tour, trompe la passion. L'histoire des passions est ensuite esquissée en quelques traits. Leur premier éveil en est le moment le plus doux : le cœur découvre en lui des trésors qu'il avait ignorés jusque-là, et cette découverte lui cause un trouble plein de charme et de poésie; c'est une sorte de seconde naissance : toutes choses revêtent des couleurs nouvelles, et s'offrent à l'âme sous l'aspect le plus enchanteur; des horizons inconnus se déroulent devant elle et l'enivrent de mille prestiges. — Bientôt la passion grandit et se développe; elle ne se contente plus de jouir d'elle-même, elle s'élance à la poursuite de son objet. C'est le second âge de la passion; il n'a pas la douceur et l'innocence du premier, mais la passion y est encore heureuse. « Elle vit, elle agit, elle éclate de toutes parts; ce qui la caractérise alors, ce n'est plus le trouble, c'est l'entraînement, c'est l'ardeur. La passion n'a plus sa grâce première, mais elle a une sorte de beauté fière; le souffle qui l'emporte n'est pas encore désordonné; c'est bien le vent de la tempête, mais il n'est pas tout à fait déchaîné[1]. » Mais il se déchaîne enfin, et la passion vient se heurter avec violence contre les obstacles que dans l'ardeur de son premier élan elle n'avait point aperçus; aux barrières franchies succèdent de nouvelles barrières; à mesure que les difficultés grandissent, la passion s'aigrit et s'irrite; elle devient menaçante et terrible, criminelle et meurtrière; et tandis qu'elle se heurte aux obstacles du dehors, elle rencontre dans le cœur lui-même les résistances du devoir et les aiguillons du remords : de là des luttes tragiques et de perpétuels combats. Ces luttes cependant finissent par avoir un terme : ou bien c'est la passion qui l'emporte et qui traîne après elle le crime et le désespoir, — souvent la satiété et le dégoût; — ou bien c'est la vertu qui triomphe et l'âme sort plus forte de la lutte, et s'affermit par sa victoire même. — Telles sont les phases diverses de la vie des passions : M. Janet a su les peindre avec des couleurs qui ne manquent ni de vigueur ni d'éclat, et où se révèle en même temps un grand art des touches légères et des nuances délicates.

On retrouve les mêmes qualités de pinceau dans le tableau que trace M. Janet de nos affections. Il se trouve ici en présence de La Rochefoucauld, pour qui tous les sentiments humains se ramènent à l'amour de soi; mais il n'éprouve que de la répul-

[1] *Philosophie du bonheur*, p. 100.

sion pour cette philosophie, qui, sous l'apparence de la profondeur, est à ses yeux superficielle et malsaine ; il proteste contre le triste système de « ce courtisan blasé » qui n'a su voir les hommes que par leurs plus petits et leurs plus mesquins côtés. Il lui oppose Pascal : Pascal, si inexorable envers la corruption humaine, mais en même temps si jaloux de relever ce qui fait la dignité et la grandeur de l'homme ; Pascal, qui a dit de l'homme : « S'il se vante, je l'abaisse, » mais qui a dit aussi : « S'il s'abaisse, je le vante ; » Pascal enfin pour qui les misères mêmes de l'humanité sont un témoignage d'une gloire perdue, « des misères de grand seigneur et d'un roi dépossédé. » M. Janet affirme, contre l'auteur des *Maximes*, que l'amour n'est pas un calcul de l'égoïsme, mais un mouvement libre et désintéressé du cœur : « Par l'affection, dit-il, l'âme sort d'elle-même, elle va à autrui. C'est cela même qui lui est agréable ; c'est l'abandon de soi-même, c'est cet oubli en autrui, c'est ce redoublement de vie par autrui qui nous cause du plaisir[1]. » Aimer est un plaisir, mais à la condition que le plaisir naisse de l'affection elle-même, au lieu d'en être le but.

M. Janet parcourt alors le cercle tout entier de nos affections naturelles et marque la part que chacune apporte à notre bonheur. L'une de ses meilleures pages est celle où il décrit les joies paisibles et austères du foyer domestique : « Oh ! le doux oubli du moi dans l'intimité ! s'écrie-t-il ; le doux plaisir de s'effacer, de n'être rien ! Il vient cependant un moment où l'âme se relève : ce n'est plus alors ce moi du dehors, composé, arrangé, classé, superficiel, qui se promène dans les salons. Non, c'est le moi viril, agissant, le moi du dévouement, du courage, du travail et de l'amour. Celui-là sans doute connaît des douleurs dont rien n'approche ici-bas ; mais aussi il a touché à ce qu'il y a de plus profond dans les abîmes de la vie[2]. » On reconnaît à ces accents si émus et si vrais l'auteur du livre excellent sur *la Famille*.

Après les affections terrestres, M. Janet nomme l'amour de Dieu qu'il appelle « le plus élevé de tous nos amours. » C'est le sentiment de notre néant, et une aspiration profonde de notre âme vers l'infini qui font naître en nous le sentiment religieux. M. Janet laisse « aux grands mystiques, aux maîtres illustres de la dévotion » l'honneur et le soin de peindre les ravissements de la vie religieuse et les joies ineffables de l'union avec Dieu ; mais avant de clore son chapitre sur les affections, il se demande si les joies du cœur ne sont pas largement compensées par ses souffrances ; il est contraint d'avouer qu'il en est ainsi, mais il

[1] *Philosophie du bonheur*, p. 140. [2] *Ibid.*, p. 151, 152.

se console par cette pensée : « Ce qu'il y a d'excellent dans le cœur, c'est le cœur lui-même, c'est la beauté et la noblesse d'une âme occupée du bien d'autrui plus que du sien propre, c'est la grandeur de la générosité et de la bonté [1]. »

Ce n'est point au cœur, selon M. Janet, c'est à la raison qu'appartient la conduite de la vie humaine, et quoi qu'aient pu dire Voltaire et Rousseau contre le mot célèbre de Pascal, c'est la pensée qui fait la suprême dignité de notre nature. — Et ici l'auteur parle des joies de la science en homme qui les a goûtées lui-même ; il préfère celle du philosophe à celle de l'observateur de la nature ; le caractère, la volonté, l'âme tout entière y prennent leur part, et c'est ce qui donne au bonheur philosophique un degré d'intimité et de profondeur, et en même temps un mélange d'émotion troublée, qui le distingue profondément du bonheur scientifique : c'est une sorte de milieu entre les joies du croyant et les joies du savant [2]. » — M. Janet est assuré que « la pensée humaine est faite pour le grand, » « qu'à mesure qu'elle s'élève, elle approche de la vérité, et que, quand elle s'abaisse, elle s'en éloigne [3]. »

L'homme est né pour agir, et la contemplation est déjà une action ; mais il faut que l'action s'étende et se manifeste au dehors ; la règle de cette activité c'est l'*honnête*, la loi du devoir interprétée par la conscience. Chaque homme apporte en naissant un certain caractère composé de bons et de mauvais penchants ; c'est à lui d'agir sur sa propre nature par sa volonté, et de subordonner en lui « les parties moindres de son être aux parties les plus excellentes, les sens au cœur, le cœur à la raison, les satisfactions solitaires aux devoirs sociaux, le plaisir à la dignité [4]. » Cet ordre mis dans notre âme, M. Janet l'appelle la *vertu*, et c'est la vertu qui est le but suprême et la suprême perfection de la vie ; elle est donc le souverain bonheur, car le bonheur se mesure à la perfection de l'être. Elle exige souvent des luttes pénibles et de douloureux sacrifices, car ce n'est pas sans déchirements et sans troubles que l'ordre peut être établi dans notre âme ; mais nous savons que le bonheur n'est pas le plaisir, et qu'il réside dans l'excellence propre des biens que l'on possède, dussent-ils coûter de cruelles souffrances ; aussi vaut-il mieux pour l'homme « être dans un état excellent acheté par la douleur que dans un état inférieur même accompagné de joie et de plaisir [5]. »

M. Janet suit l'homme dans la société et dans ce qu'on appelle

[1] *Philosophie du bonheur*, p. 165.
[2] *Ibid.*, p. 198.
[3] *Ibid.*, p, 216, 217.
[4] *Ibid.*, p. 272.
[5] *Ibid.*, p. 278.

le *monde;* il parle du monde en homme qui a vécu assez près de lui pour le bien connaître, et assez loin pour ne pas en subir les lois et pouvoir le juger; il y voit l'un des charmes de la vie civilisée, mais il a soin de distinguer entre le monde cultivé et distingué dont le commerce perfectionne l'esprit et l'aiguise, et le monde tumultueux et frivole, avide de plaisirs et de fêtes où il puisse s'oublier et s'étourdir, et qui n'est propre qu'à amollir l'âme et à la corrompre. Puis viennent quelques considérations sur le bonheur dans la société actuelle empreintes d'un grand esprit de modération et de sagesse, mais où nous ne voulons pas entrer ici.

Nous avons hâte d'ailleurs d'arriver au dernier chapitre du livre, où M. Janet résume en un seul tableau les divers aspects de la vie. Il en fait ressortir d'abord la beauté : il montre la merveilleuse harmonie qui éclate entre le domicile de l'homme et l'homme lui-même, et l'harmonie plus merveilleuse encore qui unit les divers âges de la vie humaine et les différentes facultés de notre âme. « Quel plus beau poëme l'imagination pouvait-elle créer que ce poëme qui commence par les jeux naïfs et riants de l'enfance, qui se noue par les passions et les espérances de la jeunesse, qui se développe par les actions et les combats de la maturité, et qui s'achève dans les souvenirs et les apaisements de la vieillesse[1]. » Tout en nous et autour de nous s'unit pour nous crier que la vie est bonne.

Mais cet aspect de la vie n'est pas le seul; après la lumière voici les ombres, après la beauté la misère; et M. Janet rassemble en quelques pages tous les cris de douleur poussés par l'humanité depuis Job et Eschyle jusqu'à Byron et Musset. — Quel est donc le sens de la vie, se demande alors le philosophe, et quel est le mot de l'énigme de la douleur? — Ce mot, le voici : c'est que la douleur elle-même est un bien; elle est pour l'homme l'école du perfectionnement moral, du courage et de la véritable grandeur. « O douleur! s'écrie M. Janet, combien l'humanité devrait te bénir et t'honorer, au lieu de t'insulter sans cesse, si elle pensait à ce qu'elle te doit! Tu es la verge divine qui tire du roc stérile et nu les eaux brillantes et fraîches dont s'abreuvent les races humaines. Tu châties et tu réveilles, tu changes l'enfant en homme, l'homme en héros, le héros en saint. Tu ouvres les âmes à de merveilleuses sympathies... Tu es le chemin le plus sûr qui nous conduit au monde invisible... C'est par la croix que le Dieu des chrétiens remonte au ciel; c'est par la douleur que la vie humaine retourne à la vie divine... La dou-

[1] *Philosophie du bonheur*, p. 396.

leur est en quelque sorte une partie de la grandeur humaine. Il manque quelque chose à un homme qui n'a pas souffert, comme à un soldat qui n'aurait pas vu le feu... La douleur produit dans l'âme deux effets contraires mais également utiles : elle fortifie et elle attendrit. Or l'union de la force et de la tendresse est la perfection du caractère humain. La douleur est donc le plus sain des aliments et des remèdes, puisqu'il sert à la fois de tonique et d'adoucissant[1]. »

Cela suffirait à justifier la douleur aux yeux de M. Janet, si elle « n'était qu'au commencement de notre destinée. » Mais il se trouve qu'elle est en même temps au commencement et à la fin, qu'au lieu d'être le chemin laborieux qui conduit au bien et au bonheur, elle a le dernier mot dans la vie, et forme comme la trame de notre destinée tout entière. Ainsi, par une contradiction étrange, nous voulons être heureux et nous ne pouvons pas l'être. C'est que « l'homme veut quelque chose qui n'est pas d'ici-bas, et qu'il tend de toutes ses forces à une fin qui dépasse ces forces mêmes. Le besoin de l'infini dans un être fini, voilà la contradiction essentielle de l'être humain[2]. » Cette contradiction est pour M. Janet la preuve certaine qu'une destinée immortelle est réservée à l'homme au delà du tombeau, où les aspirations infinies de son âme seront satisfaites. La philosophie peut promettre une vie future, mais sans en déterminer les conditions. « Pourvu que l'homme sache qu'il a une destinée au delà de la vie, et qu'elle sera bonne s'il l'a méritée, que lui importe le reste? Cela suffit pour la paix, l'espérance et le courage[3]. »

II.

Telle est la substance du livre de M. Janet. Il se recommande par toutes les qualités qui font l'écrivain de talent, comme par cette élévation morale qui fait honneur au caractère de l'homme et du philosophe. L'auteur y fait preuve d'un grand talent d'observation et d'analyse : il a beaucoup réfléchi sur l'homme et sur les hommes, et il unit à la connaissance du monde que donne la vie publique, une connaissance du cœur humain qui est le fruit de la méditation solitaire. Formé à l'école de nos meilleurs moralistes, il a leur finesse et leur pénétration, et son langage, où l'élégance s'unit à la force, nous fait souvenir de cette langue de La Bruyère et de Pascal que l'on ne sait plus parler aujourd'hui. Esprit sage et modéré, il évite avec soin tous les extrêmes et tous

[1] *Philosophie du bonheur*, p. 417-420. [2] *Ibid.*, p. 430. [3] *Ibid.*, p. 459.

les excès; il n'a rien de dogmatique et d'absolu, mais il n'affirme qu'avec des restrictions et des réserves, et il prend garde de ne jamais accentuer un des côtés de la vérité aux dépens des autres, ou de laisser dans l'ombre l'un des éléments si variés et si complexes de la vie humaine.

C'est une précieuse qualité sans doute, mais elle touche de près à un grave défaut dont M. Janet ne nous paraît pas avoir toujours su se garantir. Il semble avoir trop pris pour devise cette parole célèbre qui est comme le mot d'ordre de notre siècle : « La vérité est dans les nuances. » Il a subi l'influence de cette école qui remplace la métaphysique par l'esthétique et qui croit à l'art plus qu'à la vérité. C'est plutôt un artiste qui étudie les phénomènes de la vie, qu'un philosophe qui cherche à en résoudre les problèmes; il constate plus qu'il n'explique, et il décrit plus qu'il ne conclut. Il y a dans ce livre trop d'esthétique et pas assez de morale; aussi est-ce la profondeur qui lui manque. L'auteur se joue à la surface de son sujet, il ne le pénètre pas jusqu'au fond. Il passe à côté des problèmes, ou se borne à les indiquer en courant, il ne les envisage pas en face et ne lutte pas corps à corps avec eux. Voilà pourquoi ce livre, malgré tout l'attrait qu'offre sa lecture, ne laisse pas une impression puissante et durable; on se sent captivé et charmé plutôt qu'instruit et convaincu. — C'est une morale élevée, mais qui manque de fondement solide et de règles certaines.

Nous ne pouvons entrer ici dans une discussion de détail, et nous nous bornerons, par justifier notre critique, à relever quelques points dont l'importance nous paraît capitale. Cette prédominance du point de vue esthétique, que nous signalions tout à l'heure, conduit M. Janet à se faire du bonheur et du bien moral des notions qui nous paraissent insuffisantes.

Il définit le bonheur, le déploiement actif et harmonieux de toutes les puissances de notre être : plaisirs des sens, jouissances que procurent la civilisation et les arts, joies austères et douces de la pensée et du cœur, de l'étude et de la vertu, tout y a sa place et son rôle; le bonheur n'est rien de moins que tout cela à la fois, et l'art d'être heureux, c'est de réunir tous ces éléments en les subordonnant les uns aux autres selon leur ordre de dignité relative. Mais le bonheur sera-t-il jamais accessible, s'il faut réunir tant de conditions diverses pour le posséder? Aussi M. Janet, qui connaît trop bien la vie réelle pour ignorer qu'un tel bonheur est chose infiniment rare, sinon tout à fait impossible, cherche-t-il à simplifier sa notion du bonheur, et à rendre le bonheur lui-même indépendant de circonstances qui le plus souvent ne sauraient être réalisées. Il place le vrai et suprême

bonheur dans la pratique du bien et dans l'accomplissement du devoir; dès lors le bonheur est accessible à tous, car si tous ne peuvent jouir des biens de la fortune, de la douceur des affections partagées, et des joies sublimes de l'étude, tous peuvent être justes, et trouver dans la paix de leur conscience le vrai secret d'être heureux. Mais en supposant, ce qui est au moins contestable, que l'homme puisse être parfaitement juste et jouir de l'entière approbation de sa conscience, cela même suffira-t-il à son bonheur? Nous ne le croyons pas. Et d'abord, le sentiment du devoir accompli n'enlève rien aux amertumes dont peut nous abreuver la vie : le juste ne ressent pas moins vivement les atteintes de la maladie, les souffrances et les privations de la misère, et ces douleurs poignantes des affections trahies ou brisées que l'on a appelées « le Calvaire du cœur humain. » M. Janet est le premier à le reconnaître, et il va jusqu'à déclarer que la conscience d'une vie toujours fidèle à l'honneur et au devoir n'est pour le juste qui souffre qu'un aiguillon et une souffrance de plus. Que devient le bonheur alors? Il réside, nous répond M. Janet, non dans la possession d'un bien, fût-ce même d'un bien suprême qui est la vertu, mais dans la lutte et dans l'effort, dans le déploiement énergique et viril des plus hautes puissances de notre être, dût-il nous coûter bien des larmes et bien des souffrances. C'est ici que je trouve le point de vue de M. Janet trop esthétique et trop désintéressé pour être le vrai. Nous voici revenus à la stoïque doctrine de Sénèque, et à ce grandiose spectacle que donne à la Divinité l'homme de bien aux prises avec le malheur. Mais le bonheur n'est pas un spectacle que nous donnons aux autres ou à Dieu même ; c'est un bien réellement possédé et dont la possession est la vie ; ce n'est pas la beauté esthétique et idéale d'une lutte dont nous ne sentons nous-mêmes que les fatigues et les blessures, c'est un objet réel et vivant dont la richesse infinie remplit l'infinie capacité de notre cœur. Or, nous ne pouvons trouver un tel objet qu'en Dieu seul. Rien ici-bas, pas même la satisfaction intérieure que donne la vertu, ne saurait nous suffire. « Le témoignage de la conscience n'est précieux, a dit Vinet, qu'autant qu'il nous certifie qu'un juge, dont notre conscience n'est que le représentant, est également satisfait ; nous avons besoin d'un approbateur et que cet approbateur soit une personne ; nous ne voulons pas être uniquement les serviteurs d'une idée ; nous voulons nous attacher à quelque chose de plus vivant que l'*ordre moral*, à un être, à une âme dans laquelle notre vie aille retentir [1]. » Oui, il faut que notre

[1] *Discours sur quelques sujets religieux*, p. 326.

âme parle à Dieu et que Dieu lui réponde : il nous faut une communion vivante avec le Dieu vivant ; il faut que notre cœur trouve en Dieu son centre et sa vie, que nous nous sentions aimés de lui et que nous l'aimions à notre tour. C'est ce mutuel échange d'amour, ce commerce intime et familier de l'âme avec Dieu qui est le souverain bien de l'homme et sa destination suprême ; c'est là seulement que se trouve le secret d'un bonheur que les douleurs de la vie fortifient au lieu de l'anéantir.

Comme la vertu sans Dieu est insuffisante pour le bonheur, la conscience sans Dieu, à son tour, est insuffisante pour la vertu. La morale ne saurait être solidement fondée, quand on la fonde sur la seule psychologie ; elle doit se rattacher à la métaphysique, si elle veut être une véritable science ; l'homme est un être dépendant, et la science qui règle sa vie ne saurait être indépendante ; de même que l'homme n'a pas en lui-même le principe de son existence, il ne trouve pas en lui la règle de sa volonté. Aussi, pour que la morale soit vraiment philosophique, il faut qu'elle déduise ses principes du principe universel qui est le centre des choses comme il est le centre de la pensée. Si elle ne remonte pas jusqu'à Dieu pour redescendre jusqu'à l'homme, elle abdique ce caractère universel et absolu qui seul peut en faire une science.

Mais ce n'est pas seulement au point de vue de la science théorique et abstraite, c'est encore au point de vue de la pratique et de la vie que la psychologie est insuffisante à fonder la morale. Le fondement même de la loi du devoir s'ébranle et chancelle quand on le place en l'homme et non pas en Dieu. Que trouvons-nous, en effet, dans notre conscience ? Une loi que nous n'avons pas faite et qui nous oblige parce qu'elle est au-dessus de nous ; et, lorsque nous avons violé cette loi, un tribunal intérieur se dresse contre nous pour nous condamner et nous infliger le remords comme un châtiment. Or, qu'est-ce qu'une loi sans un législateur ? Qu'est-ce qu'une sentence de condamnation, sans un juge qui la prononce ? La loi du devoir n'est la règle de notre volonté qu'autant qu'elle est l'expression d'une volonté supérieure. La conscience ne nous oblige que si elle est la voix de Dieu même ; hors de là, ce n'est qu'une autorité chancelante dont les titres sont contestables et la sanction incertaine, et que l'homme peut récuser au gré de ses intérêts ou de ses passions. La raison, la dignité, la vertu, le respect de soi-même, autant d'abstractions vides et de mots sonores, qui n'auront jamais, à l'heure de la tentation et de la lutte, la puissance de cette seule parole : « Dieu le veut. »

Dieu souverain bien de l'homme, Dieu règle absolue du de-

voir, voilà donc ce qui manque à la philosophie de M. Janet, et ce qui rend insuffisante sa notion de la morale comme sa notion du bonheur. Ce n'est pas toutefois que Dieu soit absent de son livre. « La vie sans Dieu, dit-il, est le plus grand des mystères en même temps que le plus triste. Je n'en connais pas que mon esprit ne soit prêt à dévorer de préférence à celui-là [1]. » Mais si Dieu a une place dans la vie telle que la conçoit M. Janet, il n'y occupe pas la place souveraine qui seule lui appartient. L'amour de Dieu est, nous dit-on, « le plus élevé de tous nos amours; » mais ce n'est, après tout, qu'un sentiment et une affection parmi beaucoup d'autres; et l'on sait que, selon notre auteur, ce n'est pas au cœur mais à la raison qu'appartient la direction de la vie : aimer Dieu, aux yeux de M. Janet, est un devoir et un bonheur; ce n'est pas le devoir et le bonheur suprêmes. Or, si Dieu n'est pas le centre et le principe de tout, il n'est rien ; se contenter de lui faire sa part dans la vie, c'est l'en bannir en effet.

Ce n'est pas tout. Il y a dans le principe même de la morale une contradiction secrète qui a tourmenté bien des philosophes et que M. Janet n'est pas parvenu à faire disparaître. Il répète à chaque page de son livre que ce n'est pas le plaisir que procure la vertu, mais la vertu elle-même qui est un bien et constitue le bonheur. Qu'elle nous rende heureux, ou non, la vertu est le bien par excellence; le bonheur ne consiste pas à être heureux, mais à nous rendre dignes de l'être; la vertu n'est plus la vertu quand elle cesse d'être un but pour devenir un moyen et le bien doit être accompli pour l'amour du bien lui-même, sous peine de ne plus être le bien. Le mobile égoïste et intéressé doit donc être exclu de la morale, ce qui revient à dire que la considération du bonheur doit être exclue de la recherche du bonheur. — Voilà sans doute une grande et noble doctrine; elle est vraie autant qu'elle est belle; mais elle a un défaut, c'est d'être impraticable. Il est certain que le bien doit être recherché et accompli pour lui-même et non par un égoïste calcul; et cependant où est l'homme qui peut faire ainsi abstraction de lui-même et s'abstenir de rechercher le bonheur?

La morale chrétienne a seule le secret de concilier ces exigences qui paraissent s'exclure. Le christianisme nous donne le bonheur avant de nous demander la sainteté, selon cette belle et profonde parole de Vinet : « La loi avait dit : *Faites ces choses* et *vous vivrez ;* l'Evangile dit : *Vous vivez, faites donc ces choses* [2]. »

[1] *Philosophie du bonheur*, p. 431.
[2] *Discours sur quelques sujets religieux*, p. 153.

Les termes sont intervertis et le principe de la morale est transformé : dès lors se trouve résolue cette sorte de contradiction en vertu de laquelle l'accomplissement du bien exclut cette recherche du bonheur que nous ne pouvons exclure. L'homme n'a plus à se préoccuper de son bonheur, il le possède tout entier en Jésus-Christ; le mobile de l'intérêt est écarté par cela même qu'il est satisfait, et l'égoïsme est en quelque sorte détruit à force d'être rassasié. Quand la soif de l'âme est apaisée, quand le cœur est plein et ses aspirations infinies satisfaites, le problème de la morale devient singulièrement simple; il est facile d'être désintéressé lorsqu'on vient d'être enrichi; il est facile d'aimer le Dieu dont on a tout reçu et dont on a éprouvé tout l'amour.

Et il se trouve ainsi que la morale chrétienne qui demande à l'homme d'être parfait comme le Père qui est dans les cieux est parfait, est plus humaine malgré la sublime hauteur de son idéal que la stoïque morale des philosophes dont le premier défaut est d'être impossible. Après avoir reproché à M. Janet de ne pas donner à Dieu la place qui est la sienne, nous pourrions lui reprocher aussi de ne pas faire à l'homme sa part, et de tenir trop peu de compte des imprescriptibles besoins de sa nature. Le bonheur que nous offre l'Evangile n'est pas ce bonheur disputé et combattu, cette majestueuse grandeur de la lutte, cette dignité idéale de la souffrance, cette gymnastique virile où se déploient toutes les puissances de l'être humain, que M. Janet proclame être le vrai bonheur de l'homme ici-bas. Le bonheur que nous donne l'Evangile est une réalité actuelle et vivante, c'est un aliment qui apaise la faim de notre âme, et qui l'excite de nouveau pour l'apaiser encore. C'est le pardon et la paix; c'est l'amour de Dieu et la communion avec lui; c'est un salut accompli, une vie reçue et possédée, un bonheur acquis et non à conquérir; c'est une plénitude qui rend tous les renoncements possibles, c'est une joie intime, permanente et profonde qui survit aux plus cruelles douleurs.

III.

Il est un dernier point qui mérite de nous arrêter un instant : c'est la manière dont M. Janet envisage le problème du mal, éternel tourment de la philosophie. — Et d'abord, il faut le reconnaître, M. Janet ne cherche pas à amoindrir la douleur : il la retrouve à côté de toutes les joies, et il confesse qu'elle a le dernier mot ici-bas. Il se demande alors si la douleur est un châti-

ment ou une épreuve; et, quoiqu'il prétende ne pas décider entre ces deux hypothèses, il est aisé de voir qu'il adopte la dernière et qu'il y trouve une explication suffisante des misères de cette vie, en même temps que le gage assuré d'une vie future où la vertu recevra sa récompense et les besoins infinis de notre âme leur complète satisfaction. La souffrance est la loi naturelle de la vie, comme le dualisme de nos bons et de nos mauvais penchants est la condition normale de notre développement moral. Le mal qui est en nous, comme le mal qui vient nous assaillir du dehors, est l'épreuve de notre volonté, l'école de notre courage et de notre vertu.

L'hypothèse adoptée par M. Janet peut-elle rendre raison de tous les faits qu'elle est destinée à expliquer. Nous ne le pensons pas. Si le mal se réduisait à la souffrance physique et aux obstacles que la nature apporte au développement de l'homme, peut-être pourrait-on voir dans ces obstacles et dans ces douleurs un ordre voulu de Dieu pour l'éducation morale de l'humanité, une épreuve de l'intelligence et du courage de l'homme appelé à triompher de la nature et de lui-même par la puissance de sa volonté. — Mais il n'en est pas ainsi ; à côté du mal physique, il y a le mal moral, où M. Janet n'aurait pu voir une épreuve s'il en avait sondé toute la profondeur. — Il reconnaît sans doute que l'homme apporte en naissant des penchants mauvais et vicieux ; mais il n'a pas assez remarqué que cette disposition vicieuse est devenue en nous une seconde nature que nous sommes impuissants à vaincre et transformer. Il parle, après saint Paul, des deux hommes que nous portons en nous; mais il n'a pas suivi saint Paul jusqu'au bout, et n'a pas su voir que dans cette lutte étonnante c'est toujours au mauvais principe qu'appartient la victoire. Alors même que la lutte serait égale peut-on comprendre que Dieu ait donné à l'homme une nature corrompue à côté d'une bonne nature? Comment concilier avec la sainteté de Dieu et avec son amour la création de cet être étrange, sorte de dualisme vivant, théâtre mystérieux où le bien et le mal se livrent de perpétuels combats? Tout ce qui sort des mains de Dieu n'est-il pas bon comme lui-même? Que sera-ce si la lutte est inégale et si nous sommes contraints de nous écrier avec saint Paul : Je ne fais pas le bien que je voudrais faire et je fais le mal que je ne voudrais pas faire. Misérable que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort?

M. Janet signale avec raison une disproportion frappante entre les aspirations de notre âme et les objets que peut nous offrir la terre ; il y trouve une contradiction qui « dénote, dit-il, une destinée incomplète, mal combinée, et, si j'ose dire,

déraisonnable [1], » et il en conclut que la vie commencée ici-bas doit s'achever ailleurs. Oui, dirons-nous à notre tour, la vie est *déraisonnable*, mais dans un sens plus profond et plus redoutable encore; oui, l'homme est un être contradictoire, mais la contradiction qu'il porte en lui-même est tout autrement mystérieuse et tragique, car elle atteint le fond de sa nature et altère les conditions mêmes de sa vie morale. L'homme est fait pour le bien, et il ne peut l'accomplir; s'unir à Dieu par l'obéissance et par l'amour voilà sa destination suprême; son unique devoir comme son unique bonheur; et il ne peut obéir à Dieu ni l'aimer; il n'est pas libre : le péché est devenu son maître, et il subit un joug qu'il déteste sans pouvoir le rompre. Voilà la contradiction qui le dévore et que l'hypothèse d'une épreuve ne saurait expliquer. Car qu'est-ce qu'une épreuve dont l'issue est fatale? Qu'est-ce qu'une épreuve sans liberté? En face d'une telle contradiction une seule explication reste possible, c'est celle que nous donnent les Ecritures : la déchéance de l'homme qui s'est rendu esclave par l'abus de sa liberté. Il y a eu une épreuve pour l'humanité, mais l'épreuve est déjà accomplie et le résultat en a été funeste; et les conditions où nous vivons aujourd'hui ne sont plus celles de l'épreuve, mais celles que la désobéissance, issue de l'épreuve, nous a faites.

La fatalité du mal qui pèse sur nous est un châtiment, aussi bien que la douleur et que la mort. Nous ne croyons pas, en effet, que l'on puisse envisager la douleur et la mort comme une épreuve, comme une loi normale et primitive de notre développement ici-bas. — L'horreur que la mort nous inspire prouve assez qu'elle est un désordre et qu'elle n'entrait pas dans le plan primitif de la création. Il n'est pas vrai non plus que la douleur ait en elle-même une vertu salutaire et bienfaisante; souvent, au contraire, elle aigrit, elle irrite, elle rend égoïste et injuste; elle amène sur les lèvres des paroles de révolte et de blasphème; elle éloigne de Dieu au lieu de rapprocher de lui, elle provoque le doute et la haine plutôt que la foi et l'amour. La douleur n'est salutaire et bénie que pour ceux qui ont trouvé en Dieu leur Sauveur et qui ont appris, au pied de la croix, à ne jamais douter de lui. Parce que leurs péchés ont été expiés en Golgotha les souffrances perdent désormais pour eux le caractère et l'amertume du châtiment et deviennent des épreuves fortifiantes et fécondes où leur foi s'affermit, et où leur humilité grandit avec leur amour.— Mais pour l'homme qui n'a pas trouvé Jésus-Christ, la douleur est avant tout un châtiment : c'est Dieu

[1] *Philosophie du bonheur*, p. 420.

se déclarant contre l'homme qui s'est déclaré contre lui. Cependant comme Dieu est amour alors même qu'il châtie, le châtiment qui donne à la loi sa sanction suprême et qui venge la majesté divine outragée, devient aussi un instrument de guérison et de salut : la souffrance révèle à l'homme son péché et la sainteté du Dieu qu'il a méconnu ; elle le provoque à se repentir et à crier grâce, et elle le prosterne au pied de la croix d'où descend le pardon. La souffrance avertit l'homme qu'il s'est égaré loin de Dieu et l'excite à revenir en arrière, et c'est en ce sens qu'elle est le chemin qui ramène de la terre au ciel ; mais elle n'est un remède que parce qu'elle est un châtiment, parce qu'elle révèle la maladie véritable que Jésus-Christ peut seul guérir.

Ainsi, le spectacle de la douleur et de la mort, comme le sentiment de notre corruption morale et de notre impuissance, nous révèle la réalité de la chute dont nous subissons les redoutables conséquences. Le péché, la déchéance, la corruption de l'homme, voilà la vérité que tout proclame autour de nous et que nous ne pouvons nous résoudre à accepter. Voilà le grand paradoxe et le grand scandale du christianisme; la folie de la croix soulèverait bien moins de contradictions de la part des hommes si elle ne cachait pas derrière elle l'humiliante folie du péché. L'homme croit à la puissance de Dieu pour qui rien n'est impossible, mais il ne croit pas à sa propre misère ; il veut bien être heureux, mais il ne veut pas être *sauvé ;* il veut bien de l'amour de Dieu, mais il ne veut pas de sa *grâce ;* ce mot le condamne et l'humilie et il ne saurait le souffrir. Aussi, au lieu de voler à la rencontre de l'amour de Dieu, l'homme fuit cet amour qui s'est manifesté sur une croix pour chercher et sauver ce qui était perdu, et il préfère se passer de lui que de l'accepter au prix d'une humiliation aussi douloureuse.

Et cependant Jésus-Christ seul est le mot de l'énigme de la vie ; en lui se trouve le vrai principe de la morale comme le véritable secret du bonheur. Il lève les contradictions qui forment le fond de notre être. Il nous affranchit de l'esclavage du péché en expiant le péché sur la croix ; le pardon et la paix qu'il nous donne provoquent en nous la reconnaissance et l'amour qui rendent tout facile, et la terre n'a plus de souffrances qui puissent étouffer le principe de bonheur et de joie qu'il a déposé dans notre sein. La vie éternelle que le chrétien possède dès ici-bas, et la certitude de la résurrection et de la gloire des cieux, sont autrement puissantes pour produire « la paix, l'espérance et le courage, » que cette immortalité vague et mal définie que la philosophie spiritualiste promet à ses sectateurs.

Remercions toutefois M. Janet de son livre. C'est un bon livre et une bonne action. Il est nécessaire de parler ce langage sérieux et élevé à notre génération à la fois utilitaire et frivole, qui laisse emporter sa vie par le double tourbillon des affaires et des plaisirs. — C'est aux gens du monde, qui, sans avoir le goût des études abstraites, ont le loisir des lectures et des méditations que M. Janet s'adresse, et certainement il saura se faire écouter : nul appareil scientifique, nulle terminologie ambitieuse ; des allures libres et aisées, une clarté et une élégance parfaites ; c'est plus qu'il n'en faut pour assurer le succès de ce livre. — Il sera donc lu, nous n'en doutons pas, et il sera lu, nous l'espérons, avec quelque fruit. — Mais combien cette philosophie, malgré ce qu'elle a de généreux et d'élevé, est impuissante en face des temps si graves que nous traversons. Il faut d'autres remèdes aux maux qui travaillent la société de nos jours ; il faut d'autres barrières pour arrêter le flot du panthéisme et du matérialisme qui nous envahit de toutes parts. Il n'y a pour conjurer ces périls, dont s'alarment à juste titre tant de nobles cœurs, qu'un seul moyen efficace ; c'est l'Evangile avec toute sa folie et toute sa puissance, l'Evangile qui est la vérité de notre siècle, comme de tous les siècles, parce qu'il est la vérité éternelle.

F. Bonifas.

HISTOIRE

—

LE PREMIER DÉBAT SUR LA LIBERTÉ RELIGIEUSE

A L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE

Rien n'est triste comme l'histoire religieuse du dix-huitième siècle. La piété languit ; la science est nulle, du moins du côté des défenseurs du christianisme. En Angleterre et en Allemagne un vent desséchant souffle sur les cœurs et les esprits. On prêche dans les chaires protestantes, — dans celles qui sont debout, — une religion sans grandeur, sans mystères, qui n'a ni les hardiesses de la philosophie ni celles de la foi. La place est démantelée, on traite avec les opinions du jour, et les lâches compromis sont fréquents. Dans le sein de l'Eglise de France, la décadence est visible à tous les yeux. Depuis que Massillon s'est tu, on n'a plus à signaler une parole éloquente dans la chaire évangélique, si l'on excepte quelques accents d'une rudesse étudiée du père Bridaine. Les plus mesquines passions de sacristie se donnent pleine carrière. Non content de persécuter au dehors, le parti dominant persécute au dedans pour imposer la bulle *Unigenitus*, et avec elle le joug romain à quiconque n'a pas renié tout esprit d'indépendance. Le lit de mort des prêtres les plus estimés est épié, et la persécution cléricale ne s'arrête même pas devant le dernier soupir. Le bruit de ces querelles mesquines remplit les audiences du parlement. On en est assourdi et irrité. Le parti opprimé n'est pas relevé par cette lutte sans grandeur. Il y a quelque chose de plus triste que la destruction de Port-Royal des Champs ; c'est la décadence morale du jansénisme ; cette grande école qui a donné à la France Saint-Cyran et Pascal est vraiment tombée en enfance. On ne s'y entretient plus que de miracles apocryphes ; les convulsionnaires de Saint-Médard passent pour les héritiers directs des saints et des héros qui ont représenté l'austérité et

la liberté dans l'Eglise de France, et l'ont illustrée par des chefs-d'œuvre. Les persécuteurs excitent l'indignation, et les persécutés prêtent à rire. Est-il une situation plus déplorable?

Et cependant les attaques de la philosophie sont plus pressantes et toujours mieux écoutées. Il faut bien y répondre. Le plus souvent les répliques ne s'élèvent pas au-dessus d'un indigeste fatras; si l'on excepte Duguet et l'abbé Guenée, les champions de la foi ne surent montrer ni vigueur d'argumentation, ni science solide. Il aurait fallu d'ailleurs qu'ils pussent dégager la vérité de l'Evangile de tout ce qui la surchargeait et la rendait haïssable dans une Eglise privilégiée, opulente et oppressive. Les Nonotte et les Baruel faisaient la partie belle à Voltaire et à l'Encyclopédie. L'insuffisance des réfutations individuelles faisait recourir aux coups d'autorité et aux condamnations officielles. Il était plus commode de pulvériser l'erreur dans un mandement affiché à la porte des cathédrales que de la réfuter à armes égales, mais c'était oublier toute l'impuissance des réfutations de ce genre. Partout où l'on parle seul on parle dans le vide. Les assemblées du clergé depuis le dix-huitième siècle ne manquent pas, chaque fois qu'elles se réunissent, d'anathématiser le *philosophisme* et surtout de le dénoncer à l'autorité, en recommandant pour des bénéfices les écrivains qui s'étaient signalés dans une guerre sainte sans péril et par conséquent sans gloire. Cette attitude de saint Michel écrasant le démon était peu faite pour ramener les esprits, parce que d'abord l'adversaire était enchaîné, et qu'ensuite les champions de la cause céleste ne se présentaient pas au combat avec la pureté immaculée qui sied à un tel rôle. Tandis que la croyance officielle demeurait intacte, la foi véritable s'affaiblissait de plus en plus même au sein du clergé. Il semble qu'il prenne à tâche de prêter le flanc aux attaques; si celui qu'on ne voit pas, celui qui est dans la retraite, en province, dans les campagnes, conserve dans l'ombre les croyances et les vertus de son état, celui qu'on voit, qui fait du bruit à la cour, à Paris, se signale par de déplorables scandales. Trop souvent il sert une messe à laquelle il ne croit plus; il porte à l'autel les parfums du boudoir. La race des abbés galants et libres penseurs est nombreuse; ils encombrent les salons et ils rappellent l'un des plus grands abus de l'Eglise, ce droit de commende qui permettait au noble titulaire d'un bénéfice de n'avoir que les avantages de la charge, en en laissant les peines et les fatigues au roturier qu'il avait mis à sa place. L'aristocratie exploitait largement toutes les hautes positions de l'Eglise; elle en recevait des rentes considérables en ne donnant guère en échange que ses beaux noms. Le bas clergé sur lequel pesait le travail était voué à la portion congrue et vi-

vait misérablement. Ainsi l'opulence était en raison inverse du travail.

En 1785, le procès scandaleux du collier de la reine avait gravement compromis un prince de l'Eglise et de l'Etat. Le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg et grand aumônier de France, avait sans doute été la dupe d'une intrigante de bas étage, qui lui avait escroqué une parure de 1,600,000 livres, en le flattant de l'espoir d'obtenir à ce prix les faveurs de la reine. Mais tout le monde pensait qu'il y avait quelque chose de pire que le vol du collier, c'était son achat dans un tel dessein par l'un des premiers prélats du royaume. Qu'on n'oublie pas que toutes les mesures de rigueur et de persécution obtenues de Louis XIV, étaient maintenues avec un soin jaloux par ce clergé discrédité. Quel mépris ne devait-on pas éprouver pour ces dominicains musqués qui, le sourire et le bon mot aux lèvres, n'étant pas bien sûrs de leur propre croyance, jouaient au moyen âge, sans rappeler en rien son sombre enthousiasme. La condamnation de Calas prononcée sous de telles influences, était faite pour précipiter sans mesure le mouvement d'opposition. On sait que passant par-dessus l'Eglise, il s'attaqua bientôt aux données les plus élémentaires du spiritualisme, mais sans oublier jamais de signaler en les exagérant les abus palpables de la religion du pays. Voltaire les avait couverts d'un ridicule immortel. Ce que ces attaques avaient d'outré augmentait leur succès en servant la passion du moment. La colère qui ne raisonne pas ramasse volontiers des pierres dans la boue pour ses exécutions sommaires.

Nous avons donc en présence, vers la fin du dix-huitième siècle, deux tendances irréconciliables qui se poussent mutuellement aux dernières exagérations. On peut prévoir combien il sera difficile de s'entendre quand viendra le moment de la rénovation sociale. Si l'on cherche à se rendre compte de ce que l'on veut en fait de réformes ecclésiastiques dans la portion libérale de la société laïque, on reconnaît d'abord qu'on n'est point disposé à laisser subsister sur le même pied le vaste et dispendieux établissement qui épuise à son profit les meilleures ressources du pays. On n'ose pas, sans doute, parler clairement sur ce point délicat, mais on y revient sans cesse par voie d'allusion, tantôt en discutant comme Mably, dans ses *Considérations sur l'histoire de France*, l'origine des dîmes et des biens de l'Eglise, tantôt en prodiguant les sarcasmes à l'inutilité de la vie monacale avec une ironie concentrée par la plume magistralement satirique de Montesquieu dans les *Lettres Persanes*, ou avec cette verve intarissable, ce génie souple, fécond et incisif de la raillerie voltai-

rienne. L'opinion publique a fait de tels progrès dans cette direction, que déjà au milieu du siècle un contrôleur général ose proposer l'une des mesures les plus hardies de la Constituante de 1789 et ne craint pas de s'attaquer au domaine sacré et inaliénable de l'Eglise. Machault, en 1749, exprima l'intention d'aliéner une portion des biens du clergé pour couvrir le déficit du trésor royal. Mais si l'opinion publique se prononçait vivement contre l'accumulation des richesses entre les mains du clergé, la nation n'éprouvait aucune impatience de s'en emparer. La France est naturellement bien plus ardente pour les idées générales que pour les intérêts et pour qu'elle mît sa forte volonté à modifier les conditions de la propriété ecclésiastique, il fallait la pression des circonstances.

Il n'en était pas de même du second objet de ses aspirations; elle revendiquait déjà avec passion la tolérance pour toutes les opinions. La liberté de pensée et de croyance était en première ligne sur le programme de la nouvelle génération, et elle était bien décidée à modifier à cet égard l'ancienne société, dût-elle la bouleverser. Ce sera l'éternel honneur de Voltaire d'avoir vraiment et sincèrement aimé la tolérance. Je ne sais s'il avait la fièvre à tous les anniversaires de la Saint-Barthélemy; il n'est pas sûr qu'on lui ait toujours tâté le pouls ce jour-là, mais il est certain qu'il avait la fièvre dans l'esprit et le cœur, cette noble fièvre d'une indignation non feinte, à la pensée des crimes de l'intolérance. On se trompe seulement quand on prétend qu'il a inventé la tolérance, et que sans lui elle n'existerait pas dans le monde; cela est matériellement faux. Sans parler des premiers apologistes du christianisme, si nets à cet égard, Guillaume Penn, au siècle précédent, avait inscrit la liberté religieuse en tête de la constitution de l'Etat fondé sous ses auspices. Le petit Etat de Rhode-Island en Amérique s'était honoré par la pratique la plus éclairée de ce grand principe. Nous devons ajouter qu'il n'avait été saisi dans toutes ses conséquences qu'au delà de l'Océan. En France, les libres penseurs les plus hardis ou les plus profonds y mettaient d'étranges restrictions. Nous applaudissons à Montesquieu, quand il met dans la bouche d'une juive une éloquente protestation contre la persécution religieuse, et quand nous lisons des paroles comme celles-ci :

« Vous voulez que nous soyons chrétiens, et vous ne voulez pas l'être. Le caractère de la vérité, c'est son triomphe sur les cœurs et les esprits, et non pas cette impuissance que vous avouez lorsque vous voulez la faire recevoir par des supplices[1]. La force

[1] *Esprit des Lois*, liv. XXV, ch. XIV.

principale de la religion vient de ce qu'on la croit; la force des lois humaines vient de ce qu'on les craint[1]. » Et cependant, bien loin de tirer les conséquences de ces belles maximes, Montesquieu nie formellement l'une des premières applications de la liberté religieuse en refusant à une religion nouvelle le droit de propagande. « Comme il n'y a guère que les religions intolérantes qui aient un grand zèle pour s'établir ailleurs, parce qu'une religion qui peut tolérer les autres ne songe guère à sa propagation, ce sera une très bonne loi civile lorsque l'Etat est satisfait de la religion déjà établie, de ne point souffrir l'établissement d'une autre. Voici donc le principe fondamental des lois politiques en fait de religion. Quand on est maître de recevoir dans un Etat une nouvelle religion, ou de ne pas la recevoir, il ne faut pas l'y établir; quand elle y est établie, il faut la tolérer[2]. » On croirait lire un contemporain de Trajan et de Pline le Jeune. Ne sent-on pas percer dans ces mots la vieille idée romaine et française de la religion pour l'Etat et pour l'ordre public? Montesquieu ajoute : « Lorsque les lois ont cru devoir souffrir plusieurs religions, il faut aussi qu'elles les obligent à se tolérer entre elles. Il est donc utile que les lois exigent de ces diverses religions, non-seulement qu'elles ne troublent pas l'Etat, mais aussi qu'elles ne se troublent pas entre elles. » Ainsi, tout en revient à l'autorisation de l'Etat. Les religions n'existent que sous son bon plaisir, sous sa surveillance, et c'est lui qui pacifie leurs désaccords. La constitution civile du clergé et les lois de germinal an X sont en germe dans ces paroles hautaines. Dans Rousseau, le germe a eu son plein épanouissement. Le citoyen de Genève était, certes, partisan de la tolérance. L'arrêt du Parlement de Paris, qui avait fait brûler son *Emile*, et les mandements de Monseigneur de Beaumont avaient suffi à son instruction à cet égard. C'était lui qui avait, après tout, porté le coup le plus terrible à l'ancienne société française, parce qu'il avait apporté au mouvement novateur sa passion sérieuse et communiqué à la jeune génération le feu qui rongeait son cœur. Aussi, eut-il le funeste honneur de faire à son image la révolution française. Il régna sans contestation sur sa période la plus puissante et la plus dévastatrice. On comprend de quel poids ont dû peser, dans nos premières assemblées délibérantes, ses idées sur l'organisation de la religion. C'est à son *Contrat social* qu'il faut en demander la formule la plus précise. Chose étrange! Cette charte de la révolution future, ce programme du renouvellement le plus hardi

[1] *Esprit des Lois*, liv. XXVI, ch. II.
[2] *Idem*, liv. XXV, ch. X.

est tout imbu des idées favorites de Bossuet; c'est encore l'unité religieuse sous peine de mort, c'est une sorte de déisme gallican avec la même sanction terrible que le gallicanisme de 1682 et 1685, c'est la religion d'Etat mise à la portion congrue en fait de dogmes, mais aussi rigoureuse, aussi implacable que si elle avait à maintenir le catéchisme du concile de Trente. Le glaive est tiré pour un formulaire amoindri, mais il n'en est pas moins tiré aux yeux effrayés des dissidents. Le *Contrat social*, pour tout dire, c'est Louis XIV en carmagnole. Il est vrai que le souverain s'appelle Légion, qu'il n'est pas personnifié dans un seul homme, qu'il représente le peuple entier et qu'il a pour Versailles un forum tumultueux; mais il n'en est pas moins absolu, indiscutable, absorbant comme un gouffre, car il anéantit toute initiative, toute liberté individuelle : c'est un despote au sens le plus réel du mot. Rousseau veut que ce despote soit bon prince, et laisse à chaque citoyen le droit de penser ce qu'il lui plaît; mais la concession n'est pas grande, car quelque insolentes pour la conscience humaine qu'aient été les prétentions des tyrannies religieuses du passé, elles n'ont jamais franchi le for intérieur; la pensée est toujours demeurée libre et insaisissable. Mais ce qui a partout caractérisé le despotisme religieux, c'est la prétention d'empêcher la manifestation publique des dissidences individuelles. Or telle est bien la pensée de Rousseau; qu'on en juge par ses propres paroles :

« Il y a une profession de foi purement civile dont il appartient au souverain de fixer les articles, sans pouvoir obliger personne à les croire; il peut bannir de l'Etat quiconque ne les croit pas; il peut le bannir, non comme impie, mais comme insociable, comme incapable d'aimer sincèrement les lois, la justice, et d'immoler au besoin sa vie à ses devoirs. Que si quelqu'un, après avoir reconnu publiquement ces mêmes dogmes, se conduit comme ne les croyant pas, qu'il soit puni de mort; il a commis le plus grand des crimes, il a menti devant les lois. »

A la lecture de ces lignes, il me semble voir dans le lointain Robespierre célébrant la fête de l'Etre suprême en face de la guillotine. Rousseau aurait détesté tout le premier l'application de sa propre théorie; mais quand on songe qu'il a, en définitive, formé en grande partie la génération qui a fait la Révolution, on comprend qu'elle ait commis les plus grandes fautes en réglant les relations de l'Etat et de l'Eglise. Evidemment elle était mal préparée par son éloquent précepteur à sauvegarder la liberté de la conscience.

Ce que nous avons dit de l'état moral du clergé au dix-huitième siècle explique l'attitude qu'il prit en face des réclama-

tions de l'opinion publique sur l'emploi de ses richesses et sur l'intolérance des lois. Nous le voyons en 1749 protester énergiquement, par l'organe du cardinal de la Rochefoucault, contre les projets de Machaud et contre l'édit de la même année qui rendait obligatoire l'autorisation royale pour toute nouvelle acquisition ou fondation. La cour céda sur le premier point, dans l'espoir d'obtenir l'apaisement des querelles religieuses, et Machaud fut sacrifié aux implacables rancunes des propriétaires ecclésiastiques. En 1788, l'Assemblée du clergé appelée à voter sur les résolutions adoptées par l'Assemblée des notables, résolutions qui, pour la première fois, soumettaient à l'impôt toutes les terres, y compris les biens ecclésiastiques, protesta avec une grande énergie contre une innovation qui lui semblait bouleverser les lois divines et humaines.

« Nos immunités, porte le Mémoire présenté au roi, prennent leur source dans la consécration, la destination et l'affranchissement primitif de nos biens; ces biens sont voués, consacrés à Dieu, avec exemption de toute charge étrangère à leur destination. C'est pour remplir ces vœux et ces charges que les biens du clergé, par un consentement irrévocable du roi et de la nation, forment un domaine inaliénable et sacré. Nous oserons dire à un maître dont la magnificence égale la puissance : Notre conscience et notre honneur ne nous permettent pas de consentir à changer en tribut nécessaire ce qui ne peut être que l'offrande de notre amour. Plaise à Dieu de conserver toujours à la France cette antique constitution qui, par la force de son esprit, supérieur à la révolution des temps et à la licence des opinions, a porté le royaume au plus haut degré de splendeur[1]. »

Telle était en 1788 l'opinion du haut clergé en ce qui concerne les propriétés ecclésiastiques. Etait-il plus raisonnable en ce qui concerne la tolérance des opinions? Nous avons rappelé avec quelle insistance il invoquait la répression légale contre les écrits des philosophes. Ces réclamations déjà fort vives furent empreintes d'une particulière amertume en 1781 et en 1782. On décida de les dénoncer aux rois, après les avoir censurés énergiquement.

« Toutes les provinces consternées, lisait-on dans le Mémoire présenté sur ce sujet par Dulau, archevêque d'Arles, déférent unanimement à la sollicitude du clergé général, cette redoutable nuée de productions antichrétiennes répandues *avec impunité*, de l'enceinte de la capitale aux extrémités du royaume.

Ce qui est plus grave, c'est l'attitude des dernières assemblées du clergé à l'égard des protestants. Le dix-huitième siècle avait maintenu à leur égard la législation de Louis XIV.

[1] Introduction à la réimpression du *Moniteur*, page 365.

Un de leurs pasteurs, François Rochette, avait été encore supplicié en 1762, et la mort, disons mieux, le meurtre juridique de Calas remontait à la même époque. L'explosion d'indignation soulevée par ce dernier crime et éloquemment entretenue par Voltaire avait plus avancé la cause du protestantisme qu'un demi-siècle de souffrances obscures. On n'osait pas encore demander de le tolérer comme religion, mais on avait honte de la proscription dont était frappée une des classes les plus honorables de la population. Déjà, depuis quelques années, la magistrature alarmée de toutes les iniquités favorisées par l'absence d'état civil, pour les protestants, avait cherché divers expédients juridiques pour tourner la difficulté, mais ces expédients qui variaient d'un ressort à l'autre étaient très insuffisants. Les amis de la tolérance poussaient ouvertement à la reconnaissance légale, sinon du protestantisme au moins des protestants par la concession d'un état civil régulier; Malesherbes avait composé en 1785 et 1786 deux mémoires sur cette matière, en y joignant un projet de loi. A l'Assemblée des notables de 1787, le marquis de la Fayette, qui avait respiré aux Etats-Unis l'air de la liberté, prit l'initiative d'une proposition formelle qui aboutit à l'édit de tolérance de 1787. Rien ne peut mieux faire apprécier l'état de la législation française en fait de liberté religieuse à cette époque que la vive satisfaction qui accueillit la publication d'un édit semblable. Il portait dans son préambule que le roi favoriserait toujours de tout son pouvoir les moyens d'instruction et de persuasion qui tendraient au bien de tous ses sujets par la profession commune de l'ancienne foi du royaume. L'article 1^er^ était ainsi conçu : « La religion catholique, apostolique et romaine continuera de jouir *seule* dans notre royaume du culte public. » L'édit accordait aux non-catholiques, dont le nom, par une sorte de pudeur religieuse, n'était pas même mentionné : 1° le droit de vivre en France et d'y exercer une profession ou un métier sans être inquiétés pour cause de religion ; 2° la permission de se marier légalement devant les officiers de justice; 3° l'autorisation de faire constater les naissances devant le juge du lieu; 4° un règlement pour la sépulture de ceux qui ne pouvaient être ensevelis selon le rit catholique romain[1]. Ces concessions étaient très importantes sans doute dans la pratique, mais elles ne portaient aucune atteinte aux principes de l'ancienne société; l'unité de la foi du royaume était sauvegardée. Et cependant elles soulevèrent la plus vive, la plus inconcevable opposition dans les assemblées du clergé au moment où elles étaient vive-

[1] De Félice, *Histoire des protestants de France*, pages 543 et 549.

ment applaudies dans la société laïque. Le parlement de Paris fit bien quelques remontrances avant l'enregistrement; d'Esprémenil s'écria en montrant l'image du Christ à ses collègues : « Voulez-vous le crucifier encore une fois? » Mais cette boutade ridicule aussi bien que les timides réclamations du parlement n'étaient provoquées que par l'esprit d'opposition dont ce grand corps était alors animé contre tout ce qui venait de la cour. Rien ne répondait mieux au sentiment public que ces concessions faites aux persécutés, depuis que leur cause avait été plaidée par les philosophes, car il avait fallu l'éclat et le mouvement d'une discussion mordante et spirituelle pour la rendre intéressante en France. Seul, le haut clergé ne cessa de protester contre ce mouvement de l'opinion en faveur des protestants et surtout contre les mesures incomplétement réparatrices qu'il avait amenées. Lors du sacre de Louis XVI, un prélat, moins connu par ses vertus que par son ambition, Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, avait tenu ce langage au monarque :

« Sire, vous réprouverez les conseils d'une fausse paix, les systèmes d'une tolérance coupable. Nous vous en conjurons, Sire, ne différez pas d'ôter à l'erreur l'espoir d'avoir parmi nous des temples et des autels. Il vous est réservé de porter le dernier coup au calvinisme dans vos Etats. Ordonnez qu'on dissipe les assemblées schismatiques des protestants; excluez-les sans distinction de toutes les charges de l'administration publique, et vous assurerez pour vos sujets l'unité du culte chrétien. »

Les assemblées du clergé tenues depuis l'avénement de Louis XVI jusqu'à la Révolution se plaignent continuellement des tentatives faites par les protestants pour conquérir la liberté de conscience. On lit les paroles suivantes dans le rapport présenté en 1789 par l'abbé de Larochefoucauld : « Cette secte qui au milieu de ses ruines, conserve l'esprit d'audace et d'indépendance qu'elle eut dès son origine, veut usurper pour le mensonge des droits qui n'appartiennent qu'à la vérité. » Il s'agissait, on s'en souvient, du droit de ne pas être traité comme une bête fauve traquée dans les bois. « Cette secte a l'audace de réclamer une existence *civile* et religieuse! De là la nécessité d'opposer une résistance vigoureuse à tous ses efforts. » L'archevêque d'Arles fit entendre une voix plus autorisée dans la même assemblée. Selon lui, la patrie et l'Eglise sont en danger, tout présage une tempête violente, et il pousse le cri des disciples en détresse : « Seigneur, sauvez-nous! » Le royaume est en péril, car les protestants sont admis, contrairement aux lois, dans un grand nombre de charges. Cela n'empêche pas le bon archevêque de protester de son amour pour ses frères égarés. « Ils sont toujours

nos semblables, nos concitoyens, nos frères. Toujours nous les aimerons et les chérirons. Loin de nous la seule pensée de l'épée. La milice à laquelle nous sommes appelés est purement spirituelle. » L'orateur oubliait ces plumes agiles chargées par Bossuet dans son oraison funèbre sur Letellier, de porter aux siècles futurs la connaissance des exploits de ce saint homme pour extirper l'hérésie par la plus abominable persécution. Les sabres des dragons et le fer du bourreau ne pouvaient passer pour une houlette pacifique. L'archevêque d'Arles déclarait qu'il mettait toute sa confiance dans les touchantes et lumineuses instructions de l'Eglise et ses exemples instructifs. Mais ni les instructions ne lui paraissaient assez lumineuses, ni les exemples assez instructifs pour qu'il se dispensât de supplier la puissance temporelle d'y ajouter le poids d'une instruction pratique plus facile à comprendre; l'assemblée du clergé, tenue en 1788, demanda formellement au roi de revenir sur son édit de tolérance. Ce fut son dernier acte public et comme son testament[1]. Heureusement le legs ne fut recueilli par personne en France.

Nous n'avons point cité ces faits pour discréditer l'ancienne Eglise de France. De grands corps comme celui-là ne s'éclairent que lentement, parce qu'ils conservent avec un soin jaloux leurs traditions. Plus on avance dans l'étude de l'histoire, plus on se convainc de la facilité inouïe avec laquelle la nature humaine unit les contradictions les plus étranges; elle est constamment tempérée par l'inconséquence. Les sentiments généreux habitent dans le même homme à côté des préjugés les plus funestes. Certes le haut clergé français comptait dans ses rangs plus d'un esprit élevé, mais il portait le poids d'une erreur séculaire.

Cette esquisse de la situation du clergé à la veille de la Révolation nous fait comprendre son attitude et celle de son parti dans la première discussion qui s'engagea dans la Constituante sur la liberté des cultes. L'Assemblée nationale n'aurait pas été une assemblée vraiment française, et elle eût renié l'instinct et le génie de sa race, si elle n'eût pas commencé son œuvre par des généralités philosophiques. On eût pu penser qu'avant d'écrire la préface il convenait de faire le livre, et qu'il importait bien plus de rédiger de bonnes lois et de donner de sérieuses garanties à la liberté, que de proclamer ces droits abstraits, qui n'empêcheront jamais un acte arbitraire. Il y a toujours lieu de craindre que ces beaux pavillons ne servent à couvrir des marchandises de toute espèce, et parfois la plus triste contrebande

[1] *Histoire de l'Eglise de France*, par l'abbé Guettée, liv. XII, ch. 1.

du despotisme. Une déclaration des droits a aussi l'inconvénient de faire trop abstraction du passé, et de ne tenir aucun compte des faits. On eût bien fait de s'inspirer des paroles suivantes de Mirabeau : « La liberté ne fut jamais le fruit d'une doctrine travaillée en déductions philosophiques, mais de l'expérience de tous les jours. » Mais il n'était pas possible que la philosophie qui avait fait la Révolution se tînt à l'arrière-plan au jour de son propre triomphe. Seulement, une fois que l'on avait pris le parti de mettre des principes généraux en tête de la constitution, il fallait être complet et se souvenir, comme le rappelait Grégoire, « que l'homme n'a pas été jeté au hasard sur le coin de terre qu'il occupe, que s'il a des droits, il faut parler de Celui dont il les tient, s'il a des devoirs, il faut rappeler Celui qui les prescrit. » Sans la déclaration des devoirs, la déclaration des droits est incomplète et même dangereuse; elle passe sous silence le droit de Dieu, et c'est ainsi que l'on veut être libre sans savoir être juste. On objectera que la définition des devoirs touche de bien près à la religion, et que la conscience ne se vote pas à la majorité des voix. Cela est vrai. Aussi, le mieux est-il que les assemblées politiques ne se livrent pas à ces élaborations philosophiques qui ne servent pas à garantir la liberté, tout en ménageant de spécieuses apparences au despotisme et surtout à ses légistes hypocrites.

On est étonné, au premier abord, du langage ambigu de la déclaration des droits sur la liberté religieuse. Cet étonnement cesse quand on se rappelle, d'une part, les opinions arrêtées de l'Eglise de France à cet égard, et le scandale qu'eût produit dans son sein l'idée de l'égalité des cultes, et, d'une autre part, l'influence de l'école de Rousseau sur la plupart des novateurs. Les articles proposés, qui étaient les articles 16, 17, 18 de la Déclaration, étaient ainsi rédigés : « La loi ne pouvant atteindre les délits secrets, c'est à la religion et à la morale à y suppléer. Il est donc essentiel, pour le bon ordre même de la société, que l'une et l'autre soient respectées. Le maintien de la religion exige un culte public. Le respect pour le culte public est donc indispensable. Tout citoyen qui ne trouble point le culte établi ne doit point être inquiété. »

Cette rédaction laissait subsister une religion nationale avec la plupart de ses inconvénients, et cette religion, en France, était évidemment le catholicisme. Il n'y avait d'autre culte public reconnu que le sien, et la vague assurance que tout citoyen qui ne le troublerait pas ne serait pas inquiété, ne garantissait en rien l'existence légale des minorités religieuses. Ces articles appliquaient au catholicisme les principes du *Contrat social* et le terme

général de religion ne faisait que consacrer le monopole. Aussi le parti du haut clergé était-il très satisfait; c'est tout ce qu'il pouvait obtenir pour le moment. Il se servit avec habileté du style vague de la Déclaration. « La religion est la base des empires, dit l'évêque de Clermont. » Il rappela la belle parole de Plutarque, « que l'on élèverait plutôt une ville dans les airs, que de fonder une république qui n'aurait pas pour principe le culte des dieux. » Un député laïque, M de La Borde, comprenant très bien ce que l'évêque entendait par cette admirable maxime, protesta avec énergie contre toute prétention de commander aux opinions religieuses. « Ce serait, s'écria-t-il, porter dans le cœur des citoyens le despotisme le plus cruel. » Il invoqua les tristes effets de l'intolérance en Europe.

« J'avoue, dit-il, que je suis affligé de voir des chrétiens invoquer l'autorité civile pour une religion qui ne doit se maintenir que par la pureté de sa doctrine. Certainement les puissances de la terre n'ont rien de commun avec la religion. La liberté de la religion est un bien qui appartient à tous les citoyens. Respectons les cultes étrangers pour qu'on respecte le nôtre. Notre culte ne doit porter aucun empêchement à l'exercice des religions.

C'était réclamer la liberté religieuse avec toutes ses conséquences. L'Assemblée n'était pas prête à faire un pas si décisif. Elle n'eût pas effacé pour une raison de fond les articles de la déclaration des droits qui restreignent la liberté des cultes. Il fallait l'y amener par une raison de forme. C'est ce que comprit Mirabeau, et, par une habile tactique, il arriva à ses fins, non sans avoir d'abord proclamé magnifiquement le droit de la conscience :

« Je ne viens pas prêcher la tolérance. La liberté la plus illimitée de religion est tellement à mes yeux un droit sacré, que le mot *tolérance*, qui essaye de l'exprimer, me paraît en quelque sorte tyrannique lui-même, puisque l'existence de l'autorité, qui a le pouvoir de tolérer, attente à la liberté de pensée par cela même qu'elle tolère, et qu'ainsi elle pourrait ne pas tolérer. »

Passant rapidement de la question de fond à la question de forme, il lui fut facile d'établir que les articles proposés formulaient des devoirs et non des droits. Professer une religion, célébrer un culte, c'est remplir un devoir; cela ne ressort donc pas de la déclaration des droits, il faut écarter les articles 16 et 17, et en remettre la discussion à l'élaboration de la constitution, en se contentant de formuler le droit général du libre exercice du culte pour tous les citoyens.

« Je supplie, dit Mirabeau en terminant, ceux qui anticipent par leurs craintes sur les désordres qui ravageront le royaume, si on y introduit la liberté des cultes, de penser que la tolérance, pour me servir du mot consacré, n'a pas produit chez nos voisins des fruits empoisonnés, et que les protestants, inévitablement damnés dans l'autre monde, comme chacun sait, se sont passablement arrangés dans celui-ci, sans doute par une compensation due à la bonté de l'Etre suprême. »

Ces paroles excitèrent de vives réclamations dans les rangs de la droite. Remarquons que Camus, qui joua un si grand rôle dans l'élaboration de la constitution civile du clergé, fut au nombre des opposants. Le vicomte de Mirabeau défendit, de la manière la plus facétieuse, la foi de ses pères, en faisant remarquer qu'avec la liberté des cultes, chaque âge et chaque tempérament aurait sa religion; les jeunes gens seront Turcs, les usuriers juifs, et les femmes, de la religion de Brahma. On sait, en effet, quelle peine on avait, au dix-huitième siècle, à empêcher les femmes de se brûler sur le tombeau de leurs maris. Les articles incriminés furent écartés de la déclaration des droits, après un discours de Talleyrand, qui résumait habilement l'argumentation de Mirabeau. C'était un premier succès pour les partisans de la liberté religieuse. L'Assemblée n'était plus en présence que de l'article 18 ainsi conçu : « Tout citoyen qui ne trouble point le culte établi ne doit point être inquiété. » On ne pouvait s'en contenter. M. de Castellane avait proposé l'amendement suivant : « *Nul homme ne doit être inquiété pour ses opinions religieuses, ni troublé dans l'exercice de son culte.* » On ne pouvait mieux formuler LA LIBERTÉ religieuse. Une vive discussion s'engagea, non pas sur la première partie de l'amendement, que nul n'eût osé contester et qui d'ailleurs ne garantissait aucun droit réel, mais bien sur la seconde partie, dont le maintien était la consécration même de la liberté des cultes. L'auteur de la motion la défendit avec une netteté parfaite. Il invoqua la loi naturelle, qui autorise la liberté des opinions, et l'Evangile qui défend de faire à autrui ce que l'on ne voudrait pas qu'on nous fît. Il rappela que c'est l'intolérance et non la tolérance qui soulève les guerres de religions, et il termina noblement par ces mots : « Empêcher un homme d'offrir le tribut de sa reconnaissance à la Divinité, c'est tyranniser les consciences. » Mirabeau l'appuya par un de ses discours les plus élevés et qui portent le mieux l'empreinte d'une raison supérieure. A ceux qui prétendaient que le culte est un objet de police extérieure et qu'il appartient à la société de le régler, il opposait le dilemme suivant : « Sont-ils catholiques, ils avouent par là que la religion est une chose purement civile; elle cesse d'être d'institution divine, et

ils rompent ainsi avec le catholicisme; sont-ils hommes d'Etat, je leur dis qu'il n'est pas vrai que le culte soit une chose de police, quoique Néron et Domitien l'aient dit pour interdire celui des chrétiens. » Le culte, consistant en actes d'adoration, il est absurde de dire que l'inspecteur de police ait le droit de dresser les *oremus* et les *litanies*. La police, afin d'empêcher que personne ne trouble l'ordre et la tranquillité publique, veille dans les rues, dans les places et autour des maisons, mais elle ne se mêle point de régler ce qu'on y fait.

« Je trouve donc absurde, s'écrie le grand orateur dans des paroles que nous voudrions graver dans tous les esprits, que pour prévenir le désordre qui pourrait naître de vos actions, il faut défendre vos actions; assurément cela est très expéditif; mais il m'est permis de douter que personne ait ce droit. Veiller à ce qu'aucun culte, pas même le vôtre, ne trouble l'ordre public, voilà votre devoir; mais vous ne devez pas aller plus loin. On vous parle sans cesse d'un culte dominant! Dominant! Messieurs? je n'entends pas ce mot, et j'ai besoin qu'on me le définisse. Est-ce un culte oppresseur que l'on veut dire? Est-ce le culte du prince? Mais le prince n'a pas le droit de dominer les consciences? Est-ce le culte du plus grand nombre? Mais le culte est une opinion. Or les opinions ne se forment pas par le résultat des suffrages. Votre pensée est à vous, elle est indépendante. Rien ne doit dominer sur la justice; il n'y a de dominant que le droit de chacun. »

Il eût été à désirer que Mirabeau lui-même se fût souvenu quelques mois plus tard de ces principes dont nous devons encore attendre la réalisation au sein d'une société qui ne croit guère qu'au droit de l'Etat et des majorités en toutes choses. La motion de M. de Castellane souleva l'un des plus violents orages qui eussent éclaté au sein de l'Assemblée; la droite s'acharna avec passion à en faire supprimer la seconde partie. M. de Castellane eut la faiblesse de l'abandonner lui-même. L'un des incidents les plus émouvants de ce débat fut l'apparition à la tribune de Rabaut-Saint-Etienne. Quand il prononça ces paroles : *Je suis le représentant d'un grand peuple*, — on vit se lever en sa personne ce peuple innombrable des persécutés, tous ces glorieux proscrits que le système de l'unité religieuse avait semés dans tous les pays du monde; ces galériens plus glorieux encore qui avaient sauvegardé la liberté des âmes sous un costume infamant, ces hommes et ces femmes héroïques, sabrés par les dragons du grand roi, ou soumis à tous les supplices, et enfin cette Eglise du Désert qui avait célébré son culte dans d'affreuses solitudes. La seule présence de Rabaud-Saint-Etienne à la tribune de l'Assemblée nationale, tout en constatant avec éclat le progrès déjà accompli, rappelait avec une éloquence qu'aucune parole ne pouvait égaler ce que les religions d'Etat suscitent de

crimes et de malheurs. Il semble qu'à sa vue on eût dû voter avec acclamation l'article de M. de Castellane. « Celui qui attaque la liberté des autres, dit Rabaud-Saint-Etienne, mérite de vivre dans l'esclavage. Un culte est un dogme; un dogme tient à l'opinion, l'opinion à la liberté. Instruit par la longue et sanglante expérience du passé, il est temps enfin de briser les barrières qui séparent l'homme d'avec l'homme, le Français du Français. » Rabaud s'honora en ne plaidant pas seulement pour ses coreligionnaires, dont il peignit vivement les souffrances et les opprobres, mais encore pour les juifs, qu'il appela éloquemment « ce peuple toujours proscrit, errant, vagabond sur le globe. » A ceux qui invoquaient l'exemple des peuples voisins contre la liberté religieuse, Rabaud répondait ainsi : « Nation française, vous n'êtes pas faite pour recevoir l'exemple, mais pour le donner. » « Ma patrie est libre, dit-il en concluant, qu'elle s'en montre digne en faisant partager les mêmes droits à tous ses enfants. » L'Assemblée nationale s'arrêta à une demi-mesure, en votant l'article suivant, sur la proposition de l'évêque de Lydda : « Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi. » C'était assez ambigu pour ne blesser et ne satisfaire tout à fait aucune opinion. La majorité était bien plus vite formée quand il s'agissait de mettre la main sur les biens de l'Eglise, que quand il s'agissait de consacrer la liberté religieuse de tous les citoyens.

Mirabeau exprima son déplaisir de la résolution de la Constituante dans un véhément article du *Courrier de Provence*[1] :

« Nous ne pouvons, lisons-nous dans cet article, dissimuler notre douleur que l'Assemblée nationale, au lieu d'étouffer le germe de l'intolérance, l'ait placé comme en réserve dans une Déclaration des droits de l'homme. Les apôtres de la liberté religieuse soutiennent qu'elle est supérieure à toutes les lois, et ne peut jamais recevoir aucune limite du pouvoir civil. Des lois restrictives en matière de religion sont absurdes en elles-mêmes, car elles ordonnent à des hommes qui ont des mesures si différentes d'intelligence et de raison, de voir l'évidence dans les mêmes dogmes et la vérité dans les mêmes doctrines. Ces lois sont immorales, puisqu'elles ne changent rien à l'intérieur et ne font que des hommes vils qui trafiquent de leur croyance... Ces lois sont impies; quelle impiété plus signalée que s'interposer entre l'homme et la Divinité pour dire à l'homme : « Nous te défendons de servir Dieu de cette manière; et pour dire à Dieu : Nous vous défendons de recevoir les hommages qui vous sont offerts sous une forme qui n'est pas la nôtre. »

Mirabeau pulvérise ensuite les sophismes constamment opposés à la liberté des cultes. Il châtie comme elle le mérite cette

[1] *Courrier de Provence*, n° 31.

concession hypocrite de la liberté intérieure de la conscience, qui n'accorde que ce qu'aucune tyrannie n'a pu ravir. « Si la religion de vos frères leur enjoint le culte public, en leur défendant de l'exercer vous blessez leur conscience. » A ceux qui prétendent que la liberté religieuse favorisera la prédication de dogmes immoraux, il répond qu'on ne peut prêcher des doctrines licencieuses qu'en secret, et que là où plusieurs religions se surveillent, toutes s'épurent. On ne peut craindre la corruption que d'une religion dominante qui n'a rien à redouter. Enfin si l'on nous menace de l'indifférentisme religieux sous le régime de la liberté, Mirabeau écarte bien loin ce péril chimérique. « On est indifférent sur la religion qu'on a reçue de sa nourrice et de ses maîtres sans examen et sans preuves. Une croyance fondée sur l'autorité n'est qu'en superficie et n'a point de racines. » Hélas! ces belles paroles, qui datent de plus d'un demi-siècle, ne sont point des redites dans la France de 1863, car les mêmes sophismes auxquels répondait Mirabeau traînent encore dans les livres, les articles et les circulaires.

Nous avons achevé tout ce qui concerne la question ecclésiastique et religieuse dans la première période de la Constituante. Certes, la majorité de cette grande assemblée était animée d'un véritable amour de la liberté. Il n'est pas possible d'en mieux caractériser l'esprit général, celui qui animait surtout les membres obscurs, placés en dehors de toutes les coteries et étrangers à l'ambition, que ne l'a fait dans une page simple et charmante Durand Maillane, l'historien consciencieux du comité ecclésiastique de la Constituante. Ce comité avait été nommé le 20 août 1789, pour s'occuper de la partie de la constitution qui touchait aux intérêts de l'Eglise de France.

« Qui ne se rappelle, dit l'honnête écrivain, ces premières séances à Versailles, quand il fallait porter le fer au vif; les bons et francs députés de province, sans art comme sans éloquence, faisaient chorus de tous leurs sens. Ils se levaient et se donnaient la main sans se parler, sans se connaître, tous entraînés par les mêmes sentiments, que la même tyrannie, les mêmes excès avaient excités dans toutes les parties de la France. Nous Provençaux, placés à côté des Francs-Comtois, qui étions la plupart de taille haute, nous nous dressions à l'appui des bonnes motions, en élevant la voix. C'était chose curieuse qui n'excitait alors que rire ou pitié. *Voyez, voyez,* disait-on, *ces gros enfants, que veulent-ils?* Ils le savent bien ce qu'ils veulent, *ces gros hommes,* et ils l'obtiendront, ou ils périront; ils veulent ce qu'il y a au monde de plus raisonnable, de plus précieux : leur liberté, la cessation des abus, la régénération totale de la nation française. Nous savions que notre cause était celle du peuple, que sa justice était sentie par tous, qu'elle était appuyée singulièrement dans la capitale. C'est ainsi que travaillant à notre constitution, comme les Hébreux travaillaient à leur second temple, la truelle d'une main et l'épée

de l'autre, nous avons tous marché d'accord entraînant tout sous nos pas, sarclant tous les abus comme avec une faux, sans pouvoir ni mesurer ni arrêter notre marche; grâces éternelles en soient rendues au généreux peuple de Paris. Nous voilà enfin parvenus avec ses secours et par des moyens qui ne comportaient ni ménagements, ni capitulation avec aucune sorte d'abus, nous voilà parvenus à notre liberté qu'on ne nous fera perdre qu'avec la vie[1]. »

Plût au ciel que cet amour de la liberté eût été aussi éclairé qu'ardent et sincère dans la majorité de l'Assemblée, surtout pour les graves questions qui étaient soumises au comité ecclésiastique! Les résultats obtenus étaient sans doute d'une grande importance. L'Église n'était plus un ordre dans l'État, et la tolérance avait été inscrite au fronton de la constitution du pays; mais ni l'indépendance de la société religieuse, ni la liberté des consciences n'avaient été vraiment comprises et garanties. Ces premières erreurs devaient réagir de la manière la plus fâcheuse sur les délibérations qui allaient s'ouvrir au mois de novembre de l'année suivante sur l'organisation de l'Église.

EDMOND DE PRESSENSÉ.

[1] *Histoire apologétique du comité ecclésiastique de l'Assemblée nationale*, par Durand Maillane, 1791, pages 210-212.

VARIÉTÉS.

—

SOUVENIRS DE BUÉNOS-AYRES

APRÈS ROSAS ET MANUELITA.

Sur le pont du navire qui nous entraîne, sous la voûte étoilée du ciel, dont les lueurs étincelantes se reflètent dans le Rio, nous jetons un regard en arrière sur Buénos-Ayres que nous venons de quitter. Nous revoyons par la pensée cette ville superbe, ses palais, ses églises, ses vastes édifices, ses femmes si belles, si gracieuses, son grand môle animé par les cris des bateliers, des pêcheurs, des marchands d'oranges; son port immense plein de mouvement et de vie; et à l'orient de ce port une presqu'île verte sans cesse battue par les flots du Rio. C'est Palermo l'ancienne résidence de Rosas, Palermo plein de souvenirs terribles, de légendes sanglantes, et sur lequel plane encore aujourd'hui une si grande terreur, et tant d'amère tristesse, que la plupart des *Porteños* (habitants de Buénos-Ayres) n'y vont jamais. — Nous nous rappelons nos deux courses à Palermo, et nos impressions en parcourant ces lieux témoins de scènes terribles encore si récentes, le bruit de nos pas retentissant dans le silence de ces galeries, de ces portiques, de ces terrasses autrefois ornées avec tant de luxe, aujourd'hui désertes, solitaires, abandonnées. A Palermo le concierge classique n'existe pas, Dieu merci. Le cicerone au front d'airain, prompt à la gasconnade historique et qu'on retrouve partout le même dans notre vieille Europe, est un produit encore inconnu au sol américain. Personne ne vient interrompre vos rêveries en vous récitant une leçon plus ou moins bien apprise. Le silence, la désolation, la ruine, de sinistres légendes qu'on vous a dites à demi-voix, et qui parlent haut sur les lieux mêmes, tout cela vous émeut puissamment et sans que cette impression soit affaiblie par aucun incident vulgaire.

Palermo est une *villa* à l'italienne, mélangée dans les cours de style mauresque, tout entourée de galeries et d'arcades qui font un charmant effet. Depuis la chute de Rosas, personne n'a plus habité cette belle demeure; il semble même que la haine politique cherche à en hâter la destruction. Rien de plus triste à mon avis qu'une ruine moderne, qui n'a pas la poésie de la tradition, et la poésie plus belle encore du lierre et des fleurs sauvages qui couvrent et retiennent ensemble les pierres disjointes par plusieurs siècles. A Palermo, tout rappelle une dévastation récente. A travers les portes-fenêtres qui s'ouvrent sous les gale-

ries, nous voyons l'intérieur de ces vastes pièces. De riches tentures pendent en lambeaux le long des murailles que l'humidité tache de larges moisissures. Les belles cheminées de marbre blanc sont brisées ; les dalles également. Les lambris et les portes en bois précieux sont balafrés de coups de sabres et de trous percés par les balles. Les parterres où Rosas se plaisait à faire cultiver les fleurs les plus rares, n'offrent plus aux regards que des caisses vides, et des ronces qui envahissent tout. La destruction, mais une destruction systématique, haineuse, calculée, semble être l'inévitable partage de cette résidence naguère encore si somptueuse et si admirablement entretenue.

Rosas, bizarre dans ses manies, avait conquis Palermo sur le Rio de la Plata. Plusieurs millions de voitures de terre jetées dans le fleuve, y avaient formé une sorte de presqu'île que le dictateur avait fait planter en parc. C'était du reste le seul moyen d'avoir de beaux arbres, la sécheresse du sol y mettant partout obstacle dans la campagne ou *campo* de Buénos-Ayres. Tout près du parc, une sorte de village dont on voit encore les restes, contenait 3,000 hommes de garde prétorienne, tour à tour soldats, licteurs, victimes ou bourreaux, selon les caprices du maître. Ces caprices se portaient sur toute chose. Les orangers ne réussissent pas à Buenos-Ayres. Ils y sont partout sujets à une espèce de rouille qui fait périr les feuilles. Un beau jour, Rosas, voulant à tout prix sauver les orangers de Palermo, fait acheter à Billy, toutes les brosses à ongles et à dents qu'on put se procurer. Il s'en trouva à peu près trois mille. Chacun des soldats de Rosas en reçut une, avec laquelle il dut brosser la rouille des arbres nommés plus haut. En peu de jours, tous les orangers furent nettoyés et d'un vert resplendissant; mais la nature, plus forte que le dictateur, prit sa revanche, et, malgré tant de soins, les arbres périrent. Il y en avait d'énormes allées; il n'en reste plus que quelques vestiges. Une autre fois, Rosas s'aperçoit que les fourmis gâtent ses plantations. Aussitôt il fait mander à Palermo les prisonniers de guerre; ils arrivent au nombre de sept ou huit cents. Chacun d'eux muni d'une bouteille, reçut la tâche de délivrer un arbuste ou buisson favori des insectes envahissants.

Dans un rond-point du parc on voit encore un mât d'un vaisseau. Ceci rappelle une autre originalité de Rosas. Un jour, pendant la crue des eaux, et par un redoutable *Pampero* (vent du sud) qui rompait les chaînes des ancres et jetait les navires sur le rivage, un joli brick fut lancé du côté de Palermo, passa par-dessus les arbres déjà à demi submergés, et s'arrêta enfin dans un bocage plus touffu : Rosas voulut que le navire restât là. Il l'acheta à son propriétaire, fit décorer le brick avec beaucoup d'élégance et y donna des bals et des dîners. En été, l'on dansait sur le pont, à l'ombre des arbres qui entouraient le bord, en hiver, dans le salon du vaisseau. Aujourd'hui, le grand mât seul, qui s'incline vers le gazon humide et marécageux, est l'unique et mélancolique vestige de tant de fêtes et d'apparat. Le souvenir d'une femme, de la bonne et gra-

cieuse Manuelita, la fille de Rosas, adoucit, comme une ombre charmante, les légendes sinistres de Palermo. Les grâces sollicitées et obtenues par Manuelita sont nombreuses, et jamais on ne s'est adressé en vain à son cœur. Si elle a parfois servi à donner quelque ostentation à la prétendue clémence de son père, ce fut à son insu, et bien innocemment, qu'elle servit d'instrument à cette espèce d'intrigue. Son caractère doux, aimable, la pureté de sa vie, sont restés en honneur dans le pays, et les personnes qui ont le plus de raisons pour détester et maudire Rosas, ne parlent qu'avec respect et sympathie de sa fille. Rosas l'adorait. A Palermo, une grande partie des beautés du parc avaient été consacrées à Manuelita. Le bain de Manuela est un charmant bassin entouré de gradins et surmonté d'un dôme épais d'arbres touffus et de saules pleureurs, dont les branches tombent dans l'eau, et forment une impénétrable muraille de verdure à ce frais réduit. Un grand canal traverse toute la propriété. Du temps de l'enfance de Manuelita, un petit steamer, avec tous ses appareils, ses chauffeurs et ses ingénieurs, transportait la petite fille d'un bout du parc à l'autre, ou la conduisait sous les ombrages magnifiques des arbres qui bordent la rivière.

Manuelita aimait la musique, sa voix était douce et mélodieuse. Un maître de chant, un Allemand, venait de Buenos-Ayres plusieurs fois par semaine donner des leçons à la jeune fille. Des mois, des années même se passèrent sans que l'artiste fût rétribué. Il n'osait s'adresser à Rosas. Enfin, s'enhardissant un peu, il en parla à une personne de l'entourage intime du dictateur. Celui-ci, informé de la chose, manda le maître de musique dans son salon particulier et le reçut avec la plus grande politesse. Selon l'usage du pays, il ordonna au domestique d'apporter le *mâté*, infusion de thé du Paraguay qui s'aspire au moyen d'un tuyau appelé *bombilla*, lequel est en étain, en argent, ou même en or, selon le luxe des ménages. Le *mâté* se sert dans une courge de la contenance d'une tasse à café ordinaire; cette courge, séchée et noircie, est aussi ornée de plaques d'argent, de vermeil ou d'or. Lorsqu'on reçoit une visite, la politesse exige que l'on offre le *mâté* au visiteur, un, deux, trois, suivant ses goûts; la même politesse fait à ce dernier une loi d'accepter. Aujourd'hui cet usage tombe peu à peu, du temps de Rosas il était en pleine vigueur. Rosas fit donc apporter un mâté, que le professeur de chant aspira avec tout le respect voulu. Il causa gaiement avec son hôte et fut on ne peut plus accueillant. Le mâté bu, le domestique reprit l'engin, et sur un signe de Rosas le rapporta plein immédiatement. Refuser eût été une impolitesse; le maître de musique aspira la seconde portion avec le même respect reconnaissant. Mais, sur un signe du dictateur, les mâtés se succédaient avec une rapidité effrayante. Des dépêches arrivèrent. Rosas s'assit à son bureau afin d'y répondre. Le malheureux artiste, qui pensait échapper par là à l'obsession de la *bombilla*, voulut prendre congé : « Non, non, restez! » lui dit Rosas avec un ton qui n'admettait

pas de réplique. Les dépêches expédiées, la conversation recommença et le mâté de même. Le maître de musique était au supplice et commençait à souffrir horriblement de l'espèce de *question* qu'on lui faisait subir. Au quinzième mâté il se leva : « Votre Excellence m'excusera, dit-il, mais je me sens malade, je crois devoir me retirer. — Combien Monsieur a-t-il pris de *mâtés?* » demanda Rosas au domestique. « Quinze, Excellence. — Bien! vous pouvez vous retirer. » Là-dessus le général prit gravement dans son bureau quinze billets de banque de mille francs chacun : « C'est « mille francs par mâté, n'est-ce pas? dit-il à l'artiste stupéfait. Si vous « en eussiez désiré davantage, je vous les aurais payés au même prix. » Puis il le congédia gracieusement. Aucuns disent que le maître de chant, au risque de subir le sort de la grenouille, se repentit de n'avoir pas continué un exercice pénible et ennuyeux, il est vrai, mais qu'il ne soupçonnait pas devoir être aussi lucratif.

Rosas, bizarre en toute chose, n'aimait en fait de couleur que le rouge, semblable, hélas! à ce sang qu'il versait et faisait verser si facilement. Il détestait le *bleu*, couleur, disait-il, de *los salvages unitarios*, des sauvages unitaires. A Palermo, le bleu était soigneusement banni des rideaux, des tentures, de tout ornement. Dans la toilette de Manuelita, ni fleurs, ni rubans, ni bijoux, ne devaient rappeler la nuance proscrite. Aucune dame invitée aux fêtes que donnait le dictateur ne paraissait en bleu. La femme du ministre anglais récemment arrivée, et ignorant cette absurde manie, vint au premier bal où elle fut invitée par Rosas avec une ravissante toilette couleur d'azur. L'aide de camp de service l'arrêta respectueusement à la porte du salon de réception, en lui faisant remarquer que sa consigne lui défendait de laisser entrer aucune personne habillée de bleu. La dame, piquée au vif, rentra chez elle et ne reparut plus à aucune fête de Palermo. Quelques années plus tard, la personne chargée de lui annoncer la chute et la fuite de Rosas, le fit en ces termes : « Madame, vous pouvez désormais porter votre robe bleue. »

Pour bien comprendre le caractère de Rosas, la longue durée de son régime sanguinaire, l'ascendant terrorisateur qu'il avait su prendre, il faudrait connaître aussi le caractère de ses concitoyens les Portenos, mélange bizarre de timidité et de hardiesse, de soumission et d'esprit remuant. Rosas les méprisait. On dirait même qu'il s'était fait un jeu original et cruel de voir jusqu'à quel point il saurait se faire obéir dans l'excentricité de ses caprices. Il savait aussi honorer l'indépendance de caractère lorsqu'il la rencontrait sur son chemin, ce qui n'arriva guère souvent, malheureusement pour lui et pour ses compatriotes.

Nous ne pouvons nous faire une idée en Europe de l'aspect des troupes de la république Argentine du temps de Rosas[1]. Aucune description de

[1] Aujourd'hui le général Mitre, président de la Confédération, a créé une belle armée équipée à l'européenne, admirablement disciplinée, et dont l'aspect et les manœuvres rappellent parfaitement l'état militaire avancé d'Europe.

bandits, de gitanos, de condottieri, n'arriverait à donner une idée exacte de ces hommes mal montés, mal équipés, mal armés, sauvages, farouches, portant çà et là un lambeau d'uniforme déshonoré par les haillons. Au milieu de cet assemblage de guenilles paradaient quelques officiers, dont la tenue parfaite, les beaux chevaux, l'élégance, les uniformes de bon goût faisaient un contraste indescriptible. Un jour que Rosas passait ses troupes en revue, quelques Français récemment arrivés à Buénos-Ayres, surpris et amusés de l'aspect de cette singulière armée, se mirent à en parler tout haut, s'en moquant et la ridiculisant largement. Leur gaieté et leur hilarité gagna la foule. Le rire parmi les spectateurs devint général. Rosas, furieux, décréta qu'à l'avenir, aux heures de revue, personne, les femmes exceptées, ne circulerait dans les rues. Un coup de canon donnait le signal. Les réfractaires étaient mis à l'amende une fois, deux fois, et la troisième fois on les envoyait en prison. A Palermo, les promeneurs du parc reçurent l'ordre de se mettre à genoux, le dos tourné à la place d'exercice. Les fiers Portenos enragèrent, mais se soumirent. Un jour, Rosas aperçoit au milieu de la file de gens humblement baissés, un homme seul debout, c'est un Basque fort âgé. Rosas s'approche du vieillard : « Pourquoi ne pas faire comme les autres? lui dit-il brusquement.— Excellence, répond l'étranger, je ne me suis jamais agenouillé que devant Dieu. Vous pouvez m'emprisonner, me tuer même, vous en êtes le maître, mais le *mien* qui est là-haut sait que mes cheveux blancs ne s'inclineront que devant lui. — Mon ami, répondit Rosas, vous avez raison, et voilà comment je voudrais voir mes concitoyens; venez dîner avec moi. » Là-dessus il emmena le vieillard, le questionna sur ses affaires, et apprenant que lui et sa famille vivaient d'un chétif commerce, il le pria d'accepter un billet de quatre mille francs, comme un souvenir de leur entrevue et comme un témoignage de l'estime que son caractère indépendant lui avait inspiré.

Quelqu'un de nos amis qui a connu particulièrement un adjudant de service dans l'intérieur de Palermo, nous raconta le fait suivant, dont tout nous garantit l'authenticité et qui prouve à quel point Manuelita subissait la terreur qui entourait son père. Le colonel L..., jeune et brillant officier du parti unitaire, avait été fait prisonnier, amené à Palermo, fusillé dans un *campo* voisin du parc, et, comme aggravation à la sentence, condamné à être privé de sépulture et à devenir la proie de ces armées de vautours qui s'abattaient chaque jour dans les environs de Palermo, sûrs d'y trouver la pâture que leur préparaient les massacres de Rosas.

Le colonel L... laissait une veuve qui n'avait pas dix-huit ans, et à laquelle on donna le conseil de s'adresser à Manuelita pour obtenir la triste faveur de rendre les derniers devoirs à la dépouille mortelle de son mari. La senora L... se rend à Palermo. Rosas, souvent en observation sur les terrasses élevées du palais, y était ce jour-là. Il aperçoit la voiture, voit la jeune

veuve en descendre, la reconnaît, et devinant immédiatement le but de sa visite, il donne à voix basse quelques ordres brefs et précis aux sicaires qui l'environnent. Pendant ce temps, Madame L..., enveloppée dans son grand voile de veuve, avait franchi comme une ombre plaintive les vastes galeries ornées de fleurs et remplies de parfums qui précédaient les salons de réception. Elle demande Manuelita. L'adjudant de service dont nous tenons ces détails la fait asseoir et va prévenir la fille de Rosas. Celle-ci arrive bientôt. Elle portait ce jour-là une robe de soie blanche qui laissait libres ses épaules et ses bras. Un magnifique collier de perles fines entourait son cou mince et gracieux, et quelques torsades des mêmes perles étaient mêlées à ses beaux cheveux noirs, disposés en bandeaux sur le front, et rattachés très bas, selon sa coutume. Cette simple et blanche toilette donnait à la beauté pâle et touchante de Manuelita un cachet tout particulier. Elle accueille à merveille la jeune veuve, comprend le but de sa visite, lui adresse quelques douces paroles de sympathie, et la quitte pour aller parler à son père. Elle le trouve encore sur la terrasse. Près de lui est une aiguière d'argent fermée par un couvercle de même métal. Rosas écoute sa fille, sourit d'un air sombre, puis lui faisant signe de prendre l'aiguière : « Marche devant moi, lui dit-il, je vais moi-même donner à la senora L... l'autorisation qu'elle demande. » Manuelita rentre dans le salon, tenant l'aiguière dans ses mains; Rosas la suit immédiatement. En voyant la porte s'ouvrir, la jeune veuve s'avance avec empressement; mais elle voit en arrière de la figure gracieuse de Manuelita, la physionomie impassible et sinistre de Rosas, du bourreau de son mari ! A cette vue, elle s'arrête interdite, bouleversée. Rosas poussant sa fille en avant jusque tout près de la senora L..., lui dit froidement : « Voilà, Madame, ce que je vous accorde. » Au même instant il fait tomber le couvercle de l'aiguière et... la tête inanimée du jeune colonel L... y repose dans le sang ! Manuelita, livide d'horreur, détournant les regards, les bras allongés pour éloigner d'elle l'horrible trophée, et comme fascinée par le regard foudroyant de Rosas, chancelle et cherche le mur pour appui. Madame L... pousse un cri déchirant et tombe presque sans vie dans les bras de l'adjudant, qui la porte dans sa voiture. Arrivée à Buénos-Ayres, elle reprit connaissance; mais la raison de l'infortunée avait succombé dans cette lutte terrible avec une atroce et froide cruauté. Elle vit encore, dans un état d'aliénation mentale qui ne laisse aucun espoir.

Je dois à la fille du général Estanislao Lopez, Dona Mercédès Lopez, de C..., quelques détails assez intéressants sur Manuelita, qui était une de ses amies d'enfance. Elles sortaient souvent à cheval ensemble, Manuelita habillée en *gaucho*, pour obéir aux bizarres caprices de son père. Ce serait peut-être ici le moment de dire ce qu'est le gaucho et ce qu'il était sous Rosas. Le gaucho représente dans la confédération Argentine l'élément rétrograde. Il est, en général, partisan déclaré des choses anciennes, et peu curieux des nouvelles; il est grave, digne, noble de figure, distingué

de maintien; il monte admirablement à cheval, et rivalise d'adresse avec les Indiens dans le maniement de la lance, des *colas*, du *laso*. Il dédaigne (ce dont nous sommes loin de le blâmer) le prosaïque habit de mode européenne, pour l'ampleur, la grâce et la richesse de son costume américain. Il ne se sépare jamais des compléments obligés de ce costume, le couteau passé à la ceinture, du côté gauche du dos, et le poignard caché dans la botte droite. Sa physionomie sauvage, mélancolique, est bronzée par le soleil et le vent des immenses Pampas où il dompte ses chevaux et se laisse emporter par eux rapide comme la foudre, volant sur la pointe des herbes, dévorant l'espace, ne faisant qu'un avec l'animal fougueux sur lequel il saute d'un bond, une vraie incarnation moderne du centaure de la fable grecque. Le gaucho est habituellement très grave, ne sourit que rarement, ne rit presque jamais. Son hospitalité rappelle celle des temps bibliques. Il est *caballero*, *hidalgo* de la vieille roche respectueux et galant avec les dames, courtois avec les hommes; mais immuable et entêté comme les Espagnols, dont il est fier de descendre. Sa mémoire est inouïe; il se rappelle après de longues années les paroles, les gestes, la figure d'une personne qu'il n'a vue qu'un instant. Il se rappellera de même, et sans y attacher moins d'intérêt, les marques et les allures d'un cheval qu'il a remarqué entre mille, et qu'il reconnaîtra entre mille aussi. A ses heures, et lorsque l'occasion s'en présente, il est passionnément épris du jeu, des jolies *ninas*, de la guitare, de la danse, des combats de coqs, des courses de chevaux, où il parie avec délire, avec fureur. Lorsqu'il a risqué sa dernière piastre, il joue sa bride, son licou, ses étriers, ses éperons d'argent massif, orgueil et luxe du gaucho bien équipé; mais qu'importe, *il faut* qu'il parie. Ceci absorbé, il jouera ses plus beaux chevaux, ses bœufs, ses charrettes, ses vaches, ses moutons, ses domestiques indiens (s'il en a), jusqu'à sa femme et ses enfants, qui iront servir son partner de jeu le temps voulu pour atteindre la somme de la gageure perdue.

Le gaucho ne se soucie nullement des industries européennes, des ponts, des routes, des bateaux à vapeur, des améliorations rurales. Il regarde avec dédain la peine que se donnent les étrangers pour cultiver avec soin, ordre ou symétrie. La charrue anglaise ou nord-américaine n'obtient pas son approbation. S'il lui arrive d'être *sembrador*, ce qui est fréquemment le cas, il se contente de labourer le sol avec l'engin du pays, lequel consiste en une branche d'arbre de bois dur formant un coude, et pourvue à l'un des bouts d'une pointe de fer. L'autre prolongement de la branche est attaché à des lanières que tirent six ou huit bœufs. Cette machine ainsi faite égratigne à peine la terre, ce qui n'empêche pas que, Dieu aidant, le gaucho n'ait souvent de magnifiques récoltes.

Il est bon catholique, néanmoins peu soucieux du pape qui, dit-il, demeure trop loin. Il porte fidèlement à son col un cordon terminé par une amulette et une petite croix. Mais dans sa vie dispersée, souvent nomade,

solitaire au milieu de ses pampas, il échappe à l'influence des prêtres, surtout de ceux du pays. Il aime le missionnaire franciscain, italien, nomade et fils du désert comme lui, et qu'il sait être toujours prêt à secourir, à voler à cheval là où le devoir l'appelle. Il sait fort bien que ce ne sera pas son curé créole riche et fort soucieux de ses aises, qui se dérangera pour venir lui donner l'extrême-onction, lorsque l'heure de la mort sera proche. Ce sera *Padre fulano* un tel, qu'un peon ira quérir à 15 ou 20 lieues de distance, en grande hâte, et qui arrivera au triple galop le poncho du pays sur son froc de moine, les calzoncillos flottant sur ses sandales, le chapeau de Panama posé sur la tonsure. Ce missionnaire, ainsi fait, arrive, saute à bas de son cheval, jette poncho et chapeau, déploie les plis flottants de sa robe grise, et le voilà redevenu *Padre*, prêt à consoler les dernières heures de celui qui l'a envoyé chercher. Le gaucho fait la guerre lorsqu'il le faut; mais il n'est pas volontiers le soldat d'un général instruit, ami de l'ordre, de la discipline, et des manœuvres qui demandent la science militaire. Il obéira plus volontiers aux *candillos* (chefs de partisans) qui savent rarement où ils vont et encore moins ce qu'ils feront. Aujourd'hui ici, demain à 40 lieues plus loin, pratiquant la petite guerre, les escarmouches, les embuscades, les surprises, les *razzias* de bétail et autre pillage; toujours à cheval, mauvais marcheur, tireur maladroit, mais, les armes des Indiens en main, d'une adresse incomparable. Il apporte à la guerre ses défauts et ses qualités, sauvage d'instinct, cruel parfois, sourd à la pitié, puis aussi magnanime, sobre, patient, résigné! Comme tout homme de sang espagnol, il n'oublie jamais ni le moindre bienfait ni la plus légère offense, sachant être à l'occasion vindicatif pour l'un, reconnaissant pour l'autre. Rosas avait cherché et trouvé tout l'appui de son règne dans le parti gaucho. Pendant sa longue dictature, il lui avait accordé les prérogatives les plus marquées, pour humilier par là autant que possible les hommes du progrès, représentés par les créoles intelligents, éclairés, instruits, apôtres, jusqu'à l'exil et à la mort, des grandes idées qui font la gloire et la force des nations.

Mais revenons à Manuelita, qui, sur l'ordre exprès de son père, sortait souvent habillée en gaucho. Elle était charmante ainsi, les *calzoncillos* blancs richement brodés, le *poncho* et la *chilipa* en belle étoffe de laine rouge, à dessins noir et blanc, un *tirador*, garni de boutons d'or et d'argent, serrant sa taille souple, et à ses pieds élégants les énormes éperons d'argent selon la mode du pays. Un petit chapeau de Panama rattaché par le *barbijo* ombrageait sa tête.

Dona Mercédès Lopez, que j'ai beaucoup connue, ressemblait extrêmement à Manuelita. A Buénos-Ayres, on les prit souvent l'une pour l'autre. Elles avaient toutes les deux la taille élevée et souple, les cheveux d'un noir de jais, les beaux yeux veloutés, le profil noble, les extrémités petites, et ce teint pâle, sans couleurs sur les joues, mais chaud de tons et à reflets dorés, qui caractérise les créoles espagnoles de race andalouse. Une grâce

charmante, une sérénité pensive, un peu triste parfois, donnait à la beauté de Manuelita un charme de plus. Douée d'une âme compatissante, d'un cœur sympathique à ceux qui souffrent, toujours prête à secourir, à demander grâce, à fléchir par une prière caressante les arrêts impitoyables d'un tyran altéré de supplices, Manuelita rappelle ces légendes terribles où l'ange est placé à côté du démon dans la personnification suprême de la lutte éternelle entre le bien et le mal.

Les personnes qui ont intimement vécu avec Manuelita, lui ont reconnu une force d'âme extraordinaire. Il ne lui échappa jamais un mot, une allusion, un soupir sur les souffrances morales que la dictature de son père devait lui faire subir. Elle honorait, vénérait son père, lui obéissait avec une grâce triste, une douleur réservée, contenue, toujours maîtresse d'elle-même. Passive pour toutes choses, obéissant aux bizarreries et aux caprices de son père, elle ne prenait l'initiative que lorsqu'il s'agissait de sauver quelques malheureux de l'exil, de la prison ou de la mort! Elle insistait alors, et s'enhardissait d'une façon singulière pour une enfant condamnée du reste au plus complet esclavage filial. Lorsqu'elle réussissait, une joie charmante se peignait dans son regard; un refus la plongeait dans un abattement qu'accroissait la consternation de ceux qui s'étaient adressés à elle, et qui l'avaient fait en vain!... Elle renfermait en elle-même les sentiments qui bouillonnaient dans son cœur; mais son regard, le son de sa voix trahissaient une extrême souffrance morale.

Un jour qu'elle n'avait fait que monter et descendre les escaliers des terrasses de Palermo pour porter à son père des demandes en grâce, les unes acceptées, les autres refusées, elle s'assit sur le bas des degrés qui touchent au péristyle, et resta là un moment, la tête ensevelie dans les plis de son voile, les mains retombant dans l'attitude du découragement. « Que je suis fatiguée, s'écria-t-elle enfin, et que je voudrais être une jeune fille pauvre (*una nina pobre*)! » Manuelita, qu'entouraient le respect, les hommages, la considération, d'immenses richesses, un luxe royal, des fêtes somptueuses dont elle était la reine; Manuelita, devant laquelle s'inclinaient les ambassadeurs des puissances européennes, Manuelita aurait voulu être... *una nina pobre!* Cet humble et touchant désir est le seul cri échappé à sa douleur pendant les longues années de la puissance de son père.

Dieu, cependant, réservait à Manuelita des compensations dignes d'elle dans les jouissances de cœur d'une affection profonde et dévouée, silencieuse pendant sa grandeur, et qui ne s'est manifestée à elle que dans les malheurs de l'exil. Aujourd'hui, heureuse épouse et mère, Manuelita, honorée de tous ceux qui la connaissent, a eu le rare bonheur de voir sa mémoire respectée et chérie dans le pays même que son père a décimé pendant vingt ans par la terreur et les supplices.

Madame Lina Beck-Bernard.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

—

Les Tristesses humaines, par l'auteur des *Horizons prochains*. Paris, Michel Lévy.

En prenant ce livre on s'attend à être ému. Il nous sera impossible de rester indifférents, nous en sommes certains, car l'écrivain est du petit nombre de ceux qui ont étudié les replis de l'âme et qui lui parlent son langage. Mais l'attente n'est pas sans mélange d'inquiétude. Des expériences répétées nous ont appris à nous défier de l'excès même des qualités de notre auteur. Nous l'abordons avec sympathie, mais non avec sécurité. Que va-t-il nous donner? Nous conduira-t-il le long de ces sentiers agrestes dont il connaît si bien toutes les beautés, jusqu'à la retraite de quelque âme souffrante? Soulèvera-t-il le voile des tristesses ignorées que personne ne songe à consoler? Nous montrera-t-il ces grandes douleurs qui portent au front le sceau de leur divine mission? Le champ est vaste, et si l'on s'étonne de quelque chose, c'est du courage qu'il faut pour l'aborder. Les tristesses humaines, qui pourra les compter et les sonder? Mais nous voulons bien qu'on nous montre la vie telle qu'elle est, sans illusions, sous son aspect sévère. A la voir triste nous la comprendrons mieux, et cette tristesse même nous en révélera la vraie beauté. Une vie incomplète et passagère, sans tristesses, voilà ce qui devrait faire peur. Ainsi, nous allons, guidés par une main sympathique, nous approcher tour à tour de toutes les douleurs, les unes grandes et imposantes, les autres mesquines et même futiles en apparence; nous les comprendrons toutes, pour toutes nous aurons des compassions, surtout pour celles qui ne sont autre chose que l'ombre du péché, cette tristesse suprême de la vie humaine. Ce livre sera douloureux, mais il aura la douceur austère des choses vraies, car cette voix qui va nous parler de tristesses peut aussi, nous le savons, parler de consolations et d'immortelles espérances. Le titre est bien choisi; il attire ceux qui ont été plus loin que la surface des choses.

Ouvrons et lisons. Les premières pages sont poétiques. Nous voyons passer deux processions, l'une déroulant ses orbes le long de la mer ra-

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le Bulletin se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis et C^e^, rue de Rivoli, 174.

dieuse sous l'éclat du jour: ce sont les heureux; l'autre, qui marche aux pâleurs du crépuscule dans les sentiers solitaires: ce sont les âmes tristes. C'est pour celles-ci que ce livre est écrit. Plus loin, Madame de Gasparin nous dit qu'il n'est pas vrai que le bonheur nous trompe comme on l'a tant de fois répété. Il n'a déçu personne, seulement personne n'a jamais pu le saisir. D'où viennent donc ces heureux qui forment la théorie antique que nous voyons passer sous un ciel bleu?

Au premier rang des tristesses humaines sont les oppressions. Cela me paraît vrai. Qui n'a pas senti cette oppression d'une nature hostile et dominatrice qui nous amoindrit, nous paralyse et nous ôte notre dernier refuge, la dignité morale, n'a connu du malheur que le côté fécond. L'oppression des circonstances nous touche moins; c'est à nous d'en triompher et de la transformer en liberté. Parmi toutes les tyrannies qu'une pauvre âme humaine peut subir, voici celle de l'atmosphère :

« Nous habitons la terre. Quand le sol se durcit et se fait glacé, notre être entier frissonne; quand l'aigre bise nous attaque, jusqu'à nos bons sentiments s'amoindrissent; que des pluies monotones détrempent les mottes des champs, qu'elles pénètrent l'air d'une humidité malsaine, nous sentons d'inexprimables langueurs. Lorsque se lève un jour terne, lorsqu'un matelas de brumes emplit l'espace, lorsque nous ne distinguons même plus, à travers ces obscurités atténuées ça et là d'une clarté blafarde, ni le squelette des arbres dépouillés par l'hiver, ni ce vieux mur où verdit un lierre; lorsqu'il n'y a plus ni montagnes pour nous relever l'âme, ni ciel pour nous parler d'éternité; oui, c'est vrai, il faut le confesser à notre honte, nous sommes oppressés. Les inimitiés de l'air nous contristent; l'incessant obstacle que nous opposent les rigueurs d'un climat revêche nous ôte le courage; ce combat pour exister, cette lutte dès le matin, au premier saut dans la vie, nous déconcertent; nous nous demandons s'il en vaut bien la peine. »

Dans cette jolie page, l'auteur a certainement dépeint un genre d'oppression qu'il connaît par une expérience personnelle. Il n'en est pas de même de la plupart des autres. Un peu d'exagération, de tension, trahit par moment l'effort pour se mettre à la place d'un autre, tout en conservant cette forme personnelle adoptée par l'écrivain, et qui, si elle donne plus de vie à sa pensée, a le désavantage d'une monotonie subjective assez fatigante. Dire qu'il n'a pas connu toutes les souffrances dont il nous parle, ce n'est point le critiquer. Pour avoir le droit de parler des tristesses humaines, il suffit d'avoir un cœur capable de les ressentir toutes. J'aime ce brusque retour de la dernière phrase qui nous jette en pleine figure un rayon de lumière inattendu :

« Nous, les opprimés, vous, moi, ne serions-nous point l'oppresseur de quelqu'un? »

Après les *Oppressions* viennent les *Méprises*. Nos propres méprises d'abord, les plus cruelles; puis celles du monde, celles de nos plus proches. J'ai peine à croire, il est vrai, que des yeux bleus ou des yeux noirs puissent déterminer une fois pour toutes l'opinion qu'on aura de nous pendant le cours de notre vie; mais il est vrai que rien n'est plus rare que de marcher dans sa voie, rien plus que d'être connu et apprécié avec justice. Les hommes nous surfont ou nous méconnaissent. Dieu seul ne se

méprend pas et nous connaît pour ce que nous sommes. Qui n'a éprouvé la salutaire sécurité de cette pensée qui humilie et qui relève à la fois?

Dans les *Destructions*, nous rencontrons une belle page sur la douleur. Le bonheur ne se laisse pas saisir; mais la douleur, elle, on la possède, et ses déceptions sont les pires de toutes.

« Nous avons rêvé de la douleur; elle avait la beauté des choses très grandes, elle avait les noblesses de l'infini; c'était un abîme, mais l'Océan a des abîmes aussi, qui répètent, en les atténuant, l'azur avec les sérénités du ciel. La douleur s'avançait comme une reine tragique; elle tenait un poignard; ses yeux étaient en pleurs; toute sa sombre figure parlait de désespoir; pourtant, quelle majesté dans son attitude! que ce visage, oublieux de plaire, avait d'austères attraits! Elle marchait d'un pas souverain; jusqu'aux plis de son péplum tombaient d'une grâce sévère; sa voix, même dans les sanglots, soulevait les belles émotions; et notre âme altérée de poésie et qui soupire après l'immensité, s'ouvrait toute frémissante pour recevoir l'hôte divin.

« Car il semble qu'on doive grandir dans la douleur; il semble que pour l'étreindre la poitrine s'élargisse. Plonger dans la douleur, mais il y a là cet âpre plaisir du nageur qui fend la vague à pleines brasses. Il disparaît sous les flots; il va toucher du pied les plages sous-marines; d'un élan il monte, respire, et de nouveau défie la houle, défie les profondeurs. »

A part ces mots de *reine tragique* et de *poignard* dont l'antiquité classique ne saurait être rajeunie, même par la plume toute moderne de Madame de Gasparin, ce morceau est beau et plein de poésie. Je voudrais pouvoir citer ce qui suit, l'envahissement du sanctuaire, les mesquineries de la vie succédant aux solennités de cette rencontre avec l'infini, quelquefois la douleur s'écroulant sous son propre poids, laissant le cœur qui n'a pas su la porter plus dévasté par cette désertion de l'hôte divin que par la souffrance elle-même. C'est bien là la plus morne des destructions.

Sous ce titre: *Les belles Tristesses*, l'auteur passe en revue les tristesses fécondes et généreuses. La pensée y est partout élevée, l'expression n'est pas toujours heureuse. Ce noble sentiment de la solidarité humaine, qui échappe à toutes les lois du temps et de l'espace et rassemble toutes les douleurs passées et présentes de notre race en un seul faisceau pour en transpercer notre cœur, je l'y retrouve, cette tristesse de toutes la plus belle et la plus sainte, puisqu'elle nous associe, par élans du moins, à la vie de l'homme de douleur. N'y a-t-il pas comme un chant de triomphe de l'amour qui veut souffrir parce qu'il veut sauver, dans ces dernières phrases:

« A quoi cela sert-il?

« A peu de chose; à prier et à travailler. Un cœur, ce n'est rien. Prenez garde, un battement de ce cœur va révolutionner le monde. Ces petits qui se mettent à genoux, sont les mêmes à qui Dieu dit: En avant! Et les lois barbares s'effondrent; la liberté de croyance, rien qu'en les touchant, brise la porte des cachots, rompt la chaîne des galériens; des peuples entiers se lèvent, émus d'une même pitié; on court sus aux vaisseaux de traite; on donne sa vie pour détruire l'esclavage, on donne son argent pour nourrir les affamés, on donne son temps pour instruire les masses. Le puissant mettait sa force à torturer le faible, il emploie son énergie à le défendre. Les animaux sont protégés. L'homme s'inquiète des égorgements; les latitudes n'y font rien. Une âme ne peut pas tomber sans que les autres âmes ne souffrent. Quand le pauvre a froid, le riche frissonne. Un souffle de charité a passé sur la terre. Le sang du même père recommence à courir dans nos veines. »

Le dernier chapitre : *Pourquoi?* est une réponse, une explication. Toutes ces tristesses nous ramènent à Dieu, nous jettent dans ses bras, ouverts par Jésus-Christ à ses chétives et coupables créatures. Et ce ne sont pas seulement les horizons célestes qui nous sont montrés; la terre aussi a ses consolations et ses joies, car elle est l'œuvre d'un Dieu d'amour qui veut qu'on vive et qu'on soit heureux et qui, pour emprunter encore les propres paroles de l'écrivain, « n'a pas besoin des dépouilles du temps pour enrichir l'éternité. »

Ce n'est pas une tâche facile que celle de rendre en quelques mots les impressions que fait naître cette lecture. Elles sont diverses et contradictoires. Après avoir lu, il y a quelques années, ce petit livre qui a consolé plus d'un cœur brisé, les *Horizons célestes*, on se demandait ce qui manquait à ces pages vivantes et vraies pour satisfaire pleinement. La réponse était simple : c'était le calme. Cette absence de calme qui se fait sentir d'une manière plus pénible peut-être quand il s'agit des choses éternelles, est encore le grand défaut de l'ouvrage dont nous parlons aujourd'hui. L'extrême fatigue qu'on éprouve à le lire empêche même d'en saisir au premier abord les réelles beautés. Le style heurté, plein d'effets cherchés et de teintes criardes, ranime sans cesse l'attention et la lasse en même temps. Les diverses parties ne se distinguent pas toujours bien nettement les unes des autres. On croit tenir une chaîne dont les anneaux, anneaux d'or souvent, se confondent, s'embrouillent. Le dirai-je? En lisant le chapitre sur l'accablement, où tant de choses sont vraies, où quelques-unes font sourire, je n'ai pu m'empêcher de penser que ce petit livre était un accablement de plus.

Peut-être est-il bien ce qu'il faut pour secouer les âmes paresseuses et engourdies et les jeter hors de leur torpeur, en leur montrant les choses humaines sous mille aspects qu'elles n'ont pas même entrevus. Mais il en est d'autres qui vivent, qui se travaillent, et qui par moments perdent courage (je ne parle pas des forts, des stoïques, pour qui l'auteur des *Tristesses* professe peu de sympathie, moins qu'ils n'en méritent, me semble-t-il), c'est bien à celles-là que ce livre s'adresse. Elles y trouveront des mots charmants, des mots profonds, des jets de la lumière d'en haut, mais non cette atmosphère sereine et fortifiante qu'elles ont besoin de respirer pour retourner au combat. Je n'aime pas les *templa serena* de l'indifférence, mais j'aime ceux de la pensée, nous ramenant sans cesse des diversités passagères qui nous troublent à cette unité supérieure et définitive dont l'espoir suffit à remplir notre âme de joie. Je l'avouerai même, ce retour presque périodique de l'image de Jésus se penchant sur l'âme souffrante pour compatir à ses peines dédaignées ou ignorées des hommes, ne me satisfait qu'à moitié. Serait-ce qu'il nous apparaît trop humain? Ah! pourrait-il jamais l'être trop, lui qui résume en lui notre humanité tout entière dans sa perfection? Non, mais le contact entre son âme divine et notre âme troublée est plus qu'une consolation, c'est un

apaisement, et je ne l'y trouve pas. J'essaye en finissant de résumer mon impression. Ce livre, qui se détache comme un joyau sur le fond de notre littérature contemporaine abaissée, ce livre d'une si haute portée morale, d'un souffle si élevé, plein de pensées, d'âme et de beautés saisissantes, n'est pourtant pas au sens absolu un beau livre. Si riche et si originale que soit cette œuvre, si puissante même pour agir sur les imaginations et les cœurs, il lui manque ce caractère supérieur de la vraie beauté, qui n'est autre chose que l'harmonie, c'est de porter en elle l'apaisement. E.

Cours d'études historiques au point de vue philosophique et chrétien, par *Charles Cuvier*, doyen honoraire de la faculté des lettres de Strasbourg. — T. I, *Esquisse d'une philosophie de l'histoire*. T. II, *Esquisses d'histoire générale; les Sémites et le monde mahométan*.

Si l'ouvrage de M. Cuvier ne nous semblait destiné à prendre rang d'une manière durable parmi nos meilleurs livres d'enseignement, nous aurions à nous excuser auprès des lecteurs de la *Revue* de leur annoncer aujourd'hui seulement le second volume de cette excellente publication. Mais pour une œuvre d'un si sérieux intérêt, quelque modestes qu'en soient les formes, nul ne nous blâmera d'avoir pris notre temps.

Après avoir posé, dans la première série de ses études, les principes d'une philosophie de l'histoire, l'auteur analyse les éléments de la chronologie, retrace rapidement les origines de l'univers, de l'humanité et des grandes races entre lesquelles elle se partage; puis, embrassant tout le développement de la race sémitique, et surtout du peuple hébreu et des peuples mahométans, il fait voir que cette partie de l'histoire universelle ne se comprend et ne s'explique dans aucun système aussi bien que par la tradition dont la *Genèse* fournit un tableau fidèle et vivant.

Nous espérons pouvoir prochainement étudier ici même avec quelque détail cet intéressant volume; mais nous n'attendrons pas davantage pour remercier le savant et pieux écrivain qui a si clairement démontré l'accord de nos vieilles croyances avec les résultats les plus récents et les mieux établis des sciences historiques. Ch. Waddington.

Le Protestantisme en Champagne, ou *Récits extraits d'un manuscrit de N. Pithou*, seigneur de Chamgobert, concernant l'histoire de la fondation et du développement de l'Eglise réformée de Troyes, de 1539 à 1595, par *C.-L.-B. Recordon*, pasteur. Un vol. in-8°. Paris, librairie française et étrangère.

Ce livre occupera une place honorable dans la liste des monographies protestantes. C'est avec joie que nous saluons l'apparition de chacun de ces travaux qui viennent nous raconter la naissance et les progrès de la Réformation dans les principaux centres de notre pays. Il se forme ainsi

toute une bibliothèque de mémoires qui rendront plus considérable et plus facile tout à la fois la tâche des futurs historiens de la Réforme française. Ces études écrites en général en vue des Eglises mêmes dont elles racontent la vie intérieure avec ses péripéties tragiques et émouvantes, avec ses luttes, avec ses progrès, avec ses défaites, ont une importance qui dépasse de beaucoup l'intérêt local. Elles nous font assister à des actes d'héroïsme chrétien qui ont une portée universelle et qui mériteront d'être connus et médités, aussi longtemps que la conscience humaine n'aura pas renié sa grandeur native et effacé les titres de noblesse qu'elle tient de Dieu. Elles servent en outre à prouver combien unanime fut dans notre pays le mouvement des esprits qui prépara la Réformation et qui l'accueillit lorsqu'elle vint de Meaux ou de Wittemberg; et elles font justice de cette idée que « les instincts de la France l'éloignent du protestantisme, » idée que nous avons trouvée ces derniers jours sous une plume ordinairement mieux inspirée, et qui devait bien amener comme corollaire naturel cette autre idée « qu'il y a des tempéraments de peuple et des vocations de race. » La France, au seizième siècle, dans tout ce qu'elle avait d'esprits élevés et d'âmes honnêtes, a voulu être chrétienne et s'est adressée au protestantisme pour le devenir; il a fallu trois siècles d'horribles persécutions pour la ramener au catholicisme, et Dieu sait à quel catholicisme !

Le livre de M. le pasteur Recordon vient remplir une lacune, en nous faisant connaître en détail les premiers jours du protestantisme à Troyes. C'est un résumé bien fait d'un manuscrit de 1,100 pages in-folio que l'auteur a trouvé à la Bibliothèque impériale. Il serait à désirer que les études historiques fussent assez goûtées au sein de notre public pour que l'impression d'un manuscrit aussi volumineux ne fût pas reléguée au nombre des choses impossibles. En attendant le jour où M. Recordon pourra compléter son œuvre en publiant *in extenso* la chronique de Pithou, remercions-le pour les récits intéressants et bien choisis qu'il en a extraits ; son livre sera lu avec plaisir en dehors de la province à laquelle il semble plus particulièrent destiné. MATTH. LELIÈVRE.

TROIS SERMONS DE NOEL, par *A. Monod*. 1 vol. in-8°.
MÉDITATIONS SUR DES TEXTES TIRÉS DE L'ÉPITRE AUX EPHÉSIENS, par *E. Diodati*, pasteur et professeur. 1 vol. in-8°.
SCÈNES ET TABLEAUX, par *Hippolyte Mouchon*. 1 vol. in-12.
LA VÉRITÉ DE L'EVANGILE, par *Nettement*. 1 vol. in-8°.

I.

Les trois sermons de A. Monod ont été prononcés, le premier à Montauban en 1843, et les deux autres à Paris, quelques années plus tard; quoiqu'ils n'aient pas été revus par l'auteur, et qu'ils ne soient pas aussi parfaits que ses autres discours, nous pensons néanmoins que les éditeurs

ont rendu un vrai service à l'Eglise en les publiant. On y remarque cette ampleur dans les idées, cette fidélité dans l'exposition des vérités bibliques et cette noble simplicité qui caractérisent les sermons du grand orateur. Garder ces trois discours en portefeuille, c'eût été priver plus d'un chrétien d'une lecture instructive et édifiante.

II.

M. Diodati, en professeur qui comprend ses devoirs et sa responsabilité, réunissait chaque semaine chez lui les étudiants en théologie, pour leur donner une connaissance plus précise et plus détaillée des Ecritures. Leur ayant expliqué l'épître aux Ephésiens, il convertit les notes dont il s'était servi en une série de méditations, dont M. le pasteur Viguet vient d'enrichir notre littérature religieuse. On ne rencontrera dans cette étude ni une critique scientifique de l'épître ni une exégèse profonde du texte. L'auteur s'attache à saisir et à développer la pensée de l'écrivain sacré, et à en extraire toutes les leçons dogmatiques et morales qu'elle renferme. Si la forme n'est pas parfaite, si le style pourrait être plus animé et plus concis, le fond par contre ne laisse rien à désirer. On y découvre une connaissance fort étendue des saintes Ecritures, et une juste appréciation des phénomènes moraux dont notre cœur est le théâtre.

III.

Les discours de M. Mouchon, auxquels il a donné le titre de *Scènes et tableaux*, sont remarquables sous tous les rapports, bien qu'une orthodoxie un peu exigeante pût y trouver des lacunes. Nous les avons lus avec infiniment de plaisir. Ils respirent quelque chose de neuf et de frais. Le style en est correct et limpide, le langage excellent. Nous avons la conviction que ces discours feront du bien. L'auteur nous dit que c'est ce qu'il désire. Il sera donc satisfait.

IV.

M. Nettement déclare dans l'avant-propos de son livre « qu'il ne s'en est tenu qu'à la surface de l'Evangile et aux abords de la vérité. » Ces paroles sont parfaitement exactes. Elles expliquent le peu de profondeur de cette étude, l'absence d'idées neuves, le silence qu'il garde sur les attaques que la critique a dirigées contre le christianisme, et qui ont fait subir aux bases de l'apologétique de si grands changements. Nous pensons que M. Nettement eût été capable de soulever et d'examiner ces questions, mais comme il s'adresse plus particulièrement à la jeunesse catholique, il aura craint qu'un tel travail ne nuisît au but qu'il se propose d'atteindre. Nous lui souhaitons bon succès, bien que nous doutions que sa méthode soit de nature à gagner beaucoup d'adhérents à l'Evangile.

C. Cailliatte.

Du Prosélytisme évangélique, par *Rœhrich*, pasteur. 1 vol. in-12. — 2e édition.

La Société pastorale suisse, dans son assemblée annuelle de 1855, avait proposé, selon sa coutume, deux questions pour être traitées dans un rapport écrit. L'une de ces questions était formulée de la manière suivante :

« Quels sont, en présence du catholicisme romain, les moyens de prosélytisme, soit directs, soit indirects, les plus conformes à l'esprit de l'Evangile et aux besoins de notre époque? »

M. Rœhrich nous dit qu'il fut appelé par la confiance de ses collègues à traiter cette question, à laquelle la position religieuse de Genève donnait un caractère d'actualité. Cette confiance a été pleinement justifiée. L'ouvrage que nous annonçons n'a pas les défauts de ces écrits de circonstance, qu'un concours fait naître, et que l'on compose sous la dictée d'un programme. Le sujet y est traité avec toute l'ampleur qu'il comporte. L'auteur justifie le prosélytisme au double point de vue de la conscience et de l'Evangile, en montre l'absolue nécessité et en trace clairement les limites. Il fait ensuite l'énumération des moyens directs et indirects auxquels le chrétien peut et doit avoir recours pour triompher des résistances et gagner des âmes à la vérité. Cet ouvrage, parvenu à sa seconde édition, a été reçu avec faveur et a fait beaucoup de bien. Nous le recommandons aux lecteurs de la *Revue*.

Sermons de Horace Monod. 1 vol. in-8o. Prix : 3 fr. 50 c.

Ces sermons forment la sixième série de ceux que le pasteur de Marseille a composés et que la Société des livres religieux de Toulouse s'est chargée de livrer à la circulation.

Cette Société a fait une œuvre excellente. Cherchant avant tout l'édification des âmes, elle ne pouvait pas mieux atteindre son but qu'en publiant ces discours où les doctrines vitales de l'Evangile sont fidèlement et clairement exposées. On n'y remarque aucun compromis avec les idées mises à l'ordre du jour par la science moderne, aucune concession faite aux exigences méticuleuses de l'époque. L'auteur ne cherche nullement à adoucir les aspérités de l'Evangile. Ces ménagements, auxquels plus d'un orateur de notre époque a recours pour faire accepter quelques-unes des vérités du christianisme, ne sont pas à son service. Il prêche ouvertement, carrément, sans ambage d'aucune sorte la foi au Christ, Fils de Dieu, base de notre salut et fondement de toutes nos espérances.

Le Pasteur chrétien. *Lampe ardente et brillante*. Discours par *Hocard*, pasteur. Prix : 40 centimes.

Le but de ce discours, que l'auteur a prononcé à l'ouverture de la

conférence des pasteurs méthodistes, est de combattre la tendance des chrétiens de notre époque à demeurer dans un juste milieu religieux, et à se complaire dans une prudente médiocrité. Il voudrait qu'ils cherchassent à atteindre les sublimes hauteurs de la foi et de l'amour divin. C'est dans ce but qu'il stimule le zèle de ses collègues dans le ministère. Ce n'est qu'en devenant « des lampes brillantes et ardentes » qu'ils pourront triompher des dispositions qu'il leur signale et exercer un ministère béni dans le sein de l'Eglise.

Escapades d'un homme sérieux, par *Armengaud*.
1 vol. in-12. Prix : 3 francs.

Un homme sérieux fait-il des escapades? M. Armengaud le pense. Nous ne sommes pas de son avis, et les pages que nous venons de lire viennent à l'appui de notre opinion. Son livre est un voyage en Suisse, dans les Alpes, en Auvergne et aux Pyrénées. Il renferme de nombreux incidents et des détails parfois pleins d'intérêt. L'escapade est donc plus dans la forme que dans le fond. Cette gaieté continue, incessante et un peu grosse avec laquelle l'auteur raconte ses excursions, fatigue. L'on se prend à désirer quelque intermittence qui repose. L'on voudrait rencontrer, comme chez Topfer, quelques réflexions par lesquelles le caractère de l'écrivain reprît son allure naturelle. L'on regrette aussi les nombreuses libertés qu'il prend avec notre langue. Les escapades d'un auteur ne doivent pas aller jusqu'à sauter par-dessus les règles de la grammaire et du goût. De tous les idiomes modernes, celui que nous parlons permet le moins de semblables procédés. Nous engageons donc M. Armengaud, puisqu'il est sérieux, à suivre dans ses travaux littéraires la pente naturelle de son esprit; il sera plus heureux que dans les escapades qu'il vient de faire.

Glanures évangéliques. Courtes méditations pour chaque jour de l'année.
1 vol. in-12.

Cet ouvrage diffère des recueils du même genre que nous possédons, en ce qu'il n'est composé que de morceaux extraits d'auteurs contemporains. Il sera donc fort utile aux personnes pieuses qui n'ont pas le temps de lire les livres d'édification dont la presse enrichit presque chaque jour le public religieux. Elles pourront faire connaissance avec les écrivains de notre époque qui cherchent à nourrir la piété et à entretenir le zèle dans les âmes. Nous ne doutons pas qu'elles ne retirent beaucoup de bien de la lecture quotidienne de ces pages.

C. Cailliatte.

Du Matérialisme au point de vue des sciences naturelles et des progrès de l'esprit humain, par *A.-Math. Bœhner*, traduit de l'allemand, par *O. Bourrit*.

Siméon Stylite ne se lassait pas de faire du haut de sa colonne des génuflexions, tandis que les spectateurs se lassaient de le regarder. M. Bœhner ne se lasse pas de prendre à partie tous les systèmes dont la littérature allemande est si riche, de les dénuder, d'en faire l'anatomie avec une minutieuse attention, un inexorable scrupule. Il ne se lasse pas, dis-je, mais son lecteur se lasse, et par moments demande grâce. Son livre, plein de science, monument élevé à la défense de l'idée spiritualiste chrétienne, n'est certes pas une œuvre méprisable; mais était-il bien nécessaire d'accorder autant de place et de soins à des élucubrations dont il dit quelque part lui-même que ce sont : « disputes de mots, vaines joûtes qui ont mis la philosophie au pilori, et l'ont jetée dans un tel discrédit que c'est à peine si aujourd'hui on trouve quelqu'un qui se donne la peine de lire seulement leurs systèmes.» — Alors à quoi bon 536 pages de réfutation à outrance, et surtout à quoi bon les traduire en français? En Allemagne, il est possible que le livre de M. Bœhner soit utile, imbu qu'on peut y être de la fureur de raisonner, de matérialiser, d'idéaliser, de transcendance et d'immanence. Mais en France, nous tombons des nues quand on vient nous dire qu'en terre voisine il y a toute une phalange d'écrivains qui s'évertuent à nier Dieu, à faire naître le monde du hasard de l'accrochement des atomes, à soutenir que la pensée n'est que du phosphate graisseux, et que les glandes la sécrètent comme une humeur. Bon Dieu! quel rire homérique accueillerait de pareilles inanités, et en ferait prompte justice! Nous n'avons nullement besoin, nous Français, d'être prémunis contre de tels enseignements, notre bon sens nous protége suffisamment. C'est autre part qu'est le danger pour nous. La traduction très bien faite de M. Bourrit a dû lui coûter beaucoup de temps et de peine, mais aura-t-elle beaucoup de lecteurs? Pourquoi ne pas avoir mis tant de courage habile et tant d'efforts au service d'un sujet plus vraiment dans le courant des nécessités françaises? Je pense qu'on en eût été mieux récompensé. Tel qu'il est, le livre est d'une difficile digestion; à mon sens, il eût fallu considérablement émonder et simplifier. Je l'ai lu pourtant, mais pas tout entier, je dois le confesser; je me suis arrêté à la 438e page. Malgré une bonne volonté héroïque, moi qui me fais ordinairement un devoir d'achever toute lecture commencée, je n'ai pu aller plus loin, tant je me suis senti accablé sous le poids d'expositions, déductions, réfutations, répétitions, critiques analytiques et synthétiques sans fin. Je me croyais toujours au bout du volume; mais jamais ce n'était fini. On y revenait sur ses pas, on y reprenait à nouveau des matières déjà examinées, et dans ce tourbillonnement de philosophie, de systèmes

où se croisent sans cesse « le devenir, » « le potentiel, » « l'être et le non-être, » « l'indifférent du différent, » le vertige m'a saisi, j'ai rendu les armes. Toutefois, j'en ai lu assez pour pouvoir parler du livre pertinemment. Je rends hommage à la bonne volonté, à la science, à l'exemplaire patience de M. Bœhner, au but excellent qu'il se propose; néanmoins, malgré de si nombreuses et de si estimables qualités, je ne puis retenir un gros soupir en pensant à la lecture que je viens de faire de son ouvrage.

ALFRED VINCENT, pasteur.

REVUE DU MOIS.

Paris, 14 novembre.

La discussion sur la Vie de Jésus. — *Jugement de la critique allemande sur le livre de M. Renan. — Un article du docteur Ewald. — Une brochure de M. Havet. — De la franchise en matière religieuse. — Luttes intérieures du protestantisme français; question du synode des Eglises réformées. — Mort de M. Jung de Strasbourg. — Jugements de M. Merle d'Aubigné et de M. le professeur Chapuis de Lausanne sur la crise actuelle. — Le discours de l'empereur. — La situation des Etats-Unis. — Le dernier volume de M. Michelet sur* la Régence. — *Un livre nouveau sur l'Italie contemporaine.*

Voici cinq mois environ que la *Vie de Jésus* a paru, et il est impossible de n'être pas frappé du changement qui s'est opéré dans l'opinion des libres penseurs au sujet de cet ouvrage. Où est l'enthousiasme ardent des premiers jours? Qui oserait encore parler d'un « livre né classique, » d'un « Jésus rendu pour la première fois vraisemblable, » du problème du christianisme expliqué et de la cause du surnaturel irrémédiablement perdue? Qui voudrait répéter ces flatteuses hyperboles? J'ose dire que pas un homme au courant des questions ne voudrait, à l'heure qu'il est, s'en faire l'éditeur responsable. La cause a été si rapidement instruite, les côtés défectueux de cette œuvre fameuse ont été tellement mis au jour que chacun se hâte d'en répudier la solidarité. Certes, il suffit de connaître quelque peu notre histoire littéraire pour savoir que de tout temps il y a eu en France des engouements extraordinaires suivis de défections subites; on n'a, par exemple, qu'à se reporter à cent ans en arrière pour voir le succès inouï de livres tels que l'*Esprit*, d'Helvétius, ou le *Contrat social*, de Rousseau, que nul n'aurait le courage d'admirer aujourd'hui; ces ivresses sont en France de vieux péchés d'habitude; mais celles que nous venons de rappeler ont duré vingt ou trente années; aujourd'hui le bon sens public n'a eu besoin que de quelques mois pour se réveiller. On a beaucoup parlé de publier la *Vie de Jésus* en une édition populaire; ce sera le seul moyen de lui trouver encore des lecteurs enthousiastes; l'ignorance complète des questions traitées sera bientôt la seule excuse que l'on pourra invoquer en faveur de ceux qui appelleront cet ouvrage un chef-d'œuvre.

Et veuillez remarquer que cette chute rapide n'est point avant tout le résultat des attaques des chrétiens. Si cet édifice s'effondre, ce n'est pas tant parce qu'on lui a donné l'assaut que parce qu'il manquait de base, et que ses matériaux de mauvaise qualité cèdent sous leur propre poids. Il est certain que si quelque chose a pu servir la cause de M. Renan, ce sont les attaques de la plupart de ses adversaires ; le mauvais goût s'est trop souvent allié chez eux au mauvais langage, et l'on aurait pu croire que Dieu leur avait ouvert, pour défendre son Fils, un concours de basses railleries et d'insultes grossières. On sait avec quel malin plaisir la presse antichrétienne a donné des échantillons de cette polémique ; elle a affecté de ne voir que cela dans la cause adverse ; elle n'a pas même mentionné les réponses loyales, élevées, vigoureuses que la *Vie de Jésus* a provoquées ; elle les a couvertes de ce dédain transcendant dont M. Renan a fait une vertu à la mode depuis qu'il en a gratifié son héros.

Ce ne sont donc pas ses adversaires qui ont fait le plus de mal à M. Renan. C'est la critique négative elle-même qui est en train de démolir son œuvre et qui n'en laisse pas un fragment debout ; elle a signalé d'emblée l'usage arbitraire qu'il fait de ses sources, la légèreté avec laquelle il les cite, les contradictions dont son livre est plein, l'invraisemblance de la personne de Jésus telle qu'il l'a conçue, l'absence enfin du sentiment de la sainteté qu'il remplace par le culte du beau et surtout du joli. L'Allemagne savante, dont M. Renan passait pour être l'interprète, s'est montrée impitoyable envers lui ; il faut lire en particulier un article de M. Ewald, de Gœttingen [1], qui donne une idée du jugement que l'on porte au delà du Rhin sur ce livre dont on a voulu faire parmi nous un chef-d'œuvre classique. M. Ewald, on le sait du reste, est fort peu orthodoxe. Il aurait pu se sentir très favorablement disposé envers M. Renan, qui l'a introduit autrefois auprès du public français dans la *Revue des Deux-Mondes*, et qui lui a emprunté ce qu'il a mis de plus original dans ses études sur l'histoire juive et sur certains livres de l'Ancien Testament. Mais l'instinct scientifique l'a emporté chez M. Ewald sur toute autre considération ; il s'est indigné de tant de superficialité dans un sujet si grave : « Renan pouvait-il, se demande M. Ewald, montrer ce qu'a été Jésus-Christ, dans la vérité et la grandeur de son histoire? Non, Jésus devait rester pour lui à l'état d'énigme impénétrable..... L'auteur français n'a point saisi la corrélation des diverses parties de la vie de Jésus : son enchaînement et son unité lui ont totalement échappé..... Les choses étant telles, l'importance du livre de Renan se réduit tellement, que je ne trouve pas d'intérêt à en signaler les erreurs particulières. » — « L'auteur, dit-il plus loin, n'apporte aucune lumière sur les côtés obscurs du siècle de Jésus-Christ, » et encore : « Renan ignore l'histoire vraie du peuple

[1] Cet article, qui a paru dans le *Gottingische gelehrte Anzeigen*, a été analysé d'une manière fort intéressante par l'abbé Meignan, dans le *Correspondant* du 25 octobre.

d'Israël pendant les deux mille ans qui ont précédé la venue de Jésus-Christ; et, bien que toutes les facilités lui aient été données d'apprécier cette histoire dans toutes ses parties, il n'a pas pris la peine d'en acquérir une connaissance suffisante, partielle ou totale. » Ces dernières paroles, dans la bouche du premier hébraïsant de l'Allemagne, de celui que M. Renan lui-même considère comme l'historien classique du peuple juif, ont une portée qui n'échappe à personne.

M. Ewald conclut ainsi : « Ce que le livre de Renan renferme de bon est emprunté à l'Allemagne; nous n'en dirions rien, tant l'ivraie l'emporte ici sur le froment, si l'écrivain n'avait pris à tâche de le dissimuler. N'est-il pas étrange que, dans tout son livre, il ne signale jamais les sources allemandes où il a puisé? Il parle dans l'introduction de l'école franco-allemande de Strasbourg et de Paris, laquelle n'a ni indépendance ni originalité et qui jusqu'ici n'a rien produit, je ne dis pas de remarquable, mais de bon. » Si nous citons ces dernières paroles de M. Ewald, ce n'est certes pas pour rabaisser les études théologiques dont Strasbourg est le centre; il est certain que des savants sérieux de la valeur de M. Reuss échappent complétement à de tels reproches. Mais nous croyons par contre que ces reproches retombent pleinement sur cette école de la gauche, que l'on nous donne aujourd'hui comme entendant seule la théologie en France. Certes, M. Nicolas est un véritable érudit et M. Réville un écrivain de beaucoup d'esprit, et le *Lien* peut appeler s'il lui plaît M. Pécaut un athlète, mais on nous concédera que, jusqu'à présent, pas un seul travail original n'est sorti de leur plume et qu'ils ont été simplement des publicistes qui ont exposé à l'usage des Français quelques-uns des résultats de la critique germanique. Le jugement de M. Ewald est sévère, nous en convenons, mais il servira peut-être à rappeler à la modestie un parti qui ne craint pas de déclarer à la face du public que dans le domaine de la science comme dans la chaire évangélique il occupe le premier rang[1].

Nous croyons que l'article de M. Ewald, auquel nous pourrions joindre quelques autres récensions allemandes de l'ouvrage de M. Renan, donnera beaucoup à penser à ceux qui, en France, admiraient sur parole la solidité de sa science. On ne peut déjà rencontrer un homme de quelque valeur qui ne concède qu'au point de vue scientifique l'ouvrage est nul; mais le parti antichrétien, s'il est forcé d'avouer cette disconvenue, ne se tient pas pour battu. On a imaginé une échappatoire fort commode. « La *Vie de Jésus*, nous dit-on avec aplomb, est faible et même nulle comme livre critique, mais comme l'idée qui l'inspire est juste et bonne, elle n'en reste pas moins une œuvre capitale qu'il faut défendre à tout prix. » Nous retrouvons ici une agréable variante de la fameuse devise : « La fin justifie les moyens. » Le moyen est faible et de nulle valeur, mais la fin

[1] Voir le *Lien* du 3 octobre, p. 319.

est bonne. Qu'on se rappelle avec quelle ardeur indignée on s'élevait autrefois contre l'orthodoxie quand elle employait à défendre la Bible des considérants puisés dans les intérêts de la piété! Comme on la ramenait avec énergie à la science pure! Avec quel air de triomphe on lui disait que rien n'est brutal comme un fait! Aujourd'hui, pour défendre tout ce qu'il y a de faible et de superficiel dans l'œuvre de M. Renan, on invoque l'esprit de son livre et la vérité générale de sa tendance! Singulier retour des choses humaines qui devrait, semble-t-il, servir à tous d'avertissement.

Mais ce n'est pas la première fois que nous apprenons que l'école critique a deux poids et deux mesures. Supposons qu'un des adversaires de M. Renan eût insinué dans une de ses pages le quart de sa fameuse théorie sur le mensonge utile, nécessaire et justifié, avec quelles clameurs étourdissantes n'eût-on pas relevé une semblable morale! Comme on eût protesté au nom de la conscience! Comme on eût prouvé que la sincérité est inconciliable avec toute notion d'autorité religieuse! Mais puisque c'est M. Renan qui dit que le mensonge est utile et justifiable, on se garde bien de s'irriter et l'on va jusqu'à traiter de tartuferie l'indignation des chrétiens. C'est là ce qui s'appelle l'impartialité de la haute science.

Ces réflexions nous sont venues à l'esprit en lisant la brochure dans laquelle M. Ernest Havet, professeur au collége de France, a reproduit son fameux article de la *Revue des Deux-Mondes* sur la *Vie de Jésus*. On sait que M. Havet est un de ceux qui reprochent à M. Renan de n'être pas allé assez loin. C'est lui aussi qui nous déclare que la mort de Jésus n'a rien eu d'extraordinaire, que le plus petit des hommes, le plus misérable peut mourir ainsi, que toutes les paroles qu'il a prononcées en Gethsémané ou sur la croix auraient pu être prononcées par tout autre que lui. Il est vrai que M. Havet nous donne sa parole d'honneur que Jésus n'a point répondu à Caïphe : « Je suis le Christ! » comme il nous avait donné plus haut sa parole d'honneur que le Christ n'a jamais dit à la Samaritaine : « Dieu est esprit! » Il est probable que M. Havet refuse aussi au Christ crucifié cette sublime prière : « Père, pardonne-leur, » car il ne pense pas, je suppose, que le premier venu eût été capable de la prononcer; nous présumons aussi qu'il rejette l'entretien de Jésus avec le brigand, et la parole souveraine par laquelle il l'absout; car ce ne sont point là de ces mots que le plus misérable des hommes eût su trouver. Quoi qu'il en soit, cette déclaration de M. Havet peut donner une idée de la manière dont il use de ses sources, et de la profondeur de son sentiment religieux. Nous nous étonnons qu'il ait eu le triste courage de rééditer son article, et nous-mêmes nous ne relèverions pas sa brochure s'il n'y avait dans la préface une ou deux pages qui nous semblent bonnes à méditer. M. Havet, dans ces pages, déclare qu'il ne veut pas discuter avec les croyants; puis il ajoute ceci :

« Mais, parmi les mécontents, ces croyants et ces pieux ne sont pas,

à beaucoup près, le grand nombre. Dans ce monde qui se scandalise, il y a des hommes qui ne croient eux-mêmes absolument rien, et n'en sont que plus exigeants sur la foi des autres, et je ne veux pas parler de ceux-là; il y en a beaucoup qui ne savent pas précisément ce qu'ils croient, et ne se soucient pas de le savoir. Ils sont d'avis qu'il n'est pas bon d'agiter ces questions, car elles troublent d'abord l'âme même qui les remue, et l'empêchent de dormir paisiblement sur le mol chevet de l'ignorance et de l'incuriosité, comme dit Montaigne..... Ceux qui pensent ainsi doivent commencer à s'apercevoir qu'il leur sera bien difficile de s'en tenir toujours à ce silence et à ce vide..... Penser, c'est prendre les choses dans leur ensemble, et rattacher tout à des principes. Or, cela est impossible absolument pour qui voudrait s'abstenir sur les grandes questions philosophiques et religieuses : là est la source de toute science et le nœud où se rejoignent toutes les vérités. Qui n'est pas fixé là-dessus ne peut se fixer sur rien. Aucune doctrine, dans l'ordre moral, ne saurait avoir de consistance et être assurée de ses conclusions, si elle n'a pour fondement une croyance. La première chose donc que les hommes ont le droit de demander à ceux qui prétendent les conduire, c'est : Que pensez-vous en religion, et que prétendez-vous que nous pensions? Plus nous irons, plus il leur faudra là-dessus une réponse nette et arrêtée; ils ne pourront plus se payer de compromis et de faux-fuyants. »

On ne peut mieux dire, et toute cette page semble extraite de l'ouvrage de Vinet sur la *Manifestation des convictions religieuses*. Ce n'est certes pas nous qui contredirons sur ce point M. Havet. Il y a longtemps que nous appelons de tous nos vœux la franchise en matière religieuse; quand nous parlons de la séparation de l'Eglise et de l'Etat; quand nous saluons le temps où l'Eglise n'aura pas d'autre appui que la foi de ses enfants, qu'est-ce qui nous anime avant tout, si ce n'est le ferme espoir qu'un pareil événement serait pour la conscience religieuse dans notre pays une occasion de réveil et de vigoureux développement? Le véritable christianisme n'a rien à craindre des situations franches et des libres discussions. Nous en avons en ce moment même la preuve la plus éclatante. Le *Correspondant*, revue catholique, constate que les pays où la *Vie de Jésus* a trouvé l'accueil le plus enthousiaste sont la France, l'Italie, la Belgique, l'Autriche et l'Espagne, c'est-à-dire des nations entièrement catholiques; dans le nord de l'Europe et en Angleterre, cet ouvrage a été en général fort sévèrement apprécié. Vantez-nous après cela les bienfaits du régime d'autorité!

Dans l'intérêt donc du christianisme, et parce que nous avons foi en son avenir, nous réclamerons plus énergiquement encore que M. Havet la franchise des convictions, et, partant de cette pensée, nous nous permettrons de dire à M. Havet et à son école : « Parler de franchise, c'est bien; mais il y a mieux à faire encore, c'est de la pratiquer sans ambages. Eh bien! quand, comme M. Renan, on ne croit à l'action d'au-

cun Etre supérieur dans le monde ; quand, comme lui, on nie la vie éternelle, il faut laisser là toute équivoque, il faut laisser les invocations au Père éternel, les allusions à l'immortalité des âmes, toute cette rhétorique religieuse qui n'est bonne que pour les chrétiens. Quand on croit que la masse de l'humanité veut être trompée et doit l'être, et que pour la gouverner le mensonge est permis, il ne faut plus parler de la grandeur et de la sainteté du devoir ; il faut faire, de la morale, comme de la croyance en Dieu, une question de climat et de races : alors seulement votre position sera nette, et nous saurons sur quel terrain la lutte doit être portée. Jusque-là, nous vous dirons : « Votre philosophie est l'équivoque même, et vous n'avez pas le droit de parler de sincérité. »

Si de la situation religieuse générale, nous en venons à celle du protestantisme français, nous constatons avec joie que l'Eglise réformée de notre pays tend de plus en plus à affirmer son autonomie, en réclamant les synodes généraux, qui sont l'achèvement normal de sa constitution. Les consistoires se prononcent presque tous en ce sens. Il s'agit ici, pour l'Eglise réformée, d'être ou de n'être pas, comme le remarque très bien M. le pasteur Rognon dans un énergique article (*Espérance* du 6 novembre). Ce qu'il y a d'extraordinaire dans la situation actuelle, c'est de voir le parti de la gauche, qui s'appelle le parti libéral, après avoir longtemps demandé les synodes, y renoncer tout à coup et leur préférer le *statu quo*. Le parti *libéral* redoute avant tout de voir l'Eglise réformée de France se gouverner elle-même, parce qu'il a découvert qu'il y perdrait quelque chose de sa sécurité. Lorsqu'il y a deux ans l'empereur rendit au corps législatif de notre pays quelques-uns des priviléges inhérents à toute libre assemblée, on vit aussi alors des journaux s'alarmer de ces concessions et craindre les troubles qu'elles allaient faire naître, mais personne n'a eu la naïveté d'appeler ces journaux *libéraux*. L'histoire dira aussi que lorsqu'il s'agissait de rendre aux Eglises réformées de France quelque chose de leur ancienne autonomie, ce furent les libres penseurs qui refusèrent ce progrès au nom de leur sécurité. Nous n'avons pas besoin de cette leçon nouvelle pour savoir ce que vaut le libéralisme qui s'appuie sur l'indifférence doctrinale, mais n'est-il pas temps que tous les protestants le comprennent ? Une pareille attitude n'est-elle pas significative ? Ces fougueux amis du progrès devenus tout à coup des partisans non moins ardents du *statu quo*, ces enthousiastes de la libre parole qui veulent que la voix de l'Eglise entière reste longtemps encore muette, ces amateurs passionnés de la libre discussion qui redoutent la discussion publique, ces descendants de huguenots, enfin, qui préfèrent à une assemblée librement élue par les Eglises la tutelle d'une commission gouvernementale, n'est-ce pas là un spectacle assez frappant pour dessiller tous les yeux ? Certes, quand nous disons qu'en présence d'un tel fait, nous souffrons pour l'honneur du protestantisme français, on peut nous croire ; hors des cadres officiels, nous ne combattons point ici pour des intérêts

de parti : nous jugeons *du dehors*, comme on a bien voulu nous le rappeler; mais, en nous le reprochant, ne s'est-on pas aperçu qu'on rappelait précisément la circonstance qui peut donner le plus de valeur à notre jugement?

La mort de M. le professeur Jung, à Strasbourg, en privant la faculté de théologie de l'enseignement d'un homme excellent, d'une science aussi vaste que solide, va porter tout naturellement l'attention publique sur le choix de son successeur. Ce n'est point là, à l'heure qu'il est, une question de médiocre importance. Plus que jamais il importe que l'enseignement théologique supérieur présente aux Eglises des garanties que nécessite la gravité de la situation. Pour rappeler les paroles de M. Havet, que nous citions il y a un instant, la première chose que l'Eglise a le droit de demander à ceux qui formeront ses futurs ministres, c'est : « Que pensez-vous en religion, et que prétendez-vous que nous pensions? » Espérons que l'Eglise de la confession d'Augsbourg saura poser fermement cette question, et qu'elle cherchera à concilier dans ce choix difficile l'intelligence des problèmes que le temps actuel nous impose, avec les intérêts de la foi qui sont si sérieusement en jeu.

Cette question de l'enseignement théologique nous ramène à la séance d'ouverture d'une école modeste encore, mais que nous croyons appelée à de belles destinées. Nous voulons parler de la faculté de l'Eglise libre du canton de Vaud. On sait que cette Eglise a pris dans la patrie de Vinet un développement important; on peut dire d'elle qu'elle a justifié son principe de la manière la plus éloquente, car *elle a vécu;* elle a vécu sans ressources étrangères, par les dons volontaires de ses membres, elle possède aujourd'hui un corps pastoral nombreux et fort considéré et déploie déjà une activité qui s'étend au delà des limites du canton de Vaud. Dans le canton voisin, à Genève, une autre Eglise libre, dont l'origine est due à des questions toutes dogmatiques, se maintient aussi sans s'agrandir autant que celle du canton de Vaud. Cette année, les séances anniversaires des écoles de ces deux Eglises ont présenté un intérêt exceptionnel. A Genève, M. le professeur Merle d'Aubigné a caractérisé, dans un discours éloquent, les trois tendances théologiques qui lui semblent partager notre époque. La tâche était ardue, car dans un moment de crise et d'élaboration comme le nôtre, rien n'est plus délicat que de réduire en catégories strictement tracées les mouvements variés des esprits. M. Merle d'Aubigné n'est-il prêt, par exemple, à admettre dans ce qu'il appelle la droite que ceux qui croient à la théopneustie littérale? D'un autre côté est-il sûr que ceux qu'il a désignés comme le parti du juste milieu, c'est-à-dire, pour parler nettement, la plupart des rédacteurs de la *Revue chrétienne*, se reconnaîtront au portrait qu'il a tracé d'eux? Nous ne le pensons pas, et nous aurions préféré à ces divisions plus ou moins arbitraires l'indication précise des points les plus importants sur lesquels la pensée chrétienne doit porter aujourd'hui sa sérieuse attention. Cette res-

triction ne nous empêche pas d'apprécier vivement l'accent profondément sérieux et la modération remarquable du discours de l'éminent professeur.

A Lausanne, un homme d'une distinction rare, qui consacre à l'enseignement de la théologie une science fort étendue et des dons précieux dont le public serait heureux de profiter, M. S. Chapuis, a prononcé, le 1er octobre dernier, un discours remarquable sur la crise actuelle de la théologie. M. Chapuis s'est arrêté sur trois points autour desquels la lutte s'est en quelque sorte concentrée, savoir, l'Ecriture sainte et son autorité, les origines du christianisme et enfin l'idée de Dieu. Nous citerons simplement ce qu'il a dit sur le premier de ces points. Cela pourra donner une idée de le tendance à la fois libérale et conservatrice qui caractérise aujourd'hui la théologie vaudoise :

« On sait de quels vastes travaux l'Ecriture sainte a été l'objet depuis un demi-siècle. Sans parler de l'exégèse proprement dite, des recherches approfondies ont été entreprises sur la composition des livres saints, sur leurs auteurs, sur l'antiquité de ces livres, sur leur réunion en un recueil sacré ou canon. La critique a élevé bien des doutes à ces divers égards. Disons tout d'abord qu'une grande partie des objections qu'elle a soulevées ont reçu des réponses satisfaisantes, surtout en ce qui concerne l'authenticité des livres saints, de ceux du Nouveau Testament en particulier. Mais on peut prévoir que le résultat des études dont la Bible est l'objet sera, on peut même dire qu'il est déjà, de modifier d'une manière sensible les vues courantes sur son inspiration. La théorie de l'inspiration littérale est, nous le croyons, définitivement renversée, et, même sous la forme adoucie que lui ont donnée les hommes éminents qui l'ont défendue de nos jours, elle ne se relèvera pas. Mais ce résultat n'est pas à déplorer, il constitue au contraire un vrai progrès dans la vérité. Cette théorie nous venait des théologiens du dix-septième siècle et non des réformateurs. Nous ne la trouvons point exposée dans les symboles du seizième siècle, mais dans la *Formula consensus*, qui date de 1675. L'autorité de l'Ecriture sainte n'est pas liée à cette théorie; car Luther et Calvin avaient incontestablement des idées beaucoup plus larges; et on ne les accusera pas sans doute d'avoir manqué de respect pour la Parole de Dieu. Une saine théologie reconnaîtra toujours l'autorité de l'Ecriture sainte, fondée sur son inspiration; mais quand on rapportera l'inspiration aux choses plutôt qu'aux mots, quand on reconnaîtra que l'objet de l'inspiration est le même que celui de la révélation, qu'aura-t-on perdu? Qu'est-ce qui nous est révélé d'en haut, sinon la voie du salut, ou la religion? C'est donc à elle que l'inspiration se rapporte, non pas des choses appartenant à la sphère des sciences, mais « aux choses qui appartiennent à notre éternelle paix. » Cela reconnu, toutes les difficultés de l'idée de l'inspiration ne sont pas écartées; on en pourra même rencontrer encore de très graves, mais non plus ces objections insurmontables

qui s'élevaient contre l'ancienne théorie et qui laissaient l'esprit en proie à l'angoisse d'une insoluble contradiction. »

Nous n'avons aujourd'hui que peu de chose à dire de la situation politique dont l'indécision est encore le caractère le plus frappant. Le discours de l'empereur a donné lieu aux commentaires les plus opposés. Tout se réduit au dilemme suivant : « Le congrès est-il une entreprise sérieuse et possible? Ou n'est-il demandé qu'afin de dessiner plus nettement l'attitude des puissances dans la question polonaise? » Un avenir prochain nous l'apprendra sans doute; en attendant, la Pologne succombe, et notre génération n'aura plus le droit de jeter au dix-huitième siècle les accusations auxquelles le partage de 1772 a si souvent donné lieu.

Aux Etats-Unis, la lutte se prolonge avec des chances variées, mais chaque mois qui s'écoule affaiblit le Sud et fortifie l'autorité du Nord. Aujourd'hui chacun convient que cette prolongation terrible d'une guerre affreuse a pourtant seule permis aux idées émancipatrices de faire leur chemin. Au début de la guerre, nous disions que, dans l'intérêt même des Etats-Unis, nous ne souhaitions point aux armées fédérales des succès trop rapides qui ne manqueraient pas d'amener un replâtrage de l'Union. Notre vœu n'a été que trop réalisé; mais au moins si des torrents de sang ont coulé, ils auront servi à rendre fécond le champ de la liberté; tout le monde comprend aujourd'hui que l'*esclavage américain est mort*, et qu'il ne reste plus qu'à l'enterrer. Qui nous l'eût dit il y a cinq ans?

Parmi les publications de ce mois-ci, nous mentionnons pour mémoire le livre de M. Michelet sur *la Régence*. On peut remarquer que ce volume a été accueilli avec moins d'empressement que ses aînés. Cependant il réunit plus encore que ceux-ci toutes les qualités qui font un succès de scandale; la verve mauvaise de l'auteur trouvait à s'exercer dans cette époque de boue et de clinquant. Mais M. Michelet s'abandonne tellement aux excentricités de son style qu'il finit par devenir inintelligible et par lasser ses lecteurs les plus fervents. On connaît cette langue étrange où la recherche de l'effet se trahit aujourd'hui par des efforts qui vont jusqu'à la grimace; ce qu'il y a de piquant, c'est que l'effet même n'est pas atteint. Ainsi, quand nous avons commencé le chapitre qui raconte la peste de Marseille, nous nous attendions à un tableau saisissant; mais l'exagération est si énorme, la crudité dans le détail si recherchée, la préoccupation du réalisme si visible, que l'émotion est impossible. On pense aux fameuses descriptions de Boccace et de Manzoni, et, sans aller même jusqu'à ces chefs-d'œuvre, on se dit qu'une narration simple et sobre, avec quelques détails bien choisis et laissant percer ici et là l'émotion contenue, aurait saisi bien plus vivement le lecteur. Après avoir lu les derniers ouvrages de M. Michelet, on devient fanatique de la prose la plus platement classique; on jouirait d'entendre le français de M. Prudhomme. Quant à la tendance générale du livre, c'est toujours le même dénigrement systématique de tout le passé connu, M. Michelet réservant

en général ses sympathies les plus vives pour les figures populaires qu'il a lui-même découvertes et tirées de l'oubli; on pourrait croire que des vies pures et nobles telles que celles de l'évêque Belzunce échapperaient à ce dénigrement maladif, mais si M. Michelet accorde quelque éloge à son courage, c'est pour en faire une espèce de niais bonhomme. On peut juger ce que devient sous une plume semblable la France du régent, déjà si triste par elle-même; mais ce qui nous a paru étrange, c'est qu'après avoir dépeint cette époque en traits sanglants, M. Michelet, pour être fidèle à la grande théorie humanitaire du progrès quand même, affirme que cette France était supérieure à celle de Corneille, de Pascal et de Descartes. La raison en est assez évidente; la France du dix-huitième siècle est plus détachée du christianisme, donc plus avancée. Ainsi la France qui, vers 1630, produisait dans tous les domaines de la pensée une si magnifique efflorescence, la France vigoureuse et jeune, avec sa solide bourgeoisie, sa noblesse encore indépendante, la France sur laquelle ni Richelieu, ni Louis XIV, ni le jésuitisme n'avaient encore pesé, ne valait pas mieux et n'était pas capable d'arriver à la liberté d'une façon plus directe, plus noble, et plus assurée que lorsque cent plus tard elle confiait ses destinées à Dubois, digne représentant de son clergé d'alors, de sa politique et surtout de ses mœurs!

Nous signalons avec sympathie une œuvre historique qui n'aura point le fracas des annonces retentissantes, mais qui révèle un travail considérable et une grande sagacité d'observation; nous voulons parler de l'*Histoire de la renaissance politique de l'Italie*, de M. Rodolphe Rey[1]. M. Rey connaît fort bien le pays dont il parle; et il le juge en homme qui comprend noblement la liberté. Ce qu'il y a de réellement nouveau dans son volume, c'est l'histoire intérieure du parti libéral italien, de ses mécomptes et des dures expériences qu'il a subies pour arriver à être, en 1859, la nation tout entière. L'ouvrage de M. Rey est le seul que nous connaissions en français sur cette époque si dramatique; riche de faits, écrit dans un style clair, sans prétention oratoire, mais énergique à force d'être succinct, cet ouvrage sera lu avec le plus grand fruit. Plusieurs trouveront comme nous, sans doute, que l'auteur accorde trop aux nécessités politiques, et que la politique piémontaise y est trop constamment défendue; mais ils conviendront aussi qu'après tout il est rare de voir unis à des convictions politiques si décidées un jugement aussi calme, et un libéralisme aussi dénué de préventions.

EUGÈNE BERSIER.

[1] Un fort volume in-12, chez Michel Lévy.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant.*

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis et Cᵉ, rue des Grès, 11. — 1863.

REVUE CHRÉTIENNE

A NOS LECTEURS

La *Revue chrétienne* va entrer dans sa onzième année. Elle y entre mieux préparée que jamais à suffire à sa mission qui grandit avec l'importance et la gravité de la lutte religieuse au dix-neuvième siècle. L'autorisation qu'elle a reçue de devenir un recueil complet, pouvant aborder aussi bien les questions sociales que les questions religieuses lui permettra de plus en plus de suivre dans toutes les directions le mouvement de la pensée contemporaine, et de prendre part virilement à la mêlée des opinions pour y combattre le combat de la vérité sans se heurter à de continuelles entraves.

Nos principes sont connus. En religion, ferme attachement à l'Evangile, mais aussi largeur sympathique pour comprendre et apprécier dans toutes les tendances ce qui lui est harmonique. — Dans les questions sociales, préoccupation croissante des intérêts moraux et matériels du peuple et de tout ce qui peut contribuer à la diffusion des lumières. — Dans les questions de politique générale, défense du droit, de la justice, de la liberté en un mot, de cette liberté qui est la condition de la moralité publique, et qui assure à l'individu, à l'être moral la pleine possession de lui-même. — L'Evangile et la liberté! et cela dans tous les domaines, voilà tout notre programme.

Le corps de rédaction de la *Revue chrétienne* en s'augmentant sans perdre l'unité de tendance, lui permet de le réaliser d'une manière plus complète que par le passé. La *Revue du mois*, cette chronique rapide des événements, des publications, des débats dans l'Eglise ou l'Etat, de tout ce qui est digne d'intérêt à notre

point de vue, s'est beaucoup développée cette année, grâce à l'autorisation que nous avons reçue d'aborder les questions sociales. Le plus grand soin continuera à lui être donné. Elle demeure confiée à MM. Eugène Bersier et Edmond de Pressensé. Nous continuerons à tenir nos lecteurs au courant des cours publics et de la prédication catholique et protestante.

Comme articles de fond, nous pouvons annoncer un article de M. Godet, sur *l'origine de nos évangiles*, des travaux sur *la vie de Jésus et les origines du christianisme*, par M. E. de Pressensé, — une suite d'articles de M. Lichtenberger sur *le mouvement de la pensée théologique en Allemagne depuis Schleiermacher jusqu'à nos jours*. Rien n'est plus important qu'un tel travail dans un temps où l'on s'attache à dissimuler tout le côté positif de la science allemande.

Nous avons aussi entre les mains un article de M. Roger Hollard sur *les Monologues de Schleiermacher*.

Nous pouvons annoncer encore :

La suite de *l'étude sur Calvin*, par M. Rognon.

Une appréciation du dernier et important ouvrage de M. Huet, sur *la philosophie de l'esprit*, par M. Charles Babut.

Un article sur *la Philosophie du Credo* du père Gratry, par M. F. Bonifas.

Un article sur *la philosophie de l'histoire*, par M. Charles Waddington.

Un article sur *le dogme dans les catacombes de Rome*, par M. Ch. Roller.

En littérature, aucun ouvrage important ne nous échappera, et nous pouvons déjà annoncer un travail de M. Kuhn sur *les Lettres de Sismondi*, — un article de M. Henri Germond, sur *les Nouveaux Lundis de M. Sainte-Beuve*, — des articles sur *la littérature au dix-neuvième siècle*, de M. Bersier, enfin une appréciation du *théâtre contemporain*.

En histoire, nous annonçons un article de M. E. de Guerle, sur *les origines des peuples, d'après la science contemporaine ;* des travaux de M. Ruffet, Théodore Paul, Rosseeuw Saint-Hilaire et Louis Vulliemin.

M. Rosseeuw Saint-Hilaire nous donnera également quelques fragments de ses éloquentes leçons à la Sorbonne.

Nous ne saurions laisser inexploré le champ des sciences naturelles où l'incrédulité s'imagine planter victorieusement son drapeau. Nous avons l'espoir que M. le professeur Henri Hollard nous prêtera son appui, et nous nous sommes assuré la collaboration de M. Jules de Seynes, agrégé pour les sciences naturelles de la faculté de médecine de Paris.

Dans l'ordre des questions sociales et politiques, nous annonçons les articles suivants :

L'Italie des Italiens, par M. Ch. Roller, qui a passé ces dernières années en Italie.

Le parti libéral, son passé et son avenir, à l'occasion du dernier ouvrage de M. Laboulaye, par M. Edmond de Guerle.

John Wilberforce, par le même.

Des réformes désirables dans la législation de l'instruction publique en France, par M. Edmond de Pressensé.

De la vraie portée religieuse du Concordat et de ses effets, par le même.

Nous sommes heureux d'ajouter que nous n'avons perdu le concours d'aucun de nos anciens collaborateurs.

Des modifications importantes seront apportées à la partie *bibliographique*, soit pour éviter les retards, soit pour tenir nos lecteurs au courant de toutes les publications dignes d'intérêt.

Enfin nous avons l'espoir de préparer cette année l'extension du format à laquelle nous aspirons depuis longtemps. Nous n'attendrons pas ce moment pour l'amélioration typographique de notre recueil.

Nous demandons à nos amis de continuer à nous soutenir de leur sympathie et de leurs efforts. L'accroissement notable de nos abonnés a été pour nous le plus précieux des encouragements, mais il faut que leur nombre augmente encore pour que la *Revue chrétienne* prenne l'essor auquel tout l'appelle. Il est peu d'œuvres à notre sens dont l'importance se justifie mieux aujourd'hui que celle-ci.

EDMOND DE PRESSENSÉ.

HISTOIRE RELIGIEUSE

—

ESSAI SUR L'*INSTITUTION* DE CALVIN.

PREMIER ARTICLE.

INSTITUTION DE LA RELIGION CHRESTIENNE, par Jehan Calvin. 2 vol. grand in-8°. Paris, Ch. Meyrueis et C^e^. 1859.

HISTOIRE DE LA RÉFORMATION EN EUROPE AU TEMPS DE CALVIN, par J.-H. Merle d'Aubigné. Genève et France. 2 vol, in-8°. Paris, Michel Lévy. 1863.

JOHANNIS CALVINI *Opera quæ supersunt omnia ad fidem editionum principum et authenticarum ex parte etiam codicum manu scriptorum, additis prolegomenis litterariis, annotationibus criticis, annalibus calvinianis indicibusque novis et copiosissimis ediderunt Guilielmus Baum, Eduardus Cunitz, Eduardus Reuss, theologi argentoratenses.* Vol. I. Brunsvigiæ, off. M. Bruhn, 1863-4.

Les trois importantes publications, que nous inscrivons en tête de ces études, portent le cachet de l'époque et attestent des préoccupations analogues. L'histoire et la critique sont les deux branches les plus cultivées de l'arbre des sciences philosophiques et religieuses, celles qui conviennent le mieux à un siècle de transition plus capable d'analyser que de créer. Le protestantisme, qui n'a pas produit de grand système théologique, du moins en France, depuis la Réformation, se recueille et remonte volontiers à ses origines pour chercher un point de départ à ses progrès futurs. Les faits et les idées du passé sont soumis à un examen qui doit servir de préparation à quelque nouvelle éclosion de la pensée religieuse. Le même intérêt pour les sources de notre dogmatique traditionnelle apparaît dans toutes les Eglises et dans tous les pays qui ont suivi le drapeau de la rénovation chrétienne levé par Luther, Zwingle et Calvin. L'Allemagne et la France entreprennent de concert la réédition des œuvres de ce

dernier réformateur. M. Merle d'Aubigné raconte, avec le talent qui lui a conquis une légitime popularité dans le monde protestant, l'histoire de la Réforme en Europe. Les deux volumes qui viennent de paraître ont été lus avec avidité par un nombreux public. Ils ressemblent à leurs aînés pour les traits essentiels ; ils en diffèrent par une physionomie qui leur est propre et atteste la fécondité et la variété des ressources de l'écrivain.

Nous ne voulons ni les analyser ni les juger ; il suffit, ce qui est déjà presque superflu, de les recommander à l'attention de nos lecteurs. Ils y trouveront un récit animé, dramatique des événements qui ont précédé la Réforme à Genève et en France. Leur intérêt se partagera, selon leur goût et leur nationalité, entre les agitations d'une république investie pendant longtemps d'une vaste influence, malgré sa situation secondaire dans l'ordre politique, et les premiers tressaillements d'un grand royaume ému par l'apparition d'une nouvelle Eglise et de principes religieux et moraux destinés à changer la face de la civilisation moderne. Nous avouerons naïvement que nous avons été surtout captivé par la portion de cette histoire qui regarde la France. Il est peut-être permis, sans faux amour-propre national, de considérer ce noble pays comme doué du privilége de troubler ou de raffermir, plus que tout autre, le monde politique et le monde moral. Avec quelle émotion un homme, qui est à la fois Français et protestant, ne lit-il pas des récits comme ceux de M. Merle d'Aubigné ! La tristesse involontaire s'unit ici à une sorte de passion rétrospective. Pourquoi la France n'est-elle pas devenue protestante ? Il s'en est fallu de si peu, en apparence du moins. Les caprices d'un roi, les préjugés d'une femme, une bataille perdue ou gagnée, un homme de plus ou de moins : voilà ce qui semble avoir résolu cette question vitale. La vérité, dit Joseph de Maistre, a besoin de la France ; pourquoi a-t-elle été si près de la vérité sans la saisir ? Pourquoi s'en est-il manqué de tout qu'elle se déclarât pour la Réforme de l'Eglise, tandis que l'histoire nous la montre tant de fois sur le penchant qui conduisait à la plus importante des révolutions ?

Les pages si intéressantes de M. Merle d'Aubigné sont pleines de faits nouveaux ou incomplétement connus qui révèlent, dans les plus hautes régions sociales de notre pays, une aspiration secrète vers des changements reconnus nécessaires par les plus fervents chrétiens de l'époque. Le rôle de la reine de Navarre, de cette éloquente et courageuse sœur de François I^er^ ; son zèle à favoriser les novateurs ; son audace à faire prêcher la Réforme à Saint-Eustache et au Louvre ; ses entrevues avec les apôtres de l'Eglise renouvelée, particulièrement avec Calvin, jeune en-

core mais déjà formé; son influence si légitime sur un monarque sauvé par un fraternel héroïsme : n'était-ce pas plus que ce qui a suffi en d'autres contrées pour aider un enfantement religieux parvenu à son terme naturel?

Un moment la joie inonda le cœur des protestants d'Allemagne et cette joie devait se renouveler plusieurs fois mais demeurer toujours mensongère! Là se trouve l'intérêt vraiment tragique des annales de la Réforme en France. Ailleurs elle a été étouffée au berceau; ailleurs encore elle a triomphé. Dans notre patrie elle a été toujours entre la victoire et la défaite, entre la vie et la mort, jusqu'à ce que la Révocation de l'Edit de Nantes et les orages de la révolution française l'aient, pour de longues années, couverte du double linceul de la persécution et de l'indifférence. Quand redeviendra-t-elle un principe de régénération morale et sociale pour le pays qui est chargé de traduire en un langage universel toute pensée destinée à conquérir définitivement l'Europe?

C'est travailler à cette œuvre que de faire l'histoire de nos succès et de nos revers. C'est préparer le terrain que de dissiper les ténèbres où s'agitent en vain les partis qui ont succombé. S'il fallait, comme on l'a dit de nos jours, aimer une religion sans y croire, pour être en état d'en raconter les destinées, M. Merle d'Aubigné n'aurait pas dû entreprendre un tel travail. Personne n'est plus que lui, d'intention et de cœur, fidèle aux convictions, aux traditions, à l'esprit de la Réforme. Il aime et il croit, ce qui est selon nous la bonne situation pour voir les choses spirituelles, lorsque le point de vue d'une religion n'a pas été dépassé par une doctrine plus pure. Les chrétiens peuvent faire l'histoire des païens et même des Juifs; les protestants ont quelque droit à juger le catholicisme : mais en vertu de quel principe les positivistes athées de notre siècle apprécieraient-ils le christianisme? Leurs systèmes ont déjà été vaincus par l'Eglise chrétienne et leur religion pure n'existe que dans leur imagination. Jusqu'à nouvel ordre, les croyants resteront les mieux qualifiés pour comprendre et peindre Jésus-Christ et ses disciples de tous les temps. M. Merle d'Aubigné caractérise admirablement l'esprit de la Réforme dans une page de son livre que nous voulons citer :

« La conversion est le fait fondamental de l'Evangile et de la Réforme. Leur œuvre est une conversion en grand. C'est de la transformation opérée dans l'individu que doit résulter la transformation dans le monde. Ce fait, qui dans quelques-uns est de très courte durée et aboutit promptement à la foi, dure très longtemps chez d'autres; la puissance du péché se renouvelle tou-

jours chez eux, sans que ni l'homme nouveau, ni l'homme ancien puissent de longtemps parvenir à une victoire décisive. C'est là l'image du christianisme. Il est la lutte de l'homme nouveau contre l'homme ancien, lutte qui dure depuis plus de dix-huit siècles. Le nouveau gagne sans cesse du terrain; l'ancien s'affaiblit et recule; mais l'heure du triomphe n'a pas encore sonné. Toutefois cette heure est assurée. La Réformation du seizième siècle, comme l'Evangile du premier (pour employer les paroles de Jésus-Christ lui-même), est semblable au levain qu'une femme met dans trois mesures de farine, « *jusqu'à ce que la pâte soit toute levée.* » Toutes les races de la terre ont déjà reçu ce levain céleste. Il y travaille ; il y fermente et toute la pâte se lèvera [1] ».

Rien n'est plus fondé que cette appréciation du caractère essentiellement religieux, et par conséquent à la fois spiritualiste et pratique, de la Réformation. Le dix-huitième siècle a projeté son ombre sur le seizième et nous avons cru trop longtemps que le libre examen ou la liberté de conscience, qui sont nés fort heureusement de la diversité des symboles, étaient les principes générateurs du protestantisme. Les œuvres de M. Merle d'Aubigné ont le grand mérite de mettre les faits eux-mêmes, les faits interprétés par un historien sympathique, à la place d'un préjugé funeste au dedans comme au dehors.

Mais, ce qu'on cherche avant tout, dans cette histoire de la Réforme en France et à Genève, c'est l'imposante figure de Calvin qui commence à se montrer dans ces deux pays. Voilà un nom qui a besoin de la pleine lumière de la science impartiale, un nom qui gagnera à n'être plus prononcé par l'ignorance et la passion aveugle! Cette grande âme si méconnue trouvera enfin de nos jours des juges qui ne se laisseront pas dicter leurs arrêts par Bossuet et par Voltaire, ces deux triomphateurs à des titres opposés, mais unis dans la même sévérité à l'égard d'un vaincu. Nous attendons avec impatience que l'histoire de M. Merle d'Aubigné, en s'achevant, achève aussi le portrait de Calvin ; si toutefois l'heure est déjà venue de se prononcer définitivement sur cet homme extraordinaire dont les œuvres complètes n'ont pas encore été réunies et vont l'être par les soins de trois savants collaborateurs. En attendant que l'érudition patiente fournisse tous les matériaux d'une appréciation vraiment scientifique qui serait la gloire d'un théologien capable de marquer d'une main sûre ce qui est ferme et impérissable, ce qui est transitoire et caduc dans la pensée de Calvin,

[1] Tome Ier, page 583.

il n'est pas défendu d'essayer quelques études sur le système religieux et ecclésiastique du réformateur. M. Merle d'Aubigné a défini le génie, indiqué la place de Calvin par des généralisations larges et populaires [2]. Dans un chapitre intitulé : *Un homme du peuple et une reine*, il assigne aux trois plus célèbres réformateurs le rôle qui leur fut propre. A Luther la foi répondant au premier réveil de la conscience; à Zwingle la connaissance qui satisfait la soif de s'approprier le système des vérités révélées; à Calvin, *qui couronne le temple de Dieu*, la puissance organisatrice qui crée l'Eglise nouvelle et l'assied sur le double fondement de l'unité vivante et de la liberté chrétienne. Nous acceptons ce jugement en principe, tout en faisant nos réserves sur ce qu'il a d'absolu. Certainement ce qui distingue Calvin c'est qu'il y a dans son génie quelque chose de positif, de pratique. Il n'est pas seulement un esprit spéculatif mais aussi un homme d'action ; il mêle les talents du jurisconsulte, du critique pénétrant, du théologien biblique, à des facultés qui correspondent, dans la sphère ecclésiastique, à ce que seraient, sur la scène politique, un habile général, un législateur ou un fondateur d'empire. Toutefois il ne le cède pas à Luther en sentiment moral délicat et passionné; la justification par la foi remplit tous ses livres ; humilier l'homme et glorifier Dieu : c'est toute l'ambition de sa théologie comme de sa vie. — Zwingle ne lui est pas non plus supérieur en savoir et ne pousse pas si loin que lui l'intérêt systématique et scientifique. Ce qui est vrai, c'est que, de tous les réformateurs, Calvin est tout ensemble le plus radical et le plus mesuré. Il ne détruit rien qu'il ne remplace. Il ne donne généralement dans aucun excès si ce n'est dans les excès de franchise et de logique. Il est Français au plus haut degré, l'un des écrivains et des hommes qui représentent le mieux notre esprit national, en y ajoutant la rigueur de la conscience et le sentiment de l'infini qui ont trop souvent disparu derrière le sens exact de la réalité, l'horreur des exagérations et la crainte puérile du ridicule. Moins complet que Luther, quant aux richesses variées d'une nature éminemment humaine et sympathique, il est plus complet que lui, dans sa spécialité, dans sa sphère propre, comme théologien, comme chef d'Eglise, j'allais dire comme prophète, législateur et conquérant. En ce sens, nous disons avec M. Merle d'Aubigné que Calvin a *couronné le temple de Dieu*. Si, comme le prétend Vico, le critère du vrai c'est la possibilité d'être réalisé, nul théologien n'a plus aspiré au vrai que l'auteur de l'*Institution de la religion chré-*

[1] Tome Ier, pages 463-467.

tienne. Calvin a cherché avant tout comment il était possible d'avoir un christianisme qui restât chrétien, tout en cessant d'être asservi à Rome. Il a bataillé contre la Sorbonne et contre les sectaires protestants avec une égale vigueur. Il a été aussi sévère pour la philosophie spéculative que pour la superstition, aussi dur contre Servet que contre le pape. Il possède, au plus haut degré, l'instinct conservateur à côté de l'instinct révolutionnaire. Il pressent tous les périls auxquels son œuvre est exposée et il s'efforce de les prévenir par la modération des idées comme par la force des principes. Sur l'Eglise, sur les sacrements, sur la vie chrétienne il professe des opinions moyennes et se garde à la fois de trop conserver et de trop détruire.

Ce trait distinctif de Calvin apparaîtra dans les considérations que nous allons présenter non pas sur tous ses écrits que nous n'avons pas entre les mains, mais sur son principal ouvrage réimprimé à Paris en 1859 et que nous n'avons pu annoncer dans cette *Revue* sans consacrer à ce monument de la théologie réformée française autre chose que le fruit hâtif d'une lecture superficielle. Notre étude de l'*Institution* sera pourtant incomplète, et nous ne la donnons pas ici comme le résultat définitif de nos méditations sur un système qui est né tout armé de l'âme d'un homme revêtu de la double supériorité des dons naturels les plus merveilleux et d'une longue expérience de la grâce divine à travers une existence qui a été mêlée aux plus grands événements.

Il faudrait, pour juger avec une maturité suffisante, la théologie de Calvin, pouvoir consulter tout ce qui est sorti de sa plume infatigable. A supposer même que l'*Institution* suffise pour comprendre la pensée d'un théologien si peu sujet aux variations, il serait bon de commencer un si vaste travail par une étude comparée de saint Augustin et de saint Paul, qui ont été les maîtres de l'illustre réformateur, pour montrer comment l'esprit systématique et les nécessités de la polémique religieuse ont modifié les données primitives du texte sacré ou les ont présentées sous un jour nouveau. Il ne serait pas non plus inutile de posséder une notion complète de la théologie catholique au seizième siècle, puisqu'elle a nécessairement agi sur Calvin au moins par voie de réaction. Nous serions heureux de voir un tel travail entrepris par ceux dont la science est la principale affaire. Nous nous bornons à un rôle plus modeste et nous serons assez payé de nos peines s'il y a dans les pages qui vont suivre quelque idée, quelque aperçu qui puisse servir à l'examen approfondi que nous appelons de tous nos vœux.

I. — Coup d'œil général sur l'*Institution*.

Quand on passe des productions de notre littérature moderne à l'étude d'un livre comme l'*Institution de la religion chrétienne*, on éprouve tous les genres d'étonnement dont l'âme est susceptible. Comme le voyageur transporté, en une nuit, par nos chemins de fer, des rues bruyantes de Paris sur les rives pittoresques du Rhin ou aux bords romantiques du lac des Quatre Cantons, le penseur se trouve tout à coup dans une autre atmosphère, et il lui semble que tout est nouveau pour lui, excepté le cœur humain et ses aspirations éternelles. Vous êtes fatigué de ces articles de journaux et de revues souvent faits à la hâte, improvisés pour le fond comme pour la forme : vous voilà en présence d'un ouvrage de longue haleine où rien, ni dans la pensée, ni dans le style, ne porte la trace de la précipitation, et qui, dans son espèce, est une œuvre méditée, lentement perfectionnée, et amenée à un point de maturité effrayant pour nos habitudes du dix-neuvième siècle. Vous souffrez de la dissolution sociale et intellectuelle qui a brisé toutes les barrières des Eglises et des partis politiques, tellement que des maximes toutes protestantes sont le fond des discours et des enseignements de certains catholiques, comme le respect exagéré de ce qui est incompatible avec la société moderne, dans la constitution extérieure du catholicisme, projette son ombre jusque sur des œuvres protestantes ; vous gémissez de ce qui se cache de tendances rétrogrades chez de prétendus libéraux, et plus encore des allures démocratiques que se donnent les plus hardis contempteurs des peuples et des individus. Eh bien, voici un homme tout d'une pièce, qui a publié à vingt-six ans le premier jet d'un ouvrage qu'il a ensuite étendu, développé, sans y rien ajouter, sans y retrancher rien d'essentiel ; un homme ferme, conséquent avec lui-même, intrépide à poser des principes et à en déduire sans pâlir tout ce qu'ils renferment, insensible aux objections qui ne troublent point l'évidence de ses idées, et aux calomnies qui lui arrachent à peine un cri d'indignation vertueuse. Enfin vous haussez les épaules en lisant tous ces ouvrages, grands ou petits, qui n'ont d'autre sujet que l'auteur lui-même et l'exaltation oratoire ou lyrique de son orgueil, ou triste, ou inquiet, ou désabusé, ou imperturbable : lisez ces deux volumes, moderne reproduction d'un in-folio formidable, et vous trouverez à chaque page Dieu, la cause de la vérité, le salut des âmes, l'honneur de l'Eglise chrétienne, jamais la personnalité de Calvin. Que si même il lui arrive de

parler à la première personne, ce n'est pas le *moi haïssable* qui se révèle, c'est l'ardeur d'une âme éloquente et convaincue qui le précipite malgré lui dans une arène où luttent, sous ses yeux passionnés, le bien et le mal, Dieu et Satan, la vie et la mort. Il en est de la personne de Calvin comme de ses cendres cachées au culte superstitieux de la postérité par une austère modestie : elle est là, elle remplit ce livre, elle a déteint sur les Eglises, sur les peuples, sur la religion comme sur la politique, sur la théologie comme sur la langue; mais elle est puissante parce qu'elle se cache et qu'elle s'oublie. Ne cherchez pas ailleurs que dans la préoccupation contraire la faiblesse des individualités contemporaines. Ou plutôt, sans médire de notre siècle et sans prétendre que les hommes d'aujourd'hui valent moins que ceux qui les ont précédés, cherchons l'explication de cet étrange contraste dans un fait qui résume tous les autres, dans la plus remarquable singularité que présente le monument élevé par le plus puissant des théologiens modernes.

Il fut un temps où la politique, la philosophie et la littérature avaient leurs illusions. Quelques-uns croyaient aux meilleures choses qu'aient produites notre époque. Les hommes les plus honnêtes et les plus illustres pensaient que retarder les catastrophes c'était résoudre le problème du temps; ou bien que l'éclectisme ouvrait une ère splendide à la philosophie française et au spiritualisme; ou encore que de nouvelles formes littéraires attestaient un rajeunissement de notre génie. D'autres affirmaient, au contraire, que nous étions dans le faux de tous points, et que le remède c'était de renoncer à la liberté, de détruire cette pauvre et innocente philosophie, et de restaurer en littérature les traditions du grand siècle. En même temps un poëte, alors traité plus légèrement que le chantre du vieux drapeau, ou que celui d'*Elvire* ou que celui des *Orientales*, mais qui était peut-être le plus rapproché par sa clairvoyance du *vates* antique, au milieu de ces écrivains qui sacrifiaient au succès plus qu'à la vérité, Alfred de Musset, pour dire son nom, plus glorieux, hélas! que vénérable, laissait éclater sur sa lyre des notes lugubres comme celle-ci :

Les jours sont revenus de Claude et de Tibère,

et signalait comme la grande maladie du siècle celle même qui se cachait aussi bien sous les déclamations de Lamennais et les phrases sonores de Chateaubriand, que sous les aveux plus sincères d'un philosophe charmé de nous apprendre comment les dogmes finissent : savoir le doute, le doute qui rit et celui qui pleure;

mais enfin le doute qui sait ou croit savoir l'astronomie, la physique et bien d'autres choses, mais qui ne conclut rien quand il s'agit de Dieu et de l'avenir éternel de l'âme. Or, c'est dans la disposition contraire qu'il faut aller chercher la cause du désintéressement de Calvin et de son noble oubli de lui-même : il avait une foi, la foi chrétienne. Ne blâmons pas nos écrivains modernes de ne chanter ou de ne raconter que leur propre personne; quand le ciel est fermé, il ne reste plus que l'individu s'adorant à défaut du vrai Dieu resté sans autels et sans oracles.

En lisant l'*Institution de la Religion chrétienne*, le douteur du siècle se trouvera en plein christianisme. Sa surprise sera grande quand il se verra forcé de constater que le plus illustre promoteur de la liberté des consciences, que l'inspirateur secret des constitutions les plus libérales, que l'homme qui a le plus fait pour ébranler jusqu'aux fondements la société et la religion du moyen âge, est un croyant fervent, austère, inébranlable dans sa foi comme dans sa pratique. Calvin n'a rien, en effet, de ce que nous appelons un libre penseur; c'est un chrétien occupé à déblayer le terrain de l'Eglise des superstitions contraires à l'essence de la vérité religieuse. Son point de départ n'est pas le libre examen, sa lumière n'est pas la raison, son but n'est pas l'affranchissement de l'esprit. L'Ecriture : voilà sa règle et son principe; le Saint-Esprit : voilà son évidence; la soumission de l'homme à Dieu : voilà le dernier mot de ses déductions et l'objet de tous ses efforts. De rationalisme au sens actuel, il n'y en a point chez lui, ni de spéculation en dehors des Ecritures, ni de compromis pour cacher les côtés faibles d'une théorie appuyée sur des textes positifs. Les amis mal informés du protestantisme, comme les adversaires acharnés de la Réforme, se trompent également lorsqu'ils s'obstinent à voir dans l'œuvre du seizième siècle une révolte de la raison contre la révélation, de l'esprit individuel contre l'autorité. Ce n'est rien moins que cela; c'est au contraire ce qui se peut concevoir de plus logique, et, si j'ose le dire, de plus extrême dans le christianisme, protestant contre les accommodations juives ou païennes qui constituent, non pas le catholicisme tout entier, mais ce que le catholicisme a de propre et d'exclusif, en tant que secte particulière, au sein de la famille chrétienne et dans la vraie catholicité de l'Eglise. Calvin n'a pas été préoccupé le moins du monde de faire un système plus raisonnable, ou de créer une voie plus facile, ou d'établir une société religieuse plus tolérante que tout ce que le moyen âge avait institué. Il a cherché une théologie plus biblique, une sainteté plus efficace, une Eglise plus apostolique. Telle apparaît son *Institution* aux yeux non prévenus de ceux qui en cherchent

la vraie signification, au lieu de plier le texte à un caprice de système, pour donner à des idées nouvelles l'autorité d'un grand nom. S'il y a quelque excès dans Calvin, comme dans Augustin et dans Bernard de Clairvaux, ses prédécesseurs naturels et ses légitimes ancêtres, c'est d'être plus pauliniens que saint Paul, plus bibliques que la Bible, plus chétiens que le christianisme dans son plus pur courant, dans sa tradition la plus féconde. Citons à ce sujet une page du livre IV de l'*Institution*. Il s'agit de la célèbre théorie de la cène, si peu connue au sein de l'Eglise qui porte le nom du grand réformateur. Calvin se défend à sa manière de faire du rationalisme, comme on dirait de nos jours. Voici comment il répond aux théologiens catholiques et à l'objection dont ils ont toujours cru accabler le dogme protestant :

« Ils nous accusent d'estre tellement adonnez à la raison humaine, que nous mesurons la puissance de Dieu au corps de nature, et ne luy attribuons rien plus que le sens commun nous enseigne. En lisant nos escrits, on verra incontinent combien ces calomnies sont vilenes et puantes. J'appelle doncques de leurs fausses détractations à la doctrine que j'en ai donnée : laquelle certifie assez clairement que je ne restrein point ce mystère à la capacité de la raison humaine, et ne l'assujeti point à l'ordre de nature... Brief, quiconques aura gousté nostre doctrine sera ravy en admiration de ceste vertu secrète de Dieu que nous preschons. Or, ces beaux zélateurs se forgent un miracle, sans lequel ils ne pensent pas que Dieu puisse rien. Je prie et adverti derechef les lecteurs, qu'ils pensent diligemment que porte nostre doctrine, si elle dépend du sens commun, ou bien si par foy elle surmonte le monde, et passe jusques au ciel [1]. »

Ce que le réformateur dit ici à propos du mystère de l'Eucharistie, pourrait servir d'épigraphe à son livre tout entier. Les scolastiques n'ont pas sur lui l'avantage d'être plus supranaturalistes; Calvin n'a pas celui d'être un philosophe moins engagé dans les obscurités de la révélation. Aucun théologien n'a, au contraire, plus humilié la nature et la raison humaines. Aucun n'a été plus zélé à relever l'autorité des Ecritures et la puissance de la grâce divine. Nous tenons à constater d'abord ce fait encore trop peu connu dans un siècle peu profond en matière de théologie. Qu'on tire de là les conséquences que l'on voudra (et rien, à notre avis, n'est moins embarrassant pour un chrétien fidèle aux traditions de la Réforme), toujours est-il que le protestantisme n'a pas eu historiquement son origine dans une révolte de la raison, ni dans une explosion de l'individualité méconnue. Sa

[1] *Institution*, IV, ch. XVII, § 24.

source est tout imprégnée de mysticisme scripturaire. On peut, au dix-neuvième siècle, proclamer l'examen comme seule méthode, la raison comme seule lumière, la nature actuelle de l'homme comme seul idéal. On peut pousser ce système très loin ou s'arrêter à mi-côte sur cette pente rationaliste et naturaliste; mais, dans tous les cas, ce qu'on fera ne sera pas la continuation de l'œuvre des réformateurs. Au point de vue du progrès continu de l'esprit humain, il est facile de mépriser cette œuvre, de la considérer comme une simple étape dans la marche de l'homme vers le complet affranchissement de toute autorité dogmatique; il reste toujours que juger ainsi c'est non continuer la Réforme, mais la renverser. Et de fait, bien des choses qui s'appellent aujourd'hui de la théologie protestante, ne sont que la négation formelle du protestantisme. Ce sera pour la postérité un sujet d'étonnement que cette confusion des mots et des idées qui permet à quelques-uns de nos docteurs modernes de se proclamer, de la meilleure foi du monde, chrétiens et protestants, sans rien conserver ni de la méthode, ni des idées qui ont fait le protestantisme et le christianisme historiques. Rien n'est plus surprenant que ces prétentions, si ce n'est l'affaiblissement de l'esprit religieux qui les tolère, ou du moins en méconnaît la funeste influence. La question de logique à part, il en est une autre que l'expérience résout tous les jours d'une manière plus éclatante. Est-ce la prédication négative du libre examen qui donne aux intelligences leur pleine virilité? La raison est-elle plus forte quand elle secoue le joug de la révélation? Ou faut-il croire avec Calvin, et dans le sens déterminé qu'il donnait à ces expressions, que « nous désapprenons de bien parler quand nous ne parlons point selon Dieu[1]? »

Quoi qu'il en soit, l'*Institution de la Religion chrétienne* n'est qu'un livre de théologie, c'est-à-dire un effort pour expliquer et systématiser le christianisme sans aucune incursion sur les terres de la philosophie pure et de la pensée indépendante. Jamais le caractère surnaturel de la doctrine et de la foi chrétienne n'ont été pris plus au sérieux. Calvin cherche la vérité dans les saintes Ecritures, sans s'inquiéter de ce que peut « gergonner » l'intelligence dépourvue de la foi. Il s'emprisonne volontairement dans la révélation et ne daigne pas même concevoir qu'il existe une autre sphère où l'âme puisse découvrir la voie du salut. Aucun docteur, aucun Père de l'Eglise, dans les premiers siècles comme dans les derniers, n'a été plus rigoureusement et plus exclusivement l'esclave des textes de la Bible, l'interprète convaincu des

[1] *Institution,* livre III, ch. XXIII, § 5.

théories apostoliques ou des enseignements directs de Jésus-Christ. Il peut aller plus loin que les auteurs sacrés, par voie de déduction logique ; il est incapable de rester en deçà par accommodation et par calcul. Une franchise saisissante est le cachet de son génie qui se précipite sans peur comme sans reproche sur l'écueil des plus redoutables problèmes. La foi, la sincérité, la logique n'ont été plus entières chez aucun autre penseur chrétien. Aussi profond que Pascal, il n'est pas, comme lui, arrêté par des préjugés et des partis pris. Sa dogmatique va enfanter une Église au lieu de sortir elle-même d'un milieu déterminé comme celle de l'illustre mathématicien ; aussi porte-t-elle au plus haut degré le sceau d'une parfaite indépendance. Mais c'est une liberté qui connaît ses limites et qui est d'autant plus ferme qu'elle obéit à la seule autorité légitime : Dieu et sa Parole. Tandis que d'autres, sous prétexte de libre examen, sont les misérables esclaves de la philosophie, de la critique ou de l'opinion du jour, Calvin applique son admirable sagacité, sa vaste érudition, sa puissance de raisonnement vraiment extraordinaire, à découvrir, à dégager à coordonner les divers passages des Ecritures qui jettent quelque lumière sur la nature de Dieu et sur la destinée de l'homme. Exégèse et dialectique : voilà toute sa méthode. Comme interprète du texte sacré, il n'est pas sans erreur ; mais il est au premier rang. Je ne sais s'il est possible d'en citer un plus grand que lui dans tout le cours des siècles. Bossuet paraphrase et arrange parfois au gré de la tradition et de l'imagination ce que Calvin explique avec un bon sens imperturbable et un détachement de sa propre pensée qui tient du prodige. Il faut toujours y réfléchir à deux fois quand on repousse l'un de ses commentaires, et souvent on y revient après l'avoir contredit. L'étude du droit, à laquelle il s'était d'abord adonné, aurait fait de lui un jurisconsulte éminent s'il n'avait appliqué à des textes plus importants que ceux de Justinien la pénétration de son esprit. Il est impossible de ne pas éprouver quelque impatience à l'égard d'une critique peu sûre d'elle-même qui tranche maintenant d'un mot les plus graves questions, lorsqu'on s'est assis pendant quelques mois à l'école de ce puissant exégète. Sans doute, certains progrès de la philologie et de l'histoire n'étaient pas à sa disposition, comme certaines théories des mathématiques manquaient aux constructeurs de la Maison-Carrée et du pont du Gard : le dernier des architectes de nos jours peut signaler dans ces immortels chefs-d'œuvre des imperfections qui tiennent à l'état des sciences toujours variable et progressif. Néanmoins il n'en faudrait pas conclure que l'art au dix-neuvième siècle dépasse nécessairement la portée et l'inspiration de ces œuvres magistrales. Il en est de

même de l'exégèse de Calvin. Moins versé que ne le sont maintenant quelques philologues dans les secrets du grec et de l'hébreu, il dépasse tous les interprètes modernes par la sagacité du génie, en même temps que par une netteté assez rare parmi les penseurs d'origine germanique. Il est bien Français par cet endroit, c'est-à-dire compatriote des esprits les plus clairs, les plus pratiques, les plus fermes qui aient éclairé l'humanité ; car, malgré les préjugés et les apparences contraires, rien n'est moins superficiel que la pensée française.

Quant à la vigueur du raisonnement, elle est incomparable dans les écrits de Calvin, et particulièrement dans l'*Institution*. Tout ce qu'il a d'excessif lui vient de la prédominance de la dialectique sur l'intuition, qui caractérise son intelligence. Peu ou point de métaphysique dans un livre exclusivement consacré à étudier la nature divine et la nature humaine. Calvin ne procède que par voie d'autorité et par déduction. Il n'affirme que ce qu'il trouve dans des textes positifs, ou ce qu'il lui semble impossible de n'en pas conclure par raisonnement. Sa méthode est synthétique et non analytique. Par là, ce terrible adversaire de l'Eglise du moyen âge est le dernier et le plus illustre représentant de la scolastique. Il ne combat Rome qu'avec les armes de l'école. Il n'inaugure une ère nouvelle qu'en résumant et en détruisant ce qui l'a précédé : souvent on invoque le réformateur de Genève pour autoriser les vues de la théologie actuelle ; cela ne peut se faire qu'avec la plus grande précaution, car ceux qui le citent seraient peut-être les premiers accablés de ses anathèmes s'il sortait tout à coup de sa tombe inconnue. En fait, il ne nous ressemble presque en rien, et il est ridicule de l'habiller à la moderne. La théologie n'existe plus en nos jours que mêlée de psychologie et de métaphysique. Calvin est le dernier des théologiens célèbres qui ont renfermé leur pensée dans l'étude des textes, et ont ouvertement professé le servage de la philosophie. Encore une fois, pour la méthode, c'est un scolastique pur, sauf la supériorité incomparable de l'exégèse et l'indépendance d'esprit qui lui permet de remonter aux sources sans les altérer ni les corrompre. Comme Samson, il saisit les colonnes du temple et le renverse sur lui-même. Je ne parle ici que de la méthode, car ce qui est nouveau dans Calvin, c'est l'originalité de son expérience chrétienne, c'est l'épanchement d'un cœur initié à tous les mystères du royaume de Dieu. Aussi son livre restera toujours, pour ceux qui consentiront à braver les aspérités d'une langue déjà ancienne, un ouvrage d'édification, et l'un des meilleurs. Quelle connaissance du cœur chrétien ! Quelle intimité avec Dieu ! Quelle habitude des luttes morales ! Quelle jouissance

de la grâce et du salut! Quelle humanité et quelle austérité tout ensemble! Quelle sublime contradiction, du moins en apparence, entre l'inflexibilité de quelques théories et les applications si douces, si fortifiantes, que le rude théologien en fait aux âmes faibles et angoissées! Quoi que l'on puisse penser des parties du système calviniste qui ont été les plus contestées, tout dans ce système est inspiré à son auteur par le désir de glorifier Dieu et de sanctifier l'homme. Il n'appuie pas sur des observations psychologiques ou sur des données métaphysiques les vérités qu'il expose : il donne toujours pour dernière raison des plus profonds mystères que la gloire de Dieu et notre salut exigent la soumission de notre esprit à ces saintes obscurités. Néanmoins Calvin est un chrétien armé d'une dialectique inexorable; il ne recule devant aucune conséquence. Tel principe étant donné par la révélation, tout ce qui s'en déduit logiquement est vrai, tout ce qui est contraire est faux. De ce côté, ce rigide croyant est plus près du rationalisme qu'il ne se l'imagine; car cette dialectique à outrance, lorsqu'il s'agit des mystérieux conseils de Dieu, implique une foi à la raison, ou plutôt un raisonnement bien voisine d'une apothéose inconsidérée de l'esprit humain. L'homme n'est pas plus infaillible, quand il déduit, qu'il ne l'est dans ses intuitions, et il vient un moment où la conscience proteste contre des raisonnements irréfutables.

En un mot, ce qui frappe dans l'*Institution*, c'est une foi sans arrière-pensée à la vérité absolue du christianisme, une vie religieuse puissante et originale, une méthode synthétique presque exclusivement suivie, une sagacité exégétique invincible aux traditions et aux préjugés si elle cède parfois à la logique ou à l'esprit de système, et par-dessus tout une dialectique intrépide en ses conclusions jusqu'à déranger l'équilibre d'une forte intelligence. Ainsi nous apparaît Calvin étudié dans son principal ouvrage, dans celui qui résume tous ses travaux et qui le résume lui-même. Il est généralement considéré, au sein et en dehors de l'Eglise chrétienne, comme un homme tout d'une pièce, n'ayant connu des faiblesses de notre nature que la rudesse et l'inflexibilité, mais inaccessible à l'inconséquence et à la contradiction. Dans les pays de langue française, les événements, qui décident plus qu'on ne croit de la gloire des hommes éminents, n'ont pas contribué à lui créer une légende semblable à celle qui défigure, dans l'esprit des masses, le caractère des princes ou des écrivains favorisés par le succès après leur mort comme de leur vivant. Quand un journaliste de moyenne érudition, un faiseur de portraits historiques, a mentionné le bûcher de Servet et la sombre doctrine de la prédestination, il a dit tout ce qu'il sait et tout ce

qui intéresse un siècle fort ignorant sur ces matières. Certainement, Calvin n'a pas été un théologien qui change plusieurs fois de système : il n'a reculé ni comme penseur, ni comme organisateur, ni comme politique devant les conséquences de ses idées. De loin, il produit l'effet d'un colosse de bronze coulé d'un seul jet : le métal semble sans alliage et la statue sans parties ajustées. De près et dans un commerce plus intime, on découvre que, là comme partout, existe cette dualité inséparable de la vie qui se développe dans le fini. La vigueur des raisonnements, l'unité merveilleuse de la théorie, ne doit pas faire illusion, quand sous les formules on cherche le travail de l'intelligence. Personne, à ce compte, n'a le privilége de l'unité absolue. Les plus grands même offrent le plus de contrastes et de disproportions : c'est le cas pour Calvin, logicien presque infaillible, mais homme, et par conséquent, sinon « ondoyant, » au moins « divers. » Plusieurs de ces contradictions qui se rencontrent en toute individualité caractérisent la sienne. Par exemple, sa méthode, avons-nous dit, est toute scolastique, en ce sens qu'il part de Dieu, par une synthèse qui descend ensuite à l'homme ; il ne fait, dans tout le cours de l'*Institution*, que donner un commentaire du symbole des apôtres ; Dieu le Père, Jésus-Christ, le Saint-Esprit, l'Eglise : voilà l'ordre du symbole et celui qu'il adopte pour développer tout le système chrétien. En vain des critiques modernes lui ont prêté tel ou tel principe ; en vain a-t-on voulu donner à sa théologie une base anthropologique ou je ne sais quelle abstraction récente. En réalité, Calvin n'est pas un analyste, si ce n'est quand il s'agit d'exégèse, et quand il faut appliquer à des textes défigurés par la tradition le coup d'œil exercé d'un savant interprète ; sa marche est celle d'un docteur du seizième siècle, qui suit les mêmes voies que ses adversaires, et les combat avec le raisonnement et avec la tradition, non avec la raison et la critique, ce qui est tout différent et propre aux temps actuels. Telle est la réalité pour tous ceux qui savent voir le passé sans lui prêter des couleurs imaginaires. Mais voici le contraste : à la méthode il faut opposer l'esprit, l'essence même de la théorie. Or, Calvin est un théologien mystique dans le sens le plus noble et le plus élevé ; et, comme tel, non pas le premier, mais le seul victorieux des mystiques qui ont réagi contre l'école, les autres ayant été ou dociles et inoffensifs, ou vaincus par l'Eglise. De plus, le grand théologien du seizième siècle est ennemi des subtilités et des questions oiseuses, préoccupé d'être utile et ne séparant jamais la vérité de la sainteté, au point qu'on peut dire, sans exagération, que, pour lui, la vérité n'est que la sainteté théorique, comme la sainteté n'est que la vérité pratique. Quand il

se préoccupe de la vérité abstraite, il se demande comment Dieu sera glorifié et les âmes sanctifiées ; quand il traite de la sainteté, il semble ne chercher que le vrai dans sa nudité sublime. Qui ne voit combien cela est nouveau et contraire aux théologiens scolastiques? Si les colonnes du moyen âge sont ébranlées par un tel esprit, si Calvin ne s'arrête ni devant Thomas d'Aquin ni devant le Maître des sentences, que ne renverse-t-il pas des sophismes de leurs disciples, et de quel œil doivent le voir passer ces sorbonistes qu'il régale de tant d'épithètes malsonnantes à nos délicates oreilles? Enfin, par une autre antinomie non moins remarquable, le christianisme individuel du Réformateur heurte à chaque instant son attachement à la tradition : l'originalité de sa vie religieuse, qui n'est ni ascétique ni relâchée, mais à la fois libre et austère, brise les moules étroits de sa méthode. Où est le moyen âge dans sa décadence? Où sont les abus de la casuistique? Lisez les admirables chapitres de l'*Institution*, qui ont pour titre : *La somme de la vie chrétienne; — De souffrir patiemment la croix, qui est une partie de renoncer à nous-mêmes; — De la Méditation de la vie à venir; — Comment il faut user de la vie présente et ses aides*[1], et il vous sera facile de vous convaincre qu'un esprit nouveau, un esprit libéral, comme nous disons aujourd'hui, anime les méditations d'un théologien si fidèle aux procédés ordinaires de l'école.

J'ai parlé de la dialectique de Calvin, il faut, pour ne pas le méconnaître, relever aussi la vigueur de son bon sens. Elle le soutient contre ses propres déductions, elle rend inoffensives pour ses lecteurs les théories les plus redoutables. Ceux qui s'imaginent qu'un homme peut être jugé comme un système de métaphysique, ou qu'il est permis de ne pas chercher l'homme dans un système, s'étonneront qu'il puisse être question de bon sens extraordinaire quand on parle du terrible auteur de la doctrine de la réprobation éternelle par décret divin. Rien pourtant n'est plus juste et plus vrai. Le législateur spirituel de Genève aurait pu dire comme saint Paul à Festus : « Je ne suis point hors de sens, mais je dis des paroles de vérité et de sens rassis[2]. » C'est là ce qui distingue les fondateurs d'Eglises comme Calvin des agitateurs religieux, distingués seulement par une influence passagère du talent ou de la piété, qui ne laissent aucune école, aucune idée après eux. Le réformateur est plein de mesure, de sagesse, de connaissance du cœur humain ; il pousse et il retient; il enflamme et il tempère ; il fait une révolution

[1] Chap. VII-X du livre III.
[2] Actes XXVI, 24.

et il la renferme dans des limites précises ; il détruit des formes vieillies et il dit clairement ce qu'il faut leur substituer. Cela est rare dans les temps de rénovation ecclésiastique et sociale et c'est le sceau de la supériorité. En définitive, les hommes de cette trempe brillent surtout par l'union des qualités qui semblent contradictoires. Rien de grand dans l'ordre intellectuel, artistique et moral n'échappe à la loi des contrastes. Calvin est peut-être le théologien le plus conséquent, le plus logique, le plus un qui ait existé ; mais cette unité n'est chez lui que la conciliation harmonieuse de facultés qui s'excluraient pour d'autres.

Si du fond de l'*Institution*, nous passons à la forme nous retrouverons la même unité. Rien de plus naturel dans les écrits d'un homme qui fait de la parole un glaive plutôt qu'un ornement. L'ordonnance de l'*Institution* est d'une simplicité étonnante. Nous avons déjà dit que le plan suivi par Calvin est celui du symbole des apôtres. On dirait d'un catéchisme développé et savant. Aucune affectation de nouveauté, quoique cette conception soit nouvelle par sa simplicité même qui marque le retour de l'Eglise à sa confession de foi la plus ancienne et la plus élémentaire. Mais ce qui n'est pas moins remarquable c'est le parfait enchaînement de toutes les parties de l'œuvre où l'édification, la polémique, les citations abondantes des Pères se déroulent côte à côte sans nuire à l'effet de l'ensemble.

Le style du réformateur a été apprécié par des juges compétents. Son principal mérite c'est de répondre à la définition de Buffon : « Le style c'est l'homme ; » définition qui serait plus claire si Buffon avait dit : Le style c'est l'individu, c'est la traduction d'une personnalité par le langage, une âme respirant sous des mots. A ce point de vue, le seizième siècle est supérieur au dix-septième, Pascal, Lafontaine et Molière exceptés. La rhétorique lui est encore inconnue, avec les imitations malheureuses et l'excès de la pruderie. Encore un peu inculte, il a, dans ses prosateurs et dans ses poëtes, une fleur de spontanéité qui se perdra bientôt en même temps que la grossièreté se polira au contact d'une cour brillante. De tous les écrivains français de ce siècle, Calvin est certainement le plus sévère et le plus chaste. Il ne recherche jamais les effets oratoires ou poétiques et n'écrit jamais trois mots là où deux peuvent suffire. Que l'on cherche bien dans toute l'*Institution*, on n'y trouvera pas une seule image qui ne serve à rendre une idée plutôt qu'à orner l'expression. L'écrivain ne songe pas à charmer ses lecteurs encore moins à les distraire : il n'est préoccupé que de la vérité à établir ou à défendre. Comme dans les plus grands styles, on ne rencontre

presque jamais ici de traits qui frappent et arrêtent la pensée sur un détail au risque de faire oublier le sujet pour l'auteur, le tableau pour le cadre, le fond pour la forme. Le langage n'est pour Calvin que cette draperie légère de la *Venus genitrix* destinée seulement à faire ressortir tout ce qu'elle recouvre. Ainsi les mots, les phrases ne servent à Calvin que pour mettre plus à nu la pensée. On voit qu'il mépriserait ces voiles transparents s'il pouvait trouver un moyen de communiquer ses idées par un instrument plus immatériel.

Bossuet a fait remarquer que le style du réformateur est triste. Ce jugement de l'un des plus sérieux adversaires de la Réforme, qui est aussi l'un des plus grands écrivains français, n'est pas sans fondement. Il est triste comme l'Eglise de Saint-Ouen dans sa pureté gothique, qui exclut les vains ornements de tant d'autres nefs catholiques. Il est triste dans sa majesté sévère qui rappelle les graves pensées de Dieu et de l'éternité. Il est triste, parce qu'il est le reflet d'une âme qui a beaucoup souffert et qui, vouée à un travail incessant, n'a pas cueilli toutes les fleurs de la vie. Comme plusieurs hommes célèbres, Calvin, pour emprunter une expression à Rousseau qui n'a guère avec lui que cette ressemblance, était né mourant. Jamais il n'a senti l'exubérance des tempéraments robustes. Il parle avec l'autorité de l'expérience quand il dépeint les misères de la condition humaine. Marié avec la veuve d'un anabaptiste qu'il avait ramené à des convictions plus saines, il perdit sa femme de bonne heure et mourut sans enfants après dix ans de langueur. Rien de surprenant si la gaieté ne se montre guère dans les écrits de ce prédestiné du combat perpétuel et de la souffrance. Enfin le style de Calvin est triste, parce que la sensibilité et l'imagination ne jouent qu'un rôle secondaire dans son âme, comme dans les travaux qui l'ont consumé. La conscience et la volonté sont ses facultés dominantes, ce qui ne veut pas dire, comme on l'a prétendu, qu'il ait manqué de cœur et d'entrailles. Ses lettres et plusieurs passages de l'*Institution* attestent le contraire. Mais enfin il n'a pas ce mélange de sensibilité et d'imagination, d'onction et d'esprit qui caractérise par exemple l'évêque d'Hippone. Il n'a pas non plus cet instinct de la beauté littéraire que possédait Bossuet avec une familiarité sublime. D'un autre côté, il est plus sobre et plus simple que l'un et l'autre. Il a moins de subtilité que le premier et moins d'enflure que le second. Il unit la sincérité éclatante de l'évêque africain à la majesté souveraine de l'évêque français. Plus que tous les deux, il possède je ne sais quelle audace dans la marche des idées qui se trahit par des affirmations sereines, par le tour absolu d'un raisonnement sans ré-

plique. La certitude est poussée, en plus d'un endroit, jusqu'à une sorte de despotisme intellectuel semblable à celui de Joseph de Maistre. Veut-il mettre les Ecritures saintes au-dessus de toute contestation et les poser comme une autorité infaillible : « Que ce point nous soit résolu, dit-il, qu'il n'y a que celuy que le Saint-Esprit aura enseigné qui se repose en l'Escriture en droite fermeté; et combien qu'elle porte avec soy sa créance pour estre receue sans contredit et n'estre submise à preuves ou argumens; toutesfois que c'est par le tesmoignage du Saint-Esprit qu'elle obtient la certitude qu'elle mérite. Car jà soit qu'en sa propre majesté elle ait assez de quoy estre révérée; néanmoins elle commence lors à nous vrayement toucher, quand elle est scellée en nos cœurs par le Saint-Esprit. Estant donc illuminez par la vertu d'iceluy, desjà nous ne croyons pas ou à nostre jugement, ou à celuy des autres, que l'Escriture est de Dieu; mais par-dessus tout jugement humain nous arrestons indubitablement qu'elle nous a esté donnée de la propre bouche de Dieu, par le ministère des hommes; comme si nous contemplions à l'œil l'essence de Dieu en icelle. Nous ne cherchons point ou argumens ou vérisimilitudes, auxquelles nostre jugement repose; mais nous lui submettons nostre jugement comme à une chose eslevée par-dessus la nécessité d'estre jugée. Non pas comme aucuns ont accoustumé de recevoir légèrement une chose incognue, laquelle après avoir esté cognue, leur desplaist; mais pour ce que nous sommes très certains d'avoir en icelle la vérité inexpugnable. Non pas aussi comme les hommes ignorans ont accoustumé de rendre leurs esprits captifs aux superstitions; mais pour ce que nous sentons là une expresse vertu de la Divinité monstrer sa vigueur, par laquelle nous sommes attirez et enflambez à obéir sciemment et volontairement, néantmoins avec plus grande efficace, que de volonté ou de science humaine[1].

Quelle conviction ne respire pas dans ce beau passage! Mais aussi quelle fière allure de style, quelle bravoure dans ces affirmations qui vont au-devant de toutes les contradictions vulgaires! Le fait de l'inspiration est ici posé dans toute sa force et comme aperçu directement par l'âme chrétienne. C'est plus que de la théologie, c'est de la religion, c'est le principe même de l'Eglise protestante placé dans une haute région à l'abri des attaques du scepticisme de la foule comme des analyses de la science. Nous voudrions pouvoir multiplier les citations de ce genre pour faire partager au lecteur l'admiration que nous inspire la manière supérieure de notre grand réformateur. Que ne

[1] Livre I, chap. VII, § 5.

pouvons-nous reproduire ici le début du chapitre XII du IIIe livre où Calvin s'élève à propos de la justification par la foi contre toutes les subtilités de l'école, et, déclarant la scolastique incompétente, transporte l'homme tout tremblant au pied du tribunal de Dieu ! A défaut de cette citation qui serait trop longue, et de beaucoup d'autres passages qui confirmeraient ce que nous disons de l'autorité de ce style vraiment magistral, donnons un autre exemple.

C'est au chapitre VIII du livre IV. Nous venons d'entendre Calvin exaltant l'infaillibilité des Ecritures; voici comment il relève la dignité du ministère évangélique, tant il est vrai que son opposition à la tradition et à la hiérarchie ecclésiastiques n'allait pas jusqu'à laisser l'homme sans révélation ni les troupeaux sans conducteurs. Il vient d'expliquer par un texte de saint Pierre que la Parole de Dieu fait toute la valeur de l'enseignement des pasteurs : « Voylà la puissance ecclésiastique clairement déclairée, laquelle est donnée aux pasteurs de l'Eglise, de quelque nom qu'ils soyent appelez; c'est asçavoir que par la Parole de Dieu, de laquelle ils sont constituez administrateurs, hardiment ils osent toutes choses, et contraignent toute gloire, hautesse et vertu de ce monde, d'obéir et succomber à la majesté divine; que par icelle Parole ils ayent commandement sur tout le monde; qu'ils édifient la maison de Christ, subvertissent le règne de Satan; qu'ils paissent les brebis et exterminent les loups; qu'ils conduisent par enseignemens et exhortations ceux qui sont dociles; qu'ils contraignent et corrigent les rebelles et obstinez; qu'ils lient et deslient, tonnent et foudroyent, si mestier est; mais tout en la Parole de Dieu. »

Toute l'âme de Calvin n'est-elle pas dans cette brûlante période qui rappelle certains passages du sermon de Bossuet sur l'unité de l'Eglise? Nous sommes bien loin de cette notion du ministère et de cette énergie d'un siècle qui concevait la liberté et l'autorité autrement que nous. Ajoutons que nous atteignons aussi bien rarement à cette éloquence. Car l'éloquence la plus haute consiste dans une volonté passionnée et inflexible qui veut produire la conviction, non dans un art inférieur qui charme les oreilles et les imaginations sans vaincre les résistances du cœur. Mais c'est assez nous arrêter à ces considérations générales; il est temps d'exposer rapidement le système théologique formulé dans l'*Institution* et d'en faire la critique avec la modestie que commandent un sujet si difficile et une si puissante individualité.

L. Rognon.

PHILOSOPHIE

—

UNE APOLOGIE DU CHRISTIANISME

Charles Secrétan, LA RAISON ET LE CHRISTIANISME. Douze lectures sur l'existence de Dieu. Paris, Joël Cherbuliez. 1863.

La défense du christianisme constitue aujourd'hui une des tâches les plus difficiles et les plus ingrates. Il semble, en vérité, que tout ait été dit pour et contre l'Evangile, que le procès soit suffisamment instruit, et que chacun possède dès lors tous les éléments nécessaires pour arrêter et fixer son choix. Nous ajouterons que s'il fallait en juger par l'attitude et les forces déployées des deux camps, la cause du christianisme paraîtrait bien compromise. Ses adversaires sont d'autant plus assurés de leur triomphe qu'ils ont enchaîné à leur char toutes les conquêtes du monde moderne ; à les entendre, ils vont nous apporter tous les biens vers lesquels depuis longtemps nous tendons des mains avides : la liberté, la science, la lumière, le bonheur de la société. Pour répandre et dispenser ces biens, ils ont le talent, l'habileté, la persévérance et les acclamations d'une foule empressée et reconnaissante. D'un autre côté, les représentants du christianisme, ou ceux qui se donnent pour tels, font, semble-t-il, tout ce qu'ils peuvent pour le discréditer et le perdre, moins encore par la faiblesse et l'impuissance de leurs armes que par la violence et le fanatisme dont ils se rendent coupables. Certes, le délaissement de nos Eglises, le peu de compte que l'on tient d'elles, les dédains qu'on ne leur ménage pas, l'insuccès trop fréquent des efforts faits pour combattre les attaques dont elles sont l'objet sont pour nous de puissants sujets d'humiliation. Il n'est que trop vrai : « le christianisme, considéré comme croyance publique, comme lien social, a plutôt l'apparence d'être, qu'il ne subsiste réellement. Il n'y a plus de préjugé en

sa faveur. Peut-être faudrait-il même confesser que le préjugé parle contre lui. »

Le chrétien jadis rencontrait un appui dans les institutions; il puisait dans son attachement aux traditions, aux croyances collectives une force réelle; il sentait la communauté le soutenir de sa foi et de ses prières. Aujourd'hui la foi est devenue une affaire individuelle; il faut que chacun la conquière à la sueur de son front et la prêche à ses risques et périls; la défense du christianisme n'est plus entre les mains des corps ecclésiastiques : ce sont les individus isolément qui sont obligés de s'en charger. Nous disons obligés, car la nécessité de cette défense devient de jour en jour plus impérieuse. L'attaque se concentre et se précise et porte toujours davantage sur les points fondamentaux; on peut dire que l'ennemi menace la région même des sources de la vie religieuse, et la lutte qui s'engage est une véritable lutte *pro aris et focis*.

La meilleure arme dans ce combat où il s'agit de la conservation de nos biens les plus chers, nous n'avons pas besoin de le dire, c'est une conviction profonde et sincère qui peut même tenir lieu de talent et d'éloquence, si tant est qu'elle ne les inspire. Rien ne remplace une telle conviction, et l'on ne saurait estimer trop haut la puissance communicative qui en découle. Là est le véritable secret pour gagner et persuader les âmes. Mais il est une seconde condition non moins nécessaire : il faut que celui qui veut prendre en main la défense du christianisme soit de son temps; il faut qu'il s'applique avec une persévérante sympathie à étudier ses besoins, ses aspirations, la tâche qui lui est dévolue; il faut qu'il exerce sa pénétration à démêler ce qui dans les engouements ou dans les répugnances de son époque est légitime ou non, qu'il connaisse exactement l'état des questions, le degré de maturité des problèmes agités. Rien ne vieillit aussi vite que les apologies; l'horizon des générations auxquelles elles s'adressent changeant rapidement, elles risquent de ne plus porter coup et de passer par-dessus les têtes. L'adversaire avec lequel on se croit aux prises ne se trouve pas sur le même terrain que vous; il n'accepte ni vos armes ni les conditions que vous lui posez. Le point de départ, la méthode de son argumentation diffèrent; il se sert de témoignages, de preuves d'un tout autre ordre que les vôtres. — Il va sans dire qu'il ne suffit pas d'être convaincu et d'appartenir à son temps pour engager avec succès la défense du christianisme; il faut encore s'être placé franchement sur le terrain de la liberté et de la loyauté. Dès que votre adversaire s'aperçoit que vous voulez devoir votre triomphe à des moyens illicites, à la contrainte, à l'intimidation, fût-ce

même à une fraude pieuse, il se roidit dans son opinion et se retranche derrière ses arguments, bons ou mauvais. Il n'y a rien qui nuise au succès même d'une bonne cause que d'avoir de son côté la force matérielle, le prestige de la faveur et de la mode. L'apologiste du christianisme a enfin besoin de beaucoup d'élévation de caractère et de langage; il ne se servira jamais ni de l'insulte ni de l'ironie. Celui dont l'âme est remplie d'une ardente charité pour ses adversaires et d'une profonde compassion pour le malheur dans lequel les plongent des erreurs peut-être involontaires, évitera avec un soin jaloux tout ce qui pourra les irriter ou les blesser. Parmi les écrivains éminents qui, dans ces derniers temps, se sont voués à la tâche difficile de plaider devant le siècle la cause du christianisme, nous n'en pourrions nommer de mieux qualifiés que M. Ernest Naville et M. Charles Secrétan ; les conférences qu'ils ont tenues à Genève, à Lausanne et à Neuchâtel sur des sujets religieux d'une importance capitale sont des modèles de bonne et saine apologie. Les pages si profondément éloquentes, dans leur suave simplicité, où l'auteur de la *Vie éternelle* défend victorieusement nos plus chères espérances et le fondement même de notre foi, et les leçons plus sévères mais non moins entraînantes dans lesquelles M. Secrétan relève le drapeau humilié de la philosophie chrétienne en cherchant à prouver scientifiquement l'existence de Dieu, compteront sans contredit parmi les meilleurs ouvrages de ce temps; nous n'en connaissons, pour notre part, aucun qui nous ait procuré une plus douce et plus fortifiante jouissance. Il est si rare de se sentir entièrement d'accord avec un écrivain, de trouver exprimées dans un langage élevé les idées les plus justes et les plus nobles sentiments, et l'on voudrait pouvoir témoigner ce que l'on éprouve autrement que par de pauvres paroles. Que MM. Naville et Secrétan soient assurés que bien des lecteurs auprès et au loin partagent le sentiment que nous venons d'exprimer. C'est du dernier livre de M. Secrétan que nous désirons parler maintenant, persuadé qu'il suffira d'en signaler la matière pour ajouter de nombreux lecteurs à ceux qui ont eu la bonne fortune de le goûter déjà.

L'ennemi principal que le christianisme rencontre de nos jours, ce ne sont pas les systèmes philosophiques, c'est bien plutôt l'absence de système : nous avons nommé le scepticisme. M. Secrétan le sent bien, et s'il ne le combat pas directement, s'il proclame même cette tâche au-dessus de ses forces, c'est que le scepticisme ne peut être attaqué en théorie : il n'y a que la foi qui puisse le vaincre. « La volonté seule en triomphe ; la haine du scepticisme, c'est l'amour de la vérité. Son origine, ce

sont les défaillances du cœur. » D'ailleurs, le scepticisme pour les cœurs droits ne peut pas être un point d'arrivée et de repos; il n'est jamais qu'un accident, une maladie, une crise. « Quand il n'a plus rien à dissoudre, quand il est au bout de son œuvre, quand il s'est accompli, qu'il a vaincu, le scepticisme produit dans l'âme un malaise insupportable. Celui qui l'appelait « un « doux oreiller pour une tête bien faite » ne représentait pas l'humanité : c'était un homme d'esprit plutôt que de sens. » Et puis se représente-t-on le scepticisme comme le but définitif vers lequel le genre humain doit marcher, le résultat de tous ses travaux et de toutes ses luttes, en un mot le fruit le plus mûr de la civilisation moderne? Certes, « ils se placent dans une situation bizarre ceux qui acceptent les bénéfices de notre culture intellectuelle et morale, et qui soutiennent en même temps que cette culture est le fruit des efforts de générations insensées qui poursuivent un but impossible. Il était donc indispensable à leur dire que l'humanité commençât par se fourvoyer, et tout était perdu si, dès le commencement, elle avait obtenu la seule vérité qu'il lui soit permis d'atteindre, la certitude de son impuissance. »

L'origine du scepticisme moderne se comprend : on a trop affirmé, dans les âges précédents, ou plutôt on a affirmé trop en matière religieuse. Les chrétiens ont voulu marcher dès ici-bas enveloppés de l'éclat des démonstrations évidentes; l'esprit humain, avide de tout savoir, a prétendu lever tous les voiles et pénétrer tous les mystères. Une théologie malavisée, dans ses formules ambitieuses, a cherché à définir l'indéfinissable et à décrire ce qui se refuse à toute description. Grâce au triste héritage que nous a laissé la scolastique, nous avons mesuré la piété au savoir, et nous avons oublié que « la connaissance n'est pas l'élément le plus élevé de notre nature et notre destinée absolue. » Aujourd'hui, désabusés et désillusionnés en tous points, nous nous défions d'une affirmation quelque peu tranchée; nous sourions à la vue de toutes ces témérités métaphysiques que nous nommons finement de naïves chimères; nous prenons l'habitude de ne pas nous prononcer, de ne pas prendre parti, de ne pas conclure. A force de se désintéresser à toutes les questions, l'esprit finit par s'affaisser, le ressort moral se détend : de là à l'indifférence et à l'apathie, il n'y a qu'un pas. Les écarts et les échecs de la spéculation nous ont peut-être trop vivement fait sentir notre impuissance; nous avons perdu confiance pour nous être trop cruellement heurtés aux bornes de notre raison. Nulle part ce désenchantement et cette réaction n'ont été plus complets qu'en Allemagne, cette patrie des recherches métaphy-

siques, qui, après l'ivresse de l'idéalisme dans laquelle elle s'était plongée, s'est rejetée dans le naturalisme le plus grossier. Chez nous, le scepticisme est plus élégant, plus poli: il s'enveloppe d'un nuage de poésie, il couvre de fleurs les abîmes qu'il côtoie; plus dangereux, il se cache dans les plis d'une phraséologie mystique et s'allie quelquefois à une sorte d'enthousiasme artistique.

Si le chrétien déplore les progrès du scepticisme, c'est donc surtout parce qu'il ne sait comment l'atteindre : il craint beaucoup moins ceux qui examinent trop que ceux qui n'examinent pas assez Où sont d'ailleurs les systèmes qui ont remplacé celui de l'Evangile? M. Secrétan constate que « l'héritage du christianisme n'a pas été recueilli par une philosophie solide, capable d'interpréter à l'homme son histoire et son propre cœur, d'organiser la société, de régler la vie. » Ce n'est donc pas là qu'est le véritable danger. Pourtant, puisque quelques tentatives de ce genre se sont produites, il importe de les passer en revue et de soumettre leurs prétentions à une critique rigoureuse.

Mais tout d'abord il y a la religion naturelle ou le déisme que M. Secrétan définit fort judicieusement « moins un système philosophique proprement dit qu'une religion traditionnelle, maladroitement simplifiée. » Le déisme, cette religion de ceux qui croient penser et qui pensent croire, se trouve en effet dans la plus singulière des positions : d'une part, il affirme la personnalité de Dieu, sans réussir aucunement à la prouver et, chose bizarre, sans même en avoir besoin, puisque, d'autre part, il nie le surnaturel, c'est-à-dire la révélation, l'intervention de Dieu dans le gouvernement du monde. M. Secrétan n'a pas de peine à montrer qu'entre ces deux points il y a presque une contradiction ; car qu'est-ce qu'un Dieu qui ne se manifeste pas, qui n'agit pas, qui est lié par les lois mêmes qu'il a données? « Le merveilleux, le mystère dans cette opinion, ce n'est pas que Dieu parle; c'est qu'il se taise. » Qu'est-ce qu'un Dieu dont on peut se passer, et ne serait-il pas plus simple de supprimer une hypothèse aussi inutile?

C'est ce que le panthéisme a fort bien compris et exécuté avec courage. Le panthéisme n'est que le déisme traduit en système scientifique, le déisme conséquent et réfléchi. Dans cette tentative grandiose d'expliquer l'univers sans Dieu tout se tient, tout se lie, tout s'explique quand on consent à fermer les yeux sur le point de départ. Le panthéiste vante surtout l'unité de son système; tous les phénomènes que présente l'univers sur la vaste échelle des êtres ne sont que les pulsations différentes de la grande âme du monde, les effets diversement nuancés et

gradués d'une seule et même cause. Mais quand on l'interroge sur la nature de cette cause première, sur son origine, sur son but, sur sa raison d'être, on n'obtient aucune réponse. « Par où commencerez-vous? Par la virtualité pure, c'est-à-dire par la négation de l'existence, par le néant : tout vient de rien, le néant est la cause universelle ; telles sont les termes absurdes auxquels vient s'acculer cette logique étourdie qui, confondant l'énoncé du problème avec la solution, croit pouvoir porter à l'infini le fait du progrès, constaté sur un étroit espace, pendant la durée de quelques jours, et supprimer ainsi l'Etre éternel. »

Pour le panthéiste livré au doute et qui désespère d'expliquer d'une manière rationnelle l'origine et le but de tout ce mouvement, de ce flux éternel des choses auquel il assiste et qui l'entraîne lui-même, le matérialisme offre une heureuse issue. C'est dans la matière elle-même que ce système place la cause de toutes les transformations, en refusant de répondre à la question de la cause première ; mais, comme le fait très bien remarquer M. Secrétan, « pour oublier les besoins de la pensée, il ne les supprime pas. » Comme le scepticisme, « il défie les objections de la pensée, parce que son essence consiste à ne point penser. »

Nous aurions aimé nous étendre davantage sur ces solides et brillantes pages que M. Secrétan consacre à la réfutation du matérialisme et du panthéisme ; mais il faut nous hâter d'arriver au cœur même du sujet. M. Secrétan vient de montrer qu'en dehors du christianisme, la raison n'a pas encore réussi à résoudre les grands problèmes de la vie et à construire un système qui satisfasse les exigences de la science : il n'y a eu que des essais, des tentatives et... des ruines. Mais le christianisme lui-même y réussit-il? Telle est la question. S'il était prouvé qu'il n'est pas plus heureux que les systèmes philosophiques qui ont prétendu le remplacer, et que ses dogmes aujourd'hui percés à jour n'offrent que des solutions apparentes, ce serait donner gain de cause au scepticisme. M. Secrétan, quant à lui, estime que le christianisme supporte l'examen de la raison et qu'il sortira triomphant de cette épreuve ; il affirme « qu'aussi longtemps que nous ne trouvons pas l'Evangile parfaitement raisonnable en lui-même, il n'a pas restauré notre raison, nous ne sommes qu'à demi chrétiens... Si l'on ne réussit pas à rendre sensible la raison profonde du christianisme, personne ne voudra plus en admettre la réalité ; cette conviction, ajoute l'auteur, est ma constante et unique inspiratrice. » Il y a donc une philosophie du christianisme, selon M. Secrétan qui, dans un ouvrage intitulé : *la Philosophie de la liberté*, dont il prépare une

deuxième édition, avait déjà essayé d'en tracer d'une main ferme les principaux linéaments. Nous retrouvons les mêmes idées dans ses Conférences, mais exprimées d'une manière plus claire et mises à la portée de tout le monde. Un souffle profondément chrétien traverse ces pages, et lorsqu'on suit l'auteur dans les beaux développements de son sujet, tous dictés par une inspiration vraie, large, généreuse, on se rappelle involontairement la maxime si connue de Vauvenargues : « Les grandes pensées viennent du cœur. »

Ce n'est pas en se faisant de mutuelles concessions et en s'amoindrissant réciproquement jusqu'à perdre le caractère qui les distingue que l'Évangile et la philosophie pourront s'accorder : ce n'est que sur les hauteurs que leur rencontre pourra avoir lieu. L'Evangile, dans la plénitude des vérités divines qu'il nous révèle, est la chose du monde la plus simple; il contient les affirmations, les principes qui sont le point de départ de toute philosophie digne de ce nom. Nous estimons que M. Secrétan a rendu aux chrétiens et aux philosophes un service signalé en résumant et en précisant ces grandes affirmations, ces vérités cardinales aujourd'hui obscurcies ou niées par une sagesse mensongère ; il les a dégagées de tous les commentaires, de toutes les exégèses, de ce luxe de végétation parasite dont la tradition les avait entourées; et, les faisant briller d'un éclat nouveau, il en a « rendu sensible la raison profonde. »

C'est l'idée de Dieu examinée à la lumière de l'Evangile qui est proprement le sujet du livre de M. Secrétan; il a « essayé d'établir que sans le christianisme, elle ne peut se soutenir. » Cherchant d'abord les raisons que nous avons de croire en Dieu, M. Secrétan montre que notre intelligence, notre cœur et notre conscience réclament cette foi d'un commun accord. Instinctivement et sans même raisonner, l'esprit humain met à la base et suppose comme cause de tout ce qui existe un être parfait, principe et but de toutes choses; de même, notre cœur se tourne avidement vers cet objet seul digne en tous points de son amour; dans notre conscience enfin nous nous sentons obligés non pas envers nous seulement, mais envers une volonté supérieure à la nôtre et qui a le droit de se faire obéir.

Il est vrai que de terribles objections s'élèvent contre cette idée de Dieu que nous avons en quelque sorte immédiatement découverte en nous, avant toute réflexion. L'expérience et la science semblent s'unir pour la battre en brèche. Ainsi le spectacle de la nature ne nous rend pas évidente la nécessité d'une cause extérieure au monde; elle nous apparaît bien plutôt comme un ensemble de lois nécessaires qui subsistent et se gouvernent

par elles-mêmes. Dès lors, voyant la nécessité partout, il est tout simple de se représenter le principe de cet ensemble comme une première loi nécessaire. De même, l'histoire ne nous révèle nullement l'existence d'un ordre moral établi et réalisé par un être parfait ; elle nous donne rarement la satisfaction d'assister au triomphe des principes sur les intérêts et sur les passions. « La marche de l'histoire, dit excellemment M. Secrétan, est la résultante du conflit des intérêts qui cherchent à se satisfaire à quelque prix que ce soit. » L'on ne saurait rien inférer non plus de la liberté de l'homme, car rien n'est moins évident que cette liberté. Sa conduite dépend le plus souvent de ses prédispositions naturelles et des circonstances extérieures dans lesquelles il est placé ; bon ou mauvais, il ne suit pas les lois qu'il se trace lui-même et semble céder toujours à une impulsion donnée contre laquelle il lui est impossible de réagir ; que de fois nous faisons ce que nous voudrions ne pas faire, que de fois concourons-nous au mal malgré nous! « Nous ne savons pas ce qu'il faut vouloir, nous ne sommes pas même capables de vouloir toujours ce que nous croyons être le bien. » M. Secrétan conclut que sur le terrain de l'expérience « l'opinion que tout ce qui arrive dans le monde est l'effet d'une volonté spéciale de Dieu tendant au bien des créatures est, parmi les suppositions possibles, l'une des plus malaisées à soutenir. »

Cela est d'autant plus fâcheux que dans le domaine de la science, grâce au vent qui souffle actuellement, la méthode spéculative est fortement discréditée et que la méthode expérimentale règne en maîtresse souveraine. Or, l'empirisme n'a pas encore trouvé Dieu dans ses recherches et ses calculs. Ecoutez plutôt M. Renan : « Les sciences supposent qu'il n'y a pas d'être libre supérieur à l'homme, auquel on puisse attribuer une part appréciable dans la condition morale, pas plus que dans la condition matérielle de l'univers ; qu'aucun agent surnaturel ne vient troubler la marche de l'humanité, que cette marche est la résultante immédiate de la liberté (?) qui est dans l'homme et de la fatalité qui est dans la nature. » Le même argument qui sert à nier le surnaturel, on l'emploie aussi à nier Dieu. C'est toujours le même raisonnement : on ne veut pas se prononcer *à priori;* on se borne à affirmer qu'on n'a jamais rien pu constater. Que serait-ce, en vérité, s'il fallait se résoudre à admettre l'existence d'un Dieu qui s'est réservé le pouvoir d'intervenir dans les lois du monde! On ne pourrait plus compter sur rien. Toute prévision serait impossible ; toujours l'événement pourrait tromper le calcul. « Nous affirmons l'immutabilité des lois naturelles, parce que nous sommes faits pour y croire, parce que

nous en avons besoin... La science expérimentale, la civilisation matérielle impliquent cette fixité. »

Ce n'est donc ni l'expérience ni la science aujourd'hui en vogue qui nous fournissent l'idée d'un Dieu personnel. Cette idée, après l'avoir reçue par le canal de l'Eglise chrétienne, notre commune éducatrice, nous la tirons de nous-mêmes par une nécessité souveraine de la pensée qui défie toute objection. L'existence de Dieu nous semble, à vrai dire, inséparable de notre propre existence, et par un procédé dont il nous est impossible de nous défaire sans pouvoir en démontrer rigoureusement la légitimité, nous n'éprouvons aucun scrupule à concevoir Dieu à notre image. « Arrivés graduellement à l'unité de l'être, nous tentons l'effort impossible de personnifier l'idéal. » De là l'accusation généralement dirigée aujourd'hui contre l'idée de Dieu de n'être qu'un anthropomorphisme, le reflet agrandi et comme le résumé des perfections humaines, débarrassées des limites posées aux êtres finis : Dieu n'est qu'un homme idéalisé. Eh bien, ayons le courage d'accepter cette accusation, mais efforçons-nous de justifier la manière dont nous procédons. Pour quiconque admet que l'homme a été créé à l'image de Dieu, le reproche de concevoir à son tour Dieu à son image n'a rien de bien effrayant ; en vérité, nous ne saurions nous y prendre autrement. Comment concevoir d'ailleurs l'esprit infini si ce n'est sous la forme d'un être personnel, et comment obtenir la perfection divine, si ce n'est en réunissant les traits épars de cette perfection que nous trouvons dans notre propre nature? La personnalité étant la forme la plus haute de l'existence que nous connaissons, nous osons l'appliquer à Dieu, sans prétendre avoir réussi à écarter toutes les difficultés et à pénétrer tout le mystère. Evidemment, ce que nous pouvons affirmer au sujet de Dieu est infiniment peu au prix de ce que nous devons nous résoudre à ignorer.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici les idées de M. Secrétan sur l'essence de Dieu. Il définit l'être infini « pure volonté ; » peut-être eût-il été bon d'indiquer immédiatement dans cette définition la nature de cette volonté. Il nous a toujours semblé que définir Dieu comme le souverain amour, c'était poser une affirmation plus haute encore et plus riche que celle dont se sert M. Secrétan et qui d'ailleurs s'y trouve impliquée. La volonté de Dieu est au service de son amour et ne fait qu'en réaliser les desseins. Mais c'est là une pure chicane, sur laquelle il ne nous convient pas d'insister. Nous sommes entièrement d'accord avec ce que notre auteur dit de l'argument tiré de l'immutabilité des lois de la nature pour nier le surnaturel.

Dans le domaine des faits, cela est évident, la certitude scientifique dont on fait tant de bruit aujourd'hui, n'est qu'une probabilité supérieure, mais qui ne peut nullement prétendre à l'infaillibilité. « Comment, avec notre expérience d'un jour, aurons-nous la prétention de connaître toutes les lois que Dieu a établies? Si tel événement que nous appelons surnaturel, miraculeux, se trouvait en définitive être avéré, n'est-il pas clair qu'il faudrait y voir l'effet d'une loi supérieure à celle que nous connaissions jusqu'ici et qui trouve plus rarement l'occasion de s'appliquer sous nos yeux? L'immutabilité des lois de la nature, c'est-à-dire de notre expérience, de nos perceptions..., n'est jamais qu'une connaissance probable parce qu'elle ne se fonde que sur un nombre toujours restreint de faits particuliers... Toutes nos prévisions d'avenir comme toutes les recherches sur les causes des événements n'aboutissent qu'à des probabilités et ne donnent pas une certitude absolue. » Nous rencontrons ici un allié inattendu : c'est M. Schérer qui, à propos du dernier livre de M. Renan, a dit : « On peut prouver qu'un fait est sans exemple, qu'un fait est inexplicable, qu'on ne saurait rendre compte de ce fait par les lois connues de la nature, mais entre cet aveu d'ignorance et l'admission d'une cause proprement surnaturelle, il reste et restera toujours un abîme... Tout phénomène a une cause et jusqu'à preuve contraire, cette cause doit être tenue pour naturelle. » Soit : cette preuve nous ne pouvons la fournir, cet abîme nous ne pouvons le combler ; il ne nous est pas possible de donner à l'action surnaturelle de Dieu une certitude démonstrative; mais il nous sera permis peut-être, lorsque nous nous trouverons en présence de faits qui nous sont inexplicables et qui nous arrachent un aveu d'ignorance, de les attribuer à l'intervention directe d'une cause supérieure, à nous inconnue, qui doit être en rapport avec la causalité divine.

Après avoir ainsi établi l'idée chrétienne de Dieu et du surnaturel, M. Secrétan examine les objections que l'expérience suggère contre l'idée de considérer le monde avec ses vices et ses contradictions comme l'œuvre d'un Esprit parfait ; il montre comment le christianisme les prévient par la doctrine de la chute et de la rédemption qui impliquent la solidarité du genre humain, toute l'humanité formant une unité substantielle, et la restauration de l'œuvre divine par Jésus-Christ l'Homme-Dieu, en qui tout le mal est réparé et tout le bien réalisé ou du moins rendu possible. Nous renonçons bien à regret à suivre notre auteur dans les riches développements de sa pensée toujours juste et souvent originale. Le christianisme, d'après M. Secrétan contredit également le dogmatisme qui s'arroge un savoir absolu en matière

religieuse et le scepticisme qui nous réduit à l'aveugle succession des phénomènes dont notre conscience est le théâtre ; il nous donne des solutions provisoires, pleinement suffisantes, en attendant la splendeur radieuse des solutions définitives devant laquelle pâliront toutes nos pauvres imaginations et voleront en éclat les imparfaites formules qui nous divisent aujourd'hui. Les dogmes chrétiens sont autant de réalités qui se déduisent sans difficulté des données de la conscience dont M. Secrétan dit admirablement que, pour l'esprit spéculatif, elle est l'instrument des découvertes, puisqu'en nous enseignant ce qui doit être, elle nous donne le sens de ce qui est. Il faut en outre que le critérium moral que la conscience nous fournit et qui occupe le premier rang dans les recherches en matière religieuse s'accorde avec la logique dont le rôle essentiellement négatif consiste à nous apprendre ce qui ne peut pas être, et avec l'expérience qui nous enseigne ce qui est. M. Secrétan ne fait que résumer ici un sujet qu'il a traité à fond dans ses ***Recherches de la méthode qui conduit à la vérité***.

Les derniers chapitres du livre que nous analysons nous ont paru les plus riches et les plus neufs en aperçus d'une frappante vérité et d'une actualité saisissante. M. Secrétan se demande comment il est arrivé que le christianisme de nos jours rencontre tant d'incrédules et de détracteurs, et il n'a pas eu de peine à en montrer la cause. Dès l'origine l'idée chrétienne a été altérée par le mélange d'éléments hétérogènes, tant judaïques que païens, qui en ont gravement compromis la simplicité, la spiritualité originelle. La transformation du christianisme en un système de dogmes et de cérémonies qui s'accomplit au moyen âge accrut la distinction entre les laïques et le clergé au détriment des uns et des autres. En même temps, se produit la confusion du temporel et du spirituel dont les conséquences fâcheuses durent encore ; le catholicisme absorbe le temporel dans le spirituel et le protestantisme subordonne le spirituel au temporel. M. Secrétan relève avec raison le rôle exorbitant que la Réforme a fait à l'Etat en matière ecclésiastique et les funestes effets qu'a eus cet empiétement du pouvoir civil dans une sphère qui doit lui rester étrangère. L'Eglise perdit avec son indépendance sa dignité et sa puissance sur les âmes. Du moment que l'intérêt religieux cessait d'être le premier, il ne pouvait que s'évanouir complétement ; aussi bientôt l'aversion du dernier siècle a-t-elle fait place à l'indifférence du nôtre. Les esprits se sont jetés avec avidité sur les questions politiques et sociales ; mais « la politique ne renfermant rien d'absolu, ne saurait devenir notre religion, sans consumer l'humanité dans un effort impuissant et contra-

dictoire. » Quoi qu'il en soit, les erreurs et les défaillances même de la Réforme ont eu cet heureux résultat de dégager nettement les idées de l'Etat et du droit que le moyen âge avait ignorées et d'émanciper à tout jamais la politique de la religion. Seulement si la société du moyen âge nous a montré dans son unité brutale, la confusion de tous les ordres d'intérêt, la société contemporaine nous les présente dans un complet renversement. Aujourd'hui, ce qui importe avant tout, c'est de remettre à leur place les intérêts infinis, éternels, et pour cela de changer résolûment de méthode. M. Secrétan dit que l'erreur commune du catholicisme et d'un certain protestantisme, c'est de vouloir découvrir la vérité à des signes matériels et de s'attacher aveuglément à la foi d'autorité qui pourtant ne saurait résister à la critique. « Les fruits des réveils religieux, dont notre siècle a été témoin, ont été très grands et très beaux, mais entre eux et les besoins, il n'y a pas de proportion. Ils tiennent une place dans l'histoire contemporaine, ils n'en ont pas fait dévier la marche. »

Quelle est notre situation religieuse actuelle? D'un côté, nous découvrons des signes réjouissants. La liberté de culte et de la pensée insensiblement se dégage de la controverse et passe des faits dans les lois; l'Evangile, mieux étudié et mieux compris, grâce aux progrès des sciences historiques, sort des conventions et des fictions qui trop longtemps ont défiguré sa beauté souveraine. « Les flambeaux s'allument : tout est prêt, ce semble-t-il, pour l'union définitive de l'homme et de la vérité. » D'un autre côté, cependant, l'horizon s'assombrit et se charge de nuages menaçants. « La pensée languit, la littérature s'abaisse, le luxe devient grossier et frivole; on n'agite plus les grands problèmes; le monde ne se soucie plus de la vérité; il veut l'or et l'éclat de l'or, des spectacles, et tout le plaisir qu'on peut avoir sans dépense d'esprit. Le reste l'ennuie. La conséquence des opinions le fatigue; la sévérité des mœurs l'excède. Le vice refuse à la vertu ce léger tribut, cet hommage qu'il consentit si longtemps à lui payer. Les écrivains à la mode font de la conscience une illusion, de la religion une poésie et de la morale un raffinement. » Au moins ne pourra-t-on pas refuser à la recrudescence d'incrédulité dont nous sommes témoins le mérite de la franchise. « Les masques tombent; le bien et le mal combattent à ciel ouvert, sous leurs propres couleurs. »

Eh bien, dans cette grande lutte contemporaine où sont mis en question tous les principes et tous les intérêts, sur quelles promesses le chrétien peut-il compter et qu'est-ce qui lui assurera la victoire? Il ne faudrait pas se faire illusion : « Quelle que soit l'évidence interne de l'Evangile, il exigera toujours de nous

deux choses dures : l'aveu de notre misère et la lutte contre nos passions. Ceux qui ne veulent ni s'humilier ni se repentir font bien de couper le mal à la racine. » Les motifs suprêmes de nos déterminations, c'est ailleurs que dans la raison qu'il faut les chercher. Nos défaillances viennent beaucoup moins de nos doutes que des répugnances et des rébellions du cœur et du peu de secours que nous trouvons dans notre volonté chancelante. Ce qui détermine et décide en nous le choix pour ou contre l'Evangile, c'est bien moins la raison que la volonté et le cœur. C'est lui qui nous gouverne et nous pousse dans l'erreur ou dans la vérité; et comme on vit on pense, on accommode sa théorie à sa conduite pour l'expliquer et la justifier. « Les raisonnements sont extrêmement peu de chose, » dit M. Secrétan; et il ajoute : « Je l'avoue sans amertume après avoir tant raisonné. » On a, par le passé, fort exagéré le rôle de la raison dans la piété, et l'orthodoxie sous ce rapport s'est rendue coupable de la même faute que le rationalisme; le piétisme, par une réaction naturelle, a voulu placer la religion dans le sentiment, et nous avons eu une piété maladive toute de soupirs et de gémissements. Il faut relever aujourd'hui la part qui revient à la volonté : c'est là qu'est le progrès indiqué par les nécessités du temps. Ce n'est pas qu'il faille admettre que chacun puisse croire ce qu'il veut; mais certainement nul ne croit sans vouloir.

M. Schérer, dans l'article si remarqué qu'il a écrit à propos du livre de l'évêque Colenso, a divisé les hommes en deux catégories : ceux qui croient ce qu'ils veulent, et ceux qui croient ce qu'ils peuvent. Les seconds s'attachent au vrai uniquement parce qu'il est vrai, et sont résignés d'avance à subir toutes les conséquences de la vérité, parce qu'ils partent de ce fait que le vrai est souverain, supérieur à la société, à la religion et à la morale, la source et le fond de toutes ces choses. Les premiers font du bien, du beau, de l'utile, le signe auquel ils reconnaissent le vrai, et avant de recevoir une opinion, ils se demandent si elle est commode ou sûre, si elle ne dérange pas leur foi ou n'affaiblit pas leurs principes; ils partent des conséquences sociales ou morales d'une proposition pour déterminer si elle est vraie ou fausse. La plus grande erreur des religions, le dogme des dogmes, selon M. Schérer, c'est le caractère volontaire de la foi. Si la foi ne dépend pas d'un acte de volonté, l'homme n'est plus responsable de ce qu'il croit, l'hétérodoxe n'est pas coupable, les croyances ne sont plus qu'une affaire d'examen et d'appréciation individuelle. Si donc aujourd'hui les croyants les plus fervents, si les saints même doutent, ce n'est pas tant par la séduction des idées spéculatives, ce n'est pas même par la puissance avec la-

quelle s'imposent plusieurs résultats de la critique moderne, c'est surtout par le besoin de rester un avec eux-mêmes. Habitués à écouter leur conscience, ils ne peuvent lui résister; ils finissent par lui sacrifier jusqu'à leur foi.

Le raisonnement si spécieux de M. Schérer nous paraît reposer sur une double erreur; il confond le vrai avec la logique, et il suppose l'évidence absolue de la vérité en matière religieuse, tandis que M. Secrétan juge avec raison une certitude démonstrative incompatible avec l'essence même de la religion. Ce n'est pas à notre intelligence seule, ni même à elle avant tout que la vérité chrétienne s'adresse; elle parle à notre cœur, elle sollicite notre volonté, et suivant les dispositions qu'elle rencontre en nous, elle est ou acceptée ou rejetée. Le plus souvent, elle exige de notre part la foi, c'est-à-dire une confiance sans réserve et sans limites, « un cœur incliné, » comme disait Vinet. Il ne saurait donc jamais y avoir conflit entre la foi prise dans ce sens et entre la conscience, ni être question de sacrifier l'une à l'autre. Car la foi est précisément ce mouvement de l'âme ou de la conscience, qui se met à la recherche de la vérité ou tressaille à son contact, cette affection des choses qui sont en haut, déterminée par la grâce divine et par un acte viril de notre volonté. Que M. Schérer ne s'est-il rappelé les belles pages que Vinet, dont il s'honorait jadis d'être le disciple, a consacrées, dans son immortel ouvrage sur Pascal, à l'influence que la volonté exerce sur la croyance, elle qui tantôt nous aide à croire, et tantôt nous en détourne. « S'il ne faut pas appliquer directement la volonté à la croyance, a-t-il dit, il est légitime cependant de tourner la volonté du côté de l'examen. » Et par là il a indiqué la nouvelle méthode apologétique; il a frayé la voie à une défense du christianisme plus efficace et plus sûre. L'âme humaine s'est trouvée directement en présence de l'Evangile; et cette rencontre, qui ne peut et ne doit se faire que dans la liberté, exige de notre part un effort énergique de volonté qui s'appelle la foi, l'œuvre par excellence de la vie. M. Secrétan, l'un des maîtres les plus autorisés de la philosophie chrétienne, a largement développé ces grandes pensées qui sont les siennes dans le livre substantiel qu'il vient de nous offrir. Il y a dix-huit siècles, du reste, un plus grand que nous tous avait tracé déjà le programme de la meilleure apologie du christianisme quand il a dit : « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de mon chef. »

F. Lichtenberger.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE[1]

—

La Parabole de l'Enfant prodigue. *Méditations évangéliques*, par *D. Chantepie de la Saussaye*, pasteur à Rotterdam. — Leyde, de Breuk et Smits. 1863. Prix : 1 fr. 50. c.

Nous ne serions pas chrétiens, et la parabole de l'enfant prodigue ne serait pas pour nous, avant tout, un miroir fidèle que nous nous arrêterions encore devant elle comme devant une sublime image et que nous nous écrierions : Quel poëte que celui qui l'a conçue ! Oui, quel poëte ; ce mot exprime pour nous quelque chose de trop sérieux pour que nous nous fassions aucun scrupule de l'appliquer au divin auteur de notre parabole. L'œuvre de Christ fut, il est vrai, une œuvre pratique, mais aussi rien de plus pratique que la poésie, rien de plus réel que l'idéal et si, par un singulier abus de mots, poésie est devenue pour nous synonyme d'illusion, c'est bien à nous qu'en revient toute la faute.

A quels caractères reconnaissons-nous le poëte ? A deux caractères fondamentaux, nous semble-t-il. L'un pourrait s'appeler le *sens des choses*, l'autre le *sens de l'idéal*. Celui qui n'a que le sens des choses pourra bien pénétrer très profondément tous les replis de la nature et de la vie humaine, il n'en fera jamais jaillir une étincelle ; les tableaux qu'il nous en donnera manqueront de ce second plan, de ce reflet qui en feraient précisément la poésie. Par contre, le seul sens de l'idéal, qui a pu faire des philosophes, n'a jamais fait un poëte. Les poëtes que nous connaissons nous présentent, en des proportions diverses, les deux caractères dont nous avons parlé. Il n'est pas difficile, en général, de découvrir de quel côté penche chacun d'eux. L'Allemagne moderne nous offre, à ce point de vue, en ses deux grands poëtes, un contraste précieux : Gœthe a plus le sens des choses, Schiller plus le sens de l'idéal. S'il est un poëte complet, c'est, *à priori*, celui qui, possédant ces deux sens en proportions égales et harmonieuses, pénètre tout à la fois et le plus bas et le plus haut ; celui qui ne

[1] Tous les ouvrages annoncés dans le Bulletin se trouvent ou peuvent être demandés à la librairie Ch. Meyrueis et C^e^, rue de Rivoli, 174.

peut toucher un objet terrestre sans lui donner sa place dans l'harmonie des choses et l'éclairer d'une lumière du ciel ; celui pour lequel toute matière prend une valeur spirituelle, toute chose terrestre une valeur céleste ; celui qui, par son être, confine aux deux mondes à la fois et, de cette place centrale, perçoit le secret de leurs mystérieux rapports. Nous l'avons nommé, ce poëte, c'est le Christ. Toute son apparition est poétique, poétique, c'est-à-dire humaine et divine tout à la fois. Ses paraboles, œuvres *classiques* par excellence, si vieilles qu'elles soient, n'ont rien perdu de leur fraîcheur, et cela parce qu'elles racontent l'histoire profonde, hélas ! toujours nouvelle, du cœur de l'homme. Elles ont, dans leur forme même, un cachet d'immutabilité. Cette forme est presque toujours empruntée à un fait permanent et universel, très rarement à un fait ou à un usage local et passager, et ce trait est d'autant plus remarquable que Jésus enseignait au milieu du peuple et se mouvait par conséquent au milieu d'une sphère dépourvue de toute culture générale. Ajoutons que, vu la nature des paraboles du Christ, il était essentiel, pour que nous pussions encore aujourd'hui pleinement en saisir le fond, que la forme nous en fût aussi facilement accessible. En effet, c'est encore un caractère de l'œuvre classique que l'adhérence parfaite du fond à la forme. Or, ce caractère, les paraboles du Sauveur nous le présentent à un degré unique. En elles rien de superflu, un fond d'une richesse immense y revêt une forme d'une exquise simplicité.

Jamais nous n'avons été plus vivement frappé de ce dernier trait qu'en lisant le petit livre dont nous voudrions signaler l'apparition aux lecteurs de la *Revue chrétienne*. Le sujet de M. Chantepie de la Saussaye était difficile par sa grandeur même. L'*Enfant prodigue* c'est, en un drame souverainement tragique, à la fois toute l'humanité et tout le christianisme. Toucher à un pareil sujet est chose redoutable. Eh bien, nous n'hésitons pas à dire, et c'est, à nos yeux, un grand éloge, que M. Chantepie de la Saussaye ne nous l'a point diminué. La méthode qu'il a suivie dans ses *Méditations* lui a été une puissante sauvegarde en même temps qu'une mine féconde. Il ne perd jamais de vue le sens naturel de la parabole, il s'y attache, il en exploite avec soin toutes les fibres, il nous présente dans toutes ses péripéties l'histoire du fils prodigue, il fait revivre devant nous les images du père, du fils aîné, et nous ne sommes point étonnés en voyant se détacher constamment comme d'elle-même sur ce fond si simple, une autre image, spirituelle, que nous reconnaissons aussitôt. — Il nous semble que cette méthode, appliquée aux paraboles de Jésus-Christ, est souverainement heureuse, et si, comme nous le pensons, chaque courant théologique porte en germe une certaine esthétique aussi bien qu'une certaine dogmatique et une certaine morale, ne pouvons-nous pas dire que la manière dont M. Chantepie de la Saussaye envisage le beau dans l'Evangile est un produit très naturel d'une théologie qui sait être tout ensemble divine et humaine.

Les questions d'exégèse que soulève la parabole de l'Enfant prodigue sont parfaitement résolues pour notre auteur. Ses *Méditations* reposent sur un travail sérieux qu'il a d'ailleurs le bon goût de laisser dans l'ombre. La question actuelle à résoudre était celle-ci : Dans la parabole, la maison paternelle désigne-t-elle la communion originelle de l'homme avec Dieu ou l'Eglise visible? L'enfant prodigue symbolise-t-il l'homme déchu en général, ou en particulier, l'homme qui rompt ouvertement avec le milieu religieux où il s'est formé? M. Chantepie de la Saussaye adopte manifestement la seconde de ces interprétations. Il y a été conduit, je pense, par les circonstances spéciales qui ont motivé cette parabole aussi bien que par le rôle du fils aîné que Jésus fait rester chez son père; trait qui serait incompréhensible si la maison eût désigné autre chose qu'une société religieuse purement extérieure. — Hâtons-nous de dire que, tout en maintenant cette interprétation, M. Chantepie de la Saussaye donne largement satisfaction au sens chrétien qui, en dépit de l'exégèse, s'obstine, et à juste titre, à voir dans l'histoire de l'enfant prodigue l'histoire de tout pécheur qui a rompu avec son Dieu. Notre auteur sait aussi admirablement nous faire reconnaître les traits du véritable enfant prodigue jusque sous le visage impassible du fils aîné de la parabole.

Malgré cela, ils ont chacun leur type, ces deux frères; détachons quelques traits de chacune de leurs images. « Le jeune homme de la parabole n'est pas un vil égoïste, il n'est point bas et intéressé. L'Eglise a bien fait de l'appeler l'enfant prodigue. Il est de race noble. Il est généreux autant qu'entreprenant » (p. 19). Le monde est grand, dit-il, le monde est grand, et le monde est à moi! Allons, trêve de scrupules! Secouons tous les préjugés de mon enfance; trop longtemps déjà ils ont gâté ma vie, irrité mon esprit, brisé mon élan vers l'avenir. Soyons fort, montrons-nous homme, libre, indépendant!... Et il ramasse tous ses biens et s'en va. *Peu de jours après, quand le plus jeune fils eut tout ramassé, il s'en alla dehors dans un pays éloigné.*

« Dehors! dans un pays éloigné! *Dehors!* ce mot fait une double impression d'après le double caractère de l'état intérieur de l'homme. Chez soi : c'est aux yeux des uns le repos, la jouissance, l'amour, la bénédiction. Chez soi, c'est pour les autres l'ennui, la monotonie, le malaise, l'horizon gris et brumeux. *Dehors!* c'est à leurs yeux la splendide lumière, la gaie multitude, le jeu varié de l'existence. *Dehors!* c'est l'inconnu, partant la poésie, la beauté, le mystère. *Dehors! dans un pays éloigné!* aussi éloigné que possible! Ah! que son imagination colore ce pays éloigné de vives couleurs, de riantes images! Comme tout y est plus beau, plus riche, plus riant qu'au milieu de ces images vulgaires et de ces perspectives bornées de la contrée natale! *Dehors, dehors, dans un pays éloigné!* » (P. 19.)

Nous venons de voir le fils cadet, voici l'aîné maintenant. « Ils sont

(ces fils aînés), ils sont dans la société ce que la force d'inertie est dans la nature, force immense et qui imprime à tout mouvement sa direction. Ils sont conservateurs de nature et par principe. Ils ne voient pas comment les choses pourraient aller autrement qu'elles ne vont; surtout pas comment il serait possible de produire ces améliorations. Ils ont foi au passé, non à l'avenir. La société n'est-elle pas solidement établie? Qu'y aurait-il à changer à ses lois, à ses institutions, à ses mœurs, à ses traditions? N'y a-t-il pas présomptueuse folie à le prétendre? N'est-ce pas le premier devoir de tout honnête homme, de tout vertueux citoyen, de maintenir les cadres, de conserver les usages reçus des pères? Le reste n'est-il pas chimère et orgueil? L'ordre, l'ordre avant tout, l'ordre avant le mouvement, l'institution avant l'esprit et même sans l'esprit; voilà leur ambition, voilà leur vertu. Le fils aîné travaille *aux champs* avec les serviteurs de son père, tandis que son frère cadet erre dans le pays éloigné » (p. 98).

Entre ces deux frères dont l'un a secoué le joug et l'autre obéit en esclave, se place un autre type, celui de l'homme libre, libre parce qu'au lieu « d'essayer de la liberté en dehors de sa vie, » il a fait « de sa vie un acte de liberté. » Ce type, M. Chantepie va le chercher, avec un peu de hardiesse peut-être, parmi ces mercenaires devant lesquels l'enfant prodigue a bien souvent passé indifférent alors qu'il était encore dans la maison, mais qui lui reviennent à la pensée alors qu'il sert lui-même en pays étranger. « Voici un homme qui vous paraît travaillé et accablé tout le jour, marchant de peine en peine, de sacrifice en sacrifice. Ses jours sont des jours de travail, d'un travail de mercenaire; un travail qu'il n'a pas choisi, qui lui est imposé; un travail sans gloire, sans poésie. Et ce travail est monotone, il revient tous les jours. Il absorbe tout son temps, ses heures sont comptées; il n'y a pas de place pour la liberté dans cette vie. Ah! quelle vie d'esclave, dites-vous peut-être, qu'il est à plaindre celui qui est condamné à la mener! Détrompez-vous! Peut-être cette vie d'esclave est une vie de liberté; peut-être cet homme courbé vers la terre, attaché à son métier, est-il entouré d'esprits célestes; peut-être y a-t-il des cantiques dans son cœur. Peut-être, tout esclave qu'il vous paraisse, est-il un fils de roi, et sous l'habit du journalier il y a un cœur de souverain! Voyez plutôt. Y a-t-il de la décrépitude sur cette figure? Cette taille est-elle courbée? Ce regard est-il terne? Ne voyez-vous pas briller la lumière intérieure dans le feu de ce regard, dans l'éclat de ces traits? La régularité de sa vie, loin d'être le signe d'une contrainte mécanique, ne pourrait-elle pas être un signe de liberté, le fruit d'une conquête? Cet homme que vous appelez mercenaire ne commence-t-il pas à prendre à vos yeux les proportions d'un conquérant, d'un conquérant de ce qu'il y a de plus difficile à conquérir, c'est-à-dire de son propre cœur, selon la parole d'un sage : que celui qui maîtrise ses passions est plus fort que celui qui prend une ville? » (P. 48.)

Mais la figure qui domine nos *Méditations*, c'est, à coup sûr, celle du père, du père que le fils a quitté, mais qui, lui, n'a jamais quitté le fils, et qui creuse le remords dans l'âme de son enfant en attendant qu'un jour il le presse dans ses bras. « Oh! épiez le jeune homme à son réveil, le lendemain de son départ, et le surlendemain, et le troisième jour encore, et tous les jours qu'il passe dans le pays étranger! Ne voyez-vous pas qu'il veut chasser quelque chose de son esprit, qu'il secoue la tête comme pour se débarrasser de quelque fantôme importun? N'observez-vous pas... l'agitation de ses lèvres, la précipitation de sa démarche, quelque chose de farouche parfois dans son regard? C'est que, quoi qu'il fasse, le souvenir de la maison paternelle est toujours là, vivace, inextinguible, se mêlant à tous ses projets, à toutes ses espérances, à toutes ses joies. C'est là, avec le capital de ses biens, un autre trésor qu'il porte en pays étranger; oui, un trésor aussi, quoiqu'il ne le considère pas ainsi, et un trésor autrement précieux que le premier, un trésor qu'il ne peut pas dissiper comme le premier, un trésor qui, malgré ses répugnances présentes, sera peut-être un jour encore son unique moyen de salut » (p. 21).

Bornons ici nos citations. Elles suffisent, nous semble-t-il, pour faire pressentir au lecteur ce qu'il trouvera dans ce livre. Il y trouvera, sous des tableaux toujours vivants, souvent dramatiques, des analyses psychologiques dont la vigueur et la finesse le feront penser bien souvent à la manière de Vinet. Il y trouvera une austère et franche saveur morale qui, loin d'ébranler son respect pour les droits de Dieu, ne fera que l'affermir. M. Chantepie de la Saussaye n'est pas de ceux qui croient que dépouiller l'homme, c'est toujours enrichir Dieu. Nul ne voit plus bas que lui l'homme déchu, ni plus loin le *pays éloigné*, et nul autre ne relève avec une joie plus religieuse les souvenirs sacrés de la maison du Père : « La conscience, la conscience! s'écrie-t-il, le souvenir de la maison paternelle! l'image du Père! Ah! mes frères, je le répète, il est indestructible, ce souvenir; elle est ineffaçable, cette image; notre conscience, c'est nous-même! » (P. 25.) Nul ne met plus haut l'action de Dieu dans l'œuvre du salut. « Ce n'est pas, écrit-il, le fils qui a trouvé le Père, c'est le Père qui a trouvé le fils, » t nul n'insiste davantage sur l'histoire de ce salut en l'homme. Ah! quand comprendra-t-on que loin de s'exclure ces deux points de vue s'harmonisent, s'appellent, s'enrichissent mutuellement? Quand M. Chantepie de la Saussaye aura-t-il la joie de voir se former autour de lui une école à la fois pieuse et savante, qui serait une digue de plus dont la Hollande aurait grand besoin? Dieu le sait. Quoi qu'il en soit, le livre que nous annonçons ne peut manquer de lui faire des amis. Il y a trois ans, M. Chantepie de la Saussaye publiait sur la *Crise religieuse en Hollande* un livre dans lequel il examine pièce à pièce tout le dossier d'un long procès théologique. Qu'il nous permette de le dire en toute franchise, malgré la sympathie et l'in-

térêt avec lesquels nous avons lu cet ouvrage, nous mettons les *Méditations sur l'Enfant prodigue* bien plus haut, et nous croyons qu'elles feront plus encore pour servir la cause que défend avec tant de courage M. Chantepie de la Saussaye. C'est exprimer, à notre avis, un grand éloge que de dire d'une théologie qu'elle remue l'âme et l'entraîne vers Dieu. Nul, après avoir lu les *Méditations sur l'Enfant prodigue* ne pourra refuser ce témoignage à la théologie de M. Chantepie de la Saussaye.

ROGER HOLLARD.

NOUVEAU LIVRE DES MÈRES, OU INSTRUCTION ÉDUCATIVE DE LA PREMIÈRE ENFANCE, par le baron de *Guimps*.

L'auteur de cet ouvrage excellent s'est proposé un double but : faire comprendre aux mères le sérieux de leur tâche et les aider à l'accomplir. Son travail commence par un court traité sur l'éducation de la première année, il fait ressortir l'importance des impressions reçues et des habitudes contractées pendant cette période où tous les organes ont une si extrême flexibilité. C'est de ces habitudes et de ces impressions que dépend en grande partie la formation du tempérament et du caractère, par conséquent l'individualité. L'instinct et la tendresse maternelle ne peuvent entièrement suppléer aux principes d'éducation. Il faut que la réflexion et le raisonnement s'unissent à la prière pour tirer le meilleur parti possible de ce pouvoir absolu qu'elle exerce sur son enfant. Attentive à éveiller cette intelligence sans la fatiguer, à développer cette sensibilité sans en troubler l'équilibre par des émotions trop fortes ou trop répétées, c'est elle qui doit lui communiquer la vie supérieure, celle de l'âme, qui se compose de deux éléments : l'amour et la foi. C'est à elle d'en hâter et d'en mesurer en même temps les progrès. Premier objet de la foi de son enfant, elle doit craindre de tromper en quoi que ce soit sa vraie confiance. Cette foi qu'elle respecte et qu'elle affermit en s'en rendant digne, c'est elle qui doit peu à peu l'amener à embrasser son véritable objet et la faire passer des choses visibles aux invisibles. Cette pensée n'est-elle pas pour une mère chrétienne le vivant commentaire de ces paroles de Jésus : Je me sanctifie moi-même pour eux?

La partie du livre qui concerne les punitions et les récompenses, ces deux problèmes de toute éducation sérieuse, est utile et intéressante, mais nous avons hâte de dire que M. de Guimps ne se contente pas d'offrir des conseils : il donne en même temps les moyens de les mettre en pratique. Il est peu de mères qui n'aient senti avec tristesse l'insuffisance de leurs connaissances positives pour instruire leurs enfants et répondre aux curiosités de ces intelligences qui s'éveillent. Il faut qu'elles sachent attirer leur attention sur les objets les plus rapprochés d'eux, les obliger à

se rendre compte, à observer, leur faire comprendre à fond le peu qu'ils savent. Mais pour cela il est nécessaire de bien savoir soi-même et *l'à-peu-près* doit en toutes choses être évité. Le livre de M. de Guimps contient un petit cours d'histoire naturelle qui devra, non pas être lu tel quel à l'enfant, mais lui arriver expliqué, coloré, et animé par la voix aimée de sa mère. Plus tard ce même livre aidera celle-ci à faire pénétrer la jeune intelligence dans le monde de l'âme en l'amenant par l'observation des manifestations élémentaires de la vie morale, à l'idée du devoir et à celle de Dieu. L'esprit de l'enfant aura ainsi suivi une marche progressive et rationnelle et sans doute il se ressentira toute sa vie de l'heureuse direction qui aura été donnée au premier essor de ses facultés.

Cet écrit, si clair, si simple, si sérieux, peut et doit devenir un précieux auxiliaire pour toute mère qui a bien compris la grandeur de sa tâche et qui cherche à l'accomplir dans tous ses détails, se souvenant que rien n'est sans importance quand il s'agit d'une œuvre comme celle que Dieu lui a confiée. E.

Sermons par *Eugène Bersier*, pasteur à Paris. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50 c.

Nous nous bornons aujourd'hui à annoncer ce volume qui sort de presse, en en détachant le fragment suivant, emprunté à un sermon sur la Fatalité.

L'auteur vient de combattre le sentiment de fatalisme que produit en nous la vue de l'ordre inflexible de la nature ; il continue ainsi :

Mais si la foi à la Providence vacille et s'éteint dans tant d'âmes, cela tient le plus souvent, mes frères, à une autre cause que celle dont je viens de parler. Ce qui cache, ce qui efface même aux yeux du plus grand nombre d'hommes l'intervention de Dieu, c'est le spectacle de la vie et du monde tels que le péché les a faits.

Qu'il est difficile, par exemple, de trouver dans l'histoire un plan providentiel! Comment tracer un chemin dans la confusion ténébreuse des événements? Comment trouver la clef de tous les problèmes moraux qu'ils soulèvent? Quel est le sens de tant d'avortements douloureux, quel était le rôle de tant de civilisations disparues, quelle sera la raison d'être de tant de douleurs, de guerres, de déchirements et de larmes? On nous dit que le sang est une semence féconde. Hélas! que de fois n'a-t-il pas coulé par torrents sur notre terre pour n'y laisser que l'aridité du désert! On nous dit qu'il n'y a pas d'enfantement sans douleur. Hélas! que de douleurs qui n'enfantent rien! On nous dit que le crime est nécessairement stérile, mais combien je vois de crimes heureux qui laissent après eux une longue et sinistre postérité! Sans doute, il est aisé à l'homme qui jouit d'un tempérament optimiste d'expliquer superficiellement toutes ces choses, d'écrire en quelques chapitres une philosophie de l'histoire et de déclarer qu'il voit clair dans cette nuit qui m'effraye, mais tous ne se consolent point si aisément; tous ne peuvent pas saluer comme une lumière les feux follets de l'imagination. Pour eux, l'histoire de l'humanité avec ses crimes gigantesques, avec ses souffrances qui ne s'arrêtent pas un instant, l'histoire embrassant les millions et les millions d'êtres qui, en dehors de nos idées et de nos croyances, poursuivent leurs mystérieuses destinées, l'histoire demeure un problème qui les trouble et qui leur fait souvent saigner le cœur.

Ce sont là, me dira-t-on encore, les tentations des esprits cultivés. Non, mes frères; sous une autre forme, elles viennent obséder les êtres les plus ignorants et les plus grossiers. Est-ce que dans chaque existence nous ne voyons pas se produire en raccourci les douloureux problèmes qui tourmentent les peuples? L'injustice qui triomphe, l'habileté perfide qui atteint son but, la souffrance sans raison, les coups inattendus de la mort, sont-ce là des questions qui ne nous ont pas tous oppressés à l'heure solennelle

de la visitation? Depuis le patriote qui, voyant succomber avec son drapeau la cause de la justice, meurt en reniant Dieu, jusqu'à l'ouvrier qui nous a lancé plusieurs fois cette parole amère : « S'il y a un Dieu, c'est le Dieu des riches, » quelle est la situation dans laquelle l'on ne soit tenté de mettre en doute l'action de Dieu sur le monde et sur notre vie? Hélas! comme nous le disions en commençant, si la fatalité était le dieu suprême du monde ancien, elle est encore celui auquel croient le plus volontiers les hommes d'aujourd'hui. Les uns l'adorent stupidement, les autres se révoltent contre elle et la maudissent, mais sur tous elle exerce une sinistre influence; le chrétien même, sous le coup des douleurs extrêmes ou sous l'oppression de l'iniquité, se laisse aller à fléchir le genou devant elle, et à répéter follement les paroles d'Asaph : « Comment le Dieu fort connaîtrait-il, et comment y aurait-il de l'intelligence dans le Très-Haut? »

Mes frères, à toutes ces questions terribles, je ne veux pas répondre légèrement; je ne vous dirai donc pas que la foi illumine entièrement ces ténèbres et qu'il ne reste pas pour le chrétien, dans le spectacle du monde, plus d'un redoutable mystère. Oui, dans l'histoire, le rôle apparent de la fatalité est immense; il y a, par exemple, dans la transmission héréditaire du mal et de la souffrance, dans l'action de la matière sur l'esprit, dans les dispositions innées des races et des caractères, des problèmes qui déroutent toute notre sagesse; il y a, dans l'histoire des hommes, des milliers de pages dont le sens nous est encore caché; vraiment les voies de Dieu sont tout enveloppées d'ombre; et nos regards cherchent vainement à la pénétrer.

Et cependant, à travers ces ténèbres, je m'avance les yeux fixés sur cette parole à laquelle j'ai une foi profonde : « Dieu est amour. » Il est amour, voilà ma conviction la plus intime, et, cette conviction, je l'oppose sans faiblir à tout ce que je vois, à tout ce que j'entends, que dis-je? à toutes les pensées de mon intelligence, à tous les troubles de mon cœur. Il est amour; ainsi, tout dans ses œuvres concourt à une suprême harmonie; ainsi, l'histoire de l'humanité n'est plus un conflit stérile de passions, d'instincts et de hasards qui s'entre-croisent; au-dessus, au milieu de toutes ces agitations, de toutes ces volontés, de tous ces accidents apparents, se poursuit un plan divin qui ne laisse rien à la fatalité. Il est vrai que ce plan m'est caché, mais je sais qu'il existe, et cette pensée est un ferme appui, un refuge assuré pour ma foi. D'ailleurs, si ce plan m'échappe, si, quand il s'agit de l'expliquer, je suis réduit à l'aveu de mon ignorance, cette ignorance au fond n'a rien que de naturel chez un être borné, faillible, et qui ne peut apercevoir dans son court passage sur la terre, qu'une part bien petite des desseins de l'Eternel. Comment puis-je comprendre, moi qui ne fais que passer, les plans du Dieu d'éternité? Notre vieux Duplessis-Mornay disait, au seizième siècle, à l'incrédule qui niait la Providence : « Jugeras-tu d'un drame parce que tu n'en as vu qu'une scène en passant? Et, parce que, dans cette scène, l'innocent succombe, accuseras-tu le poëte d'avoir oublié la justice? Demeure un peu et écoute la note qui suit. Quand le criminel aura succombé à son tour, tu diras que la dissonance est tournée en bon accord... Or, vois-tu pas que nous sommes des enfants qui voulons contrôler le drame de tous les siècles par une note. » Mornay disait vrai; Dieu joue un drame dont les actes sont des siècles, lui aux yeux duquel mille ans sont comme un jour, lui qui est patient, puisqu'il est éternel! Ou, pour prendre une autre image, est-ce au soldat jeté dans le plus fort d'une bataille que vous demanderez de vous expliquer le plan de son général? Comment le pourrait-il? S'il a fait son devoir, s'il s'est élancé dans la mêlée, il n'a vu que le désordre de la charge, que le scintillement des armes, que les nuages de poudre et de poussière, il n'a entendu que des cris mêlés au bruit assourdissant de la fusillade et de l'artillerie. Pour lui, tout n'était que désordre et chaos, mais, sur les hauteurs voisines, un œil suivait la marche du combat, une main dirigeait les moindres mouvements des troupes. Or, mes frères, il y a une bataille qui se poursuit à travers les siècles. C'est celle de la vérité, de l'amour et de la justice contre l'erreur, l'égoïsme et l'iniquité; ce n'est pas à nous, soldats obscurs jetés dans la mêlée, qu'il appartient d'en diriger la marche; il doit nous suffire que Dieu la conduise; à nous de rester au poste qu'il nous assigne et d'y lutter fermement jusqu'au bout.

Lorsque je songe à ce plan divin qui se poursuit au sein de la confusion de l'histoire, il est une scène de l'Ancien Testament qui me vient souvent à l'esprit. Quand Salomon construisit le temple de Dieu sur la colline de Sion, il nous est dit dans l'Ecriture que tous les matériaux qui servirent à cet édifice immense durent être préparés loin de Jérusalem, car on ne voulait pas que le bruit des instruments de travail retentît dans la cité sainte; ainsi pendant longtemps, dispersés dans les vallées de la Judée, ou sur les coteaux du Liban, les ouvriers abattaient les cèdres, ou taillaient les pierres; nul ne savait le plan du grand architecte, mais chacun avait reçu l'ordre d'achever complétement sa tâche, et le jour vint où le temple s'éleva enfin dans sa majestueuse beauté. J'ai souvent pensé, mes frères, qu'il y avait là une saisissante image des destinées de l'humanité. Dieu, qui est l'architecte souverain, construit à travers les siècles un édifice immense dont le plan nous échappe, mais qui sera le sanctuaire où nous l'adorerons. C'est loin du ciel, loin de la Sion sainte, loin du séjour de la paix et de la gloire, c'est ici-bas, sur cette terre d'exil, que les matériaux

s'en préparent, car le bruit de la souffrance et du travail ne doit pas pénétrer dans les cieux; chacun de nous doit donc achever à son poste l'œuvre qui lui est confiée, en renonçant à comprendre la place qu'elle occupera dans l'universelle harmonie; ouvriers d'un jour, comment pourrions-nous pénétrer les desseins du Dieu d'éternité?..... Il nous suffit de savoir que notre œuvre, si humble qu'elle soit, est connue du Maître universel, qu'il l'a voulue et qu'il l'acceptera. Il nous suffit de croire qu'un jour viendra où tous ces matériaux, qui nous semblent dispersés par une confusion fatale, seront réunis dans un ordre qui ravira notre intelligence. Alors les douleurs humaines, les déchirements ne nous paraîtront plus inutiles; alors nous verrons sortir de l'oubli tous les actes héroïques et les vertus cachées dont Dieu seul avait été témoin; rien ne nous semblera plus fortuit ni fatal dans l'histoire de l'humanité ni dans notre propre existence; le hasard ne sera plus, et l'édifice que la sagesse divine avait lentement préparé par un travail séculaire, s'élèvera dans sa beauté souveraine comme le sanctuaire éternel de l'amour infini.

Voilà ma foi, mes frères; j'ignore si c'est aussi la vôtre, mais vous avouerez au moins qu'avec une semblable croyance, on est fort contre les luttes de la vie et contre la pire de toutes les tentations, je veux dire l'affreuse obsession de la fatalité.

La Religion chrétienne, ou *Exposition biblique de la Foi et des Devoirs du chrétien*, par *A. Henriquet*, ministre de l'Evangile. 2e édition, revue par l'auteur. Toulouse. Société des livres religieux. 1862.

L'ouvrage dont nous venons de transcrire le titre n'est pas nouveau: il parut pour la première fois il y a une vingtaine d'années. La Société des livres religieux de Toulouse, qui le fit imprimer alors, vient de le faire imprimer une seconde fois. Une seconde édition d'un livre sérieux, composé en grande partie de citations de la Bible, certes c'est une recommandation par le temps qui court. Notre littérature, même religieuse, est devenue tellement frivole, la préoccupation de la forme l'emporte tellement sur celle du fond, qu'un ouvrage dont le principal mérite consiste dans la solidité des pensées et la pureté de la doctrine, risque fort de ne trouver que peu de lecteurs. Ceux qui ne lisent pas pour s'amuser, mais pour s'instruire dans la première des sciences, celle du salut, sont si rares aujourd'hui! Le fait de la réimpression d'un livre tel que *la Religion chrétienne* est donc, je le répète, à lui seul une recommandation.

Mais nous ne rendrions pas suffisamment justice à l'ouvrage de M. Henriquet, si nous nous en tenions là. Tous ceux qui connaissent la première édition et qui voudront se donner la peine de la comparer avec celle-ci reconnaîtront que le travail premier a été presque entièrement refondu, du moins dans sa première partie. En traversant les vingt dernières années écoulées, années qui marqueront une crise mémorable dans l'histoire des idées religieuses de notre protestantisme français, M. Henriquet est demeuré ferme dans sa foi; il n'a point sombré, comme tant d'autres, contre les écueils du subjectivisme théologique. Dans ses traits essentiels, cette foi est aujourd'hui ce qu'elle était il y a vingt ans; c'est la foi chrétienne de tous les siècles. Mais s'il est resté ferme dans ses convictions, M. Henriquet n'est point resté stationnaire. Il a suivi d'un œil attentif les luttes de la pensée contemporaine dans le champ de la théologie; il en a pris occasion de soumettre de nouveau sa conception du christianisme à la pierre de touche de toute vérité, la Parole de Dieu, et

il est résulté pour lui de ce travail une intelligence plus large, plus humaine et par suite plus compréhensive de l'Evangile éternel. Impossible d'entrer dans les détails. Disons seulement que le calvinisme de M. Henriquet s'est mitigé, et qu'il fait à la liberté de l'homme, à sa responsabilité morale une place plus grande qu'il ne lui avait d'abord accordée. Admettant pleinement les deux éléments du problème, sans se charger de les concilier, il enseigne, d'une part, que le salut a sa raison d'être uniquement dans le bon plaisir de Dieu, dans sa grâce libre et souveraine, et d'autre part que si tous les hommes ne sont pas sauvés, « c'est à eux et à eux seulement qu'il faut l'attribuer, et non point à aucun défaut dans l'amour et les compassions du Seigneur. » Nous regrettons que M. Henriquet n'ait pas traité d'une manière plus étendue la question de l'inspiration des Ecritures. Le sujet en valait la peine, et les préoccupations du moment auraient dû, semble-t-il, le porter à s'y engager plus avant. Nous aurions encore d'autres réserves à faire, notamment sur le mode choisi par l'auteur pour l'exposition de la morale chrétienne, l'explication du Décalogue. Mais nous voulions nous borner à une simple annonce, et si nous n'y prenions garde, notre article dépasserait les limites qui nous sont assignées. Nous recommandons encore une fois, en terminant, le livre de M. Henriquet à tous ceux qui veulent étudier le christianisme, la Bible à la main. Nous le recommandons surtout à ceux qui sont appelés à s'occuper de l'instruction religieuse de la jeunesse.

B. Pozzy.

L'Anneau nécessaire, ou Colportage de la Bible par les femmes, par *L. N. R.* Extrait de l'anglais par *Mlle Rilliet de Constant*. — Un vol. in-32. Paris, Grassart.

Agir, c'est vivre. *Traduit avec autorisation de l'auteur*, par *Mlle S. Monod*. — Un vol. in-12. Paris, Ch. Meyrueis et Ce

En ce temps où le doute est passé à l'état d'affection épidémique, à tel point que nulle intelligence ne saurait se vanter de lui être étrangère, on ne peut trop recommander la lecture d'ouvrages comme ceux-ci, qui peuvent servir d'antidote à cette redoutable maladie. Si dans le domaine de la pensée pure, il est difficile, à la suite des immenses déblaiements opérés par la science contemporaine, d'arriver à la certitude absolue sur une foule de sujets se rattachant au christianisme théorique, il nous restera tout au moins un domaine à jamais indiscutable et ferme, je veux dire le christianisme pratique avec ses merveilleuses conquêtes. Il y a dans la naissance et dans l'établissement de la foi chrétienne un fait immense qui se continue et se reproduit tous les jours sous nos yeux et que la critique la plus savante et la plus fine ne parviendra pas à réduire aux proportions d'un fait naturel. Ces incomparables victoires de la charité remportées jadis par les martyrs sur les Césars et sur leurs bourreaux, et

aujourd'hui par nos missionnaires et par nos évangélistes sur la barbarie et sur le désordre, elles demeurent comme l'apologie irréfutable de la foi. Quand les adversaires du surnaturel nous montreront une seule île de l'océan Pacifique et un seul quartier ouvrier de Paris civilisés et moralisés par eux, et cela dans des intentions purement philanthropiques et humanitaires, alors et seulement alors nous pourrons prendre au sérieux les déclamations sur le progrès et sur la civilisation dont tant de gens se déclarent émerveillés aujourd'hui.

Nous ne saurions trop recommander les ouvrages du genre de ceux qui figurent en tête de cet article[1]. Ils nous initient aux efforts persévérants tentés depuis quelques années dans la grande métropole britannique pour le relèvement des classes les plus infimes et les plus dégradées de la société. Il est salutaire pour l'âme de contempler de près le spectacle de tant d'abaissement d'un côté et de tant de charité de l'autre. Il fait bon pénétrer, à la suite de Madame Ranyard ou de quelqu'une des humbles travailleuses chrétiennes formées par cette digne et excellente femme, dans ces sombres repaires du vice ou de la misère peu à peu transformés à force de dévouement. Comme ils paraissent incomparables les enseignements du Maître lorsqu'on les voit à l'œuvre dans ces tristes réduits, inondant de clartés divines ces âmes ténébreuses, apportant au cœur de célestes joies et donnant à la vie matérielle elle-même l'aisance et la paix qui lui avaient toujours manqué. Et ces femmes qui, en dépit de la faiblesse et de la timidité de leur sexe, s'en vont s'exposer aux insultes et aux mauvais traitements dans ces immondes mansardes, retraites des filous et des femmes perdues, qui osera prétendre qu'elles n'obéissent qu'à une impulsion toute terrestre et qu'elles puisent leur force dans de vagues théories humanitaires. On peut bien dire en lisant ces pages que c'est surtout par la charité que le christianisme est une religion humaine et saisissable. Que ceux qui sont restés froids en présence de ses doctrines élevées et de ses enseignements profonds viennent le voir ici à l'œuvre, et, s'ils sont hommes, ils seront touchés, ils seront vaincus.

M. L.

Christianisme et Déisme. Entretiens sur les principales croyances évangéliques, par *L. Abelous*. — Un volume in-18. — Toulouse, Société des livres religieux.

Les ouvrages d'apologétique, en général longs et tout hérissés d'érudition, sont d'abord très rares dans notre pays, puis peu à la portée de ce grand public qui, sans être ignorant, au sens absolu du mot, n'est pas savant et n'aurait pas le courage d'aborder une étude un peu approfondie de sujets dont il s'occupe pourtant. Ces classes moyennes de notre

[1] Il faudrait ajouter à ces deux livres deux ouvrages sur le même sujet : *les Misères de Londres et leur remède. — Le Village des poteries*, par Madame Bayly.

société sont justement celles qui auraient néanmoins le plus besoin d'ouvrages de ce genre. Les savants, qui ont le goût et le temps nécessaires aux grandes recherches peuvent aborder des lectures défendues à la foule. C'est celle-ci qu'il faut donc avoir en vue; c'est pour elle qu'il faut écrire des livres simples et sérieux, approfondis et accessibles. Il faut que la science théologique consente à se laisser monnayer, vulgariser. C'est ce que M. Abelous a essayé de faire dans le petit livre que nous annonçons. Il n'a pas voulu être complet; il n'a pas visé non plus à être essentiellement original. Son livre a pourtant une originalité, ne serait-ce que la pensée qui a présidé à sa composition. Les arguments de l'auteur, empruntés à divers apologètes modernes, sont clairs et généralement concluants; sa manière est vive et ferme; son ton est celui qui convient au croyant et à l'homme convaincu, sans être jamais celui du dogmatiseur qui procède par aphorismes ou par excommunications. Ce petit ouvrage est une suite d'*entretiens;* on connaît les inconvénients de cette forme qui morcelle l'argumentation, et dans laquelle l'auteur a bien de la peine à faire de son contradicteur un combattant passable. M. Abelous ne nous semble pas avoir toujours évité ces deux écueils, le dernier surtout. S'il est vrai que l'interlocuteur soit « un homme intelligent et instruit, promis à un brillant avenir, » comme l'auteur nous l'apprend dans sa préface, je crains qu'il ne se plaigne de ce que le livre qui raconte ses discussions ne lui donne un rôle un peu misérable, et ne le présente trop souvent comme vaincu sans grande lutte. Une autre remarque qui nous frappe, c'est la petite place donnée par l'auteur à la preuve interne. Elle n'est pas complétemeut mise de côté comme dans la plupart des traités anglais, mais elle n'occupe pas assez le premier plan. Je sais bien que M. Abelous a moins suivi la marche habituelle que l'ordre ou l'absence d'ordre plutôt d'une discussion qui s'engage entre un homme du monde et un croyant. Le déiste et l'incrédule chercheront toujours à entraîner le chrétien sur le terrain des miracles, des prophéties, de l'Ecriture, sachant bien que sur ce terrain-là les objections sont toujours possibles; notre devoir est de ramener nos adversaires sur les faits de conscience qui nous sont communs et particulièrement de les placer en face du sentiment du péché. C'est là au fond l'apologie telle que l'entendait Pascal; c'est celle que Vinet a remise en honneur parmi nous. C'est la seule qui soit féconde et irréfutable. C'est bien au fond la pensée de M. Abelous, comme nous le prouvent les nombreux emprunts qu'il fait aux deux maîtres vénérés que nous avons nommés. Si son livre ne nous semble pas assez complet pour amener des déistes à la foi, il pourra tout au moins servir à enraciner les grandes convictions qui nous sont chères dans des âmes sur lesquelles a passé le doute, cette maladie du jour.

M. L.

REVUE DU MOIS.

Paris, 14 décembre.

Le congrès. — La vérification des pouvoirs au Corps législatif. — Ouverture de cours publics et gratuits au faubourg Saint-Antoine. — De quelques faits religieux en Angleterre et en France. — Publications nouvelles : Les Nouveaux Lundis *de M. Sainte-Beuve.* — Notices *de M. Mignet.* — *Le volume XIII de la* Correspondance de Napoléon Ier.

La grande saison de la vie politique a débuté par un contraste des plus tranchés. Tandis que la lettre de l'Empereur, pour la convocation du congrès, ouvrait aux esprits des perspectives grandioses, la vérification des pouvoirs commençait au Corps législatif. D'un côté, nous avions une sorte de poésie gouvernementale à laquelle on ne saurait contester un souffle de grandeur et de l'autre une prose aride et triste. Il paraît probable que la lettre impériale n'aura guère d'autre conséquence que l'effet littéraire que nous avons constaté; au contraire, la vérification des pouvoirs laisse après elle des résultats positifs qui sont pleins d'enseignements pénibles pour le pays. Comme cela n'est que trop souvent le cas à notre époque, la prose l'a emporté en définitive sur la poésie. Rendons hommage à la pensée généreuse qui a provoqué la convocation du congrès. Accueillons toujours avec empressement tout ce qui révèle l'influence de la civilisation moderne et chrétienne dans ce monde de la politique si longtemps livré aux plus vils intérêts et au jeu de la force et de l'habileté vulgaire. C'est déjà un grand succès pour l'opinion libérale qui tend à rapprocher les peuples que d'entendre la voix de l'un des puissants de la terre invoquer ces principes de pacification, de concorde, de désarmement réciproque dont la réalisation inaugurerait une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité.

Malheureusement, un congrès animé d'un tel esprit est impossible dans l'état des affaires européennes. Les mêmes causes morales qui provoquent les iniquités qu'il s'agirait de faire disparaître sont incompatibles avec le désintéressement élevé qui serait nécessaire pour arriver au rétablissement du droit par voie de conciliation amiable.

Par exemple, la Russie devrait s'enflammer soudain de l'amour de la justice pour consentir aux sacrifices que réclamerait la vraie solution de la question polonaise, mais n'est-il pas évident que si elle possédait à un degré quelconque cet amour de la justice, elle n'eût pas provoqué par des

actes abominables cette indignation de l'Europe qu'on n'endormira pas et que les notes diplomatiques les plus artificieuses ne suffiront pas à calmer. Qu'on fasse la part des exagérations tant qu'on le voudra, les faits qui se passent en Pologne sont horribles ; ils blessent tous les sentiments à la fois et il faut tout l'amortissement de l'opinion publique pour que ce mélange de barbarie sans nom et de despotisme raffiné qui ne laisse porter le deuil d'un père ou d'un époux que sur un permis de police, ne soulève pas une de ces explosions unanimes d'indignation qui coupent court aux sinueux et languissants protocoles des joueurs d'échec de la politique. Comment supposer un instant qu'autour du tapis vert d'un congrès, la Russie non affaiblie, non vaincue, soit saisie d'une pitié que tout ce sang versé et ces ukases d'exil n'ont pas réussi à lui inspirer dans les plaines glacées où elle extermine un peuple entier avec cette passion farouche qu'elle prend pour du patriotisme. Quant aux autres invités du congrès, qui ne voit que chacun n'y vient qu'avec son calcul personnel, avec son désir de tirer son épingle du jeu, en se souciant fort peu du droit européen. Il suffit de lire les réponses favorables pour s'en convaincre. La cour de Rome ne peut être accusée de diminuer le rôle du congrès. Non contente de réclamer le rétablissement de l'ancienne Italie, elle demande, sans oublier les vulgaires intérêts de la terre, que les souverains profitent de leur réunion pour rendre partout à la religion catholique, la position prééminente qui lui appartient, comme la seule religion véritable. On sait très bien ce que la papauté entend par cette position prééminente ; c'est la restauration du système des religions d'Etat à son profit. Le beau moyen de conciliation entre la Russie, l'Allemagne, la France et l'Angleterre? Décidément cette dernière puissance, dont nous n'approuvons certes pas l'attitude isolée jusqu'à l'égoïsme dans tant de questions de droit et d'humanité, n'a pas eu tort de décliner franchement l'invitation qui lui était adressée. Le moment n'est pas encore venu de constituer le conseil amphyctionique de l'Europe ; mais en attendant les questions s'aggravent, la Pologne meurt toute sanglante sur les neiges de son sol toujours profané, l'Allemagne s'agite et cherche à soulever une guerre de succession dans le Schleswigh-Holstein ; la papauté essaye de retenir sous son joug une population frémissante, que de petits miracles apocryphes, manquant singulièrement d'à-propos, ne suffisent pas à distraire et pour mieux établir qu'elle ne saurait changer et admettre la liberté de conscience la plus élémentaire, elle vient de faire baptiser de vive force une jeune juive qui s'en défendait énergiquement. Et l'on prétend que la question romaine n'existe plus ! Quand elle sommeille diplomatiquement, ceux qui auraient le plus d'intérêt à la faire oublier la raniment par quelque parole imprudente comme la réponse du pape à l'Empereur, ou bien par quelque acte plus imprudent encore. L'année qui va commencer a donc une lourde tâche devant elle, et comme elle n'a pas les fins dilatoires d'un congrès à espérer, elle sera bien obligée de marcher en avant et il est possible qu'à

son premier pas elle déchire tant de toiles d'araignées savamment ourdies. Heureusement de bonnes nouvelles nous arrivent d'au delà des mers. Les journaux les plus favorables au Sud nous apprennent qu'il s'épuise; entouré comme d'un cercle de fer par les armées fédérales, il ressemble de plus en plus à une place assiégée et affamée. Espérons que nous touchons à l'un des plus beaux et des plus consolants triomphes de la justice et de la liberté !

Après le congrès, avons-nous dit, la grande préoccupation de ce dernier mois a été la vérification des pouvoirs au Corps législatif. L'enquête a été longue et, selon nous, assez triste. Elle a révélé le grave inconvénient de l'intervention active et passionnée de l'administration dans les élections. Je sais qu'on peut opposer récrimination à récrimination, et trouver dans notre histoire contemporaine plus d'une page fâcheuse en fait d'élections. Cela nous semble une médiocre consolation, à nous qui n'appartenons à aucun parti, si ce n'est à celui de la liberté et de la morale publique. Le mal dans le passé ne nous console pas du mal dans le présent. Qu'on n'oublie pas non plus que l'action administrative, sous un régime où la liberté de la presse et le droit de réunion existent, ne peut se comparer à son influence, quand nulle voix ne peut se faire entendre dans le pays sans une autorisation spéciale, quand on ne peut grouper autour de soi plus de vingt personnes, même pour une réunion électorale, quand on rencontre sans cesse sur ses pas des entraves innombrables et ce réseau de réglementation minutieuse qui fait dépendre toutes les manifestations de la pensée du bon plaisir de ceux-là même que l'on veut combattre légalement. Laissons de côté tous les faits bizarres et ridicules, que nous mettons à la charge d'un zèle subalterne imprudent. Laissons passer pacifiquement ce bœuf électoral que tant de bière devait arroser; livrons à l'oubli ce veau illustre promené en guise de circulaire vivante; ne rappelons pas davantage ce rôle *modéré* de l'argent dans une des élections cassées, et passons sous silence toutes les sottises coupables dont on ne saurait attribuer la responsabilité qu'à des agents d'élection, incapables d'interpréter avec finesse leurs instructions. Nous ne nous attachons qu'au côté moral de la question. Eh bien ! sans attaquer personne, sans en appeler de la chose jugée, nous croyons devoir déclarer que les dernières élections nous semblent avoir exercé une fâcheuse influence sur les mœurs publiques. On sait que l'une des grandes lacunes de notre caractère national c'est l'absence du respect de la loi. Facile aux entraînements généreux, la France n'a pas encore appris ce sentiment scrupuleux de la légalité, qui est la première condition de la liberté. C'est donc avec peine que nous avons vu la loi électorale constamment violée dans ses dispositions réglementaires. Bagatelle ! s'est-on écrié; pur judaïsme ! *La lettre tue, l'esprit vivifie !* Nous répondons que l'esprit ici se confond avec la lettre, et que cette largeur d'interprétation peut mener loin dans nos campagnes. Ce que nous regrettons bien davantage,

c'est la fréquence de ces coïncidences heureuses qui ont multiplié les retraits d'amendes, les ouvertures de cabarets, les promesses de travaux publics, précisément à l'époque du scrutin. Voilà ce qui nous inquiète au point de vue moral, bien plus que les intimidations par voie d'affiches ou les arrestations momentanées, ou les diatribes publiques. Nous n'insistons pas, mais nous avons l'intime conviction que nos campagnes ont besoin d'autres leçons, et que ce n'est pas ainsi que les nations s'élèvent. Nous savons très bien que l'administration supérieure blâme et regrette ce qu'il y a de plus choquant dans de pareilles manifestations, parce qu'elle est aux mains de gens d'esprit. La majorité de la chambre a eu quelques beaux éclairs de sévérité qui promettent. Mais il nous semble impossible d'éviter le retour de ces luttes qui n'honorent aucun parti, tant que l'administration, qui peut tout empêcher, tout promettre et tout donner, croira de son devoir de prendre une part aussi active aux élections.

Espérons que les débats qui vont s'ouvrir sur ce grave sujet, et qui feront ressortir la leçon de tous les faits que l'on a minutieusement constatés, contribueront à éclairer le pouvoir. Nous sommes tellement persuadé que son intérêt est dans un retour complet aux pratiques libérales, que nous croyons que ce qu'il y aurait de plus désirable pour lui ce serait l'ascendant croissant de l'opposition constitutionnelle. Elle lui est bien plus utile que ces apologistes à outrance qui n'hésitent pas à emprunter leurs flatteries à nos livres sacrés. Invoquer la loi divine comme l'a fait un commissaire du gouvernement contre les candidats imprudents qui se couvrent à tout propos de la protection impériale, et leur rappeler qu'il ne *faut pas prendre le nom de Dieu en vain*, c'est soulever dans les âmes religieuses des scrupules respectables, en même temps que c'est offenser gravement le goût. La parabole biblique du même orateur qu'il a développée sur l'insistance de voix qui devaient partir de l'opposition n'a pas été plus à propos. Au nom du ciel, qu'on ne fasse pas intervenir les choses saintes dans de tels débats !

Ce qui importe aujourd'hui dans les pays où règne le suffrage universel, c'est de répandre à profusion la lumière et l'instruction dans toutes les classes de la population. C'est le seul moyen d'éviter des élections aveugles ou trop dirigées. Il y a là un intérêt social de premier ordre, et c'est avec satisfaction que nous avons vu le nouveau ministre de l'instruction publique se préoccuper plus qu'on n'a coutume de le faire en France de l'extension et de l'amélioration de l'instruction primaire. Cela est infiniment plus important que de faire enseigner l'histoire contemporaine dans nos lycées. On ne saurait trop encourager tous les efforts qui se font en dehors de l'administration pour concourir à cette œuvre sainte de l'instruction des classes ouvrières. Aussi sommes-nous heureux d'annoncer qu'à côté de la grande association philotechnique qui multiplie les cours à Paris depuis quelques années, une tentative pareille, quoique plus modeste, vient d'être faite dans un de nos quartiers po-

puleux par quelques hommes de cœur et de talent. Le 30 novembre ont été inaugurés dans le faubourg Saint-Antoine les cours publics et gratuits pour les ouvriers. Ils roulent sur l'histoire universelle, les sciences naturelles, l'hygiène élémentaire, les mathématiques, et comprennent des lectures de nos classiques. Nous avons eu le privilége d'assister à l'une de ces leçons. En voyant avec quelle intelligence merveilleuse, avec quelle reconnaissance sympathique ces ouvriers, encore en costume de travail, accueillaient cet enseignement très élevé, nous nous disions qu'il n'est pas de plus beau privilége que celui de se consacrer à un tel peuple, si généreux de cœur et d'esprit. Après la propagation de la vérité religieuse, il n'est pas aujourd'hui de tâche plus belle que de se consacrer à l'instruction de nos classes ouvrières. M. Jules Simon disait dans sa circulaire électorale qu'une école qui s'ouvrait valait la promulgation d'une bonne loi. Nous sommes entièrement de son avis, et nous souhaitons ardemment de voir ces nobles préoccupations s'emparer de notre jeunesse intelligente. Il y a là un devoir facile à accomplir, et dont la récompense est bien douce.

Au-dessus de toutes les préoccupations politiques, la question religieuse s'impose aujourd'hui avec une instance nouvelle à notre génération. Il ne faut pas s'imaginer qu'il ait suffi d'un livre frivole sous des airs mystiques pour produire un pareil résultat. Il n'a fait qu'éclairer vivement une situation qu'il n'a point créée. Le mouvement qui s'est fait autour de lui tend à se ralentir; mais la question du Christ n'en est pas moins posée, et elle a pris de suite la place qui lui appartient, c'est-à-dire la première. Pour notre part, nous nous félicitons de ce résultat, qui n'est pas l'un des moins importants de l'année qui s'achève. Nous aurons encore bien souvent à entretenir nos lecteurs des phases de ce grand débat. En Angleterre, la lutte intérieure qui a si profondément agité les esprits à la suite des publications des *Essayists* et de l'évêque Colenso, a abouti à une entreprise digne d'intérêt. Les théologiens les plus accrédités de l'Église anglicane, parmi lesquels on compte beaucoup de hauts dignitaires, vont entreprendre un commentaire des saintes Écritures, avec la prétention de formuler la bonne doctrine sur tous les points. La tentative est hardie, et nous lui souhaitons bon succès, tout en comprenant difficilement comment, dans une Église protestante, une telle œuvre soulevant tant de problèmes peut être menée à bien collectivement. Il faut bien que l'on sache que les grands noms et les titres épiscopaux n'ont aucun poids dans une pareille entreprise, et que le dernier clerc vaut l'archevêque d'York et de Canterbury, en ce qui concerne l'exégèse et la critique. Nous faisons cette remarque, parce que les annonces du nouveau commentaire font un certain fracas de l'illustration sociale des collaborateurs.

Nous ne saurions également qu'approuver une autre œuvre collective qui nous est annoncée en France : c'est le projet d'une nouvelle traduc-

tion des saintes Ecritures, émanant du parti qui a critiqué vivement nos anciennes versions françaises. Voilà la vraie manière de traiter la question biblique. Les honorables auteurs de la traduction nouvelle peuvent être assurés que nous l'accueillerons sans prévention. Si elle est plus fidèle que celles qui l'ont précédée, plus originale, c'est-à-dire serrant de plus près les textes, en conservant mieux la hardiesse des tours, nous l'accueillerons avec reconnaissance, et elle se fera sa place d'elle-même, sans qu'il soit nécessaire de remuer ciel et terre pour obtenir un vote de comité. Nous en aurons ainsi fini avec cette fastidieuse discussion des versions bibliques, qui avait le tort d'égarer sur un point secondaire le grand débat de doctrine engagé au sein de l'Eglise réformée.

De ce débat, nous n'avons rien de nouveau à dire. Nous nous bornerons à répondre à ceux qui nous ont accusé de n'y intervenir qu'avec une pensée secrète, que nous n'avons jamais cessé d'exprimer clairement notre opinion particulière à ce sujet. Nous maintenons que l'Eglise réformée de France est dans la logique de sa situation en réclamant ses synodes, et que sa fraction dite libérale manque du libéralisme ecclésiastique, en ajournant le temps où l'Eglise aura son propre gouvernement régulier. Mais nous ajoutons que la réorganisation des synodes n'est à nos yeux qu'une étape dans la crise; qu'une fois obtenus, ils ne donneront pas le mot d'une situation que la liberté seule peut trancher : car de deux choses l'une : ou bien le synode se déciderait au *statu quo*, et alors ce serait le désordre accepté, mille fois pire que subi; ou bien il tendrait à rétablir l'unité de la foi dans les choses essentielles, et alors il devrait recourir à des destitutions de par le pouvoir civil, pour cause de doctrine, ce qui n'est pas acceptable. De nouvelles difficultés surgiraient donc de ce premier succès : nous ne nous faisons aucune illusion à cet égard. Toutefois rien ne nous paraît plus légitime, dans la situation désorganisée de l'Eglise réformée, que de travailler à sa réorganisation sans se préoccuper des circonstances lointaines. A chaque jour suffit sa peine. L'anarchie dogmatique, poussée au point où elle l'est actuellement, n'est plus tolérable dans la suprême gravité de nos circonstances religieuses.

Pour notre part, nous croyons fermement que le temps n'est pas éloigné où Dieu brisera tous nos cadres pour remettre chaque opinion à sa place et sous son vrai drapeau. La séparation de l'Eglise et de l'Etat, avec tous les périls qu'on lui suppose, pourrait promptement devenir aux yeux de tous la seule condition d'une réforme sérieuse et d'une réorganisation normale de la société religieuse. C'est avec bonheur que l'on voit les bons esprits abandonner leurs anciens préjugés sur ce sujet, et, tout en attendant des signes providentiels pour changer des positions où ils voient des postes de combat, rendre témoignage à ce système américain si longtemps décrié ou pris en pitié. Qu'on lise les pages spirituelles et sensées de M. Pédezert dans l'*Espérance* du 4 décembre, et l'on reconnaîtra combien le mouvement d'opinion se prononce dans ce sens.

En fait de publications nouvelles, nous n'avons à annoncer que les *Nouveaux Lundis* de M. Sainte-Beuve, où l'on retrouve à un degré éminent, tout ce qui charme dans ce vif et pénétrant esprit qui s'aiguise sans vieillir, et aussi tout ce qui blesse le cœur et la conscience dans ce scepticisme universel. L'auteur se plaît à persiffler les femmes qui se convertissent à Dieu comme Madame Swetchine, et les hommes qui ne se convertissent pas aux pouvoirs qui se succèdent. Nous laissons à la plume délicate à qui cette tâche est confiée, le soin de faire saillir ces contrastes d'une physionomie littéraire unique dans son genre. A côté de ces silhouettes si vivement enlevées par le pinceau de l'inépuisable improvisateur du *Lundi*, viennent se placer les beaux portraits à la Van-Dyck dont M. Mignet vient de nous donner une nouvelle galerie dans la publication de ses *Notices* lues à l'Académie des sciences morales. On y retrouve cette fermeté de touche, cette vaste science cachée sous la draperie oratoire, cette éloquence soutenue et nerveuse qui élèvent ses discours académiques à la hauteur d'œuvres achevées. Nous avons enfin le portrait de Napoléon par lui-même dans cette correspondance qui va être reprise sur un nouveau plan, mais qui était bien suffisante déjà pour le révéler tout entier avec son fier et indomptable génie, sa merveilleuse activité, et cette parfaite haine de la liberté politique et de la pensée désintéressée qui l'a toujours caractérisé. Le volume XIII, qui a paru cette année, est surtout instructif à cet égard. On en a détaché, avec un certain fracas dans la presse politique officieuse, sa lettre à Chaptal, destinée à faire réprimer par des mesures de police le bavardage athée de Lalande. Il faut avoir étudié cette correspondance pour savoir ce qu'était le grand général à cette époque en fait de religion. Nous croyons très volontiers qu'un rayon divin a touché son esprit sur le rocher de Sainte-Hélène, mais il ne faut pas nous parler des sentiments religieux de l'auteur du Concordat. De toute la religion, il n'avait alors recueilli qu'un précepte : c'était la soumission aux puissances établies, et l'honneur à rendre à César, et il négligeait toujours la seconde moitié du précepte. Nous sommes donc fort peu touché de l'appui politique qu'il a prêté au spiritualisme ou au christianisme. Il ne faut pas que les apologies de la vérité prennent place entre deux consignes militaires et en aient le ton impératif. La religion veut être défendue pour elle-même, et non pour le parti qu'on en peut tirer. Dès qu'au lieu d'être un but, le but suprême, elle n'est plus qu'un moyen, elle est outragée par ce qui semble la protéger. Elle n'a pas de plus dangereux avocat que ceux qui peuvent imposer ses préceptes ou ses maximes de par la loi. Pour parler utilement son langage à une grande nation, il faut être comme Lincoln à la tête d'une démocratie libérale et chrétienne, dans laquelle la religion échappe entièrement au pouvoir politique, et ne peut être ni entravée ni favorisée par lui.

E. DE PRESSENSÉ.

Pour la Rédaction générale : E. DE PRESSENSÉ, *directeur gérant.*

TABLE DES MATIÈRES

—

Pages.

A nos lecteurs 706

LITTÉRATURE.

Milton, sa vie et ses écrits, par Edmond de Guerle. 24
Louis Uhland, par F. Lichtenberger 129
Etude sur Voltaire, par F. Kuhn. 193
Un nouveau roman de Madame Gaskell. — Les amoureux de Sylvia. Par Madame E. de Pressensé 339
La morale dans le roman. — Dominique. — Les Courbezon, scène de la vie cléricale. — Histoire de Sibylle. Par Félix Kuhn 535
La morale dans le roman. — Mademoiselle de la Quintinie. — Madelon. — Le comte Kostia. — Salammbo. Par Félix Kuhn. 596

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

Saint Martin et le mysticisme en France vers 1800, I, II. Par Adolphe Schæffer 38, 65
M. le duc de Broglie, écrits et discours, par Edmond de Guerle . . . 364
Les religions antiques et le christianisme, par Edmond de Pressensé. . 385
L'école critique et Jésus-Christ. — *Vie de Jésus*, par E. Renan. Par E. de Pressensé. 449
Fénelon et sa doctrine du pur amour considérée dans ses origines, son essence, et dans ses rapports avec le dogme et la piété catholiques, I, II, par J.-J. Herzog. 513, 577
La Théodicée de Leibniz, par F. Peyre 552
Le bonheur d'après la philosophie spiritualiste. — Philosophie du bonheur. Par F. Bonifas. 641
Une apologie du christianisme à propos des conférences de M. Secrétan sur la raison et le christianisme, par F. Lichtenberger. 728

HISTOIRE.

Le chancelier de l'Hospital, par Jules Delaborde. I, II. 1, 261
Les effets de la révocation de l'Edit de Nantes, d'après un intendant de Louis XIV. Par Alfred Monod. 321
Le premier débat sur la liberté religieuse à l'Assemblée constituante, par E. de Pressensé 658
Essai sur l'*Institution* de Calvin, par L. Rognon 708

ÉTUDES CONTEMPORAINES.

De l'état actuel de la crise américaine, par G. Fisch 80
Le réveil religieux au sein du protestantisme français, par J.-F. Astié. I, II. 96, 151
Correspondance italienne, par T. Roller 165
De l'état actuel de l'Eglise anglicane, par C. Cailliatte. 214
Les élections prochaines, par E. de Pressensé 257
De l'état actuel de l'Eglise anglicane, par C. Cailliatte. 349
L'Eglise de la confession d'Augsbourg en France, par F. Lichtenberger. 403

ÉTUDES SCIENTIFIQUES.

Pages.
Dieu et la création révélés par la géologie, par L. Gruner. 281

MÉLANGES.

Fragment d'une leçon de M. Rossteeuw Saint-Hilaire, par Rossteeuw Saint-Hilaire 92
Séance de l'Académie française, le 26 février 1863, par E. de Pressensé. 144
La charité protestante en France, par Rossteeuw Saint-Hilaire 230
Les cours à la Sorbonne et au collége de France, par E. de Pressensé. . 237
Un martyr au dix-neuvième siècle, par E. de Pressensé 305
Le journal de Madame Swetchine, par Félix Kuhn 489
Du patriotisme chrétien. — Conférence. Par Louis Germond. 610
Souvenirs de Buénos-Ayres. — Rosas et Manuelita. (Madame Lina Beck-Bernard) 675
Poésie. Appel à tous 50

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

L'Epoque des Macchabées, par J.-Aug. Bost. Par Rossteeuw Saint Hilaire. 46
L'Orphelin, nouvelle villageoise, par Urbain Olivier. 48
Explication de l'Evangile selon saint Jean 176
Récits d'histoire ancienne présentés aux enfants par A. Vulliet. . . . 177
Histoire de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, précédée d'un [illegible] Marguerite de Valois, sa mère, par Théodore Muret. . . . . »
Guillaume le Taciturne, par Abelous . . . . . »
Histoire populaire des Vaudois, par Alexis Muston. . . . . »
Mathieu Zell, le premier pasteur de Strasbourg, et sa femme, Catherine Schultz, par Matth. Lelièvre . . . . . »
Essai sur Klopstock, par Matth. Lelièvre 248
Les Grandes scènes de la nature. — Le Niger. Par Emile Jouveaux . . . 309
L'Oraison chrétienne, ou la prière du cœur. — Simples pensées sur la foi, par Matth. Lelièvre. 375
Récits américains, ou conversions, réveils, expériences chrétiennes et entretiens sur la recherche du salut, tirés des mémoires et journaux de trois pasteurs presbytériens des États-Unis, et publiés par Louis Bridel. Par Alfred Vincent. 434
Le Jeune Pelerin, simple histoire pour servir d'explication au *Voyage du chrétien*. — Les Protestants illustres, par Alfred Vincent. 436
Aonio Paleario. — Etude sur la Réforme en Italie, par Jules Bonnet. Par Louis Ruffet 497
Les Œuvres chrétiennes, conférences prêchées à Genève par Franck Coulin. E. de P. 562
Les Vieillards. — Devoirs envers les vieillards. — Devoirs des vieillards. Par E. de Pressensé. 563
La Raison et le Christianisme. E. de P. 564
Le Jésus de M. Renan, par L. Pilatte 564
L'école critique et Jésus-Christ à l'occasion de la *Vie de Jésus* de M. Renan. 565
La Veillée, par Alph. Levray. Par Matth. Lelièvre 565
Les Forges de la Gresinhe, par M. L. 567
Du prosélytisme évangélique, par M. L. 567
Du Danemark. — Impressions de voyage, aperçus historiques et considérations sur le passé, le présent et l'avenir de ce pays, par A. de Flaux. Par Matth. Lelièvre. 627

Pages.
Les Tristesses humaines, par l'auteur des *Horizons prochains*. Par E. . 684
Cours d'études historiques au point de vue philosophique et chrétien, par Ch. Cuvier. Par Ch. Waddington. 688
Le Protestantisme en Champagne. M. L. 688
Trois sermons de Noël par A. Monod. Par C. Cailliatte 689
Méditations sur les textes tirés de l'épître aux Ephésiens. C. C. . . . »
Scènes et tableaux, par Hippolyte Mouchon. Par C. Cailliatte . . . . »
La Vérité de l'Evangile, par Nettement. C. C. . . . . »
Du Prosélytisme évangélique. C. C. 691
Sermons de Horace Monod. C. C. . . . . »
Le Pasteur chrétien. — Lampe ardente et brillante. Discours, par Hocard. C. C. . . . . »
Escapades d'un homme sérieux, par Armengaud. C. C. 692
Glanures évangéliques, courtes méditations pour chaque jour de l'année, C. C. . . . . »
Du magnétisme au point de vue des sciences naturelles et des progrès de l'esprit humain, par A. Matth. Bœhner. A. V. 693
La parabole de l'Enfant prodigue. Méditations par M. Chantepie de la Saussaye. Roger Hollard 742
Nouveau livre des Mères, par le baron de Guimps. 747
Sermons, par Eug. Bersier 748
La Religion chrétienne ou Exposition biblique, par Henriquet, pasteur. B. Pozzy. 750
L'Anneau nécessaire. Agir, c'est vivre. M. L. 751
Christianisme et Déisme. M. L. 752

REVUES DU MOIS.

Janvier. — Exposé de principes. — Les grandes questions pendantes en 1863. Par E. de Pressensé 52
Février. — De la crise théologique dans l'Eglise d'Angleterre. — Le livre de l'évêque Colenso. — Quelques nouveaux indices de la crise ecclésiastique en France et en Allemagne. — Des études philosophiques et religieuses de M. Guéroult. — La vie et les discours du prince Albert. — Le discours de l'empereur aux exposants. — Un mot sur la discussion de l'Adresse. — La conscription russe en Pologne. — Une étrange appréciation de la guerre de Russie. — Elargissement de la collecte pour la crise cotonnière. Par E. de Pressensé 117
Mars. — Affaires de Pologne. — Appel de M. de Montalembert. — Situation politique aux Etats-Unis. — *Paris en Amérique*, par le docteur René Lefebvre. — Préface de l'histoire parlementaire en France, de M. Guizot. — Insuccès comparatif de la souscription en faveur des ouvriers sans travail. — Refus d'autorisation de conférences publiques. — Succès d'une pétition au Sénat, pour le rétablissement des synodes d'arrondissement dans l'Eglise réformée de France. — Découverte et publication du plus ancien manuscrit des saintes Ecritures. — M. Gabriel Eynard. Par Eugène Bersier. 182
Avril. — L'agitation religieuse en Angleterre et en France. — Les prédicateurs du carême. — La discussion religieuse sur le théâtre et dans le roman. — Les élections prochaines. — Prolongation de la guerre civile aux Etats-Unis et de la résistance en Pologne. Par E. de Pressensé. 250
Mai. — Un article sur l'école de Tubingue. — Les dernières élections de l'Académie française. — Une préface de M. Schérer. — La Réformation du seizième siècle appréciée par M. Taine. — Assemblées annuelles des sociétés protestantes françaises, conférences pastorales. — La question du dimanche; une pétition au Sénat. — Les élections. Par Eugène Bersier. 312

Pages.

Juin. — Le résultat des dernières élections. — La lettre électorale de quelques évêques. — Le parti féodal en Prusse. — La grande députation des chrétiens évangéliques à Madrid. — Le bill des chapelains catholiques pour les prisons en Angleterre. — Les grandes réunions de mai à Londres. — Les synodes des Eglises libres en Ecosse et en Suisse. — L'homme singe, de M. Vogt. — Libéralité des chrétiens de l'Amérique du Nord pour la France. La prise de Puebla. Par E. de Pressensé. 376

Juillet. — La *Vie de Jésus*, par M. Renan. — Un pas vers la liberté. — La lettre de l'Empereur sur la décentralisation. — Encore un mot sur les protestants espagnols. — Manifestation contre l'esclavage à Manchester. — M. Rœbuck et le parlement anglais. — Mort de M. Gaussen. — Un article de la *Revue nationale*. Par Eugène Bersier. . . 439

Août. — Les Etats-Unis; succès des armes fédérales, révolte à New-York; ce qu'il faut penser des journaux officieux. — Adresse du clergé des Etats confédérés. — Emancipation des esclaves dans les colonies hollandaises. — Le Mexique et la liberté religieuse. — Le concordat de la république de l'Equateur. — De l'attitude des missionnaires protestants à Madagascar. — La séance annuelle de l'Académie française. — L'instruction primaire dans la Grande-Bretagne. Par Eugène Bersier. 507

Septembre. — De quelques incidents de la politique courante. — Jeûne fédéral décrété par le Sud. — Sentiment des chrétiens du Nord à l'égard de l'issue de la guerre. — Des funestes effets qu'entraînerait la reconnaissance du Sud. — Influence cléricale au Mexique. — De l'avenir du parti libéral en France d'après M. Laboulaye. — Le congrès catholique de Malines. — Discours de M. de Montalembert. — D'une singulière appréciation du livre de M. Renan. Par E. de Pressensé. 568

Octobre. — Le congrès de Gand. — Le programme du nouveau cours d'histoire contemporaine dans les lycées. — Formation de l'association internationale pour les secours aux blessés. — Arrêt de la question polonaise. — Départ de Londres de l'envoyé du Sud. — Un article de la *Presse*. — Le parti libéral et les synodes. — Mort de M. A de Vigny. Par E. de Pressensé. 828

Novembre. — La discussion sur la vie de Jésus. — Jugement de la critique allemande sur le livre de M. Renan. — Un article du docteur Ewald. — Une brochure de M. Havet. — De la franchise en matière religieuse.—Luttes intérieures du protestantisme français; question du synode des Eglises réformées.—Mort de M. Jung de Strasbourg.—Jugements de M. Merle d'Aubigné et de M. le professeur Chapuis de Lausanne sur la crise actuelle. — Le discours de l'Empereur. — La situation des Etats-Unis. — Le dernier volume de M. Michelet sur la Régence. — Un livre nouveau sur l'Italie contemporaine. Par Eugène Bersier. . 695

Décembre. Le congrès. — La vérification des pouvoirs au Corps législatif. — Ouverture de cours publics et gratuits au faubourg Saint-Antoine. — De quelques faits religieux en Angleterre et en France. — Publications nouvelles : Les *Nouveaux Lundis* de M. Sainte-Beuve. — *Notices* de M. Mignet. — Le volume de la *Correspondance de Napoléon Ier*. Par E. de Pressensé. 744

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis et Ce, rue des Grès, 11. — 1863.